h [illegible]

METHODE
POUR
ETUDIER L'HISTOIRE,
AVEC

Un Catalogue des Principaux Historiens, & des Remarques sur la bonté de leurs Ouvrages, & sur le choix des meilleures Editions.

Par M. L'ABBE' LENGLET DU FRESNOY.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée & ornée de Cartes Géographiques.

TOME PREMIER.

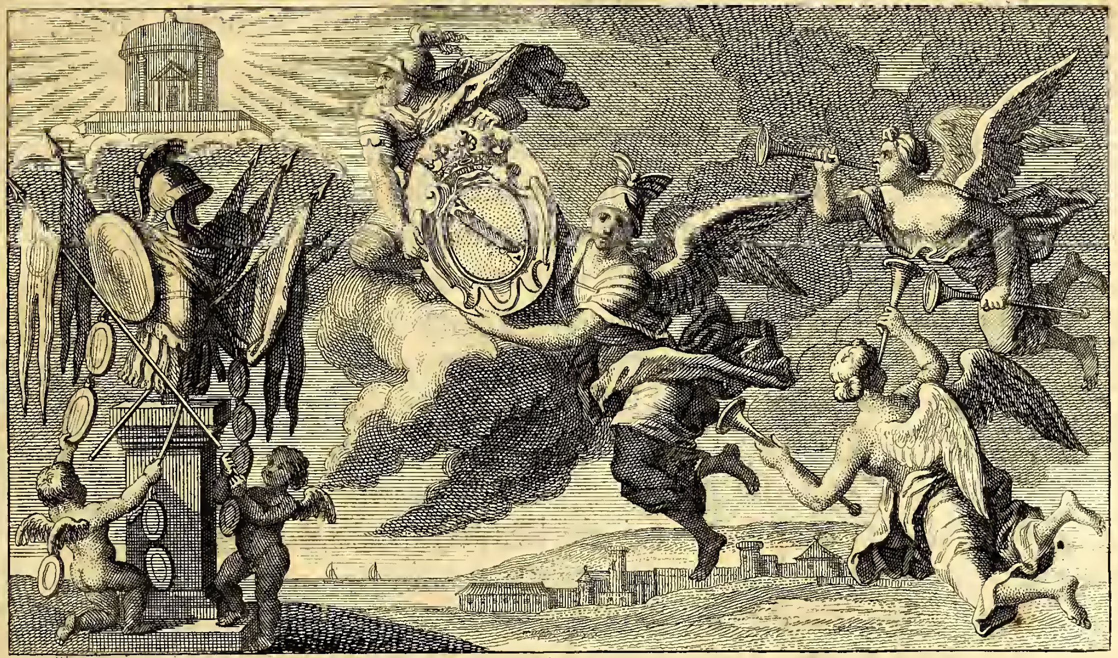
A PARIS,

Chez PIERRE GANDOUIN, Quay des Augustins, à la belle Image.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

RIENS SANS PEINE
RICASOLI RIDOLFI



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE SANTA CRUZ DE MARZENADO,

Ambaſſadeur Extraordinaire & Plenipotentiaire de Sa Majeſté Catholique au Congrès de Soiſſons.

C'EST à l'Amitié & à la Reconnoiſſance, MONSEIGNEUR, que j'ai l'honneur de conſacrer cet Ouvrage. VOTRE EXCELLENCE m'a prévenu par des marques ſi ſenſibles de ſon affection, qu'il y auroit de l'ingratitude à ne lui pas témoigner publiquement à quel point je ſuis touché de ſes attentions. Le public doit à ſes lumieres & à ſes ſages avis; il doit même à ſes ſoins obligeans l'état où l'on voit paroître cet Ouvrage.

L'amour des lettres, qu'à l'exemple des plus grands Hommes, VOTRE EXCELLENCE a sû joindre aux talens militaires, le lui avoit fait goûter, lorsqu'il n'étoit encore qu'ébauché. Dès qu'Elle eut appris que je lui avois donné une nouvelle forme, elle a bien voulu s'en déclarer le protecteur : Elle ne s'est pas contentée de me faire connoître avec bonté les imperfections qu'Elle y avoit remarquées, elle a encore sollicité auprès des Magistrats Superieurs les permissions nécessaires, pour engager le public à entrer prématurément dans les dépenses qu'il falloit faire, pour donner à cet Ouvrage une forme convenable. Ces difficultez se sont trouvées plus considerables que je ne l'avois crû d'abord. Elles étoient occasionnées par la mauvaise foi de beaucoup de Libraires, qui avoient abusé de la confiancedes Souscriptions, pour surprendre la facilité des curieux & des gens de lettres. Les Magistrats avoient raison de mettre fin à ce nouveau brigandage. Et sans les sollicitations vives & réiterées de VOTRE EXCELLENCE, on auroit peut-être fait porter aux innocens la peine qu'on devoit imposer aux coupables. Elle a bien voulu, en prenant ce Livre sous sa protection, promettre qu'il seroit ponctuellement délivré au public. Et comme je crois avoir satisfait non seulement aux engagemens que VOTRE EXCELLENCE avoit pris, mais que j'ai fait encore plus que je n'avois promis, je me crois obligé de faire connoître l'obligation que le public vous a d'avoir franchi en sa faveur & en faveur des lettres, des difficultés qui auroient été insurmontables à tout autre, qu'à un Seigneur, qui aime souverainement le bien public, & qui sait faire connoître à ses amis l'activité de son zele & de son amitié.

Ce n'est point, MONSEIGNEUR, à un homme né pacifique à marquer ce que VOTRE EXCELLENCE a fait de grand dans les armes ; d'autres le feront avec plus d'intelligence ; ils marqueront ce qu'Elle fait encore aujourd'hui

dans la conduite d'une des plus difficiles & des plus importantes negociations qu'il y ait eu depuis long-temps en Europe. Comme je suis né pour les lettres, il me suffit de dire ce qu'Elle a fait de grand dans les Sciences. Elle ne s'est pas contentée de s'être distinguée par une fidelité inviolable pour son Prince dans les conjonctures les plus délicates; Elle a encore exposé plus d'une fois sa vie, pour soutenir les droits d'un Roi sage & vertueux, tel que la Providence le devoit à l'une des plus prudentes Nations de l'Univers.

Dès que VOTRE EXCELLENCE s'est vûë hors du tumulte & du bruit des armes, Elle s'est appliquée à donner les regles de toutes les operations militaires, dans un ouvrage estimé de tous les Maîtres de l'art, & que l'on devoit bien plutôt connoître sous le nom de Corps de la science & de la discipline de la Guerre, que sous celui de *Réflexions militaires*: titre trop modeste pour un ouvrage si étendu & si approfondi, dans lequel, avec une extrême varieté de lectures toujours sagement employées, on trouve encore des principes pour se conduire surement dans toutes les parties de la Guerre.

Mais est-il permis de dire ici, MONSEIGNEUR, que plus VOTRE EXCELLENCE entre dans l'embarras & la multitude des affaires ausquelles Elle est obligée de se livrer, pour remplir les devoirs de la portion du Ministere qui lui est confiée, plus elle renouvelle son amour pour les lettres, & sur-tout pour l'histoire, qui en est une des plus nobles parties. Ses avis m'ont engagé à donner tous mes soins à cet Ouvrage, & à diriger cette Methode avec toute la clarté que j'étois capable de lui procurer. Elle m'a fait connoître qu'une des choses qui lui faisoit le plus de peine dans l'étude de l'Histoire, étoit de voir des hommes sages & désireux d'apprendre, relire sans cesse les mêmes évenemens, sans y faire une juste attention, parce qu'ils manquent de principes. On saute précipitamment du premier siecle au dernier; & d'une Nation connuë, on se

transporte brusquement dans un pays inconnu ; c'est pour remedier à ce défaut que j'avois entrepris ce travail, & que je l'ai dirigé dans une espece de Methode. Je sai néanmoins que cette lecture methodique ne regarde point ceux qui ne lisent que pour passer le temps ; il faut donc qu'ils suivent leur goût. Cependant VOTRE EXCELLENCE sait que, s'ils le vouloient, ce temps ne leur seroit pas infructueux. Il n'y a pas moins d'agrément, & il y a plus d'utilité à lire avec ordre, qu'à le faire sans choix & sans discernement. Il leur est libre, s'ils en veulent profiter, de suivre la Methode que je n'ai tracée qu'après d'illustres écrivains ; ou même ils peuvent, sur les principes que j'ai rapportés, s'en former une nouvelle : car je serois fâché de lier personne à aucun ordre particulier. J'en ai marqué un, les autres peuvent avoir le leur, & je l'approuverai, dès que ce sera un ordre de principes.

VOTRE EXCELLENCE sait que si je suis le plus moderne, je ne suis pas le seul qui ait traité ce sujet ; plusieurs avant moi ont donné des Methodes pour étudier l'Histoire. Qu'il me soit permis, MONSEIGNEUR, de dire quelque chose des principaux d'entre eux : peut-être que l'examen de leurs differens caracteres montrera l'usage qu'on en peut faire, & l'avantage qu'il y a de remanier en plus d'une façon cette matiere si utile, mais assez négligée depuis près d'un siecle. Je ne parlerai point de ceux qui ont donné des traitez sur la maniere d'écrire l'Histoire ; tout ce qui s'en est dit de plus sensé, a été recueilli par le Pere RAPIN Jesuite, dans ses Instructions sur l'Histoire.

VOTRE EXCELLENCE qui connoît cet excellent Ouvrage, sait qu'il devroit être appellé la rhetorique des historiens pour les regles instructives & judicieuses dont il est rempli. Le style simple, mais exact & concis dont il se sert convient d'autant mieux pour instruire, qu'il satisfait beaucoup plus l'esprit, que l'imagination. VOTRE EXCELLENCE conviendra que

c'eſt un traité ſuivi de la maniere d'écrire l'Hiſtoire, formé ſur les reflexions que l'auteur avoit faites dans la lecture des plus habiles écrivains. Il a ſoin, pour relever davantage la ſechereſſe naturelle des préceptes, de les accompagner de remarques curieuſes ſur divers faits hiſtoriques, & de jugemens ſolides ſur les Hiſtoriens anciens & modernes. Ce n'eſt pas un traité à lire une ſeule fois ; on devroit le poſſeder tout entier. J'oſe dire, MONSEIGNEUR, que c'eſt un commentaire admirable ſur l'endroit du ſecond livre des Dialogues de l'Orateur de Ciceron, que j'ai rapporté dans le Chapitre LXII. de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE EXCELLENCE. J'obmets le traité d'Ubert FOLIETTA, l'un des écrivains les plus élegans de l'Italie : & je ne prétens parler, MONSEIGNEUR, que des principaux auteurs qui ſe ſont mêlez de publier des Methodes pour étudier l'Hiſtoire. Je les diſtingue en TROIS CLASSES.

Je mets dans la PREMIERE ceux qui ont écrit ſous le titre de Methode, ou ſous un autre équivalent, certains lieux communs, tirés de la plûpart des Hiſtoriens. Ils ont prétendu prouver la Religion par l'hiſtoire, autoriſer les regles des mœurs, & donner par les faits hiſtoriques des exemples de toutes les vertus chrétiennes &morales. Enfin on peut dire qu'ils ont fait de l'Hiſtoire, des traitez de Religion, de Politique, ou de Philoſophie. C'eſt, MONSEIGNEUR, la conduite qu'a tenu le Pere THOMASSIN dans les deux Volumes qu'il a fait paroître ſous le titre de *Methode pour étudier chrétiennement les Hiſtoriens*. Il n'y a dans ce Livre aucune regle préparatoire à la lecture de l'Hiſtoire, mais beaucoup de réflexions morales ſur des lectures déja faites. Auſſi cet Ouvrage a été peu goûté : le P. Thomaſſin qui avoit étudié dans les Auteurs Eccleſiaſtiques les dogmes de la Religion, & l'ancienne diſcipline, n'étoit pas propre, au ſentiment de quelques perſonnes, à travailler de ſyſtême. C'étoit, à ce qu'ils

croyent, un homme de passages, & non de raisonnement, qui copioit par lui-même, & qui réflechissoit par autrui. Cependant ce que je rapporte ici de la censure un peu vive de quelques personnes, au sujet du Pere Thomassin, ne sauroit préjudicier aux connoissances qu'une lecture assiduë & variée lui avoit acquises. Pour moi qui le détache ici de toute autre chose, pour ne le considerer que par rapport à sa Methode des Historiens, j'ai trop de justice pour disconvenir que cet Ouvrage, quoique long & ennuyeux, ne laisse pas d'avoir ses avantages. Il insinuë les réflexions qu'on doit faire après la lecture de chaque fait historique. Il peut même le montrer d'un certain côté qui est toujours utile. Enfin il apprend à faire usage de tout pour former l'esprit & pour regler le cœur.

J'ai lû, ou pour parler plus sincerement, MONSEIGNEUR, j'ai parcouru autrefois une semblable Methode imprimée à Paris en 1604. par Pierre DROIT DE GAILLARD; mais elle n'est point à comparer à celle du Pere Thomassin. Et comme c'est un livre peu considerable, je n'en dirai rien de particulier. Le livre même m'est échapé, il ne m'en est resté qu'une idée generale, mais peu avantageuse. C'étoit un amas de divers faits historiques rapportés à certains chefs, & qui n'avoit gueres d'utile, que le titre de *Methode qu'on doit tenir en la lecture de l'Histoire*. On pourroit ranger dans cette même classe le petit traité *De l'usage de l'Histoire* de M. l'Abbé DE SAINT REAL, quoiqu'il soit d'un autre goût que ceux dont je viens de parler, & qu'il soit écrit avec un peu plus de discernement. C'est un ouvrage qui peut servir à ceux qui le voudront lire avant que d'entreprendre l'étude d'aucune Histoire. Je ne serois point excusable, si je ne parlois ici de la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle* de feu M. BOSSUET Evêque de Meaux, & Précepteur de M. le Dauphin. VOTRE EXCELLENCE qui a lû cet Ouvrage, sait qu'une éloquence mâle

&

le & généreuse en fait le moindre caractere : Que de lumieres, que de vûës ne donne-t-il pas pour la connoissance de la Religion, pour la conduite des mœurs, & pour le gouvernement politique ? Quiconque a lû, quiconque a medité cet Ouvrage, voit clair dans l'Histoire : il sait l'usage qu'il en doit faire pour l'instruction & l'édification. C'est un de ces Livres uniques, qu'un siecle entier a bien de la peine a produire.

LA SECONDE CLASSE, MONSEIGNEUR, contient ceux qui ont donné des introductions à l'Histoire, plutôt à titre de remarques ou d'abregés historiques, que comme des préliminaires pour cette étude. Il en est sans nombre ; mais ils n'ont pas toujours eu un succès égal. On en a publié depuis plusieurs années pour chaque Histoire particuliere, presque toutes par demandes & par réponses. Telles sont les Methodes pour apprendre l'Histoire de l'Eglise, l'Histoire de France, d'Espagne & d'Angleterre. VOTRE EXCELLENCE sait que ce sont la plûpart du temps des Livres enfantins, où la demande est fort longue, & la réponse très-courte : c'est-à-dire, qu'il y a peu de substance ; & il ne peut y en avoir beaucoup dans des Livres composés de cette maniere. Il s'en trouve où l'on a pris un autre tour. Telle est l'*Introduction à l'histoire* du sieur de ROCOLES, imprimée plusieurs fois comme un bon Livre, & regardée aujourd'hui comme un ouvrage médiocre. L'indigence où l'on s'est crû au milieu du dernier siecle, d'auteurs qui pussent servir de guides dans cette sorte d'étude, a fait qu'on s'est attaché au sieur de Rocoles, & les Libraires se sont vûs contraints de réimprimer plusieurs fois ce Livre, qui ne méritoit pas de l'être une seule. Mais comme le temps lui a fait justice, à peine est-il connu ; & s'il arrive qu'on ait le malheur de le lire, on n'y remarque ni goût, ni justesse, ni discernement. Ce sont des abregés ou des remarques superficielles & peu exacte sur l'histoire de chaque Nation. Je ne parlerai point, MONSEIGNEUR, de plusieurs autres

Livres de la même Classe; je craindrois qu'on ne traitât de malignité ce que j'en dirois de raisonnable. J'aime mieux passer pardessus de mauvais ouvrages, que d'en faire une énumeration satyrique, qui donneroit peut-être lieu de me regarder comme un Critique fâcheux. Cependant on ne peut, sans injustice, mettre au rang de ces mauvais livres la Methode de REINECCIUS, l'Introduction à l'Histoire de M. DE PUFFENDORF, & les Elemens de l'Histoire de M. l'Abbé DE VALLEMONT. Nous avons déja parlé de ces deux derniers dans la suite de cet ouvrage, & le monde savant ne méprise pas tout-à-fait la Methode que Reineccius fit paroître *in folio* à Helmstad en 1583. mais comme les études historiques se sont fort perfectionnées depuis plus d'un siecle que ce Livre est imprimé, il ne paroît pas qu'il soit à present d'usage.

Je dirai donc quelque chose, mais le plus briévement que je pourrai, MONSEIGNEUR, sur les Auteurs de la TROISIE'ME CLASSE. Elle comprend ceux qui ont donné des Methodes introductives à la lecture de l'Histoire, qu'ils ont redigées par ordre & par principes.

Le premier est BODIN, qui fit paroître dans le seiziéme siecle une Methode pour étudier l'Histoire. Elle est pleine de bon sens, de sages réflexions & de remarques importantes. Il est un de ceux qui a le mieux connu la vraye maniere de regler cette sorte d'étude. Joseph Scaliger qui n'admira jamais que ses propres ouvrages, en a loué le style, & blâmé la conduite. Ce n'est pas peu de moderation dans un homme de ce caractere. Cependant malgré ce jugement, on peut dire que cette Methode a toujours eu beaucoup d'approbateurs; jusques-là que M. *Menage* souhaitoit qu'on en donnât une bonne traduction. VOTRE EXCELLENCE sait mieux que moi ce qu'en pense le commun des savans, je dirai qu'on a trouvé qu'il s'étend trop sur des choses générales, comme l'éloge de l'Histoire, l'origine de quelques Nations, les migrations de cer-

tains peuples, & les révolutions anciennes de leur gouvernement, & qu'il a trop déferé aux fausses suppositions du Moine Annius de Viterbe. Les Allemands l'accusent en particulier de n'avoir point eu assez d'équité pour eux. Mais, MONSEIGNEUR, une accusation plus importante a été formée contre Bodin par le P. Possevin, l'un des plus illustres membres de la Compagnie de Jesus, celebre par une infinité de grands Hommes, & même de Heros qu'elle a produits dès les premiers temps de son établissement. Cet habile Jesuite reprend avec raison Bodin, d'avoir eu sur l'étenduë de la divine Providence une erreur intolerable dans la societé, & dangereuse dans la Religion; c'étoit de dire que Dieu abandonnoit les hommes à eux-mêmes, & ne prenoit aucun soin, ni de l'homme de bien, ni du scelerat.

Mais sans m'engager dans l'examen & la réfutation des égaremens de Bodin, j'ai tiré de son livre, MONSEIGNEUR, ce qui convenoit à mon sujet: Mais le dirai-je? Quoiqu'il y eût au temps de Bodin un goût de critique assez bon, ce goût néanmoins n'étoit pas encore épuré. Cet ouvrage donc, aussi-bien que celui de *Chytræus* Protestant Allemand du seiziéme siecle, n'est pas dans le degré de perfection qui est aujourd'hui nécessaire pour étudier l'Histoire. Ces Auteurs ont, à la verité, connu les principes de cette science; mais les lumieres qui sont venuës depuis, & les révolutions arrivées dans le monde, font voir qu'il est difficile de les prendre pour guides de cette étude. Il y a trop de choses à ajouter à leur travail, & peut-être y en a-t-il aussi beaucoup à retrancher. Ces deux Ecrivains ont paru d'abord séparément; mais en 1574. & 1579. on les fit réimprimer à Bâle avec plusieurs autres, sous le titre de *Penus artis historicæ*.

Lancelot voisin de LA POPELINIERE, Gentilhomme Gascon, & fameux Huguenot du seiziéme siecle, s'étoit exercé à écrire l'histoire de son temps dans les deux volumes qu'il pu-

blia en 1581. mais dans celui d'*Hiſtoire des Hiſtoires* qui parut en 1599. il voulut juger des autres Hiſtoriens : ainſi ce Livre eſt moins une Methode pour étudier l'Hiſtoire, que des jugemens ſur les Hiſtoriens. Il faut avoüer que nous avons un grand nombre de ces ſortes d'ouvrages, ſans que nous en tirions beaucoup de profit. Tout le monde ſe mêle de juger, & peu de perſonnes acquieſcent à ces jugemens, parce qu'on ſe croit en état de juger auſſi-bien que les autres.

VOTRE EXCELLENCE qui connoît le Pere Antoine POSSEVIN pour un habile Negociateur, un Theologien exact, & un Litterateur profond, ſait que ce ſavant Jeſuite a donné auſſi une Methode pour étudier l'Hiſtoire. Il s'eſt ſervi avantageuſement de Bodin. Ce qu'il y a joint eſt excellent pour le temps où il a paru ; mais on le lit moins aujourd'hui ſur cette matiere, que ſur les autres qu'il a traitées. C'eſt, MONSEIGNEUR, le jugement qu'en a porté M. Naudé dans ſa Bibliotheque politique.

Degoreus WHEAR, que le célebre Camden nomma premier Profeſſeur de la Chaire d'Hiſtoire, qu'il venoit de fonder à Oxfort en 1622. publia une Methode pour étudier l'Hiſtoire, imprimée pluſieurs fois en Angleterre & en Allemagne, & ſur-tout à Cambrige en 1684. C'eſt un des plus judicieux ouvrages que nous ayons ſur cette matiere ; mais il eſt trop ſec ſur les inſtructions & les préceptes, & trop long ſur les remarques, les abregés ou les jugemens qu'il fait d'Herodote, de Thucydide, & de quelques autres Hiſtoriens. Cependant il pourroit ſervir à qui n'auroit pas mieux.

Il parut en 1665. un petit Livre anonyme de la *Science de l'Hiſtoire :* c'eſt celui où j'ai vû l'ordre de cette étude mieux établi. L'auteur eſt véritablement entré dans le ſyſtême qu'il falloit ſuivre, pour lire & pour étudier l'Hiſtoire ; mais qu'on ne me blâme point, ſi, outre ſa maniere d'écrire languiſſante & négligée, je fais remarquer ici trois choſes eſſentielles qui

manquent à ce Livre. 1°. Un jugement exact & solide, qui n'approuve que les bons auteurs, & qui sait faire discerner ce qu'il y a de raisonnable dans les écrivains médiocres. 2°. Des principes qui fassent connoître la bonté des Historiens & la verité des faits historiques, & qui nous apprennent en même temps à juger sainement des auteurs & des actions qu'ils rapportent. 3°. Enfin ce Livre ne fait point faire attention aux endroits les plus essentiels de chaque histoire; il ne découvre pas les difficultés & les dénouëmens qu'on y donne, ou qu'on y peut donner; c'est-à-dire, qu'on n'y trouve rien de la dogmatique nécessaire pour se préparer à étudier l'Histoire.

BOECLER, l'un des savans hommes de l'Allemagne, a donné quelques principes fort succints pour l'étude de l'Histoire, dans son Livre intitulé, *Historia schola Principum.* Mais cela ne suffit point pour servir d'introduction, non plus que ce qu'en a dit un autre Allemand: c'est BOSIUS dans son introduction à la politique (*De comparanda prudentia civili.*) Il est vrai, MONSEIGNEUR, qu'il y a quelque chose de plus exact & de plus étendu dans l'introduction latine du même Ecrivain pour la connoissance des Etats de l'Europe, qui est assez estimée, mais peu connuë hors de l'Allemagne. VOSSIUS dans ce qu'il a donné sur ce sujet, ne se ressent point de la fécondité de son auteur, ou bien il n'a pas prétendu traiter exactement cette matiere. En effet, il ne pouvoit pas le faire en cinq ou six pages qu'il en a écrites.

Mais l'Espagne fertile en écrivains profonds & judicieux, a trouvé dans FOXIUS & Louis CABRERA des Maîtres intelligens. Ce dernier ne s'est pas contenté de publier l'histoire de Philippe II. l'un des grands Rois de la Monarchie, il a encore expliqué dans un ouvrage particulier les regles nécessaires pour écrire l'Histoire, & celles même qui sont les plus essentielles pour la bien apprendre. Mais l'Espagne litteraire ne seroit pas moins contente, que l'Espagne militaire, si Vo-

TRE EXCELLENCE vouloit bien ſe donner la peine de traiter elle-même cette partie de litterature avec cette profondeur, cette élegance, & l'agréable varieté qu'elle a employée dans ce qu'elle a donné ſur toutes les parties de la guerre. Nous continuerions, MONSEIGNEUR, d'admirer les ouvrages de vos mains, & les François intelligens n'auroient pour ſe former, qu'à mettre en notre langue ce que vous daigneriez faire pour l'inſtruction de votre Patrie; mais occupé de plus grandes choſes, vous cherchez par des voyes plus ſublimes à faire refleurir les Lettres, en cherchant ſous les ordres d'un Prince également pacifique & courageux, à leur procurer dans la tranquillité générale de l'Europe, cet agréable loiſir ſi néceſſaire pour les faire fructifier utilement. Vous abandonnez, MONSEIGNEUR, ce ſoin à d'autres. Il eſt vrai que la France ne laiſſe pas de produire de temps en temps, auſſi-bien que l'Eſpagne, des hommes illuſtres, qui publient leurs penſées ſur cette partie des ſciences. Le P. MENETRIER Jeſuite s'en eſt expliqué en 1694. dans un ouvrage ſous le titre de *Divers caracteres des Ouvrages hiſtoriques*, ou *Introduction à la lecture de l'Hiſtoire*, ouvrage qui a du bon, mais qui eſt embarraſſé de pluſieurs choſes moins utiles que curieuſes. Quoique je ne prétende pas, MONSEIGNEUR, entrer dans un grand détail ſur la Methode qu'il a donnée, je puis dire néanmoins, ſans témerité, qu'elle n'a ni l'étenduë néceſſaire, ni les principes ſuffiſans pour conduire dans l'étude de l'hiſtoire univerſelle, ou des hiſtoires particulieres. Auſſi paroît-il que le Pere Menetrier a plutôt voulu donner une introduction à l'hiſtoire de Lyon, ſur laquelle il travailloit alors, qu'une introduction à l'hiſtoire generale.

Enfin le dernier qui a bien voulu s'expliquer ſur cette matiere, eſt l'illuſtre M. ROLLIN; quoique ſa *Maniere d'étudier les belles Lettres* ſoit le premier ouvrage dont il a honoré le public; que de ſavans éleves n'at-il pas faits, leſquels en don-

nant eux-mêmes tous les jours des productions estimées, ont montré par avance ce qu'on devoit attendre du Maître même qui les avoit formés. Le troisiéme & le quatriéme Volume de son ouvrage regardent l'Histoire. Que de sages réflexions ne fait-il point, que de traits lumineux présente-t-il à l'esprit sur les trois natures d'Histoires, qui sont presque les seules essentielles pour insttruire & pour édifier? Je regarderois mon travail comme superflu, si ce savant homme, plein d'honneur & de probité, avoit porté ses vûës sur les autres parties des histoires particulieres qui peuvent être ou necessaires ou utiles dans le cours ordinaire des études.

C'est, MONSEIGNEUR, de la plûpart de ces auteurs & des réflexions que vous m'avez suggerées, que j'ai tiré ce que j'ai publié de bon dans cet ouvrage. Je n'ose me promettre d'avoir enlevé toute la substance de ces écrivains; mais j'ai fait ce qui étoit en mon pouvoir: & j'espere que les lecteurs auront l'équité de se servir de ce qu'ils trouveront de raisonnable, & de passer par dessus les fautes qui y sont; car je suis persuadé que j'en ai fait plusieurs. Je souhaite seulement que ce soient de ces fautes qui faisant plaisir au lecteur, ne diminuent point l'estime qu'on peut avoir pour un ouvrage. Je sai trop la joie secrette qu'on trouve en lisant, lorsqu'on découvre soi-même ce qu'il y a de défectueux dans un écrit. J'ai fait en sorte néanmoins de ne pas tomber dans des mécomptes pareils à ceux que je lisois dernierement dans quelques écrivains qui ont traité à peu près le même sujet. L'un d'entre eux conseilloit, pour connoître l'état des affaires des Pays-Bas, de lire le livre intitulé, *Belga percontator.* Ce conseil paroîtroit venir d'un homme versé dans la connoissance des ouvrages de politique, si l'on n'avoit soin d'avertir que ce *Belga percontator* n'est rien moins, MONSEIGNEUR, qu'un écrit de politique ou d'histoire; mais un mauvais libelle que M. Nicole, qui en est le veritable auteur, a publié autrefois sur les matieres du

Janſeniſme. Et M. Struvius a prétendu ſans doute faire valoir ſon érudition, lorſqu'il a preſcrit la lecture de l'*Hiſtoire Ethiopique*, pour apprendre l'hiſtoire du Royaume d'Ethiopie. Mais ignore-t'on que c'eſt un roman qui fut fait par Heliodore Evêque de Tricca en Theſſalie, qui aima mieux, dit-on, parvenu depuis à l'Epiſcopat, quitter ſon Evêché, que de deſavoüer cet ouvrage de ſa jeuneſſe. Cependant j'ai vû ſouvent par des yeux étrangers, à Dieu ne plaiſe que j'aye tout examiné par moi-même; mais je crois m'en être rapporté à des écrivains ſûrs, & des moins capables de tromper.

Je ne dirai rien de l'ordre que j'ai tenu dans cet ouvrage; la ſeule Table des Chapitres le fait aſſez connoître; je m'arrêterai ſeulement ici, MONSEIGNEUR, à prévenir une difficulté qu'on m'a faite autrefois, ſur pluſieurs éloges que j'avois donnez à quelques Proteſtans. Comme je fais ici la même choſe, je ſerois expoſé au même reproche, ſi je n'avois ſoin d'avance de le faire évanoüir. Je ne m'autoriſerai point de l'exemple des plus habiles & des plus zelez Catholiques qui ont cité avec éloge des auteurs Proteſtans. L'enumeration en ſeroit longue; mais pour me réduire à la plus exacte préciſion, a-t-on jamais crû que l'approbation de quelque qualité perſonnelle qu'on trouve dans un homme, emportât l'approbation des vices qu'il pourroit avoir? Ne loüe-t'on pas tous les jours la chaſte moderation de Virgile, dont les vers ne ſe reſſentent point de la corruption de ſon ſiecle? N'admire-t'on pas la pieuſe reconnoiſſance d'*Avicenne*, qui ne manquoit pas, dès qu'il avoit découvert une verité, de ſe proſterner pour en rendre graces à Dieu, ſans qu'on prétende autoriſer par-là, ni le Paganiſme de l'un, ni le Mahometiſme de l'autre? Un eſprit juſte va par lui-même à cette préciſion, & il n'a garde de tranſporter à une qualité du cœur, l'éloge qu'on attribuë ſeulement à une qualité particuliere de l'eſprit. Regarde-t'on *Melchior Cano* comme l'approbateur d'un culte idolâtre,

idolâtre, au préjudice de la Religion Chrétienne, pour avoir plus eſtimé la ſincerité de *Suetone* & de *Diogene Laërce*, que celle de nos Légendaires du moyen âge de l'Egliſe ? Je voudrois cependant avoir trouvé lieu de loüer encore plus de Catholiques que je n'ai fait; mais comme on doit déſaprouver toutes qualitez vicieuſes, quelque part qu'elles ſe rencontrent, on doit eſtimer auſſi toutes qualitez loüables par tout où elles ſe trouvent, ne ſeroit-ce que des qualitez naturelles.

Mais je ne m'apperçois pas, MONSEIGNEUR, que je me livre trop à moi-même, & que je fais tort au Public en retenant trop long-temps VOTRE EXCELLENCE, ſur des minucies litteraires, qui la détournent d'occupations avantageuſes & néceſſaires même au bien des deux premieres Couronnes de l'Univers. Je l'avouë, je me laiſſe emporter à mon zele, qui ne ſauroit ſe moderer dès qu'il s'agit de m'entretenir avec Vous, & de vous témoigner avec quelle reconnoiſſance, quel reſpect, & même quelle amitié, permettez ce terme, J'ai l'honneur d'être, MONSEIGNEUR, de VOTRE EXCELLENCE, le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, l'Abbé LENGLET DU FRESNOY.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

Le Public m'a traité si favorablement dans les Souscriptions & dans la vente de la Méthode pour étudier l'Histoire, *que je crois le devoir avertir que les deux Editions nouvelles que je publie aujourd'hui du même ouvrage, tant in 4°. qu'in 12. sont entierement conformes à l'Edition que j'en ai donnée en 1729. en quatre Volumes in 4. grand papier. Je sai que quelques personnes avoient été allarmées de ce que je réimprimois ce Livre. On croyoit que j'y inserois quelques additions, qui auroient fait tomber la premiere Edition. Mais j'ose assurer les personnes studieuses qu'il n'y a de difference entre l'Edition de 1729. & celle de 1734. que quelques fautes legeres, qui ont été corrigées dans cette impression. Et comme dans la premiere de ces Editions je n'ai fait tirer que du grand papier, il n'y aura que des petits papiers dans l'Edition in 4. que je publie aujourd'hui. Je l'ai fait pour contenter tous les curieux. Ceux qui ont differé d'acheter l'Edition de 1729. pourront être contents, soit par une Edition in 12. dont le prix est assez modique, soit par une autre Edition in 4. qui tiendra le milieu entre l'in 12. & l'Edition in 4. de 1729.*

D'ailleurs s'il y a quelques Supplémens, ils pourront être imprimés de maniere qu'ils conviendront à toutes les Editions, soit in 4. soit in 12. ainsi par ce moyen les differentes impressions deviendront égales, & ne seront differenciées que par la differente grandeur du papier & par le prix.

TABLE
DES CHAPITRES
Du premier Volume de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire.

CHapitre I. *Fin qu'on doit ſe propoſer dans l'étude de l'Hiſtoire.* page 1
Chapitre II. *Des ſciences qui doivent précéder l'Etude de l'Hiſtoire.* 3
Article I. *Etude de la Geographie.* 3
Article II. *De la Géographie ancienne & du moyen âge.* 4
Geographie du premier âge. 5
Ordre pour étudier la Géographie ancienne. 6
Géographie du moyen âge. 8
Article III. *De la Géographie nouvelle.* 9
Ordre pour étudier la Géographie. 10
Diverſes méthodes pour étudier la Géographie. 11
Défauts de cette étude. 14
Article IV. *Choix des Auteurs qui ont diſcuté la Géographie.* 16
Article V. *Uſage des Dictionnaires Geographiques, & des Voyageurs.* 20
Article VI. *Choix & uſage des Cartes générales & particulieres.* 23
Géographes François & Hollandois. 23
Géographes François. 25
Geographes Italiens. 27
Geographes Allemans. ibid.
Chapitre III. *De l'étude des Coûtumes, des Mœurs & des Religions.* 29
Chapitre IV. *De la Chronologie.* 35
Principes de la Chronologie. 36
Période Julienne. 37
Periode de Conſtantinople. 38
Periode de Loüis le Grand. ibid.
Calcul des Samaritains. 39
Calcul des Hebreux. 41
Calcul des Septante & de Joſephe. 42
Tables Chronologiques. 49
Abrégez Chronologiques. 50
Principes de la Chronologie. 51
Chapitre V. *De l'uſage des Chroniques & des Hiſtoires univerſelles.* 54

Premiere Classe. 57
Seconde Classe. 61
Troisiéme Classe. 62
Quatriéme Classe. 63
Cinquiéme Classe. 64
Chapitre VI. *Ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'Histoire. Difficultés preliminaires de l'Histoire* 67
Chapitre VII. *Plan de l'Histoire universelle : dispersion des peuples, formation & succession des Empires.* 72
Chapitre VIII. *Explication des deux premieres Tables Chronologiques de l'Histoire universelle.* 94
Chap. IX. *De l'Histoire sainte de l'ancien & du nouveau Testament.* 101
Premiere Méthode. ibid.
Seconde Méthode. 104
Premier âge. 107
Second âge. 109
Troisiéme âge du monde. 114
Quatriéme âge. 124
Cinquiéme âge. 134
Sixiéme âge. 151
Histoire de la Nation Judaïque. 160
Histoire du nouveau Testament. 161
Suite du Chapitre IX. *Des Peuples qui ont eu des guerres avec le Peuple Juif.* 163
Philistins. *ibid.*
Cananéens. 164
Ammonites & Moabites. *ibid.*
Amalécites & Iduméens. 165
Pentapole. *ibid.*
Madianites. *ibid.*
Palmire & Samarie. *ibid.*
Chapitre X. *De l'Histoire d'Egypte.* 166
I. Systême *du Chevalier Marsham.* 173
II. Systême *du Pere Pezron.* ibid.
III. Systême *du Pere Tournemine.* 174
IV. Systême. 175
Abrégé de l'Histoire d'Egypte. 178
Extrait du Discours sur l'Histoire Universelle de M. Bossuet Evêque

de Meaux, Partie III. sur les anciens Ethiopiens. 226
Extrait du Discours sur l'Histoire Universelle de M. Bossuet Evèque de Meaux, Partie III. sur les anciens Egyptiens. 227
Chap. XI. *De l'Histoire de Babylone & d'Assyrie.* 238
I. Systême, *d'Herodote.* 240
II. Systême, *de Ctesias.* 242
III. Systême *de Jules Africain.* 245
IV. Systême. 246
Détail de l'Histoire de Babylone & d'Assyrie. 250
Ancien Royaume de Babylone. 254
Ancien Royaume d'Assyrie. 255
Réflexions sur l'Histoire de Sardanapale. 264
Histoire du nouveau Royaume d'Assyrie, des Royaumes de Babylone & des Medes. 267
Royaume des Medes. 270
Histoire fabuleuse des Medes suivant Ctesias. ibid.
Histoire veritable des Medes suivant Herodote. 271
Suite de l'Histoire des Medes. 281
Histoire de Cyrus. 283
Histoire fabuleuse de Cyrus. 302
Suite de l'Histoire veritable de Cyrus. 306
Empire des Perses. 307
Expedition du jeune Cyrus. 320
Recapitulation de toute cette Histoire. 327
Auteurs à lire pour l'examen de cette Histoire. 328
Extrait du discours sur l'Histoire Universelle de M. Bossuet Evèque de Meaux. Partie III. touchant les Assyriens, les Medes & les Perses. 329
Chap. XII. *De l'Histoire Grecque.* 342
Difficultez sur la Chronologie Grecque. 344
Difficultez sur l'origine des Grecs. 345
Détail des temps fabuleux de l'Histoire Grecque. 349
Sicyon. 357
Argos & Sicyon. 358
Athenes. 359
Thebes. 371
Lacedemone. 374
Corinthe. 375

La Macedoine. 376
Suite de l'Histoire generale de la Grece. 377
Abregé succinct de la maniere de lire l'Histoire Grecque. 384
Chapitre XIII. *Empire des Macédoniens ou d'Alexandre.* 385
Auteurs à lire sur l'histoire d'Alexandre. 396
Successeurs d'Alexandre. 397
Rois de Macédoine après Alexandre. 403
Rois Seleucides ou de Syrie aprés Alexandre. 406
Rois d'Egypte successeurs d'Alexandre. 418
Livres à lire sur les successeurs d'Alexandre. 427
Chapitre XIV. *Histoire des Royaumes d'Asie qui ont rapport à l'histoire Grecque.* 431
Royaume de Troye. ibid.
Phenicie & Royaume de Tyr. 434
Syrie & Damas. 435
Rois de Lydie. ibid.
Rois de Pont. 436
Royaume du Bosphore. 441
Royaume des Parthes. 442
Royaume de Bithynie. 448
Royaume de Pergame. ibid.
Livres à consulter sur l'histoire des Royaumes d'Asie. 450
Chapitre XV. *Histoire de la République Romaine.* 451
Fondation de Rome. 457
Rome sous les Consuls. 466
Auteurs à lire sur l'histoire Romaine. 470
Auteurs à lire pour finir l'histoire de la République Romaine. 478
Récapitulation. 481
Carthage. 483
Chapitre XVI. *Histoire de l'Empire Romain jusqu'à sa décadence.* 484
Chapitre XVII. *Histoire de l'Eglise.* 488
Réflexions générales sur l'histoire de l'Eglise. 494

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un ouvrage intitulé, *Méthode pour étudier l'Histoire*, par M. L'ABBE' LENGLET DU FRESNOY, & il m'a paru digne de tout l'empressement que le public témoigne depuis long-temps pour l'avoir. Fait à Paris le 18. Avril 1729. GROS DE BOZE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé ANTOINE-URBAIN COUSTELLIER, Libraire à Paris, Nous auroit remontré qu'en vertu de nos Lettres de Permission du vingt Avril mil sept cent vingt-deux, il auroit entrepris d'imprimer un ouvrage ayant pour titre, *Plinii historia naturalis ad usum Delphini, &c.* Mais craignant qu'on ne voulût entreprendre de lui contrefaire, il souhaiteroit d'obtenir nos Lettres de Privilege tant pour l'impression dudit Ouvrage, que pour la réimpression d'autres Livres. A CES CAUSES, sur quoi voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons en outre permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage qui a pour titre, *Plinii historia naturalis ad usum Delphini*, & de réimprimer la METHODE POUR ETUDIER L'HISTOIRE, *Traité des Monnoyes par Boizard*, & *les œuvres de Jean Marot*, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite en notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses Ayans-causes, pleinement & pai-

ſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit dûëment tenuë pour ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le ſeptiéme jour du mois de May l'an de Grace mil ſept cent vingt-trois, & de notre regne le huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, DE S. HILAIRE, avec grille & avec paraphe, & ſcellé du Sceau de cire jaune.

Et au dos eſt écrit : J'ai cédé à M. PIERRE GANDOUIN Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entre nous, un tiers dans le preſent Privilége de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire inſerée dans le Privilége ci-deſſus. Fait à Paris ce 21. *Novembre* 1727. *ſigné, V. Couſtelier.* Et au dos eſt écrit : *Regiſtré la Ceſſion de l'autre part ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag.* 15. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 21. *Novembre* 1727. Signé, *BRUNET.* En marge deſdites Lettres, *premiere inventoriés dix-ſept avec paraphe.*

Plus eſt encore écrit : J'ai cédé à M. PIERRE GANDOUIN, Libraire à Paris, le droit que j'ai au Privilege de la Méthode pour étudier l'Hiſtoire inſerée dans le Privilege ci-deſſus, conſentant que ledit Sieur en joüiſſe en mon lieu & place, ſuivant l'accord fait entre nous. Fait à Paris ce cinq Janvier mil ſept cent vingt-neuf. *Signé*, U. COUSTELIER.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 244. *Conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 7. *Janvier* 1729. Signé, *COIGNARD, Syndic.*

MÉTHODE
POUR
ÉTUDIER L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Fin qu'on doit ſe propoſer dans l'Etude de l'Hiſtoire.

NOUS ſommes dans un ſiécle où l'on s'applique avec ſoin à l'étude de l'hiſtoire ; mais de tous ceux qui s'y adonnent, il en eſt peu qui s'en forment une juſte idée. On la regarde comme une honnête occupation qui fait paſſer agréablement quelques heures. D'autres la conſiderent comme un moyen propre à ſatisfaire leur curioſité ; ils s'imaginent être fort habiles, quand ils connoiſſent les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Et ceux qui ſe piquent de litterature & d'érudition, ſe perſuadent qu'ils ont beaucoup fait, quand ils ont remarqué dans les hiſtoriens tout ce qui concerne la proprieté des termes ; l'élégance & la politeſſe du diſcours ; les coutumes & les uſages des anciens, la deſcription des lieux particuliers, la ſuite & la viciſſitude des empires ; les commence-

mens de toutes les religions, & les changemens mémorables qui y ſont arrivés; l'établiſſement des villes, l'origine, les richeſſes & la puiſſance des peuples; les prodiges; enfin tout ce qu'il peut y avoir de remarquable dans l'antiquité. Je ſçai que ces obſervations ont leur mérite : mais comme la vûë que les hiſtoriens ont euë en écrivant, n'étoit pas de nous aprendre à parler, ni de faire connoître ſeulement les mœurs de chaque nation, on doit avoir égard à leur deſſein. Ils prétendent ordinairement donner des régles de conduite, & faire pratiquer la vertu, en repreſentant des perſonnes qui l'ont poſſédée en un degré fort éminent; ou s'ils ne peuvent nous porter à une ſi haute perfection, ils font en ſorte au moins de détourner des vices les plus groſſiers, en montrant l'averſion que ſe ſont attirée les impies & les ſcelerats. C'eſt pourquoi dans la lecture de l'hiſtoire il faut remarquer les maximes, les actions éclatantes, les ſages avis & les événemens particuliers des affaires, qui peuvent ſervir quand on eſt engagé dans de pareilles conjonctures.

Il eſt utile d'examiner ſur-tout les portraits que les hiſtoriens font des grands hommes : c'eſt par là quelquefois qu'on cherche à ſe rendre ſemblable aux perſonnes qu'on admire; & à fuïr au contraire les actions de ceux dont on déſaprouve la conduite. Ainſi ſans trop d'application, on peut joindre aux exemples des ſiécles paſſés les experiences qu'on fait tous les jours. On doit pour cela rechercher avec ſoin l'origine & le ſuccès des affaires que les hiſtoriens rapportent, (1) & les differens motifs qui ont pû les faire entreprendre. Il faut en examiner les circonſtances, & peſer mûrement les imprudences que commettoient ceux qui s'y trouvoient engagés; ou quelle a été leur conduite, lorſqu'ils s'y ſont comportés avec ſageſſe. C'eſt en cela que conſiſte l'uſage de l'hiſtoire; faire une égale attention ſur le bien & ſur le mal, pour imiter l'un, & pour éviter l'autre (2).

C'eſt peu de choſe que d'avoir la mémoire remplie d'un nombre infini d'années, de ſiécles, d'olympiades & d'époques; de ſçavoir cette grande varieté de rois, d'empereurs, de conciles & d'hereſies. Cette ſorte d'étude ne mérite pas le nom de ſcience de l'hiſtoire; car ſçavoir, c'eſt connoître les choſes par leurs principes : ainſi ſçavoir l'hiſtoire, c'eſt connoître les hommes qui en fourniſſent la matiere; c'eſt en juger ſainement : étudier l'hiſtoire, c'eſt étudier les motifs, les opinions & les paſſions des hommes, pour en pénétrer tous les reſſorts, les tours & les détours : enfin pour connoître toutes les illuſions qu'elles peuvent faire à l'eſprit, & les ſurpriſes qu'elles font au cœur; en un mot c'eſt apprendre à ſe connoître ſoi-même dans les autres.

Toutes ces choſes ſont communes à tous les hommes; mais l'on ſçait que la difference des conditions doit apporter une grande difference dans les études.

C'eſt pourquoi il eſt utile & même néceſſaire, que chacun conſidere ſa vocation particuliere, & ſe conduiſe dans l'étude de l'hiſtoire par rapport à ſon état. L'on eſt perſuadé que rien ne ſeroit plus dangereux à un ſolitaire, que de s'attacher dans la lecture

(1) Ab hiſtoriâ ſi quis auferat quare, quomodo, quo fine quidque fuerit actum, & quàm convenientem exitum res geſta habuerit, quidquid in ea reliqui eſt, id commiſſio (*ſive res ludicra*) magis eſt quam opus ad erudiendum lectorem comparatum, & in præſens quidem oblectationem, in poſterum verò utilitatem nullam, omninò affert. *Polybius pag.* 186. *Edit. Caſaubon.*

(2) Hoc illud eſt precipuè in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : indè tibi, tuæque Reipublicæ quod imitere, capias, indè fœdum incœptu, fœdum exitu quod vites. *Titus Liv. lib.* 1. *initio.*

des hiſtoriens aux réflexions politiques, & aux moyens par leſquels on peut ſe produire & s'avancer à la cour. Il ne faut qu'une legere attention pour appercevoir les déreglemens qu'aporteroit une conduite ſi bizarre. C'eſt auſſi pour cela que l'on conſeille d'étudier les hiſtoriens qui ont rapport aux circonſtances dans leſquelles on ſe trouve : & dans la lecture de ceux qui ſont communs à tous les hommes, on doit chercher ce qui eſt néceſſaire pour former l'eſprit & régler le cœur, chacun néanmoins ſelon ſon état & ſa condition.

CHAPITRE II.

Des Sciences qui doivent précéder l'étude de l'Hiſtoire.

IL faut ſe conduire dans l'étude de l'Hiſtoire, comme dans celle des autres ſciences. L'ordre veut que l'on commence par des principes très-ſimples, & qui n'exigent point d'abord de grandes connoiſſances, afin de pouvoir dans la ſuite s'appliquer plus facilement aux parties qui demandent que l'on ait déja de l'acquit. Autrement, ſi l'on commençoit par les études les plus difficiles, on s'expoſeroit infailliblement à tomber dans le dégoût que cauſe une trop grande contention dans les commencemens; ou l'on augmenteroit la peine ſans en tirer quelquefois aucun profit; ou enfin ce dérangement ne pourroit manquer de cauſer du deſordre dans l'eſprit & dans les études.

Les ſciences qui ſervent de fondement à l'étude de l'hiſtoire, ſont la GEOGRAPHIE; la connoiſſance des MOEURS & des COUTUMES, & la CHRONOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

Etude de la Géographie.

ON ne conſidere ici la Geographie que ſelon ſes principes les plus généraux, & telle qu'elle eſt expliquée par les geographes ordinaires. Je ne prétens point former un artiſte pour travailler aux cartes des provinces & aux plans des villes; il faudroit pour cela lui faire des leçons d'aſtronomie & de geométrie, ſciences néceſſaires aux maîtres de l'art.

Mais comme la géographie, ſelon l'idée que nous prétendons en donner, ſert d'introduction aux connoiſſances les plus utiles dans l'uſage de la vie, elle eſt ſimple & plus propre à ſatisfaire les yeux, qu'à fatiguer la mémoire, qui devient locale dans cette ſcience, par l'application qui ſe fait de certains lieux à quelques parties d'un royaume ou d'une province.

Plus cette ſcience eſt ſimple & néceſſaire, plus il ſeroit honteux de l'ignorer. Elle a même cet avantage par-deſſus les autres, qu'étant extrémement diverſifiée, elle plaît beaucoup plus qu'elle ne fatigue : auſſi n'eſt-elle pas moins à la portée des jeunes gens, que des perſonnes avancées en âge.

Ce ſeroit en vain qu'on voudroit écrire l'hiſtoire ſans une connoiſſance éxacte de la

géographie ; on tomberoit infailliblement dans les fautes qu'on reproche à quelques anciens, & à plusieurs modernes, qui ont manqué d'éxactitude ou de lumieres, & qui nous jettent par là dans des embarras, dont les commentateurs, toujours épris d'amour pour leurs auteurs, ont peine à nous tirer. S'il y avoit un historien qui dût être attentif à cette science, c'étoit certainement *Quinte-Curse*. Il écrivoit la vie d'un conquerant né en Europe, à qui l'envie de combattre & de vaincre fait quitter son Royaume, traverser les plus considerables provinces de l'Asie, l'Egypte, & pénétrer même jusques dans les deserts de l'Affrique. Cependant on sçait combien un sçavant de nos jours l'attaque de ce côté-là ; & c'est avec peine qu'il a trouvé un défenseur dans M. *Perizonius*, l'un des plus profonds & des plus habiles hommes qu'il y ait eu en Hollande.

Je n'éxamine pas si Quinte-Curse a été bien attaqué ou bien défendu. Il est constant, à raisonner seulement par préjugé, que cet historien n'a pas eu une scrupuleuse éxactitude sur la géographie, puisqu'il a donné lieu à M. *Le Clerc* de l'attaquer, & à M. *Perizonius* de le défendre. Ne vaut-il pas mieux, quand on veut écrire quelque partie d'histoire, aller reconnoître les lieux, comme on assure qu'a fait *Salluste* pour la guerre de Numidie, afin d'éxaminer par soi-même la nature du terrain, & sçavoir la difficulté des campemens, la facilité des marches, les peines que l'on doit avoir euës pour attaquer ou pour défendre ; enfin tout ce qui est nécessaire pour faire entrer un lecteur dans son sujet ?

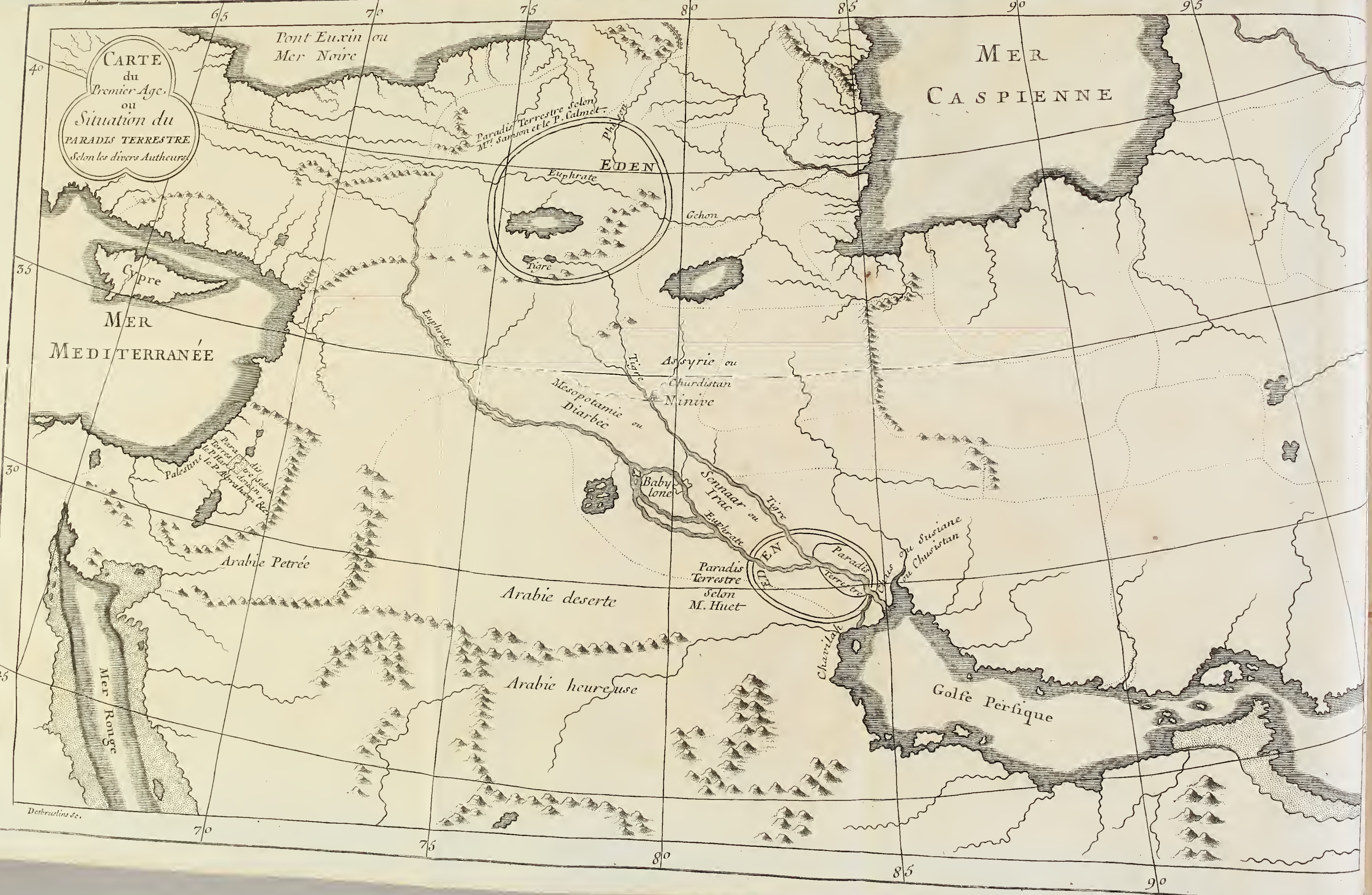
Il faut avouer cependant que la connoissance éxacte & détaillée de la géographie qui est nécessaire pour écrire l'histoire, est seulement utile dès qu'il ne s'agit que de la lire. Une étude plus générale qui passeroit quelquefois pour ignorance dans un auteur, suffit à tout autre, parce que l'historien doit supléer par ses descriptions à ce qui manque au commun de ses lecteurs. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire, pour étudier l'histoire, d'avoir une connoissance particuliere de tous les lieux dont parle un historien, il faut en avoir au moins une connoissance générale. Peut-on sçavoir sans cela si c'est avec raison que *Xenophon* & les dix mille Grecs ont acquis tant de gloire par leur retraite si vantée : si c'est à juste titre qu'on a loué la conquête que *Loüis XIV.* le plus grand de nos rois a fait de la Hollande en une seule campagne : s'il est vrai que les victoires de *Cesar* soient plutôt les actions d'un heros que d'un capitaine ?

La *Géographie*, comme l'histoire, se peut partager en trois especes, *l'ancienne*, la *moyenne* & la *nouvelle*. Nous allons dire de chacune en particulier ce qui est nécessaire pour sçavoir, ou s'en former des idées justes, quoique succinctes ; car il est inutile dans les sciences préliminaires d'accabler un lecteur par des discussions pleines d'un sçavoir obscur & embarassé.

ARTICLE II.

De la Géographie ancienne, & du moyen âge.

LA Géographie ancienne sert à faire connoître l'état & la division de l'ancien continent, tel qu'il a été depuis le commencement du monde jusques à la décadence de l'Empire Romain au V^e^. siecle. Ainsi on est obligé de la séparer en differens âges. Les vicissitudes de ces premiers temps incomparablement plus grandes, que celles qui


Carte du Premier Age, ou Situation du Paradis Terrestre Selon les divers Autheurs.
Pont Euxin ou Mer Noire
Mer Caspienne
Mer Mediterranée
Cypre
Paradis Terrestre selon Mrs Samson et le P. Calmet
Eden
Euphrate
Gehon
Tigre
Assyrie ou Churdistan
Ninive
Mesopotamie ou Diarbec
Babylone
Sennaar ou Irac
Paradis Terrestre Selon M. Huet
Paradis Terrestre
Chavilah
Susiane ou Chusistan
Golfe Persique
Palestine
Arabie Petrée
Arabie deserte
Arabie heureuse
Mer Rouge
Desbruslins sc.

arrivent aujourd'hui, ont fait changer la géographie d'un siecle à l'autre. Soit donc que l'on considere les révolutions survenuës sur la surface de la terre ; soit qu'on fasse attention à celles qui sont arrivées dans le gouvernement, & par consequent dans la division des empires & des royaumes, on ne sçauroit disconvenir que cette science ne soit pleine d'embarras & d'obscurités. Je ne parle point ici des temps qui ont précédé le déluge, & dont quelques auteurs ont crû qu'on pouvoit faire une description géographique. L'écriture nous insinuë que les hommes vivoient alors sous des tentes ; ils ont eu même des maisons ou des habitations distribuées par familles ; mais pour des villes, à peine s'en remarque-t-il une.

Geographie du premier age.

Il n'y a donc d'observations à faire sur la géographie de ces premiers temps que celle du *Paradis terrestre* : elle a été tant de fois discutée, que personne n'ignore les divers traités qui en ont été faits. Chaque interprete de l'Ecriture sainte a donné dans quelque sentiment particulier ; & depuis le vraisemblable jusqu'au merveilleux, & même au ridicule, tout a été mis en usage par des hommes qui se sont fait dans leur oisiveté un métier de philosopher & de créer des miracles jusques dans les faits les plus simples de la religion & de l'histoire. Les uns l'ont mis dans le troisiéme ciel, d'autres dans le quatriéme, d'autres dans le ciel de la Lune ; dans la Lune même, dans la moyenne région de l'air ; d'autres hors de la Terre. M^rs. *Sanson* qui sont suivis par le P. *Calmet*, & par d'autres grands auteurs, ont crû qu'on le pouvoit placer dans l'Arménie majeure, & ce sentiment m'a paru assez bien appuyé, sur tout si l'on a égard aux fleuves dont parle Moyse qui sont l'Euphrate, le Tygre, le Phison & le Geon qui se rencontrent tous dans cette Province, & qui ont même conservé long-temps leur premier nom. Je ne parle point des autres motifs qui peuvent incliner vers le même sentiment. Ce n'est pas cependant celui que M. *Huet*, le Varron de notre siecle, a si sçavamment expliqué dans son traité de la Situation du Paradis terrestre ; il le place sur l'Euprhate au dessus de son embouchure dans le Golphe Persique, & au dessous de l'endroit où étoit autrefois Babylone. La carte que nous avons jointe doit mettre sous les yeux ces deux sentimens les plus raisonnables de tous ceux qu'on a expliqué jusques ici. M. *Bochart* avoit donné dans un traité qui n'a paru qu'après sa mort, quelques ouvertures à ce sentiment, qui est aujourd'hui suivi par d'habiles critiques, & qui est le seul qui puisse raisonnablement balancer celui de Messieurs *Sanson*.

De prétendre après cela faire une éxacte description des pays habités par les enfans & les descendans de Noé, c'est moins la matiere d'un abregé de géographie, que de plusieurs dissertations également remplies d'érudition & de conjectures. Cette partie qui regarde principalement le dixiéme chapitre de la Genese, où il est parlé de la migration des premiers peuples, a été discutée par de sçavans hommes, *Arias Montanus* en a parlé avec une juste & sçavante précision dans son troisiéme livre des Antiquités judaïques ; le laborieux pere *Kircher* en a dit des choses assez curieuses dans le livre qu'il a fait sur la *Tour de Babel.* Mais personne n'a poussé cette matiere aussi loin que M. *Bochart* qui a rassemblé dans son *Phaleg*, non seulement ce qu'il y a de plus certain sur cette matiere, mais encore ce que le genie le plus fertile en conjectures sçavantes

a pû faire imaginer. Ce ſujet qui n'eſt pas moins hiſtorique que géographique, regarde le plan de l'hiſtoire univerſelle dont nous parlerons au Chapitre VII^e. de ce volume.

ORDRE POUR ETUDIER LA GEOGRAPHIE ANCIENNE.

On doit ſe fixer pour la connoiſſance de l'ancien monde aux temps qui commencent à être connus. Il ſeroit inutile de remonter aux ſiecles fabuleux, où la géographie n'eſt pas plus certaine que l'hiſtoire. Mais comme les Hébreux, les Grecs & les Latins ont eu leurs révolutions & leurs décadences; il faut étudier leur géographie par rapport aux temps où ils ont paru avec le plus d'éclat.

La géographie des Patriarches & de la nation Judaïque entre dans l'hiſtoire ſainte dont nous parlerons bientôt. Les Grecs changerent la diviſion géographique des autres peuples par la conquête qu'ils firent de leur pays, comme les Romains changerent par la même raiſon la géographie des Grecs, & les Empereurs celle qui ſe trouve marquée dans les premiers hiſtoriens Latins.

Sans le ſecours que l'on tire de l'ancienne géographie, l'on apperçoit à peine le ſens d'un auteur; & l'on ne trouve pas dans les faits hiſtoriques cette beauté, & même ce merveilleux que les connoiſſeurs & les perſonnes inſtruites ſçavent y découvrir.

Je ſçai que dans la lecture des auteurs on pourroit ſe ſervir de dictionnaires, ou même des notes géographiques, qu'on y joint aſſez ſouvent pour en éclaircir les endroits douteux & embarraſſez. Mais il eſt aiſé de voir le peu de ſecours qu'on tire de cette maniere d'apprendre la géographie, par le grand nombre de difficultés auſquelles elle eſt ſujette. Il eſt bien plus naturel de l'étudier par principes, que d'en avoir ſeulement des idées, qui ne peuvent manquer d'être extrêmement confuſes, parce qu'elles ſont toûjours nouvelles, & n'ont aucune place marquée dans l'imagination.

Nous avons pour cette ſcience beaucoup de livres plus conſiderables par leur étenduë & leur ſçavoir, que par leur utilité. Les anciens géographes ne ſont bons que pour les ſçavans qui travaillent ſur cette portion de la géographie. Ils ſont peu utiles à ceux qui ne veulent avoir qu'une connoiſſance moderée de cette ſcience. La plûpart des modernes ſe ſont attachés à certaines parties qu'ils ont expliquées dans un grand détail, & dans leſquelles ils ont fait entrer plus de conjectures & de ſçavoir, que de lumieres & de clarté; ou s'ils ont traité toute la géographie ancienne, ils n'ont pas eu l'attention de la comparer avec la moderne, qui peut en quelque ſorte ſervir à la fixer, ou du moins à y répandre quelques lumieres.

Il faut donc, pour y réuſſir, faire choix des auteurs & des cartes les plus éxactes. Un des ouvrages les plus conſiderables en ce genre eſt la Notice de l'ancien monde, (*Notitia orbis antiqui*) de *Cellarius*, dont nous avions eu en 1687. un eſſai que nous avons marqué dans notre catalogue. L'auteur qui avoit éxactement étudié l'antiquité, a rapporté tout ſon travail aux anciens écrivains. C'eſt ce que nous avons de plus entier & de mieux diſcuté en ce genre. Il y manque néanmoins deux choſes qui me paroiſſent eſſentielles; l'ordre ou les diviſions generales de la géographie, & le paralelle des noms anciens avec les modernes. Il eſt deſagréable après la lecture d'un ouvrage auſſi étendu, qu'on ſoit encore obligé d'avoir recours à d'autres auteurs, pour faire par ſoi-même l'application de la géographie ancienne à la moderne. Les Paralelles du Pere

Briet Jesuite suffiroient pour ce dessein, s'ils étoient entiers. On ne sçauroit trop regretter la perte de ceux de l'Asie & de l'Afrique qui restoient à publier, & qu'on assure qu'il avoit achevez : j'en ai vû, il y a plusieurs années, les planches toutes gravées, qui alloient être fonduës, ou employées à d'autres usages. Le travail du Pere *Briet* ne laisse pas d'avoir son utilité pour toute l'Europe, c'est-à-dire, pour la Grece & l'Empire Romain. Il est extrêmement méthodique, & suit la géographie ancienne dans ses vicissitudes differentes. Il a cet avantage, qu'il sçait douter à propos, lorsque les positions lui ont paru incertaines. Ceux qui ne pourroient pas recourir à quelqu'un de ces ouvrages, ou au volume des *Atlas*, qui traite de l'ancienne géographie, peuvent se contenter du VIII. livre de la *Methode* géographique imprimée en 1716. Ce livre qui fait le quatriéme volume de tout l'ouvrage, est travaillé sur ce que nous avons de plus éxact en ce genre de litterature. On a eu soin d'y faire autant qu'il a été possible, un paralelle de la géographie ancienne & nouvelle. C'est moins cependant un abrégé de l'ancienne géographie, que le plan d'un ouvrage plus étendu, que l'auteur promet de publier sous le titre *d'Introduction à la geographie ancienne rapportée à l'histoire*, & aux divisions de la nouvelle géographie, avec des cartes paralelles, où les noms anciens seront comparés avec les modernes.

On voit qu'il est peu d'auteurs qui ayent traité de nos jours cette partie de la géographie ; ce qu'il y a des anciens ne convient qu'aux sçavans qui veulent passer les plus beaux jours de leur vie à discuter une science qui n'a d'utilité satisfaisante, que celle de servir d'introduction à toutes les autres. La réputation qu'a eu *Ptolomée*, n'empêche point qu'il ne passe aujourd'hui pour un géographe d'autant plus suspect, qu'il ne paroît douter de rien ; & qu'il fixe les positions incertaines avec autant d'assurance, que s'il avoit pris lui-même les hauteurs de tous les lieux qu'il a désignés. L'on sçait néanmoins que la géographie ne peut se perfectionner que par les voyages qui étoient alors extrêmement rares. Cependant on ne sçauroit disconvenir que Ptolomée ne soit utile pour l'ancienne Egypte, & pour la plus grande partie de l'Europe : il étoit d'Alexandrie, & il avoit voyagé dans l'Empire Romain. On s'est attaché dans l'édition de 1618. donnée par *Bertius* à faire un paralelle des anciens noms marqués par Ptolomée avec les noms modernes. Mais il y est entré beaucoup de conjectures, justes quelquefois, mais souvent aussi incertaines que les positions de l'auteur original.

La methode historique que *Strabon* a suivie, en rend la lecture plus agréable que celle de Ptolomée. On peut autant profiter dans cet auteur pour l'histoire que pour la géographie, à cause des fragmens de plusieurs historiens qu'on retrouve dans son ouvrage.

Etienne de Bizance est aussi utile qu'il est ennuyeux dans le Dictionnaire géographique que nous avons de lui. On y rencontre des fragmens d'histoire, dont un habile homme peut faire usage, mais il faut qu'il ait le chagrin de les y chercher.

Le *Pline*, les *Itineraires*, le *Scilax*, le *Denis d'Alexandrie*, & les autres petits géographes imprimez en Hollande & en Angleterre, sont des livres de discussion & d'une lecture peu agréable. Aussi ne conviennent-ils qu'à ceux qui veulent tout voir & tout examiner dans les originaux. J'excepte néanmoins le *Pomponius Mela*, que sa clarté & sa brieveté, jointes quelquefois à des traits d'histoire, rendent assez agréable &

aſſez utile : il devient même neceſſaire dans quelques occaſions.

Nous parlerons dans l'article VI. de notre catalogue du choix des cartes neceſſaires pour l'ancienne geographie. A peine en trouvons-nous de raiſonnables après celles d'*Ortelius*, de *Bertius*, de Meſſieurs *Sanſon*, & quelques unes que M. *de Lille* a données, mais en fort petit nombre.

GEOGRAPHIE DU MOYEN AGE.

Nous avons très-peu de cartes pour la geographie du moyen âge, & nous en avons encore moins de traités. Nous comprenons dans cette partie l'état du monde depuis le cinquiéme ſiecle juſqu'au douziéme. C'eſt dans ce temps que ſe ſont formées toutes les monarchies que nous voyons ſubſiſter aujourd'hui. Mais cette partie de la geographie étant regardée comme un démembrement de celle de l'empire Romain, elle eſt jointe avec l'hiſtoire de la formation de chaque monarchie nouvelle. Ceux qui auroient du goût pour cette ſorte d'étude, plus curieuſe peut-être qu'elle n'eſt utile, ou neceſſaire, devroient la commencer par le traité que *Jerôme Turler* a publié ſur les Migrations des peuples du Nord, dont le ſang regne depuis ſi longtems dans toute l'Europe ; on y voit la décadence de l'empire Romain & la diviſion qui en fut faite par des eſſains de peuples qui s'en ſont attribué chacun la portion qui leur eſt demeurée. On pourroit s'appliquer après cela au *Géographe* anonyme *de Ravenne* publié aſſez imparfaitement par le Pere *Porcheron* Benedictin, auquel on doit joindre les corrections que M. *Jacques Gronovius* a données ſur cet ouvrage à la fin de ſon édition du *Pomponius Mela*. On y trouve pour l'Italie, & pour le reſte de l'Europe, les changemens que les révolutions arrivées dans le gouvernement de l'empire avoient apportés à la géographie. Mais comme ce fut dans cet intervale que les Perſans, les Arabes & les Sarrazins attaquerent l'empire du côté de l'Aſie & de l'Afrique ; il faut pour ces deux parties du monde lire le *Géographe de Nubie*, la coſmographie de *Peritſol*, publiée par le docteur *Hyde*, & les auteurs Arabes qui ſe trouvent à la fin du troiſiéme volume des géographes imprimés à Oxfort en 1712.

On fait entrer auſſi dans la géographie du moyen âge, la notice des égliſes ; car ce fut pendant cet intervale que ſe formerent les dioceſes & les metropoles eccleſiaſtiques, ſur le modele des metropoles civiles. On trouve toutes ces notices à la fin du ſecond volume de l'antiquité éclaircie de M. *Schelſtrate* qui parut à Rome en 1692. & à la fin de la Géographie Sacrée que M. *le Clerc* a réimprimée en Hollande en 1704. C'eſt par le paralelle qu'on peut faire des deux natures de dioceſes marqués dans les notices eccléſiaſtiques & dans la notice de l'empire, qu'on fixera les poſitions douteuſes ou inconnuës de quelques endroits conſiderables. Mais ce n'eſt point là l'ouvrage d'un homme qui étudie la géographie ; c'eſt l'occupation d'un ſçavant qui travaille ſur cette ſcience, ou qui éxamine la police de l'ancienne égliſe.

On trouve encore ſur cette partie de la géographie pluſieurs traités particuliers, dont nous dirons quelque choſe dans l'hiſtoire de chaque royaume. Nous ne prétendons parler ici que de ceux qui traitent de la géographie en general.

ARTICLE III.

De la Géographie nouvelle.

LA géographie moderne eſt beaucoup plus facile que les deux eſpeces, dont nous venons de parler ; auſſi abonde-t-elle en traités bons & mauvais qui ſervent à l'expliquer. Elle a ſes principes qui conſiſtent en des notions de termes particuliers, qui ſont marqués dans toutes les methodes ou introductions géographiques. Telle eſt particulierement celle que Meſſieurs *Sanſon* ont fait imprimer ſous le titre d'*Introduction à la Géographie.* On y voit l'explication des termes les plus ordinaires de cette ſcience : on y trouve les differentes faces ſous leſquelles on peut conſiderer le globe terreſtre, & par conſéquent les diverſes manieres d'étudier la géographie, ou de connoître le monde.

Tout ſe réduiſoit dans les premieres éditions de ce livre à de ſimples diviſions capables de fournir quelques idées ; mais peu propres à éclairer l'eſprit. Ce n'eſt que dans la derniere édition que M. *Moulart Sanſon* a joint des cartes géographiques qui portent la lumiere, par l'application que l'on peut faire de toutes ces diviſions ſur chacune de ces cartes.

M. *De Fer* qui a fait graver aſſez proprement les cartes médiocres ou mauvaiſes qu'il a copiées de toutes parts, a voulu s'élever auſſi juſques à compoſer, ou faire compoſer au moins une *Introduction à la géographie ;* mais hélas quel ouvrage ! Le *Monde* que *Pierre Duval* a publié, & que le Pere *Placide ſavant* Auguſtin déchauſſé, ſon parent & ſon ami, a fait réimprimer, eſt une eſpece d'introduction à la géographie, laquelle, quoi qu'ornée d'un détail hiſtorique aſſez inſtructif, n'a pas eu néanmoins la même réputation que celle de Meſſieurs *Sanſon*, mais elle eſt fort ſuperieure à ce qu'a publié le bon-homme *De Fer.*

Dès qu'on veut approfondir cette ſcience avec ſoin, il faut encore d'autres principes qui ſont plus aſtronomiques que geographiques. Comme l'obſervation des étoiles ſert à rectifier la géographie, ceux que leur profeſſion engage dans cette ſorte d'étude, ſavent combien on trouve de lumieres dans le volume que le Pere *Riccioli* a fait imprimer en latin à Veniſe en 1672. ſous le titre de *Coſmographie & d'Hydrographie reformée.* Les Memoires de l'Academie royale des ſciences, fourniſſent des obſervations très-juſtes, qui font voir combien il eſt neceſſaire pour rectifier la connoiſſance que nous avons du globe terreſtre, de ne la point ſéparer de l'aſtronomie, avec laquelle elle eſt eſſentiellement unie. Mais on pourroit trouver avec moins d'embarras & plus de brieveté les principes ſuffiſans dans le livre que le Pere *Dechalles* a fait paroître ſur les préliminaires de la géographie, ou dans celui de *Varenius*, tel que M. *Newton* le publia en 1672. Les lumieres de ces deux habiles mathématiciens, ſuffiſent à ceux qui veulent étudier ſobrement ces matieres ; & il en eſt très-peu qui ſoient obligés de les examiner à fond. Les commencemens des ſciences ſimples ne doivent point être embarraſſés de principes étrangers. Le plus ſûr donc pour les commençans, eſt de s'en tenir aux maximes générales qui ſe trouvent dans les livres les plus

communs, ſauf à approfondir dans la ſuite cette matiere, ſi leur goût ou leur deſtination les porte à s'y appliquer plus particulierement.

ORDRE POUR ETUDIER LA GEOGRAPHIE.

L'ordre principal qu'il faut apporter dans l'étude de cette ſcience, conſiſte en peu de lectures, mais en quelque attention pour placer ſur les cartes géographiques & dans ſa memoire les lieux marqués dans l'introduction dont on ſe ſert. Les yeux agiſſent alors beaucoup plus que l'eſprit. Cependant pour fixer l'imagination, il faudroit que chaque endroit marqué dans le livre & ſur la carte, fût caracteriſé, ſoit par quelque point d'hiſtoire naturelle, ou d'hiſtoire eccleſiaſtique, ou civile; ſoit par le commerce & par la nature du ſol, ou par les mœurs des habitans; ſoit par un ſiege, une bataille, ou l'origine de quelque maiſon conſiderable. Cette methode renferme un double avantage. Elle ſert non ſeulement à fixer l'imagination qui s'arrête à peine ſur un nom ſimple, qu'aucune marque particuliere ne diſtingue. Elle a encore l'agrément d'ôter à la géographie une ſéchereſſe rebutante, cauſée par une longue ſuite des mots extraordinaires. On a même le plaiſir d'être inſtruit par là, de faits importans qu'on n'a point lieu d'apprendre ordinairement par d'autres voies.

Quoique cette methode ſoit la plus avantageuſe, il n'y a cependant que très-peu d'auteurs qui l'ayent ſuivie. M. *d'Audiffret* eſt entré dans ce ſyſtême beaucoup plus que les autres: ce qu'il a écrit ſur la géographie, eſt toûjours accompagné de remarques hiſtoriques très-ſavantes & très-judicieuſes. Et c'eſt avec raiſon que M. *Corneille* avouë dans la préface de ſon Dictionnaire, que cet habile-homme lui a épargné bien du travail. Mais chargé de la part du Roi de negociations importantes en diverſes Cours de l'Europe, il n'a pû finir un ouvrage ſi utile au public. Ce qu'il a donné, nous préſente des idées très-avantageuſes de ce qu'il auroit fait ſur les autres parties du monde, & ſur le reſte de l'Europe, s'il avoit eu le loiſir de le finir, comme il a fait les royaumes du Nord, la Pologne, la Moſcovie, la Grande-Bretagne, la France, tous les Pays-bas, la Suiſſe, la Savoye, & l'Allemagne.

La géographie de M. *Robbe* eſt enſuite ce qui a eu le plus de réputation. On lui a reproché à la verité quelques fautes & une ſéchereſſe, dont la plûpart des géographes ne ſont pas exempts. Ils ont fait de grands & énormes volumes, où ils ont publié des tables géographiques, qui fatiguent la memoire par trop de ſimplicité.

Cependant M. *Robbe* n'a pas entierement donné dans ce défaut; il l'a même en quelque ſorte évité, autant que la groſſeur de ſon livre lui a pû permettre; j'avouerai néanmoins qu'il n'a ni l'exactitude, ni le ſtile de M. *d'Audiffret*, & qu'il n'accompagne point de remarques aſſez intereſſantes, les lieux dont il parle dans ſa géographie.

M. *de la Croix* n'a point la juſte préciſion que demandent les ouvrages de doctrine; & malgré l'étenduë de ſa géographie, on n'y apprend que peu de choſes neceſſaires. Sans les belles gravûres dont M. *Maneſſon Mallet* accompagne ſa *Deſcription de l'Univers*, ſon ouvrage ſeroit une compilation très-imparfaite tirée de nos auteurs bons & mauvais. Les Paralelles géographiques du P. *Briet*, ſi exacts & ſi eſtimés, ne comprennent gueres que des tables & des diſcuſſions; cependant jamais ouvrage ne fut plus utile pour faire une juſte comparaiſon de l'ancienne géographie avec la nouvelle. Auſſi

ne convient-il qu'aux perſonnes qui veulent approfondir l'une & l'autre partie de cette ſcience. L'introduction latine que M. *Luitz* fit paroître à Utrecht en 1692. eſt une des plus eſtimables. Il compare la géographie ancienne avec la moderne. Il ſuit de près les principes de Meſſieurs *Sanſon*; ainſi on peut compter ſur la juſteſſe de ſon travail. Les cartes même qu'il a données en grand nombre dans cet ouvrage, ſont copiées ſur celles de ces excellens géographes. Meſſieurs *Sanſon* avoient eux-mêmes publié, vers le milieu du dernier ſiecle, une deſcription des quatre parties du monde. Mais l'ouvrage eſt plus conſiderable par les cartes qui en ſont très-exactes & fort proprement gravées, que par le diſcours qui contient moins une methode pour l'étude de la géographie, que des obſervations aſſez curieuſes ſur cette ſcience. Les remarques hiſtoriques dont la géographie de M. *de Bourgon* eſt accompagnée, la feroient rechercher s'il y avoit autant d'ordre & de methode que d'hiſtoire. M. *Martineau Dupleſſis* a réüni toutes les perfections qu'on demandoit dans un géographe; une juſte brieveté accompagnée de beaucoup d'ordre, fait le caractere de ſa Deſcription de l'Univers. Il a ſoin d'orner ſon diſcours de traits d'hiſtoire qui font faire une attention particuliere aux provinces, aux villes & aux autres endroits qu'il a caracteriſés. Comme il y avoit quelque choſe à changer & à corriger à cet ouvrage, il a ſervi de fond à la methode pour étudier la géographie, qui parut en 1716. à Paris, & que les Hollandois, toûjours attentifs à profiter de ce qui ſe fait parmi nous, ont réimprimée avec quelques augmentations, tant ſur l'ancienne que ſur la nouvelle géographie.

L'article IV. de notre catalogue, préſente beaucoup d'autres abregés dont je ne parle point ici. *Cluvier* eſt à la verité le premier, qui a judicieuſement écrit ſur cette matiere; mais il eſt ſi ſuccinct & ſi ſec, qu'il ſatisfait à peine les eſprits les plus patiens dans ce genre d'étude. Les notes dont il a été groſſi, ne ſuppléent pas encore aux nouvelles obſervations qu'on a faites depuis cet habile écrivain. Un nombre preſque infini d'autres auteurs que nous avons omis, n'ont produit le plus ſouvent que des ouvrages languiſſans & peu juſtes; ce ſont quelquefois des diviſions ſi ſtériles & ſi ſéches, que l'imagination en eſt rebutée, la mémoire fatiguée, & l'eſprit peu éclairé.

DIVERSES METHODES POUR ETUDIER LA GEOGRAPHIE.

Les abregés que nous venons de marquer, ſuffiſent pour être inſtruit des principes de cette ſcience. Mais veut-on entrer dans un plus grand détail, il faut ſe livrer à des ouvrages chargés de diſcuſſions. On doit pour cela faire attention à l'état auquel on ſe croit deſtiné. L'homme de guerre doit apprendre la géographie tout autrement que le magiſtrat: & le commerçant d'une maniere toute differente de l'homme d'égliſe. Je ſai que les principes generaux ſont les mêmes pour tous les états; mais dès qu'on prétend diſcuter, c'eſt alors que chacun ſe doit ſéparer, & prendre ſon parti, tant ſur les obſervations qu'il faut faire dans le progrès de cette étude, que dans le choix des ouvrages, ou dans la maniere de les examiner.

L'homme de guerre eſt-il ſorti des élémens de cette ſcience, il faut qu'il prenne une connoiſſance très-détaillée du royaume où il eſt, & en particulier des provinces frontieres qui ſont ordinairement des théâtres de guerre. Pourroit-on, ſans une exacte topographie, s'aſſurer des meilleurs camps, régler la marche des armées, diſpoſer les

attaques & la défenſe des places, & leur ménager du ſecours dans les ſieges ? On n'ignore pas combien il eſt important de connoître alors juſqu'au moindre ruiſſeau : un marais, une colline, un défilé, tout ſert à un habile homme, parce qu'il ſait tirer avantage de tout. C'eſt par une deſcription particuliere de chaque lieu, que l'on connoît de quelle maniere on doit faire la guerre en Savoye, en Eſpagne, en Allemagne, en Flandres. La difference qui ſe trouve dans ces differens pays, regle la conduite qu'on doit tenir en attaquant & en défendant. C'eſt-là quelle a été l'attention des Condés & des Turennes. Circonſpects ſur ce qui regardoit la connoiſſance de leur terrain, ils ne s'en rapportoient pas toûjours aux cartes, ils vouloient encore l'examiner par eux-mêmes. Sans cela, on s'expoſe tous les jours à être trompé ; & l'état auſſi-bien que les armées ſont prêtes à tomber dans des périls inévitables.

Les tréſors de géographie qu'on admire encore aujourd'hui dans les maiſons de ces grands hommes, nous marquent avec quel ſoin ils étudioient leur terrain. Que de cartes rectifiées par la main du grand Condé, ou dreſſées ſur ſes memoires, peuvent encore aujourd'hui former d'habiles généraux! Là étoit une riviere guéable que l'ingenieur avoit oublié de marquer ; là un marais impraticable qui ſervoit à couvrir une partie de ſon armée, dans le tems que l'autre renverſoit l'ennemi ; là une élevation qui mettant ſes ennemis à découvert, lui aſſuroit le gain d'une bataille, qu'un courage moindre que le ſien n'auroit pas quelquefois hazardée.

Si l'homme de guerre eſt François, les moindres endroits de la Flandres, du Brabant, du Comté de Namur, de la Principauté de Liege, du Luxembourg, lui doivent être auſſi préſens que ſa province propre. Il doit connoître le cours du Rhin, de la Saare, de la Moſelle ; les montagnes du Piémont & de Savoye, les rivieres, les canaux, & les défilés qui peuvent arrêter les marches d'une armée & d'une troupe, ou qui en aſſurent les campemens. Il ne doit pas même ignorer, s'il ſe peut, la ſituation & la force des places les plus importantes. Eſt-il en Allemagne, ce ſera la Hongrie, la Tranſilvanie, le cours du Rhin, & les frontieres de l'Empire, auſquelles il s'attachera. Chacun en cela doit avoir égard à la ſituation de ſon pays, aux provinces limitrophes de l'état où il eſt, & même au caractere guerrier & pacifique des peuples voiſins. Qu'on ne s'imagine pas que ce détail ne regarde que les généraux. Tous les officiers d'une armée peuvent avoir du commandement, plus ou moins conſidérable à la verité, ſelon le grade où ils ſont élevés. Le colonel conduit ſon régiment, & tous les jours on envoye le capitaine en détachement avec une troupe. Tous enfin dans le métier de la guerre doivent aſpirer à commander. C'eſt là ce qui ſoutient la bravoure de l'officier : ſans cette noble émulation on ſe relâche aiſément. Quelques détaillées donc que ſoient les cartes des frontieres, on ne doit pas les negliger. Les relations d'un ſiége, d'une bataille, d'une marche extraordinaire, ne doivent jamais être lûës, & ne peuvent être bien entenduës que la carte devant les yeux.

L'homme d'état & le magiſtrat doivent prendre une autre route. Ils chercheront dans les mœurs differentes des peuples la difference de leurs loix. Les diverſes ſituations des provinces, doivent quelquefois leur apprendre la diverſité de leurs coutumes. La poſition de certaines villes ou de certaines provinces des états voiſins, leur indiquera les interêts ou les prétentions du royaume. C'eſt en conſiderant les Princes

qui nous environnent, qu'on reconnoît les diverſes degrés d'alliance qu'on peut contracter avec eux. Faute d'entrer dans ces conſiderations, on manque ſouvent à ſes interêts propres. D'où vient que nous avons ſoutenu dans le XVI^{e} ſiécle la révolte des Hollandois contre la maiſon d'Autriche; c'étoit pour affoiblir un voiſin qui devenoit incommode, parce qu'il devenoit trop puiſſant. N'étoit-ce point pour contrebalancer la même puiſſance, que nous fîmes dans le XVII^{e} ſiécle des alliances ſi étroites avec la Couronne de Suede, juſques à la prendre pour garante de nos traités de paix; parce que ſa ſituation & les provinces qu'elle poſſedoit alors en Allemagne, la mettoient en état de faire quelque diverſion en notre faveur. Au lieu que la ſituation differente des Empereurs de la Chine ou du Japon, nous empêche de prendre avec eux de ſemblables meſures.

Que d'avantages la géographie n'a-t-elle point procurés au commerce! que l'on conſidere celui qui ſe fait avec l'étranger, ou que l'on exerce au dedans du royaume, ne s'eſt-il point perfectionné par la navigation, partie eſſentielle de la géographie? Les marchandiſes des Indes nous venoient autrefois par la mer rouge: elles étoient déchargées à Suez, d'où on avoit la peine de les tranſporter par terre au Caire, & de là elles deſcendoient à Alexandrie, où les Venitiens qui les diſtribuoient par toute l'Europe, les alloient charger. Mais la géographie nous a montré un chemin plus facile, en faiſant doubler à nos vaiſſeaux le Cap de Bonne eſperance, & nous a enſeigné par-là une route directe pour aller aux grandes Indes. C'eſt par cette ſcience que nous avons appris à faire uſage des canaux & des rivieres pour tranſporter les marchandiſes & les denrées d'une province où elles ſont communes, en une autre où leur rareté les fait rechercher. Ainſi l'on procure l'abondance aux grandes villes, & des richeſſes aux provinces, qui, ſans ce tranſport, ſeroient pauvres dans leur opulence. C'eſt par cette attention que l'on a trouvé la communication des deux mers ſi utile pour notre commerce. C'eſt par là que la Hollande preſque enſevelie ſous les eaux, a ſû tirer avantage de ce qui devoit cauſer ſa ruine. Elle a menagé ces mêmes eaux qu'elle a renfermées dans des canaux qui portent l'abondance de toutes choſes, non ſeulement aux endroits les plus ſteriles de ſes états, mais même aux provinces & aux royaumes voiſins. Je ne parle point ici de ce qu'elle fait par la navigation, cela eſt infini, & hors de toute croyance. Auſſi pouvons-nous aſſurer que leurs obſervations géographique & leurs cartes étrangeres ſont ordinairemen plus exactes que celles des autres nations.

L'homme d'égliſe eſt plus limité dans l'étude qu'il fait de cette ſcience. Toute ſon attention le doit porter à ce qui peut éclaircir l'hiſtoire de la religion. C'eſt la diſcuſſion d'une poſition douteuſe, mais neceſſaire pour l'intelligence des ſaintes lettres; c'eſt le lieu de la tenuë d'un concile; c'eſt l'étenduë des grands ſiéges; c'eſt la naiſſance des hereſies en une province, leur progrès & leur fin en d'autres. Comme cette ſorte d'étude eſt la moins embarraſſée, elle eſt auſſi la plus éclaircie par les divers traités & les diſſertations particulieres des ſavans. Mais me croira-t-on, ſi j'oſe aſſurer que la géographie eſt utile, ſoit pour établir la divinité de la religion chrétienne, ſoit pour faire connoître la ſainteté de ſa morale. N'eſt-ce point en examinant en détail les nations differentes ſituées ſous des climats oppoſés, ſous des gouvernemens ſi contraires, dont les caracteres & le génie ſont encore plus variés que leur viſage, que

l'on peut conclure qu'une religion qui les unit toutes dans la même croyance, ne peut venir que de Dieu? Il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de raſſembler ainſi les eſprits : il ne ſauroit y avoir de convention générale & unanime entre l'Aſiatique & l'Americain, non plus qu'entre l'Afriquain & l'Européen, ſur tout en des dogmes qu'une nation n'a point eu d'interêt de perſuader à l'autre; & que celle-ci auroit même tout lieu de rejetter pour ſe diſtinguer de ſes voiſins, autant par la diverſité de religion, que par la difference du gouvernement. Cependant cette religion ſe trouve pratiquée auſſi purement aux extrêmités de l'Europe, qu'au milieu de l'Aſie, où elle eſt née. L'Afriquain a quitté autrefois la rudeſſe qu'un climat ſterile & ſabloneux lui inſpire, pour ſe revêtir de la douceur de Jeſus-Chriſt : & l'Americain abandonne aujourd'hui ſes anciens préjugés, pour ſuivre une religion qui les détruit entierement & ſans retour. Ce concert eſt l'ouvrage d'une puiſſance ſurnaturelle, qui ſait menager les divers caracteres d'eſprit, pour les réünir en un point fixe de la même religion; qui ſait ſoumettre à une morale ennemie de l'amour propre, des cœurs dont les inclinations ſont ſi oppoſées, & que la nature du ſol ou du climat rend ſi difficiles à perſuader.

Defauts de cette etude.

On doit prendre garde néanmoins qu'en voulant approfondir la connoiſſance d'un pays, on ne tombe dans un excès qui n'eſt pas quelquefois moins dangereux que l'ignorance. On veut éviter d'être ſuperficiel, & l'on entre dans l'obſcurité par les diſcuſſions innombrables dans leſquelles on ſe jette très-ſouvent. On veut ſavoir à fond & l'on devient incertain par trop de recherches. Rarement la certitude eſt l'effet de la ſcience la plus profonde; plus on ſait, plus on doute en bien des matieres de fait. Dans quels embarras ſe jetteroit un lecteur, qui voudroit examiner & diſcuter toutes les parties du monde avec le même détail que *Cluvier* a fait la Germanie & l'Italie ancienne? La vie d'un homme ſuffiroit à peine pour étudier la géographie, qui eſt moins une ſcience propre & particuliere que le fondement des autres connoiſſances, & la voye pour y parvenir plus aiſément. Il ne ſuffiroit pas d'avoir étudié dans ce détail la géographie des premiers tems; il faudroit encore s'appliquer à celle du moyen âge, plus embarraſſée & moins éclaircie que l'ancienne, pour en faire enſuite un exact paralelle avec la géographie moderne. Que l'on voye ce qu'on ſeroit obligé de lire ſur les autres états, comme la Grece, l'Angleterre, la France, l'Eſpagne, l'Aſie & l'Afrique, qui ſont en leur genre plus expoſées aux diſcuſſions géographiques, & par conſéquent à des lectures plus immenſes que l'Allemagne, ſi peu connuë des anciens. On reſteroit toûjours, en ſuivant cette méthode, dans la voye des ſciences, & jamais on ne pourroit parvenir juſques aux ſciences mêmes : ſemblables à ceux qui paſſent leur vie à étudier les langues étrangeres anciennes & modernes, ou à connoître tous les caracteres dont les nations ſe ſont autrefois ſervies, ou ſe ſervent encore à préſent pour écrire, ſans en faire aucun uſage pour les autres ſciences. A Dieu ne plaiſe néanmoins que je blâme les deſcriptions diſcutées & approfondies que l'on fait de quelque province, ou de quelque royaume. Elles ſont utiles ou neceſſaires, même à ceux qui veulent étudier à fond l'hiſtoire de ces royaumes. On ne peut juger ſainement des actions d'un peuple, qu'après avoir bien connu ſa ſituation, ſon climat, la fertilité

de ſon terroir, l'indigence ou la richeſſe du pays, les mœurs & le caractere de ſes habitans. Tout cela dépend d'une géographie détaillée : mais chacun doit ſe borner : il y auroit de l'extravagance à vouloir tout connoître & tout ſavoir avec la même étenduë.

La curioſité, ſuite ordinaire de l'eſprit de diſcuſſion, eſt un vice d'autant plus dangereux, qu'il eſt très-ſéduiſant. L'imagination s'y trouve ſatisfaite, elle entraîne même la raiſon, qui n'a point la force de la moderer. On veut connoître également tous les pays : on entre pour cela dans un détail auſſi inutile qu'immenſe ; on voudroit pouvoir ſur le papier marcher auſſi aiſément dans les ruës de Pekin, d'Iſpahan & de Delli, que l'on fait dans celles de Paris, de Londres & d'Amſterdam. On ſe charge du plan des villes les plus éloignées, que nous avons moins d'interêt de connoître, & quelquefois on ſait à peine de quelle maniere eſt fait le fauxbourg de ſa propre ville. On trouve du beau & de l'excellent dans tout ce qui eſt hors de la portée du commun ; & cet excellent ſe termine à parler ſuperficiellement d'une ville inconnuë à ceux devant qui l'on en parle. C'eſt néanmoins cette curioſité qui a produit ces énormes volumes de Theâtres des principales villes du monde, dont on n'a même décrit l'exterieur que très-imparfaitement, & dont l'eſſentiel ſe trouve répeté dans vingt ouvrages differens, copiés les uns ſur les autres, & qu'on peut avoir à beaucoup moins de frais que ces divers Theâtres. Heureux néanmoins qui pourroit être certain d'entrer dans ce détail de curioſité ; & d'examiner les villes & les provinces les plus éloignées, avec autant de ſoins qu'on doit faire celles de ſon propre païs : mais plus heureux celui qui, ſachant ſe borner, trouve un ſuperflu d'étude dans ce qui n'eſt pas réellement neceſſaire ou utile.

Il ſeroit impoſſible, dès qu'on ſe jetteroit dans cette curioſité, de ne pas tomber dans un autre défaut, qui eſt d'embraſſer trop de matieres. En fait de diſcuſſions, une difficulté en attire une autre, & un premier éclairciſſement en demande un ſecond. Ainſi la connoiſſance trop exacte & trop étenduë qu'on veut avoir d'un Roïaume, engage inſenſiblement dans la recherche des Roïaumes, ou des états voiſins. On ne veut d'abord connoître que la Chine ; on ſe charge pour cela de la lecture des ouvrages du P. Martini, de la Deſcription de Dappers, du Pere Kircher, de Semedo, de l'Ambaſſade des Hollandois, des Relations des Peres Magaillans, de Rhodes, Bouvet & le Comte ; avec les divers traités qui ſe ſont faits ſur la religion & la doctrine de ces peuples. Cela ſeul engage dans une étude de deux ou trois ans. Mais peut-on, dés qu'on veut connoître exactement l'empire de la Chine, le ſéparer de la Tartarie, du Japon, de Siam, du Mogol & des autres états avec leſquels les Chinois ont été en guerre, ou qu'ils ont eus dans leur alliance ? Si je marquois ſur les autres roïaumes ce que je dis en particulier de la Chine, à quel excès ne porteroit-on point la ſcience géographique ; & combien ſe trouveroit-il de perſonnes qui ſeroient en état de s'y appliquer dans tout ce détail ?

Un quatriéme défaut dans lequel engage l'étude trop circonſtanciée de quelques parties de la géographie, eſt de la mêler ſouvent avec des matieres étrangeres. On ne veut entrer d'abord que dans des diſcuſſions géographiques, & l'on s'enfonce peu à peu dans l'hiſtoire naturelle, ou dans l'hiſtoire particuliere des villes & des provinces. On

fait entrer dans la deſcription des roïaumes étrangers, l'hiſtoire des plantes, des animaux & des minéraux; comme a fait le Comte Marſigli dans ce qu'il a donné ſur une petite partie du Danube. Enfin à l'occaſion des roïaumes ou des villes conſidérables, on veut étudier prématurément leurs révolutions, ou leurs différens états. Ces études peuvent avoir leur utilité, mais on ne doit les faire que dans les temps convenables.

Enfin un *dernier défaut* où l'on tombe quand on étudie une province on un roïaume, eſt de courir d'auteurs en auteursComme leurs principes & leurs vûës ſont preſque toujours différentes, & qu'ils ne ſuivent pas un même ordre; il eſt difficile que cela ne jette point de la confuſion dans l'eſprit, en une ſcience qui demande beaucoup d'ordre & de méthode. Il faut toujours s'attacher à l'écrivain le plus exact en chaque genre, & ne faire que conſulter un ou pluſieurs auteurs dans le beſoin: on ne doit même le faire que quand une difficulté ou une diſcuſſion néceſſaire le demande.

ARTICLE IV.

Choix des Auteurs qui ont diſcuté la Geographie

On ne ſauroit avoir trop d'attention pour ne ſe pas livrer indifféremment à toutes ſortes d'écrivains. Nous avons déja marqué le choix qu'on doit faire de ceux qui donnent les premiers principes de cette ſcience, & nous marquerons ici avec quelque préciſion ce qu'on penſe ordinairement de ceux qui ont le mieux diſcuté la géographie nouvelle.

Il eſt difficile d'être ſatisfaits de tous les auteurs qui ont parlé avec étenduë de toutes les parties du monde. La Coſmographie de *Sebaſtien Munſter*, eſt une des premieres qu'on peut citer en ce genre; mais c'eſt moins une géographie, que des remarques particulieres réduites à certains chefs ſur les diverſes parties du monde. Quoique l'auteur fût aſſez verſé dans ce qui regarde la connoiſſance de l'univers, il ne s'eſt pas néanmoins conduit avec l'ordre & la juſteſſe que demandoit ſon ſujet: il a groſſi ſon livre d'une infinité de matieres étrangeres, L'hiſtoire naturelle, les prodiges, les faits inouis, les événemens extraordinaires font la partie principale de l'énorme volume de ce Cordelier Apoſtat. La géographie n'y paroît preſque que comme un acceſſoire. Cependant cet ouvrage a eu beaucoup de réputation au milieu du XVI. Siecle, Chaque nation, Allemans, Italiens, François, tous l'avoient en leur langue, parce que c'étoit ſans doute le ſeul ouvrage qu'il y eût alors ſur ce ſujet. François de *Belleforeſt* qui vint après, ne fit qu'augmenter le travail de Munſter; mais il n'a point toujours corrigé le défaut eſſentiel de ce livre, il s'eſt contenté de le groſſir par d'autres remarques, dont quelques-unes ſont utiles, & d'autres ſont de pure curioſité. Cependant *Belleforeſt* étoit habile, il avoit de la lecture, & pouvoit aiſément par ſon propre fond ſupléer à ce qui manquoit à *Munſter*. Mais puiſqu'il ne l'a point fait, il n'y a qu'à ne le pas lire; c'eſt la vraïe maniere de ſe venger des auteurs négligens.

La Coſmographie du Cordelier *André Thevet* parut en même tems que celle de *Belleforeſt;* mais quel mépris ne s'attira point ce Moine, auſſi téméraire qu'ignorant. Il n'eſt

n'eſt gueres de ſavans qui n'en parle avec dédain. Les obſervations ſur les mœurs des peuples, & l'hiſtoire naturelle ne font pas rechercher ſon ouvrage, auſſi négligé aujourd'hui qu'il l'étoit de ſon tems. Quoique *Paul Merula* n'ait point achevé ce qu'il a fait ſur la géographie, il ne laiſſe pas d'avoir une eſtime aſſez générale. Il eſt exact, ſans être ſtérile; & l'étenduë qu'il donne à ſa matiere, ne le rend ni ennuieux, ni languiſſant. L'Eſpagne, la France & l'Italie ſont les parties de l'Europe qu'il a examinées en détail. Le paralelle qu'il y fait de la géographie ancienne avec la nouvelle, le rend utile à ceux qui donnent dans cette ſorte d'étude. Je ne prétens pas néanmoins qu'il ſoit néceſſaire de le lire.

La Deſcription du Monde de Pierre *Daviti* eſt un des ouvrages qui a eu le plus de réputation. Il ſe ſoûtiendroit peut-être encore à preſent ſans la derniere édition que le ſieur de *Rocoles* en fit paroître en 1660Ce livre dont le fond eſt bon, fut donné d'abord par le Sieur *Daviti*, ſous le titre de *Deſcription des états & Empires du monde.* Comme la matiere en étoit plus ſerrée dans les premieres éditions, elle m'a paru auſſi plus exacte & plus conforme à la maniere dont on doit traiter la géographie. Il a été groſſi par le Sieur de *Ranchin* dans les éditions de 1635. & 1645. juſques au nombre de quatre & de cinq volumes; mais en 1660. le Sieur de *Rocoles* augmenta l'ouvrage d'un ſixiéme volume. A bien examiner ces différentes éditions, on trouve que celle de 1660. comme la plus ample, eſt auſſi la plus ennuïeuſe, & la moins exacte. Le Sieur de *Rocoles* n'avoit point aſſez manié ces matieres pour primer dans ce genre de ſcience. Les éditions de 1635. & 1645. quoique moins amples, ne laiſſent pas d'être eſtimées par les connoiſſeurs. S'il y manque quelques faits, au moins les trouve-t-on exemtes de ces fautes & de cette langueur qui fait le caractere des ouvrages du Sieur de *Rocoles.*

On vit paroître vers le même temps en Hollande pluſieurs Atlas, ou Coſmographies, qui ne ſont pas toutes également eſtimées. L'Atlas de *Mercator* continué par *Ortelius* & *Hondius* donne les idées d'un grand ouvrage; mais leur travail, quoique bon, ne ſatisfait point aſſez aujourd'hui, où il paroît qu'on veut dans ces ſortes de livres plus de juſteſſe & de préciſion. L'Atlas François de *Janſſon* publié d'abord en quatre, puis en ſix volumes, a été fort eſtimé, & n'eſt pas encore négligé à preſent. Il a une juſte étenduë; mais il y auroit beaucoup de choſes à rectifier dans les cartes géographiques, qui ſont copiées ſur celles de *Mercator* & d'*Ortelius.* Il faudroit les raprocher des nouvelles obſervations de nos derniers géographes. Le même *Janſſon* publia en 1650. un Atlas latin en huit volumes, qui a eu beaucoup de réputation. La dépenſe que ce Libraire fit pour les gravûres, le papier & l'impreſſion eſt immenſe; rien ne s'y dément. Les cartes ſont priſes ſur les originaux que nous avons des géographes de chaque nation; & le diſcours eſt le plus judicieux & le plus exact qui ait paru juſqu'alors. Trois choſes paroiſſoient manquer à cet ouvrage, auſquelles on a ſuppléé par autant de volumes. Le premier ſous le titre de Monde Maritime, (*Orbis maritimus*) contient ce qui eſt néceſſaire pour l'hydrographie & la navigation. Ce volume qui eſt eſtimé, pourroit être ajouté aux Atlas de *Blaeu*, dans leſquels cette partie manque. Le ſecond volume ſous le titre de Nouvel Atlas (*Atlas Novus*) contient une deſcription du monde, tel qu'il a été connu des anciens. Ce

volume, qui parut en 1660. renferme non ſeulement les cartes de l'ancienne géographie, mais on y trouve encore des explications exactes & très-utiles pour la connoiſſance de l'ancien monde. L'année d'après on vit paroître un nouveau volume qu'André *Cellarius* publia ſous le titre d'Atlas Céleſte, (*Atlas cœleſtis.*) Comme l'aſtronomie & la géographie ſont jointes eſſentiellement, rien ne ſeroit plus utile que ce volume pour une connoiſſance exacte de tout le monde, ſi avec les différentes hypotheſes qu'on y voit, on y joignoit les nouvelles découvertes qui n'ont été faites que depuis *Cellarius*. *Janſſon* qui vouloit travailler auſſi pour ceux qui ne pouvoient pas faire la dépenſe de ſon grand Atlas, le reſſerra en un ſeul volume qu'il fit paroître en 1666. ſous le titre d'Atlas abrégé (*Atlas contractus.*) Il peut en quelque ſorte tenir lieu de ſon grand ouvrage. On doit ſuppoſer néanmoins que cet abrégé ne ſauroit contenir ni les deſcriptions, ni le grand nombre de cartes qui ſont l'ornement du grand Atlas. Mais on y trouve les diviſions néceſſaires pour apprendre ce qu'on doit néceſſairement ſavoir de la géographie, avec les cartes les plus eſſentielles.

L'émulation des Libraires de Hollande nous a procuré d'autres Atlas en pluſieurs langues, tous de *Jean Blaeu*. En 1662. il en fit paroître un latin qui contient dix volumes: l'année d'après il publia en douze volumes ſon grand Atlas françois. Quoique *Blaeu* fût très-verſé dans les matieres géographiques, il voulut encore emploïer le ſecours de pluſieurs gens de lettres qui avoient particulierement étudié les roïaumes ſur leſquels il les faiſoit travailler. Ainſi l'on peut dire que ſon ouvrage eſt un des plus parfaits que nous aïons. Le diſcours en eſt cenſé & raiſonnable, quoiqu'il ne ſoit point aſſez ſerré. Les cartes qui ſont comme celles de *Janſſon* copiées ſur les originaux, ſont belles & bien gravées: elles ont une grace qu'on ne trouve pas même dans nos cartes de France. L'incendie qui conſuma preſque tout le fond de librairie, & les planches du célebre *Blaeu*, a rendu ces ouvrages aſſez rares, & fait qu'ils ſont plus recherchés que l'Atlas de *Janſſon*. Cependant je ne ſçai ſi dans le paralelle que l'on feroit de l'un avec l'autre, on ne donneroit point la préference à celui de *Janſſon*. Outre l'exactitude du diſcours & la beauté des gravûres, on y trouve ce qui eſt néceſſaire pour étudier la géographie ancienne & l'hydrographie, qui ſont deux parties eſſentielles qu'on ne trouve point dans l'Atlas de *Blaeu*. Il eſt certain, pour le dire en un mot, que ces deux célebres ouvrages ont ſervi de modeles à nos plus habiles géographes, pour dreſſer leurs cartes générales & particulieres.

Peut-être pourroit-on ſuppléer à la lecture de ces grands ouvrages par les deſcriptions générales des quatre grandes parties du monde; mais il arrive par une bizarrerie aſſez ſinguliere, que celles qui ſont ou peuvent être les plus connuës, ont été moins diſcutées que les autres. Nous n'avons, par exemple, rien de raiſonnable ſur l'Europe en général, que le traité de M. de *Frankemberg*. Il eſt même écrit en une langue peu connuë hors de l'Allemagne, cependant il n'y a point de partie ni plus intéreſſante, ni plus à portée d'être exactement diſcutée. Quoique les autres parties du monde ne demandent pas une étude auſſi détaillée que l'Europe, elles ne laiſſent pas néanmoins d'être ſuffiſamment éclaircie. Mais la connoiſſance qu'on en doit avoir dépend des vûës qu'on peut ſe former pour l'hiſtoire de ces nations. L'Aſie qui a été habitée la premiere, eſt auſſi la plus curieuſe & la plus intéreſſante. C'eſt là que le pre-

mier homme a été formé ; c'eſt de là que la religion s'eſt répanduë dans les autres parties ; les peuples mêmes y ont toujours eu un génie ſupérieur aux nations de l'Europe & de l'Afrique. Quoique l'éloignement de pluſieurs ſiecles ait répandu beaucoup d'obſcurité ſur leur hiſtoire ancienne, elle ne laiſſe pas d'être utile, dès qu'elle peut ſe raporter à l'hiſtoire de la religion. On ne pourroit pas cependant, ſans ſe détourner d'études plus avantageuſes, s'attacher en particulier à tous les auteurs qui ont décrit les divers états de cette partie du monde ; il faut néanmoins en avoir une idée ſuffiſante pour leur hiſtoire ancienne ou moderne. La deſcription qu'en a faite le Pere *Fournier* Jeſuite, n'eſt pas inutile pour ce deſſein. Elle eſt ſagement écrite, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi exacte, ni ſi étenduë que celle de *Dappers*, qui ne mérite pas moins que ſon Afrique un traducteur habile & intelligent. L'étude particuliere que ce ſavant Hollandois avoit faite de toutes les nations Orientales, les lumieres qu'il a puiſées dans les plus exacts voyageurs de ſa nation, l'ont mis en état de faire une juſte deſcription de cette partie du monde. Il en a même examiné avec beaucoup de ſoins les plus conſidérables états par des volumes particuliers ; tels ſont la Syrie, la Paleſtine, l'Arabie, la Méſopotamie, la Natolie, la Chine, & les Iſles de l'Archipel.

Combien l'Afrique, bien moins utile que l'Aſie, n'a-t-elle pas été expliquée de fois par d'habiles écrivains ? Jean *Leon Afriquain*, Louis *Sanuto* & Louis de *Marmol* ont précedé la Deſcription que *Dappers* a faite de cette partie avec tant de ſoins & d'exactitude. Ce dernier ouvrage eſt utile, non-ſeulement pour connoître la ſituation de tous les royaumes de l'Afrique ; mais encore pour apprendre le caractere, les mœurs & le commerce de ſes peuples. J'avoüerai cependant que les cartes qu'on y a miſes ne ſe rapportent point toujours à la deſcription qu'en fait l'auteur.

Les richeſſes & le commerce de l'Amérique font qu'on devroit l'étudier avec quelque application ; mais les découvertes qu'on y fait tous les jours de quelque nouveau pays, ne permettent pas d'en avoir une exacte connoiſſance. Comme cette partie n'eſt pas moins grande que l'ancien continent, il eſt difficile de la bien examiner. Les dominations y ſont ſi mêlées, & en ſi grand nombre, que ſi l'on peut diſtinguer celles des puiſſances de l'Europe, qui y poſſedent quelques provinces, il eſt preſque impoſſible de bien ſéparer tous les peuples originaires qui n'ont point encore été ſubjugués. Les deſcriptions ordinaires ne donnent pas même aſſez de connoiſſance de ces derniers, il faut avoir recours aux relations & aux voyages les plus modernes. Cependant il ne ſuffit pas, pour connoître le nouveau monde, de lire les Géographes ordinaires, il faut encore quelque deſcription plus étenduë. Quoique celles qui ont été faites dans le XVI. ſiecle ſoient exactes, elles ne font néanmoins connoître que l'hiſtoire des premieres découvertes. Ainſi dès qu'on voudra ſe former de juſtes idées de ſa diviſion, ce n'eſt ni à *Benzonius* qu'il faut recourir, ni à *Pierre Martyr*, ni à tout ce que les Eſpagnols en ont écrit dans le même temps. On devroit lire au moins les Deſcriptions de Jean *De Laët*, ou celle d'Antoine de *Herrera*, Il ſeroit à ſouhaiter que celle d'Arnold *Montanus* qui eſt en Flamand, & celle de Jean *Ogilby* écrite en Anglois, fuſſent traduites en notre langue. Comme elles ſont exactes, elles donneroient de grandes lumieres ſur la ſituation & la diviſion de cette partie du monde. Il ne fau-

droit y joindre que les Relations faites depuis 1671. que ces deux ouvrages ont été imprimés.

MAIS faudra-t-il,pour apprendre la géographie, lire tous ces ouvrages immenses ; en faire une juste comparaison, & voir sur chaque royaume, ce qui se trouve dans chacun de ces Atlas, & de ces Descriptions ? à Dieu ne plaise ; autrement je plaindrois le malheur de ceux qui auroient le moindre goût pour une science préliminaire, laquelle entraîneroit immanquablement un travail infructueux, qui produiroit plus d'obscurité que de lumieres, par la discussion qu'on seroit obligé de faire des divers systêmes qui sont embrassés par chacun de ces auteurs. Ainsi tous ces ouvrages sont d'un usage très-modéré. Veut-on étudier solidement, on s'attache à un livre exact, de grosseur à être lû plus d'une fois, afin d'en mieux pénétrer les principes. Je n'en conseillerois point d'autres que la *Methode pour étudier la géographie*, imprimée à Paris en 4. volumes in 12. l'an 1716.qui n'est, pour le fond de l'ouvrage, que la Géographie ou Description de l'univers de M. *Martineau du Plessis*, à laquelle on a joint un abregé de l'ancienne géographie. Mais comme il survient des difficultez qu'un abregé ne sçauroit lever entierement, alors on a recours à des ouvrages plus étendus : & ce n'est point leur diversité ou leur grand nombre qui doit nous en imposer, nous ne devons faire attention qu'à l'exactitude & aux soins de leurs Auteurs. Et même quand il faut choisir les livres dans lesquels on veut s'éclaircir, chacun doit avoir égard aux ouvrages de son goût, ou à ceux qui peuvent lui tomber le plus aisément sous la main : avec ce discernement néanmoins, que quand ils ne sont point d'une fidelité reconnuë, on ne les peut lire qu'avec beaucoup de précaution, & j'ose dire avec une extrême réserve, pour n'être pas la dupe de sa crédulité & de sa confiance. Le plus sûr est de lire, ou du moins de consulter les descriptions particulieres qui se sont faites des royaumes & des états differens, & que nous avons soin d'indiquer en parlant de l'histoire de chaque nation.

ARTICLE V.

Usage des Dictionnaires Géographiques & des Voyageurs.

LA géographie est une des premieres sciences qu'on a voulu réduire en Dictionnaires. Mais il faut dire, que si cette espece de livre est de quelque utilité pour cette science ; on ne sauroit aussi disconvenir, qu'elle ne soit fort préjudiciable à l'étude suivie qu'on en peut faire. Il y a des personnes qui, pour s'épargner une légere application, aiment beaucoup mieux avoir dans leurs cabinets ces sortes de répertoires, vrais livres de gens paresseux, que de prendre sur eux le tems necessaire pour faire une étude moderée de la plus facile de toutes les sciences. Tout le fruit qu'ils en peuvent tirer, est qu'ils sauront beaucoup de noms de villes & de bourgs sous la lettre A. un autre nombre sous la lettre B, mais ils ne sont point arrivés au C, que la lettre A est presque oubliée. Les sciences ne se retiennent bien que quand on les étudie avec methode. Cependant ces Dictionnaires ne seroient pas inutiles à qui en sauroit faire un bon usage. Il est impossible d'avoir toujours present à l'esprit tous les noms des lieux;

particuliers qu'on a vûs sur la carte, ou qu'on a lûs dans une introduction. C'est là l'occasion où le Dictionnaire seroit utile pour rappeller des noms qu'on peut avoir oubliés. Mais il arrive souvent que les principes du Dictionnaire sont differens des principes de l'Introduction qu'on a étudiée : ou même, ce qui est assez commun, les Dictionnaires que nous avons ne sont pas tous également exacts. Celui d'*Ortelius* le plus habile géographe de son tems, devroit être raproché des nouvelles divisions que les changemens arrivés dans l'Europe pendant le XVII. siecle, ont introduits dans la géographie. Il est vrai qu'il s'est plus attaché dans cet ouvrage à la géographie ancienne, qu'à la nouvelle. Mais il y en a quatre qui ont eu dans ces derniers tems beaucoup de réputation. Le premier est celui de M. l'Abbé *Baudrand* : le fond de son Dictionnaire est pris du Pere *Philippe Ferrari* de l'Ordre des Servites en Italie. Il a été imprimé plusieurs fois avant l'Edition qu'en a donné M. *Baudrand* en 1670. Le succès de ce livre fit naître à *M. Baudrand* la pensée de se l'attribuer entierement en 1682. qu'il parut en deux volumes in folio. Cependant cet ouvrage ne fut pas si généralement approuvé, que les plus habiles géographes n'y ayent repris un grand nombre de fautes très-considérables. C'est ce qui donna lieu à M. Guillaume *Sanson* de publier en 1683. les Observations Critiques qu'il avoit faites sur cet ouvrage, & qui n'ont été discontinuées que par le grand crédit de *M. Baudrand*, & par les mouvemens extraordinaires qu'il s'est donné. M. *Baudrand* avoit traduit lui-même son ouvrage en François; mais heureusement pour le public il n'a paru qu'après sa mort. On crut alors qu'il étoit permis de regarder l'ouvrage François avec le même œil, que M. *Sanson* avoit fait le Latin. Les héritiers de cet Abbé le firent examiner par des personnes habiles & intelligentes, & l'on y a fait un nombre infini de corrections, qui ont mis ce livre dans l'état où il a paru en 1705. On peut dire à l'avantage de ce Dictionnaire, que, quoiqu'il ne soit pas entierement purgé de fautes, c'est néanmoins celui duquel on peut faire un meilleur usage ; & il y manque peu de chose pour en faire un ouvrage raisonnable & instructif.

Le Sieur *Maty* a quelquefois copié & quelquefois corrigé M. *Baudrand*, dans le Dictionnaire géographique qu'il fit paroître à Amsterdam en 1701. Cet ouvrage qui est le second Dictionnaire, dont nous voulions parler, est fait avec soin, il est exact, proprement imprimé, & n'est point à beaucoup près, d'un volume si embarrassant que celui de M. *Baudrand*. M. *Corneille* qui se fait sans doute un scrupule de citer ce dernier Auteur, ne fait pas la même chose à l'égard du Sieur *Maty*.

Le troisiéme Dictionnaire géographique est celui de M. Thomas *Corneille* qui parut en 1708. en trois gros volumes. C'étoit le plus ample & le plus détaillé de ceux qu'on avoit vûs jusqu'alors. Mais il manque bien des choses à cet ouvrage ; il m'a paru que pour le perfectionner, il faudroit y joindre les divisions générales des royaumes & les divisions particulieres de chaque province, afin que dans un livre aussi étendu, on pût non-seulement trouver le détail de la géographie, mais encore une introduction à cette science. Ce livre n'est pas, non plus que les autres, exempt de fautes ; M. *Corneille* n'a pû les éviter, malgré l'attention qu'il a euë de demander des memoires dans toutes les provinces, & dans les principales villes du royaume. Mais comme il s'étoit mis assez tard à la composition de cet ouvrage, il n'a pû avoir dans un âge

avancé l'activité & la vigilance néceſſaire pour s'inſtruire de particularités qui échapent aux perſonnes toujours enfermées dans leur cabinet.

Enfin un quatriéme Dictionnaire géographique eſt celui que M. *de la Martiniere* vient de faire paroître en Hollande. Habile dans cette étude, dont il a fait ſon capital, il a évité les inconvéniens où d'autres ſont tombés avant lui : il a ſû ſe ſervir avantageuſement des meilleures Deſcriptions géographiques de chaque royaume, qu'il a ſoin de citer. Ce qu'il y auroit peutêtre à reprendre, ſeroit que s'écartant de ſon objet, il ſeme trop d'hiſtoire dans ſa géographie. Ainſi au lieu d'un Dictionnaire purement géographique, il y a lieu de craindre que ce ne ſoit auſſi un Dictionnaire hiſtorique; ce qui ne convient nullement aux vûës que doit preſenter ſon livre. Il auroit encore fallu, pour perfectionner cet ouvrage, mettre à la tête une introduction à la géographie, & le décorer des cartes générales & particulieres les plus eſſentielles. Mais on y peut ſuppléer dans un dernier volume. Par là on auroit avec le Dictionnaire, les principes de cette ſcience, & les cartes qui auroient rapport aux vûës & au ſyſtême de l'auteur. Cela épargneroit même d'autres recherches & d'autres dépenſes; & l'on éviteroit la multiplicité des livres, qui eſt un des inconvéniens des ſciences ſimples.

Je paſſe pluſieurs autres Dictionnaires géographiques, qui ont paru dans le monde, ſans y faire beaucoup de bruit. Le Pere *Philippe Ferrari* en a fait imprimer un à Pavie en 1632. qui ne regarde que les Poëtes & l'ancienne hiſtoire. Rien peut-être ne ſeroit plus utile, ſi avec les citations qu'il a miſes, on y trouvoit les noms modernes, pour faire un paralelle de l'ancienne & de la nouvelle géographie. M. *Fondeur* en fit imprimer un in-quarto à Laon en Picardie; mais il ne ſauroit tout au plus paſſer que pour le ſquelette d'un livre. Nous en avons un fort petit, ſans nom d'auteur, imprimé d'abord à Bruxelles en 1696. & réimprimé à Paris en 1697. Mais que peut-on marquer dans un auſſi petit volume! Enfin il y a eu des ouvrages conſiderables d'hiſtoire, auxquels on a joint des Dictionnaires géographiques aſſez utiles. Le Pere *Lubin* Auguſtin, en a mis un au Plutarque de la pitoyable traduction de M. l'Abbé *Tallement*. Nous en avons un dans l'Edition des Annales d'*Uſſerius*, qui parut à Paris en 1670. Enfin, comme ſi ce Pere étoit né pour compoſer des Dictionnaires géographiques, il en a mis un au Martyrologe latin, qui fut imprimé à Paris en 1667. & un autre à la fin de la Bible Latine in-quarto de *Vitré*, different de celui qui fut joint à l'Edition in-folio que le même Libraire a donnée de la Bible en 1662. Le P. *Ferrari* en a fait un qui convient à toutes les éditions du Martyrologe; les *Bollandiſtes* ont donné une notice des Egliſes, tirée des Actes des Saints qu'ils ont publiés : Et M. *Baillet*, qui a ſenti le goût du public pour cette nature de livres, en a mis un ſous le titre de Topographie de la vie des Saints dans le recueil qu'il a fait de leur hiſtoire. Mais tous ces ouvrages ſont peu utiles, à moins qu'on n'ait auparavant quelques idées des principes généraux de la géographie.

La lecture des VOYAGES, quand ils ſont exacts & judicieux, plaît à tout le monde : on s'en ſert ordinairement comme d'un amuſement : mais une perſonne habile ſait en faire uſage pour la géographie & pour l'hiſtoire. Il faut en faire un grand choix, parce que tous les voyageurs ne ſont pas également éclairez. Le grand nombre de

ceux que nous avons citez dans le Catalogue de cet ouvrage, fait voir l'étrange confusion dans laquelle on se jetteroit, si on les vouloit tous lire : néanmoins on ne doit pas négliger d'en lire plusieurs sur un même Pays, parceque le dernier a fait des remarques qui sont échapées à l'attention du premier voyageur. Chacun a son goût, chacun a ses vuës dans les voyages que l'on entreprend d'écrire ; ainsi on peut avec differentes relations, faire une description assez juste des Royaumes inconnus, ou rectifier les positions de lieux déja connus. C'est par là que nous avons des descriptions de l'Amérique, & que l'on a rectifié dans ces derniers temps les positions de plusieurs Royaumes, & de plusieurs Villes de l'Asie & de l'Afrique.

ARTICLE VI.

Choix & usage des Cartes generales & particulieres.

On ne sauroit être trop exact sur le choix des cartes géographiques ; c'est de leur discernement que dépend l'étude de cette science. Et je dirai que pour mieux réussir, il faut s'attacher à celles qui sont en grand volume, ou en plusieurs feüilles ; elles sont ordinairement & plus distinctes, & plus détaillées. L'on ne doit faire aucune attention à celles qui se trouvent dans les Introductions géographiques ; à peine peuvent-elles servir à faire connoître la situation generale des Royaumes. Pour la position des Provinces & des Villes, elles y sont entierement inutiles. Quelles lumieres peut-on tirer d'une carte de six pouces, qui doit representer quelquefois deux ou trois cens lieuës de terrain ; lorsqu'une carte de quatre pieds n'est pas très-souvent suffisante pour donner une exacte connoissance des divisions generales & particulieres d'un pays ?

Le nombre des Géographes qui ont publié des cartes, est si grand, qu'il faut une espece d'étude pour les discerner, & en connoître le mérite. Ceux qui ont paru dans le XVI. siecle ont commencé à débrouiller cette matiere ; mais ce n'a été que dans le XVII. qu'on l'a mise au point d'exactitude où nous la voyons aujourd'hui.

Il n'est gueres de nation dans l'Europe, qui n'ait eu ses géographes. La plûpart néanmoins n'ont donné que des cartes particulieres de leur patrie : d'autres en ont dressé quelques-unes des provinces ou des quartiers qui leur étoient le plus connus ; mais le plus grand nombre de ces dernieres cartes n'ont pas été publiées. Ce sont là le plus souvent les mémoires originaux sur lesquels les plus habiles géographes ont formé leurs cartes générales. Il n'y a point de peuples qui ayent poussé ce travail aussi loin que les Hollandois, les François & les Italiens.

Geographes François et Hollandois.

Ce fut dans le XVI. siecle que *Gerard Mercator* commença dans les Pays-bas à éclaircir une science, qui jusqu'alors avoit été fort négligée. Les ouvrages qu'il fit paroître ont eus une grande réputation, dont ils sont peut-être plus redevables à la nouveauté du dessein, qu'à leur exactitude. Aussi ne voyons-nous pas qu'ils soient aujourd'hui fort recherchés. *Abraham Ortelius*, qui parut vers le même temps, travailla avec un plus grand succès. Outre qu'il étoit homme de savoir, il pouvoit

encore mettre sa science en pratique. Ses cartes géographiques, sur-tout les anciennes, ont servi de modele & même de fondement à nos plus habiles géographes. Elles ont été inserées dans presque toutes les Atlas. L'auteur, qui avoit de l'exactitude, jusqu'au scrupule, a eu soin dans chacune de ses cartes, de mettre une liste des lieux dont les positions lui ont paru douteuses. Ce sage avertissement qu'il donnoit à ses confreres, auroit dû les engager à ne se point trop abandonner à des conjectures incertaines. *Pierre Bertius*, après avoir paru dans les Pays-bas sur le pied d'un des plus habiles géographes de son siecle, & y avoir travaillé à des ouvrages qui lui feront toujours honneur, se retira en France pour cause de religion, vers le commencement du regne de Louis XIII. & y continua ses mêmes travaux sur la géographie. Mais ses soins le porterent à éclaircir plûtôt l'ancienne géographie, que la nouvelle. C'est lui qui donna en 1618. la belle édition de *Ptolomée*, si applaudie de son temps, & si recherchée encore aujourd'hui : & il publia même sur le *Pomponius Mela* des cartes très-utiles pour la connoissance de l'ancien monde.

Les *Janssons* célebres imprimeurs d'Amsterdam ne contribuerent pas seulement par leurs études à la perfection de la géographie; leurs pensions engagerent encore divers savans à travailler sur une science pour laquelle ils avoient beaucoup de goût. Les cartes qu'ils ont mises dans les differens ouvrages de géographie qu'ils ont imprimés, sont tirées de celles qui avoient le plus de réputation : & l'on peut dire que leurs Atlas, sur-tout le dernier qui est en VIII. volumes, peut tenir lieu des cartes originales qu'ils avoient rassemblées avec soin, & dont la plûpart auroient peine à se trouver aujourd'hui.

Messieurs *Blaeu* travaillerent avec encore plus de succès que les *Janssons*. Quatre Atlas en quatre langues différentes montrent combien ils avoient à cœur une science pour laquelle ils ont fait de si excessives dépenses. Outre la magnificence qui regne dans les cartes qu'ils ont données, soit à part, soit dans tous leurs livres, on y trouve une grace & une clarté que les autres géographes n'ont point encore imitée. Nous pouvons dire de leurs cartes particulieres, ce qui vient d'être marqué de celles des *Janssons*, qu'elles peuvent tenir lieu des originaux que nous n'avons pas. *Benjamin*, & *Nicolas Visschers* & *Frederic de Witt* commencerent vers le milieu du dernier siecle à publier aussi en Hollande des cartes géographiques; cependant ils le firent moins en savans qu'en ouvriers. Leur application ne fut pas de donner quelque chose de leur chef; mais de former un magasin de cartes qu'ils copierent sur les meilleurs maîtres. Leurs ouvrages ne sont considerés qu'à proportion du soin qu'ils ont eu de travailler sur de bons originaux.

Plus de deux cens cartes dont nous sommes redevables au Sieur *Vander Aa* Libraire de Leyde, font voir combien il s'est appliqué à augmenter les secours nécessaires pour la géographie. Son attention est de ne prendre pour les cartes étrangeres que d'excellens originaux qu'il a soin de faire rectifier sur les observations des voyageurs par des gens habiles & intelligens. Le plaisir qu'il a fait au public de l'enrichir par beaucoup d'ouvrages de géographie, ausquels il a fait si longtemps travailler plusieurs savans, lui ont acquis une grande réputation, & l'on doit compter sur l'exactitude d'un homme aussi connoisseur, qui n'apoint épargné la dépense, pour donner aux ouvrages

ouvrages qu'il a entrepris, le degré de perfection qui leur convient. Ainsi le Sieur *Vander Aa* par une attention qui tient plus du goût que de l'envie de gagner, a augmenté le nombre des cartes géographiques de *Frederic de Witt* fameux graveur de géographie qui demeuroit à Amsterdam.

J'omets plusieurs géographes qui ont paru dans les Pays-bas; il seroit presque impossible de les marquer tous. Quelques-uns, comme *Hareus*, *Danckerts* & *Blanchart*, sont aujourd'hui négligés, parceque nous avons des cartes plus nouvelles & meilleures que celles qu'ils ont données. D'autres, comme *Pierre Mortier*, étoient des ouvriers que l'avidité du gain engageoit à se saisir de toutes les cartes qui paroissoient, pour en faire de mauvaises copies, qu'on n'a pas laissé d'acheter. D'autres enfin, comme Messieurs *Witsen*, *Alting*, & tous ceux qui ont donné des cartes particulieres, sont moins regardés comme des géographes de profession, que comme des savans qui ont publié les observations qu'ils ont faites dans leurs voyages ou dans leurs lectures.

Geographes François.

On ne commença en France à bien cultiver cette science, que sous le regne de Louis XIII. le Sieur *Tassin* qui vivoit alors, la dégagea de l'obscurité où elle étoit auparavant. Exact & laborieux comme il étoit, son travail n'est point encore à present négligé par les maîtres de l'art : mais le plus grand nombre de ses cartes sont en petit volume, & peu propres par conséquent pour l'étude de la géographie. *Melchior Tavernier* parut dans le même temps. Il eut une grande réputation pour les cartes géographiques, tant pour celles qu'il avoit dressées, que pour celles des autres geographes qu'il gravoit très-proprement. C'est de lui que sont les premieres cartes de M. *Sanson* le pere. Ce dernier commença donc à paroître sous le regne de Louis XIII. nous lui avons l'obligation d'avoir donné à la science géographique tout le lustre qu'elle a aujourd'hui parmi nous, non-seulement par ses cartes & par son travail; mais encore par les illustres éleves qu'il a formés. Ses fils *Nicolas*, *Adrien* & *Guillaume Sanson*, & *Pierre Moulart Sanson* son petit fils ont perfectionné cette science sur les vûës & les mémoires de *Nicolas Sanson*; & nous devons avoüer qu'ils ont donné aux cartes de leur pere une grace & une exactitude que les autres géographes n'ont point encore surpassée. Aussi avons-nous indiqué leurs cartes plus souvent que celles des autres, non-seulement parce qu'elles sont plus exactes & plus détaillées que toutes celles qne nous avons eûës jusqu'ici; mais encore parce qu'elles sont en bien plus grand nombre que celles des autres géographes. On aura peine à croire combien ils ont travaillé pour perfectionner la géographie. Pourroit-on s'imaginer que trois ou quatre personnes ont publié plus de neuf cens cartes differentes sur la géographie ancienne & moderne, dont même quelques-unes ont été réimprimées plusieurs fois? Mais quelle récompense ont-ils euë pour plus de quatre-vingt ans d'un travail infructueux, & cependant si nécessaire? A peine avoient-ils de quoi vivre; les Ministres leur ont refusé de modiques pensions, qu'ils ont accordées avec profusion à des valets, qui n'avoient d'autres talens que d'être les instrumens de leurs plaisirs, ou même de leurs débauches.

Pierre Duval qui étoit d'Abeville aussi-bien que Messieurs *Sanson*, travailla de mê-

me à des cartes géographiques vers le milieu du dernier ſiecle; quoique laborieux, il n'a pas eu la même réputation que Meſſieurs *Sanſon*, deſquels il avoit tantôt copié, tantôt imité, & quelquefois même gâté le travail. Il eut pour éleve un de ſes alliez, c'eſt le Pere *Placide*, qui a donné dans ſa retraite des cartes géographiques fort éxactes & fort détaillées.

Meſſieurs *Jaillot* pere & fils ont toûjours également ſoutenu leur réputation. Il eſt vrai que leur principale occupation a moins été de travailler de leur chef à des cartes géographiques, que de faire graver proprement & avec ſoin celles de Meſſieurs *Sanſon*, & des plus habiles géographes de ces derniers temps. Ils n'ont point épargné la dépenſe, & ils ont pouſſé cet art auſſi loin qu'il pouvoit aller. Des differentes gravures qu'on a faites des cartes de Meſſieurs *Sanſon*, les leurs ſont toûjours les plus eſtimées. C'eſt en vain que *Pierre Mortier* a voulu copier à Amſterdam leur Atlas François; il eſt dans cette réïmpreſſion beaucoup plus défiguré qu'imité.

Les cartes données par le ſieur *Nolin* ne manquent pas d'exactitude; j'oſe dire même qu'après celles de Meſſieurs *Sanſon* & *De Liſle*, elles ſont les plus eſtimables; ſur tout celles qui portent le nom du ſieur *Tillemont*, c'eſt-à-dire, de M. *Du Tralage*. Le ſieur *Nolin* a travaillé avec application, & il a donné de la netteté & de la grace aux cartes qui ſont ſorties de ſes mains. Le ſieur *De Fer* a fait un grand nombre de cartes qui plaiſent par les ornemens dont elles ſont accompagnées; les theâtres de guerre ſont revêtus du plan des villes fortes; les autres cartes repreſentent les ſingularitez qui ont rapport à l'hiſtoire naturelle, & aux mœurs des peuples. Mais ce n'eſt point là ce qu'on cherche dans une carte: on y veut une exactitude qu'on aura peine à trouver dans celles qu'il a publiées. Il a cependant réüſſi à faire graver quelques cartes particulieres fort détaillées que pluſieurs ingénieurs lui ont communiquées. Telle eſt entre autres la carte des environs de Paris, celles des Pays-bas qu'il a copiées ſur les cartes particulieres qui avoient été publiées à Bruxelles au commencement de ce ſiecle, & que M. d'*Hermant*, homme d'eſprit, & habile ingénieur, avoit communiquées pour l'uſage des officiers généraux. Nous avons eu depuis quelques années pluſieurs cartes du ſieur *Inſſelin*: ſa mort nous a privé d'un travail qui promettoit beaucoup. Ce qu'il a donné eſt d'autant plus exact, qu'il gravoit lui-même ſes propres ouvrages. Je n'ai vû de lui que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre; les XVII. provinces des Pays-bas. Elles ſont juſtes & bien détaillées, & ſi on avoit quelque choſe à y reprendre, c'eſt qu'elles paroiſſent un peu trop chargées. Cependant ce n'eſt point un défaut, quand la carte ne perd rien de ſa clarté & de ſa netteté.

M. *Guillaume de Liſle*, formé par un pere de l'attention la plus ſcrupuleuſe, tant ſur l'hiſtoire que ſur la géographie, a très-bien réüſſi dans les cartes particulieres que nous avons de lui. Elles ſont faites avec un détail aſſez exact, & ſur les dernieres obſervations. Il n'a point copié, comme pluſieurs autres géographes, les cartes qui ont précedé les ſiennes. Il s'eſt ſervi des relations les plus modernes, qu'il a diſcutées par lui-même; il a raproché les plans & les topographies particulieres, pour en former ſes cartes generales. Il ſeroit à ſouhaiter que les cartes des Royaumes qu'il a publiées fuſſent en plus grand volume; elles auroient & plus de netteté, & plus d'agrément. On ſçait qu'il étoit redevable de ſes plus belles obſervations au P. *Du Halde*

Jesuite, très-versé dans tout ce qui regarde la géographie Asiatique, & de qui même nous attendons un grand ouvrage sur la Chine & la Tartarie, dressé sur les mémoires originaux des Missionnaires de sa Compagnie.

Un jeune géographe commence à paroître dans le monde. C'est M. *Bourguignon Damville:* il a du goût pour cette sience, & il ne lui manque pour bien réüssir que de se livrer au travail. Il a trouvé beaucoup de lumieres dans le recueil des cartes que M. l'Abbé *Baudran* a données aux Peres Bénédictins de S. Germain des Prez, qui se sont fait un plaisir de lui communiquer genereusement tout ce qu'ils avoient de précieux en ce genre; & je sai avec quelle facilité ils ont encore communiqué ce recueil à plusieurs autres personnes, qui en ont fait usage pour le bien des Lettres.

Nous ne prétendons parler ici que des plus grands maîtres. Il se trouve encore en France une infinité d'auteurs, qui ont donné des cartes particulieres d'autant plus exactes, qu'ils ne choisissoient ordinairement que des sujets limitez, qu'ils pouvoient connoître par eux eux-mêmes. C'est ainsi que se sont conduits le sieur de *Beauplan*, *Henry Sengre*, & plusieurs autres. Le premier n'a donné que la Normandie & l'Ukraine province de Pologne. Sa Bretagne qui est fort exacte, n'a jamais été publiée. Il avoit parcouru lui-même ces provinces, pour justifier les positions des lieux les plus remarquables.

De toutes les cartes particulieres d'*Henry Sengre* qui sont en grand nombre dans quelques cabinets, je ne connois de gravées que celles des Pays-bas & de l'Alsace qui sont faites avec exactitude.

Les sieurs *Liebaux* & *Bailleul* ont donné sous leurs noms des cartes particulieres qu'ils avoient euës des Ingénieurs de Sa Majesté, qu'ils ont gravées avec dextérité. Mais le Chevalier de *Beaulieu* en a publié plusieurs qu'il avoit levées lui-même en qualité d'ingénieur. La plûpart de ces cartes servent pour les camps & les marches des armées, ou même pour dresser les cartes des royaumes & des provinces.

GEOGRAPHES ITALIENS.

Les Italiens qui nous avoient devancés dans ce genre de travail, n'ont fait depuis que suivre nos plus habiles géographes. Les cartes d'Italie de *Magin* ont servi de modele à la plûpart de nos auteurs. Mais celles de *Nicolosi* & de *Rossi* ont été copiées sur Messieurs *Sanson*. Jacques *Cantelli* a travaillé par lui-même, & ce qu'il a donné a eu de la réputation. On ne sauroit refuser au Pere *Coronelli* un savoir vaste & étendu. Il s'est acquis un grand nom par une science très-variée. Mais ses censeurs ne croyent pas qu'on puisse compter sur son exactitude. Il seroit fâcheux néanmoins qu'il fallût toujours être en garde contre la beauté & l'agrément qu'il a donné aux cartes qu'il a publiées en assez grand nombre.

GEOGRAPHES ALLEMANDS.

L'Allemagne fournit d'habiles géographes aussi bien que les autres nations. Le *Zeiler* qui a produit au milieu du XVII. siecle un grand nombre de descriptions generales & particulieres de l'Empire, doit être regardé comme auteur original pour les parties qu'il a traitées. Ses cartes sont d'autant plus exactes, qu'il s'est borné à la

connoiſſance de ſa patrie, & tout au plus à l'examen de quelques pays limitrophes; qui ayant avec l'Empire ou des differens particuliers, ou des interêts communs, peuvent être connus par tous ceux qui étudient l'Allemagne avec tout le ſoin & l'attention qu'elle demande. Mais cette ſcience s'y eſt renouvellée depuis pluſieurs années par ſon importance même; & l'empereur Joſeph, prince d'eſprit & rempli de goût, a bien voulu y jetter quelquefois les yeux. C'eſt aux ſoins de ce genereux empereur qu'on eſt redevable de cette excellente carte du Royaume de Hongrie, qu'il a fait travailler avec ſoin par les plus habiles ingénieurs. Mais rien n'eſt plus beau que les cartes que le ſieur *Homan* a gravées à Nuremberg en aſſez grand nombre. Nos graveurs François n'ont point encore atteint la délicateſſe où le ſieur *Homan* a porté la gravûre. Quoique ſon Atlas compoſé de plus de deux cens cartes, ne ſoit pas également exact dans toutes ſes parties; il eſt cependant utile & même néceſſaire pour connoître tout le détail de l'Empire, auſſi-bien que les royaumes du Nord ſur leſquels nous n'avons en France que des cartes aſſez imparfaites. Cependant quand je parle du ſieur *Homan*, je ne le regarde point ici comme un ſavant géographe, & je ne prétens pas auſſi le confondre avec de ſimples ouvriers qui ne font que prêter leurs mains & leur burin. Il ſait choiſir avec diſcernement les morceaux auxquels il veut mettre ſon nom; c'eſt à ſes ſoins que nous devons la belle carte de l'Allemagne de M. *Enſiſchmid* profeſſeur de Strasbourg; il a fait revoir ſur de nouvelles obſervations la carte de la Hongrie de l'Empereur Joſeph, & l'a renduë un peu plus commune qu'elle n'étoit, parceque ce prince s'étoit réſervé le plaiſir de la donner aux perſonnes qu'il conſideroit. Sa carte des poſtes de l'empire de M. *Pars* eſt un chef-d'œuvre de gravûre. Il feroit à ſouhaiter qu'il trouvât en Allemagne des amateurs de cette ſcience qui puſſent l'aider dans le goût qu'il a pour la géographie. Les graveurs d'Ausbourg ont voulu donner quelques morceaux; mais ils l'ont fait d'une maniere ſi peſante, & ſi embaraſſée, que leurs cartes auront peine à être goûtées des connoiſſeurs.

Les articles VI. VII. & VIII. de notre catalogue feront connoître les cartes qui conviennent à ceux qui veulent travailler ſur cette ſcience, ils ſavent qu'il y a un nombre preſqu'infini de cartes particulieres qui leur ſont néceſſaires. Il n'y en a point en France de plus beau recueil que celui que M. *Du Tralage* a légué par teſtament à la bibliotheque de S. Victor; & celui que M. l'Abbé *Baudran* a donné à l'Abbaye de S. Germain des Prez. Ce ſont des cabinets dignes de la magnificence d'un prince, & je n'ai encore rien vû de ſi complet en ce genre.

Qu'il me ſoit permis, après toutes ces réflexions, de marquer ma penſée ſur la nature des cartes que les géographes auroient dû faire. Il me ſemble qu'on n'a point encore porté la géographie à cette perfection & cette juſteſſe qu'on auroit pû lui donner. Nos cartes, ſoit générales, ſoit particulieres, ſont toutes ſur des échelles ou des meſures differentes; ce qui cauſe une eſpece d'embarras dans l'imagination. Eſt-on obligé d'examiner de ſuite cinq ou ſix cartes du même auteur, ſur cinq ou ſix provinces voiſines? Il faut en changeant de cartes, changer de meſure, & perdre l'idée de celle dont on vient de ſe ſervir, & à laquelle cependant il faudra recourir l'inſtant d'après. Un même auteur n'auroit-il pas pû réduire les quatre parties du monde ſur deux grandes feuilles, raportées toutes quatre à la même échelle; gra-

ver ensuite tous les royaumes des deux continents de la même grandeur que ces quatre parties, & les rapeller à une échelle commune pour tous ces royaumes. Et comme il est des royaumes dont il faut détailler les provinces, & en avoir des cartes particulieres, n'auroit-on pas dû les faire aussi de deux feuilles, & rapporter toutes les provinces à une mesure qui leur fût commune entr'elles. Ainsi pour un recueil de semblables cartes, il ne faudroit que trois mesures ou trois échelles differentes. La premiere, qui seroit à la vérité de peu d'usage, conviendroit seulement aux quatre parties du monde; la seconde seroit commune à tous les royaumes; la troisiéme enfin serviroit à mesurer toutes les cartes particulieres des provinces. L'imagination seroit satisfaite par la clarté & la netteté qu'y porteroit la mesure toûjours uniforme & toûjours égale du géographe. Rien aussi ne seroit plus facile pour lui, que de travailler toûjours sur les mêmes idées, & n'avoir point à changer si souvent de principes.

CHAPITRE III.

De l'Etude des Coûtumes, des mœurs & des Religions.

CETTE étude ne sert pas seulement à donner une connoissance éxacte de l'histoire; elle a encore l'avantage de faire connoître les inclinations des hommes. Le cours exterieur de leur vie découvre les replis de leur cœur; & ce qu'ils ne veulent point faire paroître dans leurs paroles, ou sur leurs visages, se fait voir dans leurs actions. L'on ne peut gueres mieux connoître quel étoit le caractere des Juifs, qu'en les considerant dans les éxercices de la Religion. Ce nombre infini de sacrifices & d'oblations toutes très-penibles, marquent un esprit inquiet & peu docile, puisqu'il a fallu, pour les tenir dans le devoir, les accabler par une multitude de ceremonies.

D'un autre côté, les Historiens obligés d'écrire selon l'usage de leur siecle, font une infinité d'allusions aux coûtumes de leurs pays. Ainsi l'ignorance dans laquelle on seroit de ces mêmes coûtumes, soit par rapport à la religion, soit par rapport à l'usage ordinaire de la vie, ne manqueroit pas de couvrir d'obscurité beaucoup d'endroits qui se rencontrent dans l'histoire. Mais il faut, autant qu'il est possible, remonter jusqu'à l'origine des coûtumes, parce qu'ordinairement elles ne sont point établies sans quelques raisons particulieres. Elles sont fondées la plûpart sur quelque trait d'histoire, ou sur le caractere même des peuples. J'en rapporte deux éxemples qu'en cite un savant homme du dernier siecle. Il marque donc que la beauté des femmes Chinoises consiste dans la petitesse de leurs pieds; & que les femmes de l'Indostan, des côtes de Coromandel, & celles des Caribes courent avec une merveilleuse résolution, au bruit des flûtes & des tambours, dans le feu où leurs maris doivent être consumés après leur mort, comme si elles vouloient témoigner par là que, n'ayant eu qu'une même passion, elles ne doivent avoir qu'un même bucher.

Pour ce qui regarde les Dames Chinoises, l'on sait, dit Monsieur Chevreau, que

la nature n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à la beauté de Takia femme de l'Empereur Cheu, à la réserve des pieds qu'elle avoit prodigieusement petits. Avant le regne de cet Empereur les Chinoises étoient fort libertines, & toutes se faisoient un devoir de ne manquer ni aux assemblées, ni aux promenades, sans se mettre en peine de leur famille. Les maris qui ne devoient pas en être satisfaits, ne leur en témoignerent, ni chagrin, ni jalousie; mais ils ne trouverent point de moyen plus sûr pour les retenir dans leur devoir, que de marquer une aversion publique pour toutes celles qui auroient les pieds plus grands que ceux de la Reine. L'opinion passa même en loi, les meres qui avoient des filles encore tendres, enveloperent leurs pieds, & les presserent si étroitement avec des linges, qu'étant grandes, il leur fût impossible de sortir de la maison, de se tenir droites, & de marcher, sans être appuyées sur les bras de leurs servantes.

La coûtume de l'Indostan est à la verité plus cruelle; mais comme ces femmes qui ne connoissoient, ni pudeur, ni honnêteté, se prostituoient brutalement à tous ceux qui leur avoient donné dans la vûë; & les autres, pour épouser le premier qui leur plaisoit, avoient toûjours quelque poison prêt pour se défaire de leurs maris, on ne trouva que le seul moyen que j'ai marqué pour les retenir. Quand elles n'auroient pas même voulu ceder à la loi, elles n'en eussent pas été plus heureuses; parce qu'alors elles étoient abandonnées de leurs amis, & de leurs parens: & ne pouvoient plus vivre que dans l'opprobre & dans la misere; ce qui leur devoit être beaucoup plus sensible que la mort.

Ces matieres qui sont assez ennuyeuses ne demandent point d'être étudiées de suite. Elles sont trop étendues pour les embrasser tout d'un coup. Il ne faut s'y appliquer qu'à mesure qu'on étudiera les histoires particulieres. Ainsi avant que de commencer l'histoire Sainte, il sera nécessaire de savoir les coûtumes des Juifs, & l'on ne doit étudier les ceremonies & la Religion des Egyptiens, des Grecs & des Romains, que quand on voudra lire leur histoire. C'est pourquoi nous remettons à parler de la maniere dont il faut se conduire dans la recherche de ces antiquités, lorsque nous parlerons de l'histoire de chaque nation en particulier. Cependant une idée generale des mœurs anciennes sert de principe à la connoissance de l'histoire. C'est par une étude éxacte de l'exterieur des hommes que l'on peut connoître leur interieur, qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire paroître dans toutes leurs actions.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'on puisse developer les usages de ces siecles obscurs, que nous appellons communément les temps héroïques ou fabuleux. Les noms des princes qui vivoient alors n'ont pû venir jusqu'à nous, sans être confondus les uns avec les autres: & leur histoire nous est moins connuë par sa verité, que par les fables qui l'ont alterée. Il faut donc se fixer aux temps posterieurs peu avant les Olympiades. Alors on commence à pénétrer dans les coûtumes des peuples, dont l'étude se fait à peu de frais dans quelques-uns des abregés que nous avons. Quoique celui de *Joannes Bohemus*, imprimé dans le XVI. siecle, sous ce titre, *De moribus & ritibus omnium gentium*, soit commun, il ne laisse pas d'être estimé par les connoisseurs. Il éxamine toutes les nations dans un assez grand ordre, & avec quelque détail. Le moderne qu'il mêle quelquefois avec l'ancien, ne peut rien gâter quand on

fait en faire uſage. Il n'eſt pas inutile de connoître les changemens qui ſont arrivés dans l'exterieur de chaque nation : on aperçoit ſouvent dans ces viciſſitudes des marques eſſentielles de leur caractere. Ce qu'*Alexandre Sardo* a fait ſur le même ſujet eſt écrit dans un autre ordre. Il n'examine pas les peuples les uns après les autres, il ſe contente de prendre les differens uſages, pour montrer de quelle maniere ils ont été pratiqués dans les diverſes nations. Je doute que cette méthode ſoit auſſi claire que celle de *Joannes Bohemus*, qui faiſant connoître chaque nation en particulier, met ſon lecteur en état d'en commencer plus ſolidement l'hiſtoire. Je renvoye d'abord à ces abregés que l'on trouvera peut-être trop ſuperficiels ; mais ces lectures demandent de la moderation. Rien n'eſt plus dangereux dans ces matieres qu'un excès de curioſité. On ne veut ſavoir d'abord que les coûtumes ordinaires, qui entrent le plus dans le commerce de la vie ; & inſenſiblement on s'engage dans l'examen de tous les ameublemens des anciens : on ne veut pas que rien nous échape de leurs feſtins, de leurs jeux, de leurs ſpectacles, de leurs armes, de leurs chauſſures & de leurs habits. C'eſt un défaut qu'on a reproché il y a long-temps, à ceux qui ſe piquent d'un certain genre de litterature. *On prétend ſavoir*, dit (1) un auteur, *ſi des anciens, tels qu'on les repreſente, étoient les accouſtremens, aux recherches deſquels ſe ſont trouvés hommes Allemands, François & autres nationnaires ſi de loiſir, qu'ils y ont employé, les uns vingt-cinq, les autres trente ans. Et au cours de toute leur vie n'en ont pas tant amaſſé de ſortes, qu'en nommera en un moment le plus jeune tailleur de la Cour, qui aura accompagné Votre Majeſté en Pologne.* (Il parle au Roi Henri III.) *ou de Polonois, Tartares; Moſcovites, & autres, il aura vû infini nombre ſi diverſement habillés.*

La RELIGION qui a toûjours fait la principale attention de tous les hommes, doit être examinée en particulier. Je ne prétens pas néanmoins qu'on s'engage dans ces diſcuſſions difficiles & embaraſſées ſur la nature de tous les cultes anciens, ſur le détail des premieres divinités, & de leurs differens ſacrifices. Il ſuffit d'avoir quelque idée de l'origine de l'idolâtrie, & quelque notion de la theologie payenne, ſi ſimple dans ſon principe, mais ſi étenduë & ſi diverſifiée, ſoit par l'imagination des hommes, ſoit par le caractere des differens peuples, ſoit enfin par le temps qui n'eſt pas moins le pere de l'erreur, que le témoin de la vérité. Je n'oſe renvoyer d'abord au ſavant ouvrage de *Voſſius* ſur l'origine & le progrès de l'idolâtrie ; peut-être le trouvera-t-on trop étendu pour ſervir de préliminaire à la ſcience de l'Hiſtoire : mais on pourroit ſe contenter de ce que le Pere *Pomey* a publié ſur cette matiere dans ſon *Pantheum Mythicum*, traduit depuis peu en François, ou ce qui ſe trouve dans l'Explication des fables de M. l'Abbé *Banier*, lequel ſans ſe précipiter dans ce labyrinthe d'une érudition, ſouvent moins utile que faſtueuſe, a ſû non ſeulement déveloper ce que l'antiquité la plus reculée a crû de ſes Dieux, mais faire connoître encore quel a été dans la ſuite des temps le progrès de ſa religion & de ſon culte. Peut-être pourroit-on lire auſſi avec quelque avantage les traités de *Lilio Gyraldi*, & du Pere *Schottus* Jeſuite. Mais on doit faire une particuliere attention à celui que Milord *Herbert* a publié ſous le titre, *De Religione Gentilium.* L'idée qu'il avoit de la

---

(1) Succincts adverſaires de l'hiſtoire, *pag.* 36.

bonté de Dieu, le porte à justifier sa providence dans la conduite qu'elle peut avoir tenuë à l'égard de toute la gentilité. Il n'a pû s'imaginer qu'un Dieu souverainement bon, & souverainement vrai, ait permis que son culte se soit entierement aboli dans l'antiquité payenne; & il prétend surtout dans les chapitres XV. & XVI. de son ouvrage, qu'il y a eu parmi les Gentils beaucoup plus de superstition que d'idolatrie, c'est-à-dire, qu'on a plûtôt excédé dans le culte du vrai Dieu, que rendu un culte divin à une fausse divinité, quoiqu'il n'exempte pas entierement de ce crime une populace abusée par des prêtres avares & interessés.

Mais soit pour les usages de la vie civile, soit pour les observances & les cérémonies des anciens, rien ne devroit égaler le grand ouvrage que le P. Dom *Bernard de Montfaucon* a fait imprimer sous le titre d'*Antiquité éclaircie & representée en figures.* Persuadé que dans les coûtumes, & dans les usages de la religion, de la vie civile, ou de l'art militaire, les images épargnent beaucoup de discours, & tiennent lieu des plus savantes dissertations, il a eu soin de faire dessiner & graver tout ce qui s'est pû conserver de ces sortes d'antiquités, afin de parler aux yeux & à l'imagination dans le temps même qu'il cherche à éclairer l'esprit par un discours, que plusieurs savans croyent un peu trop succinct. Ce savant religieux a bien senti lui-même que son ouvrage, quelque ample qu'il paroisse, demandoit un supplément, & ce Pere l'a publié dans le gout & le caractere du premier ouvrage; peut-être que de nouvelles observations lui feront faire de nouvelles additions & des changemens qui ne feroient pas inutiles pour la perfection de ce recueil.

Seroit-il permis de faire à présent quelques réflexions sur la maniere dont il faut examiner la religion des anciens? Les préjugés & la prévention ne doivent pas se mêler dans cette étude. Qu'on ne s'imagine point que dans les commencemens les hommes ayent été moins réservés qu'aujourd'hui sur l'objet de leur croyance & de leur culte. Autrefois l'on croyoit peu de choses, & l'on pratiquoit beaucoup; peut-être y avoit-il en cela plus de raison que dans le contraire qui s'est fait depuis. Dieu sans doute qui vouloit amener peu à peu la Religion au point où elle est partout le monde, ne se fit connoître aux premiers hommes que fort imparfaitement. On le regardoit, il est vrai, comme un être suprême & très-puissant; on le regardoit comme le créateur des autres êtres, le bienfaicteur des justes, & la terreur des méchans; mais il semble qu'il auroit fallu quelque autre chose; les sages qui vouloient faire connoître, autant qu'ils pouvoient, les differentes especes de divinités, les dépeignoient d'une maniere conforme au caractere de la populace, c'est-à-dire, comme des puissances qui disputoient avec les hommes, qui prenoient quelquefois avec eux les exercices de la lutte, enfin qui étoient sujettes à toutes les passions humaines, & quelquefois même aux vices les plus infâmes. Les Orientaux d'un esprit plus délié & plus pénétrant ont perfectionné ces idées. Ils ont jugé sainement de l'unité, de l'immensité, de la perfection & de la spiritualité de Dieu; ils l'ont même honoré d'un culte spirituel, (1) jusqu'à ce que les interêts des Princes, ou

(1) Romanos plusquam annos CLXX. Deos sine simulacris coluisse testatur *Varro,* quod si adhuc mansisset, inquit idem autor, castiùs dii observarentur. Ægyptiorum quoque templa vetustiora sine statuis & simulacris erant, ut supra

des

des Prêtres, gens toûjours dangereux dans ce qui s'appelle religion étrangere, leur ayent fait alterer ce qu'il y avoit de plus raisonnable dans cette premiere simplicité : c'est ce qu'on a remarqué des (1) Perses, des Indiens, & des anciens Chinois.

Ceux même qui ont alteré dans la suite des idées si pures, prirent occasion de ce que pratiquoient les premiers croyans. Avoient-ils reçû de la divinité une faveur singuliere, ils dressoient une ou plusieurs pierres au lieu même où elle leur avoit été accordée. C'étoit pour eux une marque de reconnoissance, & pour les autres hommes un monument (2) qui leur indiquoit que Dieu s'étoit fait connoître en cet endroit. Et comme les hommes se tiennent rarement, en fait de religion, dans les bornes du vrai, loin de perfectionner la nature de ces monumens, ils ne firent qu'en corrompre l'usage. Ce qui n'étoit d'abord qu'un signe de la presence de la divinité, fut pris par le peuple pour la divinité même. C'est de ces monumens que sont venuës les colonnes, les éguilles, & les pierres consacrées aux Dieux. Successivement on substitua aux colonnes des statuës qui representoient ou quelqu'une de ces divinitez, ou quelqu'autre attribut du vrai Dieu. C'est ce qu'un auteur moderne (3) a expliqué avec autant de précision que de savoir : « Il faut remarquer, dit-il, qu'avant que l'art » de faire des statuës fût inventé, on rendit un culte religieux à des pierres infor- » mes, à des colonnes, ou à d'autres choses de cette nature, c'est le sentiment de » plusieurs auteurs. Sanchoniaton dit que les plus anciennes statuës n'étoient que » de pierres brutes, qu'il appelle *Boëtilia* ; qui vient apparemment de Bethel, nom » que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un autel après son combat avec » l'Ange. »

« Pausanias parle des statuës d'Hercule & de Cupidon qui n'étoient que deux » masses de pierre. Ce même auteur ajoute qu'on voyoit en un même endroit trente » pierres quarrées, ausquelles on donnoit le nom d'autant de divinités. Les Scytes, » au raport d'Herodote, adoroient une épée d'acier, qui representoit le Dieu » Mars. D'autres peuples, selon Justin, rendoient leur culte à une lance ; & c'est » de-là qu'est venuë la coutume de donner des lances aux statuës des Dieux. Le fa- » meux Sceptre d'Agamemnon, dont parle Homere, fut adoré par le peuple de Che- » ronée comme un simbole de Jupiter. Enfin, Arnobe nous apprend, que les Perses » adoroient le feu & les fleuves ; les Thespiens un rameau ; les Cariens du bois ; ceux » de Pessinunte un caillou ; les Romains la lance de Romulus, & les Samiens un » puit. »

---

adnotavimus. Persas neque templa, neque statuas habuisse tradunt Herodotus & Strabo. Seres etiam Eusebio teste, legem olim promulgarunt ne quis idola veneraretur. *Eduardus Herbert, de religione gentilium, capite* XVI.

(1) *Thom. Hyde de religione Persarum.*

(2) Bochart est, dit-on, le premier qui a remarqué la conformité de la consecration des titres ou monumens que Jacob, Moyse, & les autres Patriarches ont élevez à la gloire de Dieu, avec celles des colonnes, éguilles, ou pierres rondes & pointuës que les nations ont premierement honorées, comme des simboles de leurs divinitez, & ensuite comme les Dieux mêmes. En hebreu le premier titre fut appellé *Bethel*, demeure de Dieu, & tous ceux des nations furent nommés *Boëtilia* ; l'analogie est manifeste ; les uns & les autres étoient arrosez d'huile, c'étoit la forme de leur consecration. Eusebe a crû qu'il falloit traduire un passage de *Sanchoniaton*, où il en est parlé, par ces paroles, *le Dieu Ouranos inventa les Boëtiles, après avoir fait des pierres animées* ; mais *Bochart* a montré qu'il falloit dire, *inventa les Boëtiles qu'il fit en arrosant des pierres avec de l'huile. Lapides uncti*, au lieu de *lapides animati*. Cette ressemblance de nom jointe à celle de la consecration, a fait juger que c'étoit en effet là le commencement de l'idolatrie Grecque : ce qu'on croit prouver encore par cette observation, que Dieu qui avoit eu pour agreable l'érection des pierres faite par Jacob, & par Moyse, les a ensuite défenduës dans la loi à cause du mauvais usage qu'on en faisoit parmi les nations.

(3) M. l'Abbé Banier, explication des fables, 2. édition, tom. 1. entretien IV. pag. 169.

« Lorſque l'art de faire des ſtatuës fut inventé, ce qu'on attribuë ordinairement » à Promethée, & que Dédale l'eut perfectionné, on rejetta toutes ces divinités » informes, & dès-lors l'idolâtrie commença à faire beaucoup de progrès. On porta » même la ſupertiſtion juſqu'à croire que les divinités elles-mêmes venoient habiter » dans les ſtatuës qui les repreſentoient. »

Cette eſpece d'idolâtrie paroît avoir eu des principes fort ſimples & fort innocens; mais il ſemble qu'il y en a deux autres ſortes qui ont eu des commencemens moins déraiſonnables. Un prince établit un gouvernement ſage; il fait de grandes choſes, moins pour l'affermiſſement de ſon pouvoir, que pour le bonheur de ſes peuples; ſes ſujets le regardent comme un homme envoyé de Dieu. Eſt-il mort, on le reſpecte, on l'honore, & les princes ſes enfans ou ſes ſucceſſeurs, appuyent d'abord par reconnoiſſance les penſées du peuple; ils vont enſuite juſqu'à faire l'apotheoſe de leur prédeceſſeur, parce que rien n'étoit plus ſûr alors pour ſe maintenir ſur le trône, que de faire croire qu'ils deſcendoient de quelque divinité.

L'autre eſpece d'idolâtrie moins condamnable peut-être que les précedentes, étoit le culte des aſtres & des étoiles. Dès qu'on a perdu la trace de la vraye religion, eſt-il rien qui mérite plus notre attention que ces corps immenſes dont les mouvemens ſont ſi réguliers, & les miracles ſi frequens, que les plus éclairez mêmes ont crû autrefois que c'étoient les ſieges d'autant d'intelligences aſſiſtantes à la divinité ſuprême. C'eſt là quel fut le culte des Orientaux: Euſebe remarque dans ſa préparation Evangelique après Sanchoniaton, que le ſoleil étoit nommé en langue Phenicienne Baal-Samen, Seigneur du Ciel, & il ajoute que c'étoit le Zeus des Grecs, & le Jupiter des Latins. En effet preſque toutes les idoles de Syrie repreſentoient le ſoleil. Il étoit pris même par ces anciens peuples pour le formateur du monde, ainſi que l'Empereur Julien l'explique dans une harangue à ce ſujet. Dans la ſuite les Pheniciens ne ſe contenterent pas d'honorer le ſoleil, ils étendirent leur culte à toute la milice du ciel, comme parle l'Ecriture, c'eſt-à-dire, à la lune & aux plus brillantes étoiles. Mais le ſoleil fut toujours la divinité dominante qualifiée du nom de Baal, ou de Seigneur par excellence.

Ces réflexions m'ont paru neceſſaires pour ôter l'injuſte prévention avec laquelle on regarde l'antiquité. Que ne m'eſt-il poſſible de juſtifier tous les mortels? Eſt-il rien de plus conforme aux ſentimens de l'humanité? J'ai peine à me perſuader que des hommes ſages ayent été aſſez ſtupides pour adorer un bœuf, des oignons, des rats, des crocodiles; quoique d'ailleurs je m'imagine aiſément qu'ils ont eu aſſez de ſageſſe pour conſiderer & pour reſpecter dans tous les êtres une ſuprême divinité qui leur fait ſentir ſes bontez par les créatures dont ils reçoivent du bien, & qui fait éclater ſa juſtice irritée par les créatures dont ils reçoivent du mal. Et ne pourroit-on pas dire avec le même Ecrivain, que [1] nous avons déja cité, « que toutes les fauſſes divinitez » des Payens n'étoient que differens attributs du vrai Dieu; qu'ils adoroient, par » exemple, ſa juſtice dans Themis, ſa puiſſance ſouveraine dans Jupiter; ſon éloquence dans Mercure; ſa ſageſſe dans Pallas, & ainſi des autres. » Cependant

(1) M. l'Abbé Banier, explication des fables, 2. edition, tome 1. entretien IV. page 162.

pour ne point aller trop loin, les ſages ne ſont point toujours excuſables de n'avoir pas inſtruit le peuple ſur la nature de la divinité, & ſur l'adoration qui lui étoit dûë; & peut-être auſſi le peuple qui veut toujours avoir devant les yeux un objet ſenſible de ſon culte, eſt-il condamnable à ſon tour, de n'avoir point écouté les ſages qui l'inſtruiſoient.

CHAPITRE IV.

De la Chronologie.

LA ſéchereſſe qui ſe trouve dans cette étude, fait qu'on a long-tems négligé les avantages qu'on en peut tirer; & l'on ſeroit peut-être encore à l'étudier, ſi l'on n'avoit reconnu de quelle (1) conſequence elle eſt, pour avoir une exacte connoiſſance de l'hiſtoire. En effet, pour parler avec un ſavant (2) prélat, « ſi l'on n'apprend à diſtinguer les temps, on répréſentera les hommes » ſous la loi de nature & ſous la loi écrite, tels qu'ils ſont ſous la loi évangélique; » on parlera des Perſes vaincus ſous Alexandre, comme on parle des Perſes victo- » rieux ſous Cyrus; on fera la Grece auſſi libre du temps de Philippe, que du temps » de Themiſtocle; le peuple Romain auſſi fier ſous les Empereurs, que ſous les Con- » ſuls, l'Egliſe auſſi tranquille ſous Dioclétien que ſous Conſtantin; & la France » agitée de guerres civiles du temps de Charles IX. & de Henri III. auſſi puiſſan- » te que du temps de Louis XIV. où réünie ſous un ſi grand Roi, elle triomphe » ſeule de toute l'Europe. «

C'eſt donc pour éviter ces inconvéniens qu'on s'eſt appliqué depuis près de deux ſiecles à rechercher avec tant d'exactitude les années, les mois, & ſouvent même les jours des plus grands évenemens.

Mais cette ſcience, quoique néceſſaire, n'en eſt pas plus certaine pour les principaux faits de l'hiſtoire ancienne. A peine voit-on deux chronologiſtes s'accorder ſur la même époque. Les difficultez naiſſent de toutes parts, & l'on ne trouve que de foibles conjectures pour y ſatisfaire. Que l'on cherche dans nos livres, & l'on verra plus de cent cinquante opinions (3) différentes ſur la durée du monde juſqu'à Jeſus-Chriſt: toutes néanmoins (4) ſont, dit-on, fondées ſur les écritures. Mais le peu d'attention qu'ont eu tous les écrivains ſacrés de marquer le temps des évenemens, devroit nous perſuader que leur but eſt de former des Chrétiens, & non pas des Chronologiſtes.

(1) *Apud quos ratio temporum non cohæret apud hos nec veritatis neque hiſtoriæ fidei ratio ulla poteſt conſtare.* Poſſevinus in apparatu ad omnium gentium hiſtoriam. Sect. 1. cap. 10.

(2) M. *Boſſuet* Evêque de Meaux. Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle.

(1) M. Fabricius rapporte dans le *Bibliographia antiquaria*, plus de 140. opinions différentes ſur la durée du monde juſqu'à Jeſus-Chriſt, qui vont depuis 3616. ans, juſqu'à 6484. & il en a encore omis un grand nombre.

(2) *Annorum numerus qui ad æram chriſtianam à mundo condito fluxerunt nullâ certâ ratione, ſed veriſimili conjecturâ colligitur. Hinc illa in mundi annis putandis varietas autorum, nemo ut ferè ſit, qui in hoc capite cum alterius opinione concordet. Hujus diverſitatis una hæc eſt præcipuaque cauſa, quod annorum illorum calculus, non aliundè, quàm ex ſacrorum librorum hiſtoria deducitur. Ea porrò minùs liquidam & explicatam temporum ſubductionem continet.* Dionyſ. Petavius Rationarii temporum parte 2. cap. 1.

Nous avons encore une raison plus sensible de cette incertitude dans la differente forme des années qui ont été quelquefois d'un seul (1) jour, tantôt d'un mois, souvent de trois & de six, en d'autres nations de douze Lunes; & ceux même qui ont voulu pour les rendre plus justes, les regler sur le mouvement apparent du Soleil, y ont commis de si lourdes fautes, que du temps de Jules-Cesar, le progrès des siecles avoit confondu les saisons; & peu s'en falloit que l'hiver ne fût à la place de l'été. Il y auroit donc de la témerité à croire qu'on puisse dissiper entierement ces difficultez. Ce qu'on peut faire de plus raisonnable, est de les diminuer, & de donner du jour aux choses embarassées, par les moyens de conciliations les plus probables. Il faut loüer les efforts de ceux qui croïent découvrir non-seulement jusqu'au mois, mais même jusqu'au jour d'un évenement. Cependant comme les conjectures ont plus lieu dans cette science que les démonstrations, on doit bien se garder de les en croire sur leur parole. Depuis combien de siecles ne sommes-nous pas avertis que pour les temps reculés, il n'y a que des mécomptes de 60. ou de 80. ans (2) qui puissent nous arrêter; ceux qui sont au dessous ne préjudicient que rarement à l'exactitude de la Chronologie.

Principes de la Chronologie.

Avant que de s'appliquer à cette science, il faut en connoître les principes géneraux, qui sont les *jours*, les *mois* & les *années*; & avoir au moins quelque idée de la maniere dont les anciens les ont comptées. On doit savoir les différentes corrections qui se sont faites du Calendrier par Jules-Cesar, & par le Pape Gregoire XIII. C'est ce qu'on trouve expliqué dans la derniere partie du *Rationarium temporum* du P. *Petau*, dans le grand & savant ouvrage que ce même Pere a publié sous le titre de *Doctrine des temps*; dans le premier volume de la Chronologie Françoise du P. *Labbe*, dans l'histoire du Calendrier Romain de M. *Blondel*, quoiqu'il ne soit pas toujours exact: mais il n'y a point sur les principes de la chronologie d'ouvrages plus utiles que ceux de *Guillaume Beveregius* & de *Strauchius*. Néanmoins le peu qui s'en trouve dans le P. *Labbe*, suffit à ceux qui ne veulent étudier la Chronologie qu'autant qu'elle est necessaire pour servir de préliminaires à la science de l'histoire.

Après quoi l'on doit apprendre de quel usage sont les cycles, & sur-tout les periodes, qui ne sont autre chose qu'un nombre considérable d'années, distinguées toutes par des caracteres particuliers. On a prétendu qu'elles servoient à répandre quelques lumieres sur la chronologie, & qu'elles ôtoient peut-être une partie de son incertitude. Les periodes de *Callipe*, d'*Hipparque* & de *Victor* sont anciennes, & ne servent gueres qu'aux maîtres de l'art, comme on le voit dans la correction des

---

(1) *Post mortem Vulcani regnavit ad Ægyptum filius ejus Sol per spatium 4407. dierum ex quibus emergunt anni duodecim cum diebus 97. illis enim temporibus, nec Ægyptii, nec alii ulli, alium ab hoc habuere computandi modum. Sed revolutiones hi lunares, illi verò dierum periodos pro annis enumerabant. Modus verò per duodecim menses supputandi tum demùm obtinuit, cum Regibus vectigales fieri cœperunt mortales.* Joannes Malala in Chronico pag. 25. Voyez ce que nous avons rapporté ci-dessous dans l'histoire d'Egypte de Diodore de Sicile, de Pline & de Lactance, où il est marqué que les anciens n'ont pas eu une année reglée, & qu'elle n'a pris la forme où nous la voyons que dans la suite des temps.

(2) *In supputatione temporum si quis paucis annis fallatur in vetusta historia, ferendum est, sed totis duabus vel tribus ætatibus aberrare non permittitur.* Dionysius Halicarnass. Antiquit. Romanar. lib. 7. Le terme d'*ætas* & de *generatio* est ordinairement reglé dans la Chronologie pour l'espace de 30. ans.

temps de *Scaliger*; & dans le Pere *Bucherius*; dans la Doctrine des temps du Pere *Petau*, & dans la Chronologie réformée de *Riccioli*.

PERIODE JULIENNE.

La Periode Julienne est aujourd'hui la plus usitée. C'est un nombre d'années qui résulte de la multiplication des trois cycles. Ainsi elle renferme dans une proportion, sinon exacte, au moins approchante de la vérité, la relation des mouvemens du Soleil & de la Lune. Elle caractérise même chaque année, de maniere qu'elle ne peut être confonduë avec une autre. C'est ce que nous allons expliquer dans un plus grand détail.

Le premier des trois Cycles est celui que l'on nomme Lunaire, inventé par *Meton Athénien*, qui contient une révolution de dix-neuf ans, après lesquels les anciens croyoient que les nouvelles Lunes revenoient précisément au même point.

Le second Cycle, qui est de vingt-huit ans, est nommé Solaire, parce qu'il égale en quelque sorte le mouvement du Soleil avec le calcul vulgaire des années par le moyen des sept bissextiles, c'est-à-dire, de sept jours qu'on ajoûte à la somme égale de 365. qui composent les années communes. Son usage est de regler le jour de la semaine, auquel chaque année doit commencer; il donne la Lettre Dominicale, & revient au même nombre après vingt-huit ans.

Le troisiéme Cycle est de quinze ans, & se nomme Indiction. C'est l'époque dont les Papes caractérisent leurs Bulles, & les Empereurs leurs Constitutions, quoiqu'il y ait quelque difference dans les temps où ils font commencer leur année. On dispute de l'origine de ce Cycle, mais son usage vulgaire a commencé par un Edit de Justinien.

La multiplication des deux premiers Cycles produit une periode de 532. ans, nommée *Victorine*, du nom de son auteur qui vivoit l'an 460. Après cette révolution les Cycles solaires & lunaires sont les mêmes, ce qui n'arrive qu'une fois en chaque periode.

La seconde multiplication se fait de la periode Victorine par le nombre de 15. qui est celui de l'Indiction; & produit sept mille neuf cens quatre-vingt ans. Pendant cette periode qui est nommée Julienne, aucune année ne joint ensemble les mêmes nombres de chaque Cycle. Par exemple, l'Ere vulgaire est fixée au premier jour de Janvier 4714. de la periode Julienne. Si l'on divise ce nombre par 15. qui est celui de l'Indiction, on trouvera 4. pour reste de la division; c'est l'Indiction de cette année. Si on le divise par 19. qui est le Cycle lunaire, le reste de la division donnera 2. qui est le nombre de ce Cycle qui convient à cette année. Si on le divise par 28. il restera 10. c'est le nombre du Cycle solaire qui appartient à la même année qui avoit B. pour lettre Dominicale; ces trois caracteres ainsi réünis ne conviennent absolument dans la periode de Julienne, qu'à l'année 4714.

Joseph *Scaliger* qui inventa cette periode la nomma Julienne, parce qu'elle se rapporte aux années Juliennes, c'est-à-dire, à la forme de celles qui ont été corrigées par Jules-Cesar. Le secours qu'on en peut tirer dans la pratique, a fait que les adversaires de ce savant Chronologiste, l'ont eux-mêmes adoptée. Comme la premiere

année de notre Ere vulgaire eſt fixée dans cette periode à l'an 4714. on voit aiſément dans les auteurs qui s'en ſervent combien ils comptent depuis la création du monde juſqu'à cette époque, qui eſt le but, & j'oſe dire, le centre où aboutiſſent toutes nos Chronologies.

Mais nous permettra-t-on de marquer que ſi cette periode a de grands avantages, elle a auſſi un défaut eſſentiel, puiſqu'elle ne ſauroit s'accommoder avec tous les ſyſtêmes qui comptent plus de 4714. ans depuis la création du monde juſqu'à J. C. Ainſi elle eſt d'une médiocre utilité à plus de la moitié des Chronologiſtes, à tous les Grecs, à une grande partie des Latins, & à tous ceux qui ont embraſſé la Chronologie des Septante.

Periode de Constantinople.

Quelques auteurs ont prétendu remédier à ce défaut en faiſant uſage de la periode de Conſtantinople, compoſée comme la Julienne, des trois Cycles, de la Lune, du Soleil, & de l'Indiction, leſquels multipliés l'un par l'autre, produiſent, ainſi que nous l'avons déja dit, 7980. ans, mais ils ſont appliqués dans cette periode d'une autre maniere que dans la Julienne. Et comme l'Ere chrétienne eſt marquée dans cette periode à l'an 5509. elle paroît avoir plus d'utilité. Mais elle ne ſauroit encore ſatisfaire entierement ceux qui, comme *Iſaac Voſſius*, le P. *Pezron*, & pluſieurs autres, mettent plus de 5509. ans juſqu'à J. C. Elle a néanmoins été diſcutée par le P. *Petau* au chapitre 3. du livre IX. de ſa Doctrine des temps, & le P. *Pagi* qui lui donne le titre de *Periodus Græco-Romana* paroît l'adopter dans la Diſſertation préliminaire qu'il a miſe à la tête de ſa Critique des Annales du Cardinal Baronius.

Periode de Louis le Grand.

Enfin il a paru une autre periode que ſon auteur a honorée du titre glorieux de *Periode de Louis le Grand*, & qui eſt le double de la periode Julienne. Celle-ci dans les trois Cycles qui la compoſent, n'en a que deux naturels; ſavoir, le Cycle du Soleil & celui de la Lune: le troiſiéme (c'eſt l'Indiction) eſt purement arbitraire. Au lieu que la *periode Louiſe* a ſes trois Cycles naturels, qui ſont le Cycle Solaire de 28. ans, le Cycle Lunaire de 19. & celui des Epactes, qui, étant comme les autres, naturel & aſtronomique, a été mis dans la derniere réformation du Calendrier au nombre de 30. Ces trois Cycles multipliés l'un par l'autre produiſent 15960. Et comme la naiſſance de Jeſus-Chriſt eſt placée dans cette periode à l'an 7373. elle devance par conſequent la periode Julienne de 2660. ans, & renferme ainſi toutes les autres ſupputations, dont les plus étenduës ne comptent pas 7000. ans depuis la création du monde juſqu'à Jeſus-Chriſt. Mais comme cette periode n'eſt pas encore fort connuë des Chronologiſtes, il faudroit au lieu du Pere Capucin [1] qui l'a inventée, qu'il ſe trouvât quelque nouveau Scaliger qui lui donna cours.

Pour peu qu'on ait lû, on ſait que trois opinions principales, qui ſe diviſent en une

(1) Le P. Jean Louis d'Amiens Capucin dans ſon Atlas des Temps, in folio, Amiens 1683.

infinité de ſentimens particuliers, partagent les Chronologiſtes ſur la durée des temps. La ſupputation des Samaritains n'eſt pas moins differente du texte Hebreu, que celui-ci l'eſt de la verſion des Septante, comme on le verra par leurs calculs que nous allons rapporter.

Calcul des Samaritains.

Naiſſent l'an du monde.		Ont des enfans à l'âge de	
1.	Adam	130.	
130.	Seth	105.	
235.	Enos	90.	
325.	Caïnan	70.	
395.	Malaléel	65.	
460.	Jared	62.	
522.	Henoch	65.	
587.	Mathuſalem	67.	
654.	Lamech	53.	
707.	Noé	600.	
1307.	Déluge	1307.	
	Deux ans après le Déluge.		
1309.	Sem eut Arphaxad	2.	
1309.	Arphaxad	130.	
1439.	Salé	130.	
1569.	Heber	134.	
1703.	Phaleg	130.	
1833.	Rhagau	132.	
1965.	Sarug	130.	
2095.	Nachor	79.	
2174.	Tharé	70.	
2244.	Abraham		
2319.	Quitte la Caldée, âgé de	75.	ans.
2749.	Depuis ce temps-là juſqu'à la ſortie d'Egypte, ...	430.	ans.

Le calcul des Samaritains ne marque donc que 1307. ans juſqu'au Déluge: & 1447. depuis le Déluge juſqu'à la ſortie d'Egypte. Comme cette nation n'a point eu d'autre écriture que le Pentateuque, on ne ſauroit rien dire de précis ſur le reſte de ſa Chronologie. Cependant *Scaliger* & M. *Edouard Bernard* ont donné des extraits & des abregez de la Chronologie de ce peuple: le premier au Livre VII.

de sa Correction des Temps, & M. *Bernard* au X. Tome[1] des Actes de Lipsic. Plusieurs savans croyent que ce calcul est celui pour lequel on doit avoir plus de déference; non-seulement parce que ce texte ayant passé par les mains de peu de copistes, ne s'est pas trouvé sujet aux altérations continuelles que produit la multiplicité des copies manuscrites d'un même ouvrage; mais encore parce que la proportion y est plus exactement gardée, soit dans le temps des générations, soit dans celui de la vie. On y remarque, à ce qu'on prétend, le progrès ordinaire de la nature. Les hommes ont des enfans de meilleure heure, à proportion que leur vie diminuë; & les enfans survivent à leurs peres dans la même proportion. Et comme les savans conviennent en général que dans une matiere aussi obscure que la supputation des temps, il faut se déterminer en faveur de la vrai-semblance, quand elle est appuyée de quelque autorité non suspecte. On croit que cette prérogative est dûë au Pentateuque Samaritain. Le peuple, qui en est le dépositaire, ne se pique d'autre chose que de l'avoir conservé fidelement sans altération, ni du texte, ni des caracteres. Les plus savans se servent tous les jours utilement de ce Pentateuque pour rétablir le texte Hebreu. On leur reproche à la vérité un petit changement qui pourroit avoir été fait pour autoriser le culte qui se rendoit à Dieu sur la montagne de Garizim. Mais cette altération n'est motivée que par ceux qui ont le même interêt à détruire ce culte, que les Samaritains ont à l'établir. Au reste leurs Livres n'ont point été perdus, comme on assure que l'ont été ceux des Juifs dans la captivité de Babylone. L'on ne sauroit au moins disconvenir que les caracteres du texte hébreu vulgaire n'ayent été changés, & par conséquent les lettres numérales, ce qui n'est point arrivé au texte Samaritain.

---

(1) *Acta eruditorum*, *Tom. X.* 1691. *à pag.* 167. *ad* 173.

Calcul

Calcul des Hébreux.

Naiſſent l'an du monde.		Ont des enfans à l'âge de	
	Adam	130.	
130.	Seth	105.	
235.	Enos	90.	
325.	Caïnan	70.	
395.	Malaléel	65.	
460.	Jared	162.	
622.	Henoch	65.	
687.	Mathuſalem	187.	
874.	Lamech	182.	
1056.	De la naiſſance de Noé au Déluge	600.	
1656.	Déluge arrivé l'an	1656.	
	Sem eut Arphaxad deux ans après le déluge	2.	
1658.	Arphaxad	35.	
1693.	Salé	30.	
1723.	Heber	34.	
1757.	Phaleg	30.	
1787.	Rhagau	32.	
1819.	Sarug	30.	
1840.	Nachor	29.	
1869.	Tharé	130.	
1939.	Abraham quitte la Caldée		
2014.	âgé de	75.	
2444. ou 2513.	Depuis ce temps juſqu'à la ſortie d'Egypte	430.	
	Depuis le Déluge	797.	ou 857.
	Depuis la création	2453.	

Le texte Hébreu ordinaire compte 1656. ans juſqu'au Déluge; & 797. ou ſelon d'autres 857. depuis le Déluge juſqu'à la ſortie d'Egypte; mais ce texte eſt accuſé de corruption, tant par la verſion des Septante, qui lui eſt ſi ſouvent contraire, que par l'autorité de pluſieurs Peres. Il paroît même ſuſpect par le peu de vraiſemblance qu'il garde en reſſerrant ſi fort les temps après le Déluge, que l'on n'y trouve point de place pour la formation des Empires, ni pour les différentes peuplades; il ſemble

même qu'il est contredit par l'histoire & les traditions des autres peuples. Ce qui viendroit peut-être de ce qu'après le Déluge il a trop resserré les années sans nécessité.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut faire connoître les différentes opinions, nous rapporterons le calcul des Septante, non-seulement tel qu'il est marqué dans leur version, mais encore tel qu'il a été rectifié par Joseph.

Calcul des Septante & de Joseph.

Naissent l'an du monde.		Ont des enfans à l'âge de	JOSEPH.	
1.	Adam	230.	230.	
230.	Seth	205.	205.	230.
543.	Enos	190.	190.	435.
625.	Caïnan	170.	170.	625.
795.	Malaléel	165.	165.	795.
960.	Jared	162.	162.	960.
1122.	Henoch	165.	165.	1122.
1287.	Mathusalem	167.	187.	1287.
1454.	Lamech	188.	182.	1474.
1642.	Noé	600.	600.	1656.
2242.	Déluge	2242.	2256.	

	Sem deux ans après le Déluge eut	2.	12.
2244.	Arphaxad	135.	135.
2379.	Caïnan	130.	130.
2509.	Salé	130.	130.
2639.	Heber	134.	134.
2773.	Phaleg	130.	130.
2903.	Rhagau	132.	130.
3035.	Sarug	130.	132.
3165.	Nachor	79.	129.
3244.	Tharé	70.	130.
3314.	Abraham		
3389.	Quitte la Caldée, âgé de	75.	75.
3819.	Depuis ce temps-là jusqu'à la sortie d'Egypte,	430.	430.
	Depuis le déluge	1577.	1697.
	Depuis la création	3819.	3953.

Après tant de varietés entre tous ces calculs, doit-on s'étonner de l'incertitude de la Chronologie, & des écüeils perpétuels que l'on y trouve ? Mais s'il falloit examiner la raison d'une différence si considérable, je ne me croirois point assez de talent pour prétendre persuader, comme l'ont dit quelques auteurs (1), que cette grande diversité dans la Chronologie du texte Hébreu, du Samaritain, & de la version des Septante est un mystere par lequel Dieu veut humilier notre esprit, & augmenter le mérite de notre foi. Le fond de la Religion, & la nature même lui en fournissent tant d'autres occasions, que celle-ci me paroît trop dangereuse pour venir de lui, puisqu'elle peut donner atteinte aux actes qui servent de fondement à notre croyance. Quelque mauvaise néanmoins que soit cette raison, je n'ose la condamner de peur de révolter ceux qui se rendent moins à des preuves, ou à des conjectures solides, qu'à des paroles, qui sous une apparence de mysticité ne renferment ni sens, ni vraisemblance.

Les savans ont tâché de donner là-dessus leurs explications. Les uns ont prétendu que les Juifs avoient, en haine de la Religion Chrétienne, corrompu le texte Hébreu. Mais cela paroît bien dur, dès qu'on suppose que c'est là le texte original des Saintes Ecritures. Peut-on s'imaginer que Dieu, toujours attentif au bien de son Eglise, ait permi que le texte Sacré, source de notre foi, soit corrompu, & qu'il n'aura conservé sa vérité toute entiere, que dans des Versions toujours moins respectables que les textes Originaux ? N'auroit-il pas même été plus avantageux, & plus facile aux Juifs de retrancher les Prophéties de Jacob, de Daniel, & toutes les autres qui marquent le temps précis de la venuë du Messie, que de faire ces falsifications dans les premiers siecles, où elles ne décident rien sur les differends que nous avons toujours eus avec eux ?

D'autres ont crû que la Version des Septante étoit dans son origine conforme au texte Hébreu moderne, & que dans la suite elle avoit été changée sur ce qui regarde la supputation des temps. Mais quelle preuve a-t-on de ce changement fait après coup, & quel en pouvoit être le motif ?

N'y auroit-il pas plus de raison de penser que les Septante traduisant l'Ecriture Sainte pour les Grecs, ont eux-mêmes changé le nombre des années, & se sont (2) servis d'une supputation qui avoit cours chez les peuples pour qui ils écrivoient ? Si nous écrivions pour les Mahométans, n'aurions-nous pas la condescendance de nous servir de l'Egire, époque qui n'est en usage que parmi ces infideles ? Ce sont là de ces choses arbitraires, sur lesquelles on peut user de tempérament, & s'accommoder avec un peuple, dès qu'on croit que cela peut servir à le gagner, ou du moins à lui faire respecter la vérité. Il est bien plus sûr pour nous de rejetter ce changement sur les auteurs particuliers d'une Version, que de l'imputer à tout un peuple que nous ferions soupçonner par là d'avoir, à son gré, corrompu les fondemens de notre foi, & même de la sienne, ce que je ne croirai jamais d'une nation aussi scrupuleuse que la Judaïque.

---

(1) *Morinus exercitationum Biblicar. lib.* I. *Exod.* v II. *c.* 4. *pag.* 34.

(1) *Samuel Petit variarum lectionum lib.* IV. *cap.* 6.

C'eſt avec plaiſir que je fais part ici d'un autre moyen de conciliation entre la Chronologie du texte Hebreu & celle du Samaritain & du Grec. On retrouvera dans cette Diſſertation (2) que le Pere *Tournemine* m'a fait l'amitié de me communiquer, le caractere ſi connu de ſon auteur ; un profond ſavoir accompagné d'un eſprit juſte & d'un génie qui n'eſt pas moins heureux en conjectures ſolides, que fertile en expediens raiſonnables. Il en avoit déja donné le plan dans les (2) Journaux de Trévoux ; mais elle paroît ici beaucoup mieux diſpoſée, & fortifiée par de nouvelles preuves.

« Tous les Savans ont cherché à concilier les differences eſſentielles qui ſe trouvent entre la Chronologie du texte Hebreu & celles de la verſion des Septante. » Mais toutes les voyes de conciliation qu'on a priſes juſques ici ne vont point à » réünir les ſentimens ; elles n'ont abouti qu'à faire connoître celui des deux partis qu'on devoit, ou du moins qu'on pouvoit embraſſer au préjudice de l'autre. » Ainſi le ſectateur du texte Hebreu déclame toujours contre la ſupputation des » Septante ; & celui qui embraſſe les Septante prétend que le texte Hebreu a été » corrompu : que ce ſoit à deſſein, ou par inadvertance, c'eſt ce qui nous importe » peu. »

« Je vais propoſer une voye qui, pour être nouvelle, n'eſt pas pour cela ni moins » ſimple, ni moins vrai-ſemblable. »

« Ceux qui ſuivent la ſupputation ordinaire abregent étrangement l'âge des Patriarches, en ôtant à chacun d'eux cent années avant le temps où ils ont eu des enfans. Par là on a ſi fort reſſerré la Chronologie, qu'il eſt difficile, je dirai même » impoſſible, d'accorder l'Hiſtoire Sainte avec les monumens & les faits les plus » certains de l'Hiſtoire prophane. Deux exemples pris au hazard dans un plus » grand nombre ſuffiſent pour nous en convaincre. »

« Alexandre conquit Babylone 331. ans avant Jeſus-Chriſt. Au tems de cette priſe » les obſervations aſtronomiques des Chaldéens remontoient à 1903. ans. Ainſi » elles avoient commencé 2234. ans avant l'Ere Chrétienne, 114. ans après le Deluge, ſelon la ſupputation des Hebreux, avant même qu'Arphaxad pere des Chaldéens ait eu des enfans. Eſt-il croyable qu'on ſongeât à des obſervations aſtronomiques dans un temps où l'on avoit tant de choſes plus preſſées à faire ? Jugeons-en par les Colonies que nous en voyons de côté & d'autre. N'abandonne-t-on point ces ſciences curieuſes pour s'appliquer uniquement aux beſoins de la » vie ? Cependant nous avons plus de facilité pour les ſpéculations, & plus d'amour » pour les ſuperfluitez, que n'en avoient nos premiers peres ; & les conjonctures » où ils étoient, les engageoient à prendre un plus grand ſoin que nous de tout ce » qui s'appelle neceſſités de la vie. Mais dans le ſyſtême que je vais propoſer, les » obſervations aſtronomiques n'ont commencé que huit ſiecles après le Déluge. » N'y a t-il point en cela plus de vrai-ſemblance que dans le ſentiment ordinaire ? »

---

(2) Cette Diſſertation n'avoit pas encore paru lorſque le Pere *Tournemine* voulut bien me la communiquer. Elle a depuis été imprimée dans les Diſſertations Chronologiques de cet habile Jeſuite, qui ſont à la fin de ſon édition des Notes de Menochius ſur l'Ecriture Sainte.

(2) Memoire pour l'hiſtoire des beaux arts, année 1703. mois de Mars, article 44. pag. 452. & mois d'Août, articles 140. & 141. pag. 1388. & 1408.

« Le deuxiéme exemple eſt tiré du livre II. d'Herodote. Il dit qu'étant à Tyr, » (c'étoit 450. ans avant Jeſus-Chriſt), les Prêtres du Pays lui aſſurerent qu'il y » avoit 2300. ans que leur Ville avoit été bâtie par les Sidoniens. Ainſi dans le ſyſtê- » me commun, la fondation de Tyr auroit précedé le Déluge de quatre cens ans ; au » lieu que, ſuivant l'explication que l'on va donner, elle a été bâtie par Sidon fils de » Chanaan, long-temps après le Déluge. »

« Les ſupputations ordinaires ne ſauroient s'accorder avec les faits qui viennent d'ê- » tre énoncés, ni même avec beaucoup d'autres, dont l'hiſtoire ancienne eſt remplie. » Ce ſera donc un avantage, ſi l'on peut trouver moyen par des conjectures ſim- » ples & vrai-ſemblables, de montrer que le texte Hebreu eſt d'accord pour le fond » avec la ſupputation des Septante, & même avec le Pentateuque Samaritain. Par » là on aſſure aux originaux de l'Ecriture cette autorité qui leur eſt ſi juſtement dûë » dans les matieres mêmes qui n'intereſſent point la foi : on conſerve à la verſion des » Septante le reſpect que lui a rendu toute l'antiquité Chrétienne, qui l'a priſe pour » regle de foi, n'ayant point eu d'autre Ecriture pendant pluſieurs ſiecles : on fait con- » noître enfin l'eſtime que l'on doit avoir pour le Pentateuque Samaritain ſi véne- » nerable par ſon ancienneté, & qui n'ayant paſſé que par très-peu de mains, n'en eſt » que moins ſoupçonné d'alterations. »

« Je ſuppoſe donc que le texte Hebreu n'a jamais été changé dans les chapitres » V. & XI. de la Geneſe. Mais je crois que dans le chapitre XI. il a un ſens diffe- » rent de celui qu'on lui donne ordinairement, & qu'il faut y ſous-entendre quelque » choſe. On y lit donc que *Sem avoit cent ans lorſqu'il devint pere d'Arphaxad, deux » ans après le Déluge : Sem vécut cinq cens ans après la naiſſance d'Arphaxad, & eut » d'autres enfans, des fils & des filles ; pour Arphaxad, il vécut 35. ans, & devint pere » de Salé.* »

« Je dis donc que dans cette derniere phraſe, où il eſt marqué qu'Arphaxad vé- » cut 35. ans, il faut entendre que ce Patriarche a vécu avant la naiſſance de Salé » 35. ans de plus que Sem n'a vécu avant celle d'Arphaxad lui-même. *Cent* eſt ici » le nombre capital : ainſi il a été facile de le ſous-entendre, comme il arrive tous » les jours. Un exemple familier fera mieux comprendre cette explication. Quand on » dit que Henry IV. eut Loüis XIII. en 1601. que ce dernier eut Loüis XIV. » en 638. & Philippes de France en 640. le nombre de *mil* qui eſt ici capital, ſe peut » ſous-entendre aiſément, parce qu'il n'eſt point ſujet aux mêmes équivoques que » les nombres inferieurs. Par la même raiſon je conjecture que Moyſe ayant dit » qu'à cent ans Sem eut Arphaxad, qu'à 35. Arphaxad eut Salé, qu'à 35. Salé » eut Heber, &c. il a ſous-entendu au ſujet d'Arphaxad, de Salé & des autres, le » nombre de cent qu'il venoit de marquer en parlant de Sem. »

« Je ſai que par là je ſuis obligé de faire entendre que Moyſe s'explique en cet » endroit d'une maniere un peu embaraſſée. Mais helas, que n'eſt-ce ici la ſeule obſ- » curité des Livres ſaints ! nous ne ſerions point accablés de cette énorme quantité » de Commentaires, qui pleuvent tous les jours dans nos Bibliotheques. Je penſe » même que pour juſtifier ma conjecture, il falloit que cette obſcurité fût ſenſible, » puiſqu'on s'eſt vû obligé de l'éclaircir par une addition qui auroit été ſuperfluë ſans » cette neceſſité. »

« Je dirai cependant que cet endroit a paru plus obſcur dans les ſiecles poſte-» rieurs, qu'il ne l'étoit ſans doute dans les premiers temps, où le génie de la langue » étoit plus connu, & où la tradition orale avoit conſervé le vrai ſens des paroles de » Moyſe. Ce ſens ou cette explication ſe prouve par deux autres textes fort anciens, » qui ayant été faits en des temps differens, ou par des perſonnes dont les interêts » étoient ſi oppoſés, ne pouvoient ni ſe copier, ni s'entendre. Mais comme ces tex-» tes étoient deſtinés à l'uſage du peuple, on a, pour éviter toute équivoque, ſup-» pléé le mot ſous-entendu dans l'original. »

« Cette explication a pour fondement une regle de critique, rapportée par *Sal-» meron*, (1) & qui ſera toujours approuvée de tout ce qu'il y aura de gens raiſonna-» bles. Quand de trois textes, ou de trois copies du même acte, j'en trouve deux » qui conviennent enſemble, je dois d'abord m'attacher à ceux-là. C'eſt ce que nous » faiſons ici en adoptant avec le texte Samaritain & la verſion des Septante, le nom-» bre que nous croyons avoir été ſous-entendu dans l'original Hebreu. Mais la » raiſon m'oblige à conſerver au troiſiéme acte toute ſon autorité, ſi je trouve pour » cela des voyes ſimples, naturelles, vraiſemblables, pratiquées en d'autres occa-» ſions, & dont l'application ſe peut faire aiſément. La Religion même ne m'y en-» gage pas moins que la raiſon, ſi ce troiſiéme acte ſert de fondement à ma foi. » C'eſt ce qui arrive ici. Pourquoi donc n'appliquerois-je point au texte Hebreu » une maniere de parler ſi fréquente dans l'uſage ordinaire, dès que c'eſt un moyen » ſûr & naturel de concilier enſemble les trois actes les plus certains que la Reli-» gion nous préſente? Cette voye n'eſt-elle pas plus ſage & plus reſpectueuſe que de » dire des actes les plus anciens que nous ayons; celui-ci eſt alteré, cet autre eſt » corrompu; la vraye leçon ne s'eſt conſervée que dans celui-là? Peut-on décider ſi » hardiment ſans temerité; & pourroit-on au contraire ne pas prendre un ſemblable » temperament, dès qu'il ſert à ramener tous ces actes à l'unité d'un même ſenti-» ment? »

» Par là nous augmentons de ſept ou huit ſiecles la Chronologie qui a ſuivi » le Déluge; & ce temps nous eſt abſolument néceſſaire pour concilier avec l'Hiſ-» toire Sainte les monumens les plus anciens de l'hiſtoire prophane.

» Si l'on veut encore pouſſer plus loin l'avantage de cette explication, on pourra » dire que c'eſt peut-être l'unique moyen de rendre raiſon de la difference qui ſe » trouve entre le texte Hebreu & le Pentateuque Samaritain. «

» Ces deux textes ne different en rien dans le chapitre V. de la Geneſe. En effet, » les paroles n'y ſont pas ſuſceptibles du ſens que je donne ici au chapitre XI. Il » eſt aiſé de le reconnoître par la lecture de l'un & de l'autre. Je demande donc » d'où peut venir cette difference entre le Samaritain & l'Hebreu. Nul interêt, nul » préjugé n'a pû obliger les Samaritains à corrompre cet endroit des Livres Saints. » Ce n'eſt point pour ſe donner une plus grande antiquité; car ils auroient dû le » faire auſſi dans le chapitre V. Il y a donc lieu de croire que cette addition a été

(1) *Alphonſ. Salmeron Prolegomen. 3. p. 210.*

» mise dans le texte Samaritain, comme l'explication connuë d'un terme sous-enten-
» du dans le texte Hebreu vulgaire. «

» Cela supposé, quelle preuve n'en puis-je pas tirer, non-seulement en faveur de la vraisemblance, mais même de la verité du sentiment que je propose? Car les Samaritains s'étant, sous le nom de Royaume d'Israël, separé des Juifs dès le regne de Roboam, & les Prophetes ne leur ayant reproché ni dans ce temps-là, ni même après, aucun changement dans les Livres Sacrés, cette explication doit passer pour beaucoup plus encienne que leur séparation. Mais ce qui fait voir évidemment qu'elle n'étoit point particuliere à ce que nous appellons Israëlites ou Samaritains, c'est que les plus anciens Traducteurs Grecs de l'Ecriture qui se sont servis de l'Hebreu vulgaire, l'ont inserée dans la Version qui fut faite pour les Juifs Hellenistes dispersés dans l'Egypte & dans la Syrie. Elle doit donc être regardée comme le sentiment de toute la nation, soit Juifs, soit Israëlites; & sans elle la Chronologie de ceux qui suivent à la lettre le texte Hebreu vulgaire, est mutilée de plus de 600. ans dans l'âge des Patriarches, depuis le Déluge jusqu'à Nachor. »

» Je ne disconviens pas néanmoins que ce moyen qui leve les plus fortes difficultés de l'ancienne Chronologie, ne sauroit les dissiper toutes. Mais est-il un systême où il ne s'en trouve quelques-unes? Il ne s'agit que du plus ou du moins. C'est beaucoup que de gagner six ou sept cens ans après le Déluge, les temps anterieurs ne sont point capables de nous arrêter. C'est faire encore davantage, puisqu'on trouve moyen par là d'accorder des partis très-opposés. Je ne veux pas néanmoins cacher les difficultés qui peuvent se proposer contre les suites de cette explication: car pour le fond, comme il consiste dans la simplicité & la vrai-semblance, je ne vois pas qu'on le puisse raisonnablement attaquer. »

» La premiere difficulté est que dans la Version Grecque, la même augmentation de cent années se trouve aussi au chapitre V. de la Genese; quoique nous ayons dit que dans ce chapitre les paroles du texte Hebreu ne soient pas susceptibles de cette addition. Mais il y a lieu de croire que cette explication qui a été mise par raison dans le chapitre XI. n'a été fourrée dans le V. que par les faux raisonnemens des Correcteurs ou des Copistes. S. Jerôme nous marque combien dès son temps même les Copistes s'étoient déja donné de liberté à l'égard de l'ancienne Version Grecque. »

» Les varietés qui se trouvent en cet endroit dans les manuscrits de cette Version, pourroient autoriser ce que j'avance ici. Nous voyons dans quelques copies des differences essentielles qui se trouvent modifiées en d'autres exemplaires; & les anciens n'ont pas toujours lû comme nous faisons aujourd'hui. Vraisemblablement ceux qui ont fait ces alterations, voyant que les Patriarches d'après le Déluge avoient, avant que d'être Peres, vécu cent ans de plus qu'il n'est marqué dans le texte Hebreu, auront crû qu'il falloit aussi que les Patriarches qui ont précedé le Déluge eussent vécu cent ans plus qu'il n'est marqué dans le même texte; & l'on sait combien ces sortes de raisonnemens ont fait faire d'additions & d'alterations dans les manuscrits les plus respectables. En un mot, je reçois l'addition du chapitre XI.

» non-seulement pour suivre cette regle dictée par la raison même, qu'entre trois » anciens monumens, je dois adherer aux deux qui sont conformes entre eux, & » me servir de cette conformité, pour expliquer la difference du troisiéme; mais » je la reçois encore, 1°. parce qu'elle peut s'accorder avec le vrai sens du texte Hebreu; 2°. parce qu'elle s'accorde avec le Pentateuque Samaritain, dont l'antiquité » est si certaine, qu'on ne peut le soupçonner d'alteration; 3°. parce que cette addition » est nécessaire pour donner à la Chronologie la juste étenduë qu'exigent les monu-» mens les plus certains de l'histoire ancienne. Au contraire, je rejette l'addi-» tion que l'on trouve au chapitre V. de cette même Version, 1°. parce que cette » addition ne peut s'accorder avec le sens du texte Hebreu; 2°. parce qu'elle est » contraire au manuscrit Samaritain; 3°. parce qu'elle est inutile pour accorder l'E-» criture avec ce que l'histoire prophane a de plus certain. »

» La seconde difficulté roule sur deux chefs: Le premier, que le Pentateuque » Samaritain, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'est pas, comme nous l'avons dit, » conforme au texte Hebreu dans le chapitre V. de la Genese. La difference qui est » d'environ 350. ans, regarde sur-tout l'âge des Patriarches Jared, Mathusalé & » Lamech: ainsi au lieu que le texte Hebreu compte 1656. ans jusqu'au Déluge, » le Samaritain n'en compte à present que 1307. comme on l'a vû par les Canons » qui sont inserés dans ce chapitre. »

» Le second chef de la difficulté ne consiste que dans quelques menuës varietés » qui se trouvent entre le Samaritain & le Grec au chapitre XI. mais trois ou quatre » années de difference sont-elles capables d'arrêter la suite de la Chronologie? Il » n'y a point de proportion entre ces differences qui ont tout l'air de venir des » copistes, & celles que produit l'addition de cent années à la vie de chaque Patriar-» che, dans la régularité desquelles on trouve du dessein. Il seroit à souhaiter que » celles du chapitre V. ne fussent pas plus considerables. »

» Mais si nous sommes contraints d'avoüer qu'il y a aujourd'hui de la diffe-» rence entre l'Hebreu & le Samaritain au chapitre V. de la Genese, on doit nous » accorder que cette difference ne subsistoit pas au temps de S. Jerôme. Cet illustre » Ecrivain (1) qui a marqué exactement les varietés qui se trouvoient entre ces deux » textes, assure qu'ils sont conformes sur le chapitre V. & l'on doit s'en rapporter à » ces témoignages beaucoup plus certains que tous les manuscrits que nous avons » à present; comme il faut recourir à Jules-Africain & à Eusebe pour connoître la » vraye supputation du Grec. »

---

(1) S. Hieronym. in quæstionibus in Genesim. *dit;* In Hebræis & Samaritanorum libris ità scriptum reperi, & vixit Mathusala centum octoginta septem annis, & genuit Lamech, & vixit Mathusala postquam genuit Lamech, septingentis octoginta duobus annis & genuit filios & filias: & vixit Lamech centum octoginta duobus annis, & genuit Noe. *C'est ainsi qu'on lisoit aussi dans ces deux textes au temps d'*Origenes, *comme on le peut voir dans les fragmens des Exaples donnés par le savant Pere de*Montfaucon *pag.*21. *Cependant c'est sur les années de ces deux Patriarches Mathusala & Lamech que roule principalement la difference du Samaritain d'avec le texte Hebreu, & ce sont ces anciens manuscrits de S. Jerôme que l'on suit ici avec raisons parce qu'outre leur antiquité, ils sont bien moins soupçonnés d'alteration, ayant passé par beaucoup moins de mains que les copies posterieures. Ainsi les anciens nous marquent d'une part que les textes Hebreu & Samaritain sont conformes avant le Déluge; ils nous assurent d'un autre côté que le Grec des Septante & le texte Samaritain sont conformes après le Déluge, comme on le peut voir par* Jules Africain *& par* Eusebe in Chronico. *Et c'est ce qu'on a dessein d'établir dans cette dissertation, pour fondement de la conjecture qu'on y propose. Mais je dirai qu'au temps de* George Syncelle *le texte Samaritain étoit déja alteré au Ch. V. de la Genese.*

Je

Je n'entreprendrai point de donner ici le plan de la Chronologie que le Pere *Tournemine* a réformée sur cette conjecture si utile & si vrai-semblable. Lui-même l'a publié dans la nouvelle édition du Commentaire de *Menochius* sur l'Ecriture : je me contente de joindre à cet ouvrage le Canon de la Chronologie sacrée donné par ce Pere.

Je ne prétens pas néanmoins examiner à fond cette grande difficulté, je me contente de la faire sentir, & d'avertir que chacun doit embrasser un parti. Celui du Pentateuque Samaritain m'a paru, comme à bien d'autres, le plus convenable, mais je n'y veux déterminer personne; il me suffit d'avoir marqué ce qui se dit de plus essentiel de part & d'autre. Le peu de personnes qui sont appellées à ces études, savent dans quels auteurs on les doit faire. Le P. *Riccioli* Jesuite a non-seulement rapporté les differens systêmes, mais il a marqué aussi ce qui se disoit pour ou contre; il a même indiqué les voyes de conciliations qu'on avoit prises pour les accorder.

Dirai-je néanmoins qu'on aura de la peine à se déterminer contre le sentiment des Grecs, quand on lira avec attention les ouvrages que le savant Pere *Pezron* a publiés en faveur de leur supputation; il est vrai que les preuves de ce calcul, quoique soutenu déja par *Isaac Vossius*, par le P. *Morin*, & par *Walton* dans ses Dissertations préliminaires de la Polyglotte d'Angleterre, n'ont point empêché que les Chronologistes ne soient restés depuis dans le sentiment de *Scaliger*, du Pere *Petau* & d'*Usserius*, qui a été soutenu par le Pere *Martianay* Benedictin, mais que le Pere *Le Quien* Dominicain a défendu avec beaucoup plus de force, quoiqu'avec moins de pétulance.

Il faut après cela diviser toute la Chronologie en deux especes : la PREMIERE qui est purement historique, range les évenemens dans les temps où l'on a lieu de croire qu'ils sont arrivés. La SECONDE n'est occupée qu'à des discussions qui font voir les raisons qu'on a euës de placer les faits dans un temps plutôt que dans un autre.

Comme la premiere espece est la plus facile & la plus nécessaire; c'est aussi par elle que l'on doit commencer l'étude de la Chronologie. Tous les temps qui se sont écoulés depuis la création du monde jusqu'à present, se doivent partager en differentes parties, qui sont fixées par des époques certaines, & dont tous les Chronologistes conviennent. Cette methode a cet avantage, qu'elle donne à la mémoire une plus grande facilité pour retenir les faits & pour y rapporter tout ce qui se rencontre dans l'histoire. Ces époques pourroient être la création du monde, le Déluge, la fondation du royaume d'Athenes, la premiere Olympiade, le commencement de Rome, l'Ere Chrétienne, le Concile de Nicée, Charles-Magne empereur, la Branche de Bourbon élevée sur le trône. Nous donnons dans un des volumes de cet ouvrage une table des époques qui peut servir de modele pour cette étude.

TABLES CHRONOLOGIQUES.

Il est à propos d'avoir toujours devant les yeux des Tables chronologiques dans lesquelles on trouve les differentes époques, l'origine des nations les plus connuës, & les commencemens de chaque Religion, les Patriarches & les Souverains Pontifes de l'ancien & du nouveau Testament, les Rois & les Empereurs des plus celebres

Royaumes, celles qu'on a tirées de l'hiſtoire univerſelle du P. *Petau* (1) ſont aſſez commodes. L'eſtime qu'on en a faite dans les pays étrangers a donné lieu de les réimprimer plus d'une fois. Elles ſont courtes; & ſi elles étoient claires, il n'en faudroit pas davantage pour ſe repreſenter la ſuite de l'hiſtoire. Il ſemble qu'on doit les préferer à celles du Pere *Pierre de Sainte Catherine* Religieux Feüillant. Ces dernieres ſont à la verité plus amples; mais elles n'ont point la clarté des premieres, & par conſequent elles ſont moins propres pour repreſenter d'un coup d'œil la ſuite des temps, la viciſſitude des empires, & les révolutions qui ſont arrivées dans la Religion. Celles que M. *Roux* fit graver en XVI. grandes planches en 1675. ont eu beaucoup de réputation, dont peut-être elles ſont plus redevables à leur rareté qu'à leur exactitude. L'auteur qui étoit Proteſtant, n'avoit pû s'empêcher d'y inſerer les préjugés de ſa religion, & cela fut cauſe qu'on les ſupprima. Le peu d'exemplaires qui ſont échapés de ce naufrage ont été mis à un prix ſi exceſſif, qu'on peut dire qu'elles ſont hors de l'uſage ordinaire des hommes.

Je crois qu'on me pardonnera de marquer ici que l'étude particuliere que j'ai faite de l'hiſtoire, & les imperfections que j'ai rencontrées dans les tables chronologiques qui ont paru, m'ont engagé à donner un travail plus complet & mieux dirigé, à ce qu'il m'a paru, que ce que j'ai vû en ce genre. Je me réſerve à en donner l'explication dans le chapitre VIII. de cet ouvrage, où l'on verra de quel uſage elles peuvent être dans l'étude de l'hiſtoire, & ce qui les caracteriſe en particulier.

Abregés chronologiques.

Il faut prendre après cela quelque Chronologiſte qui ait marqué exactement les années des grands évenemens. Le *Rationarium Temporum* du Pere *Petau*, ſeroit bon pour cela; mais la Chronologie qui eſt à la fin de ſon livre de la Doctrine des temps, eſt admirable pour ce deſſein. L'on pourroit encore ſe ſervir avantageuſement des annales du monde du Pere *Briet*, & de la Chronologie françoiſe du Pere *Labbe*. Quoique ces ſortes d'ouvrages rebutent ordinairement, parce qu'ils ſont écrits d'une maniere aſſez ſéche, il ne faut pas laiſſer de les repaſſer ſouvent, afin que les époques & les faits qui y ſont marqués, s'impriment dans la mémoire, & ſervent de fondement à l'hiſtoire.

Je ferois ici un plus long détail des Chronologiſtes; mais tout le monde ſait qu'il n'y a rien de meilleur avec le Pere *Petau*, que les Annales d'*Uſſerius*, la Chronique de *Calviſius*, & la Chronologie ſacrée que le Pere *Tournemine* a jointe à ſa nouvelle édition des Commentaires de *Menochius* ſur l'Ecriture Sainte. Ces ouvrages ont une ſi grande réputation parmi les ſavans, qu'on les regarde preſque comme les ſeuls qui puiſſent être ſuivis, ſans crainte de s'écarter beaucoup. On pourroit y ajouter la Chronique de M. le Chevalier *Marsham*, dans laquelle on trouve tout le ſavoir néceſſaire, pour s'acquitter avec honneur d'une pareille entrepriſe. Et ſi les ſingulari-

(1) Elles parurent pour la premiere fois à Pont-à-Mouſſon en 1672. Le célebre Mabre-Cramoiſi, Imprimeur, les réimprima peu après. Les Hollandois les ont depuis publiées plus d'une fois, & la derniere édition eſt celle de Paris de l'an 1708. mais qui eſt remplie d'erreurs groſſieres.

tés qu'il avance l'empêchent souvent d'être pris pour un guide assuré, au moins doit-il être consulté dans les occasions où il a mieux rencontré que les autres. Ceux néanmoins qui se détermineroient pour le calcul des Grecs, pourroient se servir avantageusement du Canon chronologique que le P. *Pezron* a mis à la fin de son livre de l'*Antiquité des temps*, & que nous avons inseré au commencement du III. volume. Ce qu'il y auroit peut-être à réformer n'est pas considérable, & ne préjudicie point à l'œconomie generale de son systême.

La Chronologie des temps qui suivent Jesus-Christ, a été succinctement expliquée par le P. *Petau* & le P. *Labbe*; les Annales du P. *Briet* & la Chronologie de *Calvisius* sont plus étenduës & valent beaucoup mieux qu'un grand nombre de mauvais Chronologistes, dont les noms ne font que charger inutilement la mémoire, & ne servent tout au plus qu'à montrer qu'on desiroit depuis deux siecles de corriger la Chronologie, sans qu'on eût encore trouvé le moyen de le faire. Mais je ne sçaurois trop répeter, que si on veut faire des études justes & solides en ce genre, il faut lire peu d'auteurs & réflechir beaucoup. Je crois que pour le sentiment des Grecs, on pourroit se contenter de *Vossius* & du P. *Pezron*, & que pour le calcul des Hebreux, il suffiroit, après avoir lû les deux Traités du Pere *Le Quien*, de s'attacher au Pere *Petau*, au Pere *Labbe*, à *Calvisius*, à *Usserius*, ou à quelqu'un de ceux que nous avons indiqués. J'avouërai néanmoins que je me déterminerois pour *Usserius*, qui, sans se jetter dans une érudition dégoutante & embarassée, joint quelquefois à son discours la preuve des évenemens, dont les époques peuvent être contestées, & qui se sert autant qu'il peut des termes mêmes des auteurs originaux qu'il cite exactement.

Les discussions chronologiques ne sont propres qu'aux personnes qui veulent faire une étude particuliere de cette science. Ceux qui sont dans ce dessein savent beaucoup mieux que moi que ces matieres si épineuses ont été examinées par les plus habiles Chronologistes ; comme pourroit être Joseph *Scaliger* dans son bel ouvrage de la Correction des temps. Le P. *Petau* dans son *Rationarium temporum*, & dans ce livre admirable de la Doctrine des Temps, où il traite avec un grand savoir de tout ce qui regarde l'ancienne chronologie. On doit y joindre ce qu'en ont dit *Usserius* dans sa Chronologie Sacrée, qui est à la fin de ses Annales de l'édition de Paris; M. *Lancelot*, M. le Chevalier *Marsham* dans sa Chronique; *Selden* & M. *Prideaux* dans leurs observations sur les Marbres d'Arondel; *Samuel Petit* dans ses Eclogues chronologiques; Robert *Bayle* dans sa Chronologie; M. le Cardinal *Noris* dans ses Epoques Syro-Macédoniennes. Tous ces auteurs qui ont eû une grande érudition & du jugement, doivent être préferés à *Salian*, à *Torniel* & à *Harvillæus* qui ne répondent point assez par leur capacité à la bonne opinion que fait naître la grosseur de leurs ouvrages.

Principes de la Chronologie.

Cette science est fondée sur des principes assez certains, ou du moins très-probables; & qu'il est bon de connoître pour s'en servir dans l'occasion. Ces principes sont I. Le témoignage des auteurs judicieux. II. Les observations astronomiques. III. Les époques dont tous les Chronologistes conviennent, quoiqu'elles soient arbitraires.

Des exemples ou des réflexions sur ces principes les éclairciront & en feront voir l'utilité.

La Chronologie aussi-bien que l'histoire ne consiste que dans l'arrangement des faits & des actions éclatantes : c'est pourquoi elle est appuyée principalement sur l'autorité. Quoique cette autorité ne puisse pas faire une démonstration par elle-même, il y auroit souvent de la folie à la rejetter. Nous savons, par exemple, sur le seul témoignage des historiens, qu'on a célebré autrefois dans la Grece des Jeux Olympiques, qui se renouvelloient tous les quatre ans ; & nous ne sommes pas moins assurés de ce fait, que si nous l'avions vû nous-mêmes.

Mais par rapport à la Chronologie, l'autorité peut se trouver seule, ou accompagnée de quelque caractere astronomique. Elle est seule, quand les historiens, sans nous donner d'autres preuves, disent qu'un fait s'est passé dans un certain temps, par exemple, que Tarquin a été chassé de Rome l'an 244. de la fondation de cette ville : & dans ces occasions toute la preuve qu'on peut avoir d'un fait, n'est appuyée que sur l'autorité. Mais quelquefois l'autorité se trouve accompagnée de caracteres astronomiques, comme sont les conjonctions des planettes, les éclipses de lune ou de soleil ; & pour lors on juge moins sur l'autorité des historiens, que sur les observations astronomiques ; & c'est le second des principes que nous voulons établir.

Nous avons dans l'antiquité plusieurs faits dont l'époque se vérifie plus par des observations astronomiques, que par le témoignage des historiens. Tout le VIII. livre de la Doctrine des temps du P. *Petau* est employé à développer l'usage qu'on peut faire de ce principe dans la Chronologie. On peut rapporter à cette preuve l'observation des féries, qui sert infiniment à ranger un grand nombre de faits, dont tous les historiens ne conviennent pas. Nous avons dans l'histoire du XVI. siecle un évenement célebre qui pourra justifier la vérité de ce principe: c'est la fameuse bataille de Cerisoles. Il y a eû jusqu'à present autant d'incertitude sur le jour de cette bataille, qu'on étoit certain de son heureux succès. Et peut-être en auroit-on disputé dans la suite plus qu'on n'a fait jusqu'ici, si un savant ne s'étoit appliqué à en rechercher l'époque par la voye que nous venons de marquer. Voici donc comme en parle le P. *du Londel* dans (1) la préface de ses Fastes : *La bataille de Cerisolles fit autant de bruit au siecle passé, que de nos jours celles de Staffarde & de la Marsaille, pas un historien ne l'a oubliée : mais Du Bellay, Beaucaire, Fourquevaux la mettent l'onziéme d'Avril, Raynaldi le dix, Paul Jove, Mezeray & quelques autres le quinze ; elle doit être le quatorze, qui étoit le lendemain de Pâques.*

Le troisiéme principe qui sert de fondement à la Chronologie, sont les époques arbitraires, dont les historiens conviennent entr'eux. Il n'y avoit rien, par exemple, qui pût obliger de prendre pour époque le commencement du regne de Nabonassar, qui précede l'Ere vulgaire de 747. ans. Cependant, comme quelques historiens en sont convenus, cette époque peut servir de principe pour découvrir le temps de plusieurs évenemens. Il en est de même de l'Ere d'Athenes, des Olympiades, du regne des

---

(1) Le Pere du Londel Préface des Fastes des Maisons d'Orléans & de Bourbon.

Princes, des Consulats, de l'époque de Jesus-Christ, de l'Ere d'Espagne (1) qui devance l'Ere Chrétienne de XXXVIII. ans; de l'Ere de Dioclétien (2) dont se servent encore les Ethiopiens, & d'un grand nombre d'autres qui ont été fort en usage autrefois. Mais il faut prendre garde que l'Ere Chrétienne, quoiqu'inventée dans le VI. (3) siecle, n'a été cependant usitée que dans le VIII. C'est par là qu'on peut convaincre de faux une infinité de pieces : par exemple, la lettre qu'on suppose écrite par la Sainte Vierge à l'Eglise de Messine, dattée ainsi, *de l'an de mon Fils :* ce qui est une impertinence dont *Melchior Inchoffer*, Jesuite, n'a pas laissé de faire l'apologie. Je ne puis disconvenir cependant qu'il n'y ait des pieces ausquelles on a ajoûté après coup la datte de l'Ere Chrétienne. Mais elles sont quelquefois reconnoissables par d'autres caracteres, que l'usage fait bien mieux appercevoir que toutes les regles qu'on en pourroit donner.

Il faut observer une chose à laquelle on ne fait point assez d'attention dans l'usage de ces époques arbitraires; & ce manque de réflexion fait tomber ordinairement dans l'erreur. C'est qu'elles ne commencent pas toutes dans le même temps; mais en differens mois de l'année; ainsi il faut les réduire aux années Juliennes, c'est-à-dire, à celles qui commencent au premier Janvier. On peut aussi rapporter aux époques arbitraires, les Olympiades & les Consulats, dont les premieres servent à regler l'histoire Grecque, & presque toute l'histoire d'Orient; & les Consulats sont d'un grand usage pour l'histoire d'Occident.

Je passe beaucoup d'autres observations sur les principes de la Chronologie, qui se trouveront expliqués dans le *Rationarium Temporum* du P. *Petau*; dans son ouvrage de la doctrine des temps, & surtout dans les préliminaires du second volume, & au commencement de la Critique des Annales du Cardinal *Baronius* par le P. *Pagi*. Mais l'ouvrage de *Strauchius* sur les Discussions Chronologiques me paroît un des plus esti-

---

(1) L'Ere d'Espagne commence XXXVIII. ans avant l'Ere Chrétienne, IV. ans après la mort de Cesar, lorsqu'Auguste, Marc-Antoine & Lepidus ayant vaincu Brutus & Cassius partagerent entr'eux les provinces de l'Empire. Julien Archevêque de Tolede marque dans son Livre III. contre les Juifs, le temps de cette époque. *Annorum numerus à tempore Nativitatis Christi in promptu est unicuique, & scire si volet, & supputare si placet, assumptis scilicet annis secundùm Eram, ab ipsa Domini incarnatione. Era enim inventa est antè XXXVIII. annos, quàm Christus nasceretur.*

Quelques auteurs avoient crû que le terme AERA qu'on trouve dans plusieurs inscriptions d'Espagne, étoit l'abregé de ces paroles, *Annus Erat Augusti*. Mais ce terme se trouve très-souvent écrir par celui d'ERA. Or les anciens disent qu'il signifie le nombre, *numerus. Æra vel Era, id est numerus.*, dit *Isidore* dans son Glossaire, & *Fauste* Evêque de Riez *libr. de Spirit. Sancto*, dit *Æra, sive supputatio*. L'Ere d'Espagne sert pour route l'histoire de ce royaume; elle est en usage dans les Conciles, dans les Actes & dans les Historiens; elle ne fur abolie dans le royaumed'Arragon qu'en 1369. dans la Castille qu'en 1384. & dans le Portugal qu'en 1415.

(2) L'Ere de Dioclétien commence l'an 284. de l'Ere Chrétienne, parce que cette année Dioclétien & Maximien commencerent à persécuter les Chrétiens, & firent un si grand nombre de Martyrs, que les fideles, en mémoire de leur fureur, prirent ce temps comme une époque, nommée aussi l'Ere des Martyrs, l'Ere de la persécution, l'Ere de la grace, & quelquefois l'Ere des Coptes. Plusieurs auteurs s'en sont servis, entr'autres S. Epiphane, S. Ambroise, Evagrius, le vénérable Bede, Herman le racourci (*Contractus*) Eutychius, Elmacin, & quelques anciens Conciles. Les Ethiopiens qui s'en servent encore aujourd'hui la commencent le 29. Aoûr de l'an 283.

(3) Denis le Petit (*Dionysius exiguus*) qui vivoit sous Justinien vers l'an 530. voulut se servir de l'Ere vulgaire qu'il faisoit commencer à la naissance de Jesus-Christ. Mais cela ne fur point suivi jusqu'au commencement du VIII. siecle que le vénérable Bede la voulut introduire dans l'histoire. Il paroît cependant que les premiers monumens où l'on rrouve cette maniere de compter sonr du milieu du VIII. siecle. *Ejus tamen* (*Æræ Incarnationis* dit le P. Pagi, *in Periodo Græco-Romanâ*) *mentionem invenio in diplomate à Carlomanno dato, in quo memoratur incarnationis annus 742. ut videre est in Capitularibus Regum Francorum ab eruditissimo Baluzio publicatis.* Avant cela on se servoit de la supputation des Grecs & des Romains par les Olympiades & par les Consuls, ou même par les années du regne de chaque Souverain, hors les Egyptiens qui se sont servis dans le IV. siecle de l'époque de Dioclétien, & les Espagnols qui avoient une Ere particuliere. Les époques des autres narions varient selon le goût de la nation même ou de l'historien.

mables. Il a renfermé dans un petit volume, tout ce que les autres avoient dit avec beaucoup d'étenduë : il est clair & succinct, sans être obscur. J'avouërai cependant qu'il donne quelquefois dans la minutie, & qu'il est en défaut sur quelques endroits, où il prépare une belle difficulté qu'il ne résout pas. Mais cela lui arrive rarement, & ne peut faire aucun tort à la solidité de son ouvrage. Enfin si l'on vouloit quelque chose de plus précis & de moins embarrassé, on pourroit s'en tenir à la seconde partie du *Rationarium Temporum* du P. *Petau.* Ce livre suffit pour avoir une idée des principes, & n'engage pas dans de grandes discussions. Ceux qui auroient les Institutions Chronologiques de *Beveregius* pourroient s'en servir. Elles sont claires & méthodiques, sans être chargées d'une érudition obscure & fastueuse. Il est fâcheux que ce livre ne soit pas plus commun parmi nous, & qu'il ne soit connu que d'un petit nombre de savans.

CHAPITRE V.

De l'usage des Chroniques & des Histoires universelles.

ON devroit être épouvanté par le grand nombre de Chroniques & d'Histoires universelles que nous avons citées dans le Catalogue qui est à la fin de cet ouvrage, si l'on étoit obligé de les lire toutes pour s'instruire de la Chronologie.

Comme il est rare de voir les Chronologistes se réünir dans le même systême, ce seroit se jetter dans la plus étrange de toutes les confusions, que de se charger de lectures si immenses, & quelquefois si opposées. Nous avons déja insinué que, pour réüssir dans cette partie de l'Histoire, il faut lire peu, mais attentivement, supputer beaucoup, & ne consulter plusieurs auteurs que dans le besoin. On s'expose, en voulant tout examiner, aux dégouts que produisent les répetitions des mêmes faits, que l'on trouve dans toutes nos Chroniques. A l'exception de cinq ou six auteurs originaux en ce genre, les autres sont ou de serviles copistes, ou des compilateurs peu exacts. Il ne faut pas néanmoins mépriser leur grand nombre, ils peuvent avoir leur utilité quand on sait s'en servir à propos. Ils méritent plus ou moins d'attention selon le temps où ils ont écrit, & selon la maniere dont ils le font.

Ceux qui ont vécu dans les premiers siecles de l'Eglise, mais surtout les Grecs sont les plus considérables. Les fragmens des anciens auteurs, ou les listes des Rois & des Souverains qu'ils nous ont conservées, rendent leurs ouvrages précieux. On retrouveroit dans *Eusebe*, dans le *Syncelle*, & dans les *Fastes de Sicile* une partie de la Chronique de *Jules Africain*, qui avoit copié ou dépouillé les Historiens originaux de diverses nations, que nous avons perdus. L'usage qu'on en peut faire ne va gueres au de-là. Il est vrai qu'ils n'ont pas toujours été également exacts; mais on peut les redresser en les comparant ensemble, ou avec les auteurs originaux qui nous restent aujourd'hui. Le *George Syncelle* nous a particulierement donné pour l'histoire d'Egypte des Dynasties ou des suites de Rois, & pour peu que nous eussions encore quelqu'autre secours,

jetteroient de grandes lumieres ſur cette hiſtoire, l'une des plus curieuſes, mais en même temps l'une des plus obſcure de toute l'antiquité.

Les ſiecles poſtérieurs depuis le VI. juſqu'au XVI. nous fourniſſent un ſi grand nombre de Chroniques générales & particulieres, qu'il ſemble que ce fût la ſeule eſpece d'hiſtoire que l'on connût alors. C'eſt à quoi ſe réduiſoit le plus ſouvent toute la capacité des Hiſtoriens; je doute même que ces écrivains pûſſent faire davantage dans les circonſtances où ils ſe trouvoient. La plûpart des perſonnes de la Cour qui avoient connoiſſance du gouvernement & des intrigues du miniſtere, vivoient dans l'ignorance. La littérature étoit releguée dans les Monaſteres, où ceux qui la cultivoient, conſervoient une ſimplicité d'eſprit plus grande quelquefois que la ſimplicité de leurs mœurs. On ne pouvoit donc en attendre que des Chroniques fort ſimples, capables ſeulement de marquer les faits publics, dont ils obmettoient même les circonſtances les plus curieuſes, ou les motifs ſecrets qui leur étoient également cachés. C'eſt ainſi que s'eſt conſervée toute l'hiſtoire du moyen âge. *Sigebert*, *Freculphe*, *Hugue de Fleury*, *Honoré d'Autun*, *Herman le Racourci*, l'Abbé d'*Urſperg*, le Moine *Alberic*, & tant d'autres que nous avons cités, tiennent lieu des hiſtoriens qui manquent pour ces temps-là. L'on a même l'avantage de voir que ſi ces auteurs nous préſentent une hiſtoire ſéche & peu ſatisfaiſante, au moins eſt-elle exempte de ces paſſions vives qui obſcurciſſent la verité des faits par des réflexions malignes ou intereſſées.

Ces ouvrages ne tiennent pas ſeulement lieu d'une Hiſtoire univerſelle du monde dans les temps où leurs auteurs ont véçu, ils ſervent encore à l'Hiſtoire particuliere de leur patrie. L'amour que l'on a pour elle, fait qu'ordinairement on l'étudie avec plus de ſoin; on cherche même dans les Hiſtoires générales à tout rapporter, autant qu'il eſt poſſible, à ſa propre nation. Auſſi les ſavans qui ont connu de quel uſage les Chroniques & les Hiſtoires univerſelles peuvent être dans les Hiſtoires particulieres de chaque nation, n'ont pas manqué de les y appliquer. C'eſt ainſi que *Freher*, *Piſtorius*, *Urſtiſius*, *Meibomius*, & M. de *Leibnitz* ont inſeré dans leurs collections des Hiſtoriens d'Allemagne, des Chroniques générales faites par des auteurs Allemands; & Meſſieurs *du Cheſne* ont fait entrer dans leurs Hiſtoriens de France les Chroniques générales des auteurs de notre nation.

On peut même aller plus loin, & l'on prouveroit aiſément qu'on y retrouve des époques obmiſes par nos Hiſtoriens, qui ont été ſouvent moins attentifs à marquer les temps précis d'un évenement, qu'à en déveloper toutes les circonſtances & toute la ſuite. Combien n'y voit-on pas encore de faits ſinguliers qui peuvent ſervir à l'hiſtoire des grands hommes, dont la vie ou les actions les plus éclatantes ſeroient peut-être inconnuës, ſi une Chronique, peu utile d'ailleurs, ne les avoit conſervées?

Plus on en tire d'utilité, plus il faut être en garde contre leurs défauts. Si l'avantage public a porté leurs auteurs à écrire ce qui s'eſt paſſé de leur temps, la vanité les a ſouvent engagés à faire de gros volumes. Le peu de ſecours qu'ils avoient pour l'étude des ſiecles les plus reculés, a fait qu'ils ont copié, ſans goût & ſans diſcernement, deux ou trois Chroniques qui avoient paru avant eux. On remedie aiſément à ce défaut, en abandonnant ce que ces auteurs ont écrit ſeulement ſur la foi d'autrui ſans examen & ſans diſcuſſion. Cependant il ne leur eſt pas toujours arrivé de copier ſimplement des

Chroniques plus anciennes : ils ont voulu se distinguer par quelques additions, qui ne doivent être considerées qu'à proportion du caractere de leurs auteurs. Un Moine y étale toujours le prétendu mérite de son Ordre; à peine trouve-t-il de grands hommes en d'autres Societés. Il est rare, si c'est un Evêque, qu'il n'y parle point de la fondation & de l'histoire de son Eglise. Si c'est un homme de goût (mais qu'il s'en trouve peu dans ces temps-là !) il écrit d'une maniere claire, nette & précise, comme a fait *Lambert d'Achaffenbourg*; auteur également éloigné d'une ignorante [1] sécheresse & d'une fade crédulité. Un homme instruit du gouvernement ne manque jamais d'inserer dans sa Chronique des faits qui font connoître le droit public de sa nation. C'est de là que les écrivains d'Allemagne tirent la plus grande partie du droit public. C'est par-là qu'ils en remarquent les diverses variations ; & c'est la voye que nous devrions prendre nous-mêmes, si nous étions en France aussi attentifs à cette partie de notre Histoire que l'ont été les Allemands, qui nous surpasseront toujours en ce point.

Enfin l'on a le malheur d'y trouver souvent le mauvais goût du siecle où ces ouvrages ont été faits. Il y a des temps où tout étoit bon. Un faux miracle que l'on confondoit avec un miracle véritable, une vision ridicule, un fait apocrife, mais extraordinaire, une impertinente révelation, qui faisoit tort à celle qui étoit émanée de l'Esprit saint, étoient souvent un ragoût pour les ames dévotes ; cela servoit même quelquefois de fondement à la pieté des fideles.

Nos anciens Chroniqueurs ne croyoient se rendre recommandables qu'en rapportant un grand nombre de ces sortes de faits. Mais plus scrupuleux aujourd'hui sur notre culte & sur l'objet, aussi-bien que sur les motifs de notre croyance, nous souhaiterions que ces faits, la honte de notre histoire, pussent être effacés de la mémoire des hommes. Nous sommes néanmoins obligés de faire bonne contenance, en essuyant les reproches qui nous en sont faits de la part de nos ennemis, qui ne cessent de nous opposer tous les jours ces grotesques preuves, lesquelles dans des siecles moins éclairés que le nôtre, ont été souvent appliquées à nos dogmes les plus respectables. Le meilleur parti est d'abandonner à une impitoyable, mais veritable critique, la Chronique & le Chroniqueur.

Les contradictions de nos Chroniques sur un même fait, sont encore un défaut que l'on peut reprocher à leurs auteurs, qui auroient dû se distinguer par leur exactitude & leur uniformité, marque certaine des verités historiques. Mais on doit, pour parer à cet inconvenient, discuter la nature du fait par le caractere de l'auteur qui le rapporte. Ainsi trouve-t-on de la difference ou dans l'époque, ou dans les circonstances d'un fait arrivé en Allemagne, le préjugé est pour l'auteur Allemand, que l'on doit présumer être mieux instruit que l'auteur François ; comme ce dernier est plutôt crû sur un fait de notre histoire, que l'auteur Anglois avec lequel il ne s'accorde point : ainsi une verité historique du IX. siecle se trouve-t-elle contestée, l'auteur du IX. & X. siecle doit être preferé à un auteur du XII. & XIII. siecle. Cette regle, quoique generale, ne laisseroit pas de souffrir quelque exception ; mais elle ne se doit faire

(1) *Equidem miror in sæculo tam barbaro tantam hominis & in loquendo puritatem & in temporum putatione solertiam fuisse.* Ita de Lamberto Schaffnaburgensi Joseph Scaliger de emendatione temporum.

qu'en

qu'en faveur des lumieres & des soins que l'auteur posterieur auroit pris pour discuter un fait, auquel la crédulité de quelques Historiens auroit donné cours.

Deux observations nous empêcheront encore de nous tromper dans l'examen de ces Chroniques. Comme on trouve beaucoup de differences soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés de celles qu'on attribuë à un même auteur, il ne faut pas toujours croire que les plus amples soient toutes de ceux dont elles portent le nom. *Tite-Live*, *Trogue Pompée*, & *Dion* ne nous ont fait que trop sentir que l'on a quelquefois abregé les meilleures histoires; leurs abbréviateurs les ont voulu dépoüiller des circonstances trop détaillées, qui ne s'accommodent point souvent avec la vivacité d'un lecteur impatient. Mais les Chroniques, aussi-bien que les Martyrologes, se sont ordinairement grossies peu à peu. C'est le sort de cette espece de livres d'usages, qui n'étant composés que pour représenter d'un coup d'œil un grand nombre de faits particuliers, sont d'autant plus utiles, qu'on peut y trouver une plus grande varieté. C'est ainsi qu'on a augmenté les Chroniques de *Prosper*, d'*Isidore de Seville*, d'*Herman le Racourci*, d'*Otton de Frisingue*, & de plusieurs autres, dont les éditions ou les manuscrits les moins amples passent communément pour originaux, & méritent par-là plus de croyance & d'autorité.

Il y a une autre sorte d'additions qui n'est pas inserée dans le texte, mais qui se trouve à la suite des Chroniques. Elles ne sont dignes d'attention qu'autant qu'on peut compter sur les lumieres, le discernement & le soin de leurs auteurs. Si l'on estime les continuations que *S. Jerôme* & *Prosper* ont jointes à la Chronique d'*Eusebe*, à peine regarde-t-on celle de *Palmerius* : & quoique l'on préfere à *Guillaume de Nangis* son continuateur, parce qu'on y trouve plus de goût & de jugement ; l'on ne fait que peu de cas des additions qui ont été jointes à *Vincent de Beauvais* & à *Philippe de Bergame*, plus fastidieuses encore que les ouvrages de ces fades compilateurs.

Comme les Chroniques modernes sont en plus grand nombre que les anciennes, elles demandent que nous les discutions avec plus d'étenduë. La chronologie qui avoit été fort incertaine jusqu'au milieu du XVI. siecle, se débroüilla insensiblement par les moyens que l'on prit alors de rendre raison de toutes les époques, & de marquer pourquoi on plaçoit un fait dans un temps plutôt que dans un autre. Beaucoup d'auteurs ont travaillé sur ce sujet, mais peu y ont réussi. Nous avons parlé dans le chapitre précedent de ceux qui ont traité des discussions chronologiques, nous disons ici quelque chose des autres que nous rapportons à 4. Classes; sçavoir, I. Les *Abregés Chronologiques de l'histoire universelle*, II. Les *Chroniques* qui ne traitent que *des anciens temps*. III. *Celles* qui embrassent toute l'histoire tant *ancienne* que *moderne*. IV. Enfin celles où il n'est parlé que de *quelques siecles*, ou de *plusieurs années*.

PREMIERE CLASSE.

Je joins dans cette premiere Classe les abregés d'histoire universelle, & les Chroniques abregées. Qu'on ne croye pas néanmoins que je veuille faire ici une exacte discussion de tout ce que nous en avons. C'est encore beaucoup que de marquer l'usage qu'on peut faire des principaux; & l'on verra qu'il en est peu, ausquels on puisse s'en rapporter entierement.

La Chronique de *Carion* eſt une des premieres qui ait paru. L'auteur qui étoit le maître de *Melanchton*, en fit l'eſſai en langue Allemande, & le communiqua à ſon éleve. Celui-ci peu ſatisfait de cette ébauche, refondit l'ouvrage, & eut le déſintereſſement de le faire imprimer ſous le nom de ſon maître. *Melanchton* & *Peucer* le continuerent depuis; mais outre que la clarté n'en fait pas toujours le caractere, elle manque dans une partie eſſentielle, qui eſt l'exactitude de la Chronologie. Ainſi je crois qu'on peut s'en épargner la lecture. *Sleidan* qui fit paroître ſon abregé ſous le titre de l'hiſtoire des quatre Monarchies, a merité d'avoir d'illuſtres commentateurs, dont il eſt plus redevable à ſa maniere d'écrire élegante & polie, qu'à l'exactitude de ſon hiſtoire, & à la juſteſſe de ſa chronologie, qu'on y trouve à peine marquée. *Meibomius*, *Xylander*, *Strauchius*, & *M. Schurzfleiſch* n'ont pas ſuppléé à la ſechereſſe & au vuide qui y regne dans les premiers temps. Il faut avoüer auſſi que quand on veut embraſſer tous les ſiecles, comme a fait *Sleidan*, il eſt difficile de donner quelque choſe d'exact dans un auſſi petit volume que le ſien. C'eſt donc encore un livre dont on peut ſe paſſer aiſément. *Conſtantin Phrygion*, *Chreſtien Maſſé* de Cambrai, & Jean *Lucide*, dont les ouvrages ont paru avant le milieu du XVI. ſiecle, nous montrent combien il eſt aiſé de faire mal en ce genre de litterature, où l'on ne peut réuſſir qu'avec un grand goût & beaucoup de critique; au lieu qu'ils ont copié indifferemment tout ce qui ſe trouvoit dans les auteurs qui les ont precedés.

La rareté du diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle que *Ferentilli* fit paroître en Italien à Veniſe en 1572. n'en fait pas le mérite, & ce ſeroit s'y prendre mal que de conſeiller un ouvrage qu'il ſeroit aſſez difficile de trouver dans le commerce de la Librairie. Ceux donc qui aiment la langue Italienne, trouveront plus de ſatisfaction dans la Chronologie abregée que *Sanſovino*, l'un des plus laborieux écrivains d'Italie, publia en 1580. dans celle de *Gaſpar Bugati*, donnée en 1571. & dans le *Tarcagnota*; mais dirai-je que cette ſcience n'avoit pas encore été amenée au point de vrai-ſemblance où nous l'avons vûë depuis. *Burcholcer*, dont la Chronologie eſt aujourd'hui preſque oubliée, n'a pas laiſſé d'avoir dans notre ſiecle quelque ſorte de réputation. *M. Chevreau*, capable lui-même par un goût exquis & par une profonde litterature, de réuſſir mieux que perſonne dans ce genre d'étude, avouë dans ſon Hiſtoire du monde, qu'il a ſuivi la ſupputation de cet auteur. Mais heureuſement nous pouvons nous en paſſer, comme de bien d'autres. Des differentes éditions que nous avons de l'abregé d'Hiſtoire univerſelle de *Jean Cluvier*, celle de 1672. eſt inconteſtablement la meilleure; cet ouvrage ne doit pas être négligé par ceux qui le trouveront. Il eſt fait avec ſoin; la chronologie qu'on y a marquée aſſez exactement, n'y répand point la ſechereſſe, compagne ordinaire de cette ſcience. Il détaille les faits avec toute l'étenduë qu'on peut ſouhaiter dans un abregé. Et l'on doit remarquer ſur-tout que depuis le VIII. ſiecle de l'Ere chrétienne, il eſt plus exact qu'aucun autre à déveloper les affaires de l'Empire d'Allemagne, auſſi-bien que *Chriſtianus Matthias*. Mais ce dernier qui s'aviſe de mettre dans ſon Theâtre hiſtorique autant de morale que d'hiſtoire, n'a pas ſi bien réuſſi dans les premiers ſiecles. Je compare l'abregé de *Turſelin* à celui de *Sleidan*. Une belle latinité le doit faire eſtimer des puriſtes; mais il ne ſera pas toujours ſuivi de ceux qui veulent que la verité hiſtorique ſoit jointe à la vrai-ſemblance de la chro-

nologie. Le nouveau Traducteur qui l'a donné depuis quelques années en François, n'a pas remedié à ce défaut par de longues notes, dont il a revêtu le texte de ſon auteur. Le Pere *Petau* eſt le premier qui a perfectionné ces ſortes d'abregés. Celui qu'il publia pour la premiere fois en 1632. eſt en partie extrait de ſon grand & ſavant ouvrage de la Doctrine des temps. Quoiqu'il ſoit peut-être trop ſuccinct ſur l'ancienne hiſtoire, il ne laiſſe pas de donner toujours à la marge de ſon livre la preuve des faits qu'il rapporte. Il a même pour une plus grande clarté, diſtingué par des chapitres particuliers, les differentes natures d'hiſtoires, Sacrée, Profane, Aſſyrienne, Grecque & Romaine. La ſeconde partie qui commence à l'Ere chrétienne, eſt écrite avec un peu plus de détail. Mais ce qui lui donne un mérite que les autres n'ont pas, eſt d'avoir renvoyé à la fin de ſon ouvrage quatre livres de diſcuſſions chronologiques, qui peuvent ſervir d'introduction à l'étude de cette ſcience. Il y a peu d'abregé qui ait été plus ſouvent imprimé & traduit que celui du Pere *Petau*, comme on le verra dans le catalogue qui eſt à la fin de cet ouvrage; ainſi il me ſuffit de marquer à preſent que l'édition de M. *Perizonius* qui parut in-octavo à Leyde en 1710. eſt la plus correcte, la plus belle & la plus ample. Les lumieres que le P. *Petau* a répanduës dans la chronologie, ont influé dans les divers abregés que nous avons eu depuis. Celui que le P. *Labbe* fit paroître en François l'an 1666. eſt fort eſtimé. Ce Pere qui ſavoit ſuperficiellement beaucoup de choſes, a mieux réuſſi dans cet ouvrage que dans beaucoup d'autres qu'il a entrepris; quoique le P. *Petau* lui eût frayé le chemin, il n'a pas laiſſé de l'abandonner ſur la ſupputation des temps, pour ſuivre le P. *Briet* qui augmente 70. ans à la chronologie du P. *Petau*. Le P. *Labbe* & le P. *Briet* ſe ſont plus étendus ſur l'ancienne hiſtoire, & ont donné une juſte proportion au détail qu'ils ont fait de l'hiſtoire moderne. Mais dirai-je que ce dernier, pour vouloir faire le politique, ſe jette quelquefois dans des réflexions qui ne conviennent ni à un abbréviateur, qui ne doit donner aucun eſſor à ſon imagination; ni à un vrai François, qui doit avoir à cœur les droits de la nation, & reſpecter même juſqu'aux cendres de ſes Rois. *Le premier Février* (1) 1328. dit-il, *le Roy Charles-le-Bel mourut de maladie au Château de Vincennes. âgé de 34. ans, dont il en avoit regné ſept. La Reine qu'il avoit laiſſée enceinte, accoucha d'une fille. Ainſi manqua la famille ſi nombreuſe de Philippe-le-Bel; punition qu'il s'étoit attirée pour avoir perſecuté le Pape Boniface VIII. comme lui avoit prédit le ſaint Evêque Pierre Maurice.* Il lui eſt échapé quelques autres réflexions de cette nature contre les Têtes couronnées, contre le Chancelier de l'Hôpital, & d'autres grands hommes, qu'il prend plaiſir à maltraiter. Mais pour revenir à ce qui nous a le plus touché, ne pourroit-on pas dire, par une réflexion contraire, mais plus juſte, que le Pape Boniface VIII. n'a fini de la maniere furieuſe & déſeſperée que rapporte l'hiſtoire, que pour avoir excedé les bornes de ſon pouvoir, en agiſſant contre Philippe-le-Bel, & en manquant de reconnoiſſance à l'égard du Royaume de France. L'hiſtoire Eccleſiaſtique & politique d'*Hornius*, quoi-

(1) *Kalendis Februarii obiit in caſtro Vincennarum Carolus Pulcher, ex morbo ætatis 34. regni 7. vir liberalis ac prudens, ſuiſque chariſſimus. Gravidam reliquit uxorem, ſed quæ mox filiam peperit, ſicque defecit Philippi Pulchri tanta familia, ob vexatum Bonifacium. ſicut ei vir Sanctiſſimus Mauriacenſis Epiſcopus præcinuerat, quem falſum non fuiſſe vatem, hic annus docuit.* Philipp. Briet annales mundi ad annum 1328.

que succincte, renferme des endroits curieux & assez détaillés. L'abregé de *Huberus* est d'une assez bonne main; l'auteur avoit beaucoup lû, & son histoire civile n'est pas à mépriser. L'Introduction de M. *Frederic Spanheim*, frere d'*Ezechiel*, contient beaucoup plus d'histoire sacrée que de profane, L'auteur qui étoit aussi grand Theologien, que son frere Ezechiel étoit habile Antiquaire, y a fait connoître son savoir, sa critique & son discernement; & quoique son ouvrage soit plus étendu que ne l'est un abregé, il se peut lire néanmoins plus d'une fois avec beaucoup d'utilité. Des trois parties qui composent le discours de M. *Bossuet* sur l'histoire universelle, celle qui regarde la Chronologie est la moins considerable. C'est comme un torrent qui laisse à peine le temps de voir passer ses eaux. Sa Chronologie copiée sur celle d'*Usserius*, est bien moins estimée qu'un systême que l'auteur auroit formé lui-même sur la lecture des originaux : mais cet ouvrage s'est fait considerer par les réflexions solides qui en font la partie la plus essentielle. Celles qui traitent de la Religion, sont d'un profond Theologien, qui sait manier avec avantage tous les évenemens de la vie, qui cherche à tirer quelque profit des faits les plus extraordinaires, & qui trouve une providence divine dans ceux où les esprits ordinaires auroient quelquefois de la peine à remarquer les traces d'une prudence humaine. Enfin les refléxions qui regardent la vicissitude des empires, sont d'un homme versé dans l'histoire & dans les principes de la plus sage politique. On y trouve de grandes vûës, qui donnent lieu à un esprit juste de faire usage de toutes les histoires, soit pour le gouvernement, soit pour la conduite particuliere de la vie. M. de *Lélevel* qui a voulu dans ses entretiens sur l'histoire de l'Univers imiter ce prélat, nous montre par les refléxions légeres & communes, qu'il a cousuës avec un certain nombre de faits, que souvent un excellent original peut faire de fort mauvais copistes.

L'histoire universelle de *M. Cellarius*, quoique fort abregée, fait honneur au savoir & aux discernement de son auteur, l'un des plus habiles & des plus judicieux écrivains d'Allemagne. M. *Krank* professeur d'histoire à Breslau en Silesie, publia en 1709. un des abregés les plus justes & les plus exacts qui ait encore paru. Il a soin non seulement de marquer la Chronologie de chaque évenement; mais persuadé que ces sortes d'abregés ne sont proprement que des indices, qui rappellent à l'esprit les faits déja connus, ou qui donnent une idée générale des histoires qu'on doit apprendre dans un plus grand détail, il s'attache à marquer au bas des pages, les auteurs anciens & modernes, par lesquels on peut approfondir chaque partie d'histoire. Il est le premier, à ce que j'ai pû voir, qui ait suivi cette méthode. Mais est-il rien de plus utile pour former un lecteur, qui ne sait quelquefois où prendre le détail & la discussion des faits qu'indique un abbréviateur? Enfin M. l'Abbé *Dupin* a publié un abregé de l'histoire prophane, qui fait moins connoître son discernement que la varieté de ses lectures & de son travail. Il a eu soin dans la juste étenduë qu'il lui a donnée, de joindre la chronologie des principaux évenemens, & d'instruire de tout ce qui est necessaire pour commencer l'histoire générale. Le systême d'*Usserius* qu'il adopte, ne l'a point empeché de se livrer à ses refléxions, qui lui ont fait suivre quelquefois d'autres routes que ce savant chronologiste.

Le Catalogue qui est à la fin de cet ouvrage doit marquer combien j'obmets ici

d'abregez d'hiſtoire univerſelle, déguiſez la plûpart ſous les titres de *Bouquets*, de *Tréſors*, & de *Moëlles hiſtoriques*. Mais on m'avouëra, que quand on ne ſe croit pas né pour être le cenſeur de tout l'univers, ce n'eſt qu'avec peine qu'on remet tant d'auteurs à l'éxamen, comme ſi on ne les faiſoit paſſer en revûë que pour avoir le plaiſir de les maltraiter.

On voit au moins par ce détail, qu'il eſt peu d'abregez auſquels on ſe puiſſe fixer pour commencer l'étude de l'hiſtoire. Je doute qu'on en trouve de plus raiſonnables que le Pere *Petau*; les Peres *Labbe* & *Briet*; M. *Boſſuet*, ou M. *Krank*. Ceux néamoins qui ſe détermineroient à la ſupputation des Septante, pourroient prendre le Canon Chronologique qui eſt à la fin de l'antiquité des temps du Pere *Pezron*, & que nous avons mis à la tête du III. volume. Ce ſeroit là ceux que je conſeillerois dans les commencemens, ſi je me croyois aſſez d'autorité pour regler moi-même cette ſorte d'étude.

SECONDE CLASSE.

CES abregés qui peuvent ſervir à ceux qui ne veulent avoir qu'une idée fort légere de l'hiſtoire générale, deviennent inſuffiſans dès qu'il faut entrer dans un plus grand détail. On ne ſauroit dans la lecture d'auteurs auſſi ſuccincts retenir que peu de choſes, & tout ce qu'on en oublie ne manque pas d'être eſſentiel; au lieu que quand on oublieroit la moitié d'un livre étendu & bien circonſtancié, on en retiendroit plus qu'il ne s'en trouve quelquefois dans un abregé. Mais comme les premiers temps ſont les plus difficiles à concilier, ils demandent auſſi une attention plus particuliere pour le choix des auteurs. Tous ceux qui étudient l'hiſtoire, ne ſont point en état de former eux-mêmes leur Chronologie ſur les originaux. Les ſciences de diſcuſſion demandent un homme tout entier; ainſi dès qu'on veut avancer, on eſt ſouvent obligé de ſuivre les écrivains qui ont le mieux traité ces matieres. Leur choix ſeroit difficile, ſi nous embraſſions tout ce qui en a paru depuis le XIV. ſiecle; mais nous croyons devoir nous borner à quelques auteurs qui ont écrit dans le XVII. Ce n'eſt que depuis *Scaliger* & le Pere *Petau*, qu'on s'eſt rapproché des véritables principes de cette ſcience. Le IX. livre de la Doctrine des temps de ce Pere, contient une chronologie éxacte & détaillée. Cette partie doit être d'autant plus conſidérée, qu'elle eſt comme le fruit des diſcuſſions chronologiques, que perſonne n'a encore pouſſées auſſi loin que cet habile Jeſuite.

Calviſius qui parut au commencement du XVII. ſiecle, a concilié éxactement les temps de l'hiſtoire ſacrée avec ceux de l'hiſtoire prophane. Juſte dans ſes principes, il fait arrêter ſon lecteur dans les endroits qui demandent de la diſcuſſion; mais la briéveté & la clarté de ſes preuves ne permet pas d'en appercevoir toute la ſéchereſſe. Un ſage diſcernement, joint à un grand éloignement pour les minucies, l'ont mis au-deſſus de tous les écrivains qui l'avoient dévancés. C'eſt un grand éloge pour ce Chronologiſte d'avoir eu l'approbation de Joſeph (1) Scaliger, ſi avare de loüanges, & ſi grand connoiſſeur en cette ſcience. Que n'auroit-il pas dit des dernieres édi-

(1) *Joſ. Scaliger Epiſt.* 108. & *ſeqq.*

tions de cet auteur, après avoir parlé si avantageusement de la premiere, qui ne laissoit pas d'être assez imparfaite ? Jean-Loüis *Godfrid* fit paroître au milieu du XVII. siecle en Allemand, une histoire Chronologique des quatre premieres Monarchies. Le cours qu'elle a eue en Allemagne & en Hollande, feroit peut-être desirer qu'elle fût imprimée en une langue plus connuë. Mais on sait que c'est moins une histoire qu'une compilation, qui est quelquefois assez mal digerée. Les Annales d'*Usserius* qui parurent en Angleterre en 1650. ont eu une grande réputation, non-seulement par leur clarté & leur méthode, mais encore parce qu'elles sont composées des propres termes de chaque auteur original. Cependant il arrive souvent à cet écrivain, pour vouloir suivre des routes nouvelles, de renverser la chronologie des évenemens les plus connus, sans en marquer les raisons, qu'il laisse deviner à ses lecteurs. Cet auteur a encore été plus recherché, depuis que M. *Lancelot* en eut augmenté la réputation par l'abregé qu'il en fit, pour être mis à la fin des Bibles in folio de Vitré. L'un & l'autre renferment par consequent les mêmes difficultés. Le Chevalier *Marsham* rapporte dans sa Chronique des singularités qui ne font point tort à son ouvrage. On est toujours ravi de voir un auteur qui doute savamment; & s'il n'est point propre à servir de guide, au moins est-il necessaire de le consulter sur les difficultés de l'ancienne histoire.

Je ferois des répétitions inutiles, si je parlois ici de tous ceux qui ont donné des chroniques des premiers temps, après ce que j'en marque dans le Catalogue de cet ouvrage. Il en est cependant quelques-uns qui ne laissent pas d'être considerés, quoiqu'ils ayent resserré leur matiere dans des bornes plus étroites que ces premiers. Loüis *Cappel* se distingue par une brieveté claire & utile à ceux qui savent tirer avantage de la précision de ses preuves. Le Pere *Hardoüin*, source intarissable de savantes nouveautés, a bien voulu en semer quelques-unes dans sa chronologie de l'ancien Testament. Et quoique l'ouvrage de Monsieur *Bianchini* ne soit pas propre à être lû de tous ceux qui étudient l'histoire, il fait paroitre néanmoins une érudition qu'on ne rencontre que dans les plus illustres savans d'Italie, parmi lesquels l'étude de l'antiquité a repris vigueur depuis près d'un demi siecle.

TROISIE'ME CLASSE.

La Chronologie des temps qui suivent l'Ere chrétienne est beaucoup moins embarassée : ainsi les chroniques vastes & étenduës n'y sont pas si necessaires, que les abregés qui servent à rapprocher les principaux évenemens des histoires particulieres, & à leur donner une forme propre à éclairer l'esprit, & à satisfaire l'imagination. Ceux néanmoins qui voudroient plus de détail qu'il ne s'en trouve dans le Pere *Labbe* & le Pere *Briet*, ou dans *Calvisius*, dont les dernieres éditions de 1650. & 1685. sont les plus amples & les plus parfaites, auroient de quoi se contenter dans les ouvrages de Girolamo *Bardi*, de *Tarcagnota*, de Nicolas *Vignier*, de Cesar *Campana*, d'Antonio *Foresti*, & dans le grand *Théâtre Historique* imprimé à Leyde en 1703. Je pourrois en citer beaucoup d'autres que je ne conseillerois pas de lire non plus que ceux-ci. Plus ces compilations sont vastes, moins elles sont exactes

& utiles : il ne s'agit point dans ces derniers temps de remplir une chronique de beaucoup de faits ; il suffit de réduire à une espece de systême les évenemens qui frappent le plus dans l'histoire. Jusqu'au V. siecle les chroniques Ecclesiastiques reglent la chronologie de l'Empire par la liaison qui se trouve entre ces deux histoires. Pour l'étude des autres siecles de l'Ere chrétienne, je suis pour les chroniques abregées. Il ne faut point se charger de lectures inutiles. Les découvertes qui se font tous les jours d'une infinité de Lettres, de Diplomes & de Chartes, donnent lieu de rectifier la chronologie des nouvelles monarchies. Il faut par consequent, pour être particulierement instruit, avoir recours aux abregez les plus nouveaux qui se sont faits de leur histoire par des auteurs mêmes de la nation. Par-là on ménage son temps, & l'on assure l'utilité de ses lectures.

QUATRIE'ME CLASSE.

LA quatriéme Classe contient les Chroniques ou les Histoires Universelles qui renferment quelques siecles, ou seulement un certain nombre d'années. Leur usage est assez borné: elles servent moins à l'histoire générale qu'à l'histoire particuliere de la nation dont l'auteur étoit, ou dont il avoit acquis une plus exacte connoissance. Ainsi les histoires de Cesar *Boullenger* & du Vittorio *Siri*, sont plus utiles pour la France que pour les autres nations ; comme celle de *Piacesius* ne sert gueres que pour la Pologne ; les *Villani*, Paul *Jove*, & Jean-Baptiste *Adriani* pour l'Italie, *Sleïdan*, Sigismond *Latomus* & *Brachelius* pour l'Allemagne. Tous ces auteurs néanmoins n'ont pas laissé de donner à leurs ouvrages les titres de Chroniques, ou d'Histoires Universelles de leurs temps ; non qu'ils ayent traité également toutes les histoires, mais parce qu'ils ont joint à celle de leur pays quelques faits des histoires étrangeres.

Il y a une autre sorte d'Histoires Universelles de certains temps particuliers ; tels sont les *Mercures*, les *Journaux*, & les *Gazettes*, qui ont leur utilité, moins cependant pour étudier l'histoire que pour travailler sur cette science. Les *Mercures François* ont repris dans ces derniers temps toute l'estime qui leur est légitimement dûë, tant pour le détail des faits, que pour la nature des actes qu'ils contiennent. Cet ouvrage que les François ont imité sur le *Mercurius Gallo-Belgicus*, est beaucoup mieux fait que nos Gazettes, & il a donné lieu aux autres nations de publier de semblables recueils. De-là sont venus le *Diarium Europæum*, l'histoire de Sigismond *Latomus*, le *Mercure Politique*, les *Lettres Historiques*, & beaucoup d'autres, dont à la fin le grand nombre commence à nous étouffer. Cependant les *Gazettes* ont à présent une espece de necessité, non pour le détail des actions qui ne s'y trouve que fort imparfaitement, mais pour les dattes qu'on y marque avec soin ; c'est-là leur veritable usage. Car de prétendre y trouver l'exactitude des circonstances, les vrais motifs d'une action ou d'une entreprise, la sincerité historique ; ce seroit vouloir juger de la beauté d'une source par les eaux bourbeuses que son embouchure décharge dans la mer ; ou même ce seroit chercher la juste exposition des sentimens d'un Thomiste dans les écrits d'un Théologien Scotiste. Ces sortes de Journaux renferment toujours sous une simplicité apparente la partialité que l'on s'imagine convenir aux in-

terêts de la nation, ou que l'on croit néceſſaire pour entretenir l'eſprit des peuples dans les préventions qu'on veut leur inſpirer. Ainſi qu'on liſe les Gazettes ou les Journaux de quatre Nations differentes, on y verra dans le tour & dans les circonſtances ajoûtées ou obmiſes, des traces de l'interêt que le gouvernement prend à une action, ou des impreſſions qu'il veut en donner à ceux qui lui ſont ſoumis. On ſe perſuade ſans doute qu'il y auroit du danger de prodiguer au vulgaire une verité pure & ſans mélange.

C'eſt peut-être pour cette raiſon, que tout ce qui s'apelle Gazettes eſt tombé dans un ſi grand mépris. A peine ces ouvrages commencerent-ils à paroître dans le monde, que malgré l'utilité qu'on y appercevoit, on ne laiſſa (1) point de ſe déchaîner contre. Le peu de certitude qu'il y avoit dans leurs premieres correſpondances, qui d'abord n'étoient pas bien établies, les obligeoit à rétracter ſouvent ce qu'ils avoient avancé mal-à-propos quelques ordinaires auparavant. Mais comme les Princes ont accordé depuis long-temps leur protection à cette ſorte d'hiſtoire, on en peut tirer plus d'utilité qu'on ne faiſoit dans leur établiſſement, où les Miniſtres ne communiquoient point à leurs auteurs les mémoires qu'on leur donne aujourd'hui.

Il leur eſt auſſi quelquefois arrivé, que pour vouloir égayer leur matiere aux dépens de pluſieurs particuliers, ils ont rebuté juſques à ceux mêmes (2) qui n'y étoient pas intereſſez. Chacun apprehendoit d'entrer ſur la ſcene d'une maniere auſſi déſagréable qu'on y voyoit paroître les autres. Combien nos premiers Gazetiers n'ont-ils pas eu d'ennemis, pour être ſortis de cette juſte moderation, qu'on doit garder éxactement dans des ouvrages faits pour être mis entre les mains de tout un peuple, que l'on eſt chargé d'inſtruire & non pas de divertir. Mais ceux qui ſont venus depuis, ſe ſont renfermez dans les bornes de la plus ſage retenuë. Cette juſtice eſt dûë aux Gazettes qui paroiſſent en France. Car celles qui ſe publient dans les pays étrangers ne ſont pas toujours exemptes de ce vice de leur origine, qui réjoüit dans l'inſtant, mais que la reflexion fait haïr par principes.

CINQUIE'ME CLASSE.

NOUS ajoûtons ici une cinquiéme ſorte d'abregé d'hiſtoire univerſelle, qui ne contient pas tant l'hiſtoire ſuivie du monde, qu'une introduction à l'hiſtoire de chaque nation en particulier. Cet ordre a l'avantage de faire voir comme d'un coup d'œil toute la ſuite d'un Empire : mais il faut, pour en tirer plus de lumieres, en réünir toutes les parties par le moyen de quelque table Chronologique. C'eſt par-là

(1) *Eſt quidem laudabile atque egregium inſtitutum, ſingulis ſeptimanis, & quoties volueris, undique te ſcire poſſe, quid enim hîc, tùm alibi, etiam extra Chriſtianitatem ad utrumque mundi uſque terminum fiat & agatur; ſed quam variæ & ſibi invicem contrariæ plerumque relationes illæ ſint, quàm etiam incertæ, quandoque & dubiæ, dùm ſæpè uſu venit ut quod antè octiduum pro conſtanti, certo & vero fuit aſſertum, id tam parvo poſteà interjecto tempore rurſùm negetur, & omninò falſum deprehendatur, ſigillatim verò quàm fraudulenter & ex affectu plerumque ſcribatur, id nemini ignotum eſſe poteſt & cuilibet qui ſano pollet judicio ſatis conſtat.* Erichus Beringerus, Diſcurſus hiſtorico-politicus de hiſtorici officio, *in 8. Bremæ* 1614.

(2) Les Lettres de *Guy Patin* ſ nt pleines de reproches que s'attiroit continuellement Theophraſte Renaudot, qui répandoit quelquefois dans ſes Gazettes des libertés peu convenables, & où pluſieurs perſonnes de mérite ſe trouvoient très-intereſſées.

que

que faiſant un même corps de ces differentes hiſtoires, on remarque plus aiſément le rapport qu'elles peuvent avoir entr'elles.

Trois auteurs, *Micrœlius*, M. *Chevreau*, & le Pere Antonio *Foreſti*, qui ont pris ce ſyſtême, ſe ſont attachez également à l'hiſtoire ancienne & à la moderne. Mais le premier, plein des idées que lui fournit le faux Beroſe, le prend pour un guide sûr dans l'hiſtoire des premieres Monarchies. Il ſe hazarde même à en faire l'apologie, & malgré ce que les plus judicieux critiques ont marqué de cette ſuppoſition, il conclud par dire, que chacun a ſon ſentiment là-deſſus (1); que comme il ne veut contraindre perſonne, il ne prétend pas auſſi être contraint lui-même. C'eſt ainſi qu'il s'engage à donner une ſuite de Rois de Germanie peu de temps après le Déluge. Il croit beaucoup faire en citant Aventin, qui copie, comme lui, le prétendu Beroſe. Il auroit pû alleguer encore Helvicus, qui donne avec beaucoup d'autres, dans la même impertinence. Mais quels témoignages ſont-ce là pour les premiers ſiecles, on a peine quelquefois à croire les hiſtoriens les moins douteux ſur des temps ſi reculés ; Pourroit-on compter ſur une hiſtoire qui auroit pour appui de pareilles autorités ?

De toutes les parties que traite M. *Chevreau* dans ſon hiſtoire du monde, il n'a rien travaillé avec plus de ſoin que ce qui regarde l'hiſtoire Grecque, l'hiſtoire Romaine, celle des Saraſins, celle de la Chine, & les remarques qu'il a faites ſur les principales villes de l'ancien monde, dont il examine les antiquités avec un détail aſſez curieux. Ce qu'il dit ſur l'hiſtoire d'Egypte & d'Aſſyrie, & même ſur l'hiſtoire Sainte, renferme une érudition fort étenduë, mais qui fait quelquefois tort à la clarté de ſon ſyſtême. On peut dire cependant qu'il n'y a pas moins à profiter dans cet ouvrage pour ceux qui ſont déja inſtruits, que pour les commençans.

Ce que le Pere Antonio *Foreſti* publia d'abord à Parme en 1690. & enſuite à Veniſe en 1700. eſt beaucoup plus étendu que les ouvrages dont nous venons de parler. Il ſuit, dans la diſcuſſion qu'il fait des anciennes Monarchies, les ſyſtêmes ordinaires : mais il s'étend beaucoup plus ſur les affaires Eccleſiaſtiques, que ſur les matieres profanes, quoique ces dernieres y ſoient traitées avec plus d'étenduë qu'on ne fait ordinairement dans des abregés. Il y manque néanmoins encore des traits ou des morceaux, ſoit neceſſaires, ſoit utiles pour l'étude de l'hiſtoire ancienne.

Il s'en trouve un plus grand nombre qui ont traité des monarchies nouvelles : mais il y en a très-peu ſur qui on puiſſe faire quelque fond. Luc de *Linda* eſt un compilateur inſipide, qui puiſe ſes plus grandes curioſités dans le *Daviti*, & qui ne pouvant diſcerner le vrai d'avec le faux, débite l'un & l'autre avec la même aſſurance. *Gruterus*, déguiſé ſous le nom de *Gualterius*, a donné en 1614. un recueil de chroniques particulieres qui regardent les monarchies nouvelles. Cette compilation ſeroit utile, ſi on l'avoit faite avec diſcernement. Mais comme Gruter n'étoit point accoutumé à puiſer dans ſon propre fond, il a ramaſſé ce qu'il y avoit de bon & de mauvais ſur chaque Royaume particulier. A peine trouve-t-on huit ou neuf pieces raiſonnables dans les quatre énormes volumes qui compoſent ce recueil.

---

(1) *Sua illis, mea mihi aliiſque opinio eſt.* Micrelius, pag. 27. édition *in* 4. 1702.

Le *Thesaurus Rerum Publicarum* qu'on attribuë à *Conringius* & à *Oldenbourg*, est un des meilleurs que nous ayons. On a soin d'y donner un état de chaque monarchie, & d'en rédiger l'histoire avec une juste précision. On n'oublie pas même ce qui peut regarder le droit public de chaque nation, & les interêts des Couronnes. Cependant ce livre est à peine connu de ceux qui s'appliquent à l'histoire. Peut-être est-il négligé, parce qu'on a prétendu que cet ouvrage n'étoit pas du savant *Conringius*, nom seul qui auroit pû en donner une idée favorable. L'introduction de M. *Puffendorf*, quoique moins ample, est beaucoup plus connuë. La traduction latine & les differentes éditions Françoises, le font lire par ceux qui ne savent point l'Allemand. Il est très-succinct pour l'ancienne histoire; mais il s'étend davantage sur les Monarchies nouvelles: il marque l'origine & la suite des différens changemens qui y sont arrivez. Et comme l'auteur étoit versé dans le droit public de l'Europe, il s'est particulierement appliqué à faire connoître les maximes de chaque gouvernement, & les interêts muables ou permanens de chaque royaume. On pourroit rapporter à cette classe, les Elemens de l'histoire de M. l'Abbé de *Vallemont*. Mais ce qui regarde la chronologie, quoique divisé en autant de parties qu'il y a de royaumes particuliers anciens & nouveaux, est moins une Chronique, que des listes fort séches des Rois de chaque monarchie. Ainsi cet ouvrage serviroit plûtôt de tables chronologiques, que d'abrégé d'histoire.

Les ouvrages que *Sansovino*, *Botero*, & le Chevalier *Loschi* ont faits dans le même goût & sur le même plan, nous doivent marquer combien l'Italie est fertile en ces sortes d'abrégez. Celui de *Sansovino*, quoique bon, devroit être rapproché de l'état présent de l'Europe, qui a bien changé depuis un siécle & demi que ce livre a été publié. Jean *Botero* seroit plus utile, s'il avoit poussé plus loin ce qu'il a donné sous le titre de *Relationi universali*. Des quatre parties qui composent son ouvrage, la premiere traite de la géographie de chaque principautés. Le seconde en fait connoître le gouvernement politique, & les deux autres marquent l'origine & l'état de la Religion parmi tous les peuples. Il n'a point fait la partie historique qui seroit la plus nécessaire, & tout ce qu'il a dit sur les autres, mériteroit d'être rapproché du systême présent de l'Europe. Le Chevalier *Loschi* est plus moderne & beaucoup plus historique que les deux auteurs dont nous venons de parler. C'est l'histoire non-seulement des monarchies nouvelles, mais encore des maisons souveraines qui les ont possedées. L'ouvrage est écrit avec goût & discernement, & peut servir à ceux qui veulent avoir une connoissance de l'état présent de l'Europe.

Tout ce que nous avons marqué jusques ici sur la chronologie, doit faire sentir qu'on ne sauroit prendre trop de précaution avant que de se livrer à quelque auteur. Le grand nombre de ceux que nous avons cités ne manqueroit pas d'embarasser les commençans. Ils ne savent d'abord en faveur de qui se déterminer. Qu'on ne leur presente que des écrivains exacts & judicieux, tout leur devient facile. Que d'un abrégé juste & méthodique, on les fasse passer à quelque chronique plus étenduë pour les premiers temps; & qu'ensuite on les rapproche de ces mêmes abregés pour les derniers siécles, ils trouveront du goût dans une science très-séche par elle-même, & rien ne les rebutera dans une étude hérissée d'épines de toutes parts. Ou si l'on veut sui-

vre une autre route, (car il en est ordinairement plusieurs dans l'étude des sciences) il faut se fixer à quelqu'un des auteurs qui ont donné des introductions aux histoires particulieres de chaque Monarchie. Tel pourroit être M. *Chevreau* pour les premiers temps, & M. de *Puffendorf* pour les nouvelles Monarchies; & par le moyen d'une table chronologique, on rapprochera toutes ces histoires pour les comparer ensemble, & n'en faire qu'un seul corps. Ainsi on trouvera par-tout de la clarté; & la lumiere cherchera d'elle-même à éclairer l'esprit.

CHAPITRE VI.

Ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'histoire.

Difficultés préliminaires de l'histoire.

APRE'S la chronologie, il faut étudier un abregé d'histoire universelle. On sait que cette maniere d'histoire est à l'égard des histoires de chaque pays, ce qu'est une carte générale à l'egard des cartes particulieres. Dans les cartes particulieres, on voit tout le détail d'un Royaume & d'une Province en elle-même; dans les cartes universelles, on apprend à situer ces parties du monde dans leur tout. Ainsi les histoires particulieres représentent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple dans tout leur détail. Mais à fin de tout entendre, il faut savoir le rapport que chaque histoire peut avoir avec les autres; ce qui se fait par un abrégé où l'on voit comme d'un coup d'œil tout l'ordre des temps. Il seroit à propos de commencer par le discours que Monsieur *Bossuet* a fait sur l'histoire universelle. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un abrégé plus achevé. On y voit non-seulement une exacte chronologie, la suite des empires, & la division des peuples: mais on y apprend encore l'usage qu'on doit faire de l'histoire sainte & prophane; dont l'une sert à nous affermir dans la Religion, en la considerant inébranlable & toujours la même au milieu de cette révolution continuelle de temps & de gouvernemens. On y apprend même à se convaincre de la vicissitude des choses humaines, en voyant la destruction de ces vastes empires, qui occupoient la plus grande partie de la terre, & qui faisoient trembler tous les autres Royaumes; mais sur tout quand on les voit tellement anéantis, qu'il a quelquefois éte impossible de trouver la place de leurs plus grandes villes, comme on le remarque de Ninive.

Il n'y a rien après cela à quoi on doive plus s'attacher qu'au *Rationarium Temporum* du Pere *Petau*. Mais il seroit bon de se servir de l'édition qui parut en Hollande en 1710. beaucoup plus exacte que l'édition de Paris imprimée en 1703. Cette derniere est pleine de fautes considerables: la continuation qu'on y a jointe est peu exacte pour l'histoire, & d'une médiocre latinité. Les dissertations, les remarques, & les tables chonologiques, sont de pures compilations qui ne devoient point accompagner un ouvrage aussi exact que celui du Pere *Petau*. Quoique l'édition d'Hollande ne contienne pas un si grand nombre d'additions, elle a du moins l'avantage de l'é-

xactitude, & la beauté de l'impreſſion. Mais au défaut de l'édition d'Hollande, on pourroit prendre celles de Cramoiſi qui ſont en petit caractere. Une choſe à laquelle il faut faire attention dans ces commencemens, eſt de rechercher la diſperſion des peuples, & la maniere dont ſe ſont formés les empires. On trouvera ce ſujet ſavamment expliqué dans le *Phaleg* de M. *Bochart*, ou dans quelqu'un des auteurs qui ont parlé de la migration des peuples. Il ſera bon de remarquer dans ces commencemens, que la corruption des hommes leur ayant fait naître le deſſein de ne dépendre que d'eux ſeuls; Dieu les punit de cet orgueil, & voulut que ceux qui avoient eu la penſée de ſe ſouſtraire en quelque maniere à ſa providence, fuſſent aſſujettis à l'empire de quelques hommes plus méchans quelquefois, & plus corrompus qu'ils ne l'étoient eux-mêmes. Ainſi Cham s'empara du gouvernement d'un peuple qu'il conduiſit en Egypte; Nembrod qu'on prétend avoir été l'inventeur de l'idolâtrie, fut auſſi le Fondateur de l'Empire des Chaldéens. Nous expliquons cette diſperſion dans le chapitre ſuivant avec la briéveté que demande cet ouvrage.

Comme l'hiſtoire du peuple de Dieu eſt la plus certaine, & qu'on a la conſolation d'y voir la ſuite de la véritable Religion; c'eſt auſſi par elle qu'on doit commencer l'étude des hiſtoires particulieres.

On pourroit examiner enſuite l'hiſtoire des Egyptiens & des Chaldéens, comme les plus anciens de tous les peuples, & ceux qui paroiſſent avoir donné aux autres la forme du gouvernement, & même la Religion. Après quoy on doit s'appliquer à connoître les antiquités des Aſſyriens, des Medes, des Perſes, & des autres Empires qui ont ſuivi ces premieres Monarchies.

Il faut s'arrêter davantages ſur l'hiſtoire Grecque, à cauſe des grands évenemens qu'on y remarque, & des révolutions conſiderables qui y ſont arrivées; & ſur tout parce que les mœurs & la politeſſe y ont regné plus que dans aucune autre nation.

Mais il n'y en a point qui mérite plus d'attention que l'Empire Romain, qui s'eſt établi ſur les ruines des Grecs, & qui a eu tout l'univers ſous ſa domination. Ses richeſſes, ſa force, l'équité de ſes loix lui ont ſoumis les autres peuples: & il ſemble qu'il y regne encore à préſent par la langue latine, qui ſert à les unir les uns aux autres. Il faut étudier avec ſoin tout ce qui s'eſt paſſé depuis Auguſte, parce qu'on en tire de grandes lumieres pour l'hiſtoire Eccleſiaſtique. Les guerres continuelles que les Romains eurent avec les Carthaginois, ſont qu'on peut apprendre conjointement & dans les mêmes auteurs l'hiſtoire de ces deux peuples.

On doit étudier enſuite l'hiſtoire de l'Egliſe: c'eſt le moyen le plus sûr pour s'affermir dans la Religion, quand on la verra inébranlable au milieu des attaques qu'elle a ſouffertes dans les perſecutions étrangeres, & parmi les diviſions & les ſchiſmes qui ſe ſont élevés dans ſon ſein. L'on peut dire auſſi que c'eſt la ſeule hiſtoire dont nous puiſſions nous ſervir pour former notre conduite ſur les grands exemples qu'on y trouve de toutes les vertus chrétiennes: les autres hiſtoires ne montrant dans leurs plus grands perſonnages, que des vertus morales, qui ſont ordinairement accompagnées de vices qui effacent l'éclat des plus belles actions.

Je crois qu'enſuite on peut parcourir, quoiqu'aſſez légerement, l'hiſtoire des Celtes, peuples anciens de nos Gaules, qui ont, comme l'on ſait, envoyé autrefois des

colonies en Asie, en Gréce, en Italie, en Espagne & en Allemagne. Il faut après cela s'attacher avec soin à l'histoire de France, parce qu'elle nous touche de plus près; & que c'est, pour ainsi dire, l'histoire de nos peres & de nos propres ancêtres, L'on doit savoir principalement ce qui regarde les derniers siécles, parce qu'ils sont plus considerables, ne nous restant même que fort peu de choses des deux premieres races de nos Rois.

Nous ne devons pas ignorer les grands évenemens & les révolutions qui sont arrivées parmi les peuples d'Allemagne, de Pologne, de Moscovie, de Dannemarck, de Suede, de Lombardie, d'Angleterre, d'Espagne, de Turquie, & des autres parties du monde. Il est vrai qu'on ne doit pas étudier à fond toutes ces histoires; il suffit d'en avoir des idées générales pour faire connoître le rapport qu'elles ont avec l'histoire de l'Eglise & l'histoire de notre nation. Souvent l'on trouve dans celle de nos voisins des éclaircissemens, qui servent à nous apprendre les motifs & les causes de beaucoup de mouvemens extraordinaires, qui ne sont point développés dans notre histoire.

Je suis persuadé que les vies particulieres des grands hommes, sont d'un grand secours pour la connoissance de l'histoire. L'on voit sous les regnes des Rois les plus puissans les grandes révolutions d'un état; l'on voit dans l'histoire des grands ministres, la conduite & la sagesse qu'il faut employer pour le soutien d'un royaume. Enfin ces sortes d'histoires sont souvent les endroits les plus beaux, & ceux quelquefois qui méritent seuls d'être connus. Je crois même qu'il seroit à souhaiter que chacun étudiât la vie d'un des grands hommes qui auroit paru dans les emplois où il se croit destiné par la Providence. Mais nous avons déja marqué que dans ces recherches on doit toujours avoir un but particulier, ou l'éclaircissement de la Religion, ou la connoissance des regles qui doivent servir à la conduite de la vie. Et l'on devroit être persuadé qu'il y a beaucoup d'inutilité & d'amour propre à mettre dans son esprit une suite de noms barbares des Rois Assyriens & Phéniciens, si l'on ne sait en tirer avantage, principalement en faveur de la Religion.

DIFFICULTEZ DE L'HISTOIRE.

Il faut après avoir fixé l'ordre dans lequel on peut étudier l'histoire, en faire sentir les Difficultez préliminaires les plus essentielles. Il n'y en a pas moins pour les monarchies nouvelles que pour les anciennes; mais leurs differences sont quelquefois trop marquées, pour que leur explication puisse toujours embrasser l'une & l'autre histoire.

La *premiere difficulté* de l'histoire ancienne vient de l'*Eloignement des temps*. Que peut-on dire de certain, que peut-on circonstancier exactement, quand il faut pénétrer l'obscurité de cinquante ou soixante siecles? Doit-on s'étonner si l'on a tant de peine à discerner les usages, les mœurs & les caracteres des peuples; à distinguer les differens Princes ausquels la ressemblance des mêmes vertus a fait donner les mêmes noms; ou à réünir quelquefois en un même sujet les divers noms qu'une seule personne aura porté? Enfin n'est-ce point avec raison que nous sommes si embarrassés à donner un juste détail des évenemens, à rejoindre ceux que nous croyons appartenir à une

même hiſtoire, à en ſéparer d'autres qui conviennent à differens peuples, ou du moins à differens regnes? Voilà les conjonctures où ſe trouve l'hiſtoire ancienne: cependant veut-on ſavoir exactement, il faut chercher à débrouiller toutes ces obſcuritez des temps héroïques & fabuleux. Il eſt quelquefois auſſi utile de ſavoir le nombre des Jupiters, des Mercures & des Hercules, que de connoître combien il y a eu de Caïnans. Mais il faut de la modération dans cette étude, parce qu'étant pouſſée trop loin, elle emporte bien du temps & fait quelquefois peu de profit. La curioſité, ou le deſir de ſavoir des choſes extraordinaires, n'en devroit jamais être la regle; on ne s'y doit conduire que par l'utilité. Il faut, avant que de s'y appliquer, examiner ſi ce qu'on va lire & diſcuter, peut ſervir à éclaircir ou prouver la Religion, ſi on en peut tirer quelque maxime pour les mœurs, pour le gouvernement & la conduite, ou même pour jetter dans l'eſprit quelques lumieres ſur des matieres neceſſaires, ou utiles dans la littérature. Car de placer dans ſa mémoire tous les noms des Princes qui ont regné autrefois en Egypte, en Aſſyrie, à Babylone, à la Chine, pour dire ſeulement qu'on ſait des choſes anciennes & curieuſes; c'eſt comme qui ſauroit tous les noms des peuples qui habitent ſous les deux Pôles, ſans autre deſſein que de connoître des nations, dont les autres hommes ont à peine oüi parler.

L'hiſtoire moderne a un défaut tout oppoſé. Comme elle s'eſt paſſée, pour ainſi dire, ſous nos yeux, on s'engage quelquefois à en rechercher juſqu'aux plus legeres minucies; on ne ſe contente point du général d'une action, de ſes cauſes, de ſes motifs & de ſes ſuites, on en veut ſavoir juſqu'au moindre détail. On s'embarraſſe peu ſi ces petites circonſtances rendent un fait languiſſant & ennuyeux, ſans rien ajoûter à l'exacte connoiſſance qu'on en doit avoir; on les veut ſavoir comme inutiles, & cela ſuffit. Voilà ce qui a produit cette énorme quantité d'hiſtoriens modernes, ſous le poids deſquels nous ſommes accablés.

L'hiſtoire moderne ſouffre une difficulté conſidérable; c'eſt de connoître la forme des Empires. Qu'on ne s'imagine pas que tous les peuples ſe reglent ſur les mêmes principes. Ce ne ſeroit point pénétrer dans les motifs de leur conduite. Chaque peuple a formé la nature de ſon gouvernement ſur ſes inclinations ou ſur ſes interêts. L'Eſpagnol naturellement flegmatique, ne croiroit pas qu'une affaire eût été ſagement terminée, ſi la diſcuſſion n'en avoit langui quelques années dans des conſeils d'hommes auſſi lents à ſe déterminer que prompts à concevoir. Le François plus boüillant veut être conduit par l'autorité d'un ſeul. L'inquiétude de ſon ſort ne lui permet pas de le voir long-temps ſuſpendu; il veut qu'on en décide promptement. L'Anglois toujours ſoupçonneux, ne veut ſe confier pour le gouvernement qu'à la nation aſſemblée. C'étoit autrefois notre uſage, mais heureuſement ces temps ſont changés. Cette difficulté eſt une des plus eſſentielles de l'hiſtoire moderne; & l'on doit apporter toute ſon application à la lever. Nous indiquerons dans la ſuite les livres qui peuvent faciliter cette étude, l'une des plus importantes de toute notre hiſtoire.

Le changement & la varieté des noms propres eſt une *autre difficulté* de l'hiſtoire ancienne. Comme tout ce qu'on en ſait n'eſt venu que des Grecs, ils ont voulu rendre en leur langue la ſignification des noms Egyptiens, Phéniciens, Aſſyriens, Chaldéens & Perſans; & ſi les mêmes noms ſe trouvent dans deux auteurs qui ne ſe ſont

ni communiqués, ni copiés, on les voit expliqués quelquefois de manieres ſi différentes, qu'il eſt difficile de croire qu'ils parlent l'un & l'autre des mêmes perſonnes ou des mêmes hiſtoires. Les noms propres avoient cette proprieté dans les anciennes langues, comme dans pluſieurs de celles qui ſont vivantes, que tous étoient ſignificatifs. Ainſi l'Hébreu les rend d'une maniere, le Grec & le Latin d'une autre : toutes ces manieres cependant ſont ſi peu conformes, qu'il n'y a qu'une exacte diſcuſſion qui puiſſe en faire trouver la reſſemblance. De là vient qu'un même prince, ou une même ville ont ſouvent pluſieurs noms. *Ninias* ou *Zameïs*, repreſentent le même prince; *Atoſſa* ou *Semiramis*, ne ſont que la même princeſſe; & pour ne pas ſortir de l'hiſtoire d'Aſſyrie, *Sardanapale* ne diffère pas de *Tonos Concoleros*.

Cette difficulté ſe répand auſſi ſur l'hiſtoire moderne, & ce n'eſt qu'avec un grand ſoin qu'on peut éviter cet inconvenient, où il eſt preſqu'impoſſible de ne pas tomber en écrivant l'hiſtoire, parce qu'il faut accommoder les noms propres aux caracteres des langues dans leſquelles on écrit; & c'eſt en quelque ſorte éviter la difficulté, que de ne les pas trop éloigner de leur origine : ce ſeroit la lever entierement, que de mettre toujours à la marge du livre le nom propre de la langue originale, dès qu'on ſe verroit contraint de le changer. L'on a été obligé, pour remedier à ce défaut qui regne dans toute l'hiſtoire de M. de *Thou*, de faire un Dictionnaire des noms propres, qu'il a tellement défigurés en Latin, que nous autres François avons peine à y reconnoître les perſonnes mêmes de la nation. Les Italiens ont fait il y a longtemps le même reproche à *Ricordano* & [1] aux *Villani*, Hiſtoriens Florentins. Et je crois qu'il eſt peu d'Hiſtoriens qui gardent en cela cette juſte moderation qu'on louë dans *Ceſar* & dans *Tite-Live*, & dans les plus habiles Ecrivains de l'antiquité.

Une *quatriéme Difficulté* dans les hiſtoires tant anciennes que modernes, eſt d'en faire un juſte paralelle les unes avec les autres, ou même avec l'Hiſtoire Sainte & avec l'Hiſtoire de la Religion. On ne peut en bien connoître la ſuite que par une exacte comparaiſon. On apperçoit quelquefois par là d'où vient la décadence de quelques Empires, & comment les autres ſe ſont élevés. Souvent c'eſt la ſageſſe & la vigueur d'un Prince voiſin qui engage un autre Prince ou une autre nation à rectifier la forme de ſon gouvernement, ou à faire uſage des forces de ſon royaume, qui lui étoient inconnuës auparavant. Que ce ſoit la jalouſie ou l'amour de la gloire qui produiſe tous ces effets, c'eſt ce qui nous importe peu. Il ſuffit qu'un grand Prince ſerve de modele ou d'éguillon à des Princes voiſins, pour nous voir obligés de comparer ſon hiſtoire avec celle des autres nations ou des autres Princes.

Peut-être *François I.* n'eſt-il redevable de la juſte réputation qu'il s'eſt acquiſe, qu'à la jalouſie qui ſe trouvoit entre lui & *Charles-Quint*. Et je ne doute pas que

---

(1) *I nomi propri di perſone, & di luoghi eſterni furono da Ceſare, da Livio, & da altri ſcriptori buoni accommodati alla lingua latina talmente, che ancora ſono conoſciuti da i nationali di quelli luoghi; ma per precetto anco di Luciano non ſono già da variare quelli eſterni, che accommodati alla lingua dello hiſtorico rieſcono quaſi inintelligibili, come Alunda, Amſus,* Ferramonte, *Anſiona, Evancre, Paglialocho, Aſtorich, Bramante, Chirachia, Furinborgo, Vedaſme, Giadra & molti altri coſi quaſi inintelligibilmente Toſcanneggiati da Ricordano & da i Villani hiſtorici* Fiorentini *in luogho di Adeleide, Alfonſo, Pharamundo, Iſione, Odoacro, Paleologo, Auſtria, Brabantia, Circaſſia, Habſpurg, Vendoſme & Zara.* Aleſſandro Sardo Precetti hiſtorici num. num. 43. pag. 154.

Louis XIV. n'ait servi à former le Roi *Guillaume III.* l'un des grands Princes & des profonds politiques de l'Europe. Cette réunion des histoires se peut moins faire par le moyen des tables chronologiques, qui sont ordinairement fort séches, que par des abregés d'histoire universelle relûs & médités plus d'une fois.

Enfin une *derniere Difficulté* préliminaire dans l'étude des histoires anciennes & modernes. est de savoir les siecles ausquels on doit principalement s'attacher. Il y a peu d'histoires dont il soit nécessaire de pénétrer toutes les parties avec la même application, à moins qu'on ne veuille en étudiant tomber dans la langueur des Regnes faineans, ou peut-être même dans le péril, en discutant avec trop de curiosité les gálanteries d'un Regne voluptueux. Mais il y a quatre choses qu'on ne sauroit obmettre; l'origine des Empires; les Regnes éclatans, ou les évenemens remarquables; la durée de chaque Monarchie; & les causes de sa chute ou de sa décadence. Ce sont là les principaux objets que nous avons eu dessein, non d'expliquer (car qui le pourroit faire dans les bornes que nous nous sommes prescrites?) mais d'indiquer seulement dans cet ouvrage avec tout le soin & l'attention dont nous sommes capables,

Mais dirai-je à present que plus l'histoire ancienne est remplie de difficultés, plus elle se trouve au goût de bien des savans. On diroit que les oppositions qui se rencontrent à chaque pas, ne servent qu'à redoubler leurs forces. Elle paroîtroit fade, si elle n'étoit pas embarrassée. L'amour propre se satisfait quelquefois à chercher un dénouëment & une explication qui n'a pas encore été donnée. Pour moi je ne suis pas insensible au plaisir que je me figure dans les contradictions ou dans les obscurités des anciens historiens. Je vois par-là qu'il n'est pas moins difficile de compter sur les auteurs de ces premiers temps, que sur ceux de nos jours. Ce seroit à tort que nous representerions les anciens comme des auteurs sans vice; ils ont eu, comme nous, leurs *Varillas* & leurs *Maimbourgs*.

CHAPITRE VII.

Plan de l'Histoire Universelle. Dispersion des Peuples, Formation & Succession des Empires.

TOUT ce qu'on vient de lire ne doit servir que de préliminaires à l'étude de l'Histoire générale du monde & à celle des Histoires particulieres de chaque nation: ainsi ce sont des lectures sur lesquelles il ne faut point trop appuyer; autrement on consumeroit en préliminaires un temps nécessaire aux études essentielles: celle même de l'Histoire universelle n'a d'utilité marquée, qu'autant qu'elle sert à joindre & à comparer les Histoires particulieres des differens peuples.

Les temps qui ont précédé le Déluge, quelques-uns même de ceux qui l'ont suivi, n'étant connus que par l'Ecriture Sainte, sont plutôt du ressort de l'histoire sacrée, que de celui de l'histoire profane. Celle-ci ne commence à paroître que vingt-trois ou vingt-quatre siecles avant l'Ere chrétienne: c'est même d'une maniere obscure & embarrassée. Les premiers peuples n'écrivoient pas; & ce que la tradition avoit conservé de

de leur ancienne Hiſtoire juſqu'au temps où les hommes ont commencé d'écrire, n'eſt pas toujours uniforme dans les Hiſtoriens.

Cependant ils ont eu, comme l'on ſait, une ſource commune : cette ſource nous eſt connuë dans le principe ; mais il ſe rencontre des difficultés preſque inſurmontables, quand on en veut pourſuivre le détail. Ces difficultés même augmentent par les migrations differentes que beaucoup de peuples ont faites, ou pour ſe mettre plus au large, ou pour ſe procurer plus d'aiſances & de commodités. C'eſt néanmoins ce que nous tâcherons d'expliquer avec la brieveté que nous impoſe le plan de cet ouvrage, néceſſaire pour indiquer à ceux qui aiment le détail, mais ſuffiſant pour des perſonnes dont les emplois ne demandent que des principes généraux de lectures.

Les trois enfans de Noé ſont la ſource commune de toute l'humanité : Moïſe donne d'abord la premiere place à SEM, pour faire honneur à ſa nation, parce que c'eſt de ce Patriarche que les Iſraëlites tiroient leur origine. CHAM eſt compté le ſecond, ſans doute parce que Moïſe connoiſſoit ſes deſcendans beaucoup mieux que ceux de JAPHET qu'il met le dernier ; quoiqu'il ait ſoin, lorſqu'il reprend les choſes ſelon l'ordre des temps, de rendre à Japhet le droit d'aîneſſe qui lui appartient : il fait entendre même que ſes deſcendans, comme aînés de la maiſon, ont eu une portion & plus ample & meilleure que celles des deux autres.

La maniere dont Moïſe place cet évenement, fait voir que les enfans de Noé avoient projetté leur partage avant que de conſtruire cette tour célebre, qu'ils regardoient comme le monument de leur gloire, puiſque s'encourageant mutuellement, ils ſe dirent : Faiſons donc, avant de nous ſéparer, une ville & une tour qui puiſſe par ſon élevation immortaliſer la gloire de notre nom ; mais la ſéparation ſe fit plutôt qu'ils ne penſoient, par la confuſion qui ſe mit dans leur langage, & qui fit ſuſpendre l'ouvrage. Juſques-là il paroît que tous les hommes vivoient encore, ſinon dans un parfait accord ; ce qui eſt rare entre tant de freres & de parens, du moins dans une même contrée, qui étoit la Chaldée au-delà de l'Euphrate ; c'eſt aujourd'hui l'Ierach. Ils s'aſſemblerent donc dans la plaine de Sennaar, où ils commencerent ce monument. Dieu ſe ſervit de ce moyen pour accomplir le deſſein de la diſperſion des peuples ; il jetta la diviſion dans leur langage, & enſuite dans les eſprits. Le travail fut abandonné ; la confuſion & même l'inimitié augmenterent ; les familles enfin, ſous la conduite des differens chefs, furent obligées de ſe ſéparer. Elles ne peuplerent pas d'abord toute la terre ; cela n'auroit pas été poſſible ; peut-être même ne leur étoit-elle pas connue : mais elles ſe placerent dans les lieux voiſins de leur premiere habitation, aſſez éloignés cependant pour ne ſe pouvoir pas nuire les uns aux autres ; & le reſte de la terre ſe peupla depuis de proche en proche, ſelon que l'on eut beſoin de terrain ou de nouvelle habitation.

Toutes les peuplades qui ſortirent des plaines de Babylone ſe peuvent réduire à 67. énoncées toutes dans le chap. X. de la Geneſe. Il ne faut pas croire cependant que tous les noms qu'on y trouve ſoient des noms particuliers de ces premiers Patriarches. Il y a déja long-temps que l'on eſt convenu que ce ſont des noms ou de peuple, ou de nation relatifs à la nature du pays qu'ils habitoient, ou tirés d'autres cir-

constances, ou même de quelques particularités qui se rencontroient dans les pays habités par ces premiers hommes.

Soit donc que le sort [1] en eût décidé, soit par considération pour l'aîné de la famille, JAPHET & quatorze de ses fils ou petits-fils s'établirent au nord & à l'occident des plaines de Sennaar; la posterité de CHAM, au nombre de vingt-neuf familles, occupa les pays méridionaux & occidentaux de ces mêmes plaines; SEM enfin, ou plutôt ses enfans, s'établirent à l'orient & au-delà de l'Euphrate.

Le nom de JAPHET est célebre dans l'histoire profane; c'est à son occasion qu'a été fait le proverbe ancien, *Japeto vestutior*, pour parler d'une chose si ancienne, qu'à peine en connoissoit-on l'origine, parce que l'histoire profane ne connoissoit rien au-dessus de lui. *Gomer*, l'aîné de ses enfans, produisit les Gomerites & les Phrygiens: au moins assure-t-on que dans la langue originale le terme de Gomer répond à celui de Phrygie, qui veut dire brûlé; & c'est même par cette raison qu'une partie de ce pays est appellée la Phrygie brûlée, soit à cause de son aridité naturelle, soit à cause des incendies qui y sont survenus par l'embrasement des bois ou des minieres de souphre qui y étoient. C'est aujourd'hui une partie de la Natolie, ou de l'ancienne Asie mineure. Joseph cependant a prétendu que ce sont les anciens Galates; mais peut-être les Gomerites ont-ils peuplé ces deux provinces trop voisines l'une de l'autre, pour être distinguées dans ces premiers temps, où le partage des terres en petites provinces n'étoit pas encore bien établi. Et ce n'est pas la peine de contredire là-dessus cet historien, qui, étant plus près des sources que nous ne sommes, pouvoit en avoir plus de connoissance.

Magog, second peuple sorti de Japhet, est désigné dans l'Ecriture par son éloignement de la Judée, sa barbarie, & la désolation des pays orientaux qu'il devoit faire, selon les menaces des Prophetes. Joseph & S. Jerôme disent positivement que ce sont les Scythes, aujourd'hui une partie des Tartares, & le géographe Arabe place dans la Tartarie les peuples Jagog & Magog; mais ce ne peut être la grande Tartarie; c'est plutôt l'Iberie & l'Albanie, où il y avoit autrefois un pays nommé Gogarene, aussi-bien que la ville de Gagara, ce qui feroit quelque allusion au nom de Gog & Magog. De ces contrées nommées par Jornandès, *vagina gentium*, sont sortis les Tartares, les Huns, les Turcs, & beaucoup d'autres nations, qui dans tous les siecles ont désolé les provinces occidentales de l'Asie & une partie de l'Europe. Ce qui prouve encore que les Scythes sont sortis de Magog, est que dans l'irruption que ces peuples firent dans l'Asie sous le regne de Cyaxarès Roi des Medes, ils y bâtirent des villes connuës sous les noms de Scytopolis & Hierapolis; mais qui furent nommées [2] par les Syriens, Magog.

Madaï, troisiéme peuple sorti de Japhet, est la même chose que les Medes, souvent joints avec les Perses dans les livres de Daniel & d'Esther, parce que de leur temps

---

(1) *Totum mundum Noë tribus filiis suis distribuit, jactis sortibus, ut quisque eam partem terræ, quæ sorte obtigisset habitandam & colendam susciperet.* Epiphanius in Anchorato. *Dispersi sunt indè* (filii Noë) *& quo quemque sors & Deus tulit, eam terram cum suis occupavit.* Joseph. lib. 1. Antiquit. cap. 6.

(2) Plin. l. 5. c. 23.

CARTE GEOGRAPHIQUE
Pour
LA DISPERSION DES PEUPLES.
OCEAN SEPTENTRIONAL
OCEAN OCCIDENTAL
Sarmatie
Russie
Scythes
Germanie
Goths
Visigoths
Ostrogoths
Gaule
ALBION
Hibernie
Magog
PONT EUXIN
MER CASPIENNE
Bactriane
IBERIE ou Espagne
Italie
Sardaigne
Sicile
Dodanim
MER EGÉE
Phrygie
Galatie
Mysie
Cappadoce
Pamphilie
Rhodes
Cypre
Crete
Eliza
Colchide
Thubal ou Iberie
Ludim
EDEN
Euphrate
Mesopotamie
ASSYRIE
Ninive
Ctesiphon
Chalach
Media
Hircanie
Ecbatane
Rages
Parthie
ARIE
Indo Scythes
Inde fleuve
INDE
Sidon
Tyr
Damas
SYRIE
Hus
Arrecha
Babylone
Arabie Deserte
Elimays
Susiane
SELA
Persepolis
PERSE
Golfe Persique
Regma
Amalecites
Asiongaber
Mesraim
Egypte
Ammon
Laabim
Phuth
Anamim
Elephantis
NEPHTUIM
LA GRANDE MER ou OCCIDENTALE
Colonnes d'Hercules ou des Pheniciens
Cartage
AFRIQUE
ARABIE HEUREUSE
Sabe
Saba
Ethiopie
Casluim
LUDIM
CHUS
OCEAN INDIEN
Desbruslins Sc.

ils faiſoient enſemble un corps de Monarchie. Ces peuples habitoient au-delà de l'Euphrate & du Tigre, & en quelque ſorte dans le partage des enfans de Sem. C'eſt pourquoi Moïſe en cherche la raiſon dans la benediction paternelle de Noé, qui porte, *habitabit Japhet in tentoriis Sem.*

Javan eſt le quatriéme peuple né de Japhet; on ne doute pas que ce ne ſoient les Grecs, nommés autrefois Joniens ou Jaoniens; & lors même que l'Ecriture Sainte parle d'Alexandre le Grand, elle le qualifie de Roi de Jon, ou de Javan, parce qu'il étoit, ou le chef, ou le Roi des Grecs. La premiere demeure de ces peuples fut vraiſemblablement l'Ionie, province de l'Aſie mineure; mais s'étendant peu à peu ſur le rivage de la mer Egée, ils ſe ſont répandus dans les Iſles voiſines & dans la terre ferme de la Grece, depuis la Thrace juſqu'à l'Iſthme de Corinthe. Ils étendirent même leurs colonies juſqu'en Syrie, puiſque, ſelon le témoignage de Pauſanias & d'Etienne de Byſance, la ville de Gaza étoit autrefois nommée Jon. Quelques auteurs croyent même que pluſieurs d'entre eux paſſerent en Italie, & que de *Javan* ou *Javanus* s'eſt formé *Janus*, le plus ancien de tous les Princes qui ont regné dans cette contrée.

Tubal eſt le cinquiéme des enfans ou des peuples ſortis de Japhet: ils ont habité l'Iberie, que Joſeph aſſure avoir eu autrefois le nom de Thobelos; & même Ptolomée rapporte à cette contrée la ville de Thabilaca, nom qui, malgré les changemens arrivés aux langues, a du rapport à celui de Thobel ou de Thubal.

Moſoch ou *Meſchec*, ſixiéme peuple ſorti de Japhet, a ſans doute habité la Cappadoce. Joſeph aſſure que leur ancien nom étoit celui de Moſches; leur capitale ſe nommoit autrefois Mazaca, qui eut ſous Tibere le nom de Ceſarée, & les *Moſchici montes*, ou les montagnes des Moſches, qui bordoient la Cappadoce, & la ſéparoient de l'Armenie, ont tiré leur nom de ce peuple. Ezechiel (1) qui en parle plus d'une fois, les aſſocie toujours avec le peuple de Thubal, ſans doute parce qu'ils étoient voiſins: mais ce n'eſt que par conjecture que l'on en fait deſcendre les Moſcovites; quoique Pline (2) parlant des peuples de la Sarmatie Aſiatique, voiſine de la Moſcovie, y mette les Maſacs (*Maſaces.*)

Enfin les Thraces qui habitoient autrefois le long du Pont-Euxin, à l'extrémité de la Grece, viennent de *Tiras*, ſeptiéme fils de Japhet. C'eſt une origine qui n'eſt conteſtée par aucun auteur intelligent & habile.

Les trois enfans de Gomer qui ſoient connus, ont encore donné leurs noms à quelques peuples. Le premier nommé *Aſcenez*, ou *Aſchenaz*, a formé un petit peuple qui habitoit d'abord dans la Phrygie, ou dans le voiſinage, & qui s'étendant vers le nord, c'eſt-à-dire, vers la Bithynie, le long de la mer, a donné ſon nom au fleuve Aſcanius, auſſi-bien qu'à la ville, au marais, & à la région qui fut appellée (3) Aſcanie. On prétend qu'il a communiqué le même nom à la mer qui eut d'abord celui d'*Axenos-Pontos*, & enſuite *Euxinos Pontos*, c'eſt-à-dire le Pont Axin, ou le Pont Euxin.

Le ſecond fils de Gomer, nommé *Riphat*, a formé le peuple des Riphéens ou Arrimphéens. Ils habiterent d'abord la Paphlagonie, nommée autrefois Riphatée; mais ſe

(1) Ezech. 27. 13. & 32. 26. & 38. 2. 3. & 39. 1.
(2) Hiſt. nat. lib. 6. c. 7.
(3) Plin. hiſt. nat. l. 5. c. 32.

trouvant apparemment trop resserrés dans leur premiere habitation, ils chercherent une nouvelle demeure qu'ils trouverent en passant au nord du Pont Euxin ; & s'établissant le long du Tanaïs, ils ont communiqué leur nom aux monts Riphées.

Gomer eut un troisiéme fils : c'est *Thogorma*, qui sortant de la Phrygie, occupa une partie de la Cappadoce & de la Galatie ; & comme ce peuple commerçoit beaucoup, selon (1) Ezehiel, en chevaux & en bêtes de charge, on prétend que c'est de là qu'ils ont eu le nom de Thogorma.

Javan eut quatre enfans, dont les noms sont devenus célebres par les colonies ou les peuples qu'ils ont établis. Il est hors de doute qu'*Eliza* fils de Javan, avec la colonie dont il étoit le chef, a donné son nom à l'Elide ; & c'est vrai-semblablement de là que les Grecs ont été nommés *Hellenes* & *Hellas*, & non pas de *Hellen*, fils de Deucalion, qui n'a paru que long-temps après que les Grecs eurent pris ce nom. On sait d'ailleurs que le Péloponese entier a porté le nom d'Elide, jusques aux heros, qui en ayant fait la conquête, y ont fondé des villes & des Royaumes, & lui ont donné divers noms. Cependant celui d'Elide s'est conservé long-temps dans une partie de la Grece. C'est même des inflexions differentes du nom original, que l'Aulide, l'Eolie, & les Eoliens ont tiré le leur. Ezechiel (2) dit que les Elidiens négocioient à Tyr de la pourpre ; en effet, celle d'Hermione, ville du Péloponese proche d'Argos, étoit si fameuse, qu'on la transportoit jusques dans les Provinces les plus éloignées, même dans le fond de l'Orient ; & Alexandre en trouva dans les trésors de Suze pour cinq mille talens.

Les *Tharsiens* ou Thasiens sont les seconds peuples sortis de Javan. L'opinion de Bochart qui leur a fait habiter l'Espagne, ne convient point à ces premiers temps où la navigation étoit inconnuë, quoique l'Ecriture (3) Sainte parle de ces peuples comme très-riches en métaux, sur-tout en or & en argent, qui ont autrefois été fort communs dans les mines d'Espagne ; on sait néanmoins que celles de l'Isle de Thases & de Macedoine, avoient été foüillées long-temps avant que l'on connût celles d'Espagne. On sait par Herodote & par Diodore de Sicile, qu'une montagne de cette Isle avoit été renversée par l'avidité de ces chercheurs de métaux, & que les Phéniciens qui la fréquentoient pendant son abondance, transporterent leur commerce en Espagne, lorsqu'ils ne trouverent plus rien dans l'Isle de Thase. Peut-être donnerent-ils le nom de Tharsis à leur nouvelle colonie, en mémoire de la premiere.

La Macedoine étoit aussi fort abondante en métaux, d'où ils étoient aussi transportés en Phénicie. Je dirai cependant que des auteurs célébres sont persuadés que la Tharsis de la Genese n'est autre que la Cilicie, dont la capitale, *Tharse*, lieu de la naissance de l'Apôtre saint Paul, peut avoir tiré & conservé le nom : ce qui conviendroit beaucoup mieux aux premieres peuplades, qui se sont faites de proche en proche, & qui n'ont été portées dans les pays éloignés, que quand les pays voisins de l'Euphrate ont été trop remplis.

Le nom de *Cittim*, troisiéme peuple sortis de Javan, peut signifier deux choses, sa-

(1) Ezech. 27. 14. (2) Ezech. 27. 7. (1) Ezech. 27. 12.

voir, le peuple Romain, comme l'ont crû quelques anciens, ce qui n'a gueres de vrai-ſemblance, parce que le *Latium*, ou l'Italie n'eſt qu'une confuſion de diverſes colonies, qui venant de la Gréce ſe ſont multipliées dans cette partie de l'Europe, ou ſe ſont chaſſées mutuellement ; d'autres prétendent que le Cittim n'eſt autre choſe que la Macédoine, d'où l'Ecriture même nous dit qu'étoit ſorti Aléxandre le Grand. Il eſt vrai qu'il eſt qualifié quelquefois roi de Javan, parce qu'il étoit à la tête de tous les Grecs déſignés par ce nom général ; mais il eſt dit ailleurs qu'il étoit ſorti de la terre de Cittim, ce qui ne ſe peut entendre que de la Macédoine ; puiſque Perſée même, le dernier d'entre les ſucceſſeurs d'Aléxandre eſt appellé roi de Cittim. Il ſe préſente une troiſiéme explication qui porte que par le mot de Cittim on doit entendre une partie de la Cilicie, parce que dans l'Ecriture Sainte les peuples de Tharſis & de Cittim ſont toujours joints enſemble, comme des peuples voiſins & limitrophes l'un de l'autre. Mais s'il faut dire ce que je penſe; il n'eſt pas hors de vrai-ſemblance de croire que le peuple de Cittim faiſoit d'abord partie de la Cilicie : ce fut ſa premiere habitation. Mais étant venu à multiplier, il ſe trouva trop reſſerré, & chercha une nouvelle demeure ; ce fut la Macedoine à laquelle il donna le nom de ſa premiere fondation. On pourroit même aller plus avant, & dire que ce nouveau peuple de Cittim envoya des colonies juſques dans l'Italie. Si tout cela n'eſt pas vrai, au moins cela eſt bien vrai-ſemblable, par rapport aux circonſtances où l'Ecriture place tous ces peuples.

Dodanim eſt le quatriéme peuple ſorti de Javan. Le célebre M. Bochart qui prétend qu'on doit lire *Rodanim*, comme il eſt marqué dans le texte Samaritain & dans les Septante, veut auſſi que les habitans voiſins du Rhône ſoient le peuple qui eſt ici déſigné. Il ne ſe fonde que ſur la reſſemblance des noms; mais cette preuve n'eſt pas concluante dans cette occaſion. On trouve dans l'Epire & dans la Theſſalie, des villes & une forêt de *Dodone*, ce qui reviendroit aſſez à celui de *Dodanim*. Ainſi la Gréce ou ſes environs auroient été la premiere retraite de tous les enfans de Javan ; & cela convient mieux à la maniere ſimple & naturelle dont ſe font les peuplades, ſavoir de proche en proche, juſqu'à ce que les terres qui ſe trouvent ſurchargées d'habitans envoyent des colonies dans des pays plus éloignés. Et s'il falloit lire *Rodanim*, comme le marque M. Bochart avec quelque vrai-ſemblance, il ſeroit plus convenable d'appliquer ce nom à l'Iſle de Rodes, comme l'ont fait quelques auteurs, puiſqu'elle eſt voiſine des premieres habitations des enfans de Javan, qui, ſelon Moïſe, ſe ſont diviſés, c'eſt-à-dire, ſe ſont établis par familles dans les divers pays, & même dans les Iſles, les plus proches ſans doute de la terre ferme.

Tels furent les quatorze peuples ſortis de Japhet. Voilà, ſuivant le même ordre de l'Ecriture, quels furent les enfans de Cham ſecond fils de Noé, qui peuplerent le midi, comme les premiers avoient peuplé le ſeptentrion.

CHAM avant que de ſe retirer, laiſſa ſes enfans dans la partie méridionale de l'Aſie. Pour lui, il ſe retira en Egypte, qui de lui fut nommée Ham, & portoit encore ce nom du temps de ſaint Jerôme. Ses deſcendans l'y honorerent ſous le titre de Jupiter Hammon. C'eſt une choſe qui ne ſouffre aucune difficulté, dès qu'on fait attention aux noms que l'on donne à l'Egypte en divers endroits de l'Ecriture Sainte, où elle eſt appellée tantôt les Tabernacles, ou la demeure de Cham, tantôt la terre de Cham.

Chus eſt donc le premier des enfans de Cham qui ait formé un peuple, qui ſe diviſa en trois branches. La premiere fut celle que *Nembrod* ſe ſoumit, qui fait partie de l'Arabie, & que l'on connoît encore ſous le nom de *Chuziſtan* province du royaume de Perſe. La deuxiéme habitoit la partie ſeptentrionale de la Syrie, & de ſon nom s'eſt formé celui de Caſſitide, pays arroſé du fleuve Oronte, qui paſſoit à Antioche. La troiſiéme branche enfin occupoit la partie d'Arabie qui borde la mer rouge dans le voiſinage des terres de Madian. Elle étoit ſur les confins de l'Egypte, puiſqu'Ezechiel (1) en fait les bornes orientales de ce royaume.

Il eſt hors de doute que *Mezraïm* eſt celui des enfans de Cham qui occupa l'Egypte après la mort de ſon pere. Tous les anciens en conviennent après l'Ecriture Sainte; & les Arabes donnent encore aujourd'hui le nom de *Meſr* à cette partie.

Phut eſt le troiſiéme peuple ſorti de Cham qui s'établit au couchant de l'Egypte, c'eſt-à-dire, dans ce qui a depuis été nommé la Mauritanie. Et comme il eſt difficile que la paix & l'union ſe conſervent entre les perſonnes du même ſang, dès qu'il s'agit d'interêts particuliers, l'Ecriture (2) nous repreſente très-ſouvent ce peuple en guerre avec les Egyptiens leurs voiſins.

Canaan & ſa poſtérité peuplerent les parties méridionales de la Syrie & de la Paleſtine. Ces nations ſont connuës dans tous les anciens temps ſous le nom de Cananéens, avec leſquels le peuple d'Iſraël a eu ſi ſouvent la guerre: on les connoît encore ſous le nom de Phéniciens; peuple laborieux & induſtrieux dans le commerce & la navigation.

Les peuples ſortis de *Chus*, au nombre de ſept, ont tous habité l'Arabie, ſoit la Déſerte, ſoit l'Heureuſe. Ils étoient autrefois ſéparés, comme l'ont été anciennement les premieres familles; & cette nation qui garde & prouve encore exactement par des titres autentiques, la généalogie de ſes chevaux, a perdu depuis long-temps la trace de ſa diſtinction, & ſe trouve confonduë en un même peuple, ſans doute par les révolutions que les guerres ont apportées à leur gouvernement, quoique la plûpart ayent conſervé leurs mœurs anciennes.

Nembrod eſt celui des fils de Chus qui s'eſt rendu le plus célébre dans l'hiſtoire ancienne. Il eſt le premier qui ſe ſoit emparé de l'autorité deſpotique, & qui ſe ſoit aſſujetti par la force les autres hommes; car dans ces premiers temps l'autorité royale n'étoit qu'une émanation de l'autorité paternelle: qui diſoit roi, diſoit le chef d'une grande & nombreuſe famille, qui étoit conduite plus par amour que par crainte; il y a long-temps que cela n'eſt plus. Je ne ſai à qui en eſt la faute. Eſt-ce celle des ſujets? Eſt-ce celle des chefs? c'eſt ce qu'on ne ſauroit décider. Les Rois ſont naturellement bons & bienfaiſans; ainſi ce n'eſt pas leur faute. Les peuples ne ſont pas méchans, ils aiment toujours un chef juſte & généreux: c'eſt donc la faute des mauvais miniſtres, qui n'ayant pas le talent de ſe faire aimer, cherchent du moins à ſe faire craindre, & par conſéquent à ſe faire haïr. Quoiqu'il en ſoit, Nembrod qui avoit éprouvé ſa force & ſa vigueur ſur les bêtes féroces qu'il avoit ou domptées, ou dé-

(1) C. 29. v. 10.

(2) Jerem. 46. 9. Ezech. 30. 5. Nahum. 3. 9.

truite, crut pouvoir faire la même chofe fur les hommes ; & il en devint l'ennemi dès qu'il en devint le tyran. Il regna donc en Sennaar & à Babel, qui eft ce qu'on a depuis appellé la Chaldée. Il y bâtit même trois autres villes ou châteaux dont Moïfe a confervé les noms : Erech, qui depuis a été nommée Areca, la plus éloignée de l'Euphrate ; Acchad que Ptolomée nomme Sacchata fur le Tigre ; & Chalné qui a été Capitale d'une province, & qui fut depuis appellée Ctefiphon. Je n'éxamine point encore fi N'embrod a été le Fondateur des Empires de Babylone & d'Affyrie; c'eft ce que je renvoye au chapitre XI.

Après avoir parlé des Arabes & des Chaldéens fortis de Chus, Moïfe raconte les principales colonies qui font venuës d'Egypte fous le nom de Mezraïm. La premiere eft celle des Ethyopiens qu'il nomme *Ludim.* Ce ne peut être qu'un peuple voifin de l'Egypte, puifque Jeremie le joint aux Egyptiens & au peuple forti de Phut qui étoit certainement en Afrique ; auffi croit-on que ce font les Ethiopiens qui étoient au midi de l'Egypte.

La nation nommée *Anamim* habitoit les déferts voifins de l'Egypte occidentale : c'eft du moins la conjecture des favans, car Jofeph affure que les guerres des Ethiopiens & des Egyptiens avoient jetté une telle confufion dans l'Egypte, qu'elles ont fait perdre les anciens noms des peuples. & par conféquent la trace de leur origine : il faut dire la même chofe des *Laabim*, des *Nephtuim* & des *Phetrufim.* On juge que ce font des colonies ou des nations, qui ont habité les provinces voifines de l'Egypte au midi & au couchant. Les *Cafluim* font un peu moins obfcurs : on croit que ce font ou les peuples de la Pentapole au couchant de l'Egypte, ou les Ethyopiens feptentrionaux, c'eft-à-dire, les plus proches de la haute Egypte. Mais dans les guerres que les Egyptiens porterent du côté de l'Afie, les Cafluim laifferent une colonie de *Philiftins* fur les bords de la mer. Et ce font ces Philiftins qui ont donné à ce canton le nom de Paleftine, & qui font fi connus par les guerres continuelles qu'ils eurent avec les Ifraëlites (1). Les *Caphtorim* habitoient auffi au couchant de l'Egypte ; & c'eft d'eux, auffi-bien que des Cafluim, que les Philiftins tirent leur origine.

La pofterité de Canaan eft plus célébre & plus connuë dans l'Ecriture que celle de Mezraïm, *Sidon* qui en eft le chef, a bâti vraifemblablement la ville du même nom, & qui porte aujourd'hui celui de Saïd. Des dix autres peuples fortis de Canaan, les plus connus font les Hétéens, d'où vinrent les Enacides ou les enfans d'*Enach*, rédoutables par leur taille, par leur force, leur valeur, & peut-être même par leur induftrie. Les *Jebuféens*, les *Amorrhéens*, & les *Gergeféens* eurent des guerres continuelles avec le peuple d'Ifraël. Tous ces peuples rempliffoient, non la Syrie entiere, mais les parties méridionales de cette province : la plûpart d'entr'eux furent détruits par la poftérité d'Abraham. Au refte c'étoient des nations d'une fi petite confideration & d'une étenduë fi médiocre, qu'elles ne méritent pas d'être mifes au rang de ces peuples célébres dont la fortune a reglé la deftinée de toute la terre ou de fes habitans. L'hiftorien facré n'en a fait le récit que par l'interêt que fa nation devoit prendre à la conquête de leur pays ; & par une raifon approchante, qui eft cel-

---

(1) Amos 9. 7.

le de la bienſéance, il a eu la même exactitude dans le récit de l'origine des nations Arabes, qui vivoient dans le voiſinage des Juifs. Ainſi le nombre des peuples ſortis de Cham ſe réduit à quatorze, en y comprenant les Chaldéens ſous le nom de Nembrod.

La poſterité de *Sem*, le troiſiéme des enfans de Noé, ne fut pas moins conſiderable que celle de ſes freres, l'Ecriture obſerve toujours qu'il eſt nommé le pere de tous les peuples d'au dé-là de l'Euphrate, quoique d'ailleurs la poſterité de Japhet ait occupé quelques autres provinces de l'Orient; mais c'étoit principalemont celles qui étoient au nord de l'Aſie.

Elam, d'où ſont ſortis les Elamites, habita la province qui eſt entre le Tygre & la Suſianne. Ce peuple s'étendit depuis, ſoit par des colonies, ſoit par des conquêtes; & ſous un autre nom qui eſt celui de Perſes, il a porté ſa domination aſſez loin. Le nom d'Elam n'a pas laiſſé de ſe conſerver dans les Ecritures, puiſque ſaint Luc fait mention des Juifs Elamites, c'eſt-à-dire, de ceux qui habitoient la province d'Elymaïs, qui tire ſon nom du premier fils de Sem.

Aſſur forma un autre peuple qui a peu figuré dans les premiers temps, mais qui eſt devenu très-célébre dans les ſiécles qui ont ſuivi la diviſion des royaumes de Juda & d'Iſraël. Ce peuple habitoit vers la ſource du Tygre, & Ninive en étoit la capitale. Cependant il ne fut pas inconnu à Moïſe qui en parle au livre (1) des Nombres, où ſes conquêtes & ſa décadence ſont prédites par le Prophete Balaam. Ainſi c'étoit un peuple qui pouvoit aller de pair avec les Amalécites, & ces autres petits royaumes qui ſont marqués dans les premiers livres de l'Ecriture Sainte : mais il en eſt peu parlé dans ces premiers temps, parce que ces rois contens de leur premiere habitation qui étoit abondante & fertile, s'embarraſſoient peu de faire la conquête des pays montueux & par conſéquent ſtériles, dont l'Aſſyrie étoit environnée. Cependant la paix en ayant fait multiplier le peuple, l'abondance les ayant rendus fiers & entreprenans, ils ſe jetterent ſur la Medie qui étoit au levant, & ce ne fut que dans les derniers temps qu'ils s'étendirent au couchant de l'Aſie; & c'eſt ce qui les a fait connoître un peu tard des auteurs ſacrés & des hiſtoriens profanes. J'expliquerai dans un plus grand détail la formation & les progrès de cette Monarchie au chapitre XI. de cet ouvrage.

Arphaxad habita, comme l'on croit, non pas dans la Chaldée, mais au nord de l'Aſſyrie, aux environs de la mer Caſpienne ſur les frontieres d'Arménie, où l'on a remarqué depuis une ville du nom d'Artaxata, & une riviere qui a porté celui d'Araxé. *Lud* n'habita point la Lydie dans l'Aſie mineure, c'étoit le partage de Japhet; mais aux environs de la ſource de l'Euphrate, où cette riviere ayant un cours ſinueux & tortueux, a peut-être donné à ce peuple le nom de *Ludim* qui veut dire tortu & courbé.

Aram, cinquiéme fils de Sem, occupa, lui & ſa poſterité, la plûpart des campagnes qui bordent l'Euphrate & tout ce qu'on a depuis connu ſous le nom de Syrie. Les autres dont l'Ecriture fait mention après ceux-ci, n'ont fondé que des peuples

(1) Num. 24. 22. & 24.

obſcurs

obſcurs : *Hus*, par exemple, a peuplé une contrée au levant de la Paleſtine ſur les confins de la Celeſirie, dont il eſt fait mention au livre de Job. *Geter* a donné le nom au pays de Geter ſitué ſur la rive occidentale de l'Euphrate. *Mas* a donné naiſſance aux habitans des Monts-Maſiens. C'eſt peut-être du nom de ces deux peuples mêlez enſemble que les Maſſagettes ont tiré le leur dans les colonies qui ont occupé la partie orientale de l'Europe & le nord de l'Aſie. *Sala* s'eſt avancé davantage vers l'orient ; s'il eſt vrai que les Suſiens viennent de lui, & que la ville de Sela, dont parle Ammien, en ait pris le nom. *Heber* qu'il eut pour fils eſt regardé, quoiqu'improprement pour le Pere des Hébreux ; il eut *Phaleg* & *Joktan*. Le premier n'a point fait de peuplade particuliere; mais le ſecond ayant eû grand nombre d'enfans, s'étendit dans l'Arabie, & il eſt regardé comme le pere des premiers habitans de ce pays. On compte entre les plus célébres de ces peuples *Sceba*, qui a éte le pere des Sabéens près de la mer rouge, chez leſquels a regné la Reine qui vint voir Salomon. *Ophir*, qui ſignifie riche, a peut-être tiré ſon nom de quelque pays ou de quelque Iſle fertile en or dans laquelle il ſe retira.

Pour reprendre ce qui regarde *Phaleg*, on ſait que c'eſt à ſa naiſſance, ou durant ſa vie que la diviſion de la terre fut faite entre les fils & les petits-fils de Noé. Il eut *Rehu* qui fut pere de *Sarug*. Celui-ci eut pour fils *Nachor*, pere de *Tharé*, qui eut pour fils le ſaint Patriarche *Abraham*, d'où ſortent deux grands peuples, celui d'Iſraël, connu encore aujourd'hui ſous le nom de Juifs ; & celui d'Iſmaël qui habita les déſerts d'Arabie, & qui a formé de grandes nations, qui prétendent venir de lui.

Toutes ces matieres que nous avons racourcies, autant qu'il nous a été poſſible, ſe trouvent expliquées dans un grand détail par quelques interprêtes de l'Ecriture Sainte. Je ne citerai que les plus exacts & les plus connus. Le célebre *Grotius* l'a fait avec briéveté, mais avec lumieres, dans ſon livre de la verité de la Religion Chrétienne. M. *Bochart*, qu'on peut regarder avec *Grotius* comme le plus ſavant & le plus exact litterateur qu'il y ait eu dans la réforme, l'a fait avec une grande étenduë dans l'ouvrage admirable auquel il a donné le nom de *Phaleg*. Quoique ſes conjectures ne ſoient pas toujours ſuivies des ſavans, elles ſont cependant ſi utiles, qu'elles donnent lieu d'admirer la fertilité de ſon eſprit, & la profondeur de ſes recherches. *George Hornius* eſt plus concis dans ſon Arche de Noé (*Arca Noë*) ; & quoiqu'il n'ait pas la réputation de *Bochart*, il peut néanmoins ſervir à qui n'auroit pas le loiſir de lire le *Phaleg*. Le Pere *Kircher*, célebre Jeſuite Allemand retiré à Rome, a crû cette matiere digne de ſon attention. Elle lui a paru d'autant plus agréable, qu'il pouvoit s'y livrer aux conjectures ſavantes, pour leſquelles il avoit un extrême goût. C'eſt ce qu'il a fait dans ſa Tour de Babel (*Turris Babel.*) *Heiddegger* & *Gurtler* ont executé la même choſe avec beaucoup de ſavoir, l'un dans ſon Hiſtoire des Patriarches, & l'autre dans les Origines du Monde. Enfin on trouve la même matiere diſcutée avec beaucoup de clarté par *Paul Merula*, par *Waldenfels*, & le Pere *Calmet*. Je ne dis pas qu'il faille lire tous ces auteurs; la répetition des mêmes choſes deviendroit ennuyeuſe & dégoutante; mais on peut choiſir dans tous ceux que nous venons de marquer. Il ſeroit à ſouhaiter que les amis du P. *Pezron* vouluſſent bien rendre publiques les recherches que ce ſavant Religieux avoit faites à ce ſujet. Comme il ne ſuivoit pas les routes or-

dinaires, il aura donné des conjectures singulieres, ou peut-être feroit-il naître des doutes utiles à ceux qui voudroient examiner cette matiere dans un plus grand détail.

Ce principe de la dispersion des peuples étant établi, il faut commencer l'étude par l'histoire Sainte. C'est la seule où l'on trouve l'origine & la suite de la veritable religion, qui se soutient malgré les vicissitudes qui arrivent dans le gouvernement civil du peuple qui en étoit le dépositaire. Mais je dirai ici une chose essentielle à l'étude de l'Histoire Sainte : c'est la seule où il faille croire sans discuter. Quelque chose que l'on trouve & que l'on lise, il faut croire par provision, & ne s'embarrasser pas des consequences qui souvent ne regardent pas l'histoire; mais la Théologie ou la Morale. La foi seule doit nous conduire dans l'étude de cette histoire. Cette vertu n'est pas fondée sur les raisonnemens & les discussions des critiques. Elle n'est appuyée que sur une autorité divine. Il n'en est pas de même de l'histoire prophane : comme elle n'a pour fondement qu'une autorité humaine, & par consequent faillible, il faut discuter avant que de croire. En y entrant, on croit peu; & après beaucoup de temps, on croit à la fin quelque chose.

Le Royaume d'Argos, le plus ancien de ceux que l'histoire nous presente en Occident, c'est-à-dire, dans l'Europe, fut fondé par Inachus environ dix-neuf siécles avant l'Ere chrétienne. Le Peloponese où il fut établi, se trouve ensuite partagé en beaucoup d'autres petites dominations; mais le Royaume de Sicyon que plusieurs auteurs placent avant tous les autres, ne commença qu'après la mort d'Inachus. C'étoit même un partage de cadet, dont le domaine se réunissoit au Royaume principal, dès qu'il manquoit d'heritiers pour en recueillir la succession. Les premiers temps de cette histoire sont fort incertains; les tenebres ne commencent à se dissiper que 300. ans après, c'est-à-dire, au regne de Cécrops, qui amena dans la Grece une colonie d'Egyptiens. Douze villes, ou plutôt 12. bourgs, dans lesquels il cantonna sa colonie, formerent le Royaume d'Athenes, où Cecrops établit les loix de son pays, & la religion qu'on y professoit. Cadmus qui vit le succès de cette entreprise, & que la Grece, quoique peuplée, pouvoit encore fournir matiere aux conquêtes que son ambition lui suggeroit, partit de Thebes en Egypte, prit port en Phenicie, & vint dans la Beotie, où il conduisit avec les peuples qu'il amenoit, les Dieux de l'Egypte, de la Syrie & de la Phenicie. Les commencemens de ce Royaume furent mediocres, le progrès en fut assez brillant; mais enfin il tomba, comme font la plûpart des petites Monarchies, dont les chefs qui cherchent à se détruire mutuellement, sont enfin absorbées par de plus puissantes.

C'est vers ce temps que la plûpart des auteurs, ceux principalement qui suivent la supputation du texte Hebreu, placent la sortie des Israëlites hors de l'Egypte; evenement unique, & qui n'est arrivé jusqu'ici à aucune autre nation. Moïse qui en fut le chef & le conducteur, se conduisit dans cette occasion avec toute la sagesse que Dieu lui avoit inspirée. Il ne négligea pas cependant les ressorts que peut suggerer la prudence humaine; il se servit adroitement de la confiance que les Egyptiens avoient dans le peuple de Dieu pour enlever toutes les richesses de l'Egypte. Dieu lui-même les lui avoit données. La Divinité qui regardoit les Egyptiens comme les ennemis declarés du peuple d'Israël, croyoit les devoir traiter suivant les loix les plus rigoureuses de la guerre, qui accordent aux victorieux ce qu'elle enleve aux vaincus. Ainsi

en un inſtant, il ſe fit un changement total dans la fortune des deux nations. Celle qui étoit humiliée & perſecutée, devint tout-à-coup, par ſa ſeule confiance en Dieu, brillante & victorieuſe; & celle qui commandoit avec orgueil, ſe trouva, non pas ſoumiſe, mais abaiſſée & aneantie à un point, qu'elle fut pluſieurs ſiecles à ſe remettre. Voilà ce que produit un homme habile & courageux à la tête d'un grand peuple: il trouve moyen de reſſuſciter juſques aux corps inanimés. Moïſe pouſſa la choſe encore plus loin; il chercha depuis à policer le peuple qu'il venoit de former, & il en vint heureuſement à bout. C'eſt donc à lui, ou plutôt à la Providence même qu'on eſt redevable de ces loix ſi ſages, qui ſervent autant pour la conduite de la vie civile, que pour le culte de la religion; loix qui ont été comme la baſe de toutes celles dont les autres nations ſe ſont ſervies depuis Moïſe. La mort de ce ſage conducteur n'empêcha point que ſon projet ne fût excuté par Joſué, qu'il s'étoit choiſi pour ſucceſſeur, parce qu'il le connoiſſoit homme de courage & de reſſource. En effet, il fit la conquête & le partage de la Terre promiſe. Mais ce peuple avoit trop d'ingratitude pour un Dieu qui pouſſoit la bonté à l'excès. Auſſi les ſavoit-il châtier de temps en temps; & les Iſraëlites, ſemblables au reſte des hommes, n'étoient doux, humbles & dociles que dans l'adverſité.

L'Hiſtoire prophane préſente dans ces temps-là beaucoup d'évenemens; mais ils ne ſont pas tous également conſiderables. L'arrivée de *Danaus* dans le Peloponeſe y cauſa une révolution qui mérite d'être examinée. On doit faire plus d'attention à la fondation de Troye & de Tyr. Le commerce & la navigation ont rendu cette derniere ville auſſi célébre, que les malheurs & les infortunes ont diſtingué la premiere; car à peine ſeroit-elle connuë, ſi Homere n'avoit pas décrit ſa guerre & ſa deſtruction. L'Hiſtoire d'*Hercule* & de *Theſée* ſont, avec l'expédition des Argonautes, les plus beaux évenemens de ces temps-là. Carthage, dont la fondation ne préceda que de cinquante ans la ruine de Troye, ne doit être bien examinée que dans le temps des guerres qu'elle eut avec les Romains. On voit alors par ce que firent les Carthaginois, ce que peut une nation commerçante, qui trouve des reſſources toujours nouvelles dans les avantages que produit un commerce étendu. Rome, la plus formidable puiſſance qu'il y eût alors dans l'univers, penſa ſuccomber ſous une compagnie de marchands, qui n'avoient d'autre domaine que celui de leur induſtrie.

La guerre & la deſtruction de Troye forment une époque conſidérable, & le plus grand évenement de l'hiſtoire ancienne, chanté par les deux plus grands Poëtes de l'antiquité, *Homere & Virgile.* On en a fait comme le centre des temps héroïques, à cauſe que ce fut alors que parurent les grands hommes que l'hiſtoire a regardés comme des Demi-Dieux, ou comme des Héros. *Jaſon*, *Hercules*, *Theſée*, *Orphée*, *Caſtor* & *Pollux*, ont vécu peu auparavant; *Agamemnon*, *Achilles*, *Menelas*, *Neſtor*, *Ulyſſes*, *Ajax*, *Hector*, *Enée*, & *Sarpedon* ſont morts pendant la guerre de Troye, ou n'ont ſurvécu que très-peu à la ruine de cette fameuſe ville. Mais l'évenement fait bien voir que ſi elle fut glorieuſe pour les Grecs, elle leur fut peu avantageuſe. Quatre-vingt ans après la ruine de Troye, les Heraclides, ou les deſcendans d'Hercules rentrent dans le Péloponeſe, d'où ils avoient été chaſſés, ce qui donne un nouveau luſtre aux royaumes de Lacedemone, d'Argos & de Corinthe, qui dès-lors dé-

vinrent beaucoup plus célebres qu'ils n'étoient auparavant.

L'Histoire Sainte n'est pas moins remarquable. On y voit la force étonnante d'un Samson supérieur à tous ses ennemis armés; mais qui se trouve vaincu & atterré par la voix d'une femme, qui n'avoit pour armes que les attraits ordinaires du sexe; Eli Souverain Pontife, vénerable par sa piété, & malheureux par le crime de ses enfans, dont Dieu lui fait porter la peine; Samuel, Juge irréprochable, rédoutable aux Rois par la même sainteté qui le rend respectable aux yeux des peuples; Saül premier Roi d'Israël, toujours victorieux, tant qu'il se conduit par le sage conseiller que Dieu lui a donné, mais toujours vaincu dès qu'il s'abandonne à lui-même, c'est-à-dire, à la présomption & à la désobéïssance.

L'Histoire Grecque fait voir ensuite un évenement où regne le générosité & l'amour de la patrie, plus rare encore dans les Rois que dans les simples particuliers. Codrus Roi d'Athénes se sacrifie lui-même; & certain du salut de son peuple, s'il meurt, il veut bien se livrer à la mort pour lui procurer la victoire. Exemple touchant qui détermina les Athéniens à n'avoir plus d'autre Roi que Jupiter, & à se choisir seulement des Archontes, c'est-à-dire, des Chefs, des Gouverneurs, ou des Présidens. Médon fils de Codrus exerça le premier cette magistrature, qui resta long-temps dans sa famille. Les Athéniens déja nombreux, mais divisés entr'eux se dispersent, & sous la conduite de Nelée l'un des fils de Codrus, répandent leurs colonies dans cette partie de l'Asie qui fut autrefois nommée l'Ionie; & les Eoliens vont occuper le reste de l'Asie mineure.

David qui paroît vers ce temps-là & qui est sacré Roi d'Israël, cause par son élevation sur le trône une révolution aussi favorable au peuple qu'à la religion de ses peres. Né d'une race choisie dans tout Israël, mais élevé dans la simplicité pastorale de ces premiers temps, il montre une vigueur plus qu'humaine. Il terrasse le fier Goliath qui avoit trop de confiance dans une taille extraordinaire, qui devient toujours moindre qu'un atôme à la vûë de ceux que la Divinité remplit de son esprit & d'une légere portion de sa puissance. Grand Roi, grand Conquerant, grand Prophete, digne de chanter les merveilles de la toute-puissance Divine, il fit voir combien il est difficile de conserver sur le trône cette innocence qui fait l'honneur de la vie privée, & qui feroit celle des Rois, s'ils n'avoient pas le malheur de se livrer trop souvent à eux-mêmes. Son crime fut effacé par sa pénitence. Dieu cependant ne le jugea pas assez pur pour lui bâtir un temple. Il avoit, à la vérité, épargné le sang de son Roi, mais il avoit trop souvent trempé ses mains dans celui de ses ennemis. Cela fut reservé à Salomon, Prince juste, sage & pacifique, qui ne mania presque les armes que pour faire périr les ennemis secrets de sa personne ou de sa famille. Ainsi il fut jugé digne d'élever le Temple (1) du Seigneur. Cette action de piété fut couronnée par de grandes merveilles; mais enfin tout aboutit à de honteuses foiblesses; il livra son cœur à des femmes étrangeres, & son esprit à des cultes idolâtres: trop heureux s'il en a fait pénitence: mais Dieu qui le chérissoit toujours, malgré son ingratitude, ne fit sentir qu'à Roboam son fils la peine des crimes de Salomon.

---

(1) *III. Regum II. vers. 24. 25. 28. 29. 34. 46.*

Les Rois de Tyr & de Syrie paroiſſoient alors avec beaucoup d'éclat. Tantôt amis, tantôt ennemis des Juifs, ils ſont ou vaincus ou vainqueurs, ſelon que la Divine Providence veut punir les pechés de ſon peuple, ou le récompenſer de ſa ſoumiſſion. C'eſt dans ce même intervale que furent fondée les villes de Cumes & de Smyrne, dont la derniere conſerve encore le luſtre qu'elle eut dans les premiers ſiécles de ſa fondation; & ſi Homere doit à ſon territoire ſa naiſſance qui arriva vers le même temps, elle peut être réputée heureuſe d'avoir vû naître un homme dont le nom ſurpaſſe encore aujourd'hui celui des plus grands Rois. Tadmor, autrement dit Palmire, doit ſon établiſſement à Salomon, mais elle n'eſt devenuë célébre que ſous l'Empire Romain, & c'eſt alors qu'on peut voir en peu de mots quel a été ſon ſort. L'Egypte s'étoit remiſe de la perte de toute ſa milice au paſſage de la mer rouge. L'alliance qu'elle fit avec Salomon la rendit alors amie du peuple de Dieu; mais Seſac, que quelques auteurs prennent mal à propos pour Seſoſtris le plus grand Conquerant de l'Egypte, s'oppoſa ſecrettement à Salomon; il ſe déclara ouvertement contre ſon fils Roboam. L'orgueil de ce jeune Prince (1) lui avoit fait perdre dix Tribus, que Jeroboam ſépara de leur Dieu & de leur Roi. Dès-lors il ſe forma deux Royaumes dans une même nation : celui de Juda reſta toujours aux deſcendans de David; celui d'Iſraël fut uſurpé par Jeroboam & ſes ſucceſſeurs, l'un deſquels (c'eſt Amri) bâtit la ville de Samarie & en fit la capitale de ſes Etats. Ces deux Royaumes toujours oppoſés, autant par principes de Religion, que par interêt d'Etat, nous font voir des viciſſitudes continuelles. Celui de Juda tombe ſouvent entre les mains de Princes ſages & religieux; celui d'Iſraël n'y tomba que très-rarement : ce fut toujours le trône de l'impiété. Les temps de ces deux Royaumes ne ſont pas faciles à concilier; mais on en peut venir à bout par le moyen de ces conjectures ſages & lumineuſes, qu'on ne ſauroit s'empêcher d'admettre dans la diſcuſſion des vérités hiſtoriques.

Lycurgue qui nâquit du ſang des Rois de Lacédémone, cent cinquante ans avant la premiere Olympiade (2) ne donna ſes loix que la quarante-troiſiéme année de ſon âge. Ce fut autant le fruit de ſes voyages que de ſes réfléxions. L'on traiteroit aujourd'hui de chimere l'établiſſement d'un pareil gouvernement, ſi l'hiſtoire & la conſtance de tout un peuple à le garder ne nous montroit que tout eſt poſſible, dès qu'un homme de probité & qui n'a en vûë que le bien public, peut ſe ſaiſir des eſprits & des cœurs. Peu d'année après, Didon fugitive de Tyr augmenta d'une nouvelle colonie la ville de Carthage fondée plus de quatre cens ans auparavant par les Tyriens les plus grands navigateurs de l'ancien monde. Ce fut peut-être vers ce même-temps que l'Empire d'Aſſyrie fut diviſé par la mort de Sardanapale; & que commença le Royaume de Macédoine par Caranus qui en fut le premier Roi. Les Jeux Olympiques inſtitués par Hercules, mais long-temps diſcontinués, furent rétablis 776. ans avant l'Ere Chrétienne. Depuis ce terme où finiſſent les temps fabuleux de l'hiſtoire Grecque, l'on trouve de l'ordre & de la certitude dans l'hiſtoire ancienne; parce que les Olympiades qui

(1) Avant Jeſus-Chriſt 980. (2) 926. avant J. C.

faiſoient une révolution de quatre années pleines & entieres, ſervoient à diſtinguer les temps. Phul & les autres Rois d'Aſſyrie, perſecuteurs du peuple d'Iſraël, paroiſſent alors. Rome même, la maîtreſſe du monde, fut bâtie par Romulus ſorti du ſang des anciens Rois d'Albe,(1) la troiſiéme année de la VI. Olympiade. Un nouveau Royaume s'éleve ou ſe fortifie à Babylone par Nabonaſſar, (2) qui ſeul profita de la révolte des Medes : ces derniers, ayant été reconquis juſqu'à ce que Déjocès forma un nouvel Empire des Médes. Les Rois d'Aſſyrie, quoiqu'affoiblis par la révolte de pluſieurs grandes Provinces, ne diminuent rien de leur orgueil ; & ſe qualifient toujours du titre de grands Rois, ou de Rois des Rois. Teglath-Phalaſar appellé dans la Paleſtine par Achaz Roi de Juda, ne ſe contenta pas de vanger ce Prince des injures qu'il recevoit de la part de Razin Roi de Syrie, il ravagea encore les terres du Roi de Juda qui avoit imploré ſa protection. Exemple funeſte qui apprit aux Rois d'Aſſyrie le chemin de la Terre ſainte, & qui leur en fit projetter la conquête. Ils commencerent par le Royaume d'Iſraël, que Salmanaſar ſucceſſeur de Theglath-Phalaſar détruiſit entierement : ainſi les dix Tribus furent tranſportées à Ninive & diſperſées même juſques dans les parties les plus éloignées de la Médie. Juda ſubſiſtoit encore, mais foible & languiſſant. La défaite miraculeuſe de Sennacherib qui aſſiégeoit Ezechias dans Jeruſalem, auroit pû le rétablir dans ſon ancien luſtre, ſi les ſucceſſeurs de ce ſaint Roi euſſent imité ſa pieté & ſa religion. Les Médes plus prudens que les Iſraëlites, firent revivre les prétentions de leur ancienne liberté ; & Déjocès homme ſage, mais ambitieux, ne ſe contenta point de la qualité ſi glorieuſe de juge & d'arbitre de ſes compatriotes, il voulut encore en être le Roi Il le devint donc, & ſes ſucceſſeurs envahirent peu à peu les autres Royaumes qui étoient le long du Tigre & de l'Euphrate : celui même des Aſſyriens fut abſorbé comme les autres, quoiqu'Aſſaradon eût réuni le Royaume de Babylone à celui d'Aſſyrie. (3)

Les Grecs toujours inquiets s'étoient laſſés d'avoir des chefs perpetuels ; ils en avoient créés depuis, de dix en dix ans. Enfin chacun voulant gouter de la ſouveraine magiſtrature, ils en créérent chaque année de nouveaux, toujours néanmoins ſous le nom d'Archontes ; & Créon fut le premier que l'on établit de cette ſorte. Rome s'accroiſſoit, mais lentement ; Romulus avoit commencé par la guerre, il continua par la Religion. Numa qui vint à lui ſucceder perfectionna ce que ſon prédeceſſeur auroit fini. Tullus Hoſtilius reſta vainqueur de la ville d'Albe jalouſe de la grandeur naiſſante des Romains(4). Ce prince en fut redevable au fameux combat des Horaces & des Curiaces ; & le peuple vaincu augmenta les forces du peuple victorieux : tous deux cependant ſe mêlerent & ſe joignirent ſi étroitement, qu'il n'y eût plus de difference entre les anciens & les nouveaux ſujets de la ville de Rome.

Le Royaume d'Egypte affoibli par ſes longues diviſions, ſe rétabliſſoit ſous Pſamméticus (5). Ce Prince qui devoit ſon ſalut aux Ioniens & aux Cariens les établit dans l'Egypte, fermée juſqu'alors aux étrangers. Et c'eſt depuis ce temps-là que l'hiſtoire d'Egypte mêlée de tant de fables commence à devenir plus certaine. Aſſaradon,

---

(1) 754. avant J. C. (2) 747. avant J. C. (3) 680. avant J. C. (4) 671. avant J. C. (5) 670. avant J. C.

appellé Nabuchodonofor dans le livre de Judith, défit Arphaxad Roi des Médes. Enflé de ce fuccès, il entreprit follement de conquerir toute la terre (1); il paffe l'Euphrate, vient en Judée: mais Dieu prit fon peuple fous fa protection; & tout-à-coup les vaftes projets de Nabuchodonofor & d'Holoferne fon general furent arrêtés par la main d'une femme. Les Médes profiterent de cette occafion pour fe relever, comme ils firent fous Phraortès & fous Cyaxarès.

La Judée après avoir vû paffer le regne déteftable d'Amon (2) fut confolée par la fageffe de Jofias, qui travailla même dès fon enfance à réparer l'impieté des Rois fes prédeceffeurs. Les Romains s'accroiffoient infenfiblement fous le regne d'Ancus Martius leur quatriéme Roi; & l'idée qu'ils avoient donné de leur gouvernement faifoit que les peuples voifins, qui ne pouvoient être leurs vainqueurs, cherchoient du moins, fe voyant vaincus à mériter le nom glorieux de citoyens Romains. Ces mêmes-temps furent décorés par la naiffance de Thalès & de Solon; ces hommes vertueux qui ont merité le nom de fages, moins par leur fçavoir que par leur prudence & par leurs mœurs. Le Royaume de Babylone conquis autrefois par Affaradon en fut encore une fois feparé de l'Affyrie par la trahifon de Nabopolaffar (3). Il étoit général des armées que Chinaladan, nommé Sarac, avoit envoyées contre le Roi des Médes. Le général Affyrien fe joignit donc avec Aftyagès, & ils firent périr Chinaladan qui fe brûla dans Ninive. Des Auteurs éclairés croyent que c'eft-là le veritable Sardanapale dont l'hiftoire marque la mort à peu près de la même maniere que celle de Chinaladan. C'eft ce que nous éxaminons dans le Chapitre XI. de cet ouvrage.

Nabopolaffar devint donc maître de Babylone; & cette ville déja trop orgueilleufe de fa propre grandeur, la devint encore davantage par la ruine de Ninive, qui feule lui pouvoit difputer le premier rang (4). Nabuchodonofor plus terrible que fon pere Nabopolaffar menaça tout l'Orient; & tout l'Orient fut obligé de plier fous fon regne qui dura plus de quarante ans. Jerufalem fut abandonnée à ce fuperbe vainqueur la quatriéme année de Joakim (5). C'eft à ce terme que commencent les foixante-dix ans de la captivité de Babylone marqués par Jérémie; mais Nabuchodonofor mit le comble à fes fureurs par la deftruction totale de la ville fainte & du temple de Dieu fous Sédécias, qui fut le dernier des Rois de Juda (6). La Grece, ou, pour mieux dire, Athénes, plus heureufe alors que la Paleftine, recevoit les loix fi fages de Solon qui établiffoit la liberté fur la juftice. Ce grand homme né avec toute la douceur qui convient à l'humanité, abolit les loix dures & fanguinaires, que Dracon avoit données trente ans auparavant. Les Phocéens, peuple d'Ionie, tranfporterent à Marfeille leur premiere colonie; & deux illuftres Gaulois, Bellovefe & Segovefe tous deux freres en conduifent réciproquement chacun une; le dernier dans le fond de la Germanie, & Bellovefe dans l'Italie, où il fe cantonna dans les environs du Po. C'étoit fous le regne de Tarquin l'ancien, que la probité feule (chofe rare en tous temps) avoit élevé fur le trône. Nabuchodonofor embeliffoit Babylone qui s'étoit

(1) 656. avant J. C. (2) 641. avant J. C. (3) 626. avant J. C. (4) 610. avant J. C. (5) 607. avant J. C. (6) 599. avant J. C.

enrichie des dépouilles des autres nations. Son fils Evilmerodac que ses débauches rendoient odieux, ne dura guéres. Il fut tué par Nerigliſſor ſon beaufrere qui uſurpa le Royaume. Piſiſtrate fit la même choſe à Athenes où il s'empara de l'autorité ſouveraine, qu'il ſût conſerver durant trente années, quoique Solon s'y oppoſât; il la laiſſa même à ſes enfans malgré les viciſſitudes dont fut agité ſon gouvernement. L'on voit paroître Cyrus, qui fut nommé Général des troupes du Roi des Médes. Comme toute la gloire des opérations rouloit ſur ce Prince & qu'il fut vrai-ſemblablement aſſocié à l'Empire, la plûpart des auteurs Grecs ont pris occaſion de marquer à la premiere année de la LV. Olympiade le commencement de Cyrus(1); & par-là ils lui donnent trente ans de regne; mais il eut toujours la modeſtie de déferer au Roi des Médes la ſouveraineté des conquêtes qui n'étoient dûës qu'à la ſageſſe de ſa conduite. Loin de détrôner le Roi des Médes, comme le prétendent quelques auteurs, il fut toujours rempli des principes d'humanité & de juſtice qui caractériſent les héros; il conſerva même la vie à Creſus, qu'il avoit vaincu & pris dans Sardes ſa ville capitale : il battit pluſieurs fois les Babyloniens & ſe rendit maître de leur ville qu'il ſoumit au Roi des Médes. Ce Prince qui n'étoit pas moins touché de la fidelité de Cyrus que de ſes exploits, lui donna en mariage ſa fille unique qui devoit être ſon heritiere.

Ainſi deux ans après la priſe de Babylone, (2) Cyrus par une ſucceſſion légitime, devint maître de l'Aſie, & fonda ce grand empire, connu ſous le nom d'Empire des Perſes. Il commença par délivrer Iſraël : Zorobabel partit de Babylone & revint en Judée avec ceux qui voulurent y retourner. Il bâtit l'autel & poſa les fondemens du ſecond temple; mais ce pieux deſſein fut traverſé par les violences & les artifices des Samaritains. Cyrus auroit remis Iſraël dans ſon ancien luſtre, ſi un plus long regne lui avoit permis de le faire; mais Cambyſe ſon ſucceſſeur, homme brutal, penſa moins à illuſtrer qu'à étendre ſon empire. Cependant il ne ſurvéquit que très-peu à Smerdis ſon frere qu'il avoit fait poignarder. Les Mages s'emparerent du trône ſous le nom de ce même Smerdis, & ne le garderent que peu de mois. Darius fils d'Hyſtaſpe, qualifié de meilleur de tous les hommes, fut élevé ſur le trône des Perſes. Imitateur des vertus de Cyrus, il permit qu'on achevât le temple du vrai Dieu. Athénes & Rome recouvrent la liberté preſque en même-temps que les Juifs. Harmodius & Ariſtogiton périſſent dans le moment qu'ils délivrent leur patrie des Tyrans, qui étoient enfans & ſucceſſeurs de Piſiſtrate; mais leur nom fut toujours honoré du peuple. Rome qui chaſſe Tarquin le ſuperbe, ſe ſoumet aux Conſuls dont le gouvernement ne fut pas toujours tranquille, parce que le peuple qui ne connoît pas toujours les juſtes bornes de la liberté, penſa perir en abuſant de la ſienne.

Darius éclata, mais inutilement, contre la Grece; & les nombreuſes armées qu'il avoit confiées à Mardonius ſon gendre, furent défaites par une poignée d'Atheniens conduits par Miltiades. Xerxès fils & ſucceſſeur de Darius voulut vanger cet affront fait au plus grand des Rois, & à l'armée la plus formidable qui ſe ſoit vûë juſqu'alors, il

(1) 560. avant J. C. (2) 536. avant J. C.

vint

vint dans la Grece avec une armée encore plus forte ; mais elle fut affoiblie aux Thermopiles, où les Lacedemoniens lui tuerent vingt mille hommes. Sa flotte fut défaite la même année près de Salamine par les conseils de Thémistocle. La terreur s'empara de ses troupes ; il en fut saisi lui-même & repassa l'Hellespont avec précipitation ; & un an après, son armée de terre commandée par Mardonius fut défaite auprès de Platée, le même jour que les Ioniens défirent les Perses sur terre & sur mer près de Mycale dans l'Asie mineure : par-là ils rendirent la liberté à toutes les colonies Grecques qui étoient en Asie (1). Après Xerxès qui fut tué par Artaban son Capitaine des Gardes, vint son fils Artaxerxès à la longue-main ; & c'est de la vingtiéme année du regne de ce Prince, protecteur des Juifs, que l'on commence à compter les 70. semaines de Daniel, c'est-à-dire, les 490. ans, dont l'ordre sagement entendu fait connoître le temps de la mort du Messie qui devoit mettre fin à tous les sacrifices de l'ancienne loi.

Rome qui n'admiroit pas moins le sage gouvernement des Grecs que leur valeur, voulut se régler sur le même exemple. Elle envoya donc ses députés pour avoir les loix des villes de la Grece, sur-tout celles d'Athenes données par le plus sage de tous les Grecs (2). C'est de-là que se formerent les loix des douze tables dictées avec tant d'équité, qu'elles ont servi de fondement au Droit Romain. Le peuple qui avoit créé à cette occasion des Decemvirs se repentit bien-tôt de l'autorité qu'il leur avoit donnée, & se vit contraint de les supprimer pour les empêcher de continuer leurs violences. Esdras & Néhémias rétablirent l'observation de la loi dans Israël. Leurs livres finissent presque tout ce qui reste de l'Histoire Sainte de l'ancien Testament, à l'exception de ce qui s'en trouve dans les livres des Maccabées, le reste doit se puiser en d'autres sources. L'histoire Grecque ne commence qu'alors à avoir des historiens Hérodote le plus ancien de ceux qui nous restent finit aux batailles de Platée & de Mycale. Les autres évenemens de cette histoire sont décrits par Thucydide. Son objet principal fut la Guerre du Peloponese ; guerre intestine, qui divisant les Grecs, les pensa perdre ; mais après avoir duré vingt-sept ans, elle finit à l'avantage de Lacedemone qui avoit dans son parti Darius, surnommé le Bastard, l'un des fils d'Artaxerxès ; mais Thucydide n'en a décrit que les 21. premieres années. Ces mêmes Lacedemoniens secourus autrefois par Darius, chercherent depuis à diviser son empire, en soutenant la révolte du jeune Cyrus contre son frere aîné Artaxerxès Mnémon fils & successeur de Darius (3). Ils avoient envoyé contre le légitime possesseur du trône des Perses ces dix mille Grecs dont la valeur & la retraite si vantée feront toujours l'étonnement de la posterité.

Rome étoit à peine remise de ses troubles domestiques, qu'elle recommença ses conquêtes par la prise de Veïes : ainsi elle n'étoit pas encore sortie du centre de l'Italie. Les Gaulois penserent la faire perir ; (3) ils prirent la ville ; mais tandis que l'on traite de la reddition du Capitole, Camille vient, & comme Dictateur, c'est-à-dire, comme arbitre souverain de la paix & de la guerre, il rompt le traité, rétablit les affaires des

---

(1) 467. avant J. C. (2) 452. avant J. C. (3) 401. avant J. C. (4) 391. avant J. C.

Romains, & ſauve Rome qui l'avoit éxilé auparavant (1). Lacedemone victorieuſe & maîtreſſe de la Grece ſe trouve domptée à ſon tour auprès de Leuctres (2) par les Thébains conduits & animés par la ſageſſe d'Epaminondas, qui pouſſa au ſuprême degré le héroïſme des mœurs & de la valeur. Ce grand homme périt en héros, c'eſt-à-dire, victorieux à la bataille de Mantinée, qu'il ne gagna qu'après des efforts extraordinaires de prudence & de courage. C'eſt-là que Xenophon finit ſon hiſtoire, commencée la 22. année de la guerre du Peloponeſe. Les Rois de Macedoine commencerent enſuite à ſe rendre maîtres des déliberations de la Grece. Démoſthene défendoit Athenes, & déſoloit Philippe par ſon éloquence : mais la bataille de Cheronée gagnée par les Macedoniens les rendit les arbitres de la Grece (3). Philippe ne ſurvéquit que deux ans à ſa victoire. Il ſe préparoit à ſe vanger des Perſes qui l'avoient traverſé dans ſes deſſeins, lorſqu'il fut tué par Pauſanias, jeune homme de naiſſance, à qui ce Prince n'avoit pas rendu la juſtice que lui avoit demandée cet aſſaſſin. Alexandre ſon fils qui lui ſucceda ſuivit le plan que ſon pere avoit formé (4); la mort d'Artaxerxès qui fut tué par l'eunuque Bagoas, ne l'en détourna point. Il trouva néanmoins dans la perſonne de Darius un Prince capable de lui diſputer l'empire du monde. Il voulut cependant montrer aux Grecs que ſa jeuneſſe ne l'empêchoit pas d'être à leur tête : il battit les Illiriens, les Triballes & les Getes, prit & raſa Thebes, & ſe fit enfin élire chef de tous les Grecs. Puiſſant & victorieux, il marche contre Darius qu'il défait en trois batailles rangées, ſavoir, au paſſage du Granique, près de la ville d'Iſſe en Cilicie, & enfin entre Arbelle & Gaugamelle en Aſſyrie. Il entre triomphant dans Babylone & dans Suze, détruit Perſepolis ancienne demeure des Rois de Perſe, pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux Indes, & vient mourir à Babylone âgé de trente-trois ans. (5)

D'un autre côté Rome étoit aux mains avec les Samnites ſes voiſins, & eut beaucoup de peine à les réduire. Les généraux d'Alexandre n'en eurent pas moins à s'accorder, pour donner des ſucceſſeurs à ce conquerant. Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigonus, Seleucus, Lyſimaque, Antipater & ſon fils Caſſander ſe crurent tous également dignes de lui ſucceder; & pour en venir plus facilement à bout, ils immolerent à leur ambition toute la famille d'Alexandre. Ce fut le temps des meurtres & des révolutions. Dès-lors on vit naître les Royaumes de Pont & de Bithynie: celui même d'Armenie ſecoüa le joug des Macédoniens : les deux Mithridates pere & fils fonderent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puiſſantes Monarchies qui s'éleverent des débris de celle d'Alexandre, furent celle d'Egypte fondée par Ptolomée fils de Lagus, & celle d'Aſie ou de Syrie par Seleucus. Cette derniere, outre la Syrie, comprenoit encore une partie de la haute Aſie, c'eſt-à-dire, l'Aſſyrie, la Meſopotamie, & la plus grande partie de ce qui étoit occupé par le Roi des Perſes. La Macédoine qui devoit être reſpectée comme le patrimoine de la famille d'Alexandre, fut encore moins exempte de troubles que ſes conquêtes. Mais dans le temps que tout étoit en combuſtion dans la Macédoine, Brennus Roi des Gaulois pene-

(1) 390. avant J. C. (2) 371. avant J. C. (3) 338. avant J. C. (4) 336. avant J. C. (5) 324. avant J. C.

tra jusques dans l'Asie mineure, & s'établit dans la Galatie, fondit sur la Macédoine qu'il ravagea, & fit trembler toute la Grece: mais les Gaulois soüillerent leurs victoires par l'entreprise sacrilege du temple de Delphes. Pyrrhus chassé de la Macédoine étoit en Italie, où il faisoit la guerre aux Romains, mais en homme vertueux, & avec cette generosité d'ame & d'action qui se rencontrent rarement dans les chefs des partis contraires.

Israël respiroit dans tous ces troubles. Le peuple de Dieu favorisé d'abord par les Rois de Syrie, qui lui accorderent les mêmes droits qu'au reste de leurs sujets, reprenoit vigueur & cherchoit à pratiquer sa sainte loi avec plus de pureté qu'il n'avoit fait auparavant. Le Roi d'Egypte même, c'étoit Ptolomée Philadelphe, voulut avoir dans son Palais les saintes Ecritures en langue Grecque, qui étoit celle de sa Cour. La guerre de Pyrrhus avec les Romains continuoit toujours; mais se trouvant battu par le Consul Curius, il repassa dans l'Epire, se jetta sur la Macédoine, où il eut quelques succès qui aboutirent à une fin malheureuse, ayant été écrasé dans Argos d'un coup de pierre qu'il reçut de la main d'une femme. La mort de Pyrrhus laissa la Macédoine paisible entre les mains d'Antigonus Gonatas. Mais la ligue des Achéens soutint encore pendant quelque temps la liberté de la Grece. Cette confederation en produisit les derniers heros, Aratus & Philopemen. Les Romains avançoient leurs conquêtes en Italie; ils ne s'en virent pas plutôt maîtres, qu'ils penserent aux affaires du dehors. Leur premiere vûë se porta sur les Carthaginois: c'étoit dans leur voisinage une puissance qui pouvoit les incommoder. La premiere guerre Punique obligea les Romains à combattre hors de l'Italie, & ils resterent victorieux, même sur la mer qu'ils n'avoient jamais pratiquée. (1) Regulus qui commandoit l'armée Romaine, arrive en Afrique, où il réussit d'abord; mais enfin il échoüa, & sa captivité ne lui fit pas moins d'honneur que lui en auroit fait une victoire. La guerre ne finit, après bien des incertitudes, qu'au bout de vingt-trois ans. Les Romains demeurerent vainqueurs; Carthage étoit humiliée, mais non pas détruite. La guerre d'Illirie vint ensuite, qui ne fut pas moins glorieuse aux Romains. (2) Voisins de la Grece, ils y envoyerent des Ambassadeurs, & leur puissance commença dès-lors à s'y faire respecter. Les Gaulois d'Italie qui étoient demeurés en paix, commencerent à remuer. La guerre fut vive de part & d'autre; mais les Gaulois y perdirent beaucoup de villes & de pays. La seconde guerre Punique s'alluma. (3) Quatre batailles perduës auroient fait périr tout autre que les Romains; ils eurent une ressource toujours assurée dans le danger, ce fut de porter la guerre chez leurs ennemis, pour éloigner les malheurs & la perte de l'Italie. (4) Scipion va en Espagne, & la soumet: il entre en Afrique. Cette guerre qui avoit duré 17. ans, combla les Romains de gloire; & ils donnerent la paix à l'Afrique vaincuë & subjuguée.

Le Roi de Macédoine avoit secouru les Carthaginois; il fut donc attaqué & battu par les Romains. Antiochus le Grand, Roi de Syrie, jaloux de leur grandeur, les attaque à son tour; mais il fut vaincu par mer & par terre; & pour assurance des traitez,

---

(1) 264. avant J.C. (2) 229. avant J.C. (3) 218. avant J.C. (4) 210. avant J.C.

il donna l'un de ses fils en otage aux Romains. La guerre de Macédoine se renouvella; mais elle devint fatale à Persée, qui fut le dernier Roi de ce Royaume. (1) Il fut pris & conduit à Rome, où il mourut dans l'obscurité d'une prison; & quelque temps après la Macédoine de Royaume qu'elle étoit auparavant, ne fut plus qu'une Province de la République Romaine. (2) Rome tantôt alliée, tantôt ennemie de la République des Achéens, les abbatit enfin, parce qu'ils paroissoient vouloir trop entreprendre sur la liberté des autres peuples de la Grece. Sa perte entraîna celle de Corinthe. La troisiéme guerre Punique avoit commencé quelque temps auparavant; (3) mais les Romains crurent que pour se délivrer de toute inquiétude, ils devoient détruire Carthage. La guerre de Numance qui vint ensuite (4) fit ruiner cette ville à un point, qu'à peine en trouve-t'on des vestiges en Espagne. Les Rois de l'Asie n'étoient pas tranquiles, leurs querelles réveillerent les sentimens que les Juifs avoient pour la liberté. Ils se donnerent des souverains de leur nation. Simon fut le premier. Là commence le nouveau Royaume du peuple de Dieu, & la Principauté des Asmonéens toujours jointe au souverain sacerdoce. Dès-lors on voit ses Rois prendre beaucoup de part dans les affaires des Rois de Syrie; Jerusalem ne laissa pas d'être assiegée par Antiochus Sidetes, qui fit cependant la paix avec les Juifs.

Les Romains se virent attaqués par leurs esclaves, & ce ne fut pas trop de toute leur puissance pour réduire les rebelles. La succession d'Attalus Roi de Pergame, qui legua son Royaume au peuple Romain, pensa mettre la division dans cette grande ville; mais le tribunal séditieux des Gracques eut des suites plus fâcheuses, & l'on ne vint à bout de les pacifier, que par la mort de Tiberius Gracchus. Hyrcan sut profiter des révolutions de Syrie, & Demetrius occupé à se rétablir sur le trône, lui laissa le temps de prendre Samarie & d'en détruire le temple. La Loi même fut portée dans l'Idumée; & pour se mieux soutenir, les Juifs surent se procurer la protection des Romains. Ces derniers passerent les Alpes pour la premiere fois. Après avoir vaincu les Allobroges, (5) ils réduisirent la Gaule Narbonoise en Province, & lui donnerent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Rome qui s'agrandissoit au dehors, s'affoiblissoit au-dedans par ses divisions; celles des Gracques se renouvellerent, & Caïus Gracchus mourut d'une mort aussi tragique que son frere. Les Cimbres paroissent pour la premiere fois & sont battus; (6) la guerre de Numidie commence, & se termine enfin par la défaite de Jugurtha. Les esclaves armerent une seconde fois dans la Sicile, & cette séconde révolte ne couta pas moins de sang que la premiere. Marius battit les Teutons, les Cimbres & les autres peuples du Nord qui penetroient déja dans les Gaules & dans les autres Provinces des Romains. Rome qui triomphoit de toutes les nations, se vit déchirée par ses propres citoyens: c'étoient Marius & Sylla. La dictature tyrannique de ce dernier mit les Romains en servitude. Son exemple fut contagieux: Sertorius se crut autorisé à se cantonner en Espagne, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines & d'adresses que Pompée vint à bout de ruiner ce parti. La guerre des Gladiateurs ne devint pas moins funeste que celle que

---

(1) 168. avant J. C. (2) 146. avant J. C. (3) 147. avant J. C. (4) 141. avant J. C. (5) 121. avant J. C. (6) 113. avant J. C.

Mithridate avoit déclarée à la République: elle fut néanmoins terminée par le bonheur de Pompée, qui venoit de purger les mers des Pirates dont elles étoient couvertes. Dans le temps qu'il se rendoit maître de l'Asie, Ciceron s'occupoit à Rome à détruire dan Catilina un ennemi domestique, plus dangereux que ceux qu'elle avoit au dehors. Il en vint heureusement à bout; mais il ne mit pas la liberté du peuple à couvert. Pompée commandoit avec autorité dans le Senat; & Jules Cesar qui venoit de faire la conquête des Gaules, se mit en état par là de changer la forme du gouvernement, & d'établir dans sa patrie une domination absoluë. Comme il ne pouvoit point avoir d'égal, la bataille de Pharsale le délivra de Pompée, qui fut battu, & qui trouva la mort en Egypte, où il s'étoit réfugié. Cesar victorieux, parut en un moment par tout l'univers. Egalement vainqueur en Egypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne, il fut reconnu maître de Rome & de tout l'Empire. Brutus & Cassius crurent affranchir leur patrie en le tuant comme un tyran: elle retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lepidus, & du jeune Cesar Octavien, petit-neveu de Jules-Cesar, & son fils par adoption. Ils partagerent l'Empire: Cesar garda l'Italie; & de concert avec Antoine, il ruina Lepide. Ces deux concurrens restés seuls, se tournent ensuite l'un contre l'autre. Cesar gagne la bataille d'Actium, qui le rend seul maître de l'univers. Antoine se voit abandonné de ses anciens amis, parce qu'il est malheureux. Herode Iduméen qui lui devoit tout, se jette dans le parti du vainqueur, & se maintient dans la possession du Royaume de Judée, que la foiblesse du vieux Hyrcan avoit fait perdre aux Asmonéens. Alexandrie se rend à Cesar. L'Egypte devient Province Romaine. Rome même, si jalouse autrefois de sa liberté, le reconnoît pour maître absolu de tout l'Empire; il regne sous le titre d'Empereur & d'Auguste. Il dompte vers les Pyrennées les Cantabres & les Asturiens révoltés. L'Ethiopie lui demande la paix: Les Parthes redoutables aux Romains par la défaite de Crassus, lui renvoyent les Aigles Romaines & les prisonniers: les Indes recherchent son alliance; la Pannonie le reconnoît, la Germanie le redoute. Victorieux par mer & par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers se voit en paix sous sa puissance; & pour comble de bonheur, JESUS-CHRIST vrai Messie vient au monde sous son regne. Heureux s'il en eût profité. Le CHRIST n'est pas moins le centre de l'Histoire que de la Religion. C'est le terme où tout aboutit. Tout va prendre une nouvelle face; il faut pourtant que la véritable Religion s'établisse; mais opposée à la fausseté des religions étrangeres, elle prend le dessus malgré l'autorité des hommes, parce que la verité qui vient de Dieu seul, est indépendante de la puissance humaine.

Voilà le plan sur lequel il faut étudier toute l'histoire générale. Par cet abregé succinct, qu'on peut fortifier ou amplifier par le *Discours sur l'histoire universelle de M. Bossuet*, ou par les premiers livres du *Rationarium* du P. *Petau*, on doit voir la liaison que les diverses parties de l'histoire générale ont entre elles; & l'on doit ensuite en prendre le détail; séparer les histoires particulieres pour les mieux pénétrer; & quand on voudra leur donner plus de clarté & d'étenduë, il faudra de temps en temps les rapprocher toutes les unes des autres, soit par des abregés, soit par des *tables chronologiques*, semblables à celles dont nous allons donner le détail. C'est le seul moyen

de ne rien confondre : chose trop ordinaire dans des lectures variées d'un si grand nombre d'histoires particulieres.

CHAPITRE VIII.

Explication des deux premieres Tables chronologiques de l'histoire universelle.

LES Tables chronologiques que je viens de publier ne contiennent pas seulement tout le plan de l'histoire universelle, elles en font encore sentir les principales difficultez ; chose absolument necessaire à ceux qui en commencent l'étude. La plûpart prévenus de la lecture d'un livre unique, qui ne leur represente qu'un sentiment & qu'un systême, s'imaginent ou qu'il n'y en a point d'autre, ou du moins qu'il n'y a de vrai que celui qui leur a été enseigné d'abord. Ce sont là principalement les motifs qui m'ont engagé à donner ces tables, dont j'ai longtemps roulé le plan dans mon esprit, avant que de le pouvoir executer.

Quoiqu'elles portent avec elles une espece de clarté, que j'ai fait en sorte d'y répandre par l'ordre que j'y ai mis, je crois cependant devoir y jetter encore quelques lumieres par des observations qui en expliqueront tout le systême.

Je n'avance pas trop en disant que c'est une methode que je presente autant aux yeux qu'à l'esprit, pour se former un arrangement raisonnable sur l'histoire universelle, & même pour en diriger l'étude, aussi bien que celle des histoires particulieres de chaque nation. Ce n'est pas une médiocre entreprise ; je ne prétens pas néanmoins y avoir entierement réüssi : mais je croirai beaucoup faire, si je suis utile à ceux qui n'en savent pas plus que moi, ou si j'engage quelqu'un aussi zelé, mais plus habile à nous donner un ouvrage plus parfait.

La premiere attention qu'on doit faire sur ces Tables, est de porter sa vûë sur l'OBSERVATION PRELIMINAIRE qui est à la tête. Elle insinuë ce qu'on doit lire pour avoir quelques principes sur l'étude de la chronologie. Il faut sur-tout éviter l'embarras ; il est toujours desagréable de s'impliquer dans de grandes difficultez. On doit les abandonner à ceux que Dieu veut punir, par le goût qu'il leur donne pour une étude aussi seche, quoique necessaire dans le fond. J'en ai suffisamment parlé dans le chapitre IV. de cet ouvrage. Je crains d'en avoir déja trop dit ; mais il est aisé de retrancher quelque chose à ma prolixité. Les gens sensés, c'est-à-dire, ceux qui ne veulent être en ce genre ni trop profonds, ni trop superficiels, verront bien à quoi ils se doivent fixer dans cette étude.

Ce qui d'abord frappe dans ces Tables sont les colonnes de l'histoire sainte. Elles sont accompagnées, ou pour mieux dire, précedées de six autres colonnes de chiffres, qui reglent la chronologie de cette portion de l'histoire générale. Tous ceux qui ont donné jusques-ici de ces sortes de tables n'ont pas seulement adopté un systême de chronologie ; il paroît aussi qu'ils ont voulu y assujettir les autres. J'ai, comme eux, embrassé un sentiment ; mais j'ai trop d'équité pour vouloir obliger personne à le suivre. Il seroit injuste à un particulier de se croire assez d'autorité pour déterminer par

de simples conjectures la croyance des autres hommes sur des faits toujours accompagnés de doutes. Pour cela j'ai donc crû que je devois representer sous un même point de vûë les differentes manieres de compter les évenemens de l'Histoire Sainte. Ainsi celui qui se détermine pour la supputation du texte Hébreu vulgaire, la trouvera dans les deux premieres colonnes. *Usserius* m'a fourni cette supputation. Tous les savans conviennent qu'à peu de chose près, c'est celui de nos chronologistes qui a le plus exactement expliqué le systême du texte Hébreu. Il a été servilement copié par M. *Lancelot* dans les tables chronologiques, qu'il a mises à la fin des Bibles latines imprimées chez Vitré; mais M. *Bossuet* a sû, en l'adoptant, le rectifier sur les faits historiques que des lumieres nouvelles & de nouvelles observations ont donné lieu de placer autrement que n'a fait *Usserius*. Il n'y a donc pour le suivre, qu'à prendre les évenemens marqués dans les colonnes de l'Histoire Sainte, & les rapprocher de sa maniere de compter. Par là on peut negliger ou regarder comme nulles les autres colonnes de chiffres. Elles auront cependant cet avantage qu'elles feront connoître de quelle maniere d'autres savans arrangent & supputent les évenemens. Ceux qui se trouveront plus d'inclination pour la chronologie des Septante, n'auront qu'à s'attacher aux colonnes troisiéme & quatriéme. J'ai tiré cette supputation des livres du R. P. *Pezron* dont il est inutile que je fasse ici l'éloge; ses ouvrages parlent pour lui. Il est vrai qu'il a un peu varié dans sa maniere de compter; mais j'ai crû me devoir fixer à ses premieres observations comprises dans le canon chronologique qui est à la fin de son *Antiquité des temps rétablie.* J'ose assurer que personne n'a mieux dévelopé, ni mieux prouvé ce systême que ce savant religieux. A l'exception de sa maniere de supputer l'histoire des Juges dont il a un peu trop allongé les temps, sans être suffisamment autorisé, on peut dire que le reste de son ouvrage est appuyé sur des preuves qui m'ont paru aussi vrayes qu'elles sont vraisemblables aux autres. Pour en faire usage, il n'y a donc qu'à joindre ces deux colonnes de chiffres avec les évenemens de l'Histoire Sainte, & les autres chiffres deviendront inutiles.

On trouvera dans la cinquiéme & sixiéme colonne de chiffres, la supputation du texte Hébreu Samaritain, non pas tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il étoit du temps de S. Jerôme. Nous devons l'arrangement de ce systême au P. *Tournemine*, que son profond savoir & la droiture de son cœur mettent même au-dessus de sa naissance. On peut voir ce que j'en ai rapporté au chapitre IV. de cet ouvrage, où j'ai donné les preuves que ce savant Jesuite a bien voulu me communiquer. Outre les preuves de fait, j'ai eû soin d'y joindre les réflexions qui peuvent procurer à ce systême toute la vraisemblance dont il est susceptible : car c'est ainsi qu'il faut parler dans ces matieres. C'est la voye la plus simple qu'il y ait pour réduire à l'unité d'un même sentiment, les differentes supputations qui se trouvent dans les divers textes de l'Ecriture Sainte. Comme je ne prétens gêner personne, je demande qu'on me fasse la même grace. Il suffit que je presente aux lecteurs de quoi choisir, pour qu'on me laisse choisir à mon tour.

Toutes ces differences de texte Hébreu, de Samaritain, de Septante ne regardent que l'Histoire Sainte; ainsi l'application n'en est juste que sur cette partie de l'histoire générale. S'agit-il de l'histoire profane, je me sers de l'époque vulgaire de Je-

ſus-Chriſt. C'eſt le centre de toute la Chronologie. Comme dans l'hiſtoire moderne on datte par les années après la naiſſance du Sauveur, je marque tous les évenemens de l'ancienne hiſtoire par les années avant Jesus-Chriſt. Ainſi l'on ſait la diſtance qui ſe trouve d'un tel prince, ou d'un tel évenement juſqu'au terme connu de toutes les hiſtoires. Au lieu que ſi j'avois datté par les années du monde, il auroit toujours fallu recourir au ſentiment que j'ai ſuivi; & la plume à la main, on auroit été contraint de ſupputer pour ſavoir la diſtance d'un évenement marqué juſqu'au terme commun. C'eſt pour la même raiſon que je n'ai point parlé d'Ere de Nabonaſſar, de Période de Callipe & de Methon, d'Olympiades, d'années de Rome, de Conſulats, de Période Julienne. J'ai eû le chagrin de les examiner toutes; je m'en ſuis ſervis; mais je n'en dis rien dans mes Tables, dans la crainte d'y mettre de la confuſion, ou de jetter un lecteur dans l'embarras. Ayant toujours en vûë la clarté & la ſimplicité qui doit regner dans ces ſortes d'ouvrages, j'ai tout rapporté à un principe uniforme pour tous les évenemens; c'eſt celui de la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Cette maniere de compter s'accommode beaucoup mieux avec la Chronologie; la difference des années du monde ne vient que des premiers temps: alors on ne ſauroit trouver dans l'hiſtoire profane d'évenement paralelle pour être comparé avec les temps les plus reculés de l'Hiſtoire Sacrée. Commence-t-on à trouver de la certitude dans l'hiſtoire profane, c'eſt pour lors que la Chronologie Sainte n'a preſque plus d'embarras. Ainſi tout ſe réünit; mais ce n'eſt que huit ou dix ſiecles avant Jeſus-Chriſt: c'eſt toujours beaucoup.

La ſuite de l'Hiſtoire Sainte ſe trouve partagée dans la premiere Table par des colonnes ſubordonnées à la colonne dominante. Je l'ai fait pour preſenter à l'œil les principales differences qui ſe trouvent dans la maniere de ſupputer les temps écoulés depuis la ſortie d'Egypte, juſqu'à la conſtruction du temple commencé la quatriéme année de Salomon. Et comme ſi cela n'étoit pas encore ſuffiſant, ſoit pour la clarté à laquelle je me ſuis dévoüé, ſoit pour l'inſtruction du lecteur, j'en ai fait une table particuliere, inſerée dans le chapitre IX. de cet ouvrage. On y verra ſix des principaux ſentimens que j'ai mis en paralelle, pour être comparés enſemble.

La ſeconde Table qui commence à Roboam, c'eſt-à-dire, dix ſiecles avant Jeſus-Chriſt, ſe trouve partagée par les deux colonnes des Rois de Juda & d'Iſraël. Par-là nous avons fait en ſorte de repreſenter les moyens qu'on a crû devoir apporter pour concilier les differences, & aſſoupir les difficultez qui ſe rencontrent dans les livres des Rois & des Paralipoménes. Et comme j'avois appris de M. *Boivin* l'aîné, qu'il avoit rendu à la nation Judaïque deux Rois que nos hiſtoriens lui avoient retranchés, j'ai cherché, j'ai réflechi, & je me trompe, ou Joram I. eſt l'un de ces Rois, comme j'en ai donné la preuve dans le chapitre IX. l'autre viendra quand il plaira aux heritiers de ce ſavant homme de nous le faire connoître. Le reſte de cette colonne n'a rien de particulier. C'eſt, comme dans tous les autres ouvrages de cette nature, une ſuite d'hiſtoire juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

La colonne ſuivante repreſente la chronologie des Rois d'Egypte. C'eſt la premiere fois que la ſuite de ces princes paroît dans des Tables. Les préjugés qu'on avoit contre la verité de cette hiſtoire, la faiſoient regarder au moins comme douteuſe par les difficultez que l'on trouvoit à ranger les regnes de ces princes, de maniere qu'ils ſe puſſent

puſſent accorder avec les autres hiſtoires. Des trois principaux ſyſtêmes qui ont paru ſur cette hiſtoire, je n'en preſente qu'un ſeul, dont je donne les preuves & le détail dans le chapitre X. de cet ouvrage; je ne ſai ſi on ne me trouvera pas bien hardi, mais je le crois très-probable puiſque je le publie, & les époques ſur leſquelles il eſt appuyé m'ont déterminé à le placer ici préferablement à celui du Chevalier *Marsham* qui eſt très-douteux dans ſon dénouëment principal. Ce ſyſtême que j'expoſe au grand jour, ſe réünit avec celui du P. *Tournemine* environ quinze ſiecles avant Jeſus-Chriſt : c'eſt alors que cette hiſtoire devient intereſſante & neceſſaire par ſes rapports eſſentiels avec l'hiſtoire ſainte & enſuite avec celle des Grecs: mais pour les temps qui précedent Seſac, il ne faut pas faire difficulté d'avoüer qu'elle renferme plus de curioſité, que d'utilité.

Je donne dans les colonnes 5. & 6. la ſuite des Rois d'Aſſyrie; ce ne ſont encore ici que de ſimples conjectures, au moins juſqu'à un certain point. Trois ſyſtêmes géneraux partagent les ſavans; j'en rapporte deux dans mes Tables, & j'abandonne avec la plûpart des gens habiles, celui de *Cteſias*, qui n'ayant pas marqué le nom des Rois d'Aſſyrie, ne peut jetter aucune lumiere ſur notre hiſtoire. Celui de *Jules Africain*, que j'ai cependant modifié, paroît le premier. Il ne ſauroit être ni ſuivi, ni abandonné entierement. On verra par l'onziéme chapitre de cette Methode que pour les Rois des Médes on ne ſauroit ſe diſpenſer de ſuivre ce qu'en dit *Hérodote*, dont la ſupputation eſt en cela très-conforme à l'Ecriture Sainte, regle certaine de toutes les hiſtoires qui s'y trouvent rappellées, ou même indiquées. Mais avant l'établiſſement de la puiſſance abſoluë & indépendante des Médes, je crois qu'on pourroit ſuivre ce que *Jules Africain* rapporte de l'ancienneté des Rois d'Aſſyrie; car pour l'étenduë de cette monarchie, je ſuis perſuadé qu'il faut abandonner les idées chimériques de *Cteſias*, qui ne donne point d'autres bornes aux premiers Aſſyriens que celles de toute l'Aſie. Ninive qui ſe trouve bâtie & traitée même de grande & célebre ville avant Moyſe, fait voir qu'il avoit déja paru un Ninus, dont alors elle portoit le nom : car le mot hébreu de *Ninuah* ſignifie la demeure ou l'habitation de Ninus. Il eſt vrai que les Rois ſes ſucceſſeurs ſont à peine connus dans l'hiſtoire. Voilà ce qui fait tort à l'étenduë de leur domination, mais cela ne préjudicie point à l'antiquité de la nation & de la royauté de ſes ſouverains. Il ſemble même que par déference pour les auteurs anciens on peut adherer à ce ſentiment dès qu'on le peut raiſonnablement concilier avec l'Hiſtoire Sainte.

D'ailleurs il ne faut pas croire que l'Aſſyrie ait été abbatuë par la révolte d'Arbaces & la mort de Sardanapale : c'eſt même depuis ce temps-là que ſes Rois qualifiés du titre de grands, paroiſſent avec plus d'éclat dans l'hiſtoire. Voici donc l'arrangement préliminaire auquel nous croyons qu'on ſe peut fixer. Le royaume d'Aſſyrie foible & languiſſant dans ſes commencemens, fut établi long-temps avant Moyſe, c'eſt-à-dire, plus de dix-huit ſiecles avant l'Ere chrétienne, il reçoit quelque atteinte par la moleſſe de Sardanapale : les Babyloniens ſe ſéparent & font un royaume ſéparé juſqu'à ce qu'Aſſaradon Roi d'Aſſyrie s'en rendit maître. Les Médes ſe révoltent; vivent quelque-temps dans une ſorte d'anarchie : mais enfin ſoumis par les Aſſyriens ils ne regagnent l'indépendance que 710. ans avant Jeſus-Chriſt, lorſque Dejocès

s'en fit declarer le premier Roy. Ainsi l'ancien royaume d'Assyrie en forme trois autres, qui sont celui des nouveaux Assyriens, celui des Chaldéens résidans à Babylone, & celui des Médes. Ils se trouveront bientôt réünis en la personne de Cyrus, dont le regne fait une des époques les plus remarquables de l'histoire sainte & de l'histoire profane. Le reste de cette colonne telle qu'elle est marquée dans la seconde Table chronologique, ne souffre plus que de legeres difficultez jusqu'à la mort d'Alexandre, qui donne lieu à cinq ou six monarchies toutes également célebres, toutes également interessantes, & que nous avons expliquées dans le chapitre XIII. de cet ouvrage. La multitude des évenemens en fait le plus grand embarras. Mais enfin tous ces Rois à force de se faire la guerre s'affoiblissent tellement, qu'ils se trouvent incapables de résister aux Romains, & leurs peuples se croyent heureux de pouvoir devenir une portion de leur république.

Tous cependant ne pensent pas comme nous sur les premiers temps de l'histoire d'Assyrie. Les sentimens sont aujourd'hui assez uniformes pour les temps qui ont suivi le regne de Sardanaple. *Usserius* qui a pris le dessus en ce point, sert de regle aux plus habiles Chronologistes. Nous nous sommes joints à lui, parce que nous le croyons le plus raisonnable de tous ceux qui ont examiné cette partie de l'histoire ancienne. Mais depuis Ninus jusqu'à Sardanapale, il a un sentiment dont il est presque le pere & le protecteur: il a été suivi par de grands hommes. Ainsi nous avons crû bien faire de joindre son sentiment à celui qu'il semble que nous ayons adopté. Il ne fait commencer l'histoire d'Assyrie que très-long-temps après Moïse, & peu de temps avant la prise de Troye : & au lieu de treize ou quatorze cens ans de durée que nous lui avons donnée, il ne lui en donne que cinq cens vingt, selon les paroles, & peut-être selon le sentiment d'*Herodote*. Ainsi nous avons crû satisfaire plus de personnes en ne nous bornant point à un seul sentiment, qui étant quelquefois rejetté ou abandonné des lecteurs, leur rendroit nos Tables inutiles dans cette partie, si nous n'avions eû soin d'y inserer les deux systêmes les plus connus & les plus accrédités.

L'HISTOIRE Grecque qui paroît dans les colonnes suivantes, depuis la septiéme jusqu'à la quatorziéme, n'a pas moins de difficultés que les autres; mais dès qu'on est arrivé à un certain point, elle a quelque chose de plus lumineux pour l'esprit, & de plus satisfaisant pour les mœurs. La premiere difficulté qui s'y rencontre est d'en connoître l'origine. Ce n'est point assez de dire, comme nous avons fait dans le chapitre précedent, que Javan & sa posterité Eliza, Tharsis, Cittim & Dodanim, furent les peres de tous les Grecs; il faut en montrer la suite & la succession. Cela n'est gueres possible dans une Table ; mais nous avons rapporté dans le chapitre XII. les conjectures les mieux appuyées, jusqu'à ce que parvenus aux royaumes les plus connus de cette partie de l'ancien monde, nous avons expliqué ce qui s'en trouve dans les plus habiles critiques anciens & modernes. Nous avons commencé par ARGOS, parce que les premiers Historiens de la Grece ne connoissent rien de suivi avant Inachus & Phoronée qui en furent les Fondateurs. Argos périt ; la confusion se met dans la suite de ses Rois ; ainsi nous sommes obligés d'y mettre fin, dès que l'obscurité s'en empare. SICION qui suit, passe dans les écrits de quelques auteurs pour le premier & le plus ancien royaume de la Grece.

Nous l'avions rejetté d'abord, appuyés sur les conjectures & les raisons du Chevalier *Marsham*; mais après quelques réfléxions, nous avons remarqué que ces premiers Rois étoient fils des anciens Rois d'Argos. Ainsi nous avons crû devoir tenir un milieu entre le Pere *Petau* & le Chevalier *Marsham*. Ce célébre Jesuite le met à la tête des Royaumes de la Grece. Le Chevalier *Marsham* plus sévére le rejette entierement. Nous lui avons fait grace, & nous lui donnons le second rang. D'ailleurs l'histoire n'en est détaillée dans aucun auteur : à peine ces Rois se trouvent-ils dans les catalogues imparfaits de Pausanias & d'Eusebe ; leur suite même finit avant le siege de Troye, c'est-à-dire, avant les siecles brillans de l'histoire Grecque. ATHENES vient ensuite. Formée par des étrangers industrieux & habiles dans l'art de gouverner les hommes, elle se soutient avec plus d'éclat que les autres ; la suite même de ses Rois & de ses Archontes, c'est-à-dire, de ses Princes, est mieux appuyée & plus certaine que celle d'aucune autre république de la Grece. Les premiers Athéniens sortoient d'Egypte ; ainsi ils étoient attentifs à marquer au moins les dattes des évenemens & les années des regnes de leurs souverains. LACEDEMONE qui forme la dixiéme colonne, doit être plus méditée qu'aucune autre. Ses premiers temps sont obscurs ; mais ce ne sont pas ceux qui demandent plus d'attention. Il faut se fixer aux regnes des Heraclides ; il faut même venir jusqu'à Lycurgue : alors ce miracle de politique étonnera tous ceux qui connoissent l'humanité. On y voit toute une république se livrer aux maximes austeres d'un Philosophe chagrin ; car c'est ainsi qu'il faut considerer Lycurgue. Il oblige des hommes, qui aimant la vie, doivent aimer leurs aises, à se priver de tout ce qui fait le plus de plaisir aux personnes même les plus sages. Ce phénomene historique ne dure pas seulement quelques années ; il subsiste depuis Lycurgue jusqu'à la chute de ce Royaume sous Agis & Cléomenes, c'est-à-dire, pendant près de sept cens ans. Il est vrai que la chronologie de Lacedemone n'est pas toujours certaine ; mais on est bien dédommagé de ces incertitudes par les grands exemples de sagesse, de sobrieté, de retenuë & de valeur que fournit toute cette histoire. Elle a encore un avantage qui lui est propre ; c'est le seul gouvernement qui se soit accommodé de deux Rois vivans, tous deux dans la même enceinte, & dont la succession a subsisté près de neuf cens ans. Ne diroit-on pas que des hommes si désinteressés s'étoient dépoüillés de tout ce qu'il y avoit de mauvais dans l'amour propre ? THEBES fait voir les plus étranges révolutions. C'est le centre des évenemens tragiques : presque toute son histoire ne respire que l'horreur. Elle ne devient sage & brillante que quand elle n'a plus de Rois. Le caractere républicain en fait des hommes vertueux, au lieu que le gouvernement monarchique en faisoit des barbares, qui n'avoit d'autres vûës que d'épouser les fureurs de leurs souverains. Ces Rois finissent donc, & pour continuer l'histoire Grecque, nous substituons dans la même colonne, qui est la onziéme, les Rois de CORINTHE, qui subsisterent CCCL. ans ou environ. Ce Royaume eut ses révolutions : tantôt monarchie, tantôt république, il est quelquefois soumis à des usurpateurs ou à des tyrans. Mais ces peuples polis & industrieux profiterent de la plus heureuse situation où se puisse trouver une ville. Au centre de la Grece & de la mer, elle s'enrichit par le commerce ; & le commerce y attira avec l'opulence, la politesse, la douceur

& même les vices qui ſont inconnus dans la médiocrité de la fortune. Les évenemens particuliers de l'hiſtoire Grecque entrent dans l'hiſtoire générale. Ce ſont ſouvent les morceaux les plus brillans d'une lecture : ils ont leur place marquée dans la douziéme & la treiziéme colonne des deux premieres Tables chronologiques. Nous les avons repris d'auſſi loin qu'il nous a été poſſible de le faire avec quelque ſorte de certitude. Ainſi nous y avons fait entrer les révolutions, les époques & les grands hommes. TROYE, TYR & la LYDIE, qui ſe ſuccedent dans la quatorziéme colonne, ne forment pas des corps d'hiſtoire; elles ne ſervent qu'à décorer des nations plus illuſtres & plus conſiderables. *Troye* fait honneur à la Grece; *Tyr* aux Rois de Juda & d'Iſraël; & la *Lydie* enfin ſert à jetter quelques couleurs ſur l'hiſtoire des Médes, des Perſes & des Grecs. Ainſi nous les avons ſéparées des hiſtoires générales, de maniere néanmoins qu'elles peuvent y rentrer, quand il eſt beſoin de les y rejoindre.

Il eſt néceſſaire de faire une remarque eſſentielle à la chronologie de l'hiſtoire Grecque que nous avons ſuivie dans ces Tables. Depuis les Olympiades juſqu'à Jeſus-Chriſt, notre chronologie ſe rapporte à celle qui ſe trouve dans les plus grands maîtres. Elle a été rectifiée depuis Scaliger ſur les obſervations aſtronomiques qui ſont les éclipſes de lune & de ſoleil, plus certaines en cela que la plûpart des autorités hiſtoriques. Mais en remontant des Olympiades juſqu'aux temps les plus reculés de l'hiſtoire, il y a quelque difference entre les chronologies ordinaires & celle que nous avons ſuivie. Nous nous ſommes crû obligés de remonter de quelques années tous les évenemens de cette hiſtoire : nous ne l'avons pas fait de nous-mêmes : nous y avons été déterminés par la Chronique des Marbres d'Arondel, le monument de l'antiquité le moins ſuſpect, parce qu'il n'a été ſujet à aucune corruption de la part des copiſtes. En cela nous avons ſuivi le Chevalier *Marsham* & le Pere *Pezron*, deux des plus ſcrupuleux & des plus exacts calculateurs qu'il y ait eu dans ces derniers temps en matiere de chronologie. Nous aurions bien voulu y joindre en même-temps les ſupputations ordinaires ſuivies par les autres Chronologiſtes; mais cela n'auroit pas manqué de ſemer quelque confuſion dans ces Tables. Nous y avons ſuppléé par les Canons chronologiques de l'hiſtoire Grecque qui accompagnent cet ouvrage. On y verra les deux ſentimens comparés enſemble; & nous avons ſoin de marquer ailleurs la raiſon de ces differences.

La quinziéme colonne repreſente ſucceſſivement l'hiſtoire des LATINS & des ROMAINS. Il faut ſouvent ſe contenter de conjectures pour l'hiſtoire des Rois Latins. Elle a quelques ſingularités, mais peu d'inſtructions. On ne trouve d'utilité réelle que dans l'hiſtoire Romaine. Nous l'avons conduite depuis la fondation de Rome juſqu'à l'empire d'Auguſte, il n'y en a pas dans l'antiquité qui ſoit mieux éclaircie & plus ſuivie. Sa varieté la rend agréable à l'eſprit; les grands exemples de toutes les vertus morales la rendent néceſſaire pour former le cœur; & ſes révolutions ou ſes viciſſitudes la rendent utile pour l'uſage de la vie civile. Il n'y en a point enfin où il y ait tant à profiter. J'excepte toujours l'hiſtoire de la Religion. C'eſt-là ce qui nous a porté à la mettre dans un plus grand détail, & à marquer même à chaque ſiecle ou à chaque évenement conſiderable les auteurs originaux où il falloit puiſer les inſtructious qu'elle renferme.

ENFIN nous avons fermé ces deux Tables par une derniere colonne des Rois de la CHINE. Cette hiſtoire ne tient à rien de tout ce qui nous eſt connu dans l'antiquité; ainſi nous lui avons donné une place qui ne peut interrompre le fil d'aucune hiſtoire particuliere. Mais comme la nouveauté plaît toujours, on y trouvera en l'étudiant des fait neufs, & pour l'eſprit & pour les mœurs; les gens de réfléxions ſauront ſans doute en tirer avantage.

UNE remarque terminera ce que j'avois à dire de ces Tables chronologiques. Quand j'ai cité quelques auteurs modernes, ce n'a point été pour interdire la lecture de ceux dont je n'ai point parlé; mais la nature de ces Tables demandoit de la brieveté; & cette brieveté vouloit que je n'indiquaſſe que ce qu'il y avoit de meilleur en chaque genre. Je n'ai pas prétendu empêcher de recourir aux originaux qui ſont toujours la clef des hiſtoires anciennes, comme les originaux que j'ai cités ne doivent pas empêcher de lire ce qu'il y a de bon dans les modernes.

Les colonnes de la premiere Table ſont chiffrées par le bas, & celles de la ſeconde par le haut, afin que ceux qui voudroient réjoindre les deux Tables en une ſeule, le puiſſent faire plus facilement.

CHAPITRE IX.

De l'Hiſtoire Sainte, de l'ancien & du nouveau Teſtament.

TOUS ceux qui veulent étudier l'Hiſtoire, ne ſauroient ſe diſpenſer de commencer par celle de la Religion qui eſt contenuë dans les livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Mais la difference qui doit ſe trouver dans les divers degrés de ſavoir & de connoiſſance, met une difference très-conſiderable dans la maniere d'étudier & d'apprendre.

PREMIERE METHODE.

Tous ceux qui liſent, le font pour s'inſtruire, ou pour inſtruire les autres. C'eſt là le principe de diverſes methodes qu'on doit tenir pour apprendre l'Hiſtoire Sainte. Ne veut-on que s'inſtruire & s'édifier ſoimême, la méthode eſt ſimple, & ſe réduit à peu de livres eſſentiels. Il faut éloigner toutes les difficultés que l'oiſiveté, & quelquefois même la malignité des hommes ont introduites dans cette étude. Cependant il ne faut rien négliger: quoique toutes les parties de l'Hiſtoire ſainte ne ſoient pas également éclatantes, elles ſont toutes également inſtructives. On voit le doigt de Dieu auſſi-bien dans les plus petites circonſtances, que dans les évenemens les plus remarquables. C'eſt dans l'Ecriture Sainte qu'on doit puiſer cette hiſtoire: elle en eſt la regle certaine,& je dirai même infaillible; mais il faudroit, pour la mieux goûter, commencer par quelque ouvrage clair & ſuccinct ſur les uſages des Juifs. Nous n'avons rien de plus exact que le petit traité des Mœurs des Iſraëlites de M. l'Abbé *Fleury*. Il apprend non-ſeulement à connoître le caractere de la Nation Judaïque dans ſes differens âges; mais il donne encore les moyens & la facilité de faire un grand nom-

bre de remarques essentielles & nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire Sainte. La lecture des livres historiques de l'ancien Testament qui doit suivre, pourroit être accompagnée de quelque auteur qui en auroit mis les évenemens dans l'ordre naturel. Tel pourroit être *Joseph* parmi les anciens, & parmi les modernes M. *Godeau*, M. *Macé*, ou le P. *Calmet*. Mais la lecture de *Joseph* ne sauroit être faite qu'avec une extrême attention. Parmi les réflexions que demande son histoire, il en est qui lui sont avantageuses, sur-tout lorsqu'il a soin de comparer avec l'Histoire Sainte les monumens les plus certains de l'Histoire prophane. Mais on ne peut d'un autre côté lui pardonner l'affectation qu'il a de vouloir plaire aux Payens, en s'accommodant trop à leurs sentimens. Par-là il donne lieu de croire qu'il étoit moins religieux que politique. » Pour faire sa (1) cour aux Princes Romains, sous lesquels il écrivoit, il supprime, déguise ou affoiblit les merveilles faites du temps de ses peres, comme s'il » apprehendoit que le Dieu de Sion parût plus grand & plus puissant aux yeux des » Gentils, que les Dieux du Capitole. Ce meteore merveilleux qui fut durant tant » d'années le conducteur des Juifs sous la figure d'une colonne tantôt nuageuse & » tantôt ardente, ne se voit point dans son histoire, d'où sa mauvaise foi l'a fait disparoître, de peur qu'elle ne fît mal aux yeux des Gentils. Il est vrai qu'il ne supprime point le passage de la mer rouge; mais de la maniere qu'il en parle, il laisse » à douter si la route merveilleuse que prit le peuple se fit par une cause naturelle, » ou par la vertu d'une puissance superieure à la nature. Et comparant cet évenement » miraculeux avec ce qui arriva au grand Alexandre, lorsque marchant contre les » Perses, il passa la mer de Pamphilie; il » laisse à chacun la liberté de croire ce qu'il » lui plaira de l'un & de l'autre, témoignant assez par cette ambiguité prophane, qu'il » ajoutoit peu de foi à un si grand évenement. Sa prévarication est encore plus » grande en ce qui regarde le passage du Jourdain. L'Ecriture Sainte dit en termes exprès, qu'aussi-tôt que les Prêtres qui portoient l'Arche eurent mis le pied » dans l'eau, une partie du fleuve s'étant arrêtée, & l'autre partie s'étant écoulée » vers la mer, il resta sur le greve une route par laquelle le peuple passa à pied sec. *Joseph* trouve le miracle trop fort; & pour le ramener de la verité à la vrai-semblance » qui est plus de son goût, il dit que trois jours après la promesse de Dieu, les eaux » du Jourdain s'étant abaissées, le peuple passa à gué. Et afin que sur la parole de » l'Ecriture on ne se figure rien de plus merveilleux, il ajoute que la troupe des » femmes & des enfans fut rangée au milieu du peuple; de peur qu'elle ne fût » emportée par la rapidité du courant. Qu'a-t-il fait de cette montagne que firent les » eaux en s'arrêtant au milieu de leur cours? Où a-t-il mis ces douze pierres qui furent » posées dans le lit du fleuve en memoire d'un si grand miracle? C'est ce qu'il supprime pour se conserver la réputation d'historien judicieux. Il aime mieux passer pour prévaricateur parmi les Juifs, que pour fabuleux parmi les Romains. » En tout cela il se peut dire qu'il a fait autant d'apostasies que de faussetés contre les saintes Ecritures. Il ne laisse pas néanmoins d'être en estime, parce que de

(1) Le P. le Moine de l'Histoire, Dissert. III. art. VII. pag. 146.

» ceux qui le liſent, les uns ne ſont pas inſtruits de ſes infidelités, & les autres » qui s'en-mettent peu en peine, aiment autant un menſonge déguiſé, qu'une ve- » rité négligée.

Monſieur *Godeau* qui eſt ſuccinct, ſuit les routes connuës & ordinaires. L'étude qu'il avoit faite de l'Ecriture, l'a mis en état d'expliquer les plus grandes difficultés, ſans les faire trop ſentir au peuple. Une éloquence énergique & majeſtueuſe donne du goût pour tout ce qu'il écrit. Il n'a peut-être contre lui que d'avoir renfermé ſon ouvrage dans des bornes très-étroites : mais il écrivoit pour les ignorans qui ſe rebutent aiſément d'une hiſtoire trop détaillée. M. *Macé* s'eſt beaucoup plus étendu dans ce qu'il a donné ſur l'ancien & le nouveau Teſtament. Il s'attache à la ſupputation ordinaire du texte Hebreu & de la Vulgate. Il a ſoin de ramaſſer dans les anciens Peres des traits de morale, qu'il rapporte aux faits hiſtoriques, & par leſquels il édifie en même temps qu'il inſtruit. Quoique l'hiſtoire (2) de M. *Martin* publiée à Amſterdam en 1700. ſoit par chapitres détachés, elle ne laiſſe pas d'avoir de la réputation; peut-être en a-t-elle obligation aux belles figures dont elle eſt accompagnée. Ceux néanmoins qui ne ſe prennent point par les yeux, en ont jugé favorablement; & ſes plus outrés cenſeurs n'y ont repris que fort peu d'endroits habillés à la Proteſtante, & contre leſquels tout Catholique eſt naturellement en garde.

Le Pere Auguſtin *Calmet*, qui a fait une étude ſi profonde de l'Ecriture Sainte, a donné aux Catholiques un ouvrage auſſi sûr & auſſi certain qu'on le peut avoir en ce genre, par un travail qui ne lui a pas laiſſé perdre de vûë les grandes difficultés; il a ſoin de les applanir ſagement. Son hiſtoire de *l'Ancien & du Nouveau Teſtament* peut ſervir de guide pour la lecture des SS. Ecritures, juſqu'à ce que lui-même, ou quelqu'autre ſur les mêmes traces publie un ouvrage plus détaillé, qui donne du goût pour les originaux. Enfin cet ouvrage tel qu'on pouvoit le déſirer pour le détail, vient de paroître ſous le titre *d'Hiſtoire du Peuple de Dieu*. Je ne ſai néanmoins ſi cette hiſtoire quoique fort étenduë ſatisfera les perſonnes intelligentes. L'auteur a voulu éviter les diſcuſſions qui pourroient quelquefois jetter des doutes hiſtoriques dans l'eſprit de ſes lecteurs; il a donc tout compris dans une narration ſuivie, ſans rien faire connoître des ſentimens qui ne s'accordent pas avec ceux qu'il embraſſe. La nature de ſon ouvrage demandoit cependant des éclairciſſemens auſquels il pourroit ſuppléer par des volumes de remarques, qui ne ſont pas moins neceſſaires pour l'ignorant que pour le ſavant. Je ne parle point ici de *l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament de M. Arnauld d'Andilly*, *& des Figures de la Bible* publiées ſous le nom de M. de *Royaumont*. Ces livres faits pour le peuple, peuvent-être utiles à ceux qui ne veulent que des inſtructions pour les mœurs, appuyées ſur les principaux faits de l'Hiſtoire Sainte.

La facilité que bien des Auteurs ont trouvée à copier des hiſtoires plus étenduës, fait que nous avons beaucoup d'abregés de l'Hiſtoire Sainte. Il n'eſt pas juſqu'aux plus médiocres auteurs qui n'ayent voulu en donner un. Mais tout ce

---

(1) C'eſt ce qu'on appelle communément la Bible de Mortier, imprimée in folio avec un grand nombre de figures, la plûpart aſſez bien deſſinées & aſſez bien gravées.

qui eſt ſi ſuccinct ne convient guéres qu'à des enfans que l'on veut former, ou à des perſonnes que des emplois & une profeſſion répanduë dans le monde empêchent de faire des lectures ſolides d'hiſtoires circonſtanciées.

SECONDE METHODE.

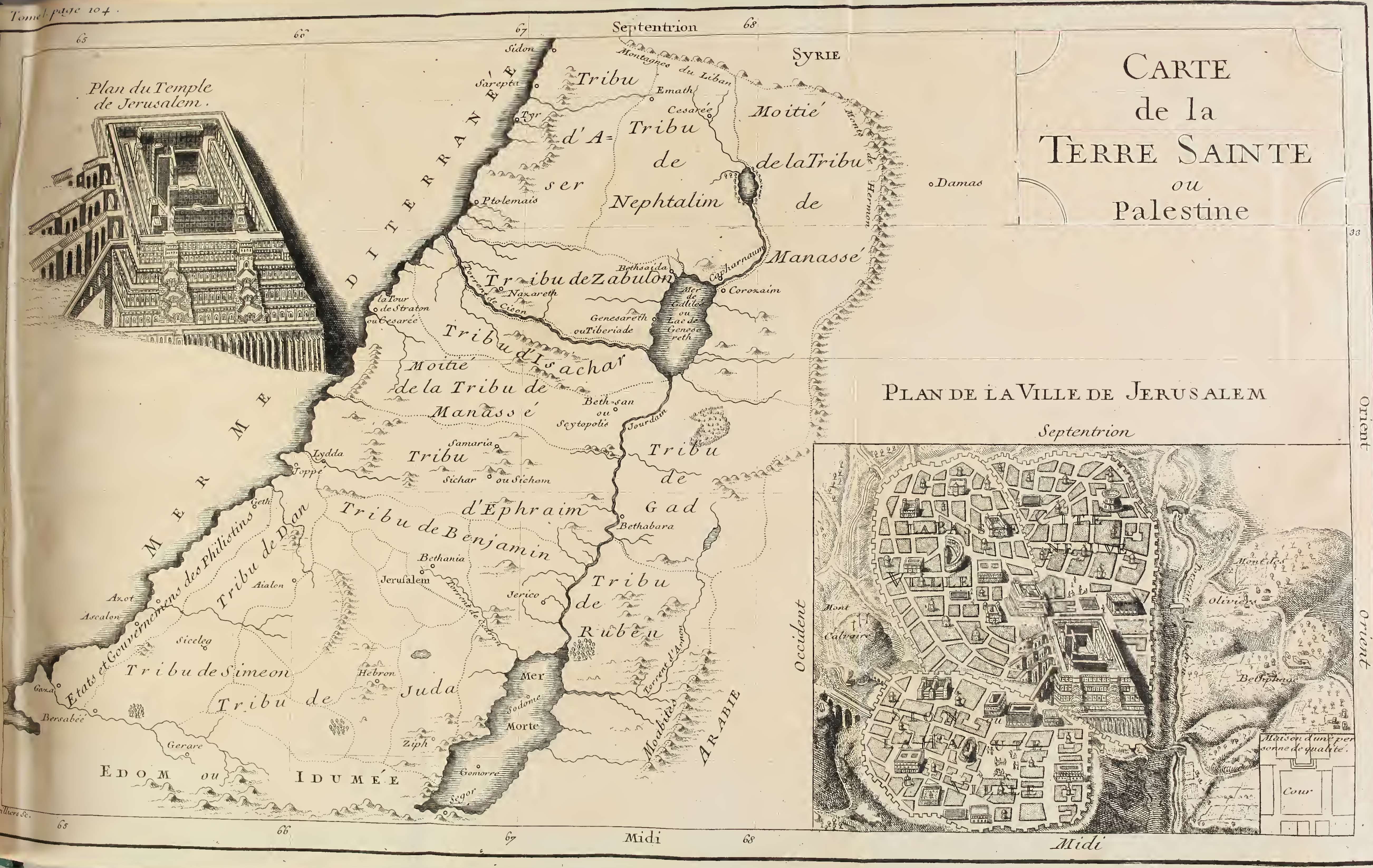
Ces premieres études, utiles pour des commençans deviennent inſuffiſantes, dès qu'on veut entrer dans un plus grand détail. Cette méthode engage à tout examiner & à tout diſcuter, ſoit pour appuyer la religion par l'hiſtoire, ſoit pour éloigner les difficultés du mécreant & de l'infidele. Ainſi rien ne doit échapper tant de la ſituation des lieux, que de la ſuite de la chronologie, ou de la nature même des faits : car pour les difficultés de doctrine & de morale occaſionnées par des traits d'hiſtoire, il faut les renvoyer aux Théologiens : l'hiſtorien n'en doit pas connoître.

Il faut donc commencer par ſe former une idée de la ſituation de l'ancien monde. Le peu de communication que les Juifs ont euë avec les autres nations, rend cette partie très-facile. La carte de M. *Sanſon*, ou celle que M. *Bochart* a miſe dans ſon *Phaleg*, ſuffiſent pour ce deſſein. Mais il faut apporter une plus grande application aux endroits qui ont particulierement ſervi de théatre aux grands évenemens de l'Hiſtoire Sainte. Tels ſont les environs de l'Euphrate, l'Egypte, & la terre de Chanaan, ou la Paleſtine.

Le traité de la ſituation du Paradis terreſtre par M. *Huet* où le ſçavoir s'explique avec tant de raiſon & de bon ſens, fera peut-être connoître le lieu où l'on croit qu'Adam a été formé. On a du moins la ſatisfaction d'y voir non ſeulement ce qui s'eſt dit de plus raiſonnable en une matiere féconde en conjectures, mais encore l'un des ſentimens le plus vrai-ſemblable, qui place le Paradis terreſtre ſur l'Euphrate, un peu au-deſſus de ſon embouchure dans le Golfe Perſique. Ceux qui ont du goût pour les diſcuſſions, ſavent combien il s'eſt fait de traités ſur ce ſujet. Plus il paroît ſterile, plus il ſemble qu'on ſe ſoit appliqué à l'examiner. Bien des gens cherchent plutôt à faire montre d'érudition ſur des queſtions curieuſes, que ſur des matieres eſſentielles & intereſſantes : mais un lecteur judicieux ne doit pas prendre le change. Après la lecture de M. *Huet* & de M. *Bochart*, & celle de la Diſſertation du P. *Calmet* qui place vers la mer Caſpienne cette habitation de nos premiers Peres, je crois qu'on aura peine à trouver de quoi ſe ſatisfaire dans tous ceux (1) qui ont paru ſur le même ſujet. Il faut donc être moderé dans l'étude de ces préliminaires, & ſe rabattre le plutôt qu'on pourra ſur la Deſcription de la Paleſtine, qui étant d'un plus grand uſage pour le reſte de l'Hiſtoire Sainte, demande auſſi plus d'attention. *Adricomius*, eſt le premier qui dans ces derniers ſiécles a traité raiſonnablement une matiere ſi utile. Sa deſcription & ſa carte de la Terre Sainte ont ſervi de de modele à tous ceux qui ont écrit depuis. Il ſuffit qu'un auteur ait de la réputation, pour que les autres le ſuivent & le copient : chacun l'ajuſte, chacun l'accommode à ſa maniere. Ainſi en parcourant pluſieurs traités ſur la Paleſtine, on y

(1) Voyez ce qu'on en a dit ci-deſſus pag. 11. & 12. où l'on a rapporté ces deux ſentimens, & où l'on a placé la Carte Geographique de ce premier âge du monde.

trouve


Carte
de la
Terre Sainte
ou
Palestine
Septentrion
Midi
Orient
Occident
Plan du Temple
de Jerusalem.
Mer Mediterranée
Syrie
Sidon
Sarepta
Tyr
Ptolemais
Montagnes du Liban
Emath
Cesarée
Damas
Mont Hermon
Tribu d'Aser
Tribu de Nephtalim
Moitié de la Tribu de Manassé
Bethsaida
Capharnaum
Corozaim
Tribu de Zabulon
Nazareth
Torrent de Cison
Mer de Galilée ou Lac de Genesareth
Genesareth ou Tiberiade
la Tour de Straton ou Cesarée
Tribu d'Isachar
Moitié de la Tribu de Manassé
Beth-san ou Scytopolis
Jourdain
Samaria
Tribu d'Ephraim
Sichar ou Sichem
Lydda
Joppe
Tribu de Gad
Bethabara
Geth
Tribu de Dan
Tribu de Benjamin
Bethania
Jerusalem
Torrent de Cedron
Jerico
Aialon
Tribu de Ruben
Torrent d'Arnon
Etats et Gouvernemens des Philistins
Azot
Ascalon
Siceleg
Tribu de Simeon
Gaza
Bersabée
Hebron
Tribu de Juda
Ziph
Mer Morte
Sodome
Gomorre
Segor
Gerare
Moabites
Arabie
Edom ou Idumée
Plan de la Ville de Jerusalem
Mont Calvaire
Mont des Oliviers
Bethphagé
Maison d'une personne de qualité.
Cour
65
66
67
68
33

trouve beaucoup de répetitions, & peu de remarques nouvelles. Il faut en excepter néanmoins un petit nombre d'ouvrages, où l'ordre eſt accompagné de beaucoup de ſavoir & de juſteſſe. La Géographie Sacrée de M. *Sanſon*, quoique très-utile, eſt un Dictionnaire, & non pas un traité méthodique ſur la géographie Sainte. Mais rien peut-être ne ſervira plus avantageuſement que l'introduction à la géographie ſacrée de M. Frederic *Spanheim*. Les Remarques de *Ligthfoot*, pleines de ſingularités & d'un ſavoir extraordinaire, conviennent moins pour étudier la géographie de la Paleſtine, que pour travailler ſur cette Province. Il a corrigé & changé beaucoup de choſes, qui donnent des ſens nouveaux, & quelquefois plus clairs à divers paſſages de l'Ecriture. Mais nous n'avons rien de plus complet en ce genre que la Deſcription de M. *Reland*. Il ne s'eſt pas contenté des remarques ſuggerées par les plus judicieux Ecrivains qui ont parlé de la Paleſtine; la lecture des originaux lui a donné lieu de faire des obſervations très-utiles & très-curieuſes. Il a diviſé la Paleſtine ſuivant ſes differens états; tantôt ſous les Cananéens; tantôt ſous Joſué & ſous les Jugés; tantôt ſous les Rois; tantôt enfin ſous le gouvernement Ariſtocratique que les Juifs ont eu après le retour de la captivité. Les Cartes dont il accompagne ſa Deſcription, quoique de peu d'étenduë, ne laiſſent pas d'être claires & diſtinctes: mais ſi on vouloit en avoir de plus grandes, on pourroit ſe fixer à la Terre Sainte de M. Guillaume *Sanſon*, beaucoup plus exacte que celle de ſon pere. Il ne ſeroit pas inutile d'y joindre la Carte qui ſe trouve dans les ouvrages de *Ligthfoot*. Je ne conſeille point encore le *Phaleg* de M. *Bochart*, parce que je le crois plus neceſſaire pour l'Hiſtoire que pour la Géographie.

On doit faire ſuivre l'étude des mœurs & des coutumes de la Nation Judaïque: mais il faut ici beaucoup plus de choix & de diſcernement que pour la Géographie. Ce ſeroit ſe jetter dans un labyrinthe de difficultés préjudiciables à la connoiſſance de l'Hiſtoire Sainte, que de vouloir, je ne dis pas ſeulement lire, mais même parcourir ce nombre infini de Traités & de Diſſertations que l'on a données ſur cette matiere. *Sigonius* eſt clair & méthodique. Verſé dans tout ce qui étoit neceſſaire pour l'étude de l'hiſtoire ancienne, il n'a rien mis d'inutile dans ſa République des Hébreux. Tout conduit à montrer quels ont été les uſages des Juifs dans la vie civile, & quelles étoient leurs cérémonies dans la Religion. Cet ouvrage qu'on avoit quelquefois peine à trouver ſeparé, eſt devenu plus commun par l'édition que M. *Nicolaï* de Tubinge en a donnée en 1701. Les notes dont il accompagne le texte de ce livre, expliquent ou fortifient les endroits que ſon auteur n'avoit point approfondis. Cependant il ne faut pas toujours ſe livrer au Commentateur, qui ſe jette quelquefois dans une érudition trop faſtueuſe pour ceux qui commencent l'étude de l'Hiſtoire. En 1703. M. *Nicolaï* publia de ſemblables remarques ſur la République des Hébreux de *Cuneus*, qui eſt à la verité moins méthodique que *Sigonius*, mais qui eſt rempli d'une érudition Judaïque plus recherchée & plus curieuſe. D'un excellent ouvrage, eſtimé pour ſa brieveté. M. *Nicolaï* a eu le talent, à force de compiler, d'en faire un livre fatigant, par les diſcuſſions qu'il joint au texte de ſon auteur. Ceux néanmoins qui liront *Cuneus* dans cette édition; ne prendront des Remarques de M. *Nicolaï*, que ce qui convient à leur deſſein: l'on peut même pour plus de facilité lire la

traduction françoiſe de cet ouvrage de *Cuneus*, qui parut en 1705. à Amſterdam, avec une continuation peu utile. On pourroit y joindre les Remarques que le célebre M. *Baſnage* a publiées ſur ce livre, ſous le titre d'*Antiquités Judaïques*. Ce ſage & judicieux critique ſait redreſſer ſon auteur ſans amertume, & ſuppléer ſans oſtentation à ce qu'il croit y manquer d'eſſentiel.

M. *Reland*, ſi verſé dans tout ce qui s'appelle litterature Orientale, a donné un abregé fort clair des Antiquités Judaïques. Un ou pluſieurs de ces ouvrages ſuffiſent, dès qu'on ne veut étudier les coutumes des Juifs, que comme des préliminaires utiles pour la connoiſſance de l'Hiſtoire Sainte.

Il y a néanmoins quelques parties de ces antiquités, qu'il ſera bon d'étudier avec plus de ſoin que les autres. On eſt, par exemple, étonné de voir tant de loix différentes dans la vie civile des Iſraëlites, & tant de cérémonies pénibles dans leur culte. Elles ont la plûpart des fondemens ou dans l'Hiſtoire naturelle, ou dans le caractere inquiet & remuant de la Nation. C'eſt ce qui a été ſuccinctement examiné par M. *Triglandius* dans ſon livre de l'Origine & des cauſes des loix Moſaïques. Il eſt même utile de ſavoir à quel peuple on doit rapporter les cérémonies Religieuſes. Les Payens, dont les obſervances légales ſont plus anciennes que la loi donnée aux Juifs, ont-ils pû imiter ces derniers ? ou les Iſraëlites, dont la croyance eſt pour le fond anterieur à celle des Gentils, ont-ils puiſé dans le Paganiſme quelques-uns de leurs rits & de leurs cultes exterieurs ? c'eſt ce qui ſe trouve expliqué par (1) *Voſſius*, *Dickinſon*, (2) M. *Bochart*, (3) M. *Huet*, (4) & M. *Ludolphe*, (5) qui trouvent chez les Juifs l'origine de tous les cultes : au lieu que *Marsham*, (6) *Spencer* (7) & pluſieurs autres ſavans prétendent mal-à-propos, comme le montrent tous les Théologiens, que le peuple Juif n'ayant pas été le premier établi ſous une forme de gouvernement, n'a pas été non plus l'inventeur des Loix, ni la premiere ſource des cérémonies religieuſes.

Mais ſi l'inclination portoit à faire de ces ſortes d'études dans un plus grand détail; on ſçait les ſecours qu'on trouve dans *Arias-Montanus*, les *Buxtorfs*, *Selden*, *Spencer*, *Leydecker*, & dans un nombre infini d'autres ſavans, dont les ouvrages n'ont pas été faits pour frayer le chemin de l'hiſtoire; mais pour former un Critique ou un Rabbin, qui ne ſauroit voir une ſonnette ou une grenade au bas de la robbe du Grand-Prêtre, ſans en connoître la matiere, la forme, les differens noms, tous les uſages auſquels on a pû les appliquer dans l'antiquité; enfin tout ce qui s'en trouve non-ſeulement dans le Talmud, mais encore dans les auteurs ſacrés & prophanes. Il faut plus de moderation dès qu'on ne veut point reſter dans les ſciences préliminaires; on doit les goûter; mais non pas s'en raſſaſier. L'Hiſtoire Sainte renferme aſſez d'autres difficultés, ſans la charger encore de celles qui lui ſont étrangeres.

L'ETUDE ſolide qu'on en voudra faire, éxige donc que l'on choiſiſſe un ouvrage

---

(1) Voſſius de Idololatriâ.
(2) Edmund. Dickinſon in Delphis Phœnicizantibus.
(3) Samuel Bochart in Phaleg.
(4) Petr. Daniel Huetius in Demonſtratione evangelicâ in fol. Pariſ. 1690. & in Concordia rationis & fidei in 4.
(5) Job Ludolphus in Hiſtoria & Commentario ad Hiſtoriam Æthiopicam, pag. 365.
(6) Joann. Marsham in Chronico Canone Ægyptiaco.
(7) Joan. Spencer in Urim & Thummim.

fondamental, auquel on rapportera toute ſes lectures. Ceux qui embraſſeront la ſupputation des Septante, doivent ſe fixer au Canon Chronologique du P. *Pezron*; ceux au contraire qui ſe détermineront à la ſupputation vulgaire du texte Hébreu, ne trouveront rien de meilleur que les Annales d'*Uſſerius*. Cet auteur qui joüit, parmi les Chronologiſtes modernes, d'une grande réputation, auroit dû rapporter les preuves des changemens innombrables qu'il a faits dans l'hiſtoire ancienne. *Simſon* qui eſt quelquefois aſſez méthodique, donne toujours quelque plauſible explication aux difficultés qu'il fait appercevoir, & l'on ſait que les premiers ſiecles en renferment de toutes les ſortes. Ceux enfin qui croiront devoir ſuivre la ſupputation du texte Hébreu Samaritain, n'ont pas d'autre guide à ſuivre que la Chronique abregée que le ſavant P. *Tournemine* a miſe à la fin de ſon édition des notes de *Menochius* ſur l'Ecriture Sainte. (1)

Plus on s'approche de l'Evangile, plus les temps ſont éclaircis, & plus l'hiſtoire ſe développe à nos yeux. On doit par l'étude qu'on aura faite de la Chronologie, être déterminé ſur la durée du monde à quelqu'un des ſyſtêmes qui ont le plus de vogue parmi les ſavans. Ce ſera une difficulté levée.

PREMIER AGE.

Pour ne parler donc que de l'Hiſtoire, Adam & Eve ont été les noms du premier homme, & de la premiere femme. Noms qui ont rapport à leur formation; le premier faiſant une alluſion manifeſte à celui d'Adamah, qui ſignifie Terre; & le ſecond qui eſt purement hiſtorique, fait connoître que la premiere femme a été la mere de tous les hommes. On ne ſait rien de poſitif de leurs perſonnes; & je doute que *Loredano*, qui fait dire dans ſa *Vie d'Adam*, des choſes ſi polies & ſi agréables à nos premiers peres, ait eu d'autres mémoires que ceux qui ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte, le ſeul livre que nous puiſſions croire à ce ſujet. Voici ce qu'elle nous apprend de leur condition.

Adam & Eve furent formés de Dieu en état d'innocence; Dieu les avoit placés dans le lieu de la terre le plus fertile; il leur ordonna de s'y nourrir de fruits; & dans cette étenduë de pouvoir qu'il leur accorda ſur tous les êtres viſibles, il en excepta un ſeul arbre, dont le fruit devoit leur être ſi contraire, qu'ils ne le pouvoient manger ſans avaler un poiſon ſecret qui leur donneroit la mort dans la ſuite des années. Cette défenſe ne fit qu'irriter leurs deſirs; ils mangerent de ce fruit défendu; mais Dieu irrité de leur déſobéïſſance, les chaſſa de cette heureuſe habitation, & les contraignit à vivre du travail de leurs mains. Dès lors ils ſe virent en proye à la concupiſcence, aux maladies, aux peines corporelles, à la mort même; ſuite de cette mauvaiſe & fâcheuſe nourriture qu'ils n'avoient pas eu ſoin d'éviter. La nudité même qu'ils n'avoient pas ſentie juſques-là, ſe fit appercevoir; mais Dieu en eut com-

(1) Nous avons donné dans cet ouvrage trois Canons Chronologiques qui peuvent ſervir de guide à ceux qui veulent ſe livrer à ce détail; outre les ſyſtêmes d'*Uſſerius* & du P. *Pezron*, nous avons encore traduit en François le Canon Chronologique du P. *Tournemine*. Ainſi chacun a de quoi choiſir ſelon ſon goût dans ces Canons, qui ſont à la tête du III. volume in-quarto.

paſſion, & leur apprit à ſe faire des habits de la peau des bêtes, c'eſt-à-dire, à s'habiller de leur laine.

Adam eut Caïn pour ſon premier fils & Abel pour ſecond. Les deux freres eurent une diſpute de jalouſie. L'aîné qui étoit méchant tua le cadet qui étoit un homme juſte. Faut-il s'étonner ſi cela eſt arrivé ſi ſouvent depuis ? Mais il eſt à croire que ces enfans n'étoient pas nés ſeuls; le monde avoit alors beſoin d'eſpeces pour la propagation. Si les freres n'ont pas eu une ſœur jumelle, il faut que les filles fuſſent nées en differens temps. Ainſi tous conviennent que les premiers hommes ne faiſoient pas difficulté d'épouſer leurs ſœurs; uſage qui s'eſt conſervé long-temps parmi les Orientaux.

Caïn porta toute ſa vie la terreur de ſon crime; il ſe retira vers l'Orient, c'eſt-à-dire, vers les Provinces qui ſont au-delà du Tigre & de l'Euphrate, où il bâtit une habitation pour ſa famille, & la nomma Enoch, du nom de ſon fils aîné. La poſterité de Caïn ſe multiplia & peupla la terre: mais comme elle périt inconteſtablement toute entiere dans le Déluge, l'Ecriture n'a conſervé les noms que de ſix générations, pour apprendre que c'eſt à ſa race que l'on eſt redevable de la premiere invention des arts: Jubal inventa la muſique inſtrumentale, & Tubalcain trouva la maniere de fondre le fer & d'en forger des armes & des inſtrumens, les uns nuiſibles, les autres neceſſaires à la ſocieté.

Adam âgé de cent trente ans, fut conſolé de la mort d'Abel par la naiſſance d'un troiſiéme fils qu'il nomma Seth. A l'âge de cent cinq ans, Seth fut pere d'Enos. La Vulgate remarque particulierement qu'Enos fut le premier qui invoqua le nom du Seigneur. Cela ne ſignifie pas, ſans doute, un établiſſement de ſon culte, comme ſi on ne l'eût point honoré auparavant puiſque Caïn & Abel offrirent des victimes au Souverain Eſtre; mais peutêtre inſtitua-t-il un culte accompagné de cérémonies exterieures plus auguſtes & plus reglées que celles qui s'étoient pratiquées auparavant. D'autres cependant ont remarqué que la proprieté de la langue Hébraïque ne ſouffrant pas l'uſage des malédictions, le terme d'invoquer eſt ici mis pour celui de blaſphêmer; & de-là quelques-uns ont conclu que c'eſt au temps de la vie d'Enos, qu'il faut rapporter le commencement de l'idolâtrie. A quatre-vingt dix ans Enos eut Caïnan, lequel à ſoixante-dix fut pere de Malaléel, & celui-ci de Jared, n'en ayant que ſoixante-cinq. Jared avoit cent ſoixante-deux ans lorſqu'il eut Hénoch, qui à l'âge de ſoixante-cinq ans eut pour fils Mathuſala. Le pere & le fils furent deux hommes célébres; le premier par ſa ſcience & ſa pieté, qui engagea Dieu à l'enlever du monde avant ſa mort naturelle, de peur qu'il ne ſe corrompît, comme le reſte de l'humanité. De ſavoir en quel lieu le Seigneur le tranſporta, c'eſt ce qu'il eſt inutile de rechercher, Dieu ne s'en étant expliqué en aucun endroit des Ecritures. On prétend qu'avant de mourir, il compoſa un livre allegué par les anciens Peres de l'Egliſe; mais dont la ſuppoſition n'a été occaſionnée que par une prophétie de ce ſaint Patriarche, citée par l'Apôtre S. Jude. De ſavoir quelle étoit la nature de ce livre, on ne peut gueres le conjecturer. *Druſius* & *Heiddegger* qui ont examiné ces deux points de l'enlevement d'Henoch & de la realité de ſon livre, ne ſont pas toujours de même ſentiment: mais il me ſemble que la choſe n'en eſt que mieux pour ceux qui aiment à diſputer.

Mathuſala eſt devenu illuſtre par deux autres endroits : le premier, parce qu'il eſt celui de tous les hommes qui a vécu le plus long-temps, ayant pouſſé la vie juſqu'à neuf cens ſoixante & neuf ans. Le deuxiéme, en ce qu'auſſi-tôt après ſa mort, Dieu répandit le Déluge ſur la terre. Il faut avoüer cependant que la verſion Grecque des Septante le fait vivre encore quatorze ans après ce grand évenement ; ce qui eſt contraire au texte formel des Ecritures. Mathuſala avoit cent quatre-vingt-ſept ans lorſqu'il devint pere de Lamech, qui en avoit lui-même cent quatre-vingt-deux, quand il eut Noé.

SECOND AGE.

LE ſecond âge plus fecond en évenenemens, eſt auſſi plus fertile en conjectures. Ceux qui veulent tout ſavoir, ou du moins tout examiner, cherchent avec le P. *Kircher*, M. *Pelletier*, & les autres Critiques, juſqu'aux moindres dimenſions de l'Arche. D'autres ont prétendu attaquer l'univerſalité du Déluge contre le texte formel des Ecritures.

Enfin ces guerres mutuelles de peuple à peuple peu après le Déluge, font connoître, dit-on, qu'ils ne venoient pas d'une même ſouche : ils n'auroient pas ſi-tôt oublié leur origine, ſur-tout la trace en étant ſi facile à trouver dans un temps où les hommes vivoient encore ſept & huit cens ans.

Mais pour nous qui ſoutenons l'univerſalité du Déluge, nous avons pour nous l'autorité du texte, ou du moins les interprétations qu'en ont données les Peres ; & cela devroit ſuffire pour déterminer en faveur d'un ſentiment ſi conſtamment ſoutenu dans leurs écrits.

Parmi ceux qui le ſoutiennent avec nous, les uns croyent qu'il vaut mieux entaſſer (1) miracles ſur miracles, que de donner à l'Ecriture Sainte quelque ſens nouveau & ſingulier. Les autres prétendent tout rapporter à un ordre particulier des cauſes naturelles. Ils croyent que la (2) terre premiere étant bâtie comme une voûte, elle ſe deſſecha ſous le paſſage du ſoleil ; qu'étant ſechée, elle s'entr'ouvrit & tomba par morceaux au fond de l'élement liquide. Si la chute avoit été égale, tout le globe ne ſeroit qu'une mer ; & comme la terre ne s'eſt pas briſée également par tout, qu'il en eſt reſté de grands morceaux qui n'ont fait que ſe plier en differentes manieres dans leurs extrémités, ces grandes pieces ſont les continens habités. Par ce moyen on explique la maniere dont les Iſles ſe ſont formées dans l'étenduë de la mer : on donne même la raiſon de ces grands amas de petites Iſles qui ſe trouvent auprès des continens. On fait voir pourquoi les unes ne ſont que des maſſes de rochers, & que les autres ont conſervé leur premiere fertilité, par la difference qui eſt arrivée dans leur chute ; les unes étant tombées ſur le côté, les autres ayant tout-à-fait été renverſées, & les dernieres ayant enfin conſervé leur premiere ſuperficie, parce que leur chûte a été moins rude. On montre que peu après le Déluge, lorſque les maſſes n'étoient pas encore bien aſſurées, il s'eſt fait de grands changemens, pluſieurs iſles anciennes ayant diſparu, &

---

(1) *Credendum potiùs miracula interceſſiſſe, ſi quæ neceſſaria fuerunt, quàm Scripturæ ſacræ Hiſtoricæ narrationi fidem derogandam, vel ejus verba in alienos ſenſus detorquenda,* Natalis Alexander in Hiſtoria veteris Teſtamenti I. mundi ætate Diſſertatione X. artic. 4.

(2) Thom. Burnet Theoria Sacra Telluris.

plusieurs nouvelles s'étant formées. On découvre la cause de toutes les inégalitez qui se remarquent sur les rivages. Ici des bayes, là des caps, en quelques lieux des terres coupées, plus communément une pente insensible depuis le rivage jusqu'à la haute mer. Enfin on assure que la figure des continens modernes & le lit de la mer, tel que les cartes le representent, n'ont pû se former naturellement du cahos; & que par consequent c'est une chute de la premiere terre qui leur a donné leur forme.

Mais, continuë-t-on, si l'on se represente le prodigieux effort que la terre a souffert, la violente impression qu'elle a faite sur les eaux en tombant, on concevra aisément que toute la terre a été submergée & couverte d'eaux à differentes reprises: que le terrain qui s'est conservé n'a pû garder une superficie égale; on dit enfin que dans un si grand désordre, les terres n'ont pû se réünir si exactement qu'elles n'ayent laissé de grandes cavitez, dont les unes se sont trouvées remplies d'eau, pendant que les autres sont demeurées seches. Ainsi de cette ruine générale, il s'est formé une nouvelle disposition de la terre: les montagnes se sont élevées, les plaines se sont étenduës, les vallées se sont abaissées dans les lieux que le Seigneur leur a marqué, c'est-à-dire, que la terre a pris la forme que les loix du mouvement lui ont données, par les differentes secousses qu'elle a souffertes dans sa continuité, parce que les loix naturelles & l'ordre de Dieu ne sont en effet qu'une même chose considerée sous differens égards. Ainsi les eaux se sont fait des passages à travers la terre & les rochers: elles ont formé les grandes & les petites rivieres pour la commodité des hommes & des animaux, soit pour soulager leur soif, soit pour fortifier leurs travaux, soit pour lier & entretenir le commerce des peuples. La providence a tiré de ce desordre général un accord parfait, qui rend la condition des nouveaux hommes beaucoup plus heureuse que celle des premiers, à l'exception de l'avantage de la longue vie, dont ceux-ci sont dépoüillés, ce qui dans le fond revient au même, dès qu'on est parvenu au terme.

Ce systême, quoique spécieux est plus philosophique qu'historique; mais on est quelquefois obligé de chercher dans le raisonnement de quoi autoriser la verité de l'histoire. Cependaut il faut toujours revenir aux preuves de fait. On les trouve non-seulement dans l'ouvrage (1) que *la Peyrere* a publié sur le systême des Préadamites; mais encore dans la Dissertation d'*Abraham Milius*, & dans les notes (2) de M. *le Clerc* sur le VII. chapitre de la Genese. Ces auteurs ont rapporté tout ce qu'on pouvoit dire contre l'universalité du Déluge. Thomas *Burnet* (3) en soûtient, comme nous l'avons dit, l'étenduë par des raisonnemens philosophiques; Martin *Scoockius* & le commun des Historiens & des Critiques en établissent l'universalité absoluë.

Au surplus Noé étant hors du vaisseau qui l'avoit sauvé, offrit aussi-tôt à Dieu un sacrifice d'actions de graces. Le Seigneur accepta sa gratitude, le benit lui & sa famille, lui ordonna de peupler la terre, lui abandonna les animaux pour sa nourriture, & lui promit de ne plus perdre le monde par un autre Déluge. Le Seigneur ajouta même un signe public de reconciliation qui devoit durer dans la suite de tous les siecles.

---

(1) Præadamitarum systema. Lib. 4. cap. 7. 8. 9. où l'on veut prouver que le Déluge n'a pas été universel.

(2) Joannes Clericus Commentar. in Genesim. cap. VII. où il rapporte ce qui se dit pour & contre l'universalité du Déluge.

(3) Th. Burnet, Theoria Sacra Telluris.

Ce ſigne eſt, dit-on, un puiſſant témoignage du changement qui s'eſt fait de l'ancien monde au monde nouveau. Car puiſque l'arc-en-ciel eſt un effet neceſſaire & mécanique de certaine poſition du ſoleil & de la chute de la pluye à ſon oppoſition & à quelque diſtance du lieu d'où il eſt vû, ſi l'ancien monde eût été diſpoſé comme celui-ci, ſi les differentes ſaiſons y euſſent partagé l'année, ſi les pluyes y euſſent été connuës, Noé & ſes enfans n'auroient eté ni ſurpris, ni frappés de ce phenomene qu'ils auroient vû ſouvent dans le cours des années précédentes. Il s'enſuit, continuë le même auteur, qu'il n'y avoit point de pluye, ni d'arc-en-ciel dans l'etat de l'ancien monde.

Noé renouvella la culture de la vigne avec la maniere d'en tirer le vin; & toute ſa famille en general s'appliqua à rétablir les arts pratiqués avant le déluge, tant pour l'agriculture, que pour la nourriture des troupeaux. Je laiſſe aux Theologiens à diſcuter ſi l'yvreſſe & la nudité de Noé étoient, comme ils le prétendent, un myſtere, & non pas une faute. Il eſt toujours loüable de chercher à diſculper la conduite de nos Peres: ſi cela ne marque point beaucoup de juſteſſe d'eſprit, au moins cela fait-il voir une reconnoiſſance loüable & une extrême charité.

Dans la ſuite de cette hiſtoire, Moïſe ne parle avec préciſion que de la filiation de Sem; il l'explique avec une attention ſi ſcrupuleuſe, qu'il fait bien voir que le peuple d'Iſraël étoit intereſſé dans cette ſucceſſion. Et c'eſt de là que l'on tire le calcul des premieres années du monde juſqu'au voyage d'Abraham. Deux ans après le Déluge, Sem eut un fils nommé Arphaxad. Ce dernier fut pere de Salé. Cependant il faut avoüer qu'il y a ici quelque difficulté.

La chronologie varie dans ce temps comme avant le Déluge: mais il y a une obſervation peu favorable à la ſupputation de l'Hébreu, c'eſt qu'à l'exception de *Caïnan* que les Grecs mettent entre Arphaxad & Salé, les Septante s'accordent preſque toujours avec le Pentateuque Samaritain. On ne peut pas dire cependant qu'ils ſe ſoient entendus pour être contraires au texte original. Les Samaritains ſéparés du commun de la Nation Judaïque, longtemps avant que parut la verſion des Septante, étoient en abomination au reſte des Juifs. Et il n'y a pas lieu de croire que les interpretes Grecs, gens ſi religieux, ayent voulu rien emprunter de ces Schiſmatiques. C'eſt ce qui a déterminé pluſieurs ſavans en faveur de la ſupputation des Samaritains.

C'eſt encore par-là qu'on prétend réſoudre la queſtion du ſecond *Caïnan*, dont voici le fait. Arphaxad engendra un fils, ſur le nom duquel les ſavans ſont en conteſtation. Quelques-uns appuyés de l'autorité de S. Luc & de la verſion des Septante, veulent qu'il ſe ſoit appellé Caïnan, qui eut, dit-on, Salé. Les autres le rejettent, & il ſemble que l'on peut d'autant moins attaquer leur ſentiment, qu'ils ont pour eux l'antiquité, & qu'ils s'appuyent ſur l'omiſſion de ce Caïnan, non ſeulement dans les meilleurs manuſcrits du nouveau Teſtament, mais encore dans l'Hébreu & le Samaritain, & même dans Joſeph. Mais comme c'eſt une queſtion diſputée, il eſt juſte de renvoyer aux auteurs qui l'ont traitée. *Salmeron*, *Salian*, *Torniel*, *Iſaac Voſſius*, *Briand Walton*, les Peres *Labbe*, *Briet* & *Pezron* ſont pour ce nouveau Caïnan, qui eſt rejetté par le P. *Petau*, le P. *Tournemine*, *Uſſerius*, Meſſieurs *Sphanheim*, & preſque tous les critiques.

Nous dirons donc que Salé fils d'Arphaxad devint pere d'Heber, qui eut ce nom,

parce que lui & ſa poſterité eurent en partage les Provinces qui ſont au-delà du fleuve, c'eſt-à-dire, les pays Orientaux qui ſont au-delà de l'Euphrate. Abraham qui en ſortoit le communiqua au reſte de ſa poſterité. Comme il faiſoit ſa demeure au-delà de ce fleuve, il eut pour mémoire de ſon origine, lorſqu'il vint en Syrie, le nom d'Heber, ou d'Hébreu, c'eſt-à-dire, étranger d'au-delà du fleuve.

Heber eut Phaleg, dont le nom ſignifie diviſion, parce que ce fut à ſa naiſſance que ſe projetta le partage & la diviſion de la terre connuë & la ſeparation des peuples que nous avons expliquée dans le chapitre VII. Rhagau qui fut fils de Phaleg devint pere de Sarug; & celui-ci engendra Nachor, dont le fils Tharé fut pere d'Abraham à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans.

La conſtruction de la Tour de Babel & la diviſion de la terre entre les enfans de Noé, ſont les plus grands événemens de cet intervale, & même comme la clef de toute l'Hiſtoire Sainte & profane. Nous avons touché dans le chapitre VII. ce que nous avons crû qu'il étoit néceſſaire de ſavoir de ce grand événement.

Les hommes, qui juſqu'au temps de Phaleg, avoient conſervé entr'eux une aſſez grande union, & avoient peut-être vêcu dans une même contrée (c'étoit autrefois les champs de Sennar) voulurent laiſſer à leur poſterité quelque monument conſiderable: car je ne ſaurois croire que ce fût pour ſe préſerver d'un ſecond Déluge, puiſque Dieu leur avoit promis qu'il ne ſe ſerviroit plus de ce moyen pour punir les hommes. Ils commencerent donc à bâtir une Tour, à laquelle ils joignirent une ville connuë depuis ſous le nom de Babilone. Mais la diviſion ſe mit parmi les ouvriers: les jalouſies & les diſputes en vinrent à un tel point, que l'ouvrage fut abandonné, & les familles ſous la conduite de leurs chefs, furent obligées de ſe ſéparer.

Japhet & ſes enfans s'éloignerent au Septentrion. Cham alla vers l'Occident, & Sem habita les terres de l'Orient au-delà de l'Euphrate.

Nous trouvons ſur la fin de cet intervale que Nachor devint pere de Tharé à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans, ſelon le Samaritain; mais les autres textes different de ce nombre; les Septante y ajoûtent une centaine d'années, la Vulgate en retranche cinquante: Joſeph veut que ce ſoit à cent vingt ans. Enfin les Chronologiſtes modernes, qui prétendent corriger Joſeph par la Vulgate, placent cette naiſſance l'an cent vingt-neuf de Nachor. Mais la ſupputation des Samaritains paroît ici la plus raiſonnable, & ſert encore à expliquer dans la ſuite d'autres difficultés. Elle marque, par exemple, que Tharé âgé de ſoixantedix ans engendra Abraham & ſes freres; tous les auteurs conviennent en ce point: mais parce qu'ils ſont differens ſur les années de la vie du même Tharé, & qu'il eſt dit ailleurs qu'Abraham reçût ſa vocation à l'âge de ſoixante-quinze ans, après la mort de ſon pere, on s'eſt imaginé que, pour ſauver la contradiction du texte Hébreu & de la Vulgate, qui mettent la mort de Tharé à l'âge de deux cens cinq ans, il falloit dire qu'Abraham n'avoit été nommé le premier entre ſes freres, que par rapport à la dignité de ſa perſonne, & non dans l'ordre de ſa naiſſance: qu'ainſi on devoit ſuppoſer qu'il étoit né lorſque ſon pere avoit cent trente ans. Le texte Samaritain diſſipe ces ſubtilités, & aſſûre que Tharé eſt mort à l'âge de cent quarantecinq ans; & par conſequent il étoit pere

d'Abraham

d'Abraham à ſoixante-dix, puiſque celui-ci en avoit ſoixante-quinze lorſque Dieu l'obligea de quitter les plaines de Babilone, pour le faire voyager dans la terre de Chanaan ou la Paleſtine, après la mort de ſon pere.

Cet événement qui eſt eſſentiel dans l'hiſtoire des Juifs, eſt donc arrivé mil douze ans après le Déluge, ſelon les Samaritains, douze cens quarante-ſept ſelon les Septante, & quatre cens dix-ſept ſelon l'Hébreu & la Vulgate.

En voici le calcul réduit en Table.

Depuis le déluge juſqu'à la naiſſance d'Arphaxad.	SAMARITAIN.	HEBREU.	SEPTANTE.	Durée de la vie ſelon le Samaritain.
	2.	2.	2.	
Arphaxad	130.	35.	135.	438.
Caïnan.			130.	
Salé	130.	30.	130.	433.
Heber	134.	34.	134.	404.
Phaleg	130.	30.	130.	239.
Rhagau	132.	32.	132.	239.
Sarug	130.	30.	130.	230.
Nachor	79.	29.	179.	148.
Tharé	70.	130.	70.	145.
Vocation d'Abraham	75.	75.	75.	
	1012.	417.	1247.	

Il y avoit donc plus de mille ans que la poſterité de Noé délivrée du Déluge, travailloit à ſa multiplication, lorſqu'Abraham quitta la terre de ſa naiſſance pour habiter un autre pays.

Cet eſpace de temps paroît plus convenable à l'état où l'Ecriture nous dépeint le monde au temps d'Abraham; celui qui ſe tire du calcul des Hébreux étant trop reſſerré.

La premiere raiſon qui fait voir l'inſuffiſance de la ſupputation vulgaire, eſt que la terre étoit déja diſtinguée en diverſes nations, que pluſieurs Royaumes étoient formés, que le commerce étoit introduit parmi les differens peuples, que l'ancienne religion étoit changée, & que les hommes avoient eû le temps de ſe faire des cultes & des loix plus ou moins bizarres; en ſorte qu'il ne fallut rien moins qu'une révélation divine pour retirer Abraham de la voye commune de tous les peuples. Or il eſt extrêmement difficile de comprendre que du vivant de Noé & des premiers Patriarches, qui devoient avoir une idée fort vive & très ſenſible de la veritable Divinité, les hommes ſe ſoient formé des cultes extravagans, comme ceux que l'on trouve établis au temps d'Abraham. Cependant ſi l'on ſuit le calcul de la Vulgate, Abraham a vêcu cinquante-neuf ans avec Noé; & Sem a ſurvêcu Abraham d'environ ſoixante ans.

C'eſt en vain que l'on prétend juſtifier ce calcul, en diſant que la tradition en eſt mieux & plus ſûrement établie : c'eſt une imagination que cette tradition, ſi elle n'a pû empêcher Nachor & Tharé ayeul & pere d'Abraham d'être idolâtres.

La ſeconde raiſon qui combat la ſupputation de l'Hébreu pour cet intervale, eſt que les mémoires des anciens peuples le paſſent de pluſieurs ſiecles : tels ont été autrefois les calculs des Egyptiens & des Babiloniens : tel eſt encore à preſent celui des Chinois.

On dira peut-être que le calcul des Samaritains ou des Septante n'eſt point aſſez étendu pour donner place à tout ce que les peuples ont dit de leurs antiquités, & que par conſequent il n'eſt pas plus probable que l'autre. J'avouë que quelque ſupputation que l'on prenne, on ne ſauroit arranger tout ce qui s'eſt dit de fabuleux ou d'incertain ſur l'origine des premiers peuples, mais celle que nous embraſſons ſuffit au moins pour ce qui eſt établi par les monumens d'hiſtoire les plus autentiques ; & c'en eſt aſſez.

Il eſt juſte avant que de finir ce que nous avons à dire ſur les deux premiers intervales du monde, de donner aux commençans une regle pour trouver dans les differens âges des Patriarches, la totalité des temps, qui ſe ſont écoulés depuis la formation du premier homme. On ne ſauroit en juger par le nombre des années que chaque Patriarche a vêcu ; mais ſeulement par l'âge où chacun d'eux commence à avoir des enfans. Qu'on réuniſſe dans chaque ſyſtême toutes ces ſupputations particulieres, & l'on trouvera les années qui ſe ſont écoulées depuis la création du monde. Cette regle qui ne convient qu'à ces deux premiers âges nous a été marquée par Joſeph au commencement de ſes Antiquités Judaïques. *Non ſpectandum*, dit cet Hiſtorien, *quot annos quiſque Patriarcha vixerit, ſed quando liberos genuerit ; deindè anni generationis, pro completis accipiendi.*

TROISIÉME AGE DU MONDE.

La vocation d'Abraham commence le troiſiéme âge du monde, qui dure quatre cens trente ans, & s'étend juſqu'à la ſortie d'Egypte. La durée de cet intervale ſeroit incertaine ſi nous n'avions que la Vulgate, qui marque (1) ſeulement que la demeure des enfans d'Iſraël, (c'eſt-à-dire, des enfans de Jacob) en Egypte fût de quatre cens trente ans, au lieu que les autres textes (2) levent la difficulté, & diſent que ce pelerinage ne regarde point ſeulement les enfans de Jacob, mais s'étend auſſi à tous les voyages que leurs peres ont faits dans la terre de Canaan & en Egypte depuis la vocation d'Abraham. C'a même été le ſentiment (3) des plus habiles interprétes. Je ne ſaurois diſconvenir cependant que M. *Perizonius* & le P. *Tournemine* arrangent autrement la Chronologie de cet intervale, & prétendent que le terme des quatre cens

(1) Habitatio filiorum Iſraël quâ manſerunt in Ægypto, fuit quadringenrorum rriginta annorum. *Exod.* XII. *v.* 40 *Juxta Vulgatam.*

(2) Habitatio filiorum Iſraël & patrum eorumdem quâ habitaverunt in terra Canaan, & in terra Ægypti annorum fuir quadringentorum & triginta. *Exod-* XII. *v.* 40. *Juxta textum Samaritanum.*

Habitatio filiorum Iſraël quum habitarunt ipſi & patres in terra Ægypti, & in terra Canaan, ipſi & patres eorum, quadringenti & triginta anni. *Exod.* XII. *v.* 40. *Juxta LXX. interpretes.*

(3) Computandi iſti anni 430. ab eo tempore ſunt, quo Deus ad Abraham locutus eſt, dicens, in ſemine tuo benedicentur omnes gentes. *S. Hieronym. in cap.* III. *Epiſt. ad Galatas.* Computandi ab anno 75. Abrahæ, quando ad eum facta eſt prima promiſſio, uſque ad exitum Iſraël ex Ægypto 430. anni quorum meminit Apoſtolus. *S. Auguſt. Lib.* XVI. *de Civit. Dei, cap.* 24.

trente ans de pelerinage ſe doit prendre, non pas de la vocation d'Abraham, mais de l'année que Joſeph fut mis en priſon par ordre de Putiphar; ce qui fait une difference d'environ cent quatre-vingt dix ans.

Cet âge commence à la ſoixante & quinziéme année d'Abraham, lorſqu'après avoir enſeveli ſon pere, il partit de Haran dans la Méſopotamie, connu depuis ſous le nom de Charé, accompagné de Loth & de beaucoup d'eſclaves & de troupeaux, en exécution d'un ordre qu'il avoit reçu d'enhaut. On croit que le ſaint Patriarche demeura cinq années à Haran; mais c'eſt ſans aucune certitude. Toute la vie de ce ſaint homme ne fut qu'un voyage continuel.

Abraham partit donc de Haran à l'âge de ſoixante & quinze ans, traverſa l'Euphrate, entra dans la Syrie, qu'il parcourut toute, ſans s'arrêter que dans la plaine de Sichem, où il y avoit des ombrages. Ce fut là que Dieu lui promit de donner cette terre à ſa poſterité. De Sichem il paſſa à Bethel, tirant toujours au midi; & il y dreſſa un autel ou monument de pierre, en invoquant le Seigneur, puis marchant à l'Orient, il établit ſa demeure ſur le penchant de la montagne de Haï, où il éleva un nouveau monument. Cependant il s'y arrêta fort peu de temps, & vint ſur la frontiere d'Egypte dans un temps que la famine preſſoit la Paleſtine Cette raiſon l'obligea de ſe refugier chez les Egyptiens; & dans la crainte que la beauté de ſa femme n'engageât le Prince du pays à le tuer pour en faire la ſienne, il jugea qu'il devoit dire qu'elle étoit ſa ſœur. Mais cette précaution ne mit point Abraham à l'abri de ce qu'il appréhendoit le plus. Sa femme fut enlevée par le Prince, & les choſes auroient été loin, ſi des chagrins domeſtiques, & peut-être des peines perſonnelles, n'euſſent fait ſentir au Prince que Dieu le puniſſoit de l'enlevement de Sara. Il la rendit donc à ſon mari, en lui faiſant des reproches de ſon déguiſement, & le renvoya en Syrie, comblé de préſens.

D'Egypte le ſaint Patriarche revint en Paleſtine à petites journées; car il étoit chargé de richeſſes, d'eſclaves & de troupeaux. Il campa entre Bethel & Haï, au lieu même où il avoit déja demeuré. Ce fut là qu'il ſe ſepara de Loth ſon neveu, parce que la diviſion s'étoit miſe entre leurs domeſtiques, & parce que leurs troupeaux qui étoient nombreux, conſommoient trop de pâturages. Loth tourna du côté de l'Orient vers les plaines du Jourdain & la vallée de Sodôme, qui étoit alors un pays excellent. Abraham reſtoit à Haï, où Dieu lui fit connoître encore qu'il auroit une nombreuſe poſterité, & qu'elle poſſederoit le pays où il étoit. Il ne laiſſa pas de quitter cet endroit & vint demeurer vers Mambré, lieu couvert de bois; près deſquels Hébron fut depuis bâtie.

Quelque temps auparavant Chodor-lahomor Roi de Perſe étoit venu en Phénicie, & y avoit ſoumis les Princes des vallées du Jourdain; entr'autres ceux de Sodôme qui lui payerent volontairement tribut durant douze années. Mais la treiziéme, ces Princes s'étant voulu rendre indépendans, ils obligerent le Roi de Perſe, avec trois autres Rois ſes voiſins, & ſans doute ſes feudataires, de revenir dans la Phénicie. Ils ravagerent tous les lieux qui étoient ſur leur paſſage, & tomberent ſur les Rois du Jourdain qui avoient aſſemblé une armée. Ceux-ci furent battus, leurs femmes & leurs enfans furent enlevés, & tous les biens des habitans pillés & diſſipés.

Loth qui faiſoit avec ſa famille ſa demeure à Sodome, étoit du nombre des priſonniers. Abraham en eut la nouvelle à Mambré ; ſur le champ il arme ſes domeſtiques, prend quelques Cananéens de ſes amis, & forme de tout cela une troupe de trois cens dix-huit combattans, avec laquelle il pourſuit les raviſſeurs, les atteint aux ſources du Jourdain, & les ayant attaqués la nuit, il les défit, leur enleva leur butin, & les pourſuivit juſqu'au près de Damas. Sa foi vive qui l'a établi le pere de tous les croyans, n'empêche point que l'homme du monde ne l'eſtime pour cette action de vigueur & de courage. On n'auroit jamais crû que trois cens dix-huit domeſtiques avec quelques Cananéens ramaſſés en peu de temps, ayent battu, ſous un chef auſſi peu experimenté à la guerre, une armée nombreuſe conduite par quatre Rois. Il falloit donc ou que les chefs de l'armée ennemie fuſſent encore moins habiles que ce Patriarche ; ou que lui-même connoiſſant ſa foibleſſe, il choiſit l'avantage de la nuit pour ſurprendre des gens, à qui la victoire précedente avoit donné trop de confiance ; ou, ce que je croirois ſans peine, qu'ayant toutes les qualités d'un héros, ſa vertu ne s'étendoit pas moins ſur la conduite de la guerre, que ſur les ſoins domeſtiques, & le culte de la Religion.

Abraham retournant donc victorieux de cette expedition, avec le butin & les captifs qu'il avoit délivrés, rencontra les Rois de Sodome & de Salem qui venoient au-devant de lui. Ce dernier nommé Melchiſedech, a donné lieu aux Juifs de former ſur ſon ſujet bien des allégories, dont les Chrétiens même n'ont pas été exempts. Ce que je trouve de plus eſtimable en lui, eſt que dépoüillé de la jalouſie que cauſent trop ſouvent aux Princes les conquêtes de leurs voiſins, il vint au-devant d'Abraham, & de ſes troupes fatiguées, pour leur en témoigner ſa joye. Les rafraîchiſſemens de pain & de vin qu'il leur preſenta, étoient dûs à leur travail & au ſuccès de leurs armes. Mais par un droit aſſez ordinaire dans ces premiers temps, il reçut d'Abraham la dixiéme partie du butin qui fut fait dans cette action, de la maniere qu'on le pratiquoit autrefois à l'égard des Rois d'Athenes, ou des autres Princes, dans les terres deſquels on avoit fait la guerre.

Ce fut quelque temps après cette victoire que Dieu s'ouvrit encore au ſaint Patriarche ſur une nombreuſe poſterité qu'il lui promettoit : il tempera néanmoins cette faveur par une connoiſſance qu'il lui donna. C'eſt que cette poſterité qu'il lui promettoit ſeroit errante pendant quatre cens ans, qu'elle ſeroit affligée & réduite même en ſervitude, mais qu'au bout de ce terme elle viendroit poſſeder le pays qui lui étoit deſtiné, depuis le torrent d'Egypte juſqu'à l'Euphrate.

La dixiéme année du voyage d'Abraham, c'eſt-à-dire, la quatre-vingt cinquiéme de ſon âge, le Patriarche flatté des promeſſes que Dieu lui avoit ſi ſouvent réïterées, écouta une propoſition que lui fit ſa propre femme, qui ſe croyoit hors d'état d'avoir des enfans. Elle lui conſeilla donc de ſe ſervir d'une eſclave qu'elle avoit amenée d'Egypte, nommée Agar. Mais celle-ci oubliant ſa condition, parce qu'elle ſe voyoit enceinte, ſe mit à traiter ſa maîtreſſe avec mépris. Sara ſe vit contrainte de la chaſſer. Cette malheureuſe errant dans le deſert y rencontra un homme inconnu, qui lui commanda de retourner auprès de ſa maîtreſſe, lui promettant qu'elle auroit un fils, dont la poſterité formeroit un peuple conſiderable. Agar conſolée de cette rencontre obéit, & eut un fils nommé Iſmaël.

Treize ans après la naiſſance d'Iſmaël, Abraham eut une derniere aſſurance que Dieu lui accorderoit dans un fils légitime une nombreuſe poſterité ; mais il exigea de lui une terrible condition ; ce fut celle de la circonciſion de tous les mâles nés & achetés qui ſe trouveroient à ſon ſervice, en commençant par lui-même, & en l'étendant à jamais à toute ſa poſterité & à leurs domeſtiques. Au moyen de ce nouveau traité, le Seigneur lui promit d'être le Dieu, c'eſt-à-dire, le protecteur de ſa famille. Quoiqu'Abraham eut près de cent ans & ſa femme quatre-vingt dix-neuf, il ne laiſſa pas d'ajoûter foi à cette parole qui eut ſon effet. Ce fut alors que Dieu changea le nom d'Abram en celui d'Abraham, nom qui déſignoit qu'il ſeroit pere d'une grande multitude.

Peu de temps après cette promeſſe, le ſaint Patriarche étant à l'entrée de ſa tente, vit trois hommes en forme de voyageurs. Et comme ſa qualité d'étranger le rendoit attentif à gagner l'amitié des peuples avec leſquels il demeuroit, il courut au-devant d'eux, & les obligea de ſe rafraîchir. Ce fut là que l'un des trois prédit à Abraham & à ſa femme qu'ils auroient un fils dans un an. Abraham accompagna ſes hôtes ; & dans le chemin un d'entr'eux qui parloit en maître de la nature ; lui fit connoître la punition qu'il alloit exercer ſur les crimes des habitans de Sodome. Abraham voulut obtenir miſericorde pour cette ville criminelle en faveur des innocens qui pouvoient s'y trouver ; & comme il ne s'en trouva point, la priere du ſaint Patriarche ne pût être exaucée.

Deux de ces voyageurs étant arrivés à Sodome, trouverent Loth qui les pria de coucher chez lui : mais le peuple qui vit entrer ces étrangers, s'émut & voulut forcer ſa maiſon pour les en tirer & leur faire violence, ce qui obligea les Anges de frapper ce peuple d'un étourdiſſement qui les empêcha de trouver la porte de la maiſon. Mais dès le matin ils emmenerent Loth, ſa femme & ſes filles. Alors les puits de bitume & de ſouffre dont cette vallée étoit remplie, s'embraſerent, excités ſans doute par quelque feu celeſte qui occaſionna l'embraſement. L'occaſion de la perte de cette ville ſe trouve favorable dans la nature même du terrain, qui étant plein de bitume & de ſouffre, matiere toujours inflammable par elle-même, fut peu à peu conſumée par le feu, qui de l'interieur de la terre paſſa bien-tôt à la ſuperficie. La ville s'abîma dans les mineraux fondus, & il s'en ſuivit une entiere déſolation de ce beau pays. L'eau du Jourdain y forma un lac, qu'on appelle la mer ſalée, à cauſe du bitume dont elle eſt remplie ; ou la mer morte, parce qu'elle ne ſouffre rien de vivant. Preuve certaine que la providence eſt toujours d'accord avec la nature, qu'elle dirige & qu'elle conduit elle-même. Le crime des habitans de Sodome doit être puni, lorſque leur terre minée par des feux ſouterrains va perdre ſes fondemens.

Loth étant ſorti de Sodome avec ſa femme & ſes deux filles, avança promptement ſous la conduite de l'Ange qui l'avertit de ne point regreter cette ville pechereſſe. Mais ſoit que ſa femme eût quelque attache pour un lieu qu'ils n'avoient quitté qu'à regret ; ſoit que ne pouvant aller ſi vîte, elle ait été ſurpriſe par les vapeurs de l'incendie ; ſoit enfin que la peur l'ait ſuffoquée, elle mourut, & fut depuis convertie en un bloc de ſel ; comme nous voyons quelquefois que certaines eaux, ou les ſables d'Afrique petrifient les corps. Je ſai que M. *le Clerc* s'eſt efforcé de montrer

que la raiſon ſoutenuë par des autorités étoit contraire à ce changement : il prétend même que le texte original étant équivoque ; il faut traduire *que la femme de Loth reſta immobile dans cette terre ſalée ;* au lieu de dire, comme on fait ordinairement, *qu'elle fut convertie en une ſtatuë de ſel.*

Après ce triſte accident, Loth ſe retira dans la petite ville de Segor ; mais ne s'y croyant pas en ſureté, il en ſortit encore, & ſe jetta dans une caverne ; où ſes filles qui s'imaginoient déja que tout le monde étoit péri, crurent rendre ſervice à l'humanité de lui procurer des reſtaurateurs. C'eſt de-là que ſont ſortis Moab & Ammon qui formerent deux peuples, qui depuis habiterent le même pays.

La déſolation de cette ville infortunée engagea Abraham qui l'apperçut de loin, à quitter ſes environs ; il ſe retira du côté de l'Egypte. Mais Sara ſe vit encore expoſée, de la part du Roi de Gerar, au même accident qu'elle avoit éprouvé en Egypte, quoiqu'âgée de quatre-vingt dix-neuf ans. Cet attentat fut puni de Dieu même d'un châtiment extraordinaire ; aucune femelle de la maiſon & des troupeaux de ce Prince ne put enfanter tant qu'il retint Sara. De plus, Dieu l'avertit en ſonge qu'il périroit lui-même, s'il ne rendoit la femme d'Abraham ; ce qu'il fit auſſi-tôt, & le combla de biens & de préſens.

Enfin la centiéme année d'Abraham, Sara mit au monde un fils qui fut nommé Iſaac, comme Dieu l'avoit ordonné. Sa mere sûre des promeſſes divines, conçut quelque jalouſie contre Iſmaël, & elle obligea Abraham de le chaſſer avec Agar. Ils ſe retirerent dans le déſert où ils penſerent périr : mais Iſmaël étant devenu grand, épouſa une Egyptienne, & de lui eſt ſortie la puiſſante nation des Arabes Occidentaux.

Il regnoit alors une effroyable coutume, laquelle ayant commencé dans la Phénicie & la Chaldée, ſe répandit en peu de temps dans la baſſe Aſie auſſi-bien que dans la Grece. C'étoit celle d'immoler dans les dangers publics les enfans des Princes à de certaines divinités, qui étoient nommées Remphan & Moloch, par la premiere deſquelles on honoroit la planette Saturne, & par la ſeconde la planette Mars. On penſoit alors que l'immolation des enfans étoit une action très-agréable à Dieu, & que rien n'appaiſoit ſi efficacement ſa colere, que l'effuſion d'un ſang innocent & chéri par ceux qui le répandoient. Dieu voulut donc connoître par la plus grande de toutes les épreuves, ſi Abraham auroit autant de zéle pour ſon culte, que les peuples parmi leſquels il vivoit en avoient pour leurs fauſſes divinités. C'eſt pourquoi Dieu lui commanda d'immoler ſon fils Iſaac, & de le conduire pour cet effet ſur une montagne déſerte, où il devoit réduire ſon corps en cendre après l'avoir égorgé. Iſaac pouvoit avoir alors vingt-cinq ans. Mais Dieu content de la ſoumiſſion du ſaint Patriarche, l'empêcha d'achever le ſacrifice.

Trente-ſept ans après la naiſſance d'Iſaac, Sara mourut, & Abraham ſe remaria avec Cetura, de laquelle il eut encore ſix enfans qui ont peuplé une partie de l'Arabie.

Abraham avoit marié Iſaac à Rebecca. Ils furent long-temps ſans enfans : mais enfin leurs vœux ſe trouverent accomplis : ils eurent deux jumeaux, Eſaü & Jacob, qu'Abraham eut la ſatisfaction de voir naître avant ſa mort, arrivée la 175. année de ſa vie. Iſaac & Iſmaël l'enterrerent dans le tombeau qu'il avoit acquis proche d'Hebron, après quoi ils ſe ſéparerent. La vie d'Iſaac fut tranquille ; ſes troupeanx l'oc-

cuperent : & quoique ſon fils Eſaü lui donna quelque chagrin par ſon mariage avec deux Cananéennes, cependant il le chériſſoit plus que Jacob, parce qu'il lui apportoit ſouvent du gibier, qu'il ſavoit même très-bien apprêter. Le cadet au contraire faiſoit les délices de ſa mere par ſes mœurs douces & par ſon application aux ſoins du menage. Auſſi trouva-t-elle moyen, pour l'en récompenſer, de dérober en faveur de Jacob la bénédiction paternelle qui étoit duë à Eſaü, comme à l'aîné de la famille. Cela occaſionna dans la ſuite une méſintelligence qui n'eut que quelques momens de tréves. Jacob fut même obligé de ſe retirer en Meſopotamie ; il prit pour prétexte de ſon voyage ſon mariage avec une fille de ſa famille. Ce fut dans ce voyage que Dieu lui apparut pendant la nuit, lui promit de l'aſſiſter toute ſa vie, & de donner à ſa poſterité la terre où il étoit couché. Enfin Jacob arriva à Haran, où il ſe fit connoître à ſon oncle Laban, & s'engagea pour ſept ans à ſon ſervice, ſur la promeſſe que lui fit Laban de lui donner ſa fille Rachel en mariage. Le terme venu, ſon oncle le trompa, & lui donna Lia ſa fille aînée, au lieu de la cadette qu'il lui avoit promiſe. Ils convinrent néanmoins qu'il épouſeroit auſſi Rachel, en ſervant ſept autres années. La premiere eut ſix garçons & une fille. Rachel qui étoit ſterile conçut de la jalouſie contre ſa ſœur, & pour la mortifier, elle produiſit ſa ſervante à Jacob, dont il eut auſſi deux garçons. Lia pour ſe venger à ſon tour, donna auſſi ſa ſervante à ſon mari, qui en eut encore deux autres garçons.

Enfin Rachel après une longue ſterilité, accoucha de Joſeph. Jacob attaché à la maiſon de ſon beau-pere & par amour & par interêt, fit un nouveau traité avec lui, pour le ſervir encore ſix ans, au moyen d'un ſalaire dont ils convinrent : mais la bonne foi de Laban ne fut pas l'ame de cette convention. Jacob uſoit, je ne dis pas d'artifice, cela ſeroit indigne d'un ſi grand homme ; mais il ſe ſervit au moins d'adreſſe pour faire naître les agneaux & les chevres de la couleur dont Laban les lui avoit cedées. De ſorte que Laban voyant multiplier les troupeaux de ſon gendre, & diminuer les ſiens, changea diverſes fois les conditions du traité. Jacob qui ſe plaignoit de ces changemens, prit à la fin le parti de ſe retirer ſecretement, & d'emmener ſes femmes, ſes enfans & ſes troupeaux. Laban pourſuivit Jacob, & l'atteignit : celui-ci ſe juſtifia comme il put ; mais Laban ne lui fit aucune violence ; ils ſe quitterent même amis, quoique Rachel eût dérobé les idoles de ſon pere.

Jacob délivré de ce péril avoit encore à craindre la colere de ſon frere Eſaü ; mais il fit tant de ſoumiſſions, qu'Eſaü voulut bien oublier le paſſé. Il vint au-devant de Jacob avec une ſuite de 400. chevaux ; mais Jacob qui étoit naturellement timide, pria ſon frere de prendre le devant, parce que l'embarras de ſes troupeaux ne lui permettoit pas de le ſuivre à grandes journées. Ce fut dans ce voyage que Jacob eut le nom d'Iſraël qui eſt reſté à tous ſes deſcendans ; l'occaſion fut un combat qu'il ſoutint contre un homme ou un ange. Jacob ayant eu le deſſus, il ſe trouva que c'étoit Dieu même qui avoit bien voulu ſe laiſſer vaincre par le ſaint Patriarche, & qui en le beniſſant le nomma Iſraël, pour ſignifier qu'il n'avoit pû être vaincu par Dieu même.

Jacob s'établit premierement au-de là du Jourdain, où l'on croit qu'il demeura dix ans : il vint enſuite à Sichem, mais il n'y fut pas long-temps en paix ; ſa fille Dina étant allée voir les filles de la ville, fut enlevée par Sichem fils du Roi. Jacob diſſi-

mula ſon chagrin juſqu'au retour de ſes enfans, qui réſolurent de s'en venger ; & propoſerent la Circonciſion aux Sichemites, comme la ſeule condition pour procurer la paix. Le Prince y conſentit, & ſoumit tout ſon peuple à cette dure operation.

Le traité fait, & les Sichemites circoncis, les enfans de Jacob forcerent la ville, tuerent tous les habitans qui étoient dans les plus fortes douleurs de leur operation, & mirent tout au pillage. Cette horrible infidelité des enfans de Jacob affligea beaucoup leur pere, & l'obligea de quitter les environs de Sichem pour aller à Bethel. De Bethel il vint à Ephrata, où Rachel mourut en couche du dernier de ſes enfans, qui fut nommé Benjamin, c'eſt-à-dire, fils de douleur. Il ſe retira enſuite à Heder : de-là il ſe rendit à Mambré, ancienne demeure d'Abraham, pour viſiter Iſaac ſon pere. Depuis il paſſa dans la vallée de Chebron, où il dreſſa ſes tentes, & de-là il envoyoit ſes enfans aux pâturages, retenant auprès de lui Joſeph qu'il aimoit plus tendrement que les autres.

Entre pluſieurs raiſons qu'il avoit d'en uſer ainſi, celle de la jalouſie de ſes freres n'étoit pas la moindre. Joſeph avoit raconté imprudemment des ſonges qui préſageoient ſa future grandeur. Mais Jacob fournit lui-même, ſans y penſer, une occaſion à leur vengeance. Il envoya Joſeph viſiter ſes freres qui étoient éloignés. Dès qu'ils l'apperçurent, ils conçurent le deſſein de le tuer, & l'auroient executé, ſi Ruben leur aîné n'eût adouci leur eſprit. Il le deſcendirent donc dans une citerne, d'où ils le tirerent enſuite, pour le vendre à une caravane de Marchands Arabes, qui alloient en Egypte; & les Marchands le vendirent à Putiphar, grand Seigneur Egyptien; d'un autre côté, ils firent croire à Jacob que des bêtes feroces avoient dévoré Joſeph. Ce dernier s'acquis par ſa bonne conduite la faveur de ſon maître, & par ſa jeuneſſe & ſa beauté il devint les inclinations de ſa maîtreſſe. Mais le ſaint homme rejetta les careſſes de cette femme, qui ſe croyant mépriſée, accuſa Joſeph de l'avoir voulu corrompre; & ſans autre examen, il fut jetté dans une priſon, où il languit quelques années.

Pendant ce temps-là, Jacob voyoit avec beaucoup de chagrin ſa famille diverſement agitée. Juda, l'un de ſes enfans, mécontens de ſes freres, s'étoit retiré chez un Cananéen, duquel il avoit épouſé la fille : il en eut trois enfans. Le premier nommé Her fut marié avec Thamar : Dieu l'enleva dans ſa jeuneſſe, & ſa femme Thamar paſſa à ſon cadet nommé Onam. Il mourut encore, & l'on crut que ſa mort étoit une punition de ſes infamies. Thamar ſe trouvant veuve une ſeconde fois, & ne trouvant plus à ſe remarier, ſe vint placer ſur un grand chemin où Juda devoit paſſer. Celui-ci la prit pour une courtiſane publique; c'étoit un uſage établi dans ces anciens temps. Mais elle eut la précaution de prendre de lui des gages pour reconnoître à qui elle avoit eu affaire. Le bruit de ſa groſſeſſe s'étant répandu, Juda voulut, ſelon la coutume, la faire brûler comme adultere; mais elle lui fit connoître par les gages mêmes qu'elle produiſit, que c'etoit de lui qu'elle étoit enceinte. Il en vint deux enfans qui ont fait cette lignée de benediction, dont David, Salomon, & le Meſſie même ſont ſortis. On voit par cette hiſtoire non-ſeulement que toute femme adultere méritoit la mort par la loi commune, mais encore que le pere de famille en étoit le juge & avoit droit de la faire punir. Le feu étoit le châtiment ordinaire de ce crime. Il eſt vrai qu'il n'en

n'en étoit pas de même des femmes libres ; celles qui s'abandonnoient en particulier étoient bien moins considerées que celles qui se dévoüoient à l'impudicité, dès que celles-ci le faisoient à l'honneur d'Astarté, ou de Venus Mylitta, c'est-à-dire, Venus prolifique. Cet usage étoit tellement répandu dans l'Orient, qu'aucune ville ne s'en exemptoit ; les Juifs même l'avoient reçu dans le Temple de Jerusalem, sous le regne de Roboam, & cette abomination ne fut détruite que par Josias.

La cent vingtiéme année de Jacob, Isaac mourut à Mambré où il étoit né, âgé de 180. ans ; & ses enfans l'inhumerent dans le Sepulchre d'Abraham. Joseph languissoit encore dans la prison ; mais la Providence y envoya deux Seigneurs de la Cour du Roi d'Egypte. Ils eurent chacun des songes, sur lesquels ils consulterent le saint Patriarche, qui avoit toujours conservé du goût pour cette science. Il prédit au premier, qui étoit l'Echanson, le rétablissement de sa fortune, & au second une mort prochaine. L'un & l'autre arriva, comme il l'avoit dit ; ce qui donna occasion au courtisan rétabli de proposer Joseph pour expliquer un autre songe que Pharaon lui-même avoit eu.

Ce fut par ce songe que Joseph découvrit que la terre seroit affligée pendant sept ans d'une famine prodigieuse, mais qu'elles seroient précedées de sept années d'abondance. Il avertit Pharaon de ce qu'il y avoit à faire dans le premier temps, pour remedier aux malheurs du second : & ses avis plurent tellement à ce Prince, qu'il crut ne pouvoir trouver un meilleur ministre que Joseph même pour executer ce qu'il proposoit. C'est pourquoi il lui donna une entiere autorité, qu'il exerça même de la maniere la plus forte & la plus rigoureuse dont il étoit capable. Il n'avoit que trente ans, lorsque ce grand évenement lui arriva.

La famine pressa toute la terre dès la premiere année. Les Patriarches furent dès-lors obligés d'aller chercher des grains en Egypte, & Joseph les fit arrêter comme des espions ; mais dans le voyage qu'ils firent la seconde année, il se fit connoître pour leur frere, & ensuite il envoya chercher leur pere en Palestine avec le reste de sa famille. La joye qu'eut Jacob, de voir son fils Joseph revêtu de tant d'honneur, ne fut pas moins grande que l'apréhension de ses freres, qui n'étoient pas sans inquiétude sur la vengeance qu'il pouvoit tirer d'eux. Mais comme ils n'étoient plus en état de lui nuire, il leur pardonna genereusement, & leur fit accorder par le Roi la terre de Gossen ou Gessen, pour y habiter avec leurs troupeaux & leurs familles qui se montoient à soixante & dix personnes.

Le ministere de Joseph fut si glorieux & si utile au Roi, qu'il dépoüilla les Egyptiens de tous leurs biens, par la necessité où ils étoient d'avoir du pain. Mais il rendit à ces mêmes Egyptiens leurs terres, les chargeant seulement de payer la cinquiéme partie des récoltes qu'ils feroient : ce qu'ils accepterent avec joye, reconnoissant qu'ils devoient à Joseph la conservation de leurs vies & de celles de leurs familles.

Enfin Jacob mourut à l'âge de 147. ans : & Joseph qui avoit sû sa maladie, s'étoit rendu auprès de lui, & lui ayant présenté ses deux fils, Manassés & Ephraïm, il obtint pour chacun d'eux une benediction particuliere, comme Jacob la donnoit au reste de ses fils. Jacob fut pleuré de ses enfans ; & Joseph, pour s'acquitter de son

ferment, conduifit fon corps à Mambré, où il l'inhuma dans le tombeau d'Abraham. Au retour de cette cérémonie, fes freres lui demanderent de nouveau la grace d'oublier le crime qu'ils avoient commis contre lui, & il les affura d'une entiere réconciliation. Enfin Jofeph lui-même mourut à l'âge de cent dix ans.

Peu de temps après la mort de Jofeph, une révolution fit changer de face à l'Egypte. Il vint un Prince qui n'eut aucun égard aux fervices que le faint Patriarche avoit rendus au Royaume. Les Ifraëlites même devinrent fufpects par leur nombre & par leurs richeffes : enfin on les perfécuta, & la perfécution alla fi loin, qu'il y eut un Edit pour noyer tous les enfans mâles qui naîtroient parmi eux. Ce fut tout au plus deux ans après cet Edit que nâquit Moïfe; mais il fut retiré des eaux par la Princeffe d'Egypte, & élevé par fes ordres dans toutes les fciences des Egyptiens. Le meurtre qu'il fit d'un Egyptien l'obligea de quitter le Royaume à l'âge de quarante ans; des infpirations divines l'y firent cependant retourner après une abfence de quarante autres années, qu'il employa à paître des troupeaux dans l'Arabie. La miffion de Moïfe étoit de faire fortir le peuple d'Ifraël hors de l'Egypte. Infpiré de Dieu, & conduit par lui, il accabla les Egyptiens de miracles, il les affligea de playes fâcheufes; mais les Prêtres, quoique d'une fauffe religion, imiterent fes miracles; ils imiterent même quelques-unes de fes playes: cependant ils furent obligés de ceder. Auffi Pharaon qui craignoit un homme, par qui Dieu faifoit de fi grands prodiges, lui permit de fe retirer avec tout le peuple pour lequel il parloit. Le Prophete qui favoit combien les Ifraëlites avoient travaillé pour les Egyptiens fans en avoir été récompenfés, leur ordonna de la part de Dieu même, d'emprunter des Egyptiens leurs vafes d'or & d'argent, & leurs meubles précieux, fous prétexte de s'en fervir dans les facrifices qu'ils alloient faire. Chargés de ces dépoüilles, ils partirent au nombre de fix cens mille combattans : à la quatriéme marche ils arriverent fur les côtes de la mer rouge, où ils furent atteints par un corps de troupes que le Roi d'Egypte amenoit pour les empêcher de fortir de fes états, malgré la liberté qu'il leur en avoit accordée. Mais Dieu fit alors le plus grand de tous les miracles; il coupa les eaux de la mer en deux parties, & leur fit un chemin fur le fable, où ils pafferent à la faveur de la nuit. Jofeph a été, comme nous l'avons dit, le premier qui ait ofé donner atteinte à cet événement extraordinaire; il a été fuivi par des critiques incrédules qui s'imaginent que Moïfe toujours attentif au reflux qui fe fait fentir dans l'extrémité du golfe de la mer rouge jufqu'à quinze ftades, profita de cette occafion, dans laquelle il fut encore fecondé par un vent très-violent, qui defféchа fi bien le canal, que les Hébreux y trouverent un paffage fûr pour des gens de pied. Les Egyptiens qui apperçûrent cette route au point du jour, crurent trop legerement qu'ils en pouvoient profiter. Mais le flux qui vint après fit périr leur armée, moins par l'imprudence du chef, que par la vengeance du Seigneur, qui vouloit fauver par ce miracle le peuple qu'il avoit choifi.

On croit que les anciens n'ont pas ignoré ce grand évenement, parce que Diodore de Sicile (1) parle d'un reflux étrange, arrivé dans ce canal, qui en avoit laiffé le

(1) Diodor. Sicul. lib. 3.

fond à sec, mais le flot suivant, qui revint avec une extrême impétuosité, remplit le canal comme auparavant. Peut-on s'imaginer que le passage des Israëlites ne se soit fait qu'à la faveur du reflux de la mer rouge. Parce que les Payens font mention de quelques flux & reflux extraordinaires de ce canal? Ils ne marquent pas que ce soit le même évenement; & quand ils parleroient du même fait, on sait le peu d'exactitude qu'avoient les auteurs profanes, qui ne lisoient pas nos Ecritures, lorsqu'il étoit question des Hébreux, qu'ils ne connoissoient le plus souvent que par des bruits populaires.

Barradius qui a décrit le voyage des Israëlites dans le désert, a trop moralisé sur une matiere, dont une Carte géographique fait le dénouëment.

La persécution que les Israëlites souffrirent en Egypte leur auroit été plus avantageuse que leur demeure dans le désert où Moïse les avoit conduits, si Dieu n'y avoit remedié par une foule de miracles, dont jamais peuple ne fut plus indigne que celui d'Israël. Pour les guider dans les marches qu'ils devoient faire de jour, ils avoient une nuée qui les devançoit, & la nuit c'étoit une colonne de feu. Ils eurent, pour appaiser leur faim, une espece de manne qui avoit le goût de toutes sortes de viandes; & leur soif se trouva étanchée par une eau extraordinaire que Moïse, qui étoit animé de l'esprit de Dieu, fit sortir de quelques rochers. Leurs habillemens ne s'userent point; & l'air y étoit si sain qu'ils n'étoient point malades, quoiqu'il en mourut tous les ans environ trente mille, c'est-à-dire, le double au moins de ce qu'il en meurt à Paris. Ils furent attaqués plusieurs fois dans le désert; mais comme ce peuple n'avoit que le talent de fuir, & nullement celui de combattre, il fallut des miracles pour empêcher qu'ils ne fussent défaits.

Moïse étant arrivé près du Mont Sinaï, reçut de Dieu même la Loi qu'il donna depuis aux Israëlites, composée de préceptes simples & opposés aux vices ausquels il savoit que le peuple étoit sujet. Il leur défendit sur-tout le larcin, pour leur apprendre que dorénavant ils seroient coupables & criminels, s'ils en usoient envers les autres, comme ils avoient fait avec les Egyptiens, quoique ce fût par un ordre divin. Moïse retourna ensuite sur la montagne, où il fut quarante jours à s'entretenir familierement avec Dieu face à face, & apprit de lui, outre les mysteres de la Religion Judaïque, la maniere dont il devoit faire le Tabernacle, qui étoit cependant un ouvrage assez simple, si l'on considere la construction, qui s'en voit dans les saintes Ecritures; mais c'est presque toujours dans la simplicité que se trouve la grandeur. Le peuple oublia dans ce mediocre intervale les préceptes qu'il venoit de recevoir, & se fit un Apis, comme les Egyptiens, c'est-à-dire un veau d'or, auquel ils rendoient un culte fort joyeux, ne faisant que danser autour de lui. Dieu en avertit Moïse, qui eut encore le courage d'interceder pour ce peuple ingrat. Il vint, se mit en colere, brisa les Tables de la Loi, & même cet idole, & le fit bruler ou calciner pour le mettre en poudre, & le faire avaler avec de l'eau à tout le peuple, soit pour leur montrer leur folie d'avoir adoré un Dieu qui pouvoit être avalé & se corrompre dans leur estomac, comme le remarque un grand (1) Evêque, soit pour punir ceux qui

(1) M. Godeau tom. 1. de son Histoire de l'Eglise.

avoient consenti à cette idolâtrie, par quelque maladie secrette qui les fit mourir. Quoiqu'Aaron eût trop lâchement consenti à cette idolâtrie, il n'a pas laissé de trouver parmi nous des apologistes qui l'ont prétendu disculper entierement.

Durant les quarante années que le peuple resta dans le désert, Moïse qui s'étoit chargé de le conduire, eut beaucoup à souffrir, non seulement de la part de cette populace inquiete & brutale, mais encore de la part d'Aaron & du reste de sa famille, qui murmurerent & se souleverent même publiquement contre lui. Aaron mourut le premier; Moïse le suivit de près, & ne goûta pas le plaisir de posseder cette Terre si desirée qu'il avoit tant de fois promise aux Israëlilites. Le P. *Hugo* Prémontré de Lorraine, a donné une vie de ce grand Homme. Elle n'est pas mauvaise; mais dans cette matiere, il faut toujours revenir à l'original, c'est-à-dire, aux saintes Ecritures. Il faut pour développer la conduite de Moïse, un homme de ministere, & qui entende un peu à remuer un peuple; il faut un Jurisconsulte, il faut un Medecin; car tout cela entre dans les loix & dans la conduite de Moïse.

Quatriéme Age.

Le quatriéme âge du monde qui s'étend depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la construction du Temple, est un des moins obscurs pour l'Histoire, & des plus embarrassés pour la chronologie. L'Ecriture Sainte qui nous marque dans un endroit que la durée (1) de cet intervale est de quatre cens quatre-vingt ans, nous insinuë en d'autres qu'il a été de près de six cens ans. Aussi les auteurs sont extrémement partagés sur tout ce tems. *Usserius*, *Marsham*, & tous ceux qui suivent à la lettre le texte du III. livre des Rois, ne mettent que quatre cens quatre-vingt ans, & se donnent la torture pour resserrer la chronologie de cet âge.

Le P. *Petau* (2) & le P. *Tournemine* si attentifs à suivre l'Ecriture, portent leur supputation jusqu'à cinq cens vingt ans. *Melchior Cano, Emmanuel Sa, Louis Cappel*, & le celebre *Grotius* croyent qu'il s'en est passé cinq cens quatre-vingt. Le P. *Serrarius* Jesuite (3) prétend qu'au lieu de quatre cens quatre vingt ans, il faut rétablir dans le texte original six cens quatre-vingt ans. Le P. *Pezron* (4) qui allonge, autant qu'il peut, la durée des temps, pousse le terme jusqu'à huit cens soixante-treize ans, & même jusqu'à neuf cens soixante-un ans. On trouve enfin dans nos auteurs plusieurs autres supputations, dont nous ne croyons pas qu'on doive se charger la mémoire.

Mais pour dire en peu de mots ce que nous pensons du parti qu'on peut prendre, il nous paroît d'abord que le terme de quatre cens quatre-vingt ans est trop court, puisque S. Paul (5) marque lui-même qu'outre les quarante ans du désert, & les six années de guerres dans lesquelles fut le peuple après le passage du Jourdain, les Israë-

---

(1) Factum est ergo quadringentesimo & octogesimo anno egressionis filiorum Israël de terra Ægypti, in anno quarto, mense Zis, ipse est mensis secundus regni Salomonis super Israël, ædificari cœpit domus Domini. *III. Reg.* 6. v. 1.

(2) Petav. lib. IX. de Doctrina Temporum cap. 32.

(3) Nicol. Serrarius in III. Regum cap. 6.

(4) Le P. Pezron, Antiquité des temps rétablie, chap. 8. & 9.

(5) Per quadraginta annorum tempus mores eorum (Israëlitarum) sustinuit in deserto: & destruens gentes septem in terra Chanaan, sorte distribuit eis terram eorum: quasi post quadringentos & quinquaginta annos, & post hæc dedit Judices usque ad Samuel Prophetam. *Actor.* 13. v. 18.

lites ont été gouvernés par des Juges jusqu'à Samuel pendant quatre cens cinquante ans. Or Samuel & Saül ont regné quarante ans, & le regne de David fut aussi long. Toutes ces supputations passent le nombre de 500. ans, & vont même jusqu'à 580.

Le livre des Juges & celui des Rois fournissent encore contre la supputation de quatre cens quatre-vingt ans, une autre preuve aussi directe. Jephté marque que depuis le partage de la Terre promise jusqu'à la V. servitude, qui est celle des (1) Ammonites, il s'est passé trois cens ans. Que l'on compte les temps marqués dans le reste de ce livre & dans le I. des Rois, & l'on verra que la supputation approche de celle de S. Paul.

D'un autre côté, il me paroît encore moins de vrai-semblance dans le sentiment du P. *Pezron*, qui prend une extrémité opposée. Il n'allonge la durée de cet intervale jusqu'à huit cens soixante treize ans ou neuf cens soixante-un, qu'en mettant, sans aucune autorité & sans fondement dans l'Ecriture, des anarchies immediatement avant chaque servitude.

Mais dès que l'on a quitté le nombre de quatre cens quatre-vingt ans, il faut choisir celui qui convient le plus à l'Histoire. La supputation de *Melchior Cano* & de *Grotius* paroit naturelle. Il faut dire à la verité qu'il y a une erreur de chiffre dans le III. livre des Rois : mais quel inconvenient y trouve-t-on ? Ne vaut-il pas mieux croire qu'un copiste aura mis dans cet endroit un chiffre, ou une lettre numerale pour l'autre, que de prétendre qu'il y a erreur, non seulement dans la supputation de S. Paul, mais même dans tout le détail qui se trouve au livre des Juges & au I. livre des Rois ? Il est bien plus aisé de se tromper dans un endroit seul, que dans une quinzaine, où les circonstances soutiennent & autorisent la supputation.

Mais comme la durée de cet intervale, telle que nous l'avons conçuë, n'est pas suffisamment expliquée dans nos auteurs, nous croyons en devoir ici donner le plan que nous avons formé sur l'Ecriture même.

LES Juifs restent dans le désert	40.ans.
Après que Josué eut passé le Jourdain, il fait aux differens peuples une guerre qui dure.	6.
Josué fait le partage de la Terre promise entre toutes les Tribus l'an quarante-sept après la sortie d'Egypte.	
Les anciens gouvernent ensuite, après quoi il y eut une anarchie, qui est fondée sur ces paroles du liv. des Juges : (c.2.v.7. & 10.) *Servierunt Domino cunctis diebus* (Josuæ) *& seniorum qui longo post eum vixerunt tempore. Omnisque illa generatio* (Seniorum) *congregata est ad patres suos, & surrexerunt alii qui non noverunt Dominum & opera quæ fecerat cùm Israël.* Joseph (2) croit que cette anarchie a duré 18. ans. Il falloit bien après la mort des anciens donner le temps à ces jeunes impies de se former dans le crime, de contracter des (3) mariages défendus, (*Judic.* 3. 6.) & de s'abandon-	

(1) Quando habitavit (Israël) in Hesebon & viculis ejus & in Aroër, & villis illius, vel in cunctis civitatibus juxta Jordanem, per trecentos annos, quare tanto tempore nihil super hac repetitione tentastis ? *Judic. XI.* v. 26.

(2) *Antiq. Jud. lib. VI. c.* 6.

(3) Et duxerunt uxores filias eorum (Chananæorum, &c.(ipsique (Israelitæ) filias suas filiis eorum tradiderunt, & servierunt Diis eorum, feceruntque malum in conspectu Domini, & obliti sunt Dei sui, servientes Baalim & Astaroth; iratusque contra Israël Dominus, tradidit eos in manus Chusau Rasathaim, &c. *Judic.* 3. v. 6. 7. & 8.

ner à toutes sortes' d'idolâtries : *Feceruntque filii Israël malum in conspectu Domini, & servierunt Baalim.* (*Judic.* 2.v.11.) Car du vivant des anciens, ils furent toujours fort attachés à la Loi. Mais comme ce n'est qu'une conjecture, nous comptons vingt ans pour la fin du gouvernement de Josué, pour celui des anciens & pour l'anarchie.	20.ans.
I. Servitude sous Chusan-Rasathaim Roi de Mesopotamie. *Judic.* 3. v. 8. .	8.
Othoniel I. Juge. *Judic.* 3. 11.	40.
II. Servitude sous Eglon Roi des Moabites. *Judic.* 3. 14.	18.
Aod II. Juge. *Judic.* 3. 30.	80.
III. Servitude sous Jabin. *Judic.* 4. 3.	20.
Debora & Barac III. Juges. *Judic.* 5. 32.	40.
IV. Servitude sous les Madianites. *Judic.* 6. 1.	7.
Gedeon IV. Juge. *Judic.* 8. 28.	40.
Abimelec gouverne tyranniquement. *Judic.* 9. 22.	3.
Thola V. Juge. *Judic.* 10. 2.	23.
Jaïr VI. Juge. *Judic.* 10. 3.	22.
Jusqu'aux troubles causés par les Ammonites, ou jusqu'à la V. servitude où les Israëlites furent sous ce peuple, Jephté (*Judic.* 11.26.) compte trois cens ans ; non point par une exacte supputation, mais par un compte rond.	
V. Servitude sous les Philistins & les Ammonites. *Judic.* 10. 8.	18.
Jephté. VII. Juge. *Jud.* 12. 7.	6.
Abesan VIII. Juge. *Judic.* 12. 9.	7.
Ahialon IX. Juge. *Judic.* 12. 11.	10.
Abdon X. Juge. *Jud.* 12. 14.	8.
VI. Servitude sous les Philistins. *Judic.* 13. 1.	40.
Heli XI. Juge. *I. Reg.* 4. 18. 40. ans, dont 20. pendant la servitude. .	20.
VII. Servitude sous les Philistins. *I. Reg.* 7. 2.	20.
Samson venge Israël pendant cette servitude. *Judic.* 15.20. 16. 31. . .	
Samuel & Saül. *Actor.* 13. 21.	40.
David. *II. Reg.* 5. v. 4. & *III. Reg.* 2. v. 11.	40.
Salomon bâtit le Temple la quatriéme année de son regne. *III. Reg.* 6. v. 1.	4.
TOTAL depuis l'Exode.	580.ans.

Mais pour ne pas donner lieu de croire que je veuille ici déterminer le lecteur contre le sentiment ordinaire, j'en rapporterai la supputation, sur laquelle je crois cependant qu'on voudra bien me permettre de faire quelques réflexions.

DEMEURE des Israëlites au desert.	40.ans.
Josué.	14.
Caleb & les anciens.	13.
I. Servitude sous Chusan-Rasathaim.	
Othoniel.	40.
II. Servitude sous les Moabites.	
Ahod.	80.

III. Servitude ſous Jabin.	
Debora & Barac.	40. ans.
IV. Servitude ſous les Madianites.	
Gedeon.	40.
Abimelec.	3.
Thola.	23.
Jaïr.	22.
V. Servitude ſous les Ammonites.	
Jephté.	6.
Abeſan.	7.
Aihalon.	10.
Abdon.	8.
VI. Servitude ſous les Philiſtins.	
Samſon.	20.
Heli.	40.
Samuel & Saül.	40.
David.	40.
Salomon bâtit le Temple la quatriéme année de ſon regne.	4.
TOTAL.	480. ans.

Ceux donc qui croyent que cet intervale n'a duré que quatre cens quatre-vingt ans, donnent très-peu d'années au gouvernement de Joſué. *Uſſerius* en met ſept; le P. *Petau* & pluſieurs autres quatorze, ce qui eſt contraire à *Joſeph* & à l'ancienne Chronique des Samaritains.

Et quoique l'Ecriture ſainte diſe que les anciens ont gouverné fort long-temps après Joſué, *Uſſerius* ne leur accorde néanmoins que quinze ans.

Mais comme il a vû que la réunion de toutes les ſupputations particulieres qui ſont dans le livre des Juges & dans celui des Rois, ſurpaſſe de beaucoup le nombre de quatre cens quatre-vingt ans, il a recours à une explication que lui ſuggere *Tremellius* (1) dont il ſuit la verſion dans le cours de ſes Annales.

L'Ecriture marque, par exemple, que le peuple fut en repos ſous Othoniel pendant quarante ans. *Quievit terra quadraginta annis, & mortuus eſt Othoniel.* (Judic. 3. 11.) Que ſous Aod la nation fut tranquille pendant quatre-vingt ans, quarante ans ſous Debora, & autant ſous Gedeon. Mais *Uſſerius* renverſe toutes ces idées, en diſant qu'il ne faut pas croire qu'Othoniel ait gouverné pendant quarante ans, ni Aod quatre-vingt, non plus que Debora & Gedeon chacun quarante. Il prétend donc qu'il faut dire que depuis Joſué juſqu'au repos procuré par Othoniel, il s'eſt paſſé quarante ans: que depuis la délivrance du peuple par Othoniel juſqu'à celle d'Aod, il y a quatre-vingt ans, & ainſi des autres. Mais que répondre à ce qui eſt dit de Gedeon, que les Hebreux furent en repos pendant les quarante ans qu'ils furent gouvernés par ce Juge? (1) *Quievit terra per quadraginta annos quibus Gedeon præfuit.* Par là ſe trouve

(1) Toſtat avoit donné quelque ouverture à ce ſentiment long-temps avant Tremellius, comme nous l'avons remarqué depuis. *Alphonſ. Toſtat. in III. Reg. cap. 6.*

renverſée l'Explication d'*Uſſerius*, que depuis le rétabliſſement du peuple de Dieu procuré par Debora, juſqu'à celui de Gedeon, il s'eſt écoulé quarante ans. Ces quarante années ne ſont point attribuées à Debora, ni à la ſervitude qui l'a ſuivie, mais au gouvernement ſeul de Gedeon: *Quievit terra per quadraginta annos quibus Gedeon præfuit.*

Le P. *Petau* prend une autre route, qui eſt de confondre la plûpart des ſervitudes avec le gouvernement de chaque Juge qui la ſuivoit. Mais cette maniere de ſupputer excede toujours le nombre de 480 ans; & le P. *Petau* qui le ſent bien, eſt obligé d'en compter cinq cens vingt depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à la conſtruction du temple. Cette ſupputation ne s'accorde pas même avec la phraſe de l'Ecriture, qui dit que la Paleſtine fut tranquille, *quievit*, c'eſt-à-dire, ne fut ni troublée, ni moleſtée pendant quarante ou quatre-vingt ans. Peut-on mettre dans ces années de paix les ſervitudes ſi contraires au repos des peuples, puiſqu'alors les Iſraëlites étoient accablés par leurs ennemis. Il paroît même par toute la ſuite (2) de cette Hiſtoire, que les miſeres dont ils étoient affligés les tournoient vers Dieu, & que Dieu touché de leurs gémiſſemens, leur envoyoit un liberateur. La délivrance, ou le temps de repos ſuivoit donc toujours la ſervitude, & en étoit ſeparé.

Ainſi ne vaut-il pas mieux, puiſque l'Ecriture nous l'inſinuë, prendre chaque nombre ſéparément, comme il ſe trouve dans le livre des Juges & dans le I. des Rois? On évite par-là une infinité de difficultés qu'on eſt obligé de réſoudre par des moyens peu naturels & peu vrai-ſemblables; au lieu que dans le ſentiment que nous propoſons, il ne ſe trouve qu'un leger embarras dont on ſe tire, en attribuant aux copiſtes une erreur de chiffre, à laquelle ils ne ſont que trop ſujets. Nous donnons même très-peu aux conjectures, & nous ſuivons d'aſſez près la lettre de l'Ecriture. Ainſi la ſupputation qui donne à cet intervale cinq cens quatre-vingt ans de durée, paroît ſimple & naturelle.

Les obſervations que nous faiſons ici ne doivent pas empêcher de recourir aux auteurs qui ont exactement diſcuté ces matieres. On peut, outre *Uſſerius*, voir encore ce qui s'en trouve dans *Simſon* & *Calviſius*: mais il faut principalement s'attacher à ce qu'en ont dit les Peres *Petau*, *Riccioli* & *Tournemine* Jeſuites & le P. *Pezron*, avec ce que nous avons de meilleurs Chronologiſtes pour les comparer avec les originaux. A Dieu ne plaiſe que nous prétendions faire paſſer nos remarques pour des déciſions; mais on ne ſauroit s'empêcher auſſi de les regarder comme des doutes qu'il faut lever, & qui doivent tenir en garde contre les divers ſentimens qui ſe trouvent expliqués dans nos livres.

C'eſt ſur les principes que nous avons tracés qu'il faut expliquer le plus ſuccinctement qu'il ſe pourra l'hiſtoire de ce quatriéme âge. Après donc que les Iſraëlites eurent été quarante ans errans & vagabonds dans le déſert, Moïſe mourut & Joſué déja choiſi de Dieu pour gouverner le peuple, en prit le commandement. Il fit reconnoître par ſes eſpions la ville de Jericho. Le Roi, qui en eut connoiſſance, les fit chercher pour les punir; mais Raab, femme de peu de conduite, qu'ils avoient apparem-

(1) Judic. 8. 28. (2) Judic. 2. 18.

ment

ment été viſiter, les cacha : ils vinrent rendre compte de l'état de la ville. Joſué ſe prépara pour cette expedition, qui devoit décider du reſte de ſes conquêtes. Il paſſa donc le Jourdain à pied ſec. La ville fut priſe par un nouveau miracle que Dieu fit : tout fut mis au pillage ; il n'y eut preſque d'épargné que cette femme, dont il eſt encore parlé dans pluſieurs autres endroits de l'ancien & du nouveau Teſtament. Joſué, qui étoit né dans le tumulte des armes, ne demandoit que des ennemis à combattre ; il paſſa ſix ans dans des guerres continuelles. Ce fut dans une de ſes batailles que le Soleil s'arrêta, pour lui donner le temps de pourſuivre ſes ennemis, & de profiter de ſa victoire. Veritable miracle, qu'on n'a jamais vû arriver depuis que dans la maladie d'Ezechias, où le Soleil même retrograda de quinze degrés. Je ſçai néanmoins que des Auteurs ont eu la temerité d'attribuer la même choſe à l'Empereur Charles-Quint. Joſué défit juſqu'à trente petits Rois ; car ce nom ſi reſpectable ſe donnoit alors fort aiſément : il ſuffiſoit d'être Seigneur d'une petite Ville,ou de quelques Villages. Enfin la ſeptiéme année, le vainqueur partagea les terres des vaincus ; & Joſué, après avoir aſſuré ſes conquêtes vêcut, encore quelques années, & mourut à l'âge de cent dix ans.

A la mort de Joſué, les anciens d'Iſraël qui avoient été de ſon conſeil, & qui avoient eu part aux affaires ſous la conduite de ce grand homme, prirent eux-mêmes les rênes du gouvernement. Il s'éleva quelques guerres où les Iſraëlites eurent de l'avantage : ils battirent & prirent Adonibeſec, lui firent inhumainement couper les doigts des mains & des pieds, comme il avoit fait lui-même à ſoixante-dix petits Roitelets ; s'emparerent de la ville d'Hébron, & de pluſieurs autres. Ils pouſſerent juſqu'à Jeruſalem, qu'ils emporterent, à l'exception de la Citadelle, qui ne fut ſoumiſe qu'au temps de David. Mais les anciens étant morts après un gouvernement de quelques années, il y eut une eſpece d'anarchie, pendant laquelle les Iſraëlites ſe livrerent à des femmes étrangeres, qui les précipiterent dans les crimes dont Dieu les punit par une nouvelle ſervitude ſous Chuſan Raſathaim Roi de Méſopotamie : elle dura huit ans. Dieu cependant eut pitié d'un peuple qu'il avoit choiſi, & ſe ſervit d'Othoniel pour les remettre en liberté. Ce Juge les gouverna quarante ans, & les obligea pour quelque temps à la reconnoiſſance qu'ils devoient à Dieu : mais toujours infideles, ils ſe précipiterent dans de nouveaux crimes, & furent réduits dans une captivité de dix-huit ans ſous Eglon Roi des Moabites.

Au bout de ce terme, Aod tua ce Roi par ordre de Dieu. Par là il délivra les Iſraëlites de leur ſeconde captivité, & depuis il les gouverna lui-même quatre-vingt ans, & Samgar prit ſa place, qu'il ne poſſeda qu'un an. Jabin Roi des Chananéens, ſoumit ce peuple perfide, qui retomboit continuellement dans ſes anciens égaremens. Cette troiſiéme captivité ne finit qu'au bout de vingt ans par le miniſtere de Barac & de la Propheteſſe Debora, qui ſe mit à prêcher le peuple. Barac ſe ſervit ſagement de cette occaſion pour ramener les Iſraëlites à des ſentimens de vigueur & de courage, comme Debora cherchoit à leur inſpirer des ſentimens de penitence. Ils réuſſirent enfin, & ſe mirent en liberté par la défaite des troupes de Jabin. Ils furent quarante ans ſous le gouvernement de Barac & de Debora, après quoi ils retomberent dans leur ancienne idolâtrie, qui les fit retomber auſſi dans une autre ſer-

vitude ſous les Madianites. C'eſt la quatriéme qui dura ſept ans, & dont ils furent délivrés par Gedeon, qui ſe ſervit, non des armes, mais d'un ſtratagême propre pour un coup de main, & qui ſeroit inutile dans une grande ſuite d'affaires. Trois cens hommes qui ſe diviſerent la nuit en trois bandes, prirent chacun une trompette & une groſſe bouteille remplie de feu. Le nombre de ces trompettes & de ces feux étonnerent leurs ennemis, qui ſe mirent à fuïr. Gedeon les pourſuivit dans leur déſordre, & il en fit un ſi horrible carnage, qu'il donna lieu au peuple de goûter, par une victoire inefperée, une paix qui dura quarante ans ſous ſon miniſtere. Abimelech, l'un de ſes ſoixante & dix fils, ſe ſaiſit enſuite du gouvernement. Il ſe conduiſit en tyran; mais heureuſement il fut tué au bout de trois ans, par une femme qui l'aſſomma d'une pierre qu'elle fit tomber ſur ſa tête. Sa dureté, qui naiſſoit d'une grandeur d'ame, & de courage, s'emparant de ſon eſprit dans ce dernier moment, il pria ſon Ecuyer d'achever de le tuer, afin qu'il ne fût pas dit qu'il étoit mort par la main d'une femme.

Après ce Tyran, Thola fut Juge d'Iſraël; & pendant vingt-trois ans que dura ſon adminiſtration, il ne fit rien qui le pût diſtinguer dans ſa nation, & moins encore dans la poſterité. Jaïr prit ſa place, & gouverna ſi paiſiblement & avec ſi peu de diſtinction, que content de commander, il ne releva point le peuple de l'idolâtrie, où il étoit tombé dès le temps de Gedeon. Dieu, pour punir ces rebelles, les livra donc pour a cinquiéme fois à une aſſez dure captivité, qui dura dix-huit ans ſous les Philiſtins & les Ammonites. Jephté fut leur liberateur; & comme il avoit fait vœu avant ſon entrepriſe de conſacrer à Dieu la premiere choſe qu'il rencontreroit à ſon retour qui lui appartiendroit, s'il revenoit victorieux, il eut la douleur de voir ſa fille unique, qui venoit pour recevoir & feliciter le liberateur d'Iſraël. Il lui déclara ſon vœu; mais elle ſe conſacra genereuſement, non point à la mort, comme le diſent des Interpretes peu attentifs; car Dieu ne recevoit pas les victimes humaines dans la Loi de Moïſe, elles étoient toujours rachetées; mais elle vòüa ſa virginité: c'eſt pourquoi elle demanda deux mois pour la pleurer avec ſes compagnes, parce que la ſterilité paſſoit pour un opprobre en Iſraël, & toutes les années ſes compagnes alloient paſſer quelques jours avec elle pour prendre part à ſon dévouëment. Jephté mourut la ſixiéme année de ſon adminiſtration. Abeſan qui lui ſucceda ne gouverna que ſept ans; Ahialon dix, & Abdon huit, ſans avoir rien fait les uns ni les autres qui ait merité d'être remarqué.

Une ſixiéme captivité que les Iſraëlites ſouffrirent ſous les Philiſtins fut la punition des nouveaux crimes auſquels ils s'abondonnoient; & tant de rechutes mériterent que Dieu les retint pendant 40. ans ſous un joug étranger.

Heli qui vint après fut un Juge timide, trop condeſcendant pour ſa famille, & pour gouverner un grand peuple. Ses enfans n'abuſoient pas ſeulement de ſa facilité; ils détournoient encore, par une impiété marquée, le peuple de faire des oblations & des ſacrifices. Sa négligence ne tarda gueres à être punie. Une guerre ſanglante s'alluma; les Iſraëlites vaincus par les Philiſtins perdirent huit mille hommes dans une premiere action, & trente mille dans une ſeconde. Sa conſtance qui n'avoit pû être ébranlée par la mort de ſes enfans, le fut par la triſte nouvelle de la priſe de l'Arche d'alliance, qu'on avoit conduite dans le camp des Hebreux, comme un ga-

ge aſſuré de la victoire : il tomba de ſa chaiſe & mourut ſubitement âgé de 98. ans, après en avoir gouverné 40. dont les 20. premieres ſe paſſerent ſous la ſixiéme ſervitude. Les Philiſtins qui pourſuivirent leur victoire, ſe ſaiſirent de la plûpart des villes des Iſraëlites, ils les chargerent d'impôts, & pour les empêcher de ſe ſouſtraire dorénavant à cette nouvelle ſervitude, ils les déſarmerent entierement.

Samſon, dont la naiſſance fut annoncée par un ange à ſa mere, qui avoit toujours été ſterile, vengea le peuple d'Iſraël. Il fit des choſes ſi extraordinaires, que nous ſommes bienheureux, pour les croire, de les trouver dans un livre dont la verité ne ſauroit être conteſtée. Les prodiges de force & de valeur dont il donna tant de fois des marques contre les ennemis de ſa nation, ne purent le faire réſiſter aux charmes ſéduiſans d'une épouſe infidéle qui le trahit, & fut cauſe de ſa mort la vingtiéme année de la ſeptiéme ſervitude d'Iſraël.

Samuel travailla néanmoins à leur liberté. Elevé dans le Temple avec un grand ſoin, par Heli qui le deſtinoit au gouvernement, il s'y comporta avec plus de juſtice & de vigueur que ſon maître. Pour parvenir à délivrer le peuple, il voulut auparavant le ramener au culte du vrai Dieu, & il en vint à bout. Ce fut par cet heureux commencement que le courage étant venu au peuple d'Iſraël, il battit les Philiſtins & les Tyriens alliés. La défaite, dont Dieu ſe mêla lui-même par des foudres, des vents & des éclairs, fut ſi complette, que les Philiſtins rendirent toutes les villes qu'ils avoient priſes. Mais Samuel devint vieux, ſa force & ſa vigueur ſe ralentirent; il crut bien faire de ſubſtituer ſes enfans en ſa place, mais il fut obligé de les déplacer lui-même. Les Iſraëlites qui voyoient ſans doute combien les autres peuples proſperoient ſous le gouvernement d'un Roi, ſe mirent dans la tête d'en avoir un. Ils preſſerent Samuel qui craignoit de ſe donner un maître, en donnant un chef abſolu à ſa nation; il réſiſta, mais inutilement: & il en alla chercher un, mais qui devint ſi mauvais, que le peuple auroit été dégoûté de lui donner des ſucceſſeurs, s'il n'eût pas ſenti que c'étoit la forme la plus ſûre d'être gouverné que d'être ſoumis à un Roi.

Saül fils de Cis de la tribu de Benjamin, fut donc ce Roi que Samuel preſenta au peuple. Ce qui ſe fit d'une maniere fort extraordinaire. Saül cherchoit les âneſſes de ſon pere; il s'adreſſa au Prophete pour en avoir des nouvelles; qui lui dit non-ſeulement qu'elles étoient retrouvées; mais qu'il ſeroit encore le chef de tout Iſraël. Saül plus étonné de cette derniere nouvelle que de la premiere, réſiſta autant qu'il put; mais il eut beau faire, il fallut être ſacré. Outre un air & une phiſionomie royale, il avoit encore une innocence de mœurs qu'on prend aiſément dans la vie privée, mais qu'il eſt difficile de garder ſur le trône. Enfin, comme s'il ſuffiſoit d'être Roi pour avoir du courage & de la grandeur d'ame, il ſe met en campagne avec les Iſraëlites, attaque & bat les Ammonites. La guerre qu'il eut avec les Philiſtins ne fut pas ſi heureuſe, parce qu'il avoit manqué d'obéïr à Dieu. Cependant il fut encore victorieux de ces peuples, auſſi-bien que des Moabites, des Iduméens & des Syriens. L'avarice fut ſa ruine; né dans la médiocrité, il voulut devenir riche ſur le trône, & contre la défenſe de Dieu, retenir beaucoup de choſe de la défaite des Amalecites. Le Seigneur en fut indigné, & le réprouva. Abandonné de Dieu, le malin eſprit s'en ſaiſit & l'agita horriblement. Il n'y eut que David qui pût moderer ſes ac-

cès par le son de sa harpe dont il joüoit très-bien. Enfin David fut élû lui-même & sacré successeur de Saül. Il ne songeoit à rien moins ; les brebis de son pere faisoient son application & ses délices. Par cette onction, il fut rempli de l'esprit divin. Ce choix néanmoins fut secret pendant quelque temps ; & David s'appliquoit à se rendre utile & agréable à Saül, soit dans ses armées, soit dans son domestique, Il y réussit à un point qu'il obtint en mariage une des filles de Saül, mais ce fut à une condition fort extraordinaire. On l'obligea d'apporter cent prépuces de Philistins. Son ardeur fut si grande, qu'il en apporta le double. Saül en conçut de la jalousie ; ils se broüillerent & se raccommoderent plusieurs fois. Enfin David obligé de s'éloigner de la Cour, se retira chez le Grand-Prêtre Achimelech, qui ayant consumé toutes ses provisions, se vit contraint de nourrir David avec les pains de proposition, qui étant offerts à Dieu devant l'Arche d'alliance, ne devoient servir qu'aux seuls Prêtres. Il en coûta la vie au souverain Pontife Achimelec & à quatre-vingt-cinq Prêtres que Saül fit périr miserablement : il détruisit même la ville de Nobé qui avoit servi de retraite à David, & en passa les habitans au fil de l'épée. David, quoique persecuté, ne laissoit pas d'agir contre les Philistins & les autres ennemis d'Israël. Il est vrai qu'en cela il travailloit moins pour Saül que pour lui-même. Enfin abandonné presque de tout le monde, parce qu'il étoit en butte à un mauvais Prince, il n'avoit gueres pour retraite que les cavernes. Il ne laissa pas de conserver pour Saül cette generosité qui ne convient qu'aux grandes ames. Saül entra lui-même pour quelque besoins dans la caverne où il étoit sans le savoir : David qui le pouvoit tuer, se contenta, pour lui montrer qu'il avoit été en son pouvoir, de lui couper un morceau de sa robe : cependant David en eut encore du regret. Une autre fois il entra dans sa tente, comme il dormoit ; mais David, au lieu de le tuer comme son ennemi, le respecta comme son Roi. Malgré la feinte reconnoissance que Saül témoignoit pour des actions aussi genereuses, il ne laissa pas de continuer ses persecutions & de contraindre enfin David à se retirer chez un Prince étranger. Mais le terme approchoit ; Saül perit dans une bataille contre les Philistins. Ce Prince se voyant blessé, eut encore assez de force pour se passer son épée au travers du corps, afin de n'avoir pas le deshonneur de tomber entre les mains de ses ennemis ; ce que les anciens Rois regardoient comme la chose la plus honteuse qui pouvoit leur arriver.

Les nouvelles de sa mort furent apportées à David, par un Amalécite qui se vanta de l'avoir tué, à sa priere, ne voulant pas, disoit-il, survivre à sa perte. Il n'en étoit rien ; mais il esperoit tirer une grande récompense de ce mensonge, qui étoit si avantageux à celui qu'il vouloit persuader. L'Amalecite en fut recompensé : David le fit tuer, pour avoir osé mettre la main sur l'Oint du Seigneur. Le nouveau Prince ne laissa pas de pleurer le Roi ; mais il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer au bien de ses affaires. Il se rendit à Hebron, où il fut sacré Roi de la Tribu de Juda. Isboseth fils de Saül fut reconnu Roi des autres Tribus ; il ne joüit néanmoins de sa royauté que pendant quelques années ; car ayant été tué dans sa maison, il laissa le trône de tout Israël à David, qui fut reconnu Roi dans une assemblée generale du peuple, & fut sacré pour la troisiéme fois. Sa premiere operation fut de se rendre maître de la Citadelle de Jerusalem, possedée encore par les Jebuséens. Alors

Jerusalem devint la capitale du Royaume. Les Philistins qui connoissoient sa valeur, voulurent le prévenir; mais il les mit toujours en déroute: & pour loger l'arche auprès de lui, il la fit venir dans la citadelle de Sion dont il venoit de faire la conquête. Il fut si joyeux de ce transport de l'arche, qu'il la conduisit chez lui avec de grandes marques de joye. Michol sa femme le traita de fou pour cette action de pieté qu'il avoit faite avec tant d'allegresse; mais elle en fut punie par la sterilité qui venoit sans doute d'une cause superieure, pour avoir meprisé un mari rempli de religion. David plein de zele & de pieté pour l'arche d'alliance, c'étoit comme le Dieu tutelaire de la nation, parce que c'étoit là que le veritable Dieu déclaroit ses volontés, forma le dessein de bâtir le temple. Il amassa donc de grands trésors, fit assembler beaucoup de materiaux, se lia même avec les Princes voisins, pour obtenir d'eux ce qu'ils avoient de plus rare & de plus précieux dans leurs états. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & ne voulut pas que des mains sanglantes & toutes fumantes encore du sang de l'humanité, lui bâtissent un temple de paix. Le Prophete Nathan lui vint annoncer cette nouvelle de la part de Dieu; & David obéït avec soumission. Il résolut cependant de pousser ses conquêtes, ou du moins d'affoiblir les peuples voisins: c'est ce qui l'engagea dans de nouvelles guerres contre les Moabites, les Syriens, les Iduméens, & les Ammonites qu'il soumit tous. David pensa se corrompre entierement sur le trône; tant il est difficile de se commander à soi-même, quand on sait le mieux commander aux autres. Il avoit vû de dessus la plate-forme de sa maison, une femme qui se baignoit dans son jardin: c'étoit Bersabée. De sçavoir à quel dessein elle se baignoit ainsi publiquement & en plein jour, c'est ce que l'on ignore. David en devint amoureux, il la fit enlever, & voulant la posseder seul, il donna des ordres secrets à Joab d'exposer Urie mari de Bersabée dans un lieu dangereux, afin qu'il périt au siege de Rabata qui se faisoit alors. La chose réüssit: mais Nathan, homme juste & veridique, lui fit connoître son peché sous l'idée d'une parabole: moyen sage & cependant certain pour annoncer la verité aux Princes. Il lui dit donc qu'un homme riche possesseur de plusieurs troupeaux, avoit fait tuer la seule brebis qu'avoit un de ses voisins pour regaler un hôte qui l'étoit venu voir. David prononça contre cet homme une sentence de mort. Le Prophete lui fit connoître alors qu'il s'étoit condamné lui-même. David reconnut sa faute, & la pleura plus amerement qu'on ne fait sur le trône. Elle lui fut pardonnée. Cependant il en ressentit long-temps les suites, soit par la mort du Prince qui nâquit de Bersabée, soit par la révolte de son fils Absalom, qui vouloit occuper le trône de son pere. Absalom périt, & David en fut inconsolable. Adonias l'aîné de ses fils, crut que la couronne d'Israël lui devoit appartenir; il fit des mouvemens dans l'état, & il alloit réüssir, si Bersabée qui vouloit faire couronner Salomon, n'eût détourné ce coup fatal. Et comme le Royaume n'étoit pas encore héréditaire dans la maison de David, ce Prince en disposa en faveur de Salomon, & le fit couronner de son vivant. David eut une extrême joye de voir la succession assurée sur la tête de ce fils bien-aimé. Mais son âge l'avertit que sa mort n'étoit pas éloignée: il donna des reglemens pour la conduite des choses saintes, fit reconnoître Salomon par tous les grands du Royaume, & les exhorta de contribuer au bâtiment du temple qui se devoit faire

par son successeur; après quoi il prit ce jeune Prince en particulier, & lui donna plusieurs maximes, autant pour la conduite de sa personne, que pour le gouvernement de son Royaume. Il lui ordonna sur-tout de faire périr Joab, parce que c'étoit un homme dangereux. Il fit la même chose contre Semeï, & mourut dans les plus saintes dispositions, après un regne de quarante ans.

Salomon qui lui succeda exécuta les ordres de son pere. Après avoir ainsi affermi sa couronne, il pensa serieusement avec des mains pures & exemptes de sang, à exécuter les vûës de son pere David, en élevant au Seigneur ce temple magnifique, qui fut la plus grande merveille qu'ait jamais vû le peuple d'Israël. Les seuls plans qu'en a donné le P. Bernard *Lami* de l'Oratoire font connoître toute sa grandeur, & le feront même passer pour un miracle d'architecture. C'est à l'élevation de ce temple que commence le cinquieme âge du monde, ou la cinquiéme époque generale de l'Histoire Sainte.

Cinquiéme age.

La chronologie du cinquiéme âge qui s'étend depuis la fondation du temple par Salomon jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor, n'est pas moins embarassée que celle du quatriéme âge. Il est même difficile d'en bien accorder l'histoire avec celle des Assyriens & des Babyloniens.

Il se presente d'abord une difficulté considerable qui montre encore qu'il peut y avoir sur le regne de Salomon une erreur de chiffre dans le texte de l'Ecriture. On dit communément que ce Prince n'a regné que 40 ans. Cependant il est aisé de prouver par Joseph & par d'autres monumens anciens, qu'il en a regné 80. & vécu 94. c'est une difficulté renouvellée de nos jours par le savant Pere *Pezron* dans le X. chapitre de son *Antiquité des Temps*. Je rapporterai ici les paroles de cet habile homme. » Josephe l'historien, dit-il, qui a eu une connoissance si parfaite de l'antiquité de » sa nation, n'a pû ignorer combien a duré le gouvernement de Salomon. Il assure » au VIII. livre de ses Antiquités, qu'il a regné 80. ans, & qu'il est mort âgé de » 94. *Salomon autem jam admodùm senex moritur, cùm regnasset annos octoginta,* » *vixissetque nonaginta quatuor.* Il étoit si certain de ce nombre d'années, qu'il le » marque en plusieurs endroits de son ouvrage. Cela se voit clairement par celles » qu'il donne au temple consacré à Dieu par ce Prince. Il a si exactement sû le » temps de sa durée, qu'il en marque non seulement les années, mais encore les » mois & les jours. Il dit au dixiéme livre de ses antiquités que Nabuchodonosor Roi » de Babylone commanda à Nabuzardan de le réduire en cendres, après l'avoir » dépoüillé de toutes ses richesses, & que ce général d'armée exécuta ses ordres » l'an 18. de l'empire de ce Prince, Sedecias dernier Roi de Juda ayant regné onze » ans en Jerusalem. Puis il ajoûte: le temple fut donc consommé par le feu 470. ans » six mois & dix jours après qu'il eut été fondé par Salomon. *Incensum autem est* » *templum annis ex quo fundatum fuerat, quadragentis septuaginta, mensibus sex &* » *diebus decem.*

» Si le temple a duré 470. ans, il faut de necessité en donner 80. au regne de » Salomon; car ceux qui ne lui en donnent que 40. ne font subsister le premier tem» ple que 430. ans. Sans doute que Josephe n'auroit point parlé avec tant d'assuran-

» ce, s'il n'avoit consulté les archives de sa nation, qui lui avoient appris la durée » de ce temple & de celui de Zorobabel, avec la succession des Grands Prêtres ou » Sacrificateurs. Au reste il n'a pas été seul de ce sentiment : *Demetrius* (1) qui vi- » voit sous Philometor VI. Roi d'Egypte, l'avoit tenu avant lui. Il donne au temps » qui s'est écoulé sous les Rois, qui depuis Samuel ont gouverné le peuple de » de Dieu, 572. ans six mois & dix jours : *Post judices anni regnorum quingenti sep- » tuaginta duo, menses sex & dies decem.* Ce qui ne seroit pas véritable, s'il ne » donnoit 80. ans au regne de Salomon. *Theodoret* (2) ne s'est pas éloigné de cette » opinion dans ses questions sur le III. livre des Rois, non plus que *Procope de Gaze* » (3) dans ses Commentaires, ausquels on peut ajoûter *Pierre Comestor* (4) dans son » Histoire Scolastique.

C'est même ce que l'Ecriture nous insinuë ; en disant que Roboam fils d'une Ammonite nommée Naama avoit 41. ans, lorsqu'il monta sur le trône. Si cela étoit, il seroit né avant la mort de David : ainsi Salomon auroit épousé Naama, & en auroit eu un fils, avant que de prendre la fille du Roi d'Egypte. C'est néanmoins ce que l'Ecriture ne marque pas. Elle donne même toujours absolument à cette derniere Princesse la qualité de Reine, sans faire mention d'aucune autre femme ; ce qui ne seroit point arrivé, si ce Prince avoit eu d'une femme anterieurement épousée, un fils qui auroit dû légitimement mériter à sa mere la qualité de Reine. Nous voyons de plus qu'après 25. ans de regne Dieu apparoît à Salomon (5), & le traite toujours comme un Prince qui est selon son cœur. Mais quelque temps après il est dit qu'étant vieux, il fut corrompu par des femmes étrangeres ; & qu'outre la fille du Roi d'Egypte, il aima encore, & épousa des Ammonites, & beaucoup d'autres avec lesquelles Dieu avoit défendu de contracter des alliances. On ne sauroit dire qu'à l'âge de 37. ans Salomon dût être regardé comme un vieillard (car il n'en avoit que 12. ou 14. quand il monta sur le trône) mais c'est ce qu'on peut marquer raisonnablement d'un homme de 52. ou 53. ans. Il paroît donc par l'Ecriture (6) même que ce fut vers le milieu de son regne qu'il épousa l'Ammonite Naama, dont il eut Roboam, qui avoit 41. ans à la mort de son pere, lequel incontestablement en avoit regné plus de 60. selon l'Ecriture même, & 80. selon la juste supputation de Josephe. Le P. *le Quien* qui a si savamment (7) & si sagement écrit contre le P. Pezron, a bien senti cette difficulté ; mais comme il n'y a pas donné une explication vrai-semblable, elle demeure en son entier. Cependant pour ne pas troubler l'ordre de la chronologie, nous suivons le sentiment ordinaire.

Reprenons l'histoire de ce Prince, & disons qu'après s'être défait de ses ennemis, ou de ceux qu'il soupçonnoit le pouvoir devenir, il épousa la fille du Roi d'Egypte, fortifia Jerusalem, & commença à goûter cette paix profonde qui fut aussi avantageuse à son peuple, qu'elle lui dévint nuisible à lui-même. Ce fut dans le temps

(1) Demetrius apud Clementem lib. 1. Stromat.
(2) Theodoret. quæst. 38. in III. Regum.
(3) Procopius Gaz. Comment. in III. Reg. cap. 27.
(4) Petrus Comestor, histor. Scolast. III. Reg. cap. 27.
(5) III. Reg, cap. IX. 2. Paral. VIII. 1. 2. Paral. VII. 11. 12. &c.
(6) III. Reg. XI. 1. 2. 3. 4. &c. III. Reg. c. 2. v. 12, juxta 70. Interpret.
(7) Le P. Le Quien, défense du texte Hebreu.

qu'il se préparoit à la construction du temple de Dieu qui le vouloit éprouver, lui apparut durant la nuit pour lui demander ce qu'il souhaitoit le plus des richesses, ou de la sagesse, c'est-à-dire, de la prudence necessaire pour le gouvernement. Salomon qui n'ignoroit pas que qui sait gouverner un Royaume, est toujours riche, préfera la sagesse aux trésors dont le Seigneur le vouloit flater. Il eut ce qu'il demandoit, & même davantage. Dieu joignit à cette prudence prématurée qui l'a distingué du reste de tous les Princes, de grandes richesses, une connoissance exacte de toute la nature, & une paix profonde. Peut-être lui eût-il été plus avantageux d'avoir quelques traverses domestiques, ou du moins des ennemis étrangers, que de vieillir dans une espece d'oisiveté, toujours fatale aux Princes, qui n'ayant pas de quoi s'occuper serieusement, cherchent à s'amuser d'une maniere agréable, mais nuisible.

Il donna une marque éclatante de sagesse dans ce jugement rendu entre deux femmes de mauvaise vie, qui se disputoient un enfant. Jugement d'autant plus célebre, que dans une grande jeunesse & sans expérience, il alla chercher jusques dans le cœur de la véritable mere, la preuve qui lui étoit nécessaire pour asseoir son jugement. Le desir qu'il eut de bâtir le temple, lui fit cultiver l'amitié de Hiram roi de Tyr, qui avoit été allié & ami du roi David. Avec le secours de ce prince, & celui de plus de 180000. ouvriers, il vint à bout de cette grande entreprise en sept années. La dédicace du temple se fit avec la dignité qui convenoit à l'Etre suprême à qui le temple étoit consacré, & au prince qui le consacroit.

Salomon fut ensuite treize ans à se bâtir un palais. Cette entreprise se fit avec moins de chaleur & de magnificence que la premiere ; mais cependant avec la grandeur convenable à un Prince, qui vouloit assembler chez lui tous les chefs de la nation, qui devoient s'y rendre pour décider des affaires du gouvernement, ou de celles des particuliers. Hiram roi de Tyr voulant témoigner son affection au roi Salomon, contribua, pour ces grands ouvrages, d'une quantité extraordinaire d'or, d'argent, de cedre & des autres choses précieuses qui se trouvoient dans ses états. Le temple étoit superbe, le palais magnifique, mais il n'étoit pas hors d'insulte à cause de la foiblesse de la ville de Jerusalem. Salomon en fit donc rétablir les fortifications, bâtit de nouvelles villes, & sur-tout la célebre Palmyre aux extrémitez de la Syrie : après quoi débarrassé de quelques guerres étrangeres, il pensa au bonheur de son peuple. Ce fut par le commerce & la navigation qu'il établit. Il fit construire plusieurs navires dans le golfe d'Egypte près de la mer rouge. Le roi Hiram lui témoigna encore tout son zele dans cette rencontre, par des pilotes expérimentés qu'il lui donna pour aller avec ses officiers chercher l'or dans une province des Indes nommée Ophir ; c'est-à-dire, Ceylan, selon le sentiment des plus habiles interpretes : c'est sur quoi on doit voir les dissertations de M. *Huet* Evêque d'Avranches, & du P. *Calmet* sur les navigations de Salomon. Ce voyage qui étoit long ne pouvoit se faire en moins de trois ans ; ce qui fait penser même que doublant dès-lors le cap de Bonne-esperance, sa flotte rentroit de l'Ocean dans la Mediterranée, par le Détroit, ou ce qu'on appelloit les colonnes d'Hercules.

Ce prince le plus vertueux & le plus illustre de tous les rois de son siecle, ne persevera pas jusques à la fin. Il abandonna la loy de ses peres, & ses dernieres actions ternirent

nirent tout l'éclat d'une vie qui avoit été glorieuse. Il porta si loin l'amour des femmes, que cette folle passion lui troubla le jugement. Il ne se contenta pas de celles de sa nation, il en prit aussi d'étrangeres, de Sydoniennes, de Tyriennes, d'Ammonites, d'Iduméennes, & n'eut point de honte, pour leur plaire, de révérer leurs faux Dieux. Il épousa donc jusques à 700. femmes, toutes de fort grande condition, & il avoit encore plus de 300.concubines. Dieu ne laissa pas de le menacer par son prophete. Ces menaces d'un mal à venir ne purent détourner Salomon d'un plaisir, qui étant present faisoit sur lui toute son impression. Dieu lui suscita des ennemis étrangers & domestiques, qui troublerent la tranquillité de son regne, & commencerent à ébranler la solidité de son gouvernement. Enfin Salomon mourut, & nous donne lieu de douter encore aujourd'hui de son salut, quoique plusieurs des anciens Peres de l'Eglise croyent qu'il ait fait pénitence avant sa mort. Son regne fut de 40. ans, & sa vie de 53. mais d'autres croyent qu'il en regna quatre-vingt, & qu'il en a vêcu quatre-vingt-quatorze.

Peu après la mort de Salomon, avant J. C. 980, toute la nation Judaïque fut divisée en deux royaumes. Celui de Juda composé des tribus de Juda & de Benjamin, demeura attaché à Roboam & à ses successeurs. Jeroboam qui avoit été obligé, dès le regne de Salomon, de se retirer en Egypte, revint & fit révolter les dix autres tribus, qui formerent le royaume d'Israël, dont les rois furent toujours ennemis de ceux de Juda.

Ce qui arrête le plus dans cet intervale est la chronologie de ces deux royaumes. Le Pere *Petau* s'est principalement appliqué à en donner le dénouëment dans le chapitre 61. de son XI. livre de la Doctrine des Temps. Mais personne n'a traité plus utilement & plus clairement cette matiere que M. *le Brun Desmarettes* dans un livre très-estimable, mais très-peu lû, qu'il a donné sous le titre de *Concordia librorum Regum & Paralipomenon*. Nous joignons ici un canon chronologique qui renferme l'abregé de tout ce qu'ils ont dit en un sujet si difficile & si necessaire. Comme nous l'avons appuyé sur les preuves tirées de l'Ecriture Sainte, il épargnera peut-être ou des lectures ou des discussions à ceux qui ont besoin, par la disposition de leurs études, de trouver des matieres toutes préparées. On verra même les raisons qui nous ont obligées à n'être pas toujours du sentiment ordinaire.

		Avant J. C.
Saül regne 20. ans.		1079
David 7. ans en Hebron... Isboseth.		1059
David 33. ans sur toute la nation, en tout 40. ans.		1052
Salomon regne 40. ans, ou 80. ans selon d'autres.		1019
ROIS DE JUDA.	*ROIS D'ISRAEL.*	
Roboam regne 17. ans. 3. *Reg. XIV.* 21. 2. *Paral. XII.* 13.	Jeroboam regne 22. ans. 3. *Reg. XIV.* 20.	980
Abia commence l'an 18. de Jeroboam, & regne 3. ans. 3. *Reg. XV.* 1. & 2.		963
Asa commence l'an 20. de Jeroboam, & regne 41. ans. 3. *Reg. XV.* 9. & 10. 2. *Paral. XVI.* 13.		960
	Nadab commence l'an 2. d'Asa, & regne 14. mois. 3. *Reg. XV.* 25.	959
	Baasa commence l'an 3. d'Asa, & regne 24. ans. 3. *Reg. XV.* 33.	958
	Ela commence l'an 26. d'Asa, & regne près de 2. ans, 3. *Reg. XVI.* 8.	935
	Zamri commence & finit l'an 27. d'Asa, regne 7. jours. 3. *Reg. XVI.* 15.	934
	Amri commence l'an 27. d'Asa, il a guerre avec Tebni, qui se fait déclarer Roi par une partie d'Israël. 3. *Reg. XVI.* 21. 22. Amri regne seul sur tout Israël l'an 31. d'Asa, regne en tout 12. ans, dont 6. en Thersa, & 6. sur tout Israël. 3. *Reg. XVI.* 23.	934
	Achab commence l'an 38. d'Asa, & regne 22. ans. 3. *Reg. XVI.* 29.	923
Josaphat commence l'an 4. d'Achab, & regne 25. ans. 3. *Reg. XXII.* 41. 42. & 2. *Paral, XX.* 31.		919
Joram I. fils de Josaphat Roi de Juda, dont nos auteurs ne parlent point, commence à regner avec son pere. En voici la preuve. Il	Ochosias commence l'an 17. de Josaphat, & regne près de deux ans, 3. *Reg. XXII.* 52.	902

ROIS DE JUDA.	*ROIS D'ISRAEL.*	Avant J. C.
eſt dit au IV. des Rois, ch. 3. v. 1. que Joram fils d'Achab & Roi d'Iſraël, commença l'an 18. de Joſaphat Roi de Juda; & au IV. des Rois, ch. 1. v. 17. il eſt dit que le même Joram Roi d'Iſraël commença l'an 2. de Joram fils de Joſaphat. Ainſi Joram commence à regner avec ſon pere l'an 17. de ſon regne, puiſque ſa ſeconde année concourt avec l'an 18. de ſon pere. Nous allons montrer que ce Joram eſt different de Joram II. qui ſuit.		
	Joram fils d'Achab commence l'an 18. de Joſaphat. 4. *Reg.* 3. 1. ou l'an 2. de Joram, 4. *Reg.* *I.* 17. regne 12. ans, 4. *Reg.* 3. 1.	901
JORAM II. commence l'an 5. de Joram Roi d'Iſraël, & ſous le regne même de Joſaphat ſon pere. 4. *Reg.* 8. 16. & regne 8. ans. 4. *Reg.* 8. 17. & 2. *Paral.* 21. 5. Ainſi ce n'eſt pas le même Joram à la 2. année duquel on rapporte le commencement du regne de Joram Roi d'Iſraël; car il y auroit de la contradiction à dire que Joram Roi d'Iſraël auroit commencé l'an 2. de Joram Roi de Juda, & de marquer après que Joram Roi de Juda auroit commencé l'an 5. de Joram Roi d'Iſraël. Il paroît même que Joram II. ne monta ſur le trône qu'en faiſant mourir ſes freres, comme il eſt dit 2. *Paral.* *XXI.* 4. & l'uniformité du nom a fait apparemment qu'on a confondu ce Roi avec ſon frere.		896
Ochoſias eſt mis ſur le trône l'an XI. de Joram Roi d'Iſraël. Ainſi il regne un an avec ſon pere Joram. 4. *Reg.* 9. 29.		890
Ochoſias commence à regner ſeul l'an 12. de Joram Roi d'Iſraël.		889

ROIS DE JUDA.	*ROIS D'ISRAEL.*	Avant J.C.
4. *Reg.* 8. 25. & regne un an. 4. *Reg.* 8. 26.		
Athalie usurpe le trône & regne 6. ans. 4. *Reg. XI.* 3. & 2. *Paral. XXII.* 12.	Jehu après avoir tué la même année Ochosias Roi de Juda, & Joram Roi d'Iraël. 4. *Reg. IX.* 24. 27. regne 28. ans. 4. *Reg.* 10. 36.	889
Joas commence l'an 7. de Jehu, & regne 40. ans. 4. *Reg. XII.* 1. & 2. *Paral. XXIV.* 1.	. . . .	883
	Joachaz commence l'an 23. de Joas, & regne 17. ans. 4. *Reg, XIII.* 1.	861
	Joas Roi d'Israël commence l'an 37. de Joas Roi de Juda, & regne 16. ans, dont 3. ans avec Joachaz. 3. *Reg. XIII.* 10.	847
Amazias commence l'an 2. de Joas Roi d'Israël, & regne 29. ans, dont 3. avec Joas. 4. *Reg.* 14. 1. 2. & 2. *Paral. XXV.* 1. meurt 15. ans après Joas Roi d'Israël. 4. *Reg.* 14. 17.	. . . .	845
	Jeroboam II. comence à regner seul l'an 15. d'Amasias, & regne 41. ans. 4. *Reg.* 14. 23.	831
Interregne d'onze ans.	. . . .	816
Ozias, ou Azarias, commence l'an 27. de Jeroboam, regne 52. ans. 4. *Reg. XV.* 1. 2.	. . . .	806
	Interregne de 22. ans, ou troubles, excités par Zacharias, dont voici la preuve. Il est dit 4. *Reg. XV.* 1. & 2. qu'Ozias commença l'an XXVII. de Jeroboam II. Ainsi Jeroboam n'ayant regné que 41. ans, n'en a vécu que 14. sous le regne d'Ozias, & par consequent il est mort la XV. année de ce Prince. Or Zacharias fils & successeur de Jeroboam devoit commencer cette XV. année. Cependant il est dit 4. *Reg. XV.* 8. que Zacharias ne commença que la 38. année d'Azarias; ainsi depuis la 15. année jusqu'à la 38. on	790

ROIS DE JUDA.	ROIS D'ISRAEL.	Avant J.C.
	trouve 22. années complettes, qu'il faut accorder en core à Jeroboam II. & dire qu'il en a regné 53. contre la parole de l'Ecriture, ou marquer un intervale de 22. ans entre Jeroboam II. & Zacharias son fils; & c'est le sentiment le plus suivi.	
	Zacharias commence l'an 38. d'Azarias. & regne 6. mois en paix. 4. *Reg. XV.* 8.	769
. . . .	Sellum commence l'an XXXIX. d'Azarias, & regne un mois. 4. *Reg. XV.* 15. 13.	768
. . . .	Manahem commence aussi l'an 39. d'Azarias; & regne 10. ans, 4. *Reg. XV.* 17.	768
. . . .	Interregne d'un an.	758
. . . .	Phaceïa commence l'an 50. d'Azarias, & regne 2. ans. 4. *Reg. XV.* 23.	757
. . . .	Phacée commence l'an 52. d'Azarias, & regne 20. ans. 4. *Reg. XV.* 27.	755
Joatham commence l'an 2. de Phacée, & regne 16. ans. 4. *Reg. XV.* 32. & 33.	. . . .	754
Achaz commence l'an 17. de Phacée, & regne 16. ans. 4. *Reg. XVI.* 1. & 2.	. . . .	739
. . . .	Osée tuë Phacée. . . . . 4. *Reg. XV.* 30. Usurpe la couronne 4. ans aprés la mort de Joatham; mais n'est pas reconnu.	735
. . . .	Osée. L'Ecriture dit 4. *Reg. XVII.* 1. que l'an 12. d'Achaz, Ozée fils ou descendant d'Ela Roi d'Israël, est reconnu, & regna 9. ans.	727
Ezechias commence l'an 3. d'Osée, & regne 29. ans. 4. *Reg. XVIII.* 1. & 2.	. . . .	724
	La VII. année d'Osée, Salmanasar assiege Samarie, 4. *Reg.* 18. 9.	720
	La IX. année d'Osée, & la 6. d'E-	

ROIS DE JUDA.	*ROIS D'ISRAEL.*	Avant J. C.
	zechias, Salmanaſar prend Samarie, emmenne Oſée priſonnier, & ruine entierement ce Roïaume, qui avoit ſubſiſté environ 260. ans. *IV. Reg.* 18. 9.	718
La XIV. année d'Ezechias, l'armée de Sennacherib de 185000. hommes, eſt défaite par un Ange devant Jeruſalem. Il s'en retourne enſuite à Ninive, où il eſt tué par ſes enfans.	. . . .	711
MANASSE'S regne 55. ans. 4. *Reg.* 21. 1. & 2. *Paral.* 33. 1.	. . . .	696
AMON regne 2. ans. 4. *Reg.* 21. 19. & 2. *Paral.* 33. 21.	. . . .	641
JOSIAS regne 31. ans. 4. *Reg.* 22. 1. & 2. *Paral.* 34. 1.	. . . .	640
JOACHAZ, trois mois. 4. *Reg.* 23. 31. & 2. *Paral.* 36. 2.	. . . .	609
ELIACIM, ou Joakim, onze ans. 4. *Reg.* 23. 36. & 2. *Paral.* 36. 5.	. . . .	609
L'an 4. de ce Prince commence la captivité de Babilone, qui dure 70. ans.	. . . .	606
Joachim, ou Jekonias, 3. mois, eſt tranſporté à Babilone par Nabuchodonoſor. 4. *Reg.* 24. 8. & 2. *Paral.* 36. 9.	. . . .	599
Mattanias ou Sedecias eſt mis en la place de Joachim, & regne 11. ans. 4. *Reg.* 24. 18.	. . . .	598
Le Royaume de Juda, & le Temple ſont entierement détruits par Nabuchodonoſor.	. . . .	587
La XXXVII. année de la tranſmigration de Jechonias, Evilmerodac le retire des priſons de Babilone, & le fait manger avec lui, & lui rend les honneurs dûs à un Roi. 4. *Reg.* 25. 27. *Jerem.* 52. 31.	. . . .	592

Nous avons eu ſoin d'indiquer dans cette Table chronologique les principales difficultez qui ſe rencontrent dans l'hiſtoire de cet intervale. Il y en a très-peu d'autres

qui puiſſent arrêter. Nous ne croyons pas néanmoins être diſpenſés de donner en peu de mots une idée du regne de tous ces Rois.

Roboam, fils d'une Ammonite nommée Naama, étant monté ſur le trône, n'en demeura pas unique poſſeſſeur, parce qu'il ne voulut point décharger ſes ſujets des immenſes tributs, dont Salomon ſon pere les avoit accablés, pour ſatisfaire aux folles dépenſes de ſes amours. Il mépriſa donc les ſages avis des anciens d'Iſraël, qui lui conſeilloient de leur donner du ſoulagement : quoiqu'à l'âge de quarante ans il dût avoir ou de l'expérience ou de la maturité : il ne laiſſa point de ſe livrer aux penſées d'une jeuneſſe inconſidérée dont il étoit environné, qui l'obligea même à faire des menaces à ſon peuple. Et comme les peuples ne ſe conduiſent pas moins que les Rois, par des principes d'interêt, ils ſaiſirent l'occaſion favorable qui leur fut préſentée par Jeroboam. Dix des Tribus ſe ſoumirent à lui, & l'éleverent ſur le trône dans la ville de Sichem, où ce nouveau roi bâtit depuis un palais. Roboam eut quelque legere envie de s'oppoſer à cette révolte ; mais il n'eut pas le courage de continuer ſon entrepriſe, parce que le Prophete Semeïas lui conſeilla de n'en rien faire. Ainſi content du peu de peuple qui lui étoit reſté fidele, il ſe jetta dans l'idolâtrie (avant J. C. 976.) ; mais Dieu l'en punit, en ſuſcitant Seſac Roi d'Egypte, qui tout d'un coup vint fondre ſur la Paleſtine, & en particulier ſur Jeruſalem, qu'il auroit priſe, ſi Roboam & ſes ſujets, avertis qu'ils n'étoient ainſi livrés à leurs ennemis que parce qu'ils avoient abandonné Dieu, ne ſe fuſſent tout-à-coup tournés vers le Seigneur, qui inclina le cœur de Seſac à la paix. Mais ce prince profitant de la timidité de Roboam, emporta tous les tréſors du temple de Jeruſalem, & par une inſulte qui n'a jamais eu d'exemple, il fit élever des colonnes ſur leſquelles étoient gravées les marques du ſexe des femmes, pour reprocher aux Juifs leur lâcheté, parce qu'ils s'étoient ſoumis ſans combattre. Quoique Roboam ait ſurvécut long-temps à cette infamie, il ne fit rien pour laver cette tache, & mourut à l'âge de cinquante-huit ans après un regne de dix-ſept.

Jéroboam s'étant fait reconnoître par dix tribus, crut que, pour ſoutenir ſa révolte, il devoit empêcher le peuple d'aller à Jeruſalem, de peur que l'uniformité d'une même Religion ne les réduisît inſenſiblement à l'unité d'un même gouvernement. Cependant il falloit un culte exterieur ; il érigea deux temples, l'un à Dan, & l'autre à Béthel ; il y mit deux Apis ou deux veaux d'or, ordonna des Prêtres & des ſacrifices formés ſur ceux qui ſe rendoient à Jeruſalem. Par-là il ſema le principe de diviſion qui a toujours ſubſiſté depuis entre les Royaumes de Juda & d'Iſraël.

Abia ſucceda à Roboam & à toutes ſes impietés. Dieu cependant le ſecourut dans la guerre qu'il fit à Jeroboam ; il le battit, & lui tua, dit-on, cinq cens mille hommes ; mais il ne fit preſque que paroître ſur le trône, étant mort au bout de deux ans & quelques mois. De vingt-deux fils qu'il avoit, l'un d'eux nommé Aza fut mis en ſa place. Dieu eut égard à ſa vertu, & après dix ans de paix, il le rendit victorieux des Ethiopiens Orientaux, qui l'étoient venus attaquer juſques dans ſes Etats ; la déroute fut complette. Jeroboam étant mort au commencement du regne d'Aza, eut pour ſucceſſeur au trône d'Iſraël ſon fils Nadab, auſſi méchant & auſſi impie que ſon pere ; mais à peine eut-il été deux ans ſur le trône, qu'il fut tué par un de ſes Généraux. Ce fut Baaſa, qui par ce crime s'empara de la couronne d'Iſraël ; il attaqua

le Roi Aza ; mais ce dernier appuyé des forces de Benadad Roi de Syrie ou de Damas, le battit & reprit plusieurs villes. Aza mourut après quarante-un an de regne, & l'Ecriture lui rend cét honorable témoignage, qu'il fit ce qui étoit juste devant le Seigneur. Ela avoit succedé à Baasa qui avoit regné vingt-quatre ans sur Israël; mais Ela ne resta pas long-temps sur le trône d'Israël : Zamri le tua la seconde année de son regne, & fit même passer au fil de l'épée tous ceux de sa maison. Le meurtrier ne joüit pas long-temps du fruit de ses crimes ; l'armée d'Israël ayant élû Amri pour Roi, Zamri fut assiegé dans la ville de Thersa, & de peur de tomber entre les mains de son compétiteur, il se brûla avec toute sa famille. Amri cependant ne fut pas paisible possesseur du trône ; Thebni forma un parti contre lui ; mais ce dernier étant mort au bout de quatre ans, Amri resta seul maître de tout le Royaume ; il bâtit la ville de Samarie sur une montagne qu'il acheta de la tribu d'Ephraïm ; & en fit la capitale de son Royaume. Enfin après un regne de douze ans, son fils Achab lui succeda.

Asa eut pour successeur Josaphat âgé pour lors de trente-cinq ans. Il est distingué entre les autres Rois de Juda par son zele & par sa pieté : il abolit dans ses Etats toutes les marques de l'idolâtrie que Salomon y avoit introduite, & envoya des Prêtres & des Levites pour instruire le peuple de la loi de Moïse. Aussi remarque-t-on qu'après Salomon il avoit été le plus riche de tous les Rois de sa nation, en état même de mettre sur pied une armée de douze cens mille hommes. Rien ne doit étonner dans ces grandes armées, parce que dans ces premiers temps, tout sujet en état de porter les armes, fut-ce un Prêtre ou un Levite, étoit réputé soldat. Ainsi ce Prince fut aimé de ses sujets, estimé de ses voisins & redouté de ses ennemis. On ne lui reproche qu'une faute, c'est d'avoir marié son fils Joram avec Athalie fille d'Achab & de Jesabel. Athalie porta dans la maison de Juda tous les crimes de ses pere & mere. Personne ne poussa l'impieté plus loin qu'Achab & Jesabel, & s'il y avoit du heroïsme dans le crime, ils pourroient y occuper la premiere place. Achab fit bâtir dans Samarie, capitale de ses Etats, un temple à Baal Dieu des Syriens, persecuta les Prophetes du Seigneur, & donna lieu à tous les fourbes qui prenoient l'habit & la qualité de Prophete, de se rendre en foule à sa Cour. Il trouva néanmoins dans Elie, un de ces hommes plein de vigueur & de zele, qui sût lui faire connoître que dès qu'il s'agissoit de la Religion, l'homme juste ne le cede pas même aux plus grands Princes. Le saint Prophete vint trouver le Roi Achab, & lui prédit de la part de Dieu une famine de trois ans. Elle arriva, selon sa prophetie ; & comme sa seule parole avoit, pour ainsi dire, fermé le Ciel, il ne tomba pendant tout ce temps-là ni pluye, ni rosée. Enfin il l'ouvrit au bout du terme que Dieu avoit destiné à la punition d'Achab & de ses sujets. Pour lui il se retira dans le desert, où il fut nourri par un corbeau, & ensuite par une pauvre veuve de Sarepta, petite ville de la Phénicie. De retour à la Cour d'Achab, il fit descendre le feu du ciel sur le sacrifice, & s'étant attiré par-là toute la confiance du peuple, il fit périr par ordre de Dieu huit cens cinquante faux Prophetes, qui étoient sans doute des Prêtres du Dieu Baal. Cette action de vigueur obligea Elie de s'enfuir. Samarie fut assiegée par les Syriens. Prête à être forcée, Achab offrit avec de grandes sommes d'argent, ses femmes & ses enfans,

fans, pour engager le Prince victorieux à lever le siege. Mais Benadad enflé des soumissions d'Achab, refusa toute sorte de conditions, & voulut avoir la ville & le Roi à sa discretion. Achab, plus par désespoir que par courage, choisit sept mille hommes de ses troupes, fait une sortie, & met en déroute toute cette grande armée qui l'assigeoit. L'année suivante Achab battit encore cent mille Syriens. Enfin Benadad qui avoit rejetté les soumissions d'un Prince qui se prosternoit, pour ainsi dire, à ses pieds, implora lui-même la clémence d'Achab, qui sachant par sa propre expérience qu'il faut toujours respecter un ennemi abbatu, lui accorda la paix, à condition de rendre les villes que les Syriens avoient enlevées aux Israëlites, & de lui payer tous les ans le même tribut qu'il avoit exigé des sujets d'Achab. Dieu néanmoins offensé de ces marques de clémence, qui partoient d'une politique trop humaine & qui étoient accompagnées de désobéissance, prédit à Achab, que la grace qu'il venoit d'accorder aux Syriens lui seroit un jour fatale. Achab s'allia de Josaphat Roi de Juda, & de concert ils déclarerent à contre-temps la guerre au Roi de Syrie. Achab y périt d'un coup de fléche la vingt-deuxiéme année de son regne. Josaphat sentit bien la faute qu'il avoit faite; mais il prétendit la réparer par des actions de pieté, & par une nouvelle attention pour son peuple. Les Ammonites & les Iduméens le croyant affoibli par de si grandes pertes, lui déclarerent la guerre, mais Josaphat en vint aisément à bout.

Ochosias qui avoit succedé à son pere Achab, le voulut imiter dans ses impiétés; & étant tombé d'une fenêtre de son palais, il envoya consulter Beelzebut, Dieu des Philistins, pour savoir quelle seroit l'issuë de son mal; mais le Seigneur lui fit connoître par Elie qu'il mourroit pour avoir eu recours à des Dieux étrangers, comme s'il n'y avoit pas de Dieu en Israël. Il mourut donc, & son frere Joram monta sur le trône d'Israël. Un an après, c'est-à-dire, la dix-neuviéme année de Josaphat, Elie fut enlevé de la terre dans un chariot de feu, & laissa pour successeur de tous ses dons son disciple Elizée. Ce Prophete n'eût pas moins de vigueur que son maître pour vanger les injures que l'on faisoit à la Divinité en sa propre personne: il fit dévorer par des Ours quarante-deux enfans, qui s'étoient mocqués du saint Prophete. Enfin le saint Roi Josaphat mourut après un regne de vingt-cinq ans.

Joram, Roi de Juda, pour s'affermir sur le trône, dont il venoit d'heriter par la mort de Josaphat, fit mourir six de ses freres & plusieurs de leurs amis. Il suivit en tout la politique impie & sanguinaire d'Athalie, digne fille d'Achab & de Jesabel. Il replongea Juda dans l'idolâtrie, dont Josaphat l'avoit fait sortir. En vain il fut averti par des afflictions & des guerres étrangeres; il tint ferme dans le désordre, & mourut dans ses impiétés après un regne de huit ans. Ochosias, le dernier de ses fils qu'on nommoit aussi Joachaz, Ozias, ou Azarias, le voulut imiter en tout; mais la brieveté de son regne qui ne fut que d'un an, ne lui permit pas de pousser loin ses impiétés. D'un autre côté, Joram Roi d'Israël mourut aussi la douziéme année de son regne.

Jehu fut reconnu Roi d'Israël, & fit périr toute la maison d'Achab par un ordre exprès du Seigneur. Il tua Joram d'un coup de fléche dans le champ de Naboth, que Jezabel avoit fait mourir pour donner à Achab la joüissance de son bien; & par une

conduite qui fut approuvée de la divine Providence, il ne voulut pas que son corps fût enterré. Jezabel qu'il fit précipiter d'une fenêtre, reçut & devant & après sa mort, la récompense de ses impiétés : elle fut dévorée par des chiens, & soixante & dix de leurs enfans furent mis à mort. Enfin la prédiction d'Elie fut accomplie ; il ne resta pas une seule personne de la maison d'Achab. Jehu démolit le temple de Baal, fit brûler son idole, & massacrer tous ses Prêtres. Dieu fut si touché de ces actions éclatantes de piété, qu'il l'assura par un Prophete, que sa posterité occuperoit le trône d'Israël jusqu'à la quatriéme génération. Mais la fin de ce Prince ne répondit pas à ses commencemens : il ne détruisit les idoles de Baal, que pour adorer les veaux d'or, ou les Apis de Jeroboam, & mourut après un regne de vingt-huit ans. Il eut pour successeur son fils Joachaz, qui fut idolâtre comme ses prédecesseurs.

Athalie, voulant se saisir du gouvernement du Royaume après la mort de son fils Ochosias, fit tuer tous ses enfans, & tous les Princes de la maison Royale. Il n'y eut que Joas le plus petit d'entr'eux qui fut sauvé par les soins de Josabet sœur d'Ochosias & femme du Grand-Prêtre Joyada. Ce généreux Pontife mit son neveu sur le trône à l'âge de sept ans, & fit mourir Athalie. Le temple où elle adoroit Baal fut démoli, & le Prêtre tué au pied de l'autel. Tant que Joas suivit les conseils de Joyada, ce fut un Roi sage & religieux ; mais la piété du Prince s'éteignit à la mort du Grand-Prêtre, Dieu le punit de son ingratitude ; Hazaël porta le fer & le feu dans ses états ; & assiegea Jerusalem de si près, que pour l'obliger à lever le siege, il fallut lui donner tous les tresors du Temple & de la couronne. Le châtiment ne le rendit pas meilleur ; il poussa même l'impiété jusqu'à faire lapider entre le Temple & l'Autel Zacharie fils du Grand-Prêtre Joyada. Enfin ce regne commencé avec tant de Religion finit par des malheurs : Joas fut pris dans une guerre qu'il eut avec les Syriens, & la quarantiéme année de son regne, il fut poignardé dans son lit par ses propres serviteurs.

A l'âge de vingt-cinq ans Amasias lui succeda. La punition de son pere lui inspira des sentimens de pieté, qui allerent jusqu'à attaquer les Iduméens révoltés. Il resta victorieux de ses ennemis ; mais non pas de lui-même, car il adora les Dieux de ceux qu'il avoit vaincu. Un Prophete l'en reprit, & fut massacré par ses ordres. Le Roi en fut puni de Dieu même, qui le rendit malheureux dans une guerre injuste que lui déclara Joas Roi d'Israël. Il fut battu, perdit la capitale de ses états, & fut pris lui-même. Cependant Joas eut une sorte de compassion pour la dignité royale ; il se contenta des tresors du Temple & du Roi, imposa un tribut annuel aux Juifs, & alla lui-même mourir à Samarie, après un regne de seize ans. Jeroboam II. qui lui succeda au trône d'Israël, avoit de la valeur & de la conduite ; il battit plus d'une fois les Syriens, reprit toutes les villes qu'ils avoient enlevées à ses prédecesseurs, & y ajoûta même les villes de Damas & d'Emetha. Par-là, ses états avoient au Levant à peu près les mêmes frontieres que du temps de Salomon. Tant de prosperités ne firent que l'affermir dans son idolâtrie. Amasias Roi de Juda qui vivoit dans le même temps, imitoit le Roi d'Israël dans ses impiétés. Dieu se lassa & souleva ses sujets contre lui ; ils le suivirent dans la ville de Lachis où il s'étoit retiré, & les conjurés le tuerent après un regne de vingt-neuf ans. Ozias qui lui succeda à l'â-

ge de ſeize ans, eſt loüé par l'Ecriture Sainte pour ſa piété. Il rétablit le culte du vrai Dieu, abolit les Dieux étrangers, & Dieu illuſtra ſon regne par les Prophetes Oſée, Joël, Amos, Abdias & Iſaïe, qui annoncerent aux peuples les malheurs dont ils ſeroient accablés, s'ils ne faiſoient pénitence, & ne quittoient le culte des Idoles. Ils annoncerent la même punition, mais inutilement, à tous les autres peuples de la Paleſtine. Jeroboam Roi d'Iſraël n'en fut pas lui-même plus touché que les autres, & mourut dans la quarante-uniéme année de ſon regne. Son fils Zacharie ne lui ſucceda qu'après un interregne de douze ans, & ne tint même le ſceptre que ſix mois; Sellum qui vint enſuite ne le porta que pendant un an. Manahem ayant fait mourir ce dernier, s'empara du Royaume d'Iſraël, où il s'affermit par le ſecours de Phul Roi des Aſſyriens, & il le conſerva pendant dix ans. Son gouvernement répondit à ſon entrée; il fut impie à l'égard de Dieu, & injuſte à l'égard de ſes ſujets. Ozias étoit alors dans la quarante-neuviéme année de ſon regne. Ce Roi de Juda, par une uſurpation criminelle ſur les droits du ſacerdoce, entreprit d'offrir le ſacrifice de l'encens. Dieu l'en punit par une lépre qui lui couvrit tout le corps; & ſelon les regles preſcrites par la Loi, il fut chaſſé du Temple & de ſon palais. Son fils Joatham prit l'adminiſtration du royaume & le gouverna pendant trois ans. Ozias mourut après un regne de cinquante-deux ans: alors Joatham regna de ſon chef, mais ſans aucune diſtinction; il ſe conſerva néanmoins dans la vraie Religion, & mourut après ſeize ans de regne. Achaz ſon fils qui lui ſucceda au Royaume de Juda, ne l'imita point dans ſa pieté; il ne ſe livra pas ſeulement à l'idolâtrie, il voulut encore abolir le culte du vrai Dieu, & ferma toutà-fait le Temple. Les déſaſtres qui lui ſurvinrent furent la juſte punition de ſes impietés. Razin Roi de Syrie le battit plus d'une fois, & Phacée qui avoit ſuccedé à Phaceïa dans le Royaume d'Iſraël, lui défit plus de ſix vingt mille hommes, & fit plus de deux cens mille priſonniers, qu'il voulut bien cependant par une humanité loüable renvoyer au Roy de Juda. Achaz ne laiſſa pas d'être encore aſſiegé dans Jeruſalem; alors il implora le ſecours de Theglath-Phalaſar, Roi d'Aſſyrie; & pour l'engager à venir plus promptement, il lui envoya tout l'argent qu'il trouva dans le Temple. Le Roy d'Aſſyrie, à qui on fourniſſoit ainſi le moyen d'abattre deux petits Princes l'un par l'autre, ſe rendit au plutôt dans la Paleſtine; il y vint moins pour ſecourir le Roi de Juda, que pour le piller & déſoler le Royaume d'Iſraël; car il emmena en captivité une partie des Tribus de Zabulon, de Ruben, de Gad, de Manaſſé & toute celle de Nepthali; & ſi Phaceïa n'eut levé le ſiege de Jeruſalem, il couroit riſque de perdre tout ſon Royaume. Il ne ſurvéquit pas long-temps à ce déſaſtre, & mourut après un regne de vingt ans. Oſée le tua en trahiſon, pour monter ſur le trône. Achaz Roi de Juda ne laiſſa pas de continuer dans ſes impietés, & le même Theglath-Phalaſar qui l'étoit venu ſecourir contre le Roi d'Iſraël, fut le fleau dont Dieu ſe ſervit pour le punir. Il ne ſe reconnut pas néanmoins, & pour mettre le comble à ſes impietés, il ne quitta les Dieux des Syriens ſes ennemis, que pour adorer ceux des Aſſyriens: n'y ayant point de fauſſes Divinités qu'il ne fût prêt de reverer plutôt que le Dieu véritable. Auſſi le Seigneur le retira du monde à l'âge de trente-ſix ans dont il en avoit regné ſeize, & laiſſa pour ſucceſſeur Ezechias ſon fils, qui répara les outrages que ſon pere avoit

faits à la Divinité; non seulement il rétablit le culte du vrai Dieu dans le Royaume de Juda, mais il fit encore abattre tous les autels qui étoient dressés pour les fausses Divinités. Ce Prince contre l'ordinaire, eût autant de courage que de pieté.

Enfin le terme étoit venu que le Royaume d'Israël devoit être détruit; Salmanasar vint, assiegea Samarie & ne la prit qu'après un siege de trois ans; il mit en prison Ozée leur dernier Roi, qui mourut peu après sa défaite. Il emmena tous les Israëlites qu'il dispersa dans toutes les Provinces de son Empire, même dans la Médie que les Rois d'Assyrie avoient récouvrée, & qu'ils ne garderent pas long-temps. Ainsi finit le Royaume d'Israël, deux cens soixante ans après sa division d'avec celui de Juda. Ozée s'étoit attiré cette disgrace par sa mauvaise conduite; car au lieu de payer à l'Assyrien le tribut que Theglath-Phalasar avoit imposé à tout Israël, il s'avisa, pour secouer le joug de Salmanasar, de s'allier avec le Roi d'Egypte, Prince trop foible pour le secourir contre une puissance aussi rédoutable que celle des Rois d'Assyrie. Salmanasar qui n'avoit pas dessein de faire une solitude d'une aussi riche contrée que la Palestine, y envoya des colonies composées de diverses nations: chacune y porta son idole; par-là le pays ne fut pas plus qu'un mélange confus d'impietés & d'abominations. Dieu les en punit par des fleaux particuliers. Ils implorerent la clémence du Prince qui les avoit envoyés. Il crût sur les avis sages qu'il pourroit remedier à ces désordres en leur envoyant un Prêtre du vrai Dieu, pour leurs enseigner les cérémonies de son culte, & par ce moyen faire cesser le fleau qui désoloit la Province. Soit que le terme de cette désolation approchât, soit par une autre cause particuliere, le mal cessa, mais non pas l'idolâtrie; il se fit un mélange de vraie & de fausse Religion, qui dans la suite rendit le Samaritain odieux au véritable Juif: tout commerce cessa entr'eux, & ils se tinrent réciproquement pour hérétiques. C'est donc ici qu'on doit étudier l'histoire de ces peuples réduits aujourd'hui à très-peu de chose, quoiqu'ils ayent fait autrefois une figure considerable dans la nation Judaïque. Le soin qu'ils ont eû de n'admettre pour Ecriture que les cinq livres de Moïse, fait voir qu'alors & même long-temps après il n'y en avoit point d'autre dans le Canon des Juifs. Ce qu'il y a de plus essentiel dans leur culte a été succinctement traité par *Cuneus*: leur origine se trouve expliquée par *Cellarius*, & leur histoire par M. *Basnage* dans sa continuation de l'histoire des Juifs.

Entre les captifs du peuple d'Israël, un seul distingué par-dessus les autres, a mérité que son nom & ses actions fussent conservées à la posterité. C'est Tobie, qui se trouvant en faveur auprès de Salmanasar, ne se servit de son pouvoir & de ses biens que pour soulager ses freres. Cette captivité des dix Tribus n'a jamais fini entierement par un renvoi de tous les exilés, comme celle des Tribus de Juda & de Benjamin. Joseph dit que ces dix Tribus qui étoient demeurées au-delà de l'Euphrate, y avoient prodigieusement multiplié. on prétend que quelques-unes ont passé dans la Tartarie, & quelques autres même jusques dans l'Amerique; mais c'est ce qu'on ne sauroit assurer positivement. *Rabi Benjamin* qui vivoit, il y a cinq cens ans, & qui avoit voyagé dans tout le monde habité pour visiter ses compatriotes, prétend qu'il en a trouvé une grande multitude dans le pays de l'ancienne Assyrie, sur les confins de la Médie & de l'Armenie, & qu'en une seule ville il en compta plus de trois cens mille.

Ezéchias tout glorieux d'avoir établi le culte de Dieu ,& donné ordre aux affaires de son Royaume, refusa de payer au Roi d'Assyrie le tribut dont il avoit été chargé par Theglath-Phalasar. Sennacherib fils de Salmanasar vint quatre ans après en Judée avec une armée très-puissante; & s'empara de plusieurs villes. Ezechias qui ne savoit soutenir le parti genereux qu'il avoit pris, envoya des ambassadeurs & des presens à Sennacherib avec promesse de lui payer exactement le tribut, qu'on devoit au Roi d'Assyrie. Sennacherib eût raison de n'avoir aucune confiance en un Prince, qui ne faisoit des soumissions que quand il voyoit des armées après lui. Toute la Palestine fut ravagée, l'Egypte même ressentit les funestes effets de son alliance avec le Roi de Juda. Enfin au bout de trois ans, Sennacherib vint mettre le siege devant Jerusalem; il n'avoit pas encore entamé les attaques, que l'Ange exterminateur lui enleva par une peste extraordinaire en une nuit, cent quatre-vingt cinq mille hommes de son armée avec tous leurs chefs. Le Prince Assyrien frappé de ce terrible évenement, n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer chez lui, & bien-tôt après il fut tué dans un Temple par deux de ses enfans; & Assar-Aadon le plus jeune de ses fils lui succeda..

Ezechias qui fut également saisi de frayeur tomba malade la quatorziéme année de son regne; & le Prophete Isaïe lui notifia de la part de Dieu qu'il alloit mourir : ce Prince qui aimoit la vie, fit tant par ses pleurs que Dieu se laissa fléchir, & lui accorda encore quinze années de regne. Il en eut une preuve dans la rêtrogradation du Soleil, & par consequent dans celle de l'ombre qu'il imprima sur le cadran solaire qu'Achas avoit fait faire; & par ce miracle inoüi le jour où il arriva fut plus long de dix- heures qu'il ne devoit être. Merodach - Baladan Roi de Babylone envoya des ambassadeurs à Ezechias pour lui porter des presens, le féliciter sur sa convalascence, faire avec lui une ligue contre le Roi d'Assyrie, & s'informer de cette merveilleuse prolongation de jour qui avoit été observée par les plus habiles Chaldéens. Ezechias ravi d'une ambassade si honorable, crut traiter les ambassadeurs avec civilité, que de leur montrer ce qu'il y avoit de plus précieux dans ses tresors : & rien n'étoit plus convenable pour soutenir auprès du Roi de Babylone, l'idée qu'il avoit conçuë d'Ezechias. Cependant Dieu le trouva mauvais, & fit dire au Roi de Juda que toutes les choses dont il avoit fait parade, seroient transportées à Babylone avec ses enfans. Ezechias ne pouvant détourner ce terrible arrêt, se soumit à la volonté du Seigneur, & mourut en paix à l'âge de cinquante-trois ans, après un regne de vingt-neuf.

Un des meilleurs Rois qu'eut jamais le Royaume de Juda, laissa sa couronne au plus méchant & au plus impie de tous les Princes : ce fut Manassés. Il n'avoit que douze ans quand il en prit possession, & il signala le commencement de son regne, qui fut de 55. ans, par toutes les impietés qui peuvent tomber dans l'ame d'un tyran ennemi de la Divinité. Il alla jusqu'à faire couper en deux le Prophete Isaïe, qui tenoit à la maison Royale. Dieu lui fit sentir qu'on n'étoit pas méchant impunément. Merodac-Baladan, qui quelque temps auparavant avoit recherché l'amitié d'Ezechias l'emmena captif à Babylone. Manassés ne pouvant plus être méchant dans la prison, se tourna vers Dieu, & sa penitence fut une ressource assurée dans ses malheurs; Dieu

en eut compaſſion, le retira des fers & lui fit rendre ſes états. Ainſi peu de temps après ſa priſe, il revint à Jeruſalem, où par toutes ſortes d'actions de pieté, il eſſaya de réparer les crimes qu'il avoit commis contre Dieu; il purgea ſon Temple des abominations d'idolâtrie qu'il y avoit introduites, abbatit les autels prophanes qu'il avoit élevés, & rétablit ceux du vrai Dieu, & fit tout ce qui étoit en lui pour porter ſon peuple à rentrer dans la vraie Religion, comme il avoit eſſayé de l'en détourner. Il mourut en paix âgé de ſoixante-ſept ans, & ſa fin fut auſſi loüable que ſes commencemens avoient été criminels.

Amon ſon fils l'imita dans ſes crimes & non dans ſa pénitence; auſſi n'eut-il pas une fin ſi heureuſe. Il fut tué par ſes propres ſujets la deuxiéme années de ſon regne. Son fils Joſias fut mis ſur le trône à l'âge de huit ans: conduit par le conſeil des ſages qui gouvernoient ſous ſon autorité, il eut ſoin de rétablir le culte de Dieu, & d'abolir juſqu'aux moindres veſtiges de l'idolâtrie de ſes peres. Jeremie qui de ſon temps menaça le peuple, fut en grande conſideration ſous ce Prince. Mais Nechao Roi d'Egypte allant faire la guerre à celui d'Aſſyrie, paſſa ſur les terres de Joſias avec une armée nombreuſe. Ce Prince qui ne pouvoit ſouffrir cette entrepriſe, prétendit s'y oppoſer; il alla au-devant du Roi d'Egypte dans la plaine de Magedo; il périt dans cette malheureuſe journée, & ſes ſujets le pleurerent comme leur pere, c'eſt-à-dire, comme les Rois devroient toujours chercher à ſe faire pleurer. Son regne qui fut de trente-un ans, parut auſſi court que celui de ſon pere avoit paru long. Auſſi-tôt que Joſias fut mort, ſon ſecond fils Joachaz qui eſt auſſi nommé Sellum & Jechonias, ſe fit élire Roi de Judée par une faction populaire, contre le droit d'Eliacim ſon aîné. Nechao qui depuis la mort de leur pere traitoit la Judée en ſouverain, étant venu à Jeruſalem, fit l'uſurpateur priſonnier, & établit ſur le trône Eliacim qu'il nomma Joakim; mais ce dernier ne ſe montra pas moins tyran que ſon frere; il rétablit l'idolâtrie & vexa ſes ſujets par toutes ſortes de cruautés. La deuxiéme année de ſon regne, il aſſocia ſon fils Jechonias, nommé auſſi Joachim. Cependant inquiet dans toute ſa conduite, il mécontenta Nabuchodonoſor qui vint à Jeruſalem la quatriéme année de Joakim, & le fit priſonnier; mais Nabuchodonoſor touché des baſſes ſoumiſſions que lui fit ce Prince, lui rendit la liberté. Il ne laiſſa pas néanmoins d'emmener les plus conſiderables de ſes ſujets: & c'eſt à cette tranſmigration du peuple que l'on fixe communément l'époque de la captivité de Babylone. Joakim manqua pour la ſeconde fois de reconnoiſſance pour le Roi de Babylone; mais ce Prince ſût punir le Roi de Juda de ſon infidelité: il vint à Jeruſalem, & dépoüilla Joakim de la royauté, ſans eſperance de retour; & ſon fils Jechonias ou Joachim fut mis par Nabuchodonoſor ſur le trône de Juda: mais ce Prince ſe repentant de ſa generoſité, revint au bout de trois mois, prit Jeruſalem par compoſition, emmena le nouveau Roi avec lui, & dès qu'il fut arrivé à Babylone, il le mit dans le fond d'une priſon. Mathanias à qui Nabuchodonoſor donna le nom de Sedecias, fut mis ſur le trône de Juda. En prenant la couronne, il oublia les malheurs dont ſa maiſon venoit d'être accablée pour ſes impietés: il continua dans la même idolâtrie, & par un excès d'ingratitude, il réſolut de faire la guerre au Roi de Babylone ſon bienfaicteur, malgré les avis ſalutaires de Jeremie, qui lui fit connoître le

funeste succès de son entreprise. Nabuchodonosor informé du dessein de Sedecias, le prévint & se rendit à Jerusalem avec une grande armée ; il en fit le siege & la prit à discrétion au bout de deux ans, la onziéme année du regne de Sedecias. Le Roi de Juda obligé de comparoître devant le Roi de Babylone, en essuya tous les reproches, qui étoient dûs à son ingratitude & à son infidelité. Nabuchodonosor fit égorger les enfans de Sedecias en presence de leur pere, & commanda qu'on lui creva les yeux à lui-même, & qu'on le conduisît à Babylone. Ainsi finit le royaume de Juda qui depuis sa separation d'avec celui d'Israël avoit duré trois cens quatre-vingt treize ans.

Toute cette histoire aussi interessante en elle-même, que par ses differentes révolutions, a été sagement & savamment décrite par le Docteur *Prideaux* dans son *Histoire de la Nation Judaïque & des peuples voisins.* Cet ouvrage qui étoit en Anglois, langue peu cultivée hors de la grande Bretagne, a été traduit en François. Il commence au regne d'Achaz Roi de Juda, & va jusqu'à la mort de Jesus-Christ. Il y a peu de livres qui méritent la juste réputation que s'est acquise celui-ci. Toutes les difficultés y sont dévelopées avec un savoir sagement menagé, & qui ne fait aucun tort à la clarté & à la netteté nécessaire dans les matietieres historiques.

Quoique le commencement des 70. ans de la captivité, soit contesté parmi les savans, on convient assez néanmoins qu'il faut le placer la quatriéme année du regne de Joakim. Enfin deux auteurs de goût & de caractere bien differens, ont écrit l'histoire des Prophetes, qui fait la partie la plus éclatante du cinquiéme âge. Le Pere *Pezron* n'en a donné qu'un essai qui ne comprend que les regnes d'Ozias & de Joathan Rois de Juda. M. *Fontaine* qui reprend son histoire de plus haut, l'a écrite avec assez d'étenduë. S'il n'a point l'éxactitude du P. *Pezron*, il n'en a pas non plus la secheresse. Son livre n'est pas moins propre à regler le cœur, qu'à former l'esprit. Les sages refléxions dont il est rempli le font toujours lire avec utilité. Il seroit avantageux que toute l'Histoire Sainte fût écrite avec autant d'onction & de lumieres. La *vie des Patriarches* du même auteur n'est pas de la même force.

SIXIÉME AGE.

LES livres d'Esdras, ceux des Maccabées, & l'histoire de Josephe sont presque les seuls auteurs que nous ayons pour le VI. âge du monde, qui comprend ce qui s'est passé depuis la destruction du premier temple par Nabuchodonosor jusqu'à Jesus-Christ.

Cet intervale n'est pas coupé par beaucoup de difficultés. La suite de l'histoire de Tobie (1), celle de Judith & d'Esther en font les parties les plus interessantes & les plus instructives. Celle de Judith sur-tout a été savamment discutée par le Pere de *Montfaucon*, qui croit néanmoins qu'elle est arrivée sous le regne de Manassés ; au lieu que le savant M. *Basnage* la place après le retour de la captivité.

La supputation des temps se trouve encore embarassée dans le milieu de cet intervale. Les livres des Maccabées renferment des difficultés dont on a peine à se tirer. L'on y trouve deux époques très-considerables, qui doivent en regler la chronolo-

---

(1) Tobie meurt peu avant la ruine de Ninive, dont il prédit l'entiere destruction : *& audivit Tobias antequam moreretur destructionem Ninives, quam in captivitate cœpit Nabuchodonosor.* Tob. XIV. 13.

gie. La premiere est l'Ere d'Alexandre, des Grecs, ou des Seleucides; car elle a eu tous ces noms: elle a même encore celui d'Epoque des Contracts, *Era contractuum*, parce qu'on obligea les Juifs à l'employer dans leurs contracts civils. Elle commence douze ans après la mort d'Alexandre, la CXVII. Olympiade, lorsque Seleucus s'empara de Babylone, de la Medie & de Suze. Elle sert donc pour les livres des Maccabées, mais avec cette difference, que dans le I. livre, l'Ere des Grecs commence au mois Nisan, ou de Mars; & dans le second elle commence au mois Tisri ou de Septembre. Ainsi dans le I. livre des Maccabées, l'an des Grecs commence six mois plutôt que dans le second. C'est ce que le P. *Petau* a savamment & ingenieusement expliqué au livre X. de sa Doctrine des Temps, chap. 45.

La deuxiéme époque est celle des Asmonéens qui commence l'an 170. de l'Ere des Grecs, lorsque Simon Maccabée rendit la liberté aux Juifs, qui étoient alors sous une domination étrangere. Cette époque sert donc aussi pour les livres des Maccabées.

Outre les antiquités de *Josephe* & son histoire de la guerre des Juifs, qui va jusqu'à la ruine entiere de Jerusalem par Tite & Vespasien, il faut lire encore l'histoire si curieuse des Seleucides donnée par M. *Vaillant*, & y joindre les chapitres 46. & 47. du livre X. de la Doctrine des Temps, avec les époques Syro-Macedoniennes du Cardinal *Noris*, & les Guerres de Syrie d'*Appian Alexandrin*.

Nabuchodonosor ayant, comme nous l'avons vû, executé sur Sedecias l'arrêt de de la justice divine, envoya Nabuzardan grand maître de sa milice pour achever de ruiner le temple, le palais du Roi, tous les édifices publics, & les fortifications de Jerusalem. La ville ne devint donc plus qu'un monceau de pierres. Jeremie qui avoit prédit cette désolation, & qui pendant le siege avoit conseillé aux habitans de se rendre à Nabuchodonosor, souffrit beaucoup de maux, jusqu'à la prison même de la part de ses compatriotes; mais il en fut délivré par Nabuzardan, & eut permission de demeurer dans son pays avec Godolias que le general Babylonien établit sur les Juifs qui restoient dans la Judée pour en labourer les terres. Tous les vaisseaux sacrés qui servoient au temple, furent emportés, & l'on ne sauva de ce pillage que le chandelier d'or, la table des pains de proposition, l'arche d'alliance & l'autel de l'encens, qui furent cachés dans quelque caverne.

Godolias ne joüit pas long-temps du gouvernement qui lui avoit été donné. Ismaël qui étoit du sang royal ne pouvant souffrir qu'il eût cet honneur, à son préjudice, le tua dans un festin que Godolias lui avoit donné, & aux Ambassadeurs du Roi des Ammonites. D'autres cruautés qu'il exerça l'obligerent à se retirer en Egypte, où il emmena beaucoup de Juifs: Jeremie & Baruch furent de ce nombre, pour lui avoir donné des avis salutaires, conformes à son devoir & à l'état où se trouvoit sa nation; il les traita même avec encore plus d'indignités, jusqu'à faire lapider le saint prophete Jeremie. Nabuchodonosor vint lui-même en Egypte pour punir ces fugitifs de leur nouvelle infidelité. Le Roi d'Egypte fut défait & tué; & les Juifs qui s'étoient réfugiés dans ses états furent, ou massacrés par l'ordre du victorieux, ou emmenés à Babylone. Après des prodiges de valeur & de conduite, Nabuchodonosor s'oublia lui-même jusqu'à se faire adorer comme un Dieu; & sa statuë devoit recevoir les mêmes

mes honneurs. Sidrac, Misach, & Abdenago, compagnons & amis de Daniel, ayant refusé de lui rendre ce culte impie, furent jettés dans une fournaise ardente, où les flammes les respecterent : ils y firent & chanterent cet admirable cantique que l'Eglise repete elle-même toutes les semaines. Nabuchodonosor frappé de ce miracle, ne pût s'empêcher d'en reconnoître l'auteur, en défendant, par un édit, public de blasphêmer le Dieu d'Israël. Une maladie extraordinaire qui lui affoiblissoit moins le corps que l'esprit, lui fit croire qu'il étoit transformé en bœuf : il fut sept ans dans ce déplorable état ; mais il sût le recevoir de la main de celui, qui purifie les hommes par ces sortes d'épreuves. Il reconnut par ce terrible châtiment la puissance & la bonté du vrai Dieu, qui l'avoit rétabli dans son royaume après cette punition. Il employa si bien les momens que Dieu lui accorda depuis son rétablissement, que plusieurs auteurs Ecclesiastiques ne doutent point de son salut, fondés sur ce que depuis sa penitence, l'Ecriture ne parle d'aucune faute qu'il ait commise.

Evilmerodac son fils lui succeda ; & l'une des premieres actions qu'il fit, en venant à la couronne, fut de tirer Jechonias de prison, & de le mettre au premier rang des princes de sa cour. Plein de sentimens d'humanité, il auroit soulagé les peines des Israëlites, s'il ne se fût pas corrompu, & si son regne eût duré plus long-temps ; mais au bout de deux ans, il fut tué par Neriglissor, qui ne pouvant monter sur le trône, vouloit du moins gouverner sous le nom & l'autorité de Laborossorchod, qui étoit encore trop jeune pour tenir par lui-même les rênes du gouvernement, ce qui dura 4. années. Toutes ces révolutions étoient fatales aux Israëlites ; quoique dispersés sur les terres du Roi de Babylone, on ne laissoit pas de les craindre comme un peuple inquiet, & qui ne cherchoit qu'une occasion favorable de se soustraire à l'esclavage d'une domination étrangere.

Cyrus néanmoins se frayoit, par ses conquêtes, le chemin à la Monarchie. Petit fils d'un Roi des Medes, il devint le protecteur de cette nation ; & Dieu qui avoit marqué long-temps auparavant son nom dans les Ecritures, l'avoit choisi pour être le liberateur de son peuple. Il vint donc devant Babylone, & l'ayant prise après trois ans de siege, il fit éprouver aux Babyloniens les mêmes cruautés qu'ils avoient exercées contre les Israëlites. Cyrus étant devenu possesseur de la couronne des Medes, renvoya en leur pays tous ces malheureux, qui ne montoient gueres qu'à cinquante mille hommes ; non que le nombre en fût diminué à ce point ; mais la plûpart accoutumés à une terre étrangere, oublierent entierement celle de leurs ancêtres, après laquelle ils soupiroient ardemment avant que d'avoir obtenu la permission d'y retourner. Ce fut la premiere année de Cyrus qu'arriva ce grand évenement 536. ans avant l'Ere chrétienne, & la 70. année de la captivité. Ce Prince leur permit encore de rebâtir, & la ville, & le temple de Jerusalem ; mais l'ouvrage n'ayant pû se finir pendant la vie de Cyrus, fut interrompu sous son fils Cambises par la jalousie des Samaritains. Ce peuple, que le veritable Israëlite a toujours traité d'heretique, n'ayant pû être admis à la participation de cet ouvrage, l'empêcha par de faux avis qu'il donna aux gouverneurs des provinces voisines. Quelques années après, c'est-à-dire, sous le regne de Darius, fils d'Hystaspe, Zorobabel ob-

tint les ordres neceſſaires pour continuer l'édifice du temple : Darius même voulut y contribuer, & l'ouvrage fut achevé en quatre ans.

Le gouvernement du peuple Juif changea depuis le retour de la captivité ; ſoit qu'ils ſe ſouvinſſent encore des maux qu'ils avoient ſoufferts ſous des Rois impies, ſoit que les Rois de Perſe aimaſſent mieux les voir établis en république qu'en monarchie, ils prirent après Zorobabel, les grands prêtres, ou les chefs de la religion pour les chefs de leur gouvernement : mais enfin ces mêmes chefs qui avoient goûté de l'autorité ſouveraine, voulurent, au préjudice du peuple, la convertir eux-mêmes en monarchie ; cela n'arriva que dans le déclin de la loi. Zorobabel gouverna donc en qualité de chef de la nation : on ne ſait pas néanmoins le temps précis auquel il mourut : mais Artaxerxès ſurnommé Longue-main permit encore aux Juifs qui étoient reſtés dans ſes états, de retourner à Jeruſalem, & leur donna pour conducteur Eſdras, l'un des principaux ſacrificateurs, très-bien inſtruit dans la loi de Moïſe. Il envoya même de riches preſens pour le temple, avec ordre aux gouverneurs des provinces voiſines de fournir non ſeulement tout ce qui ſeroit neceſſaire pour la ſplendeur du culte divin, mais même d'exempter les prêtres & les autres miniſtres de toutes les charges publiques. Artaxerxès revêtit encore Eſdras de l'autorité de punir ceux d'entre le peuple qui pecheroient contre Dieu & contre le Prince, ſoit de la peine de l'exil, ſoit même de celle de la mort. Eſdras vint donc en Judée avec environ 1800. Juifs ; mais dès qu'il y fut arrivé, il leur perſuada de renvoyer les femmes idolâtres qu'ils avoient épouſées contre la loi de Dieu, & travailla utilement à rétablir ſon culte.

Nehemias, de la famille ſacerdotale, obtint du même Artaxerxès, dont il étoit échanſon, la permiſſion de venir en Judée, & de rétablir les murailles de Jeruſalem. Ce fut la 20. année du regne de ce Prince ; & c'eſt là, ſelon les plus habiles interpretes, l'époque où l'on doit commencer à compter les ſoixante-dix ſemaines d'années que l'Ange Gabriel avoit revelées à Daniel, à la fin deſquelles le Meſſie devoit mourir. Elles ſont 490. ans ; & JeſusChriſt ayant été baptiſé au commencement de la ſoixante & dixiéme, fut crucifié la troiſiéme année ſuivante, ce qui verifia litteralement la prophetie, qu'au milieu de la derniere ſemaine l'hoſtie & le ſacrifice ancien devoient manquer ou prendre fin par l'oblation de celui dont ils étoient la figure. Matiere plus importante dans la Théologie que dans l'Hiſtoire, & ſur laquelle tous les auteurs, même les Catholiques ne ſont pas d'accord, chacun croyant avoir droit de ſuivre ſon ſentiment particulier dans une matiere obſcure & embarraſſée.

Nehemias ayant entierement rétabli les fortifications de Jeruſalem, en fit la dédicace par une fête des plus ſolemnelles, & depuis ſon arrivée, il gouverna les Juifs l'eſpace de douze ans, avec autant de ſageſſe que de pieté, n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit leur faire garder la fidelité qu'ils avoient promiſe à Dieu au commencement de ſon gouvernement. On prétend que ce fut dans ce temps-là qu'Eſdras ramaſſa les livres canoniques de l'ancien Teſtament, & les purgea des corruptions qui s'y étoient gliſſées par le laps des temps. On croit même que dans cette réviſion, il changea quelques noms de lieux, mettant les nouveaux qui étoient en uſage à la place

des anciens, qu'il ſubſtitua les mêmes caracteres Chaldéens auſquels les Juifs étoient accoutumés, & qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, à la place des anciens caracteres Hebreux, qui furent laiſſés aux Samaritains. Au bout de douze ans, Nehemias ſe rendit auprès d'Artaxerxès ; mais durant ſon abſence, les Juifs déchurent de la pieté qu'il leur avoit inſpirée ; ils violerent la loi dans les choſes les plus eſſentielles. A ſon retour en Judée il eut le zele de corriger ces abus, & le courage de punir les coupables. On ignore combien il vêquit après cetté réformation.

Les révolutions qui arriverent après Artaxerxès dans l'Empire des Perſes, donnerent lieu aux Juifs de s'affermir dans leur nouvel établiſſement. Occupés au dedans du ſoin de réparer tous les maux qu'y avoient cauſés la captivité, ils ne firent rien de conſiderable ; il n'y eut même de choſe digne d'être remarquée, que d'avoir reçû à Jeruſalem Alexandre le Grand, lorſqu'après avoir défait les armées de Darius Codomannus, qui fut le dernier Roi des Perſes, il voulut punir les Juifs du refus qu'ils avoient fait de lui fournir des vivres pendant le ſiege de Tyr, que ce conquerant avoit formé. Comme il venoit pour aſſieger Jeruſalem, le grand Prêtre Jaddus fut au-devant de lui, revêtu des ornemens pontificaux. Alexandre, devant lequel tout avoit plié juſques-là, ne pût s'empêcher d'adorer le nom de Dieu, écrit ſur la lame d'or que Jaddus portoit ſur le front. Il vint donc à Jeruſalem, & offrit lui-même des ſacrifices pour ſe rendre favorable le Dieu d'Iſraël. Il confirma les Juifs dans les anciens privileges qu'ils avoient reçûs des Rois de Perſe, & leur en accorda de nouveaux.

La nation Judaïque ne fut pas ſi tranquille ſous les Rois de Syrie & d'Egypte, ſucceſſeurs d'Alexandre, qu'elle l'avoit été ſous ce grand Prince. Tantôt perſecutée & conduite en eſclavage, tantôt traitée favorablement, elle crut ne pouvoir mieux faire pour ſon propre bien, que de cultiver d'abord l'amitié de Seleucus Nicanor. C'eſt à lui que commencent les livres des Maccabées, qui n'ont, comme nous l'avons dit, de difficulté eſſentielle que celle de la chronologie.

Le grand Prêtre Onias qui avoit ſuccedé à Jaddus, laiſſa le gouvernement à Simeon, ſurnommé le Juſte, dont l'Ecriture parle toujours avec éloge pour les ſoins qu'il ſe donna d'augmenter le culte du vrai Dieu. Son frere Eleazar fut mis en ſa place pendant la minorité d'Onias fils de Simeon. C'eſt au Pontife Eleazar, que s'adreſſa Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, pour faire traduire en Grec les Livres Sacrés de la loi des Juifs. Onias ayant atteint l'âge de gouverner par lui-même la ſouveraine ſacrificature, penſa cauſer la ruine des Juifs pour avoir diſcontinué de payer au Roi d'Egypte le tribut annuel de vingt talens. Simeon ſecond qui lui ſucceda s'oppoſa courageuſement à Ptolomée Philopator, qui vouloit entrer dans le Sanctuaire. Ce Prince indigné de ce refus, avoit réſolu de faire perir tout ce qu'il trouveroit de Juifs dans ſes Etats, mais il ne pût jamais venir à bout de ce deſſein, ſoit par timidité, ſoit pour ne pas trop affoiblir un Royaume, dont cette nation faiſoit alors une partie conſiderable. Onias III. qui vint enſuite, au lieu de ſe tenir neutre dans la guerre d'Antiochus Roi de Syrie & de Ptolomée Epiphane Roi d'Egypte, prit le parti de ce dernier, qui ayant été vaincu, entraîna par ſa chute celle du grand prêtre Onias, qui fut contraint de s'enfuir en Egypte avec un grand nombre de ſes

partisans. Il bâtit même, à ce qu'on croit, un temple dans la ville d'Heliopolis sur le modele de celui de Jerusalem; & ce temple a subsisté jusqu'au temps de Vespasien. Seleucus IV. qui monta sur le trône de Syrie après Antiochus fut moins heureux, & par consequent plus humain que son prédecesseur : il favorisa même les Juifs, & leur fournit un revenu annuel pour l'entretien des sacrifices. C'est en ce temps qu'arriverent les choses qui sont décrites dans le second livre des Maccabées. Simeon préfet du temple ayant donné avis à Seleucus des trésors qui étoient dans ce saint lieu, ce Prince qui les vouloit enlever, envoya Heliodore, qui fut foüetté si rigoureusement par deux Anges qui apparurent en forme de jeunes hommes, qu'il demeura comme mort, & qu'il fallut le rapporter dans une chaise. On eut recours au grand prêtre Onias qui offrit aussi-tôt un sacrifice à Dieu, par lequel il obtint la santé de celui qui avoit voulu profaner la maison du Seigneur. Les mêmes Anges qui l'avoient châtié si rudement lui apparurent, & lui dirent combien il étoit redevable au grand prêtre, & que par reconnoissance il eût à publier la grace qu'il avoit reçûë du Seigneur. Ce qu'il fit avec le zele qui auroit pû se trouver même dans un veritable Israëlite.

Le nom d'Antiochus Epiphanes qui vint après Seleucus son frere, est connu dans l'Ecriture Sainte par ses impietés & par les violences qu'il exerça contre la nation Judaïque. Il vendit au plus offrant la souveraine sacrificature. Ce Prince assiegea & prit Jerusalem qui s'étoit révoltée contre son autorité : outre quatre-vingt mille hommes qui furent tués dans ce siege; Antiochus fit encore quarante mille prisonniers, & vendit quarante mille esclaves, pilla les trésors du temple : laissa dans la ville des ministres de ses cruautés, & pour derniere profanation il fit placer sur l'autel du vrai Dieu la statuë de Jupiter Olympien. C'est sous ce tyran qu'arriva le martyre des sept freres surnommés Maccabées, dont l'Ecriture & Josephe font une peinture si touchante. Le grand prêtre Mathatias qui s'étoit retiré à Modin ville de la tribu de Juda, y conserva le peu qui restoit encore de religion parmi les Juifs. C'est le même qui voyant un Israëlite qui immoloit aux Démons, fut emporté du zele de Phineès, & le tua sur l'autel : après quoi il se retira dans les montagnes avec ses enfans. Dieu se servit de ce saint homme pour rétablir son culte presque aboli par le Roi Antiochus. C'est en ce temps que commence la principauté des Assamonéens, nom qui vient de l'ayeul de Mathatias appellé Assamonée. Elle dura environ 130. ans, jusqu'à Herode, & la souveraine sacrificature y fut presque toujours unie. Mathatias ayant donc été élû Prince des Juifs, mourut un an après, & son fils Judas Maccabée lui succeda.

Judas Maccabée étoit le héros qu'il falloit pour tirer les Juifs de l'état déplorable où ils gémissoient. Dieu fut son protecteur dans les batailles qu'il gagna sur les généraux d'Antiochus. Apollonius, gouverneur de Samarie, fut le premier qu'il défit & qu'il tua : Seron gouverneur de la basse Syrie eut le même sort; plusieurs villes se rendirent au victorieux. Enfin il entra dans Jerusalem. Au bruit de ces nouvelles, Antiochus se mit dans une étrange colere, & jura qu'il ne laisseroit pas pierre sur pierre dans Jerusalem : mais Dieu ne lui donna pas le temps d'exécuter cette funeste entreprise; il le frappa d'une playe horrible qui le fit mourir dans des douleurs

effroyables, aufquelles fes larmes & fes prieres ne purent apporter aucun adouciffement. Lyfias qui étoit fon parent, mit fur le trône de Syrie fon fils Antiochus furnommé Eupator; il n'étoit qu'en fa neuviéme année. Timothée & Gorgias qui commandoient en Judée pour le Roi de Syrie, ne difcontinuoient pas de tourmenter les Juifs : mais Judas Maccabée les attaqua, & les vainquit quoiqu'avec des forces très-inégales. Il affiegea la citadelle de Sion; Antiochus la vint fecourir avec une armée de cent dix mille hommes de pied & de vingt mille chevaux ; mais il fut contraint de s'accommoder avec Judas Maccabée, fur la nouvelle qu'il reçut que Philippe s'approchoit pour s'emparer du royaume de Syrie. Antiochus & Lyfias furent tués bien-tôt après; & Demétrius qui s'étoit fauvé de Rome, fe vit paifible poffeffeur de la Syrie, qu'Antiochus Epiphanes avoit ufurpée fur lui. Alcime voulut rendre Judas Maccabée fufpect à Démétrius ; mais il fût par fa valeur fe foutenir contre les attaques qui lui furent livrées : il défit même l'armée du Roi de Syrie, dont il tua trente-cinq mille hommes. Après cet heureux fuccès, la Judée joüit de quelque repos fous le gouvernement de ce généreux conducteur, qui fit alliance avec les Romains; qui reçurent honorablement l'ambaffade que le Prince des Juifs leur envoya. Enfin ce grand homme périt dans une des plus belles & des plus illuftres journées qui fe foit vûë, & où les Juifs ne furent vaincus que parce que Judas Maccabée mourut dans le plus brillant de l'action.

Jonathas fon frere fut élû Prince des Juifs : plein du même zele & animé de la même valeur que Judas Maccabée, il défit toujours avec dés forces inégales les troupes de Demetrius Roi de Syrie. Le Syrien crût beaucoup faire que d'écouter les propofitions de paix que lui fit faire Jonathas. Demetrius, qui par fes hauteurs avoit foulevé tous fes voifins contre lui, ne put empêcher l'ufurpation d'Alexandre Balas, fils d'Antiochus Epiphanes. Prétendant au royaume de Syrie du chef de fon pere, il fe faifit d'abord de Ptolemaïde. Ce jeune homme hardi & téméraire fe trouva, malheureufement pour Demetrius, appuyé de Ptolomée Roi d'Egypte, d'Attalus Roi de Pergame & du Roi de Cappadoce. Jonathas fut follicité d'embraffer le parti de Demetrius; mais par déliberation publique, il s'attacha aux interêts d'Alexandre, pour fe vanger des injures que Demetrius avoit faites à fa nation. L'année fuivante cet ennemi commun perdit dans une bataille & le royaume & la vie tout à la fois. Alexandre pour reconnoître le fervice qu'il avoit reçu de Jonathas, l'établit Vice-Roi des Provinces de la Judée qui étoient foumifes aux Syriens. Alexandre qui n'avoit plus d'ennemis étrangers à combattre, en trouva un dans fa propre conduite, qui donna lieu à Demetrius II. fils de celui qui avoit dépoüillé Alexandre, de l'attaquer auffi-tôt qu'il eut atteint l'âge de pouvoir commander. Ptolomée Philometor Roi d'Egypte vint en Syrie comme ami, & s'y maintint comme ennemi & comme ufurpateur. Il ne joüit pas long-temps de fa trahifon : la mort d'Alexandre Balas qui fuivit de près celle du Roi d'Egypte, laiffa Demetrius paifible poffeffeur du royaume. Il traita Jonathas avec honneur, & le renvoya dans la Judée avec confirmation de fa dignité ducale & pontificale ; il voulut même y ajoûter pour les Juifs l'immunité de toutes fortes de tributs. Les Juifs fe crurent engagés par ces diftinctions à fecourir Demetrius ; mais la profperité lui fit oublier ce qu'il devoit à la nation Ju-

daïque. L'ingratitude du Roi de Syrie fut punie par l'uſurpation d'Antiochus VI. fils d'Alexandre Balas. Tryphon qui avoit fait monter le jeune Antiochus ſur le trône, l'en fit auſſi deſcendre : & comme il appréhendoit le courage & la conduite de Jonathas, il trouva moyen de l'arrêter dans Ptolemaïde, où le Prince des Juifs s'étoit rendu ſur ſa parole avec une eſcorte de mille homme ſeulement.

Simon frere de Jonathas lui ſucceda dans le gouvernement des Juifs : il fit remettre à Tryphon l'argent qu'il demandoit pour délivrer Jonathas & ſes fils ; mais au lieu de les renvoyer, il fit tuer le pere & emmena les enfans en Syrie. Simon pour ſe vanger de cette infidelité, envoya des Ambaſſadeurs à Demetrius pour faire une alliance contre Tryphon. Demetrius lui accorda une entiere exemption de tributs pour toute la Judée. Par ce moyen les Juifs devinrent libres, eux qui avoient toujours été tributaires ou des Perſes, ou des Grecs depuis le retour de la captivité de Babylone. La priſe qu'il fit de la citadelle de Sion aſſura la tranquillité de Jeruſalem & de toute la Judée. Enfin ſon nom devint ſi célébre, que les Romains & les Lacedémoniens voulurent renouveller avec lui leur anciennes alliances. Antiochus Soter qui avoit reçû du ſecours du Prince des Juifs, en fut bien-tôt méconnoiſſant par les mauvais traitemens dont il prétendoit accabler le peuple ; mais les enfans de Simon, dignes de la vertu de leur pere, défirent les troupes du Roi de Syrie, qu'un peu de proſperité avoit rendu trop inſolent. Simon périt par la perfidie de ſon gendre Ptolomée. Le deſir de commander plus vif dans les ames baſſes que dans les grands courages, lui fit tuer en trahiſon ſon beau-pere & deux de ſes fils. Il vouloit faire le même traitement à Jean ſurnommé Hircan ; mais il découvrit & ſût éviter les mauvais deſſeins de ſon beaufrere.

Dès que Jean Hircan ſût la mort de Simon, il ſe rendit à Jeruſalem, où il fut revêtu des dignités de Prince des Juifs & de ſouverain pontife. Antiochus Soter qui avoit aſſiegé Jeruſalem, fit la paix avec Hircan : par-là, cette capitale fut délivrée d'un ſiege, qui commençoit à devenir fâcheux par ſa longueur. Ces deux Princes firent la guerre aux Parthes ; mais Hircan voyant le peu de ſuccès de ces entrepriſes, ramena ſes troupes en Judée, & pour ſoutenir la liberté de ſa nation, il renouvella les anciennes alliances avec le peuple Romain. Il fut encore aidé dans cette généreuſe entrepriſe par les troubles continuels dont la Syrie fut agitée : c'eſt ce qui occaſionna la priſe de Samarie & de beaucoup d'autres villes. Enfin il ſût par ſes victoires ſe procurer la paix & la tranquillité dont il joüit juſqu'à la fin de ſon adminiſtration qui fut de trente & un an.

Hircan laiſſa cinq fils. Ariſtobule qui lui ſucceda, peu ſatisfait de la qualité de Prince ou de Duc, eut la vanité de prendre celle de Roi ; & pour ſe maintenir ſûrement ſur le trône, il fit ce qui ne convient qu'à des tyrans. Ses quatre freres, ſa mere même furent arrêtés ; & après avoir fait poignarder celui de ſes freres qui ſe nommoit Antigone ; il fit périr de faim ſa propre mere, qu'il tenoit enfermée avec beaucoup de rigueur. Dieu le punit de toutes ſes horreurs par un vomiſſement de ſang qui l'emporta la premiere année de ſon regne. Janneus qui prit le nom d'Alexandre, ne ſortit des chaînes, où le tenoit ſon frere Ariſtobule que pour monter ſur le trône : la même jalouſie du gouvernement le porta à faire mourir un de ſes

freres qui lui étoit devenu suspect. Ses cruautés s'étendirent sur le reste de ses sujets, & jamais Prince barbare ne les porta plus loin : cependant sa mort arrivée après vingt-sept ans de regne fut paisible & naturelle; ce qui est étonnant, est que les Pharisiens hypocrites de profession, representerent au peuple les grandes actions de ce Prince, dirent qu'ils avoient perdu en lui un très-bon Roi : & ce qui surprendroit, si on ne connoissoit pas l'esprit changeant des peuples, ils en eurent tant de regret, qu'on lui fit des funerailles plus superbes qu'à nul autre de ses prédecesseurs; tout cela, parce que la Reine sa veuve avoit promis à ces hypocrites, après la mort du Roi, de se servir de leurs conseils & de leurs avis dans la conduite des affaires.

Alexandra fut donc établie Regente du Royaume de Judée. Hircan l'aîné de ses enfans, fut élevé à la grande Sacrificature; & le plus jeune, nommé Aristobule, qui avoit le talent de gouverner, fut destiné pour le trône : il s'en saisit même pendant la maladie de sa mere Alexandra. Hircan chercha dans les Provinces voisines des Alliés ou des Protecteurs, pour soutenir le droit que sa qualité d'aîné lui donnoit à la Couronne : il fut battu par son frere Aristobule, qui fut défait à son tour par les troupes d'Aretas Roi des Arabes; mais il se soutint pendant quelque temps par l'alliance des Romains. Enfin Pompée victorieux de plusieurs Nations, vint à Jerusalem pour accommoder les affaires de la Judée. Ce qu'il crut faire de plus sage, fut d'envoyer à Rome Aristobule & ses deux fils, Alexandre & Antigone; de maintenir Hircan dans la Sacrificature, & de rendre la Judée tributaire. Alexandre s'échapa de Rome, revint en Judée, où il troubla Hircan; mais il fut bien-tôt défait par les Romains. Aristobule trouva lui-même le moyen de s'évader, & de retourner dans ses Etats; il fut encore vaincu, & pris par les Romains, qui le renvoyerent à Rome, où il fut mis en prison : il en fut cependant tiré par Cesar, mais il ne joüit pas long-temps de sa liberté : le parti de Pompée le fit empoisonner, & Scipion fit couper la tête dans Antioche à son fils Alexandre, sous prétexte de ses révoltes continuelles contre les Romains.

Cesar se trouvant maître de la Republique Romaine, établit Procureur, c'est-à-dire, Gouverneur de la Judée, Antipater Iduméen d'origine, & pere d'Herode. Antipater profitant de sa faveur & de la foiblesse d'Hircan, donna le commandement de Jerusalem & de la region voisine à son fils aîné Phaselus, & celui de la Galilée à Herode son cadet, âgé pour lors de vingt-cinq ans : ce dernier eut ensuite le gouvernement de la Celesyrie. Traversé par Antigone, qui étoit entré en Judée avec une armée de Parthes; Herode vint à Rome implorer le secours d'Antoine, qui le fit créer Roi des Juifs par le Senat. Il retourna ensuite en Judée, assiegea & prit Antigone dans Jerusalem, à qui l'on fit perdre la tête. En lui finit la principauté des Assamonéens, qui avoit duré cent vingtsix ans selon Josephe.

Herode, par cette mort, se vit paisible possesseur de la couronne des Juifs; & quoiqu'il eût suivi le parti d'Antoine, il ne laissa pas d'être maintenu par Auguste quand il revint à Jerusalem. Il exerça dans sa propre maison des cruautés qui succederent les unes aux autres : elles se répandirent sur le reste du peuple; il fit périr avec la race des Assamonéens tous ceux qui avoient quelque autorité dans la Nation :

ses enfans même ne furent point à l'abri de ses inhumanités; il les fit mourir, sinon comme ennemis, au moins comme gens qui pouvoient le devenir. Il faut avoüer cependant qu'il eut quelques sentimens de compassion pour le peuple qui se vit affligé d'une cruelle peste. Il fit fondre sa vaissele d'argent, & sacrifia tout ce qu'il avoit de précieux pour soulager les pauvres. Et ce qui devroit prévenir en sa faveur, s'il n'y avoit pas des faits trop marqués contre lui, est qu'il gagna l'amitié d'Auguste, au point que ce grand Prince, le plus délicat qu'ait eu l'antiquité pour le discernement, le regardoit comme un de ses confidens. Mais pour mettre le comble à ses crimes, il crut enveloper le Sauveur du monde, qui étoit né sous son regne, dans le massacre qu'il fit de tous les enfans qui étoient encore au berceau. Il périt lui-même par une de ces funestes maladies, qui ne sont pour les impies que la punition de leurs méchancetés, & pour les fideles que la derniere & la plus sensible de toutes les épreuves. Il mourut donc d'une maladie pédiculaire la soixante & onziéme année de sa vie ; la trente-septiéme après avoir été declaré Roi des Juifs par les Romains, & la trente-quatriéme après la mort d'Antigone.

HISTOIRE DE LA NATION JUDAIQUE.

AVANT que de passer à l'Histoire Sainte, renfermée dans les livres du nouveau Testament, je crois qu'il seroit necessaire de continuer l'Histoire de la nation Judaïque. Dispersée aujourd'hui dans tous les Etats du monde, elle ne laisse pas de faire un corps separé, qui a toujours pour les ceremonies saintes ses loix & ses usages particuliers, peu differens de ceux qu'ils avoient autrefois.

Saint Augustin regardoit la Nation Judaïque, telle qu'elle étoit de son temps, comme une preuve de la Religion Chrétienne, parce qu'étant nos ennemis, ils ne laissoient pas de produire eux-mêmes, & de certifier aux Gentils la verité des Livres & l'autenticité des propheties, qui se sont trouvées accomplies par la venuë du Messie, & par l'établissement de la Religion Chrétienne : & c'est par-là que ce grand Docteur remarquoit que l'obstination des Juifs entroit dans les desseins de la Divinité. Ainsi leur histoire ne laisse pas d'être utile quand elle est liée avec celle de l'Eglise, dont elle fait souvent partie, soit par les disputes que leurs Docteurs ont euës avec nos Théologiens, soit par les mouvemens que leurs faux Messies ont quelquefois excitez dans l'Eglise, & dans quelques Royaumes.

Nous avons plusieurs Histoires de cette Nation. *David Ganz*, Auteur Juif, dont la Chronologie a été traduite en Latin par *Henri Vorstius*, s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 1592. Les Juifs en ont donné vers la fin du dernier siecle une édition nouvelle fort augmentée, qui néanmoins ne sauroit être d'usage que pour ceux qui entendent leur langue. *Georges Gentius* & *Abraham Coster* ont fait aussi une Histoire de cette Nation, depuis la ruine du Temple par Tite & Vespasien, jusqu'à ces derniers temps : mais rien n'est comparable à celle qu'à publiée M. *Jacques Basnage*, le plus grand homme qu'il y ait eu depuis long-temps parmi les Reformés. Sa *Continuation de l'Histoire de Josephe* parut pour la premiere fois en 1707. & fut applaudie de tous les Savans. L'étenduë & la profondeur du savoir ne préjudicient en rien à l'exactitude, ni à la clarté de l'Auteur. Il suit les Juifs, non seulement dans tous les pays

pays où la providence les a disperſés, mais il a ſoin encore de faire connoître leurs dogmes & les changemens que les conjonctures des temps, ou les loix des Princes les ont obligés d'apporter à leurs cérémonies & à leur diſcipline. Cet ouvrage plût ſi fort à M. *Dupin*, qu'il ſe chargea de le réimprimer à Paris. Il s'en accommoda comme de ſon propre bien; il le refondit à ſa maniere; il y changea, & y retrancha; il y ajoûta même des choſes qui convenoient moins au deſſein du premier auteur, qu'aux vûës & à l'érudition Judaïque de M. *Dupin* qui étoit fort médiocre. M. *Baſnage* ſe plaignit par un ouvrage imprimé, de ce qu'on enlevoit ſans aucun aveu la gloire d'un auteur, non pas tant en ſupprimant ſon nom, qu'en le chargeant de fautes groſſieres, dont il ſeroit toujours reſponſable envers le public, parce qu'on n'ignoroit pas dans le monde que c'étoit à lui qu'on devoit une hiſtoire auſſi utile & auſſi curieuſe, quoiqu'elle fût anonime dans l'édition de Paris. Enfin ce ſavant homme a publié lui-même ſon ouvrage avec de nouvelles augmentations. Il falloit une érudition auſſi étenduë & auſſi variée que la ſienne, pour traiter avec tant de ſolidité & d'agrément une matiere ſi ſtérile & ſi peu connuë.

Histoire du nouveau Testament.

Qu'on ne s'imagine pas que pour apprendre l'hiſtoire du nouveau Teſtament, il ſuffiſe de lire le texte de l'Evangile. Il faut, comme dans les autres hiſtoires, quelques remarques préliminaires. On devroit commencer par les deux cartes de Meſſieurs *Sanſon*, où ſont marqués les voyages de Jeſus-Chriſt & de la plûpart des Apôtres. Après quoi, il n'y a rien de plus utile qu'une hiſtoire abregée de la vie de Jeſus-Chriſt. Il s'en eſt fait beaucoup, mais plus ou moins eſtimées ſelon le caractere & le merite de leurs auteurs. Je ne ſai ſi on devroit s'en rapporter à celle de M. l'abbé de *S. Real*. Il me ſemble qu'un homme qui écrivoit l'hiſtoriette de *Dom Carlos* & les *Memoires de Madame Mazarin*, étoit plus propre à *romancer* la vie de Jeſus-Chriſt, qu'à lui donner cet air de ſimplicité, compagne inſeparable de la verité. Il y en a deux autres qui ont eu une grande réputation; celle du P. *Montreüil* eſt fort étenduë, & pourroit tenir lieu d'une concorde des Evangiles. Elle eſt exacte & judicieuſe; mais comme le ſtile en avoit extremement vieilli, & la rendoit même de peu d'uſage, le P. *Brignon* Jeſuite, auquel on eſt redevable du renouvellement d'un grand nombre d'autres bons livres, s'eſt chargé de la revêtir d'expreſſions plus châtiées & plus convenables.

La ſeconde qui eſt de M. *Le Tourneux* eſt plus courte & d'un ſtile ſage & plein d'onction. Mais dès qu'on veut diſcuter, ces premieres lectures doivent être ſoûtenuës par des Concordes ou des Hiſtoires évangeliques; c'eſt le vrai moyen d'appercevoir & de réſoudre les plus grandes difficultés. Celle qu'on attribuë à M. *Arnauld* a toujours été & eſt encore aujourd'hui regardée comme une des mieux digerées & des plus juſtes. Le P. *Amelotte* qui l'a ſuivi de près, n'eſt pas ſi eſtimé & ne répand point autant de lumieres. Le P. *Lami* s'eſt diſtingué par des ſingularités qui n'ont fait aucun tort à la réputation qu'il a toujours eûë de veritable homme de lettres: & quoiqu'on n'ait pas voulu ſouffrir qu'il en donnât toutes les preuves, ſa conduite au moins a-t-elle témoigné qu'il a examiné cette hiſtoire, ſans les préjugés qu'on y apporte ordinairement. L'Hiſtoire évangelique du P. *Pezron* eſt conſiderable par

l'alliance que ce ſavant homme y a faite de l'Hiſtoire Sainte avec la prophane. M. *Toynart* après un travail de trente années, a crû trouver de nouvelles routes : mais je ne ſai ſi le renverſement qu'il met dans le texte des Evangiles, ſera du goût de tout le monde. Nous paſſons une infinité d'ouvrages de même caractere, & nous croyons qu'on doit être content de ceux que nous venons d'indiquer, ou qui ſe trouvent marqué dans notre Catalogue.

Mais il y a un préjugé dont il ne paroît point qu'on ſoit aſſez revenu. On s'imagine que ce qu'on appelle faux Evangile ne ſauroit ſervir à l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt. La plûpart de ceux qui portent ce nom ne le tirent point de la fauſſeté de leur hiſtoire, mais de la fauſſeté de leurs dogmes ; ou par ce qu'ils n'ont pas été mis dans le Canon des Ecritures. On a donc crû que n'ayant point été adoptés par l'Egliſe, ils ne contenoient rien de veritable. C'eſt une erreur contraire à l'antiquité qui n'a point heſité de ſe ſervir de quelques-uns de ces Evangiles par rapport aux faits qui y ſont contenus. On en trouve des fragmens dans les deux Saints *Clement* de Rome & d'Alexandrie, & même dans Origenes. Les (1) Evangiles des Egyptiens, des Nazaréens & des Hébreux ont été reſpectés par les anciens ; & quelques modernes même ont crû que c'eſt de ce dernier Evangile que l'on a tiré l'hiſtoire de la femme adultere, qui manque dans les plus anciens manuſcrits de ſaint Jean.

La conduite que les premiers écrivains ont tenuë en cela eſt conforme à l'Evangile même, qui déclare qu'outre les actions rapportées dans les quatre volumes que nous en avons, Jeſus-Chriſt en a fait encore une infinité d'autres qui pourroient être la matiere d'un grand nombre de livres. C'eſt par-là, ſans doute, que nous avons ſû pluſieurs paroles de Jeſus-Chriſt conſervées par les premiers Peres, & qui ne ſe trouvent point dans le texte des Evangiles.

Ainſi un auteur ſage & judicieux ne fera point difficulté de ſe ſervir pour l'hiſtoire, du texte de ces Evangiles, dès que par un ſevere examen, il aura reconnu qu'ils ſont anciens dans l'Egliſe, & qu'ils n'ont pas été fabriqués par les heretiques des premiers temps ; car non ſeulement ils en ont fait eux mêmes, mais on a voulu auſſi leur en attribuer après coup. Il n'eſt pas juſqu'aux infideles qu'on accuſe d'en avoir quelques-uns, pour oppoſer à ceux que nous avons entre les mains. Mais les uns & les autres peuvent être de quelque uſage, ſoit pour l'hiſtoire, ſoit pour convaincre le mécréant des points qu'il voudroit conteſter. Pourroit-on rejetter les faits les plus éclatans & les plus déciſifs de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, dès qu'on voit qu'ils ſont avoüés par nos propres ennemis.

La même raiſon ſe doit étendre aux hiſtoires de Jeſus-Chriſt qui ont été faites par les Juifs. Le *Toldos Jeſu* (2) qui eſt une vie de Jeſus-Chriſt que les Juifs ont publiée, avouë les miracles faits par le Sauveur du monde. En faut-il davantage pour autoriſer ceux qui ſont rapportés par les Evangeliſtes ? Il eſt inutile d'examiner par quels moyens & dans quelles vûës les Juifs (3) prétendent que Jeſus-Chriſt a fait les miracles étonnans qu'ils en rapportent eux-mêmes. Eſt-ce par art magique ? Eſt-ce par la ver-

(1) Vide Albert. Fabricium in Codice apocripho Nov. Teſtam. pag. 156. & 157.
(2) Toldos Jeſchu tomo II. libri Chriſtoph. Wagenſeilii cui titulus, *Tela ignea ſatanæ* 4.
(3) Hiſtoria Jeſchuæ Nazareni in 8. Lugduni Batavorum 1705.

tu du nom ineffable de la Divinité, dont il avoit eu l'adresse de voler la prononciation dans le Saint des Saints ? C'est ce qui nous importe peu. Il a fait des miracles, & cela nous suffit pour montrer que de l'aveu même de nos ennemis, ce n'étoit pas un homme ordinaire. C'est une des preuves qu'en employe un savant (1) Prélat de notre siecle.

L'histoire des Apôtres a été écrite plusieurs fois, mais toujours sur la foi de saint Luc, qui a servi de fondement au Pere *De Montreüil*, à *Cappel* & à *Pearson*; car je ne parle point de l'histoire Apostolique d'*Abdias*. Quoiqu'elle ne soit pas fausse en tout ce qu'elle contient, elle ne laisse pas au moins d'être fort incertaine. Le peu de monumens que nous avons sur tout ce qu'ils ont fait dans le temps de leur prédication, prouve qu'il est difficile d'avoir une regle sûre, pour discerner la verité des faits qu'on y rapporte.

Mais je me crois obligé de dire ici que pour les discussions historiques du nouveau Testament, nous n'avons rien de plus exact que les deux premiers volumes de l'histoire Ecclesiastique de M. *De Tillemont*. Quoique l'ouvrage soit quelquefois ennuyeux, c'est beaucoup que l'on puisse compter sur son exactitude qu'il a souvent poussée jusqu'au scrupule.

SUITE DU CHAPITRE IX.

Des Peuples qui ont eu des Guerres avec le Peuple Juif.

NOus avons coulé fort legerement sur la plupart des petits peuples qui ont eu tant de differends avec les Israëlites dès leur premier établissement dans la Palestine : il est bon cependant de connoître quelle étoit leur origine & leur force.

PHILISTINS.

LES Philistins viennent d'une colonie d'Egyptiens, qui sortoit de Phetrusim dont il est parlé au Chapitre X. de la Genese. Ou fugitifs de l'Egypte leur premiere habitation, ou transportés même par leurs premiers Rois, qui vouloient faire occuper par des Egyptiens naturels, les côtes de la mer d'où l'on pouvoit les incommoder, ils se saisirent du pays qui étoit entre les Egyptiens & les Pheniciens, gens redoutables sur la mer, contre lesquels cette peuplade servoit de barriere. Et comme les Philistins étoient belliqueux ils pouvoient aisément se faire respecter de Pheniciens, qui trouvoient plus d'avantages dans le commerce que dans les armes. Peut-être même sortent-ils d'une colonie de ces Cappadociens nommés Caphtorim dans les saintes lettres, qui venoient originairement des Egyptiens. C'est le sentiment de plusieurs savans, mais cela revient toujours au même. Quoiqu'il en soit les Philistins, pour fortifier encore plus l'Egypte leur ancienne patrie, en se fortifiant eux-mêmes, bâtirent cinq villes; savoir : Get, Accaron, Azot, Ascalon & Gaza. Elles étoient placées le long de la mer dans une situation avantageuse, mais difficile. C'étoit de là qu'ils faisoient des courses sur les peuples voisins, à l'exception néanmoins de l'Egypte. Il n'étoit pas facile d'user de represailles à leur égard, parce qu'ils manquoient d'eau

(1) Huet. Demonstrat. Evangelic. propositione IX. c. 39.

douce, neceſſaire pour les grandes marches; auſſi la prudence de Moïſe fut d'éviter ce pays pour faire entrer Iſraël dans la Paleſtine. Il n'y avoit qu'à perdre avec ce peuple; ainſi le parti le plus ſage étoit de les laiſſer morfondre dans la tranquillité: mais ces peuples inquiets & inſolens n'y reſterent qu'autant que leur ſûreté le demandoit. Ils perſecuterent Iſraël dès qu'ils furent en état de lui tenir tête: & comme ils étoient de race Egyptienne, les Juifs n'eurent pas de plus dangereux ennemis, ſur tout dans les derniers temps du gouvernement des Juges. Les Iſraëlites furent vaincus dans pluſieurs batailles; l'Arche d'alliance tomba dans les mains des infideles: mais Dieu ſût les punir de leur curioſité criminelle par des prodiges qui devoient les ſurprendre, & par des infirmités qui les accablerent & les obligerent enfin de renvoyer l'Arche. La paix ſe fit entre les deux peuples.

Elle fut imprudemment rompuë par Saül; après quelques batailles dont le ſuccès ne fut pas toujours déciſif, Dieu fit ſentir à ces infideles qu'il protegeoit ſon peuple par la victoire ineſperée qu'il fit remporter à David ſur Goliath, le plus terrible & le plus redoutable de leurs Officiers. Mais Saül périt dans une nouvelle action. David fut plus heureux: cependant ni lui ni ſes ſucceſſeurs ne purent jamais faire la conquête de ce petit pays, qui n'occupoit pas trois ou quatre lieuës de l'argeur ſur quinze ou environ de longueur.

CANANE'ENS.

LES Cananéens n'eurent pas un ſort auſſi heureux que les Philiſtins. Ils deſcendoient de Canaan fils de Cham. Quoique la Phenicie parut être moins dans leur partage que dans celui de Sem, ils ne laiſſerent pas de l'occuper. Ces peuples diviſés en pluſieurs branches ſont connus ſous le nom de Sidoniens, d'Ethéens, de Jebuſéens, d'Amorrhéens, de Gergeſéens, (1) & de quelques autres moins conſiderables. Le pays qu'ils occupoient depuis Sidon au nord de la Phenicie juſqu'à la mer morte au midi de la Paleſtine, étoit fertile & abondant; & il paroît que dans la promeſſe que Dieu fit à Abraham de donner ce pays à ſa poſterité, ce fut plutôt la reſtitution d'un ancien domaine, qu'une conquête nouvelle. Dieu avoit ordonné la deſtruction entiere de ce peuple; mais les Iſraëlites n'en purent jamais venir entierement à bout: il s'en échapa quelques-uns qui ſont reſtés maîtres des villes de Sidon & de Tyr, qui ſe fortifierent moins par des conquêtes que par l'étenduë de leur commerce. Néanmoins ils furent toujours regardés comme des trompeurs & des gens de mauvaiſe foi, qualités peu convenables à des commerçans, dont le principe doit être la droiture & l'équité. (2)

AMMONITES ET MOABITES.

L'ORIGINE des Ammonites & des Moabites eſt plus connuë; ils habitoient au Sud-Eſt de la Paleſtine. On ſait qu'ils ſortent de Loth & de ſes deux filles. Dieu les combla de benedictions temporelles, il accorda même des Prophetes aux Ammonites; & pour punir les Iſraëlites il les ſoumit quelquefois à ces deux Nations; mais elles n'ont figuré que dans les premiers temps de la Nation Judaïque. Elles furent abbatuës

(1) Geneſ. c. X. (2) Chanaan in manu ejus ſtatera doloſa. *Oſeæ XII.* 7.

mais non pas annéanties. Dieu sans doute les voulut conserver, comme le fleau dont il avoit dessein de punir les Israëlites, lorsqu'ils s'abandonnoient aux crimes qui leurs étoient ordinaires.

AMALECITES ET IDUME'ENS.

Les Amalecites & les Iduméens qui venoient d'Esaü, ont toujours conservé contre la posterité de Jacob, c'est-à-dire, contre tout Israël, cette aigreur qui avoit regné entre les deux auteurs de leurs familles. Ils étoient au midi de la Palestine dans un pays difficile & montueux; mais ce qui fait voir ou le peu de courage des Israëlites, ou leur peu de force, est de n'avoir pas détruit ces deux Nations qui étoient leurs ennemies par principe & par interêt.

PENTAPOLE.

Les peuples de la Pentapole qui étoient au midi de la Palestine sur les frontieres de l'Arabie, ne subsisterent pas si long-temps. Ce pays étoit composé de cinq villes; savoir, Sodome, Gomorre, Adamé, Seboïm & Segor. Selon l'usage de ces premiers temps, elles avoient toutes des Rois, qui ne vaudroient pas sans doute pour la puissance & l'étenduë des domaines, un bon Gentil-homme d'aujourd'hui: mais ce titre se donnoit moins à l'autorité, qu'à la qualité de chef de famille. Leur pays étoit abondant; toute la terre y étoit pleine de souffre & de bitume: ainsi le temperamment des peuples suivoit la qualité toujours ardente & enflammée du terroir. Leurs desirs ne se bornerent pas aux plaisirs ordinaires des gens riches & aisés; ils voulurent les porter au-delà des bornes: Dieu les en punit en les faisant périr avec le terrain qu'ils occupoient; & ç'a depuis été un lac connu sous le nom de mer morte.

MADIANITES.

Les Madianites formoient un peuple nombreux dans l'Arabie: ils venoient, aussi-bien que les Israëlites, d'Abraham, qui avoit eu Madian & d'autres enfans de Cethura, que le Saint Patriarche avoit épousée depuis la mort de Sara. Ils étoient donc regardés comme les freres des Israëlites, jusques-là que Moïse ne fit pas difficulté de prendre une femme de cette Nation; & lorsque Dieu voulut punir son peuple, il le soûmit aussi sous la domination des Madianites, chose qui auroit dû être sensible aux Juifs, de se voir soûmis & domptés par leurs cadets. Mais ce peuple, dont il est quelquefois parlé dans les Ecritures, fut entierement aboli par Holoferne Général des troupes de Nabuchodonosor Roi d'Assyrie.

PALMIRE ET SAMARIE.

Palmire ville celebre dans la Syrie superieure, peu éloignée de l'Euphrate pourroit ici figurer en qualité de peuple ancien, si elle s'étoit donné dans les premiers temps le même mouvement, qu'elle s'est donnée sous l'Empereur Aurelien, lorsqu'elle fut gouvernée par Odenat & la Reine Zenobie son épouse. Si cette ville ne doit pas sa fondation à Salomon, elle lui doit au moins son rétablissement. Située

au milieu d'un desert qui faisoit sa principale force, elle servoit de boulevart aux Juifs contre les premiers Assyriens, de la maniere à peu près qu'elle servit de rempart aux Romains contre les Parthes leurs plus cruels ennemis. Nous remettons au regne d'Aurelien à dire ce qu'on en doit raisonnablement savoir.

Les Samaritains ont fait plus de figure dans les anciens temps. Le royaume d'Israël ayant été détruit par les Assyriens, ils crûrent ne devoir pas faire un desert d'une province fertile, capable de leur frayer le chemin à d'autres conquêtes, comme ils le firent peu de temps après, en soumettant le reste de la Phenicie. Ils y envoyerent donc une colonie de Cuthéens. C'étoient des peuples de la Perse. Ces nouveaux habitans qui étoient de cinq Nations differentes, avoient chacun un Dieu particulier qu'ils porterent avec eux dans leur nouvelle habitation. Mais la Divinité les affligea d'une peste contre laquelle ils ne trouverent aucun remede. Ils crurent cependant qu'ils pourroient s'en délivrer, en adorant le vrai Dieu. Ils députerent aussitôt vers le Roi d'Assyrie pour le prier de leur envoyer des Sacrificateurs Hébreux, qui les pussent instruire dans la veritable Religion. A peine eurent-ils pratiqué la Loi de Moïse, que la peste cessa. Ils ne laisserent pas néanmoins de conserver toujours leurs anciens cultes, dont ils faisoient un mélange avec le veritable. Ambitieux d'avoir un Temple, ils en bâtirent un à l'exemple de Jerusalem. Ils furent toujours ennemis des Juifs & par interêt de Nation & par principe de Religion. Mais quand les Juifs eurent gagné la superiorité, ils leur firent bien sentir qu'on n'attaque pas impunément des gens zelés pour la gloire de Dieu. Jean Hircan détruisit leur Temple, & ce qui doit le plus étonner, c'est que ce peuple, malgré les vicissitudes arrivées dans l'Orient depuis plus de deux mille cinq cens ans qu'ils sont établis, ne laisse pas de subsister; & ils ont conservé le Loi de Moïse dans l'écriture originale; & l'on prétend par-là qu'elle s'y trouve avec plus de pureté.

Ce que nous avons dit de ces peuples pourroit suffire à ceux qui ne sont point appellés à de grandes études. Mais ceux qui veulent de la discussion, n'auront qu'à consulter la Géographie Sacrée du celebre M. *Bochart*: il y en aura beaucoup plus qu'il ne faut pour remplir leur curiosité, ou même ce qu'en écrit succinctement *Gramaye* dans son histoire latine des peuples de l'Asie. M. *Basnage* a expliqué ce qui regarde les Samaritains dans sa belle histoire des Juifs, comme nous l'avons déja marqué.

CHAPITRE DIXIE'ME.

De l'Histoire d'Egypte.

SI les pays changeoient comme les hommes, il nous seroit impossible de rien connoître de l'ancienne Egypte, à cause du peu d'Historiens que nous avons de cette nation, autrefois si sage & si policée: mais il en reste encore assez de monumens, pour faire connoître l'idée que ces peuples avoient du grand & du sublime dans les arts. Les fragmens de leur histoire suffisent pour nous

oms des Stations des Israelites dans le Desert

1. Ramessés.
2. Socoth.
3. Etham.
4. Phihahiroth.
5. Maara.
6. Elim.
7. Mer rouge.
8. Desert de Sin.
9. Daphca.
10. Alus.
11. Raphidim.
12. Sinai.
13. Sepulcres de Concupiscence
14. Haseroth.
15. Rethma.
16. Remmon Phares.
17. Lebna.
18. Ressa.
19. Céélata.
20. Mont Sepher.
21. Arada.
22. Maceloth.
23. Thahath.
24. Tharé.
25. Methca.
26. Hassemon.
27. Maseroth.
28. Benejacan.
29. Gadgad.
30. Jethebatha.
31. Hebrona.
32. Asiongaber.
33. Cades.
34. Mont de Hor.
35. Salmona.
36. Phunon.
37. Oboth.
38. Ié Abarim.
39. Dibon Gad.
40. Helmon deblataim.

apprendre non-seulement l'équité de leur gouvernement, mais encore l'attention qu'avoit chaque particulier à ne se jamais départir des loix de l'état. J'estime beaucoup plus ces leçons qui vont à regler le cœur, que ces disputes si obscures sur le nombre des Dynasties & des Rois qui ont regné en Egypte, ou sur le nom de leurs premiers souverains. Je profite bien moins à savoir si *Menès* & *Mezraïm* sont une même personne, ou deux Rois differens, qu'à bien comprendre, comme nous le marquent nos auteurs, que la principale vertu de ces peuples a été la reconnoissance : que la gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables, les bienfaits étant le lien de la concorde publique & particuliere. Ils (1) ont porté cette reconnoissance jusques sur les morts, envers lesquels elle étoit immortelle, par le soin qu'ils avoient d'en conserver les restes. Les enfans qui voyoient les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnuës, & par-là ils étoient excités à respecter & à suivre les loix qu'ils leur avoient laissées.

La plûpart des monumens qui font admirer aujourd'hui le genie inventif & la grandeur des Egyptiens, devroient faire trouver de l'utilité dans les descriptions que nous avons de l'Egypte. Quoique celle qui est inserée dans l'Afrique de *Dappers*, ne soit travaillée que sur les mémoires des Voyageurs & des Historiens, elle ne laisse pas de renfermer beaucoup de choses très-utiles, parce que l'auteur avoit exactement recueilli. On pourroit y joindre le VIII. livre de *Leon Africain*, qui traite de l'Egypte, avec les deux voyages du P. *Vansleb*, auteur attentif & témoin oculaire, quoiqu'il se soit plus attaché à ce qui regarde l'état de la Religion Chrétienne dans cette Province, qu'à donner un juste détail de sa situation. Je dirai cependant que M. *Ludolf* & d'autres savans ne parlent pas fort avantageusement de *Vansleb*, comme nous le disons dans le Catalogue de cet ouvrage. Mais qu'il soit ou ne soit pas honnête homme, cela ne fait rien à l'exactitude de son livre. On peut être grand auteur & fort malhonnête homme. C'est chose ordinaire parmi les savans, qui brillent moins par la pureté des mœurs & la bonté du caractere, que par le savoir & l'érudition. Le *troisiéme Voyage de Paul Lucas* ne seroit peut-être pas inutile à ce dessein, par les curiosités d'Egypte qu'il rapporte dans le second & troisiéme volume de ce Voyage. Les fables & les rêveries Mahometanes que *le Murtadi* a inserées dans son Egypte, qui a été mise en François par *Pierre Vattier*, ne doivent pas empêcher d'en tirer ce qui peut faire connoître l'état & la situation de cette Province. Quoiqu'on ne puisse pas toujours croire chaque Voyageur sur ce qu'il en rapporte, on pourroit néanmoins en les corrigeant les uns par les autres, en tirer plusieurs verités geographiques. Ce pays n'est ni assez vaste, ni assez éloigné de nous pour ne pouvoir pas être exactement connu. L'Egypte n'est autre chose qu'une plaine, ou plutôt une large vallée qui s'étend en longueur du midy au septentrion, depuis le tropique du cancer, jusqu'à la mer Mediterranée. Ainsi elle contient en longueur environ deux cens trente lieuës. Sa largeur, qui est beaucoup moins considerable, n'est pas égale par-tout : à l'extrémité septentrionale, c'est-à-dire, le long de la mer Mediterranée, sa largeur de l'orient

---

(1) M. Bossuet discours sur l'Hist. univers. partie 3.

à l'occident eſt d'environ ſix vingts lieuës. Au deſſus du Delta vers l'endroit où étoit autrefois Heliopolis, & où ſe trouve aujourd'hui le Caire, elle diminuë conſiderablement : la haute Egypte s'élargit un peu plus ; mais en remontant vers Elephantine qui eſt ſur les frontieres de l'Ethiopie, elle n'a pas dix lieuës de large.

On ne ſauroit étudier exactement l'hiſtoire de ces peuples, ſans ſe former de juſtes idées de leur caractere. Rien n'y contribuera davantage, que la connoiſſance qu'il faut avoir non ſeulement de leur religion & de leur culte, mais encore de leur gouvernement & de leurs loix : & c'eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſolide dans cette étude, dont le fil ſe trouve interrompu par autant de difficultés qu'il y a de Dynaſties ; je dirai même de Rois. Comme il paroît que les Egyptiens ont été le premier peuple formé & policé, il y a lieu de croire que c'eſt d'eux que les autres nations ont tiré leurs loix & leur religion.

Malgré les alterations qui ſe trouvoient dans leur culte, il ne laiſſoit pas d'y avoir du bon dans leurs pratiques. L'attention qu'ils eurent de répandre dans l'eſprit des peuples des idées de terreur & de merveilles par rapport à une autre vie, les porta à rendre à leurs parens morts un honneur pareil au reſpect que la nature nous inſpire de leur rendre quand ils ſont vivans. Par là les enfans ſe trouverent engagés à prendre ſoin de la ſepulture de leurs peres, d'où l'on paſſa bien-tôt à inſtituer des cérémonies particulieres pour leurs funerailles ; après quoi on inventa la maniere de conſerver leurs corps ; & enfin l'on éleva de vaſtes tombeaux pour les renfermer. Cette pratique s'étendit aiſément à tous les proches & à toutes les perſonnes aimées. Mais après que l'uſage en fut bien établi, on en introduiſit un autre tout contraire : c'étoit de faire le procès aux morts, pour exclure de l'honneur de la ſepulture ceux qui n'avoient pas vécu ſelon les loix. Celui-ci joint au précédent, inſpira une horrible crainte du dernier terme de l'humanité ; ſur quoi ils formerent le ſyſtême de la durée des ames, de leur circulation en d'autres corps, & de leur réunion avec le premier ; faveur néanmoins qui ne s'obtenoit que rarement de la Divinité.

Quoique l'hiſtoire des Rois d'Egypte ſoit inſeparable de celle de leur culte & de la connoiſſance de leurs loix, on fera mieux néanmoins d'avoir recours aux auteurs qui en ont parlé expreſſément. Je n'ai rien vû de plus beau, ni de mieux détaillé que (1) ce qu'en a dit M. *Boſſuet* dans la troiſiéme partie de ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*. La maniere dont il peint le génie & le caractere de ces peuples, donne envie de les connoître, & même de leur reſſembler. Il a rapproché ce qui ſe trouve diſperſé dans *Diodore de Sicile*, dans *Herodote*, & dans pluſieurs autres Ecrivains ſur la ſageſſe des loix Egyptiennes, & ſur la grandeur & l'utilité de leurs travaux. Cette lecture fera trouver plus d'agrément dans celle du traité que *Boclerus* a publié ſur les loix de cette nation, & dans celui de M. *Nicolaï, de Synedrio Ægyptiorum*. Ce dernier ne fait connoître à la verité que la forme des jugemens & les loix penales des Egyptiens ; mais M. *Bocler* a rapporté avec autant de préciſion que de ſavoir tous les uſages & toutes les loix de ces peuples qui ont été conſervées dans nos auteurs. On y verra qu'on leur eſt redevable de la *diſtinction des conditions*, qu'ils avoient établies

(1) On en a mis l'extrait à la fin de ce chapitre.

avec

avec tant de prudence, qu'il n'étoit pas même permis de choisir arbitrairement une profession; chacun étoit obligé de transmettre à ses enfans celle qu'il avoit reçuë de son pere. La premiere condition étoit celle des *Prêtres ;* la seconde celle des *Soldats ;* la troisiéme celle des *Laboureurs*, dont l'habileté étoit si grande, que l'on doutoit si l'abondance perpetuelle du pays étoit plutôt dûë à la nature, qu'à l'adresse & à l'assiduité de leur travail. Le quatriéme ordre étoit celui des *Marchands :* le cinquiéme étoit celui des *Ouvriers* qui travailloient dans les arts connus : dans le sixiéme étoient *ceux qui nourrissoient le bétail*, ou qui en avoient soin. Le septiéme enfin comprenoit les *Pilotes*, les *Matelots* & les *Batteliers :* cette profession étoit la plus basse de toutes. Cependant toutes les conditions étoient honorées en un pays où la loi qui seule y gouvernoit, ne prescrivoit pas moins aux Rois, qu'à leurs sujets, ce qu'ils avoient à faire. Et quoique les Prêtres & les Soldats faisant les deux premieres conditions, eussent des marques d'honneur particulieres; néanmoins tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime; on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien de l'Etat.

L'OBSCURITE' de leur *Chronologie* ne doit pas empêcher de s'y appliquer avec soin. On sait ce qui l'a rendu si difficile. Les Prêtres qui composoient l'histoire d'Egypte d'une suite immense de siecles, ne la remplissoient de fables & de genealogies de leurs Dieux, que pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité & la noblesse de leur pays. Ils trouvoient beau de se perdre dans un abîme infini de tems, qui sembloit les approcher de l'éternité. Comme ils prétendoient que les premiers hommes avoient été créés en Egypte, ils firent remonter les principes de leur histoire aussi loin qu'ils pouvoient aller. C'est de-là que nous sont venus ces regnes des Dieux & des demi-Dieux, dont quelques-uns avoient gouverné plusieurs milliers d'années. Voilà les Dynasties, ou les familles qu'on croit devoir regarder comme fabuleuses. Cependant il se pourroit faire que l'erreur seroit plutôt de notre côté que du leur. La mesure des siecles & des années n'a pas été la même chez tous les peuples; elle a varié souvent dans une même nation. L'on en voit qui composoient (1) l'année de six mois; d'autres, comme les Arcadiens, ne la faisoient que de trois : enfin, disent les mêmes auteurs, les Egyptiens ne la faisoient que d'un mois. Est-il étonnant après cela de voir douze cens ans de regne à quelques uns de leurs souverains; ce qui ne revien-

(1) Pline l'historien parlant de la longue vie des hommes, lib. VII. Histor. natur. cap. 48. *Quæ omnia*, dit-il, *insciti â temporum acciderunt. Annum enim alii æstate unum determinabant & alterum hyeme ; alii quadripartitis temporibus, sicut Arcades, quorum anni trimestres fuere; quidam lunæ senio, ut Ægyptii, itaque apud eos aliqui & singula millia annorum vixisse produntur.* Voici ce que marque à ce sujet Diodore de Sicile, lib. 1. *Ab Osiridè verò atque Iside usquead Alexandrum Macedonem, qui in Ægypto sui nominis urbem condidit, annorum dicunt àmplius decem millia: ut vero quidam asserunt, paulo minus tria ac viginti millia extitisse... Ægyptii sacerdotes à solis regno usque ad Alexandri tempus quo in Asiam transcendit, annos computant ferè viginti millia, fabulantur quoque priscos illos deos regnasse annis amplius mille & ducentis, posteriores verò non nisi trecentis. Et cùm annorum numerus fide carere videatur, conantur quidam, cum apud antiquiores nondum solis motus notus esset, ad lunæ cursum annum metiri. Ita cum annus triginta diebus conficeretur, haud impossibile esse quosdam annos mille ducentos vixisse. Siquidem nunc cum duodecim conficiatur mensibus, plures centesimum excedunt annum. Similiter & de his accidit, quos aiunt trecentos regnasse annos ; illi enim tunc mensibus annum conficiebant secundùm tria ejus tempora, æstatem videlicet, ver ac hyemem.* Varron dit à peu près la même chose au rapport de Lactance, lib. II. cap. 13. *Ait Varro apud Ægyptios pro annis menses haberi, ut non solis per XII. signa circuitus faciat annum, sed luna quæ orbem illum signiferum XXX. dierum spatio illustrat.* C'est ce qu'on trouve encore dans beaucoup d'autres auteurs, comme Censorin. Macrobe, lib. 1. cap. 12. &c.

droit pas à plus de cent de nos années, puisque nous ſavons que les hommes vivoient encore dans ces premiers tems juſqu'à trois & quatre cens ans. Ainſi par reſpect pour l'antiquité, & pour faire honneur même à l'exactitude de ces peuples, on pourroit ne pas rejetter les regnes de leurs Dieux & de leurs demi-Dieux, dès qu'on voudra remonter auſſi-bien qu'eux aux temps qui ont précedé le Déluge marqué dans l'Ecriture Sainte. En effet, il ne ſeroit pas impoſſible que peu de temps après la formation d'Adam, ils n'ayent eu des Rois d'une autre branche que celle de Noé, comme le croit le Pere *Kircher*, ou comme les Caldéens, qu'ils n'ayent mis au nombre de leurs ſouverains tous les Patriarches depuis Adam juſqu'à Noé. On pourroit peut-être trouver des moyens de conciliation qui nous ſont encore inconnus : mais que ſait-on ſi le temps ne les découvrira point ?

On ne ſauroit diſconvenir que l'embarras où l'on s'eſt trouvé pour concilier l'hiſtoire d'Egypte, tant avec elle-même qu'avec celle des autres peuples, ne vienne de la difficulté qu'il y a de la traiter, ſoit par le défaut des monumens, auſquels on peut ajouter foi, ſoit par l'artifice de ceux qui ont déguiſé la verité, ſoit enfin par le caractere des auteurs qui l'ont écrite. Au temps de Ptolomée Philadelphe l'hiſtoire d'Egypte étoit déja ſi embarraſſée de fables, que ce Prince curieux & ſavant voulut que *Manethon* Prêtre d'Héliopolis en compoſât une plus exacte ſur les mémoires conſervés dans les temples du pays. Mais cet auteur s'acquitta très-mal de ſa commiſſion ; il ſe jetta dans les fictions, en faiſant monter à pluſieurs milliers d'années les regnes des Dieux & des demi-Dieux. Et quand il traita les regnes des hommes, il mit de ſuite ceux qu'il devoit faire vivre & regner collateralement. Il obmit les Rois Thebains qui devoient être à la tête de ſon hiſtoire. En un mot, il compoſa un très-méchant ouvrage, qui n'a pas laiſſé de ſervir de fondement aux écrivains qui ſont venus depuis.

Eratoſtenes qui écrivit une autre hiſtoire d'Egypte ſous Ptolomée Evergetes, ajoûta les trente-huit Rois de Thebes omis par *Manethon*.

Georges Syncelle, ou chancelier de l'Egliſe de Conſtantinople, qui vivoit au commencement du IX. ſiecle, prétendit rétablir toute l'hiſtoire d'Egypte par le moyen d'une vieille chronique Egyptienne qui lui tomba entre les mains. En effet, c'eſt le premier qui a découvert que des trente Dynaſties de *Manethon*, il y en avoit ſeize collaterales, au lieu que les anciens les avoient faites ſucceſſives. Par ce moyen l'étenduë immenſe que les Egyptiens donnoient au temps de leurs Rois, ſe peut réduire aux limites des chronologies ordinaires. Voilà ce que nous connoiſſons des premiers hiſtoriens de l'Egypte, dont toutefois il ne s'eſt conſervé que peu de fragmens qui ſe trouvent aujourd'hui dans *Joſephe*, dans *Euſebe*, & dans le *Syncelle*.

A l'égard des étrangers, nous avons *Herodote* & *Diodore de Sicile* qui ont traité particulierement de l'Egypte, mais ſeulement ſur la relation des Prêtres du pays. Ils conviennent ſi peu dans les noms, les temps & les évenemens, qu'il faut dire que ceux qui les ont inſtruits, étoient ou des ignorans ou des gens de mauvaiſe foi. Auſſi *Diodore* avouë qu'il n'a rien trouvé de certain avant la guerre de Troye. Nous pourrions ajoûter *Dicearque* & *Apollodore*, ſi le premier en avoit dit davantage, ou ſi le

témoignage du second qui n'est cité que par le Syncelle, étoit digne de quelque consideration.

Josephe auteur Juif très-habile, dont les ouvrages se sont bien conservés, nous en auroit appris plus qu'un autre, si l'interêt qu'il prenoit à l'antiquité & à la noblesse de sa nation, ne lui avoit fait alterer l'histoire d'Egypte, pour y trouver une place considerable aux anciens Hebreux. On ne laisse pas néanmoins de tirer bien des lumieres de ses écrits. Les anciens Chrétiens, tels que S. *Justin* martyr, *Jules Africain*, *Clement Alexandrin* & *Eusebe* ont travaillé les uns après les autres; toujours cependant sur les mêmes principes d'élever l'antiquité de Moïse au-dessus de tout ce que les Grecs & les Romains connoissoient de sagesse, de loix & d'histoire.

Après ce détail touchant les historiens qui doivent servir de regle pour l'histoire d'Egypte, il faut expliquer en quoi consistent les *principales difficultés* de cette histoire.

La premiere & la plus importante est de douvoir déterminer les temps où ont vécu *Menès* premier Roi d'Egypte, & *Sesostris* qui en a été le héros. Les anciens auteurs ont établi entre ces deux Princes une sorte de relation qui fait que l'âge du premier ne peut-être reglé que par celui du second: mais quoiqu'il soit le plus ancien conquerant du monde; quoique tous les auteurs ayent parlé de ses triomphes, on ne sauroit s'accorder sur le temps de sa vie. *Manethon* dans les canons de ses Dynasties a parlé de deux Sesostris & a justement appliqué la conquête de l'Asie à celui qui n'y a eu aucune part. *Herodote*, *Dicearque* & *Diodore* qui ont parlé de Sesostris sous des noms differens, n'ont pas déterminé le temps de son regne.

Entre les modernes qui ont traité ce point d'histoire, *Joseph Scaliger* s'est attaché à l'ordre successif des Dynasties, dont le commencement précede, même à son compte, de 1336. ans l'époque de la création du monde donnée par les Septante: & par consequent il ne sauroit établir de regle pour fixer l'âge de Sesostris. Le Pere *Petau* toujours opposé à *Scaliger*, a traité de chimere toute l'histoire des Dynasties. *Marsham* a reculé le temps de ce Roi jusqu'au regne du fils de Salomon, le prenant pour le Sesac dont il est fait mention dans l'Ecriture. Mais nous ne saurions dissimuler que *Marsham*, qui d'ailleurs a écrit en homme sincere, s'est trop abandonné à ses préjugés.

Ce n'est point assez à *Marsham* de dire que c'est une vieille erreur des Grecs de soutenir que Sesostris a précedé de plusieurs siecles la ruine de Troye, il falloit détruire réellement cette erreur prétenduë; en rapportant des témoignages contraires à ceux de *Manethon*, (1) d'*Aristote*, d'*Herodote*, d'*Apollonius de Rhode*, de *Diodore*, & d'une infinité d'autres, qui disent tous que Sesostris regnoit long-temps avant la guerre de Troye.

Tous les anciens qui ont écrit de l'Egypte reconnoissent que Menès en a été, sinon le premier Roi, au moins celui des anciens auquel on a fait le plus d'attention;

(1) Manetho apud Josephum lib. 1. contra Appionem. Aristoteles lib. VII. Politicorum. Herodotus lib. 2. Historiarum. Apollonius Rhodius & Valerius Flaccus in Argonauticis. Diodorus Siculus lib. 1. Bibliothecæ historicæ. Agathias lib. 2. Historiarum, vide Jacob. Perizonii Ægyptiacas antiquitates cap. IX. p. 120. 121. &c.

mais entre ces auteurs il n'y en a que trois, ſur leſquels on ſe puiſſe fonder pour établir le temps où il a vêcu.

Le Pere *Pezron* compte 1432. ans depuis Menès juſqu'à Seſoſtris qu'il reconnoît pour le frere de Danaüs, & qu'il dit avoir commencé à regner 1538. ans avant Jeſus-Chriſt. Ainſi réüniſſant 1431. ans avec 1538. que le regne de Seſoſtris a devancé l'Ere chrétienne, nous trouverons dans ce ſyſtême que Menès a commencé 2969. ans avant Jeſus-Chriſt.

Diodore de Sicile marque que Menès & les 52. Rois qui lui ont ſuccedé ont regné 1400. ans : quoique d'ailleurs cet hiſtorien ait eu ſoin de nous avertir qu'après avoir foüillé toutes les antiquités de l'Egypte, il n'a rien trouvé digne de croyance avant la guerre de Troye, ce qu'il faut entendre apparemment des circonſtances particulieres de chaque évenement.

Le Chevalier *Marsham* qui compte avec Diodore de Sicile 1400. ans & plus, depuis Menès juſqu'à Seſoſtris, fait une faute conſiderable en fixant l'époque de ce dernier Roi à l'an 966. avant l'Ere chrétienne, & en le confondant (1) avec le Seſac de l'Ecriture, contre le ſentiment de *Joſephe* qui blâme expreſſément *Herodote*, d'être tombé dans la même erreur. *Marsham* fait encore davantage, puiſque les bornes de ſa chronologie l'obligent de confondre le premier Roi d'Egypte avec Cham. Et quoiqu'il n'y témoigne aucune répugnance, parce que cela n'eſt pas, dit-il, contraire à l'Ecriture Sainte, ne ſuffit-il pas que cela le ſoit au bon ſens ; & la Geneſe ne marque-t-elle pas que Cham a été le pere de Mezraïm, que l'on fait avoir été le même que Menès ?

Il eſt fâcheux cependant que les hiſtoires d'Egypte ne ſoient pas venuës juſques à nous ; rien ſans doute ne ſeroit ni plus utile, ni plus intereſſant, puiſque ces peuples étoient auſſi attentifs à conſerver ce qui arrivoit de conſiderable parmi eux, que les premiers Grecs étoient négligens à écrire ce qu'ils avoient fait. Il faut pour étudier ſerieuſement cette hiſtoire, la commencer à Cham, qui paroît avoir fait la conquête de ce pays, & en avoir policé les peuples. L'Ecriture qui nomme l'Egypte la terre, où les tabernacles de Cham, nous inſinuë au moins qu'il y avoit établi ſon ſéjour. Saint *Jerôme* aſſure que de ſon temps les habitans du pays la nommoient encore *Ham* dans leur langue ; & pour joindre à cette autorité celle des auteurs profanes, *Plutarque* dit que l'Egypte étoit proprement nommée *Chemie ;* alluſion manifeſte au nom de Cham fondateur de la nation : cependant Menès ou Mezraïm en eſt regardé comme le premier Roi.

L'étude de leur chronologie qui commence à Menès, doit être accompagnée ou précedée des ſavantes diſſertations que M. l'Abbé *Sevin* a faites, pour montrer que ce Prince eſt le même que Mezraïm. On ne peut pas dire qu'on étudie exactement une hiſtoire, dès qu'on ignore ces ſortes de curioſités.

Les difficultés qu'on a trouvées dans leur hiſtoire avoient porté pluſieurs ſavans à traiter de fabuleuſes toutes les ſucceſſions de leurs Rois ; mais il ſemble au contraire

(1) M. Boſſuet a confondu, auſſi-bien que Marsham, Seſoſtris avec le Seſac, dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte ſous le regne de Roboam. Voyez Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, III. partie.

que plus on les trouvoit embarrassées, plus on devoit apporter de soin à les débroüiller.

La source de l'erreur venoit d'avoir prétendu, comme nous l'avons déja dit, que les Dynasties d'Egypte étoient toutes successives, au lieu que la plûpart ont été collaterales. *Georges Syncelle* est le premier des auteurs connus, qui sur l'autorité d'une ancienne chronique d'Egypte, a placé les Dynasties collateralement. Il marque qu'après Menès l'Egypte fut divisée en IV. Royaumes; que le premier fut celui de Thebes, dont Athotis ou Thot fut le premier Roi; que le second fut celui de This, gouverné par Chenchenes; le troisiéme celui de Memphis sous Thosothrus, que les Grecs ont nommé Esculape, & le quatriéme celui de la basse Egypte sous Curudès.

PREMIER SYSTEME.

VOILA sur quoi M. le Chevalier *Marsham* a entrepris dans ces derniers temps de rétablir l'histoire d'Egypte. Il en a formé un systême ou, malgré ses soins & ses immenses recherches, on ne laisse pas de trouver quelque méconte. Mais n'est-ce pas beaucoup faire que de défricher le premier une matiere inconnuë, & de donner de la réalité à une histoire soupçonnée depuis si long-temps de fausseté & de supposition? Son Canon chronologique sera toujours l'admiration des gens de lettres, quoiqu'on lui reproche d'avoir trop resserré la chronologie des Rois d'Egypte, pour l'accommoder à la supputation du texte Hébreu, que la prévention générale lui a fait embrasser. Il se seroit peut-être plus approché de la verité, s'il avoit accommodé, comme on le peut faire, la Chronologie sainte aux époques de l'histoire d'Egypte. Il prétend suivre *Diodore de Sicile*, en mettant quatorze cens ans depuis Menès jusqu'à Sesostris; & il suit *Herodote* au préjudice de tous les anciens, en confondant Sesostris avec le Sesac de l'Ecriture. Ainsi selon la supputation de ce savant, les Royaumes d'Egypte ont duré depuis Menès, qui en a été le premier Roi jusqu'à la fin du regne d'Amasis 1819. ans, & 1993. jusqu'à la fin de Nectanebe vaincu par Artaxerxès Ochus. Le P. *Pezron* & M. *Perizonius* ont fait sur l'ouvrage de M. le Chevalier *Marsham* les remarques nécessaires pour en corriger les fautes de prévention, ou d'inadvertance.

SECOND SYSTEME.

Le Pere *Pezron* a proposé un autre plan de l'histoire d'Egypte, dans lequel il prétend suivre aussi *Diodore de Sicile*, le *Syncelle* & l'ancienne chronique Egyptienne. Il donne à cette histoire deux mille six cens dix-neuf ans depuis Menès jusqu'à Nectanebe, qui fut détrôné par Artaxerxès Ochus Roi de Perse trois cens cinquante & un ans avant l'Ere chrétienne. C'est à quoi il employe tout le chapitre XIII. de son *Antiquité des temps rétablie*. Cependant son ouvrage, quoique savant & lumineux, a été exposé à la critique de beaucoup de personnes, qui en savoient, sans doute, moins que lui. Mais on ne sauroit disconvenir que son systême ne souffre des difficultés réelles. Il est inutile de les proposer dans cet ouvrage, qui est moins fait pour exami-

ner des diſcuſſions hiſtoriques, que pour donner quelques inſtructions. Mais on peut recourir aux *Antiquités d'Egypte*, publiées en latin par M. *Perizonius*. C'eſt le plus grand homme que je connoiſſe pour ſemer des doutes & pour détruire ce que les ſavans propoſent en matiere hiſtorique; mais c'eſt auſſi un des médiocres ſujets que j'aye vû pour établir rien de fixe, ou pour ſavoir à quoi ſe déterminer.

TROISIEME SYSTEME.

Le Pere *Tournemine* (1) a pris une route nouvelle fondée en partie ſur l'hiſtoire, & en partie ſur des conjectures raiſonnables, admiſes parmi les ſavans en matieres de diſcuſſions hiſtoriques. Comme depuis Seſac, qui vivoit ſous Roboam Roi de Juda, il y a très-peu de difficultés dans l'hiſtoire d'Egypte; il prend pour point fixe de ſes diſcuſſions le regne de Seſoſtris, le héros de l'Egypte après Menès, qui eſt le même qu'Oſiris, & c'eſt une conjecture digne du ſavoir du P. *Tournemine*, de faire connoître que le nom de *Seſoſtris* étoit moins un nom propre qu'un titre d'honneur. C'étoit comme qui diroit *Ses-Oſiris*, c'eſt-à-dire, le *ſecond Oſiris;* parce que *Oſiris* ayant parcouru en Prince, c'eſt-à-dire, avec une armée nombreuſe, toute l'Aſie & une partie de l'Europe, ayant même poſé des colonnes, comme le pratiquoient les premiers héros. *Seſoſtris* en prenant ſon nom, le voulut imiter; & ſuivit la même route. Il s'agit donc de trouver le temps où vivoit *Seſoſtris*, c'eſt la clef du ſyſtême de ce ſavant Jeſuite. Il convient d'abord que *Seſoſtris* eſt fort different de *Seſac*, contre ce qu'avoit dit le Chevalier *Marsham*. Ce grand conquerant qui a été connu des Grecs vivoit avant le ſiege de Troye: c'eſt ce que les anciens auteurs nous aſſurent. Il s'agit d'en trouver l'époque. En remontant donc depuis Seſac juſqu'à Moïſe, nous ne voyons pas lieu de le placer. C'a été un grand conquerant, qui d'abord ſe rendit maître de l'Ethiopie & de la Lybie, vint enſuite en Aſie; il ne chercha point à la dompter, mais à la parcourir avec une grande armée; c'étoit l'uſage de ces premiers temps, où l'honneur d'avoir vaincu (2) étoit le ſeul fruit de la victoire. L'Ecriture ſi exacte ſur tout ce qui regarde l'Egypte depuis que les Iſraëlites en furent ſortis, ne nous donne pas lieu de penſer que Seſoſtris ſoit venu dans la Paleſtine depuis le temps de Moïſe; il avoit cependant parcouru cette Province auſſi-bien que le reſte de l'Aſie. Les écrivains ſacrés marquent exactement les Princes étrangers qui ont ſoumis ou tourmenté les Iſraëlites depuis leur entrée dans la terre promiſe juſqu'à David. Seſoſtris, ni les Egyptiens n'y paroiſſent en aucune maniere. Cette nation étoit humiliée, & même atterrée par la deſtruction miraculeuſe qui ſe fit de leur armée au paſſage de la mer rouge. Elle fut pluſieurs ſiecles à ſe remettre; elle ne commence à figurer que du temps de David & de Salomon. Cet argument eſt ce qu'on appelle un argument négatif, qui ne concluroit rien de poſitif en d'autres circonſtances;

---

(1) In Chronologia ſacra ad calcem commentar. Steph. Menochii in Scripturam ſacram.

(2) Juſtinus hiſtoriarum, lib. 1. *Non imperium ſibi ſed populis ſuis gloriam quæſiverunt* (primi heroës) *contentique victoriâ imperio abſtinuerunt.*

mais ici il porte coup, ſurtout dès qu'il s'agit d'un Prince conquerant qui a vêcu long-temps avant le ſiege de Troye, & long-temps après le regne de Menès premier Roi d'Egypte. On trouve encore une conjecture raiſonnable du temps où a vêcu Seſoſtris, par les travaux qu'il fit faire en Egypte. Les temples, les piramides & tous ces autres monumens publics élevés par Seſoſtris, ne furent point faits par aucun Egyptien; ce Prince n'y employa que des étrangers, c'eſt-à-dire, ou des eſclaves ou des priſonniers de guerre. Or depuis Moïſe juſquà Roboam,nous ne voyons pas en Egypte de Prince conquerant qui ait fait ſur les nations étrangeres des eſclaves & des priſonniers de guerre. Mais la choſe eſt claire avant Moïſe. Le ſaint légiſlateur nous avertit que (1) les Juifs gémirent long-temps en Egypte ſous le poids des travaux publics dont on les accabloit. Ils y bâtirent deux villes, dont l'une nommée Rameſſès portoit vrai-ſemblablement le nom du Prince qui la faiſoit faire. *Tacite* & *Ammien Marcellin* rapportent les inſcriptions d'un Roi d'Egypte de ce nom qui conquit la Lybie & l'Ethiopie, ſubjugua les Médes, les Perſes, les Bactriens & les Scythes, & qui s'étant rendu maître de la Syrie, de l'Armenie & de la Cappadoce, s'étendit le long de la mer dans la Bythinie & la Lycie. De retour en Egypte, il décora les temples du pays, & fit élever des éguilles ſur leſquelles on grava l'étenduë de ſes conquêtes & la grandeur de ſes actions. C'eſt-là ce qu'à fait Seſoſtris, qui ne fut pas content d'avoir conquis la Lybie & l'Ethiopie qui pouvoient incommoder ſes frontieres, ou du moins lui donner de la jalouſie: il entra même dans l'Aſie avec une armée victorieuſe & pénétra juſques dans l'Europe, comme nous le verrons bien-tôt, & fit tout le reſte de ce qui eſt attribué ailleurs à Rameſſès. Ainſi ces deux noms ne repreſentant que le même Prince, on voit que Seſoſtris eſt celui des Rois d'Egypte, qui commença la perſécution contre les Iſraëlites. Or Seſoſtris vivoit, ſelon le Pere *Tournemine*, 680. ans avant Seſac, & par conſequent environ 1660. ans avant l'Ere chrétienne. Voilà le point fixe de ſon ſyſtême. Or, dit le P. *Tournemine*, il s'eſt écoulé, ſelon *Diodore de Sicile*, quatorze cens ans depuis Menès premier Roi de toute l'Egypte juſqu'à Seſoſtris: Menès a donc commencé trois mille ſoixante ans avant l'Ere chrétienne. C'eſt ſur ce plan que nous avons donné dans le III. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Egypte le ſyſtême de ce ſavant Jeſuite, qui eſt auſſi celui du P. *Abraham* de la même Compagnie, Theologien très-verſé dans les matieres de l'hiſtoire ſacrée.

QUATRIEME SYSTEME.

Ces divers ſyſtêmes rapprochés des ſources dans leſquelles ils ont été puiſés, nous ont donné lieu d'en former un autre, que nous avons marqué dans le IV. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Egypte, qui eſt au III. volume in 4. Nous n'avons pas toujours ſuivi le P. *Pezron*, quoique nous ſoyons perſuadé que parmi ceux qui ont traité ce ſujet, ce ſavant Religieux eſt celui qui a le plus côtoyé la verité. Mais le

(1) Exod. c. 1. v. 11. 14.

P. *Tournemine* nous a paru encore avoir plus approché du but.

Voici les principes de ce ſyſtême que nous croyons le plus vrai-ſemblable. Il faut, pour le déveloper, ſe mettre peu en peine de ce grand nombre de Dynaſties que rapporte *Manethon*. C'eſt en vain qu'on cherche à les accorder toutes avec cette préciſion, & cette juſteſſe ſi neceſſaire pour l'établiſſement des verités chronologiques. Les conjectures que l'on peut apporter ne ſont pas des preuves ſuffiſantes pour faire évanoüir l'incertitude qu'on y voit regner : & le peu d'utilité qu'il y a dans cet accord ne vaut pas le temps qu'on y pourroit employer. Ainſi nous croyons rendre ſervice au public d'avertir qu'il faut éviter tous ces embarras, qui ne laiſſent que la peine de les avoir examinés & diſcutés ſans aucun avantage réel, ni pour l'eſprit, ni pour les mœurs.

Il faut donc ſe déterminer à ce qui peut avoir quelque ſorte de certitude. Il n'y a que deux ſuites de Rois d'Egypte ſur leſquels on puiſſe compter.

Celle des Rois de Thebes donnée par *Eratoſthenes* (1) comprend trente-huit Rois qui ont regné depuis Menès, non pas mille quarante ans, comme l'a prétendu *Marsham*, mais mille ſoixante & quinze comme *Syncelle* le marque après *Eratoſthenes*. Il y a lieu de croire qu'à ces trente-huit Rois ſuccederent les princes de la XVIII. & XIX. Dynaſtie (2).

La deuxiéme ſuite, qui eſt celle des Rois de la baſſe Egypte, eſt la plus certaine de toutes. On la tire de l'ancienne chronique Egyptienne citée par le *Syncelle*. Il y eſt dit que depuis Menès juſqu'à la XVI.e Dynaſtie, dont le chef a été Rameſſès, il y a eu XVII. générations ou XVII. Rois qui ont regné cinq cens dix ans, que la XVI. qui eſt celle de Tanis comprend VIII. Rois, leſquels ont gouverné cent quatre-vingt dix ans, & que la cinquiéme année (3) de Concharis, huitiéme & dernier Roi de la XVI. Dynaſtie, ſe trouve accompli, le Cycle caniculaire des Egyptiens compoſé de ſept cens ans, qui eſt le temps que l'ancienne chronique donne aux XXV premiers Rois de la baſſe Egypte. Après Concharis ſuit, ſelon le *Syncelle*, une autre Dynaſtie de Rois de Tanis, nommés les Paſteurs. C'étoient des Arabes, qui ſous le regne de ce Prince firent une irruption dans l'Egypte, où ils élurent les Rois que rapporte *Joſephe*. Il n'en met à la verité que ſix ; mais le *Syncelle* en a conſervé un ſeptiéme tiré de *Manethon* même. C'eſt Certos qui a regné quarante-quatre ans. Ainſi les Paſteurs ont ſubſiſté trois cens trois ans ; leſquels joints aux ſept cens ans qui ſe ſont écoulés ſous les XXV. premiers Rois, compoſent le nombre de mille trois ans, comme on le verra par le IV. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Egypte que nous adoptons. A la XVIII. Dynaſtie qui ſuit celle des Paſteurs, les difficultés commencent à être moins conſiderables, parce que les Dynaſties, c'eſt-à-dire, les familles des Rois

(1) Elle ſe trouve dans la Chronique de *Syncelle*, ſous le titre de Rois Thébéens, *Reges Thebæorum*.

(2) On pourroit donner une preuve qu'aux trente-huit Rois d'*Eratoſthenes* ſuccederent au moins les Rois de la XVIII. Dynaſtie. Elle ſe tire de Tacite, *libro* 2. *Annal.* Il dit que Germanicus étant à Thebes d'Egypte, il y remarqua des reſtes d'antiquités, ſur leſquels il étoit écrit que Rhampsès Roi d'Egypte avoit poſſedé toute la Lybie, l'Ethiopie, la Medie, la Perſe, la Bactriane, la Scythie, &c. Or Rhampsès qui n'eſt autre que Seſoſtris, à ce que l'on croit, eſt le chef de la XIX. Dynaſtie.

(3) *Anno quinto Conchareos XXV. Regis Ægypti in XVI. Dynaſtia complentur à Meſtrem primo Rege & incola Ægypti anni 700. Cycli Canicularis à Manethone dicti Regumque XXV. & ſucceſſerunt Tanitæ.* Syncellus in Chronico, pag. 103.

ne

ne ſont plus collaterales, comme auparavant, mais ſe ſuccedent les unes aux autres.

La ſuite de ces Rois établie, il faut prendre les époques qui ſervent à fixer le commencement de l'hiſtoire d'Egypte. Il eſt certain par tous les monumens anciens que la XVIII. Dynaſtie & celles qui l'ont ſuivie, ont toutes été ſucceſſives, au lieu que la plûpart des dix-ſept premieres étoient collaterales. Il s'agit de trouver le moyen de les arranger.

La XXII. Dynaſtie doit ſervir de bouſſole, parce qu'elle a un point fixe & conſtant dans l'hiſtoire. On ſait que Seſac qui en étoit le chef, a vêcu du temps de Salomon & de ſon fils Robam. Ainſi il doit avoir commencé plus de neuf cens quatre-vingt ans avant l'Ere chrétienne. C'eſt à cette année que nous avons fixé le commencement de Roboam avec les plus habiles Chronologiſtes. J'ai donc rapporté après le P. *Pezron* le commencement de Seſac nommé auſſi Seſonchoſis à l'an 995. avant l'Ere de J. C. Quelques auteurs cependant le placent l'an 987. mais en matiere d'antiquités, ces differences ne ſont pas eſſentielles. Nous n'avons maintenant qu'à remonter pour trouver quelque vrai-ſemblance. La XXI. Dynaſtie dont la ſuite eſt certaine, puiſqu'elle eſt la même dans tous les auteurs, a duré cent trente ans; ainſi *Smedès* qui en eſt le chef, commença ſon regne environ onze cens trente-huit ans avant l'Ere Chrétienne. La XX. ſouffriroit peut-être plus de difficultés, parce que les auteurs qui ſont conſtans ſur le nombre de ſes Rois, ne s'accordent pas ſur le nombre des années; mais nous lui donnons avec le Syncelle trois cens dix-ſept ans ſous douze Rois. Ainſi Nechepſus qui fut le premier, commence quatorze cens cinquante-cinq ans avant l'Ere vulgaire. La XIX. qui eſt la plus illuſtre de toutes ſouffre encore de la difficulté; mais nous n'avons fixé le nombre de ſes Rois & des années de leurs regnes que ſur l'autorité des anciens. Nous l'avons compoſée de ſept Rois, dont le premier nommé *Rameſſès*, *Ægyptus* ou *Sethoſis*, eſt le même que le fameux *Seſoſtris*, le héros de l'Egypte après Oſiris. Et le troiſiéme qui ſe nomme *Amenophis* périt dans la mer rouge, lorſque les Iſraëlites firent cette ſortie miraculeuſe, l'un des plus grands prodiges que Dieu ait operé en faveur de ſon peuple. C'eſt ce que nous expliquerons dans un plus grand détail. Comme nous donnons à cette Dynaſtie un peu plus de deux cens ſoixante-neuf ans, elle doit avoir commencé dix-ſept cens vingt-deux ans avant Jeſus-Chriſt. Nous croyons avec le Pere *Tournemine* & avec d'autres ſavans, que Seſoſtris eſt le Pharaon qui commença la perſecution contre les Iſraëlites. Les travaux qu'il fit faire dans toute l'Egypte, ſont les mêmes que ceux auſquels l'Ecriture Sainte nous aſſure que fut employé le peuple de Dieu. Il n'y avoit alors qu'un ſeul Roi en Egypte; l'Ecriture n'en marque pas davantage. Seſoſtris eut pour pere Amenophis le dernier Roi de la XVIII. Dynaſtie. Ce n'eſt qu'à cette Dynaſtie que commencent les grandes difficultés, parce qu'il s'agit de connoître quelle fut la Dynaſtie collaterale qui regna dans le même temps. Voici quelle eſt notre conjecture.

L'ancienne chronique Egyptienne, dont nous venons de parler, compte vingt-cinq Rois de la baſſe Egypte, depuis Menès juſqu'à Concharis dernier Roi de la XVI. Dynaſtie. Elle fixe à la cinquiéme année du regne de ce Prince le cycle Egyptien compoſé de ſept cens ans. C'eſt préciſément ce qu'on trouve dans la ſuite des Rois de la

basse Egypte rapportée dans le IV. Canon chronologique de cette histoire, qui est dans l'un des volumes in 4. de cette méthode. Après Concharis le Syncelle suivant toujours l'ancienne Chronique Egyptienne, place les Rois Pasteurs au nombre de sept. Leurs regnes qui forment la XVII. Dynastie ont duré 303. ans. Ils ont été chassés par un des Rois de la XVIII. Dynastie. Il s'agit de le découvrir, & cela servira sans doute à former la liaison des deux suites de Rois que nous avons crû les seules necessaires pour connoître l'essentiel de cette histoire. Manethon & Josephe lui-même conviennent que les Pasteurs furent vaincus par Mysphragmutosis, & chassés de l'Egypte par Tethmosis. Nous trouvons deux Tethmosis dans la XVIII. Dynastie. Le premier qui en est le chef, & l'autre qui est le septiéme Roi de cette Dynastie, n'a regné que neuf ans & huit mois. Le premier Tethmosis ne sauroit être le Prince qui a chassé ces étrangers. Ce doit être le second Tethmosis qui eut pour pere Mysphragmutosis, & dont nous plaçons le regne à l'an 1936. ans avant l'Ere de Jesus-Christ. Ainsi Menès ayant commencé mil trois ans avant l'expulsion des Pasteurs, son regne doit être fixé à l'an deux mille neuf cens soixante-cinq avant Jesus-Christ. Cependant si on vouloit que les Pasteurs eussent été chasses par le premier Tethmosis, qui a commencé deux mille cinquanteneuf ans avant Jesus-Christ, les mille trois ans écoulés depuis Menès jusqu'à cette expulsion, devroient concourir avec l'année trois mille soixante & deux ans avant J. C. Il est libre de choisir. Pour nous, nous sommes déterminés au second Tethmosis.

Abregé de l'Histoire d'Egypte.

TOUT ce qu'on vient de lire ne sont que des difficultés proposées ou expliquées; elles seroient capables de rebuter par les contrarietés qu'elles renferment. Ainsi pour épargner la peine des personnes qui ont plus d'amour pour la lecture, que de goût pour le travail, nous allons marquer ce qu'on doit raisonnablement savoir d'une histoire, où on ne laisse pas de trouver de l'instruction.

L'Egypte qui est à la chute du Nil étoit d'abord un pays inondé, ou plutôt c'étoit moins une Province qu'un marais, ou une mer. Quoique dans les premiers temps les hommes ne manquassent pas de terrain; cependant la bonté de celui qui s'y faisoit voir quelquefois, porta sans doute les premiers habitans à le dessecher & à en faire usage, soit pour la culture, soit (1) pour les pâturages. Ainsi les premieres habitations ne se sont pas faites dans la basse Egypte; il paroît que ce fût d'abord à Thebes que l'on se fixa; le peuple s'y vantoit d'être le plus ancien de toute l'Egypte, & insensiblement la terre s'étant accruë, les hommes vinrent de Thebes à Memphis, & delà ils descendirent vers la mer. C'est à peu près ce que marque Herodote. C'est sur ce principe qu'un auteur moderne dit » que la terre (2) en Egypte est étrangere » elle-même dans le lieu de sa situation, si l'on en croit les conjectures des Philo-» sophes qui l'ont vûë & attentivement considerée. Elle y est venuë d'un pays

(1) Diodor. Sicul. l. 1.
(2) Pierre Vattier, Préface de l'Egypte de Murtady.

» ſi éloigné, que l'induſtrie des hommes n'a pû établir de commerce qui leur ap- » portât des fruits, dont la nature leur a charié le ſol même qui les produit. Ainſi » l'on croit que l'eſpace compris entre les deux montagnes depuis Elephantine juſ- » qu'à Alexandrie, étoit autrefois un golfe de mer. L'air y eſt dans une ſerenité per- » petuelle ſans être jamais troublé en aucune ſaiſon de l'année de neiges, ni de » grêles, ni de pluyes, ni d'éclairs, ni de tonnerres. Les eaux y ſont hautes & en- » flées prodigieuſement pendant les grandes chaleurs de l'été dans la ſaiſon où elles » ſont ailleurs baſſes ou taries; & dans l'hiver, quand elles ſont partout ou gla- » cées, ou débordées, elles y coulent tranquillement au-deſſous de leur cours » naturel. La verdure y tapiſſe alors la ſurface de la terre avec une temperature » ſi douce dans l'air, que les plus beaux printems des autres pays ne l'égalent » point. Au mois de Mars les moiſſons prêtes à être recueillies dorent les campa- » gnes que l'on en dépoüille avant le mois d'Avril; & aux mois de Juillet & d'Août, » les mêmes campagnes ſe voyent changées en autant de mers; & les villes auſſi- » bien que les villages en autant d'iſles par une heureuſe innondation qui épargne » aux habitans la peine de labourer les champs & de les engraiſſer de fumier, » comme il eſt néceſſaire de faire ailleurs; car les Egyptiens ſe contentent d'y jetter « les ſemences quand les eaux ſe ſont retirées, & de remuer légerement la vaſe qui » s'y trouve répanduë, afin de les enterrer. Ce qu'ils faiſoient autrefois, au rap- » port d'Herodote, en faiſant marcher des troupeaux de porcs après les ſemeurs.,,

Jamais Province ne contint tant de peuple. Elle n'avoit pas moins (1) de dix-ſept millions d'habitans dans le temps les plus brillans de ſa monarchie; elle en avoit encore plus de treize millions dans ſa décadence. Les innondations du Nil en faiſoient donc autrefois une des merveilles les plus impénétrables: c'étoit l'objet de beaucoup de diſputes où le ſurprenant étoit quelquefois employé; mais la connoiſſance de l'Ethiopie & de l'Abyſſinie fait voir que rien n'eſt plus naturel. Il faut que les pluyes qui tombent des montagnes de ces deux Provinces ayent un cours qu'elles trouvent naturellement dans le Nil qui porte ces eaux épanchées, & le limon qu'elles charient juſques dans l'Egypte. En y portant un limon chargé du nitre des pluyes, elles y portent immanquablement la fécondité.

On doit à ce peuple induſtrieux l'invention des Lettres, de (2) l'Aſtrologie, de la Géometrie & des autres ſciences ſoit utiles, ſoit curieuſes. Et c'eſt en qualité de plus (3) anciens de tous les peuples, qu'on les regarde comme les auteurs des premieres & des plus ſages loix du gouvernement civil. Sachant que le bonheur des peuples dépend de la bonté des Rois, ils n'avoient rien négligé pour leur inſpirer les vertus néceſſaires à un chef qui veut rendre ſes ſujets heureux. Les loix qui tendoient toujours au bien public, regloient ſeules la volonté des Rois. Attachés à leurs devoirs, on ne voyoit pas chez eux ces déreglemens qui ont deshonoré tant de ſouverains. Ils

(1) Herodote lib. 2.
(2) Diodor. Sicul. l. 1.
(3) Iſaiæ XIX. 11. Les Rois d'Egypte y ſont appellés, *filii Regum antiquitatis*, c'eſt-à-dire, *filii Regum antiquiſſimorum*. Et Ariſtote lib. VII. Politicorum cap. 10. dit: *Egyptii antiquiſſimi tum eſſe videntur, tum antiquiſſimi accepere leges & ordinem civilem.*

étoient les peres de leurs peuples ; ainſi la ſervitude y fut d'abord inconnuë : le Prince n'avoit autour de lui que des hommes libres. C'étoit toujours la jeune nobleſſe du Royaume qui avoit été élevée dans la vertu. On le faiſoit pour rendre le Roi attentif à ſes actions, en ne voyant que des hommes ſages ; & l'autorité du Prince vertueux tenoit auſſi ſes Officiers dans une extrême reſerve. Les heures de la nuit n'étoient pas moins reglée que celles du jour ; celles-ci commençoient par les véritables devoirs des Rois. A peine étoient-ils levés, qu'ils étoient obligés de recevoir les requêtes de leurs ſujets & de leur donner une déciſion conforme aux regles de la juſtice & de la bonté qui doivent être les deux qualités ſuperieures des Souverains. Ils s'habilloient en preſence des grands, & ſe diſpoſoient non-ſeulement à paroître en public d'une maniere digne & majeſtueuſe, mais même à rendre à Dieu le culte dû à la ſuprême puiſſance. Ils alloient donc au Temple, où après les ſacrifices accoutumés, le Grand-Prêtre prioit à haute voix pour la ſanté & la proſperité du Roi, qui rendoit ſi exactement juſtice à ſes ſujets. Il faiſoit enſuite un détail de toutes les vertus du Prince. C'étoit moins pour dire combien il étoit vertueux, que pour l'engager à le devenir, s'il ne l'étoit pas, ou à perſeverer dans les vertus qu'il pratiquoit déja. Ainſi on loüoit ſa continence, ſa juſtice, ſa magnanimité, ſa liberalité, ſon eſprit veridique & ſon caractere bienfaiſant, qui ſavoit auſſi-bien recompenſer les mérites, que punir les démerites & les crimes. Mais comme on doit toujours reſpecter la ſuprême autorité juſques dans les mauvais Rois, on chargeoit de malediction, non pas le Prince qu'on avoit toujours ſoin d'excuſer, mais les mauvais miniſtres qui lui conſeilloient des actions peu loüables ou peu conformes au bien public ; car il y a long-temps que les Rois les mieux intentionnés ſe trouvent expoſés au danger d'avoir auprès d'eux des trompeurs, des avares, des voluptueux, des médiſans, & de ces autres monſtres nés pour la deſtruction de la ſocieté & de la concorde. Enſuite on avertiſſoit les Rois de mener une conduite irréprochable & de ſe rendre agréables aux Dieux : on liſoit même des inſtructions ou des exemples tirés de la vie des grands hommes, pour les engager à ſe ſervir ſagement de leur autorité, & à reſſembler aux hommes illuſtres dont on leur faiſoit connoître les vertus. Les loix ne s'en tenoient point à ces premiers devoirs de l'humanité ; elles avoient eû ſoin d'entrer dans le détail des actions. Le temps des conſeils de finance y étoit marqué ; on avoit déterminé celui des jugemens des procès ; l'heure même de ſe promener & de reſter ſeul avec la Reine n'y étoit pas oubliée. Leur nourriture s'y trouvoit preſcrite ; c'étoient toujours des viandes ſimples & en petite quantité : le vin plus fatal aux Princes qu'aux particuliers, ne leur étoit donné qu'avec une extrême moderation. Il ſembloit que ce fuſſent des medecins & non pas des Legiſlateurs qui euſſent dicté ces dernieres loix. Les Rois ne pouvoient commander que des choſes juſtes, & les ſujets ne devoient obéïr qu'à ce qui étoit décidé par la loi. Ils étoient perſuadés que, comme on ne manque jamais qu'en ſe livrant trop à ſoi-même, on ne pouvoit manquer, ou du moins être repris, en ſuivant les conſeils des gens ſages & vertueux.

Doit-on s'étonner, avec de telles maximes, ſi les Rois d'Egypte qui les ont ſi exactement pratiquées, étoient maîtres du cœur de tous leurs ſujets, & ſi les peuples avoient plus de ſoin de la ſanté & de la perſonne du Roi, que de celle de leurs pro-

pres femmes , ou de leurs enfans ? De tels Rois venoient-ils à mourir, le deüil étoit universel, & la tristesse general : il n'y avoit plus ni fêtes, ni assemblées : on auroit crû que tout étoit mort dans l'état. L'abstinence, le jeûne, les larmes & les habillemens lugubres de toute la nation n'étoient que pour marquer les sentimens interieurs de chaque particulier. On ne trouvoit de consolation qu'à célébrer les loüanges du Roi défunt. Au jour des funerailles on récitoit toutes ses actions. On étoit si severe sur la verité, que les assistans pouvoient s'opposer aux fausses loüanges qui leur auroient été données. On alloit même jusqu'à faire le procès à la mémoire du Prince, s'il n'avoit point été aussi vertueux que les loix & son élevation le demandoient; & l'on y étoit si severe, que plusieurs Rois d'Egypte ont été privés de l'honneur ordinaire de la sépulture : & quelques-uns, pour ne pas encourir après la mort l'indignation perpetuelle de leurs sujets, se sont vûs contraints de pratiquer la vertu.

Les particuliers étoient traités avec la même séverité : on permettoit d'embaumer & d'ensevelir le mort ; mais on ne pouvoit l'honorer de la sépulture qu'on ne lui eût fait son procès. Les parens du défunt en faisoient savoir le jour à tous les Juges. Ceux-ci, au nombre de quarante ou même davantage, recevoient les informations, qui alloient ou à la charge ou à la justification du mort ; & s'il étoit prouvé qu'il eût mal vécu, les Juges rendoient une sentence qui privoit le mort de l'honneur de la sépulture ; mais si l'accusation étoit injuste, l'accusateur étoit condamné à l'amende, & l'on faisoit l'éloge du défunt, non pas en parlant de la noblesse de son sang & de sa maison; car sortant tous d'une même source, ils se croyent tous également nobles.

Toute l'Egypte étoit divisée en plusieurs *Nomes* ou regions, qui avoient chacune un Préteur ou Gouverneur qui étoit chargé du détail de son gouvernement. Les biens du royaume se partageoient en trois portions : les Prêtres percevoient la premiere, autant pour l'entretien des Sacrifices dont ils avoient l'intendance, que pour leurs communes nécessités. Chargés de l'étude des loix & de toute la litterature, ils étoient appellés auprès des Rois pour leur donner conseil dans les plus importantes affaires du gouvernement. La seconde portion des revenus de l'état étoit duë aux Rois qui l'employoient, non-seulement aux affaires de la guerre, & à l'entretien de leurs maisons, mais encore à recompenser liberalement ceux qui par leurs actions loüables méritoient l'attention du Prince. Enfin la troisiéme partie de ce revenu étoit destinée aux gentils-hommes qui suivoient la profession des armes. Il étoit juste de soutenir ceux qui avoient soin de la défense des peuples & de la patrie.

Le reste du peuple ne laissoit pas de trouver une subsistance abondante pour des gens dont la sobrieté étoit la vertu essentielle, comme ce devroit être celle de tous les hommes.

Les loix pénales étoient rigoureuses, mais établies pour la sûreté publique & particuliere. La Religion y fut pure dans ses commencemens; les Prêtres la corrompirent, & le peuple qui souvent veut être trompé, se livra volontiers à ces corruptions. Cependant les véritables Egyptiens n'avoient pas encore dans leurs temples des idoles de figure humaine, au temps de Strabon, c'est-à-dire, au siecle d'Auguste. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si des auteurss, soit anciens, soit modernes, ont eu tant de pen-

chant à les juſtifier d'idolâtrie, ſur-tout en ce qui regarde le culte de certains animaux. » Tous (1) ceux qui étoient reverés par les Egyptiens en divers lieux, ne l'é- » toient pas en qualité de Dieux; mais pluſieurs ſeulement en qualité d'animaux ſa- » crés, auſquels il n'étoit pas permis de faire du mal. Et il y a grande apparence, » ſelon la penſée de Ciceron, qu'au commencement ils n'avoient tous été tenus » tout au plus que pour tels; parce que ceux qui gouvernoient alors le peuple, » avoient jugé àpropos pour des raiſons particulieres de conſerver le plus qu'il ſe » pourroit ces bêtes, comme des animaux utiles, & par ſucceſſion de temps, la ſu- » perſtition & l'ignorance de ceux qui ne comprenoient pas la vraie cauſe pour la- » quelle on les épargnoit, s'étoient imaginé qu'il y avoit en eux quelque choſe de » divin; ce qui venoit ſans doute de la maniere dont les Prêtres agiſſoient avec » les autres hommes, auſquels ils faiſoient miſtere de tout. » C'eſt ſans doute ce qui a porté Diodore (2) de Sicile à faire une ſorte d'apologie des Egyptiens, en montrant les grands biens que l'on tiroit des animaux qui étoient reſpectés de ces peuples. La vache, dit-il, outre ſon utilité pour le labourage, a d'autres avantages: les brebis fourniſſent aux hommes non-ſeulement leur laict & leurs fromages, mais elles donnent encore de quoi ſe faire des habits. La fidelité du chien & ſon attention pour garder la maiſon de ſon maître le doit faire eſtimer: les chats donnent la chaſſe aux ſerpens, aux ſouris & à d'autres bêtes dangereuſes, dont le pays étoit rempli. L'hiſtoire tragique de ce Romain qui eut le malheur de tuer un chat par inadvertance, n'eſt que trop connuë. Toute la populace courut à la maiſon où il étoit logé. Les Princes du ſang royal eurent beau faire; ils ne purent ſauver cet infortuné; la crainte même du nom de Romain plus redoutable que celui du Roi, ne put empêcher qu'en un inſtant cet étranger ne fût tué & mis en pieces. L'Ichneumon eſt conſideré comme l'ennemi déclaré du crocodile, & empêche que cet animal ne devienne trop puiſſant ſur le Nil. L'Ibis eſt un oiſeau très-utile en un pays où il détruit les ſerpens, & les autres vermines qui ſont en abondance dans la terre marecageuſe d'Egypte. Le Millan eſt reſpecté ou comme un oiſeau néceſſaire aux augures, ou comme l'ennemi des Scorpions & des autres bêtes venimeuſes que la chaleur du pays engendre continuellement. L'Aigle étoit regardée comme le Roi des oiſeaux, ou l'oiſeau de Jupiter le pere & le maître des Dieux. Le Bouc étoit pour eux le ſymbole de la génération, dans un pays qui avoit beſoin d'hommes pour le travail & la culture de la terre. La mémoire d'Oſiris leur premier Roi, qui ſe ſervit avantageuſement du Bœuf & du Taureau, les engagea même à reſpecter ces animaux: il n'y eut pas juſqu'aux Loups qui profiterent de leur reſſemblance avec les Chiens, & qui mériterent l'attention des Egyptiens. Le Crocodile enfin, quoiqu'ennemi de l'eſpece humaine, s'y eſt fait conſiderer par un autre utilité. Il eſt, pour ainſi dire, le gardien de l'Egypte; la crainte qu'en ont les voleurs d'Arabie & de Lybie, les empêche d'approcher du Nil & de piller les Egyptiens. On voit par là que ces cultes qui paroiſſent extravagans & impies ſont fondés en raiſon, dès qu'on les prend ſeulement ſur le

(1) Pierre Vattier, Préface de l'Egypte de Murtady.
(2) Diodor. Sicul. lib. 1.

pied d'une attention naturelle ou politique. Les Princes ou les Sages croient qu'ils ont toujours raiſon d'inſpirer aux hommes des ſentimens, qui paroiſſent quelquefois extraordinaires à ceux qui n'en ſavent pas la cauſe. Tout ce que nous rapportons ici des vertus & de la ſage conduite des Egyptiens, ne regarde que ceux des premiers temps; car dès qu'ils ſe furent mêlés ou qu'ils eurent communication avec les étrangers, ſur-tout avec les Grecs, ils devinrent ſi differens d'eux-mêmes, qu'on ne devoit plus les regarder comme une nation, mais comme deux peuples qui ne ſe reſſemblent en rien. C'eſt ce qu'on a pû déja voir par leur caractere marqué dans la lettre de l'Empereur Trajan dont nous avons déja parlé ci-deſſus. Herodote marque (1) encore d'autres uſages qui font voir la ſingularité du caractere des Egyptiens; mais ils regardent preſque tous la vie civile & politique. C'étoit un païs que les ſages & les Philoſophes ſe croyoient obligés autrefois de parcourir & d'examiner : ſi l'on n'eſt pas dans la même obligation, on doit au moins ſavoir ce que leur hiſtoire a de plus eſſentiel.

Nous avons déja dit que *Menès* ou *Mezraïm* (car il avoit ces deux noms) en eſt juſtement reconnu pour le premier Roi, ſelon le témoignage des anciens. La Royauté de ce Prince s'établit comme une conſéquence du droit naturel que les peres ont ſur leurs enfans, & les chefs de famille ſur tout ce qui la compoſe. Mezraïm étoit fils de Cham qui fut l'un des enfans de Noé; ainſi la royauté de Mezraïm eſt, pour ainſi dire, née avec lui, il ne l'a exercée que ſuivant la diſpoſition paternelle, après la mort de ſon pere : & comme on ne ſauroit imaginer de royauté dans un lieu vuide d'habitans; il faut néceſſairement ſuppoſer que le Patriarche Cham avoit peuplé l'Egypte de ſes enfans qui s'y multiplierent juſqu'a ſa mort en une ſi grande quantité, qu'ils formoient alors un corps de nation ſuſceptible de loix & d'un gouvernement politique. Mais cette ſuppoſition n'eſt point gratuite. L'exemple des Iſraëlites qui s'y multiplierent juſqu'à ſix cens mille combattans, ſans compter les vieillards, les femmes & les enfans, peut faire juger de ce qui eſt arrivé aux deſcendans de Cham. Sa capacité pour l'invention des arts néceſſaires à la vie, ſa juſtice pour regler les differends des particuliers, ſa prudence pour conſerver à ſes enfans l'héritage que ſon pere avoit laiſſé; enfin ſa force & ſon courage pour détruire les bêtes féroces, lui attirerent d'abord la confiance de ſes ſujets, ou de toute ſa famille; car vrai-ſemblablement les Egyptiens étoient tous ou ſes freres ou ſes neveux, ſur leſquels il n'avoit que le droit d'aîneſſe. Ces peuples ſont toujours demeurés perſuadés que c'étoit à lui qu'ils étoient redevables du labourage, de la façon de faire & de pétrir la farine, de cuire le pain, de cultiver la vigne, le lin & les aromates propres à l'Egypte; qu'il leur avoit auſſi enſeigné à préparer la laine des animaux pour s'en faire des vêtemens. La reconnoiſſance dûë à tant de découvertes, rendit ce Prince l'amour de ſes ſujets; de ſorte qu'après ſa mort, ils ſe porterent d'eux-mêmes à célébrer ſa mémoire par des aſſemblées ſolemnelles, & peu-à-peu ils en firent leur principale Divinité ſous le nom d'Oſiris & d'Apis.

On ignore le propre nom de la femme de Menès; l'hiſtoire n'a conſervé que celui

(1) Herodotus lib. 4. Hiſtoriarum.

d'Isis qu'elle a porté depuis son apotheose, qui se fit, ainsi que celle de son mari, par un progrès insensible, qui partoit moins de la superstition des peuples que de leur reconnoissance. L'histoire & la fable disent également qu'Isis étoit sœur & femme de Menès. On lui attribuë une connoissance particuliere des vertus des simples, par le moyen desquelles elle guérissoit plusieurs maladies : science qu'elle communiqua à l'un de ses fils, & qui par son moyen est passée à la posterité. Elle inventa l'art de filer le lin & le chanvre, celui de faire la toille & de la coudre. Par ce moyen, la toille étant dès-lors en usage parmi les Egyptiens, les porta à une extrême propreté, qui fut un de leurs caracteres. Tant de bienfaits mériterent qu'Isis fut honorée après sa mort d'un culte particulier.

Les anciens auteurs en nous apprennant que Menès est le même qu'Osiris, nous font connoître par (1) consequent qu'il est le *Dionysios* ou le *Bacchus* si célebre de l'antiquité; ce Prince, autant par amour pour le bien public, que pour se faire un grand nom, voulut voyager par toute la terre. Il le fit avec une grosse armée, non pour faire des conquêtes, mais pour apprendre aux hommes la maniere de semer le froment & les autres grains nécessaires à la vie humaine ; il leur enseigna les avantages qu'ils devoient tirer des fruits de la terre & des bestiaux. Il crut avec raison qu'il lui seroit glorieux de retirer les hommes de cette vie sauvage & rustique qu'ils avoient menée jusques-là, & de les rappeller à cette douceur de mœurs si convenable au vrai caractere de l'humanité.

Mais avant que de partir pour cette expedition, il confia la regence à sa femme Isis. Il commença par les montagnes d'Ethiopie, & pour se rendre maître en quelque sorte des inondations du Nil, il fit revêtir l'un & l'autre rivage d'une levée; delà passant par l'Arabie & côtoyant la mer rouge, il alla jusqu'aux Indes; où il bâtit plusieurs villes, c'est-à-dire, des habitations ; car il ne les faut pas croire telles dans leur origine qu'elles ont été depuis; & pour rendre son nom plus célebre, il planta des colonnes sur lesquelles il gravoit ses expeditions. Usage observé depuis par d'autres grands hommes, Hercules, Sesostris & Sesac. Il tourna depuis vers les parties occidentales de l'Asie, & franchissant le passage de l'Hellespont, il vint en Europe, & sur-tout dans la Thrace. Comme ce n'étoit point en conquerant, mais en bienfaicteur qu'il voyageoit, on ne pouvoit s'empêcher de traiter par-tout de Divinité un homme qui vouloit imiter les Dieux dans leur bonté paternelle.

Un regne si utile au bonheur de tous les peuples ne laissa pas d'être troublé par un ennemi d'autant plus irréconciliable qu'il étoit frere de Menès : c'étoit Typhon, homme dangereux, capable par une basse jalousie de chercher à ternir la gloire de son frere, & d'attenter même à sa vie. Dans l'absence de Menès, il forma un parti; & vingt-six conjurés s'assemblerent & l'assassinerent à son retour. Leur crime ne put être caché, quoiqu'ils eussent publié que le Roi avoit été dévoré par un crocodile ou par un hippopotame, c'est-à-dire, un cheval marin. On sût néanmoins qu'il avoit coupé & mis le corps du Roi son frere en autant de pieces qu'il y avoit de conjurés. Il prétendoit, en distribuant ainsi par morceaux le corps de Menès, acharner les complices

(1) Diodor. Sicul. l. 1.

contre

contre la mémoire de ce Prince, & les engager par une ſuite de la même barbarie, à ſoutenir l'uſurpation qu'il vouloit faire de la couronne d'Egypte. Iſis pleine de courage & de reſſentiment, aidée de ſon fils Orus, connu auſſi ſous le nom d'Apollon, vengea ſur Typhon & ſur ſes complices, la cruelle mort du Roi ſon époux.

Typhon eſt connu dans la fable ſous le nom de Pithon; ce n'eſt dans le même mot qu'une inverſion de lettres; & l'on ſait ce qui eſt dit de la victoire qu'Apollon remporta ſur lui. Toute cette narration de la Mythologie des Grecs n'eſt appuyée que ſur cet évenement de l'hiſtoire d'Egypte. On prétend néanmoins que Typhon errant dans les deſerts & dans les marais, comme un ſerpent que la honte & la fureur obligent de fuir ſon vainqueur, y périt par un coup de foudre. Il ſe forma depuis une haine ſi generale des Egyptiens contre cet ennemi domeſtique de la patrie, qu'ils ne pouvoient ſouffrir parmi eux qui que ce ſoit qui tirât ſur la couleur un peu trop ardente de ce ſéditieux. Sur le champ, fut-ce même un étranger, ſa ſeule reſſemblance de chevelure le faiſoit traîner au tombeau d'Oſiris pour l'immoler à ſes manes.

Iſis n'en reſta point à ces marques de juſtice, elle voulut (1) encore donner des preuves de ſa pieté & de ſa tendreſſe pour Oſiris; elle raſſembla toutes les portions diſperſées de ſon corps pour (2) les honorer d'une ſépulture digne d'un ſi grand Roi. Une ſeule lui échapa; elle avoit été jettée dans le fleuve du Nil, parce qu'aucun des conjurés n'avoit daigné s'en charger. Attriſtée de ce malheur, elle voulut qu'on lui portât encore plus de reſpect qu'aux autres. Elle feignit enfin de l'avoir retrouvée; & pour en conſerver la mémoire, elle ordonna que les Dames mêmes en porteroient la reſſemblance ou l'image penduë à leur col. Les Grecs toujours jaloux de la gloire des autres nations, & leurs imitateurs en tout ce qu'elles ont eu de ſingulier, ont tiré leurs ſolemnités des Orgies, du culte & de la religion des Egyptiens, dont la plûpart, comme Athenes, Thebes & quelques autres tiroient leur origine. Les Phéniciens mêmes, qui d'ailleurs avoient leurs Divinités, ont adopté celle d'Oſiris, mais ſous d'autres noms.

L'idée certaine qu'on en doit prendre, eſt qu'en tous lieux & ſous quelque nom qu'on lui donnât, on le regardoit comme la puiſſance active de la nature, le bon génie, la fortune, l'auteur de la vertu, de la proſperité & de la joie. Au contraire ſon ennemi Typhon étoit le mauvais principe, la cauſe generale des malheurs & des vices, auquel, ſelon Plutarque, ni l'ordre ni la raiſon, ni le mouvement, ni la generation, ni la lumiere, ni la ſanté ne pouvoient ſe rapporter; & par cette raiſon, on lui attribuoit tout ce qui dérangeoit, ou défiguroit la nature juſqu'aux éclipſes.

---

(1) Diodor. Sicul. lib. 1.

(2) Voici comme s'en explique un auteur moderne après les anciens qu'il a recueillis exactement à ce ſujet. *Plangebatur & apud Ægyptios Oſiris, Hic enim cum juſtiſſimè apud Ægyptios regnaret, à Typhone fratre homine violento & impio trucidatus eſt. Is dilacerato interfecti corpore in XXVI. fruſtra, cuique facinoris ſocio unum tribuit, ut omnes eo piaculo obſtringeret, ſibique in regni defenſione & cuſtodia firmos haberet adjutores. Reperiit tandem Iſis omnia fruſta corporis, pudendis ſolummodo demptis. Virilia enim à Typhone in fluvium abjecta erant, quia ſociorum nemo hæc recipere volebat; quæ tandem ab Iſide nihilominus divinis honoribus affecta fuerunt nam in templis effigiem horum adornatam coli præcepit, & initiorum ceremoniis, ſacrificiiſque Deo iſti peragendis honoratiſſima ut eſſet, plurimaque veneratione digna effecit. idcirco & Græci poſtquam ſacrorum Bacchicorum ritus & Orgiorum ſolemnitates ab Ægyptiis accipere membrum illud in myſteriis initiationibus & ſacrificiis Dei hujus, Phalli nomine honorant. Hæc Diodorus Sicul. lib. 1. Biblioth. Ptolomæus lib. 11. Tetrabiblos de Aſſyriis Perſiſque & Ægyptiis; ſacra ſunt apud eos membra generationi deſtinata ob Solis, Saturni, Veneriſque aſpectus qui ſeminales ſunt;* Schedius de Diis Germanis p. 77.

Ainſi la doctrine des deux principes: que la plûpart des auteurs ont cru née dans la Perſe ſous les noms d'Oromazes & d'Arimanes, devoit ſa naiſſance à l'Egypte dès ſa plus grande antiquité, ſous ceux d'Oſiris & de Typhon; puiſque dans la ſuite ils y furent tous deux honorés, comme les plus anciennes & les plus puiſſantes Divinités.

Après Menès, l'Egypte fut partagée en quatre Royaumes. Le premier fut celui de *Thebes*, dont Thot ou Athotis fut le premier Roi. Le ſecond Royaume fut celui de *This* gouverné par Cenchenes: Le troiſiéme, celui de *Memphis* ſous Toſothrus, que les Crecs ont nommé Eſculape; & le quatriéme celui de la *baſſe Egypte* ſous Curudès.

Athotis eſt conſtamment le Copt des Egyptiens nommé par les Grecs Thot, ou Taut, par les Latins Mercure, & Teutat par les Celtes anciens: il eſt reconnoiſſable à l'étenduë de ſa puiſſance. Le Syncelle dit qu'il bâtit un palais à Memphis; mais que ſon ſéjour ordinaire pendant cinquante-ſept ans, fut la ville de This. Or, ſelon le même auteur, ces deux villes appartenoient à ſes freres. Il s'enſuit delà qu'il prenoit ſur eux une ſuperiorité telle que la tradition des Coptes l'enſeigne.

Les Hiſtoriens & les Mythologues conviennent également avec cette tradition dans ce qu'ils diſent de la ſcience & de la capacité de ce Prince. C'eſt à lui qu'on rapporte l'invention de l'Ecriture, ſoit la Hieroglifique, dont il deſtina l'uſage pour les choſes ſacrées, ſoit la vulgaire qui ſervoit au commerce des particuliers. Il inventa auſſi les nombres, avec l'art d'en former toutes ſortes de combinaiſons, que l'on a nommées Arithmetique.

Il donna les premieres regles de la Géometrie, art infiniment néceſſaire à l'Egypte, à cauſe de l'effet des inondations qui confond tous les ans les terres des particuliers; mais il s'appliqua ſingulierement à l'Aſtronomie, comme à la ſcience la plus noble & la plus haute que les hommes puiſſent acquerir.

Il détermina les temps & les meſures des mouvemens des corps céleſtes, pour juger de toutes les mutations qui pouvoient arriver dans le ciel, & particulierement des éclipſes. Et comme ce Prince connoiſſoit la fragilité des choſes humaines, auſſi-bien que l'importance de ces découvertes pour la félicité des hommes, il prit ſoin de faire graver les élemens de toutes ces ſciences ſur des monumens durables de pierres, tels que des colonnes, & particulierement des aiguilles pyramidales. Toutefois comme il ne crut pas que tous les particuliers fuſſent également dignes de penetrer dans ces grandes connoiſſances; outre qu'il craignoit qu'une facilité trop generale de les apprendre ne les fit mépriſer, il fit écrire les regles qu'il donna en caractere Sacrés, dont il n'y avoit que les ſavans de profeſſion qui pûſſent faire uſage; & par ce moyen il ôta les ſciences hors de la portée du vulgaire, en quoi il fit un grand bien à ſes ſujets; car rien ne ſeroit moins utile qu'un peuple ou une ſocieté de ſavans.

Athotis ne borna pas ſes recherches aux ſciences ſpéculatives; il les étendit en general à tout ce qui pouvoit être utile à ſes peuples. Il ſongea d'abord à leur procurer l'abondance, leur apprenant l'uſage qu'ils pourroient faire du débordement du Nil pour la fertilité de leurs terres. Mais comme ſa ſageſſe ne lui permettoit pas d'ignorer que la temperature des années eſt differente, & par conſéquent les récoltes plus ou moins abondantes, ſa prévoyance lui fit chercher les moyens de découvrir le deſtin

de chaque année, afin de pouvoir menager les grains recueillis dans l'abondance pour le ſoulagement des temps fâcheux. Il fit donc creuſer ſous terre, près de la ville de Thebes de profondes caves, dans leſquelles on connoiſſoit à des ſignes certains, quelle devoit être la fécondité de chaque récolte.

Il eſt à croire que, connoiſſant parfaitement la nature du terroir, il jugeoit par les vapeurs ſoûterraines, de la force de la fermentation que les eaux du Nil devoient avoir; non que cette fermentation ſoit la cauſe abſoluë du débordement de cette riviere: car on ſait que les pluyes qui tombent en abondance en Ethiopie au ſolſtice d'été, y contribuënt plus que toute autre choſe; mais parce qu'elle eſt réellement la cauſe de la fécondité, par le moyen des ſels nitreux, que l'inondation des eaux fermentées répand également ſur la face de la terre; il n'y avoit point de magie à cela, & cependant on n'a pas laiſſé de l'en accuſer dans la ſuite, par une pure ignorance des effets de la nature.

Quelque grandes que ſoient les actions dont nous venons de parler, nous n'avons pas encore touché le principal ouvrage d'Athotis. Ce ſont les loix civiles & religieuſes qu'il établit pour le gouvernement des Egyptiens. Cham & Menès avoient ſans doute donné une forme commune aux mœurs de la nation. Cependant elle étoit encore ſi éloignée de la perfection, que leur fils trouva une ample matiere d'exercer ſa politique par la compoſition des loix. Ce Prince s'appliqua premierement à regler le culte public & religieux; car toutes les loix civiles d'Egypte, je veux dire les plus anciennes, ont un rapport eſſentiel à la religion, ſoit qu'il fit ſervir celle-ci à ſes deſſeins, ſoit qu'il la regardât comme le principe qui doit diriger toutes les actions de l'homme. Mais ce qu'il y a d'étonnant, & qui témoigne que la premiere vûë lui convient mieux que la ſeconde, c'eſt qu'il a favoriſé la ſuperſtition, & lui a fourni des armes, dont il a dépoüillé la vraye religion. Car ſi d'une part, il a connu l'exiſtence de Dieu & la neceſſité de ſon culte, de l'autre il en a affoibli l'idée ſpirituelle en introduiſant des types groſſiers & abſurdes, qui ont été un ſujet de ſcandale à toutes les autres nations. Et pareillement s'il a connu, ou par tradition, ou d'autre maniere, l'immortalité des ames, il n'a pas laiſſé de la confondre avec la métempſicoſe. J'ajouterai encore, que ſi la juſteſſe de ſon eſprit lui a fait rejetter les figures humaines dans l'inſtitution des types dont il a propoſé la veneration, il eſt tombé dans un autre inconvenient, en admettant les figures des animaux les plus groſſiers; ce qui a donné lieu à la conſecration des eſpeces, & à tout le déſordre de la religion des Egyptiens.

Herodote prétend que ces peuples ſont les premiers hommes qui aient enſeigné la durée des ames après la mort, & qu'ils font remonter l'origine de cette doctrine à leur Legiſlateur Thot. On voit en effet que ſes ſucceſſeurs commencerent peu après à élever des pyramides pour leur ſervir de tombeaux; ce qui marque l'eſtime qu'ils faiſoient du corps, dans l'eſperance qu'il ſe rejoindroit un jour avec l'ame.

La Circonciſion étoit encore une loi, ou un uſage dont, on doit placer l'origine au regne d'Athotis, ſi même elle n'eſt plus ancienne, puiſqu'Herodote la rapporte au temps du premier Legiſlateur d'Egypte. La fin que l'on ſe propoſa dans cette pratique n'eſt pas bien connuë; mais c'eſt une idée contraire à l'experience, de croire qu'elle ait été inventée pour affoiblir la concupiſcence. Tous les anciens ne la rap-

portent qu'à la propreté, plus nécessaire en Egypte qu'ailleurs, à cause de la chaleur du climat & de la constitution naturelle des hommes.

La division de tous les habitans d'Egypte en differentes conditions, est une institution si belle & si ancienne, qu'on ne la peut rapporter vrai-semblablement qu'au sage Athotis. Il y avoit encore trop peu de monde pendant la vie de son pere, pour qu'il fût alors besoin de regler les rangs entre les hommes : mais la mémoire de la naissance que tous les Egyptiens tiroient d'un même pere, étoit encore trop récente au temps du fils, pour que ce Prince ne les obligeât pas premierement à se regarder tous comme freres. C'étoit en effet la premiere partie de la loi qui distinguoit les conditions : nul égard aux richesses, ni à la foiblesse, ni aux emplois, ni à la faveur, sinon autant que la nécessité presente y pouvoit obliger. Personne aussi ne pouvoit se choisir arbitrairement une profession ; chacun êtoit obligé d'embrasser celle de son pere, & de la transmettre à ses enfans.

Nous avons déja parlé de la distinction des états ; mais nous ne devons pas oublier ce que Porphire rapporte des Prêtres. Ils prétendoient que leurs instituteurs ne leurs avoient recommandé que deux choses, le culte des Dieux, & l'étude de la sagesse ; que pour s'en acquitter, ils renonçoient aux occupations & aux affaires ordinaires des hommes, ne s'attachant qu'à la contemplation. Ce même auteur continuant à décrire leurs mœurs, ajoûte que leur habit étoit grave, leur démarche égale, leur regard arrêté, qu'ils rioient rarement, que leurs mains étoient toujours cachées sous leur robe, qu'ils passoient la nuit à se purifier, ou à observer les étoiles, & le jour à servir les Dieux, leur offrir des sacrifices & des parfums, chanter des hymnes à leur honneur. Leur soin pour la netteté de leurs personnes fut toujours si grand, qu'ils ne souffroient pas un seul poil en tout leur corps, ni la moindre tache sur leurs habits de toile blanche : qu'ils se lavoient d'eau froide plusieurs fois le jour & la nuit ; qu'ils s'abstenoient de plusieurs viandes, de poisson, & même de quelques légumes qu'ils estimoient impures ; que leur nourriture la plus ordinaire étoit l'hyssope hachée avec le pain, parce qu'ils croyoient que cette herbe diminuoit sa force nourrissante, & que l'abattement du corps donnoit des forces à l'ame ; que par cette même raison peu d'entr'eux buvoient du vin, ou faisoient usage d'huile ; qu'ils n'épousoient qu'une femme, dont ils s'approchoient rarement, & avec de grandes précautions ; que leurs superieurs étoient exacts & rigides, surtout à l'égard des jeunes gens.

On sait d'ailleurs que les disciplines sanglantes faisoient une partie des ceremonies de leurs sacrifices ; il sembleroit que Porphire ennemi de la Religion Chrétienne n'auroit fait ce portrait affecté des Prêtres Egyptiens, que pour l'opposer à la vie religieuse & austere des moines de son temps. Ils s'en dédommageoient à la verité, par l'autorité qu'elle leur donnoit, soit parce qu'ils étoient juges de tous les differens des particuliers, & les receveurs des impôts publics, soit par les loüanges qu'ils s'attiroient.

Les loix communes à toutes les conditions de l'Egypte furent pareillement reglées par le Législateur Athotis. Porphire nous les a conservées dans sa belle relation des funerailles. Le premier précepte étoit d'honnorer les Dieux, que le pere de chacun lui avoit fait connoître. Le second d'honnorer ses parens, ausquels on doit la

naissance. Le troisiéme étoit la défense de l'homicide. Le quatriéme étoit la defense du larcin, de l'infidelité, de la trahison. Et le dernier étoit le précepte de la temperance. La justice de ces loix émanées de la religion naturelle justifie bien celles du Decalogue prescrites par l'auteur même de la nature, & rien ne devroit être plus fort contre les mecreans, ni faire plus d'honneur aux Egyptiens en montrant à quel point de perfection ils ont porté la religion naturelle.

Diodore de Sicile a fait deux remarques au sujet du Roi Athotis, qu'il ne connoît pourtant que sous le nom de Mercure. Il dit 1°. Qu'il avoit l'esprit très-subtil, & propre à inventer les choses necessaires, ou commodes à la vie des hommes. 2°. Que le Dieu Osiris étoit son principal conseil. Ainsi l'on voit que dès les premiers temps, les Législatenrs employoient la médiation des Dieux, pour concilier à leurs ordonnances l'autorité qu'ils n'auroient pû leur donner par eux-mêmes.

Au reste les loix & les institutions d'Athotis n'ont pas toutes été du même caractere que les précedentes, quoiqu'elles tendent toutes au même but. Après avoir reglé l'état politique, il a songé à l'ornement & au plaisir. C'est pourquoi il a cultivé sa langue naturelle, à laquelle il a donné des regles, & qu'il a augmentée de plusieurs dictions, soit en donnant des noms aux choses qui n'en avoient pas, soit en introduisant les mesures, les rimes, les figures & les expressions poëtiques, dont il forma une maniere particuliere de dire les choses, qui étoit regardée comme une inspiration des Dieux. C'est la poësie qui de tout temps a charmé les hommes.

Il joignit la musique à la poësie, il composa des chants; il inventa diverses sortes d'instrumens pour accompagner la voix, ou pour se faire entendre seuls. Et comme il savoit qu'après la vertu, la joye est le veritable bien de l'homme sur la terre, il excita ses sujets à de frequentes assemblées, dont les fêtes publiques étoient le motif apparent. Après y avoir satisfait à la pieté, on s'y réjouissoit par des festins & par des danses. Les repas se faisoient du reste des victimes, & les danses faisoient partie du culte exterieur. Ainsi il semble que cet excellent Legislateur n'avoit oublié aucune des parties nécessaires à la constitution d'un état bien policé. Cependant le génie timide des Egyptiens, & l'austere gravité des Prêtres tourna bien-tôt toute cette religion en crainte & en tristesse, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ainsi qu'Athotis passa toute sa vie, occupé du soin de rendre ses sujets heureux, & de donner à sa nation une forme de gouvernement solide & durable.

Après sa mort, il fut honoré sous le nom d'Anubis, & la figure d'un chien; Virgile le nomme (1) *Latrator Anubis*; & Servius dit que, *capite canino pingitur, quia nihil cane sagacius*. Comme il avoit pris un soin particulier des cérémonies des funerailles, on le regarda comme la divinité tutelaire des tombeaux, & le conducteur des ames. *Ille superum commeator & infernum, nunc atrâ, nunc aureâ facie sublimis attollens canis cervices*. C'est le portrait qu'en a fait Apulée. (2)

Quoique son culte ait été general, l'Egypte du milieu dite Heptanome, fit une profession particuliere de l'honnorer. Son regne fut en tout de 59. ans dans la Thébaïde qui lui étoit propre. Il eut un fils de même nom que lui, auquel le Canon des

---

(1) *Virgil, Æneid. lib. 8. v. 698. Servius ibid.* (2) *Apuleius lib. 11. p. 384.*

Rois de Thebes donne 32. ans de regne. Quelques auteurs cependant ſont perſuadés que les deux Athotis ne ſont que le même Prince qui a regné 91. ans; mais cela ne préjudicie en rien à la chronologie. On a cru que cet eſpace ayant ſemblé trop long aux Grecs, qui ne ſavoient pas que les hommes de ce temps-là vivoient des ſiecles entiers, ils ont mieux aimé ſuppoſer deux Princes conſecutifs de même nom dans le Canon des Rois de Thebes, que de n'en faire qu'un ſeul qui auroit regné 91. ans. Mais ſi c'eſt une erreur, elle eſt facile à corriger.

Le ſecond des enfans de Menès fut *Iſchemum*, nommé par les Grecs *Cenchenes*, dont le partage occupoit l'Egypte du milieu depuis This juſqu'à Memphis. Il regna en tout 88. ans, ſavoir 57. ans avec ſon frere Athotis, & 31. ſans collegue.

Il fut le fondateur d'une ville à la droite du Nil, dont les ruines retiennent encore quelque choſe de ſon nom; c'eſt ce que l'on nomme aujourd'hui *Ackemin*, ou *Iſchemumaïm*, lieu très-conſiderable par ſes antiquités. On ne ſait rien de plus particulier de la vie & des actions de ce Roi.

Le troiſiéme fils de Menès fut nommé *Toſothrus*, ou *Eſculape* par les Grecs, à cauſe de la connoiſſance particuliere que ce Prince a euë de la medecine & des proprietés des ſimples; ſcience dans laquelle il avoit été inſtruit par ſa mere Iſis, & qu'il pouſſa bien plus loin, par le moyen de l'anatomie dans laquelle il fit de grandes découvertes, & ſur laquelle il établit les premiers aphoriſmes de la medecine. Les anciens ont feint diverſes fables pour repreſenter le pouvoir que ce Prince s'étoit acquis ſur les maladies par ſes remedes. Mais ce qui eſt certain, c'eſt qu'apprehendant l'oubli d'un art ſi néceſſaire au public, il grava, par le conſeil de ſon frere Athotis ou Mercure, les regles de la medecine, & la deſcription du corps humain ſur des aiguilles pyramidales, obſervant néanmoins de n'y employer que des caracteres hieroglifiques, pour éviter que de ſi belles connoiſſances ne devinſſent trop communes.

La vie de Toſothrus avoit été trop utile au public pour que ſa mémoire ne fût pas honorée par les Egyptiens. On en fit une divinité ſous le nom d'*Or*, d'où les Grecs & les Latins ont fait *Orus*. Et comme on l'invoquoit particulierement pour la ſanté, les Grecs l'ont enſuite confondu avec leur Apollon, ou pour le moins avec leur Eſculape.

Le quatriéme fils de Menès nommé *Sa* ou *Curudès* fonda un quatriéme Royaume à l'occident du Nil, qui eſt devenu proprement celui de la baſſe Egypte. Les terres qui étoient échûës dans ſon partage ſe trouverent nitreuſes & de mauvaiſe nature, ſable ou montagnes, de ſorte que la néceſſité obligea ſes peuples à ſe ranger ſur le bord occidental du Nil. Ils paſſerent de l'autre côté, à meſure que leur nombre augmenta, ils deſſecherent bien-tôt une aſſez grande étenduë de terre pour y former des habitations, & même une ville à laquelle on donna le nom du Prince. C'eſt la ville de Saïs, qui eſt devenuë ſi fameuſe par ſes Dynaſties, mais beaucoup plus par ſes colonies, entre autres, par celle qui a peuplé la plus illuſtre partie de la Grece, & fondé la ville d'Athenes.

Les Rois de la baſſe Egypte ne s'illuſtroient pas plus que ceux de la haute Egypte. On prétend néanmoins que *Vennephès* fut le premier qui bâtit des pyramides:

mais *Ceachos* fils de Bocchus innova extraordinairement dans le culte public des Egyptiens par la consecration des especes des animaux, & par le choix que chaque Province ou grande ville fit d'un animal particulier, pour être sa divinité tutelaire.

Cette antiquité est si grande, qu'il n'est pas possible de justifier aujourd'hui les motifs du changement arrivé pour lors dans la religion. Mais s'il est permis de conjecturer, on le peut vrai-semblablement attribuer à deux causes. La premiere à la superstition des peuples, qui d'eux-mêmes se portent toujours à rencherir sur les premieres institutions. La seconde à l'adresse & la prévention des prêtres idolâtres : car étant réduits par leur institution à une vie dure & mortifiée, on peut croire qu'ils porterent volontiers les autres hommes à une abstinence à peu près pareille à la leur, soit qu'ils la regardassent comme un engagement de conscience, soit qu'ils voulussent simplement avoir des imitateurs: mais de plus il étoit de leur interet d'exciter le zele des peuples ; & ce zele s'allume davantage par les nouvelles institutions que par les anciennes. D'ailleurs il n'est pas toujours besoin qu'une societé entiere concoure dans un dessein de cette nature ; il ne faut souvent qu'un seul homme pour faire de tels changemens : l'histoire en donne mille exemples. Voici donc comment on peut juger que cet évenement se passa.

Les bœufs, les vaches, les moutons, les chiens, &c. étoient honorés dans les temples d'Egypte, comme les Types des premiers peres de la nation ; & ces animaux, en consequence de ce qu'on les honoroit figurativement dans les temples, étoient réellement aimés du peuple qui les nourrissoit bien, & en tiroit du profit & de l'utilité. Voilà quelle fut la premiere institution.

Le hazard fit qu'au temps de Céachos Roi de This, il nâquit dans le territoire de Memphis un veau d'une forme extraordinaire, ayant le poil noir & des marques blanches en formes de lunes & d'étoiles sur le ventre & sur les côtés; il avoit aussi la queuë double, & un nœud sous la langue figuré comme un escarbot, d'où les Grecs l'ont nommé Canthare.

Un Prêtre de Memphis s'imagina, ou fit croire aux autres que ce veau étoit véritablement animé de l'esprit d'Osiris. Aussi-tôt on divulga la naissance de cet animal, comme une apparition positive de la divinité. Et quand cette nouveauté eut été goutée du peuple, les prêtres de Memphis qui avoient peut-être en vûë d'attirer à leur temple une célébrité pareille à celle de This & d'Abidos, ne manquerent pas d'accorder à ce veau tous les honneurs divins. On lui bâtit un temple ; on lui choisit des officiers parmi les prêtres pour le nourrir & le servir ; mais comme le mystere est un des plus grands moyens d'exciter la vénération des hommes, les prêtres jugerent qu'il ne falloit pas laisser voir librement ni en toute occasion cette divinité. Toutefois comme il falloit qu'on fût persuadé de son existence & de son pouvoir, afin que le nouveau culte se pût maintenir, on institua des processions publiques, dans lesquelles ce Dieu chargé des ornemens les plus rares, étoit conduit par les prêtres au milieu des parfums & des offrandes qu'on lui presentoit, pendant que toute l'Egypte accouruë à cette solemnité, suivoit en silence & en respect.

Après cela, l'opinion qu'Apis découvroit les choses cachées, & qu'il prédisoit

l'avenir, ne fut pas long-temps à s'établir. Il n'en falloit pas davantage pour en faire une parfaite divinité. Cependant cet animal étoit sujet à la mort & aux maladies de son espece. C'est pourquoi les Prêtres qui craignoient ces accidens, annoncerent que le Dieu Apis ne devoit & ne vouloit rester en ce monde qu'un certain temps ; & ce terme venu, ils le plongerent dans une fontaine qui fut depuis reputée sacrée, où il perdit la vie. Cette mort fut suivie d'un deüil public, & dans la suite on examina avec grand soin tous les veaux qui naissoient, pour en retrouver un autre qui eût les marques necessaires pour tenir la place du premier.

Sous *Biophis* successeur de Céachos, on fit une loi publique touchant la succession des femmes, ausquelles on donna le privilege de pouvoir regner aussi-bien que les hommes. Cette loi dont on ignore l'auteur, & qui n'eut d'execution que long-temps après, fut donnée en l'honneur d'Isis ; ce qui fait qu'on la peut regarder comme une suite de la fantaisie, qui regnoit alors pour tous les établissemens superstitieux.

Pammus laissa un fils âgé de six ans, que les Thebéens connurent sous le nom d'*Apapus*. , & les Memphites sous celui de *Phiops*. Herodote le nomme Cheops, & dit qu'il bâtit une grande pyramide, dont on ne connoît pas bien la situation, si ce n'est peut-être celle de Havara, que l'on voit encore proche les ruines de l'ancienne Arsinoé. *Eratosthenes* lui donne l'épithete de trés-grand, soit par rapport à sa puissance, ayant réüni en sa personne les royaumes de Thebes & de Memphis, soit par rapport à la prodigieuse durée de son regne, qui fut de cent ans moins une heure. *Manethon* convient de la même chose, & tous deux disent qu'il laissa un fils nommé à Thebes Achescus Ocaras, & à Memphis Mente-Suphis, lequel ne regna qu'un an, ayant été tué par une conjuration des grands de son Etat.

Nitocris sa sœur, premiere femme qui ait jamais regné, lui succeda en vertu de l'ancienne loi, dont nous avons rapporté l'institution. Elle étoit belle, blanche & blonde, contre l'ordinaire des gens du pays, son nom qui est ici écrit à la Grecque, étoit composé de l'Egyptien Neith, que l'on rapporte à Minerve, & est expliqué par celui de *Minerva Victrix* dans *Eratosthenes* : mais elle avoit l'ame basse, portée à la haine & à la vengeance ; car n'ayant osé punir à force ouverte les meurtriers de son frere, elle les fit périr par trahison, ce qui excita la colere du peuple de Thebes, qui la chassa après un regne de six ans. Elle avoit aussi bâti une pyramide, que l'on peut croire être celle d'Ilahun, à cause du voisinage de celle que son pere avoit édifiée. Et c'est ainsi que finit la puissance Thebéenne.

Cette révolution de Thebes fut un signal pour toute l'Egypte. Chaque ville puissante se révolta ; & croyant pouvoir être plus heureuse sous des Rois ses compatriotes, elles établirent de nouvelles Dynasties qui diviserent le pays en autant de Royaumes particuliers. Mais la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'il y a d'en bien connoître la suite, fait que nous ne croyons pas en devoir hazarder le détail. Nous nous contentons d'en rester aux Rois de Thebes.

La succession de ces Rois est fort nette dans le Canon d'*Eratosthénes*, quoiqu'il ait eu la négligence d'obmettre le nom Egyptien du Prince qu'il fait regner après Nitocris. Il y supplée par celui de *Mirtée*, & par l'épithete qu'il y joint de *Present de Hammon*. Cela fait connoître que les peuples las du gouvernement précedent, esperent beaucoup

coup du nouveau Roi, & le regarderent comme un don du Ciel. *Eratosthenes* lui donne quinze successeurs pendant trois cens cinquante-deux ans.

En cet état, l'histoire de la haute Egypte ne souffriroit pas grande difficulté, si elle n'étoit de nouveau troublée par quelques Royaumes ou Dynasties qui s'eleverent à la petite Diospolis, dont *Maneton* a parlé avec beaucoup de confusion. Mais sans nous jetter dans ces discussions, dont il est comme impossible de se tirer avec clarté, nous conduirons l'histoire de Thebes jusqu'à *Maris* ou *Meris*, l'un des plus grands Princes de l'Egypte. On ne sauroit douter qu'il n'ait été aussi Roi de *Memphis*, puisqu'il fit bâtir dans cette ville les portiques du temple de Vulcain. Ce fut lui qui fit faire ce Lac celebre, qui porte encore aujourd'hui son nom & qui étoit un peu au-dessous de Memphis. Il entreprit ce grand travail pour l'utilité de toute l'Egypte, c'est-à-dire, pour recevoir & renvoyer dans la mer les eaux du Nil, lorsque l'inondation de l'Egypte étoit au-dessus de la hauteur nécessaire à la fécondité de ce Royaume, ou pour rendre à l'Egypte les mêmes eaux, lorsque cette inondation n'étoit pas assez forte. Des écluses & des canaux sagement pratiqués faisoient toute l'operation.

Herodote (1) qui avoit vû ce Lac en fait la description. Il avoit de tour, dit-il, trois mille six cens stades, c'est-à-dire, trois cens soixante mille toises, ce qui forme un circuit de plus de deux cens cinquante lieuës. Sa longueur est du Septentrion au Midi : sa plus grande profondeur étoit alors de cinquante toises : vers le milieu s'élevoient deux pyramides, qui avoient de hauteur au-dessus de la superficie de l'eau cinquante toises, c'est-à-dire, autant qu'il y en avoit sous l'eau. On voyoit alors sur l'une & sur l'autre une statuë de pierre assise sur un trône. C'étoient le Roi Meris & la Reine son épouse. La pêche en étoit fort considérable, & montoit à plus de mille écus par jour. Les Rois d'Egypte l'abandonnoient aux Reines pour leur entretien.

Le Labyrinte, autre merveille de l'architecture n'étoit pas fort loin de ce Lac. Quelque-uns l'attribuent à Lachares, l'un des premiers Rois d'Egypte; d'autres comme *Herodote*, on crû que c'étoit l'ouvrage des douze Rois qui regnerent six cens quatre-vingt ans avant l'Ere chrétienne. Mais puisque nous avons commencé d'en parler, nous rapporterons ici ce qu'en dit le même historien, qui l'avoit examiné de près. Les douze Rois, dit cet historien, après avoir établi leur gouvernement, résolurent de laisser en commun à la posterité quelque monument de leur regne. Ils firent donc un labyrinthe un peu au-dessus de l'étang de Meris. J'ai eu, continuë-t-il, le plaisir de le voir, & je confesse qu'il est plus grand que sa renommée. En effet, on ne concevra jamais rien qui réponde au travail & à la dépense de ce labyrinthe, quand l'on voudroit mettre ensemble tous les édifices & tous les ouvrages de la Grece. Il y a douze salles voûtées qui avoient leurs portes à l'opposite les unes des autres : six regardoient le Septentrion, & six le Midi, toutes contiguës & enfermées par le dehors d'un même mur. Le logement y étoit double, l'un sous terre & l'autre dessus, & tous les deux contenoient ensemble trois mille trois cens chambres. J'ai vû, dit cet auteur, & consideré le logement d'en haut ; mais les Egyptiens qui le gardent ne vou-

(1) Lib. 2. Historiarum.

lurent jamais me faire voir celui d'en bas, parce qu'il servoit de sépulture aux Rois qui avoient bâti ce monument. Celui d'enhaut surpasse tout ce qui s'est vû jusqu'alors de grands ouvrages d'architecture. On ne pouvoit sans admiration considerer les tours & les retours qui menent & ramenent par les salles : d'une salle on passe dans des cabinets ; des cabinets dans les chambres, & des chambres dans d'autres salles. Le plancher de tous ces lieux étoit de pierre, comme les murailles, mais enrichi de tous côtés de divers ouvrages de sculpture. Chaque salle étoit presque toute environnée de colonnes faites de pierres blanche très-polie. Au coin où finit ce labyrinte s'éleve une pyramide de quarante toises de haut, chargée de toutes sortes d'animaux, c'est-à-dire, de figures hieroglifiques ; & c'étoit-là qu'étoit l'entrée qui conduisoit au bâtiment soûterrain.

Mais pour revenir à l'histoire, *Mœris* laissa pour successeur *Siphoas*, nommé fils de Vulcain, dont la science extraordinaire a mérité qu'on lui donnât le nom de second Thot, les Grecs l'ont connu par celui de Mercure Trismegiste. Ce Prince fut un modele accompli de justice & de pieté. Il entreprit, dès qu'il fut sur le trône, de rétablir la pureté de la Religion, & de rendre aux loix morales leur ancienne vigueur. Dans ce dessein, il fit rechercher tous les anciens monumens d'Athotis & d'Atrib, où les principes du culte public, des loix & des arts étoient gravés, afin de les faire connoître à tous ses sujets, en les faisant écrire en caracteres communs. Mais ayant remarqué que la force de la coutume l'emportoit sur l'évidence des premiers principes, & qu'il falloit nécessairement accorder quelque chose à l'usage ; il y joignit des commentaires qu'il composa en quarantedeux volumes.

Le premier de ces Livres ne contenoit (1) que des hymnes à l'usage public pour honorer la divinité : mais le second étoit un traité complet du devoir des Rois. Il auroit paru dangereux à un Prince médiocre que ses sujets osassent examiner sa conduite ; mais la confiance de Siphoas étoit telle qu'il ne craignoit point de les exciter à juger par les regles les plus étroites, s'il étoit vraiment digne de commander aux autres hommes.

Il composa les quatre livres suivans à l'usage d'un ordre des Prêtres qui s'appliquoient à l'astrologie judiciaire. Le premier traitoit du rang des planettes : le second des conjonctions du soleil & de la lune : le troisiéme & le quatriéme du lever & du coucher du soleil.

Ensuite Siphoas comprit en dix autres volumes toute l'étenduë des Prêtres, dits Hierogrammes, ou écrivains sacrés. Le premier apprenoit à connoître les caracteres hieroglifiques & toutes les écritures mysterieuses. Le second contenoit une description generale du monde. Le troisiéme traitoit de la terre en general ; le quatriéme du cours du Soleil & de la Lune ; le cinquiéme du mouvement des autres planetes ; le sixiéme contenoit la description particuliere de l'Egypte ; le septiéme, celle du Nil & de ses proprietés ; le huitiéme, celle des lieux consacrés ; le neuviéme traitoit des mesures ; & le dixiéme des choses propres aux sacrifices.

Les Prêtres qui aspiroient aux grandes dignités de leur état, s'exerçoient dans la

(1) Clem Alex. lib. VI. Strom.

lecture des dix autres livres dans lesquels Siphoas avoit renfermé tout ce qui avoit rapport à la discipline Ecclesiastique, au culte des Dieux, & à l'épreuve des victimes. Le premier donnoit les regles des sacrifices ; le second traitoit des offrandes ; le troisiéme des hymnes ; le quatriéme des prieres ; le cinquiéme des pompes ; le sixiéme des jours de fêtes ; le septiéme des abstinences ; le huitiéme des purifications ; le neuviéme des expiations ; & le dixiéme des funerailles.

Enfin ce savant Prince composa encore dix Livres plus sublimes que les précedens, dans lesquels il renferma les loix generales & particulieres, avec deux amples traités ; l'un de la nature de l'ame de l'homme, & l'autre de celle des Dieux. Ceux qui possedoient les vingt-six premiers Livres passoient à l'étude de ceux-ci qui les rendoient capables d'exercer les fonctions de la judicature, & de présider à la recette des impôts. Ainsi toute la science des Egyptiens étoit comprise dans les trente-six premiers volumes composés par le Roi Siphoas : les six derniers traitoient particulierement de la medecine & faisoient l'étude des Prêtres Pastophores, c'est-à-dire, de ceux qui se consacroient au soulagement du public. Le premier de ces Livres contenoit une description generale du corps humain ; le second traitoit des causes des maladies ; le troisiéme des instrumens ; le quatriéme des remedes ; le cinquiéme des yeux ; le sixiéme des femmes.

C'est en cet ordre, que le plus savant Roi qu'ait eu l'Egypte, distribua la Philosophie, & partagea l'étude de ses sujets, ou plutôt la matiere de leur application. Ptolomée Philadelphe employa *Manethon* à traduire en Grec ces beaux ouvrages : mais l'original & les copies se sont également perduës, de sorte qu'il n'en reste aucun fragment ; le Pœmandre & tous les autres livres qu'on attribuë à Trismegiste, étant des livres manifestement faux & supposés. Eusebe se plaint que les Prêtres d'Egypte ayant un si beau fondement de religion dans les livres d'Hermès, l'avoient négligé, & n'y avoient suppléé que par des allegories frivoles & des fictions puériles.

Mais de tant d'ouvrages celebres de Siphoas, aucun n'est si digne de mémoire, ni si essentiel à l'histoire que le changement qu'il fit dans l'étenduë de l'année, qu'il augmenta de cinq jours pour les années communes, & de six jours pour les bissextiles. Les années qui n'étoient alors que de 360. jours, furent portées à 365. C'est donc des Egyptiens que les Grecs & les autres peuples ont emprunté la correction & la mesure des années.

Mais pour revenir au regne de ce Monarque, soit que les embarras du trône, soit que les dangers d'une guerre continuelle avec les Pasteurs ayent abregé sa durée, il est certain qu'il fut très-court : les uns ne lui donnent que cinq ans, & les autres quatorze. J'ai suivi cette derniere opinion, ne pouvant croire que ce Prince eût pû executer de si grandes choses dans l'espace de cinq années.

Les philosophes chimistes & les cabalistes qui font leur héros de ce second Hermès, prétendent qu'il se retira du monde pour vacquer à l'étude de la nature, & à la contemplation du Créateur, méprisant également les grandeurs humaines & les soins qui y sont attachés, mais je n'en trouve aucune preuve dans l'antiquité. *Manethon* aux catalogues des Diospolites, ou plutôt ses copistes lui ont donné le nom d'Armais, au lieu de celui de Hermès : c'est une faute évidente. Un anonyme,

Prince apparemment peu eſtimé, ſucceda à Siphoas. Après lui vint Phruron nommé Nil. Ce Prince n'eſt fameux ni par ſes actions, ni par la durée de ſon regne, qui n'a été que de cinq ans, ſelon *Eratoſtenes*, & de ſeize mois, ſelon *Manethon*. Cependant il tient une place conſiderable dans l'hiſtoire, à cauſe que ſelon l'ancienne tradition, il a donné ſon nom au fleuve qui étoit auparavant nommé Ocean, ou Egyptus, comme le diſent tous les anciens, & particulierement Homere. Amutanthée ſucceda à Nilus. Eratoſthenes donne à ſon regne 63. ans, & finit par lui le Canon des Rois de Thebes.

Juſques ici nous n'avons dit que peu de choſe des Rois de la baſſe Egypte, quoique leur ſuite ſoit beaucoup plus certaine que celle des autres Royaumes. Il paroît donc que Menès, après trente-cinq ans de regne, envoya ſon fils *Sa* ou *Curudès*, pour deſſecher la baſſe Egypte. Nous avons déja parlé de ce Prince : Nous avons dit même que ſuivant l'ancienne chronique Egyptienne, il y avoit depuis Menès juſqu'à la XVI. Dynaſtie quinze generations ou quinze Rois ; qu'après eux ſuivit la XVI. Dynaſtie qui comprend huit Rois, & qu'à la cinquiéme année du regne de Concharis, le dernier d'entr'eux finit le cycle caniculaire des Egyptiens composé de 700. ans. Ces ſortes de preuves tirées de l'aſtronomie ſont ordinairement les plus certaines. Or nous remarquons le même nombre d'années, & la même ſuite de Rois dans le Canon de la baſſe Egypte. L'hiſtoire ne nous dit rien de conſiderable de ces Rois ; & comme on en trouve d'anonymes, il eſt bon d'en donner ici la raiſon. Un Roi avoit-il régné avec (1) injuſtice, ou tyranniquement, les Egyptiens le puniſſoient de la maniere qui devroit le plus toucher les Princes ; on ne vouloit pas même en prononcer le nom, & encore moins le marquer dans la liſte des Rois. C'étoit une ſuite du procès que l'on faiſoit à la mémoire des morts. Ce fut ſous Concharis qu'une multitude d'Arabes qui voyoient avec jalouſie les pâturages excellens de la baſſe Egypte, ſe jetterent ſur cette partie. Manethon (1) qui parle de cette irruption appelle Timaus le Roi ſous qui elle arriva. Il marque donc que Dieu irrité contre leur nation, permit qu'une grande armée de peuple ſans réputation, vint du côté de l'orient, ſe rendit maître de l'Egypte, tua une partie des Princes, mit les autres à la chaine, brûla les villes, ruina les temples, & traita ſi cruellement les habitans, qu'il en fit mourir pluſieurs, réduiſit en ſervitude les femmes & les enfans ; & établit pour Roi un Prince de ſa nation nommé *Salatis*. Ce nouveau Roi étant venu à Memphis impoſa un tribut aux Provinces de la haute & de la baſſe Egypte, mit des garniſons dans les villes ſur tout du côté de l'orient, parce qu'il redoutoit la puiſſance des Aſſyriens. Ayant trouvé dans la Province de Saïs à l'orient du fleuve Bubaſte, l'une des branches du Nil, une ville nommée autrefois *Avaris*, dont la ſituation lui parut avantageuſe, il la fortifia extrêmement, & y mit auſſi-bien que dans les environs un corps de troupes de ceux cens quarante mille hommes. Au temps de la récolte le Roi faiſoit la revûë de ſes troupes, & les maintenoit dans une ſi grande diſcipline, que les étrangers n'oſoient le troubler dans la poſſeſſion de ce nouvel état. Après dix-neuf ans de regne, *Salatis* eut pour ſucceſſeur

(1) *Herodot. lib.* 1. (1) Manethon apud Joſeph. lib. 1. contra Appionem.

Beon qui regna 44. ans. *Apachnas* qui le ſuivit gouverna 36. ans. *Apophis* en regna 61. *Janias* ou *Tanias* qui vint après regna 50. ans un mois. *Certos* a été obmis par Joſephe, mais George Syncelle qui l'a tiré de Manethon même, lui donne 44. ans de regne. Le dernier nommé *Aſſis* regna 49. ans deux mois. Il n'y eut rien que ces Rois ne fiſſent pour tâcher d'exterminer la race des Egyptiens.

C'eſt en vain que Joſephe jaloux de faire paroître l'antiquité de ſa nation, prétend faire reconnoître le peuple Juif dans ces Rois Paſteurs : rien ne leur reſſembla moins. Iſraël vint en Egypte, non en conquerant, ni en corps de nation, mais en famille ſuppliante, & dont tout le peuple, maîtres, femmes & valets, ne montoit peut-être pas à deux cens perſonnes. Tout ce que M. *Perizonius* & M. le Comte de *Boullainvilliers* (1) diſent dans cette occaſion, eſt que ce furent au moins des Rois Egyptiens qui protegerent les Paſteurs, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on leur a donné ce dernier nom.

Ces Princes regnerent donc en Egypte, ou pour mieux dire, ils la tourmenterent pendant 303. ans. Ainſi dès que depuis Menès juſqu'à la cinquiéme année du regne de Concharis, il y a eu 700. ans, & 303. du gouvernement des Paſteurs, il s'eſt écoulé 1003. ans depuis Menès juſqu'à l'expulſion de ces derniers. Voici comme s'en explique encore *Manethon*. Il dit donc qu'Aliſphragmutoſis ou Myſphragmutoſis, comme d'autres le prétendent, qui étoit vrai-ſemblablement Roi de Thebes, déclara la guerre aux Paſteurs, les contraignit à ſe renfermer dans Avaris : mais Themoſis ſon fils les aſſiegea. Ses efforts ſe trouvant inutiles, il y eut une convention par laquelle les Paſteurs eurent la permiſſion de ſe retirer, & ſortirent au nombre de deux cens quarante mille hommes ; qu'ils paſſerent les déſerts de la Syrie, & que craignant les Rois Aſſyriens, ils ſe poſterent dans la Phenicie. Comme on trouve deux Themoſis dans la XVIII. Dynaſtie, il s'agit de voir quel eſt celui des deux qui fit ſortir les Paſteurs. Mais Manethon décide la queſtion par la ſuite même qu'il donne de tous ces Rois, & nous fait entendre par-là que ce fut Themoſis premier Roi de la XVIII. Dynaſtie qui fit cette grande operation. Voici ſes (2) paroles. « Depuis que le Roi Themoſis eut chaſſé les Paſteurs d'E-
» gypte, & qu'ils allerent bâtir Jeruſalem, il regna vingt-cinq ans quatre
» mois ; Chebron ſon fils regna treize ans. Aprés lui Amenophis regna vingt ans ſept
» mois. Ameſſis ſa ſœur regna vingtans neuf mois. Mephrès regna enſuite douze ans
» neuf mois. Mephramutoſis vingt-cinq ans dix mois. Themoſis neuf ans huit mois.
» Amenophis trente ans dix mois. Orus trente-ſix ans cinq mois. Acencheres
» douze ans un mois. Un autre Acencheres douze ans trois mois. Armaïs quatre ans
» un mois. Rameſſes un an quatre mois. Armeces ou Rameſſes Miamun ſoixante-ſix
» ans deux mois ; & Amenophis dix-neuf ans ſix mois. Séthoſis Rameſſes qui lui ſuc-
» ceda aſſembla de grandes armées de terre & de mer, laiſſa Armaïs ſon frere pour
» Lieutenant general en Egypte, avec un pouvoir abſolu, & lui défendit ſeule-
» ment de prendre la qualité de roi, de rien faire au préjudice de ſa femme & de ſes

---

(1) *Perizonius in Antiquitatibus. Ægyptiacis.* M. le Comte de Boullainvilliers Hiſtoire univerſelle manuſcrite.

(2) Manethon apud Joſeph. lib. 1. contra Appionem.

» enfans, ni d'abuſer de ſes concubines. Il marcha enſuite contre l'iſle de Cypre, la » Phenicie, les Aſſyriens & les Medes, vainquit les uns & aſſujettit les autres par » la ſeule terreur de ſes armes. Tant d'heureux ſuccès lui enflant le cœur, il vouloit » pouſſer ſes conquêtes encore plus loin dans l'orient : mais Armaïs à qui il avoit » donné une ſi grande authorité, fit tout le contraire de ce qu'il lui avoit ordonné. » Il chaſſa la reine abuſa des concubines du roi ſon frere, & ſe laiſſant perſuader par » ſes flateurs, ſe mit la couronne ſur la tête. Le grand prêtre d'Egypte en donna avis » à Sethoſis. Il revint auſſi-tôt, prit ſon chemin par Peluſe, & ſe maintint dans ſon » roïaume. On tient que c'eſt ce prince qui a donné le nom à l'Egypte, parce qu'il » portoit celui d'Egyptus auſſi bien que celui de Sethoſis, & Armaïs s'appelloit autre- » ment Danaus ».

Les derniers rois de cette XVIII. Dynaſtie ſont celebres, Rameſſes, Myamun par la longueur de ſon regne, & Amenophis par deux caracteres principaux que lui donne l'hiſtoire, le premier d'avoir été d'un eſprit timide, & le ſecond d'avoir été fort ſuperſtitieux.

Ce fut ſous ſon regne qu'une colonie d'hommes noirs ſortis d'auprès du fleuve Indus aïant traverſé l'orient, ſe preſenta à l'entrée de l'Egypte. Amenophis lui accorda le paſſage pour s'aller établir vers les ſources du Nil. On nommoit ces peuples Ethiopiens, & l'on prétend qu'ils ont donné leur nom au païs qui le porte encore aujourd'hui.

Euſebe & le Syncelle ont tous deux marqué le temps de cette colonie, depuis laquelle les anciens auteurs ont toujours diſtingué deux ſortes d'Ethiopiens ; les orientaux qui ont les cheveux longs & plats, & les occidentaux qui les ont comme la laine des brebis. On en voit de ces deux eſpeces dans le détail des armées de Xerxès roi de de Perſe ; mais à preſent les Ethiopiens orientaux ſont fort differens des autres, n'étant pas veritablement noirs, mais de couleur de cuivre, avec des cheveux ſemblables à du crin.

Amenophis religieux, ou pour mieux dire très ſuperſtitieux, fut touché d'un extrême deſir que ſon regne fut favoriſé de la naiſſance d'un Apis : c'eſt ce qu'on appelloit en langage ordinaire, viſion ou apparition des Dieux. Les prêtres conſultés ſur les moïens d'obtenir cette grace du Ciel, répondirent qu'il falloit purger le païs des lepreux & de tous les hommes impurs, par où ils entendoient les Iſraelites, les hommes incirconcis, ceux qui s'abandonnoient aux plaiſirs de la chair, & ceux qui negligeoient les purifications legales. Amenophis ne conſidera point que l'interêt des prêtres alloit directement à faire bannir de l'Egypte tous ceux de cette derniere eſpece, d'ont la conſcience n'étoit pas aſſez ſoumiſe à leur conduite.

Les autres évenemens du regne de ce prince regardent particulierement les circonſtances de la naiſſance de ſon fils Seſoſtris. Diodore dit qu'il fut averti en ſonge que ce fils ſeroit maître du monde, & que pour lui préparer les moyens de le devenir, il lui donna d'abord une admirable éducation l'endurciſſant à la peine & au travail, & raſſemblant auprès de lui tous les enfans d'Egypte qui étoient nés le même jour. Il s'en trouva dix-ſept cens, parmi leſquels il fit vivre ſon fils ſans diſtinction d'exercices & de nourriture. On ne leur donnoit à manger qu'après une courſe de 180. ſtades,

& qu'après s'être exercé à la lute : des exercices du corps, on les faisoit passer à ceux de l'esprit : on leur enseignoit toutes les sciences & les arts connus : on les instruisoit des secrets de la religion & de la politique; & Sesostris se distinguoit ordinairement par-dessus tous les autres, autant par son adresse & par sa vivacité, que par son rang. Chacun de ces jeunes hommes s'attacha si fortement à ce prince qui les nommoit tous ses freres, qu'aucun ne l'abandonna jamais dans les perils, & qu'ils moururent tous à son service, dignement recompensez de leur attachement.

Sesostris étant sorti de la premiere jeunesse, son pere le mit d'abord à la tête d'une armée, & l'envoïa faire la guerre en Arabie (je crois avec *Marsham* que cela se doit entendre de la Troglotide.) Il y souffrit beaucoup de la chaleur, du manque d'eau & des serpens. Cependant il revint victorieux, ayant soûmis un grand nombre de nations, qui n'avoient jamais eû de maîtres. De l'Orient son pere le fit passer à l'Occident; où il ne fit pas moins de conquêtes, puisqu'il parvint jusqu'aux bords (1) de l'Ocean, *Venit ad occasum mundique extremà Sesostris.* Il aprit dans cette expedition, la mort de son pere, ce qui le rapella en Egypte pour prendre possession de la souveraine autorité : il pouvoit alors avoir dix-huit ans, puisqu'Amenophis n'en regna que dix-neuf & demi, & que Sesostris étoit né depuis sa roïauté.

Sesostris ainsi nommé par *Herodote*, Sesoosis par *Diodore*, & Sethosis par *Maneton*, avoit encore le nom de Ramesses, il a été le chef de la XIX. Dynastie des Diospolites. Ce Prince étant parvenu à la couronne, plein de confiance & d'audace, il porta d'abord la guerre en Ethiopie. Il passa delà jusqu'à la mer oceane & au Cap Mossilites, à present dit le Cap de Guadarfui, où il éleva des colonnes pour servir de monumens de ses victoires. Et aprés avoir imposé à ces peuples des tributs payables en or, en ébene, & en dents d'Elephant, il repassa dans la Troglotide qu'il acheva d'assujettir; puis il monta sur une flotte de quatre cens voiles qu'il avoit fait préparer dans la mer rouge, & passa dans les isles voisines, entre autres dans la Trapobane & dans Zocotora : mais revenant sur les côtes d'Arabie, il rencontra une mer basse dans laquelle apprehendant de perdre ses vaisseaux & ses troupes, il repassa en Egypte. A son arrivée à Thebes, il consacra au Dieu Osiris qui l'avoit préservé des dangers d'une si facheuse navigation, un navire de cédre long de deux cens quatre-vingt coudées, revêtu d'or par le déhors & d'argent par le dedans.

Ce fut alors qu'il connut l'utilité qu'il pouvoit retirer du peuple Hebreu, en le contraignant de travailler aux ouvrages dont il laissa les desseins à ses ministres : mais parce qu'il prit aussi une juste défiance des forces d'une nation si féconde qui pouvoit se revolter, il ordonna qu'on fit travailler rigoureusement tous ceux qui étoient en âge de le faire; & pour tarir en quelque sorte la source de cette prodigieuse fécondité, il voulut qu'on fit périr pendant un certain tems tous les mâles qui naîtroient parmi les Israëlites.

L'expedient étoit barbare & indigne d'un si grand Roi : cependant l'Ecriture nous apprend que cette ordonnance fut executée. Diodore assure que Sesostris avoit une fille nommée Athirté Princesse prudente & habile dans la connoissance de l'avenir, qui

---

(1) *Lucanus lib. X.*

le pouſſoit à entreprendre la conquête du monde, l'aſſûrant d'un ſuccès favorable. Quelques auteurs croient cependant que ce pouvoit être la ſœur de Seſoſtris. Quoiqu'il en ſoit, on ne ſauroit douter que ce n'ait été cette ſage Princeſſe ſœur & fille des Pharaons, qui conſerva la vie de Moïſe, en le retirant des eaux du fleuve & lui procurant une nourrice. Elle fut toûjours en une ſi grande veneration dans l'Egypte, qu'on lui rendoit les mêmes (1) honneurs qu'à la Déeſſe Iſis.

L'an dix-huitiéme de Seſoſtris, après avoir diſpoſé ſon armée & reglé ſon état; dont il laiſſa la conduite à ſon frere Armaïs, avec une autorité abſoluë, il partit pour l'expedition la plus hardie dont l'Hiſtoire ait jamais parlé, puiſque c'eſt elle qui a fraïé le chemin & ſervi d'exemple à tous les autres conquerans. Son armée conſiſtoit en vingt-ſept mille chariots de guerre, vingt-quatre mille chevaux, & une prodigieuſe infanterie.

Il entra premierement dans la Syrie, où il ne trouva aucune reſiſtance, comme *Herodote* le prouve par les colonnes qu'il fit élever avec la repreſentation des parties d'une femme (emblême de la foibleſſe des peuples, comme les parties du mâle étoient celui de leur reſiſtance) & l'inſcription étoit : SESOSTRIS, ROI DES ROIS, SEIGNEUR DES SEIGNEURS A VAINCU CE PAYS PAR SES ARMES.

Enſuite il paſſa l'Euphrate & le Tigre, & ſoûmit ces contrées depuis ſi fameuſes. Il traverſa la Perſe; paſſa l'Inde & le Gange, & parvint, après avoir ſoûmis beaucoup de peuples, juſques à la mer orientale.

Il revint par une autre route qui donna occaſion à de nouveaux exploits, juſqu'à ce qu'il rencontra la belliqueuſe nation des Scythes, qui lui livrerent pluſieurs combats dont le ſuccès fut équivoque. Il ſoûmit les bords du Tanaïs, & revint dans la Colchide où il laiſſa une colonie des ſoldats fatigués de ſon armée. Il vint enſuite en Europe, ſoûmit la Thrace, & paſſant le Danube, il alla porter la guerre chés un autre nation de Scythes, où la diſete de vivres & la difficulté des chemins le mit au hazard de périr avec ſon armée. Il rentra donc dans la Thrace, où *Herodote* aſſure que de ſon tems il y avoit pluſieurs monumens de Seſoſtris. Il repaſſa la mer Ioniene, & en chemin il ſoûmit la plûpart des Iſles Ciclades. Il s'empara enfin de toute la baſſe Aſie & de la Lydie, où il éleva deux ſtatuës ſur le chemin de Smirne à Sardes, qu'*Herodote* dit avoir vuës, ainſi que pluſieurs autres, où il y avoit une inſcription ſans nom, qui témoignoit la victoire remportée ſur les differens peuples de ce païs.

Ce fut apparamment en ces lieux qu'après avoir employé neuf années à parcourir la terre, il fut averti par un courier du Grand-Prêtre d'Egypte, de l'infidelité d'Armaïs ſon frere, qui abuſant de la confiance de Seſoſtris, avoit pris ouvertement le diadême, & avoit forcé ſes femmes, contre l'expreſſe défence qu'il lui avoit faite. Cette nouvelle lui fit regagner l'Egypte à grandes journées; chargé des dépoüilles de toutes les nations, il arriva à Peluſe, préparé de l'attaquer, ſi ſon frere eût oſé lui en diſputer l'entrée : mais au contraire il y vint avec ſoûmiſſion pour le recevoir ſur la frontiere. Cependant il avoit diſpoſé ſecretement des embuches à Seſoſtris : & en

(1) *Athirte Seſoſtridis filia honorabatur ab indigenis non minùs quàm Iſis.* Artabanus apud Euſebium lib. IX. de Præparat. Evangelic.

cas qu'elle ne pûssent réussir, il s'étoit aussi assuré une retraite. Il tenta donc de faire périr son frere, en mettant le feu dans la maison où il étoit logé, dans le plus fort de son sommeil. Celui-cy eut le bonheur de se sauver, mais de la maniere la plus triste & la plus étrange. Par le conseil de la Reine son épouse il prit deux de ses enfans, les étendit sur le bois qui étoit en feu, & avec cette planche fatale, il se sauva de la mort avec sa femme & le reste de sa famille. Mais ce Prince étant arrivé en Egypte se vengea de la cruauté de son frere.

Sesostris délivré de ce dernier danger, remplit tous les temples de vœux & d'offrandes; & signala particulierement sa reconnoissance envers Vulcain le Dieu du feu, de qui il croïoit tenir son salut. Il enrichit son temple de Memphis, près duquel il fit dresser deux statuës, l'une de lui & l'autre de sa femme, de la hauteur de trente coudées, & quatre autres de ses enfans, chacune de vingt coudées. Ce fut à cette occasion qu'un Prêtre de Vulcain fit cette action si vigoureuse & si rare dans ces sortes de gens, livrés ordinairement à l'interêt. Lorsque le Roi Darius Histaspis voulut faire placer sa statuë dans le temple de Memphis au dessus de celle de Sesostris. Le Grand-Prêtre s'y opposa genereusement, & dit hautement que Darius n'avoit pas fait d'aussi grandes actions que le Roi d'Egypte, & qu'il n'étoit pas juste, que le Roi des Perses eût la préference sur Sesostris. Liberté loüable, quand elle est prise à propos, & qui fut estimée même par le seul qui auroit pû s'en offenser.

Il fit bâtir, outre cela, un nombre infini d'autres temples, avec deux Obélisques de cent vingt pieds chacun, qu'il consacra au Soleil dans la ville d'Heliopolis, sur lesquels il fit graver le nombre de ses édifices. Il observa toujours d'emploïer à ce travail des captifs, & de soulager ses sujets naturels: c'est pourquoi il étoit soigneux d'y faire mettre pour inscription, que nul du païs n'y avoit travaillé.

Il se presente ici une difficulté assez considerable, c'est de sçavoir qui étoit le frere de Sesostris qui le mit en un si grand peril. Quelques auteurs fondés sur ce qu'en dit *Maneton*, croïent que ce fut Danaüs qui fut obligé, 1511. ans avant l'Eré Chretienne, de quitter l'Egypte, & de se retirer au Peloponése: mais outre que les temps ne conviennent pas, *Herodote* & *Diodore* de Sicile font connoître que Sesostris punit la perfidie de son frere; seroit-ce donc la punir que de le laisser aller dans la Grece, soit pour y conquerir, soit pour y heriter du roïaume d'Argos? Il y a plus *Herodote* parle de Danaüs quelques pages avant que de rien dire de Sesostris & loin de le faire frere du roi d'Egypte il n'en parle que comme d'un particulier, qui venoit même de race étrangere, & non pas de Princes ou de souverains du pays. Il assûre que les Prêtres d'Egypte lui ont fait la généalogie de Danaüs & que de degrés en degrés ils remonterent jusques à Persée qui étoit venu de Grece à Chemnis, ville de la haute Egypte, d'où Danaüs & Lyncée étoient originaires.

Sesostris après avoir donné ses premiers soins à la reconnoissance où il se croïoit engagé envers les Dieux, songea à recompenser ses soldats; ce qu'il fit de la maniere du monde la plus liberale, leur assignant à chacun & à leur posterité douze arures de terre (l'arure étoit de cent coudées Egyptiennes quarrées) exemptes de tous impôts, avec des rations de pain, de viande & de vin chaque jour: il sépara la Cavalerie de l'Infanterie; mais il les plaça presque toutes entieres dans la basse Egypte, ne craignant

les attaques des étrangers que par cet endroit, soit à l'Occident, soit à l'Orient. Il en retint un petit nombre pour sa garde ordinaire, dont il assigna les quartiers dans le voisinage de Thebes, capitale de tous ses états.

Après quoi Sesostris songea à la police de l'Egypte; premierement il la divisa en certains gouvernemens, où il établit des Metropoles : les Macedoniens les nommerent depuis Nomes ou Provinces. Il changea aussi l'administration de la Justice, dont il dépoüilla les Prêtres pour la donner aux Députés de chaque gouvernement, qui tous ensemble élisoient trente autres Députés, dont le conseil general de toute l'Egypte étoit composé, pour examiner & reformer tous les jugemens rendus dans les provinces Il déchargea pareillement les Prêtres de la recette des impôts, par deux motifs. Le premier, parce qu'il faisoit scrupule d'emploïer des hommes consacrés au service des Dieux, à des occupations mondaines. Le second, que se trouvant maître d'une infinité de richesses étrangeres, & ne croïant pas avoir desormais besoin de celles de ses sujets, il abolit toutes les impositions établies sur les marchandises, se contentant des charges réelles des terres qui servoient à nourir les soldats. On peut croire aussi que ce Prince s'étoit bien apperçu du defaut essentiel de l'ancien gouvernement d'Egypte, qui donnoit un excessive & dangereuse autorité à l'ordre des Prêtres, unissant en leurs personnes le pouvoir de la magistrature avec celui de la Religion.

Mais comme chaque Prince fait des loix par raport à son humeur, celui-ci tout different de ses prédécesseurs, transporta l'autorité aux gens de guerre; & il ne fit pas en cela une moindre faute, de laquelle ses successeurs ne tarderent pas à sentir les consequences. Tant il est vrai que toute l'œconomie d'un bon gouvernement consiste dans le juste tempérament du pouvoir & des droits de tous les membres d'un état. Dans cette disposition tous concourent ensemble au bien commun; sans quoi toute concorde est necessairement bannie, lorsque quelqu'un de ces membres dominant trop imperieusement, mécontente tous les autres, ou excite leur jalousie.

Sesostris emploïa les trente deux années de son regne qui suivirent sa conquête, à joüir de la gloire qu'il avoit acquise, obligeant les Rois quil avoit soûmis à venir de tems-en-tems renouveller leur obeïssance, & payer en personne les tributs ausquels il les avoit assujetis. Le nombre de ces Princes étoit si grand, que sa Cour en étoit toûjours remplie : & quoiqu'il les traitât favorablement, il les obligeoit dans les cérémonies, de tirer son char de triomphe, pour le conduire aux temples des Dieux; chose indigne d'un grand Prince.

Et Pharios currus Regum cervicibus egit. (1)

De plus, il entreprit une infinité de travaux extraordinaires pour augmenter la fertilité de l'Egypte, en distribuant également les eaux du Nil, & pour faciliter le commerce réciproque des Provinces. Ce fut dans ce dessein qu'il fit creuser plusieurs nouveaux canaux, dont les principaux furent le canal occidental, qui du lac de Meris se rendoit dans la Mareste; le canal oriental, qui de Memphis alloit à Peluse; un au-

(1) *Lucanus lib. X.*

tre qui de Phacousa couloit dans le lac Serbonide ; celui qui de Memphis se rendoit à la mer Rouge proche de Belzephon & enfin le grand canal transversal qui coupoit le Delta, & joignoit tous les bras du Nil.

Ce sont-là les fameuses fosses de Sesostris, bien plus anciennes, selon Strabon & les autres auteurs, que la guerre de Troye. Cependant la cavation de ces canaux jetta Sesostris dans une autre dépense beaucoup plus considerable, par la necessité d'élever un nombre suffisant de digues, pour garantir le plat-pays d'inondations, & de faire sur ces mêmes canaux une infinité de ponts pour la commodité des passages.

On a pourtant remarqué que l'Egypte, qui étoit le pays du monde le plus fécond en chevaux avant le regne de Sesostris, avoit depuis perdu cet avantage, à cause qu'en facilitant le commerce par eau, il avoit appris à son peuple à se passer de ces animaux. Cela n'arriva pourtant que long-temps après lui & contre son intention; comme l'on en peut juger tant par les soins qu'il prit pour former une excellente Cavalerie, que par le bâtiment superbe de cent écuries royales qu'il édifia sur le bord du Nil, depuis Memphis jusqu'à Thebes, en chacune desquelles on entretenoit deux cens chevaux, aux dépens du public pour tirer les chariots de guerre.

Ce Prince fit élever aussi plusieurs monumens dans la ville de Thebes que Germanicus visita en parcourant l'Egypte, sur lesquels il trouva des inscriptions qui marquoient l'étenduë de sa domination jusques dans l'Inde vers l'Orient, l'Ethiopie au Midy, la Lybie à l'Occident & les Scythes au Septentrion, avec le détail des tributs que chaque peuple devoit payer. *Strabon* fait la même remarque, & comme témoin oculaire il assure que ces inscriptions étoient proche des tombeaux de ce Prince & de ses quarante prédecesseurs qui étoient creusés dans des grottes au-dessus du Menonium, c'est-à-dire, à l'Occident de la grande Thebes.

Sesostris voulut encore que toutes les villes d'Egypte fussent environnées de remparts de terre assez larges & assez épais pour les assurer contre les eaux du fleuve; & sur ces remparts il fit planter des arbres pour en affermir le terrain, & servir de promenades aux peuples. C'est pourquoi *Strabon* remarque que dans le temps des inondations, les villes d'Egypte ressembloient à des isles ombragées au milieu de la mer.

Les voyageurs qui ont consideré le revêtissement de ces digues & l'innombrable quantité de ponts qui se voyent encore sur les anciens canaux, quoique la plûpart desseches, le tout construit de briques cuites au feu, jugent tous que cet immense travail ne se peut rapporter qu'au temps où l'Ecriture nous apprend que les Israëlites étoient employés à faire & à cuire des briques, parce qu'en effet il falloit un peuple aussi nombreux pour y suffire. Mais comme l'histoire profane nous fait connoître d'ailleurs que ces bâtimens ont été ordonnés par Sesostris, & achevés pendant sa vie, ou pendant celle de son successeur, il en faut conclure qu'il est probablement impossible de separer la servitude des Hébreux, du regne de ces deux Princes, d'autant moins qu'il s'y rencontre une infinité d'autres convenances historiques, qui ne peuvent se trouver dans aucun autre systême.

Eustathe a remarqué que la connoissance de la Géographie s'augmenta beaucoup par le moyen des voyages de Sesostris, d'autant qu'il fit dresser des cartes des

pays qu'il avoit parcourus, ausquelles il fit joindre une explication litterale pour les faire connoître à tous ses sujets. Il en répandit des exemplaires jusques dans la Scythie, par le desir de faire passer sa gloire aux pays les plus reculés.

Enfin Sesostris mourut (car c'est le terme où les plus grands hommes aboutissent aussi-bien que les autres) mais comme il avoit toute sa vie cherché la gloire & la singularité, il la finit dans le même goût, mourant volontairement pour s'épargner les chagrins & les douleurs d'une extrême vieillesse. Sa vûë s'étoit affoiblie à l'âge de soixante-dix-sept ans, après en avoir regné cinquante-neuf; & c'est principalement ce qui le dégoûta de la vie, n'ayant d'ailleurs aucune incommodité. *Eusebe* dit qu'il avoit quatre coudées trois paulmes & deux doigts de hauteur; ce qui approche de la taille gigantesque: & l'on peut juger de sa forme dans la même proportion.

Rhamessès l'aîné des enfans de Sesostris lui succeda. *Herodote* le nomme *Pheron*, c'est-à-dire sans doute, *Pharaon*, nom de dignité propre à tous les Rois d'Egypte. On s'est fort embarrassé pour en savoir l'explication, faute de s'être arrêté à celle que *Josephe* en a donnée, qui est sans doute la meilleure, comme M. *Le Clerc* l'a fait voir sur le XII. Chapitre de la Genese. Suivant l'analogie de l'Arabe, il croit qu'on doit dire que c'étoit non-seulement un titre d'honneur, comme l'*Imperator* des Romains, mais qu'outre cela il exprimoit encore proprement la dignité Royale. Il est aussi nommé par *Diodore* Rhemphis, par *Africain* Rapsach, & par *Eusebe*, Rhamsés. Et comme il étoit sensible à la pieté & à la gloire: il bâtit les Portiques Occidentaux du Temple de Memphis sur le modele de ceux du Nord faits par le Roi Meris.

Mais ce qui nous importe le plus de savoir touchant ce Prince, est qu'il continua les desseins de son pere pour fortifier l'entrée Orientale de l'Egypte, & perfectionner les travaux qu'il avoit tracés de ce côté là. *Herodote* & *Strabon* qui les ont décrits, disent qu'il y en avoit un tiré du Nil au-dessus de Bubaste, lequel après un détour qu'il faisoit au midi, à cause des montagnes, alloit ensuite se rendre dans la mer Rouge; un autre tiré de Bubaste qui se déchargeoit à Peluse; & un troisiéme tiré de Peluse à Phacousa qui étoit prolongé d'une part jusqu'au lac Serbonide, & de l'autre jusqu'au premier canal. Rhamsés assura ces canaux par des forteresses placées dans les lieux les plus commodes & les plus propres à la défense. Il ruina Avaris, & de l'autre côté du canal il bâtit la ville de Peluse, dont le nom fait allusion au terrain fangeux où elle est située.

Phacousa, autrement la ville de Tiphon, & par transposition des lettres, Pithon (car c'est ainsi que l'Ecriture la nomme à cause de la défense faite aux Hébreux de nommer les Dieux étrangers) étoit une forteresse bâtie sur le canal le plus Oriental. Migdol en étoit encore une autre dans le desert, bâtie à quelque distance de la mer Rouge. Celle-ci a long-temps conservé sa réputation, puisque les Prophetes la mettent avec Peluse & Rhinocorure au nombre des clefs de l'Egypte. Enfin la quatriéme forteresse étoit la ville d'On, en Hébreu Aven, & en Grec Heliopolis, dont tout le monde connoît la situation.

C'étoit à bâtir les murailles de ces villes que les Israëlites furent employés dans

les dernieres années de leur captivité ; travail beaucoup plus pénible que celui des digues & des ponts que Sesostris les avoit contraints de faire. La preuve certaine que l'occupation de ces captifs étoit telle au temps de leur délivrance, se prend de ce que l'Ecriture le dit expressément, & de ce que tous les miracles de Moïse se sont faits au voisinage de Peluse dans la plaine de Tanis. *Herodote* qui ne parle pas de ce Prince avec beaucoup davantage, en rapporte une chose fort extraordinaire. Dieu le punit comme son pere de l'aveuglement du corps, aussi-bien que de celui de l'esprit. Il fut dix ans dans ce triste état. La onziéme année (1) il lui vint un oracle de la ville de Butte, par lequel il apprit qu'il recouvreroit la vûë en se lavant les yeux de l'urine d'une femme qui n'auroit jamais connu que son mari. Il voulut premierement éprouver si l'urine de la Reine lui serviroit de remede ; mais ce fut inutilement : il se servit donc de celle des autres, & enfin la vûë lui revint. Après quoi il fit assembler dans une des villes de son obéïssance toutes les femmes dont il avoit éprouvé l'urine, excepté celle qui l'avoit guéri, & quand elles y furent, il les fit brûler toutes ; & prit pour femme celle dont il avoit reçû la guerison. Je crois néanmoins que toute cette histoire est un conte de quelque Prêtre Egyptien, qui n'ayant pû réüssir auprès de quelques femmes, cherchoit à se vanger sur le general des refus qu'il avoit reçûs en particulier. Mais *Herodote* qui le rapporte sur la foi des Prêtres d'Egypte, dit qu'en reconnoissance de sa guerison, ce Prince fit de magnifiques offrandes dans tous les Temples, sur-tout dans celui du Soleil. Il y mit deux Obélisques faits chacun d'une seule pierre, qui avoient de haut cent coudées & huit de diamêtre par la base. Ce Prince moins considerable par des actions d'éclat, que par la durée de son gouvernement, mourut après un regne de soixante-six ans.

Nous voici venus au regne d'*Amenophis*, nommé aussi *Amosis* par quelques-uns, & nous croyons que ce fut sous ce Prince que se fit la sortie miraculeuse des Israëlites hors de l'Egypte. C'est ce que nous allons examiner. Nous avons déja dit que les travaux faits par Sesostris dans toute l'Egypte, non par ses sujets naturels, mais par des étrangers, soit prisonniers de guerre, soit esclaves, sont les mêmes que ceux ausquels les Saintes Ecritures témoignent que furent employés les Israëlites dans le temps de leur persécution. Ainsi je ne crois pas qu'il y ait lieu de douter que Sesostris ne soit le même Pharaon, qui le premier persecuta le peuple de Dieu. La persécution qui dura au moins les quatre-vingt premieres années de la vie de Moïse, nous fait croire qu'elle convient au regne de ce Prince, & à celui de Ramesses son fils. Ce Prince ayant donc gouverné soixante-six ans, & Sesostris cinquante-neuf, la persécution aura, sans doute, commencé la quarante-cinquiéme année du regne de ce dernier, peut-être même auparavant, puisque malgré les travaux dont on accabloit Israël, il ne laissoit pas de multiplier extraordinairement, & par-là de se rendre si redoutable au Roi d'Egypte, que pour détruire par d'autres voyes un peuple qu'il ne pouvoit abbattre par le travail, il en vint à cet Edit rigoureux & inhumain, de faire périr tous les enfans mâles qui naîtroient parmi le peuple de Dieu. Ainsi nous croyons que cet Edit aura été rendu la quarante-cinquiéme année de Sesostris, &

(1) Herodot. lib. 1. Historiarum.

que la persécution & les travaux auront commencé la trente-cinquiéme année du regne de ce Prince, peu de temps après qu'il fut retourné de ses conquêtes d'Asie.

Les Saintes Lettres nous insinuent (1) que les deux Rois qui ont le plus persecuté Israël ont regné long-temps. Il y est dit que Moïse âgé de quarante ans alla visiter ses freres affligés, & qu'alors ayant tué un Egyptien, il fut obligé de quitter l'Egypte & de se retirer dans le pays de Madian, pour éviter la colere du Roi qui le vouloit faire mourir. L'Ecriture ajoûte, qu'après un très-long-temps ce Pharaon, c'est-à-dire, ce même Roi mourut; que ce fut dans ce temps-là que le saint législateur Moïse reçût sa mission dans cette apparition extraordinaire qu'il eut sur le mont Horeb, & que pour obéïr à l'ordre de Dieu même il se rendit en Egypte. On sait qu'il avoit alors près de quatre-vingt ans. Ainsi, qui de soixante & dix-neuf retranche soixante-six qu'a regné Ramesès, il restera treize ans, qui est le temps que la naissance de Moïse a précedé la mort de Sesostris. Cet Edit sanguinaire a donc été rendu quatorze ans avant la mort de ce Prince qui en a regné cinquante-neuf. Il n'avoit pas encore été rendu à la naissance d'Aaron, arrivée trois ans avant celle de Moïse, puisque l'Ecriture n'en parle pas.

Le successeur de Ramesès fut donc Amenophis : c'est-là ce Pharaon dont le cœur fut endurci, malgré les miracles que Moïse fit pour le toucher. Le saint législateur montra bien par tant de prodiges que Dieu lui faisoit faire, avec quel soin il avoit été élevé dans toutes les sciences curieuses des Egyptiens. Amenophis crût, sans doute, qu'il y avoit plus de subtilité que de réalité dans les choses extraordinaires que Moïse avoit faites en sa presence : c'est pourquoi, pressé d'un côté par la honte de se croire trompé, & de l'autre par sa vanité, qui ne lui permettoit pas de plier sous un peuple qu'il tenoit en esclavage, il assembla promptement une armée pour forcer les Hébreux de revenir en Egypte : il les poursuivit, & les atteignit près de la mer en deçà de Belzephon dans un lieu serré de montagnes, d'où il étoit moralement impossible qu'ils pussent échaper : mais la nature obéissant aux ordres de la divine providence, leur ouvrit un passage par la mer, à la faveur d'un vent de Nord très-violent & d'un reflus miraculeux qui pousserent les eaux vers le midi, & les y soutinrent assez long-temps pour que Moïse profitât sagement de ce passage inesperé. Les Egyptiens furent assez téméraires pour les suivre; mais leurs chariots & leur cavalerie s'embarrasserent dans le terrain vaseux & pierreux que la mer avoit quitté; de sorte que leur marche extrêmement lente & pesante leur fit craindre le retour de l'eau : ils voulurent gagner le rivage d'où ils étoient partis; mais ce fut inutilement, car le désordre s'étant augmenté dans cette retraite, les eaux les joignirent & engloutirent la plûpart des Egyptiens.. L'Ecriture dit même qu'il ne s'en sauva pas un seul; ce qui se doit entendre de ceux qui s'étoient engagés si mal à propos à suivre avec des chariots de guerre une infanterie sans armes, & dans un passage où celle-ci ne pouvoit être retardée, & où la cavalerie devoit nécessairement périr.

Comme il ne s'est point écoulé deux ans depuis la mission de Moïse jusqu'à la sortie

(1) Exod. II. 15. Act. VII. 23.

d'Egypte, il paroît que ce Prince ne doit avoir gouverné tout au plus qu'un an & demi. Diodore de Sicile a donc approché de la verité, lorſqu'il avouë (1) que les captifs de Babylone excedés par les travaux inſupportables dont Seſoſtris les avoit accablés, s'étoient révoltés contre le Roi d'Egypte. Ces captifs de Babylone ne ſont ici vrai-ſemblablement que les Iſraëlites. Cet endroit ne marque point, à la verité, le nom du Roi ſous lequel ces captifs deſerterent, ou abandonnerent l'Egypte : mais les hiſtoriens Egyptiens levent les difficultés. Voici donc ce que dit *Maneton.* » Après que ces pauvres gens (*il parle des Juifs*) eurent (2) paſſé un » aſſez long-temps dans un travail ſi pénible, ils firent ſupplier le Roi de les vouloir » ſoulager de leurs ſouffrances, & de leur donner pour retraite la ville d'Avaris, » nommée autrefois Tryphon, & qui avoit été habitée par les Paſteurs : ce que ce » Prince leur accorda. Que lorſqu'ils y furent établis, ils trouverent ce lieu pro- » pre pour ſe révolter, choiſirent pour chef un Prêtre d'Heliopolis nommé Oſar- » ſiphom, & s'obligerent par ſerment à lui obéir : qu'il commença par leur ordon- » ner entre autres choſes de ne point faire difficulté de manger des animaux qui paſ- » ſent pour ſacrés parmi les Egyptiens, & de ne s'allier qu'avec ceux qui étoient » dans leurs mêmes ſentimens : qu'il fit en ſuite enfermer de murailles, & fortifier » extrêmement cette ville, & ſe prépara à faire la guerre au Roi Amenophis : que » d'autres Prêtres s'étant joints à lui, il envoya des Ambaſſadeurs à Jeruſalem » vers les Paſteurs, que le Roi Themoſis avoit chaſſés, pour les informer de ce qui » s'étoit paſſé, & les exhorter de s'unir à lui pour faire tous enſemble la guerre à » l'Egypte; qu'il les recevroit dans Avaris, qui avoit autrefois été poſſedée par » leurs ancêtres, leur fourniroit toutes les choſes neceſſaires pour leur ſubſiſtance, » & que prenant leur temps à propos, ils pourroient facilement conquerir l'E- » gypte : que ces habitans de Jeruſalem avoient reçu ces propoſitions avec joye, » & s'étoient rendus à Avaris avec deux cens mille hommes : qu'alors le Roi Ame- » nophis ſe ſouvenant de ce que le Prêtre Amenophis avoit prédit, fut ſaiſi d'une » telle crainte, qu'après avoir tenu conſeil avec les principaux de ſon Etat, il » envoya d'abord les animaux qui paſſent pour ſacrés en Egypte, commanda aux » Prêtres de cacher leurs ſimulacres, mit entre les mains d'un de ſes amis Se- » thon ſon fils âgé ſeulement de cinq ans, autrement nommé Rameſsès du nom de » ſon ayeul, & enſuite avec une armée de trois cens mille hommes, il fut au-devant » des ennemis; que dans la créance que les Dieux lui étoient contraire, il n'oſa » en venir à un combat, retourna ſur ſes pas, & vint à Memphis, où après avoir » pris le ſimulacre du bœuf Apis, & les autres animaux qu'il reveroit comme des » Dieux, il paſſa en Ethiopie avec une grande partie de ſon peuple : que le Roi » de ce pays, qui lui étoit extrêmement affectionné, le reçut très-bien avec tous » les ſiens, leur aſſigna des villes & des bourgs où ils ne manquerent de rien du- » rant treize ans que dura cet éxil, & tint toujours des troupes ſur les frontieres de » ſon Royaume, pour la ſûreté d'Amenophis : que cependant ces Paſteurs venus

(1) Dicuntur è captivis ii qui à Babylonia fuerant abducti, à Rege (Seſoſtri) defeciſſe, cum operum moleſtiam tolerare non poſſent. *Diodorus Siculus Biblioth. hiſtoricæ, lib.* 1.

(2) Manetho apud Joſeph. Lib. I. contra Appionem.

» de Jerusalem ; firent encore beaucoup plus de mal que ceux qui les avoient ap-» pellés en Egypte, qu'il n'y avoit point de cruautés & d'impietés qu'ils ne com-» missent ; que ne se contentant pas de mettre le feu dans les villes & dans les » bourgs, ils y ajoutoient des sacrileges, mettoient en pieces les simulacres des » Dieux, tuoient même les animaux sacrés, contraignoient les Prêtres & les Prophe-» tes Egyptiens d'en être les meurtriers, & les renvoyoient ensuite tous nuds. » A quoi cet auteur ajoute, continuë *Josephe*, qu'ils eurent pour Legislateur un Prêtre d'Heliopolis nommé Osarsiph à cause d'Osiris, qui étoit le Dieu que l'on adoroit en cette ville, & que ce Prêtre ayant changé de religion, changea aussi de nom, & prit celui de Moïse.

Et Cheremon, autre historien Egyptien, (1) rapporte que « la Déesse Isis apparut » en songe à Amenophis, & lui reprocha que son temple avoit été ruiné par la » guerre : qu'un de ces saints docteurs nommé Phritiphante, lui avoit dit que pour » le délivrer des frayeurs qui le troubloient durant la nuit, il falloit qu'il chassât d'E-» gypte tous ceux qui étoient infectés de lépre & d'autres méchantes maladies : » qu'il en chassa ensuite deux cens cinquante mille, entre lesquels étoient Moïse, » & Joseph qu'il dit avoir aussi été un sacré docteur ; que le premier se nommoit » en Egyptien, Ticithe, & l'autre Peresph : que ces deux cens cinquante mille » hommes étant arrivés à Peluse, y trouverent trois cens quatre-ving mille hom-» mes à qui Amenophis avoit refusé l'entrée de l'Egypte ; qu'ils se joignirent en-« semble & marcherent contre lui : que ce Prince n'osant les attendre s'enfuit en » Ethiopie & laissa sa femme grosse : que cette Princesse accoucha dans une ca-» verne d'un fils nommé Messenez, qui étant devenu grand, chassa les Juifs dont » le nombre étoit de deux cens mille hommes, les poursuivit jusqu'aux frontieres » de Syrie, & fit revenir d'Ethiopie Amenophis son pere. »

Je ne m'embarrasse point des circonstances particulieres des faits rapportés par ces deux historiens : je m'en tiens à des *verités generales*, qui sont certaines par ces deux écrivains, & par les autres monumens de l'antiquité. La *premiere* est que les Israëlites accablés par les travaux des Egyptiens sont sortis de l'Egypte. La *seconde* verité, qu'ils en sont sortis long-tems après que les Pasteurs en ont été chassés par Themosis. Cette verité se pourroit encore inferer des paroles même du saint patriarche Joseph. La chose qu'il pria son pere de dire au Roi d'Egypte, est que lui & ses enfans étoient pasteurs de troupeaux, parce que les Egyptiens détestant les pasteurs, ils pourront, dit-il, vous donner la terre (2) de Gessen. *Hæc autem dicetis, ut habitare possitis in terra Gessen, quia detestantur Ægyptii omnes pastores ovium.* D'où auroit pû venir cette haine publique & nationale, pour ainsi dire, contre les pasteurs, si l'Egypte n'en eût pas reçu autrefois de grands maux, & que le païs de Gessen ou Gossen qu'ils avoient habité, ne se trouvât pas encore dénué d'habitans. La *troisiéme*, que les Egyptiens honteux de leur défaite miraculeuse n'osent l'avoüer ; & cherchent à la déguiser, ou du moins à diminuer son infamie, en alterant toutes les circonstances du fait. La *quatriéme* verité, qu'il y avoit environ six cens trente mille combattans, ce qui revient au

(1) Josephus libro 1. contra Appionem.

(2) Genes. 46. 34.

nombre même de Moïse. La *cinquiéme* enfin qui fait l'objet de cette discussion, est que ce fut sous Amenophis qu'arriva ce prodige si surprenant. Ce même Amenophis se trouve marqué dans tous les Canons des Rois d'Egypte à la XIX. Dynastie à la suite de Sesostris & de Ramessès. Il est vrai que *Maneton* ne marque pas le nombre des années de son regne, mais on le trouve dans Eusebe qui lui donne quarante ans; d'autres cependant ne lui en donnent que vingt.

Il faut aller plus avant, & dire que si Amenophis est péri dans la mer Rouge, il n'a regné qu'un an & demi, & qu'aïant eu pour successeur un fils de même nom, qui aura regné trente-huit ans, on aura confondu les deux regnes en un seul: chose assez ordinaire dans ces occasions, où l'on réünit quelquefois différens regne, ou bien d'un même il s'en fait quelquefois deux. Mais si Amenophis s'est sauvé, comme le prétendent quelques auteurs, il faut dire, que honteux de sa foiblesse, il se sera retiré vers l'Ethiopie, pour ne paroître pas publiquement après une telle disgrace. Pour lors il n'y aura eu qu'un Amenophis qui aura regné quarante ans. Ceux qui auroient envie de travailler sur cette matiere autant que je l'ai fait moi-même, n'ont qu'à lire la Chronologie sacrée du P. *Tournemine* Jesuite, où ce fait est traité d'une maniere précise & lumineuse. On peut recourir même au livre huitiéme du *Pharus veteris Testamenti* du P. *Abraham*, Jesuite Lorrain, qui a traité ce point avec beaucoup de savoir & d'exactitude. On verra que j'ai profité des recherches de ces deux grands hommes. Mais en verité je conseille à ceux qui ont de meilleures choses à faire, de gouter tranquillement le fruit des peines que je me suis données dans une étude aussi séche.

Cette XIX. Dynastie ne presente plus rien qui merite notre attention. Il semble même que l'Egypte humiliée par une si grande perte fut plusieurs siecles à se remettre. En effet à peine en est-il parlé depuis ce tems-là, quoiqu'on voye briller dans l'histoire des peuples bien moins considerables.

Nechepsus chef de la XX. Dynastie, s'est, dit-on, rendu recommandable par la connoissance de l'astrologie, science vaine, à la verité, mais qui seduit toujours les igorans, & qui amuse quelquefois les savans dans leur oisiveté. *Quique magos docuit mysteria vana* (1) *Nechepsos*. Cette Dynastie n'a de remarquable que *Thuoris* ou *Phusanus* qu'on prétend être le *Protée* qui vivoit vers le tems de la guerre de Troye; & l'on croit qu'il reçût chez lui Helene & Paris. Ces deux amans se retirant à Troye pour y joüir tranquillement de leur seduction mutuelle, furent jettés par un coup de vent sur les côtes d'Egypte. Et comme la tourmente continuoit, ils prirent terre à l'embouchure du Nil. Il y avoit (2) alors sur le rivage un temple d'Hercule où les esclaves, qui s'y retiroient recouvroient la liberté, en se faisant marquer des saintes marques qui y sont; & dès qu'ils s'étoient mis ainsi sous la protection de cette divinité, on ne pouvoit plus les prendre. Asile dont le privilege subsistoit encore du tems d'Herodote. Les esclaves de Paris ayant donc oüi parler de la franchise que l'on trouvoit dans ce temple, s'y retirerent aussi-tôt, & se prosternant devant le Dieu, ils commencerent selon la coutume de ces sortes de gens, à accuser leur maître, & à publier le rapt d'Helene; & l'injure qu'il avoit faite à Manelaus. Les prêtres & le gouver-

(1) Paulinus apud Ausonium Epistola 19. (2) Herodot. lib. 1.

neur de la province écrivirent en ces termes au Roi qui résidoit à Memphis : « Il vient » d'arriver ici un étranger de la race de Teucer, qui a commis dans la Grece un cri- » me étrange : il a seduit la femme de son hôte, il l'a enlevée, & emmene avec elle » de grandes richesses. Il a été poussé sur vos terres par des vents contraires : le laisse- » rons-nous aller impunément, ou lui ôterons-nous ce qu'il emporte avec lui ? » Protée manda aussitôt qu'on se saisit de cet homme, de quelque lieu qu'il pût être, puisqu'il avoit commis ce crime contre son hôte, & qu'on l'amenât devant lui pour l'entendre. Ce qui fut executé, & Protée interrogea Paris, qui repondit exactement à toutes ses questions : il n'y eut que sur Helene qu'il se mit à varier. C'étoit néanmoins l'article essentiel, mais tout fut revelé par ses esclaves. Alors Protée prononça son jugement en ces termes. « Si je ne faisois pas scrupule de faire mourir un étranger que » les vents & la tempête ont poussé sur mes terres, je vangerois par ta mort le Prince » Grec à qui tu viens de faire une si grande injure. O le plus méchant de tous les » hommes, tu as commis l'action la plus lâche que l'on puisse commettre contre » son hôte : tu ne t'es pas contenté de débaucher sa femme, tu l'enleves & l'em- » menes avec toi; tu joins à cette action un autre crime; tu pilles la maison & les tré- » sors de ton hôte. Comme je sçai qu'il est important de ne pas faire mourir d'étran- » gers, je ne permettrai pas aussi que tu emmenes avec toi cette femme & ces ri- » chesses; mais je ferai garder l'un & l'autre jusqu'à ce que ton hôte vienne lui même » les demander : quant à toi, & aux tiens, je vous commande de sortir dans trois » jours des terres de mon obeïssance, autrement je vous ferai poursuivre comme » ennemis. » Herodote prétend qu'Homere qui étoit instruit de ce fait n'en a voulu parler que fort obscurement. Ce fut donc à Memphis que Menelaus recouvra Helene son épouse après la guerre de Troye. Cependant ce prince Grec n'usa point de reconnoissance envers les Egyptiens. Car pour savoir par les sacrifices les raisons qui obligeoient les Dieux à le retenir par des vents contraires sur les côtes d'Egypte, il immola deux enfans Egyptiens, & en chercha la cause dans leurs entrailles. Cette action barbare le rendit odieux à ceux de qui il venoit de recevoir tant de bienfaits, & il fut enfin contraint de s'enfuir dans la Lybie.

Un des successeurs de Protée fut ce Prince si (1) opulent nommé *Rhampsinet* par Herodote, qui en rapporte cette avanture extraordinaire. Diodore de Sicile prétend qu'il avoit en or & en argent la valeur de 36. millions de marcs d'argent, c'est-à-dire, plus de trois cens millions de piastres. Ce Roi voulant mettre en sureté les sommes immenses qu'il avoit amassées, fit faire un édifice de pierre de taille, dont il voulut qu'une des murailles fût en saillie hors de l'enclos de son palais; mais l'architecte trahissant le dessein du Roi, posa une de ces pierres de telle sorte, qu'un homme seul la pouvoit facilement ôter; l'édifice étant achevé, ce Prince y fit mettre son argent. Quelque temps après l'architecte étant prêt de mourir, fit venir auprès de son lit ses deux enfans, & leur dit qu'il avoit usé d'un artifice, en bâtissant le lieu où le Roi tenoit ses trésors, & que s'ils savoient en profiter, ils auroient moyen de vivre splendidement; qu'alors il leur déclara tout ce qui concernoit cette pierre, comment ils

(1) Herodot. lib. 2. Diodor. lib. 1.

la pouvoient tirer, comment ils la pouvoient remettre, & qu'enfin il leur dit, que s'ils obſervoient exactement toutes les choſes qu'il leur enſeignoit, ils ſeroient les tréſoriers & les diſpenſateurs de l'argent du Roi. Leur pere étant mort, ils ne differerent point de ſe ſervir de l'avis qu'il leur avoit donné ; ils allerent de nuit au palais, & leverent ſans difficulté la pierre qui leur avoit été déſignée, après quoi ils prirent quantité d'argent. Un jour le Roi étant entré en ce lieu, s'étonna de voir une ſi grande diminution dans les vaiſſeaux où il avoit mis ſon argent ; il ne pouvoit cependant en accuſer perſonne, parce qu'il ne voyoit rien de rompu, & que le lieu étoit bien fermé ; enfin y étant venu trois ou quatre fois, & voyant que ſon argent diminuoit de jour en jour, il chercha un moyen pour arrêter les voleurs, & fit faire des rets qu'il mit autour des vaiſſeaux où étoit l'argent : que les voleurs y étant venus à l'ordinaire, l'un des deux ſe prit dans les filets comme il penſoit prendre l'argent ; alors voyant le péril où il étoit, il appella ſon frere, lui dit le malheur qui lui venoit d'arriver, & le pria d'entrer, & de lui couper la tête, de peur qu'étant reconnu, ils ne perdiſſent tous deux la vie. Son frere touché par ſes raiſons, lui obéït ; & après avoir remis la pierre, il s'en retourna chez lui avec la tête de ſon frere : mais quand le jour fut venu, le Roi ne manqua pas d'aller où il avoit fait tendre ce piege, & fut épouvanté de voir ſans tête le corps du voleur arrêté dans les filets, & de trouver cependant cet édifice entier ſans aucune ouverture : qu'il fit pendre ſur une des murailles de la ville le corps du voleur, & mit des gardes de côté & d'autre, avec ordre de lui amener tous ceux qu'on verroit pleurer à ce ſpectacle, ou qui en témoigneroient de la douleur. A cette vûë la mere ne put retenir les ſentimens de la nature, & dit au fils qui lui reſtoit, qu'il mit tout en uſage pour lui apporter le corps de ſon frere, & que s'il ne lui donnoit cette ſatisfaction, elle iroit elle-même trouver le Roi, & lui diroit qu'il étoit le voleur qui avoit dérobé ſes tréſors. Mais après avoir inutilement tenté de la detourner de ce deſſein, il fit mettre ſur des ânes des peaux de bouc pleines de vin, & lorſqu'ils les eut pouſſés à l'endroit ou le corps de ſon frere étoit pendu, il délia ſecretement deux ou trois de ces peaux, le vin venant à couler, il commença à crier & à s'arracher les cheveux, comme s'il ne ſavoit auquel de ſes ânes il devoit premierement aller. Pour empêcher que le vin ne ſe perdît, les gardes accoururent avec des bouteilles pour le recueillir, l'autre feignant d'être en colere, leur dit toutes ces ſortes d'injures ; mais les gardes lui ayant parlé plus doucement, il feignit de s'addoucir, & détourna ſes ânes du chemin pour les rechercher, & donna à ces ſoldats une de ſes peaux. Ces ſoldats s'étant aſſis en la place même où ils ſe trouverent, commencerent à boire, & prierent celui qui les trompoit, de demeurer & de boire avec eux ; il n'y demeura que pour les contenter, il leur donna encore une de ſes peaux pleine de vin ; les gardes s'enyvrerent & s'endormirent ; mais le frere du défunt pour ſe mocquer d'eux leur raſa à chacun la jouë droite, dépendit le corps de ſon frere à l'entrée de la nuit & l'emporta chez lui. Lorſque le Roi eut apprit qu'on lui avoit enlevé le corps du voleur, il fut extrêmement en colere, & pour découvrir celui qui avoit fait cette injure, il s'aviſa, dit-on, de faire une choſe qu'il eſt impoſſible de croire. On prétend qu'il proſtitua ſa fille, & lui commanda de recevoir indifferemment tout le monde ; mais qu'avant

de se laisser toucher, elle obligeât chacun de ceux qui viendroit la voir, de lui dire ce qu'il avoit fait en sa vie de plus subtil & de plus méchant, & qu'elle fit arrêter celui qui lui découvriroit ce qui concernoit l'avanture du voleur. Cette Princesse obéït au commandement de son pere; mais le voleur qui avoit sû le motif d'un si infame dessein, résolut encore de tromper le Roi & d'éluder ses finesses. Il coupa la main d'un homme qui venoit de mourir, & la portant sous son manteau, il alla chez la Princesse. Dès qu'il fut entré, elle l'interrogea comme les autres, alors il lui conta que la plus méchante action qu'il eût jamais faite, étoit d'avoir tué son frere dans le lieu où le Roi gardoit ses trésors, & que la plus subtile étoit d'avoir dépendu le corps de son frere après avoir enyvré les gardes. Elle ne l'eut pas si-tôt ouï qu'elle voulut l'arrêter; mais comme on étoit dans la nuit, il lui tendit la main du mort qu'elle prit, pensant tenir celle du voleur, & l'ayant ainsi trompée il se sauva à la faveur de l'obscurité. Le Roi ayant sû cette nouvelle ne put assez admirer une ruse aussi hardie; il fit donc publier non-seulement qu'il pardonneroit au voleur; mais qu'il lui donneroit encore des récompenses, s'il se vouloit découvrir lui-même. Le voleur qui savoit sans doute combien les Rois sont interessés à tenir leur parole, vint trouver celui d'Egypte, qui ne put refuser son estime à cet homme, & lui donna sa fille en mariage, comme au plus adroit & au plus habile de tous les hommes, parce qu'il en savoit plus que les Egyptiens, qui en savent eux-mêmes beaucoup plus que les autres en fait de ruses.

La XXI. Dynastie n'a peut-être de remarquable que le Roi nommé Chemnis par *Diodore de Sicile*, & Cheops par Herodote, Prince livré à l'injustice & à l'irreligion. C'est lui qui fit fermer les temples d'Egypte, & qui défendit aux Egyptiens de sacrifier à la divinité. Il les empêcha ensuite de travailler pour d'autres que pour lui. C'est à ce tyran, (car on ne sauroit donner d'autre nom à des Rois impies) qu'on est redevable de la grande pyramide, qui se voit encore à quelques lieuës de la rive occidentale du Nil. Cent mille Egyptiens que l'on changeoit tous les trois mois furent occupés pendant vingt ans à cet immense bâtiment, soit à tirer les pierres des carrieres de l'Arabie, soit à élever ce vaste monument qui a environ huit cens pieds de largeur sur une pareille hauteur. Il est fait de pierres de tailles très-bien liées, dont il n'y en a pas une qui n'ait trente pieds de long; une entrée qui conduit dans des souterrains y fait découvrir une chambre quarrée, large de six pas, haute & large de quatre. On y trouve un coffre de marbre noir d'une seule piece: ce morceau qui paroît avoir servi de sarcophage ou de cercueil, a douze pieds de long, cinq de hauteur, & autant de largeur. Un puit que l'on y voit encore cimenté à chaux & à sable, servoit pour la maçonnerie & pour l'usage des ouvriers. On prétend qu'un archer, quelque fort qu'il soit, aura de la peine à tirer une fleche jusqu'au sommet de la pyramide. Ce Prince qui avoit à cœur ce bâtiment vint à manquer d'argent: il se servit, dit-on, d'un expedient des plus bizarres & des plus incroyables pour achever cet édifice. Il ordonna à sa fille de se prostituer dans une maison qui lui fut assignée, pour tirer du gain qu'elle feroit de quoi perfectionner cet ouvrage. On prétend qu'elle prit tant de goût pour ces sortes de bâtimens, qu'elle eut envie de faire édifier elle-même une

ſeconde pyramide de ſes propres épargnes. Elle ne demandoit à chaque perſonne qui la viſitoit, qu'une ſeule pierre pour venir à bout du deſſein qu'elle avoit projetté: & c'eſt-là ce qui a ſervi à bâtir la ſeconde pyramide, qui a cent cinquante pieds de face par ſa baſe. Le ſucceſſeur de ce Prince nommé *Cephrenes* par Herodote, & *Cephus* par Diodore de Sicile, eſt apparemment le *Phuſenes* de la XXI. Dynaſtie. Il édifia une autre pyramide. *Mycerinus* ou *Cherinus* qui eſt certainement le *Nephercheres* de la XXI. Dynaſtie, l'un des fils de Cheops, monta ſur le trône, & devint le pere de la patrie & les délices de ſon peuple, auquel il ouvrit les temples, lui rendit l'ancienne liberté, & fit exercer la juſtice avec une exactitude qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans l'Egypte. Ce Prince reçût dans ſon regne, qui fut de peu de durée, une affliction plus ſenſible aux Princes qu'aux autres hommes. Il perdit ſa fille unique, qu'il n'aimoit peut-être point aſſez paternellement: mais pour ſe conſoler & rendre à la Princeſſe l'honneur qu'elle meritoit, il la fit inhumer dans une vache de bois doré, animal reſpecté d'ailleurs par les Egyptiens. On la mit dans une ſalle du palais de la ville de Saïs richement parée. On y brûloit tout le jour des parfums & des odeurs; & de nuit il y avoit des lampes allumées. Chaque année on choiſiſſoit un jour pour la conduire en proceſſion par toute la ville, après néanmoins qu'on avoit battu des verges la Divinitê à laquelle Cherinus ou Nephercheres avoit ſacrifié un peu trop voluptueuſement. Ce Prince équitable & humain ſe livra au plaiſir, ſur un avis que l'oracle lui fit donner du peu de durée de ſon regne. Il prétendoit par ce moyen doubler les années de ſa vie en paſſant les nuits & les jours dans des occupations également agréables: pour ſuivre le goût Egyptien, il bâtit auſſi une pyramide de pierre d'Ethiopie. Selon la ſupputation des temps, *Suſennes* dernier Roi de cette Dynaſtie doit être le Pharaon qui donna ſa fille en mariage au Roi Salomon.

Seſac qui commence la XXII. Dynaſtie, eſt plus célebre dans l'Ecriture Sainte que dans l'hiſtoire prophane. C'eſt de lui dont le Seignéur ſe ſervit pour châtier Roboam. Le Chevalier *Marsham* lui fait trop d'honneur de le prendre pour Seſoſtris le heros de l'Egypte. Nous avons déja marqué ce qu'on peut dire à ce ſujet: mais comme il n'a point fait les actions héroïques & les travaux de Seſoſtris, il n'a pas eu auſſi un regne d'une auſſi longue durée. On a lieu de croire que c'eſt le même qui eſt nommé *Aſichis* par *Herodote*. Les travaux qu'il fit faire furent peu conſiderables. Il paroît que tout aboutit à une Pyramide de briques, ſur laquelle il fit mettre cependant cette inſcription ſuperbe, moins convenable à la Pyramide même, qu'à l'orgueil de celui qui la faiſoit élever.

NE ME COMPARE POINT AVEC LES AUTRES PYRAMIDES, QUE JE SURPASSE AUTANT QUE JUPITER LES AUTRES DIEUX; CAR JE N'AI E'TE' BATIE QUE DU LIMON, QU'ON A TIRE' DU FOND DU LAC AVEC UNE SONDE, ET QUI AYANT E'TE' RAMASSE' A E'TE' CONVERTI EN BRIQUES, QUI ONT SERVI M'ELEVER A LA HAUTEUR OU L'ON ME VOIT.

La XXIII. Dynaſtie n'a rien de remarquable. Ce ſont des noms de Rois qu'on ne peut caracteriſer par aucun évenement hiſtorique. Il paroît que *Bocchoris* ſeul Roi de la XXIV. Dynaſtie, a été un des meilleurs Princes de toute l'Egypte, au rapport de Diodore. Comme il étoit équitable & grand juſticier, il fit des loix, & ſe trouve au nombre des légiſlateurs de ce Royaume. Je crois que l'*Anyſis* dont parle Herodote dans ce même temps fut un uſurpateur qui fut chaſſé par *Sabbacon* Roi des Ethiopiens ou Arabes, qui ſe rendit maître de toute l'Egypte, & qui non content d'avoir défait & détrôné Bocchoris, le fit périr dans le feu; punition que ce Prince ne meritoit pas. Il eſt étonnant qu'après une action ſi cruelle, les Egyptiens ayent fait l'éloge de Sabbacon. Diodore qui en parle ſur le rapport des Prêtres d'Egypte, prétend qu'il a toujours été eſtimé pour ſa bonté, ſa religion, ſa liberalité, & pour ces autres vertus qui honnorent toujours le trône quand elles peuvent y monter. Quoiqu'il fut ſevere dans la punition des crimes, il craignoit néanmoins de faire mourir les criminels: il aimoit mieux les employer à des travaux utiles, comme à creuſer des canaux, & à relever les villes d'Egypte pour les mettre à l'abri des inondations, plus que n'avoit fait Seſoſtris. Sa pieté lui fit croire qu'il avoit eu une viſion pendant la nuit, dans laquelle Dieu l'avertit d'aſſembler & de faire mourir tous les Prêtres d'Egypte, ſans quoi ſon regne ne ſeroit ni long ni heureux. Tourmenté ſouvent par la même apparition, il aſſembla les Prêtres & leur dit ce qui lui étoit arrivé. En même-temps il leur déclara qu'il aimoit mieux quitter le trône avec ſon innocence, que d'y reſter en ſe ſoüillant du moindre homicide: il retourna donc en Ethiopie, après un regne de douze ans. Il laiſſa ſon fils *Sua* ou *Suechus* qui regna auſſi douze ans, mais ſeulement dans la baſſe Egypte voiſine de l'Arabie. Le regne de *Taraca* qui lui ſucceda fut de vingt ans. Mais ces deux Princes ne regnerent que ſous l'autorité de Sabbacon leur pere, qui revint en Egypte après la mort de Taraca, & y regna encore ſix ans. C'eſt ce qui a donné lieu à Herodote de dire que Sabbacon avoit regné cinquante ans en Egypte. L'uſurpateur *Anyſis* qui voulut reparoître mourut bientôt après; & *Sethon* Prêtre de Vulcain lui ſucceda & devint Roi de Memphis. Ce fut ſous *Taraca* allié d'Ezechias Roi de Juda, que *Sennacherib* Roi d'Aſſyrie vint en Egypte, battit les Egyptiens & aſſiegea Peluſe; mais Sethon qui réſidoit à Memphis vint au ſecours de ſa patrie, qui alloit être ſubjuguée par les Aſſyriens. Sennacherib leva le ſiege; & irrité de ce malheur, il alla droit à Jeruſalem pour ſe venger ſur cette ville de l'affront qu'il venoit de recevoir à Peluſe. Si cette défaite n'a pas quelque choſe de miraculeux, elle a du moins quelque choſe de ſurprenant, ſuivant Herodote, qui la raconte après les Prêtres d'Egypte. Il dit donc que Sethon étant allé pour s'oppoſer à Sennacherib, la veille de l'action, des rats champêtres ſe jetterent la nuit dans le camp des Aſſyriens, & rongerent leurs trouſſes, leurs arcs & les corroyes de leurs boucliers. Le lendemain les ennemis ſe trouvant ſans armes, furent contraints de prendre la fuite & perdirent beaucoup de leurs gens. Pour mémoire de cette action on voyoit du temps même d'Hêrodote dans le temple de Vulcain une ſtatuë de Sennacherib, tenant un rat dans ſa main avec cette inſcription: TOI QUI ME REGARDES, APPRENS A RESPECTER LES DIEUX.

Après la mort de Taraca, Sabbacon revint en Egypte. Sa timidité s'étoit dissipée & sa vigueur s'étoit reveillée. Il battit donc & tua Nechao qui s'étoit emparé d'une partie de ce Royaume. Après la mort de Sabbacon, *Sethon* reünit sous lui toute l'Egypte, où il regna encore environ cinq ans.

Le regne de *Sethon* fut suivi d'une anarchie de deux ans : état infiniment plus funeste, que celui d'un mauvais chef. Mais les Egyptiens ne pouvoient vivre sans Rois : ils se presserent donc d'en choisir douze, de peur, sans doute, d'en manquer, comme si les hommes avoient jamais manqué de maîtres. Ces Princes se fortifierent d'abord par des alliances mutuelles, & se détruisirent ensuite par une jalousie naturelle dans la multiplicité des chefs. Ils resterent quinze ans dans une assez grande intelligence. Ce fut dans ce temps-là qu'ils éleverent ce fameux labyrinthe dont nous avons déja parlé, qui devoit leur servir de Mausolée : mais Psammetichus qui étoit devenu suspect à ses associés, se vit contraint de se retirer, & prêt à être détrôné lui-même, il trouva moyen de rester seul maître de toute l'Egypte. Dans le tems de sa disgrace, des Ioniens & des Cariens, qui sont partie des Grecs de l'Asie mineure, furent jettés par la tempête sur les côtes d'Egypte. Ils étoient armés d'airain. Les Egyptiens qui ne connoissoient pas encore ces sortes d'armes défensives, allerent trouver Psammetichus dans son exil, pour l'avertir qu'il étoit sorti de la mer des hommes d'airain, qui pilloient toute la campagne. Ce Prince qui jugea bien ce que ce pouvoit être, fit alliance avec ces étrangers, & par-là se rendit seul maître de toute l'Egypte. Psammetichus reconnoissant les services qu'il avoit reçûs des Ioniens, les retint en Egypte, & leur donna, outre ce qu'il leur avoit promis, des fonds de terre de l'un & de l'autre côté du Nil. Ce sont là les premiers étrangers qui se fixerent dans ce Royaume : alors les Egyptiens cultiverent la langue Grecque ; Psammetichus fit alliance avec le reste des Grecs de l'Asie, & regna encore cinquante-quatre ans, dont il en employa vingt-neuf au siege d'Asoth ville de Syrie, de laquelle il ne se rendit maître qu'après d'immenses travaux.

Il eut pour successeur son fils *Nechao*, celebre dans les Saintes Ecritures. Ce Prince après avoir fait quelques travaux qui couterent à l'Egypte plus de six vingt mille hommes, porta la guerre en Syrie & en Phénicie la huitiéme année de son regne ; il alla même jusqu'à l'Euphrate, où il se rendit maître de Carchamis possedée par Nabopolassar Roi de Babylone. Mais avant que d'entreprendre cette importante expedition, il dépêcha un héraut pour demander passage à Josias Roi de Juda, lui déclarant qu'il ne marchoit pas contre lui, mais contre un autre, à qui Dieu lui commandoit de faire au plutôt la guerre. Il le prioit en même-temps de ne point s'opposer à son entreprise qu'il disoit venir de (1) Dieu, de peur qu'en la traversant, celui qui en étoit l'auteur ne le fît périr. Josias qui ne crut point devoir déferer à cette revelation, résolut de s'opposer à son passage. Il eut la temerité de lui livrer bataille, quoique Nechao lui déclara qu'il lui parloit de la part de Dieu-même. Le succès répondit

(1) At, Nechao missis ad Josiam Nuntiis, ait : Non adversum te hodiè venio, sed contra aliam pugno domum, ad quam me Deus festinatò ire præcepit : desine adversus Deum facere, qui mecum est, ne interficiat te. Noluit Josias reverti, sed præparavit contra eum bellum, nec acquievit sermonibus Nechao ex ore Dei : verùm perrexit ut dimicaret in campo Mageddo. *II. Paralipomenon*. XXXV. 21. 22.

à la prophetie de Nechao : Josias fut battu à Mageddo & assez près de Samarie , & mourut d'une blessure qu'il reçut dans l'action. Nechao retournant victorieux des bords de l'Euphrate entra dans Jerusalem , & détrôna Sellum, nommé aussi Joachaz , second fils de Josias , à qui une faction populaire avoit deferé la couronne. Il mit en sa place Joachim son frere aîné , à qui le trône appartenoit & emmena Joachaz en captivité. Quatre ans après cette expedition , Nabopolassar envoya contre le Roi d'Egypte son fils Nabuchodonosor à la tête d'une grande armée. Nechao fut vaincu ; la déroute fut considerable, & le Roi d'Egypte perdit tout ce qu'il possedoit en Syrie , en Phénicie & en Palestine. Ce Prince se renferma dans l'Egypte ; & content de gouverner son peuple, il ne pensa plus à des conquêtes étrangeres. Il mourut enfin après un regne de seize ans. Il eut pour successeur *Psammis* ou *Psammuthis* son fils, qui dans un regne de six ans n'entreprit rien d'éclatant qu'une guerre contre les Ethiopiens , mais dont le succès ne fut pas heureux. Psammis étant mort dans ce temps-là même , son fils *Apriès* ou *Vaphrès* nommé aussi *Ephrée* , monta sur le trône. Quelques Juifs esperant vivre plus tranquillement sous ce Prince que sous Nabuchodonosor , se retirerent en Egypte contre l'ordre exprès de la Divinité : mais le Prophete leur annonça qu'ils périroient tous par le fer ou par la faim , & qu'il livreroit le Roi d'Egypte entre les mains de ses ennemis. La Prophetie s'accomplit : les Egyptiens mécontens de leurs Rois se revolterent ; *Partamis* se mit à leur tête , la guerre ne dura pas moins de six ans , au bout desquels Partamis vint à mourir. Apriès crut bien faire d'envoyer *Amasis* vers les rebelles , dans la pensée de les ramener à leur devoir , par le moyen d'un Officier aimé de la nation : mais lorsqu'il eut rencontré les mécontens , & qu'il eut commencé à leur parler , un Egyptien qui étoit derriere lui , prenant un armet le mit sur la tête d'Amasis , & lui dit : Je te mets en possession du Royaume. Cela ne se fit point contre le gré d'Amasis ; car aussi-tôt que les Egyptiens , qui s'étoient revoltés l'eurent déclaré Roi , il fit des préparatifs pour marcher contre Apriès. On en vint à une bataille , dans laquelle Apriès même fut pris. Amasis le traitoit avec assez d'humanité , mais les Egyptiens rebelles , qui avoient tout à craindre de ce Prince , s'il remontoit sur le trône , l'étranglerent , & Amasis pour lui rendre après sa mort l'honneur qu'il auroit dû lui rendre de son vivant, le fit enterrer avec magnificence dans le Temple de Minerve , l'un des plus beaux ouvrages d'architecture qu'il y eut au monde.

Dès qu'Amasis fut monté sur le trône, il ne se conduisit point en usurpateur : il commença par décorer l'Egypte de ces rares monumens, qui ont causé depuis tant d'admiration aux Romains ; il reforma les loix de l'Etat , y rétablit la police & la discipline , & fit cette loi si sage que Solon imita depuis : qui obligeoit chaque particulier d'aller déclarer tous les ans aux Magistrats le fond duquel il subsistoit ; ceux qui ne pouvoient pas le déclarer étoient punis de mort. D'abord les Egyptiens le méprisérent , parce qu'il ne sortoit pas d'une maison considerable, mais enfin il les gagna par sa douceur , & voulut leur montrer l'injustice de leur conduite par un symbole simple & naturel. Il y avoit , parmi ses meubles , une cuvette d'or , où tous ceux qui mangeoient avec lui, avoient accoutumé de laver leurs pieds ; Amasis la fit fondre & en fit faire la statuë d'un Dieu , qu'il fit mettre dans le lieu le plus éminent de la ville , afin

afin qu'elle fût vuë plus facilement : auſſi-tôt les Egyptiens ne manquerent pas de venir aux pieds de ce ſimulacre, & de lui rendre leurs adorations. Amaſis ayant vû le reſpect & l'honneur que l'on rendoit à cette ſtatuë, fit aſſembler les Egyptiens, & leur déclara que cette ſtatuë qu'ils adoroient, & à laquelle ils rendoient un ſi grand culte, étoit faite de cette cuvette, où les Egyptiens avoient auparavant accoutumé de ſe laver. Et en même-temps il leur dit qu'ils avoient fait de lui la même choſe, que ce qui venoit d'être fait de la cuvette ; quoiqu'il ne fût pas d'une naiſſance illuſtre, il étoit cependant leur Souverain, & qu'ainſi il leur commandoit de lui porter de l'honneur & du reſpect. Il obſerva depuis cette coutume dans les affaires : il employoit toutes les matinées à expedier celles qui ſe preſentoient, après quoi il ſe mettoit à table, où il railloit ceux qui mangeoient avec lui, juſqu'à faire quelquefois le bouffon. Ses favoris fâchés de ces indécences, lui remontrerent qu'il ne ſe gouvernoit pas avec aſſez de dignité, & qu'étant aſſis ſur un trône de gloire & de majeſté, il devoit paroître grave & majeſtueux, & ſe livrer ſérieuſement à l'adminiſtration des affaires. Amaſis leur fit réponſe qu'on ne bandoit un arc qu'à meſure qu'on en avoit affaire ; qu'on le débandoit lorſqu'on s'en étoit ſervi ; que s'il étoit toujours tendu, il ſe romproit infailliblement, & qu'on ne pourroit plus s'en ſervir au beſoin : qu'il en étoit de même de l'eſprit de l'homme ; que s'il s'attachoit éternellement à l'étude & aux choſes ſérieuſes & qu'il ne donnât rien au divertiſſement, l'eſprit s'émouſſeroit, & le corps même en recevroit des incommodités, c'eſt pourquoi il partageoit ſon temps entre le divertiſſement & l'occupation. Ce Prince avoit commencé à porter ſes armes hors de l'Egypte, & s'étoit rendu maître de l'Iſle de Cypre, & en avoit fait une Province tributaire : il mourut enfin après un regne de quarante-quatre ans.

Pſammenite ſon fils lui ſucceda : mais Cambyſe fils de Cyrus qui craignoit que ces nouveaux conquerans ne fiſſent tort à l'étenduë de la domination des Perſes, ſe jetta ſur l'Egypte. Voici les raiſons principales que l'on apporte de cette entrepriſe. Cyrus ayant, dit-on, demandé la fille d'Amaſis en mariage, ce Prince, au lieu de la ſienne, lui envoya Nitetis fille d'Apriès. Elle diſſimula pendant quelque temps ſa qualité, & ſe contenta de paſſer pour la fille d'Amaſis : mais ayant eu pluſieurs enfans de Cyrus, & s'étant rendu maîtreſſe de ſon cœur, elle ſe découvrit à Cyrus, & ne négligea rien pour le porter à punir Amaſis de l'uſurpation criminelle qu'il avoit faite ſur Apriès ſon pere. Cyrus y étoit réſolu, dès que ſes autres affaires le lui auroient permis : mais la mort l'ayant ſurpris avant l'exécution de ce deſſein. Cambyſe qui étoit fils de Nitetis, ſe chargea du ſoin de venger ſa mere.

Il eſt cependant plus vrai-ſemblable qu'Amaſis s'étant rendu tributaire de Cyrus, ne voulut pas après ſa mort avoir la même ſoumiſſion pour Cambyſe. Ce Prince fit donc de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les peuples de Cypre & de Phénicie à l'aſſiſter de leurs vaiſſeaux. Son armée de terre prit la route de l'Arabie. Phanès chef des Grecs auxiliaires qui étoient au ſervice d'Amaſis, ſur quelques dégoûts qu'il avoit reçûs de ce Prince, ſe jetta dans le parti de Cambyſe. Ce fut par ſes avis qu'il engagea un Roi d'Arabie, dont les terres confinoient à la Paleſtine & à l'Egypte, à fournir de l'eau à l'armée des Perſes pendant la marche

qu'elle feroit dans ces deserts. Phanès découvrit aussi à Cambyse l'état des troupes d'Amasis.

Avec toutes ces instructions & ces préparatifs il vint se presenter sur les frontieres d'Egypte : il y apprit qu'Amasis venoit de mourir, & que Psammenite son fils, qui lui avoit succedé, étoit occupé à rassembler toutes ses forces pour s'opposer aux Perses. Cambyse ne pouvoit s'ouvrir l'entrée de l'Egypte qu'en se rendant maître de Peluse, qui en est la clef de ce côté-là. Cette place étoit forte; ainsi elle devoit l'arrêter long-temps : il usa donc de stratagême. Ayant appris que toute la garnison étoit composée d'Egyptiens, il s'avisa dans un assaut qu'il fit donner à la ville, de mettre aux premiers rangs un grand nombre de chats, de chiens, de brebis & de ces autres animaux que les Egyptiens tenoient pour sacrés. Ainsi les soldats n'osant lancer aucun trait, ni tirer aucune fleche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit aisément maître de la place. La ville étoit prise, lorsque Psammenite parut à la tête de ses troupes. Cela ne l'empêcha point d'en venir aux mains : il fut battu, & les restes de son armée se retirerent à Memphis. Cambyse y envoya un heraut pour les engager à se rendre. Loin de répondre, comme ils auroient dû faire, ils se saisirent du heraut & le firent mourir contre le droit des gens. Cambyse prit la ville en peu de temps, & se vengea sur les plus grands Seigneurs de l'attentat commis contre son heraut & ceux de sa suite. Le fils aîné de Psammenite fut de ce nombre. C'est dans cette occasion qu'arriva ce fait si connu dans l'histoire. Cambyse avoit logé Psammenite qui étoit son prisonnier, dans les fauxbourgs de Memphis : pour humilier le Prince Egyptien, il voulut que sa fille habillée en esclave portât de l'eau accompagnée de quelques autres filles des plus considerables de la Cour dans le même équipage. Dès qu'elles parurent devant leurs peres, les uns & les autres ne purent s'empêcher de pousser de grands cris & de fondre en pleurs. On fit passer aussi devant Psammenite son propre fils avec deux mille autres Egyptiens de son âge, que l'on conduisoit à la mort pour les sacrifier aux mânes de ceux que les habitans de Memphis avoient fait mourir. Tous les Egyptiens qui les virent fondirent en gemissemens & en pleurs. Un spectacle si funeste ne put émouvoir Psammenite, il resta seul immobile dans ces deux occasions, & ne fit que baisser les yeux ; mais quelques momens après ayant vû passer un de ses amis, homme riche & opulent, qui se trouvoit néanmoins obligé de mandier, Psammenite ne put retenir ses larmes, & fit paroître même au dehors une douleur excessive. On vint aussi-tôt de la part de Cambyse vers le Roi d'Egypte : *Psammenite*, lui dit-on, *Cambyse ton maître te fait demander pourquoi tu as gardé le silence, lorsque tu as vû ta fille si indignement traitée, & ton fils conduit à la mort ; & qu'au contraire tu verses tant de larmes, & témoignes tant de douleur à la vûë de l'état malheureux d'un homme qui ne t'est de rien ?* Psammenite nous répondit : *Fils de Cyrus, saches que mes malheurs domestiques sont si grands qu'on ne peut trouver assez de larmes pour les déplorer ; mais l'affliction d'un ami qui a toujours été riche & heureux, m'a paru mériter quelques larmes.* Cambyse ne put s'empêcher de trouver du grand & du vrai dans cette réponse. Cresus même, qui suivoit toujours la cour de Cambyse, & quelques autres Seigneurs Persans en furent attendris. Cambyse en fut touché luimême, & voulut sauver la vie au fils du Roi d'Egypte, mais on l'avoit déja fait mourir.

Cambyſe qui avoit quelquefois des accès de douceur traita Pſammenite honorablement, il lui aſſigna de quoi vivre avec diſtinction, & le fit venir à ſa cour. Mais comme un Royaume ne ſe perd qu'à regret, Pſammenite voulut exciter quelques troubles. Ce fut pour l'en punir que Cambyſe lui fit avaler du ſang de taureau dont il mourut à l'heure même, ſix mois après la mort de ſon pere Amaſis. Cambyſe quitta Memphis & deſcendit à Saïs, où les derniers Rois d'Egypte avoient fait leur réſidence. Il fit tirer du tombeau des Rois le corps d'Amaſis, ſur lequel il exerça ces actes indignes de colere, qu'on blâmeroit même dans la plus vile populace : il l'expoſa aux plus grandes infamies, & le fit enfin conſumer dans le feu.

L'Egypte ſuivit pendant cent douze ans le ſort de la Monarchie (1) des Perſes juſqu'à Darius le bâtard, que les Egyptiens ſe révolterent & choiſirent pour Roi *Amyrtée* qui ne regna que ſix ans. Une autre Dynaſtie ſuivit celle d'Amyrtée : *Nepherites* en eſt le chef. Ce fut lui qui envoya cent galeres avec une grande quantité de bled au ſecours des Lacedemoniens, qui faiſoient la guerre aux Perſes dans l'Aſie mineure ſous le commandement d'Ageſilaüs.

La XXX. Dynaſtie commença par *Nectanebe I.* qui eut une guerre à ſoutenir contre Artaxerxès Mnemon ; ſa réſiſtance lui fit honneur, & le maintint ſur le trône d'Egypte : mais avant la fin de ſon regne qui fut de douze ans, il eut le chagrin de ſe voir trahi par un de ſes confidens. Ce fut *Tachos* ou *Theos*, ſi celebre dans l'hiſtoire Grecque, par rapport à Ageſilaüs Roi de Lacedemone, qui à l'âge de quatre-vingt ans alla lui porter du ſecours en Egypte. Tachos levoit une puiſſante armée contre les Perſes, & en avoit fait offrir le commandement au Roi de Lacedemone. Il manqua néanmoins de parole ; il le mit ſeulement à la tête des troupes étrangeres, & choiſit Chabrias Athenien pour General, ſe reſervant de commander en chef toute l'armée. Ageſilaüs fut ſenſible à cet affront, qu'il ne diſſimula que juſqu'à ce qu'il eut trouvé l'occaſion de s'en venger. Il le fit d'une maniere efficace, en prenant le parti de *Nectanebe II.* qui fut declaré Roi par les Egyptiens, & reconnu par Ageſilaüs & par les Grecs qui l'accompagnoient. Tachos ſe voyant abandonné s'enfuit en Phénicie, & delà en Perſe où il mourut après un regne de deux ans. De nouvelles diviſions ſe mirent en Egypte. Nectanebe II. n'étoit reconnu que par une partie des Egyptiens ; les autres avoient donné la couronne à *Muthis* : mais Ageſilaüs vainquit & diſſipa cette multitude, & laiſſa Nectanebe tranquille poſſeſſeur de l'Egypte.

Enfin le temps étoit venu que l'Egypte devoit perdre ſa liberté. Nectanebe II. fut attaqué par *Artaxerxès Ochus*, dont les préparatifs immenſes devoient avertir les Egyptiens d'être ſur leurs gardes. Nectanebe avoit cent mille hommes de troupes reglées. Ochus attaqua l'Egypte par pluſieurs endroits. Son armée de terre ſe rendit à Peluſe, & ſa flotte entra dans l'Egypte par une des bouches du Nil. Ce fut là qu'il y eut une action déciſive en faveur des Perſes. Nectanebe qui craignoit qu'après cette victoire les Perſes n'allaſſent droit à Memphis, quitta Peluſe ſous les murs de laquelle il étoit campé, & ſe retira au centre de l'Egypte. Les Generaux d'Ar-

(1) Avant J. C. 413. ans.

taxerxès ne trouvant plus d'opposition, suivirent Nectanebe dans sa retraite. On fit publier dans le camp des Egyptiens qu'on traiteroit favorablement tous ceux qui se soumettroient, & qu'on extermineroit au contraire ceux qui feroient de la résistance. La menace du mal fit plus d'impression que la promesse du bien; & toutes les garnisons, soit Grecques, soit Egyptiennes, firent leur traité avec le vainqueur.

Nectanebe désesperant de se pouvoir défendre se sauva en Ethiopie avec ses trésors, d'où il ne revint jamais. C'est le dernier Roi de race Egyptienne qu'ait eu l'Egypte. Elle a toujours été depuis sous une domination étrangere, selon la Prophetie (1) d'Ezechiel: *Inter cœtera regna* (Ægyptus) *humillima & non elevabitur ultrà super nationes, & imminuam eos ne imperent gentibus.* L'Egypte fut donc soumise aux Perses: elle passa depuis à *Alexandre* & ensuite aux *Ptolomées* ses successeurs, dont nous décrirons les regnes à la suite de celui d'Alexandre.

PAR tout ce qu'on vient de lire; on a vû qu'il y a moins de difficultés & plus d'instructions depuis Sesac que dans les temps qui l'ont precedé. Ceux qui voudroient donc en suivre l'histoire, par la lecture des originaux doivent s'attacher au premier livre de *Diodore de Sicile*, avec quelques autres endroits de cet historien; au deuxiéme d'*Herodote* qu'on pourroit joindre à l'un des canons chronologiques que nous avons mis à la tête du troisiéme volume: ceux qui voudroient encore aller plus avant n'ont qu'à consulter ce que le chevalier *Marsham* & le P. *Pezron* en ont écrit. Ce dernier conduit cette histoire jusqu'à la conquête de l'Egypte par Ochus (2) qui chassa Nectanebe trois cens cinquante ans avant Jesus-Christ. L'attention qu'on doit apporter en étudiant cette partie de l'histoire d'Egypte, est de la rapprocher de l'Histoire Sainte, & de celle des autres nations. Je ne trouve rien de plus satisfaisant que de pouvoir trouver l'accord de toutes les histoires. C'est par-là qu'on peut éviter le Pirronisme historique trop ordinaire à ceux qui se livrent à une érudition si variée & si curieuse, sans prendre sur eux le temps de faire les reflexions necessaires pour meurir & digerer leurs lectures. C'est encore par-là qu'on peut affermir contre le mécroyant les actes & les titres qui servent de fondement à notre foi.

A Nectanebe, & même auparavant, cette histoire commence à devenir commune avec celle des Perses & des Grecs jusqu'au regne de Cléopatre. Cet intervale a été savamment éclairci par M. *Vaillant* dans le volume qu'il a publié sur les Ptolomées: & le P. *Petau* a donné (3) dans sa doctrine des temps un abregé assez exacte de la chronologie de ces Princes.

La bataille d'Actium suivie de la mort de Cléopatre donna lieu aux Romains de réduire ce Royaume en Province: ainsi l'histoire en est confonduë avec celle de l'Empire jusqu'à l'an six cens trente-cinq de l'Ere Chrétienne que les Sarrazins s'en rendirent les maîtres. D'abord elle leur fut soumise, & ensuite aux Soudans jusqu'au XIII. siecle qu'elle fut possedée par les Mamelus, dont le regne ne fut aboli par Selim II. que l'an quinze cens dix-sept.

Les Croisades infortunées dans lesquelles les Chrétiens s'engagerent contre eux au

---

(1) Ezech. XXIX. 15.
(2) Diodor. Sicul. lib. XVI. cap. 46. & seq.
(3) Dionys. Petavius lib. X. de Doctrina Temporum, cap. 48.

XIII. siecle, firent connoître le zele ardent des fideles qui cherchoient matiere à des conquêtes dans des terres si éloignées, où le moindre échec ne pouvoit que les conduire à une perte inévitable, par l'impossibilité du secours. Leur effet le plus réel fut d'affermir ces infideles, dont les regnes ont été décrits par *George Elmacin*, *Sanutus*, *Hottinger* & *Pocock*.

Selim II. ayant conquis l'Egypte l'an quinze cens dix-sept, l'histoire en devient commune avec celle des Turcs, dont elle suit tous les mouvemens. Ainsi ce n'est plus aujourd'hui que l'histoire d'une Province particuliere, qui n'a de considerable que son commerce, qui y attire des négocians de toutes les parties de l'Europe. La difficulté & le péril du voyage rebutent les savans, qui se contentent de l'examen que les voyageurs ont fait si souvent des monumens qui peuvent exciter leur curiosité.

Nous venons de dire que Selim II. tourna ses armes contre le Soudan d'Egypte: nous mettrons ici en peu de mots le détail de cette conquête qui est importante, soit parce qu'elle détruisit l'empire des *Mamelus*, soit parce qu'outre l'Egypte, la Syrie & les Provinces voisines vinrent aussi par là au pouvoir du Grand-Seigneur.

Voici quels furent ces MAMELUS: c'est à tort qu'on les prend pour des enfans de Chrétiens; ce furent dans l'origine des esclaves achetés à prix d'argent. C'est, dit-on, ce que signifie le mot Arabe de *Mamluc*, ou *Mamalic*. Ces gens parurent sous *Nosemoddin* Soudan d'Egypte, nommé aussi *Saleh* qui les introduisit en Egypte. Ce Prince fut appellé le maître des Turcs, pour avoir acheté des mains des Tartares mille garçons Turcs, dont il fit un corps de troupes qu'il plaça dans ses armées. Nosemoddin éleva ces Turcs aux premieres dignités, parce que dans une action ils demeurerent fermes auprès de lui, lorsque tous ses gens l'avoient abandonné; leur réputation augmenta beaucoup après la mort de ce Prince, en combattant contre les François qui faisoient la conquête de la Terre Sainte. Lorsque *Turan* Schah fils de Nosemoddin fut tué, sa veuve s'empara du gouvernement de l'Egypte; & pour s'y maintenir, elle épousa l'un de ces Mamelus nommé Azoddin Ibeg qui regna l'an 648. de l'Egire, c'est-à-dire, le 1250. de l'Ere Chrétienne. Il fut le premier des vingt-quatre Rois *Mamelus Bahrites* qui regnerent deux cens trente-six ans sept mois & neuf jours. Les *Mamelus* de Circassie nommés *Borjites* leur succederent l'an 1487. Leur premier Roi fut *Bibars Al Jashenhir*, ou *Dhaer Barkuk* pris en Circassie par un certain Othman, & acheté dans la Tartarie Crimée. Il fut envoyé depuis en Egypte où ayant été mis en liberté par le General des Mamelus, il devint si puissant, qu'après s'être défait d'*Al Saleh* dernier Roi des *Mamelus Bahrites*, il se mit lui-même sur le trône de toute l'Egypte: il eut vingt-deux successeurs, & ces 23. Princes regnerent entr'eux 130. ans. Tuman Beg fut le dernier.

Le Sofi de Tamaüs qui avoit succedé à Ismaël son pere au Royaume de Perse, se fortifia de l'alliance de ses voisins contre le Grand-Seigneur, & envoya representer au Soudan Algauri qu'il y avoit tout à craindre de l'ambition de Selim qui ne manqueroit pas de passer en Egypte dès qu'il auroit conquis la Perse; & qu'il n'y avoit rien de mieux dans les conjonctures presentes que de se joindre pour résister à leur ennemi commun. Selim résolu de poursuivre l'entreprise d'Asie, assura les frontieres de

ſon empire du côté de la Chrétienté, équipa une flotte dont Zaffero renegat Hongrois fut fait General, paſſa dans la Natolie avec une puiſſante armée, & prit la route de l'Euphrate dans le deſſein d'attaquer la Perſe. Mais il apprit en chemin les alliances qui étoient entre le Sofi & le Soudan, & fit prier ce dernier de ne le point empêcher de faire la guerre au Perſan, qui introduiſoit des nouveautés dans la religion, & faiſoit par-là de grands maux dans l'Aſie mineure. Le Soudan naturellement vain; & jaloux d'ailleurs de la grandeur de Selim renvoya les Ambaſſadeurs du Prince Othoman avec des eſperances équivoques de paix. Il aſſembla cependant ce qu'il avoit de troupes, qui ne montoient pas à plus de vingt-huit mille hommes, mais bien armés & très-adroits. Avant que Selim eut paſſé l'Euphrate, il y eut quelques propoſitions, qui n'étoient ſemées que pour ſe tâter l'un l'autre. Le Soudan n'attendoit que la jonction du Sofi pour donner bataille contre Selim; mais ce dernier prévint le Soudan, & entra en Syrie par le Mont Amano. Dès que le Soudan ſût la venuë du Turc, il fut à ſa rencontre, fit prendre le devant à trois de ſes Generaux, chacun avec un corps de troupes, & ſe reſerva le quatriéme où il étoit. Selim partagea auſſi ſon armée en quatre corps, & attaqua le premier les Mamelus. Il trouva d'abord quelque réſiſtance dans le premier corps, ce qui obligea les Turcs de reculer un peu. Le ſecond corps des Mamelus attaqua le deuxiéme des Turcs : ces derniers s'ouvrirent moins pour laiſſer paſſer les Mamelus que pour les enveloper ; mais les Turcs firent ſi à propos la décharge de leur artillerie & de leur mouſqueterie, que les Mamelus ne furent plus les maîtres de leurs chevaux étonnés & épouvantés. Ce déſordre obligea le Soudan de tourner le dos : mais ſon âge de 66. ans ne lui permettant pas de réſiſter aux efforts qu'il faut faire dans ces embarras tumultueux, il fut porté par terre, & écraſé ſous les pieds de ſa cavalerie. La plûpart des generaux du Soudan moururent auſſi dans l'action. Gazelle le ſeul qui étoit reſté, rallia ce qu'il put de Mamelus, & ſe jetta dans Damas. Selim qui ne voulut pas pourſuivre inconſiderement les ennemis, demeura toute la nuit ſur le champ de bataille, & le matin il fit piller leur camp où l'on trouva d'immenſes richeſſes. Le Prince Ottoman, l'un des grands capitaines de ſon ſiecle, pour ne pas donner le temps à ſes ennemis de ſe rallier & de ſe rétablir, tourna vers Alep, où il fut reçû comme victorieux & de-là tira vers Damas.

Sur la nouvelle de la mort du Soudan d'Egypte, les plus conſiderables des Mamelus s'aſſemblerent au Caire, où ils élûrent pour ſouverain Tuman Beg gouverneur d'Alexandrie, homme conſideré dans ſa nation. Il aſſembla un nouveau corps de troupes & une groſſe artillerie. Selim avançoit en conquerant : les villes d'Amano & de Damas lui ouvrirent les portes, & en peu de temps il ſe vit maître de la Syrie : après quoi il fit venir ſes galeres à Jafa ville maritime aſſez proche de Jeruſalem, & convoqua tous les députés de la Paleſtine & de la Meſopotamie à Damas, où il eſſaya de les engager à ſon ſervice; & de peur d'allarmer le pays, il laiſſa le gouvernement des villes à ceux que le Soudan y avoit mis : cela ne l'empêcha pas néanmoins, pour tenir les peuples en reſpect, d'établir des garniſons dans les places fortes. Il fit quelques actes d'une juſtice ſevere, ôta pluſieurs impôts inſupportables, établis par les Soudans, fit de nouveaux établiſſemens, en changea d'autres ; & après s'être repoſé quelques jours, il prit la route de l'Egypte pour s'emparer du reſte de cet empire. En

chemin il visita les saints lieux de Jerusalem, pour lesquels les Turcs ne laissent pas d'avoir quelque considération. Il fit un détachement de son armée pour se saisir de Gaza, ville autrefois appartenante aux Philistins. Le nouveau Soudan qui en eut avis envoya six mille Mamelus pour exciter quelque mouvement dans cette grande ville qu'il croyoit fort affectionnée à son service. Sinan-Bacha qui commandoit le détachement de l'armée de Selim, sortit aussi-tôt de Gaza & se campa à cinq lieuës de la ville qu'il mit derriere lui. Les Mamelus donnerent sur son avant-garde; mais après une action très-vive de part & d'autre, le general des Mamelus fut blessé, les principaux officiers furent tués, & le reste se retira en désordre. Selim se rendit à Gaza où il fit égorger tous ceux qui lui étoient suspects. Mais il n'étoit pas encore en Egypte; avant que d'arriver au Caire il avoit à passer quatre-vingt lieuës de deserts. Il assembla donc un nombre presque infini d'outres pour porter de l'eau sur des chameaux; & après avoir preparé tout ce qui étoit nécessaire, il fit partir son avant-garde qui avoit toujours une marche sur lui. Ce fut en cet ordre qu'il vint à Mathera; ce jardin délicieux à deux lieuës du Caire où se trouvent les arbrisseaux qui portent le baume.

Le Soudan qui eut avis de la marche de Selim se rendit au même endroit, avec une armée composée de Mamelus & d'Arabes, il fit, mais inutilement, couper & fortifier les chemins ordinaires; Selim avoit eu soin de les éviter. Enfin les armées se trouvant en presence en vinrent à une action generale le 4. Janvier l'an 1517. D'abord les Turcs plierent. Sinan-Bacha brave officier & l'homme de confiance de Selim y périt. Les Mamelus gagnoient le dessus, lorsque Selim après avoir encouragé les Janissaires, leur fit faire si à propos des décharges réiterées, qu'il mit le désordre parmi les Mamelus qui commençoient deja à crier victoire. Le Soudan se retira sous le Caire, campa les débris de son armée entre la ville & le Nil pour y rassembler toutes ses forces, fit venir à son camp toutes les garnisons, accorda même la liberté à six mille esclaves, pour les engager à défendre son Royaume, barricada les ruës, terrassa les maisons, & avertit sur-tout les habitans de se sauver du pillage. Après quoi il dépêcha vers le Sophi pour le solliciter à le venir secourir & à fermer toute retraite à l'ennemi. Il voulut hazarder néanmoins une seconde action; & pour le faire avec moins de risque, il choisit l'obscurité de la nuit. Les Turcs qui en furent avertis, allumerent beaucoup de feux, & disposerent leur artillerie. Les Mamelus vinrent se presenter; mais ayant apperçû que les ennemis étoient sur leurs gardes, ils se retirerent au Caire, où ils s'enfermerent comme dans un dernier asile. Selim pressentit le foible du Soudan, qui fuyoit la bataille, il résolut donc de l'attaquer lui-même. Il s'avança vers la ville dont il fit battre une porte avec vingt pieces de canon; il y trouva peu de résistance; mais il sentit plus de difficultés aux ruës & aux maisons où les Mamelus s'étoient retranchés, & durant deux jours que dura le combat, Selim se trouva par tout pour encourager ses soldats. Les Turcs s'étant rendu maîtres de la ville firent main basse sur tout ce qui s'étoit mis en défense.

Le Soudan ne se découragea point: il passa le Nil pour tenter une troisiéme action avec ce qu'il pourroit ramasser de troupes. Gazelle qui l'avoit jusques-là fidelement servi, amenoit de la haute Egypte un corps assez considerable de milice; mais

trouvant Selim maître du Caire, il s'alla soumettre à lui, & en fut reçû favorablement avec tous ceux qu'il amenoit. Le Soudan qui s'étoit déterminé à une action décisive, vint avec huit mille hommes pour attaquer le corps de troupes, auquel Selim avoit fait passer le Nil. Il avoit dérobé sa marche aux Turcs qu'il surprit dans leur camp, & qu'il mit en fuite; mais Selim qui en fut averti, envoya ses Jannissaires, qui ne purent encore rétablir ses affaires : il fallut que le Can des Tartares beau-frere de Selim passât le Nil à la nage; & par cette action de vigueur, il donna lieu aux Turcs de se remettre. Après tant d'infortunes le Soudan reconnut la superiorité que Selim avoit gagnée sur lui : il se retira donc vers l'Afrique. Il avoit déja trois journées d'avance, lorsque Selim fit courir après lui, croyant n'avoir rien fait, tant qu'il n'auroit pas le Soudan mort ou vif en sa disposition. Il avoit changé d'habit & s'étoit sauvé dans un marais, où on le trouva dans l'eau jusqu'au cou. Il fut conduit à Selim qui l'exposa aux plus rudes tourmens pour l'obliger à découvrir où étoient les trésors d'Algauri son prédecesseur. Mais le Soudan qui avoit de la constance ne déclara jamais rien, & ne fit même aucunes plaintes, malgré les extrémités où on le poussoit. Le lendemain on le monta sur une mule la corde au cou, on le promena dans les ruës du Caire, & on le pendit à la porte de la ville que l'on avoit attaquée d'abord. Cette cruauté indigne des grands Princes fit murmurer tout le peuple; & Selim ne put l'excuser, qu'en disant qu'il prétendoit vanger seulement la mort de ses Ambassadeurs que les Mamelus avoient tués. Ainsi finit l'empire des Mamelus, & depuis ce temps-là l'Egypte ne fait plus qu'une Province de l'Empire Ottoman, mais si considerable & si essentielle, que, si les Chrétiens avoient le courage de la lui enlever, ils ôteroient toute la force de ce redoutable colosse, qui ne se soutient que par notre foiblesse ou notre imprudence.

L'état present de cette Province qui peut interesser le commerçant se trouve expliqué dans toutes les relations modernes, comme celles de *Marmol* & de *Dappers*, qui sont assez curieuses & assez détaillées, toutes deux cependant en differens genres. Le *Pietro Della Valle*, *Corneille Bruyn* & *Paul Lucas* fourniront beaucoup de curiosités & de lumieres. L'histoire du moyen âge ne nous doit toucher que par rapport aux croisades & aux affaires ecclesiastiques; mais celle des premiers temps paroît utile pour jetter quelques lumieres sur les livres saints; & pour nous faire retrouver l'origine du gouvernement civil, & la source des religions, qui de-là se sont répanduës chez tous les autres peuples.

LES liaisons ou les guerres qu'il y avoit autrefois entre l'Egypte & l'Ethiopie, nous engagent à dire un mot des Provinces connuës sous ce nom. Il y a eu dans les plus anciens temps des Ethiopiens, c'est-à-dire, des noirs, en plusieurs endroits du monde; en Afrique, en Arabie, en Phenicie, dans la Colchide, vers la riviere de l'Inde, & peut-être même ailleurs. Il y en avoit beaucoup plus en Afrique que dans les autres parties; & ceux qui étoient au midi de l'Egypte sont les plus connus de tous : c'est même à ceux-là qu'on a restraint dans la suite des temps la signification d'Ethiopiens, comme *Strabon* a soin de le remarquer.

Il y a plus de quarante endroits dans les versions de l'Ecriture où il est parlé de l'Ethiopie & des Ethiopiens; car dans l'original il y a toujours *Chus* au lieu d'Ethiopie,

&

& *Chuſim* au lieu d'Ethiopiens : ce qui prouve que les Ethiopiens étoient deſcendus de *Chus*, ſelon l'opinion des traducteurs, confirmée par *Eupolemus* dans Euſebe, qui appelle *Chus* le pere des Ethiopiens, peut-être parce que lui ou ſes deſcendans ſe rendirent maîtres de ces peuples.

Il faut donc que les enfans de Chus ſe ſoient répandus en differens endroits, pour y former les divers Chuſites ou divers Ethiopiens, dont nous venons de parler. Ce qui n'eſt arrivé ſans doute qu'après la confuſion des langues, qui furent apparemment differentes dans la plûpart de ſes enfans, puiſqu'au rapport d'*Herodote*, les Ethiopiens des environs de l'Inde parloient differemment des Ethiopiens d'Afrique.

Il y avoit encore quelque difference dans les Ethiopiens qui étoient ſous l'Egypte. Les Nubiens, les Macrobiens, les Blemmies n'étoient pas les mêmes. Les uns & les autres ſe vantoient non-ſeulement d'une haute antiquité, mais ils croioient encore qu'ils avoient été créés dans le pays : ils publioient même qu'Oſiris avoit été un de leurs Souverains, & qu'en peuplant l'Egypte, ils y avoient introduit le culte des Dieux, les ſolemnités religieuſes, les ſacrifices & l'apotheoſe des Rois.

Mais comme ces peuples ne paroiſſent dans les anciens temps que par occaſion, ſans qu'on puiſſe avoir une ſuite de leur hiſtoire, nous nous reſervons à en parler dans l'hiſtoire moderne, lorſque nous traiterons des divers peuples d'Afrique.

L'INSTRUCTION doit être l'objet de l'hiſtoire : ainſi nous avons crû que pour la donner telle qu'elle convient, par rapport à l'ancienne Ethiopie & aux premiers Egyptiens, nous ne pouvions mieux faire que de mettre ici ce qu'en a dit un des plus grands hommes du ſiecle paſſé. C'eſt M. *Boſſuet* dans l'ouvrage admirable qu'il a fait ſur l'*Hiſtoire Univerſelle*, où la Religion, la raiſon & la politique s'expliquent avec tant d'énergie & d'éloquence. C'eſt tout le fruit que je crois qu'on peut tirer de l'hiſtoire ancienne de ces peuples ; & je ſuis bien-aiſe de rapprocher ce qu'a dit ce grand Prélat de ces deux nations, ſur-tout de celle d'Egypte, l'une des plus conſiderables qu'il y ait eu dans les premiers âges du monde.

EXTRAIT
DU DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
de M. Bossuet Evêque de Meaux. Partie III.

Sur les anciens Ethiopiens.

Les Ethiopiens étoient, selon Herodote, les mieux faits de tous les hommes ; & de la plus belle taille. Leur esprit (1) étoit vif & ferme ; mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes & dans leurs bras nerveux. Leurs Rois étoient électifs, & ils mettoient sur le trône le plus grand & le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Herodote. Lorsque Cambyse leur envoya pour les surprendre, des Ambassadeurs & des présens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre, des brasselets d'or, & des compositions de parfums, ils se moquerent de ses présens, où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi-bien que de ses Ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, pour des espions. Mais leur Roi voulut aussi faire un présent à sa mode au Roi de Perse : & prenant en main un arc qu'un Perse eut à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des Ambassadeurs, & leur dit : « Voici le » conseil que le Roi d'Ethiopie donne au Roi de Perse. Quand les Perses se pour» ront servir aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur & de cette » force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, & qu'ils amenent plus de troupes » que n'en a Cambyse. En attendant qu'ils rendent graces aux Dieux, qui n'ont pas » mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'étendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc, & le donna aux Ambassadeurs. On ne peut dire quel eut été l'évenement de la guerre. Cambyse irrité de cette réponse, s'avança vers l'Ethiopie comme un insensé, sans ordre, sans convoi, sans discipline, & vit périr son armée faute de vivres au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermés dans leurs pays. Leurs voisins les Egyptiens avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages & mal cultivées. Si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les acheve jamais. Aussi n'y voyons-nous que peu de choses à apprendre & à imiter.

(1) Herodot. lib. III.

EXTRAIT
DU DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
de M. BOSSUET Evêque de Meaux. Partie III.

Sur les anciens Egyptiens.

LEs Egyptiens ſont les premiers où l'on ait ſû les regles du gouvernement. Cette nation grave & ſérieuſe, connut d'abord la vraye fin de la politique, qui eſt de rendre la vie commode & les peuples heureux. La temperature toujours uniforme du pays y faiſoit les eſprits ſolides & conſtans. Comme la vertu eſt le fondement de toute la ſocieté, ils l'ont ſoigneuſement cultivée. Leur principale (1) vertu a été la reconnoiſſance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoiſſans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient auſſi les plus ſociables. Les bienfaits ſont le lien de la concorde publique & particuliere. Qui reconnoît les graces, aime à en faire, & en banniſſant l'ingratitude, le plaiſir de faire du bien demeure ſi pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas ſenſible. Leurs loix étoient ſimples, pleines d'équité & propres à unir entr'eux les citoyens. Celui qui pouvant ſauver un homme attaqué, ne le faiſoit pas, étoit puni de mort auſſi rigoureuſement que l'aſſaſſin. Que ſi on ne pouvoit ſecourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, & il y (2) avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainſi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat : la loi aſſignoit à chacun ſon emploi, qui ſe perpetuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profeſſion ; mais auſſi toutes les profeſſions étoient honnorées. Il falloit qu'il y eût des emplois & des perſonnes plus conſiderables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriſer les pieds, ni les parties les plus baſſes. Ainſi parmi les Egyptiens, les (3) Prêtres & les Soldats avoient des marques d'honneur particulieres : mais tous les métiers, juſques aux moindres, étoient en eſtime ; & on ne croyoit pas pouvoir ſans crime mépriſer les citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fuſſent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit s'y mêloit par-tout. On faiſoit mieux ce qu'on avoit toujours vû faire, & à quoi l'on s'étoit uniquement exercé dès ſon enfance.

(1) Diod. lib. 1. ſect. 2. (2) Ibid. (3) Ibid.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune ; c'étoit l'étude des loix & de la ſageſſe. L'ignorance de la Religion & de la police du pays, n'étoit excuſée en aucun état. Au reſte, chaque profeſſion avoit ſon canton qui lui étoit aſſigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; & dans un ſi bel ordre, les faineans ne ſavoient où ſe cacher.

Parmi de ſi bonnes loix, ce qu'il y avoit de meilleur, c'eſt que tout le monde étoit nourri dans l'eſprit de les obſerver. Une coutume (1) nouvelle étoit un prodige en Egypte : tout s'y faiſoit toujours de même, l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choſes, maintenoit les grandes. Auſſi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conſervé plus long-temps ſes uſages & ſes loix. L'ordre des jugemens ſervoit à entretenir cet eſprit. Trente (2) juges étoient tirés des principales villes pour compoſer la compagnie qui jugeoit tout le Royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays & les plus graves. Le Prince leur aſſignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domeſtiques, ils puſſent donner tout leur temps à faire obſerver les loix. Ils ne tiroient rien des procès, & on ne s'étoit pas encore aviſé de faire un métier de la juſtice. Pour éviter les ſurpriſes, les affaires étoient traitées par écrit dans cette aſſemblée. On y craignoit la fauſſe éloquence, qui éblouit les eſprits, & émeût les paſſions. La verité ne pouvoit être expliquée d'une maniere trop ſeche. Le Preſident du ſenat portoit un collier d'or & de pierres précieuſes, d'où pendoit une figure ſans yeux, qu'on appelloit la verité. Quand il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner ſa cauſe, & c'étoit la forme de prononcer les ſentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conſerver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines ceremonies qui les imprimoient dans les eſprits. Ces ceremonies s'obſervoient avec reflexion ; & l'humeur ſerieuſe des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournaſſent en ſimples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, & dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce ſevere tribunal. Mais il y avoit en Egypte une eſpece de jugement tout-à-fait extraordinaire dont perſonne n'échapoit. C'eſt une conſolation en mourant de laiſſer ſon nom en eſtime parmi les hommes, & de tous les biens humains ; c'eſt le ſeul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de loüer indifferemment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Auſſi-tôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accuſateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaiſe, on en condamnoit la mémoire, & il étoit privé de la ſepulture. Le peuple admiroit le pouvoir des loix qui s'étendoit juſqu'après la mort, & chacun touché de l'exemple craignoit de deshonorer ſa mémoire & ſa famille. Que ſi le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'enſeveliſſoit honorablement : on faiſoit ſon panegyrique, mais ſans y rien mêler de ſa naiſſance. Toute l'Egypte étoit noble, & d'ailleurs on n'y goutoit de loüanges que celles qu'on s'attiroit par ſon merite.

Chacun ſait combien curieuſement les Egyptiens conſervoient les corps morts ;

(1) Herodot. l. 2. Diod. l. 1. ſect. 2. Plat. de leg. 11. (2) Diod. l. 1. ſect. 2.

leurs momies se voyent encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle : les enfans, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnuës, & s'excitoient à aimer les loix qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la faineantise, les (1) fraudes & la chicane, l'ordonnance du Roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son pere à celui dont on empruntoit. C'étoit une impieté & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux, & celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir, étoit privé de la sepulture.

Le Royaume étoit héreditaire ; mais les Rois (2) étoient obligés plus que tous les autres à vivre selon les loix. Ils en avoient de particulieres qu'un Roi avoit digerées, & qui faisoient une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux Rois, ou que personne eût droit de les contraindre ; au contraire, on les respectoit comme des Dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit tout reglé, & qu'ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes & la mesure du boire & du manger leur fût marquée, (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte, où tout le monde (3) étoit sobre, & où l'air du pays inspiroit la frugalité,) mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net & les pensées les plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite & plus veritable des affaires qu'ils avoient à décider. Si-tôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, & les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une priere pleine d'instruction, où le pontife prioit les Dieux de donner au Prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les Dieux, doux envers les hommes, moderé, juste, magnanime, sincere & éloigné du mensonge, liberal, maître de lui-même, punissant au-dessous du merite, & récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les Rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise, ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils, & leur déguisoit la verité. Telle étoit la maniere d'instruire les Rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits ; & que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans des loüanges conformes aux loix ; & prononcées gravement devant les Dieux. Après la priere & le sacrifice, on lisoit au Roi dans les saints livres les conseils & les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son Etat par leurs maximes, & maintînt les loix qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux, aussi-bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient & s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire, dans la Dynastie principale, celle où les loix étoient en vigueur, & qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les Rois. Les deux Mercures auteurs des

---

(1) Herodot. l. 2. Diod. I. sect. 2. (2) Ibid. (3) Herodot. 2. Diod. I. sect. 2.

ſciences & de toutes les inſtitutions des Egyptiens, l'un voiſin des temps du Déluge, & l'autre qu'ils ont appellé le Triſmegiſte, ou le trois fois grand, contemporain de Moïſe, ont été tous deux Rois de Thébes. Toute l'Egypte a profité (1) de leurs lumieres, & Thébes doit à leurs inſtructions d'avoir eu peu de mauvais Princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie, le repos (2) public le vouloit ainſi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit ſubir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la ſépulture, mais on en voit peu d'exemples ; & au contraire la plûpart des Rois ont été ſi cheris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de ſon pere ou de ſes enfans.

Cette coutume de juger les Rois après leur mort parut ſi ſainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'Ecriture que les méchans Rois étoient privés de la ſépulture de leurs ancêtres ; & nous apprenons de Joſephe (3) que cette coutume duroit encore du temps des Aſmonéens. Elle faiſoit entendre aux Rois que ſi leur majeſté les met au-deſſus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'eſprit inventif ; mais ils le tournoient aux choſes utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuſes, & ne lui avoient preſque rien laiſſé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Je ne puis laiſſer aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Oſiris, d'avoir inventé le (4) labourage, car on le trouve de tout temps dans les pays voiſins de la terre d'où le genre humain s'eſt répandu, & on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Auſſi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une ſi grande antiquité à Oſiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu ſon temps avec celui des commencemens de l'univers, & qu'ils ont voulu lui attribuer les choſes dont l'origine paſſoit de bien loin tous les temps connus dans leur hiſtoire. Mais ſi les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le Déluge, ils les ont tellement perfectionnés, & ont pris un ſi grand ſoin de les rétablir parmi les peuples, où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'eſt gueres moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très-importans dont on ne peut leur diſputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, & leur ciel toujours pur & (5) ſans nuage, ils ont été les premiers à obſerver le cours des aſtres. Ils ont auſſi les premiers reglé l'année. Ces obſervations les ont jettés naturellement dans l'arithmetique ; & s'il eſt vrai, ce que dit Platon, que le ſoleil & la lune ayent enſeigné aux hommes la ſcience des nombres, c'eſt-à-dire, qu'on ait commencé les comptes reglés par celui des jours, des mois & des ans ; les Egyptiens ſont les premiers qui ayent écouté ces merveilleux maîtres. Les planetes & les autres aſtres ne leur ont pas été moins connus ; & ils ont trouvé cette grande année qui ramene tout le ciel à ſon premier point. Pour reconnoître leurs terres (6) tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de re-

(1) Herodot. l. 2.
(2) Diod. l. 1. ſect. 2.
(3) Antiq. XIII. 23.
(4) Diod. lib. 1. ſect. 1. Plut. de Iſid. & Oſir.
(5) Plat. epiſt. Diod. 1. ſect. 2. Herodot. l. 2. Plat. in Tim.
(6) Diod. lib. 1. ſect. 2.

courir à l'arpentage qui leur a bien-tôt appris la geometrie. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui dans un air si serain, & sous un ciel si ardent étoit forte & féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la medecine. Ainsi toutes les sciences (1) ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, & de leur vivant, & après leur mort de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, & les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voye des Bibliotheques, est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur (2) donnoit, inspiroit l'envie d'y entrer & d'en pénétrer les secrets : on les appelloit *le trésor des remedes de l'ame.* Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, & la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, étoit l'estime & l'amour de leur patrie. Elle (3) étoit, disoient-ils, le séjour des Dieux: ils y avoient regné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mere des hommes & des animaux, que la terre d'Egypte arrosée du Nil avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les Prêtres qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siecles, qu'ils ne remplissoient que de fables & de généalogies de leurs Dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité & la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraye histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables ; mais ils trouvoient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondemens plus solides. L'Egypte étoit en effet le plus beau pays de l'Univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode, & le plus orné par les soins & la magnificence de ses Rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans leurs desseins & dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte : mais ce fleuve qui l'arrose toute par ses débordemens reglés, lui apporte les pluyes & les neiges des autres pays. Pour (4) multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte étoit traversée d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyable. Le Nil portoit par-tout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissoit les villes entr'elles, & la grande mer avec la mer Rouge ; entretenoit le commerce au-dedans & au-dehors du Royaume, & le fortifioit contre l'ennemi : de sorte qu'il étoit tout ensemble, & le nourricier & le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne : mais les villes rehaussées avec des travaux immenses, & s'élevant comme des Isles au milieu des eaux, regardoient avec joye de cette hauteur toute la plaine inondée, & tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enfloit outre mesure, de grands Lacs creusés par les Rois, tendoient leur sein aux eaux répanduës. Ils avoient leurs décharges préparées : de grandes écluses les ouvroient ou les fermoient selon le besoin ; & les

(1) Diod. I. sect. Herodot. I. II. init.
(2) Diod lib. I. sect. 2.
(3) Herodot. II. Diod. I. sect. I.
(4) Plat. in Tim. Diod. I. sect. I.

eaux ayant leur retraite, ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraisser.

Tel étoit l'usage de ce grand lac, qu'on appelloit le lac de Myris ou de Moëris : c'étoit le nom du Roi qui l'avoit (1) fait faire. On est étonné quand on lit, ce qui néanmoins est certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingt de nos lieuës. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Lybie. La pêche en valoit au Prince des sommes immenses ; & ainsi quand la terre ne produisoit rien ; on tiroit des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portoit sur un trône deux statuës colossales, l'une de Myris, & l'autre de sa femme, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du lac, & occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un lac de cette étenduë avoit été fait de main d'homme sous un seul Prince.

Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des (2) villes d'Egypte. La richesse n'en étoit pas moins incroyable. Il n'y en avoit point qui ne fût remplie de temples magnifiques & de superbes palais. L'architecture y montroit partout cette noble simplicité, & cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étaloient (3) des sculptures que la Grece prenoit pour modeles. Thebes le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'Univers. Ses cent portes chantées par Homere sont connuës de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaste, & on a dit qu'elle (4) pouvoit faire sortir ensemble dix mille combattans par chacune de ses portes. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exageration dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple étoit innombrable. Les Grecs & les Romains ont celebré sa magnificence & sa grandeur, encore qu'ils n'en (5) eussent vû que les ruines : tant les restes en étoient augustes.

Si nos voyageurs avoient penetré jusqu'au lieu où cette ville étoit bâtie, ils auroient, sans doute, encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour tenir contre le temps. Leurs statuës étoient des colosses. Leurs colomnes étoient immenses. L'Egypte visoit au grand & vouloit frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la justesse des proportions. On a (6) découvert dans le Sayd, (vous savez bien que c'est le nom de la Thébaïde,) des temples & des palais presque encore entiers, où ces colomnes & ces statuës sont innombrables. On y admire sur tout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté, que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vûë, & bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une matiere aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenuës à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence & quelle étenduë ! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps

(1) Herodot. & Diod. ibid.
(2) Herodot. 2. Diod. 1. 2. Herodot. ibid.
(3) Diod. ibid.
(4) Pompon. Mela, 1. 9.
(5) Strab. xvii. Tacit. ann. ii. 60.
(6) Herodot. & Diod. loc. cit. Voyages imprimez par M. Thevenot.

d'en

d'en faire le tour, & ne ſont pas même aſſurés d'en avoir vû la moitié; mais tout ce qu'ils ont vû étoit ſurprenant. Une ſalle, qui apparemment faiſoit le milieu de ce ſuperbe palais, étoit ſoutenuë de ſix vingt colonnes de ſix braſſées de groſſeur, grandes à proportion, & entremêlées d'obeliſques que tant de ſiecles n'ont pû abbatre. Les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du temps, ſe ſoutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, & y conſervent leur vivacité : tant l'Egypte ſavoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ſes ouvrages. Maintenant que le nom du Roi penetre aux parties du monde les plus inconnuës, & que ce Prince étend auſſi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature & de l'art, ne ſeroit-ce pas un digne objet de cette noble curioſité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ſes déſerts, & d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puiſſance & quel art a pû faire un tel pays la merveille de l'Univers? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas ſi on pouvoit aborder la ville royale, puiſque ſi loin d'elle on découvre des choſes ſi merveilleuſes?

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dreſſer des monumens pour la poſterité. Ses obeliſques ſont encore aujourd'hui autant par leur beauté, que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; & la puiſſance Romaine déſeſperant d'égaler les Egyptiens, a cru faire aſſez pour ſa grandeur d'emprunter les monumens de leurs Rois.

L'Egypte n'avoit point encore vû de grands édifices que la tour de Babel, quand elle imagina ſes pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur triomphent du temps & des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès-lors la ſolidité & la regularité toute nuë. N'eſt-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air ſimple, auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés & des hardieſſes bizarres? Quoiqu'il en ſoit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardieſſe reglée : ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la varieté infinie de la nature; & ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui avoient fait, comme les Dieux, des ouvrages immortels. Les inſcriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage, elles parloient aux ſpectateurs. Une de ces pyramides bâtie de brique avertiſſoit par ſon titre, qu'on ſe gardât bien de la comparer aux autres, & *qu'elle étoi tautant au-deſſus de toutes les pyramides, que Jupiter étoit au-deſſus de tous les Dieux.*

Mais quelque effort que faſſent les hommes, leur néant (1) paroît partout. Ces pyramydes étoient des tombeaux; encore les Rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, & ils n'ont pas joüi de leur ſépulture.

Je ne parlerois pas de ce beau palais (2) qu'on appelloit le Labyrinte, ſi Herodote qui l'a vû ne nous aſſuroit qu'il étoit plus ſurprenant que les pyramides. On l'avoit bâti ſur le bord du lac de Myris, & on lui avoit donné une vûë proportionnée à ſa grandeur. Au reſte, ce n'étoit pas tant un ſeul palais, qu'un magnifique amas de douze palais diſpoſés regulierement, & qui communiquoient enſemble. Quinze cens

---

(1) Herodot. ibid. Diod. 1. ſect. 2. (2) Herodot. & Diod. ibid.

chambres mêlées de terrasses s'arrangeoient autour de douze salles, & ne laissoient point de sorties à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bâtiment par dessous terre. Ces bâtimens souterrains étoient destinés à la sépulture des Rois, & encore (qui le pourroit dire sans honte & sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain ?) à nourrir les crocodiles sacrés, dont une nation d'ailleurs si sage faisoit ses Dieux.

Vous vous étonnés de voir tant de magnificence dans les sepulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens sacrés, pour porter aux siecles futurs la mémoire des grands Princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. Les maisons étoient (1) appellées des hôtelleries, où l'on n'étoit qu'en passant & pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins: mais les maisons veritables étoient les tombeaux, que nous devions habiter durant des siecles infinis.

Au reste, ce n'étoit pas sur des choses inanimées que l'Egypte travailloit le plus: Ses plus nobles travaux & son plus bel art, consistoit à former les hommes. La Grece en étoit si persuadée, que ses (2) plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même & Solon, ces deux grands Législateurs, & les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allerent apprendre la sagesse en Egypte. Dieu a voulu que Moïse même *fût instruit* (3) *dans toute la sagesse des Egyptiens* : c'est par là qu'il a commencé *à être puissant en paroles & en œuvres*. La vraie sagesse se sert de tout, & Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains qui viennent aussi de lui à leur maniere.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes, & les enfans vigoureux. Par ce moyen le peuple croissoit en nombre & en forces. Le pays étoit sain naturellement ; mais la Philosophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps aussi-bien que les esprits. Cet art que notre nonchalance (4) nous a fait perdre étoit bien connu des anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité & les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vû par Herodote, les crânes (5) des Perses aisés à percer, & ceux des Egyptiens plus durs que les pierres ausquelles ils étoient mêlés, montroient la molesse des uns, & la robuste constitution qu'une nourriture frugale & de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots se pratiquoit en Egypte avec une adresse admirable, & il n'y avoit point dans tout l'Univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore (6) nous dit qu'ils rejettoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuse & peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des Athlétes, que la Grece elle-même qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux personnes libres : mais avec une certaine moderation, elle étoit digne des honnêtes

(1) Diod. ibid.
(2) Diod. ibid. Plut. de Isid.
(3) Act. VII. 20.
(4) Diod. I. sect. I.
(5) Herodot. III.
(6) Diod. I. sect. 2.

gens; & Diodore (1) lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les regles aussi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que (2) dit encore cet auteur touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable d'amollir les courages, étoit sans doute cette musique molle & efféminée, qui n'inspire que les plaisirs & une fausse tendresse. Car pour cette musique généreuse dont les nobles accords élevent l'esprit & le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore (3) même, leur Mercure l'avoit inventée, & avoit aussi inventé le plus grave des instrumens de musique. Dans la procession solemnelle des Egyptiens, où l'on portoit en cérémonie les livres de Trismegiste, on voit (4) marcher à la tête le chantre tenant en main *un symbole de musique* (je ne sai ce que c'est) *& le livre des hymnes sacrés*. Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur, & fortifier le corps. Quatre cens mille soldats qu'elle entretenoit étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les loix de la milice se conservoient aisément, & comme par elles-mêmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans: car la profession de la guerre passoit de pere en fils comme les autres; & après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres étoient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes reglées & entretenuës; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires & parmi les images des combats; il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice, & n'avoit des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, & avec elles la politesse & les loix. Les villes les plus celebres (5) venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, & la source de leurs plus belles institutions. On la consultoit de tous côtés sur les regles de la sagesse. Quand ceux d'Elide (6) eurent établi les jeux olimpiques les plus illustres de la Grece, ils rechercherent par une ambassade solemnelle l'approbation des Egyptiens, & apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattans. L'Egypte regnoit par ses conseils, & cet empire de l'esprit lui parut plus noble & plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les Rois de Thebes fussent, sans comparaison, les plus puissans de tous les Rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les Dynasties voisines qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes; de sorte, qu'à vrai dire, ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels (7) du pays. Mais quand ils se sont mêlés d'être conquerant, ils ont surpassé tous les autres. Je ne parle point d'Osiris vainqueur des Indes; apparemment c'est Bacchus, ou quelque autre héros aussi fabuleux. Le pere de Sesostris, (les doctes veulent que ce soit Amenophis, autrement Memnon) ou par instinct, ou par humeur,

(1) Id. 1. sect. 1.
(2) Id. 1. sect. 2.
(3) Id. 1. sect. 1.
(4) Clem. Alex. Strom. lib. 6.
(5) Plat. in Tim.
(6) Herodot. II.
(7) Diod. lib. 1. sect 2.

ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquerant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'est-à-dire, avec de grandes pensées. Tous les enfans qui naquirent le même jour que Sesostris, furent amenés à la cour par ordre du Roi, il les fit élever comme ses enfans, & avec les mêmes soins que Sesostris près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fideles ministres, ni des compagnons plus zelés de ses combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à supporter la faim & la soif, & soumit cette nation jusqu'alors indomptable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, son (1) pere le fit tourner vers l'Occident de l'Egypte : il attaqua la Lybie, & la plus grande partie de cette vaste region fut subjuguée. En ce temps son pere (2) mourut & le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçût pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde : mais avant que de sortir de son Royaume, il pourvût à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ses peuples par la liberalité & par la justice, & reglant au reste le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faisoit ses préparatifs; il levoit des troupes, & leur donnoit pour capitaines les jeunes gens que son pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-sept cens capables de répandre dans toute l'armée le courage, la discipline & l'amour du Prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie qu'il se rendit tributaire. Il continua ses victoires dans l'Asie. Jerusalem fut la premiere à sentir la force de ses armes. Le téméraire Roboam ne put lui résister, & Sesostris (3) enleva les richesses de Salomon. Dieu, par un juste jugement les avoit livrées entre ses mains. Il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercules & que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandre, puisqu'il soumit le pays au-delà du Gange. Jugez par-là si les pays plus voisins lui résisterent. Les Scythes obéïrent jusqu'au Tanaïs : l'Armenie & la Cappadoce lui furent sujettes. Il laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte sont toujours demeurées depuis. Herodote a vû dans l'Asie mineure d'une mer à l'autre les monumens de ses victoires avec les superbes inscriptions de Sesostris Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs. Il y en avoit jusques dans la Thrace, & il étendit son Empire depuis le Gange jusqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint après neuf ans chargé des dépoüilles de tous les peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageusement leur liberté : d'autres cederent sans résistance. Sesostris eut soin de marquer dans ses monumens la difference de ces peuples en figures hieroglifiques à la maniere des Egyptiens. Pour décrire son Empire, il inventa les cartes de géographie. Cent (4) temples fameux, érigés en actions de graces aux Dieux tutelaires de toutes les villes, furent les premieres, aussibien que les plus belles marques de ses victoires, il eut soin de publier par les inscriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés sans fatiguer ses sujets. Il mettoit sa gloire à les ménager, & à ne faire travailler aux monumens de ses victoires que les captifs. Salomon lui en avoit don-

(1) Diod. ibid.
(2) Ibid.
(3) M. Bossuet confond ici Sesostris avec Sesac.
(4) Herodot. & Diod. Ibid.

né (1) l'exemple. Ce ſage Prince n'avoit emploïé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu ſon regne immortel. Les citoïens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre, & à commander. Seſoſtris ne (2) pouvoit pas ſe regler ſur un plus parfait modele. Il regna trente-trois ans, & joüit long-temps de ſes triomphes, beaucoup plus digne de gloire, ſi la vanité ne lui eût pas fait traîner ſon char par les Rois vaincus. Il ſemble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans ſa vieilleſſe, il ſe donna la mort à lui-même, & laiſſa l'Egypte riche à jamais. Son empire pourtant ne paſſa pas la quatriéme génération. Mais il reſtoit encore du temps de Tibere des monumens magnifiques, qui en (3) marquoient l'étenduë & la quantité des tributs. L'Egypte retourna bien-tôt à ſon humeur pacifique. On a même écrit que Seſoſtris fut le premier (4) à ramollir, après ſes conquêtes, les mœurs des Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ſes ſucceſſeurs. Car pour lui, ſage & abſolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ſes peuples qui l'adoroient. Au reſte, cette penſée eſt peu digne d'un ſi grand Prince; & c'étoit mal pourvoir à la ſureté de ſes conquêtes, que de laiſſer affoiblir le courage de ſes ſujets. Il eſt vrai auſſi que ce grand empire ne dura gueres. Il faut périr par quelque endroit. La diviſion ſe mit en Egypte. Sous Anyſis l'aveugle (5), l'Ethiopien Sabacon envahit le Roïaume : il en traita auſſi-bien les peuples, & y fit d'auſſi grandes choſes qu'aucun des Rois naturels. Jamais on ne vit une moderation pareille à la ſienne; puiſqu'après cinquante ans d'un regne heureux, il retourna en Ethiopie pour obéïr à des avertiſſemens qu'il crût divins. Le Roïaume abandonné tomba entre les mains de Sethon, Prêtre de Vulcain, Prince religieux à ſa mode, mais peu guerrier, & qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps l'Egypte ne ſe ſoutint plus que par des milices étrangeres. On trouve une eſpece d'Anarchie. On trouve enſuite douze Rois choiſis par le peuple, qui partagerent entr'eux le gouvernement du Roiaume. Ce ſont eux qui ont bâti ces douze palais qui compoſoient le Labyrinte. Quoique l'Egypte ne pût oublier ſes magnificences, elle fut foible & diviſée ſous ces douze Princes. Un d'eux (ce fut Pſammetique) ſe rendit le maître par le ſecours des étrangers. L'Egypte ſe rétablit, & demeura aſſez puiſſante pendant cinq ou ſix regnes. Enfin cet ancien Royaume, après avoir duré environ ſeize cens ans, affoibli par les Rois de Babylone & par Cyrus, devint la proie de Cambyſe, le plus inſenſé de tous les Princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte, ont reconnu qu'elle (6) n'étoit pas belliqueuſe : vous en avez vû les raiſons. Elle avoit vécu en paix environ treize cens ans, quand elle produiſit ſon premier guerrier, qui fut Seſoſtris. Auſſi malgré ſa milice ſi ſoigneuſement entretenuë, nous voyons ſur la fin que les troupes étrangeres font toute ſa force, qui eſt un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Etat. Mais les choſes humaines ne ſont point parfaites, & il eſt mal-aiſé d'avoir

(1) II. Par. 8. 9.
(2) Diod. I. Sect. 2.
(3) Tacit. ann. 11.
(4) Nymphod. lib. 12. rer. Barb. poſt. Herodot.
(5) Herodot. & Diod. Ibid.
(6) Strab. lib. XVII.

enſemble dans la perfection, les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'eſt une aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſiecles. Quelques Ethiopiens ont regné à Thebes dans cet intervale, entr'autres, Sabacon, &, à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente conſtitution de ſon Etat, que les étrangers qui la conqueroient, entroient dans ſes mœurs plutôt qui d'y introduire les leurs : ainſi changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à ſouffrir les Perſes dont elle voulut ſouvent ſecoüer le joug. Mais elle n'étoit pas aſſez belliqueuſe pour ſe ſoutenir par ſa propre force contre une ſi grande puiſſance, & les Grecs qui la défendoient, occupés d'ailleurs, étoient contraints de l'abandonner : de ſorte qu'elle retomboit toujours ſous ſes premiers maîtres, mais toujours opiniâtrement attachée à ſes anciennes coutumes, & incapable de démentir les maximes de ſes premiers Rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choſes ſous les Ptolomées, le mélange des mœurs Grecques & Aſiatiques y fut ſi grand, qu'on n'y reconnut preſque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens Rois d'Egypte ſont fort incertains, même dans l'hiſtoire des Egyptiens. On a peine à placer Oſymanduas, dont nous voyons de ſi magnifiques monumens dans Diodore, & de ſi belles marques de ſes combats. Il ſemble que les Egyptiens n'aïent pas connu le pere de Seſoſtris qu'Herodote & Diodore n'ont (1) pas nommé. Sa puiſſance eſt encore plus marquée par les monumens qu'il a laiſſé dans toute la terre, que par les mémoires de ſon pays : & ces raiſons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ſes antiquités, ait toujours été auſſi exact qu'elle s'en vantoit, puiſqu'elle-même eſt ſi incertaine ſur les temps les plus éclatans de ſa monarchie.

CHAPITRE XI.

De l'Hiſtoire de Babylone & d'Aſſyrie.

LES empires de Babylone & d'Aſſyrie ne ſont pas ſeulement des plus anciens, ils ſont encore des plus obſcurs & des plus embarraſſés : mais l'obſcurité de leur hiſtoire ne doit pas empêcher de l'examiner avec ſoin, à cauſe des ſecours qu'on en peut tirer pour fortifier les Ecritures. Plus les temps ſont éloignés, plus il ſemble que les écrivains ont droit de ſe livrer à leurs conjectures. Les ſyſtêmes de chronologies auſquels ces empires ont donné lieu, ſont ſi differens les uns des autres, qu'il paroît impoſſible de trouver des temperamens pour les accorder tous. Il faut donc ſe fixer à ceux qui ſont déja reçus, ou en former quelque nouveau qui puiſſe réünir les monumens les plus certains de ces premiers temps. C'eſt heureuſement ſur ces matieres qu'on peut impunément faire agir ſon eſprit, pour trouver les moyens de concilier tout le monde.

Avant que d'entrer dans l'examen des divers ſyſtêmes qu'on a formés pour l'in-

(1) Diod. 1. ſect. 2.

CARTE de L'EMPIRE DES ASSIRIENS et des PERSES
SARMATIE
SCYTHIE
Bastarnes
Scythie
Thrace
Macedoine
Byzance
Calcedoine
PONT EUXIN
Palus Meotides
Chersonese
Sarmatie
MER CASPIENNE
Bithynie
Pont
Paphlagonie
Phrygie
Lydie
Carie
Milet
Halicarnasse
Rhodes
Mer Egée
ASIE MINEURE
Pont
Cappadoce
Cilicie
Phasis
Iberie
Albanie
Armenie
Eufrate Fl.
Araxe Fl.
Artaxata
Tigre Fl.
Tropatene
Isle de Crete
Isle de Cypre
MER MEDITERRANÉE
Samosate
Antioche
Syrie
Palmyre
Nisibe
Mesopotamie
Ninive
Assyrie
Ecbatane
Medie
Sidon
Phenicie
Tyr
Damas
Syrie
Palestine
Gaza
Les Bouches du Nil
Peluse
Alexandrie
Memphis
Egypte
Seleucie
Babilone
Chaldée
Eufrate Fl.
Tigre Fl.
Suse
Susiane
Arabie deserte
Arabie Petrée
Pays des Sarasins
Thebes
Elephantis
Siene
Madianites
Mer Rouge
Ethiopie
Arabie Heureuse
ASIE SUPERIEURE
Hyrcanie
Parthie
Paretacene
Arimaspes
Drangianie
Arie
Borcanie
Arachosie
Margiane
Deserts
Massagetes
Chorasmiens
Oxus Fl.
Jaxartes Fl.
Alexandrie
Cyropolis
les Sacques
Sogdiane
Bactriane
Bactres
Deserts
Persepolis
Pasargada
Perse
Carmanie
Ethiopiens
Icthyophages
Gedrosie
Inde Fl.
Autels d'Alexandre
Golfe Persique
Golfe de Carmanie
Arabie Heureuse
Jenvilliers Sc.
Filloeul Sculpsit

telligence de cette hiſtoire, il faut établir un *Principe*, qui eſt que les Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie, doivent être exactement diſtingués dans leurs commencemens, comme des monarchies qui ont eû des origines differentes, & qui ont été quelque temps rivales l'une de l'autre. Nous voïons en effet cette diſtinction dans nos meilleurs auteurs. *Nembrod*, (1) comme le remarque Moïſe, établit à Babylone le ſiege de ſon empire; mais Aſſur, dit auſſi-tôt le même écrivain, ſortit de la Chaldée pour bâtir Ninive, qui eſt devenuë la capitale de l'Empire des Aſſyriens. Et (2) *Diodore de Sicile* a ſû, même long-temps après, ſéparer ces Empires, en prétendant les réünir. Ninus Roi des Aſſyriens, dit cet auteur, fondit avec une groſſe armée ſur les Babyloniens ſes voiſins, leur impoſa un tribut annuel, & fit mourir le Roi & ſes enfans qu'il avoit emmenés priſonniers. Ainſi ces Roïaumes étoient alors très-diſtincts.

Il y auroit donc pluſieurs queſtions à examiner ſur ces deux empires: il faudroit non-ſeulement connoître leur ancienneté & leur étenduë, mais encore leur chute & leur décadence.

Ne cherchons point ici le motif qui a porté les Chaldéens à donner dès le temps même d'Alexandre le Grand, plus de quatre cens ſoixante & dix mille ans (3) d'ancienneté à leur nation. C'a peut-être été pour rencherir par un ſot entêtement ſur les Egyptiens, qui faiſoient monter la durée de leur empire à plus de trente-ſix mille ans. Contentons-nous de faits mieux circonſtanciés, qui ſe rapprochant de la vraiſemblance, paroiſſent toucher à la verité. L'on rapporte qu'*Ariſtote*, prévenu ſans doute contre l'antiquité imaginaire des Chaldéens, pria *Calliſtenes* ſon parent & ſon ami, qui accompagnoit Alexandre au ſiege de Babylone, de s'informer juſqu'où pouvoient aller les ſupputations des Aſtronomes de cette nation. *Calliſtenes* lui écrivit (4) qu'au temps de la priſe de leur ville, ils les faiſoient remonter juſqu'à dix-neuf cens trois ans. Or Babylone fut priſe trois cens trente & un ans avant Jeſus-Chriſt. Réüniſſons ces deux ſupputations, & nous trouverons que les obſervations aſtronomiques des Chaldéens devancent l'Ere Chrétienne de deux mille deux cens trente-quatre ans. Ainſi cette ville avoit déja un état fixe plus de XXII. ſiecles avant Jeſus-Chriſt: & l'hiſtoire nous apprend que la forme de ſon gouvernement étoit monar-

(1) Fuit autem principium regni ejus (Nembrod) Babylon & Arach, & Achad & Chalanne, in terra Sennaar. De terra illa egreſſus eſt Aſſur, & ædificavit Niniven. *Geneſ. X.* 10.

(2) Ninus Aſſyriorum Monarcha Arabis ſubſidio inſtructus, immenſo cum exercitu, finitimos ſibi Babylonios invaſit. Babylon autem quæ nunc eſt, illo tempore nondum erat condita; ſed alias in Babylonia urbes non contemnendas habebat. Cujus incolis tam facilè in poteſtatem redactis, quòd diſcriminum belli rudes & imperiti eſſent, ipſis quidem annui penſionem tributi imperavit, regem verò debellatum cùm liberis captivum abduxit & interemit. *Diodor. Sicul. lib. 2. c. 2. Il y a dans cet endroit une faute qui ſaute aux yeux de tout le monde, qui eſt qu'au temps de la conquête de Ninus, Babylone n'étoit pas encore bâtie. Le reſte de ce fait n'eſt pas hors de vraiſemblance.*

(3) Chaldæorum collegium ad expeditionem Alexandri in Aſiam quadringenta & ſeptuaginta duo annorum millia ex quo ſydera obſervari cœptum ſit. *Diodor. Sicul. lib. 2. & Ciceron dit au livre 2. de la Divination*: Comtemnamus etiam Babylonios, condemnemus, inquam, eos aut ſtultitiæ, aut vanitatis, aut impudentiæ, qui CCCCLXX. millia annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent.

(4) Propterea quòd nondum obſervationes illæ cœleſtes, quas Ariſtotelis mandato Calliſthenes Babylone miſit, in Græciam pervenerant, quas quidem fuiſſe annorum mille nongentorum trium ad Alexandri magni uſque tempora ſervatas teſtis eſt Porphyrius. *Simplicius in Ariſtotelis librum 2. de cœlo pag.* 123. *Voſſius & après lui M. Fabricius mettent* 1993. *ans, contre l'autorité du texte Grec qui met* 1903. *ans, Fabricius in Biblioth. antiquaria; c'eſt ſans doute une faute d'impreſſion. Mais le P. Briet fait ici une remarque ſinguliere, c'eſt que Calliſthenes ayant péri la cinquiéme année de l'expedition d'Alexandre en Aſie, ne peut avoir envoyé ces obſervations recouvrées à Babylone, qui ne fut priſe que la ſixiéme année de l'expedition d'Alexandre. Mais c'eſt une faute du P. Briet* (in Annalibus mundi ad annum 1827.) *car Alexandre ne fit mourir Calliſthenes que la neuviéme année de ſon expedition. Voyez* Arrian de Expeditione Alexandri M. lib. IV.

chique. Nembrod fut celui qui ſe ſaiſit de l'autorité ſouveraine à Babylone. *Jules Africain* nous a conſervé les noms de ſes (1) ſucceſſeurs : il les partage en deux familles ou Dynaſties qui ont regné en tout, quatre cens quarante ans. La premiere, dont les Rois étoient Chaldéens d'origine, dura deux cens vingt-cinq ans, & avoit pour chef Evechoüs (2) que *Jules Africain* prend à tort pour Nembrod lui-même, fondateur de cet empire, puiſqu'*Alexandre Polyhiſtor* ne parle d'Evechoüs que comme du ſecond Roi de Babylone.

La ſeconde, compoſée de Rois qui étoient Arabes d'origine, dura deux cens quinze ans. Et comme la ſuite de l'hiſtoire nous apprend que les Royaumes d'Aſſyrie & de Babylone ont été ſoumis aux mêmes Souverains, il y a lieu de croire que les Aſſyriens ſe ſont rendus maîtres de Babylone après la défaite ou la mort du dernier Roi Arabe de cette ville. Nous chercherons bien-tôt dans quel temps cette conquête a pû ſe faire.

Ces obſervations ſur le Royaume de Babylone ſont tirées des premiers monumens de notre hiſtoire. *Jules Africain*, *Euſebe*, & *Syncelle* nous preſentent ces deux ſuites de Rois de Babylone, dont ils ont marqué exactement les regnes : & *Alexandre* (3) *Polyhiſtor*, auteur exact, nous en avoit parlé avant eux.

Peut-on s'imaginer que toute l'antiquité ſe ſoit entenduë pour nous tromper ? Ne doit-on pas au contraire chercher les moyens d'établir une ſuite de Rois, dans la ſuppoſition deſquels nous ne voyons pas de raiſons, & dont l'affermiſſement n'emporte avec ſoi aucun inconvenient ? C'eſt-là une de ces regles qui déterminera toujours un eſprit raiſonnable pour la verité de ces ſortes de faits, qu'on voudroit peut-être révoquer en doute. Auſſi Joſeph *Scaliger*, M. *Cary*, *Uſſerius*, & le P. *Pezron*, ſi verſés dans les diſcuſſions de chronologie & d'hiſtoire, n'ont pas fait difficulté d'admettre ces deux Dynaſties de Rois Chaldéens & Arabes qui ont regné à Babylone.

L'EMPIRE des Aſſyriens ſouffre de plus grandes difficultés ; il paroît d'abord que quand Nembrod s'empara de l'autorité ſouveraine à Babylone, Aſſur fut contraint de quitter la Chaldée. Il remonta le long du Tigre & bâtit la ville de Ninive : mais pour continuer la ſuite de cette hiſtoire, nous marquerons ici les differens ſyſtêmes qui partagent les auteurs anciens & modernes.

I. SYSTEME.

JE commence par celui qui a le moins de ſectateurs : il ſera peut-être plus facile à détruire. *Herodote* aſſure que l'empire des Médes abbatu par Cyrus cinq cens cinquante-neuf ans avant Jeſus-Chriſt, en (4) avoit duré environ cent cinquante ſous

(1) *Julius Africanus apud Euſebium & Syncellum.* Nous avons marqué les noms de tous ces Rois dans le IV. Canon chronologique de l'hiſtoire d'Aſſyrie, qui eſt au commencement du III. volume in 4.

(2) Evechous qui nobis Nembrod. *Syncellus inChronographia ex Julio Africano.*

(3) Evechoum quidem regum Chaldæorum ſecundum, & Chomasbelum, & poſt eum ſeptem reges qui imperarunt 190. annis ſolaribus adducit Polyhiſtor. *Syncellus inChronographia.*

(4) Medi centum ac duo de trigenta annos omni ſupra Halym fluvium Aſiæ dominati ſunt, excepto tempore quo Scytæ regnaverunt. *Herodotus lib.* 1. *Et le même hiſtorien aſſure que les Scythes qui vainquirent Cyaxarès Roi des Medes regnerent en Aſie* 28. *ans.*

quatre Rois ſeulement ; & que cet empire fut un démembrement de celui des Aſſyriens, qui avoient tenu l'Aſie ſuperieure (1) pendant cinq cens vingt ans. Aſſemblons ces trois ſupputations & nous trouverons que l'empire d'Aſſyrie, n'a, dit-on, commencé ſelon Herodote, que douze cens trente-cinq ans avant l'Ere Chrétienne.

Je m'étonne qu'une parole (2) hors d'œuvre lâchée par Herodote, & ſur laquelle il n'a point appuyé par un détail ſuivi, ni par des circonſtances marquées (3) ait donné lieu de former un ſyſtême de chronologie au préjudice de tous les anciens, qui ont le plus examiné & détaillé l'hiſtoire d'Aſſyrie. Je ſçai qu'auteur pour auteur, *Herodote* n'eſt pas moins croyable que *Cteſias*, ou que *Jules Africain*. Mais que dire à Moïſe, mort trois ou quatre ſiecles avant l'établiſſement de l'empire des Aſſyriens, ſelon ceux qui prétendent ſuivre *Herodote* ? Il n'a pas laiſſé néanmoins de parler comme d'une choſe ancienne de la fondation de Ninive capitale de cette monarchie, qui tire ſon nom de Ninus l'un de ſes premiers Rois. *Ninus* fondateur de cet empire, de l'aveu de tous les auteurs, a donc paru avant Moïſe, puiſque la ville de Ninive en porte le nom, même avant ce Saint Legiſlateur. Que répondre à l'hiſtorien *Joſephe*, qui avoit comparé ſi exactement l'hiſtoire Sainte avec les plus anciens & les plus sûrs monumens de l'hiſtoire profane ? Cependant il nous aſſure (4) que l'empire d'Aſſyrie étoit un des plus puiſſans de l'Aſie dès le temps d'Abraham, c'eſt-à-dire, près de ſept cens ans avant l'époque attribuée à *Herodote*. On pourroit même tirer de l'hiſtoire d'Egypte une preuve de l'ancienneté du Royaume d'Aſſyrie. Seſoſtris dit (5) *Manethon*, attaqua les Aſſyriens & les Médes. La terreur de ſon nom ſoûmit les premiers, ſans qu'il fût beſoin de leur déclarer la guerre ; au lieu qu'il fallut ſe battre pour venir à bout des Médes. Or il eſt prouvé que Seſoſtris vivoit plus de quinze cens ans & même dix-ſept cens ans avant Jeſus-Chriſt, comme nous l'avons déja marqué. Ainſi voilà l'empire d'Aſſyrie établi & fondé plus de trois ou quatre ſiecles avant l'époque qu'on attribuë à Herodote.

Quoique cet hiſtorien ne marque pas préciſément que l'empire d'Aſſyrie n'a ſubſiſté que cinq cens vingt ans, mais ſeulement que les Aſſyriens avoient commandé pendant ce temps-là dans l'Aſie ſuperieure ; cette parole ambiguë n'a pas laiſſé d'engager *Conringius*, l'un des plus ſavans hommes de l'Allemagne, à prendre

---

(1) Cum Aſſyrii annis quingentis viginti ſuperiorem Aſiam obtinuiſſent, primi Medi, ab ipſis deficere cœperunt ; qui cum Aſſyriis pro libertate præliati, ſtrenue ſe geſſerunt, excuſſoque ſervitutis jugo, in libertatem ſeſe aſſeruerunt. *Herodot. lib.* 1.

(2) Incidenter tantùm & quaſi aliud agendo, Aſſyriaci regni meminit Herodotus ; non igitur inconſulta ejus verba iis opponenda ſcriptoribus ſunt, qui accuratè in Aſſyriorum antiquitates inquiſiverunt, & è profeſſo quod dicitur, de iiſdem ſcripſerunt. *Ægidius Strauchius Breviarii chronologici lib. IV. cap. 4. quæſt. 6.*

(3) Herodotus certè in quo proram & puppim hujus doctrinæ collocant, nihil prorſus habet, non principium Aſſyriorum, non finem, non primum, non ultimum regem. Ninum ſemel nominat in hiſtoria Lydorum, ſed nominat tantum, nec quidem regem fuiſſe dicit : Sardanapalum uno quoque loco memorat, ſed ut vetuſtum aliquem, & vix notum de nomine regem. *Ulricus Huberus de genuina ætate Aſſyriorum, Diſſertatione IV. pag.* 61.

(4) Eo tempore, cum Aſſyrii rerum per Aſiam potirentur. *Joſeph. lib.* 1. *Antiquit. Judaïcar. cap.* 10. *Il parle là de l'expedition qu'Abraham fit contre Codorlahomor & les Rois ſes alliés.*

(5) Sethoſis . . . contra Aſſyrios atque Medos caſtrametatus eſt, univerſos quidem, hos ferro, illos ſuarum virium terrore ſine bello ſibi ſubjugavit. *Manetho apud Joſeph. lib.* 1. *contra Appionem.*

parti pour *Herodote*, contre le torrent des chronologiſtes dans la belle diſſertation qu'il a faite ſous le titre d'*Adverſaria Chronologica de Aſiæ & Ægypti antiquiſſimis Dynaſtiis*. Il a été ſuivi par *Uſſerius*, (1) dont l'autorité & le ſavoir ont ébranlé pluſieurs autres hiſtoriens. Tels ſont *Chriſtianus* (2) *Schotanus*, M. (3) *Lancelot*, M. *Boſſuet* (4) Evêque de Meaux, & M. de *Lelevel* (5) le fidele copiſte de ce Prélat. Mais M. *Cellarius* (6) n'a pas ſeulement ſuivi, comme les autres dans ſon Abregé d'hiſtoire univerſelle, le ſyſtême qu'on attribuë à *Herodote*; il a prétendu encore le ſoutenir par un traité particulier imprimé pluſieurs fois, & en dernier lieu dans les Diſſertations Academiques de ce ſavant homme. Ainſi on ne veut pas moins ſuivre *Herodote* comme pere du menſonge, que comme pere de l'hiſtoire, qualités qu'il a, dit-on, également meritées. Et pour ſoutenir une parole que nous n'entendons peut-être pas, ou dont il n'a pas lui-même examiné le fond, ni les conſequences, on s'expoſe à des difficultés, qui ſont auſſi grandes dans le détail que dans le general.

Je ne ſai néanmoins ſi on ne pourroit pas expliquer *Herodote* & le concilier avec les autres auteurs, en diſant que par les cinq cens vingt ans qu'il paroît donner aux Aſſyriens, il ne parle point de la durée de leur monarchie; mais ſeulement de leur grande puiſſance dans l'Aſie ſuperieure. En effet, que l'on conſidere par le peu de fragmens qui nous reſtent, l'état des Aſſyriens cinq cens vingt ans avant la revolte des Médes, ſelon *Herodote*, & l'on verra que c'étoit le temps le plus floriſſant de cette monarchie, dont les commencemens avoient été peu conſiderables, comme le remarque *Denys d'Halicarnaſſe*. Et c'eſt vers ce temps-là même que le Royaume de Troye étoit une eſpece de dépendance de l'Aſſyrie. *Cteſias* ne s'éloigneroit peut-être pas de cette explication, puiſque ſelon *Diodore de Sicile*, il n'avoit pas daigné marquer les ſucceſſeurs de Semiramis juſques à Teutamus, qu'il dit avoir envoyé à Priam, comme à ſon feudataire, du ſecours contre les Grecs. Ainſi dans ce ſentiment, *Herodote* auroit diſtingué le *Royaume* d'Aſſyrie, & l'*Empire* des Aſſyriens: le Royaume foible dans ſes commencemens, comme l'ont été tous les autres Royaumes du monde, ne fit aucun progrès pendant près de huit cens ans. Mais comme l'Empire conſiſte en la ſoumiſſion des peuples voiſins & de pluſieurs Royaumes, les grandes conquêtes des Rois d'Aſſyrie dans l'Aſie ſuperieure, cinq cens vingt ans avant la mort de Sardanapale, fourniſſent dans l'hiſtoire une époque plus illuſtre à leur domination, en la faiſant connoître, & redouter même par les autres peuples. Cette réflexion paroîtra peut-être trop ſubtile & trop (7) déliée: mais je la donne pour ce qu'elle vaut. On y fera l'attention qu'on jugera à propos.

II. SYSTEME.

On prétend que le ſecond ſyſtême de l'hiſtoire d'Aſſyrie eſt de *Cteſias*, qui vivoit

(1) *Uſſerius in Annalibus veteris Teſtam.*
(2) *Chriſt. Schotanus in Hiſtoria Sacra.*
(3) *Lancelot Chronologia ſacra. Elle eſt à la fin des Bibles in fol. de Vitré.*
(4) *M. Boſſuet, Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle.*
(5) *M. de Lelevel. Entretiens ſur l'hiſtoire de l'univers.*
(6) *Chriſtophori Cellarii Diſſertatio de regnorum & imperiorum initiis contra Cteſiam.*
(7) Voyez ci-après une autre explication d'Herodote

quarante ans après *Herodote*. Il fut fait (1) prisonnier dans la guerre que le jeune Cyrus eut avec son frere Artaxerxès Roi des Perses. Dix-sept ans de loisir & de captivité étoient un temps suffisant pour écrire l'histoire; & la communication qu'il eut des archives des Rois de Perses, fait qu'on pourroit ajoûter foi à celle qu'il a publiée des Royaumes d'Assyrie, de Médie & de Perse, dont *Diodore de Sicile* & *Photius* nous ont conservé des fragmens. Le celebre *Henri Estienne* les a fait imprimer plus d'une fois, soit en particulier, soit avec les œuvres d'Herodote. On juge par cet auteur que l'empire des Médes dura trois cens dix-sept ans depuis son établissement jusqu'à Cyrus; qu'il ne s'éleva que sur la ruine totale de l'empire des Assyriens, qui avoient été pendant treize cens soixante ans les maîtres de toute l'Asie. Si l'on joint à ces deux nombres les cinq cens cinquante-neuf ans que l'on compte depuis la destruction de l'empire des Médes par Cyrus jusques à Jesus-Christ, on trouvera deux mille deux cens trente-six ans, en remontant de l'Ere Chrétienne jusques à l'époque que *Ctesias* donne à l'empire d'Assyrie.

Eusebe nous a conservé les noms des Rois qui sont la suite de cet empire. Ce ne sont pas des noms imaginaires & supposés, puisque *Diodore de Sicile* qui vivoit près de quatre siecles avant *Eusebe*, nous en désigne (2) quelques-uns.

Cependant cette oposition de systême entre *Herodote* & *Ctesias*, a fait que ceux qui prennent parti pour l'un ou pour l'autre, cherchent, selon l'usage établi de tout temps entre les savans, ce qui pouvoit décrier le sentiment contraire, ou affoiblir la croyance qu'on devoit avoir en leurs auteurs. Il est vrai que *Ctesias* a donné lieu plus d'une fois de le traiter (3) de fabuleux & de menteur: mais *Scaliger* lui-même qui le regarde comme un Grec ignorant, ne fait pas difficulté de dire qu'il y auroit de la folie (4) d'adopter sur l'histoire des Médes un sistême different de celui que *Diodore de Sicile* attribuë à *Ctesias*.

Quoique je ne voulusse pas le suivre en tout ce qu'il écrit sur cette matiere, je me garderai bien cependant de dire, comme l'ont fait quelques auteurs, que sa jalousie (5) contre *Herodote* l'a porté à lui être contraire jusques dans le fond même de son

(1) Ctesias Cnidius post Herodotum, qui cum Artaxerxe adversus Cyrum fratrem ejus militans captus est, obque artem medicinæ annis decem & septem cum rege summo cum honore fuit, ex annalibus regum in quibus prisca Persarum gesta, observata consuetudine scripta erant, certam à se compertam historiam ad Græcos attulisse affirmat. *Diodor. Sicul. lib. II.*

(2) Memoratur auxilium Trojanis ab Assyriis missum: Dux præsidii Memnon Tithonis filius fuit. Teutamo enim in Asia regnante, qui vigesimus est à Nino & Semiramide, Græcos imperatore Agamemnone bello Trojam impetiisse fertur; cum plus mille annis Assyrii imperium Asiæ jam tenuissent. Nam Priamus Troadis rex, qui sub imperii Assyriaci clientela erat, mole belli gravatus, per legatos subsidia à Teutamo petivit. Hic decem millia Æthiopum & totidem Susianos cum ducentis curribus illi misit. *Diodor. Sicul. lib. II.*

(3) Ctesias Cnidius in iis quæ de semine elephantum dixit, manifestò mendax est. Inquit enim ita densari exsiccatum, ut electro fiat simile. *Aristoteles lib. 2. de generat. animal. cap. 2.* In India, ut dicit Ctesias, autor non fide dignus, nec mansuetus est nec ferus sus. *Aristoteles lib. 8. historiæ animalium cap. 18. Il n'est point là question de l'ancienneté du Royaume d'Assyrie, & Photius qui le reconnoît contraire à Herodote, ne le taxe de fabuleux que dans ce qui regarde l'histoire des Indes.*

(2) Magnus Scaliger qui Ctesiæ inconsulta & maligna mendacia exprobrat, in Assyriacis tamen & Medicis adeo eum Herodoto præfert, ut alios reges, alia tempora quærentes fidenter insanire affirmet. *Ulricus Huberus de genuina ætate Assyriorum, dissert. 1. pag. 7.* Ctesiam ineptum Græculum modô Herodoto adversetur. Nihil pensi habere: multa ab eo humanitùs, multa etiam consultò per invidiam peccari, atque id non obscurè cognosci ex Photii Parietinis. *Scaliger in notis ad fragmenta græca operi de Emendat. Temporum subnexa pag. 39.* Medorum reges & annos ordine exponit Diodorus Siculus, ita ut regum aut annorum numerum alium ab hoc statuere, hoc sit insanire. *Scaliger lib. 3. Canon Isagogici, parte 2. pag. 34.*

(5) Ctesias quod invidiâ adversus Herodotum Halicarnassensem flagraret, historiam scripsit in plerisque illi quam Herodotus ediderat contrariam. *Christophor. Cellarius Dissertat. de principio regnorum contra Ctesiam, articul. 6.*

histoire. On peut bien par jalousie déguiser les faits, augmenter ou diminuer leurs circonstances, selon les divers mouvemens dont on est agité : on peut même en inventer de nouvelles ; & je consens, si cela est possible, que

D'un Pedant, quand on veut, l'on fasse un Duc & Pair.

Peut-être le ferois-je comme les autres, si je n'étois pas en garde contre moi-même. Mais tout homme de bon sens ne croira jamais que la jalousie fasse inventer tout un corps d'histoire aux yeux d'une nation éclairée, qui ne manqueroit pas de crier aussitôt à l'imposteur & au fourbe. Que la jalousie d'un *Dupleix* lui fasse raconter les circonstances de notre histoire, tout autrement que n'ont fait *De Serre & du Haillan*, cela n'est pas douteux. Qu'un historien moderne qui ne sauroit attraper l'air naturel & sincere des meilleurs écrivains, cherche par jalousie à leur être contraire, ou à les décrier ; c'est ce qu'on a vû souvent arriver. Mais s'il nous venoit débiter comme des verités tirées des archives des Princes, que cent ans après le Déluge la Suede étoit la maîtresse de toute l'Europe, il n'y auroit tout au plus que *Joannes* ou *Olaüs* (1) *Magnus* qui le croiroient. Que cette idée serve donc à nous en donner une du caractere de *Ctesias*. Je le suppose ennemi d'*Herodote*; ainsi dès qu'il aura trouvé cet auteur en défaut, il n'aura pas manqué de le relever avec aigreur, comme font ordinairement ces sortes de gens. Il aura même embelli ses narrations de circonstances agréables, telles que son imagination, plûtôt que la verité les lui aura representées. Cela se fait tous les jours, mais plus ou moins heureusement, selon que les auteurs ont d'art & de credit. C'est ce qu'a fait *Ctesias* dans son histoire d'Assyrie.

On convient qu'il a manqué principalement en trois choses. 1°. Il n'a fait des Roïaumes de Babylone & d'Assyrie qu'un même empire, quoique l'Histoire Sainte nous en parle d'abord comme de deux Roïaumes differens.

En second lieu, il a donné trop d'étenduë à cette monarchie. La prétention qu'il a de lui soumettre d'abord toute l'Asie, est plûtôt l'effet de sa flaterie pour les Perses, que de sa jalousie pour *Herodote*. L'histoire qui compte vers les premiers temps de cette monarchie un grand nombre de petits Sourains en Asie, comme un Roi des Elamites, un Roi de Sénnaar, du Pont, de Gomorre, de Sodome, de Seboïm, de Solyme, & plusieurs autres, nous les represente comme des peres de famille, qui avoient sur leur maison ou dans leurs villes une autorité paternelle, qui étoit dans ces premiers temps la mesure & la regle de l'autorité Roïale: mais elle ne marque pas que ces peuples fussent alors soumis aux Rois d'Assyrie, qui auroient dû cependant, selon *Ctesias*, être les maîtres de toutes ces Provinces. Aussi *Denis d'Halicarnasse* a-t-il soin de (2) marquer combien cette monarchie avoit peu d'étenduë dans son commencement.

Enfin un troisiéme défaut qu'on reproche justement à *Ctesias*, est de dire, comme il a

---

(1) Ce sont deux Suedois celebres du XVI. siecle, qui ont fait des histoires de Suede & des peuples du Nort, remplies de fables, & qui font remonter les Rois de Suede jusqu'aux temps les plus voisins du Délnge.

(2) Antiquum illud Assyriorum imperium retrò ad fabulosa usque pertingens tempora, modicam quandam Asiæ partem obtinuit : deinde in Medos translatum & auctum etiam opibus, non longo duravit tempore, sed in quarta desiit ætate. Persæ portò, Medis devictis, Asiâ quidem penè totâ tandem potiti sunt ; cæterum Europæas etiam gentes bello tentare ausi, non multum profecerunt. *Dionys. Halicarn. lib.* 1. *Antiquit. Rom. cap.* 2. *Il paroît par cet endroit que Denis d'Halicarnasse suit la supputation de Ctesias, pour l'ancienneté de l'Empire d'Assyrie, au lieu qu'il se conforme à Herodote pour l'Histoire des Medes.*

fait, que la mort de Sardanaple, occasionnée par la révolte des Médes, mit fin à l'Empire d'Assyrie. Ne lisons-nous pas tous les jours dans les Ecritures les noms redoutables de Phul, Theglatphalassar, Salmanassar, Sennacherib, Assar-Adon Rois d'Assyrie, dont les conquêtes furent très-éclatantes & très-étenduës, depuis que les Médes eurent, selon *Ctesias*, abbattu la domination des Assyriens ?

Mais ce ne sont-là que des circonstances qui n'attaquent point le fond de l'histoire. Il n'y a point d'interêt à supposer des noms de Rois, & l'on peut en avoir à inventer des circonstances & à déguiser des narrations particulieres. Mais comment peut-on s'imaginer qu'un homme aussi menteur que *Ctesias* ait séduit sur la durée de l'Empire d'Assyrie l'antiquité la plus éclairée, si les anciens plus proches des sources, & du moins aussi judicieux que nous, n'avoient reconnu que ce menteur ne laissoit pas d'avoir dit la verité, ou quelque chose d'approchant sur ce qui regarde cette monarchie. Car qu'on ne s'y trompe pas, cet auteur n'est pas le seul qui donne une si grande antiquité aux Assyriens. *Diodore de Sicile* (1) écrivain laborieux & compilateur éxact, embrasse le même systême, & nous marque que *Ctesias* avoit puisé le corps de son histoire dans les archives (2) des Rois de Perse, qui lui avoient été communiquées.

Castor (3) plus ancien que *Diodore*, donne à cet empire douze cens quatre-vingt ans de durée : *Æmilius Sura* (4) treize cens huit : *Trogue Pompée* & son abbréviateur *Justin* (5) treize cens ans : *S. Augustin* (6) treize cens cinq ans : *Paul Orose* (7) suit à peu près la même supputation : & *Eusebe* (8) qui nous a conservé la suite des Rois de cette monarchie, a été suivi dans toutes les chroniques du moyen âge ; temps, à la verité, où l'on copioit aisément & où l'on discutoit peu. Mais que dire des modernes, lesquels, à quelques-uns près, n'ont embrassé ce sentiment, qu'après un examen severe des raisons que l'on peut apporter pour ou contre ? Ainsi ce n'est pas *Ctesias* que prétendent suivre nos chronologistes ; mais une verité de fait certifiée par des écrivains de poids qu'on suit indépendemment du menteur *Ctesias*.

III SYSTEME.

UN troisiéme systême est celui de *Jules Africain*, qui donne encore à l'empire d'Assyrie plus de durée que n'avoit fait *Ctesias*. Pour montrer de quel usage peut être ce systême, il faut faire connoître celui de la main de qui nous le tenons. Nous croyons faire l'éloge de cet auteur en marquant qu'il avoit joint au Christianisme, une connoissance particuliere de toutes les histoires anciennes ; étude très-rare dans les premiers fidéles. Il avoit trouvé le temps, au milieu des emplois honorables dont il étoit chargé, de dépoüiller les historiens de diverses nations, & d'en composer une histoire, ou une chronique generale depuis le commencement du monde jusqu'au régne d'Alexandre Severe, qui vivoit au commencement du troisiéme siécle. Le détail dont elle étoit

(1) Diodor. Sicul. lib. 2.

(2) *Voyez-en la preuve ci-dessus pag. 280. note 1. qui est une autorité de Diodore de Sicile.*

(3) Castor universum Assyriorum imperium mille ducentis octuaginta annis definit. *Syncellus in Chronographia.*

(4) Æmilius Sura apud Velleium lib. 1. cap. 6.

(5) Justinus initio historiæ.

(6) S. Augustinus lib. 18. de Civitate Dei cap. 21.

(7) Paulus Orosius lib. 1. cap. 4.

(8) Eusebius in Chronico.

remplie, a servi de fondement & de matiere aux chroniques qui ont paru dans la suite. Le temps nous a envié cet ouvrage; & les fragmens que nous en avons se trouvent dans la chronique d'*Eusebe*, & dans celle de *Georges Syncelle*.

Pour mettre le systême de *Jules Africain* dans toute sa clarté, il ne suffit pas de remarquer qu'il ne fait qu'un seul empire des Royaumes de Babylone & d'Assyrie; il faut dire encore que l'empire des Médes qui avoit subsisté deux cens quatre-vingt-trois ans, selon *Jules Africain*, fut renversé par Cyrus, cinq cens cinquante-neuf ans avant l'Ere Chrétienne: que l'empire d'Assyrie qui a précedé celui des Médes en avoit duré 1484. sous 41. Rois, que cet Empire avoit succedé à treize autres Rois, dont 7. étoient Chaldéens & les six autres Arabes, lesquels avoient regné en tout quatre cens quarante ans. Ces quatre supputations réunies font le nombre de deux mille sept cens soixante six ans, que l'établissement de cette monarchie auroit précedé l'Ere Chrétienne. Et comme dans le systême de la chronologie des Hebreux, le Déluge n'a devancé Jesus-Christ que de deux mille trois cens quarante-huit ans, il faudroit conclure que cet empire auroit été établi plus de quatre siecles avant le Déluge. C'est de quoi *Scaliger* (1) ne s'est point embarrassé. Mais *Scaliger* ne suit point en cela *Jules Africain*, lequel ayant adopté avec les anciens Chrétiens la supputation des Septante, ne fait commencer le regne des Rois Chaldéens & Arabes, prédecesseurs de l'empire d'Assyrie, que long-temps après le Déluge. Plusieurs savans ont adopté le systême de *Jules Africain*; mais avec quelque modification. Nous pourrions, outre *Scaliger*, citer M. *Cary* (2) & le P. *Pezron*. (3). Ce dernier sur tout s'est appliqué à donner à ce sentiment tout le vrai semblable dont il est susceptible. Il reconnoît à la verité que les Royaumes de Babylone & d'Assyrie étoient dans leurs commencemens des empires separés: le premier fondé par Nembrod, & le second par Assur. Mais les successeurs de ce dernier lui sont inconnus, jusques à Bel & Ninus, qui firent, selon lui, la conquête du Royaume de Babylone sur le dernier Roi Arabe. Et ce n'est qu'à cette conquête qu'il commence l'empire d'Assyrie, dans l'union de ces deux Royaumes, sous un même Prince. Le P. *Pezron* abandonne *Jules Africain* sur la durée de cette monarchie, & ne lui donne que quatorze cens soixante ans jusqu'à la revolte d'Arbaces.

IV. SYSTEME.

Ne seroit-ce point trop hazarder que de proposer un autre systême, formé sur ceux que nous venons de raporter? Nous ne devons y souhaiter que le vrai-semblable; car nous ne sommes point assez temeraires pour prétendre qu'il soit dans le vrai.

Nous en avons déja posé les principes, en montrant que les empires de Babylone & d'Assyrie furent séparés dans leurs commencemens. C'est-là le fondement de ce systême.

L'empire de Babylone plus ancien que celui d'Assyrie commença par Nembrod, que nous croyons être le même que *Belus* Babylonien, par le caractere essentiel que leur a donné l'antiquité. Belus est constamment reconnu par les plus éclairés d'entre

(1) Joseph. Scaliger, Canone Isagogico, pag. 131.
(2) Robert Cary, in Palæologia Chronica.
(3) Antiquité des temps rétablie, chap. XII.

les profanes (1) pour fondateur de la ville de Babylone; c'eſt ce que *Joſephe*, (2) au défaut de l'Ecriture, nous marque de Nembrod. Il nous inſinuë par conſequent que ces deux noms ne repreſentent qu'une ſeule & même perſonne; choſe fort commune dans l'hiſtoire de ces premiers temps. C'eſt de cette ville que Belus étoit regardé comme le premier Roi & le Dieu tutelaire. On y voyoit également le tombeau où il étoit inhumé & le temple (3) où on l'adoroit. Mais nous ne pouvons pas marquer préciſément combien ſon régne a duré. Ce Prince fut ſuivi de deux Dynaſties: la premiere de Chaldéens (4) dont les Rois étoient apparemment les deſcendans auſſi-bien que les ſucceſſeurs de Nembrod. Nous croyons que *Ninus* Roi des Aſſyriens parut, & fit la conquête de Babylone ſous *Nabonnadus* dernier Roi Arabe de cette ville. L'hiſtoire nous marque que *Ninus* ſecouru d'un Roi d'Arabie, prit cette ville, en fit mourir le Roi, impoſa au pays un tribut annuel, & porta ſes armes d'un autre côté. Nous voyons même que ſous Abraham, long-temps après le régne de Ninus, le pays de Sennaar ou de Babylone avoit encore ſes Rois particuliers, qui n'étoient point apparemment fort puiſſans, puiſqu'ils étoient comme feudataires du Roi des Elamites ou des Perſes.

La Dynaſtie des Rois Arabes qui ſuccédérent à *Chinzirus* dans le Royaume de Babylone, donne lieu de croire qu'un Prince étranger fit la conquête de ce Roïaume, & que lui & ſes ſucceſſeurs y regnérent deux cens quinze ans: après quoi le Roïaume fut poſſedé par les Rois d'Aſſyrie juſques à Sardanapale. Mais Arbaces ne ſe contenta pas de faire ſoulever les Médes contre leur Souverain, il lui enleva encore avec Babylone tout le Royaume qui en dépendoit. Arbacès y établit pour Satrape ou Viceroi hereditaire *Beleſis*, (5) lequel auparavant étoit Gouverneur de toute la Province. Ce fut une récompenſe qu'Arbaces donna à ce Prince pour l'avoir ſecouru de ſes conſeils & de ſes troupes dans la guerre contre Sardanapale.

MAIS pour reprendre l'*Hiſtoire d'Aſſyrie* dans ſon principe, nous croïons pouvoir dire qu'Aſſur (6) en fut le fondateur, qu'il donna ſon nom aux peuples, en les appellant, ſans doute, Aſſyriens, & bâtit une ville, qui fut depuis nommée Ninive: mais ſoit que ſes deſcendans ne ſoient pas connus, ſoit même, comme le penſent quelques auteurs, que le Gouvernement qu'il y établit fut républicain, à la difference de celui de Nembrod, qui fut monarchique, on eſt obligé de commencer à Belus Aſſyrien; car il y a eu dans l'antiquité pluſieurs Princes de ce nom. A Belus ſuccéda Ninus que l'antiquité a regardé comme le fondateur de l'Empire des Aſſyriens. La ſuite des Rois qui regnérent après lui ſe trouve differemment rapportée dans nos auteurs. *Jules Africain*

---

(1) Belus cùm mortem & iram deorum effugiſſet, Babylone habitavit, & cùm turrim ædificaſſet in ea habitavit *Artabanus apud Alexand. Polyhiſtor. citante Euſebio, lib. IX. Præpar. Evangel.* ... Belus Babylonem muro cinxit. *Abydenus apud Euſebium, lib. IX. Præpar. Evang. cap. 5.* ... Babylonem Semiramis condiderat, vel, ut plerique credidere, Belus cujus regia oſtenditur. *Q. Curtius lib. 5. c. 1.* Babylon, cujus mœnia bitumme Semiramis ſtruxit: arcem enim antiquiſſimus rex condidit Belus. *Ammian. Marcellinus lib. 23. cap. 20.*

(2) Joſeph. Antiquit. Judaïc. lib. 1. cap. 5.

(3) *Plinius lib. 1. c. 26.* dit que de ſon temps on voyoit encore à Babylone le temple de Belus.

(4) Voyez ci-deſſus pag. 277. note 3. où l'on voit par un paſſage d'Alexandre Polyhiſtor qu'Evechoüs, premier Roi de la Dynaſtie des Chaldéens à Babylone, étoit le ſecond Roi de cette ville. Ainſi il avoit ſuccedé à Nembrod, qui en a été conſtamment le premier ſouverain.

(5) Babylonius Beleſus, qui futurum Imperium *Arbaci* prædixerat, prefecturam Babyloniæ obtinuit *Diodor. Sicul. lib. II.*

(6) Aſſur Ninum urbem ædificavit & ſubditos appellavit Aſſyrios. *Joſeph. lib. 1. Antiquit. Judaic. cap. 10.*

(1) en compte 40. depuis Ninus juſques à Sardanapale ; & *Euſebe* n'en met que 36. Ils different même encore en quelques-unes des années de leur regne. Euſebe eſt (2) accuſé d'avoir tronqué & racourci la ſuite des Rois d'Aſſyrie, & même de pluſieurs autres Royaumes : ainſi nous avons crû le devoir abandonner pour ſuivre *Jules Africain*, auquel on n'a jamais fait ce reproche.

Les Grecs peu curieux des hiſtoires étrangeres ont laiſſé perdre ce qui s'eſt fait de remarquable dans cet empire. Nous voyons ſeulement que Ninus ſecouru par un Roi d'Arabie, prit Babylone, dont il fit mourir le Roi & ſes enfans : mais il n'eſt pas certain s'il a retenu ce Royaume pour le joindre à celui d'Aſſyrie, ou ſi cela s'eſt fait ſeulement par ſes ſucceſſeurs. *Semiramis* gouverna aprés la mort de Ninus ſon mari : ce ne devoit être vrai-ſemblablement que pendant la minorité de leur fils Ninyas. Mais la moleſſe de ce Prince, & le caractere impérieux de cette femme, firent qu'elle regna 42. ans. Quoiqu'on nous marque que les ſucceſſeurs de Semiramis ont vécu dans l'oiſiveté, je ne ſaurois me perſuader que dans une ſuite de 38. Rois, il ne ſe ſoit pas trouvé de grands Princes, ſoit pour le gouvernement, ſoit pour la valeur & le courage. Je le conjecture non-ſeulement par la conquête de Babylone, dont le Royaume ſe trouve, après les Rois Arabes, uni à celui d'Aſſyrie ; mais encore par les fragmens qui nous reſtent de l'hiſtoire de ces premiers temps. Ils nous parlent d'une Princeſſe fort celebre, nommée *Atoſſa* par (3) quelques uns, & *Semiramis* par d'autres ; aſſociée au Royaume par ſon pere Belochus, elle regna 12. ans avec lui, & entreprit les conquêtes que l'on a fauſſement attribuées à Semiramis femme de Ninus. On découvre même, malgré l'obſcurité de ces temps, que ſous Priam le Royaume de Troye étoit dans la dépendance (4) des Aſſyriens, ce qui marque non-ſeulement un empire étendu ; mais encore des Princes conquerans & victorieux. Je me le perſuade encore plus, quand je lis ce qu'on rapporte de Sardanapale, le plus décrié d'entr'eux, qu'on ne repreſente ordinairement que du mauvais côté. Ce Prince étoit, dit-on, indigne de porter le ſceptre, lui qu'on trouva tenant une quenoüille au milieu d'une troupe de femmes. Cette foibleſſe qu'on remarque dans Hercule, l'a-t-elle empêché de paſſer pour le plus grand & le plus redouté des (5) conquerans ? Empêcha-t-elle Sardanapale de bâtir en même-temps deux villes conſiderables, Tarſe & Anchiale en Cilicie ; de gagner trois batailles (6) ſur ſes ennemis, & de ſoutenir un ſiege de plus de deux

(1) Julius Africanus apud Syncellum in Chronographia.

(2) Euſebius nulla cum Africano, Joſepho, vel cum alio quolibet conſenſûs, habita ratione, Diphyen Cecropen Moïſi coætaneum oſtendere conatus, tempora mutilare nequaquam veritus eſt. *Syncell. in Chronograph. pag.* 63.

(3) Conon apud Photium cod. 186. narratione 9. Syncellus in Chronographia, & Euſebius in Chronico.

(4) Aſſyriorum principatûs particula quædam Troja fuit. *Plato de legibus lib. III.* C'eſt ce que M. Boſſuet qui a ſuivi le ſyſtême d'Uſſerius eſt obligé d'avoüer. " Il eſt vrai, „ *dit ce Prélat*, que Platon, curieux obſervateur des anti„ quitez, fait le Royaume de Troye, du temps de Priam, „ une dépendance de l'empire des Aſſyriens. Mais on n'en „ voit rien dans Homere, qui dans le deſſein qu'il avoit de „ relever la gloire de la Grece, n'auroit pas oublié cette cir„ conſtance. „ *Mais ne ſuffit-il pas pour la gloire des Grecs que celà ſe trouve dans Platon, & même dans Diodore de Sicile. Je ferois plus de fond ſur deux autorités auſſi poſitives que ſur un argument negatif tiré du ſilence d'Homere.*

(5) M. Thomaſius va encore plus loin dans ſon Apologie de Sardanapale. Il ne feroit pas difficile de penſer qu'il a regardé comme un don de Dieu ce cortege de femmes, au milieu deſquelles étoit Sardanapale, *Fœminas penes ſe habuit Sardanapalus & concubinas plurimas, non ad concubitum, ſed ad ſplendorem ; ſemper regibus Orientalibus gloria fuit multas alere mulieres. Quæſo quot concubinis ſtipatus fuit Salomo ? An ideo homo fuit ineptiſſimus ? Deus ipſe beneficium nominat quod Davidi tot fœminas in ſinum conceſſerit.* Ce ſont les paroles mêmes de ce ſavant. *Thomaſius in obſervationibus ad rem litterariam ſpectantibus, in 8. Halæ tom. 1. pag.* 415.

(6) Diodor. Sicul. lib. II.

CARTE
GENERALE
DE LA GRECE
Pont Euxin
Mer Adriatique
Thrace
Thrace
le M. Hemus
Bosphore de Thrace
Bithynie
Paphlagonie
Pont
Byzance
Calcedoine
Propontide
Macedoine
Philippes
Thessalonique
Pella
Thessalie
Partie d'Italie
Epire
Corcyre
Actium
Acarnie
Etholie
les Doriens
Delphes
Phocide
Thebes
Megare
Athenes
Chalcis
I. d'Eubée
Sicyone
Achaye
Elide
Corinthe
Argos
I. de Zacynthe
Peloponese
Lacedemone
Messene
I. de Cythere
Mer Egée
Lemnos
I. de Scyros
Helles
Sestus
Abydos
Troye
Hellespont
Lesbos
Pergame
Phocée
Hermus Fl.
Philadelphie
Lidie
Sardis
Smyrne
I. de Chio
Ephese
Meandre Fl.
I. de Samos
I. Icare
Milet
Carie
Halicarnasse
Lycie
Gnide
I. de Naxos
I. de Rhodes
Rhodes
Asie Mineure
Phrygie
Cappadoce
Pamphilie
Cilicie
I. de Cypre
I. de Crete
Mer
Mediterranée
Jenvilliers Sc.
…illoud Sculp.
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
36
37
38
39
40
41
42
43

deux ans, qui finit d'une maniere qui ne fut point fatale pour la ville, puiſqu'on la voit ſubſiſter avec gloire juſques à Chinaladan, ſous lequel elle fut détruite ?

On prétend que Sardanapale ſe fit mourir & conſumer dans ſon palais : mais je crois que ce fait tient moins de l'hiſtoire que du roman, puiſque d'autres auteurs prétendent qu'il finit par une mort tranquille. Son épitaphe même rapportée par beaucoup d'auteurs anciens ne marque point une mort triſte & malheureuſe. Et quand il ſe ſeroit procuré la mort, les hiſtoriens ont encore aſſez d'équité pour marquer que ce fut par honneur, pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis ; & par religion, pour déferer à un oracle qui avoit prédit la perte de Ninive, lorſque le fleuve ſur lequel étoit cette ville deviendroit ſon ennemi. Et quand on lui reproche de s'être trouvé dans ſon ſerrail une quenoüille à la main, auroit-on voulu qu'il tînt une épée au milieu de ſes femmes, & une quenoüille au milieu de ſes ſoldats ? Il s'accommodoit ſelon les occaſions, au caractere & à l'emploi de ceux avec leſquels il étoit : & c'étoit-là le grand Prince.

La puiſſance des Aſſyriens ne fut pas entierement abbatuë. Elle fut ſeulement affoiblie par la révolte des Medes. Il y a donc lieu de croire que le jeune *Ninus*, qui eſt marqué dans Caſtor (1) pour ſucceſſeur de Sardanapale étoit l'un de ſes trois (2) fils; car il les envoïa avec ſes deux filles en Paphlagonie, avant que le ſiege de Ninive eût été formé par les Medes.

L'empire d'Aſſyrie fut après ce Prince partagé en *trois Royaumes* connus. Le premier fut celui des *Medes*, réduit en republique, ſous la direction des Juges qui étoient choiſis par chaque Province. L'autre eſt le nouvel empire d'*Aſſyrie*, dont les Rois ne laiſſerent pas d'être conſiderés depuis le jeune Ninus, qui eſt peut-être le Phul, aſſez connu dans les Saintes Ecritures. Celui de *Babylone* qui eſt le troiſiéme, fut donné à Beleſis. Nabonaſſar qui le rendit indépendant, forme une époque dans l'hiſtoire, parce que ſa vanité lui fit ſupprimer l'hiſtoire de ſes prédeceſſeurs ; & il voulut que ſon regne fût un point fixe d'où l'on commenceroit à compter, comme s'il étoit le ſeul & le premier Roi de l'Univers. Cette époque commence 747. ans avant Jeſus-Chriſt.

La lecture de toutes ces diſcuſſions doit naturellement faire naître cette penſée, que c'eſt conſumer inutilement bien du temps, que de l'employer à examiner avec tant de ſoins une hiſtoire ſi obſcure & ſi embarraſſée, dont même on n'apperçoit pas bien l'uſage : une hiſtoire dans laquelle on trouve plus de difficultés réelles, que d'explications vrai-ſemblables, où il croît cinquante conjectures entre deux ou trois verités vagues & generales.

Je l'ai penſé de même, & j'ai regretté cent fois le peu de temps que j'ai mis à ces diſcuſſions. Mais pour qui paſſeroit-on dans le monde, ſi on ne débitoit pas de temps en temps quelques ſavantes inutilités ? J'avouërai néanmoins que j'ai encore écarté

(1) A Nino chronographiæ principium fecimus & ad Ninum uſque deduximus, qui regnum ſuſcepit poſt Sardanapalum. *Caſtor apud Euſebium in chronico Græco Scaligeri pag.* 46. *& apud Syncellum Chronograph. pag.* 205. *&* 206.

(2) Sardanapalus rex magno in diſcrimine regnum verſari videns, filios tres, duaſque filias, cum magna auri, argentique copia, in Paphlagoniam ad Cottum præſidem miſit, ducum omnium ſibi acceptiſſimum ; tum per Epiſtolas reliquorum qui non defecerant, auxilia accerſit ad ferendam obſidionem paratus. *Diodor. Sicul. lib.* 2.

de ce chapitre bien des menuës difficultés, qu'on y auroit vû briller. J'ai mieux aimé que l'on consultât ceux qui ont donné des dissertations particulieres sur cette histoire.

Je trouve cependant qu'un esprit juste en fera toujours usage, soit pour se former une suite, au moins vrai-semblable de l'histoire ancienne, soit pour l'intelligence des Ecritures & des auteurs, dans les endroits qui ont rapport à cette histoire, soit même pour ne pas ignorer ce qui se dit en une matiere de laquelle il est parlé si souvent dans nos livres. Mais à mon égard, elle a une utilité plus solide & plus satisfaisante. Quelquefois j'admire la diversité de nos caracteres dans cette varieté de sentimens ; & la fertilité de l'esprit dans cette moisson de conjectures en un sujet si stérile. Rien ne m'instruit plus que toutes ces contrarietés : cela m'apprend à me familiariser avec les inconstances des historiens modernes, quand je vois de si grandes oppositions entre les anciens. Je respecte ceux qui vivent de nos jours, parce que je ne les vois pas comme les anciens, contraires dans le fond, mais tout au plus dans les circonstances de leurs histoires.

Peut-être même pourroit-on apporter une autre conjecture insinuée déja par plusieurs savans, qui est qu'au lieu de 520. ans de durée qu'Herodote paroît donner à l'Empire d'Assyrie, il faudroit lire 1520. ans, & que le nombre de mil qui est échappé il y a long-temps, du texte d'Herodote, par la faute des copistes, a jetté beaucoup d'auteurs dans l'erreur. C'est une conjecture qui avoit autrefois été proposée par le *Chevalier Marsham*, (1) mais dont il s'est désisté depuis ; elle a été avancée encore, & même soutenuë par *Edouard Simson* dans sa Chronique universelle ; & sans avoir égard en ce point à l'autorité d'Herodote, nous l'avons suivi à peu près en donnant avec le Syncelle 1460. ans de durée à l'Empire des Assyriens, & mettant 60. ans entre la révolte d'Arbaces & le regne de Dejocès, ce qui fait les 1520. ans qu'on pourroit croire qu'Herodote auroit donné suivant cette correction à la grande puissance des Assyriens, avant que les Medes eussent pris le dessus ; ce qui n'arriva qu'à la mort de Sennacherib.

Détail de l'Histoire de Babylone & d'Assyrie.

JE n'en veux pas demeurer là ; je me crois obligé, pour suivre le plan de mon ouvrage, de donner sur les principes établis dans le IV. systême, le détail de ce qu'on peut, ou de ce qu'on doit raisonnablement savoir des histoires de Babylone & d'Assyrie. J'aurai soin, en marquant le vrai ou du moins le vrai-semblable, de ne laisser pas ignorer le faux ; cela m'a paru necessaire pour éviter toute surprise. Je reprens en peu de mots toutes les differences qu'on vient d'examiner.

Herodote marque donc que les Assyriens commanderent dans l'Asie superieure durant cinq cens vingt ans ; après quoi les Medes se révolterent, & leur révolte

(1) *Marsham in Canone Chronico pag.* 489. *Edit. Londin. Edvvard. Simson in Chronico catholico ad ann. mundi* 1786. & le P. de Mourgues, Dissertation sur Semiramis.

fut suivie de celle de plusieurs autres peuples. Ils combattirent (1) genereusement pour recouvrer leur liberté ; enfin ils secouërent le joug d'une longue servitude. A leur exemple, beaucoup d'autres nations firent la même chose : mais comme tous les peuples qui étoient en terre ferme, avoient differentes sortes de gouvernemens, ils eurent bien-tôt de nouveaux maîtres, & retomberent dans un nouvel esclavage. Il y avoit parmi les Medes un homme sage appellé Dejocès fils de Phraortès qui aspiroit à la puissance souveraine. Ce sont les termes mêmes d'Herodote.

Ctesias au contraire fait entendre que dans les premiers temps l'Asie fut gouvernée par des Rois nés dans le païs même auquel ils commandoient ; mais dont les actions sont inconnuës. Le premier dont on a connnoissance est Ninus, homme né avec un amour extraordinaire pour la gloire (2) & pour les armes. Il assembla de grandes armées, & fit alliance avec Ariée Roi des Arabes qui brilloit par les richesses dont Ninus manquoit, mais qui lui étoient cependant necessaires pour venir à bout de ses projets ambitieux. Ce fut donc avec le secours de ce Roi d'Arabie que Ninus marcha contre les Babyloniens, non que Babylone fût bâtie alors, mais il se rendit bien-tôt maître des autres villes qui sont dans son territoire. Il fit mourir leur Roi & ses enfans, & chargea le peuple de tributs & d'impôts ; puis il tourna du côté de l'Armenie. Le Roi qui se sentoit trop foible pour résister à Ninus, vint au-devant de lui, non-seulement pour lui faire des presens, mais encore pour se soumettre à son autorité. Ninus usa de generosité à l'égard d'un homme qui ne vouloit pas combattre ; il ne lui demanda pour toute reconnoissance du Royaume qu'il lui laissoit, que des rafraichissemens pour son armée. Ensuite Ninus porta ses armes contre les Medes qui furent battus : leur Roi nommé Farnus fut pris avec sa femme & sept enfans, que l'Assyrien fit cruellement mourir. Ces heureux succès firent naître à Ninus l'envie de se rendre maître de toute l'Asie : il ne fut pas long-temps à s'y préparer ; il fortifia seulement ses troupes du débris de celles qu'il avoit vaincuës. Et comme chaque victoire (3) lui servoit d'instrument pour une autre, il subjugua tout l'Orient en dix-sept ans que durerent ses conquêtes : ainsi il mit sous sa domination l'Egypte, la Phenicie, la Syrie, la Cilicie, la Pamphilie, & toutes les autres Provinces de l'Asie mineure ; il y ajouta même les peuples qui sont au-delà & aux environs du Tigre & de l'Euphrate, comme les Parthes, les Perses, & d'autres nations moins connuës, mais peut-être aussi belliqueuses. Ses guerres finirent par celle qu'il eut contre les Bactriens qu'il ne sût dompter. Ses exploits ne se terminerent point à des actions militaires : au retour de ses conquêtes, il bâtit une ville la plus grande & la plus majestueuse qu'on eût encore vûë, c'est Ninive la grande, que *Ctesias*, & après lui, *Diodore de Sicile* placent sur l'Euphrate, quoique d'autres la mettent sur la rive orientale du Tigre. C'étoit un quarré long, dont les deux plus grands côtés qui avoient dix lieuës chacun, & les deux plus petits environ cinq & demie, formoient un circuit de trente & une lieuës : ce qui revient

(1) Herodot. lib. 1. (1) Diod. Sicul. lib. 2. (1) Justin. Hist. lib. 1.

aux trois journées de chemin que lui donne le Prophete Jonas. La hauteur & la largeur des murailles étoit proportionnée à cette vaste étenduë, aussi-bien que le nombre des tours qui flanquoient le corps de la place, & qui dans ces temps-là en faisoient toute la défense. Pour peupler cette ville, Ninus obligea les plus riches Assyriens de la venir habiter : il y donna même retraite aux étrangers qui vouloient s'y retirer, & leur distribua aux uns & aux autres le terrain qui étoit aux environs.

Ninus n'avoit sursis sa seconde expedition dans la Bactriane que pour perfectionner la ville qu'il faisoit édifier. Dès qu'il en fut venu à bout, il assembla une armée plus nombreuse que celle qu'il avoit auparavant : elle étoit composée de dix-sept cens mille hommes de pied, deux cens mille hommes de cheval, & dix mille six cens chariots armés de faulx; il devoit y avoir par consequent un nombre égal d'autres bouches. Ce qui alloit au moins à quatre millions, chose qui paroît incroyable à Diodore de Sicile, & qu'il fait en sorte néanmoins de justifier comme il peut. Les abords de la Bactriane étant montueux & difficiles, Ninus fut obligé de partager cette armée en plusieurs corps pour entrer plus facilement par plusieurs endroits. Zoroastre Roi des Bactriens défendit ses frontieres avec une armée de quatre cens mille hommes : il tomba sur un gros détachement des Assyriens qui s'étoit un peu trop avancé, le défit & en tua cent mille. Ninus vint à leur secours, & dans peu les Bactriens furent obligés de ceder aux Assyriens, qui n'eurent pas de peine à s'emparer des villes, parce que l'épouvante s'étant mise parmi les ennemis, ils fuyoient plutôt qu'ils ne combattoient. Une seule place arrêta le conquerant; c'étoit la capitale nommée Bactre. Elle étoit défenduë par un château qui étoit sur un roc escarpé, & qui paroissoit hors de toute insulte. Il le seroit devenu en effet, sans l'industrie d'une femme d'esprit, qui ayant à cœur la prosperité des Assyriens, s'apperçût que les Bactriens occupés à défendre la ville, regardoient le château comme imprenable & comme une ressource infaillible dès que la ville seroit prise. Cette femme genereuse qui vit la confiance, ou plutôt la négligence des Bactriens à garder le château, choisit quelques montagnards qu'elle fit monter par des détours qu'on avoit crû inaccessibles jusqu'alors. Si elle ne prit pas tout le château, elle se rendit maîtresse au moins d'une grande partie. Dès-lors elle fit des signaux aux assiegeans qui coururent de ce côté-là. Les assiegés s'apperçûrent trop tard de leur imprudence, & ne trouvant aucune ressource dans leur courage, ils prirent le parti de la fuite.

Cette femme illustre étoit *Semiramis*, dont le nom est devenu célebre. L'histoire & la fable se sont unies pour trouver du merveilleux en une personne que l'on voïoit briller par les plus grands talens, même par ceux qui n'étoient pas de son sexe. On dit donc qu'elle étoit de la ville d'Ascalon, près de laquelle un étang extrêmement poissonneux, avoit sur l'un de ses bords, un temple consacré à la Déesse Dercetta, qui dans la partie superieure de son corps ressembloit à une femme, & en tout le reste à un poisson. Venus irritée contre Dercetta, la rendit amoureuse d'un jeune homme qu'elle consideroit, parce qu'il avoit soin de lui sacrifier souvent. Il en vint une fille; mais Dercetta eut tant de honte de sa foiblesse, qu'elle tua ce jeune homme, & fit exposer sur des rochers l'enfant qu'elle en avoit eu; & ne pouvant moderer sa dou-

leur, se précipita dans le lac, où elle se noya, & y fut convertie en poisson. C'est depuis ce temps-là que les Syriens, loin de manger des poissons, les adorent, ou du moins les respectent comme des animaux sacrés. Ils édifierent depuis, & consacrerent un temple à Dercetta, sur le bord du lac même où elle s'étoit précipitée.

Mais Semiramis, quoiqu'exposée, trouva des nourriciers qui prirent soin d'elle; des oiseaux l'allaiterent de laict, & ensuite de nourritures plus solides, qu'ils alloient prendre chez des bergers du voisinage. Les bergers s'en apperçurent, suivirent les oiseaux, & trouverent cet enfant: L'un d'eux l'adopta, & en mémoire de sa premiere éducation, lui donna le nom de *Semiramis*, c'est-à-dire, oiseaux en ancienne langue Syriaque. Ces oiseaux bienfaisans s'attirerent par une action si extraordinaire, le culte religieux que leur ont depuis rendu les Syriens. Semiramis devint grande & belle. Menon que Ninus avoit établi gouverneur de Syrie, la vit, l'aima & l'épousa. Il la conduisit à Ninive, & la fit venir même au siege de Bactre, où elle fit cette action genereuse qui toucha si fort Ninus, qu'il résolut de posseder ce tresor de beauté & de courage. Il pria Menon de la lui ceder, & le fit avec l'autorité d'un Roi, & toute l'ardeur d'un amant, en lui montrant d'un côté des récompenses s'il obéïssoit, & de l'autre des tourmens s'il résistoit à ses volontés. Menon plus sensible à la peine qu'à la récompense, voulut se délivrer tout d'un coup des sollicitations de son maître & s'étrangla lui-même: c'étoit bien la peine d'en venir là. Ninus épousa donc Semiramis, de laquelle il eut un fils, & mourut quelques années après.

Cette Princesse n'osa confier les rênes de l'Empire en des mains aussi (1) jeunes que celles de Ninias, ni les prendre ouvertement elle-même, par la crainte que tant de peuples, qui ne souffroient qu'avec peine la domination d'un homme, ne pussent s'accoutumer à celle d'une femme. Elle se déguisa donc si bien qu'elle passa pour le fils du Roi dont elle étoit la veuve. Sa taille, le ton de sa voix, les traits même de son visage semblables à ceux de son fils, favoriserent son déguisement. C'est ainsi qu'elle trouva le secret de passer pour son propre fils. Elle fit ensuite élever les murailles de Babylone, joignit par un pont de pierre la ville qui étoit partagée en deux par l'Euphrate. Le temple de Jupiter Belus qu'elle y fit bâtir étoit si élevé, que sa hauteur a donné lieu aux Caldéens d'observer le cours des astres. Enfin elle fit ces jardins somptueux qui étoient un des miracles de l'art, parce qu'au milieu d'une aussi grande plaine que celle de Babylone, il paroissoit que c'étoit une des plus hautes & des plus agréables montagnes de toute la Province.

Livrée aux grandes entreprises, elle parcourut les Etats de l'Empire d'Assyrie; commença par la Medie, & fit faire à Ecbatane qui en est la capitale, un palais & un aqueduc magnifique. Elle continua par la Perse, où pour faciliter les passages, elle fit abbattre des rochers & applanir des montagnes; elle entra depuis dans l'Egypte, conquit la Lybie, où elle se rendit au temple de Jupiter Ammon, dont elle consulta l'oracle sur sa destinée: & l'on prétend que sa réponse fut qu'elle mourroit quand son fils Ninias lui dresseroit des embûches, mais qu'elle en seroit récompen-

(1) Justin. Hist. l. 1.

ſée par les honneurs divins que les peuples d'Aſie lui rendroient. Elle paſſa en Ethiopie, moins pour y voir les ſingularités du païs, que pour en faire la conquête. Elle fit plus, retournant en Aſie, elle paſſa par la Bactriane, & porta la guerre juſqu'aux Indes, gloire qu'Alexandre le Grand a partagé ſeul avec elle. Elle fut deux ans à ſe préparer à cette expedition, pour laquelle, continuë Cteſias, elle avoit aſſemblé trois millions de gens de pied, cinq cens mille chevaux, cent mille chariots avec autant de chameaux, & deux mille barques; ce qui devoit faire de ſon côté plus de huit millions de bouches. Le Roi des Indes voulut augmenter ſur ce nombre : ainſi il ne devoit pas y avoir dans ſon armée moins de douze millions de bouches. On en vint diverſes fois à des actions dont le ſuccès ne fut point d'abord favorable aux Indiens : mais enfin ſuperieurs en nombre, ils obligerent les Aſſyriens à ſe retirer. Semiramis élevée au-deſſus de l'envie par des actions (1) auſſi éclatantes, avoüa aux Aſſyriens ce qu'elle étoit. Cet aveu, quoique délicat, ne diminua point ſon autorité & redoubla l'eſtime des peuples qui admiroient une femme, qui ſurpaſſoit par ſon courage non-ſeulement les perſonnes de ſon ſexe, mais encore les hommes les plus illuſtres. Enfin le terme prédit par l'oracle approchoit. Trop voluptueuſement livrée à elle-même, elle voulut regarder Ninias non comme ſon fils, mais comme ſon mari. Ce jeune Prince en eut horreur, & la priva d'une vie ſoüillée par un nombre infini de crimes, quoiqu'illuſtrée d'ailleurs par quarante-deux ans d'un regne toujours glorieux. Au moment de ſa mort, elle fut métamorphoſée en colombe. C'eſt de-là, dit-on, que les Syriens reſpectent la colombe comme une Déeſſe, ou du moins comme le ſymbole de leur plus illuſtre Reine.

Ancien Royaume de Babylone.

VOILA ce que le roman raconte des premiers commencemens du Royaume d'Aſſyrie : mais revenons au vrai, ou du moins au vrai-ſemblable de l'hiſtoire. L'Ecriture nous fait connoître que les Babyloniens ſont un peuple ancien (2) *gens antiqua*, qualité qu'elle ne donne qu'à ces peuples formés en corps de monarchie dès les premiers temps du rétabliſſement de l'humanité. Ainſi il y a lieu de croire qu'ils ſont avec les Egyptiens les premiers qui ont eu des Souverains : auſſi l'Ecriture Sainte nous marque que Nembrod fils de Chus, eſt le premier de tous les hommes qui s'eſt emparé de l'autorité deſpotique, & qui s'eſt aſſujetti ſes ſemblables. Moïſe le repreſente non comme un (3) géant, quoique les Septante l'ayent dit, mais comme un homme fort & robuſte dont les premieres occupations furent de détruire les bêtes farouches de ſon païs. On ſait combien les anciens héros de la Grece ont merité de gloire & d'honneur par ce genre de valeur néceſſaire dans ces premiers temps. Il y a lieu de croire que ce fut par là que Nembrod ſe fraya le chemin de la

---

(1) Juſtin. lib. I. hiſtor.

(2) Jeremiæ c. V. v. 15.

(3) C'eſt à peu près l'idée qu'Alexandre Polyhiſtor donne des premiers habitans de Babylone : *Gigantes cum Babyloniam incolerent à Diis propter impietatem extincti fuerunt, quorum unus Belus exitio ſubductus Babylone habitavit, turrimque extruxit & in ea vitam egit, eaque à Belo qui eam extruxerat Belus nominata eſt.* Alexander Polyhiſtor apud Euſeb. lib. ix. Præpar. Evangelicæ, cap. 18.

royauté. Il eſt certain qu'il regna dans le lieu de la premiere habitation des hommes, c'eſt-à-dire, en Sennaar & à Babel, où il édifia la ville de Babylone : il y bâtit même trois autres villes ou châteaux dont Moïſe a conſervé les (1) noms; Erech, qui a depuis été nommée Arecha, la plus éloignée de l'Euphrate vers les frontieres d'Arabie; Accad que Ptolomée nomme Sachata ſur le Tigre; & Chalné, qui a été capitale d'une Province, qui depuis fut appellée Cteſiphon. Mais il y a lieu de douter que ce premier Royaume ait conſervé long-temps la ſuperiorité ſur ſes voiſins, que quelques anciens, & même beaucoup de modernes lui ont voulu donner, puiſqu'on voit au chapitre XIV. de la Geneſe qu'*Amraphel* Roi de Sennaar ou de Babylone étoit comme feudataire à la ſuite de Chodorlahomor Roi des Elamites ou des Perſes, & qu'il n'eſt parlé dans aucun endroit de l'Ecriture des Rois de Babylone avant le regne d'Ezechias Roi de Juda. Cependant les guerres de David, la puiſſance de Salomon, & tant d'autres évenemens conſiderables arrivés à la nation des Juifs, ſembloient interreſſer alors les Rois de Babylone, s'ils euſſent tenu dans ce temps-là l'Empire de toute l'Aſie. Et Moïſe a parlé expreſſément de l'ambition de Nembrod, parce que c'eſt-là en quelque ſorte l'origine de la royauté, au moins de celle qui eſt fondée ſur la force & ſur la violence. Les anciens monumens de l'hiſtoire rapportent après Nembrod deux ſuites de Rois de Babylone, les uns Caldéens & les autres Arabes qui ſubſiſterent 440. ans, dont le premier qui eſt *Evechous*, n'eſt compté que comme le ſecond Roi de cette ville; *Evechoum quidem regem Chaldæorum ſecundum & Chomasbelum & poſt eum ſeptem reges qui imperarunt* 190. *annis ſolaribus adducit Polyhiſtor*. C'eſt ce que dit le *Syncelle* cité déja ci-deſſus. Mais leur regne n'eſt caracteriſé par aucun évenement; & c'eſt ſans doute l'un d'eux qui eſt cet *Amraphel* marqué au chapitre XIV. de la Geneſe.

Ancien Royaume d'Aſſyrie.

DANS le temps que l'Ecriture nous parle de l'établiſſement de la monarchie de Nembrod, elle nous fait connoître qu'*Aſſur* fils de Sem s'éloigna de la plaine de Sennaar, & alla bâtir pluſieurs villes, ſavoir, Ninive, Rehobot, Reſen & Chalé. Ainſi il paroît qu'aïant remonté vers la ſource du Tigre, il y forma un Roïaume ou un peuple, dont la ſucceſſion collaterale à celle de Nembrod fait voir, dès ces premiers temps, une ſéparation totale des Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie.

Je ſai néanmoins que d'habiles gens ont prétendu que ce fut Nembrod même qui de Babylone paſſa dans l'Aſſyrie, où il bâtit Ninive, & quelques autres villes; mais d'autres litterateurs, & même en plus grand nombre, prétendent que cela eſt incompatible avec la phraſe (2) même de l'Ecriture Sainte, & qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer de dire, comme l'a fait *Joſephe*, que quand Nembrod eut uſurpé l'autorité tyrannique ſur les peuples de Sennaar ou des environs de Babylone, Aſſur remonta le long du Tigre, où il ſe choiſit une habitation, qui depuis lui, mais long-temps

(1) Geneſ. X. 10. 10.

(2) *Voyez Perizon Antiq. Babyl. p.* 39. qui ſoutient que l'explication que nous ſuivons ici, eſt la ſeule recevable & conforme au génie de la langue Hébraïque.

avant Moïſe, fut appellée *Ninive la Grande*, ce qui marque à quel point de grandeur elle étoit déja parvenuë. Il eſt certain que ce fut Aſſur qui donna ſon nom à cette contrée qu'il alla cultiver. L'Ecriture (1) qui l'appelle toujours la terre d'Aſſur nous le fait aſſez connoître, comme elle donne au païs de Babylone le nom de terre de Nembrod.

Un auteur illuſtre oppoſé lui-même à l'antiquité du Roïaume d'Aſſyrie, (2) ne peut s'empêcher d'avoüer que l'explication que nous ſuivons ici » convient en » quelque ſorte avec les plus anciens monumens de l'hiſtoire profane, & même » qu'elle les éclaircit. Or, dit-il, cet avantage eſt d'autant plus grand qu'il eſt ra- » re; parce que l'Ecriture n'eſt preſque jamais occupée à fournir des lumieres » pour l'hiſtoire des autres peuples. On obſerve de plus; que cet endroit expli- » quant l'origine des Caldéens & des Aſſyriens, qui ont détruit l'état temporel des » Juifs, remplit un vuide qui ſe trouveroit autrement dans les Livres ſaints, puiſ- » que Moïſe ne parle point ailleurs du commencement de ces grandes monar- » chies, où ſon peuple étoit bien plus interreſſé qu'au récit de toutes les autres » peuplades. » Aſſur bâtit donc les villes marquées par Moïſe : quelques auteurs ont crû qu'il avoit (3) moins formé une monarchie, qu'une république; mais outre que cela n'eſt point conforme au génie & à l'hiſtoire des Orientaux, on ſait que rien n'étoit plus contraire à l'autorité paternelle, qui dans ces premiers temps étoit abſoluë ſur toute la famille. Ainſi, il vaut mieux dire, après *Diodore de Sicile*, que les noms & les actions de ces premiers Rois de l'hiſtoire d'Aſſyrie nous ſont également inconnus; & que c'eſt à Belus Aſſyrien qu'il faut commencer la ſuite des Rois de cette monarchie. Il regna ſoixante ans ou environ, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Ninus, dont l'empire s'étant augmenté & aggrandi par quelques conquêtes dans l'Aſie ſuperieure, c'eſt-à-dire, au levant du Tigre, & non au couchant de l'Euphrate, voulut auſſi aggrandir & augmenter ſa capitale, & lui faire porter ſon nom. Nom qu'elle portoit même avant Moïſe, qui en parle comme d'une grande & celebre ville, *Niniven, hæc* (4) *eſt civitas magna*; ce qui marque un grand peuple & une domination établie depuis long-temps.

J'avouërai cependant qu'outre la ville de Ninive, ſituée ſur la rive Orientale du Tigre, à l'endroit où la riviere du Lic ſe jette dans ce fleuve; il y avoit encore une autre Ninive ſur l'Euphrate dans la Comagene, qui du temps de Lucien étoit nommée la vieille Ninive; de ſorte qu'il n'eſt point aiſé de décider laquelle des deux eſt celle dont la Geneſe parle en cet endroit. Mais je reviens toujours à ce qui eſt de plus certain dans l'hiſtoire, qui nous fait connoître que tous les environs de l'Euphrate, la Syrie & la baſſe Aſie, c'eſt-à-dire, celle qui approche le plus de la mer Mediterranée, étoit diviſée en une infinité de petits Souverains, dont la domination étoit extrémement reſſerrée. S'il n'y avoit qu'un Roi dans la plaine de Sennaar, il y en avoit cinq dans la petite vallée de Sodome, c'eſt-à-dire, autant que d'habitations. Ninus qui avoit donc plus de courage & d'ambition que de force & de richeſſes, fut

(1) Michææ 5. v. 6.

(2) M. le Comte de Boullainvilliers, Hiſtoire Univerſelle manuſcrite.

(3) Harduin. in Chronol. veter. Teſtamenti.

(4) Geneſ. x. 12.

obligé

obligé de s'appuïer d'un Roi d'Arabie pour faire quelque courſe dans la Chaldée. Ainſi l'on doit regarder comme des chimeres inventées pour flater la vanité des Rois de Perſe, ces nombreuſes armées qu'on attribuë à Ninus ; armées qu'il n'auroit pas été poſſible de faire ſubſiſter, & qui ſe ſeroient détruites par elles-mêmes. Auſſi Moïſe qui parle encore des Aſſyriens au livre des Nombres, où leur proſperité & leur décadence ſont marquées, les met au rang de (1) ces peuples modiques, comme les Amalecites, les Moabites & les Iduméens, qui tiroient toute leur force de la foibleſſe de leurs voiſins & de leurs ennemis.

Ninus avoit épouſé *Semiramis*, ſur laquelle la fable s'eſt extrémement exercée ; mais tout ce qui s'en eſt dit a un fondement dans l'hiſtoire. C'étoit un fruit furtif de Dercetta, qui l'expoſa près d'Aſcalon ville de Syrie. Elle fut trouvée par des bergers: celui qui s'en chargea lui donna le nom de *Semiramis*, qui ſignifiant *pigeon*, a fait croire que dans ſa plus tendre enfance elle avoit été nourrie par ces volatiles. Elle fut menée en Aſſyrie, où ſa beauté la fit conſiderer : & après avoir épouſé un Seigneur Aſſyrien, elle eut enfin le bonheur de plaire à Ninus autant par des actions de valeur & de courage, que par ſa beauté. Ninus la traita toujours plus en amant qu'en mari, & lui laiſſa même en mourant le gouvernement du Roïaume pendant la minorité de leur fils.

Ce Prince mourut donc, & laiſſa pour ſucceſſeur *Zameis* ou *Ninias*, trop jeune encore pour gouverner par lui-même. *Semiramis* ſa mere, qui ne ſe contentoit pas de la régence, voulut regner ſous le nom de ſon fils, & en prit les habits. Il lui fut aiſé de ſe faire paſſer pour *Ninias*, auquel elle reſſembloit aſſez par la taille & le viſage. Elle fut toujours ſollicitée de ſe remarier, ce qu'elle refuſa conſtamment, non qu'elle fût ennemie de l'humanité, mais pour ne ſe pas donner un maître. Elle ſavoit cependant remedier aux inconveniens du celibat, en choiſiſſant dans ſes armées les hommes les plus beaux & les mieux faits; qu'elle avoit ſoin de faire mourir pour enſevelir dans un ſilence éternel le déreglement de ſa vie. C'eſt d'elle, peut-être, qu'eſt venu cet uſage infame, conforme à ſon temperamment & à ſa conduite, que toutes les femmes Aſſyriennes étoient obligées une fois en leur vie de ſe trouver dans le temple de Venus pour ſe proſtituer à des étrangers. Mais comme la plûpart des femmes de condition ne vouloient (2) pas s'abandonner à ces infamies, elles ſe faiſoient ſeulement porter dans des litieres juſqu'à l'entrée du temple, où elles ſe preſentoient ; & les autres s'alloient aſſeoir dans le temple avec des couronnes de fleurs ſur la tête. Il y avoit dans ce temple quantité d'allées & de détours, où ſe promenoient les étrangers, pour faire le choix de celle qui leur plaiſoit davantage ; & quand elles étoient dans ce temple, il ne leur étoit pas permis de s'en retourner en leurs maiſons, ſans qu'un étranger ne leur eût jetté quelque argent, & n'en eût eu connoiſſance. Mais il falloit qu'en preſentant cet argent, il dit qu'il imploroit en faveur de celle qu'il choiſiſſoit la Déeſſe Mylitta, nom que les Aſſyriens donnoient à Venus. Au reſte, il n'étoit pas permis de refuſer cet argent, quelque modique qu'il pût être, parce qu'il étoit regardé comme ſacré ; la femme même ne

(1) Num. XXIV. v. 22. & 24.

(2) Herodot. l. 1.

pouvoit choisir celui qui lui plaisoit, elle étoit obligée de suivre celui qui s'adressoit à elle, de quelque condition qu'il fût. Quand elle avoit satisfait à la loi avec un étranger, & qu'elle avoit sacrifié à la Déesse selon la coutume, elle s'en retournoit en sa maison ; après quoi, quelques grands presens qu'on lui fit, il étoit impossible de la gagner. On n'aura pas beaucoup de peine à croire que celles qui étoient les plus belles sortoient bien-tôt de ce temple ; mais les laides étoient contraintes d'y demeurer long-temps avant que de satisfaire à la loi, & attendoient bien souvent deux ou trois ans, & quelquefois davantage. On observoit encore la même loi dans l'isle de Chypre au temps d'Herodote.

Cette Princesse porta la chose aux dernieres extrémités. Elle séduisit son fils *Ninias*, qui ne put retenir son indignation, lorsqu'il sut l'horrible crime qu'il avoit commis. Mais pour effacer cette tache infame, elle fit établir une loi encore plus infame, *ex eo tempore*, dit l'auteur qui la rapporte, *quod priùs execrandum habebatur, Medis ac Persis jus, fasque visum matribus* (1) *commisceri.* Elle n'en resta point dans les bornes de l'humanité. Et l'histoire a soin de nous avertir qu'elle se précipita dans le feu par l'extréme chagrin que lui causa la mort d'un cheval qu'elle chérissoit tendrement. *Semiramis in Babylonia, equo amisso in pyram se conjecit.* Pline (2) a soin d'en apporter la raison : *Equum adamatum* (3) *à Semiramide usque ad coïtum Juba autor est.* Voilà quelles furent les grandes conquêtes & les illustres travaux de cette Princesse, à qui (4) on a tort d'attribuer les murs & les jardins de Babylone. Cependant d'illustres Reines ont depuis ambitionné ce même nom ; & c'est ce qui a fait attribuer à la même personne les vices & les vertus des trois Princesses qui ont porté ce nom.

Nynias ou Zameis son fils s'endormant sur le trône que lui avoit laissé Ninus, (5) se débarassa des soins de la guerre ; & comme s'il eût véritablement changé de sexe avec sa mere, il devint presque invisible aux hommes, & vieillit honteusement dans un serrail. La plûpart de ses successeurs se réglant sur son exemple, ne parlerent aux peuples que par interpretes. On trouve cependant du temps d'Abraham un petit Roi (6) apellé *Arioch*, dont le nom soit pour la signification, soit pour l'analogie reviendroit assez à celui d'*Arius* ou d'*Aralius*, tous deux Rois d'Assyrie, l'un fils, & l'autre petit-fils de Ninias. Le Roïaume d'Arioch est nommé dans le texte original *Elassar*. On ignore à la verité ce que c'est : mais ne seroit-ce point l'Assyrie superieure ? On sait que le mot *Assar* se trouve dans la composition des noms des Rois d'Assyrie, comme *Theglatphalassar*, *Salmanassar*, *Assaraddon*, & quelques autres. Mais si c'étoit-là un des Rois d'Assyrie successeur de Ninus, on verroit que ce Roïaume étoit encore fort modique au temps d'Abraham, puisqu'Arioch étoit aussi-bien que le Roi de Sennaar, feudataire de Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perses. Cependant Babylone se trouve soumise dans cet intervale ; & ce fut par Ninus ou par un de ses successeurs qui s'empara de Babylone après le dernier Roi Arabe de cette ville.

---

(1) Conon apud Photium.
(2) Hyginus cap. 243.
(3) Plin. lib. 8. histor. natur.
(4) Berosus culpat scriptores Græcos, quod vanè existimaverint Babylonem à Semiramide Assyria fuisse conditam & ab illa miris operibus exornatam fuisse falsò scripserint; *Josephus adversus Appionem, lib.* 2.
(5) Justin. lib. 1.
(6) Genes. XIV.

Cette ſuite de Rois d'Aſſyrie ſe trouve coupée ou interrompuë par une ſeconde famille. Belochus XVIII. Souverain de cette monarchie, étoit le dernier de la race de Ninus; il n'avoit d'heritier qu'une Princeſſe nommée *Atoſſa*. Il lui trouva tant de génie, & une prudence ſi conſommée, que, contre l'uſage, il voulut bien l'aſſocier à l'Empire. C'eſt à cette Princeſſe, qui fut auſſi nommée Semiramis, que l'on doit rapporter les conquêtes & les actions militaires que l'on a fauſſement attribuées à la premiere *Semiramis* épouſe de Ninus : ainſi en changeant d'habillement, comme la mere de Ninias, elle changea, pour ainſi dire, de ſexe, & avoit, ſans doute, les vertus de l'un & de l'autre. Le auteurs (1) anciens s'étoient plaints de la mépriſe & de la confuſion que l'on avoit miſe dans l'hiſtoire d'Aſſyrie, en confondant deux Princeſſes ſi éloignées de temps; & de mœurs ſi différentes. L'attention qu'on a faite depuis à cette différence, fournit pluſieurs dénouëmens, & quelques explications vrai-ſemblables pour divers monumens d'hiſtoire. Ainſi quand *Porphyre* dit que Semiramis a vécu peu de temps avant la guerre de Troye; c'eſt de la ſeconde Semiramis dont il prétend parler, Princeſſe auſſi celebre par ſes grandes actions, que la premiere étoit diffamée par le déreglement de ſa vie. Quand *Etienne de Bizance* rapporte après *Erannius*, que Babylone a été bâtie mille ans avant Semiramis, il parle, ſans doute, de la fille de Belochus. Comme les grandes monarchies ne peuvent ſe ſoutenir que par un chef, Semiramis épouſa *Belatorès*, qui par cette alliance ineſperée changea la qualité de Sur-Intendant des jardins de Belochus en celle de Roi d'Aſſyrie. Que ce ſoit ſous ſon regne, ou du vivant de Belochus que la ſeconde Semiramis a fait tant de conquêtes, il ſera toujours vrai-ſemblable de dire, pour accorder les anciens monumens, qu'elle a porté ſes armes dans l'Egypte, qui ne s'étoit pas encore remiſe de la défaite miraculeuſe de ſa milice au paſſage de la mer rouge; que ne trouvant aucune réſiſtance, elle parcourut la Lybie, fut au temple de Jupiter Ammon, & pouſſa même juſqu'en Ethiopie. Elle rendit apparemment tributaires les Princes de l'Aſie mineure, puiſque les Rois de Troye relevoient des Rois d'Aſſyrie, comme nous le verrons bientôt, & ſoumit même quelques iſles & quelques places maritimes. Retournant de là par la Medie, elle vint chez les Bactriens, qu'elle ne ſoumit qu'après avoir pris part l'induſtrie & le courage attribué à la premiere, Semiramis, le château eſcarpé qui défendoit la ville de Bactre, capitale des Bactriens. Enfin, pouſſant juſques à l'Inde, elle y perdit une partie de ſon armée & revint à Ninive ou à Babylone, après avoir acquis dans ces grandes expéditions plus de gloire que de domaines. L'hiſtoire (2) a ſoin de nous marquer que toute l'Aſie eut tant de reſpect pour cette Princeſſe, & tant d'eſtime pour ſes grandes actions, qu'on y permettoit aux Reines, même après la mort de leurs époux, de regir & de conduire leurs Etats. Elle regna donc quarante-deux ans; ſavoir, douze ans avec ſon pere, & trente ans avec Belatorès ſon mari, & laiſſa des ſucceſſeurs qui ſe contenterent de conſerver, mais non pas d'accroître les conquêtes que cette Princeſſe avoit faites.

Le Prince dont il s'eſt conſervé quelque foible memoire dans l'hiſtoire d'Aſſyrie de-

(1) Conon apud Photium.

(2) Arrianus de expeditione Alexandri, lib. 1.

puis Semiramis, eſt *Teutamus* ou *Teutæus*. Je croirois néanmoins que ce ſeroit *Arabelus* qui envoïa du ſecours aux Troyens ſes feudataires qui ſe trouvoient aſſiegés par les Grecs. Ce n'eſt pas ſeulement *Cteſias*, & après lui *Diodore de Sicile*, qui nous aprennent ce fait; on le tire encore de Platon, de Pauſanias, de Virgile, de Suidas & de beaucoup d'autres. Memnon fut chargé de conduire ce ſecours. Perſonne n'a mieux détaillé ce fait que M. *Huet* dans ſon traité (1) de *la ſituation du Paradis terreſtre.* » Memnon, dit-il, étoit fils de Tithon & de l'Aurore. Tithon étoit frere de Priam » Roi de Troye, & on lui a quelquefois attribué la fondation de la ville de Suſe » capitale de la Suſiane. Du nom de Memnon ſon fils, la citadelle a été nommée » Memnonium, le palais & les murs, Memnoniens; & Suſe même la ville de Memnon, pour la vénération qu'on y avoit pour lui, & l'on bâtit à ſon honneur » (2) un temple où les Aſſyriens l'alloient pleurer, ce qu'il faut entendre des peuples de la Suſiane. C'eſt ce Memnon qui vint au ſecours des Troyens dont il tiroit ſon origine, & qui fut tué par Achille. Quand les Grecs ont feint qu'il étoit » fils de l'Aurore, ils ont voulu faire entendre qu'il venoit de l'Orient, ſuivant » une expreſſion ordinaire de la langue Hebraïque & familiere aux Prophetes, qui » appellent les Orientaux, fils de l'Orient. Car ces païs que parcouroit l'Euphrate » vers ſon embouchure, s'appelloient proprement l'Orient....... Je ſai que l'hiſtoire de Memnon eſt fort embroüillée & rapportée fort diverſement. La plûpart » des anciens auteurs ont dit qu'il étoit Ethiopien. Leur erreur eſt une ſuite de » celle qui a fait confondre Chus, qui ſignifie la Suſiane, avec Chus qui ſignifie les païs ſitués ſur les bords du Golfe Arabique, je veux dire l'Ethiopie & l'Arabie. .... Ce qu'on doit raiſonnablement penſer touchant l'expédition de » Memnon, ſe peut recueïllir de Diodore, (3) & de quelques autres. Le Roïaume de Troade étoit dans la dépendance de l'empire d'Aſſyrie. Tithon, frere de » Priam, qui poſſedoit ce Roïaume, alla à la cour du Roi d'Aſſyrie, qui lui donna le gouvernement de la Suſiane. Il s'y maria étant déja vieux; & parce que ſa » femme étoit d'un païs ſitué à l'Orient de la Grece & de la Troade, les Grecs qui » tournoient toute l'hiſtoire en fictions, dirent qu'il avoit épouſé l'Aurore. Memnon & Emathion ſortirent de ce mariage. La guerre de Troye étant enſuite ſurvenuë, Priam demanda du ſecours à Teutamus, ou du moins à quelque autre qui » étoit Roi d'Aſſyrie. Il accorda vingt mille hommes, & deux cens chariots de guerre. Diodore dit que ce ſecours étoit compoſé de dix mille Ethiopiens & de dix » mille Suſiens, revenant à l'erreur vulgaire, & confondant le Chus d'Ethiopie » avec le Chus de la Suſiane. Pour rendre ce ſecours plus utile, Teutamus en » donna le commandement à Memnon, jeune Prince de race Troïenne, & qui » par cette raiſon s'intereſſoit à la conſervation de Troye. Il retint Tithon auprès » de lui, à cauſe de ſa prudence qui le lui rendoit néceſſaire dans ſes conſeils, & à » cauſe de ſon âge trop avancé pour cette expédition. Memnon trouva de la réſiſtance dans ſa route. Les Solymes, qui depuis ont été nommés Piſidiens, voulu-

(1) Chap. XIII. (2) Oppian. Cyneg. lib. 2. (3) Diodor lib. 2. & 4.

» rent lui diſputer le paſſage ; mais il les défit, & tout ce qui s'oppoſa à lui. Il » nettoïa tous les paſſages, il répara les chemins, & mérita par cette longue & » dangereuſe marche, que ce chemin portât ſon nom, & fût appellé Memnonien. » Il ſoutint devant Troye les efforts des Grecs avec beaucoup de valeur : mais il » fut enfin tué par Achille. On parle fort diverſement du lieu de ſa ſépulture : car » ſans rien dire de Philoſtrate, (1) qui veut qu'il n'ait point eu de ſépulcre, & qu'il » fut changé en cette pierre miraculeuſe, la Troade, la Phenicie & la Suſiane ſe le » diſputent ; & ſur-tout l'Ethiopie : quoiqu'elle n'ait point d'autre droit à ſa ſé- » pulture, non plus qu'à ſa naiſſance, que celui que lui donne l'équivoque du mot » Chus.

» Mais malgré l'obſcurité que cette équivoque a jettée dans cette hiſtoire, Phi- » loſtrate, George Syncelle, c'eſt-à-dire, coadjuteur de l'Egliſe de Conſtantino- » ple, & Suidas qui avoit lû & copié de bons auteurs, quoique ſouvent peu ju- » dicieuſement, n'ont pas laiſſé de rendre témoignage à la verité ; (2) le premier » en diſant que Memnon l'Ethiopien, c'eſt-à-dire, Amenophis, n'eſt jamais venu à » Troye, & qu'on l'a confondu mal-à-propos avec Memnon le Troyen ; & ne com- » prenant pas comment Memnon auroit pû amener un ſecours de ſi loin aux Troyens, » ni même par quelle avanture Tithon ſe ſeroit allé établir en Ethiopie, & s'en » ſeroit fait Roi : le ſecond, en diſtinguant exactement Amenophis Roi de la Thebes » d'Egypte, qui eſt auſſi appellé Memnon, d'avec la pierre parlante de Memnon, fils » de Tithon, qu'il met au nombre des Rois d'Aſſyrie : & Suidas, en aſſurant que » Memnon n'étoit point Ethiopien, mais Suſien. Pauſanias, (3) quoique d'un » eſprit fort pénétrant, n'a débroüillé qu'à-demi cette confuſion. Diſant que » Memnon Ethiopien, ne vint pas d'Ethiopie à Troye, mais de Suſe. Euſta- » thius, (4) & le Scholiaſte de Pindare, qui porte le nom de Triclinius, écrivent » que Memnon & Emathion ſon frere étoient ſeuls blancs au milieu de ces » Ethiopiens, quoique Virgile & les autres faſſent Memnon noir. Cette remarque » confirme ma penſée : car encore que les Poëtes & les Romanciers ſe ſoient donné » la liberté de feindre qu'Andromede & Chariclée étoient nées blanches parmi des » noirs ; néanmoins cela eſt ſi ſingulier dans le cours ordinaire de la nature, qu'il y » a bien plus de raiſon de croire que Memnon étoit blanc, parce qu'en effet il n'étoit » point Ethiopien. «

La moleſſe des Rois d'Aſſyrie ne leur permettoit pas de ſe produire au dehors : l'oiſiveté faiſoit leurs délices, ils ne gouvernoient les peuples que par leurs Miniſtres, & ne commandoient les armées que par leurs Généraux. Choſe contraire à la premiere inſtitution des Rois. C'eſt ce qui a fait, ſans doute, que les Grecs, peuple inquiet & remuant, qui n'eſtimoient que les nations belliqueuſes, ne les ont pas connus. Il n'y a que Sardanapale, dont la vie voluptueuſe & les prétendus malheurs ont immortaliſé le nom. Quoiqu'il fût abſorbé dans l'obſcurité d'un ſerrail, où toute ſon

(1) Philoſtr. imag. lib. 1.

(2) *Elle eſt confirmée par le témoignage de quelques anciens*, Philoſtr. Vit. Apoll. lib. 6. cap. 3. & Heroic. Georg. Syncel. p. 72. 151. 155. Suidas in *Memnon*.

(3) Pauſan. in Phocid.

(4) Euſtath. in Dionyſ. Perieg. verſ. 248. Triclin. in Pind. Olymp. Od. 2. 2. Virgil. Æneid. lib. 1.

occupation étoit de conduire des ouvrages de laines qu'il diſtribuoit à ſes femmes, il ne laiſſa pas de faire bâtir, ou du moins de rétablir deux grandes villes, Tarſe & Anchiale en Cilicie, preuve certaine que ſa domination s'étendoit dans l'Aſie mineure. Et il fut ſi glorieux d'avoir édifié des villes, qui pouvoient le mettre en paralelle avec les fondateurs des empires, qu'il voulut en conſerver la mémoire par un monument public. C'étoit ſa ſtatuë, qui du temps d'Alexandre ſe voïoit encore à Anchiale avec cette inſcription en vers & en caracteres Aſſyriens.

SARDANAPALE, FILS D'ANACYNDARAX, A BASTI ANCHIALE ET TARSE EN MEME TEMPS. VA PASSANT, BOY, MANGE, ET TE REJOUIS; CAR LE RESTE N'EST RIEN.

Ce monument qui lui a, dit-on, ſervi de tombeau étoit digne du Prince qui le faiſoit faire; & il eſt connu & rapporté par des auteurs celebres, qui n'ont pû s'empêcher de dire que cette inſcription étoit moins propre pour un homme que pour un bœuf. On ne peut pas dire que ce ſoit une ſuppoſition. On ne ſuppoſe pas de gayeté de cœur ces ſortes de monumens pour tromper la poſterité; & comme Sardanapale paroît l'avoir élevé lui-même, nous en tirerons les inductions convenables.

C'étoit, dit-on, l'uſage des Rois d'Aſſyrie que tous les ans les Gouverneurs des Provinces étoient obligés de ſe trouver à Ninive, capitale du Roïaume, pour y rendre compte au Roi ou à ſes Miniſtres de l'état de leur gouvernement. Arbaces gouverneur de Médie y étoit venu pluſieurs fois, ſans avoir pû parvenir à voir le Roi ſon maître. Il ne connoiſſoit de lui que ſa (1) moleſſe & ſa vie voluptueuſe. Pouſſé néanmoins par la curioſité, il fit de ſi grands efforts pour ſaluer le Prince, que cette grace fatale ſi conſtamment refuſée à tout le monde lui fut enfin accordée. Il trouva Sardanapale ſous un habit de femme, filant de la laine, ou la diſtribuant à un grand nombre de femmes qui l'environnoient, & dont les regards impudiques étoient encore moins lacifs que ceux du Prince. A ce ſpectacle, Arbaces indigné que tant de braves gens, dont l'emploi étoit de porter les armes, reconnuſſent l'empire d'un maître auſſi mépriſable, déclare à ſes confreres le ſujet de ſon indignation, & leur proteſte qu'il ne ſauroit obéïr à un homme qui dédaigne de porter le caractere de l'humanité. Beleſis gouverneur de Babylone s'étoit auſſi rendu comme les autres à Ninive; il ne fut pas le moins ardent de ſes confreres, & pour les engager davantage, il leur fit entendre qu'il avoit connu par la ſcience des Mages ou Chaldéens, c'eſt-à-dire, par l'aſtrologie, que leur entrepriſe auroit un heureux ſuccès. Les Gouverneurs des Medes, des Babyloniens, des Perſes & des Arabes, ſe préparerent donc à la révolte. Ces ſortes de préparatifs, qui ne ſauroient jamais être ſecrets, furent connus de Sardanapale, qui eut bien-tôt quitté la quenoüille pour prendre l'épée: & pour ne le pas laiſſer prévenir par les rebelles, il les alla lui-même attaquer & les battit. Les

(1) Juſtin. lib. 1.

rebelles qui croïoient ſans doute qu'il n'y a point de grace à obtenir d'un maître offenſé, ſe rallierent pour en venir une ſeconde fois aux mains. Sardanapale qui le ſût les attaqua & les défit encore. Les mécontens étoient prêt de mettre bas les armes & de ſe ſoûmettre ; lorſque Beleſis plus hardi que les autres les aſſura que les Dieux n'avoient promis la victoire qu'après pluſieurs dangers, & leur perſuada de continuer dans leur premiere réſolution. Enfin une troiſiéme bataille ſe donna : elle ne fut pas plus heureuſe que les deux premieres. Le chef de l'entrepriſe Arbaces lui-même y fut bleſſé. Tout alloit fléchir, lorſque le même Beleſis par une hypocriſie trop ordinaire à ces premiers Souverains, leur dit qu'il venoit de conſulter les aſtres, & que bien-tôt ils auroient le ſecours & le ſuccès qu'ils pouvoient deſirer ; qu'il ne falloit qu'un peu de patience. Les Bactriens que l'on avoit ſollicités, ſe joignirent donc aux rebelles. On en vint à deux autres actions qui furent moins favorables aux Aſſyriens. Le Général même que Sardanapale avoit mis à la tête de ſes troupes fut tué ; car pour Sardanapale comme il crût que ſa préſence n'étoit plus néceſſaire à l'armée, il ſe rendit à Ninive, pour gouter plus tranquillement dans ſon palais le fruit de ſes victoires.

Les rebelles s'étoient mis en état par deux batailles gagnées, de faire le ſiege de Ninive. Sardanapale qui l'appréhendoit voulut, en cas d'accident, avoir une reſſource, ou pour lui, ou pour ſa famille. Il envoya donc à Cottus Gouverneur de Paphlagonie qui lui étoit reſté fidele, ſes trois fils & ſes deux filles avec une grande quantité d'or & d'argent, & manda ce qu'il avoit de plus affectionné dans ſes troupes, pour ſe rendre auprès de lui, réſolu de ſoûtenir le ſiége plutôt que de plier ſous des ſujets rebelles. Le ſiége fut long ; les mécontens ſe laſſerent peut-être autant que Sardanapale ; & l'on convint vrai-ſemblablement que les Médes vivroient en république ſous la protection du Roi d'Aſſyrie, & qu'ils auroient la liberté, pour la déciſion de leurs differens particuliers, de ſe choiſir des Juges : & les Babyloniens eurent des Rois ; mais qui furent quelque temps feudataires des Aſſyriens, à l'exemple des autres Rois qui leur étoient ſoumis. Sardanapale qui trouvoit moyen par-là de ſe délivrer d'une guerre facheuſe qui troubloit la tranquillité de ſa vie, ſacrifia quelques Provinces, ſe renferma dans ſon palais, & revint aiſément à ſes premieres occupations. Il mourut enfin caſſé de vieilleſſe & de débauches, comme le marque un ancien auteur cité par (1) Athenée. Et comme il y a lieu de croire qu'il fut inhumé à Anchiale dans le monument qu'il avoit fait faire, ou qu'on lui a dreſſé, il eſt probable qu'il ne périt point à Ninive par le feu ; mais qu'il finit ſon regne auſſi tranquillement qu'il l'avoit commencé. Comment auroit-on pû démêler ſes cendres d'avec celles des autres perſonnes qui devoient être peries avec lui pour les faire tranſporter à cent cinquante lieuës de Ninive, & les faire décorer en Cilicie d'une ſepulture honorable ?

C'eſt-là ce qu'il y a de plus vrai-ſemblable dans l'hiſtoire de Sardanapale. Mais le roman ne s'en eſt pas tenu à ces circonſtances ſimples & naturelles : on a pouſſé la

(1) Clitarchus libro quarto de Alexandro, Sardanapalum ait vita ſenio deceſſiſſe Syriæ (id eſt Aſſyriæ) tamen imperio ſpoliatum. *Athenæus lib. XII.*

chose auſſi loin qu'elle pouvoit aller. On a dit que les prédeceſſeurs de Sardanapale avoient eu une réponſe de l'oracle, que Ninive ne ſeroit jamais priſe, que quand l'Euphrate ſeroit devenu ſon ennemi. Et comme on croïoit que cela n'étoit pas poſſible, on regardoit la ville comme imprenable. Cependant, continuë-t-on, après deux ans de ſiege, un débordement du fleuve occaſionné par des pluïes extraordinaires, renverſa un pan de muraille de plus d'une lieuë de long. Sardanapale s'imagina que le temps marqué par l'oracle étoit enfin arrivé; & pour ne pas tomber entre les mains de ſes ennemis, il fit dreſſer dans ſon palais un bucher ſur lequel il mit tous ſes tréſors & ſes habillemens roïaux; il y plaça ſes femmes, ſes eunuques, & pour combler l'ouvrage, il s'y mit lui-même & s'y fit conſumer par le feu avec tout ce qu'il avoit de plus précieux. Action (1) de courage, continuë la fable, par laquelle ſeule il a montré qu'il étoit homme. Les ennemis avertis de la mort du Roi, entrerent par cette breche, & éleverent Arbaces ſur le trône d'Aſſyrie, dont il transfera depuis la monarchie chez les Médes. Beleſis qui vouloit profiter des richeſſes de Sardanapale, pria qu'on lui accordât les cendres du Roi, qui par l'incendie ſe trouvoient mêlées avec les métaux fondus, & les fit tranſporter par eau à Babylone. Il croïoit en vain que ſa manœuvre reſteroit ſecrette. Il fut dénoncé à Arbaces qui lui donna des Juges. Le fait fut verifié par les ouvriers mêmes qui avoient ſervi à Beleſis pour le tranſport. Les Juges le condamnerent à perdre la tête. Mais Arbaces plein d'humanité, lui pardonna non-ſeulement ce crime, il lui accorda même genereuſement tout l'or & tout l'argent qu'il avoit enlevé, & lui confirma le Roïaume de Babylone dont il l'avoit gratifié auparavant, après quoi Arbaces permit aux habitans de Ninive d'emporter leurs biens & leurs meubles, & fit démolir & raſer entierement la ville.

Mais pour détruire tout le fabuleux qu'on vient de lire, & donner au vraiſemblable que nous avons expoſé, l'air & le point de verité qu'on ne peut lui refuſer, il eſt néceſſaire de faire quelques réflexions fondées ſur l'hiſtoire ou ſur les monumens de ces anciens temps.

Reflexions sur l'histoire de Sardanapale.

I. Il eſt conſtant qu'il eſt arrivé une révolution dans l'empire d'Aſſyrie. La preuve s'en tire du Royaume de Babylone qu'on voit ſeparé du Roïaume d'Aſſyrie, au moins ſept cens quarante-ſept ans avant l'Ere Chrétienne, lorſque Nabonaſſar devint indépendant des Aſſyriens & des autres puiſſances de l'Orient. Ptolomée & les anciens aſtronomes, qui ſe ſont ſervis de cette époque comme d'un point fixe, ont conſervé le canon ou la ſuite de ces Rois : nous les avons rapportés dans la Table de l'hiſtoire d'Aſſyrie. C'eſt une choſe qui ne ſouffre aucune difficulté; ainſi voilà déja un Roïaume établi ſur les débris de l'ancien empire d'Aſſyrie.

Sept cens dix ans avant l'Ere Chrétienne, nous voïons un Roïaume indépendant qui s'établit chez les Médes par Dejocès, qui en fut le premier Roi : Herodote & les au-

(1) Juſtin, lib. 1.

tres

tres monumens historiques en donnent la preuve. Les historiens assurent donc que Cyrus aïant commencé de commander les armées des Médes & des Perses, comme associé à la couronne, la premiere année de la cinquante-cinquiéme Olympiade, c'est-à-dire, cinq cens cinquante-neuf ans avant l'Ere Chrétienne, avoit été précedé, suivant *Herodote*, par quatre Rois des Médes, dont la supputation telle que nous la marquerons bien-tôt, est d'environ cent cinquante ans, & remonte à l'an sept cens dix avant Jesus-Christ que commença le regne de Dejocès. Voilà donc un autre démembrement du Royaume d'Assyrie fait par les Médes qui subsiste en même-temps que le Roïaume de Babylone : preuve certaine qu'il y avoit déja eu une révolution dans le Roïaume d'Assyrie. Or *Herodote* qui assure (1) que Dejocès a été le premier Roi des Medes, a soin de marquer qu'il ne fut pas auteur de la révolution ; « mais que » les Medes commencerent les premiers à se révolter contre les Assyriens, & qu'a- » près avoir combattu genereusement pour recouvrer leur liberté, ils secouërent » enfin le joug d'une longue servitude, en quoi ils furent imités par d'autres na- » tions. Qu'aprés s'être gouvernés long-temps par leurs propres loix, (c'est-à- » dire, que n'étant pas sujets à une autorité absoluë) ils se soumirent encore à » la puissance d'un Souverain qui fut Dejocès. » Ainsi entre la révolte des Médes contre les Assyriens & l'élevation de Dejocès sur le trône de la Médie, il y eut une espece d'interregne. C'étoit ou une anarchie, ou une sorte de république. Elle n'étoit pas néanmoins entierement indépendante des Assyriens; il paroît qu'elle étoit sous leur protection, c'est-à-dire, que la république des Médes relevoit comme feudataire des Rois d'Assyrie, puisque Salmanassar, qui vivoit avant Dejocès, aïant enlevé les peuples du Roïaume d'Israël, parmi lesquels étoit Tobie, les dispersa ou les exila dans les Provinces de la Médie ; preuve que sous les regnes au moins de Salmanassar & de Sennacherib, les Assyriens avoient regagné une sorte de superiorité sur les Médes, & les avoient obligé à relever d'eux ; car un Prince n'envoye pas de colonie en un païs où il n'a aucun droit & qui ne reconnoît pas son autorité.

D'un autre côté l'Ecriture nous parle des Rois d'Assyrie, Phul, Theglatphalassar, Salmanassar, Sennacherib, Assaradon qui vivoient avant Dejocès, ou pendant son regne, & subsisterent même long-temps après le nouveau Roi des Medes. C'est donc une preuve certaine qu'outre le Roïaume de Babylone & celui des Medes, il y avoit encore un Roïaume d'Assyrie. Ainsi la révolte des Medes, & des autres nations ne détruisit pas l'ancien Roïaume des Assyriens ; elle ne fit que l'affoiblir, en donnant lieu au partage de cet empire en trois autres couronnes, qui sont le nouveau Roïaume d'Assyrie, celui de Babylone & celui des Medes. Ce n'est ici que la premiere réflexion qui établit la révolte des Médes ou la révolution de l'ancien empire d'Assyrie, & qui marque à peu près le temps qu'elle peut être arrivée : bien-tôt nous en poursuivrons le détail.

II. La seconde réflexion est que Sardanapale, quoique voluptueux, ne fut pas

---

(2) Herodot. lib. I.

de ces Rois faineans, inhabiles au travail, & incapables de gouverner & d'agir. On a vû trois batailles gagnées, un siege soutenu, des précautions prises pour mettre sa famille à couvert; de grandes villes édifiées, ou reparées. Ce sont des faits dont on ne sauroit disconvenir : ainsi je ne crois pas que M. Thomasius ait eu tort de chercher à rétablir la réputation d'un Prince, qui a eu peut-être plus de talens, mais moins de bonheur que beaucoup d'autres, dont le nom a été celebre dans la posterité.

La III. réflexion est que Ninive n'a pas été détruite & rasée, comme le prétend Ctesias dans son histoire fabuleuse de Sardanaple; & par consequent que ce Prince ne s'est pas brûlé dans l'incendie de cette capitale. L'Ecriture Sainte nous parle de Ninive existante comme d'une grande & celebre ville du temps de Jonas : c'étoit environ 760. ans avant l'Ere chrétienne. Il en prédit à la verité la ruine totale, si l'on ne faisoit pénitence. Le peuple se repentit & se tourna vers Dieu : ainsi Ninive ne fut pas détruite. L'histoire même nous apprend qu'elle ne fut saccagée & démolie que sous Chinaladan qui en fut le dernier Roi : ce qui arriva l'an 625. avant l'Ere chrétienne, plus de 80. ans après l'établissement de la roïauté de Dejocès, & près de 150. ans depuis la révolte des Medes. Mais c'est une confusion qui vient du peu de discernement de Ctesias. Il a vû sous Chinaladan une destruction de Ninive par les Medes & par Nabopolassar gouverneur de Babylone; il aura cru sans autre examen, que cette destruction avoit été occasionnée par la révolte des Medes, quoiqu'elle fût beaucoup posterieure. Accoutumé à confondre les temps dans son histoire d'Assyrie, il ne se sera pas donné la peine de faire de plus amples recherches. Cette reflexion se confirme encore par un fragment d'un ancien historien que nous a conservé Athenée, par lequel on apprend que Sardanapale mourut de vieillesse, & non dans l'incendie de Ninive.

Une IV. refléxion, est que Sardanapale aïant été inhumé dans le mausolée qu'il s'étoit bâti lui-même, ou qu'on lui avoit élevé à Anchiale, c'est une preuve qu'il étoit mort vrai-semblablement dans cette Province, ou qu'il y avoit été apporté de Ninive. S'il est mort en Cilicie, il ne se sera pas brûlé dans Ninive; s'il s'est brûlé dans Ninive, il n'aura pas été inhumé en Cilicie : Arbacès & les autres conjurés ne l'estimoient point assez pour rechercher curieusement ses cendres, & les faire porter dans un monument érigé à la gloire d'un Prince leur ennemi. Cependant il est certain par son épitaphe & par le monument trouvé à Anchiale, qui s'y voïoit encore du temps d'Alexandre, que Sardanapale avoit été inhumé en cette ville : ainsi il est certain qu'il n'a pas été enseveli dans les ruines & dans l'incendie de sa capitale.

Une V. refléxion montre que l'empire de l'Asie ne fut point alors transferé des Assyriens aux Medes, puisque nous voïons au contraire, que ces derniers sont au moins feudataires des Rois d'Assyrie jusqu'à la défaite de Sennacherib devant Jerusalem : & depuis la révolte des Medes, nous voïons les Rois d'Assyrie briller dans l'histoire beaucoup plus qu'auparavant. Ce n'est que depuis ce temps-là qu'on entend parler de Phul, de Theglatphalassar, de Salmanassar, de Sennacherib, tous noms qui sont devenus terribles aux nations orientales, sur-tout à la Palestine, la Phenicie, l'Arabie & l'Egypte.

La VI. reflexion sera pour détruire ce que dit un auteur moderne : c'est le célebre

M. *Prideaux*, qui prétend qu'Arbacès n'eſt pas different de Theglatphalaſſar, que nous trouvons au nombre des Rois d'Aſſyrie. Mais dans cette ſuppoſition, les Medes auroient eu des Rois de leur nations, qui leur auroient commandé auſſi-bien qu'aux Aſſyriens. Cependant *Herodote* a ſoin de dire, que les Medes ſe mirent en liberté, qu'ils uſerent de leurs propres loix, c'eſt-à-dire, ſe gouvernerent indépendemment d'une puiſſance ſouveraine, & vécurent ainſi quelque temps; ce qui n'auroit pas été s'ils avoient été ſoumis à des Rois; & Dejocès n'auroit pas ſi facilement réüſſi à ériger la Medie en Roïaume, ſi un Mede naturel y eût déja commandé, & eût ſubjugué l'Aſſyrie, qui dans ce cas auroit moins été un Royaume qu'une Province ſoumiſe aux Medes; ce qui ne paroît point par les anciens monumens de l'hiſtoire.

Qu'il me ſoit permis par une ſeptiéme refléxion de prévenir une objection qu'on me pourroit faire. Dans tout ce que j'ai dit de Sardanapale, je n'en ai parlé que comme d'une hiſtoire vrai-ſemblable. Or il faut de la verité dans l'hiſtoire; (1) le vrai-ſemblable ne convient qu'aux Poëmes & aux Romans. Mais je dirai que toute hiſtoire fabuleuſe contient toujours une verité hiſtorique; il ne s'agit que de la démêler. C'eſt ce que j'ai fait en ſorte d'executer au ſujet de ce Prince. Je n'ai point la témerité de dire, cela eſt vrai, ou cela eſt faux. Il me ſuffit d'avoir dépoüillé le Roman des circonſtances notoirement fabuleuſes, pour croire que ſi je n'ai pas dit le vrai, je penſe du moins en avoir fort approché, en ſuivant ce qui arrive ordinairement dans des conjonctures pareilles à celles où s'eſt trouvé Sardanapale. Et je crois que cela doit ſuffire pour des temps ſi reculés ſur leſquels je doute qu'on ait rien de meilleur à dire.

Hiſtoire du nouveau Royaume d'Aſſyrie, des Royaumes de Babylone & des Medes.

CEUX qui ne ſont point appellés à de profondes lectures n'ont pas beſoin de chercher d'autres éclairciſſemens que ceux que nous venons de donner. Je crois qu'il ſuffit que j'aïe examiné pour eux toutes ces queſtions épineuſes, qui cauſent plus d'embarras & de fatigues, qu'elles ne produiſent d'avantages & d'utilité. Mais pour ſortir de la diſcuſſion & rentrer dans le récit hiſtorique, je dirai que la convention aïant été faite entre Sardanapale & les mécontens, Arbacès fit voir par ſa conduite, que le ſeul amour de la liberté l'avoit engagé à prendre les armes contre ſon Prince. Il négligea donc ou mépriſa même la qualité de Roi, & rendit aux Medes l'indépendance abſoluë qui faiſoit l'objet de leurs vœux. Ils en joüirent tranquillement ſous ce general. Le Roïaume d'Aſſyrie ſe rétablit, & prit de nouvelles forces après la mort de Sardanapale. *Phul* qui lui ſucceda & qui eſt peut-être ſon fils, ranima ce grand corps. Nous croïons que c'eſt le même dont parle *Caſtor* ancien hiſtorien ſous le nom de *Ninus*, lorſqu'il dit qu'il a traité l'hiſtoire d'Aſſyrie depuis le premier Ninus, juſques à un autre Ninus qui a ſuccédé à Sardanapale. Phul eſt donc connu dans les ſaintes Lettres : il vint au ſecours de Manahem (2) Roi d'Iſraël; mais il reſta peu de temps à cette ex-

---

(1) Il veriſimile è proprio de i poeti : ma è errore eſſentiale nella hiſtoria che per anima ha il vero, & non il veriſimile. *Aleſſand. Sardo Precetti hiſtorici num.* 15.

(2) 4. Reg. XV. 19.

pedition, & ce qu'il y fit de plus conſiderable, fut d'emporter de grandes ſommes d'or & d'argent que Manahem lui donna, moins pour le ſecours qu'il en avoit reçu, que pour ſe débarraſſer d'un hôte qui lui devenoit incommode par trop de puiſſance. *Theglatphalaſſar* qui lui ſucceda, eſt nommé *Thilgam* par Elian. Il imita (1) ſon prédeceſſeur; attiré par les ſommes immenſes que Phul avoit apportées avec lui, il vint en Paleſtine ſous le regne de Phacée, c'eſt-à-dire, vers l'an 755. avant l'Ere chrétienne. Il y vint donc, non comme ami & comme allié, mais comme ennemi. Il prit & dépoüilla pluſieurs villes, dont il emmena les habitans en captivité, & les mit dans l'Aſſyrie; *Et tranſtulit eos in Aſſyrios*: c'eſt ce que l'Ecriture a ſoin de remarquer.

Vrai-ſemblablement les Medes conſervoient encore leur liberté, mais l'on ſait que de tous les états où les peuples ſe puiſſent trouver, l'indépendance eſt le plus difficile à ſoutenir. Cette férocité trop ordinaire (2) aux peuples qui ne ſont pas formés par le ſecours des loix, les fit entrer dans les diſſenſions & les déſordres inévitables à toute anarchie. Cette valeur qui les avoit ſoutenuë contre leurs ennemis ſe tourna bien-tôt contre eux-mêmes. Le vol, la violence, l'injuſtice regnerent partout; il n'y avoit perſonne en état de les réprimer par une autorité abſoluë. Ce qui donna lieu ſans doute à Salmanaſſar Roi d'Aſſyrie de regagner quelque choſe ſur les Medes. Ce Prince avoit ſuccedé à Theglatphalaſſar; & ſuivant la route que ſes prédeceſſeurs lui avoient tracée, il vint en Judée pour ſe venger d'Oſée qui avoit fait contre le Roi d'Aſſyrie une ligue avec le Roi d'Egypte, il aſſiegea Samarie qu'il ne prit qu'au bout de trois ans, il en tranſporta les habitans non-ſeulement dans l'Aſſyrie, comme avoit fait Theglatphalaſſar, mais encore dans les villes les plus reculées de la Médie; & Tobie étoit de ce nombre: Preuve certaine que plus entreprenant que ſes prédeceſſeurs, il avoit regagné ſur ce peuple une ſorte d'autorité qui le mettoit en droit d'y envoïer des colonies. Joſephe nous a conſervé un fragment très-curieux de Menandre au ſujet de Salmanaſſar. « Le (3) Roi d'Aſſyrie, dit-il, envoïa auſſi » une armée contre les Tyriens, ſe rendit maître de toute la Phenicie; & aïant fait » la paix s'en retourna en ſon païs. Peu de temps après, les villes d'Arcé, l'an- » cienne Tyr, & pluſieurs autres ſecoüerent le joug des Tyriens pour ſe rendre » au Roi d'Aſſyrie. Ainſi comme les Tyriens demeurerent les ſeuls qui ne vou- » lurent point ſe ſoumettre à lui, il envoya contre eux ſoixante Navires que » les Phéniciens avoient équipés, & dans leſquels il y avoit huit cens rameurs. Les » Tyriens furent avec douze vaiſſeaux au-devant de cette flotte, la diſſiperent, » firent cinq cens priſonniers, & acquirent beaucoup de réputation par cette » victoire. Le Roi d'Aſſyrie s'en retourna; mais il laiſſa quantité de troupes le long » du fleuve & des aqueducs pour empêcher les Tyriens d'en pouvoir tirer de » l'eau; ce qui aïant continué durant cinq ans, ils furent contraints de faire des » puits. » Mais pour ne pas entierement dépeupler un païs auſſi beau que le Roïaume d'Iſraël, Salmanaſſar y envoya une colônie de Cuthéens & d'autres peuples tirez de la Perſe, qui ſe firent enſuite inſtruire dans la loi de Moïſe. Ce ſont là ces nou-

(1) 4. Reg. XV. 29. (2) Herodot. lib. 1. (3) Joſeph. lib. 9. Antiquit. Judaic.

veaux peuples que l'on a connus ſous le nom de Samaritains, peuple qui a toujours été l'ennemi du vrai Juif.

Sennacherib qui lui ſucceda, & qu'Herodote appelle Roi des Aſſyriens & des Arabes, renouvella la demande (1) que ſon pere avoit faite à Ezechias d'un tribut annuel. Et ſur ſon refus, il lui déclara la guerre & entra dans la Judée avec une puiſſante armée. Il prit Lakis ville aſſez forte, & menaça d'en faire autant à Jeruſalem. Ezechias fit de grands préparatifs; & pour ſe fortifier contre un ennemi ſi redoutable, il ſe ligua avec le Roi d'Egypte pour leur mutuelle défenſe. Le Prophete Iſaïe condamna cette alliance dans laquelle il paroiſſoit quelque méfiance du ſecours qu'on devoit attendre de Dieu. Les préparatifs d'Ezechias engagerent Sennacherib à ne s'éloigner pas de quelque propoſition de paix : elle ſe fit au moïen d'une ſomme très-conſiderable d'argent qui pourroit être évaluée à plus de treize ou quatorze cens mille piaſtres. Dès que Sennacherib eut touché cet argent, il s'en ſervit pour faire la guerre au Roi d'Egypte. Il fit prendre les devans à Tartan l'un de ſes generaux, avec ordre de ſe ſaiſir d'Azoth. C'eſt de la priſe de cette place qu'Iſaïe datte le commencement de la guerre que le Roi d'Aſſyrie fit aux Egyptiens: guerre où ces derniers eurent d'abord beaucoup à ſouffrir, ſoit par la deſtruction de leurs villes, ſoit par la déſolation de tout le païs, ſoit enfin par l'eſclavage où l'on mit une grande partie du peuple. Sethon regnoit alors à Memphis; il avoit mécontenté les gens de guerre, & leur avoit ôté les terres que leur avoient données les Rois ſes prédeceſſeurs. Il voulut les aſſembler pour marcher contre Sennacherib, ils le refuſerent. C'eſt ce qui donna lieu à ce Prince de pouſſer ſes conquêtes, & de prendre encore No-Amon, autre ville, où il ſe fit des ravages extraordinaires marqués dans (2) le Prophete *Nahum*. Enfin Sennacheribvint ſe poſter devant Peluſe: c'étoit la clef de toute l'Egypte; il y fut long-temps ſans la pouvoir forcer, & ſe vit obligé d'en lever le ſiege par le ſecours que Taraca amena au Roi de Memphis. Il retourna donc en Judée, & voulut faire tomber ſur Ezechias tous les chagrins qu'il avoit du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe ſur l'Egypte. Ainſi, malgré l'accord qu'il avoit conclu, il fit des menaces au Roi de Juda, il lui écrivit même une lettre menaçante, dans laquelle il défioit non-ſeulement Ezechias, mais même le vrai Dieu d'une (3) maniere ſi impie, qu'il excita contre lui la colere Divine, qui fit périr en un inſtant la plus grande partie de ſon armée. Car lorſque ce Prince s'avançoit dans le deſſein de détruire Jeruſalem, Dieu qui avoit réſolu de châtier & non pas de perdre ſon peuple, envoya pendant la nuit un Ange exterminateur qui fit périr d'une maniere miraculeuſe cent quatre-vingt cinq mille hommes de l'armée des Aſſyriens. Sennacherib qui trouva le lendemain tout ſon camp couvert de cadavres, s'enfuit de honte & d'épouvante, abandonna la Judée & regagna Ninive, réſolu de ſe vanger de ſa défaite ſur les Iſraëlites, qui étoient captifs en Aſſyrie & en Medie. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut égorgé dans le temple de ſes faux Dieux par deux de ſes enfans. Cet évenement l'un des plus conſiderables de l'ancienne hiſtoire, eſt auſſi l'un de ceux où la Di-

---

(1) 4. Reg. XVIII. 13. (2) Nahum. III. v. 10. (3) Iſai. 37. 4. Reg. 19.

vinité a le plus fait éclater ſon pouvoir & ſa majeſté, pour délivrer ſon peuple, qui n'étoit point en état de ſe défendre contre la puiſſance formidable du Roi d'Aſſyrie.

Royaume des Medes.

NOUS avons dit que la révolution fut commune aux Medes & aux Babyloniens, & que ce fut par le ſecours de Beleſis ou Baladan, qu'Arbaces entreprit de la faire réüſſir. Ce fut quelque temps après cet évenement remarquable dans l'hiſtoire que Nabonaſſar monta ſur le trône de Babylone. Il eut l'ambition de rendre ſon regne illuſtre; il voulut abolir tous les monumens de ſes prédeceſſeurs, & ſe faire, pour ainſi dire, regarder comme le premier Roi de cette nation; ce qui ſe fit 747. ans avant l'Ere Chrétienne. Et c'eſt ſur cette époque appuïée de caracteres aſtronomiques, c'eſt-à-dire, d'éclipſes de ſoleil & de lune que l'on peut regler les principaux évenemens de l'ancienne hiſtoire depuis Nabonaſſar juſqu'à l'Empereur Auguſte. Nous avons une ſuite éxacte de ces nouveaux Rois de Babylone; mais nous ſavons peu de choſes de leurs actions, ſi ce n'eſt que *Merodac Baladan* s'allia avec Ezechias, pour ſe ſoutenir ſans doute contre Sennacherib Roi d'Aſſyrie, qui étoit leur ennemi commun. D'ailleurs ces Princes contens de la principauté qu'ils s'étoient acquiſe par la révolte, ne penſoient point à s'étendre par de nouvelles conquêtes; & il ſemble qu'appuyés des Medes & de quelques autres peuples, on n'oſoit auſſi les attaquer. Ils ne profiterent pas même de la déroute & de la mort de Sennacherib, comme firent les Medes. Ces derniers peuples craignant ſans doute que la protection qu'ils recevoient des Aſſyriens leurs anciens maîtres, ne dégenerât en ſervitude, trouverent bon de ſe ſouſtraire entierement: & voici ce que l'hiſtoire nous raconte de cet évenement.

HISTOIRE FABULEUSE DES MEDES SUIVANT CTESIAS.

Mais avant que d'en venir à l'hiſtoire veritable des Medes, nous ne pouvons nous empêcher de marquer tout ce qui en a été dit de fabuleux par *Cteſias*. Il aſſure donc qu'après la mort funeſte de Sardanapale, *Arbacès*, nommé par d'autres *Arbacte*, *Orbace*, ou *Pharnace* fut élevé ſur le trône d'Aſſyrie qu'il tranſporta chez les Medes, & qu'après un regne de 28. ans, il eut pour ſucceſſeur ſon fils *Mandanes*, ou *Mandauces*, qui en regna cinquante. Il fut ſuivi de *Sarſamenes* qui gouverna trente ans, & celui-ci d'*Artecarmis* qui en regna cinquante. *Arbianes* qui vint après n'en regna que vingt-deux; mais *Ariſtheus* en gouverna quarante. Ce dernier eut une guerre à ſoutenir contre les Caduſiens, qui ſe révolterent & ſe donnerent eux-mêmes d'autres Rois que ceux des Medes, juſqu'à ce qu'ils furent battus & ſubjuguez par Cyrus. Après la mort d'Ariſtheus, les Medes eurent pour Roi *Artines* qui regna vingt-deux ans, *Artabanus* quarante, ſous lequel les Saces (qui ſont vrai-ſemblablement une eſpece de Scytes eurent une guerre aſſez longue contre Artabanus. *Artibaras* qui vint après, eut pour ſucceſſeur *Apandas*, nommé, dit-on, Aſtyagès par les Grecs.

Voilà donc, ſelon *Cteſias*, dix Rois des Medes, dont le regne paſſe trois cens ans

& plus. Cependant il ne donne aucun détail sur les cinq premiers, ce qui rend sa narration fort suspecte. Et il y a lieu de croire qu'il repete deux fois les mêmes Rois, savoir *Arbianes* & *Artines*, qui aïant tous deux regné vingt-deux ans, sont vraisemblablement les mêmes, aussi-bien qu'*Aristheus* & *Artabanus* qui en ont regné chacun quarante; & même *Artibaras* & *Apandas* dont il ne marque pas les années, sont peut-être aussi la même chose, c'est-à-dire un même Roi dont Ctesias, auteur peu exact, a sans doute fait deux Princes. Je crois qu'on pourroit dire la même chose de *Mandauces* & d'*Artecarmis* qui ont regné chacun cinquante ans. Ainsi de ces dix Rois, en voilà déja quatre à retrancher. On doit conclure de ce détail que le systême si embarrassé de Ctesias ne sauroit être suivi, parce qu'il est contraire aux Saintes Ecritures, & à d'autres monumens historiques très-anciens. Un savant (1) avoit déja soupçonné cette multiplication des mêmes Princes. Ainsi le plus sûr est de ne s'embarasser point de Ctesias, dont le récit n'est soutenu par aucune circonstance particuliere. Il vaut mieux suivre celui d'Herodote appuïé d'un détail historique qui convient avec les anciens monumens de l'histoire. Le voici donc en peu de mots.

HISTOIRE VERITABLE DES MEDES SUIVANT HERODOTE.

Les Medes étoient alors divisés en six tribus, dont les habitans demeuroient tous dans des villages. Dejocès fils de Phraortès (2) distingué par sa prudence, son équité, & l'integrité de ses mœurs, fut choisi pour juge par une de ces tribus. Il s'en acquitta avec tant de sagesse, & la paix qui regna dans sa tribu lui fit tant d'honneur, que les autres vinrent en foule le consulter sur leurs differends, & le prendre même pour arbitre. Ainsi rien ne se faisoit que sous sa direction.

Comme Dejocès ne manquoit pas d'ambition, il crut se pouvoir servir de cette superiorité de lumieres,& de cette deference de gratitude que lui rendoient les Medes pour s'élever sur le trône. Il se retira donc, & feignit d'être accablé de la foule de ceux qui venoient le consulter. Il ne voulut plus exercer la fonction de juge, quelque instance que lui fissent ceux qui aimoient le bien public & le repos de la patrie. Ainsi la licence regna plus qu'elle n'avoit déja fait; & le mal vint jusques-là, que les Medes s'assemblerent pour prendre en corps d'état les mesures necessaires pour le réprimer. Dejocès envoïa ses émissaires à l'assemblée, les instruisit de ce qu'ils devoient faire pour porter les Medes à lui donner la couronne. De tous les temperamens qui furent proposés, on n'en trouva point de plus sûr que celui des émissaires de Dejocès, qui étoit de changer la forme du gouvernement, & de créer un Roi, à qui on donneroit l'autorité nécessaire pour réprimer le mal, & pour faire valoir les loix qu'il feroit pour le bien des peuples. Dès ce moment l'on jetta les yeux sur Dejocès, qui fut élu Roi par les vœux de toute la nation.

Dès qu'il fut sur le trône, il montra bien qu'on ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui: mais il voulut d'abord revêtir sa roïauté de toutes les marques exterieures, qui ont accoutumé de distinguer le Souverain & de le rendre

(1) Le P. Bonjours Augustin d'Italie, *in Dissertationibus*. (2) Herodot. lib. 1.

redoutable aux uns & reſpectable aux autres. Il obligea les Medes à lui bâtir un palais magnifique, & le fit très-bien fortifier. Il ſe choiſit parmi le peuple autant de gardes qu'il crut en avoir beſoin pour ſa ſûreté. Il voulut enſuite polir les mœurs des Medes, accoutumés à vivre dans les campagnes, & par conſequent ſans autres loix que celles de la force & de la violence. Il leur commanda pour cela de bâtir une ville, dont il marqua le lieu & déſigna lui-même le plan des murailles. C'eſt celle que les anciens ont connuë ſous le nom d'Ecbatane, nommée Achmete par Eſdras. Elle fut environnée de ſept enceintes diſpoſées de maniere qu'au dehors, la premiere n'empêchoit pas qu'on ne vît la partie ſuperieure de la ſeconde; & la ſeconde n'ôtoit point la vûë de la troiſiéme, & ainſi des autres. La ſituation du lieu contribuoit à cette beauté. C'étoit une colline, dont la pente inſenſible donnoit lieu de l'élever par tout en forme d'amphitheâtre. La ſeptiéme enceinte, qui étoit la plus élevée & la plus petite de toutes renfermoit le palais du Roi avec tous ſes tréſors. Il avoit mis dans la ſixiéme tout ſon domeſtique & ſes officiers: les cinq autres enceintes étoient deſtinées pour le peuple. Il voulut même que les differentes enceintes fuſſent differenciées par des couleurs. Le blanc étoit pour la premiere, c'eſt-à-dire, pour la plus exterieure; le noir pour la deuxiéme enceinte, le rouge foncé pour la troiſiéme; le bleu pour la quatriéme; le rouge pâle pour la cinquiéme; enfin la ſixiéme enceinte étoit argentée, & la ſeptiéme étoit dorée. Toute la ville, en y comprenant le palais, avoit environ une lieuë & demie de circuit.

Dès que la ville fut en état d'être habitée, il obligea une partie des Medes, ſans doute les plus conſiderables, à s'y venir établir; & toute ſon application fut de dreſſer des loix pour le bien de l'état. Comme il avoit à dompter la ferocité de ſes ſujets, il lui fallut penſer à ſe faire craindre & reſpecter. Il défendit donc au peuple d'approcher de ſa perſonne. Ses officiers & ſes domeſtiques n'oſerent plus ni rire, ni cracher en ſa preſence. Toutes les affaires ne ſe traitoient plus que par le moïen de ſes miniſtres. Ainſi on ſe ſervit de placets & de mémoires pour les expliquer. Il ſoûtint ſon autorité par les châtimens les plus rigoureux; il n'étoit plus permis d'être impunément injuſte & violent. Avoit-on commis quelque crime, il faiſoit punir devant lui le coupable: & pour que rien ne lui échapât, des eſpions diſperſés de tout côté venoient lui rapporter tout ce qui ſe paſſoit dans la nation. Et ce ruſé politique qui vouloit s'affermir au dedans: fût emploïer la force de ſes peuples en quelques guerres étrangeres. Enfin il mourut après un regne de cinquante-trois ans.

Vers le temps à peu près que Dejocès montoit ſur le trône des Médes, *Merodac Baladan* regnoit à Babylone. Trois Princes l'avoient devancé ſur ce trône *Nadius*, *Cyncirus* & *Porus*, & *Jugæus*, outre *Nabonaſſar*: & comme leur plus long regne fut de cinq ans, cela montre qu'il y eut ſous leur gouvernement beaucoup de troubles & de diſſentions. Merodac Baladan mourut auſſi bien que ſes prédeceſſeurs ſans avoir rien fait de conſiderable: ſes ſucceſſeurs firent encore beaucoup moins que lui. Le peu que dura le regne de chacun d'eux ne leur en donna peut-être pas le temps; & quelques interregnes qui vraiſemblablement ne peuvent avoir été cauſés que par des troubles domeſtiques, les affoiblirent entierement. Ce fut par-là qu'Aſſa-
radon

radon fils & ſucceſſeur de Sennacherib fit rentrer Babylone ſous la puiſſance de ſes anciens maîtres, & tint encore pendant treize ans cette conquête, qu'il avoit faite environ ſix cens quatre-vingt-un ans, avant l'Ere Chrétienne. Ce Prince touché ſans doute des malheurs que ſon pere s'étoit attirés de la part du vrai Dieu, traita les Juifs avec plus d'humanité que n'avoit fait Sennacherib,& merita auſſi de regner beaucoup plus long-temps que lui ; car on croit qu'il fut en tout quarante-deux ans ſur le trône des Aſſyriens; & que l'an vingt-neuviéme de ſon empire, il réünit à ſa domination le Roïaume de Babylone qui s'en étoit ſouſtrait environ un ſiecle auparavant. Il eut pour ſucceſſeur *Saoſduchinus*. Mais pour revenir à l'hiſtoire des Médes, Phraortès, ou comme il eſt nommé par Euſebe & par le Syncelle, Aphraortès ne fut point tout-à-fait auſſi pacifique que ſon pere Dejocès, auquel il ſucceda. Affermi ſur le trône par les précautions de ſon prédeceſſeur, il occupa la nation à de nouvelles conquêtes, de peur que ſe ſouvenant de ſon ancienne liberté, elle ne tournât ſes armes contre lui-même : il attaqua les Perſes & les ſoûmit, c'eſt-à-dire, qu'ils devinrent moins ſes ſujets que ſes feudataires; & ſes progrès ne faiſant qu'aigrir & augmenter ſes deſirs ambitieux, il ſoûmit differentes nations voiſines les unes après les autres. Au milieu du bruit des armes il ne laiſſa point de perfectionner ce que ſon pere avoit commencé à Ecbatane, où il fit faire une enceinte magnifique (1) plus forte que celle de Dejocès. Les murailles portoient ſoixante & dix coudées de hauteur ſur cinquante de largeur. Les tours hautes de cent coudées & larges de ſoixante, ſortoient hors d'œuvre d'environ vingt pieds de chaque côté. Les portes percées dans les tours mêmes étoient hautes de ſoixante-dix coudées & larges de quarante; grandeur ſuffiſante pour que des troupes puſſent entrer & ſortir en bataille. Les pierres dont il ſe ſervit pour ce ſuperbe édifice étoient larges de trois coudées & longues de ſix.

Les Aſſyriens étoient ſeuls qui pouvoient nuire à la grandeur dePhraortes : ils avoient des droits ſur les Médes. Ce Prince jugea donc que s'il ne pouvoit pas les dompter, au moins il lui étoit important de les affoiblir. Saoſduchinus Roi d'Aſſyrie, que le livre de Judith appelle Nabuchodonoſor, ſe voïant attaqué, raſſemble ſes troupes diſperſées dans les montagnes & le long de l'Euphrate, du Tigre & de l'Hydaſpe fleuves de l'Aſſyrie. Il ne ſe crut point aſſez fort pour réſiſter lui ſeul à Phraortès, qui avoit une armée auſſi conſidérable (2) par le nombre que par la valeur. Ainſi Nabuchodonoſor envoïa demander du ſecours aux Perſes, aux peuples de Cilicie, de Damas, du Liban, de l'Antiliban, & à ceux qui habitoient le long de la mer; aux peuples du Carmel, de Galaad, de la haute Galilée & de la plaine d'Eſdrelon ; à ceux de Samarie, aux habitans de la Judée, de Jeruſalem, d'Egypte, d'Ethiopie. Mais tous ces peuples refuſerent de le ſecourir; &, ce qui étoit le plus inſultant pour lui, ils chaſſerent ſes Ambaſſadeurs avec mépris, ſoit pour ne point attirer contre eux les forces redoutables de Phraortes, ſoit pour témoigner qu'ils ne craignoient plus cet empire qui les avoit autrefois tenus dans une dure ſervitude.

Nabuchodonoſor irrité de ſe voir refuſé par des gens qu'il croïoit obligés ou inte-

(1) Herodot. lib. 1. Montfaucon hiſt. de Judith. p. 14. (2) Judith in textu græco.

reſſés à le ſecourir, jura par ſon trône & par ſon regne qu'il ſe vangeroit de ces nations ingrates & les paſſeroït toutes au fil de l'épée. Cela ne l'empêcha point de ſe diſpoſer au combat avec ce qu'il avoit de ſes propres troupes; & la plaine de Ragaü qui fut le champ de bataille, vit la défaite entiere de Phraortes. Nabuchodonoſor profitant de ſa victoire entra dans la Médie, pouſſa juſques à Ecbatane qu'il emporta d'aſſaut, & qu'il donna au pillage à toute ſon armée, après l'avoir dépoüillée de ce qu'elle avoit de plus précieux. Phraortès s'étoit ſauvé dans les montagnes de Ragaü; mais il ne pût éviter de tomber entre les mains du victorieux, qui le fit mourir à coup de javelots après un regne de vingt-deux ans.

Nabuchodonoſor content de ſa victoire retourne à Ninive avec toute ſon armée, qui étoit encore très-nombreuſe; & il fut quatre mois entiers à ſe livrer au plaiſir & à la bonne chere avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition. Nabuchodonoſor n'abandonna point dans la proſperité la vengeance qu'il s'étoit promiſe dans les approches, ou du moins dans la crainte de la diſgrace. Il ſe mit même dans l'imagination ce deſſein extravâgant de ſe rendre maître de toute la terre; & pour en commencer la conquête, il donne à Holofernes Général de ſes troupes une armée de cent vingt mille hommes de pied & de douze mille chevaux, lui commande de marcher vers l'Occident, & de ſoumettre tous les peuples qui ſe trouveroient ſur ſa route, lui marquant qu'il alloit le ſuivre pour mettre à feu & à ſang tous ceux qui refuſeroient d'obéïr à ſes ordres.

Au ſortir de l'Aſſyrie, Holofernes paſſa les montagnes d'Angé, côtoïa la Cilicie, ſe rendit maître de tous les châteaux & de toutes les forteresses, prit d'aſſaut la ville de *Melithe*, défit les Lydiens, ravagea les environs de Tarſe en Cilicie, fondée autrefois par Sardanapale, & vint au païs des Iſmaëlites ou Arabes, qui ne furent pas mieux traitez. Le general d'Aſſyrie retournant ſur ſes pas, repaſſa l'Euphrate, revint en Meſopotamie, où il ſe ſaiſit de toutes les villes qui ſe trouverent dans ſa route. Il paſſa de nouveau ce grand fleuve & emporta toutes les places qui étoient depuis le torrent d'Abrona juſques à la mer. En un mot, il ſe rendit maître de tout ce qui eſt depuis la Cilicie juſques à Japhet dans l'Arabie du côté du midi: il attaqua les Madianites, ravagea leur païs, brûla toutes leurs tentes, emmena leurs beſtiaux, fit tous les hommes priſonniers, & paſſa au fil de l'épée tout ce qui vouloit lui réſiſter. Il traita encore plus cruellement ceux de Damas; car non content de brûler les moiſſons, de couper les arbres, d'arracher les vignes, il fit tuer encore tous les beſtiaux, pilla les villes, & fit main baſſe ſur toute la jeuneſſe, qui eſt la force & le ſoutient des états.

Tant de cruautés jetterent l'épouvante dans les Roïaumes voiſins, Tyr, Sidon, Sur, Azot, Aſcalon, & tout ce qui borde la mer, la Syrie même, la Cilicie, la Lycie, tous envoyerent des députés au Général pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion au Roi d'Aſſyrie, & pour lui offrir tout ce qu'ils poſſedoient, juſques à leurs perſonnes. Holofernes s'y tranſporte, met garniſon dans les villes & choiſit entre leurs habitans les plus braves & les plus propres à la guerre. On venoit de tous côtés audevant de lui avec plus de joie au-dehors, qu'il n'y en avoit dans le cœur des peuples. Mais peu touché de ces déferences, il détruiſoit les villes, coupoit les bois ſacrés,

& les traitoit tous comme ennemis & comme rebelles. Retournant du côté des terres, il entra dans la Syrie-Sobal, l'Apamée & la Mesopotamie pour recevoir la foi des Princes qui s'étoient offerts à lui. Enfin il vint au païs d'Idumée, où il sejourna un mois pour rassembler toutes ses forces. Holofernes se disposoit à soumettre les Israëlites; & ces derniers au milieu des sentimens de pénitence, par lesquelles ils cherchoient à fléchir la Divinité, ne négligeoient pas les mesures nécessairés à une juste défense. Le Général d'Assyrie transporté de fureur, forme le siege de Bethulie, ville de la Tribu de Simeon; & l'on sait les moïens que Judith inspirée de Dieu emploïa pour rompre les desseins d'Holofernes. Il y fut tué, & son armée mise en déroute se vit contrainte de se retirer en Assyrie.

Cyaxares fils de Phraortès, & troisiéme Roi des Médes, (1) profita de ce desordre. Ce jeune Prince se maintint d'abord dans son Roïaume, & se rendit maître de toute l'Asie superieure. Il leva une armée considerable, & voulut établir une exacte discipline dans ses troupes. Il sépara (2) la cavalerie d'avec les gens de pied, forma des escadrons de l'une & des bataillons des autres qui devoient combattre séparément; car avant lui la cavalerie mêlée avec l'infanterie, ne pouvoit qu'apporter de la confusion dans les combats. Avec une armée disciplinée & en bon état, il va du côté de Ninive, résolu de vanger la mort de son pere. Les Assyriens vinrent à sa rencontre avec les débris de l'armée qui avoit levé le siege de Bethulie: ils furent battus & poussés même jusques dans Ninive. Cyaxares l'assiegea; & sans doute elle seroit dès-lors tombée entre les mains du victorieux, sans un évenement considerable qui changea la face des affaires en Asie.

Une armée formidable de Scythes (3) sortit des environs des Palus Méotides, & fit le tour du Mont Caucase pour se jetter dans la Médie. Ils avoient chassé de la Scythie les Cymmeriens de l'Europe, & marchoient sous la conduite de Madyès. Ils poursuivoient toujours les Cymmeriens, qui trouverent moyen d'échaper aux Scythes, qui s'avancerent jusques dans la Médie. La nouvelle de cette irruption obligea Cyaxares à lever le siege de Ninive, & avec tout ce qu'il put rassembler, il fut s'opposer à ce débordement de barbares, qui alloient comme un torrent impètueux inonder toute l'Asie. Les armées se battirent; les Médes furent défaits, & Cyaxares se vit contraint d'accorder aux Scythes la liberté d'entrer dans la Médie. Cet obstacle levé, les Scythes se répandirent dans toute l'Asie, pousserent jusqu'en Egypte pour s'en rendre maîtres: mais Psammeticus Roi d'Egypte aïant eu avis de leur marche, vint au-devant d'eux chargé de grands presens. Comme les Scythes ne cherchoient qu'à piller, sans se mettre en peine de détrôner les Rois des païs où ils passoient, ils se laisserent fléchir par les presens du Roi d'Egypte, & s'en retournerent vers la Palestine. Lorsqu'ils furent arrivés à Ascalon, le corps de l'armée passa sans faire aucun dégât; mais ceux de l'arriere-garde pillerent le temple de Venus, qui étoit dans cette ville, & qui passoit pour le plus ancien de tous ceux qui avoient été consacrés à cette Déesse, sans en excepter même celui de Cypre. Les Scythes

(1) 635. ans avant J. C. (2) Herodot. l. 1. (3) 635. ans avant J. C.

resterent vingt-huit ans en Asie; & pendant tout ce temps ils ravagerent entierement les pays où ils mettoient le pied. Outre les contributions qu'ils imposoient aux villes & aux villages : ils pilloient indifferemment tout ce qu'ils rencontroient; alors tout étoit ennemi pour eux.

L'éloignement des Scythes qui s'étoient jettés vers la partie Occidentale de l'Asie, donna lieu à Cyaxares de vanger enfin sur les Assyriens la mort de son pere Phraortès : & pour réüssir plus aisément, il fit alliance avec Nabopolassar nommé aussi Nabulassar, qui est le Nabuchodonosor de Tobie gouverneur ou Vice-roi de Babylone. La conjoncture d'une révolte parut favorable à Nabopolassar pour s'élever lui-même sur le trône, au préjudice de son maître. Ils attaquerent & battirent le Roi d'Assyrie. C'étoit alors Sarac, ou Chinaladan, si nous en croïons un ancien (1) historien. Sarac se retira dans Ninive, où il fut attaqué par Cyaxares & par le Vice-Roi de Babylone. On ignore combien a duré ce siege : mais si l'on avoit à en juger par la grandeur & la force de la ville, il doit avoir duré long-temps. Quoiqu'il en soit, (2) la ville fut prise par les Médes & les Babyloniens; & Sarac qui craignoit de tomber entre les mains des victorieux, se brûla lui-même dans son palais avec tous ses trésors. L'histoire n'a jamais raconté de siege où la désolation ait été si grande. La ville fut prise d'assaut : ainsi elle étoit à la discretion des vainqueurs, qui en ruinerent les temples, firent prisonniers tous les soldats, emmenerent les femmes en esclavage, dissiperent ou pillerent toutes les richesses, remplirent les ruës de morts & de cadavres : les enfans même qui devoient par leur âge & leur foiblesse s'attirer de la compassion, furent écrasés contre la muraille. Les personnes de distinction furent mises dans les fers. Enfin ce que la fureur & la rage du soldat n'avoit pû détruire, fut consommé par le feu. La plus grande ville du monde devint un si affreux desert qu'on ne reconnoissoit plus après cela le lieu où elle avoit été. Le Prophete Jonas qui nous fait connoître qu'elle avoit trois journées de chemin, se rapporte assez avec ce qu'en a dit un ancien (3) qui lui donne plus de trente lieuës de circuit. Les troupes s'enrichirent des dépoüilles de Ninive; & Cyaxares ne trouvant plus rien qui l'arrêtât, se rendit maître des autres villes du Roïaume d'Assyrie, à l'exception de Babylone & de la Chaldée qui resterent à Nabopolassar.

Cette entreprise qui avoit eu pour Cyaxares un succès si avantageux, lui fit naître la pensée d'exterminer entierement les Scythes qui étoient retournés dans la Médie, & qui paroissoient même s'y vouloir établir. Comme ces étrangers bornoient extrémement l'autorité du Roi des Médes, il médita une trahison pour se défaire entierement de ces barbares. Pour en venir à bout, ils furent invités par les Médes à un festin qui se faisoit dans chaque famille. Chacun invita son convive; & les Scythes furent massacrés en cet état (4) Ceux qui ne s'étoient pas trouvés à ces festins, épouvantés de la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du Roi Aliattes pere de Cresus, où ils reçûrent tous les bons traitemens qu'ils en pouvoient attendre. C'est vraisemblablement peu de temps avant cette défaite qu'Herodote

(1) Alexand. Polyhistor.
(2) 626. ans avant J. C.
(3) Diodor. Sicul. lib. 1.
(4) 607. avant J. C.

commence à compter les années du regne de Cyaxares: c'eſt-à-dire, près de XXVIII. ans après la premiere irruption des Scythes en Aſie. Cyaxares qui pouvoit craindre que ce reſte n'en attirât d'autres, les demanda au Roi Aliattes qui refuſa de les livrer. Il n'en fallut pas davantage au Roi des Médes pour l'obliger à déclarer la guerre au Roi de Lydie (1). Elle avoit déja duré cinq ans avec un ſuccès à peu près égal de part & d'autre, lorſque la ſixiéme année au plus fort de l'action, une éclypſe extraordinaire de Soleil fit tout-à-coup diſparoître la lumiere (2). Ces peuples auſſi ſimples que ſuperſtitieux prirent cet évenement naturel pour un prodige & pour un ſigne de la colere des Dieux. Ils en furent tellement épouvantés, qu'ils ſe hâterent de faire la paix par la médiation de Siennefis Roi de Cilicie & Labynet Roi de Babylone ou plutôt Nabocolaſſar ou Nabuchodonoſor le grand. Et pour affermir la paix entre les deux Princes, Alyattes donna ſa fille Arianis à Aſtyages fils aîné de Cyaxares. La maniere dont ces peuples contractoient leurs alliances eſt aſſez remarquable pour être ici rapportée. Entre les ceremonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore celle-ci, que les deux parties ſe faiſoient des inciſions aux bras, & chacun ſuçoit le ſang de celui qui contractoit avec lui. Cyaxares mourut quelque temps après dans la quarante-uniéme année de ſon regne.

Nabopolaſſar qui profita donc de ſa perfidie & de ſa révolte contre Sarac ou Chinaladan ſon Souverain, ſe fit reconnoître Roi de Babylone, & mourut après un regne de 21. ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Nabuchodonoſor le Grand, qu'il avoit déja aſſocié à la Roïauté deux ans auparavant, & l'avoit envoïé contre Necao Roi d'Egypte, & contre le Roi de Juda. Mais aïant appris la mort de ſon pere, (3) il ſe rendit auſſi-tôt à Babylone, pour empêcher qu'il n'y arrivât quelque révolution. Joſephe nous a conſervé un fragment très-précieux de Beroſe, qui donne la preuve de ce que nous diſons ici de Nabuchodonoſor. « Nabulazar (c'eſt-à-dire, Nabopolaſſar) pere de Nabuchodonoſor, aïant appris (4) que le gouverneur qu'il » avoit établi dans l'Egypte, la Syrie inferieure, & la Phénicie s'étoit révolté » contre lui, & ne pouvant, à cauſe de ſon âge, ſe mettre lui-même à la tête de ſon » armée, il envoïa contr'eux une partie de ſes forces ſous la conduite de Nabuchodonoſor ſon fils, qui étoit encore dans la vigueur de la jeuneſſe. Ce Prince vainquit ce rebelle, & remit toutes ces Provinces ſous la puiſſance du Roi ſon pere. » Mais aïant appris preſque en même-temps qu'il étoit mort à Babylone, après » avoir regné vingt & un ans; il mit ordre à toutes les affaires de l'Egypte & des autres Provinces, & commanda aux Officiers auſquels il ſe fioit le plus, de ramener ſon armée à Babylone avec les priſonniers, tant Juifs que Phéniciens, Syriens & Egyptiens; il partit lui-même avec peu de gens, & prenant ſon chemin » à travers les deſerts, ſe rendit à Babylone. Il trouva les choſes en l'état qu'il le » pouvoit deſirer, n'y aïant rien que les Caldéens & les plus grands du Roïaume » n'euſſent fait pour lui témoigner leur fidelité. Se voïant ainſi dans un ſi haut dé-

(1) 606. ans avant J. C.
(2) 601. ans avant J. C.
(3) 605. ans avant J. C.
(4) Joſeph. lib. 1. cont. Appion. & lib. 10. Antiq. c. 11.

» gré de puiſſance, & tous ſes captifs étant arrivés, il en fit des colonies, leur donna
» d'excellentes terres à cultiver dans la Province de Babylone, & leur commanda d'y
» bâtir pour s'y établir. Il enrichit les temples de Bel & de ſes autres Dieux, des
» dépoüilles qu'il avoit remportées dans la guerre. Il ne ſe contenta pas de faire réparer
» les anciens bâtimens de Babylone, il agrandit encore la ville, c'eſt-à-dire, qu'il
» joignit une nouvelle ville à l'ancienne ; & après avoir pourvû à ce que ceux qui entreprendroient
» de l'aſſieger, ne puſſent détourner le cours du fleuve ſur lequel
» elle étoit aſſiſe, il l'enferma au-dedans d'une triple enceinte de muraille, & d'une
» ſemblable au-dehors, dont les murs étoient bâtis de briques enduites de bitumes.
» Après l'avoir ainſi fortifiée, il y fit des portes ſi ſuperbes, qu'on les auroit priſes
» pour les portes d'un temple. Il fit auſſi auprès du palais du Roi ſon pere un autre
» palais beaucoup plus grand & plus magnifique ; mais je ſerois trop long, ſi
» je voulois rapporter quels en étoient les ornemens & l'incroïable beauté : & ce
» qui ſurpaſſe toute créance, il fut achevé en quinze jours. Comme la Reine ſa femme
» qui avoit été élevée dans la Médie, aimoit la vûë des montagnes, il fit faire
» pour lui plaire des voutes avec des pierres d'une grandeur ſi prodigieuſe qu'étant
» entaſſées les unes ſur les autres elles reſſembloient à une montagne, il les fit
» couvrir de terre & planta deſſus une ſi grande quantité d'arbres que ce jardin
» (comme) ſuſpendu en l'air a paſſé pour une des merveilles du monde. »

Ce témoignage donnera lieu dans la ſuite à des explications néceſſaires pour l'hiſtoire de Babylone. Les états de Nabuchodonoſor comprenoient la Chaldée ; l'Aſſyrie, l'Arabie, la Syrie & la Paleſtine, ſur leſquels, ſelon Ptolomée, il regna quarante-trois ans : la premiere année commence au mois de Janvier ſuivant, ſelon le calcul des Babyloniens, dont celui des Juifs differe de deux ans, parce qu'ils comptent ſon regne de l'aſſociation à l'empire, de ſorte qu'il y a deux manieres de compter les années du regne de ce Prince, celle des Juifs, & celle des Babyloniens. Daniel ſuit celle-ci ; mais la premiere eſt ſuivie dans tous les autres endroits de l'écriture. Ce fut au commencement de ſon regne & la quatriéme de Joachim ou Eliacim, que ce Roi de Juda refuſant de payer tribut au Roi d'Aſſyrie, obligea ce Prince de revenir dans la Judée, & d'en enlever preſque tout le peuple qui fut tranſporté à Babylone. Cyaxares étoit ſur le trône des Médes ; & l'hiſtoire aſſure qu'il accompagna Nabuchodonoſor (1) dans cette expedition. La nation Judaïque, toujours inquiete ſur ſa liberté, ſe révolta encore quatre ans après ; mais Nabuchodonoſor ne prit pas la peine d'y venir lui-même : il fit harceler les Juifs par des partis d'Ammonites, de Moabites, de Syriens & d'Arabes, peuples moins propres aux grandes expeditions qu'à ces ſortes de courſes, dont l'objet eſt le pillage & le vol. Ces petites guerres durerent juſqu'à la mort de Joachim ; mais Jechonias qui fut mis ſur le trône des Juifs, ne fut ni plus ſage que ſon pere, ni plus ſoumis au Roi d'Aſſyrie ou de Babylone. Ce qui obligea Nabuchodonoſor, pour s'épargner de nouvelles inquiétudes, de venir en perſonne faire le ſiege de Jeruſalem. Jechonias n'attendit pas le Prince irrité ; il crut le fléchir en ſe mettant lui-même entre ſes

(1) Alexand. Polyhiſt. apud Euſeb. de Præp. Evang. lib. 9.

mains, avec ſa mere & tous les grands de ſa cour. Nabuchodonoſor ne lui ſût pas gré de ſa ſoumiſſion, mais il le fit charger de chaînes & tranſporter à Babylone, où il fut mis dans la priſon, dont il ne ſortit qu'après la mort de Nabuchodonoſor, c'eſt-à-dire, au bout de trente-ſept ans d'une dure captivité. Alors Nabuchodonoſor entra victorieux dans Jeruſalem, enleva les tréſors du temple, & tous les vaſes qu'y avoit mis Salomon, & les fit porter à Babylone. On prétend que Cyaxares étoit encore à la ſuite de Nabuchodonoſor dans cette nouvelle expedition.

Nabuchodonoſor qui reſpectoit, ſans doute, le ſang illuſtre de David & de Salomon, mit ſur le trône des Juifs Sedecias, oncle de Jechonias; mais enfin, le Roi de Juda uſant d'une ingratitude trop ordinaire à la plûpart des Princes, oublia ce qu'il devoit à Nabuchodonoſor: il ſe révolta pluſieurs fois contre ſon bienfaicteur, qui fut obligé de venir en Judée. Il y vint enfin pour détruire entierement le Roïaume de Juda; ce qu'il ne put faire qu'après avoir pris Jeruſalem, dont le ſiege dura environ un an. Sedecias avoit trouvé moïen de s'évader; mais les Chaldéens le rejoignirent près de Jericho, & l'amenerent à Nabuchodonoſor qui le chargea de reproches, fit mourir ſes enfans en ſa préſence, lui fit crêver les yeux & le conduiſit à Babylone, où il mourut dans l'obſcurité d'une priſon. Il tranſporta enſuite ce qui pouvoit être reſté des vaiſſeaux ſacrés dans le temple de Salomon: il alla enſuite contre Tyr qu'il prit; & tournant du côté de l'Egypte, il n'eût aucune peine à faire la conquête d'un roïaume diviſé par des troubles interieurs. Cependant il fit la paix avec Amaſis & lui rendit la couronne d'Egypte.

Nabuchodonoſor qui étoit retourné victorieux à Babylone voulut achever les grands ouvrages qu'il avoit commencés, ſoit pour fortifier, ſoit pour décorer cette grande ville. Il fit réparer les murailles de ſa capitale, qu'il augmenta d'une triple enceinte, rebâtit le temple de Belus, fit un nouveau palais où ſe trouvoient ces jardins merveilleux, élevés ſur des colonnes & ſur des voûtes qui furent long-temps l'admiration de l'Univers, dont ils étoient une des merveilles. Il les fit à la priere de la Reine ſon épouſe. C'eſt-là d'où vient l'embarras de l'hiſtoire; je parle de Cteſias qui a confondu tant de Princeſſes en une ſeule; & par un effet de ſon peu de diſcernement, il a attribué à la premiere Semiramis la Princeſſe la plus voluptueuſe & la plus vicieuſe de l'antiquité, les conquêtes de la ſeconde Semiramis qui fut Atoſſa, & les travaux de la 3. Semiramis qui étoit femme de Nabuchodonoſor. C'eſt ce qu'on dévelope par les fragmens de *Conon*, *d'Alexandre Polyhiſtor*, & de *Beroſe*, que nous avons cités dans ce chapitre. Nabuchodonoſor fit encore ces levées; ou ces quais & ce pont ſuperbe ſur l'Euphrate qui traverſoit l'ancienne Babylone; enfin il fit creuſer des canaux & un lac qui devoit ſervir pour la décharge du fleuve, lorſque ſes eaux ſeroient enflées & pourroient endommager la ville. C'eſt-là ce qui fit dire à ce Prince, n'eſt-ce pas (1) ici Babylone la grande que j'ai bâtie pour être ma demeure roïale, & la ville où doivent éclater mon pouvoir & ma gloire? A peine ces paroles furent prononcées, qu'une voix céleſte ſe fit entendre, qui déclaroit que pour le punir de ſon orgüeil, non ſeulement il ſeroit privé du gouvernement,

(1) Daniel. 4. 26.

mais qu'il feroit banni lui-même de la focieté des hommes ; & relegué pendant fept ans parmi les bêtes des champs. En effet, ce Prince perdit auffi-tôt la raifon ; & fe croïant une bête brute, il vêcut pendant fept années comme les animaux de la campagne : mais ce terme expiré, la raifon lui revint ; il remonta fur le trône, & fut honoré & refpecté comme auparavant. Ce Prince convaincu par cette admirable révolution que Dieu a un fouverain pouvoir dans les cieux & fur la terre, en donna la connoiffance à tout fon empire par un decret public, où il exalte le pouvoir fouverain de la divinité & fa bonté paternelle, qui venoit de le rétablir dans fon premier état. Enfin ce Prince mourut après avoir regné quarante-trois ans depuis la mort de Nabopolaffar fon pere, & quarante-cinq depuis fon affociation à la couronne. La grandeur de fes richeffes, l'étenduë de fa puiffance, les immenfes ouvrages qu'il avoit fait faire, & fa penitence fincere le feront toujours regarder comme l'un des plus grands Prince de l'antiquité.

Après la mort de Nabuchodonofor, fon fils *Evilmerodac* lui fucceda. Ce qu'il fit de loüable pendant fon regne qui ne dura pas deux ans, fut de tirer de prifon Jechonias Roi de Juda, après une captivité de trente-fept années. Il gouverna fi mal ce grand Roïaume, qu'il a merité d'avoir le nom d'infenfé. C'eft ce que fignifie celui d'Evilmerodac (c'eft-à-dire *Merodac l'infenfé*) qui lui eft donné dans l'Ecriture. Nerigliffor qui avoit époufé la fille de Nabuchodonofor, fœur d'Evilmerodac, gouverna après la mort de fon beau-frere, qui fut affaffiné par une confpiration de fa propre famille. Il ne gouverna néanmoins que comme Regent du Roïaume & tuteur de Laborofорchod. La Regence de Nerigliffor ne dura pas quatre ans, & fon pupille, Prince vicieux, fit éclater fes dereglemens dès qu'il eut pris par lui-même les rênes de l'Etat. Il ne regna que neuf mois depuis fa majorité ; & comme par des courfes & des brigandages que fon pere & lui avoient faits fur les terres des Medes, ils avoient rompu l'alliance qui fe trouvoit entre les Médes & les Babyloniens, il fallut en venir à une guerre ouverte.

Un fragment de Berofe rapporté par Jofephe, explique une partie de cette hiftoire. » Lorfque Nabuchodonofor eut commencé de bâtir ce mur pour enfermer Babylone, il tomba (1) dans une langueur, dont il mourut après avoir regné quarante-trois ans, » (c'eft ainfi que Berofe parle de la maladie ou de la métamorphofe funefte de Nabuchodonofor) « Evilmerodac fon fils lui fucceda : fes méchancetés & fes vices le rendirent fi odieux, que n'aïant encore regné que deux ans, Nerigliffor qui avoit époufé fa fœur, le tua en trahifon, & regna quatre ans. Laboroforchod qui étoit encore fort jeune, regna feulement neuf mois ; car ceux mêmes qui avoient été amis de fon pere, reconnoiffant qu'il avoit de très-mauvaifes inclinations, trouverent moïen de s'en défaire ; & après fa mort choifirent d'un commun confentement pour Roi Nabonide, qui étoit de Babylone & de la même race que lui. Ce fut fous fon regne que l'on bâtit (c'eft-à-dire que l'on continua de bâtir) le long du fleuve avec de la brique enduite de bitume ces grands murs qui enferment la ville de Babylone. Et la XVII. année de fon re-

(1) Jofeph. lib. 1. contr. Appion.

gne,

» gne, Cyrus Roi de Perſe, après avoir conquis le reſte de l'Aſie, marcha avec » une grande armée vers Babylone. Nabonide alla à ſa rencontre, perdit la batail- » le, & ſe ſauva avec peu des ſiens dans la ville de Borſippe, » (il paroît que » Beroſe ſe trompe dans cette circonſtance) « Cyrus aſſiegea enſuite Babylone, » dans la créance qu'après avoir forcé le premier mur, il pourroit ſe rendre maî- » tre de cette place : mais l'aïant trouvée beaucoup plus forte qu'il ne penſoit, il » changea de deſſein, & alla pour aſſieger Nabonide dans Borſippe. Ce Prince » ne ſe voïant pas en état de ſoutenir le ſiége, eut recours à ſa clémence, & Cy- » rus le traita fort humainement ; il lui donna de quoi vivre à ſon aiſe, dans la » Carmanie, où il paſſa le reſte de ſes jours dans une condition privée. » Il paroît néanmoins que Beroſe ſe trompe dans ces dernieres circonſtances, & Nabonide, qui eſt le Baltaſſar de l'Ecriture, fut tué dans le ſiége de Babylone, comme il eſt auſſi marqué par Herodote & par Xenophon. C'eſt ce que nous expliquerons plus en détail.

Le Roi des Medes ne ſe ſentoit point aſſez fort pour réſiſter au Roi de Babylo-ne. C'eſt pourquoi (1) il fit venir de Perſe Cyrus ſon neveu, Prince dont les eſpe-rances ont été beaucoup au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre : c'eſt ce que nous allons expliquer en écartant de cette hiſtoire toute la fable dont elle a été acca-blée & même obſcurcie, ſans néanmoins la déguiſer.

Suite de l'histoire des Medes.

Je reprens la choſe de plus loin, & je crois qu'il faut ſuivre Herodote ſur le nom-bre des Rois des Medes, & dire qu'il n'y en a que quatre ; ſavoir *Dejocès*, *Phraortès*, *Cyaxarès* & *Aſtiagès*, auquel Cyrus a ſuccedé. L'Ecriture même nous marque que ce dernier occupa le trône des Medes & de toute l'Aſie après la mort d'Aſtiagès : *Et Rex* (2) *Aſtyagès appoſitus eſt ad patres ſuos & ſuſcepit Cyrus Perſes regnum ejus.* Cela eſt conſtant ; il n'y a plus à douter après un témoignage auſſi précis. Cepen-dant quelques modernes ſur l'autorité de Xenophon, que l'on n'a pas, ſans doute, bien entendu, ont fait ſucceder un Cyaxarès II. au Roi Aſtiagès : c'eſt ce qu'il faut développer.

Le ſucceſſeur de Phraortès, qui eſt nommé Cyaxarès par Herodote, eſt le même que celui qui eſt nommé Aſtiagès par Xenophon : & le quatriéme Roi des Medes nommé Aſtyagès par Herodote, n'eſt pas différent de celui qui eſt nommé Cyaxarès par Xenophon. On voit par-là que le troiſiéme & quatriéme Roi des Medes ſe ſont indifferemment appellés tous deux Aſtyagès & Cyaxarès. Cyaxarès étoit un nom de dignité que prirent ſucceſſivement ces deux Princes : c'eſt le même que l'on a rendu par celui d'Aſſuerus, d'Aſtybarès, d'Aſtyagès, & par ces autres titres ſynoni-mes & relatifs à celui *de grand Capitaine*, *de grand General* : DUX EXERCI-TUS, IMPERATOR, que l'on a donné au troiſiéme (3) Roi des Medes.

---

(1) 559. ans avant J. C.
(2) Daniel. XIII. v. 65.

(3) Tertius ille Medorum Rex Cyaxares ab Herodoto vocatus, Aſtyages Xenophonti ; Aſſuerus, authori libri

C'eſt un dénouëment dû au profond ſavoir du P. Tournemine Jeſuite, l'un des plus grands litterateurs & des plus honnêtes hommes qu'il y ait dans une compagnie, qui depuis ſon établiſſement s'eſt diſtinguée par les hommes illuſtres qu'elle a produits en tout genre de ſcience. Il fonde même ce titre d'honneur ſur une particularité rapportée par Herodote, c'eſt que le troiſiéme Roi des Medes fut le premier qui diſciplina les Aſiatiques, en les faiſant combatre, la cavalerie par eſcadrons, l'infanterie par bataillons, ſans les confondre, comme on faiſoit auparavant les uns avec les autres; ce qui mettoit l'ordre dans un corps où la confuſion avoit regné juſqu'alors, & réduiſoit en ſcience le talent de la guerre, qui avant lui étoit plutôt une fureur martiale, qu'un art juſte & méthodique d'attaquer & de ſe défendre.

Ce nom parut ſi honorable au quatriéme Roi des Medes, qu'il crut n'en pouvoir pas prendre de plus beau & de plus glorieux, parce qu'il étoit fondé ſur un talent ſuperieur & ſur une découverte utile & même néceſſaire. Ainſi ſelon les différentes langues où l'on mettoit ce titre d'honneur, c'étoit *Aſtyagès*, *Aſtybarès*, *Cyaxarès*, *Aſſuerus*, & même *Artaxerxès*, qui tous ne déſignoient autre choſe que la qualité de GRAND CAPITAINE & de GRAND GENERAL. Maintenant tout ſe va concilier aiſément. L'Ecriture Sainte, & même Herodote nous dit que Cyrus a ſuccedé à Aſtyagès que nous voïons être le quatriéme Roi des Medes; & ce Prince, par rapport à l'analogie & à la vraïe ſignification de ſon nom, ne differe pas du Cyaxarès de Xenophon. Par la même raiſon, le troiſiéme Roi des Medes nommé Cyaxarès par Herodote, eſt celui-là même, qui eſt nommé Aſtiagès par Xenophon. Cette explication plus que vrai-ſemblable, va ſervir de dénouëment à toute cette hiſtoire.

Le troiſiéme Roi des Médes, fut le Cyaxarès d'Herodote, où l'Aſtyagès de Xenophon, lequel outre un fils, avoit encore une Princeſſe nommée Mandane. Elle fut mariée à Cambiſe Roi de Perſe, feudataire des Médes, depuis que Phraortès les avoit obligé à cette reconnoiſſance, Cyrus naquit de ce mariage. Cyaxarès mourut après un regne de quarante ans, dont nous avons expliqué ce que l'hiſtoire ancienne nous a conſervé de plus eſſentiel; & eut pour ſucceſſeur (1) le quatriéme Roi de Médes nommé Aſtyagès par Herodote & Cyaxarès par Xenophon. Ce Prince foible & languiſſant ſe ſentit incapable de ſe donner pour conſerver un Roïaume, les grands

---

Tobiæ, Aſtybares Alexandro Polyhiſtori dictus, Artibarnes Cteſiæ Pharnaces Velleïo dicitur: ſex illis vocibus nomen tantum & cognomen principis unius exprimuntur, quatuor primis cognomen, duobus poſtremis nomen.

Eſt enim Cyaxares Turcicâ & Tartaricâ linguâ, quam Medorum veterum propriam fuiſſe multa ſuadent, *Kiaskier*, DUX EXERCITUS IMPERATOR: *Aſſuerus* idem juxta aliam ejus linguæ dialectum *Aga ſuveri*, aut Aſſueri, PRINCEPS DUCUM BELLICORUM; Aſtyages eſt *Tcha Geiſſ*, DUX EXERCITUS, aut *Oſta* ſive *Aſta Ghæſt*, DUX BELLATORUM, vel etiam Chaldaïcè, *ha ſata Gais*, PRINCEPS BELLATORUM. Aſtybares, idem ſignificabat Phæniciis, & Syris *Thebareth*, CAPUT EXERCITUS. Hebtæi vim cognominis omnem exprimere minus ſolliciti *Achaſveroſch* dixere, id eſt, OBTINENS CAPUT PRINCIPATUM, IMPERIUM, IMPERATOR. In additamentis libri Eſtheris dicitur *Artaxerxes* eodem ſenſu; monet enim Herodotus *Artaxerxem* ſignificare MAGNUM BELLATOREM.

Cur hoc cognomen tertio Medorum regi tributum fuerit docet Herodotus; *libri* I. *numero* CIII. ſcilicet Cyaxarem primum fuiſſe qui Aſiaticos populos per turmas ad militiam diſtinxerit, & in ſuum quoſque ordinem diſtribuerit, haſtatos, equites, ſagittarios; quum prius omnia promiſcua & confuſa fuiſſent: cognomen ſcientiæ militaris argumentum in titulum dominationis tranſiit, dictuſque non Rex, ſed Imperator Medorum; filius titulum retinuit. P. TOURNEMINE *in Diſſertatione* X. *ad Chronologiam ſacram*, pag. 452. *ad calcem commentariorum Stephani Menochii editorum Pariſiis anno* 1720.

(1) 571. ans avant J. C.

mouvemens que son pere s'étoit donnés pour le retirer des mains des Scythes. Il fut attaqué par le Roi d'Assyrie ou de Babylone (1). Mais comme toute cette guerre fut conduite par Cyrus, qui brilla seul par le commandement de l'armée, nous commencerons ici son histoire, qui sera aussi celle du dernier Roi de Médes.

Histoire de Cyrus.

CYrus fonda un nouvel empire dans l'Asie, qu'il porta & par ses conquêtes, & par ses alliances au plus haut degré d'élevation où il ait jamais été, (n'aïant fait depuis que dégenerer de cette grandeur qu'il lui avoit acquise en moins de vingt-cinq ans que durerent ses conquêtes. Il ne faut pas croire cependant que Cyrus ait été le premier Roi de Perses. Le poëte *Eschile*, qui vivoit quarante ans après Cyrus, & long-temps avant Herodote, en compte deux avant ce Prince; d'autres en mettent davantage. Et s'il est vrai qu'il descendit de Persée, il se pouvoit dire de la race de ceux que les anciens peuples regardoient comme leurs Divinités. C'est même ce que lui dit Cresus dans ses premieres conversations: *Toi, le sang* (2) *des Dieux & le successeur de tant de Rois.* C'auroit été une insulte, si, comme le disent quelques écrivains, Cyrus eût été d'une naissance digne à peine d'aspirer au titre de noble.

Le Roïaume des Perses que possedoient ses ancêtres, n'étoit avant lui qu'une très-petite Province de l'Asie; & quoique cette Province eût des Rois, le gouvernement en étoit plûtôt républicain que monarchique. Nous pouvons dire même que c'étoit une république, dont le Roi étoit le premier membre à peu près comme celle de Lacedemone. Leur loi la plus essentielle étoit celle de la justice, qui défendoit même au Roi de rien entreprendre sur les droits d'autrui. Les Rois de Perse (3) firent peu de bruit dans l'ancienne histoire, parce que renfermés dans leurs montagnes, ils avoient eu soin par la frugalité à laquelle ils s'étoient accoutumés, à ne pas desirer de conquêtes étrangeres. Ils étoient même hors d'état de se rendre redoutables à leurs voisins, parce que n'aïant que de l'infanterie, ils n'auroient pû attaquer des peuples qui avoient beaucoup de cavalerie, qu'on regardoit alors comme la force des armées & le soutien des Etats.

Cyrus étoit donc de la race des Achemenides. Il eut pour l'un de ses aïeux Achemen, pour aïeul Cyrus, & pour pere Cambyse Roi de Perse. Cambyse, qui avoit épousé Mandane, fille de Cyaxarès, nommé par Xenophon Astyagès troisiéme Roi de Médes, ne mourut que 537. ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit long-temps gouverné la Perse, puisque son fils Cyrus ne lui survéquit que huit ans tout au plus. Destiné par la providence à rétablir le peuple d'Israël, l'auteur de la nature le combla dès sa naissance, arrivé cinq cens quatre-vingt dix-neuf avant l'Ere vulgaire, de tout ce qui pouvoit former un heros: beaucoup d'amour pour la gloire, un esprit doux, un cœur docile, & ce qui prévient & frappe dans les plus grands hommes, une beauté extérieure qui rend le heros ou plus aimable, ou plus respectable, quand il sait n'en pas abuser. Il fut élevé dans sa jeunesse suivant les coutumes des Perses, dif-

(1) 560. ans avant J. C. (2) Cyropæd. lib. 7. (3) Cyropæd. lib. 1.

férentes de celles des autres peuples qui ne s'appliquent pas dans l'éducation de leurs enfans, comme les Perses, à leur inspirer tout ce qui peut servir à l'utilité publique.

L'histoire nous apprend que ces derniers divisoient leur noblesse en quatre classes. La premiere de ces (1) classes étoit destinée pour les jeunes enfans; la seconde pour les jeunes hommes; la troisiéme pour les hommes faits; la derniere pour les vieillards qui étoient hors d'état d'aller à l'armée. La loi vouloit que chacun se trouvât en son rang tous les jours; à savoir les jeunes enfans & les hommes dès la pointe du jour: les vieillards quand leur commodité leur permettoit, hormis en certains temps où ils étoient obligés de se rendre avec les autres à l'heure prescrite. Quant aux jeunes hommes, ils devoient coucher toutes les nuits au quartier, armés à la legere, excepté ceux qui étoient mariés que l'on dispensoit ordinairement de cette exacte discipline; mais il étoit honteux d'être souvent absent. Chacune de ces quatre troupes avoit au-dessus de soi douze officiers, suivant le nombre des douze tribus qui composoient toute la république des Perses. Les jeunes enfans étoient gouvernés par douze vieillards, élûs de tout leur corps, comme les plus capables de bien instruire la jeunesse. Les jeunes hommes étoient gouvernés par douze hommes d'âge mur. Les hommes faits étoient gouvernés par ceux d'entre eux qui avoient le plus de talent pour le gouvernement. Enfin les vieillards étoient gouvernés aussi par les plus habiles de leur troupe. Les jeunes enfans alloient tous les jours aux écoles pour apprendre la justice, comme on y alloit ailleurs pour apprendre les lettres. Leurs gouverneurs s'occupoient la plus grande partie de la journée à juger de leurs différends; car il s'en élevoit entre eux aussi bien qu'entre les personnes plus âgées; & ils s'accusoient quelquefois de larcin, de rapine, de violence, de tromperie, d'injures; & si quelqu'un étoit convaincu de ces crimes, il en étoit puni, comme ils ne manquoient pas aussi de punir celui qui auroit accusé un innocent. On leur permettoit encore de se plaindre pour un certain crime qui est la source de toute haine parmi les hommes, & contre lequel néanmoinsil n'y avoit point d'action en justice, c'étoit l'ingratitude: & quand ils reconnoissoient que quelqu'un avoit pû rendre un service & ne l'avoit pas fait, on le châtioit très-rigoureusement; car ils croïoient que, puisque les ingrats n'avoient aucun soin de leurs bienfaicteurs, ils ne se soucioient aussi ni des Dieux, ni de leurs amis, ni de leurs parens, ni de leur patrie. Ils croïoient même que l'ingratitude est ordinairement accompagnée d'impudence, & qu'elle nous précipite dans toutes sortes de vices. On instruisoit encore les enfans à la tempérance, & à l'obéïssance exacte envers les magistrats; l'exemple des plus âgés, qu'ils voïoient vivre dans une tempérance continuelle & dans une parfaite soumission aux ordres de leurs chefs, étoit un des puissans motifs qui les engageoit à pratiquer les vertus. On les instruisoit aussi à être sobres & retenus dans le boire & le manger; ils y étoient excités par l'exemple des personnes plus âgées, qu'ils ne voïoient jamais aller prendre leur repas qu'après en avoir obtenu la permission des magistrats.

(1) Xenophon. in Cyropædia. lib. 1.

Ils avoient encore l'attention de ne laiſſer jamais manger les enfans avec leurs meres, mais en commun chez leur maître, & aux heures preſcrites par les gouverneurs. Chacun apportoit ſon dîner, qui n'étoit autre choſe que du pain & du creſſon. Chacun portoit auſſi ſa taſſe pour puiſer de l'eau à la riviere, n'aïant point d'autre breuvage. Enſuite ils apprenoient à tirer de l'arc & à lancer le javelot; & c'étoient-là les exercices des enfans, depuis leur naiſſance juſqu'à leur ſeiziéme ou dix-ſeptiéme année. Quand ils avoient atteint cet âge, ils entroient alors au rang des jeunes hommes, & voici comme ils vivoient. Durant dix années, ils paſſoient toutes les nuits dans leur corps-de-garde, tant pour la ſureté de la ville, que pour s'accoutumer aux fatigues de la guerre; car cet âge avoit particulierement beſoin qu'on le retint. Le jour ils ſe préſentoient à leurs gouverneurs pour recevoir leurs ordres, & s'il étoit néceſſaire, ils ſe tenoient tous au quartier. Quand le Roi ſortoit pour aller à la chaſſe, ce qu'il faiſoit pluſieurs fois le mois, il prenoit avec lui la moitié de ces jeunes hommes; & il falloit que chacun d'eux portât un carquois plein de fléches, l'épée au côté, ou la hache, un bouclier & deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour ſervir à la main. Le Roi étoit à leur tête, comme s'il eût marché contre les ennemis, & prenoit garde que chacun fit ſon devoir, parce que la chaſſe eſt la véritable image de la guerre, tant pour l'attaque que pour la défenſe. Quand ils partoient, ils prenoient avec eux des vivres pour un repas, qui n'étoit point différent des repas des enfans pour la qualité des viandes, mais qui étoit un peu plus ample. Tant que la chaſſe duroit, ils ne mangeoient point; mais ſi la bête qu'ils pourſuivoient les obligeoit à s'arrêter, ou qu'ils vouluſſent chaſſer plus long-temps, ils mangeoient ce qu'ils avoient, & continuoient encore à chaſſer juſques au lendemain à l'heure du ſouper, & ils ne comptoient ces deux journées que pour une, parce qu'ils n'avoient pas mangé davantage en toutes les deux qu'ils mangeoient ordinairement en une. Cette pratique n'avoit d'autre uſage que de leur apprendre à le pouvoir faire pendant la guerre. En ces rencontres, ils ne mangeoient point d'autre viande que celle de leur chaſſe, & hors de-là, ils ſe contentoient de creſſon. Que ſi quelqu'un, continuë Xenophon, croit qu'ils euſſent moins d'appetit à ne manger que du creſſon avec leur pain, & à ne boire que de l'eau, qu'il penſe au plaiſir qu'il y a de trouver du pain bis quand on a une grande faim, & combien l'eau ſemble délicieuſe à celui qui eſt alteré. Cette autre partie des jeunes hommes qui demeuroit à la ville, tandis que l'autre étoit à la chaſſe, s'emploïoit aux mêmes exercices qu'ils avoient appris dans leur bas âge, c'eſt-à-dire, à tirer de l'arc & à lancer le javelot. Il y avoit des prix ordonnés pour ces exercices, leſquels ſe diſputoient à certains jours en preſence de tout le peuple. La tribu dans laquelle ſe trouvoit un plus grand nombre de jeunes gens recommandables, ſoit pour leur prudence, ſoit pour leur courage, ſoit pour leur fidelité, étoit en grande réputation; non-ſeulement on portoit reſpect au gouverneur qu'ils avoient alors; mais même à ceux qui les avoient élevés pendant leur enfance. Au reſte, s'il falloit mettre garniſon en quelque lieu, aller prendre des criminels, pourſuivre des voleurs, ou executer quelque autre entrepriſe, dans laquelle il fût beſoin d'uſer de force ou de diligence, c'étoit à eux que les magiſtrats en donnoient ordinairement la commiſſion; & telle étoit la façon de vivre des jeunes hommes. Après avoir

passé dix ans de la sorte, ils entroient dans l'ordre des hommes faits, où ils demeuroient vingt-cinq ans. D'abord ils étoient obligés de se tenir toujours prêts à obéïr aux magistrats, pour contribuer de leur part au service de la république, autant qu'on le devoit attendre de personnes dont l'âge mur, capable de conseil, n'a pas encore ôté la vigueur de l'action. S'il falloit aller à l'armée, ils ne portoient ni fléches, ni javelots, & ne se chargeoient que des armes qui étoient propres à combattre de près. Ils avoient la cuirasse qui leur couvroit l'estomac, un petit bouclier au bras gauche, l'épée ou la hache à la main droite. C'étoit du nombre de ceux-ci que se tiroient tous les officiers, hormis ceux qui avoient charge d'instruire la jeunesse. Quand ils avoient passé vingt-cinq ans de la sorte, & qu'ils avoient un peu plus de cinquante, ils étoient admis au nombre des vieillards, alors ils ne pouvoient pas être contraint de porter les armes hors de leur païs. Ils demeuroient dans les villes pour veiller aux interêts de l'Etat, & pour rendre la justice aux particuliers. Ils avoient l'autorité de juger à mort; c'étoient eux qui donnoient les charges. Si quelqu'un des jeunes hommes, ou des hommes faits, manquoit à son devoir, les chefs des tribus, où toute autre personne le déferoit, & les vieillards après avoir oüi les accusations & les défenses, le condamnoient & le dégradoient, s'il étoit coupable; après quoi, on le déclaroit infâme & incapable d'aucun emploi honorable pour le reste de de sa vie. Toute la nation des Perses pouvoit faire environ six vingt mille hommes. Pas un d'eux n'étoit exclu des charges ni des honneurs. Tous également pouvoient envoïer leurs enfans pour être instruits dans les écoles publiques de la justice; cependant on n'y envoïoit que ceux qui avoient un bien suffisant pour pouvoir vivre sans travailler. Les enfans qui avoient été instruits dans ces écoles pouvoient prendre rang parmi les jeunes hommes, & non pas ceux qui n'y avoient point été. Ceux pareillement qui avoient fait leur tems parmi les jeunes hommes, devenoient du nombre des hommes faits, & par-là étoient en état d'obtenir toutes sortes d'emplois & de dignités; mais ceux qui n'avoient point passé par les exercices des enfans & des jeunes hommes, n'y étoient point admis. Enfin ceux qui avoient demeuré le temps marqué parmi les hommes, sans avoir donné sujet de se plaindre, devenoient Sénateurs; & ce dernier corps étoit composé de ceux qui avoient passé par tous les degrés d'honneur.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à sa douziéme année qu'Astyagès, c'est-à-dire, Cyaxarès, troisiéme Roi des Médes, eut envie de le voir sur le recit qu'on lui avoit fait de sa gentillesse. Il manda donc sa fille Mandane & lui dit de le lui amener. En effet, il charma son aïeul par ses réponses spirituelles fort au-dessus de son âge. Il fut étonné à la vûë de Cyaxarès qui étoit superbement vétu, & plus étonné encore de lui voir les yeux peints, le visage fardé, (1) des cheveux ajoutés à ceux que la nature ne lui avoit pas donnés avec assez d'abondance, toutes délicatesses en usage chez les Médes, aussi-bien que de se vétir d'écarlate, de porter des colliers & des brasselets; au lieu que les Perses qui conservoient encore leur ancienne frugalité, étoient gros-

(1) *Tinctis fuco superciliis, picturatis oculis*, dit un ancien auteur cité par Athenée. *libr.* XII. en parlant même de Sardanapale.

ſiérement vêtus & fort ſimples dans leur façon de vivre. Ces délicateſſes affectées ne me feront pas dire cependant comme l'a fait un auteur ingénieux & poli, qui n'a point gardé aſſez de vrai-ſemblance dans ſon Roman politique des *Voyages de Cyrus* que chez les Médes « Le frivole (1) agréable, les penſées fines, les ſaillies vives, » étoit le ſeul genre d'eſprit qu'on y admiroit, qu'on ne vouloit plus dans les » ouvrages que des fictions amuſantes, & une ſucceſſion perpetuelle d'évenemens, » qui ſurprennent par leur varieté, ſans éclairer l'eſprit & ſans élever le cœur. » Ce n'eſt pas connoître ces nations conquérantes que de parler de la décadence où le bon goût étoit pour les lettres, comme ſi elles euſſent composé des madrigaux & des Romans. A peine ces premiers peuples ſavoient-ils lire, ils n'écrivoient pas, & c'eſt de-là qu'eſt venu l'incertitude de leurs hiſtoires, que l'on n'a connuë que par des traditions qui ſe ſont alterées en paſſant du pere au fils & au petit-fils. Parler des belles lettres des Médes, c'eſt comme qui parleroit des ouvrages d'eſprit des Goths & des Vandales; car ces peuples étoient ſur le même pied. Mais pour rentrer dans le ſujet hiſtorique, je dirai après Xenophon, que cette magnificence & ces dehors frapperent Cyrus, qui ne pût même s'empêcher d'en témoigner de la joïe & de la ſurpriſe. Mais Mandane lui aïant demandé lequel lui ſembloit le plus beau, de ſon pere Cambyſe, ou de ſon aïeul Aſtyagès: *Mon pere*, dit-il, *eſt le plus beau de tous les Perſes, & Aſtyagès eſt le plus beau de tous les Médes que j'ai vûs, ſoit ſur le chemin, ſoit à la cour.* Aſtyagès frappé de cette réponſe, ne pût s'empêcher de donner à ſon petit-fils des marques de ſa tendreſſe. Il reſta quatre années auprès du Roi des Médes, & y apprit tous les exercices qui conviennent à un Prince. La chaſſe ſurtout faiſoit ſes délices: mais il s'appliqua principalement à gagner l'amitié des jeunes Seigneurs de ſon âge, dont il devint le patron & le médiateur auprès du Roi des Médes.

Ce qui découvrit le talent de ce jeune Prince pour la guerre fut une irruption que le fils du Roi d'Aſſyrie tenta ſur la Médie ſous prétexte d'une grande chaſſe (2). Cyaxarès averti de cette tentative fut avec ſon fils Aſtyagès au-devant des Aſſyriens, & leur oppoſa un corps de cavalerie aſſemblé à la hâte. Cyrus voulut être de la partie; & s'étant armé pour la premiere fois, il fit ſi bien à l'âge de ſeize ans qu'il avoit alors, qu'il ne contribua pas peu par ſon activité, & par une prudence prématurée à défaire & à diſſiper entierement les partis que le Prince d'Aſſyrie, c'étoit Evilmerodac, avoit pouſſez dans la Medie. Les Aſſyriens battus ſe retirerent; mais Cyrus les pourſuivit, & l'on eut même de la peine à retenir ſa vivacité qui l'emportoit trop loin. Les Medes victorieux, celebrerent ſon nom par des chanſons ſimples & naïves, telles que les faiſoient ces premiers peuples, qui ne connoiſſoient que la nature brute & impolie.

Cambyſe touché de ces heureux commencemens, rappella Cyrus pour lui faire achever ſon temps dans les exercices des Perſes. Cyrus prompt à obéïr, ſe rendit à ſon pere & à ſa patrie. A ſon départ toute la Cour l'accompagna: les enfans de ſon âge, auſſi-bien que les jeunes hommes & les vieillards; Cyaxarès même le conduiſit aſſez loin: mais quand il fallut ſe ſéparer, il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes.

(1) Voyage de Cyrus. tom. I.

(2) 584. ans avant J. C.

Cyrus étant retourné demeura encore un an au nombre des enfans, & passa ensuite dans la classe des adolescens, parmi lesquels il accomplit le temps destiné aux exercices de cet âge.

La mort de Cyaxarès fit tomber le royaume des Medes entre les mains de son fils Astyagès, nommé Cyaxarès par Xenophon ; mais après quelques années de regne, Nerigliffor qui gouvernoit l'Assyrie & la Chaldée, comme tuteur de son fils Laborosorchod, crut devoir profiter de la molesse d'un Prince effeminé & languissant pour subjuguer les Medes, nation féroce & seule capable de s'opposer à ses desseins. La conquête que ses prédecesseurs avoient faite de la Syrie, de la Palestine, de l'Hyrcanie & de l'Arabie l'engageoit à porter plus loin sa domination : mais il n'étoit pas en état de se rendre seul maître d'un peuple belliqueux & accoutumé aux armes. Il envoïa donc des ambassadeurs vers les Princes ses voisins & ses alliés, & sur-tout vers le Roi de Lydie, pour leur donner de mauvaises impressions contre les Medes & contre les Perses, dont la puissance commençoit à devenir redoutable par les alliances qu'ils avoient contractées ensemble. Astyagès eut avis de la ligue qui s'étoit formée contre lui, & des préparatifs que faisoient ses ennemis. Il s'apprêta de son côté à les repousser, & envoïa des Ambassadeurs vers la république des Perses & vers Cambyse son beau-frere qui étoit leur Roi, avec ordre exprès de voir particulierement Cyrus, pour le prier de demander le commandement des troupes auxiliaires qu'il esperoit obtenir des Perses. Cyrus étoit alors au rang des hommes faits, après avoir passé parmi les jeunes hommes les dix années prescrites par les loix de l'Etat : & nous croïons qu'il avoit environ quarante ans. Ce Prince se chargea volontiers de cet emploi (1) ; & les Sénateurs l'élurent pour conduire les troupes qui devoient aller en Medie.

Les actions éclatantes de Cyrus, la noblesse de son caractere, doux & bienfaisant, ont si fort effacé le regne de son pere Cambyse Roi des Perses & d'Astiagès son oncles Roi des Medes, que vrai-semblablement tous les auteurs qui donnent trente ans de regne à Cyrus, & qui en ont placé le commencement à la premiere année de la LV. Olympiade, l'ont entendu du choix que les Perses avoient fait de lui pour commander leurs armées ; & de son association à la couronne des Medes par Astyagès. Et comme il commandoit son armée plutôt en Roi qu'en General, il n'est pas étonnant que sous des Princes obscurs, ou du moins obscurcis par ses victoires, la plûpart des auteurs n'aïent parlé depuis ce temps-là que de Cyrus, & très-peu, ou même point du tout de Cambyse & d'Astyagès. C'est, comme je pense, la voïe la plus simple & la plus naturelle de concilier ces historiens avec ceux qui n'accordent à Cyrus que sept ans de regne.

Les Perses donnerent donc à Cyrus le commandement d'une armée de trente mille hommes d'infanterie qu'il conduisit au secours du Roi des Medes. Avant que de rien entreprendre contre les Assyriens, non-seulement il prit soin d'exercer & d'aguerir ses troupes, mais il se vit obligé de soumettre le Roi d'Armenie, qui refusoit à

(1) 560. ans avant J. C.

Astyagès

Aſtyagès le tribut & les troupes qu'il étoit obligé de fournir depuis qu'il s'étoit rendu tributaire de Cyaxarès. Cyrus en vint à bout autant par ſa douceur & par la ſageſſe de ſa conduite, que par la force des armes. Il fit plus; car il obligea les Chaldéens, qui depuis long-temps étoient en guerre avec les Armeniens, de faire non ſeulement la paix, mais encore de contracter enſemble des alliances qui durerent long-temps depuis. (1) Ce ne fut qu'après cette expedition que l'armée des Aſſyriens compoſée de deux cens mille hommes de pied, & d'environ ſoixante mille chevaux, s'avança ſur les frontieres des Medes. (2) Alors les Aſſyriens ſe trouvant en vûë de l'armée des Medes commandée conjointement par Aſtyagès & par Cyrus, voulurent en venir à une action déciſive. L'armée des Medes n'étoit tout au plus que de ſix vingt mille hommes d'infanterie & de trente mille chevaux, mais tous gens aguerris, & que Cyrus avoit eu ſoin de diſcipliner, pour les préparer par de legeres expeditions à de plus grands évenemens. A peine les Aſſyriens étoient ſortis de leur camp, qu'ils n'eurent pas le courage de ſoutenir le choc des Medes, mais ils tournerent honteuſement le dos. Les Perſes les ſuivirent de près & en tuerent un grand nombre, ſurtout à l'entrée de leur camp, que les vaincus s'empreſſoient de regagner. En même-temps la cavalerie des Medes s'ébranla pour attaquer celle des Aſſyriens; mais ceux-ci s'enfuïrent à toute bride. Les Medes qui les ſuivoient de près en firent un horrible carnage, ſans que les Aſſyriens qui étoient reſtés dans le camp priſſent la reſolution de défendre leurs compatriotes. Cyrus qui ſentoit par les premiers efforts qu'il avoit faits, la réſiſtance qu'il trouveroit à forcer le camp des Aſſyriens, demeura ſur le champ de bataille; mais la mort du Roi d'Aſſyrie (c'étoit Nerigliſſor qui fut tué dans l'action) jetta une telle épouvante parmi les troupes, que Creſus Roi de Lydie, le principal confederé des Aſſyriens, crut que pour ſauver les débris d'une armée conſternée, il falloit abandonner le camp. Cyrus y entra le lendemain, & ſon armée s'empara de tout ce que les Aſſyriens n'avoient pû enlever. Cyrus reſolut de profiter de la terreur de ſes ennemis & de les ſuivre. Il s'y diſpoſoit lorſque les députés des Hyrcaniens le vinrent trouver. Ce peuple n'étoit pas nombreux; & comme leur cavalerie étoit excellente, les Aſſyriens les expoſoient aux fatigues & à tous les dangers de la guerre. Mais ſenſibles aux mauvais traitemens qu'ils recevoient de ceux mêmes qui en tiroient des ſervices eſſentiels, ils méditerent leur retraite, pourvû que Cyrus les voulût recevoir. La choſe leur étoit facile, parce qu'ils faiſoient l'arriere-garde de l'armée. Cyrus les reçut; & ce fut ſous leur conduite qu'il rejoignit les débris de l'armée des Aſſyriens. Alors l'action recommença, & il ſe fit encore un plus grand carnage qu'auparavant.

Le grand nombre de chevaux qui furent pris ſur les Aſſyriens, donna lieu à Cyrus de former un corps de cavalerie des Perſes, car juſques-là il n'y avoit eu dans leurs troupes que de l'infanterie, & les Seigneurs même de la nation n'avoient pas accoutumé de monter à cheval, à cauſe du peu d'uſage que la ſituation de la Perſe, pays rude & montueux, leur permettoit d'en faire.

Aſtyagès ſe livroit au plaiſir & à la débauche. Et comme l'activité & la ſage con-

(1) 558. ans avant J. C.

(2) 556. ans avant J. C.

duite de Cyrus étoit pour lui un reproche ſecret, il en conçut de la jalouſie. Il envoya donc au camp pour faire revenir les Medes qui avoient ſuivi Cyrus. Mais ce fut inutilement. Ils refuſerent d'abandonner un Prince victorieux de la generoſité duquel ils pouvoient tout eſperer. Quoique d'un autre côté l'armée de Cyrus augmentât par la deſertion de celle des Aſſyriens, un des premiers qui ſe rendit à lui fut Gobrias. Ce ſeigneur Aſſyrien ami du feu Roi d'Aſſyrie poſſedoit de grands domaines. Il étoit dans une telle conſideration auprès du Roi, que celui-ci avoit appellé ſon fils à la Cour, dans le deſſein de lui donner en mariage la Princeſſe d'Aſſyrie ſa fille. Mais le Prince d'Aſſyrie qui venoit de monter ſur le trône ſous le nom de Laboroſorchod conçût une ſi grande jalouſie contre le fils de Gobrias, qu'étant un jour à la chaſſe avec lui, il poignarda lui-même ce jeune Seigneur, que ſon adreſſe & ſa grace mettoit trop au-deſſus du Prince d'Aſſyrie. Gobrias ne put donc regarder le Roi que comme un ennemi; & c'eſt ce qui le contraignit à ſuivre le parti de Cyrus, & à ſe livrer entierement à lui. Cyrus de ſon côté auſſi touché de la franchiſe que des malheurs de ce pere infortuné, lui promit de le vanger. Il marcha donc vers Babylone; mais n'ayant pû attirer le Roi à un combat ſingulier, il ſe retira ſur les terres de Gadatas. C'étoit un des principaux Seigneurs d'Aſſyrie que le nouveau Roi, par la plus infame de toutes les inhumanités, avoit mis en état de ne jamais avoir d'enfans. Gadatas ravi de trouver moyen de ſe vanger du Roi, dont il avoit été ſi cruellement traité, embraſſa le parti de Cyrus, le ſuivit par tout, & lui fut même d'une grande utilité pour avancer ſes conquêtes. Après quelques années de ſéjour ſur les terres des Aſſyriens, que Cyrus employa, ſoit à gagner les peuples voiſins, ſoit à fortifier ſon armée, il crut qu'il devoit retourner en Medie. Il traverſa donc encore une fois l'Aſſyrie; & lorſqu'il fut venu ſur les frontieres les plus proches des Medes, il enleva trois villes occupées par ſes ennemis. Son armée rentra dans la Medie; Aſtiagès s'y rendit, & ne put voir qu'avec une extrême jalouſie ce cortege brillant qui accompagne toujours un Prince victorieux. Il n'eut point la force de réprimer un mouvement capable ſeul de le rendre mépriſable. Cyrus qui s'en apperçût ſe crut obligé, pour adoucir un caractere ſi facile à s'aigrir, de lui faire connoître qu'il n'avoit rien entrepris que ſous ſes ordres, & qu'il n'avoit rien executé que pour l'avantage des Medes, & point pour celui des Perſes. Enfin animé plus que jamais de cet eſprit d'équité & de douceur avec lequel il étoit né, il s'inſinua ſi adroitement dans les ſentimens même d'Aſtyagès, que ce Prince gouta toutes les raiſons de Cyrus, & ſe reconcilia publiquement avec lui.

Il fut enſuite queſtion dans le conſeil d'Aſtyagès de réſoudre ſi l'on continuëroit la guerre, ou s'il falloit licentier l'armée. Mais on n'eut aucune peine à déterminer les chefs des troupes, engagés ſoit par leur interêt propre, ſoit par de plus grandes eſpérances, à la continuation d'une guerre où ils avoient déja trouvé beaucoup d'avantages. Pendant ce temps-là le Roi d'Aſſyrie s'étoit rendu auprès de Creſus pour prendre des meſures contre le Roi des Médes & contre Cyrus. Creſus étoit riche, en état par conſequent d'entretenir un grand corps de troupes, ou de ſoudoyer même celles du Roi d'Aſſyrie & de ſes alliés. Il fut donc élu general du parti qu'on devoit oppoſer au Roi des Medes. Tous les Princes alliés du Roi d'Aſſyrie ſe devoient

trouver à l'armée avec toutes leurs forces. On avoit engagé les Thraces à se jetter du côté des Assyriens ; l'Egypte devoit envoïer une armée considérable : on en attendoit une autre qui venoit de Cypre. Déja les Ciciliens, les Phrygiens, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes & les Pheniciens étoient arrivés, aussi-bien que les Assyriens qui étoient venus avec le Roi de Babylone leur souverain. On avoit même contraint tous les Grecs Asiatiques de suivre le parti du Roi d'Assyrie ; & Cresus avoit envoïé jusques à Lacedemone pour traiter d'une alliance avec cette fiere & redoutable république, qui ne connoissoit de gloire que celle des armes. Cyrus n'étoit pas le seul qui fût informé de tous ces préparatifs : son armée en fut instruite : tout y devint triste & sombre ; les soldats s'assembloient par pelotons : ce n'étoient que gens qui se demandoient l'un à l'autre des nouvelles, & qui raisonnoient quelquefois un peu trop sur ce qu'ils entendoient. Mais Cyrus, loin de se décourager, prit tous les moïens de dissiper cette terreur ; il en vint à bout, & ne pensa plus qu'à tout disposer pour aller au-devant des ennemis. Il les joignit ; & quoique le front de leur bataille fût beaucoup plus étendu que le sien, parce qu'ils avoient plus de troupes, il ne laissa point de se préparer à les attaquer. Il dit auparavant un mot à ses troupes, parlant à chacun selon son caractere. Les Assyriens avoient fait un mouvement de leur deux ailes pour enveloper Cyrus ; mais se voulant former en croissant, elles s'étoient un peu trop éloignées de leur centre. Cresus qui commandoit le corps de bataille des Assyriens s'apperçût que ce corps étoit plus proche des Medes que les ailes qui s'étoient trop écartées de lui : Il ordonna donc de ne point aller plus avant. Mais dès que les ailes se furent rapprochées, & que tout fut dans une égale distance, il donna le signal pour faire avancer. A même temps on vit comme trois grosses armées tomber sur celle de Cyrus, l'une de front, & les deux autres sur la gauche & sur la droite. Quoique les Perses & les Medes fussent un peu étonnés de ce mouvement, Cyrus ne laissa pas de donner le signal. Aussi-tôt toutes ses troupes firent face de tous côtés, gardant un profond silence, dans l'attente de l'évenement. Cyrus qui commandoit la droite de son armée, tomba sur l'aile gauche des Assyriens, & la prit en flanc. Elle fit autant de résistance qu'il en falloit pour faire honneur à la sage conduite de Cyrus & à la valeur des Medes : mais enfin le désordre se mit parmi les Assyriens qui furent pressés & mis en déroute par l'infanterie de Cyrus. Les Assyriens confirmerent par leur fuite ce premier avantage que les Medes venoient d'avoir sur eux. En même-temps Artagersas, qui commandoit l'aile gauche de l'armée des Medes, jugeant que Cyrus avoit commencé le combat, marcha aussi contre l'aile droite des Assyriens. D'abord il fit avancer l'escadron des chameaux ; mais la cavalerie Assyrienne ne l'attendit pas ; & d'aussi loin que les chevaux apperçûrent les chameaux, ils s'enfuïrent, ou se cabrerent, dans l'apprehension que les chevaux avoient de ces animaux. Artagersas qui suivoit avec ses troupes en bon ordre rencontrant les ennemis en désordre, les attaqua lui-même de front & les fit attaquer en flanc par les chariots des Medes ; de maniere que l'aile droite des Assyriens se trouvoit enveloppée de tous côtés. Ceux qui pensoient éviter les chariots armés de faulx se venoient jetter dans le bataillon d'Artagersas, & d'autres pour éviter Artagersas retomboient dans les chariots qui en faisoient une horrible boucherie.

Abradate Roi de la Susiane avoit dès l'année précedente quitté le parti des Assyriens pour embrasser celui d'Astyagès, ou plutôt de Cyrus. Il étoit alors dans l'armée des Medes avec un corps de troupes, & un assez grand nombre de chariots. Ce Prince voyant ces heureux commencemens n'attendit pas davantage. Il poussa ses chariots vers ceux des ennemis, qui prirent aussi-tôt la fuite avec tant de précipitation, que la plûpart de ceux qui devoient combattre dessus n'eurent pas le loisir d'y monter, & demeurerent à pied. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens : plusieurs autres chariots le suivirent, dans la pensée de pouvoir entamer ce corps d'infanterie ; mais comme ils se tenoient fermes & serrés, on ne put les penetrer. Ainsi la plûpart des chariots se retirerent pour aller à la poursuite des fuyards, & laisserent Abradate seul avec ses domestiques & ses amis combattre les Egyptiens. Ce Prince engagé dans ce corps de troupes, fit des efforts incroyables pour le rompre ; mais enfin le chariot d'Abradate étant renversé, il fut lui-même porté par terre avec tous ceux qui l'accompagnoient ; & ce fut là que ce Prince courageux accablé du nombre des ennemis & percé de coups, finit glorieusement sa vie. Les Perses qui venoient ensuite, entrerent dans le bataillon des Egyptiens par l'ouverture qu'y avoit faite Abradate, & en tuerent un grand nombre. Mais la plûpart des Egyptiens qui n'avoient pas été ébranlés du choc des chariots, vinrent au-devant des Perses, & recommencerent le combat à coups de piques & d'épées. Les Egyptiens avoient beaucoup davantage, tant pour le nombre des combattans, que pour la façon de leurs armes ; car leurs piques étoient plus fortes & plus longues qu'à l'ordinaire. S'étant donc serrés boucliers contre boucliers, ils repousserent courageusement les Perses qui furent contraints de reculer jusqu'aux machines qui leurs tenoient lieu d'artillerie. Les bataillons de l'arriere-garde des Perses s'avançant l'épée à la main tinrent ferme, & l'on retourna à la charge avec plus de force qu'auparavant. Cyrus déja victorieux de la plus grande partie de l'armée des Assyriens, vint sur ces entrefaites. Mais il fut extrêmement affligé, quand il vit que les Perses avoient lâché pied ; & jugeant que les Egyptiens ne cesseroient de gagner du terrain, il résolut de les prendre par derriere ; il les chargea si vivement, que d'abord il en coucha plusieurs par terre. Les Egyptiens tout blessés qu'ils étoient, ne laissoient pas de faire face de tous côtés : mais un des leurs se trouvant terrassé prend son temps, & donne de son épée dans le ventre du cheval de Cyrus. Le cheval après avoir chancelé quelque temps tombe avec Cyrus au milieu des ennemis. Alors tous les Perses animés par le péril où étoit leur Prince, firent un grand cri, & se pressant autour de lui, redoublerent leurs efforts pour le défendre. Au même instant, un de ses Gardes ayant mis pied à terre le remonte promptement ; & il apperçut que les Egyptiens étoient attaqués de tous côtés par de nouvelles troupes qui étoient venuës fondre sur eux. Cependant Cyrus envoya défendre aux siens de presser davantage les Egyptiens, & leur fit dire qu'il suffisoit de les harceler de loin à coups de traits. Ensuite ayant piqué jusqu'auprès des machines, il lui prit envie de monter sur une tour pour voir s'il découvriroit encore quelque corps des ennemis qui fût sur pied & qui combattît. Là il vit la campagne toute couverte d'hommes, de chevaux, de chariots, de fuïards, de poursuivans, de vaincus, de victorieux ; mais la victoire toute entiere acquise aux

ſiens, & les ennemis en fuite de tous côtés, excepté les ſeuls Egyptiens. Ceux-ci cependant ſe voyant réduits à la derniere extrémité, s'étoient mis en rond; & préſentant leurs piques aux ennemis, ſe tenoient couverts de leurs boucliers, réſolus de ſe tenir ſeulement ſur la défenſive. Ils demeurerent ainſi quelque eſpace de temps, durant lequel ils eurent beaucoup à ſouffrir. A la fin Cyrus admirant leur valeur, & touché de compaſſion de voir périr de ſi braves gens, fit retirer ceux de ſon armée qui les environnoient, & leur envoya demander s'ils aimoient mieux mourir tous miſerablement pour des lâches qui les avoient abandonnés, que de recevoir quartier comme il leur offroit en faveur de leur generoſité. Les Egyptiens qui ne connoiſſoient pas encore le caractere bienfaiſant de Cyrus, eurent d'abord quelque peine à s'en rapporter à lui. Cependant engagés autant par la neceſſité où ils ſe voyoient réduits, que par les promeſſes du Prince victorieux, ils s'abandonnerent entierement à lui; mais à condition qu'on ne les obligeroit pas de combattre contre Creſus, de qui ils avoient lieu de ſe loüer en tout. Cyrus leur tint parole, & leur fit même plus de bien qu'ils ne leur en avoit promis. Il les pourvût de femmes & d'eſclaves, & leur donna des terres à cultiver & des villes à habiter, qu'ils ont, auſſi-bien que leur deſcendans, toujours poſſedées depuis. Cyrus ne reſta qu'une nuit ſur le champ de bataille; il décampa le lendemain pour joindre Creſus, qui s'étoit retiré àSardes capitale de la Lydie; les chefs des autres nations ayant pris pareillement, dès la même nuit, le chemin de leur pays. Dès que Cyrus fut arrivé devant Sardes, il fit dreſſer ſes machines, comme s'il eût voulu y donner un aſſaut. Mais ce n'étoit que pour amuſer les ennemis; car pendant ce temps-là, il ſurprit la citadelle par le moyen d'un Perſan qui avoit ſervi un Officier de la garniſon, & qui ſavoit un paſſage du côté de la riviere. Dès que les Lydiens ſurent la priſe de la fortereſſe, ils abandonnerent la défenſe des murailles & s'enfuirent chacun où il put. A la pointe du jour Cyrus entra dans la ville; & pour empêcher que la plus floriſſante ville de l'Aſie après Babylone, ne fût ruinée, il défendit que perſonne quittât ſon rang. Cependant Creſus s'étoit enfermé dans ſon palais, & demanda à haute voix qu'on le fit parler à Cyrus. Ce Prince y vint, & laiſſa des gens pour garder le Roi de Lydie dans le temps qu'il ſe rendroit au château. Ce fut-là que Creſus lui fut amené. Ce Prince infortuné appercevant Cyrus, ne put s'empêcher de l'appeller ſon Seigneur, ajoutant que la fortune le contraignoit de le reconnoître pour tel.

Soit que Cyrus l'eût condamné au ſupplice, ce que j'ai de la peine à croire d'une ame auſſi grande & auſſi genereuſe que celle du Prince des Perſes, ſoit qu'il l'en eût ſeulement menacé, ce fut alors que Creſus ne put s'empêcher de prononcer deux ou trois fois ces paroles ſi connuës dans nos hiſtoires, *ô Solon, Solon !* Cyrus frappé de ces mots, qui luï paroiſſoient une eſpece d'invocation, le pria de les expliquer. Alors Creſus lui dit, que Solon étoit un ſage Athenien qui le vint voir par occaſion: qu'ayant montré tous ſes tréſors à ce Philoſophe, dans la penſée d'attirer ſon admiration, & de lui faire eſtimer le bonheur d'unPrince qui poſſedoit de ſi grandes richeſſes, il ne put tirer de lui ni loüanges, ni aucunes marques d'eſtime: au contraire, Solon peu touché de cet éclat exterieur, lui répondit, qu'il n'y avoit pas en cette vie de veritable félicité, & qu'il ne falloit pas ſe croire heureux, ſi l'on n'étoit point

parvenu ſans diſgraces au terme commun de l'humanité. Cyrus touché de cette verité reſpecta dans un Prince malheureux la fragilité de la fortune qu'il pouvoit éprouver un jour : il lui aſſigna un entretien honorable, & le conſultoit dans les plus importantes affaires. Il le recommanda même en mourant à ſon fils Cambyſe, comme une perſonne dont il lui conſeilloit de prendre les avis. Ce fait arriva la premiere année de la LVIII. Olympiade ou 548. ans avant l'Ere chrétienne.

Cyrus qui ne vouloit point ruiner la ville de Sardes, en l'expoſant au pillage, ſouhaitoit cependant recompenſer la bravoure & la valeur de ſes ſoldats. Il s'en ouvrit à Creſus, qui lui répondit, que s'il vouloit lui permettre de parler aux Lydiens, il leur diroit qu'il a obtenu du Prince des Perſes que la ville ſeroit conſervée, qu'on n'enleveroit aux Lydiens ni leurs femmes, ni leurs enfans, mais qu'en récompenſe on avoit promis qu'ils apporteroient fidelement à Cyrus ce qu'ils avoient de plus précieux. Ce qui fut executé ; & Creſus livra lui-même ſes treſors qui avoient autrefois été le ſujet de ſa vanité & de l'idée qu'il s'étoit formée du bonheur de la vie.

Juſques-là Cyrus n'avoit été attentif qu'aux mouvemens inévitables dans une armée victorieuſe : mais enfin rendu un peu à lui-même par la priſe de la ville, il donna des marques de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance pour Abradate. Il ſe fit raconter publiquement le détail de ſa mort. « Seigneur, lui dit un de ſes Officiers, il a » été tué par les Egyptiens, après avoir pouſſé ſon chariot à travers (1) leurs batail» lons. Ceux qui étoient ſur les autres chariots voyant le danger évident, tourne» rent bride à droite & à gauche, ſes amis ſeuls ne l'ont point quitté, & ſont de» meurés ſur la place avec lui. On dit que ſa femme a retrouvé ſon corps, & qu'a» près l'avoir fait mettre dans le char où elle va ordinairement, elle l'a porté en » quelque lieu le long du Pactole, où ſes eunuques & ſes autres officiers lui creu» ſent un tombeau ſur un petit tertre qui s'eſt rencontré en cet endroit-là. Ceux » qui l'ont vuë, rapportent qu'elle eſt aſſiſe contre terre, & qu'elle tient la tête du » mort ſur ſes genoux, après l'avoir fait revêtir de ce qu'elle a de plus précieux. » Cyrus ayant oüi ce diſcours frappa ſur ſa cuiſſe, tout tranſporté de douleur, il » partit avec mille chevaux pour accourir à ce pitoyable ſpectacle. Il donna charge » auſſi à Gobryas & à Gadatas de le ſuivre, avec les plus riches preſens qu'on pou» voit faire à ce vertueux ami, qui étoit mort au lit d'honneur, & commanda en» core à ceux qui avoient des troupeaux de moutons, de bœufs & même des che» vaux, de les amener, afin de faire des ſacrifices aux mânes d'Abradate. De ſi loin » que Cyrus apperçut Panthée auprès de ſon mari étendu par terre, il ſe mit à pleu» rer, & s'étant approché du corps mort ; ô ame genereuſe & fidele, s'écria-t-il, » pourquoi nous as-tu ſitôt abandonnés ? En diſant ces paroles, il voulut lui pren» dre la main droite ; mais cette main lui demeura entre les ſiennes, car elle avoit été » coupée d'un coup de cimeterre dans la mêlée. Cet accident redoubla ſa dou» leur, & Panthée après avoir fait de grands cris reprit la main de ſon mari, la » baiſa, & la rejoignit au poignet le mieux qu'elle put. Puis ſe tournant vers Cy» rus, le reſte, lui dit-elle, n'eſt pas en meilleur état ; mais que ſerviroit-il de te

(1) Xenoph. in Cyropæd. lib. 7.

» le montrer, c'est pour l'amour de toi qu'il s'est exposé de la sorte, que dis-je, ce » n'est pas moins pour l'amour de moi. Combien de fois lui ai-je dit, insensée » que j'étois, qu'il prît garde à paroître digne de ton amitié, Helas! je sais bien » qu'il a songé à te servir plutôt qu'à se conserver. Enfin il est mort, & moi qui » l'ai exhorté à combattre, je vis encore après lui. Cyrus étoit si saisi de douleur, » qu'il fut assez long-temps sans lui répondre; mais après avoir versé beaucoup de » larmes, il lui dit : Princesse, la mort d'Abradate est glorieuse, puisqu'il est » mort victorieux. Maintenant, continua-t-il, en lui offrant les presens que Gobryas » & Gadatas avoient apportés, reçois de moi ces choses pour parer son corps. J'au- » rai soin qu'on lui rende encore d'autres honneurs. Je veux qu'on lui dresse un » sépulchre magnifique, & qu'on lui fasse des sacrifices dignes de sa naissance & de » sa valeur. Quant à toi, ne crains point de demeurer sans support, je respecterai » éternellement ta chasteté & tes autres vertus, & je te donnerai des gens pour te » conduire par-tout où tu desireras d'aller, sitôt que ta volonté me sera connuë. » Sois en repos de ce côté-là, lui répondit Panthée, tu sauras bien-tôt le lieu où je » veux aller. Cet entretien fini, Cyrus se retira, ne pouvant se lasser de les plain- » dre l'un & l'autre, elle pour avoir perdu un tel mari, lui pour avoir quitté une » si vertueuse femme. Quand Panthée fut seule, elle commanda à ses eunuques de » se retirer, afin, disoit-elle, de pouvoir pleurer en liberté. Elle ne retint auprès » de soi que celle qui l'avoit élevée dans son enfance, & lui donna charge, que quand » elle seroit morte, elle la couvrît près de son mari. Cette femme fit ce qu'elle put » par ses prieres pour la détourner de ce dessein; mais voyant qu'elle n'avançoit » rien, & que tout ce qu'elle pouvoit dire l'irritoit, elle s'assit en pleurant. Aussi- » tôt Panthée tira un poignard qu'elle gardoit depuis long-temps & s'en frappa, » & s'étant appuyée la tête sur l'estomac d'Abradate, elle expira. La femme qui » avoit été témoin de cette pitoyable avanture, après avoir fait une longue lamen- » tation, les couvrit tous deux, suivant la volonté de Panthée. Cyrus en fut in- » continent averti & accourut en hâte pour voir si l'on pourroit y apporter quelque » remede. Mais cependant, les trois eunuques voyant leur maîtresse morte, ti- » rerent leurs poignards, & se tuerent aussi à la place même où Panthée leur avoit » commandé de se retirer, & l'on dit qu'on voit encore les tombeaux de toutes ces » personnes, & que sur la colonne la plus élevée, se lisent les noms d'Abradate & » de Panthée en lettres Syriaques, & plus bas sur trois autres colonnes, il y a une ins- » cription qui signifie que c'est le tombeau des eunuques. Cyrus s'étant rendu sur » le lieu, admira la generosité de cette Dame, & près l'avoir long-temps pleu- » rée, il leur fit rendre à tous les derniers devoirs avec beaucoup de cérémonies, » n'oubliant pas entre autres choses, de leur faire élever de grands monumens de » terre.

J'ai rapporté la mort d'Abradate & de Panthée telle que Xenophon la raconte, quoique plusieurs auteurs se persuadent que cette épisode n'a été mise par ce fameux écrivain, que pour faire l'éloge de la foi & de l'amour conjugale. Mais je n'ai pû m'empêcher de mettre ici cet endroit, touché d'une maniere si pathetique, & qui passe pour un de ces traits éclatans qui doivent servir de modele pour la belle simplicité de la narration historique.

Cyrus s'établit donc à Sardes, & de-là donnoit ses ordres, soit pour se rendre maître du reste de l'Asie, soit pour pacifier les troubles qui pouvoient naître. C'est ce qu'il fit à l'égard de la Carie, où il envoïa un corps de troupes pour appaiser une guerre civile qui s'y étoit élevée. Il envoya de même Hydaspe, l'un de ses favoris, à la conquête de la Phrygie, qui fut soumise en peu de temps. Cyrus fut quelques années dans ces operations avant que de se resoudre au siege de Babylone, dont il prévoyoit les difficultés : & pour ne rien laisser qui l'inquiétât, il se rendit maître de la grande Phrygie & de la Cappadoce. Enfin avec une armée nombreuse & munie de tout ce qui étoit nécessaire pour un long siege, il se rendit devant Babylone. (1) D'abord il rangea son armée en bataille autour de la ville, & fut ensuite la reconnoître lui-même accompagné de ses principaux Officiers. Lorsqu'il en eut considéré les fortifications, & qu'il fut sur le point de se retirer, il fut averti par un transfuge, que ses ennemis avoient dessein de l'attaquer dans sa retraite, parce que du haut des remparts son armée avoit paru très-foible. Alors Cyrus s'arrêta au milieu du corps de troupes où il étoit, & envoya ordre à l'infanterie pesamment armée, qui étoit aux deux aîles, de défiler à droit & à gauche, & de gagner l'arriere-garde jusques à ce qu'elles se rencontrassent. Par-là chacun se crût plus en sureté, parce qu'ils se voyoient soutenus par les plus braves gens de l'armée. La cavalerie & l'infanterie legere des aîles se trouvoient aussi plus près du General, & pouvoient recevoir plus facilement ses ordres. Quand il n'y eut plus rien à craindre du côté de la ville, Cyrus assembla son conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Les avis allerent à former le siege. Le Prince y (2) consentit, & l'on commença par une forte circonvallation pour empêcher qu'il n'entrât & ne sortît rien de la ville. Ce travail au-dessus & au-dessous de la ville, aboutissoit par ses extrémités au fleuve de l'Euphrate, qui traverse la ville de Babylone. Ensuite il fit bâtir deux tours sur le terrain qu'il avoit reservé entre le fleuve & la tête de ses travaux. Il en posa les fondemens sur des pilotis de bois de Palmier de plus de cent pieds de long chacun, (car il croît en ce quartier-là des palmiers de cette hauteur, de plus encore, & ce bois a cette proprieté qu'étant chargé à plomb il se soutient beaucoup mieux) ce qu'il faisoit, tant pour faire paroître qu'il vouloit assieger la ville tout de bon, qu'afin que le fleuve n'emportât point ses tours, lorsqu'il entreroit dans la tranchée. Il bâtit encore plusieurs tours sur la terre remuée, pour lui servir de forts ou de corps de garde. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assieger ; & comme ils avoient des vivres pour plus de vingt ans, ils se moquoient de toute la peine qu'il se donnoit. Mais lui sans s'étonner de leurs discours, divisa son armée en douze parties, afin que chacune à son tour fût de garde un mois chaque année. Les Babyloniens se raillerent encore plus de ce dessein, n'étant pas fâchés de voir entrer en garde les Phrygiens, les Lyciens, les Arabes, les Cappadociens, qu'ils croyoient avoir beaucoup plus d'affection pour eux que pour les Perses. Le blocus & tous ces travaux ne purent être achevés qu'en deux ans. Après quoi Cyrus fut averti qu'il devoit y avoir

---

(1) 540. ans avant J. C. (2) Cyropæd. lib. 7.

bien-tôt

bien-tôt une fête ſolemnelle pendant laquelle tous les Babyloniens paſſoient la nuit entiere à boire & à faire la (1) débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure, il employa quantité d'hommes à ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutiſſoit au fleuve : à l'inſtant l'eau entra avec impétuoſité dans ce nouveau canal, où s'étant écoulée durant une partie de la nuit, le fleuve commença à être guéable. Alors Cyrus commanda aux Capitaines de cavalerie & d'infanterie Perſes, de faire filer leurs ſoldats deux à deux pour le venir trouver, & aux alliés de les ſuivre dans l'ordre qu'ils avoient accoutumé de garder. Après quoi il fit deſcendre dans le fleuve ſes gardes, tant à pied qu'à cheval, pour éprouver ſi le fonds étoit bon, & quand ils eurent fait rapport qu'on pouvoit marcher ſurement, il s'approcha de ſes Capitaines, & leur dit : Mes amis, le fleuve nous cede ſon propre lit pour nous faire un paſſage dans la ville, entrons-y avec aſſurance, & ne craignons point les gens à qui nous allons avoir à faire. Quand ils ont été aſſiſtés d'un grand nombre d'alliés, qu'ils ont été de ſens raſſis, qu'ils ont eu le loiſir de s'armer, nous n'avons pas laiſſé de les vaincre : ferons-nous difficulté de les attaquer, maintenant qu'ils font la débauche, qu'ils ſont yvres, qu'ils dorment? Et quand ils ſauront que nous ſerons dans leur ville, croyez-vous que la frayeur n'achevera pas de les perdre? Allons donc, mes amis, prenez vos armes, je marche à votre tête. Vous, Gobryas & Gadatas, qui ſavez les ruës, ſervez-nous de guides & nous menez droit au palais du Roi. Je m'imagine, dit Gobryas, que nous en trouverons les portes ouvertes, parce que cette nuit toute la ville eſt en réjoüiſſance ; mais il y a toujours un corps de garde que nous y rencontrerons. Il eſt bon d'en être averti, répartit Cyrus, & il faut faire en ſorte qu'ils n'ayent pas le loiſir de ſe reconnoître. Cela dit, ils s'avancerent & firent main-baſſe ſur tous les habitans. Les uns demeuroient ſur la place, les autres s'échapoient, & portoient l'allarme dans tous les quartiers. Gobryas avec ſa troupe faiſoit autant de bruit qu'aucun autre de la ville, afin de faire croire que c'étoit une troupe d'ivrognes, & ainſi paſſant outre en diligence, il arriva avec Gadatas au palais dont ils trouverent la porte fermée. Cependant ceux qui avoient ordre d'attaquer le corps de garde, entrerent dedans ſans reſiſtance, & ſurprirent les ſoldats qui faiſoient la débauche auprès d'un grand feu : & comme tout ne pouvoit ſe paſſer ſans faire un grand bruit, le Roi qui l'entendit envoya quelques uns des ſiens pour ſavoir ce que c'étoit. Gadatas ſe ſervit de l'occaſion, & ſe preſentant bruſquement à la porte, les fit rentrer, & les ſuivit l'épée dans les reins juſqu'au lieu où étoit le Roi. Il le trouva debout l'épée à la main, en poſture d'homme qui veut diſputer ſa vie ; mais il fut bien-tôt terraſſé par l'effort des gens de Gobryas & de Gadatas qui le tuerent. Tous ceux qui étoient avec lui furent auſſi taillés en pieces, les uns en ſe cachant, les autres en s'enfuyant, les autres en ſe défendant comme ils pouvoient. D'un autre côté Cyrus envoya des compagnies de cavalerie de tous côtés, avec ordre de tuer tous ceux qui paroîtroient dans les ruës ; & en même-temps fit crier en langue Syriaque, que chacun eût à ſe tenir en ſa maiſon ſur peine de la vie. Le Roi étant

(1) Ce fut 538. ans avant J. C.

mort, Gobryas & Gadatas sortirent du palais, & après avoir remercié les Dieux de leurs avoir donné moyen de se venger, ils revinrent joindre Cyrus, & pleurant de joye lui baiserent les mains & les pieds. Dès qu'il fut jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville, & de la mort du Roi. Cyrus y envoya promptement des officiers & des soldats pour s'en saisir. Il permit ensuite d'enterrer les morts, & fit publier encore dans la ville, que tous les habitans eussent à remettre leurs armes en certain lieu, & que dans la maison où il en seroit trouvé après cela, tout seroit passé au fil de l'épée. Les Babyloniens obéirent, & Cyrus fit porter toutes ces armes dans la citadelle, afin de s'en servir dans le besoin. Après quoi il fit appeller les Mages; & comme la ville avoit été prise à la pointe de l'épée, il leur commanda de séparer les prémices de tout le butin, & de prendre possession des lieux sacrés au nom des Dieux. Il donna aussi les maisons des Princes & des particuliers à ceux qui avoient le plus de part à ces grands exploits, observant toujours que les plus vertueux fussent les mieux partagés; & si quelqu'un se croyoit lezé, il lui permettoit de s'en venir plaindre à lui-même. Il fit aussi un édit portant qu'à l'avenir les Babyloniens laboureroient la terre, payeroient les tributs, & obéïroient aux maîtres à qui ils étoient échûs en partage, & que les Perses & les autres alliés posséderoient paisiblement les choses qui leur avoient été assignées.

Ce ne fut qu'après la prise de Babylone que Cyrus desira de se faire traiter en Roi: mais il fut bien-aise de s'en faire prier par ses amis mêmes, & par les grands officiers de son armée, afin de n'attirer sur soi ni la haine, ni la jalousie de qui que ce soit. Comme c'étoit leur interêt, & qu'ils s'élevoient à proportion que Cyrus se voyoit élevé, ils l'en solliciterent. Ainsi il prit son logement dans le palais royal de Babylone, & y fit transporter tous les trésors qu'on avoit amenés de Sardes. Il prit une garde autant pour la sûreté que pour la dignité de sa personne. Il mit une forte garnison dans Babylone pour tenir le peuple en respect & le rendre souple; il voulut même toujours avoir auprès de soi ce qu'il y avoit de braves gens dans ses troupes. Il créa tous les officiers nécessaires pour soutenir la majesté royale, & fit beaucoup de loix pour le gouvernement.

Cambyse regnoit encore sur la Perse; & Cyrus partit de Babylone pour l'aller voir: il passa par la Médie où Cyaxarès le déclara son héritier. Un an après la prise de Babylone (1), Cyrus pensant à de nouvelles conquêtes, assembla son armée, composée de six cens mille hommes d'infanterie, de six-vingt mille chevaux & de deux mille chariots; il subjuga la Syrie & l'Egypte. Et pour être en état de gouverner un si vaste empire, il avoit établi sa demeure au milieu de tous ses états. Il passoit ordinairement l'hyver à Babylone, parce que le climat en est chaud; le printems il alloit à Suse, & durant les grandes chaleurs de l'été, il se retiroit à Ecbatane, & par ce moyen il joüissoit d'un printems perpetuel.

Jusques ici nous n'avons pas dit qui étoit le Roi de Babylone sous lequel Cyrus fit le siege de cette grande ville. Le canon (2) de Ptolomée le nomme *Nabona-*

(1) 537. ans avant J. C. (2) Prideaux hist. des Juifs. 1. part. liv. 2.

dius, Berose l'appelle *Nabonnedus*, Megasthene *Nabonnidochus*, Herodote *Labinet*, & Josephe *Naboandel*, qui est le même que le *Baltazar* du Prophete Daniel. Les auteurs s'accordent aussi peu sur la personne, que sur le nom de ce Monarque. Les uns veulent qu'il ait été du sang royal de Nabuchodonosor. D'autres ne lui donnent aucune relation avec ce Monarque. Quelques-uns le font Babylonien. Il étoit selon d'autres, Méde d'origine. Entre ceux qui veulent qu'il ait été de la famille de Nabuchodonosor, les uns le font fils, les autres petits-fils de ce Monarque. Pour se tirer de cet embarras & éclaircir ce sujet, il n'y à qu'à faire attention à ces circonstances. I. Le Prince dont il s'agit a été de l'aveu de tout le monde le dernier Roi de Babylone. II. Il a dû par consequent être le même que celui que l'Ecriture appelle Baltasar, puisque selon Daniel, immédiatement après la mort (1) de Baltasar, *le Royaume fut donné aux Médes & aux Perses*. III. Il étoit de la race de Nabuchodonosor, car il est appellé son fils. Nabuchodonosor est appellé son pere en plus d'un endroit du même chapitre de ce Prophete; & ailleurs il est dit (2) que Nabuchodonosor & ses enfans ou sa posterité regnerent à Babylone jusqu'au temps de la monarchie des Perses. IV. Les peuples d'Orient ayant dû, selon la prédiction de (3) Jeremie, être assujettis à Nabuchodonosor & à son fils & au fils de son fils, il a dû avoir son fils & son petit-fils pour successeurs dans son Royaume de Babylone. V. Comme Evilmerodac fut certainement son fils, nul autre de tous les Rois qui depuis lui ont occupé le trône de Babylone n'a pû être le fils de son fils, si ce n'est Baltasar : car Neriglissor étoit seulement le mari de sa fille, & Laborosorchod étoit fils de Neriglissor ; & ainsi ni l'un ni l'autre n'étoit ni fils, ni fils du fils de Nabuchodonosor. VI. Selon Herodote, ce dernier Roi de Babylone étoit fils de la grande Reine Nitocris ; & par consequent elle a dû avoir pour époux un Roi de Babylone ; & elle n'a pû en avoir d'autre qu'Evilmerodac. Car ce n'est que par ce Roi de Babylone qu'elle pouvoit avoir un fils qui fut fils du fils de Nabuchodonosor. De toutes ces circonstances jointes ensemble il paroît clairement que ce *Nabonidus* dernier Roi de Babylone, n'est autre que le *Baltasar* de l'Ecriture, & qu'il étoit fils d'Evilmerodac par Nitocris femme de ce Prince, & par-là fils du fils de Nabuchodonosor. Si dans le chapitre 5. de Daniel il est appellé le fils de Nabuchodonosor, & Nabuchodonosor est nommé son pere, c'est le style ordinaire de l'Ecriture, qui donne le nom de pere à quelque ancêtre que ce soit, & celui de fils à tous les descendans en ligne directe.

Ce nouveau Roi monta fort jeune sur le trône. S'il eût (4) été abandonné à sa conduite, les Babyloniens n'eussent guéres gagné au change ; car Xenophon le represente comme un Prince impie, & ce qu'en rapporte Daniel fait assez comprendre que c'étoit-là son caractere. Mais sa mere Princesse d'un grand jugement & d'un courage mâle, lui fut d'un grand secours. Car pendant que son fils se livroit à ses plaisirs, elle se chargea du fardeau du gouvernement, & fit pour la conservation de l'empire tout ce dont la prudence humaine est capable. Mais le temps déterminé de Dieu pour sa

---

(1) Daniel cap. V. vers. 28. 31.
(2) II. Paralip. XXXVI. 20.
(3) Jerem. XXVII. 7.
(4) Prideaux ibid.

ruine étant proche, il n'étoit point au pouvoir de toutes les forces humaines d'empêcher qu'il ne pérît.

Nous avons rapporté le siege de Babylone de la maniere qu'Herodote & Xenophon le racontent, en quoi ils s'accordent (1) avec l'histoire Sainte: car Daniel dit que Baltasar fit un grand festin aux Seigneurs de sa cour, à ses femmes & à ses concubines: qu'il fut tué cette même nuit, & que Darius le Méde, savoir Astyagès fils d'Assuerus, c'est-à-dire, de Cyaxarès, s'empara du Royaume; car tant qu'Astyagès vêcût, Cyrus lui fit honneur de ses conquêtes. L'impie Baltasar ayant profané dans cette fête les vases d'or & d'argent qui (2) avoient été enlevés du temple de Jerusalem, & les ayant fait apporter dans la sale du festin, il but dedans lui & toute sa cour. Dieu lui en témoigna son indignation d'une maniere également extraordinaire & terrible: car il fit paroître sur la muraille une main qui y écrivoit la sentence de sa ruine prochaine. Le Roi apperçût la figure de la main qui écrivoit sa condamnation, car il étoit vis-à-vis de cet endroit de la muraille. Surpris & effrayé de cette merveille fatale, il manda sur le champ tous les sages & tous les devins: il leur ordonna de lire cette écriture & de lui en expliquer le sens. Mais aucun d'eux n'ayant pû en venir à bout, la Reine sa mere, qui au bruit de ce prodige étoit venuë dans la salle du festin, informa le Roi son fils de la grande habileté de Daniel dans ces sortes de mysteres. Sur quoi Daniel ayant été mandé, lut au Roi l'Ecriture; & lui ayant representé hardiment ses iniquités, & en particulier la profanation qu'il venoit de faire des vases sacrés, qui avoient servi au culte du vrai Dieu dans le temple de Jerusalem, il lui déclara que ces caracteres tracés sur la muraille étoient une sentence du Ciel, qui portoit que son *Royaume lui étoit ôté & étoit donné aux Médes & aux Perses*. Ce fut apparemment immédiatement après la déclaration de cette sentence que le palais fut pris & Baltasar tué: car les flambeaux étoient allumés avant que ces caracteres fussent tracés sur la muraille. Il fallut ensuite quelque temps pour faire venir les sages & les devins. Il leur fallut aussi à eux-mêmes quelque temps pour essayer de déchiffrer ces caracteres. Ce fut après cela que la Reine vint de son appartement dans la salle du festin pour porter le Roi son fils à faire venir Daniel, qui étoit peut-être alors dans un lieu éloigné. Tout cela emporta sans doute une partie de la nuit. Ainsi on peut supposer avec fondement, que lorsque Daniel eut interprêté cette écriture, les Perses se jetterent dans le palais & en executerent immédiatement après la teneur en tuant Baltasar & tous les Seigneurs qui étoient avec lui. La Reine qui étoit entrée dans la salle du festin pour donner cet avis au Roi, ne pouvoit être sa femme: car l'Histoire Sainte dit que *toutes ses femmes & toutes ses concubines étoient assises avec lui à table*. Il falloit donc que ce fut la Reine Nitocris sa mere. Si elle est appellée la Reine, c'est parce qu'elle étoit veuve & mere de Roi, & que d'ailleurs elle avoit la régence du royaume, dont son fils lui avoit abandonné le gouvernement à cause de sa prudence consommée dans les affaires. En effet, quand Daniel parut devant lui, quoiqu'il fût un des principaux ministres de son état, il le connoissoit si peu qu'il lui demanda s'il n'étoit pas Daniel. Mais Ni-

(1) Daniel V. (2) Prideaux ibid.

tocris qui l'avoit continuellement employé dans les affaires du Royaume, le connoiſſoit mieux. C'eſt pourquoi elle l'avoit fait venir. Cela montre que Baltaſar étoit un Prince livré entierement à ſes plaiſirs, qui ſe remettoit ſur autrui du ſoin de ſes affaires; delà on peut conclure que ſi Baltaſar avec de telles inclinations conſerva ſa couronne pendant dix-ſept ans, contre un ennemi auſſi redoutable que Cyrus, il faut l'attribuer entierement à la conduite de ſa mere, qui avoit entre les mains le gouvernement de l'état: & ſon nom fut toujours ſi fameux, qu'Herodote en parle comme ſi elle avoit été la Souveraine du Royaume, de la même maniere que Semiramis paſſoit pour l'avoir été, & il lui attribuë les ouvrages de Babylone que d'autres auteurs donnent à Nabuchodonoſor le Grand, qui les avoit commencés, mais qui ne furent perfectionnés ſous le regne de Nabonide ou Baltaſar, que par les ſoins de cette Princeſſe, à qui on en refere tout l'honneur.

On a vû que, ſi dans l'hiſtoire des premiers Rois des Médes nous avons ſuivi Herodote, parce qu'il ſoutient ſa narration par des faits ſimples & vrai-ſemblables qui s'accordent avec les monumens les plus certains de l'ancienne hiſtoire, nous l'avons abandonné pour l'hiſtoire d'Aſtyagès & de Cyrus; & nous lui avons préferé Xenophon. Comme Herodote dans cette occaſion tient plus du ſurprenant & du merveilleux, il a été ſuivi par le plus grand nombre des hiſtoriens. Platon n'a pas peu contribué par une ſorte de jalouſie qu'il y avoit entre lui & Xenophon, à autoriſer le faux qui ſe trouve dans Herodote, par le caractere qu'il a donné à la Cyropedie. Il prétend, & Ciceron l'a ſuivi en cela, que l'auteur de ce livre a moins prétendu faire l'hiſtoire de ce Prince, que donner ſous ſon nom l'idée d'un general accompli. Il faut convenir que Xenophon étant auſſi grand capitaine, qu'habile philoſophe, a inſeré dans cette hiſtoire beaucoup de maximes de guerre & de politique; & que c'eſt peut-être ſeulement pour les faire valoir & avoir occaſion de les propoſer, qu'il a écrit ce livre: mais cela n'empêche pas que le fond de ſon ouvrage ne ſoit hiſtorique. Outre qu'il déclare expreſſément qu'il a fait de grandes recherches pour s'inſtruire des actions & de la vie de Cyrus, la conformité de ſa narration avec l'Ecriture Sainte ne permet pas d'en douter. S'il a choiſi le vie de Cyrus préferablement à toute autre, c'eſt qu'il n'en trouvoit pas qui ſe rapportât mieux aux maximes de prudence & de politique qu'il vouloit établir, ni aux vertus dignes d'un grand Prince, dont il vouloit tracer l'idée & faire ſentir l'importance & la néceſſité. Ainſi mettant à part les réflexions politiques & militaires, les diſcours, les harangues ou les paroles remarquables répanduës dans tout cet ouvrage, qui ſont certainement de Xenophon, je crois que tout le reſte, qui conſiſte purement en des matieres de fait, eſt rapporté par l'auteur comme la vraie hiſtoire de ce Monarque; & je ſuis perſuadé qu'en cela il mérite plus de créance qu'Herodote. Celui-ci dans les voïages qu'il entreprit en Egypte, en Syrie & en d'autres païs pour amaſſer des materiaux pour ſon hiſtoire, fit comme les voïageurs qui recueïllent tout ce qu'ils entendent dire & en font uſage, ſans prendre garde qu'on cherchoit quelquefois à le tromper par le merveilleux qu'on lui debitoit avec autant de confiance qu'il le recevoit. Xenophon étoit d'un tout autre caractere. Il n'écrivoit rien qu'avec un grand jugement, & qu'aprés avoir murement peſé les choſes. D'ailleurs aïant vécu à la cour de Cyrus le jeune, qui deſ-

cendoit de celui dont nous parlons, il s'étoit ſcrupuleuſement informé de ce qu'il raconte de ce grand Prince. Ce ſont-là les raiſons qui nous ont déterminé à ſuivre la narration de Xenophon préferablement à toute autre.

Histoire fabuleuse de Cyrus.

Il ne faut pas cependant négliger ce merveilleux qu'Herodote raconte ſur l'hiſtoire d'Aſtyagès & de Cyrus. Les anciens qui l'ont rapporté après lui, ont cru ſans doute que la vie des heros ou des grands hommes, devoit toujours être accompagnée de choſes extraordinaires ou ſurprenantes, qui paroiſſent contraires au cours ordinaire de la nature; & qui frapent ou ſéduiſent en faveur des heros. Le voici donc: mais je le donne comme fabuleux, afin de ne rien laiſſer ignorer de ce qui ſe dit en ce genre.

Aſtyagès eut une fille nommée Mandane. Quelque temps après qu'elle fut née, il ſongea (1) une nuit qu'elle rendoit tant d'eau, qu'elle inondoit toute l'Aſie. Dès qu'il fut éveillé, il fit appeller les Mages, qui faiſoient profeſſion d'interpreter les ſonges, & leur raconta celui qu'il avoit fait. Les Mages lui firent une réponſe qui le troubla, & qui lui fit craindre que ſa fille ne lui causât un jour quelque grand malheur.

Lorſqu'elle fut en âge d'être mariée, il ne voulut pas la donner à un Méde, de peur qu'étant de ſa nation, il ne le privât un jour de la couronne: mais il la maria à un Perſan nommé Cambyſe, qui étant étranger, & d'ailleurs d'une humeur douce & pacifique, ſembloit ne pouvoir jamais aſpirer à l'empire des Médes. Par ce moïen Aſtyagès crut avoir pourvû à ſa ſûreté: mais ſon repos fut bientôt troublé par un autre ſonge auſſi myſterieux que le précedent. Sa fille étant devenuë enceinte la même année qu'elle fut mariée, il ſongea qu'il ſortoit d'elle une vigne qui rempliſſoit toute l'Aſie. Il conſulta d'abord les Mages, qui lui répondirent que ce ſonge ſignifioit que l'enfant qui naîtroit de ſa fille le priveroit du trône, & regneroit en ſa place. Pour éviter l'effet de cette prédiction, il fit venir ſa fille, dans le deſſein de faire périr l'enfant qu'elle auroit, dès qu'il ſeroit né. Mandane accoucha d'un fils qu'elle appella Cyrus, & Aſtyagès commanda au premier de ſes officiers, qui s'appelloit Harpagus, de prendre cet enfant & de le faire mourir. Harpagus qui connoiſſoit l'humeur cruelle & ſanguinaire de ce Prince, n'oſa témoigner la répugnance qu'il avoit à executer un ordre ſi barbare. Il emporta l'enfant, & ne voulant pas le faire mourir de ſes propres mains, il le donna au chef des troupeaux d'Aſtyagès, nommé Mitradatès: il lui commanda de l'aller expoſer en un des lieux les plus reculés des montagnes, afin qu'il y périt bientôt; & le menaça de le faire mourir, s'il y manquoit.

Quoique cette commiſſion fût contraire au caractere de ce paſteur, la crainte l'obligea d'obéïr. Il emporta l'enfant en ſa maiſon, & le montra à ſa femme en lui apprenant l'ordre qu'il venoit de recevoir. Sa femme qui étoit depuis peu accouchée d'un

(1) Herodote lib. 1. & après lui le P. de Montfaucon, verité de l'hiſtoire de Judith.

garçon mort, voïant cet enfant qui étoit aimable & joli, fut si touchée de compassion, qu'elle supplia son mari de lui sauver la vie; elle lui suggera en même temps de prendre l'enfant mort & de l'aller exposer à la place du vivant. Le pasteur suivit le conseil de sa femme: il ôta au fils de Mandane tous ses ornemens, & les mit sur le corps de son fils, qu'il alla ensuite exposer sur une montagne deserte. Harpagus envoïa des gardes au lieu où le Pasteur lui dit qu'il avoit exposé l'enfant; & ils lui rapporterent qu'ils l'avoient trouvé mort.

La femme de Mitradatès nourrit avec grand soin le fils de Mandane, auquel elle donna un autre nom que celui de Cyrus. Cette femme s'appelloit Spaco, c'est-à-dire, chienne, en langue Médique; & c'est ce qui a donné lieu à la fable, qui dit que Cyrus enfant, après avoir été exposé fut nourri par une chienne. Ce petit Prince étoit si bien né, & avoit des manieres si nobles, qu'il ne passa pas long-temps pour le fils d'un pasteur de troupeaux. A peine fut-il arrivé à l'âge de dix ans, qu'il fut reconnu par l'accident que nous allons raconter.

Comme il joüoit un jour avec les jeunes enfans du lieu où il demeuroit, il fut élû Roi par tous ses compagnons. Cyrus accepta cette qualité, & se mit d'abord à créer des officiers, à se choisir des gardes, & à donner divers ordres. Un de ces enfans, qui étoit fils d'Artembarès, homme de grande qualité, refusa de faire ce que le petit Roi lui commandoit. Alors Cyrus le fit châtier par ses gardes, & le jeune garçon s'alla plaindre à son pere. Artembarès qui n'osoit châtier Cyrus, parce qu'il passoit pour fils d'un pasteur du Roi, alla se plaindre à Astyagès. Ce Prince fit appeller le pasteur avec son fils, & demanda à ce dernier d'où vient que n'étant que le fils d'un pasteur, il avoit maltraité le fils d'un homme de qualité. Cyrus sans s'effraïer répondit, qu'ayant été élû Roi, le fils d'Artembarès avoit refusé de lui obéïr, & qu'il l'avoit fait châtier comme il meritoit.

Il s'énonça avec tant d'agrément & d'une maniere si noble, qu'Astyagès se douta que cet enfant étoit autre chose que le fils d'un pasteur: ensuite remarquant sur son visage quelques traits de sa fille; & voïant que son âge convenoit au temps, où il l'avoit fait exposer; il crut que c'étoit-là son petit-fils. Pour s'en éclaircir, il fit retirer tout le monde, & demeura seul avec le pasteur. Il lui demanda d'abord si c'étoit-là son fils. Ce bon homme l'assura d'abord: mais voïant que le Roi prenoit feu, & qu'il s'exposeroit à de grands tourmens, s'il ne disoit la verité, il lui déclara la vérité de cette histoire. Par le recit de Mitradatés le Roi vit que c'étoit Harpagus qui étoit la cause du salut de l'enfant, qu'il avoit mis entre ses mains. Harpagus voïant le pasteur n'osa déguiser la verité.

Astyagès, quoi qu'extrêmement irrité contre Harpagus, eut néanmoins la force de dissimuler sa colere, il l'invita seulement à un festin qu'il vouloit faire ce jour-là même, pour se réjoüir de ce que son petit-fils étoit encore en vie. Il lui dit de lui envoïer ce même jour un fils unique qu'il avoit, pour être élevé auprès de Cyrus. Harpagus s'en retourna chez lui, & envoïa son fils à Astyagès. Ce Prince cruel fit tuer ce jeune enfant, le fit couper par morceaux, fit cuire sa chair en plusieurs manieres, & commanda qu'on mit tous les plats de cette viande du côté d'Harpagus, afin que lui seul en mangeât.

Harpagus vint ſouper avec le Roi, & il mangea beaucoup plus qu'à ſon ordinaire. Le Roi lui aïant demandé ſi ces mets étoient à ſon goût, il répondit que tout en étoit excellent. Alors Aſtyagès commanda qu'on apportât une corbeille, où il avoit fait mettre les pieds, les mains & la tête du fils d'Harpagus. Il dit à cet infortuné pere de découvrir la corbeille; il la découvrit, & y vit ce triſte ſpectacle. Quoiqu'il fut outré de cette barbarie, il feignit néanmoins d'être fort ſoumis aux volontés du Roi: mais dans le ſecret de ſon cœur il conſerva toujours depuis un grand deſir de s'en venger.

Aſtyagès fit encore aſſembler les Mages, pour leur demander ce qu'il feroit de Cyrus. Les Mages lui répondirent que le ſonge qui ſignifioit que le fils de Mandane ſeroit Roi, s'étoit accompli lorſque Cyrus avoit regné pendant quelques heures ſur les enfans qui l'avoient élû; & qu'ainſi il n'avoit rien à craindre de ſa part; puiſque d'ailleurs les Médes aimoient bien mieux lui obéïr, à lui qui étoit de leur nation, que d'être aſſujettis à un Perſan. Aſtyagés ſuivant le conſeil des Mages, envoïa Cyrus à Cambyſe ſon pere.

Lorſque Cyrus eut atteint l'âge viril, il attira ſur lui les yeux de tous les Perſes par ſes excellentes qualités de corps & d'eſprit. Il étoit bien fait, adroit dans tous les exercices convenables à ſa naiſſance; & avec tout cela il avoit encore un grand courage, & tous les talens pour faire un excellent capitaine.

Harpagus penſa de ſon côté à faire de Cyrus l'inſtrument de la vengeance qu'il vouloit prendre d'Aſtyagès. Il envoïoit des preſens à Cyrus, & le ſollicitoit de ſe ſoulever contre ſon grand-pere, & de le chaſſer du trône qu'il occupoit ſi indignement. En même temps il cabaloit dans la Médie contre Aſtyagès, & il mit dans ſon parti un grand nombre de mécontens qui déteſtoient la cruauté de ce Prince. Lorſqu'il ſe crut en état d'executer ſon entrepriſe, il en avertit Cyrus par une lettre qu'il mit dans le ventre d'un lievre, & qu'il ferma ſi bien, qu'il ne paroiſſoit pas qu'il eût été fendu. C'étoit pour éluder la vigilance d'Aſtyagès, qui ſur quelque ombrage qu'il avoit de Cyrus, faiſoit obſerver les paſſages pour intercepter les lettres qu'on lui écrivoit.

Cyrus qui s'étoit acquis l'eſtime & le cœur de tous les Perſes, crut qu'il étoit temps de les porter à ſe ſoulever. Il voulut pourtant éprouver s'ils ſeroient d'humeur à ſeconder ſes deſſeins. Il leur déclara d'abord que ſon grand-pere l'avoit établi gouverneur de la Perſe, & leur montra en même temps des lettres qu'il avoit contrefaites. En cette qualité il commanda à tous ceux qui étoient de ſon âge de porter les armes, de venir au lieu qu'il déſigna, & d'apporter chacun une faulx. Lorſqu'ils furent aſſemblés, il leur commanda de faucher & de nettoïer un grand eſpace de terre qui étoit couvert de ronces & d'épines. Il travaillerent tout le jour, & en vinrent enfin à bout, quoiqu'avec beaucoup de peine. Cyrus les congédia ſur le ſoir, & leur commanda de revenir le lendemain. Il avoit fait égorger tous les troupeaux de ſon pere pour en faire un feſtin aux Perſes. Lorſqu'ils vinrent le lendemain, il les traita magnifiquement, leur faiſant ſervir des viandes & du vin autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent tous raſſaſiés, il leur demanda lequel des deux jours leur étoit plus agréables, ou celui-cy ou le précedent. Ils dirent tous que

c'étoit

c'étoit le jour du festin. Cyrus leur repliqua que s'ils vouloient il leur découvriroit le moïen de passer toute leur vie dans une félicité pareille à celle de ce jour-là : au lieu que s'ils ne suivoient pas son conseil, ils resteroient toujours dans la misere & dans l'oppression : & s'expliquant davantage, il leur dit que c'étoit une honte que les Perses qui ne cedoient aux Médes ni en nombre, ni en valeur, leurs fussent servilement assujettis : qu'ils n'avoient qu'à le suivre, & qu'il les délivreroit de la tyrannie d'Astiagès & les mettroit en liberté. Les Perses reçurent cette proposition avec des acclamations qui firent voir combien elle leur étoit agréable ; & ils s'offrirent à Cyrus pour le suivre par-tout où il les voudroit conduire. Ce jeune Prince leur commanda d'aller prendre leurs armes, & de le venir rejoindre ; & lorsqu'ils furent armés, il les fit marcher vers la Médie.

Astyagès ayant appris que Cyrus remuoit dans la Perse, lui commanda de le venir trouver. Cyrus lui fit réponse qu'il seroit à lui plutôt qu'il ne voudroit. Le Roi des Médes assembla une grande armée pour l'opposer à celle de son petit-fils : & poussé par son mauvais destin, il en donna la conduite à Harpagus. Ce General marcha promptement au devant de Cyrus, pour se donner à lui. Lorsque les deux armées furent en presence, Harpagus avec une partie des Médes se rendit à Cyrus ; d'autres prirent la fuite : & ceux qui n'étoient point de la conspiration, se battirent quelque temps, mais ils furent enfin mis en déroute. Astyagès ne perdit point courage ; il menaça Cyrus d'avoir bien-tôt sa revanche ; & fit cruellement mourir les Mages qui lui avoient conseillé de l'envoyer en Perse. Il ramassa tout ce qu'il pût de troupes, & marcha contre Cyrus. Il ne fut pas plus heureux à cette seconde bataille, où il fut fait prisonnier.

Dès qu'Harpagus sût qu'Astyagès avoit été pris, il alla le trouver, & lui reprocha sa cruauté barbare. Ce malheureux Prince lui demanda s'il étoit du parti de Cyrus. Oüi, répondit-il. Tu es, lui répartit le Roi, le plus malhabile & le plus injuste de tous les hommes ; le plus malhabile, puisque pouvant te faire Roi des Médes, tu as fait tomber l'empire à un autre : & le plus injuste, parce que pour un mauvais traitement que je t'ai fait, tu assujettis les Médes à une nation étrangere.

Ainsi l'Empire des Médes, après avoir duré cent vingt-huit ans, d'autres disoient trois cens ans, passa aux Perses. Le Prince Cyrus fut reconnut Roi des deux nations ; & il garda toujours auprès de lui son grand-pere Astyagès qu'il traita fort humainement le reste de ses jours.

On ne s'est pas contenté de répandre la fable sur la naissance de Cyrus : on l'a portée même jusques (1) sur sa mort. Cyrus s'étant, dit-on, rendu maître de l'Asie & de tout l'Orient, tourna ses armes contre les Scytes. Tomyris leur reine, sans s'épouvanter de la venuë d'un ennemi si redoutable, lui permit d'entrer dans ses états, quoiqu'elle eût pû lui en empêcher l'entrée au fleuve Araxés. Elle se persuada qu'il seroit plus facile de vaincre sur ses terres, & plus difficile aux Perses de fuir par l'obstacle que le fleuve leur apporteroit dans une retraite précipitée. Cyrus l'ayant fait

(1) Justin. lib. 1.

paſſer à ſes troupes, s'avança dans la Scythie, & s'y campa. Le lendemain feignant une fauſſe allarme, il abandonna ſon camp pour prendre la fuite, il y laiſſa du vin en abondance, & tout ce qui peut ſervir à la bonne chere. La Reine avertie de ſa retraite, détache auſſi-tôt ſon fils avec la troiſiéme partie de ſon armée. Quand ils furent arrivés au camp des Perſes, ce jeune Prince peu inſtruit dans la ſcience de la guerre ceſſa de les pouſuivre; & comme s'il étoit venu pour ſe réjoüir, & non pour ſe battre, il ſouffrit que ſes ſoldats ſe chargeaſſent de vin, liqueur d'autant plus dangereuſe à des barbares, que l'uſage leur en étoit nouveau : ſi bien qu'on peut dire qu'ils furent vaincus par leur intemperance, avant que de l'être par les armes de Cyrus, qui revenant ſur ſes pas pendant la nuit, fondit ſur eux comme ils étoient enſevelis dans le vin & dans le ſommeil, & les fit tous paſſer au fil de l'épée, ſans épargner le fils de Tomyris. Cette Reine ayant perdu ſon armée, & ce qui étoit encore plus triſte pour elle, ayant perdu ſon fils unique, ne chercha point dans ſes larmes un ſoulagement à ſa douleur, mais dans l'eſpoir de la vengeance; & rendant ruſe pour ruſe, elle ſurprit un ennemi encore tout fier de ſa victoire: car comme ſi elle ſe fût défiée de ſes forces, aprés la déroute de ſon armée, & qu'elle n'eût pas voulu tenter le ſort d'une ſeconde action, elle recula toujours devant Cyrus, & l'attira inſenſiblement en des détroits; où lui ayant dreſſé des embuches, elle tua deux cens mille Perſes, & leur Roi lui-même. Cette terrible défaite fut particulierement remarquable, en ce qu'il n'échappa point un ſeul homme des ennemis pour en porter la nouvelle. Tomyris fit ſéparer la tête du corps de Cyrus, & le plongeant dans un outre plein de ſang humain, elle lui dit ces paroles qui lui reprochoient ſa cruauté : » *Aſſou-» vis-toi à loiſir du ſang dont tu fus toujours alteré, & dont tu n'as jamais pû te raſſa-» ſier.* »

Suite de l'Histoire veritable de Cyrus

Mais laiſſant-là tout ce qu'il y a de fabuleux dans l'hiſtoire de ce Prince, je reprendrai ce qui regarde l'hiſtoire véritable. Cyrus ayant mis ordre à la conquête de Babylone retourna en Perſe (1) pour viſiter ſon pere Cambyſe & ſa mere, qui vivoient encore. A ſon retour il paſſa par la Médie, où il épouſa la fille d'Aſtyagés, qui étant l'unique héritiere de ce Prince, lui apporta en dot le Royaume des Médes, pour en joüir aprés la mort de ſon pere. Ces deux Princes diviſerent leur empire en ſix vingt Provinces, & en donnerent les gouvernemens à ceux qui leur avoient rendu de plus grands ſervices dans cette guerre. Ils établirent ſur eux trois Gouverneurs (2) generaux, qui devoient réſider à la Cour, & auſquels ils devoient rendre compte de temps en temps de ce qui ſe paſſeroit dans leurs gouvernemens; de ſorte que ces trois miniſtres devoient avoir la principale adminiſtration des affaires de la monarchie. Daniel fut établi le premier de ces miniſtres. Cette préference lui étoit dûë, ſoit à cauſe de ſa haute ſageſſe, ſoit pour ſon experience dans les affaires. Mais, comme ſi la Cour n'étoit point faite pour les gens de probité & d'honneur, il fut en but à la baſſe jalouſie des courtiſans, qui tendirent tant de pieges à la Religion & à la bonté d'Aſtya-

(1) 537. ans avant J. C.

(2) Daniel VI. 1.

gés, qu'enfin ils parvinrent à faire jetter ce saint & sage ministre dans la fosse aux lions, d'où s'étant miraculeusement tiré sain & sauf, ses ennemis y furent eux-mêmes précipités, & y périrent. Par-là Daniel gagna la confiance des Souverains, & s'étant affermi dans leur faveur, il joüit d'une entiere prosperité le reste de ses jours.

Environ deux ans après la conquête de Babylone, Astyagès mourut ; (1) Cambyse étoit mort quelque temps auparavant. Cyrus monta sur le trône ; & successeur de deux grands Princes, il forma la plus rédoutable monarchie qu'on ait vû jusqu'alors dans l'Orient. Quoique l'empire des Perses ne commence que cinq cens trente-six ans avant l'Ere chrétienne ; & que Cyrus ne l'ait occupé que sept ans, on compte néanmoins fort diversement le temps de son regne. La plûpart des historiens Grecs qui le font regner trente ans, le font commencer la premiere année de la cinquante-cinquiéme Olympiade, c'est-à-dire, la cinq cens cinquante-neuviéme avant Jesus-Christ, temps de son association à l'empire des Médes, c'est-à-dire, l'année d'après son départ de Perse avec son armée, pour venir au secours d'Astyagès son oncle. Ptolomée dans son Canon historique, lui donne neuf ans de regne, parce qu'il ne compte pas les deux années que Darius Medus, ou Astyagès avoit regné à Babylone ; la conquête ayant été faite sous la conduite de Cyrus, il attribuë à un seul ce qui devoit être distribué à deux Princes. Enfin Xenophon, de concert avec l'Écriture, lui accorde seulement sept ans, qu'il faut compter du jour qu'il resta seul maître de l'Empire des Perses. Au reste, une preuve que la premiere année du regne de Cyrus ne doit pas être comptée avec Ptolomée, depuis la prise de Babylone, mais avec Xenophon, depuis la mort d'Astyagès, nommé Darius le Mede (2) dans l'Ecriture ; c'est qu'après la prise de Babylone & la mort de Baltasar, Darius le Mede est marqué dans l'Ecriture, suivant l'ordre de la succession avant Cyrus le Perse, & les années du regne de ce dernier n'y sont point comptées, que quand celles du regne de Darius le Mede eurent cessé ; & par consequent la premiere année de Cyrus ne peut être comptée que depuis la mort de Darius ou d'Astyagés.

Empire des Perses.

CE fut cette premiere année (3) aussi célebre dans l'histoire sainte que dans l'histoire profane, que fut rendu l'Edit si connu en faveur des Juifs, qui les délivroit de la captivité, où ils gémissoient depuis LXX. ans. Edit sollicité auprés de Dieu par les prieres des véritables Israëlites, & que l'on engagea Cyrus de rendre en faveur du peuple Juif, en lui montrant que cent cinquante ans avant sa naissance, ce grand évenement avoit été prédit par un des Prophetes du Seigneur. (4)

Cyrus, avant que de rien entreprendre contre ses voisins, s'occupa des affaires de son gouvernement ; & tout étant reglé, il paroît qu'il tourna du côté des Scytes, & qu'il y fit même quelques progrés, puisque l'antiquité nous apprend qu'il y bâtit une ville connuë sous le nom de Cyropolis. Elle étoit sur le fleuve Jaxartes qui se dé-

(1) 536. ans avant J. C.
(2) Daniel. VI. 28. IX. 1. X. 1.
(3) 536. ans avant J. C.
(4) Isaï XLIV. 28. XLV. 1.

charge dans la mer Caſpienne, & bornoit, ſans doute, les frontieres des Perſes & des Scytes dans la Province, nommée autrefois Sogdiane, & aujourd'hui le Royaume de Boccara. Ce Prince après avoir regné 7. ans avec beaucoup de gloire & de douceur ſur toute l'Aſie, eut quelques preſſentimens de ſa mort, & la regarda ſans effroi. Il en avertit ſes enfans, ſes amis & ſes favoris. Il ordonna même que ſon corps ne fût inhumé ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans aucune matiere précieuſe. Il voulut qu'on le rendît à la terre pour faire partie après ſa mort de cette bienfaictrice commune de tous les hommes; témoignant même qu'il goûtoit d'avance le bonheur qu'il y avoit à ſe trouver dans un état à ne rien craindre. Il mourut donc à l'âge de ſoixante-dix ans, (1), après en avoir regné ſept depuis la mort d'Aſtyagès ou Darius le Mede, neuf depuis la priſe de Babylone, & après avoir gouverné trente années depuis qu'il fut aſſocié au Royaume des Medes par ſon oncle. Cependant on ſuivit l'uſage ancien, comme on le peut remarquer par la deſcription que les hiſtoriens d'Alexandre font du tombeau (2) de Cyrus. « C'étoit, dit un auteur, un édifice » dont la baſe quarrée & bâtie de grandes pierres, ſoutenoit une voûte, où l'on » ne pouvoit entrer qu'à peine par une petite porte. Là étoit le corps de Cyrus dans » une urne d'or, ſur un lit dont les pieds étoient de même métail. Ce lit étoit cou- » vert d'un riche tapis avec des draps de pied de couleur de pourpre. Deſſus étoit » le manteau Royal avec pluſieurs veſtes d'ouvrage de Babylone, des brode- » quins, ou une chauſſure à la façon des Medes, des robes de pourpre & d'au- » tres couleurs, des cimeterres, des colliers, des braſſelets & des pendans d'o- » reilles de pierreries. Il y avoit auſſi une table, & près de l'eſcalier un autre pe- » tit appartement pour les Mages qui gardoient le corps de pere en fils. Le Roi » leur fourniſſoit tous les jours un mouton avec du vin & des farines, & tous les mois » un cheval pour ſacrifier aux mânes du défunt. Sur le tombeau étoient écrits ces » mots en langue Perſane : *Paſſant, je ſuis Cyrus fils de Cambyſe, qui ai acquis l'em- » pire aux Perſes, & qui ai regné en Aſie, ne m'envie pas ce tombeau.* Alexandre » avoit deſiré extremement de le voir depuis ſa conquête; mais en y entrant il » trouva tout emporté, hormis le lit & l'urne, encore avoit-on tiré le corps & » tâché de le rompre pour l'emporter plus aiſément, mais on n'en avoit pû venir à » bout. Ariſtobule dit que le Prince lui donna la commiſſion de réparer le dom- » mage, & de remettre le corps dans l'urne, puis de faire murer la porte & d'y » appoſer le ſceau du Roi. Enſuite les Mages furent pris & mis à la queſtion pour » découvrir l'auteur du crime: mais comme on vit qu'on n'en pouvoit rien tirer, on » les relâcha. »

C'eſt encore à peu près ce qu'a dit Plutarque dans la vie d'Alexandre. Il remarque donc que cet illuſtre conquerant, aïant trouvé le tombeau de Cyrus découvert & foüillé, il fit mourir celui qui avoit commis ce ſacrilege, quoiqu'il fût natif de Pella en Macedoine. Il ſe nommoit Polymachus, homme de qualité: & en ayant lû l'inſcription écrite en caractere & en langue Perſane, il voulut qu'on l'écrivît auſſi en langue & en caracteres Grecs. L'inſcription étoit à peu près en ces termes : *O homme, qui*

(1) 529. ans avant J. C. (2) Arrian. de Expeditione Alexand. mag. lib. VI. ſub. fin.

que tu sois, & de quelque part que tu viennes; car je suis assuré que tu viendras : je suis Cyrus, celui qui conquit l'empire aux Perses & je te prie de ne me porter pas envie du peu de terre qui couvre mon corps. Ces paroles toucherent le cœur d'Alexandre, quand il considera l'incertitude & l'instabilité des choses humaines. Ce tombeau & le corps entier de Cyrus qu'on y voyoit encore du temps d'Alexandre, sont une preuve de la verité du récit de Xenophon, qui dit que Cyrus mourut tranquillement à Pasagrade. Lucien (1) marque même qu'il mourut de douleur de voir le caractere cruel & méchant de son fils Cambyse. Ils prouvent aussi la fausseté de la narration d'*Herodote* & de *Justin*, qui le font périr dans la guerre des Scythes, & traiter indignement son corps par Tomyris Reine des Massagetes, qui défit & prit ce Prince, qui avoit passé le fleuve Araxès au Nord de l'Armenie. Mais le nom des Scythes fait ici toute l'équivoque. Les Scythes que Cyrus attaqua étoient au-delà du fleuve Jaxartes, au levant de la mer Caspienne; & ce fut contre leurs incursions qu'il bâtit & fortifia la ville de *Cyropolis*. Si Tomyris avoit fait couper la tête de Cyrus, comment ce corps se seroit-il trouvé entier dans son tombeau? Et si elle avoit eu ce corps en sa possession, elle n'auroit pas fait la grace de le renvoïer aux Perses ses ennemis, pour lui rendre les honneurs de la sépulture, dont les anciens ont toujours été très-jaloux. Ajoutons que si l'armée de ce grand Prince eût été entierement taillée en pieces avec leur chef, comme le prétendent Herodote & Justin, Cambyse n'auroit pas été en état aussi-tôt après la mort de son pere, d'entreprendre une guerre aussi importante que celle d'Egypte, & d'en faire la conquête.

Au prince le plus grand & le plus sage de l'antiquité profane, succéda *Cambyse* qui n'avoit rien des qualités de Cyrus son pere: il ne se distingua que par ses extravagances. C'est le même qui dans le premier livre d'Esdras est quelquefois nommé Assuerus, & quelquefois Artaxerxès. Il fut ennemi des Juifs, & à la sollicitation des Samaritains, il empêcha le peuple d'Israël de continuer le temple que Cyrus avoit permis de rebâtir. La quatriéme année de son regne il attaqua & conquit l'Egypte, comme nous l'avons déja insinué. Et quoique d'une religion étrangere, il voulut par une impieté marquée, détruire la Religion des Egyptiens, & le temple de Jupiter Ammon. Son expédition infructueuse contre les Ethiopiens & les Ammoniens, marque sa folie & son peu de précaution de confier aux déserts de l'Afrique sans vivres & sans provisions, une armée de cinquante mille hommes, qui fut absorbée par un orage des sables de Lybie. Mais enfin s'appercevant trop tard de l'impuissance de ses fureurs, il revint des frontieres d'Ethiopie à Thebes, & de-là descendit à Memphis, où d'un coup de poignard il blessa l'Apis des Egyptiens, qui mourut quelque temps après, & fit flageller les Prêtres d'Egypte comme des imposteurs & des insensés. Ce fut pendant cette expédition, que par une basse jalousie, il fit poignarder en Perse son frere Smerdis, nommé Tanoaxare par Xenophon. Il commit ce crime sur la frayeur que lui causa un songe funeste, & par conséquent une vaine imagination, qui lui faisoit croire que son frere vouloit monter sur le trône. La plus jeune de ses sœurs, qui étoit pour lors dans son camp, n'ayant pû s'empêcher d'en témoigner de la douleur, fut punie de la

(1) Lucianus de Longævis.

bonté de son cœur par un coup de pied que lui donna Cambyse, & dont elle mourut. C'étoit néanmoins cette princesse dont la beauté l'avoit séduit à un point qu'il avoit résolu de l'épouser. Il manda pour cet effet les Juges de son royaume, dont l'office étoit d'interpréter les loix, pour savoir d'eux s'il n'y en avoit pas qui permît au frere d'épouser sa sœur. Les Juges ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser ce mariage incestueux, & craignant de l'autre la fureur de ce prince, lui firent cette réponse adroite : qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit au roi de Perse de faire tout ce qu'il vouloit. Il n'en fallut pas davantage à Cambyse pour commettre cet horrible inceste qui fut suivi par la plûpart de ses successeurs, & qui étonna même les Grecs, dont les mœurs étoient plus formées, lorsqu'ils eurent communication avec les Asiatiques. C'est de cette princesse appellée Méroé, qu'une isle de la haute Egypte a tiré le nom qu'elle porte dans toutes les cartes anciennes. Il fit aussi enterrer vif sans aucun sujet plusieurs officiers de sa maison; il n'y avoit point de jours qu'il n'en sacrifiât quelqu'un à son humeur féroce. Cresus même pensa subir le même sort sur quelques avis qu'il lui donna pour tâcher d'adoucir son esprit, & lui inspirer des sentimens plus humains. Cambyse ordonna donc qu'on fît mourir ce prince infortuné : mais ceux à qui il en donna le commandement en suspendirent l'execution, prévoyant bien qu'il n'iroit pas jusques au lendemain sans se repentir d'un ordre aussi cruel. En effet, il fut ravi d'apprendre que Cresus étoit encore en vie : mais pour satisfaire son humeur sanguinaire, il fit mourir ceux, qui pour épargner ce Prince, navoient pas exécuté ses ordres. Ce sont-là les plus considerables actions qu'il fit après avoir subjugué l'Egypte. Au commencement de la huitiéme année de son regne (1) il quitta cette province sur un avis qu'il eut que l'on avoit proclamé à Suse Smerdis pour Roi des Perses. On le prétendoit frere de Cambyse, & le même que ce prince avoit ordonné de faire mourir. Voici la vérité de ce fait, qui causa dans la Perse une révolution des plus extraordinaires.

Cambyse à son départ de Suse pour l'Egypte, avoit confié l'administration des affaires à Patisithe, l'un des premiers d'entre les Mages. Ce ministre avoit un frere qui ressembloit beaucoup à Smerdis, fils de Cyrus, & qui portoit peut-être le même nom. Dès qu'il sut la mort du frere de Cambyse qu'on avoit tenu secrette, & qu'il eut été informé d'ailleurs des extravagances & des fureurs de ce prince, il mit son propre frere sur le trône, & fit entendre que c'étoit le véritable Smerdis, fils de Cyrus, & frere de Cambyse. Le roi des Perses informé & certain de l'usurpation, quitte l'Egypte pour regagner la Perse par la Syrie. Et comme il montoit à cheval, son épée s'échapa du fourreau, & le blessa à la cuisse, au même endroit où il avoit blessé l'Apis des Egyptiens : il mourut au bout de quelques jours, après un regne de sept ans & cinq mois, en un lieu nommé Ecbatane, comme un oracle lui avoit prédit. Il s'imaginoit à la vérité que ce devoit être dans la Capitale des Médes, où il n'alla jamais depuis cette prédiction; mais ce fut en un lieu de la Syrie qui portoit ce nom.

Le Mage Smerdis, nommé aussi Oropaste dans Justin, & Artaxerxès dans l'Ecriture, ne joüit que sept mois de son usurpation. Pour s'affermir sur le trône, il accorda

---

(1) 523. ans avant J. C.

pour trois ans une exemption des impôts ordinaires & de tout ſervice militaire. Tant de graces qui le rendoient agréable aux peuples, jetterent des ſoupçons dans l'eſprit des grands. Ce fut en vain que, pour ſe maintenir, il épouſa une fille de Cyrus nommée Atoſſa : on ſoupçonna toujours ce qu'il étoit ; mais il y avoit de la difficulté à le découvrir. Otanes, un des plus grands Seigneurs de la Perſe, frere de Caſſandane, épouſe de Cyrus, avoit une fille nommée Phedime, qui avoit été l'une des femmes de Cambyſe, & tenoit encore la même place auprès de Smerdis. Son pere lui fit demander ſi le prince ſon mari étoit le véritable Smerdis fils de Cyrus. Elle répondit qu'elle ne le ſavoit pas, & qu'il ne lui étoit pas même aiſé de le ſavoir, parce que le prince tenoit toutes ſes femmes dans des appartemens ſéparés, ſans leur permettre d'avoir entre elles aucune communication. Otanes lui fit dire que pour s'en éclaircir, elle devoit, lorſqu'elle ſeroit avec Smerdis, examiner s'il n'avoit pas les oreilles coupées. C'étoit une punition que ce Mage avoit ſoufferte ſous le regne de Cyrus, pour quelque crime dont il avoit été convaincu. Phedyme profita de cette inſtruction ; & la premiere fois qu'elle fut avec l'uſurpateur, elle trouva qu'il n'avoit point d'oreilles. Il n'en fallut pas davantage pour engager Otanes à former un parti contre Smerdis. Six des principaux Seigneurs de Perſe ſe liguerent avec lui. Perſuadés que le nouveau Souverain étoit un impoſteur, ils fondirent tous ſur le palais, penetrerent juſques au lieu où il étoit avec ſon frere. Les Mages tâcherent de ſe défendre ; mais enfin, accablés par ſept perſonnes déterminées à mourir, ils périrent eux-mêmes. On croit que ce fut Darius qui lui porta le coup de la mort. Gobrias s'en étant ſaiſi, & voyant que Darius n'oſoit frapper de peur de les percer tous deux dans l'obſcurité de la nuit, l'encouragea par ces paroles pleines de vigueur : *Frappe, frappe*, dit Gobrias, *qu'importe que ton épée me paſſe au travers du corps, pourvû qu'elle atteigne auſſi, & faſſe périr l'impoſteur.*

Les Seigneurs qui avoient tué l'uſurpateur s'aſſemblerent & convinrent entre eux ſept de conſerver le gouvernement ſur le pied que Cyrus l'avoit établi : mais ils craignoient la diſſention & les troubles qu'apporte le deſir de parvenir à la ſuprême dignité. Ils arrêterent donc que celui dont le cheval henniroit le premier ſeroit declaré Roi. Comme le cheval étoit conſacré au ſoleil la ſeule divinité des Perſes, ils penſerent que ce ſeroit lui déferer l'honneur de l'élection, que de s'y déterminer par le ſymbole du Dieu tutelaire de la nation. Darius fils d'Hyſtaſpes qui étoit auſſi-bien que Cyrus de la race des Achemenides, ne voulut pas faire valoir ſes droits ; dans l'apprehenſion ſans doute de trouver des contradicteurs : mais il prit en particulier Ebarés ſon Ecuyer, homme d'eſprit & de reſſource ; & lui fit connoître la réſolution qui s'étoit priſe dans le conſeil. « Seigneur, (1) dit Ebarés, s'il ne tient qu'à cela que » vous ne ſoïés Roi, n'aïés aucune inquiétude, & ſoïés aſſuré que perſonne ne le » ſera que vous. » Ebarés y trouvoit autant davantage que ſon maître. Il prit donc une cavale pour laquelle le cheval de Darius s'échauffoit aiſément, la conduiſit au lieu où ſe devoit tenir l'aſſemblée, & l'y fit ſaillir par le cheval même de Darius.

(1) Herodot. l. 3.

Le lendemain dès la pointe du jour les Seigneurs Perſans monterent à cheval & ſe rendirent enſemble au lieu où ils étoient convenus. Alors le cheval de Darius ſe ſouvenant de la veille, courut à l'endroit même où la cavale avoit été attachée, & ſe mit à hannir : au même inſtant il vint à tonner, il n'en fallut pas davantage. On crut que le Ciel ne ſe déclaroit pas moins que les hommes & les animaux pour Darius fils d'Hyſtaſpe, & ſur le champ il fut declaré Roi (1). Il épouſa non-ſeulement les deux filles de Cyrus qui reſtoient encore, Atoſſa & Ariſtone, mais même Phedyme fille d'Otanes, par le moïen de laquelle on avoit découvert toute l'impoſture des Mages. Il décora les premieres années de ſon régne par un édit celebre qu'il rendit en faveur des Juifs : édit néanmoins qui ne fut qu'une confirmation de celui deCyrus. Ainſi les dépenſes de la conſtruction du temple du Seigneur ſe prirent, comme l'avoit réglé Cyrus, ſur les impoſitions de la Province.

On croit cependant que la révolution ne ſe paſſa point auſſi tranquillement que nous venons de le rapporter, & que Darius fils d'Hyſtaſpes ne monta ſur le trône des Perſes qu'après une triple révolution. Le Poëte Eſchile qui vivoit long-temps avant Herodote, & qui avoit porté les armes contre les Perſes aux batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, pouvoit connoître l'ordre & la ſucceſſion de leurs Rois. Il dit donc que Darius fils d'Hyſtaſpe ne monta ſur le trône qu'après Mardus, Maraphis & Artaphrenés qui tua Mardus. Mardus n'eſt pas different de Smerdis; Maraphis qui eſt Mardonius l'un des Seigneurs Perſans qui s'oppoſerent à l'uſurpation lui ſucceda peut-être; après lui vint Artaphrenés, qui eſt l'Intaphernés l'un des Seigneurs conjurés : Et comme il eſt certain par Herodote même qu'Intaphernés fut tué par Darius fils d'Hyſtaſpes, cela feroit croire que ce dernier ne ſeroit que le 4. Roi depuis Cambyſe. Ainſi il y auroit eu plus de troubles & de révolutions que n'en met ordinairement l'hiſtoire. Cela ſerviroit même à expliquer un endroit de Platon (2) qui marque au troiſiéme livre des Loix que Darius Hyſtaſpes fut le ſeptiéme Roi des Perſes. Il faudroit donc arranger ainſi la ſucceſſion des Rois. 1. *Cambyſe* Roi des Perſes ſelon Xenophon. 2. *Cyrus* Roi & Empereur des Perſes. 3. *Cambyſe*. 4. *Le Mage Smerdis* ou *Mardus*. 5. *Maraphis* ou *Mardonius*. 6. *Artaphrenés* ou *Intaphernés*. 7. *Darius Hyſtaſpes*. Ce ſont des conjectures qu'il eſt bon d'examiner ; mais comme les 4. 5. & 6. Rois des Perſes ne ſont point marqués dans le Canon de Ptolomée, c'eſt une preuve qu'ils n'ont regné que fort peu de temps.

Darius qui avoit, outre les talens de la guerre, ceux du gouvernement, diviſa ſes Etats en vingt grandes ſatrapies ou gouvernemens generaux dont, ſuivant l'eſtime qu'on peut faire ſur la ſupputation d'Herodote, il tiroit chaque année plus de cent millions de piaſtres, ſomme exorbitante dans ces anciens temps. Auſſi les Perſes diſoient-ils que Cyrus étoit pere, que Cambyſe étoit maître ; mais que Darius étoit marchand, parce que le premier d'entre leurs Rois il avoit établi des impôts reglés ſur tous ſes ſujets.

Ce Prince aïant paſſé en paix environ les quatre premieres années (3) de ſon régne,

---

(1) 522. ans avant J. C.

(2) Cùm ad principatum perveniſſet (Darius) ſeptimuſque ipſum accepiſſet. *Plato lib. III. de legibus*

(3) Voyés à ce ſujet M. Prideaux en ſon Hiſtoire des Juifs partie I. liv. III. où il prouve que la révolte de Babylone n'a pû arriver que la V. année de Darius.

eut

eut la cinquiéme une guerre inteſtine à ſoutenir contre les Babyloniens. Cette ville autrefois maîtreſſe de l'Orient ne ſupportoit qu'avec peine le joug des Perſes, ſurtout depuis que le ſiege de l'empire avoit été transferé à Suze, ce qui lui ôtoit beaucoup de ſa grandeur & de ſon opulence. Les Babyloniens crurent qu'ils ne pouvoient ſe relever qu'en ſe révoltant. L'occaſion leur paroiſſoit favorable : la révolution ne laiſſoit pas d'avoir étonné les eſprits des peuples ; & lorſqu'ils eurent fait tous leurs préparatifs, ils leverent l'étendard de la rebellion par des cruautés contre leurs propres femmes & leurs enfans qu'ils firent preſque tous étrangler pour exterminer les bouches inutiles : veuvage & privation d'enfans qui avoient été prédites long-temps auparavant (1) par Iſaïe. Darius s'y rendit avec une armée conſidérable, mais après vingt mois de ſiege il n'étoit pas en état de prendre la ville, ſans un trait de folie qui vint dans l'imagination de Zopyre. C'étoit un des generaux de Darius & l'un des ſept qui s'étoient ligués contre l'impoſture des Mages. Il s'aviſa de ſe couper le nés & les oreilles, & de ſe couvrir lui-même de playes. En cet état il ſe preſente devant Darius, qui lui demande tout émû, qui pouvoit avoir été aſſez hardi pour commettre cet attentat. « Perſonne, répondit (2) Zopyre, perſonne que » vous, Seigneur, dont la puiſſance eſt ſi grande, n'eût oſé me traiter de la ſorte. » Ce n'eſt point une main étrangere, c'eſt moi-même qui me ſuis mis en cet état, » parce que je ne puis ſouffrir que les Aſſyriens ſe mocquent plus long-temps des » Perſes. » Aprés quoi Zopyre court & fuit vers la ville avec l'inquiétude apparente d'un deſerteur. On le reçoit dans Babylone comme dans un aſile contre la tirannie de Darius, dont il promettoit de ſoutenir les efforts & de ſauver la ville. A ces marques ils le crurent veritablement maltraité & mécontent de Darius, on lui confia des troupes, & il fit une ſortie dans laquelle il ſurprit & tailla en pieces un millier d'hommes que le Roi avoit poſtés à l'endroit que Zopyre lui avoit marqué. Dans une ſeconde ſortie il défit deux mille hommes de l'armée des Perſes. Enfin dans une troiſiéme action il défit quatre mille hommes des troupes de Darius. Tant de victoires réiterées lui attirerent la confiance des Babyloniens, qui lui donnerent le commandement general de toutes leurs troupes, & la garde de leur ville. Alors Darius ſe prepare à une attaque, & Zopyre de ſon côté ſe diſpoſe à la ſoutenir. Mais tandis que les Babyloniens étoient ſur les remparts pour ſe défendre de la ſurpriſe, Zopyre ouvrit deux portes de la ville. Les Perſes y entrerent & y commirent des excés extraordinaires (3) de cruauté & de barbarie. Darius enleva les cent portes d'airain que Nabuchodonoſor y avoit miſes, & de deux cens coudées que les murailles avoient auparavant, il les abattit à la hauteur de cinquante, qui eſt l'état où quelques anciens auteurs les avoient vûës. D'ailleurs le Roi des Perſes combla Zopyre de toutes ſortes de graces & de biens, & lui abandonna même ſa vie durant le domaine de Babylone : mais ce n'étoit point là un équivalant pour un nés & des oreilles que Zopyre pouvoit ſe conſerver, & qu'il ne devoit perdre, s'il avoit eu à le faire, que dans une action d'éclat & d'honneur.

---

(1) Iſaï C. XLVII. 9.
(2) Herodot. l. 3.
(3) Herodote remarque que c'eſt la ſeconde fois que cette ville fut priſe.

Darius ne fut pas si heureux contre les Scythes qui sont au nord du Pont-Euxin. Zopyre ne pouvoit plus lui rendre de pareils services ; sa ruse auroit été inutile dans des occasions où la force & la vigueur devoient décider du sort des armes. (1) Darius avec une armée de sept cens mille hommes s'approche de l'Ister qui est la partie inferieure du Danube, le passe & cherche les Scythes, qui s'étoient éloignés de leurs frontieres, persuadés qu'une si grande armée periroit dans les deserts affreux où ils étoient seuls accoutumés. Leur pressentiment eut son effet, & Darius se vit contraint d'abandonner son entreprise, & de se jetter sur la Thrace que Megabyze avoit soumise dans sa retraite. Cette guerre est décrite dans le 4. & 5. livre d'Herodote, & y est mêlée de beaucoup de fables, dont il faut abandonner le merveilleux pour n'en prendre qu'un vrai-semblable naturel, qui peut tenir lieu de la verité. Les Scythes voulurent se vanger par une irruption sur la Thrace ; mais qui n'eut aucune suite. (2) Darius qui cherchoit à occuper les Perses à des entreprises étrangeres, pour leur ôter le goût des révolutions, résolut de faire quelques découvertes, & d'acquerir de nouveaux pays & de nouveaux sujets : il fit descendre le fleuve Indus pour penetrer dans l'Ocean, & rentrer dans le Golfe de la mer rouge (3). Cela lui donna lieu cependant de porter ses armes dans les Indes, qu'il soumit, & dont il tiroit tous les ans la valeur de cinq millions de piastres.

L'entreprise de la guerre des Grecs commença d'abord par des troubles domestiques; la révolte d'Aristagoras y donna lieu. Les Ioniens ou les Grecs de l'Asie mineure y entrerent dans l'esperance de recouvrer leur ancienne liberté : les Atheniens même y eurent la plus grande part à cause des bannis d'Athenes, partisans des enfans de Pisistrate leur tyran, que les Perses vouloient soutenir au préjudice de la liberté des Atheniens (4). Cette guerre fatale décrite par Herodote, Justin & Cornelius Nepos, commença par l'incendie de la ville de Sardes, soumise aux Perses, qui fut brûlée par les Atheniens & les Ioniens. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Darius à la guerre. Ce Prince pour punir les Ioniens confia trois corps de troupes à ses trois gendres, Dorysès, Hymée & Otanes, pour attaquer les rebelles par trois côtés differens. Ils vinrent à bout de les soumettre, quoiqu'avec assez de peine. Aristagoras chef de la révolte qui s'étoit retiré dans la Thrace, y perit. La ville de Milet qui étoit le centre de la confederation, fut prise & saccagée : les autres villes du continent de l'Asie mineure ne furent pas mieux traitées. Les Isles les plus considerables de la Mediterrannée furent subjuguées. Ce n'étoit pas néanmoins tout ce que demandoit Darius. Il vouloit qu'on attaquât le continent de la Grece, & surtout les Atheniens qui avoient été les plus ardens à la ruine de Sardes. Il rappella donc ses generaux & envoya Mardonius fils de Gobrias un de ses autres gendres, jeune Seigneur de beaucoup de courage, mais de peu d'experience. Il lui ordonna sur toutes choses d'entrer dans la Grece, de la saccager & de le vanger des Atheniens. Ce fut l'an 494. avant l'Ere Chrétienne. Ses progrès furent moins heureux que ceux de ses prédecesseurs. Il étonna la Thrace & la Macedoine ; mais une tempête

(1) 513. ans avant J. C.
(2) 510. ans avant J. C.
(3) 509. ans avant J. C.
(4) 500. ans avant J. C.

qui le ſurprit auprès du Mont Athos lui fit perdre trois cens vaiſſeaux; & perir vingt mille hommes de ſes troupes. Se voyant hors d'état de rien entreprendre de conſiderable, il retourna dans l'Aſie.

Darius crut bien faire, pour ſonder les Grecs, de leur envoyer des herauts pour demander en ſon nom la terre & l'eau (1). C'étoit la maniere dont les Perſes avoient accoutumé d'éxiger la ſoumiſſion de ceux qu'ils vouloient aſſujettir. A l'arrivée de ces herauts, pluſieurs villes de la Grece qui redoutoient la puiſſance des Perſes leur accorderent leurs demandes. Mais les Atheniens & les Lacedemoniens garderent une conduite bien differente; & contre le droit des gens, ils précipiterent les herauts, l'un dans un puits & l'autre dans une foſſe, avec ordre d'y prendre la terre & l'eau qu'ils demandoient : attentat dont ils ne furent pas long-temps à ſe repentir.

Darius envoya deux autres generaux (2), Datis & Artapherne pour commander ſes armées, compoſées de ſix cens vaiſſeaux & de trois cens mille hommes. Ils attaquerent d'abord les Iſles, & enſuite ils débarquerent dans le continent, vinrent à Eretrie qu'ils emporterent. De-là ils paſſerent dans l'Attique & ſe camperent dans la plaine de Marathon (3). Elle étoit trop ſerrée pour contenir une armée ſi nombreuſe : Et, ce qu'on auroit peine à croire, deux mille hommes ſous la conduite de Miltiade battirent ce corps formidable de troupes, non qu'ils en fiſſent un grand carnage, car il n'y eut de tués que ſix mille quatre cens hommes; mais le déſordre & l'épouvante fit le reſte : de ſorte qu'après la campagne il ſe trouva que les Perſes avoient perdu deux cens mille hommes.

Tant de mauvais ſuccès ne découragerent pas Darius; il ne vouloit plus ſeulement ſe vanger de l'incendie de Sardes, il y joignit encore la défaite de Marathon. Il reſolut de ſe trouver en perſonne à cette nouvelle expedition, à laquelle il ſe prépara pendant trois ans. La révolte d'Egypte qui arriva dans cet intervale ne le détourna pas de ſon deſſein. Il fit un détachement pour réduire ce Royaume, & en vint à bout quelques années après. Il avoit réſolu d'aller en perſonne à la conquête de la Grèce; mais avant que de ſortir de ſes Etats, il voulut, ſuivant l'uſage des Perſes, & pour éviter les troubles domeſtiques, ſe déſigner un ſucceſſeur. Il s'agiſſoit de choiſir. Artabaſanes ſe trouvoit l'aîné, mais il venoit d'une premiere femme, lorſqu'il étoit encore dans une vie privée, au lieu que Xerxès né du ſecond mariage avec Atoſſa fille de Cyrus, étoit venu depuis que Darius fut élevé ſur le trône. Ce dernier l'emporta par ces deux titres, parce qu'il deſcendoit de Cyrus fondateur de l'empire par ſa mere Atoſſa, & l'autre parce qu'il étoit fils de Darius Roi des Perſes, au lieu qu'Artabaſanes n'étoit fils que de Darius homme privé. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette conteſtation fut la douceur & l'amitié avec laquelle elle fut agitée. C'eſt la remarque ſage & ſenſée d'un auteur (4) moderne. Pendant tout le temps qu'elle dura, les deux freres ſe donnerent réciproquement toutes les marques d'une amitié veritablement fraternelle. Et lorſqu'elle fut décidée, le cadet n'en prit point occaſion d'inſulter ſon aîné, & l'aîné n'en témoigna, ni chagrin, ni mécontentement.

(1) 493. ans avant J. C.
(2) 491. ans avant J. C.
(3) 490. ans avant J. C.
(4) Prideaux hiſt. des Juifs, part. I. liv. 4.

Et quoi qu'Artabaſanes eût perdu ſa cauſe, il ne laiſſa point d'acquieſcer à ce jugement, d'en feliciter ſon frere, & de s'attacher à ſes interêts avec tant de zele, qu'il perdit la vie à ſon ſervice dans la guerre contre les Grecs. Cela n'arriveroit point parmi nous autres Chrétiens qui nous vantons d'une vertu plus épurée que tous ces anciens idolâtres. Darius alloit partir pour ces deux expeditions de Grece & d'Egypte, lorſqu'il mourut après un regne de XXXVI. ans (1).

Xerxès qui lui ſucceda fut ſollicité par Mardonius de ne ſe pas déſiſter des vaſtes projets de ſon pere. D'abord il favoriſa les Juifs pour les tenir toujours dans la dépendance: & la ſeconde année de ſon regne il tomba ſur l'Egypte rebelle qu'il ſoûmit. Il crut en pouvoir faire autant de la Grece : mais comme l'entrepriſe étoit plus difficile, il s'y prépara durant quatre années qu'il employa, ſoit à chercher des alliances nouvelles, ſoit à recruter ſes troupes : enfin il aſſembla une armée de dix-ſept cens mille hommes de pied, quatre-vingt mille chevaux, vingt mille hommes pour la garde de ſes chariots, plus de trois mille bâtimens, vaiſſeaux de combats, galeres ou barques de tranſports qui portoient encore plus de cinq cens mille hommes. Ainſi le tout alloit à plus de cinq millions de bouches Falloit-il autre choſe que cette immenſe multitude pour périr & ſe détruire elle-même? Car ce n'eſt point avec ces grandes armées que ſe font les conquêtes & les grandes actions. Xerxès partit donc (2) de Suſe qui étoit au centre de ſes états & ſe rendit d'abord dans la Cappadoce. Ce fut de-là qu'il marcha avec un grand corps de troupes. Il eut dans ſa route une avanture aſſez extraordinaire. Un citoyen de Cellene en Phrygie nommé Pythius lui offrit tout ce qu'il avoit d'or & d'argent pour ſoutenir les frais de cette guerre. Xerxès étonné de cet offre lui demande ce qu'il a d'argent. « Je ne vous » déguiſerai rien, lui dit ce riche & genereux particulier; auſſi-tôt que j'ai ſû que » vous veniez en Grece, comme j'avois envie de vous donner de l'argent pour » cette guerre, j'en ai voulu ſavoir le compte, & j'ai trouvé que j'avois deux » mille talens & quatre millions moins ſept mille dariques. Je vous donne tous ces » tréſors, parce que j'en tire aſſez pour vivre du travail de mes eſclaves & de mes » fermiers. » Xerxès eut tout lieu d'être ſurpris qu'un particulier lui offrît une valeur qui pourroit aller, ſelon nôtre ſupputation, à plus de vingt-ſix millions de piaſtres: mais ce Prince pour uſer de generoſité avec un ſimple particulier qui en avoit tant, non ſeulement le reçût comme ſon ami & ſon hôte, mais donna même à Pythius les ſept mille dariques qui manquoient aux quatre millions qu'il en avoit. Ce fut donc la ſixiéme année de ſon regne, quatre cens quatre-vingt ans avant l'Ere Chrétienne qu'étant arrivé à l'Helleſpont, aujourd'hui le détroit de Gallipoli, il fut ſept jours & ſept nuits à le paſſer avec toute ſon armée ſur deux ponts de batteaux. Tout plia devant lui dans la Thrace, dans la Béotie & dans le reſte de la Grece. Le ſeul paſſage des Thermopyles l'arrêta: quatre mille Grecs s'y trouverent, mais craignant d'être envelopés, ils ſe retirerent à la reſerve de trois cens Lacedemoniens, qui prétendirent s'oppoſer ſous la conduite de Léonidas, à cette immenſe multitude,

(1) 486. ans avant J. C.

(2) Herodote l. 7.

Carte pour la route de Xerxes
dans la Grece.
et pour l'Expedition du jeune Cyrus.
Et la retraite des Dix mille.
Pont Euxin
Mer Caspienne
Mer Mediterranée
Armenie
Sarmatie
Thrace
Salmidesse
Bosphore de Thrace
Bithynie
Trebisonde
retour des Grecs
Paphlagonie
le Pont
Cotyora
Iberie
Albanie
Mont Caucase
Troie
Sardis
Ephese
Carie
Lycie
Pamphilie
Cilicie
Tarse
Isle de Cypre
Crete
Egée
route de Xerxes
marche de dix mille
Cappadoce
Route de Xerxes
Tropatene
Mesopotamie
Assyrie
Ninive
Retour de Xerxes
Medie
Ecbatane
Syrie
marche
Phenicie
Palmyre
Damas
Tapsaque
Eufrate
des Grecs
Palestine
Arabie Deserte
Chaldée
Sitace
Susiane
Suse
Bouches du Nil
Peluse
Memphis
Lybie
Egypte
Thebes
Arabie Petree
Madianite
Mer Rouge
Ethiopie
Arabie Heureuse
Golfe Persique
Perse
Persepolis
Pasargada
Carmanie
Deserts
Paretacene
Parthie
Hircanie
Arie
Boreanie
Ariaspes
Drangianie
Gedrosie
Arachosie
Ethiopiens
Ichtyophages
Golfe de Carmanie
Inde fl.
Margiane
Massagetes
Chorasmiens
Deserts
Bactriane
Sogdiane
Oxus fl.
les Saques
Iaxartes fl.
Villoeul Sculpsit

ou du moins retarder sa marche & l'embarrasser. A la verité tous y périrent ; mais ils tuerent vingt mille Perses, entre lesquels étoient deux freres de Xerxès. A l'approche de cette formidable armée, les Atheniens abandonnerent leur ville & passerent dans les isles de Salamine & d'Egine, & les Perses ne trouverent plus que les maisons & les murs d'Athenes. Les Grecs qui s'étoient fortifiés sur la mer, ne firent que de petites entreprises, dans lesquelles ils avoient toujours le dessus, mais pour rétablir leurs vaisseaux, ils furent obligés de gagner le détroit de Salamine. Là ils furent encore renforcés, & il s'y trouva plus de trois cens voiles. Ce fut dans cet endroit que Themistocles eut le courage de tenter une action generale, dans laquelle les Grecs, favorisés par la situation du détroit, remporterent sur les Perses (1) une victoire si complette, qu'ils firent entierement échoüer les projets de cette expedition, la plus vaste & peut-être la plus insensée qui se soit vûë. A cette nouvelle, Xerxès craignant que les vainqueurs ne fissent voile vers l'Hellespont, & ne lui fermassent le chemin de l'Asie, y retourna avec précipitation, & laissa trois cens mille hommes à Mardonius, pour continuer la guerre contre les Grecs. Mardonius hiverna dans la Thessalie & la Macedoine : il voulut entamer avec les Atheniens une négociation de paix qui fut rejettée, ce qui le fit déterminer à rassembler toutes ses forces pour attaquer Athenes. Il n'eut pas de peine à le faire : à la vûë de ce torrent, les Atheniens s'étoient retirés pour la seconde fois dans les isles de Salamine & d'Egine. Les forces de la Grece se rendirent à l'Isthme de Corinthe ; elles montoient à six-vingt mille hommes : celles de Mardonius étoient de trois cens cinquante mille : il marcha vers la Béotie ; il fut suivi des Grecs ; les deux armées se joignirent auprès de Platée, & l'on en vint à une bataille décisive, dans laquelle Mardonius fut tué & toute son armée détruite. Il n'y eut qu'Artabase qui jugeant du succès de cette journée par les mauvaises dispositions de Mardonius, se retira si à propos, qu'il arriva en sûreté à Byzance, d'où il regagna l'Asie. De tout le reste de l'armée il ne s'en échappa point quatre mille hommes. Le même jour que les Grecs combattoient si heureusement à Platée, leur armée navale remporta une seconde victoire sur la flotte Persane auprès de Mycale, l'un des promontoires ou des caps de l'Asie mineure. Ils furent à la verité secourus par les Ioniens ou les Grecs Asiatiques, qui par là recouvrerent leur ancienne liberté. Ces deux nouvelles obligerent Xerxès à quitter Sardes pour se retirer en diligence au centre de la Perse. Deux ans après (2) les Grecs attaquerent à leur tour les Perses, & leur enleverent Byzance. Ils auroient été plus loin, si Pausanias Roi de Lacedemone n'eût pas trahi les Grecs pour se jetter dans le parti des ennemis communs de sa patrie, action qui dans la suite lui couta la vie, qu'il fut obligé de perdre par un decret de ses compatriotes. Themistocles avoit fait des prodiges de valeur & de prudence ; il n'en fallut point davantage pour devenir odieux dans un gouvernement populaire comme celui des Atheniens. L'on faisoit un crime aux grands hommes d'avoir trop de vertu & de merite ; crime que l'on ne punissoit pas moins que de l'exil. Mais poursuivi de tout côté par les Lacedemoniens, ausquels il faisoit autant d'ombrage qu'aux Atheniens, il fut contraint de se retirer à la Cour de

(1) 479. ans avant J. C. (2) 477. ans avant J. C.

Xerxès, quoique ce Prince eût mis sa tête à prix (1). Mais Xerxès en usa genereusement avec le Général Athenien, qui s'étoit venu jetter entre ses bras, & lui donna à lui-même les deux cens talens, c'est-à-dire, la valeur de deux cens mille piastres qu'il avoit promis à celui qui lui livreroit Themistocles. Il le traita comme un des plus grands Seigneurs de sa Cour; & pour en tirer l'avantage qui convenoit à ses interêts, il l'envoya sur les côtes de l'Asie mineure avec une pension de cent cinquante talens, c'est-à-dire, cent cinquante mille piastres. Tout le détail de ce que nous venons de marquer depuis Cyrus, fait le fond de l'histoire d'*Herodote*, dans laquelle il a mêlé beaucoup d'incidens, les uns curieux & utiles, les autres merveilleux & romanesques. Et depuis la bataille de Mycale on peut y joindre le premier livre de *Thucydide* & la vie de Themistocles dans *Plutarque* & dans *Cornelius Nepos*.

Xerxès fit peu de choses le reste de son regne: il se livra seulement au plaisir & à la joie, & fut assassiné par Artaban Capitaine de ses gardes (2), après avoir gouverné ving-un ans. Son fils Artaxerxès, qui avoit travaillé sous son pere les cinq derniéres années de sa vie lui succeda. Son regne qui fut de quarante-un ans, est devenu l'un des plus illustres, soit dans l'histoire sainte, soit dans l'histoire profane. Il commença par des actes de justice & de pieté, en faisant périr tous ceux qui avoient eu part à la mort du Roi son pere. Après quoi il attaqua & défit son frere Histaspe, qui avoit de plus justes prétentions que lui à la couronne des Perses. Artaxerxès qui fut l'époux d'Esther fit de grands biens aux Juifs, & leur permit de relever les murailles de Jerusalem. C'est de cet Edit (3) que les Interpretes des saintes Ecritures commencent à compter les soixante-dix semaines de Daniel, c'est-à-dire, les quatre cens quatre-vingt dix ans qui devoient s'écouler depuis ce terme jusqu'à la mort du Messie.

Les Egyptiens s'étoient révoltés (4); & il fallut que le Roi des Perses envoïât contre eux une armée de trois cens mille hommes, qui fut défaite par les Egyptiens & les Atheniens joint ensemble. Les Perses furent assiegés dans Memphis, & y soutinrent un siege de trois ans, & regagnerent à la fin la superiorité qu'ils avoient perduë, & se maintinrent en Egypte. Artaxerxès crut que, pour se vanger des Atheniens, il devoit envoïer contre eux Themistocles avec une armée. Ce general pensa qu'il étoit également honteux de refuser son secours au Roi son bienfaicteur, & de saccager sa patrie, il prit donc le parti de se faire mourir lui-même. (5)

Artaxerxés fut exposé dans son regne à diverses conspirations. La plus considerable fut celle que découvrit Mardochée, dont il fut récompensé de la maniere glorieuse & honorable que rapporte l'Ecriture sainte dans le livre d'Esther. Las & fatigué des guerres qui devenoient fatales à son empire aussi-bien qu'à sa propre tranquillité, Artaxerxés chercha lui-même la paix qui fut concluë, comme le marquent *Diodore de Sicile* & *Plutarque* dans la vie de Cimon, auteur qu'il faut lire pour le regne de ce Prince. Cependant il fut encore attaqué par une guerre intestine, occasionnée

(1) 471. ans avant J. C.
(2) 467. ans avant J. C.
(3) 460. ans avant J. C.
(4) 460. ans avant J. C.
(5) 458. ans avant J. C.

par la cruauté de la Reine sa mere. Cette Princesse, pour vanger la mort de son fils Achemenides qui étoit péri dans la guerre d'Egypte, demanda au Roi qu'Inarus qui avoit soutenu cette guerre, & les Egyptiens, lui fussent livrés. Artaxerxés lui accorda trop facilement sa demande. Elle fit crucifier Inarus & couper la tête à tous les autres pour les sacrifier aux mânes de son fils. C'étoit un affront pour Megabyse, qui avoit donné sa parole d'honneur qu'il ne seroit rien fait à Inarus & aux Egyptiens, qui s'étoient rendus prisonniers. Il quitta donc la cour, se retira dans son gouvernement de Syrie, & s'y révolta. Artaxerxés envoïa contre lui une armée de deux cens mille hommes que Megabyse défit. Une seconde eut un sort pareil l'année suivante. Le Roi crut qu'au lieu d'emploïer la force, il falloit le ramener par la douceur: il lui envoïa donc son frere Artarius& sa sœur Amitis, qui étoit femme de Megabyse. Il rentra dans son devoir & revint à la cour; mais il fut exilé quelque temps après sur un prétexte imaginaire; cependant il se donna tant de mouvemens, qu'il sortit de son éxil, & mourut dans une grande faveur.

Les Grecs inquiets & jaloux les uns des autres, avoient envie de se détruire mutuellement. Lacedemone & Athenes qui vouloient toutes deux avoir la superiorité, envoïerent des Ambassadeurs à Artaxerxés pour l'engager dans leur querelle & en obtenir du secours contre leurs ennemis (1). Cependant comme ils n'étoient pas fixes dans leurs demandes, Artaxerxés fut obligé d'envoïer lui-même (2) une ambassade aux Lacedemoniens qu'il favorisoit au préjudice des Atheniens, qui s'étoient autrefois déclarés le plus vivement contre lui: mais les Lacedemoniens y envoïerent l'année suivante d'autres Ambassadeurs, qui apprirent en débarquant à Ephese la mort d'Artaxerxés qui finissoit un regne de XLI. ans.

Xerxés, le seul fils legitime qu'il eut, monta sur le trône; mais il ne put rien faire de considerable pendant les quarante-cinq jours qu'il le tint. Sogdien ne l'usurpa que par le meurtre de son frere Xerxés; mais lui-même ne l'occupa que six mois & demi, & fut puni du supplice que l'on ne faisoit souffrir en Perse qu'aux plus grands criminels. Il fut étouffé dans la cendre. Son frere Ochus ou Darius le bâtard lui succeda, & courut risque plus d'une fois de mourir aussi-bien que ses freres d'une mort violente. Mais la révolte des Egyptiens qui se mirent en liberté, fait voir le peu de force des successeurs de Cambyse, de Darius & d'Artaxerxés (3). La guerre du Peloponese étoit dans sa plus grande chaleur (4), les Generaux de Darius, Tisaphernes & Pharnabase qui ne vouloient que la destruction des Grecs, favorisoient tantôt les Lacedemoniens, & tantôt les Atheniens. Mais enfin les premiers s'étant rendus les maîtres par le secours qu'ils tiroient des Perses, ne tarderent point par une ingratitude trop ordinaire à ces sortes de républicains, (car c'est ainsi qu'on doit regarder Lacedemone,) à déclarer la guerre à leurs bienfaicteurs: mais Darius qui mourut (5) après un regne de dix-neuf ans, laissa la couronne à son fils aîné qui prit le nom d'Artaxerxés en montant sur le trône. C'est celui à qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse, ont donné le nom de Mnemon, c'est-à-dire, de grande memoire. Ce

(1) 431. ans avant J. C.
(2) 425. ans avant J. C.
(3) 424. ans avant J. C.
(4) 413. ans avant J. C.
(5) 405. ans avant J. C.

Prince étant auprès de son pere dans sa derniere maladie ; lui demanda comment il avoit fait pour gouverner si tranquillement ses Etats; le Roi prêt à expirer lui fit cette réponse : *En faisant toujours ce que la justice & la Religion demandoient*. Paroles remarquables, qui seroient toujours suivies par les Souverains, s'ils ne s'en rapportoient qu'à la bonté de leur caractere ; mais ils n'en sont que trop souvent détournés par de mauvais ministres, plus occupés à faire éclater leur autorité que le pouvoir de leur maître. Artaxerxès fut à peine sur le trône, qu'il pensa périr par un complot de Cyrus son frere. Ce regne, l'un des plus longs que fournisse l'histoire des Perses, est aussi un des plus connus. *Plutarque* qui a fait la vie de ce Prince, suffit avec ce qui s'en trouve dans les historiens originaux qu'on est obligé de lire. Et *Xenophon*, l'un des plus grands hommes de l'antiquité, a fait un détail circonstancié de l'expedition de Cyrus contre son frere Artaxerxés. Sa *retraite des dix mille* Grecs qui se fit (1) aprés la fatale journée où périt le jeune Cyrus, sera toujours l'admiration des plus grands capitaines.

Expedition du jeune Cyrus.

Cyrus avoit plus d'ambition que de prudence. Le gouvernement général de toute l'Asie mineure ne le satisfaisoit pas : il vouloi occuper seul le trône des Perses. Pour cela il se lia avec les Grecs, & leva l'étendard de la révolte. Il commença une marche de plus de cinq cens lieuës avec treize mille Grecs qui faisoient la fleur d'une armée, où il y avoit encore cent mille hommes d'autres troupes, & la finit (2) en quatre-vingt treize jours. Cyrus partit donc de Sardes, passa le Méandre sur un pont de batteaux, & se rendit à Colosses, auprès de laquelle il fit la revûë de son armée. De la Mysie, il passa dans la haute Phrygie, & séjourna cinq jours dans les plaines de Caistre, qui sont au centre de cette Province. La Reine de Cilicie vint au-devant de Cyrus : elle apporta de l'argent, & même quelque chose de plus. Le Prince distribua l'argent aux soldats, & garda le reste pour lui ; mais pour récompenser à son tour cette Reine si généreuse, il fit faire l'exercice à son armée, & lui montra l'image seule d'un combat qui étonna, & qui effraya même cette Princesse. L'armée vint à Iconie, derniere ville de la Phrygie. La Reine se sépara de Cyrus, & ce Prince entra dans la Cappadoce : il passa ensuite les montagnes pour entrer dans la Cilicie, dont le Roi Siennesis époux de la Reine pouvoit lui fermer les passages ; mais il se retira, & Cyrus arriva à Tharse qui en est la capitale. Cette ville fut saccagée & pillée par les Grecs. Aussi-tôt que Cyrus y fut arrivé, il manda Siennesis qui répondit, qu'il n'avoit pas accoutumé de se trouver en un lieu où il ne fût pas le plus fort. Cependant il y vint après les assurances verbales que le Prince lui fit donner. Cyrus se rendit à Isse qui est la derniere ville de la Cilicie, & avant que d'entrer dans la Syrie, on passa les détroits où sont deux murs qui ferment cette Province. L'un est gardé par les Perses du côté de la Syrie, & l'autre par les Ciliciens de leur côté. On traversa donc la Syrie, & l'on arriva à Thapsaque sur l'Euphrate que Cyrus fit passer à son armée pour entrer dans la Mésopotamie. On côtoya ce fleuve

(1) 401. ans avant J. C.

(2) Xenophon de Expeditione Cyri Junioris.

&

& Cyrus enfin aprés avoir évité bien des dangers arriva dans la Province de Babylone, où se donna la bataille contre Artaxerxès son frere. Cyrus ayant rangé son armée, visita tous les postes, parla aux principaux officiers; & l'un d'eux lui ayant demandé s'il croyoit que le Roi dût donner bataille : Oüi, dit Cyrus ; s'il est mon frere, il ne souffrira point que je possede tout ceci sans mettre l'épée à la main. On prétend que l'armée d'Artaxerxès montoit à plus de douze cens mille hommes. On ne se battit néanmoins qu'après plusieurs autres jours de marche.

Dès qu'on apperçut l'ennemi, l'armée de Cyrus se mit sous les armes, Clearque qui commandoit les Grecs, occupa la droite du côté de l'Euphrate; & avoit à sa gauche les autres colonels Grecs; il rangea sur la même ligne quelque cavalerie étrangere avec l'infanterie legere des Grecs: le reste s'étendit sur l'aîle gauche sous le commandement d'Ariée, qui étoit son Lieutenant General. Le Prince marchoit la tête nuë, selon la coutume des Perses, suivi de six cens cavaliers armés de toutes pieces. Il étoit déja midi que l'ennemi ne paroissoit point : mais sur les trois heures, il s'éleva une grande poussiere, après quoi on vit briller les armes & les étendards. Tisaphernès étoit à l'aîle gauche avec la cavalerie armée d'armes blanches, à côté de lui étoit l'infanterie legere, après quoi on voyoit celle qui étoit pesamment armée: avec des boucliers de bois qui couvroient l'homme tout entier. On disoit que c'étoient des Egyptiens. Il y avoit ensuite d'autre infanterie légere, & d'autre cavalerie, rangées par nations avec autant de front que de hauteur. Le devant de la bataille étoit couvert de chariots armés de faulx pour ouvrir les bataillons. Les Perses, contre leur coutume, marcherent posément & dans un grand silence. Sur ces entrefaites, comme Cyrus passoit le long de la bataille avec son truchement & trois ou quatre autres, il cria à Clearque qu'il donnât au centre où étoit le Roi, parce que delà dépendoit tout le succès du combat. Mais comme les troupes d'Artaxerxès étoient en si grand nombre, qu'une seule de leurs aîles tenoit tout le front de l'armée de Cyrus, Cléarque craignit d'être enveloppé de toutes parts, s'il abandonnoit la riviere, & lui répondit qu'il ne se mît en peine de rien, & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit. Cependant l'armée d'Artaxerxès s'avançoit au petit pas, & celle de Cyrus ne bougeoit, parce que toutes les troupes n'étoient pas encore rangées. Cyrus marchoit entre les deux armées, quoique plus près de la sienne, & les consideroit l'une après l'autre, lorsque Xenophon l'apperçut, & piqua droit à lui pour savoir s'il n'avoit aucun ordre à donner. Il lui cria que les sacrifices étoient favorables, & qu'il le rapportât aux soldats. Mais là-dessus; aïant oüi du bruit dans les rangs, il demanda ce qu'il y avoit, & Xenophon répondit, que le mot passoit pour la seconde fois, dequoi étonné, il s'enquit quel il étoit. C'est le *Sauveur Jupiter & la victoire*, reprit Xenophon. Je l'accepte, dit Cyrus, il n'en faut point d'autre; & cela dit, il piqua au lieu où il devoit combattre. Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorsque les Grecs commencerent à chanter l'hymne du combat, & à marcher; mais comme en marchant leur ordre se rompoit, ce qui étoit détaché du gros couroit rejoindre le reste. Après quoi ils jetterent de grands cris, comme on fait dans les solemnités de Mars, & s'ébranlerent tous ensemble, frappant des piques contre leurs boucliers pour étonner les chevaux : mais avant

qu'ils fussent à la portée du javelot, les barbares prirent la fuite, & les Grecs coururent après, criant l'un à l'autre qu'ils prissent garde à ne se point trop emporter dans la course, de peur de rompre leurs rangs. Cependant les chariots dépourvûs de conducteurs couroient çà & là, tantôt vers leurs gens, tantôt vers les Grecs qui faisoient alte, lorsqu'ils les voïoient venir, & il y eut un soldat qui s'étant arrêté, pour les contempler, en fut choqué, sans être blessé ni lui, ni aucun autre. Cyrus voïant les Grecs victorieux, ne se laissa pas transporter à une joïe prématurée, quoiqu'il fut déja salué Roi par ceux qui étoient autour de lui : mais tenant ses six cens chevaux ramassés près de sa personne, il épioit la contenance de son frere, qui étoit au milieu du corps de bataille de son armée selon la coutume des Rois de Perse, soit pour y être plus en sûreté, soit pour mieux donner les ordres partout; car les autres chefs en font autant, chacun à la tête de la troupe qu'il commande. Cependant le Roi qui ne vit point d'ennemis devant lui tourna pour envelopper les Grecs; mais Cyrus l'aïant apperçû, craignit qu'il ne les prît en queuë & ne les défit. Il courut donc droit à lui avec ses six cens chevaux, & tua, à ce qu'on dit, de sa main Artagersès, qui commandoit les six milles hommes qui étoient devant le Roi : mais comme il les eut rompus, tous ses gens se débanderent dans la poursuite; de sorte qu'il ne demeura presque autour de lui que ceux qui mangeoient à sa table, avec lesquels il piqua contre le Roi, & criant, je le vois, lui lança son javelot, & le blessa à l'estomac à travers ses armes, à ce que dit le medecin Ctesias qui pansa la plaïe. Ce fut là que Cyrus reçut un coup audessus de l'œil, & étant venu aux mains avec son frere, & leur noblesse de part & d'autre, pour les défendre, il fut tué avec huit des principaux de sa cour.

Ainsi mourut le plus digne successeur du grand Cyrus, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, & celui qui a eu l'ame la plus royale. Car dès son enfance lorsqu'il étoit nourri à la Porte, c'est-à-dire, à la cour du Roi comme son frere, & les enfans des grands de Perse, on le voïoit exceller au-dessus des autres en toutes sortes d'exercices. C'est-là veritablement qu'on pouvoit voir de grands exemples de modestie, & qu'il ne s'entendoit ni dire, ni faire aucune chose deshonnête, & c'étoit une école admirable pour la jeunesse de voir le Prince qui distribuoit les peines & les récompenses, & qui leur apprenoit à commander & à obeïr. C'étoit donc lui qui se montroit & le plus docile & le plus obeïssant; qui savoit le mieux manier un cheval, & qui s'y plaisoit davantage; adroit à tirer de l'arc & à lancer le javelot; hardi à la chasse lorsqu'il fut plus grand, il soutint un jour l'attaque d'un ours; & l'aïant colleté, il tomba avec lui en bas de son cheval, dont il porta depuis les marques sur le visage; mais à la fin il le tua, & sût récompenser liberalement celui qui avoit couru le premier à son secours. Lorsque son pere l'eut fait gouverneur de la Lydie & des Provinces voisines, il témoigna qu'il n'avoit rien plus à cœur que de tenir sa parole, soit dans un traité, soit dans une simple promesse verbale. C'est pourquoi non-seulement les villes de son gouvernement, mais les ennemis même avoient une entiere croïance en lui. Lorsqu'il commença la guerre contre Tisaphernès; toutes les places se rendirent à lui volontairement, hormis Milet, parce qu'il vouloit rétablir les bannis, & disoit hautement, que puisqu'il avoit pris leur

protection, il periroit plutôt que de les abandonner, quand ils ne seroient ni si puissans, ni si considerables qu'ils étoient. Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le rendoit au double, & ne souhaitoit vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé ses amis en bienfaits, & ses ennemis par la vangeance. C'a été le Prince de son temps pour qui l'on a mieux aimé exposer ses biens & sa vie; les méchans ne triomphoient pas de sa bonté; car il les punissoit sans misericorde. Tous les grands chemins étoient dans son gouvernement pleins d'estropiés & d'autres miserables, parce qu'on n'y souffroit aucune injure, & chacun pouvoit aller sans crainte où il lui plaisoit, & emporter ses biens avec lui. Il aimoit sur tout à faire du bien aux vaillans hommes; ainsi par tout où il étoit il se trouvoit toujours une infinité de gens de courage, qui s'exposoient volontairement pour lui. S'il voïoit quelqu'un s'adonner à la justice & à la vertu, c'étoit celui-là qu'il élevoit aux honneurs & aux dignités; & non pas les ambitieux ni les avares, il croïoit que les gens de bien doivent être naturellement maîtres des autres. Il avoit sur tout une armée bien disciplinée, où l'on servoit par affection, & non par interêt, & où la paye étoit la moindre récompense qu'on devoit attendre de ses services. Aussi jamais Prince n'a été mieux servi que lui, parce qu'il ne laissoit point de service sans récompense. S'il voïoit dans son gouvernement quelque homme économe qui prît plaisir à faire valoir son bien, & à l'augmenter par des moïens honnêtes, bien loin de le piller, il faisoit gloire de l'enrichir, de sorte qu'on prenoit plaisir à travailler, parce qu'on possedoit sans crainte; & il étoit inutile de lui cacher ses trésors, il ne souhaitoit que ceux qu'on vouloit dérober à sa connoissance. Personne n'a jamais sû obliger de meilleure grace, ni mieux gagner le cœur de ceux qui le pouvoient servir; car comme il vouloit être aidé dans ses desseins, il assistoit aussi ses amis dans les leurs, il leur donnoit tous les presens qu'il recevoit, aïant attention à distribuer ce qui étoit propre à chacun, armes ou ornemens; il avoit accoutumé de dire qu'il ne se pouvoit pas servir de tout ce qu'on lui donnoit & qu'un Prince étoit bien paré qui avoit une belle suite. Or de faire du bien à ses amis, & de les vaincre en liberalité, je ne le trouve pas étrange dans une si haute fortune; mais de les surpasser en affection, & d'avoir plus de soin de les obliger, qu'ils n'en avoient de le servir, c'est en quoi on l'estimoit & on l'admiroit. S'il trouvoit quelque vin excellent, il leur en envoïoit avec ordre de leur dire qu'il n'en avoit jamais bû de meilleur, & qu'il les prioit d'en gouter avec leurs amis. S'il arrivoit dans les marches d'armée qu'on manquât de fourages, comme il en avoit toujours de reste à cause de la multitude de ses officiers, & qu'il étoit très-bien servi, il prenoit la peine de leur en envoïer, leur faisant dire qu'il ne vouloit pas que les chevaux de ses amis mourussent de faim à son service. Quand il visitoit son gouvernement, s'il avoit à faire une entrée ou quelqu'autre action où il dût être remarqué, il faisoit appeller ceux qu'il aimoit le plus, & les entretenoit durant toute la cérémonie, pour montrer l'estime qu'il en faisoit, de sorte que personne, à mon avis, n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs ni parmi les Barbares. Et le plus grand témoignage qu'on en puisse donner, est, qu'on ne quitta jamais son service pour celui du Roi, au lieu qu'il en passoit tous les jours une infinité du parti du Roi au sien depuis que la guerre fut déclarée; & même des favoris, sur la créance qu'il sau-

roit mieux reconnoître leurs services. Aussi ce qui lui arriva à la mort est une marque certaine qu'il savoit bien choisir ses amis, & qu'il en étoit solidement aimé. Car les plus grands de sa cour se firent tous tuer sur lui; il n'y eut qu'Ariée qui commandoit la cavalerie de l'aîle gauche, qui s'enfuit avec tous ses gens dès qu'il eut appris sa mort.

Le Roi lui fit couper la tête & la main droite, & poursuivant sa victoire, il donna jusqu'au camp de Cyrus, à travers lequel Ariée s'enfuit avec toutes ses troupes à quatre lieuës delà, jusqu'à l'endroit où l'armée avoit campé le jour précedent. Artaxerxès pilla donc le camp de son frere, & prit une de ses concubines qui étoit de la Phocide, qu'on appelloit la belle & la sage. Il y en avoit une autre plus jeune de Milet, qui se sauva toute nuë au quartier des Grecs, & ceux qui étoient restés à la garde du camp le défendirent vaillamment avec leur bagage. Le Roi étoit alors éloigné du corps de troupes des Grecs d'environ une lieuë, & chacun croïoit avoir remporté la victoire, parce que l'un poursuivoit son ennemi, & l'autre pilloit son camp : mais comme cela fut sû de part & d'autre, le Roi rallia ses gens, & Clearque demanda à Proxene qui étoit le plus près de lui, s'il détacheroit quelques troupes pour aller au secours du camp, ou s'il marcheroit en personne avec toute l'armée. Sur ces entrefaites on vit le Roi qui s'avançoit en bataille, & les Grecs firent un quart de conversion pour le recevoir, mais il alla passer au-dessus de leur aîle gauche, par où il étoit venu, emmenant ceux qui s'étoient rendus aux Grecs dans la bataille avec les troupes de Tisaphernès. Car ce General ne s'enfuit pas avec le reste de l'aîle gauche, mais donna le long du fleuve à travers l'infanterie légere des Grecs, qui s'ouvrit, pour lui faire passage, & fit sa décharge sur lui en passant sans perdre un seul homme. Tisaphernès donc passa outre, sans retourner à la charge, parce qu'il se sentoit trop foible, & donna jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi, & lui dit que les Grecs étoient victorieux. Cependant les Grecs voïant le Roi sur leur aîle gauche; craignirent qu'il ne tournât pour les envelopper, de sorte qu'ils la retirerent le long du fleuve pour la mettre à couvert de la riviere; mais là-dessus le Roi fit un mouvement, & se vint ranger devant eux, en la même situation qu'il étoit au commencement du combat. Ils recommencerent donc à chanter l'hymne avec plus de joie qu'auparavant; mais les Barbares lâcherent le pied, comme la premiere fois, & encore de plus loin, & furent poursuivis jusqu'à un village qui étoit au bas d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit alte, couvrant de ses escadrons toute l'étenduë de la montagne. Les Grecs s'arrêterent quelque temps pour voir leur contenance & leur résolution; mais comme ils recommencerent à marcher, les barbares s'écarterent sans faire leur retraite en gros comme auparavant. Clearque après avoir rangé ses troupes au pied de la coline, fit monter deux officiers pour voir ce qui étoit au-delà; mais ils rapporterent que les ennemis fuïoient à toute bride. Comme il étoit presque nuit, les Grecs quitterent leurs armes pour se reposer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paroissoit point, ni personne de sa part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la poursuite des ennemis, ou qu'il se hâtoit de se rendre maître de quelque place importante, car ils ne savoient pas sa mort. On délibera donc si l'on feroit venir le bagage pour camper

à cet endroit, mais il fut trouvé plus à propos de retourner au camp où l'on arriva sur l'heure du souper, & l'on trouva la plûpart du bagage pris avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine, que Cyrus faisoit mener pour les Grecs en cas de necessité. La plûpart donc demeurerent tout le jour sans manger; car avant que l'armée eût ordre de prendre quelque nourriture, on avoit découvert l'ennemi.

Les Grecs ne surent la mort de Cyrus que le lendemain de la bataille. Ils étoient victorieux de leur côté: c'est pourquoi avec cette noble fierté qu'inspire la victoire, ils firent offrir au Roi la couronne des Perses, parce que c'étoit au vainqueur de la donner. Le Roi leur envoya demander leurs armes par Tisaphernès; mais ils témoignerent qu'ils periroient plutôt que de les rendre, & que si le Roi se croïoit victorieux, il pouvoit les venir prendre. Cependant ils offrirent genereusement leur amitié à Artaxerxès. La négociation n'eut aucun succès: & les Grecs se préparerent à leur départ. Ils ne laissoient pas d'être embarrassés; se trouvant au centre de la Perse, entourés d'une armée victorieuse, & dans un éloignement prodigieux de leur païs. Cependant ils entreprirent sans autre provision que leur courage, cette retraite étonnante qu'on appelle la *Retraite des dix mille*, dans laquelle ils firent une marche de plus de huit cens lieuës, aïant toujours les armes à la main. Les Grecs avancerent vers l'armée du Roi, qui fut si étonné de ce mouvement, qu'il envoïa demander la paix aux Grecs. Comme les Perses ne cherchoient qu'à faire périr tous les Grecs, ils trainerent la négociation: on convint cependant de les escorter, & ils prirent la résolution de gagner les bords du Tygre vers une ville nommée Sitace; ils passerent cette riviere sur un pont de batteaux, & la côtoïerent ensuite en remontant à travers des deserts. La riviere de Zabate qu'il falloit passer, fournit aux Perses l'occasion d'assommer les principaux officiers des Grecs: mais ces derniers résolurent de ne faire dans leur marche qu'un bataillon quarré, pour être toujours en état de défense. Ce fut en cette sorte qu'ils arriverent aux montagnes des Carduques, en souffrant cependant de temps en temps quelques difficultés. Les Grecs avoient quitté le Tygre pour passer de ces montagnes dans l'Armenie, & par là remonter audessus des sources du Tygre & de l'Euphrate. Enfin après avoir penetré par le païs des Taoques, des Calybes, des Scythiniens & des Macrons, & même au travers de la Colchide, on se rendit à Trebisonde sur le Pont-Euxin. Il paroissoit que les plus grands dangers étoient passés après une marche d'environ trois cens lieuës: ainsi les Grecs s'acquitterent des vœux qu'ils avoient faits à Jupiter, à Hercules & aux autres divinités, & l'on fit des jeux en leur honneur. Delà les Grecs allerent soit par terre, soit par mer jusques à Heraclée; ils gagnerent ensuite Chrysopolis, & enfin ils arriverent vis-à-vis Bysance, aujourd'hui Constantinople: ils y passerent la mer, & quelques-uns se mirent au service du Prince de Thrace, d'autres regagnerent les villes d'Ionie, & navigerent vers Lampsaque, d'où ils allerent à Troye, à Pergame, & delà à Parthenie où finit cette longue & merveilleuse marche décrite avec cette belle & noble simplicité qui fait le caractere de *Xenophon*, dont l'ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues vivantes.

Quelque temps après cette expédition, les Lacédémoniens attaquerent les Perses: mais ceux-ci qui ne se croïoient point assez forts pour s'opposer seuls à cette médiocre

puiſſance, furent contraints de chercher des alliés dans la Grece (1). Les Athéniens jaloux de la grandeur de Lacédémone entrerent dans cette alliance : ce qui donna lieu de relever les murs d'Athenes. Les Lacédémoniens en furent ſi allarmés, qu'ils demanderent la paix au Roi de Perſe ; mais elle ne ſe conclut pas d'abord : les operations des Lacédémoniens furent ſi foibles en Aſie, que les Perſes crurent n'avoir plus rien à craindre de cette république. Les Athéniens les attaquerent ; mais enfin pour ſe pouvoir ſoutenir, ils conclurent (2) une paix honteuſe avec Artaxerxés, qui depuis attaqua Evagoras Roi de Cypre, qu'il ne put ſoumettre. Il ſe réduiſit ſeulement à lui accorder la paix, pour pouvoir attaquer les Caduſiens, peuple belliqueux entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin. Son armée eut beaucoup à ſouffrir dans les montagnes où il faut être accoutumé pour y pouvoir ſubſiſter ; il y perdit de braves généraux, ſur-tout Camiſſarés, pere du célébre Datamés, dont *Cornelius Nepos* a fait la vie avec aſſez de détail & d'étenduë. Artaxerxés voulut enſuite ſoumettre l'Egypte, qui depuis plus de trente-ſix ans s'étoit revoltée, & s'étoit donnée des Rois de ſa nation : mais ils ſe firent avec tant de lenteur, que ſes préparatifs devinrent inutiles, quoiqu'il eût une armée de deux cens vingt mille hommes, & une flotte de trois cens galeres.

Le regne de ce Prince (3) ne finit pas auſſi glorieuſement qu'il avoit commencé. Il s'éleva des cabales, occaſionnées par des diſputes au ſujet de la ſucceſſion. Pour prévenir les guerres civiles, il déſigna pour ſucceſſeur Darius l'aîné de ſes enfans. Ce qui n'empêcha pas ce jeune Prince de conſpire contre Artaxerxès. La conſpiration fut découverte, & les conjurés punis. Enfin Artaxerxès Ochus trouva moïen de ſucceder à ſon pere Mnemon, qui mourut à l'âge de quatre-vingt quatorze ans, après un regne de quarante-ſix.

Ochus cacha néanmoins pendant dix mois la mort de ſon pere. Les commencemens de ſon regne furent extremement agités & plein de revoltes, (4) Mais il appaiſa les troubles, ſoumit l'Egypte ; & aprés avoir pacifié ſes états, il paſſa les dix dernieres années de ſa vie dans le luxe & la débauche : enfin aprés un regne de vingt & un ans, il fut empoiſonné par Bagoas ſon favori. Cet Eunuque qui s'étoit emparé de l'autorité ſouveraine, plaça ſur le trône des Perſes Arsés ou Arſamés, le dernier des fils d'Artaxerxés Mnemon. (5) Il ne donnoit à ce jeune Prince que le nom de Roi, & ſe reſervoit tout le pouvoir : il ne lui laiſſa même la couronne que deux ans, aprés quoi il l'aſſaſſina pour la faire paſſer ſur la tête de Darius Codoman. On prétend que ce Prince deſcendoit de Darius le Bâtard, & qu'ainſi il étoit du ſang roïal. Darius le Bâtard eut un fils nommé Oſtanes, dont il eſt parlé dans (6) Plutarque. Ce fils en eut un nommé Arſanés, qui épouſa Syſigambis ſa ſœur, & eut d'elle Codoman, qui monta ſur le trône des Perſes trois cens trente-ſix ans avant l'Ere chretienne, l'année même qu'Alexandre le Grand parvint à la Couronne de Macedoine. L'hiſtoire ne marque pas comment Codoman échapa à la fureur de Darius le Bâ-

(1) 393. ans avant J. C.
(2) 387. ans avant J. C.
(3) 374. ans avant J. C.
(4) 360. ans avant J. C.
(5) 339. ans avant J. C.
(6) Plutarch. in Artaxerxe.

tard. On voit ſeulement qu'au commencement du regne d'Ochus il étoit dans une condition peu avantageuſe. Tout au plus pouvoit-il être maître general des courriers, ce qui eſt peu de choſe pour un Prince du ſang. Mais il arriva pendant la guerre que Ochus fit aux Caduſiens, qu'un brave de cette nation aïant défié toute l'armée de Perſe de trouver un homme qui voulut ſe battre avec lui ſeul à ſeul, Codoman accepta le défi, le combattit & le tua; & pour récompenſe de cette belle action, il fut fait Gouverneur d'Armenie. Il étoit encore dans ce poſte quand Bagoas l'en tira pour le faire monter ſur le trône; mais ce dernier ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il n'auroit pas ſous Darius Codoman l'autorité qu'il s'étoit promiſe. Il réſolut donc de ſe défaire de lui comme il s'étoit défait des autres; & il avoit déja le poiſon prêt pour l'executer. Darius en fut averti; & quand on lui preſenta la coupe empoiſonnée, il la fit boire à Bagoas lui-même. Cette mort lui aſſura la poſſeſſion tranquille de la couronne. Le portrait que l'hiſtoire fait de ce Prince le repreſente comme le plus bel homme & le mieux fait de tout l'empire des Perſes, & en même-temps comme le plus brave, le plus doux, & le plus genereux. Son malheur fut d'avoir affaire avec Alexandre. L'hiſtoire de ces deux Princes eſt ſi mêlée, qu'on trouvera dans celle d'Alexandre tout ce qui regarde la ſuite de celle de Codoman, & la ruine entiere de l'empire des Perſes, qui depuis que Cyrus y étoit monté juſqu'à la priſe de Babylone par Alexandre, avoit ſubſiſté deux cens cinq ans.

RECAPITULATION DE TOUTE CETTE HISTOIRE.

Pour éviter la confuſion dans une hiſtoire ſi embarraſſée, je crois la devoir reprendre ici en peu de mots. Les Roïaumes de Babylone & d'Aſſyrie furent ſeparés dans leur premiere origine. Nembrod établit le premier, & Aſſur fonda le ſecond. Nembrod commença, ſuivant la ſupputation que nous embraſſons, l'an deux mille ſix cens quarante avant l'Ere Chrétienne. Ceux néanmoins qui ſuivent la ſupputation du texte Hebreux ou de la Vulgate, peuvent faire commencer ſon regne deux mille deux cens trente ans avant Jeſus-Chriſt, & ſon Roïaume aura vrai-ſemblablement été uni à celui d'Aſſyrie vers l'an ſeize cens cinquante-quatre avant l'Ere Chrétienne. Nembrod eut donc des ſucceſſeurs qui regnerent après lui dans le Roïaume de Babylone quatre cens quarante ans: ils furent ſoûmis par les Rois d'Aſſyrie, & les deux Roïaumes unis. Aſſur fonda le peuple & le Roïaume d'Aſſyrie. Ceux qui ſuivent le texte Hebreu le peuvent confondre avec le Belus Aſſyrien pere de Ninus. On les regarde ordinairement comme les auteurs de cette Monarchie, fondée cependant avant Moïſe. Ceux qui ſuivent le texte Grec ou la ſupputation du Samaritain, doivent mettre une diſtance entre Aſſur & le Belus Aſſyrien. Cette diſtance aura été occupée par des Rois qui ſont inconnus, ſelon Diodore de Sicile. Belus fut donc le chef des Rois Aſſyriens qui nous ſont connus: outre Ninus il eut pour ſucceſſeur la premiere Semiramis & Ninias. Après Belochus une autre famille monte ſur le trône d'Aſſyrie: elle ſubſiſte juſqu'à Sardanaple, à la mort duquel il ſe fait une diviſion de l'empire d'Aſſyrie, qui avoit ſubſiſté quatorze cens ſoixante ans ſous quarante & un Rois. Les Médes ſe ſéparent & vivent quelque temps en liberté ſous la protection de leurs anciens

maîtres; après quoi ils ont des Rois de leur nation environ soixante ans après la revolte d'Arbacès; ce nombre joint aux quatorze cens soixante que l'ancien Roïaume d'Assyrie a subsisté, fait les quinze cens vingt ans qu'Herodote peut avoir donné à l'empire d'Assyrie. Pendant les soixante dernieres années qui suivirent la mort de Sardanapale, les Rois d'Assyrie continuent de regner avec un domaine moins étendu, mais toujours avec beaucoup de puissance sous le gouvernement de Phul & de ses successeurs, gens inquiets & remuans. Babylone a aussi des Rois dont le premier fut Belesis; suit Nabonassar & les autres qui ne sont connus que de nom, jusques à Assaradon Roi d'Assyrie, qui réunit Babylone à son empire. Ses successeurs possederent les deux couronnes jusques à ce que Nabopolassar Gouverneur de Babylone & pere de Nabuchodonosor le Grand, se révolta contre Chinaladan, qu'il assiégea dans Ninive, & qu'il obligea de se brûler dans sa capitale. Il fut aidé dans sa revolte par le Roi des Médes, & se rendit maître par-là des Roïaumes d'Assyrie & de Babylone. Ses successeurs subsisterent jusqu'à ce que Cyrus avec Astyagès, dernier Roi des Médes, fit la conquête de cette grande ville sous Nabonedus petit-fils de Nabuchodonosor. Après Dejocés trois autres Rois regnerent sur les Médes. Astyagès qui étoit le dernier eut pour successeur Cyrus qui réunit en sa personne le Roïaume des Perses qu'il tenoit de Cambyse son pere le Roïaume des Médes qu'il tenoit de son épouse fille d'Astyagès, & celui de Babylone & d'Assyrie qui étoit dû à sa valeur, avec d'autres conquêtes qu'il fit pendant prés de trente ans qu'il fut à la tête des armées, soit comme General, soit comme maître absolu. Ses successeurs, les uns bons, les autres médiocres, les autres enfin très-mauvais conserverent comme ils purent ce grand empire, qui fut détruit par Alexandre, trois cens trente & un ans avant l'Ere Chrétienne. Alors commence une autre époque dans l'histoire generale de l'ancien monde que nous examinerons après avoir donné le détail de l'histoire Grecque. La premiere & la seconde de nos grandes *Tables Chronologiques* feront voir au premier coup d'œil tout le plan de cette histoire, suivant les deux opinions les plus approuvées des savans: elles serviront même à faire la comparaison de ce Roïaume avec ceux de l'ancienne histoire qui ont subsisté en même temps.

Auteurs a lire pour l'examen de cette Histoire.

Tout ce que je viens de dire sur les Roïaumes de Babylone, d'Assyrie, des Médes & des Perses peut suffire à ceux qui ne sont point appellés à de profondes études. Ceux qui voudroient prendre la peine de tout voir & de tout examiner par eux-mêmes, peuvent avec les suites des Rois de ces premieres monarchies rapportées par Eusebe & par le Syncelle dans leurs chroniques, lire ce qu'*Herodote* & *Diodore de Sicile* en ont dit au commencement de leur histoire, & ce qui nous reste des fragmens de *Ctesias* dans la Bibliotheque de Photius. Il faut encore rechercher quelques autres fragmens dispersés de côté & d'autre dans quelques anciens auteurs. Mais parmi les modernes ceux qui suivent le sentiment attribué a Herodote qui ne donne que cinq cens vingt ans de durée au premier empire d'Assyrie, sont *Conringius*, le P. *Abraham* Jesuite & *Usserius*. Ces trois écrivains qui ont eu un grand sens joint à beaucoup de

de ſavoir,ont déterminé & par leurs raiſons & par leurs obſervations beaucoup de ſavans à ſuivre leur ſentiment. Il a été embraſſé par *Cellarius*, par M. *Boſſuet*, par le P. de *Montfaucon* dans ſon Hiſtoire de Judith, par M. *Baſnage* dans ſes Antiquités Judaïques, & par le P. *Tournemine* dans les Diſſertations jointes à la Chronologie Sacrée qu'il a miſe à la fin de ſon édition des Commentaires de Menochius ſur l'Ecriture Sainte. Ceux des modernes qui ſuivent le ſentiment ordinaire qui donne treize ou quatorze cens ans au premier Roïaume d'Aſſyrie, ſont le P. *Petau* Jeſuite, Ulrich *Huberus*, Samuel *Schurtzfleiſch*, & le P. *Pezron* dans ſon livre de l'*Antiquité des Temps rétablie*. On doit y joindre les auteurs qui ont écrit de l'ancienne Perſe; nous marquons les uns & les autres dans les Articles XXX. & XXXI. de notre Catalogue.

Il faut de l'inſtruction dans l'hiſtoire. Je ne voudrois pas qu'un lecteur reſtât ſur tant de difficultés ſans ſavoir au moins l'avantage qu'il en peut tirer pour les mœurs. Le voilà tel qu'il a été dicté par l'éloquence & la ſageſſe même. Je ne ſuis pas aſſez temeraire pour prétendre aller au-delà de ce qu'a fait le grand homme, dont je vais donner l'Extrait, & je ſuis trop ſincere, pour me ſervir de ce qu'il a dit de ſage & de ſenſé ſans lui en faire honneur.

EXTRAIT
DU DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
de M. BOSSUET Evêque de Meaux. Partie III.

Touchant les Aſſyriens, les Médes, & les Perſes.

ON a vû les Roïaumes qui ſont ſortis du premier empire des Aſſyriens, entre autre celui de Ninive & celui de Babylone. Les Rois de Ninive retinrent le nom de Rois d'Aſſyrie, & furent les plus puiſſans. Leur orgueil s'éleva bien-tôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi leſquels on compte celle du Royaume des Iſraëlites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu & un miracle viſible pour les empêcher d'accabler la Judée ſous Ezechias; & on ne ſût plus quelles bornes on pourroit donner à leur puiſſance quand on leur vit envahir un peu après dans leur voiſinage le Royaume de Babylone, où la famille Royale étoit défaillie.

Babylone ſembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient

pleins d'esprit & de courage. De tout temps (1) la Philosophie regnoit parmi eux avec les beaux arts, & l'Orient n'avoit gueres de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire (2) les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitans laisse maintenant sans culture; & son abondance le fit regarder sous les anciens Rois de Perse comme la troisiéme partie d'un si grand empire. Ainsi les Rois d'Assyrie enflés d'un accroissement qui ajoûtoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I. crût son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II. superbe plus que tous les Rois ses prédecesseurs, après des succès inoüis & des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un Dieu, que commander comme un Roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes & quelle enceinte y vit-on paroître? Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, & que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoiqu'abbatu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination; & voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples (3) voisins. Cette jalousie réünit contre eux avec les Rois de Médie & les Rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les Rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi-bien que des principaux Seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus & aux Médes. Babylone trop accoutumée à commander & à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croit invincible, devient captive des Médes qu'elle prétendoit subjuguer, & périt enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte: mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art & plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit (4) droit dans son cours, & jamais ne se débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, & lui creuser de grands lacs, qu'une sage Reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris mere de Labynithe, autrement nommée Nabonide ou Baltasar, dernier Roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette Reine entreprit un travail bien plus merveilleux: ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pûssent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une riviere si rapide & si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la Reine avoit fait creuser. En même-temps on bâtit le pont, dont les solides materiaux étoient préparés, & on revêtit de brique les deux bords du

(1) Xenop. Cyrop. II. IV.
(2) Herodot. I.
(3) Xenop. Cyrop. III. IV.
(4) Herodot. I.

fleuve juſqu'à une hauteur étonnante, en y laiſſant des deſcentes revêtuës de même, & d'un auſſi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une Reine ſi prévoyante ne ſongea pas qu'elle apprenoit à ſes ennemis à prendre ſa (1) ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creuſé que Cyrus détourna l'Euphrate, quand déſeſperant de réduire Babylone ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le paſſage que nous avons vû tant marqué par les Prophetes.

Si Babylone eut pû croire qu'elle eût été periſſable comme toutes les choſes humaines, & qu'une confiance inſenſée ne l'eût pas jetté dans l'aveuglement : non-ſeulement elle eût pû prévoir ce que fit (2) Cyrus, puiſque la mémoire d'un travail ſemblable étoit récente ; mais encore en gardant toutes les deſcentes, elle eût accablé les Perſes dans le lit de la riviere où ils paſſoient. Mais on ne ſongeoit qu'aux plaiſirs & aux feſtins : il n'y avoit ni ordre, ni commandement reglé. Ainſi périſſent non-ſeulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante ſe mit par tout : le Roi impie fut tué, & Xenophon (3) qui donne ce titre au dernier Roi de Babylone, ſemble déſigner par ce mot les ſacrileges de Baltaſar, que Daniel nous fait voir punis par une chute ſi ſurprenante.

Les Médes qui avoient détruit le premier empire des Aſſyriens, détruiſirent encore le ſecond, comme ſi cette nation eût dû être toûjours fatale à la grandeur Aſſyrienne. Mais à cette derniere fois la valeur & le grand nom de Cyrus fit que les Perſes ſes ſujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle eſt duë entierement à ce heros, qui aïant (4) été elevé ſous une diſcipline ſevere & reguliere, ſelon la coûtume des Perſes, peuples alors auſſi moderés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoûtumé dès ſon enfance à une vie ſobre & militaire. Les Médes autrefois ſi laborieux & ſi guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient beſoin d'un tel General. Cyrus ſe (5) ſervit de leurs richeſſes & de leur nom toujours reſpecté en Orient, mais il mettoit l'eſperance du ſuccès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perſe (6). Dès la premiere bataille le Roi de Babylone fut tué, & les Aſſyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau Roi ; & en montrant ſon courage, il ſe donna la réputation d'un Prince clément qui épargne le ſang des ſujets : il joignit la politique à la valeur. De peur de (7) ruiner un ſi beau païs qu'il regardoit déja comme ſa conquête, il fit reſoudre que les laboureurs ſeroient épargnés de part & d'autre. Il ſût reveiller la jalouſie des peuples voiſins contre l'orgueilleuſe puiſſance de Babylone qui alloit tout envahir ; & enfin la gloire qu'il s'étoit acquiſe autant par ſa generoſité & par ſa juſtice, que par le bonheur de ſes armes, les aïant tous réunis ſous ſes étendards, avec de ſi grands ſecours il ſoumit cette vaſte étenduë de terre dont il compoſa ſon empire.

---

(1) Herodot. I.
(2) Ibid.
(3) Xenoph. VII.
(4) Xenoph. Cyrop. I.
(5) Polyb. V. 44. X. 24.
(6) Xenoph. Cyrop. IV. V.
(7) Ibid. V.

C'eſt par-là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit ſi puiſſante, qu'elle ne pouvoit gueres manquer de s'accroître ſous ſes ſucceſſeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perduë, il ne faut que comparer les Perſes & les ſucceſſeurs de Cyrus avec les Grecs & leurs Generaux, ſur tout avec Alexandre.

Cambyſe fils de Cyrus fut celui qui corrompit les mœurs des Perſes. Son pere ſi bien élevé parmi les ſoins de la guerre, n'en prit point (1) aſſez de donner au ſucceſſeur d'un ſi grand empire une éducation ſemblable à la ſienne; & par le ſort ordinaire des choſes humaines, trop de grandeur nuiſit à la vertu. Darius fils d'Hyſtaſpe, qui d'une vie privée fut élevé ſur le trône, apporta de meilleures diſpoſitions à la ſouveraine puiſſance, & fit quelques efforts pour réparer les déſordres. Mais la corruption étoit déja trop univerſelle: l'abondance avoit introduit trop de dereglemens dans les mœurs; & Darius n'avoit pas lui-même conſervé aſſez de force pour être capable de redreſſer tout-à-fait les autres. Tout dégenera ſous ſes ſucceſſeurs, & le luxe des Perſes n'eut plus de meſure.

Mais encore que ces peuples devenus puiſſans (2) euſſent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaiſirs, ils avoient (3) toujours conſervé quelque choſe de grand & de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le menſonge, qui paſſa toujours parmi eux pour un vice honteux & bas? Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le menſonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroiſſoit fainéante, honteuſe, ſervile, & d'autant plus mépriſable, qu'elle portoit à mentir. Par une generoſité naturelle à leur nation, ils traitoient (4) honnêtement les Rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces Princes fuſſent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laiſſoient commander dans leur pays avec preſque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perſes étoient honnêtes, civils, liberaux envers les étrangers, & ils ſavoient s'en ſervir. Les gens de merite étoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas arrivés à la connoiſſance parfaite de cette ſageſſe qui apprend à bien gouverner. Leur grand empire fut toujours régi avec quelque confuſion. Ils ne furent jamais trouver ce bel art depuis ſi bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, & d'en faire un tout parfait. Auſſi n'étoient-ils preſque jamais ſans révoltes conſiderables. Ils n'étoient pourtant pas ſans politique. Les regles de la Juſtice étoient connuës parmi eux, & ils ont eû de grands Rois qui les faiſoient obſerver avec une admirable exactitude. Les crimes étoient ſeverement (5) punis; mais avec cette moderation, qu'en pardonnant aiſément les premieres fautes, on réprimoit les rechutes (6) par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes loix, preſque toutes venuës de Cyrus, & de Darius fils d'Hyſtaſpe. Ils avoient des (7) maximes de gouvernement, des conſeils reglés pour les maintenir, & une grande ſubordination dans tous les emplois. Quand on diſoit que les Grands qui (8) compoſoient le conſeil étoient les yeux & les oreil-

(1) Plat. de leg. III.
(2) Plat. Alcib. 1.
(3) Herodot. L. 1.
(4) Herodot. III.
(5) Herodot. 1.
(6) Plat. de leg. III.
(7) Eſth. I. 13.
(8) Xenoph. Cyrop. VIII.

les du Prince, on avertissoit tout ensemble le Prince qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pour se reposer, mais pour agir par leur moyen; & les ministres qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes; mais (1) pour le Prince qui étoit leur chef, & pour tout le corps de l'état. Ces ministres devoient être instruits des anciennes maximes de la monarchie. Le (2) registre qu'on tenoit des choses passées servoit de regle à la posterité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du Prince & au grand malheur de l'état, ils ne demeurassent sans (3) récompense. C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais se sacrifier pour eux seuls, mais pour le Roi & pour tout l'état où chacun se trouvoit avec tous les autres. Un des premiers soins du Prince étoit (4) de faire fleurir l'agriculture; & les Satrapes dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques: c'étoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le pays, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protegeoit avec une affection presque égale, & les faisoit concourrir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus (5) honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le respect qu'on inspiroit aux Perses dès leur enfance pour l'autorité Royale alloit jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêloient de l'adoration, & paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime: c'étoit l'esprit des Orientaux, & peut-être que le naturel vif & violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme & plus absolu.

La maniere dont on élevoit les enfans des Rois est admirée par (6) Platon, & proposée aux Grecs comme le modele d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans on les tiroit des mains des Eunuques pour les faire monter à cheval & les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnoit pour instruction quatre hommes des plus vertueux & des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'est-à-dire dans leur langage, le culte des Dieux selon les anciennes maximes, & selon les loix de Zoroastre fils d'Oromase. Le second les accoutumoit à dire la verité & à rendre la justice. Le troisiéme leur enseignoit à ne se pas laisser vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres & vraiment Rois, maîtres d'eux-mêmes & de leurs desirs. Le quatriéme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des esclaves, & leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. Les jeunes Seigneurs étoient élevés à la (7) Porte du Roi avec ses enfans. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent, ni n'entendissent rien de deshonnête. On rendoit compte au Roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui rendoit étoit suivi par son ordre de châtimens & de récompenses. La jeunesse qui les voyoit apprenoit de bonne-heure avec la vertu la scien-

(1) Esth. I. 13.
(2) Ibid.
(3) Herodot. I.
(4) Xenoph. Oeconom.
(5) Herodot. I.
(6) Plat. Alcib. I.
(7) Xenoph. de Exped. Cyri jun. lib. 4.

ce d'obeïr & de commander. Avec une telle inſtitution que ne devoit-on pas eſperer des Rois de Perſe & de leur nobleſſe, ſi on eut eû autant de ſoin de les bien conduire dans le progrès de leur âge qu'on en avoit de les bien inſtruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompuës de la nation les entraînoit bien-tôt dans les plaiſirs, contre leſquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confeſſer que, malgré cette moleſſe des Perſes, malgré le ſoin qu'ils avoient de leur beauté & de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur : ils s'en ſont toujours piqués, & ils en ont donné d'illuſtres marques. L'art militaire avoit parmi (1) eux la préference qu'il meritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'éxercer en repos; mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne ſurent ce que peut dans une armée la ſeverité, la diſcipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps ſans confuſion & à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé ſans choix un peuple immenſe qui alloit au combat aſſez reſolument, mais ſans ordre, & qui ſe trouvoit embarraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles, que le Roi & les Grands traînoient après eux ſeulement pour le plaiſir : car leur molleſſe étoit ſi grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faiſoit ſa demeure ordinaire; de ſorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, & de tout ce qui ſervoit à leurs plaiſirs. La vaiſſelle d'or & d'argent, & les meubles précieux ſuivoient dans une abondance prodigieuſe, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée compoſée de cette ſorte & déja embarraſſée de la multitude exceſſive de ſes ſoldats, étoit ſurchargée par le nombre démeſuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confuſion, on ne pouvoit ſe mouvoir de concert, les ordres ne venoient jamais à temps, & dans une action tout alloit comme il pouvoit, ſans que perſonne fût en état d'y pourvoir. Joint encore qu'il falloit avoir fini bien-tôt, & paſſer rapidement dans un pays : car ce corps immenſe & avide non ſeulement de ce qui étoit néceſſaire pour la vie, mais encore de ce qui ſervoit au plaiſir, conſumoit tout en peu de temps; & l'on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer ſa ſubſiſtance.

Cependant avec ce grand appareil, les Perſes étonnoient les peuples qui ne ſavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la ſavoient ſe trouverent ou affoiblis par leurs propres diviſions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis : & c'eſt par-là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle étoit, & de ſon antiquité & de ſes ſages inſtitutions, & des conquêtes de ſon Seſoſtris, devint ſoumiſe aux Perſes. Il ne leur fut pas mal-aiſé de dompter l'Aſie mineure, & même les colonies Grecques, que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompuës; mais quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vû, une milice reglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lute & les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits : des armées médiocres à la verité, mais ſemblables à ces corps vigoureux, où il ſemble que tout ſoit nerf, &

(1) Xenoph. Oeconom.

où tout eſt plein d'eſprit ; au reſte ſi bien commandées & ſi ſouples aux ordres de leurs Generaux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand, étoit une politique ferme & prévoyante qui ſavoit abandonner, hazarder & défendre ce qu'il falloit ; & ce qui eſt plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté & celui de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs naturellement pleins d'eſprit & de courage avoient été cultivés de bonne-heure par des Rois & des colonies venuës d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. C'eſt de-là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lute, la courſe à pied, la courſe à cheval & ſur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuſes couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à ſe rendre dociles, & à ſe laiſſer former par les loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en eſt troublé. Les Grecs étoient inſtruits à ſe regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'état. Les peres nourriſſoient leurs enfans dans cet eſprit ; & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne ſignifioit pas ſeulement parmi les Grecs la douceur & la déference mutuelle qui rend les hommes ſociables : l'homme civil n'étoit autre choſe qu'un bon citoyen qui ſe regarde toujours comme un membre de l'état, qui ſe laiſſe conduire par les loix, & conſpire avec elles au bien public, ſans rien entreprendre ſur perſonne. Les anciens Rois que la Grece avoit eû en divers pays, un Minos, un Cecrops, un Theſée, un Codrus, un Temene, un Creſphonte, un Euryſtene, un Patrocles, & les autres ſemblables avoient répandu (1) cet eſprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flatant le peuple, mais en procurant ſon bien, & en faiſant regner la loy.

Que dirai-je de la ſeverité des jugemens ? Quel plus brave tribunal y eût-il jamais que l'Aréopage ſi reveré dans toute la Grece, qu'on diſoit que les Dieux-mêmes y avoient comparus ? Il a été celebre dès les premiers temps ; & Cecrops apparemment l'avoit fondé ſur le modele des Tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conſervé ſi long-temps la réputation de ſon ancienne ſeverité ; & l'éloquence trompeuſe en a toujours été bannie.

Les Grecs ainſi policés peu à peu ſe crurent capables de ſe gouverner eux-mêmes, & la plûpart des villes ſe formerent en républiques. Mais de ſages légiſlateurs qui s'éleverent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, & tant d'autres que l'hiſtoire marque, empécherent que la liberté ne degenerât en licence. Des loix ſimplement écrites & en petit

(1) Plat. de leg. III.

nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit étoit admirable; car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la loi, c'eſt-à-dire à la raiſon même reconnuë par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats redoutés durant le temps de leur miniſtere, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité, qu'autant que leur en donnoit leur experience. La loi étoit regardée comme la maîtreſſe; c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en regloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration.

Il n'eſt pas ici queſtion d'examiner ſi ces idées ſont auſſi ſolides que ſpecieuſes. Enfin la Grece en étoit charmée, & préferoit les inconveniens de la liberté à ceux de la ſujetion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ſes avantages, celui que la Grece tiroit du ſien, étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduiſoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'état de la Grece n'eſt pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les regles des mœurs, & celles de la ſocieté. Pytagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Ariſtote, & une infinité d'autres remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de Philoſophes; mais ceux qui furent ſuivis étoient ceux qui enſeignoient à ſacrifier l'interêt particulier, & même la vie, à l'interêt general & au ſalut de l'état; & c'étoit la maxime la plus commune des Philoſophes, qu'il falloit ou ſe retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des Philoſophes? Les Poëtes-mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homere comme un maître qui lui apprenoit à bien regner. Ce grand Poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon citoyen. Lui & tant d'autres Poëtes, dont les ouvrages ne ſont pas moins graves qu'ils ſont agréables, ne celebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne reſpirent que le bien public, la patrie, la ſocieté, & cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainſi élevée, regardoit les Aſiatiques avec leur délicateſſe, avec leur parure & leur beauté ſemblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour regle que la volonté du Prince, maîtreſſe de toutes les loix & même des plus ſacrées, lui inſpiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eut toute la Grece, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venuë aux Grecs dès les premiers (1) temps, & leur étoit devenuë comme naturelle. Une des choſes qui faiſoit aimer la poëſie d'Homere, eſt qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Grece ſur l'Aſie. Du côté de l'Aſie

(1) Iſoc. Paneg.

étoit

étoit Venus, c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les folles amours & la molleſſe: du côté de la Grece étoit Junon, c'eſt-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la ſag ſſe politique. Du côté de l'Aſie étoit Mars impetueux & brutal, c'eſt-à-dire, la guerre faite avec fureur: du côté de la Grece étoit Pallas, c'eſt-à-dire, l'art militaire & la valeur conduite par l'eſprit. La Grece depuis ce temps avoit toujours crû que l'intelligence & le vrai courage étoit ſon partage naturel. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'Aſie penſât à la ſubjuguer; & en ſubiſſant ce joug, elle eût crû aſſujettir la vertu à la volupté, l'eſprit au corps, & le veritable courage à une force inſenſée, qui conſiſtoit ſeulement dans la multitude.

La Grece étoit pleine de ces ſentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hyſtaſpe & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuſe; tant elle eſt énorme. Auſſitôt chacun ſe prepare à défendre ſa liberté. Quoique toutes les villes de Grece fiſſent autant de républiques, l'interêt commun les réunit, & il ne s'agiſſoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne couta rien aux Atheniens d'abandonner leur ville au pillage & à l'incendie; & après qu'ils eurent ſauvé leurs vieillards & leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent ſur des vaiſſeaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Perſienne à un paſſage difficile, & pour lui faire ſentir ce que c'étoit que la Grece, une poignée de Lacedemoniens courut avec ſon Roi à une mort aſſurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces Barbares, & d'avoir laiſſé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardieſſe inoüie. Contre de telles armées & une telle conduite, la Perſe ſe trouva foible, & éprouva pluſieurs fois à ſon dommage, ce que peut la diſcipline contre la multitude & la confuſion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuoſité aveugle.

Il ne reſtoit à la Perſe tant de fois vaincuë, que de mettre la diviſion parmi les Grecs: & l'état même où ils ſe trouvoient par leurs victoires, rendoient cette entrepriſe facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre (1) & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puiſſance des Perſes, ils ſe tournerent les un contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs & ce ſecret de la politique Perſienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grece étoit compoſée, Athenes & Lacedemone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacedemone. Athenes vouloit le plaiſir: la vie de Lacedemone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté: mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence; & contrainte par des loix ſeveres à Lacedemone, plus elle étoit reprimée au-dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit auſſi dominer, mais par un autre principe. L'interêt ſe mêloit à la gloire. Ses citoïens excelloient dans l'art de naviger; & la mer où elle regnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maîtreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſ-

(1) Plat. de leg. III.

ſujettir ; & ſes richeſſes qui lui inſpiroient ce deſir , lui fourniſſoient le moïen de le ſatisfaire. Au contraire à Lacedemone , l'argent étoit mépriſé. Comme toutes ſes loix tendoient à faire une république guerriere, la gloire des armes étoit le ſeul charme dont les eſprits de ſes citoïens fuſſent poſſedés. Dès-là , naturellement elle vouloit dominer ; & plus elle étoit au-deſſus de l'interêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacedemone par ſa vie reglée étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athenes étoit plus vive , & le peuple y étoit trop maître. La philoſophie & les loix faiſoient à la verité de beaux effets dans des naturels ſi exquis ; mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage (1) Athenien , & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon païs , nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop vifs & trop libres, & qu'il n'y eut plus moïen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut raſſurés contre les Perſes.

Alors deux choſes les perdirent , la gloire de leurs belles actions , & la ſûreté où ils croïoient être. Les Magiſtrats n'étoient plus écoutés ; & comme la Perſe étoit affligée par une exceſſive ſujetion , Athenes, dit Platon , reſſentit les maux d'une liberté exceſſive.

Ces deux grandes républiques ſi contraire dans leurs mœurs & dans leur conduite , s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Grece; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrarieté de leurs interêts , que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'un,ni de l'autre : car outre que chacune ſouhaitoit pouvoir conſerver ſa liberté , elles trouvoient l'empire de ces deux républiques (2) trop fâcheux. Celui de Lacedemone étoit dur : on remarquoit dans ſon peuple je ne ſçai quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoit (3) les eſprits trop fiers, trop auſteres & trop impérieux : joint qu'il falloit ſe reſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver qu'en la continuant (4) ſans relâche. Ainſi les Lacedemoniens vouloient commander , & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent. Les Atheniens étoient naturellement plus doux & plus (5) agreables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville , où les fêtes & les jeux étoient perpetuels ; où l'eſprit, où la liberté & les paſſions donnoient tous les jours de nouveaux ſpectacles. Mais leur conduite inégale déplaiſoit à leurs alliés , & étoit encore plus inſupportable à leurs ſujets. Il falloit eſſuïer les bizarreries d'un peuple flatté , c'eſt-à-dire , ſelon Platon , quelque choſe de plus dangereux que celle d'un Prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. On a vû la guerre du Peloponeſe , & les autres toujours cauſées ou entretenuës par les jalouſies de Lacedemone & d'Athenes : mais ces mêmes jalouſies qui troubloient la Grece

---

(1) Plat. de leg III.
(2) Ariſt. Pol. VIII.
(3) Ibid. VII. 14.
(4) Xenoph. de Rep. Laced.
(5) Plat. de Rep. VIII.

la ſoutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber dans l'indépendance de l'une ou de l'autre de ces republiques.

Les Perſes apperçurent bien-tôt cet état de la Grece. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies & de fomenter ces diviſions. Lacedemone qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deſſein de ſe rendre maître de toute la nation, & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler (1) tous enſemble. Déja les villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes: mais il n'étoit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Grece ne ſe reveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares. De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vûë, Ageſilas Roi de Lacedemone fit (2) trembler les Perſes dans l'Aſie mineure, & montra qu'on les pouvoit abattre. Les ſeules diviſions de la Grece arrêterent ſes conquêtes; mais il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frere d'Artaxerxés ſe révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ſes troupes, qui ſeuls ne purent être rompus dans la déroute univerſelle de ſon armée. Il fut tué dans la bataille, & de la main d'Artaxerxés, à ce qu'on dit. Nos Grecs ſe trouvoient ſans protecteur au milieu des Perſes & aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxès victorieux ne put ni les obliger à poſer volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conçurent le hardi deſſein de traverſer en corps d'armée tout ſon empire pour retourner en leur pays, & ils en vinrent à bout. Toute la Grece vit alors plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invincible à laquelle tout devoit ceder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter quand elle ſeroit unie. Philippe Roi de Macedoine, également habile & vaillant, ménagea ſi bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de républiques diviſées un Royaume petit à la verité, mais uni, & où la puiſſance Royale étoit abſoluë, qu'à la fin moitié par adreſſe, & moitié par force, il ſe rendit le plus puiſſant de la Grece, & obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures: mais Alexandre ſon fils ſucceda à ſon Royaume & à ſes deſſeins.

Il trouva les Macedoniens, non ſeulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de ſuccès auſſi ſuperieurs aux autres Grecs en valeur & en diſcipline, que les autres Grecs étoient au-deſſus des Perſes & de leurs ſemblables.

Darius qui regnoit en Perſe de ſon temps étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit, ni de vigueur pour executer ſes deſſeins. Mais ſi on le compare à Alexandre, ſon eſprit avec ce genie perçant & ſublime, ſa valeur avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui ſe ſentoit animé par les obſtacles; avec cette ardeur immenſe d'accroître tous les jours ſon nom

(1) Plat. de leg. III. (2) Polyb. lib. III. c. 6.

qui lui faisoit préferer à tous les perils, à tous les travaux, & à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin avec cette confiance qui lui faisoit sentir au fond de son cœur, que tout lui devoit ceder comme à un homme que sa destinée rendoit superieur aux autres ; confiance qu'il inspiroit non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des difficultés, & au-dessus d'eux-mêmes ; on jugera aisément auquel des deux appartenoit la victoire. Et si on joint à ces choses les avantages des Grecs & des Macedoniens au-dessus de leurs ennemis, on avouëra que la Perse attaquée par un tel héros & par de telles armes, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi on découvrira en même-temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul General qu'elle pût opposer aux Grecs : c'étoit Memnon (1) Rhodien. Tant qu'Alexandre eût en tête un si fameux capitaine, il pût se vanter d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hazarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur disputât tous les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, & que par une attaque vigoureuse on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avoit pourvû, & les troupes qu'il avoit laissées à Antipater, suffisoient pour garder la Grece. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diversion, qui déja inquietoit toute la Grece, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vû ; & après avoir vangé la Grece, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, & rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célébre vainqueur. Mais celui que les deserts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de ceder à ses soldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monumens, qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenuë, & dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone, craint & respecté non pas comme un conquerant, mais comme un Dieu. Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçû & avec les plus justes esperances d'un heureux succès, il mourut sans avoir le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbecile, & des enfans en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son empire, est qu'il laissoit des capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient, quand il ne seroit plus au monde pour les retenir ; & de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de

(1) Diod. XVII. sect. 1.

ſes enfans. Il prédit ſeulement que ſes amis célébreroient ſes funerailles avec des batailles ſanglantes, & il expira dans la fleur de ſon âge, plein des triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, on a vû le partage de ſon empire & la ruine affreuſe de ſa maiſon. La Macedoine, ſon ancien Roïaume tenu par ſes ancêtres depuis tant de ſiecles, fut envahi de tous côtés comme une ſucceſſion vacante; & après avoir été long-temps la proie du plus fort, il paſſa enfin en une autre famille. Ainſi ce grand conquerant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a été le dernier Roi de ſa race. S'il fut demeuré paiſible dans la Macedoine, la grandeur de ſon empire n'auroit pas tenté ſes capitaines, & il eût pû laiſſer à ſes enfans le Roïaume de ſes peres. Mais parce qu'il avoit été trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens: voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la ſeule cauſe de cette grande révolution: car il faut dire à ſa gloire, que ſi jamais homme a été capable de ſoutenir un ſi vaſte empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été ſans doute Alexandre, puiſqu'il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ſes fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chute de ſa famille, mais à la ſeule mortalité; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire qu'un homme de ſon humeur, & que ſon ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais pû trouver le loiſir d'établir les choſes.

Quoiqu'il en ſoit, nous voïons par ſon exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'eſt-à-dire, celles qu'ils font par emportemens ou par ignorance, il y a un foible irremediable inſéparablement attaché aux deſſeins humains. C'eſt la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là: ce qui nous force d'avoüer que comme le vice le plus inherent, ſi je puis parler de la ſorte, & le plus inſéparable des choſes humaines, c'eſt leur propre caducité; celui qui ſait conſerver & affermir un état, a trouvé un plus haut point de ſageſſe que celui qui ſait conquerir & gagner des batailles.

Il n'eſt pas beſoin que je raconte en détail ce qui fit périr les Roïaumes formés du débris de l'empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire, celui de Syrie, celui de Macedoine, & celui d'Egypte. La cauſe commune de leur ruine, eſt qu'ils furent contraint de ceder à une plus grande puiſſance, qui fut la puiſſance Romaine. Si toutefois nous voulions conſiderer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aiſément les cauſes immédiates de leur chûtes; & nous verrions entr'autres choſes que la plus puiſſante de toutes, c'eſt-à-dire, celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la moleſſe & le luxe de la nation, reçut enfin le coup mortel par la diviſion de ſes Princes.

CHAPITRE XII.

De l'Hiſtoire Grecque.

L'HISTOIRE Grecque, l'une des plus curieuſes pour les grands évenemens, eſt auſſi la plus fabuleuſe dans quelque-unes de ſes parties. Il faut, pour n'être pas trompé, avoir la précaution de diſtinguer les temps incertains de ceux où l'on peut avoir quelque certitude.

La ſituation des divers états de la Grece, & leur comparaiſon avec ce qu'ils ſont aujourd'hui, ſervira de préliminaire à cette étude. Ceux qui ne pourroient pas avoir la deſcription que *Lauremberg* ou *Paulmier de Grentemenil* ont fait de cette partie de l'ancien monde, pourroient ſe contenter de ce qu'*Ubbo Emmius* a mis à la tête de ſon hiſtoire Grecque. Comme il avoit étudié cette partie avec ſoin, on peut en tirer beaucoup d'utilité, quoiqu'il ne ſoit pas dans un ordre aſſez méthodique. Mais rien ne donnera tant de lumieres, que les Paralelles du Pere *Briet*, ſi exacts & ſi détaillés ſur cette partie de la Géographie. Les Cartes qu'il a miſes ſont à la verité trop petites. Auſſi doit-on ſe ſervir de celles de Meſſieurs *Samſon* & de M. de *Liſle*. C'eſt ce que nous avons de plus exact ſur l'ancienne Grece. Celles d'*Ortelius*, de *Bertius*, & de *Lauremberg*, quoique bonnes, ne ſont point à comparer à celles de ces habiles Géographes. L'on ſera ſans doute étonné qu'un peuple qui contenoit à peine deux de nos meilleures Provinces de France, ait pû ſe faire dans la poſterité une ſi haute réputation de valeur & de ſageſſe. Cela montre bien que la plûpart du temps, on ne vaut dans le monde qu'autant qu'on ſe fait valoir. Car certainement je ne vois pas dans ce qui nous reſte des anciens monumens de l'hiſtoire Grecque, des actions plus extraordinaires que celles qui ſe ſont paſſées dans les derniers temps. Mais comme c'étoient de beaux parleurs, ils ont ſû leur donner un merveilleux, moins vrai-ſemblable que ſurprenant. Cependant il faut ſuivre le torrent, & ſe réſoudre à parler comme les autres.

Soit par eſprit de ſingularité, ſoit par la diverſité de leurs origines, toutes les républiques de la Grece ont eu de tout temps des mœurs & des uſages differens. Elles convenoient en des choſes qui étoient néceſſaires pour leur commune liaiſon, ou en celles que la ville la plus puiſſante obligeoit les autres de pratiquer. Mais quelle varieté dans leurs loix particulieres, & quelquefois même dans la nature de leur gouvernement ? C'eſt ce qu'on eſt obligé d'étudier, quoiqu'avec beaucoup de moderation. Peut-être s'expoſeroit-on à perdre le fruit de la ſcience hiſtorique, ſi l'on reſtoit long-temps ſur des matieres de critique, moins capables de perfectionner l'eſprit & de regler le cœur, que de former un homme de college fort ſatisfait de lui-même, quand à force de travail, il eſt enfin parvenu à connoître les differentes ſortes de jeux qui ſervoient de recréation aux Grecs, ou dans quelle poſture ils ſe mettoient à table. Ne veut-on étudier ces préliminaires qu'autant qu'on le doit pour une connoiſſance exacte de l'hiſtoire, il ne faut pas ſe livrer à beaucoup d'ouvrages differens. La lectu-

re du traité de *Sigonius* ſur la republique d'Athenes ſuffit pour cette partie de la Grece ; & celle de Lacedemone a été décrite par *Cragius* , peut-être avec plus de ſavoir & de recherches, mais avec beaucoup moins d'ordre & de méthode. On pourroit y joindre ce qu'*Ubbo Emmius* a publié ſur les differentes républiques de la Grece. Il eſt ſuccinct, & ſuffiroit même à ceux qui veulent étudier plus d'une ſorte d'hiſtoire. Je ſai que *Meurſius* a traité dans un aſſez grand détail tout ce qui regarde les antiquités de ces peuples. M. *Gronovius* a recueilli tous ces ouvrages avec un grand nombre d'autres en XIII. grands volumes ; & nous avons encore beaucoup d'autres traités qui ne ſe trouvent point dans ce recueil. Mais ſeroit-on d'humeur à conſumer deux ou trois années à étudier les préliminaires de l'hiſtoire Grecque , laquelle peut être exactement lûë en moins de ſix mois dans les originaux. Ces livres peuvent ſervir de Dictionnaires, qu'on doit conſulter dans le beſoin. Mais il ſeroit inutile & même faſtidieux de les lire de ſuite. Il ſuffit de ſavoir qu'on peut dans cette vaſte compilation ſe raſſaſier de matieres qu'on aura goutées dans des abregés clairs & ſuccincts. S'il y a quelque ouvrage dans ce recueil, qui merite une attention particuliere, c'eſt l'*Archæologia Græca* de M. *Potter*, où les Antiquités de la Grece ſont décrites d'une maniere ſavante & lumineuſe : choſe difficile à rencontrer dans ces ſortes de livres. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que la verſion latine de l'ouvrage de cet illuſtre Anglois, qu'on a miſe dans cette vaſte compilation , fût un peu plus exacte.

Le détail des loix & des mœurs de chaque république fera connoître les principes des guerres inteſtines qu'elles ont euës entre elles. De tout temps les hommes ſe ſont conduits par préjugés. L'eſtime qu'ils ont euë pour leurs propres obſervances , ne les a que trop ſouvent engagés à vouloir y aſſujetir les autres. *Les Lacedemoniens* , dit (1) Thucydides , *ne tiroient point de contribution de leurs alliés ; ils ſe contentoient d'établir l'oligarchie, ou le gouvernement des grands, dans les lieux où ils étoient les maîtres, pour rapporter le plus qu'ils pouvoient les choſes à leur gouvernement.* Cela eſt dans l'homme ; il n'eſt perſonne qui ne croye valoir autant, & plus que ſon voiſin. On veut que les autres ſe conforment à nos mœurs , & rarement voulons-nous conformer les nôtres à celles de nos voiſins. Nous avons déja marqué qu'*Ubbo Emmius* a parlé avec une juſte préciſion de tout ce qui concerne les differentes républiques de la Grece. Mais il y en a deux qui s'étant trouvées, ou alternativement, ou conjointement l'ame de toutes les autres, en ont reglé tous les mouvemens. C'eſt donc en étudiant avec ſoin Athenes & Lacedemone, qu'on peut connoître le caractere de tous les Grecs,& l'hiſtoire de toute la Grece. Outre les écrivains que nous avons inſinués ſur ces deux puiſſantes républiques ; on peut voir ce qu'en a écrit en François le Sr. *Guillet* dans ſon *Athenes & Lacedemone ancienne & moderne* ; ouvrages aſſez exacts, auſquels on n'a point non plus qu'à leur auteur rendu toute la juſtice qu'ils meritoient.

Cette étude a ſes difficultés, ſoit pour la chronologie, ſoit pour le fond de l'hiſtoire, ſoit même pour l'ordre dans lequel il faut en lire les auteurs originaux.

---

(1) Thucydid. lib. I. hiſtor.

DIFFICULTÉS SUR LA CHRONOLOGIE GRECQUE.

IL y a long-temps qu'on a prétendu qu'avant les Olympiades on ne trouve rien de certain dans toute l'hiſtoire Grecque. (1) Mais outre que les Olympiades communes ont commencé fort tard, nos premiers auteurs, *Herodote*, *Thucydides* & *Xenophon*, n'en font aucun uſage pour regler la ſuite des temps. La plûpart n'ont pas eu de point fixe pour déterminer la chronologie. Tout ce qu'on peut tirer de leurs ouvrages ſe réduit à des conjectures qui ne deviennent certaines, ou du moins vrai-ſemblables que par l'application qu'on y fait des éclypſes ou des regnes des Rois dont parlent ces mêmes hiſtoriens. Il faut avoüer cependant qu'il y a dans Thucydides plus de principes chronologiques que n'en avoit ſon prédeceſſeur Herodote, & que n'en a eu Xenophon ſon continuateur. Mais ſans l'aſtronomie, & même ſans quelques autres ſecours étrangers, il ſeroit difficile de fixer les temps dont il parle.

Il eſt vrai que les Olympiades ont été employées dès le regne de Ptolomée Philadelphe environ 280. ans avant l'Ere Chrétienne, & depuis ce temps-là *Pauſanias*, *Polybe*, *Denis d'Halicarnaſſe* & *Diodore de Sicile*, s'en ſont ſervis pour regler la meſure des ſiecles: mais l'hiſtoire ancienne étoit déja couverte de ſi grandes tenebres, que les plus ſages auteurs (2) étoient obligés d'abandonner aux poëtes les premiers temps de la Grece. Ils ſe limitoient aux ſiecles moins éloignés que la fable n'avoit pas encore alterés.

Quoiqu'on puiſſe employer cette maniere de compter pour meſurer les trois ſiecles, qui ont precedé Jeſus-Chriſt, il eſt difficile d'en faire uſage pour les temps anterieurs, ſur tout quand on fait attention que l'on n'a eu que fort tard, une liſte des Olympiades, qui fut même (3) donnée plutôt ſur de ſimples conjectures que ſur des preuves certaines. On peut ſuppléer par une autre voie à l'incertitude, qui ſe trouveroit dans les Olympiades. Ce ſont les marbres d'Arondel, ſur leſquels on trouve une chronique, qui marque les temps de l'ancienne Grece, avec une préciſion magiſtrale, qui ne laiſſe aucun lieu aux conteſtations. Elle a été faite avant qu'on ſe ſervît des Olympiades pour meſurer l'hiſtoire. Ce ſont là les deux moyens que nous avons réünis pour former le canon chronologique de l'hiſtoire Grecque, que nous avons mis dans la premiere partie du troiſiéme volume *in* 4°.

Les marbres d'Arondel (4) fourniſſent les commencemens de cette hiſtoire depuis

---

(1) Nequaquam vos ignorare decet, nihil à Græcis ante Olympiades accuratè ſcriptum eſſe, neque ullam ſcripturam veterem haberi, quæ indicet Græcorum vel Barbarorum acta. *Juſtin. Martyr in oratione parænetica ad Græcos.* ante Olympiades nulla eſt apud Græcos accuratè ſcripta hiſtoria. *Ex Julii Africani Chronico apud Syncellum.*

(2) Nobiliores qui poſtmodum ſecuti ſunt hiſtorici, omiſſis, priorum fabulis ad recentiores ſe hiſtorias contulere. Ephorus quippe Cymæus Socratis diſcipulus, hiſtoriam ſcripturus, veteribus prætermiſſis rebus, ab Heraclidarum tempore narrandi exordium cœpit. Calliſthenes ac Theopompus, quos eadem tulit ætas, priſca illa minimè attigerunt. *Diodor. Sicul. lib. IV. initio.*

(3) Hippias Eleus ſerò edidit catalogum Olympionicarum nullis fultus certis argumentis. *Plutarchus in Numa.*

(4) Les marbres d'Arondel ou marbres d'Oxfort, ſont des pierres de marbre, ſur leſquelles il y a entre autres choſes une chronique d'Athenes écrite en lettres capitales, & gravée 263. ans avant J. C. Ces marbres furent trouvés dans l'Iſle de Paros, l'une des Cyclades. Ils tirent leur nom du Comte Thomas d'Arondel, qui les fit venir du Levant avec beaucoup de dépenſe. Cette chronique a donné de grandes lumieres pour la chronologie de l'hiſtoire Grecque. Selden & M. Prideaux ont publié d'excellens Commentaires ſur ces marbres; on les nomme encore *Marmora Oxonienſia*, parce que pluſieurs furent donnés à la Bibliotheque d'Oxfort. Marsham s'en eſt ſervi pour fondement de ſon Canon Chronologique.

Cecrops

Cecrops premier Roi d'Athenes, jusqu'à l'Olympiade 106. environ 350. ans avant Jesus-Christ ; & la suite se trouve dans le catalogue des Olympiades, que nous avons non-seulement continué depuis ce temps-là, mais que nous avons même repris dès leur premiere origine, pour les rejoindre avec la chronique des marbres d'Arondel. C'est par-là qu'on rectifie toute la chronologie Grecque. Les conjectures des écrivains modernes doivent ceder à des preuves si anciennes & si venerables. Cette découverte étoit dûë à nos jours & elle fait cesser toutes les discussions, que l'envie de disputer a fait naître parmi nos auteurs.

Je sai qu'on y doit encore suppléer par d'autres voyes ; mais n'est-ce pas beaucoup que d'y trouver des principes fixes & des points déterminés, qui servent de guide pour découvrir une infinité de verités chronologiques ? On y retrouve enfin les temps de ces hommes célebres, Saturne, Jupiter, & tant d'autres que la Grece plus vaine & plus orgueilleuse encore dans ses discours, que dans ses actions, prétendoit placer dès l'origine du monde, parce qu'elle avoit trouvé bon d'en faire ses divinités.

Difficultés sur l'origine des Grecs.

Les difficultés qui regardent le fond de leur histoire sont en plus grand nombre & plus importantes que celles de leur chronologie. Nous allons développer ce qu'on en doit raisonnablement savoir.

La seule origine de ces peuples paroît impenetrable. Qu'on s'en rapporte à leurs auteurs, ils diront qu'ils sont originaires du pays même qu'ils habitoient. Ils n'ignoroient point à la verité que des Egyptiens ou des Pheniciens étoient venus chez eux, qu'ils y avoient rassemblé les hommes dispersés, policé la nation, donné une forme de gouvernement aux peuples, dont ils s'étoient rendus les maîtres, moins par amour de la domination, que par zele pour le bien public. Mais ils étoient persuadés que le corps du peuple ne tiroit pas son origine d'une terre étrangere. Aussi paroît-il bien difficile de retrouver dans le portrait que les Grecs eux-mêmes ont fait de leurs peres ce caractere industrieux des premiers Asiatiques. Il est bien étonnant que passant de l'Asie dans l'Europe, ils ayent perdu ces qualités que la societé inspire, & que le temps perfectionne, loin de les détruire. Comment tout-à-coup sont-ils devenus des barbares, sans aucune liaison les uns avec les autres, incapables de se procurer après leur transmigration les commodités de la vie, qu'ils avoient ailleurs en abondance ? C'est ce que leurs historiens nous rapportent du premier état de la Grece. « On » n'y (1) trouvoit dans le commencement aucun établissement assuré : il n'y avoit » point de commerce entre les peuples ni par mer, ni par terre, parce qu'ils ne se » fioient pas les uns aux autres. Le plus puissant dépossedoit les plus foibles, comme il n'y avoit point en ce temps-là de villes fortes, ni d'état florissant, on ne » se soucioit pas d'amasser des richesses : on ne cultivoit les terres, qu'autant qu'il » en falloit pour vivre ; & dans l'opinion qu'on pouvoit subsister partout, on pas-

(1) Thucidides lib. 1. histor.

» soit aisément d'un lieu en un autre. Le territoire d'Athenes a été le moins sujet » aux révolutions, parce que la terre en étant légere & de peu de rapport, elle ne » causoit ni sédition, ni envie. C'est pourquoi il s'est rendu plus celebre par ses » colonies que par ses richesses. Leur peu de liaison faisoit qu'ils se regardoient comme » ennemis : c'étoit à qui se voleroit. Ainsi celui qui craignoit le brigandage n'alloit » pas moins armé que le brigand lui-même. La coutume étoit de n'être jamais sans » armes, parce qu'il n'y avoit pas plus de fureté dans les maisons que dans les che- » mins. » C'est ainsi que Thucydides nous peint les premiers commencemens de la Grece.

Je sai néanmoins que dans ces derniers temps on a donné aux Grecs une origine étrangere, qu'ils n'ont pas eux-mêmes connuë. Nous avons sans doute été mieux instruits sur les premiers siecles de cette histoire, que ne l'étoient les auteurs de la nation, quoique la mémoire de leur transmigration dût alors être plus certaine, & qu'ils fussent plus interressés à nous la bien développer.

On croit donc, & c'est le sentiment le plus certain, que Javan, ou plutôt Jon fils de Japhet est le pere de tous les Grecs, que la colonie qu'il conduisit, composée de sa famille, s'arrêta premierement sur les côtes de l'Asie mineure, d'où elle s'étendit dans les isles voisines, & de-là passa dans le continent que l'on a depuis appellé Grece. On croit encore que les quatre colonies principales qui se sont emparées de ce pays, y ont été conduites par quatre enfans de Javan, qui en ont été les chefs.

La premiere qui est celle des *Elidiens* vient d'Elisa, & occupa la partie la plus méridionale de la Grece, connuë autrefois sous le nom de Peloponese, & aujourd'hui sous celui de Morée, & le nom d'Elisa s'y est conservé dans la Province connuë sous celui d'Elide, *Elis*.

La seconde est celle des *Thasiens*, qui est descenduë de Tharsis. Après avoir occupé les Isles, elle se répandit en Macedoine & sur les côtes de l'Isle d'Euboé, nommée aujourd'hui Negrepont.

La troisiéme des *Chittéens* venus de Chittim troisiéme fils de Javan, qui se rendit maître de la Macedoine & de la Thessalie, d'où quelques-uns de ses descendans ont aussi passé en Italie.

Enfin la quatriéme a été celle des *Dodaniens* ou Dodoniens, qui vient de Dodanim. Depuis ils furent nommés Epirotes, & occuperent la partie la plus occidentale de la Grece, d'où il leur fut aisé de passer aussi en Italie, soit en traversant ce que nous appellons aujourd'hui la mer Adriatique, soit en côtoyant le rivage & s'étendant ainsi de proche en proche : aussi le nom de Dodanim s'est conservé dans celui de Dodone, & s'est même communiqué à l'ancienne Italie.

Voilà le sentiment le plus ordinaire, tel qu'il est expliqué par M. *Bochart* & par les plus célebres critiques, il n'y a aucune difficulté que l'on puisse opposer à la netteté de ce systême. Il est vrai que les plus anciens & les plus exacts des Grecs n'ont point connu cette origine. Il ne faut pas douter, que malgré leurs recherches, ils n'aïent été fort ignorans dans les premiers commencemens de leur histoire. Il y a lieu de croire que ces peuples qui avoient de la disposition à convertir en prodiges les plus simples évenemens, n'ont fait de leur ancienne histoire, qu'un tissu de fa-

bles ingénieuses & divertissantes, sur lequel ils n'ont pas laissé néanmoins de fonder leur culte, leur science, leur religion, & même leur morale, qu'ils ont ornée depuis de toutes les beautés du langage poëtique.

On ne sauroit supposer avec les anciens auteurs, que les differens peuples de la Grece n'ont point eu d'origine étrangere, & qu'ils ont été formés dans le pays même qu'ils habitoient. Cette supposition renfermeroit beaucoup d'autres difficultés. On voit à la verité qu'à la difference des peuples d'Asie & d'Egypte, les Grecs étoient barbares & peu industrieux. Obligés, pour ainsi dire, de se former eux-mêmes, ils ont vécu d'abord dans les bois & dans les cavernes, sans usage de maison, ni de recoltes; ils ont ignoré la maniere de cultiver la terre, & par consequent celle de faire du pain, qui ne leur est venuë que des étrangers, long-temps après leur formation. Les fruits que la nature produisoit d'elle-même, & peut-être la viande cruë, faisoient toute leur nourriture. Car l'on pourroit penser qu'ils ne connoissoient pas l'usage du feu, puisque leurs anciens mémoires ont conservé si soigneusement le nom de Promethée, auquel on attribuë de l'avoir dérobé dans le Ciel. Je retrouve-là le portrait d'un peuple abandonné à lui-même, que l'on n'a pas pris soin d'instruire & de former, comme l'ont été ceux de l'Asie, parmi lesquels, dans les temps même les plus reculés, nous voyons beaucoup moins de barbarie.

Cependant on ne sauroit disconvenir que quelques étrangers Scythes, ou Phrygiens ne soient venus s'établir dans la Grece. Il ne paroît pas néanmoins qu'ils aïent eu de liaison avec les habitans naturels que long-tems après leur arrivée, ni que ceux-ci leur aïent été assujettis autrement que les sauvages du Canada nous le sont aujourd'hui. Ils ont néanmoins gardé dans leurs traditions une si grande idée des premiers chefs de ce peuple étranger, que dans la suite ils en ont fait leurs principales divinités. Le Pere *Pezron* (1) qui a developé ces premiers commencemens, ne prouve pas seulement que des étrangers ont couru la Grece d'un bout à l'autre; il fait voir aussi qu'ils y ont fixé leur demeure, & qu'ils se sont insensiblement confondus avec les habitans du pays, prenant une partie de leurs mœurs, & leur communiquant à proportion une partie de celles qu'ils y avoient apportées.

C'est dans cet échange de mœurs & d'usages qu'il faut chercher l'origine des coutumes, & même de la religion qui s'introduisirent dans la Grece. Ces étrangers donnerent sans doute aux Grecs l'idée des Dieux ou des Etres superieurs qui ne leur étoient pas connus auparavant; & par consequent ils établirent quelques céremonies d'un culte extérieur, qui dans la suite ont servi de base à la religion qui a été si long-temps la seule pratiquée dans la Grece & dans l'Italie. Ce sont peut-être encore ces mêmes étrangers qui apporterent l'usage de reconnoître des chefs pour conduire leurs expeditions, & accoutumerent les Grecs à former des societés subordonnées à la direction de quelques particuliers. Ils choisirent sans doute ceux qui avoient donné des preuves de force & de valeur. Dans la suite cette coutume multiplia les Rois dans la Grece au point que chaque habitation avoit le sien, tant pour la conduite de la guerre, que pour le reglement de la religion.

(1) Le P. Pezron Antiquité de la Nation des Celtes, in 12. Paris 1703.

Il faudroit après cela deviner quelle pourroit être la nation qui auroit fait cette entreprise. Les uns veulent que ç'ait été des Phrygiens, d'autres disent que c'étoient des Scythes, ou Celto-Scythes, ou bien des Saces : d'autres enfin prétendent que c'étoit une nation particuliere nommée Daces : Enfin le P. *Pezron* veut que ç'ait été des Gaulois, ou plutôt des Celtes, desquels sont venus les Gaulois. Il seroit difficile de faire choix entre tant d'opinions differentes; mais la voye la plus courte est de les recevoir toutes, parce qu'en effet elles sont toutes assez bien fondées.

Pour entendre ce paradoxe, il n'y a qu'à supposer une chose qui est de fait : c'est que ce sont les nations septentrionales que les Grecs nommoient autrefois Daces ou Celtes, & qu'ils appellerent ensuite Scythes ou Celto-Scythes, qui ont peuplé tout l'Occident, s'avançant de Province en Province, à mesure qu'ils augmentoient en nombre d'hommes & d'habitans, ou bien quittant leurs premiers sejours, dont la sterilité & la rudesse les rebutoient, pour chercher des demeures dans un climat plus temperé. Nous avons une peinture fort naturelle & fort précise de cet ancien progrès dans la maniere dont les mêmes Nations ont envahi les Provinces de l'Empire Romain, où elles ont introduit des langues nouvelles, d'autres mœurs, un autre gouvernement, & proprement renouvellé les peuples qu'elles ont soumis.

La difficulté qu'il y a d'avoir quelque certitude sur les temps qu'on nomme fabuleux, fait qu'ordinairement on néglige de les étudier à titre d'histoire; on se contente de les traiter de fables. Cependant si on ne peut y découvrir la verité, on peut au moins se flatter d'y trouver la vrai-semblance; & c'est encore beaucoup pour des siecles si reculés.

Cette étude se doit faire dans les originaux qui sont en petit nombre. La lecture d'une partie du troisiéme livre, & tout le quatriéme de *Diodore de Sicile*, accompagnera celle de la Bibliotheque d'*Apollodore*, qui commence à ce que l'on connoît de plus ancien parmi les Grecs, & qui vient jusqu'à la défaite du Minotaure par Thesée. Mais pour porter la lumiere dans cette étude, il faut avoir toujours devant les yeux des *Tables Chronologiques*, sans quoi il est difficile de bien concilier les temps, & plus difficile encore d'accorder les histoires. C'est par la distinction des temps que ce qui paroît fable prendra peu à peu la forme d'une histoire, au moins vrai-semblable.

Il seroit à souhaiter que nous eussions le savant commentaire de M. de *Meziriac* sur Apollodore, qui est la clef de toute la Mythologie. Nous découvririons sans doute dans les vûës de cet habile critique, ce que l'ancienne histoire Grecque a de plus curieux & de plus certain. Mais à son défaut, on peut lire ce que le P. *Pezron* a écrit des premiers commencemens de la Grece, avec *l'Explication des fables*, que M. l'Abbé *Banier* a faite avec autant de discernement que de savoir. Cet ouvrage où l'on trouve beaucoup de lumieres historiques, n'a d'autre défaut que d'être écrit par dialogues. Du reste on peut dire que c'est l'ouvrage le plus parfait qui ait paru en ce genre. Quand je renvoye aux livres des modernes, je ne prétens pas qu'on les regarde comme regle absoluë des sentimens que l'on doit embrasser. Il suffit de savoir ce qu'ils ont pensé : je ne crois pas aussi qu'on les doive lire avant les originaux. La lecture de ces derniers est la voye la plus sûre pour se mettre en état de juger

ſainement, & de ſe fixer même ſur ce qu'il faut croire dans la diverſité des opinions que les modernes propoſent plus par une ſorte de point d'honneur, que par amour pour la verité.

Nous croyons cependant devoir developer autant qu'on le peut faire par les fragmens de l'ancienne hiſtoire, & par les refléxions des plus habiles d'entre les modernes, le peu de verités qui ſont parvenuës juſques à nous, en un ſujet ſur lequel nous n'avons rien de bien ſuivi dans les premiers hiſtoriens.

Détail des temps fabuleux de l'Hiſtoire Grecque.

NOus avons déja marqué quels (1) pouvoient être les premiers habitans de la Grece, qui de *Javan* ou *Jaon* quatriéme fils de Japhet, prirent le nom de *Jaoniens*, ou d'*Ioniens*, qui fut d'abord commun au corps entier de tous ces peuples. *Eliza*, l'aîné des enfans de Javan, eut pour partage la preſqu'iſle de la Grece, nommée depuis Peloponeſe. Son nom s'eſt conſervé non ſeulement dans le pays nommé l'*Elide*, mais encore dans la riviere d'*Eliſſa* qui ſe jettoit dans la mer auprès de Cyllene. D'abord ils furent connus ſous le nom d'Eliſéens, & eurent enſuite celui d'Eoliens: une partie porta le nom de Doriens; & ces premiers Eoliens ſe multiplierent beaucoup dans l'Elide & même dans l'Arcadie qui eſt au milieu du Peloponeſe, dont les peuples ont auſſi été appellés Pelaſgiens. La ſterilité de leur pays les obligea ſouvent d'en ſortir, & de conduire des colonies dans le reſte de la Grece ou dans l'Italie. Mais qu'on ne s'imagine pas trouver dans ces premiers Grecs un peuple civiliſé & formé. On n'y remarque plus le caractere induſtrieux des autres deſcendans de Noé; ils tombent tout-à-coup dans la barbarie en ſe tranſportant en Europe. Ils vivoient à la façon des Nomades, c'eſt-à-dire, ſans aucune demeure fixe & aſſurée; ils n'eurent pas même l'uſage des tentes, comme les Nomades d'Aſie, ils ſe retiroient dans les antres & les cavernes des rochers. *Specus erant pro domibus*, (2) dit un ancien; c'eſt ce que nous ont marqué les plus habiles Auteurs, *domus antra fuerunt*. Loth lui-même ſe ſervit dans le beſoin d'une pareille retraite. C'eſt en partie de-là que ſont venuës ces fables antiques, que les premiers hommes étoient ſortis de la terre.

La Grece étoit donc dans ces premiers temps ſans loi, ſans gouvernement & ſans chef, lorſqu'une colonie de pluſieurs étrangers venus du fond de l'Aſie en fit la conquête, & y établit tout ce qui manquoit pour en faire des peuples policés: mais il eſt bon de rechercher qui étoient ces étrangers, d'où ils venoient, & quelles furent enfin leurs plus conſiderables actions. Il eſt ſurprenant que les anciens ne nous ayent rien appris de bien ſuivi ſur un ſujet qui les regardoit plus que nous, & que malgré le peu de monumens qui nous reſtent de ces premiers ſiecles, ces recherches ſoient dûës à ces derniers temps. Le P. *Pezron*, Religieux de l'Ordre de Cîteaux, eſt celui qui a le mieux developé cette hiſtoire, & ſi, faute de preuves inconteſtables, il ne lui a pas donné toute la verité qu'elle pourroit avoir, on ne ſau-

(1) Ci-deſſus tom. 1. pag. 199. 200. tom. 2. p. 501. (2) Plin. Hiſt. nat. lib. VII. c. 56. Ovid. Metam. 1. v. 121.

roit disconvenir qu'il ne l'ait mise dans un point de vrai-semblance, qui peut tenir lieu de la verité absoluë, qui nous manque sur une matiere aussi obscure.

Les Scythes descendus de Magog, second fils de Japhet, s'établirent dans les Provinces septentrionales de la haute Asie, vers les contrées de la Margiane, & de la Bactriane; quelques-uns même occuperent la partie la plus orientale de la Sogdiane vers les sources du fleuve Jaxartes, & le pays qui est au nord & au levant de la mer Caspienne; d'autres se fixerent (1) dans l'Iberie & l'Albanie, entre le Pont-Euxin & la mer Caspienne. Quoiqu'on les ait souvent compris sous le nom de Scythes, ils eurent plus communément celui de Saques, *Sacæ*. Chargés d'un plus grand peuple que leur premiere habitation n'en pouvoit sans doute contenir, ils chercherent de nouvelles terres, où ils pûssent envoïer le superflu de la nation. L'Armenie fut la premiere Province (2) sur laquelle ils se jetterent, parce qu'elle étoit la plus voisine de leur pays, & ils en occuperent la partie la plus fertile & la plus agréable. Les Saques inquiets & remuans, comme le sont tous les peuples belliqueux, chercherent encore à s'étendre & à pénétrer dans les parties occidentales de l'Asie, tirant vers ce que nous appellons l'Asie mineure : ils passerent dans la Cappadoce, côtoyerent principalement les bords du Pont-Euxin, & s'établirent dans les contrées arrosées par le Thermodon & l'Iris. Ils y bâtirent une ville nommée Acmonie du nom (3) d'*Acmon*, fils de *Manée*, qui étoit le chef de cette entreprise. Ce General ou ce Prince, comme on voudra l'appeller, se vit engagé par la facilité de ses conquêtes à les pousser plus avant. Il vint dans la Phrygie, où il bâtit aussi une autre ville nommée Acmonie, ou Acmone comme la premiere. Il possedа la Syrie, & la Phenicie, & mourut de mort (4) violente pour s'être forcé à la chasse en poussant avec trop d'ardeur des bêtes feroces : & selon l'usage de ces premiers peuples, qui faisoient l'apotheose de leurs souverains ou des hommes extraordinaires par leur courage, ou par leurs grandes actions, il fut mis au nombre des Dieux, & n'eut pas d'autre nom que celui de très-haut : on lui dressa des autels; on lui consacra des bois; enfin, comme à l'Etre suprême, on lui offrit des sacrifices.

Urane, ou le Ciel, comme le nommerent les anciens, fut son fils aussi bien que le successeur de sa puissance (5) & de ses desseins. Après la mort de son pere, il épousa Titæa, ou la Terre qui étoit sa propre sœur : coutume qui s'est conservée long-temps chez les peuples Asiatiques, mais qui cessa peu à peu, lorsque ces conquerans furent passez dans l'Europe. C'est de Titæa que ses descendans ont pris le nom de Titans, ou de fils de la Terre. Et comme ils étoient plus grands & plus robustes que la plûpart des autres hommes, ils eurent aussi celui de Géans : car ces noms de Géans, de Titans, d'enfans de la Terre sont sinonymes, même dans les (6) Ecritures. Et si l'on s'en rapporte à ce que les anciens ont dit d'Urane ou du Ciel, il ne fut, sans doute ainsi appellé, que par le soin qu'il eut de s'appliquer à la science du Ciel, à connoître sa nature, ses influences, ses révolutions & les divers mouve-

(1) Ci-dessus tom. 1. p. 199.
(2) Sacæ optimam Armeniæ regionem occuparunt. *Strabo Geogr. l.* XI.
(3) Stephan. Byzant. verbo, *Acmonia*.
(4) Sanchoniaton apud Euseb. de Præp. Evang. l. I. 10.
(5) Sanchon. ibid.
(6) Judith. c. XVI. v. 6. 7. in textu græco.

mens des aſtres. Ses deſcendans habiles à profiter des conjonctures, ſaiſirent l'avantage que leur fourniſſoient les noms d'Urane & de Titæa, & publierent qu'ils étoient les enfans du Ciel & de la Terre. Parlà ils cacherent la verité de leur origine, & ſe rendirent par ces titres auguſtes, reſpectables aux peuples, auſquels ils n'étoient déja que trop redoutables par leur force.

Par ſes grandes actions Urane ſurpaſſa tout ce que ſon pere avoit fait de remarquable; & il ſemble qu'il ait effacé dans la poſterité, & fait oublier même les noms d'Acmon & de Manée, dont il deſcendoit. Ce Prince paſſa le Boſphore, & dès qu'il fut entré dans l'Europe, il porta ſes armes dans la Thrace, dans la Grece, & deſcendit même dans l'iſle de Crete, aujourd'hui Candie. Il en donna le gouvernement à un de ſes freres, qui eut dix enfans mâles qu'on appella Curetes; non content de ces conquêtes, il ſe jetta rapidement ſur les autres Provinces de l'Europe, & penetra juſqu'en Eſpagne. Comme ces pays étoient à peine habités, & qu'il ne trouvoit que peu d'hommes & point de réſiſtance, on devroit plutôt qualifier cette expedition du nom de courſes & de voyage, que du nom de conquête. Et ſi nous en croyons Diodore de Sicile, il paſſa dans cette partie de l'Afrique, qui touche l'Ocean Atlantique ou Occidental, & qu'on a depuis appellée Mauritanie. Urane revenant ſur ſes pas tourna du côté du Nord, qu'il ſoumit auſſi aiſément que les Provinces meridionales de l'Europe. Faut-il s'étonner après cela de ce que marque l'Ecriture, que les Geans ſe ſont rendus maîtres de la terre, & qu'ils ont chaſſé de leur trône les Rois des nations.

Urane eut pluſieurs enfans, dont *Saturne* étoit le dernier; les autres furent *Titan*, *Oceanus*, *Hyperion* & *Japet* ou *Japhet*, nom que la ſeule poſterité de Japhet, fils de Noé, eut ſoin de conſerver en mémoire de ſon premier auteur. Urane averti de quelque ſoulevement que méditoient ſes enfans, les fit arrêter, à l'exception d'Oceanus qui préfera le parti de la ſoumiſſion à celui de la révolte où le vouloient entraîner ſes freres. Saturne excité par ſa mere Titæa rendit la liberté à ſes freres, qui par reconnoiſſance lui défererent l'empire ou plutôt le gouvernement, à l'excluſion même de leur pere Uranus, qui ſe trouvant au pouvoir de Saturne, ſe vit réduit à une condition particuliere. Quelques-uns des Titans s'y oppoſerent; mais Saturne qui avoit toutes leurs forces les fit arrêter, & Urane mourut enfin ou de chagrin de ſe voir détrôné, ou peut-être d'une operation violente que Saturne fit faire ſur lui, & qui l'auroit empêché d'avoir jamais des enfans.

Saturne épouſa ſa propre ſœur Rhea: & ce que n'avoit fait ni (1) Urane, ni Acmon, il prit avec le nom de Roi tous les attributs de la royauté. Il fut couronné, & voulut ſe diſtinguer du reſte de ſes ſujets par la pourpre & l'écarlate, couleur qui fut long-temps particuliere aux têtes couronnées. Mais Urane & Titæa détrônés, avoient prédit par une eſpece d'imprécation à leur fils Saturne, que ſes enfans le traiteroient comme il les avoit traités lui-même. Cela fut cauſe que ce Prince ſoupçonneux les fit tous enfermer ſans diſtinction de ſexe dès qu'ils furent nés, & les fit élever plutôt dans des priſons que dans un palais. Rhea indignée de cette cruauté eut

(1) Diodor. Sic. lib. 3.

l'adresse de soustraire Jupiter, le dernier de ses enfans, à l'inhumanité de son mari; & de l'Arcadie où il étoit né, elle le fit transporter dans l'isle de Crete, où il fut élevé dans les antres du Mont-Ida par les Curetes, qui étoient les prêtres, les sacrificateurs & les devins de ces temps-là.

Les Titans ne voïoient qu'avec chagrin Saturne revêtu seul, & à leur préjudice de l'autorité superieure. Ils chercherent le moyen de s'en venger, le trouverent, & se saisirent de Saturne & de Rhea qu'ils retinrent prisonniers. Jupiter jeune & plein d'ardeur, (1) mais qui n'étoit pas encore sorti de l'isle de Crete, sur la nouvelle qu'il eut de la détention de son pere, s'embarque & vole à son secours, défait les Titans, remet son pere en liberté, lui rend la couronne & revient dans l'isle de Crete. Saturne régna long-temps; & l'âge qui le rendoit plus soupçonneux & plus superstitieux qu'il n'étoit, lui fit consulter les oracles ou les devins, pour sçavoir d'eux son sort & celui de ses enfans. On lui répondit qu'il eût à se précautionner contre le plus jeune de ses fils, qui pourroit bien le détrôner un jour. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince ombrageux & défiant pour le porter à chercher tous les moïens de faire périr Jupiter. Celui-ci évita ses embuches; mais enfin pour se mettre à couvert du péril, il en fallut venir à une guerre ouverte. Il gagna secretement ceux que son pere avoit établis gouverneurs de l'isle de Crete. Saturne s'y transporta pour attaquer son fils; mais il fut trahi par ceux sur lesquels il comptoit le plus. Saturne trahi & vaincu se sauva dans la presqu'isle nommée depuis Peloponese. Jupiter l'y suivit, rendit la liberté à tous ses freres & à ses sœurs, & le battit une seconde fois. Saturne quitta la Grece & passa dans l'Italie, où il fut bien reçû de Janus qui gouvernoit apparemment cette contrée. Il y resta quelque temps: mais les Titans jaloux des prosperités de Jupiter, renouvellerent leurs anciennes prétentions, assemblerent des troupes, & donnerent une bataille dans laquelle ils furent vaincus; ils se virent contraints de sortir de la Grece & de fuïr jusques dans l'Espagne. Saturne qui ne se croïoit pas en sureté dans l'Italie les suivit. Jupiter fut les attaquer avec toutes ses forces & les battit enfin pour la derniere fois: car ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre qui avoit déja duré dix années. Saturne se sauva d'Espagne & se refugia en Sicile. Il y mourut peu de temps après accablé de chagrin & de vieillesse; car l'histoire ancienne assure qu'on y voïoit le lieu de sa sépulture. Et je ne veux pas croire que Jupiter ait fait à Saturne cette operation dont parle l'histoire fabuleuse, & que Saturne lui-même avoit, dit-on, fait souffrir à son pere Urane.

C'est à cette grande victoire suivie de la mort de Saturne que commence le regne de *Jupiter*, dont la domination s'étendoit depuis la Syrie, la Phenicie, & l'Asie mineure, jusqu'aux extremités de l'Espagne, en y comprenant même une partie des isles de la Mediterranée.

Ce fut vrai-semblablement après cette guerre que Jupiter se maria; & à l'imitation de son pere & de son aïeul, il épousa sa propre sœur nommée *Junon* par les Latins, &

(1) Jovem adultum venisse cum magna Cretensium multitudine; Titanumque ac filios ejus pugnando vicisse: parentes vinçulis exemisse: patri regnum reddidisse; atque in Cretam remeasse. *Ennius apud Lactantium devinar. institutionum, lib.* I. *cap.* 14.

Hera

Hera par les Grecs. Tout ce grand empire ne pouvoit ſe conduire par un ſeul homme, ſans en confier quelques parties à des gouverneurs generaux. Les frontieres de l'Afrique en furent détachées : on les voit en la puiſſance d'Atlas fils de Japet, & par conſéquent couſin germain du Jupiter, puiſque Japet étoit frere de Saturne. Soit donc qu'Atlas ſe fût emparé de ces provinces, pendant la guerre des Titans, ſoit qu'il les eût à quelque autre titre, il en demeura maître, & donna ſon nom aux celebres montagnes qui ſont de ce côté-là, & même à la mer qui baigne la partie occidentale de l'Afrique, qui eſt encore aujourd'hui nommée Ocean ou mer Atlantique.

Jupiter établit ſon frere Pluton ſur les parties Occidentales de ſon empire. (1) Ainſi il lui confia le gouvernement de l'Italie, de l'Eſpagne, des Gaules & de tout ce qui eſt au Nord. C'eſt même de-là qu'eſt venuë cette tradition des Gaulois (2) conſervée juſques au temps de Ceſar, qui dit que ces peuples ſe vantent d'être deſcendus de Pluton. L'Eſpagne étoit preſque deſerte, & Pluton la repeupla par des colonies qu'il y conduiſit. Il y trouva tant d'or & d'argent que de-là ce Prince, appellé Dis avant cette expédition, fut depuis nommé Pluton, c'eſt-à-dire, riche ; & dans la ſuite il fut regardé comme le Dieu des richeſſes dans toutes les nations où il a été connu. On ſait d'ailleurs que le lieu d'où la lumiere vient aux hommes, c'eſt-à-dire, l'Orient, ſemble être la partie ſuperieure de la terre ; au contraire l'Eſpagne qui étoit alors à l'extremité de l'Occident, où le Soleil ſemble ſe coucher dans l'Ocean, étoit regardée par les anciens comme la partie inferieure. De-là eſt venuë cette idée commune que Pluton (3) étoit le Souverain ou le Dieu des lieux les plus bas, & le Dieu par conſequent des Enfers. Pluton mourut avant ſon frere ; & Jupiter confia depuis à Mercure qui étoit ſon propre fils l'empire de l'Occident, qu'il poſſeda même trente-cinq ans depuis la mort de Jupiter ſon pere. Il ne faut pas s'étonner après cela ſi les Celtes (4) ou les Gaulois ont eu tant de veneration pour Mercure, qu'ils ont regardé comme leur divinité tutelaire, ſans doute, parce qu'il a été l'un de leurs premiers Souverains, comme nous le dirons dans l'hiſtoire des Gaules.

Jupiter s'étoit reſervé tout l'Orient, c'eſt-à-dire, la Grece, les Iſles & ce qu'il poſſedoit en Aſie, pour le gouverner par lui-même. Et ceux des anciens qui ont écrit l'hiſtoire de Crete ne manquent pas de lui donner beaucoup de loüanges pour ſon courage, ſa prudence, ſa juſtice & pour ſes autres vertus civiles & militaires. Peu content de paſſer pour conquerant, il voulut encore être legiſlateur. Il établit des loix équitables & ſages qu'il faiſoit ponctuellement obſerver, en puniſſant lui-même les injures, proſcrivant l'injuſtice & la violence. Il extermina les brigans & les ſcelerats, qui s'étoient poſtés dans les forêts de la Theſſalie, de la Macedoine & de l'Illyrie. Il n'y avoit point alors de plus grande marque d'héroïſme, par les avantages qu'en retiroient tous les peuples, qui n'étant point la plûpart ſous la protection

(1) Ergo illud in vero eſt, quod regnum orbis ita partiti ſunt, ut Orientis imperium Jovi cederet : Plutoni, cui cognomen Ageſilao fuit, pars Occidentis obtingeret. *Lactantius l.* 1. *c.* 11.

(2) Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant. *Cæſar. Comment. lib.* 6.

(3) Lactant. 1. c. 11.

(4) Cæſar lib. 6.

des loix, devoient être au moins ſous la protection des Héros. Mais Jupiter avoit un interêt particulier à détruire ces ſortes de voleurs & de vagabonds; puiſqu'il avoit choiſi ſa demeure la plus ordinaire dans la Theſſalie & ſur le Mont-Olympe voiſins de la Macedoine. C'étoit-là qu'il tenoit ſa cour & qu'il rendoit la juſtice. Et ſi quelqu'un avoit fait quelque découverte utile à la vie des hommes, il venoit en Theſſalie la communiquer à ce Prince. Voilà ſans doute l'origine de l'idée qu'ont eu les Poëtes de donner au Ciel le nom d'Olympe, à cauſe que c'étoit la demeure ordinaire de Jupiter, qui depuis a été mis non-ſeulement au rang des Dieux, mais qu'on a même regardé comme le pere & le maître de toutes les autres Divinités, qui n'étoient regardées, par raport à lui, que comme des Dieux inferieurs & ſubalternes.

Il eut les défauts des grands Princes, qui s'imaginent que tout leur eſt permis, que rien ne doit s'oppoſer à leurs deſirs. Entierement livré au plaiſir, il ne pardonnoit pas même à la vertu des femmes les plus ſages & les plus retenuës. L'hiſtoire fabuleuſe en marque peut-être plus qu'il n'en eſt: mais elle étoit ſans doute autoriſée par la conduite vague & dereglée de ce Prince. Peut-être même abuſa-t-il encore de ſon pouvoir dans le gouvernement, en ſe donnant une autorité plus grande que ne le comportoit le caractere de ces premiers peuples, qui n'avoient pas entierement dépoüillé l'idée de liberté, avec laquelle ils étoient nés. Ce fut peut-être la cauſe ou du moins le prétexte qui porta Junon ſon épouſe avec quelques autres Princes de ſon ſang, à former contre lui une conjuration, qu'il diſſipa néanmoins dès qu'il en fut informé. Il fallut enfin malgré ſes grandes actions, qu'il ſubît le ſort commun de l'humanité. Immortel par ſa valeur, ſon courage & ſon héroïſme en tout genre, il mourut dans l'iſle de Crete; & ſon tombeau s'eſt vû long-temps près de Gnoſſe, l'une des principales villes de cette iſle. Il vécut cent vingt ans, & en regna ſoixante-deux depuis la défaite des Titans ou la mort de Saturne.

Pour faire quelque uſage, par raport à l'hiſtoire Grecque, de tout ce qui vient d'être dit des Titans, il faut découvrir dans quel temps regnoit Jupiter. Quelque anciens hiſtoriens ont dit que ce fut du temps de Belus premier Roi des Aſſyriens: mais cela ne marque rien de bien déterminé, à cauſe des difficultés qui ſe trouvent à fixer les commencemens de l'empire d'Aſſyrie. Les auteurs qui ont compoſé les vers des Sybilles, que je regarde ici comme des hiſtoriens, ſans leur donner néanmoins plus d'autorité qu'ils ne meritent, ont fixé le commencement du regne de Saturne à la dixiéme generation après le Déluge: cela reviendroit au temps d'Abraham. Mais nous avons encore de quoi nous déterminer dans l'hiſtoire même de la Grece. Inachus, ſelon les ſupputations les plus juſtes, regna dans Argos environ 1800. ans avant l'Ere vulgaire. Il étoit fils d'Océan & de Thetis. Océan fut un des freres de Saturne. Inachus étoit donc couſin germain de Jupiter. Ainſi il doit avoir commencé à regner vers le même temps. Peut-être même Inachus commanda-t'il dans le Peloponeſe, ſous l'autorité de Jupiter, puiſque les anciens ont cru que Phoronée étoit le premier des hommes qui ait regné ſur d'autres hommes, au moins dans l'Occident: car les Princes qui l'avoient devancé étant regardés comme des Dieux étoient mis au-deſſus de l'humanité. Enfin je tire de l'hiſtoire fabuleuſe une nouvelle preuve du temps où peut avoir vécu Jupiter. Il eſt dit que Niobé fut la premiere des mortelles dont ce prétendu Dieu fit ſa

maîtreſſe. Or Niobé étoit la fille Phoronée, ainſi Jupiter doit avoir vécu vers ce même temps. Il paroît que Jupiter mourut peu de temps avant Inachus, puiſqu'il fut choiſi avec ſon fils Phoronée & quelques autres pour arbitre d'un differend qui s'étoit levé entre Junon & Neptune, au ſujet des limites de leurs territoires (1) ou de leurs dominations, ce qui ne peut être arrivé qu'aprés la mort de Jupiter.

L'empire de Jupiter eut le ſort de la plûpart des monarchies, qui tombent & ſe diviſent à la mort de leurs plus auguſtes Souverains. Après lui l'Orient fut ſeparé de l'Occident. Auſſi voyons-nous que les Troïens qui reconnoiſſoient pour leurs premiers Rois Urane, Saturne & Jupiter, leur donnent pour ſucceſſeurs Hercules, Thuſcus & quelques autres dont les actions nous ſont inconnuës, ſoit qu'elles ne méritaſſent point de venir juſques à nous, ſoit qu'on les ait confonduës avec celles de quelques-uns de leurs ſucceſſeurs, comme il eſt ſouvent arrivé dans ces temps d'obſcurité & de barbarie. La Theſſalie fut depuis ſoumiſe à Deucalion fils de Prométhée & par conſequent de la race des Titans.

L'Attique eut auſſi des Rois, mais qui nous ſont inconnus. L'hiſtoire cependant nous parle de (2) Periphas, qui n'étoit pas de la race des Titans, mais un reſte de ces anciens peuples du païs, ſoumis par ces Princes Aſiatiques. On le peint même comme un homme qui joignoit aux richeſſes de ces premiers temps la Juſtice, la religion, la pieté & une integrité de mœurs ſi grande & ſi peu commune, qu'on le crut quelque choſe de plus qu'un mortel. Les peuples par conſequent s'empreſſerent à lui rendre un culte Divin. Les autres Roïaumes, comme Argos, Sparte, l'Attique & la Crete furent ſoumis à beaucoup de révolutions que nous expliquerons dans la ſuite de ce chapitre.

Les Titans ne paſſerent dans les Iſles, qu'après avoir établi leur autorité ſur les peuples de la terre ferme. Et ſi nous en (3) croyons l'hiſtoire, ils ſe ſervoient encore de radeaux pour la navigation, l'uſage des vaiſſeaux n'étoit pas encore établi, au moins parmi ces peuples ; car je crois que les Pheniciens, les plus illuſtres navigateurs de l'ancien monde, s'en ſervoient il y avoit déja long-temps. De toutes les Iſles celle de Crete fut comme le centre de leur empire. D'abord elle fut poſſedée par les peuples qui s'y retirerent peu de temps après la diſperſion du genre humain, & qui vrai-ſemblablement ſortoient de cette partie du Continent, que depuis on appella Peloponeſe. On les nommoit *Eteocretes*, c'eſt-à-dire, *Vrais Cretois*, pour montrer qu'ils étoient les premiers qui avoient pris poſſeſſion de cette Iſle. Vinrent enſuite les Dactyles Idéens qui occuperent le Mont-Ida. Ils furent ſuivis des Curetes qui étoient eux-mêmes de la race des Titans, & en qualité de Prêtres ils en firent le centre de la Religion, comme les Souverains en avoient fait le centre de leur empire. Et ce qui fait voir la barbarie ou la ſimplicité de ces premiers peuples, ils faiſoient leurs demeures dans les montagnes pleines de bois, & dans les lieux les plus épais & les plus ombragés des forêts. Ils ſe tenoient dans les cavernes des vallées, & dans les

(1) Fuit vero idem Phroroneus arbiter cum Cephiſſo Aſterione & Inacho fluviis, inter Neptunum & Junonem de regione diſceptantes. *Pauſanias libro. 2. cap. 15.*

(2) Antonius Liberalis cap. 6.

(3) Conon Narrat. XXI.

lieux qui pouvoient leur ſervir d'ombrage & de retraite, ſoit qu'il n'y eût point alors de maiſons, ſoit même que ces Prêtres & ces Sacrificateurs euſſent choiſi par religion ces affreuſes demeures, comme ont fait depuis les Druydes qui leur ont ſuccedé. Quoiqu'il en ſoit, la race des Titans regna long-temps dans l'Iſle de Crete.

Les Spartiates ou Lacedemoniens donnerent lieu à un autre demembrement qui ſe fit de l'empire des Titans après la mort de Jupiter, ou du moins après celle de ſes premiers ſucceſſeurs. L'on ſait que ces peuples ont habité de tout temps la partie la plus méridionale du Peloponeſe. Leur demeure a toujours été fixe & aſſurée, car ils n'ont point changé de lieux; mais on ne peut pas dire la même choſe de leur origine. Quelque obſcure & même quelque incertaine qu'elle ſoit, il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'originairement ces peuples ne ſont pas Grecs. Auſſi bien que les autres de cette même nation, ils viennent de Javan ou Jaon,& ſont iſſus de ſon fils Eliza qui dès les premiers temps a eu en partage ce qu'on a depuis nommé Peloponeſe. On ne ſauroit donc conteſter qu'ils ne ſoient Grecs par leur premiere origine; mais quelques ſiecles après leur établiſſement ils furent opprimés par ces nations barbares, je veux dire, par les Titans, qui de la Phrygie & des Provinces voiſines ſe répandirent bientôt dans toute la Grece, & même dans l'Iſle de Crete. Comme il n'y avoit point alors de villes dans la Grece, ou s'il y en avoit, elles étoient en petit nombre, ces peuples barbares mêlés avec les anciens habitans, ſe diſperſerent dans les bois & dans les forêts, ou dans les antres & dans les cavernes des montagnes. Ce fut de ces demeures vagues & de cette vie errante, qu'ils prirent dans cette partie de la Grece le nom de Spartiates. Quoique l'hiſtoire ne nous inſtruiſe pas de ce qui ſe paſſa dans le Peloponeſe ſous les Princes Titans, ni de quelle maniere ſe fit ce démembrement de leur empire, elle n'a pas laiſſé de nous conſerver un fait conſiderable, qui nous marque au moins qu'ils ont été maîtres de ces Provinces, auſſi-bien que du reſte de la Grece. Les anciens hiſtoriens nous aſſurent donc, que ce ſont les Curetes Prêtres & parens des Princes Titans, qui ſous le regne de Saturne ont établi les Jeux Olympiques : Jeux célebres qui faiſoient tout le plaiſir des Grecs & toute leur gloire; ſolemniſés avec tant de ſoin & de pompe, qu'ils ne connoiſſoient rien de plus grand, rien qui agitât davantage leur eſprit & leur cœur. Ce fut un Hercule, l'aîné des cinq freres qui les vint le premier célebrer dans l'Elide. La courſe & la lute qui furent les premiers exercices de ces Jeux, convenoient à des peuples belliqueux, qui ne penſoient même dans le plaiſir, qu'à former & qu'à fortifier le corps, ou du moins à le tenir dans une agilité toujours égale.

Après la mort de Jupiter qui laiſſoit un grand empire & peu de ſucceſſeurs en état de le ſoutenir avec la même dignité, il eſt vrai-ſemblable que les Titans firent revivre leurs droits; puiſqu'on voit pluſieurs de leurs deſcendans établis dans la Grece, ſoit qu'ils y euſſent déja commandé ſous l'autorité de ces premieres Divinités, Ourane, Saturne & Jupiter, ſoit qu'ils s'en fuſſent rendus maîtres dans ces mêmes temps.

Les villes de la Grece diſputoient autrefois ſur la prérogative de leur antiquité qu'elles vouloient tirer des Dieux. Athenes ſe piquoit d'être la plus ancienne de de toutes. Ses Orateurs la flattoient d'être un des premiers ouvrages des Immortels. Cependant cette ville n'étoit pas plus ancienne que la venuë de Cecrops dans l'At-

tique. Cet étranger édifia un petit château ſur la hauteur, où l'on a depuis élevé le Temple de Minerve; & c'eſt-là l'époque de la naiſſance d'Athenes, avant laquelle l'Argolide avoit eu des Rois pendant un grand nombre d'années.

Lycoſure dans l'Arcadie doit ſa naiſſance aux Pelaſgiens: ainſi elle n'eſt pas ſi ancienne qu'Athenes, quoique Pauſanias l'ait appellée le berceau de Jupiter. C'eſt l'effet d'une tradition fabuleuſe, dont on ne trouve aucun fondement dans l'hiſtoire.

A l'égard des Thebes, comme elle doit ſon commencement à Cadmus, & que la date préciſe de ſa fondation eſt rapportée dans les Marbres d'Arondel, cette ville ne peut former aucune difficulté.

Sicyon.

Mais il y en a une conſiderable par rapport à la ville de Sicyon, qui étoit bâtie dans le Peloponeſe ſur une montagne voiſine du Golfe de Corinthe. Pauſanias a donné un catalogue de ſes Rois qui précede ceux d'Argos de deux cens ans. Euſebe & le Syncelle en ont donné d'autres; mais la plûpart ont des marques évidentes de ſuppoſition; & ils ſont contraires à ce que l'on doit tenir de l'antiquité des Rois d'Argos. C'eſt ce qui a porté le Chevalier *Marsham* à les rejetter. Voici quelques-unes des raiſons ſur leſquelles il s'appuye.

1°. Egialée eſt, ſelon Apollodore, fils d'Inachus & frere de Phoronée. Cependant les catalogues le mettent à la tête des Rois de Sicyon, & par conſequent le font vivre deux cens ans avant ſon pere.

2°. Le XIX. de ces Rois a donné ſon nom à la ville; mais, ſelon Pauſanias, il étoit fils de Pelops, & cependant il le fait regner avant ſon pere.

3°. Polyphile le XXIV. de ces Rois a, dit-on, regné du temps de la guerre de Troye: cependant il eſt inconnu à tous les auteurs qui en ont écrit, & particulierement à Homere, qui (1) dit poſitivement qu'Adraſte a été le premier Roi de Sicyon.

4°. Pour derniere raiſon, Marsham employe le ſilence de ce Poëte touchant le chef des Sicyoniens, au temps de cette guerre, dont il trouve la cauſe, en ce que cette ville étoit du Domaine d'Agamemnon Roi de Micenes.

Mais ce qui décide pour l'antiquité de la ville d'Argos, ruine en même-temps tout ce que l'on propoſeroit pour ſoutenir celle des autres villes. *Pline* rapporte donc ſur le témoignage d'*Anticlidès* que Phoronée a été le plus ancien Roi de la Grece. *Clement* d'Alexandrie en dit autant ſur celui d'*Acuſilaus*; & il ajoute même que Phoronée a été auſſi le premier homme. *Platon*, dans le Timée, ne connoît rien au-deſſus de ce Roi; & le *Syncelle*, fondé ſur ces autorités, aſſure que l'hiſtoire de la Grece doit commencer par celle d'Inachus pere de Phoronée. Cependant Marsham n'a pas jugé que cet Inachus pût être un homme. Il l'a donc hardiment retranché du Canon de Caſtor, quoiqu'il l'ait ſuivi dans tout le reſte; & il n'en apporte point d'autre raiſon, ſinon qu'Inachus eſt le nom d'une riviere & non celui d'un homme; comme ſi toute l'antiquité n'étoit pas remplie de ces ſortes de dénominations priſes des hommes

---

(1) Iliad. B. v. 572.

pour les choses, & des choses pour les hommes. Nous avons suivi un parti plus moderé que le Chevalier Marsham, & nous croyons que le Royaume de Sicyon étoit un partage de cadet, & qu'ainsi il peut avoir commencé quelque temps après celui d'Argos. Il n'y a que quelques Rois à retrancher avec quelques anciens pour en accorder la suite & la succession avec celle des autres Rois de la Grece. C'est ce que nous allons expliquer.

ARGOS ET SICYON.

LA Grece ne connoît donc rien de plus ancien qu'*Inachus*; mais on ignore le détail de ses actions; on sait seulement qu'il donna son nom à un fleuve du Peloponese, près duquel il faisoit sa demeure. Il y a beaucoup d'apparence que puisqu'il étoit étranger, il soumit par la force les peuples sur lesquels il regna: mais comme il avoit affaire à des hommes sauvages, éloignés de toutes sortes de disciplines, il ne put former un état bien considerable: c'est la raison de son obscurité. On sait néanmoins qu'il regna 50. ans, & que de Melissa, sa sœur & son épouse, il eut deux fils, Phoronée & Egialée. Le premier fut Roi d'Argos: Egialée le fut de Sicyon dans l'Achaïe, petite Province du Peloponese. Quand on parle de ces premiers Rois, il ne faut pas s'imaginer qu'ils eussent des souverainetés qui répondissent au titre si respectable de Rois. A peine étoit-ce une ombre de royauté. Une petite ville, un village quelques lieuës de terrain avoient souvent le titre de Royaume. Quelques anciens qui ont vû les noms de plusieurs Rois de Sicyon, ont crû sans doute qu'il y en avoit eu une suite bien marquée; mais elle est interrompuë par des Rois supposés ou repetés, ou par l'obscurité de cette histoire, qui n'est connuë par aucun détail. Nous en dirons cependant ce qu'on en peut découvrir dans ces temps éloignés; & je reprens l'histoire d'Argos.

Phoronée premier fils d'Inachus rassembla donc les habitans de l'Elide, qui étoient dispersés dans les bois & dans les montagnes; il les obligea de quitter ces tristes retraites, & de faire une societé en bâtissant des maisons les unes proches des autres. Ainsi il forma peu à peu des bourgs & de petites villes; après quoi il leur donna des loix, afin de maintenir cette nouvelle societé. Et comme son humeur liante & sociable l'avoit porté à adoucir le caractere sauvage & féroce des peuples, on l'a regardé pour cela comme le premier homme que la Grece ait connu. Il y avoit alors des Rois en quelques autres parties de la Grece. Egialée l'étoit de la ville de Sicyon; il voulut, à l'exemple de son pere Inachus, laisser un monument à la posterité. Il ordonna donc que la Province qu'il avoit gouvernée, s'appelleroit Egialée. La Beotie, où étoient les peuples nommés Ectenes, avoit aussi un Roi nommé Ogygès. De son temps le pays fut affligé par une inondation qui submergea toute la campagne. C'est le célebre déluge d'Ogygès, le premier de ceux dont les traditions Grecques fassent mention. Ce Prince obligé de quitter son habitation, passa sur les bords du fleuve Triton, où il bâtit la ville d'Eleusine, à laquelle il donna le nom de son fils. Phoronée mourut après un regne de 60. ans. Apis qui étoit étranger voulut s'emparer du gouvernement; mais il n'eut pas la prudence des Tyrans, il n'en eut

que la férocité. Ce Prince ne fut pas aussi heureux que Phoronée, parce qu'il fut beaucoup moins prudent. Ignorant les veritables bornes de l'autorité royale, établie pour la défense, & non pour la deruction des peuples, il s'attribua, contre l'usage de ces premiers temps, un pouvoir despotique. Son pouvoir donc, ou plutôt sa tyrannie fut portée si loin, que les Argiens crurent, en le faisant mourir, lui rendre la justice qu'il méritoit. Ainsi Argus fils de Jupiter & de Niobé fille de Phoronée fut maintenu sur le trône; cependant Apis donna son nom à la Province qui fut appellée *Apia*; mais cet honneur ne fut pas de longue durée. Pelasgus qui vint ensuite, lui fit porter le nom de *Pelasgia*, que cette Province conserva long-temps.

Je ne saurois disconvenir que dans quelques-uns des regnes que nous venons d'expliquer, il ne se rencontre quelque obscurité pour bien concilier les temps; mais tout devient plus clair au regne de *Cecrops* premier Roi d'Athenes. C'est à lui que commence une sorte de certitude dans l'histoire Grecque; & depuis lui nous avons une succession de Rois & d'Arcontes d'Athenes, dont les regnes servent à regler le temps des évenemens, & à jetter par consequent sur l'histoire de ces peuples la lumiere si nécessaire de la chronologie. C'est à ce Prince que commence la chronique des marbres de Paros, si connus sous le nom de marbres d'Arondel, le plus beau monument qui nous soit resté pour l'ancienne chronologie. Quoi qu'avant Cecrops il y eut déja des Rois dans l'Attique, à peine en peut-on découvrir les noms au travers de l'obscurité de ces premiers temps; & ce que l'on connoît des autres Royaumes a ses difficultés; mais heureusement elles ont un avantage, que comme elles n'influent ni sur la religion, ni sur les mœurs, ni sur la conduite de la vie civile, il suffit, pour les lever, de leur donner une espece de vrai-semblance: & l'on doit être content, pourvû que l'explication soit aussi plausible que la difficulté.

Athenes.

CECROPS étoit originaire d'Egypte. Cette Province où les hommes ont toujours été plus fertiles qu'ailleurs, se défit du superflu de sa nation, & l'envoya chercher de nouvelles terres. Ils arriverent dans l'Attique 1582. ans avant l'Ere Chrétienne. Cette partie de la Grece étoit en proye aux barbares, aussi-bien que les autres cantons. Il en vainquit quelques-uns par la force des armes, & reçût les autres avec douceur; il les rendit traitables, & regna sur eux l'espace de 50. ans.

Cecrops n'étoit encore que dans la neuviéme année de son regne, ainsi 1574. ans avant l'Ere Chrétienne, lorsque *Deucalion* Prince barbare venu de quelque endroit de la haute Asie, descendit dans la Grece, & s'empara de la Lycorie vers le mont Parnasse, où il regna près de 52. ans. Ce fut sous le regne de ce Prince qu'arriva le déluge, qui de lui a eu le nom de Deucalion, & qui a fait tant de bruit chez les Grecs, quoique dans le fond ce fut assez peu de chose. Deucalion ainsi établi dans la Lycorie Province de la Grece, vers les cantons du Parnasse, ne se contenta point du petit Royaume qu'il s'étoit formé; il fit la guerre à ses voisins, & se rendit maître d'une partie de la basse Thessalie, nommée Phtiotide de Phtius venu d'Arcadie, qui 160. ans avant Deucalion s'étoit emparé de ce pays, qui étoit auparavant appellé Hellade des Helliens ancienne colonie, qui s'en étoit autrefois

emparé. Ce nouveau souverain (je parle de Deucalion) qui vouloit s'attirer la bienveillance des peuples qu'il avoit soumis, se servit d'une politique, qu'il crut sans doute devoir leur être agréable. Ce fut de donner le nom d'Hellen à l'un de ses enfans; & ce même Hellen étant devenu Roi après la mort de son pere, voulut que ses sujets qui alors s'appelloient Grecs d'un nom commun à toute la nation, fussent désormais nommés Helleniens. C'est ce qu'on trouve dans plusieurs monumens qui nous instruisent de ces temps reculés. Cependant ce nom resta long-temps propre à cette Province; & ce ne fut que vers le commencement des Olympiades, c'est-à-dire, un peu plus de 750. ans avant l'Ere Chrétienne qu'il fut commun à toutes les nations de la Grece : car du temps d'Homere il étoit encore resserré à cette portion de la Thessalie, occupée autrefois par les descendans de Deucalion. Le Roi Hellen imita dans ses enfans la conduite de son pere Deucalion. Il eut ou la complaisance ou l'adresse de leur donner des noms connus & respectés de tous les Grecs. Le premier fut donc nommés Eolus, & le second Dorus, des Eoliens & des Doriens anciens habitans de ces Provinces. Le troisiéme fils d'Hellen nommé Xute se retira dans l'Attique, & fit ce qu'avoient fait ses ayeux, en donnant à l'un de ses fils le nom d'Ion, & à l'autre celui d'Acheus, des Jaoniens ou Ioniens, & des Achéens, peuples connus, & qui tiroient leur origine des premiers possesseurs de la Grece. Après la mort de Deucalion son fils Hellen regna dans une partie des Etats de son pere, je veux dire, dans un canton de la Thessalie. A peine Hellen étoit dans la quatriéme année de sa domination, que le fameux Cadmus vint par mer des côtes de la Phenicie, c'est-à-dre, des environs de Tyr & de Sidon. Ce nouveau venu se saisit 1519. ans avant l'Ere Chrétienne, de la ville de Thebes, capitale de la Beotie : il y bâtit la citadelle appellée Cadmée, & y établit le siege de sa domination & de sa puissance.

La réussite de l'entreprise de Cecrops engagea Danaus, aussi Egyptien, à tenter dans la Grece l'établissement d'une pareille colonie. Soit qu'il fût obligé de quitter l'Egypte, soit qu'il cherchât quelque endroit pour y pouvoir transporter sa famille & une assez grande suite de domestiques, avec cinquante filles qu'il avoit euës sans doute de plusieurs femmes, il se chargea de quelques Egyptiens dont il préjugeoit qu'il auroit besoin dans cette expedition. Il les mit sur un vaisseau, & tourna du côté de la Grece. Il relâcha dans l'Isle de Rhodes, où par la consecration d'une statuë à la Déesse Minerve, il rendit graces aux Dieux du succès de sa sortie & de sa navigation; & après qu'il s'y fut rafraichi quelques jours (1), il aborda dans le Peloponese. Gelanor venoit de monter sur le trône d'Argos. Il reçût ce nouveau fugitif avec une humanité qui dans la suite lui devint fatale. Danaus fut plus heureux dans la Grece qu'il n'avoit été en Egypte. Après plusieurs batailles il se rendit maître du Royaume de son bienfaicteur.

Les fils de son frere, aussi au nombre de cinquante, ayant appris en Egypte le nouveau bonheur de Danaüs leur oncle, prirent la résolution de le venir trouver pour épouser leurs cousines, & participer ensuite à l'heureux établissement que Danaüs avoit sû se procurer par son inquiétude & son industrie. Mais Danaüs à qui tout

(1) 1521. ans avant J. C.

faisoit

faisoit ombrage, & qui avoit raison de craindre de se voir dépoüillé de sa nouvelle usurpation, comme il en avoit dépoüillé l'ancien & légitime possesseur, se conduisit avec beaucoup de dissimulation : il feignit d'accepter l'offre de ses neveux, & la premiere nuit de leurs nôces, il obligea toutes ses filles de tuer leurs maris, ce qu'elles firent, à l'exception d'Hypermnestre mariée à Lynceus qui ne voulut pas consentir à cet horrible crime. Et la fable qui dans ce fait a suivi l'histoire, a sû nous en donner de l'execration, en perpetuant à la posterité le supplice que les Danaïdes souffrent dans les enfers pour ce détestable parricide. Danaüs indigné dans son premier mouvement contre la sage & juste désobeïssance d'Hypermnestre, s'en vengea sur elle, mais enfin rendu à lui-même, il reconnut Lynceus pour son gendre & son successeur. Dès qu'il eut pris possession de la Royauté (1) de l'Elide, il songea aux moyens de la conserver : c'est pourquoi il fit bâtir un château qui fut nommé Larissa, ou l'Acropolis (2) d'Argos. Il mourut après avoir broüillé tous les pays où il avoit vêcu, & laissé par tout des marques de son injustice naturelle.

Lyncée ou Lyncorée, gendre de Danaüs & mari de sa fille Hypermnestre échapé du danger de la mort que son beaupere lui avoit voulu procurer, succeda à sa puissance & la conserva quarante-un ans. Ce fut sous Acrisius, l'un de ses successeurs que *Pelops* arriva dans la Grece. Il étoit fils du célébre Tantale Roi de Phrygie, dont la capitale nommée Sypilé, fut renversée par un tremblement de terre. Une guerre qu'il eut avec Ilus, fils de Tros Roi de Mysie, l'obligea de quitter l'Asie, & de passer dans la Grece avec sa sœur. Leur arrivée y causa dans la suite de grands changemens; car Pelops parvint au Roïaume de Pise par le moyen de son mariage avec Hippodamie, fille d'Oënomaus Roi de cette ville; & sa sœur Niobé épousa Amphion, qui chassa de Thebes Laïus petit-fils de Cadmus, & environna de tours & de murailles cette ville dont il s'étoit rendu maître.

Pelops eut un grand crédit dans (3) la Grece, soit parce qu'il y apporta le premier des richesses inconnuës jusques-là aux habitans naturels, soit par le soin qu'il eut de se faire de grandes alliances : car ses filles furent mariées aux plus puissans princes de la Grece, & ses garçons furent établis chacun dans un petit Roïaume. D'ailleurs, il étoit fort prudent, & se fit si bien honorer, que l'Elide quitta son nom pour prendre le sien, & depuis a toujours été nommée Peloponese, nom qui renferma & confondit tous les autres.

Acrisius n'eut donc qu'une fille nommée Danaé, de la quelle naquit Persée, qui devoit être l'heritier de son aïeul, mais qui l'ayant tué par malheur, il se condamna lui-même à quitter sa patrie, & changea de Royaume avec Megapenthes Roi de Tirinthe son cousin. Les histoires de Danaé & de Persée ont été si souvent chantées par les poëtes Grecs & Latins, qu'il est inutile de les repeter ici.

Aprés la mort d'Acrisius, le Royaume d'Argos perdit la plus grande partie de sa gloire : *Persée* le transfera à Mycene; & le regne des autres Rois d'Argos est peu connu jusques à Eteocle le dernier des Inachides, qui mourut au siege de Troye.

Bias a porté aussi le titre de Roi d'Argos, & l'a laissé à son fils Talaüs, duquel

(1) Strabo lib. 8. (2) Stephan. de urbibus. (3) Thucydides.

il a passé à Adraste, qui, selon Pausanias, en fut chassé; d'où il se retira à Sicyon, & en devint le premier roi selon Homere, sans doute, parce qu'il y retablit la Royauté.

Persée fonda le Royaume de Mycene, parce qu'il choisit cette ville pour en faire sa capitale au lieu de Tirinthe. On sait qu'il épousa Andromede, de laquelle il eut six garçons & une fille.

Le temps des Rois de Mycene n'est pas plus connu que celui des derniers Rois d'Argos. On sait qu'Euristée, l'un des successeurs de Persée, fut aussi le dernier Roi de cette famille, qu'il mourut sans posterité dans une guerre qu'il eut dans l'Attique contre les enfans d'Hercule.

En partant de Mycene, Euristhée avoit laissé la conduite de ses Etats à son oncle Atrée, fils de Pelops, qui en demeura le maître après lui. Il n'y a rien de plus horrible que la haine des freres Atrée & Thieste, fondée sur ce que celui-ci deshonora Acrope femme d'Atrée, & que le premier fit manger à Thieste ses propres enfans.

Plisthene fils d'Atrée succeda à son pere au Royaume de Mycene, qu'il laissa à son fils Agamemnon.

Egiste fut fils de Thieste & de la femme d'Atrée, lequel tua Agamemnon au retour de l'expedition de Troye.

Oreste, fils d'Agamemnon, tua à son tour le meurtrier de son pere, & sa malheureuse mere Clitemnestre, qui pour épouser son adultere Egiste, avoit approuvé la mort de son mari. Cet Oreste regna soixante-dix ans, & mit fin au Royaume de Mycene, qui a été rempli de crimes & d'horreurs depuis qu'il est entré dans la famille de Pelops. L'on compte encore neanmoins quelques successeurs d'Oreste; mais leur histoire est si incertaine, & leur regne fut si court, qu'à peine sont-ils compris dans les Rois du Peloponese, dont les Heraclides se rendirent maîtres quelque temps après la guerre de Troye.

Je reviens donc à l'histoire d'Athenes, dont les Marbres d'Arondel nous ont donné une connoissance plus certaine que des autres.

Athenes l'inventrice des arts, des sciences & des loix; le siege de la politesse & de l'érudition; l'école publique de tous ceux qui ont aspiré à la sagesse, doit ses commencemens à l'Egypte, & à la personne de Cecrops originaire (1) de la ville de Saïs dans le Delta. Ce n'est pas que le païs d'Attique ne fût habité avant l'arrivée de cet étranger; mais les peuples en étoient sauvages; ils n'avoient aucune societé les uns avec les autres : ils ignoroient les arts les plus necessaires, & vivoient dans les montagnes & les bois sans aucune discipline.

Cecrops y arriva donc 1582. ans avant l'Ere chrétienne avec un assez grand nombre de compagnons, pour y former un établissement. Il travailla d'abord à lui donner un fondement solide, en bâtissant une forteresse sur une colline, à laquelle il donna le nom de Cecropia, qu'elle communiqua à toute la terre d'alentour. Ce nouveau Roi s'étant établi dans (2) l'Attique travailla doucement à gagner l'esprit des habitans, en leur faisant connoître l'avantage de la societé; il divisa tout ce qui

---

(1) Diodor. Sicul. lib. 1. (2) Strabo lib. 9.

lui étoit foumis en douze cantons, qui prirent le nom de la principale habitation de chaque territoire.

Les Marbres placent à la neuviéme année de Cecrops le regne de *Deucalion* dans la Lycorie proche le Parnaffe. C'eft ainfi qu'ils s'en expliquent, contre le langage de Paufanias qui veut que Lycorie ait été, non une province, mais une ville fituée fur le fommet d'une montagne. Cette époque eft très-confiderable, parce qu'on en peut faire ufage pour déterminer le temps où les Dieux de la Grece *Ouranos*, *Chronos* & *Zeus* ont vécu, parce que Deucalion étoit leur parent très-proche, felon la genealogie d'Apollodore.

On peut, avec le fecours de cette époque, déterminer à peu-près l'âge de Jupiter, qui ayant regné foixante-deux ans, peut avoir commencé 1842. ans avant l'Ere vulgaire, & fera mort 1780. ans avant la même Ere, quelque temps avant Inachus. Deucalion, fans doute, profitant de la foibleffe ou de l'indulgence des enfans ou des fucceffeurs de Jupiter, fe fera fans doute approché des frontieres de la Theffalie, & aura commencé un nouvel établiffement vers le mont Parnaffe, environ 1573. ans avant l'Ere vulgaire.

Après la mort de Cecrops, *Cranaüs* Grec & Athenien de naiffance monta fur le trône. Il ne gouverna que neuf ans. Il y auroit peu de chofes à dire de fon regne, fi les Marbres n'y plaçoient deux évenemens confiderables. Le premier eft le jugement rendu par l'Aréopage entre Neptune, (*Pofeidon*) Roi d'une grande partie de la Theffalie, & Mars autre tyran des mêmes quartiers, au fujet de la mort d'Halirrothius fils du premier, qui fut tué par Mars. Paufanias (1) rapporte affez vrai-femblablement la caufe de ce meurtre à l'incontinence du mort qui avoit forcé la fille de Mars, nommée Alcippe. L'Aréopage jugea en fa faveur, & la fable n'a pas manqué d'embellir cette hiftoire, en difant que douze Dieux s'étoient mêlés dans le nombre des fénateurs pour donner leurs voix dans ce jugement. On trouve encore ici une feconde preuve de l'âge des divinités de la Grece. Pofeidon qui eft Neptune, vivoit encore après la mort de fon aîné pendant le regne de Cranaüs, & il commandoit fur les rivages de la Theffalie; ce qui lui ayant donné occafion d'équiper des vaiffeaux, ou plûtôt des barques, & de courir les côtes voifines, on l'a pris enfuite pour le Dieu des mers, fur lefquelles il avoit exercé fa puiffance pendant fa vie. On voit par-là combien on prodiguoit autrefois les titres & les attributs de la Divinité. Il me femble que nous ferions aujourd'hui beaucoup plus menagers de ces termes; s'il y avoit quelque difficulté à rapporter cet évenement à Neptune, frere de Jupiter, on ne pourroit s'empêcher de l'attribuer à l'un de fes fucceffeurs immediat, qui auroit porté le même nom.

On avoit ignoré le temps de l'inftitution de l'Aréopage avant la découverte des Marbres, qui ne permettent plus de la raporter à d'autres qu'a Cecrops; puifque dès la premiere année de Cranaüs, il étoit déja dans une fi grande réputation, que les étrangers venoient fe foumettre à fon jugement.

---

(1) Paufan. lib. 1.

Le deuxiéme évenement que les Marbres rapportent au regne de Cranaüs est le déluge de Deucalion arrivé dans sa quatriéme année, environ 1529. ans avant l'Ere vulgaire. Les Marbres disent simplement qu'il arriva une inondation, que les pluïes obligerent Deucalion de quitter la Lycorie & de se retirer à Athenes, où il sacrifia à Jupiter Sauveur. Herodote (1) fait une ample description de ce déluge, dont il rapporte plusieurs circonstances.

Cranaüs ne regna que neuf ans, ayant été chassé par *Amphiction*, que quelques-uns font fils de Deucalion, & les autres de Hellen; mais c'est à tort; & il vaut mieux croire que c'étoit un Athenien dont on ignore la famille. On ne sait rien de ses exploits, sinon qu'après dix ans de regne il fut dépoüillé de la souveraineté par Erichton. Mais il tombe sous son regne quatre époques très-importantes, dont il est nécessaire de dire ici quelque chose.

Amphiction, fils de Deucalion, regnoit aux Thermopyles, en la seconde année d'Amphiction Roi d'Athenes. Ce Prince voulant avancer le culte des Dieux & l'union des Grecs, procura une confederation de douze peuples, qui s'assembloient deux fois l'an aux Thermopyles, pour faire des sacrifices communs, & pour déliberer sur les affaires publiques & particulieres de chaque peuple. Ces assemblées se nommerent *Amphictions* du nom de leur auteur. On les appella aussi le conseil des (2) Portes, à cause qu'il se tenoit au passage des montagnes, ou parce qu'on le tint ensuite à la porte du temple de Cerès, ou de celui d'Amphiction, qui furent l'un & l'autre élevés long-temps après dans le lieu le plus étroit des Thermopyles.

L'année suivante, Hellen autre fils de Deucalion, regnant dans la Phtiotide, devint par sa bonne conduite si fameux & si cheri de tous les peuples du continent, qu'ils changerent, pour lui faire honneur, le nom de la nation, pour prendre celui de Hellenes. Ce n'est pas que l'on doive penser que les Grecs prirent ce nom tous à la fois par consideration pour ce Prince. Strabon nous (3) dit que le nom des Grecs a changé diverses fois, selon les idées des Poëtes, qui ont été bien-aise d'avoir plusieurs synonimes pour exprimer la nation en general, par allusion au nom des Princes les plus fameux qu'on y a vû regner.

La troisiéme époque qui tombe sous le regne d'Amphiction, est l'arrivée de Cadmus dans la Beotie, & la fondation de la ville de Thebes. Ce nouveau conducteur d'une colonie étrangere étoit fils d'Agenor, soit de la race des Rois d'Argos, soit d'un Roi de Phenicie, soit même d'un Egyptien: mais il y a si peu de vrai-semblance aux deux dernieres opinions, que je ne puis m'empêcher de me déclarer pour la premiere, en reconnoissant que Cadmus sorti de l'Argolide, ou seul, ou avec son pere Agenor, passa dans la Phenicie, où il demeura quelque temps à s'instruire des mœurs & des arts pratiqués dans l'Orient; mais touché du desir de revoir la Grece, ou obligé par le commandement de son pere de chercher sa sœur qui avoit été enlevée, il monta sur des vaisseaux Pheniciens avec quelques compagnons de sa fortune & sa mere Thelephassa.

L'époque certaine du commencement de la Royauté d'Erichton peut servir à regler

(1) Herodot. lib. 7. (2) Herodote lib. 7. (3) Strab. lib. 8.

le regne des autres Rois d'Athenes. Ce fut la troisiéme année de ce Prince que Danaüs arriva d'Egypte à Argos, dont il usurpa le sceptre, au préjudice de Gelanor fils de Stenelus qui en étoit le Roi légitime.

Pandion. Roi d'Athenes eut une guerre avec Labdacus Roi de Thebes, petit-fils de Cadmus, dans laquelle il fut secouru par Terée fils de Mars, Roi de quelque partie maritime de la Macedoine. Cette alliance devint l'occasion d'une autre plus étroite entre ces Princes, puisque Pandion donna sa fille Progné en mariage à Terée. Mais le succès en fit mourir Pandion de douleur, à cause des barbaries réciproques de ces époux, dont tout le monde sait l'histoire & la métamorphose. Pandion regna 40. ans, & dans ce long espace les Marbres ne fournissent qu'une seule époque, dont l'année même est incertaine.

Cette époque comprend le regne de Minos dans l'Isle de Crete, & l'invention du fer dans le Mont-Ida. Mais pour corriger l'incertitude où nous jette le défaut du Marbre dont les caracteres sont alterés en cet endroit, on peut se servir de la chronologie d'Eusebe qui met le commencement du regne de Minos en la 32. année de Pandion. Minos regna dans la ville d'Apollonie qui fut depuis nommée Cydoné du nom de son petit-fils, né de sa fille Acacallide : mais il ne faut pas confondre ce Roi avec le second Minos, celebre par l'empire de la mer & l'histoire du Minotaure & qui vivoit au temps de Thesée.

L'invention de fondre & de battre le fer est devenuë si utile & si nuisible aux hommes, que parmi plusieurs époques importantes, il ne faut pas s'étonner que les Marbres ayent observé celle-ci. On dispute si le Mont-Ida, dont la mine a fourni le premier fer, est celui de l'Isle de Crete, ou celui de Phrygie. Les Marbres semblent l'avoir entendu du premier, puisqu'ils joignent cette découverte au regne de Minos : cependant il y a beaucoup d'anciens Auteurs qui l'attribuënt au Mont-Ida de Phrygie.

Après la mort de Pandion, *Erechtée* son fils partagea ses biens & ses honneurs avec son frere. Il retint pour lui la Royauté, & donna à Butes la sacrificature de Minerve & de Neptune. Erechtée regna 50. ans, & les Marbres rapportent à son regne quatre évenemens considerables, qui concernent l'arrivée de Cerès en Attique; l'enlevement de sa fille; le labourage enseigné par Triptoleme & l'établissement des mysteres. Tous ces faits doivent tenir un rang considerable dans l'histoire d'Athenes, parce qu'ils ont plus servi que tous les autres, selon Ciceron, à adoucir les mœurs des Grecs, & à leur faire gouter la liberté, la sûreté & la religion.

Ce fut donc sous ce regne qu'une étrangere nommée Cerès arriva dans l'Attique. Diodore nous apprend qu'elle étoit originaire de Sicile, où elle possedoit un pays dans lequel elle avoit fait fleurir le labourage par de bonnes loix ; & que sa fille lui ayant été enlevée, elle la vint chercher jusques dans la Grece. La fable la fait sœur de Jupiter, & fait enlever Proserpine sa fille par Pluton son frere; mais il est aisé de voir que les temps ne se rapportent point. A son arrivée à Eleusine, elle fut si bien reçûë par Celée, Triptoleme, & Eumolpe, que pour mieux reconnoître l'hospitalité qu'on exerçoit à son égard, elle leur apprit à perfectionner le labourage, & leur prescrivit les regles qu'il falloit faire observer pour favoriser les moissons, & pour

procurer à chaque particulier la récolte de ſon travail. C'eſt-là une époque celebre dont les plus grandes fêtes de la Grece conſervoient la mémoire par des ceremonies fort ſingulieres, que le ſecret rendoit venerables, quoiqu'en effet ce ne fuſſent que des puerilités. C'eſt ainſi que ceux qui ont établi de fauſſes Religions & de faux Cultes, ont ſû par des manieres myſterieuſes, & affectées, donner de la grandeur aux choſes les plus communes, & quelquefois même les plus viles.

Triptoleme fils de Celée ayant herité de la puiſſance de ſon pere, laboura & ſema pour la premiere fois la campagne de Pharia, nommée depuis Eleuſine. Il y établit des loix qui furent enſuite confirmées par Dracon & par Solon.

Le ſuccès de ce premier labourage engagea Triptoleme à parcourir toute la Grece pour enſeigner les mêmes choſes que Cerès lui avoit appriſes; & c'eſt là la ſeconde époque marquée par les Marbres ſous le regne d'Erechtée.

La troiſiéme eſt extrêmement embroüillée, parce que les caracteres des Marbres ſont effacés. On y lit néanmoins l'enlevement de Proſerpine, & la recherche qu'en fit ſa mere; ce qui eſt rapporté à la trenteſixiéme année d'Erechtée Roi d'Athenes.

Enfin la quatriéme époque qui ne porte point de datte, concerne l'établiſſement des myſteres à Eleuſis, qui ont été ſi connus dans toute l'antiquité. Ils ſe celebroient dans les mois de Juin, Juillet, Septembre & Decembre. On s'y préparoit par la chaſteté, par des veilles, des jeûnes, des ſacrifices, des chants, & même par d'autres cérémonies particulieres, comme de ſe dire certaines paroles, d'allumer des flambeaux, de pleurer & de rire à certaines occaſions; tout cela pour celebrer l'arrivée de Cerès en Attique, la maniere dont elle y fut reçûë, les peines qu'elle reſſentit & les chagrins qu'elle fut obligée d'eſſuyer.

Mais ceux qui étoient initiés dans les myſteres, formoient une profeſſion utile & honorable, qui conſacroit exterieurement les hommes au ſervice des Dieux, & les aſſuroit d'obtenir la felicité après la mort. Après cinq ans d'épreuves, on leur communiquoit les verités les plus cachées, ſous l'obligation néanmoins d'un ſecret inviolable: & enfin ils apprenoient que toutes ces idées myſterieuſes de religion, n'étoient que des traditions humaines; que les Dieux qu'on y adoroit avoient été des hommes; que la mort n'étoit tout au plus qu'un paſſage de cette vie à une vie meilleure; enfin que toutes ces ceremonies ne ſervoient, par leur air myſterieux, qu'à maintenir les peuples dans la crainte des loix, & à les engager plus efficacement à pratiquer les devoirs de la vie civile. Mais le ſecret & le myſtere étoient ſi eſſentiels à ces ſortes de ceremonies, que la divulgation ou la revelation de ce qui s'y faiſoit, paſſoit pour un crime capital, non ſeulement dans la religion, mais même dans l'état, par la liaiſon que les plus grands hommes ont toujours miſe entre le gouvernement civil & le culte religieux.

Le regne de *Cecrops* II. qui vient enſuite, quoique de quarante ans, n'a de remarquable que la revolution par laquelle il fut chaſſé d'Athenes. *Pandion* qui lui ſucceda eut de la peine à ſe maintenir ſur le trône; il y reſta néanmoins vingt-cinq ans. Ce fut ſous lui que commencerent les luſtrations, c'eſt-à-dire, une ſorte de purification religieuſe, après certains crimes, ſoit pour en obtenir le pardon des Dieux, ſoit pour détourner les punitions qu'on craignoit après les avoir meritées. Quel-

que facilité que les hommes ayent eû à faire le mal, ils ont toujours redouté la peine des crimes qu'ils commettoient ; & quand il n'y en a point eû d'exterieures, ils en ont porté une dans les remords de la conscience ou dans le secret de leur cœur.

Le regne d'Egée fils de Pandion est le temps le plus illustre de l'histoire des Heros. C'est alors qu'on voit paroître les Argonautes & le dernier Hercule si celebre par le courage & la force, qui lui firent entreprendre ces travaux, qui sont réputés grands, parce qu'il en dût la réussite à sa seule valeur & à sa constance. Et Thesée qui nâquit d'une espece de mariage entre Egée & Ethra fille de Pithée Roi de Trezene, décore le regne d'Egée, qui de lui-même étoit un homme timide & peu capable de gouverner avec cette vigueur mâle qu'on devroit naturellement attendre du pere d'un heros tel que Thesée. Ce fut sous ce même Roi que parut *Minos II.* Roi de Crete, petit-fils de l'ancien Minos. Imitateur de son ayeul & de son oncle Rhadamante, il fut grand législateur & grand justicier ; & pour maintenir les peuples grossiers dans une soumission aveugle qui fait toujours plaisir, je ne dis pas seulement aux Princes les plus équitables, mais même à tous les hommes, qui ne desirent rien tant que de commander, il insinuoit à ses sujets que tous les huit ans il recevoit de Jupiter de nouvelles instructions pour sagement gouverner. Victorieux des Atheniens, il leur imposa ce tribut facheux qui se renouvellant tous les neuf ans, renouvelloit les douleurs des familles, qui étoient obligées par le sort, à lui envoyer leurs enfans. Voici quelle fut l'occasion de ce funeste tribut. Androgée fils de Minos fut à Athenes pour y voir les Jeux Panatheniens. C'étoient des especes de Tournois, où toute la Grece accouroit ; les Isles même s'y rendoient pour y donner des preuves de leur adresse. Androgée y parut avec plus d'éclat que ses concurrens. La jalousie s'en mêla ; & il fut assassiné par les neveux d'Egée. Minos n'eut pas plutôt appris la mort de son fils, qu'il mit une flotte en mer contre les Atheniens ; il vint en Grece, prit la ville de Megare, assiegea celle d'Athenes & la réduisit à l'extremité. La maladie se joignit à la disette ; il fallut en venir à une capitulation : elle fut dure, & même honteuse. Les assiegés s'obligerent à livrer tous les neuf ans sept jeunes garçons & autant de filles. C'étoit pour la troisiéme fois que l'on payoit ce tribut, lorsque Thesée fils d'Egée s'offrit genereusement lui-même pour satisfaire, aussi-bien que les autres, à la dure condition que son pere avoit été contraint d'accepter. Il fut mis en esclavage, ou pour mieux dire, ils étoient tous enfermés dans un palais, dont la garde, aussi-bien que celle des esclaves, étoient confiée à Tauros l'un des Officiers de Minos. Les prisonniers n'étoient pas si resserrés qu'ils n'eussent la facilité de recevoir des visites. Ariane n'eut pas plutôt vû Thesée, qu'elle fut touchée de l'esclavage de ce jeune Prince. Elle fit plus qu'elle ne devoit pour cet étranger ; elle auroit été loüable, si elle se fût bornée à lui procurer les moyens de sortir de sa prison, lui & ses compagnons de misere. Mais après une démarche plus hardie qui la regardoit seule, elle prit encore le parti de suivre son amant. Un coup de vent jetta leur vaisseau sur les côtes d'Asie, ou sur celles de quelques Isles de la Grece. Ariane y mourut, soit du travail de la mer, soit de chagrin de se voir abandonnée par Thesée, pour lequel elle avoit franchi les bornes de son devoir. Thesée avoit compté sur sa valeur qu'il avoit éprouvée plus d'une fois ; il avoit promis à

ſon pere Egée qu'il retourneroit victorieux. En effet il revint : mais le pilote oublia de ſubſtituer un voile blanc, ſigne de victoire & de joye, au voile noir qu'ils avoient pris en partant pour marque de l'affliction generale de la patrie. Egée qui crut par ce triſte appareil que ſon fils Theſée avoit été immolé, ne put en ſoutenir l'idée, & ſe précipita lui-même dans la mer, pour ne pas ſurvivre à ſon malheur. Ainſi Theſée en arrivant au port de Phalere trouva tous les eſprits conſternés. Cependant l'heureux ſuccès de ſon voyage ranima bien-tôt les Atheniens ; & ce furent ces deux diſpoſitions qui le firent monter ſur le trône d'Athenes.

L'hiſtoire rapporte au regne de Minos, & par conſequent à celui d'Egée, le premier uſage des voiles, dont Dedale fut l'Inventeur. C'eſt le même qui fit bâtir dans l'Iſle de Crete cette maiſon nommée Labyrinthe, où l'on enfermoit les enfans que la ville d'Athenes étoit obligée de donner pour tribut. Par-là il ſe rendit agréable à Minos, dont il flattoit l'eſprit vindicatif ; mais il abuſa bien-tôt de la confiance de ſon bienfaicteur, en le deshonorant dans ſon épouſe, qu'il n'eut pas de peine à ſéduire. C'étoit Paſiphaé dont les déreglemens ſont connus dans l'hiſtoire. Minos fut ſenſible à cet outrage ; & Dedale fut contraint de prendre la fuite avec ſon fils Icare. Mais ce dernier ayant mal gouverné ſon vaiſſeau, périt dans la mer, à laquelle ſa perte fit donner le nom de mer d'Icare, auſſi-bien qu'à une Iſle nommée depuis Samos, près de laquelle il échoüa.

L'expedition des Argonautes eſt encore un des plus grands évenemens de ces temps heroïques. Elle a été décrite par *Diodore* de Sicile moitié hiſtoriquement, moitié poëtiquement ; mais elle contient un fond de verité que M. l'Abbé *Bannier* explique avec aſſez de détail, & dont M. de *Meziriac* avoit donné les faits les plus eſſentiels. Je me jetterois dans un trop grand détail ſi je m'aſſujettiſſois à rapporter ſeulement le précis de ce qu'on dit à ce ſujet. Jaſon fut le chef de cette expedition, variée par une infinité de circonſtances extraordinaires, & qu'on ne peut rapprocher de la verité qu'en la dépoüillant des faits les plus merveilleux, qui frappent l'imagination ſans éclairer l'eſprit.

La couronne d'Athenes fut deferée à *Theſée*, qui fit, comme la plûpart des grands Princes, beaucoup de bien & beaucoup de mal. Plein de reconnoiſſance pour un peuple qui venoit de l'élever ſur le trône d'Athenes, il parcourut tous les quartiers de l'Attique ; il en aſſembla les peuples, & leur fit comprendre les avantages d'un gouvernement commun, lequel en uniſſant leurs forces, rendoit leur ville plus floriſſante, & aſſuroit la tranquillité publique, Les Atheniens accoutumés à une vie libre & à une ſorte d'indépendance mal entenduë, eurent de la peine à ſe laiſſer perſuader. Ils conſentirent néanmoins à réünir toute l'autorité de la magiſtrature dans la ville principale. Dès que Theſée eut fait regner la paix, il s'imagina n'avoir plus rien à craindre ; il ſe livra dès-lors à ſes paſſions qui le deshonoroient, & enfin le firent chaſſer du trône. Ce fut une ſuite du rapt d'Helene, qui n'avoit que dix ans lorſqu'elle fut enlevée par Theſée. Caſtor & Pollux, freres de cette belle Princeſſe, ne le pardonnerent point au Roi d'Athenes, & le chaſſerent de ſon Royaume, qu'il avoit gouverné trente ans. C'eſt par la vie de ce Prince que *Plutarque* commence celle de grands hommes qu'il a décrites avec cette ſimplicité intereſſante qu'on cherche toujours

jours dans l'hiſtoire particuliere des hommes illuſtres.

Meneſthée qui étoit du ſang des Rois d'Athenes, monta ſur le trône, & s'y maintint malgré Theſée même, qui ne pouvant regagner le commandement & cette autorité ſuprême, avec laquelle il avoit conduit ſa patrie, s'exila volontairement; & périt enfin malheureuſement hors de ſon pays. Meneſthée eut un regne moins brillant, mais plus heureux. Ce fut ſous ce Prince qu'Helene fut enlevée une ſeconde fois par Alexandre fils de Priam Roi de Troye. Helene qui n'avoit point alors plus de vingt-cinq ans, étoit femme de Menelas Roi de Sparte, & ſœur de Clitemneſtre femme d'Agamemnon le plus puiſſant Prince du Peloponeſe, qui d'ailleurs étoit frere aîné de Menelas. Ainſi l'autorité de ces Rois vint aiſément à bout de rendre commun à tous les Grecs un outrage, qui ne regardoit proprement que leur famille. Cependant les Grecs délibererent long-temps avant que de ſe déterminer à la vangeance. Les préparatifs de la guerre ne furent pas moins longs chez tous les peuples qui s'y étoient engagés. Enfin comme le rendez-vous general étoit au port d'Aulide, dans l'Euripe Méridional, il s'y trouva une flotte de douze cens voiles qui porta l'armée des Grecs. Malgré tant de forces raſſemblées, ils ne laiſſerent pas d'être neuf ans devant Troye; car la dixiéme année ſe paſſa à partager le butin, à ſe quereller, ou même à attendre un vent favorable pour s'en retourner. La fable & les poëtes ont orné cette hiſtoire d'une infinité d'incidens particulier; mais le fond eſt certain. Il faut donc s'aſſurer que cette ville & ſa fortereſſe furent emportées par les Grecs tout au plus tard au commencement de la dixiéme année du ſiege. Les Marbres d'Arondel marquent cet évenement à l'an trois cens ſoixante-quatorze de l'Ere d'Athenes. Ce qui revient à l'an douze cens neuf avant l'Ere Chrétienne. Il faut avoüer cependant que tous les Auteurs ne ſuivent pas la même ſupputation. La plûpart des anciens ont cru que cette ville celebre avoit été priſe quatre cens huit ans avant la premiere Olympiade vulgaire, c'eſt-à-dire, onze cens quatre-vingt quatre ans avant Jeſus-Chriſt. Cette difference vient de deux cauſes, & de la forme des années qui n'ont pas toujours été les mêmes, & de l'ignorance où les anciens ont eux-mêmes avoüé que l'on étoit ſur le temps précis de ce grand évenement. Il eſt étonnant que des Auteurs modernes ſur l'autorité ſeule d'une déclamation du ſophiſte *Dion Chyſoſtome* (1) aïent voulu ſoutenir que jamais Troye n'a été priſe par les Grecs. Ce déclamateur, qui a prétendu exercer ſon éloquence ſur un paradoxe hiſtorique, attaque d'abord l'autorité d'Homere, ſur la foi duquel les Grecs ont cru & publié ce fait; & il y marque des choſes ſi peu favorables à ce Poëte, qu'on diroit qu'il a été animé du même eſprit que Meſſieurs de la Motte & Terraſſon gens habiles, mais les vrais fleaux

(1) Dio Chryſoſtomus de non capto Ilio in orationibus & ad calcem Quinti Calabri cum notis Laurentii Rhodomanni 8. *Hanoviæ* 1604. & in 8. *Northuſæ* 1652. Il a été ſuivi par *Cluverius* Italiæ antiquæ lib. III. cap. 2. Chriſtop. Adamus Rupertus in obſervationibus ad hiſtoriæ univerſalis ſynopſis Beſoldi pag 75. & M. *Thomaſius* qui croit, comme ces Auteurs, que la priſe de Troye eſt une fable, s'eſt perſuadé que pour appuyer ce ſentiment, il ſuffiſoit de montrer qu'Homere a été le plus fabuleux de la race menſongere des Poëtes. *Patet ergo ex antè dictis, quænam Poëtarum, quænam Homeri fides, quo tamen omnis res Trojana nititur. Everſâ ergo Homeri autoritate tanquam excidii Trojani baſi, omnis res concidet cum anteriores nihil afferant momenti, quia de illis nihil ampliùs ſupereſt & quidam de Trojanis rebus ſcripſerint, non conſtet, præterquam quod, ſolo Dycti excepto, poëtæ ſint omnes, id eſt, ſcriptores nullius fidei*: Thomaſius in obſervationibus ad rem litterariam ſpectantibus Halæ in 8. Mais pour le dire ici en deux mots, le merveilleux d'Homere ne fait tort qu'aux circonſtances & non au fond de cette hiſtoire.

de l'antiquité. Dion Chryſoſtome rapporte donc une hiſtoire de ce ſiege qu'il prétend veritable, & qu'il aſſure avoir appriſe d'un Prêtre Egyptien. Ce Prêtre ſuppoſoit, en ſuivant les plus anciennes annales gravées ſur les colonnes & les murailles des temples d'Egypte, qu'Helene fille de Tyndare Roi de Sparte, recherchée par les plus puiſſans Princes de l'Aſie & de la Grece, fut mariée par ſon pere à Alexandre fils de Priam. Ces rivaux jaloux de voir que ce Prince leur avoit été preferé, ſe liguerent pour faire la guerre aux Troyens qui avoient refuſé de leur rendre cette Princeſſe. Les Grecs affoiblis par la peſte, la famine & les diſſentions, ſe ne rebuterent point & tinrent bon devant la ville par les ſecours qu'ils tirerent de Neoptoleme & de Philoctete; mais d'un autre côté les Troyens ſoûtenus par les Ethiopiens & les Amazones, obligerent enfin les Grecs à demander la paix aux conditions que les Troyens voudroient leur impoſer; & pour perpetuelle mémoire de ce traité, il fut fait un cheval de bois, ſur lequel on avoit marqué la paix qui venoit de ſe faire entre les deux puiſſances. Les Troyens abbattirent un pan de muraille pour faire entrer dans leur ville ce trophée, c'eſt-à-dire, ce cheval qui ne pouvoit paſſer par la porte. De-là eſt venu le bruit que la ville de Troye avoit été priſe par un cheval; & pour marque de leur victoire, les Troyens envoyerent enſuite diverſes colonies en pluſieurs parties du monde. C'eſt-là tout le plan que Dion Chryſoſtome s'eſt formé pour attaquer un fait circonſtancié par tous les Auteurs anciens, juſqu'à marquer même avec la plus ſcrupuleuſe exactitude le mois, le jour & l'heure à laquelle cette grande ville fut priſe par les Grecs. L'on n'ignore pas qu'Homere a traité en poëte toute cette guerre; qu'il a retranché, ajoûté, ou alteré les circonſtances qui convenoient à ſon ouvrage : on devoit s'y attendre dès qu'il faiſoit un poëme; mais tous ſont d'accord du fond de l'hiſtoire, & d'ailleurs il n'y a pas moins de fables dans la narration de Dion Chryſoſtome, que dans celle d'Homere.

Le Déclamateur Grec devoit ſavoir que ce cheval de bois chanté par les poëtes, étoit une machine militaire dont on ſe ſervoit pour abattre les murailles, comme on s'eſt ſervi depuis du belier pour le même uſage. Pauſanias écrivain ſage (1) & judicieux avoit vû la repreſentation de ce prétendu cheval dans la citadelle d'Athenes, & il marque qu'on ne ſauroit s'empêcher de le prendre pour une de ces machines militaires, qui tenoient autrefois lieu d'artillerie.

Les temps inconnus de l'ancienne hiſtoire étant finis au Déluge d'Ogygès, ſuivant la ſupputation des anciens, les temps fabuleux commencent alors & finiſſent vers Hercule, qu'on regarde comme le dernier des Dieux ou le premier des Heros, qui vivoit très-peu avant la naiſſance de Theſée. Les temps heroïques finiſſent quelques années après le ſiege de Troye; c'eſt pour lors que les lumieres, qui deviennent plus abondantes, donnent lieu aux temps hiſtoriques, qui ſont expliqués dans la plûpart de nos Auteurs. Ce n'eſt pas que ces derniers temps ne ſouffrent des difficultés, & ne ſoient quelquefois alterés par des fables; mais il y a beaucoup de moyens pour en

(1) In arce Athenienſium equus Durius ex ære poſitus eſt, quem machinam fuiſſe bellicam, ab Epeo factam, ad muros dejiciendos fateatur neceſſe eſt qui Trojanos nolit ſtuporis ac ſtultitiæ condemnare. *Pauſanias in Atticis ſive lib. 1. cap. 23.*

dissiper les obscurités, & pour amener les faits à la verité historique.

La ruine de Troye ne mit pas fin aux malheurs des Troyens; ils furent obligés de chercher de nouvelles terres & de nouvelles habitations; les Grecs eux-mêmes ne tirerent pas de cette expedition toute la gloire qu'ils devoient en attendre. Il semble que les Dieux irrités les voulurent punir de toutes les cruautés qu'ils avoient exercées dans cette guerre. Menestée Roi d'Athenes mourut dans le retour après 23. ans de regne. Les Atheniens rendus à eux-mêmes par cette mort, rappellerent la posterité de Thesée; & *Demophoon* son fils monta sur le trône qu'il occupa 33. ans. Ses descendans le tinrent après lui pendant quelques generations. Ce furent Oxynthès, Aphidas & après lui Timoëthès qui n'étant que fils naturel d'Oxinthès chassa & tua même Aphidas veritable heritier de la couronne, qu'il n'avoit porté qu'une année. Mais Timoëthès qui avoit témoigné de la force & de la hardiesse dès qu'il s'agissoit de faire perir son frere, n'osa témoigner pour se conserver sur le trône, le courage qu'il avoit eu pour y monter par un crime. Les Béotiens conduits par leur Roi Xanthus, faisoient la guerre aux Atheniens; ils ne voyoient qu'avec peine le sacrifice qu'il falloit faire d'un grand peuple pour les interêts des deux souverains: ils convinrent donc d'une chose, dont il seroit à propos pour le bien commun de l'humanité que l'usage se renouvellât plus souvent, dès qu'il ne s'agit que des interêts particuliers des chefs. Les deux nations tomberent d'accord que les deux Rois vuideroient leurs differends dans un combat singulier. Mais la lâcheté de Timoëthès lui fit refuser le défi; & il ordonna de publier dans l'armée, qu'il abandonneroit le trône à celui qui voudroit entreprendre de combattre Xanthus. *Melanthus* se presenta, combattit & vainquit le Roi de Béotie, & demeura paisible possesseur du Royaume d'Athenes, que Timoëthès qui l'avoit eu pendant huit ans, n'étoit pas digne de posseder si long-temps. Melanthus regna donc 37. ans, & laissa la couronne à Codrus qui se dévoüa lui-même pour le salut de ses peuples; chose si rare dans un chef, que la plûpart aiment mieux sacrifier leurs peuples à leurs interêts propres, que de se sacrifier eux-mêmes pour le bien commun de leurs sujets. Ce fait est d'autant plus celebre dans nos histoires, qu'il est difficile d'en trouver des exemples. Après lui, le titre de Roi fut éteint par les Atheniens; on désesperoit sans doute de trouver quelqu'un qui le portât avec autant de désinteressement que Codrus. Medon son fils fut mis à la tête de la République avec le titre d'*Archonte*, c'est-à-dire, de Prince ou de chef. Les premiers furent à vie; mais les Atheniens fatigués d'une domination qui leur paroissoit encore trop approcher de la Royauté, élurent de nouveaux Archontes de dix ans en dix ans: enfin on en vint à les élire tous les ans. La nature & les révolutions de ce gouvernement sont décrites par *Meursius* dans son livre sur les Archontes.

Thebes.

A peine jusques ici avons-nous insinué quelque chose des autres Royaumes de la Grece; cependant ils ont eu leur lustre & leur consideration. Thebes est celui dont l'origine a un point fixe dans la chronique des Marbres d'Arondel; elle y est placée à l'an 1519. avant l'Ere vulgaire. Il n'est pas certain que Cadmus, qui en est le fon-

dateur, fut de Phénicie ou d'Egypte : on croit qu'il étoit de la race même des Inachides, & qu'il n'eſt traité de Phénicien par les uns, & d'Egyptien par les autres, que parce qu'il avoit voyagé dans ce païs, dont il avoit étudié les mœurs qu'il tranſporta dans la Grece. Cadmus ne s'établit pas ſans peine dans la Beotie ; ſoit qu'il eut à combattre Dracon, fils ou deſcendant de Mars, qui commandoit dans ces quartiers-là ; ſoit qu'il eut à ſurmonter d'autres difficultés : il s'y maintint ; & ſe maria avec Hermione fille de Mars. Quoique prudent & induſtrieux, il ne fut pas heureux, & ſa famille le fut encore moins. Cependant la Grece lui eſt redevable de l'écriture, de la culture de la vigne, des armes offenſives & defenſives, de la conſecration des images, & de l'uſage des aſyles, ſi reſpectés autrefois, qu'on ne trouve rien de plus ſacré dans toute l'antiquité.

Cadmus eut pour ſucceſſeur Polydore, auquel ſucceda Labdacus. Mais comme ce furent des minorités, tout y fut dans le trouble & dans la confuſion. Amphion qui vint quelque temps après, eſt plus celebre dans la fable que dans l'hiſtoire. Il environna de murailles la ville de Thebes ; & parce qu'il avoit un grand talent pour l'éloquence, & qu'il fut l'Inventeur de la Lyre, la fable a feint qu'il avoit bâti ces murailles au ſon de cet inſtrument. Amphion eut une lignée extraordinaire, dix garçons & dix filles ; mais leur fierté ayant attiré la colere des Dieux, ou plutôt le mécontentement des peuples, ils furent tous tués malheureuſement, auſſi-bien que leur pere. On croit que Laïus II. qui lui ſucceda, fut l'auteur de cette execution. Il avoit épouſé Jocaſte : lorſque l'Oracle lui apprit qu'il devoit mourir de la main de ſon fils, il ſe tint dans une grande reſerve ; mais il s'échapa un jour de bonne-chere : Jocaſte devint groſſe, & il ne balança point à ſe défaire de l'enfant, auquel on perça les deux talons, & que l'on expoſa en cet état ſur une montagne. Oedipe (c'eſt le nom de cet enfant) étoit près de périr lorſqu'il fut ſauvé par des paſteurs du Roi de Corinthe qui le panſerent & le preſenterent enſuite à la Reine leur maîtreſſe. Il fut élevé avec les Princes ; mais comme on lui reprochoit ſa qualité d'étranger, ou d'illegitime, il réſolut de conſulter l'oracle, qui lui défendit de s'informer davantage de ſes parens, parce qu'il devoit tuer ſon pere & épouſer ſa mere. Il ne voulut donc pas retourner à Corinthe qu'il regardoit comme le lieu de ſa naiſſance ; mais la fatalité lui fit rencontrer le crime qu'il vouloit éviter. Il cherchoit un établiſſement ; & comme il parcouroit la Province où il vouloit ſe fixer, il ſe trouva au détroit d'une montagne. Laïus Roi de Thebes devoit y paſſer : Oedipe prit querelle avec quelques perſonnes de la ſuite du Roi. On en vint aux mains, & Laïus fut tué. Creon uſurpa la couronne. Oedipe l'obtint depuis pour avoir délivré la Beotie, non d'un Sphinx, mais de quelques ennemis facheux qui déſoloient les campagnes de Thebes. Il épouſa même Jocaſte veuve de ſon pere Laïus II. Du mariage d'Oedipe avec Jocaſte naquirent deux jumeaux, Eteocle & Polinice, & deux filles, Iſmene & Antigone ; & après une aſſez longue vie, tout le malheur de ce Prince fut découvert, & ſon cœur innocent fut agité des remords, qui l'empêcherent de ſoutenir la vûë de tant de crimes involontaires. Il s'arracha donc les yeux, & ſe dépoüillant de la Royauté, il ſe retira dans l'Attique où Theſée le reçût avec bonté.

Contre le ſentiment ordinaire, j'ai mis dans mes *Tables Chronologiques* deux Laïus Rois de Thebes; le premier qui regne 21. ans ſous la tutelle de Nyctеus & de Lycus; & Laïus II. qui commence 38. ans après le premier. Ceux qui ne font de ces deux Princes qu'un même Laïus, ſont obligés de lui donner plus de 120. ans de vie, ce qui n'eſt point marqué dans les anciens, & ce qui eſt encore moins croyable, ils ſont obligés d'accorder à Jocaſte au moins 80. ans lorſqu'elle épouſe ſon fils Oedipe, dont elle ne laiſſe pas d'avoir des enfans. En faiſant deux Laïus dans l'obſcurité & l'incertitude de ces premiers temps, j'ai ſuivi un parti plus ſimple & plus raiſonnable.

Le premier des contemporains d'Oedipe fut le celebre Jaſon, chef de l'expedition des *Argonautes*. Son oncle Pelias qui regnoit dans la Theſſalie, jaloux de ce jeune Prince, l'obligea de voyager dans les divers Royaumes de la Grece. On lui propoſa le voyage de la Colchide; il accepta l'entrepriſe, & y fut accompagné par tout ce que la Grece avoit de vaillant dans ſa jeune nobleſſe. Ces jeunes avanturiers aborderent premierement dans l'Iſle de Lemnos, où Jaſon eut une avanture amoureuſe avec la Reine Hipſipile; puis ayant franchi le détroit d'Abidos, aujourd'hui de Gallipoli, ils aborderent à Cizique, ſuivirent la côte d'Aſie, & arriverent en Myſie & en Bithinie. Un coup de vent les fit reculer & les porta ſur les côtes de la Thrace; ils y trouverent le malheureux Phinée Roi de Salmideſſe, privé de la vûë, & affligé par la déſolation que les Harpies, c'eſt-à-dire, une eſpece de ſauterelles cauſoient dans ſes Etats. Ces inſectes qui déſolent encore aujourd'hui le même pays, qui eſt aux embouchures du Danube dans la mer noire ou le Pont-Euxin, furent détruits par la vigilance & l'induſtrie de quelques Argonautes. Phinée par reconnoiſſance apprit à ces illuſtres voyageurs le chemin qu'ils devoient tenir pour arriver dans la Colchide. Ils arriverent enfin ſur les rivages du Phaſe. Medée, épriſe d'amour pour Jaſon, lui livra les tréſors de ſon pere, qui tiroit des ſommes conſiderables des mines de la Colchide, très-abondantes en or, ou même de la riviere du Phaſe, qui rouloit ce métal parmi ſon ſable, & que l'on avoit ſoin apparemment de recueillir, comme on fait encore aujourd'hui dans le bas Rhin vers le Fort-Louis, où la poudre d'or ſe ramaſſe avec des toiſons de mouton. C'eſt peut-être là ce qui a donné lieu à la fable de la toiſon d'or, ſi celebre dans l'ancienne poëſie Grecque; ou peut-être ces toiſons ne ſont-elles autre choſe que les peaux des animaux rares & précieux, comme les Martes, dont on faiſoit un grand commerce dans la Colchide; c'eſt auſſi ce que penſent de ſavans hommes. Medée voulut ſuivre la fortune de Jaſon pour lequel elle venoit de dépoüiller ſon pere; ſes malheurs & ſes crimes l'accompagnerent par tout: mais Jaſon, qui ne la pouvoit eſtimer, l'abandonna à ſon mauvais ſort, elle périt dans une terre étrangere, mépriſée de ceux-mêmes auſquels elle s'étoit criminellement livrée.

Les ſucceſſeurs d'Oedipe, Eteocle & Polinice, ſont célebres dans l'hiſtoire par leur méſintelligence qu'ils pouſſerent aux dernieres cruautés. Comme jumeaux, ils étoient convenus de regner tour à tour. Polinice commença, & remit à ſon frere Eteocle le gouvernement, ſuivant la convention qu'ils en avoient faite; mais ce dernier qui prit goût à l'autorité ſouveraine refuſa de s'en déſaiſir au bout du terme,

Cette injuſtice obligea Polinice de ſe refugier à Argos, où il épouſa la fille du Roi Adraſte. Avec le ſecours des Grecs, il parut devant Thebes, lui & ſix autres héros, qui étoient à la tête de cette expedition. Ils en formerent le ſiege ; mais comme on y preſſentit de grandes difficultés, il fut reſolu que les deux freres Eteocle & Polinice vuideroient leur differend dans un combat ſingulier : ils y périrent tous deux. Les autres chefs moururent dans ce ſiege infortuné ; & les Thébains confierent le gouvernement à Creon, comme tuteur du jeune Laodamas fils d'Eteocle. Cette famille périt comme elle avoit commencé par des malheurs & des afflictions, qui en ont fait des objets de pitié. Mais la race Royale ayant manqué, elle ſe forma en république, & a produit quelques grands hommes qui ont été l'honneur de leur patrie, & même du reſte de la Grece ; nous aurons occaſion de les indiquer dans la ſuite de ce chapitre.

LACEDEMONE.

L'HISTOIRE de Lacedemone eſt pour les premiers temps, une des plus obſcures de toute la Grece ; mais heureuſement ce ne ſont point de ces obſcurités qu'il ſoit néceſſaire de déveloper ; il ſuffit d'examiner les ſiecles les plus brillans de cette hiſtoire. Tout ce qu'on ſait d'ancien ſe réduit à peu de choſes. On croit ſeulement que Lelex, premier Roi de la Laconie, commença environ 1516. ans avant l'Ere chrétienne ; les noms ſeuls de Miles, d'Eurotas & des autres juſqu'à Tiſamenes ſont venus juſques à nous ; mais il n'y a rien de bien détaillé ſur leurs actions. On ſait qu'Eurotas, pour deſſecher les marais de la Laconie, fit creuſer un canal ou petite riviere, à laquelle il donna ſon nom. Lacedemon, qui fut le quatriéme de ces anciens Rois, donna ſon nom à toute la Province. Amiclas V. Roi bâtit & fonda pluſieurs villes. Après Argalus ſucceſſeur d'Amiclas, vient Cynortas VII. Roi de Sparte, qui fut ſuivi d'Oebalus, auquel ſucceda Tyndare neuviéme Roi de cette contrée ; mais il abdiqua la couronne & ſe retira à Theſpie, où il épouſa Leda la plus belle perſonne de ce temps-là. Il ne penſoit plus à ſon ancien Royaume où Hippocoon regnoit paiſiblement, lorſqu'Hercule animé par des querelles particulieres en chaſſa le poſſeſſeur, & y rétablit Tyndare. Ce Prince eut de Leda Caſtor & Pollux jumeaux, outre Helene, Clitemneſtre femme d'Aagamemnon Roi de Mycene, Timandra & Philonoé. Caſtor & Pollux regnerent enſemble avec une union auſſi eſtimable, que rare entre des Souverains ; mais ils périrent dans la fleur de leur âge. Tyndare qui vivoit encore, ſe choiſit un ſucceſſeur en choiſiſſant un époux à ſa fille Helene. Elle étoit recherchée par beaucoup de Princes ; mais Uliſſe, un des concurrens, trouva moyen, par le conſeil qu'il donna, d'éviter les guerres & les troubles qu'auroit pû cauſer le choix de Tyndare. Il dit donc à ce Prince de faire jurer ſolemnellement par tous les prétendans, qu'ils ſe contenteroient du choix qu'Helene feroit de l'un d'entre eux. Aucun n'oſa ſe diſpenſer du ferment, ſoit par complaiſance, ſoit par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Cette Princeſſe ſe détermina en faveur de Menelas. A peine eut-elle été trois ans avec ſon mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Paris, fils de Priam. Et cet enlevement fut l'occaſion de la guerre de Troye.

Quatre-vingt ans (1) après la prise de cette fameuse ville, les Heraclides rentrerent dans le Peloponese, & se saisirent de Lacedemone, où deux freres Euristhenes & Proclès fils d'Aristodemus commencerent ce prodige de gouvernement, qui n'a jamais eu d'exemple, dans lequel deux Rois dans l'enceinte de la même ville, gouvernerent paisiblement un grand peuple, qui a produit des choses étonnantes en fait de valeur & de police. Ces prodiges sont dûs à *Lycurgue*, qui en forma le gouvernement sur ces idées d'austerités & de vertus qu'on auroit peut-être peine à retrouver aujourd'hui dans les plus severes communautés. C'est donc ici, qu'outre la vie de cet illustre législateur donnée par *Plutarque*, il faut encore lire la description de Lacedemone écrite par *Xenophon*. Si l'on n'y joint pas le livre de *Lacedemone ancienne & moderne* du sieur *Guillet*, je crois qu'on ne peut gueres se dispenser de lire ce qu'*Ubbo-Emmius* a marqué de cette république dans ce qu'il a fait sur les differens Royaumes de la Grece. Leur chronologie ne laisse pas d'avoir ses difficultés, qui ont été succinctement expliquées par *Sigonius* dans le petit traité qu'il a fait sur la disposition de l'histoire de Lacedemone. Mais dès qu'on est arrivé cinq ou six siecles avant l'Ere chrétienne, cette histoire devient commune avec celle de toute la Grece. On n'ignore pas que dans ces temps de l'histoire Grecque, il y a toujours une république qui prend le dessus, regle la fortune de toutes les autres, & dont l'histoire par consequent devient celle de toute la Grece.

Corinthe.

CORINTHE commença plus tard que les autres à être gouvernée par des Rois particuliers. D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos & de Mycene : mais sa situation, la plus avantageuse de tout le Peloponese, excita la jalousie des étrangers : elle étoit au pied d'une montagne, dont le sommet défendu par un château, empêchoit par terre l'entrée de toute la Province, & commandoit au levant & au couchant à deux golphes de mer, qui en ont fait toute la richesse par le commerce & l'abondance qu'ils y ont porté, aussi bien que tous les vices attachés à l'aisance de la vie. Sisyphe, fils d'Eole, fut celui qui s'en rendit maître environ 1376. ans avant l'Ere chrétienne. Ses successeurs occupés à s'établir & à se fortifier ne se sont mêlés des affaires de la Grece que très-indirectement, & toujours en second. La race de Sisyphe en fut chassée par les Heraclides, c'est-à-dire, par les descendans d'Hercule, environ 110. ans après le siege de Troye, ou 1099. ans avant l'Ere vulgaire. Les descendans de Bacchis y regnerent ensuite ; mais une révolution en fit changer le gouvernement de monarchique en républicain environ 749. ans avant Jesus-Christ. Les peuples accoutumés à obéïr à un Prince, ont peine à se laisser gouverner par une multitude de chefs qui veulent tous commander, sans que personne se mette en devoir d'obéïr. Cypselus, qui connoissoit le caractere de la nation, n'eut pas de peine à gagner la superiorité ; il se servit de douceur à l'égard du peuple, & de rigueur à l'égard des personnes puissantes. Par-là, aïant écarté tout ce qui pouvoit nuire à son éle-

(1) 1129. ans avant J. C.

vation, il ſe rendit maître abſolu de la république, & garda pendant trente ans une autorité uſurpée, qu'il fit paſſer à ſon fils Periandre, qui fut une eſpece de prodige dans la vie civile. Les Sages ſur leſquels par politique il répandoit ſes faveurs, l'ont mit au rang de ces hommes illuſtres, qui par leurs vertus, leur conduite & leurs lumieres ont été l'ornement de l'ancienne hiſtoire. C'eſt à ce titre que *Diogene Laërce* a joint la vie de ce tyran à celles de Thalès, de Solon, de Bias & de ces hommes célébres, dont la mémoire ſera toujours reſpectée de ceux, qui ne cheriſſent dans les hommes que des vertus épurées, qui les approchent de l'état des ames bienheureuſes.

Periandre fut un compoſé aſſez bizarre de probité & de vices; de clemence & de ferocité. Les avantures de ce prétendu ſage ſeroient capables de faire un roman intereſſant, ſi les objets en étoient moins funeſtes. Comme on le ſavoit livré à ſes plaiſirs & toujours environné d'un eſſain de maîtreſſes, qui ſeules auroient été capables de le deshonorer, ſa mere lui vint faire une confidence. Elle lui déclara donc qu'une perſonne des plus conſiderables de la ville avoit pris du goût pour ſa perſonne; mais que ſa naiſſance & ſa condition jointes à un reſte de pudeur, ne lui permettoient pas de ſe déclarer: que s'il vouloit joüir de ſa bonne fortune, ſans faire agir ſa curioſité, ni porter ſes recherches au-delà de ce que cette perſonne lui permettroit, il ne tiendroit qu'à lui d'être heureux. Periandre donna dans la nouveauté de cette avanture, & en joüit aſſez long-temps; mais enfin dégoûté de l'uniformité d'un plaiſir, dont il n'étoit plus touché, ſa curioſité l'agita; il voulut ſavoir à quoi s'en tenir. Mais quel fut ſon étonnement, lorſque prenant ſubitement une lumiere il apperçut l'horrible crime qu'il avoit involontairement commis; ſes remords l'agiterent, & le porterent même à des excès de fureur qui firent tout le malheur de ſa vie. Ce fut dans un de ſes accès qu'il tua Meliſſe ſon épouſe Princeſſe vertueuſe, mais contre la quelle ſes maîtreſſes chercherent à lui faire naître quelques ſoupçons. A peine eut-il commis ce nouveau crime, qu'une tendreſſe extravagante ſe ſaiſit de ſon ame, & le porta à des excès inexcuſables; dont les paſſions les plus brutales ſont à peine capables. Il regarda Meliſſe morte comme ſi elle eût été vivante, & qu'elle pût répondre à ſes ſentimens.

Voilà quel fut le tyran de Corinthe que les Sages ont daigné prendre pour collegue, parce que ſa vanité l'avoit porté à leur faire du bien. Il mourut rongé de chagrins, après avoir imperieuſement gouverné ſa patrie pendant quarante ans. Elle ne recouvra néanmoins ſa liberté que quatre ans après la mort de Periandre. Profitant de ſa ſituation, elle s'attacha principalement à augmenter ſon commerce, & à maintenir la liberté de toute la Grece. Ce fut pour avoir pouſſé trop loin cet amour de l'indépendance, que les Romains qui vouloient des eſclaves & non des amis ou des égaux, la détruiſirent 145. ans avant l'Ere Chrétienne. Cependant Ceſar la releva; & depuis elle parut encore commme une des plus brillantes & des plus importantes villes de toute la Grece.

LA MACEDOINE.

ON fut long-temps parmi les Grecs ſans faire beaucoup d'attention à la Macedoine. Il

Il sembloit que ses Rois relegués dans les bois & les montagnes ne faisoient point partie du reste de la Grece. Mais Philippe fils d'Amynte ayant sû par sa politique & par sa valeur se faire considerer, tout plia devant lui : il n'y eut que Demosthene qu'il ne put flechir. Alexandre même qui vint ensuite trouva dans cet orateur la même fermeté que son pere y avoit éprouvée. Cela n'empêcha point ce Prince de se faire élire chef de tous les Grecs, & d'entreprendre contre les Perses cette grande & genereuse expedition, qui l'a fait regarder comme un homme superieur à l'humanité même par un courage qui paroissoit inspiré ; quoique d'ailleurs ses vices le rabaissassent au-dessous des hommes les plus ordinaires.

Suite de l'Histoire generale de la Grece.

VOILA les parties les plus essentielles de l'ancienne histoire Grecque. Toutes ses Republiques, ou ses Royaumes, comme on voudra les appeller, ne s'éleverent donc & ne se soutinrent ensuite que très-difficilement. C'étoit si peu de choses dans leur origine, qu'à peine y feroit-on aujourd'hui la plus legere attention, si les actions éclatantes qui ont suivi ces premiers temps, n'eussent donné lieu de remonter à leur source. Mais il ne faut pas croire que l'histoire de tous ces Royaumes soit également interessante. Tous ceux dont nous venons de parler, sont comme des branches ou des rameaux, qui pour être considerés, doivent se réünir au tout, dont ils sont partie. Ce que nous en avons marqué doit suffire pour les premiers siecles. Nous n'avons suivi les historiens que dans ce qu'ils ont de vrai-semblable & de simple. Nous avons réduit toutes ces histoires à leur juste valeur, sans nous jetter dans les excès fabuleux, où se sont précipités les Poëtes & les Historiens. Comme ils ne voyoient devant eux que des actions ordinaires, & quelquefois même des minuties, qui ne faisoient pas honneur à tous les grands hommes sous lesquels ils vivoient, ils ont voulu par un air mysterieux grossir les objets, qui se trouvant dépoüillés du merveilleux qui les environne, & qui ne leur appartient pas, ne doivent être regardés que comme les actions les plus communes de la vie. Mais dès qu'on s'approche des temps lumineux de cette histoire, il faut entrer dans un plus grand détail. Alors les écrivains n'ont pas eu besoin de déguiser & de farder la verité des faits, ils trouvoient du grand & du sublime dans les actions & dans les mœurs ; il ne leur a fallu que de la simplicité & de la noblesse pour exprimer simplement & noblement des actions qui frappent l'esprit, par ce qu'elles ont de réel. Ce qu'il y a de satisfaisant dans cette histoire, ne commence que cinq ou six siecles avant l'Ere vulgaire ; tout ce qui précede renferme plus de curiosité que d'instruction. A l'exception des vies de Thesée & de Lycurgue écrites par *Plutarque*, qui ne laissent pas même de souffrir quelques difficultés, le reste de ces premiers temps est couvert de ténébres ou d'incertitudes, sur lesquelles il faut passer légerement, pour descendre au siecle de Solon, où la Grece commence à prendre ces sentimens genereux, qui font encore aujourd'hui notre admiration. Il est inutile, pour l'examiner, de recourir à des auteurs modernes, dont les écrits, tels que l'histoire Grecque de *Marcassus*, sont moins propres à éclairer l'esprit, qu'à donner du dégoût pour une histoire belle & interressan-

te par elle-même. Les préliminaires en doivent être courts ; nous les avons déja indiqués. C'eſt par *Herodote* qu'il faut commencer ces lectures ; il a ſoin, quand il ſe preſente un fait eſſentiel, de faire connoître ce qui le précede ou ce qui le ſuit. Curieux obſervateur des mœurs de toutes les nations qu'il avoit parcouruës, il a ſoin de les peindre au naturel. Peut-être en rapporte-t-il quelquefois des minuties ; mais le genie & le caractere des peuples ſe connoît également dans les grandes & dans les petites choſes. Son premier livre qui contient l'hiſtoire d'environ 180. ans, a pour objet principal les conquêtes de Cyrus & la défaite de l'infortuné Creſus qui ſe croyoit heureux, parce qu'il poſſedoit d'immenſes richeſſes, qu'un moment de diſgrace lui fit perdre plus aiſément qu'il ne les avoit acquiſes. Nous avons déja marqué dans l'hiſtoire des Perſes ce que cet hiſtorien nous fait connoître d'eſſentiel au ſujet de Cyrus ; il finit ce premier livre à la mort de ce Prince 529. ans avant J. C. Le deuxiéme commence l'hiſtoire de Cambyſe ; & comme il veut décrire la conquête que ce Prince fit de l'Egypte, il donne le détail des mœurs & du caractere des Egyptiens, qu'on ne connoiſſoit alors que très-imparfaitement. C'eſt l'objet de ce deuxiéme livre, qui contient, avec des choſes très-curieuſes, des maximes eſſentielles pour la conduite de la vie civile. Le troiſiéme livre continuë la conquête de l'Egypte & le reſte de l'hiſtoire de Cambyſe, dont les fureurs & les extravagances font beaucoup mieux connoître la grandeur & le heroïſme de Cyrus, & la ſageſſe du regne de Darius fils d'Hyſtaſpe. C'eſt dans ce livre qu'on trouve cette admirable converſation de trois Seigneurs Perſans qui examinent la nature des differens gouvernemens, & qui s'en tiennent enfin à l'Etat monarchique, comme au plus parfait de tous. » Je veux, fait dire Herodote à Darius fils d'Hyſtaſpe, que ces trois eſ-» peces de gouvernemens du peuple, des gens de bien, & d'un ſeul, ſoient excel-» lentes, je crois néanmoins que l'Etat Monarchique l'emporte par-deſſus les deux » autres. Il eſt conſtant qu'on ne peut rien imaginer de meilleur ni de plus parfait, » que le gouvernement d'un homme de bien. Celui qui aura cette divine qualité, » gouvernera ſes ſujets ſans blâme & ſans reproche ; outre que quand un ſeul hom-» me eſt le maître, il eſt difficile que les ennemis ayent la connoiſſance des con-» ſeils & des entrepriſes ſecrettes. Quant au gouvernement de peu de perſonnes, où » pluſieurs travaillent pour la vertu & pour le bien public, il eſt impoſſible d'empê-» cher que la haine & l'inimitié ne prennent naiſſance parmi eux. Car comme » chacun veut être conſideré & faire en ſorte que ſon opinion l'emporte, ils de-» viennent peu à peu ennemis, & enfin leur haine ſe porte juſques à l'excès. » De-là naiſſent les ſéditions ; des ſéditions les meurtres ; & enfin du meurtre » & du ſang des autres, on voit naître inſenſiblement un Monarque. Ainſi le gou-» vernement tombe toujours dans les mains d'un ſeul, & de-là on peut connoî-» tre combien l'un eſt meilleur que l'autre. Pour l'état populaire, il eſt impoſſi-» ble qu'il n'y ait beaucoup de corruption & de malice ; toutefois cette corruption » n'engendre aucune haine ; mais elle fomente l'amitié entre les méchans dans » une republique. Car ceux qui la gouvernent mal, n'ont garde de ſe découvrir » ils ſe ſoutiennent les uns les autres, juſqu'à ce que quelqu'un, qui ſe fera conſi-» derer du peuple, & qui aura acquis du crédit ſur ſes concitoyens, découvre leurs

» trames, & faſſe voir leurs perfidies. Ainſi cet homme ſe faiſant conſiderer par la » multitude, ſe montre véritable Monarque, & fait voir par ce moyen, que de » tous les gouvernemens le monarchique eſt le meilleur. Mais pour achever en un » mot, d'où la liberté nous eſt-elle venuë, & par qui nous a-t-elle été donnée ? Par » le peuple, par (1) l'Oligarchie, ou par le Monarque ? Puiſqu'il eſt donc verita- » ble que nous avons été délivrés par un ſeul, je ſuis d'avis que nous nous arrê- » tions à la monarchie pour ne pas rompre les loix de la nation, qui ont été établies » avec tant de ſageſſe & de prudence. Auſſi-bien je vous aſſure que le contraire ne » peut réüſſir, & qu'il ne nous ſeroit pas avantageux de prendre une autre reſolu- » tion. «

Enfin après avoir fait le détail de l'élevation de Darius ſur le trône des Perſes juſqu'à la priſe de Babylone, cinq cens dix-ſept ans avant l'Ere vulgaire, le quatriéme livre continuë de repreſenter Darius, mais on le trouve moins heureux contre les Scytes; qu'il n'avoit été contre les Babyloniens. Ce quatriéme livre comprend beaucoup plus de choſes curieuſes qu'inſtructives. Cependant elles ont l'avantage de faire connoître d'anciennes nations, qui ne ſont aujourd'hui connuës que très-imparfaitement. C'eſt au cinquiéme livre de cet illuſtre écrivain, que commencent à paroître les temps floriſſans de la Grece. Les Grecs animés par des ennemis puiſſans qu'ils trouverent dans les Perſes, s'élevent au-deſſus d'eux-mêmes. Il ne s'agiſſoit plus de ſecoüer le joug d'un Periandre ou d'un Piſiſtrate leurs compatriotes, qui avoient, pour ſe ſoutenir, plus d'induſtrie que de force, & ne traitoient point par conſéquent leur patrie en conquerans, mais en premiers citoyens; au lieu qu'il y avoit tout à craindre de la part des Perſes, pour des cœurs, qui ſans faire attention au malheur inévitable de l'indépendance, avoient goûté le peu de bien qu'on trouve quelquefois dans la liberté. Les Perſes entrent donc dans la Grece, dont les frontieres ſe ſoûmettent: cependant les Atheniens tiennent bon, & ménagent quelque révolte domeſtique contre leurs ennemis; ils en viennent à bout par le moyen d'Ariſtagoras, qui quitte le parti de Darius pour ſuivre celui des Atheniens, avec le ſecours deſquels il brûle & ſaccage la ville de Sardes capitale de la Lydie. Les Perſes retombent dans l'Ionie & prennent la ville de Milet. Miltiade qui craignoit tout pour la Cherſonneſe de Thrace, dans laquelle il commandoit, ſe retire à Athenes, ſe met à la tête des Grecs, & défait les Perſes à la journée de Marathon, la trente-uniéme année du regne de Darius fils d'Hiſtaſpe, quatre cens quatre-vingt-dix ans avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le ſujet du ſixiéme livre d'Herodote, auquel il faut joindre la vie de Miltiade & de Cimon par *Plutarque* & *Cornelius Nepos*. La perte, qui étoit peu conſiderable pour une puiſſance auſſi rédoutable que celle des Perſes, ne les empêcha point de faire de nouveaux préparatifs pour vanger l'incendie de Sardes & l'affront reçu à la journée de Marathon. Darius, s'y prépara; mais il mourut avant que d'en venir à l'execution. La honte en fut reſervée à Xerxès qui ſe rendit dans la Grece avec une de ces effroyables armées, capables d'épouvanter tout autre qu'un

(1) Gouvernement de peu de perſonnes.

Officier qui fait la guerre. Cette operation avec ses préparatifs & ses suites, font le sujet du septiéme livre d'Herodote. On y voit au passage des Thermopiles, ce que peut une poignée de gens résolus, qui ne connoissent de véritable gloire que celle de mourir avec honneur. On remarque encore dans le huitiéme livre des caracteres mieux tracés de cette sage résolution, qui fait prendre des mesures justes & un parti convenable. Xerxès en s'emparant d'Athenes, ne prit qu'une ville, mais il ne subjuga point un peuple ; les citoyens s'en étoient retirés : il fut lui-même battu & subjugué au combat naval de Salamine ; les journées de Platée & de Mycale, (1) couronnerent les victoires des Grecs, soit en Europe, soit en Asie. C'est-là que finit le neuviéme & dernier livre d'Herodote, dont l'ouvrage, sur-tout dans ce qui regarde l'histoire des Grecs, est fait, pour ainsi dire, sur les mémoires de son temps, ou sur le récit de ceux qui avoient pû se trouver aux expeditions des Rois de Perses, La narration en est douce, variée & instructive; peut-être dans les choses anciennes & éloignées se trouve-t-il quelque mécompte; mais, ou ils ne sont pas importans, ou ils peuvent être corrigés par d'autres monumens historiques. Quand il y auroit une histoire suivie de la Grece, on ne sauroit se dispenser de lire ces auteurs originaux, qui portent avec eux un caractere de noblesse & de simplicité, que les plus habiles d'entre les modernes n'imitent qu'avec beaucoup de peine ; parce qu'en écrivant même les histoires anciennes, on les veut rapprocher de nos mœurs & de notre maniere de penser plus délicate qu'énergique, & qui a moins d'expression que de finesse. Il faut à Herodote joindre la vie de Themistocle par *Plutarque* & *Cornelius Nepos*, & celle de Pausanias écrite par ce dernier, avec les XI & XII. livres de *Diodore de Sicile*. *Justin* ne peut servir que pour examiner si les autres n'ont point obmis des circonstances essentielles. C'est donc ici qu'il faut lire les trois premiers livres de son histoire; car d'ailleurs il ne suffit pas : il a trop énervé l'histoire de *Trogue Pompée*. Il ne sera pas inutile d'ajouter à Herodote le traité que *Plutarque* a fait sur la malignité de cet historien. Plutarque étoit picqué de ce qu'Herodote n'avoit point parlé favorablement de Cheronée sa patrie; mais ses remarques ne sont pas essentielles : avec moins de secours que n'en avoit Plutarque, on feroit aujourd'hui une censure plus juste, plus exacte & mieux raisonnée que celle qu'il a publiée contre Herodote.

Thucydide qui suit Herodote, n'embrasse point une si grande étenduë de matiere. Son objet étant plus resserré, il a eu & le temps & le moïen de le mieux penetrer. C'est la guerre du Peloponese. (2)

Dès que les Grecs n'eurent plus à craindre les Perses, ils tournerent leurs armes contre eux-mêmes. Comme cette guerre ne commence que quatre cens trente-un ans avant l'Ere Chrétienne, il y auroit un vuide entre l'histoire de Thucydide & celle d'Herodote, qui finit quatre cens soixante-dix-neuf ans avant Jesus-Christ, si Thucydide lui-même n'avoit soin de le remplir, en rapportant dans le premier livre de son histoire ce qui s'est fait de plus important dans les quarante-huit

(2) 479. ans avant J. C. (2) 431. ans avant J. C.

années qui se sont écoulées entre la bataille de Mycale & la guerre du Peloponese Mais comme cette guerre doit son commencement à l'ambition de Periclés,& à sa haine contre les peuples de Megare & du Peloponese, il faut se former une idée du caractere de cet illustre Athenien, en lisant exactement sa vie dans Plutarque; après quoi l'on doit continuer la lecture du second livre de Thucydide, qui contient les trois premieres années de cette guerre. Outre une description celebre de la peste, qui affligea la Grece, après avoir désolé l'Orient, on y voit le caractere & l'éloge de Periclès, l'ame & le mobile de toute cette entreprise, & les premieres expeditions de cette guerre, qui ne furent pas toutes favorables aux Atheniens. Ils ne laisserent pas de prendre Potidée & de battre leurs ennemis sur mer, les trois années suivantes, c'est-à-dire, la quatriéme, la cinquiéme & la sixiéme année de la guerre comprises dans le troisiéme livre de Thucydide. La révolte des peuples de Lesbos donne lieu à cet Auteur d'y semer ces sages maximes si nécessaires dans la vie civile, que l'amitié ne peut-être solide que quand elle est appuyée sur la vertu; mais Lesbos fut severement punie de sa révolte. Les troubles de Corfou & la guerre de Sicile sont d'autres évenemens essentiels dans cette guerre. Les premiers sont rigoureusement punis par les Atheniens, qui sont eux-mêmes humiliés les années suivantes, expliquées dans le quatriéme livre de Thucydide; auquel on doit joindre la vie d'Alcibiade écrite par *Plutarque* & par *Cornelius Nepos*. Elles doivent être suivies de la lecture des cinquiéme & sixiéme livres de Thucydide, où l'on voit la continuation de la guerre de Sicile, qui ne finit que dans le septiéme, mais d'une maniere fatale aux Atheniens, qui l'avoient entreprise avec plus d'ardeur que de prudence. On voit dans le huitiéme livre que les Perses toujours attentifs aux mouvemens de la Grece, soûtenoient Athenes ou Lacedemone selon qu'ils y trouvoient leurs interêts propres. Après le huitiéme livre de Thucydide, il faut lire la vie de Nicias dans *Plutarque*, & la suite du douziéme & tout le treiziéme livre de *Diodore de Sicile*. Thucydide qui écrit avec élevation & avec force, servira toujours de modele à ceux qui veulent travailler sur de pareils sujets, ou qui veulent se former aux affaires. C'est celui que tous les anciens historiens qui écrit avec plus de sens & de lumieres politiques; mais il s'en faut beaucoup que son huitiéme livre soit comparable aux autres.

Xenophon, dont le caractere est plus doux, continuë l'histoire de la guerre du Peloponese, qu'il commence à la XXI. année; & la conduit dans les deux premiers livres à la XXVIII. qu'elle finit lorsque Trasibule rendit la liberté aux Atheniens. Soumis par les Lacedemoniens, ils eurent à essuyer les mauvais traitemens & les inhumanités des trente Tyrans, que Sparte envoya moins pour gouverner que pour humilier Athenes. On voit paroître dans ces temps-là tout ce que la Grece a produit de grands hommes, Alcibiade, Conon, Agesilas, Chabrias, Lysander, Epaminondas, Pelopidas, Xenophon lui-même, qui étoit grand Capitaine, historien élegant, grand homme d'état & profond philosophe. Toutes les vies de ces grands hommes ont des caracteres particuliers, qui peuvent servir également d'instruction à l'homme de guerre, à l'homme d'état, & à tous les bons citoyens. Ils découvrent dans ces tableaux la superiorité que la probité, l'honneur & la fidelité à ses devoirs

a toujours euë au-dessus des vertus militaires, qui n'étant pas soutenuë des autres vertus ou des devoirs de la vie civile, font ordinairement d'illustres scelerats, que l'on admire quelquefois, mais ausquels on ne voudroit pas ressembler. On a de l'obligation à *Plutarque* & à *Cornelius Nepos* de nous avoir conservé les portraits de tous ces hommes illustres, dont la réputation n'est differente, que parce que leur vie n'a pas été la même; & je crois quand on les aura bien comparés, qu'on aimera mieux ressembler à Epaminondas & au Roi Agesilas, qu'à Lysander & à Alcibiade. Mais enfin Athenes trouve un liberateur : les Lacedemoniens la traitoient trop durement, pour qu'il ne s'y rencontrât point quelque ame genereuse capable de lui rendre sa premiere liberté. Trasibule s'en chargea donc; & il en vint à bout, non point avec de grandes armées, mais avec une grande prudence & un courage à l'épreuve de tous les événemens : & pour toute récompense du plus grand service qu'on puisse rendre à des peuples opprimés, il ne voulut qu'une couronne de branche d'olivier, ce qui fait connoître encore dans la posterité la plus reculée, combien il lui est glorieux d'avoir rendu la paix & la tranquillité à sa patrie persecutée. Pausanias même, Roi de Lacedemone, fut si indigné de la conduite des trente Tyrans dans Athenes, qu'il secourut Trasibule dans le noble dessein qu'il eut de rendre la liberté aux Atheniens. Lacedemone perd beaucoup de son lustre par le rétablissement d'Athenes. Les Lacedemoniens, cependant pour se dédommager de ce qu'ils perdoient du côté de la Grece, attaquerent les Perses dans l'Asie mineure, & y réüssirent malgré les mouvemens que se donnerent ces derniers pour susciter dans la Grece des ennemis aux Lacedemoniens. Mais il faut du repos aux hommes même les plus ambitieux: les Grecs se le procurerent par une paix toujours nécessaire aux Etats médiocres & souvent fatale aux grandes Monarchies. Les Thebains néanmoins en furent exclus. Jusques-là ils n'avoient paru qu'en second dans les affaires de la Grece : ils commencent donc à prendre le dessus, parce qu'ils suivoient les conseils d'un homme sage & prudent; chose très-rare même dans les républiques, où la jalousie est plus vive, & a beaucoup plus d'occasion d'éclater que dans un état monarchique. Epaminondas qui les conduisoit battit donc les Lacedemoniens à Leuctres, & tous les Grecs à Mantinée, où (1) il mourut couronné de gloire, parce qu'il mourut victorieux. C'est ici que finit l'histoire de Xenophon, qui ne comprend qu'un espace de quarante-huit ans. Elle est écrite avec une douceur & une probité naturelle qui découvre le fond de son ame, formée pour toutes les vertus de la societé soit de l'esprit, soit du cœur, à quelque jalousie près qu'il fait paroître contre Platon. Il est étonnant que Xenophon qui rend justice aux Atheniens ses compatriotes & ses ennemis, par lesquels il étoit persecuté, n'ait pas eu la même équité à l'égard de Platon, l'un des plus grands philosophes & des plus honnêtes hommes de l'antiquité. Les autres évenemens de l'histoire Grecque s'étendent depuis la bataille de Mantinée jusqu'au regne de Philippe Roi de Macedoine, & ne comprennent pas un temps fort considerable. C'est ici, que pour faire la liaison de ce siecle, on peut lire le cinquiéme & le sixiéme livre de *Justin*, qui a repris en peu de mots, & quelquefois avec

(1) L'an 362. avant J. C.

des traits vifs & bien marqués, toute la ſuite de cette hiſtoire, depuis le commencement de la guerre du Peloponeſe, juſqu'au regne de Philippe pere d'Alexandre. Les vies d'Ageſilas, de Pelopidas, de Timoleon, de Dion, de Demoſthenes ſi ſenſément écrites par *Plutarque*, fourniront les faits les plus conſiderables de cette hiſtoire, dont nous n'avons rien de ſuivi dans les anciens hiſtoriens. Cependant il faut avouer qu'un Grec moderne, c'eſt-à-dire, un de ceux qui vivoient au temps de la ruine de Conſtantinople au XV. ſiécle a ſuppléé à ce qui manque à nos premiers hiſtoriens. Ce vuide ſeroit rempli ſi nous avions le quatorziéme & le quinziéme livre de *Diodore de Sicile* qui contenoient cette partie de l'ancienne hiſtoire. Mais *George Gemiſte*, qui eſt le Grec dont je viens de parler, y a ſuppléé par un ouvrage qu'il a tiré des divers monumens hiſtoriques, qui nous reſtent de ces premiers temps. Son hiſtoire qui contient un eſpace de vingt-ſept ans, commence à la bataille de Mantinée, & va juſqu'à celle de Cheronée gagnée par Philippe ſur les Atheniens & les Thebains. Cet ouvrage comparable par ſon caractere à ce que nous avons d'anciens hiſtoriens Grecs, meriteroit ſans doute, de n'être pas ſi négligé de ceux qui aiment l'hiſtoire. Les éditions grecques & latines en ſont aſſez rares; on le trouve quelquefois imprimé avec Herodote, ſur-tout dans les éditions d'Alde & de Camerarius; & enfin *Saliat* a crû bien faire d'en joindre la traduction à celle qu'il donna d'Herodote au XVI. ſiecle. C'eſt ici le lieu de lire les harangues de *Demoſthenes*. Ce ne ſont pas ſeulement des morceaux d'éloquence; ce ſont encore des traités d'hiſtoire & de politique, où l'on découvre l'artifice dont ſe ſervoit Philippe pour ſubjuguer les Grecs par leurs propres armes. Ceux que la difficulté des langues originales pourroit arrêter dans cette lecture, ont aujourd'hui de quoi ſe ſatisfaire dans cette élegante & belle traduction, que M. de *Tourreil* a faite des harangues de ce grand Orateur. Il a ſoin même, pour en donner l'intelligence, d'y joindre des précis hiſtoriques, qui font connoître l'importance & le fond de ces harangues pour l'étude de l'hiſtoire & des affaires publiques de la Grece.

Juſtin (1) a raiſon de marquer que les beaux jours de la Grece finiſſent à la journée de Mantinée. Epaminondas avoit formé les Thebains, il mourut dans l'action même, & toute leur force s'évanoüit alors; la vertu même des Atheniens s'anéantit avec ce grand homme. Ils perdirent par ſa mort cette noble émulation qui réveilloit leur courage, ils tomberent dans l'aſſoupiſſement, & même dans une eſpece de léthargie. Le revenu de la république ſi utilement employé à entretenir des armées de terre & de mer, ſe conſumoit ſans fruit dans de vains appareils de jeux & de fêtes; environnés de Comediens & de Poëtes, ils firent des théatres les lieux les plus ordinaires de leurs aſſemblées, & préferoient un bon verſificateur à un excellent Capitaine, ou à un grand homme d'Etat. Doit-on s'étonner après cela ſi cette oiſiveté des Grecs fut cauſe que le nom des Macedoniens, qui juſques-là n'avoit point fait de bruit ſortit de ſon obſcurité, & que Philippe formé à la vertu & aux grandes actions pendant trois années qu'il avoit paſſées à Thebes auprès de Pelopidas & d'Epaminondas, ait jetté les premiers fondemens de cette révolution, qui fit paſſer la

(1) Juſt. l. VI.

Grece & l'Asie sous le joug des Macedoniens. Preuve certaine qu'un grand homme, qui devient l'ame d'un Etat, peut élever les plus petites républiques, & soutenir les plus grandes Monarchies.

C'est donc ici que pour continuer l'histoire des mouvemens de la Grece sous le regne de Philippe, il faut joindre à la lecture du XVI. livre de *Diodore de Sicile*, les VII. VIII. & IX. livres de *Justin*.

Quoique les modernes ne nous ayent pas donné une histoire suivie de la Grece, comme ils ont fait de l'histoire Romaine, il ne faut pas croire pour cela qu'elle soit plus difficile à bien étudier. Comme il y a peu de livres, tous excellens & instructifs, on peut se livrer aisément à cette étude, & la faire en moins de trois mois par les auteurs originaux, chose toujours plus satisfaisante que de s'en rapporter à des copistes, qui dans les difficultés les plus essentielles embrassent un parti & cherchent à y déterminer un lecteur. Par-là, ils lui ôtent le plaisir de se déterminer lui-même, & ne conservent pas même dans leur copie cette expression simple & noble de l'auteur original.

Abregé succint de la maniere de lire l'Histoire Grecque.

Je reprens donc tout ce que j'ai dit ; & pour montrer la facilité de cette étude, j'en marquerai l'ordre en peu de mots. D'abord il faut avoir devant les yeux une *Carte Géographique* de toute la Grece, & des *Tables Chronologiques* pour en examiner les regnes paralelles, & voir les rapports des siecles brillans de chaque république, avec l'histoire des autres Rois d'Europe ou d'Asie, qui ont eu affaire avec les Grecs. Si l'on ne veut pas, ou si l'on ne peut pas lire l'Etat des republiques de la Grece dressé par *Ubbo Emmius* avec beaucoup de soin & d'exactitude, on peut, dès qu'on saura l'origine des Grecs, telle que nous l'avons expliquée après les plus célebres auteurs modernes, lire la premiere partie de l'*Antiquité des Celtes* du Pere *Pezron*, qui donne sur les premiers conquerans de la Grece des choses neuves, mais veritables, ou du moins très-vrai-semblables. On verra que j'ai fait usage de ce qu'il y a d'important dans les remarques de ce savant Religieux. On doit en continuer l'histoire par la lecture de *l'Explication des fables* de M. l'Abbé *Banier*, livre lumineux & plein de ces belles découvertes & de ces dénouëmens heureux, qui convertissent les fables en histoire avec plus de raison que n'avoient fait les Grecs, qui convertissoient chaque histoire en autant de fables. Après quoi il faut lire les vies de Thesée, de Licurgue & de Solon dans *Plutarque*. Il se trouve à la verité des vuides qu'il est difficile de remplir ; mais enfin on n'est pas obligé de savoir les faits qui sont inconnus, où dont les histoires se sont perduës. Après le premier livre d'*Herodote*, on doit donc faire suivre la *Cyropedie de Xenophon*, en la réduisant cependant aux bornes de l'histoire ; on doit continuer par la lecture des autres livres du même Herodote. Il faut l'accompagner des vies de Miltiades, d'Aristide, de Themistocles & de Cimon, écrites avec beaucoup d'esprit & d'énergie par *Cornelius Nepos*, mais avec un plus grand détail historique par *Plutarque*. Les XI. & XII. livres de *Diodore de Sicile*, plein d'instructions & de recherches, doivent préceder la lecture de la vie de Periclès dans Plutarque : elle doit être suivie de l'histoire de Thucydide, dont il faut que la lecture du IV.

Empire et Conquêtes d'Alexandre
Pont Euxin
Mer Caspienne
Mer Mediterranée
Mer Egée
Palus Meotides
Chersonese Taurique
Danube
Thrace
Bosphore de Thrace
Macedoine
Pella
Pelopo nese
Eubée
Crete
Cypre
Cappadoce
Galatie
Phrygie
Lycaonie
Lycie
Carie
Pamphilie
Cilicie
Issus
Paphlagonie
Pont
Colchide
Iberie
Albanie
Sarmatie
Rha fl.
Scythie Interieure
Jaxartes fl.
Alexandrie
Cyropolis
les Saques
Chorasmiens
Massagetes
Deserts
Margiane
Bactres
Bactriane
Arachosie
Tropatene
Eufrate fl.
Hircanie
Medie
Ecbatane
Gaugamele
Arbele
Assyrie
Mesopotamie
Antioche
Syrie
Tyr
Damas
Palestine
Eufrate
Babylone
Suse
Susiane
Parthie
Arie
Borcanie
Paretacene
Drangiane
Persepolis
Pasargada
Carmanie
Perse
Ethiopiens
Ichtyophages
Gedrosie
Golfe Persique
Golfe de Carmanie
Arabie Deserte
Chaldée
Arabie Petrée
Arabie Heureuse
Mer Rouge
Egypte
Thebes
Alexandrie
Bouches du Nil
Temple de Jupiter Ammon
Cyrenaique
Sillerol sculpsit

IV. livre soit accompagnée de la vie d'Alcibiade & de Nicias dans Plutarque : les autres livres de Thucydide jusques au VIII. seront suivis de la lecture du XII. & XIII. livres de Diodore de Sicile. Les XIV. & XV. livres de cet historien se trouvant perdus, il faut y suppléer par les vies de Lysander, d'Artaxerxès Mnemon, d'Agesilas, de Pelopidas, de Timoleon & de Dion dans Plutarque, & y joindre les vies de ces grands hommes qui ont été écrites par *Cornelius Nepos*, avec l'éloge d'*Agesilas* par *Xenophon*. L'histoire de *Xenophon* mérite une attention particuliere, ayant été écrite par un Philosophe qui savoit connoître les hommes & en juger sainement. Ceux qui le peuvent doivent lire ce qu'à fait *George Gemiste* sur l'histoire Grecque, où il rejoint par un discours suivi ce qui manque dans les historiens originaux depuis la bataille de Mantinée jusqu'à celle de Cheronée. La lecture du XVI. livre de Diodore de Sicile, doit être suivie de la vie de Demosthene & des harangues de ce redoutable protecteur de la liberté des Atheniens. Ceux même qui les peuvent lire dans la langue originale, ne doivent pas négliger la version Françoise de Monsieur de *Tourreil*, qui ayant fait une étude particuliere de cette partie de l'histoire Grecque, en a developé par des notes & des préfaces, les évenemens avec plus de détail & d'attention que la plûpart des historiens. La lecture des IX. premiers livres de *Justin*, qu'on doit faire à la fin de toutes celles que nous venons de marquer, fera reprendre en peu de mots l'essentiel de cette histoire, ou donnera même des circonstances particulieres qui avoient échapé aux autres écrivains.

Ceux qui n'entendent pas les langues originales, ont presque aujourd'hui la même facilité que les autres pour cette étude par les traductions, soit Françoises, soit Italiennes, qui ont été faites de tous ces auteurs. Quoiqu'elles ne soient pas toutes dans cette précision & dans cette exactitude que demandent les critiques, elles donnent toujours une connoissance suffisante des verités historiques, quand même elles altereroient quelques circonances.

CHAPITRE XIII.

Empire des Macedoniens ou d'Alexandre.

LE regne d'Alexandre donne lieu à une révolution des plus considerables, & inconnuë même jusques alors dans la plûpart des grands empires. Dès qu'il se vit élevé au point de gloire où les conquerans ont cherché depuis à le suivre, il ne crut pas que Philippe fut d'assez bonne maison pour être son pere : il se préconisa lui-même fils de Jupiter. C'étoit assez l'usage de ces premiers temps ; si la naissance d'un Prince, ou d'un homme illustre étoit équivoque, on l'attribuoit ordinairement aux Dieux. Il n'y avoit pas de meilleure ressource pour éviter les disputes qui pouvoient naître, & les reproches qu'on pouvoit leur faire : c'étoit même une couverture admirable pour cacher la turpitude & les déreglemens des femmes, qui ne vivoient pas sagement ; & la mere d'Alexandre en avoit besoin. Il est étonnant que les anciens ayent donné dans cette simplicité. S'ils l'ont fait par politique, ils sont aussi loüables qu'ils seroient blâmables de l'avoir fait par crédu-

lité. Il n'étoit âgé que de vingt ans lorſqu'il monta ſur le trône de Macedoine après ſon pere Philippe; mais il avoit déja l'eſprit ſi mûr, & les vûës ſi pénétrantes, qu'il continua les vaſtes deſſeins que ſon pere, le plus grand politique de ſon temps, avoit projettés pour ſe mettre à la tête de toutes les républiques de la Grece. Malgré l'eſprit de révolte, ou de liberté (car c'eſt ſouvent la même choſe) qui ſe maintenoit parmi les Grecs, il ne laiſſa pas de les dompter, les uns par des preſens & des promeſſes, les autres par une conduite ferme & genereuſe. Et comme les grands Princes ne ſont jamais plus puiſſans qu'à la tête des armées, il engagea les Grecs à vanger ſur Darius Codomannus, les injures que la Grece avoit reçûës des anciens Rois de Perſe. D'abord il porta ſes armes dans la Thrace, & ſe rendit maître de la Pannonie, pays difficile, & qui devoit ſervir d'épreuve pour de plus grandes conquêtes. Les Thebains crurent ſur de fauſſes nouvelles qu'Alexandre avoit été tué dans cette guerre : ils maſſacrerent tous ſes Officiers qui étoient ſortis de la forteresſe de Cadmée, où ils étoient en garniſon. Alexandre n'eut que le temps de ſe rendre à Thebes pour délivrer le reſte de ſes troupes qui étoient aſſiegées par les Thebains. Et pour commencer ſon regne par une action de vigueur qui empêcha les autres de ſe révolter dans la ſuite, il aſſiegea & prit Thebes, fit perir plus de ſix mille citoyens, en vendit trente mille, & ruina toute la ville. C'eſt-là qu'arriva cette action vigoureuſe d'une Dame Thebaine rapportée par Plutarque; elle s'appelloit Timoclea, d'une des premieres maiſons de la ville. Un Officier Thracien l'ayant violée, lui demanda ſi elle n'avoit pas caché de l'or ou de l'argent; oüi, lui répondit cette Dame, & l'avidité du Thracien lui fit ſuivre cette Dame qui le conduiſit dans un jardin. Elle lui montra un puits, où elle diſoit, que dans la crainte du ſiege elle avoit jetté ſes joyaux & ce qu'elle avoit de plus précieux. Le Thracien ſe baiſſa pour regarder dans le puits; elle l'y précipita & y jetta enſuite tant de pierres qu'il en fut aſſommé. Les ſoldats ſe ſaiſirent de cette genereuſe femme, & la menerent chargée de chaînes devant Alexandre. Elle y parut avec cette tranquillité que donne le courage & la force. Ce Prince lui demanda qui elle étoit; elle lui répondit qu'elle étoit ſœur de Théagenes, le même qui avoit donné la bataille au Roi Philippe, près de la ville de Cheronée; où il étoit mort en défendant la liberté des Grecs. Alexandre auſſi étonné de cette réponſe vigoureuſe, que de ſon action, lui rendit la liberté, & lui permit de ſe retirer où elle voudroit avec ſes enfans. Ce Prince uſa de clémence à l'égard des Atheniens; il ne lui ſuffiſoit pas de détruire ſa patrie; il falloit en conſerver les citoyens pour de plus grandes expeditions.

Il lui fut aiſé après ces actions de vigueur, de faire ſes préparatifs contre les Perſes. On a déja vû quel étoit Darius; mais la ſuite de l'hiſtoire doit faire ſentir auſſi quel étoit Alexandre. Il ne commença ſon entrepriſe qu'avec trente mille hommes de pied, 4500. chevaux, 82. vaiſeaux de tranſport, un mois de vivres, & quarante-deux mille écus. C'auroit été peu pour tout autre general; mais c'en étoit peut-être encore trop pour Alexandre. Il avoit une ſi grande idée du ſuccès de ſon entrepriſe, qu'avant de partir, il donna preſque tous ſes domaines à ſes amis; & lorſque Perdiccas ſurpris de tant de largeſſes, lui eut demandé ce qu'il s'étoit donc reſervé pour lui, il lui répondit, l'ESPERANCE.

Vingt jours après être parti de la Macedoine, il arriva à Seste, ville de la Chersonese de Thrace sur la côte de l'Hellespont, d'où il envoya, sous la conduite de Parmenion, une partie de ses troupes de l'autre côté de ce canal dans l'endroit où étoit située Abidos. C'est en ce lieu, nommé aujourd'hui le détroit de Gallipoli que Xerxès avoit fait passer autrefois son armée, lorsqu'il s'imagina qu'il pouvoit soumettre la Grece. Pour lui, il prit une autre route avec un corps de troupes. Dès qu'il fut entré en Asie, toute les villes Grecques se soumirent; & il arriva dans la Troade à la riviere du Granique, l'une des plus rapides de ces Provinces. L'armée de Darius de cent mille hommes de pied & de vingt mille chevaux, étoit sur la rive orientale du fleuve. Alexandre ne laissa pas de le passer à la vûë de ses ennemis, qui firent quelque résistance; mais enfin obligés de plier, ils furent suivis par ce Prince, & perdirent vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux (1), sans compter un pareil nombre de prisonniers. Alexandre, malgré la témérité de cette entreprise, ne perdit tout au plus que cent hommes. Cette victoire celebre, arrivée trois cens trente-quatre ans avant l'Ere vulgaire, lui ouvrit le chemin de l'Asie. Il prit la ville de Sardes qui en étoit une dés clefs, entra dans Ephese, força Milet, aussi-bien qu'Halicarnasse qui fut détruite & rasée pour s'être trop bien défenduë. Memnon de Rhodes, le plus grand Capitaine qui fût dans les troupes de Darius, voulut faire une diversion qui pût rappeller Alexandre dans la Grece & dans la Macedoine, en portant la guerre dans les Etats mêmes de ce conquerant; mais sa mort subite & précipitée empêcha ce dessein, qui auroit retardé sans doute les projets de ce Prince. Darius touché de cette mort, se contenta de défendre son pays; il rassembla ses troupes, alla camper devant Babylone, & marcha dans la Mesopotamie. Alexandre qui ne vouloit pas qu'on le prévînt, alla lui-même au-devant de Darius, se saisit des détroits de la Cilicie, & fit passer ses troupes jusqu'à Tarse qui en est la capitale: il y entra lui-même. Ce fut-là qu'il commit cette imprudence qui pensa lui coûter la vie, mais qui lui donna lieu de faire l'action d'un homme de probité & d'honneur, qui se confioit aux amis qu'il avoit éprouvés. Les chaleurs étoient si excessives, que pour se rafraîchir il se jetta lui-même dans la riviere; mais tout à coup il fut saisi d'un tremblement si extraordinaire dans toutes les parties du corps, il devint si pâle & si défait, que ses officiers apprehenderent pour sa vie. Philippe son medecin lui promit de le guerir avec un remede, dont l'effet, sans être violent, seroit prompt & infaillible. Parmenion lui écrivit dans ce temps-là même, qu'il se gardât de Philippe qui s'étoit laissé corrompre par Darius, duquel il avoit déja touché mille talens, avec l'esperance de lui faire épouser la Princesse sa sœur. On lui apporta la medecine & la lettre en même-temps; mais sans témoigner aucune défiance d'une personne qu'il aimoit, & dont il se croyoit aimé, il donna d'une main la lettre à Philippe, & de l'autre prit de lui le breuvage. Ainsi dans le même-temps le Prince prenoit le remede, & le medecin lisoit la lettre; ce dernier témoigna bien à son visage & à sa contenance qu'il étoit innocent, & sans se troubler, il pria le Prince d'avoir courage, & lui répondit de sa guérison, pourvû qu'il voulût lui obeïr. Action égale-

(1) Passage du Granique 334. ans avant J. C.

ment hardie dans Alexandre & dans Philippe. L'effet justifia le medecin, & Alexandre s'étant rétabli, chercha Darius. Ils n'eurent pas de peine à se joindre ; les deux armées en vinrent aux mains près de la ville d'Issus sur les frontieres de la Cilicie (1). Celle de Darius ne vouloit pas sortir du poste avantageux qu'elle occupoit. Alexandre qui vouloit en venir à une décision, marcha, mais lentement, pour ne pas trop fatiguer ses troupes. Dès que les armées furent en presence, Alexandre passa le long de la ligne pour encourager les siens. Aussi-tôt qu'il vit avec quelle ardeur ils se préparoient au combat, il tomba lui-même avec son aîle droite sur la gauche des Perses, qui lâcherent le pied, & laisserent Alexandre maître du terrain. Les Grecs qui étoient au service de Darius apperçûrent que la Phalange des Macedemoniens, nommée l'invincible, s'étoit ouverte, & donnoit lieu de la penetrer & de la renverser : ils le firent, mais Alexandre vint à son secours, & prit en flanc les Grecs qui attaquoient sa Phalange : comme c'étoient deux nations qui entendoient la guerre, & qui avoient de la valeur, le combat y fut vif ; mais enfin il fallut que l'armée des Perses pliât & se retirât. La Cavalerie de Darius avoit attaqué celle de Thessalie qui étoit dans l'armée d'Alexandre ; mais les Perses furent renversés & poursuivis par les Thessaliens. Dès que Darius vit son aile gauche rompuë, il s'enfuit des premiers, quitta son char, & prit des chevaux pour aller plus vîte. Il n'y eut que la nuit qui le sauva des mains d'Alexandre. Les Perses y perdirent cent mille hommes, & leurs plus habiles officiers. Le camp de Darius fut emporté d'assaut ; & l'on y trouva Sisygambis sa mere, Statyra sa femme avec sa sœur, deux filles & un fils de six ans. Le lendemain Alexandre accompagné d'Ephestion son ami, alla voir la mere de Darius. Cette Princesse ne sachant lequel étoit Alexandre, salua celui qui étoit le mieux fait, mais Ephestion s'étant reculé, montra le Prince, qui la voyant honteuse de sa meprise, lui dit que c'étoit aussi Alexandre, & qu'elle ne s'étoit pas trompée. D'ailleurs Alexandre les traita toujours avec autant d'honneur, que si elles eussent été l'une sa mere, & les autres ses sœurs. Et comme il avoit appris que Darius avoit fait transporter de grandes richesses à Damas, capitale de la Syrie, il donna ordre à Parmenion d'y aller; & le gouverneur ne fit pas difficulté de les lui remettre. Alexandre tourna du même côté, & lorsqu'il fut arrivé à Marathe, il reçût des Ambassadeurs & des lettres de Darius, pour le prier de lui rendre les Princesses captives. Alexandre lui répondit d'une maniere assez vive, & qui marquoit plus la fierté de son courage, que la politesse de ses mœurs. De Marathe, Alexandre alla former le *siege de Tyr*, qui étoit difficile, parce que cette ville qui faisoit une Isle dans la mer, se trouvoit environnée de hautes murailles, qu'il étoit mal-aisé d'abattre & même d'approcher. Alexandre ne trouva pas d'autre moyen que de faire une digue dans la mer avec des pilotis & des pierres : l'ouvrage fut achevé en peu de temps, malgré les difficultés que les habitans faisoient naître dans les approches. Enfin il s'en rendit maître après sept mois de siege (2), & contre la coutume des grands Princes il se vangea sur les habitans du courage qu'ils avoient témoigné à défendre leur liberté. Il alla ensuite à Gaza, l'assiegea, & la prit, d'où

(1) 333. ans avant J. C.

(2) 332. ans avant J. C.

il se transporta à Jerusalem, où il fut reçû par le Grand-Prêtre Jaddus, dont la majesté éclata si fort aux yeux même d'Alexandre, que tout-à-coup il descendit de cheval, & lui fit des honneurs dont tout le monde fut étonné : & comme on lui en demandoit la raison, il répondit qu'avant son départ de Macedoine, il avoit vû en songe un homme semblable à ce Grand-Prêtre qui lui avoit prédit ses conquêtes. Il entra dans Jerusalem, sacrifia dans le temple du Seigneur, l'orna de riches presens, & rendit aux Juifs leurs anciens privileges, il les délivra même des impôts dont Artaxerxès Ochus les avoit accablés.

Il eut envie (1) d'aller au temple de Jupiter-Ammon; & pour cela il se rendit en Egypte, dont il fit la conquête en passant. Ce fut à l'occasion d'un mot équivoque de l'Oracle qui l'appelloit son fils, que ce Prince eut envie de se faire regarder, non comme fils de Philippe, mais comme fils de Jupiter. En retournant de cette expedition, il traça le plan de la ville d'Alexandrie, dont il confia l'entreprise à Cléomenès, que Justin traite à cause de cela de fondateur d'Alexandrie.

Au retour de cette entreprise, il ne pensa plus qu'à poursuivre Darius, qui pour la troisiéme fois lui envoya des Ambassadeurs, quand il eut appris que Statyra sa femme étoit morte, qu'Alexandre même l'avoit pleurée, & lui avoit ordonné des funerailles conformes aux cérémonies des Perses. Darius lui faisoit offrir par ses Ambassadeurs trente mille talens d'or, c'est-à-dire, sept cens vingt millions de piastres pour la rançon des Princesses captives, & lui abandonnoit toutes les terres qui étoient entre l'Hellespont & l'Euphrate. Alexandre consulta en particulier ses amis, & Parmenion lui dit *qu'il accepteroit ces offres, s'il étoit Alexandre; & moi aussi*, répartit Alexandre, *si j'étois Parmenion; mais qu'il étoit Roi, & non pas marchand, & que s'il avoit quelque chose à vendre, ce ne seroit jamais sa fortune.* Les Ambassadeurs s'en retournerent donc avec la réponse du Prince, qui étoit : Que n'étant pas venu en Asie pour recevoir des presens, mais pour en faire, il remercioit Darius de ce qu'il lui donnoit des terres qu'il avoit déja conquises, qu'il ne cesseroit de le poursuivre, parce qu'il avoit fait tous ses efforts pour obliger ses soldats à le trahir, & ses domestiques à l'empoisonner. Alexandre étoit arrivé à Tapsaque sur les bords de l'Euphrate, qu'il passa pour aller au-devant de Darius, qui étoit vers Ninive sur le Tygre. Ils se joignirent près de Gaugamelles en Assyrie. Ce fut-là que se donna la derniere bataille qui décida de l'empire de l'Asie; trois cens trente & un ans avant l'Ere vulgaire. Alexandre ayant donné quatre jours de repos à ses troupes, forma un camp fortifié pour y mettre ses gros bagages, & marcha droit à Darius. Ce fut alors que Parmenion lui conseilla d'attaquer de nuit son ennemi, qu'il seroit aisé de défaire dans la surprise & les ténébres; mais il reçût du Prince cette réponse ferme & genereuse, *qu'il ne vouloit point dérober la victoire, ni rougir de son triomphe.* Darius de son côté demeura toute la nuit sous les armes; patce que n'ayant pas fortifié son camp, il craignoit quelque surprise. Son armée qui étoit en bataille, avoit à sa gauche la cavalerie & l'infanterie de diverses nations mêlées alternativement pour se pouvoir soutenir l'une l'autre. Sa droite étoit composée de Celesyriens, de

(1) L'an 331. avant J. C.

Medes, de Parthes, & de ces autres nations, qui étoient depuis long-temps soumises aux Perses. Le centre étoit formé d'Indiens & de Cariens qui couvroient Darius environné de sa noblesse & de ses gardes. La seconde ligne étoit de Babyloniens & des habitans de la mer Rouge avec la cavalerie des Scythes & des Bactriens, à côté de laquelle étoient cinquante chariots accompagnés de la cavalerie d'Armenie & de Cappadoce. Comme Darius comptoit beaucoup sur les Grecs qui étoient à son service, il les mit devant lui, dans la croyance qu'ils étoient seuls capables de s'opposer à la Phalange Macedonienne, qu'Alexandre avoit toujours auprès de lui. L'armée d'Alexandre étoit également rangée sur deux lignes, dont la premiere avoit à sa droite la cavalerie de Macedoine, qui étoit suivie sur la même ligne de l'infanterie de la même nation. Les gardes d'Alexandre & les Phalanges Macedoniennes étoient au centre. La gauche n'avoit qu'une Phalange & quelque cavalerie des Grecs alliés & de Thessalie. La droite de la seconde ligne étoit composée des compagnies royales, d'une partie des archers & d'un vieux corps de troupes étrangeres. Toutes les troupes de cette ligne étoient couvertes par des archers qui devoient faire tête aux chariots armés de faulx. La gauche de la même ligne étoit composée de la cavalerie Thracienne, de celle des Alliés & des étrangers. L'infanterie de Thrace étoit restée au camp pour garder le bagage. L'armée d'Alexandre montoit tout au plus à sept mille chevaux, & à quarante mille hommes de pieds. Darius qui vouloit faire combattre sa cavalerie & ses chariots, évitoit autant qu'il pouvoit les lieux escarpés, ou coupés; c'est pourquoi il fit attaquer la droite d'Alexandre par les troupes de sa gauche; mais les Macedoniens ne soutinrent qu'avec peine les efforts de la cavalerie des Perses, dont les chariots ayant été lâchés contre la Phalange d'Alexandre, furent heureusement arrêtés & mis hors de combat. Alors Darius voulut donner avec toute son armée; mais Alexandre disposa ses troupes en triangle, & marcha droit au poste où étoit Darius. Le combat y fut vif, mais il ne dura pas: les Perses ne purent soutenir les efforts de la cavalerie & des Phalanges Macedoniennes. Et comme Darius étoit déja frappé de la superiorité qu'Alexandre avoit gagnée sur lui, il s'enfuit le premier: le reste des Perses le suivit; les Macedoniens marcherent après eux, & la déroute fut plus grande que le carnage. Cependant la précipitation des troupes d'Alexandre mit quelque désordre dans son armée: cela donna lieu à la Cavalerie Indienne & Persanne, de pénétrer jusqu'au camp des Macedoniens où étoit le bagage. Ceux qui le gardoient étoient sans armes, & ne pouvoient s'imaginer qu'on pût percer les deux lignes pour venir jusques à eux. Les chefs de la seconde ligne d'Alexandre ayant appris ce désordre, tournerent du côté du camp, & prirent les Perses par derriere, & en tuerent la plus grande partie qui étoit occupée à piller le bagage. L'aîle droite de Darius, qui ne savoit rien de sa fuite, prit en flanc l'aîle gauche d'Alexandre. Parmenion qui la commandoit fit avertir ce Prince du danger où il étoit. Alexandre y alla aussi-tôt avec ses compagnies de gardes, & donna sans y penser à travers une partie de la Cavalerie ennemie qui se retiroit. Le combat y fut grand & plus rude qu'il n'avoit encore été. Alexandre ayant reparé le désordre qui étoit arrivé dans ses troupes, se mit une seconde fois à la poursuite de Darius; il passa la riviere de Lyc, & ne s'arrêta que pour faire re-

prendre haleine à ses troupes; il prit ensuite le camp des Perses, & courut jusqu'à Arbelles où il pensoit trouver Darius avec tous ses équipages, mais il n'avoit fait que passer, laissant ses trésors & ses armes à la merci de son ennemi. Comme Gaugameles en Assyrie étoit un lieu obscur & peu connu, on ne voulut pas que la bataille en portât le nom, on lui donna donc celui d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille, quoiqu'elle en fut à près de six lieuës.

Voilà l'issuë de cette grande journée où les ennemis perdirent environ six cens mille hommes, dont trois cens mille furent tués, & un plus grand nombre resta prisonnier. Alexandre n'y perdit pas plus de cent hommes, & environ mille chevaux. Darius après cette défaite alla dans la Médie, résolu de retirer de cette Province & de celles qui lui étoient encore fideles de quoi tenter une nouvelle action. Babylone capitale de la Chaldée se rendit au victorieux : Alexandre n'y séjourna qu'un mois, & marcha droit à Suze, & de-là à Persepolis, capitale de tout l'Empire. Il donna cette grande ville au pillage, & ne se reserva que le château & le palais du Roi. Toutes ces actions, depuis l'expedition d'Egypte, se passerent la même année (1). Ce fut là le temps le plus brillant d'Alexandre; ses conquêtes le corrompirent ensuite. Dans un festin où il regaloit les principaux officiers de son armée, Thaïs fameuse courtisanne d'Athenes & maîtresse de Ptolomée qui devint Roi d'Egypte, fut aussi de cette partie. Sur la fin du repas, lorsque la raison des conviés commençoit à décliner, cette femme s'avisa de proposer à Alexandre de mettre le feu à la ville de Persepolis & au palais Royal où ils étoient, afin, disoit-elle, de laisser un monument de la vangeance que la Grece auroit tirée des maux que la Perse avoit faits aux Grecs, sur-tout en brûlant la ville d'Athenes sous Xerxès. Alexandre plus échauffé encore par le vin que par ce discours, prend lui-même un flambeau, & suivi du reste de la compagnie qui en avoit fait autant, ils vont tous ensemble mettre le feu à la ville & au palais. Quand ce Prince fut revenu à lui, il fut au désespoir d'une action aussi infame, mais il n'y avoit plus de remede.

Darius rassembloit à Ecbatane, capitale de la Medie, les débris de son armée qui s'étoient sauvée de ce côté-là, & tâchoit d'en lever d'autres pour en former une nouvelle. Alexandre ne lui en donna pas le temps; & dès que Darius eut avis de sa marche, il partit d'Ecbatane pour se retirer chez les Bactriens. Cependant un retour de valeur le portoit à hazarder une seconde action, quoiqu'il n'eût que quarante mille hommes. Pendant qu'il s'y préparoit, Bessus & Nabarzanès, deux Seigneurs Persans, se saisirent de leur maître, le traiterent en esclave, le chargerent de chaînes & le conduisirent vers la Bactriane, résolus ou de le livrer à Alexandre, ou de le tuer, selon que leur interêt l'auroit pû demander. Alexandre arriva à Ecbatane, & de-là à Ragès; mais désesperant de pouvoir joindre Darius, il tourna du côté des Parthes. Ce fut là qu'il apprit ce qui étoit arrivé au Roi de Perse. Il se mit donc à poursuivre les traîtres qu'il atteignit. Comme ces derniers se sentoient pressés, ils voulurent obliger leur maître de monter à cheval, pour se sauver avec eux; & sur son refus, ils le percerent de plusieurs coups, & le laisserent mourant dans son

(1) C'est-à-dire l'an 330. avant J. C.

chariot. Un des soldats d'Alexandre le trouva dans cet état ; mais il expira avant que ce Prince y pût arriver. Alexandre ne put voir ce triste spectacle sans verser des larmes ; il couvrit son corps de son manteau, & ordonna que pour lui donner les honneurs de la sépulture, il fut porté à Suze, où il avoit laissé Sysigambis & les autres Princesses. Voilà quelle fut la fin de l'empire des Perses, dont la durée depuis la 1. année de Cyrus a été de 205. ans.

Peu de temps après ce grand évenement, Alexandre découvrit une conspiration. Philotas, fils de Parmenion son ami & son principal Officier, en étoit le chef. On le fit mourir, lui & ses complices : mais soit qu'Alexandre soupçonnât le pere d'y avoir trempé, soit qu'il craignît qu'il ne vengeât la mort de son fils, il envoya ordre à Ecbatane, où il avoit laissé ce General, de le faire mourir ; & ses ordres furent executés. Rien ne servit tant que cette action à décrier la conduite d'Alexandre. Après cela, malgré l'hyver qui s'approchoit, il continua sa marche du côté du Nord, & subjugua tout jusqu'au Mont-Caucase. Il s'y arrêta, & fit bâtir une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie.

La campagne suivante (1) il attaqua Bessus, & le chassa de la Bactriane. Bessus passa la riviere d'Oxus ; il s'y tint tranquille dans la persuasion où il étoit qu'Alexandre ne la pouvoit passer. Contre son attente, Alexandre la passa sur des peaux remplies de vents, & sur d'autres matieres legeres. Ceux qui étoient avec Bessus le prirent, l'enchaînerent & le livrerent au Roi de Macedoine, qui le mit entre les mains d'Oxatres frere de Darius, pour le punir, comme il lui plairoit. Le traître fut exposé à une mort proportionnée au crime qu'il avoit commis en assassinant son maître & son Roi. Alexandre étoit dans la Sogdiane, l'orsqu'une de ces débauches, ausquelles il n'étoit que trop sujet, lui donna lieu de tuer lâchement Clitus l'un de ses meilleurs amis. Il ne lui fut pas aussi aisé de soumettre & de dompter ces peuples, qu'il avoit fait les Perses. Il fut une année entiere dans cette operation; il y passa l'hyver & y devint amoureux de Roxane, la plus belle, mais la plus méchante personne de son temps.

Au milieu de ces fêtes, Alexandre ne laissa pas (2) de former de nouveaux projets. Un excès de vanité le fit penser à la conquête de l'Inde ; il crut par-là qu'il imiteroit les fables si chantées de Bacchus & d'Hercule, qui pénétrerent, non pas en conquerans, mais en voyageurs, jusques dans cette Province de l'Asie, la plus reculée que l'on connut alors. Il se crut un Dieu, parce qu'il avoit la pensée de faire ce qu'avoient executé ces prétenduës Divinités. Il ordonna donc qu'on lui rendît des honneurs divins, & voulut que tous ceux à qui il donneroit audience l'adorassent, comme on avoit fait avant lui les Rois de Perse. Ses amis, & sur-tout le Philosophe Callisthenes, désapprouverent cette conduite. Aristote qui connoissoit la vivacité & la petulance même d'Alexandre, lui avoit donné ce sage Conseiller pour calmer ses impétuosités. Alexandre qui ne pouvoit souffrir cette liberté philosophique, fit mourir Callisthenes de la maniere la plus tyrannique & la plus cruelle, par cette seule raison qu'il n'approuvoit pas ses extravagances.

---

(1) 329. ans avant J. C.

(2) 328. ans avant J. C.

Cependant

Cependant avant que de s'embarquer dans son expedition de l'Inde, il eut la prudence d'établir la tranquillité dans le reste de ses conquêtes, & partit avec une armée de vingt-six mille hommes. Toute l'année se passa à soumettre un très grand nombre de petits peuples qui bordent la riviere de l'Inde. Il fallut employer la force contre quelques-uns : d'autres se soumirent, sans attendre qu'on vînt à eux ; mais rien ne flatta davantage la sotte vanité d'Alexandre, que le compliment qui lui fut fait par quelques-uns de ces peuples, qui le reçûrent comme le troisiéme fils de Jupiter qui étoit venu dans leur pays.

L'année suivante, (1) il remonta le long de l'Inde, le passa sur un pont de batteaux, & s'avança vers la riviere d'Hydaspe : c'étoit entre ces deux rivieres, qu'étoit le Royaume de Taxille. Il le soumit sans beaucoup de difficultés ; mais Porus Prince brave & puissant, qui étoit au-delà de cette riviere, l'attendoit pour lui en disputer le passage. Le combat dura près de huit heures ; l'armée de Porus fut battuë, & lui-même fut fait prisonnier. La grandeur d'ame de ce Prince surprit Alexandre, & gagna tellement son cœur, qu'il lui rendit ses Etats considerablement augmentés des nouvelles conquêtes qu'il fit sur les petites rivieres qui se déchargent dans l'Inde. Il vouloit pousser plus loin ses expeditions, lorsqu'il se vit arrêté par ses propres troupes, qui refuserent d'aller plus avant ; & selon la maniere des anciens conquerans, il fit dresser entre l'Hyphase & l'Inde douze grands autels pour servir de monumens à la posterité, qu'Alexandre avoit penetré jusques-là, & il retourna sur ses pas. Il voulut pour mémoire de sa victoire que l'on bâtit une ville sur le champ de bataille où il avoit vaincu Porus, & lui donna le nom de *Nicée*, c'est-à-dire, *victoire* : & comme s'il eut voulu mettre son cheval en paralelle avec lui, il fit édifier une autre ville à laquelle il donna le nom de *Bucephale*, en mémoire de cet animal, qui étoit mort à cette journée. Après quoi il fit amener sa flotte pour descendre de l'Inde dans l'Ocean, & retourner ensuite à Babylone. Elle étoit de deux mille barques ou batteaux, dont il donna le commandement à Nearchus. L'armée monta dessus ; on descendit dans l'Inde, & Alexandre fit en passant la conquête de quelques peuples qui étoient sur les bords de ce fleuve. Il pensa perdre la vie au siege d'une ville des Malliens, car étant monté le premier sur le rampart, il sauta seul dans la ville, sans que personne le suivît : & malgré la résistance vigoureuse qu'il fit, il reçût tant de blessures, qu'il s'en fallut peu qu'il n'en mourut. De-là il descendit (2) jusqu'à l'Ocean ; & voyant qu'il n'y avoit plus de conquêtes à faire de ce côté-là, il crut être venu aux extrémités de la terre, & débarqua pour se rendre par terre à Babylone, après avoir donné les ordres à Nearchus de se rendre par mer dans le Golfe Persique, & d'y remonter l'Euphrate jusqu'à cette ville. Son armée pensa périr dans les Provinces meridionales de la Perse, qui manquent d'eau & de vivres. On lui fit dans toute sa route beaucoup de plaintes des vexations que les gouverneurs & les autres officiers avoient faites dans les gouvernemens qu'il leur avoit confiés. Dans la pensée que ce Prince ne reviendroit jamais, il n'y eut point de rapines, de tyrannies, & de cruautés que ses officiers n'exerçassent sur les peuples.

(1) 327. ans avant J. C.

(2) 325. ans avant J. C.

Il fit mourir tous ceux qui en furent convaincus, & usa dans la suite de la même severité envers ceux qui avoient abusé de leur ministere. Cette sage discipline nécessaire pour maintenir les grands Empires, lui attira l'amour de toutes les Provinces qu'il avoit conquises.

Alexandre prit tant de goût à la relation que Nearchus lui fit de son voyage, qu'il eut envie de se mettre en mer pour quelque longue navigation; il en fit quelques préparatifs, mais tout échoüa par sa mort prématurée. Il fut extrêmement faché en arrivant à Pasagarde, d'apprendre qu'on y avoit violé le tombeau de Cyrus, & qu'on en avoit emporté tout ce qu'il y avoit de précieux. Il fit reparer le tort qu'on y avoit fait, & punir les auteurs de ce crime. Il passa ensuite à Persepolis, où ses douleurs se renouvellerent à la vûë des restes funestes de l'incendie qu'il avoit causé lui-même. A Suze, où il se rendit ensuite, il trouva toutes les captives qu'il y avoit laissées, il épousa la fille de Darius, & maria en même-temps la plûpart de ses officiers aux dames les plus considerables de la Perse. La solemnité de toutes ces nôces dura cinq jours, & fut accompagnée de la magnificence & de la joye qui conviennent à ces occasions. Après la solemnité des nôces, il remit à Ephestion le commandement du gros de l'armée, & monta lui-même sur sa flotte avec le reste. Il descendit dans le Golfe Persique, gagna l'embouchure du Tygre, qu'il remonta jusqu'à la ville d'Opis où Ephestion se rendit avec ses troupes. Il crut bien faire en y arrivant de dire à tous les Macedoniens qui étoient hors d'état de supporter plus long-temps les fatigues de la guerre, qu'ils pouvoient retourner en Grece, leur déclarant d'ailleurs que son intention étoit, en leur accordant leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoyer honorablement & sûrement chez eux. Les Macedoniens s'imaginerent que leurs blessures & leurs infirmités les avoient rendus méprisables à leur Prince, & qu'il ne les congedioit que pour faire place à de nouvelles troupes qu'il avoit levées dans les pays conquis. Et comme les peuples ne sont jamais la dupe de la sotte vanité du Prince, ils lui dirent dans leur colere, que puisqu'il méprisoit des soldats qui lui avoient fait remporter tant de victoires, il pouvoit lui & son pere Jupiter Ammon, faire la guerre comme ils l'entendroient, que pour eux ils étoient résolus de ne le plus servir.

Ce mécontentement venoit de plus loin; tous les Macedoniens ne pouvoient souffrir qu'il prît les mœurs & les manieres effeminées des Perses. Ce fut inutilement qu'il voulut punir quelques-uns des plus mutins: la révolte étoit generale. Il ne le sentit que trop, & se retira dans sa tente, où il demeura deux jours entiers sans voir personne. Au troisiéme il fit venir les seules troupes Asiatiques, ausquelles il parla avec bonté, & les traita d'une maniere à faire voir qu'il ne comptoit plus que sur elles. Ce fut dans ces nouvelles troupes qu'il se choisit des gardes, & prit des officiers, ausquels il donna des emplois honorables. Cette conduite fit bien-tôt rentrer les Macedoniens en eux-mêmes: ils ne purent supporter cette exclusion, ils vinrent à la porte de sa tente les larmes aux yeux, & y demeurerent deux jours entiers avec les marques d'un veritable repentir. Alexandre se laissa fléchir, les vit & leur pardonna; & depuis ce temps-là, ils ne tomberent plus dans les mêmes fautes, ni ne trouverent à redire à ce que faisoit leur maître. D'Opis il alla jusqu'à Ecbatane ca-

pitale de la Médie, où il perdit Epheſtion ſon favori, par une de ces débauches extraordinaires auſquelles Alexandre s'étoit accoutumé; & il y en eut une ſi terrible, qu'on aſſure qu'il en mourut quarante perſonnes. Il auroit été loüable, ſi la mort de ce favori lui avoit ſeulement cauſé une affliction raiſonnable, dont tous les grands cœurs ſont ſuſceptibles, mais il pouſſa la douleur & l'amitié juſqu'a l'extravagance. Il fit crucifier ſon Medecin, parce qu'il n'avoit pas rendu immortel un homme qui par ſes excès faiſoit tout ce qu'il falloit pour ſe tuer. Cruauté d'autant plus blamable, que le malade faiſoit toujours le contraire de ce qu'on lui ordonnoit.

Pour éloigner les triſtes idées de cette mort, Alexandre entreprit (1) de ſoumettre les Coſſéens qui juſques-là avoient joüi de leur liberté. Il repaſſa le Tigre, & prit enſuite la route de Babylone. En approchant de cette ville, les Mages & les autres devins lui firent déclarer qu'il ſe donnât de garde d'y entrer, parce que des préſages certains l'avertiſſoient que cette entrée lui ſeroit fatale. Il ſe mocqua de leurs avis, & s'y rendit avec toute ſon armée. Il y trouva des Ambaſſadeurs de tous les endroits du monde qui l'y attendoient. Il leur donna des audiences particulieres, & leur fit des réponſes propres à les renvoyer contens & pleins d'admiration pour lui. Il y reſta près d'un an à méditer toujours de nouveaux projets: c'étoit où le voyage entier de l'Afrique, ou la conquête de toutes les nations qui ſont autour de la mer Caſpienne, ou la conquête de l'Arabie, ou la guerre de Carthage, ou même l'embelliſſement de Babylone. Ce fut au milieu de ces projets & des débauches où il ſe livra, qu'il mourut au printemps de la premiere année de la CXIV. Olympiade, c'eſt-à-dire 323. ans avant Jeſus-Chriſt, après un regne de douze ans (2) & huit mois. Le bruit courut d'abord qu'il avoit été empoiſonné; mais ce furent ſes débauches qui le tuerent, & non le poiſon qu'on prétendoit qui lui avoit été donné à la ſollicitation d'Antipater. Son courage & ſa valeur paroiſſoient inſpirés; mais ſes mœurs ne l'étoient pas, il les tenoit toutes de lui-même. Il avoit de grandes vertus qui étoient ternies par de grands vices. Jamais Prince ne fut plus vigilant ni plus heureux dans ſes conjectures. Savant dans l'art de la guerre, il rempliſſoit l'eſprit des ſoldats par de belles eſperances, & par ſa réſolution il leur ôtoit toute crainte. Hardi dans ſes entrepriſes, & réſolu dans l'execution, il ſavoit toujours prendre ſon temps, & donner où il étoit le moins attendu. Religieux obſervateur de ſa parole, il ne trompoit perſonne, comme il ne vouloit pas être trompé. Auſſi prodigue dans ſes plaiſirs que dans ſes liberalités, il ne ſe reſervoit rien, & ſe livroit à tout. Aſſiegé d'ailleurs par les flateurs qui ſont la peſte des Etats & la ruine des Princes, il agiſſoit dans le mal moins par lui-même, que par ceux qui l'y engageoient. A ſes défauts près, il eſt encore en veneration parmi les plus grands Capitaines qui ont raiſon d'ambitionner ſon bonheur & ſes victoires. Il eſt vrai que la vanité conduiſoit quelquefois ſes mouvemens; & l'envie qu'il avoit de reſſembler aux anciens heros de la Grece, le portoit à les imiter plutôt dans leurs vices que dans leurs vertus. Il doit paſſer pour un grand homme par les qualités de l'eſprit & par le courage. C'eſt-là ſans doute ce qu'a voulu dire l'Ecriture Sainte, lorſ-

(1) 324. ans avant J. C.

(2) 323. ans avant J. C.

qu'elle fait en deux mots l'éloge de ce Prince : à sa vûë, dit-elle, toute la terre a gardé le silence. Il n'est rien de plus grand pour montrer l'étonnement respectueux de toutes les nations qu'il avoit soumises.

AUTEURS A LIRE SUR L'HISTOIRE D'ALEXANDRE.

L'histoire de ce Prince est un des plus beaux morceaux de l'antiquité ; tout y brille par la grandeur, aussi-bien que par les circonstances des évenemens. Quatre écrivains celebres en ont donné le détail, trois Grecs & un Latin. Il est vrai que les uns & les autres sont trop éloignés du siecle d'Alexandre, pour qu'on les puisse absolument regarder comme auteurs originaux. Ils sont copistes, mais ils n'ont travaillé que sur les monumens faits du temps d'Alexandre même. Sans doute ils n'étoient pas contens des écrivains qui avoient fait la vie de ce héros, puisqu'ils se sont appliqués à mieux caracteriser ses actions. *Diodore de Sicile* qui est le plus ancien, & qui vivoit sous Jules Cesar, & même sous Auguste, employe tout le XVII. livre de sa Bibliotheque à faire l'histoire de ce Prince. C'est comme un journal qui entre dans le corps de son histoire universelle. Il paroît que cette partie est écrite avec soin, aussi-bien que celle de Philippe pere d'Alexandre qui forme le XVI. livre de sa Bibliotheque. Diodore de Sicile étoit compilateur, mais il travailloit avec jugement ; & dès qu'il est sorti de l'histoire fabuleuse, il écrit avec assez de critique & de discernement, quoiqu'il lui soit toujours resté du goût pour les prodiges & les choses merveilleuses, dont il ne sauroit se détacher dans les matieres purement historiques. D'ailleurs il avoit encore les mémoires originaux du regne d'Alexandre, qui pouvoient lui donner des lumieres certaines sur la vie de ce grand Prince. C'est donc par-là qu'il faudroit commencer cette lecture : mais on doit toujours avoir devant les yeux la carte des conquêtes d'Alexandre. Nous avons crû la devoir joindre à ce chapitre pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs. *Plutarque* qui est le deuxiéme auteur Grec dont nous avons l'histoire d'Alexandre, ne s'est pas contenté de representer la vie publique & militaire de ce Prince, il s'est encore appliqué à peindre sa vie domestique & particuliere. C'est même dans cette sage alliance des diverses situations où se trouvent les plus grands hommes qu'excelle cet habile historien. Il a de plus cet admirable talent de ne pas trop gêner ni contraindre l'attention d'un lecteur : un fait particulier, une circonstance agréable, mais instructive, vient ordinairement à la suite de la narration serieuse de quelque action importante ; & par-là il délasse l'esprit & satisfait l'imagination, qu'il amuse par la diversité des objets particuliers, sans perdre néanmoins de vûë l'objet principal de son histoire. Il est d'autant plus agréable, qu'outre les monumens historiques de ces anciens temps, il avoit encore en main le journal d'Alexandre, que la barbarie ou le cours des siecles nous ont fait perdre ; & l'on peut dire que la vie de ce Prince est une de celles que Plutarque a le mieux travaillées. Ceux qui ne sont pas en état de lire cet Auteur dans sa langue naturelle, ont dequoi se dédommager dans les deux versions que nous en avons. Celle de M. *Dacier* a l'avantage de l'éxactitude ; celle d'Amyot, outre un style ingenu & naturel aux grands Auteurs qui ont formé notre langue, conserve le

goût admirable de la narration hiſtorique, que les ſeuls maîtres ont le talent de donner à leurs traductions. Le troiſiéme Auteur Grec de l'hiſtoire d'Alexandre le Grand eſt *Arrian*, qui vivoit peu de temps après Plutarque. Il auroit pû laiſſer aux autres le ſoin de le regarder comme habile hiſtorien, ſans faire ſon éloge autrement que par ſa maniere d'écrire : mais il n'a pû réſiſter à la tentation de dire quelques mots à ſon avantage. Il avoit, auſſi-bien que Plutarque, le journal d'Alexandre, & les autres monumens de l'hiſtoire de ce Prince ; l'un dreſſé par Ptolomée qui fut depuis Roi d'Egypte, & l'autre par Ariſtobule, l'un des generaux d'Alexandre. Il a ſuivi & pour l'économie de ſon ouvrage, & pour ſon ſtyle, beaucoup meilleur que celui de Plutarque, l'hiſtoire que Xenophon a faite de l'expedition du jeune Cyrus : auſſi a-t'il merité par ſa douceur d'être appellé le ſecond Xenophon. Il n'étoit pas moins verſé dans les matieres philoſophiques, que le celebre hiſtorien qu'il vouloit imiter ; & quoi qu'il ne fût pas auſſi grand Capitaine, il ne laiſſoit pas cependant de connoître la guerre, choſe abſolument néceſſaire pour écrire exactement l'hiſtoire d'un conquerant. Enfin un quatriéme Auteur de l'hiſtoire d'Alexandre eſt Latin ; c'eſt *Quinte-Curce*, dont l'ouvrage doit ſa réputation plutôt à l'élegance du diſcours, qu'à la verité hiſtorique. C'eſt celui des quatre où il y a le plus à reprendre. On ſent bien que la politeſſe de ſon ſtyle n'eſt pas du ſiecle lumineux d'Auguſte : on prétend qu'il vivoit ſous Veſpaſien ; d'autres le placent encore plus bas. Quoiqu'il en ſoit, il avoit de bons monumens dont il a fait uſage, autant que la connoiſſance des temps & des pays le lui a permis. Il ſeme un peu trop d'eſprit dans ſa narration ; il eſt exact dans l'expreſſion, clair & dégagé dans ſes deſcriptions. Il ne lui manque que de la force pour être digne du ſiecle d'Auguſte; il en a la nobleſſe & la douceur, cependant il n'a point l'affectation du ſiecle de Trajan, il tient un milieu entre les deux. *Juſtin*, quoiqu'abreviateur dans ſes livres XI. & XII. doit être lû ſur l'hiſtoire d'Alexandre ; s'il ne dit pas des choſes nouvelles, il rapproche au moins ſous un point de vûë toute la vie de ce Prince, & le fait avec goût & avec eſprit. Cet Auteur ſera d'un plus grand uſage pour l'hiſtoire ſi impliquée des ſucceſſeurs d'Alexandre. On trouve encore ailleurs des traits particuliers de l'hiſtoire de ce Prince ; mais ce ſont des morceaux détachés que la lecture ſeule des anciens écrivains fera connoître ; *Ciceron*, *Seneque*, *Pline*, *Athenée* & pluſieurs autres en ont rapporté ou ce qui les avoit touché, ou ce qui convenoit aux matieres qu'ils ont examinées.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

A peine Alexandre fut mort, que le déſordre ſe mit parmi ſes generaux ; cependant au bout de ſept jours on convint qu'Aridée, frere naturel de ce Prince, ſeroit déclaré Roi, & que ſi Roxane, qui étoit groſſe de huit mois, avoit un fils, il ſeroit mis ſur le trône conjointement avec Aridée. Perdiccas fut déclaré tuteur de ce Prince, que ſon peu de génie ne rendoit pas moins mineur que le Prince que l'on attendoit de Roxane. Les generaux ſe retirerent enſuite dans leurs gouvernemens, qu'ils conduiſirent d'abord à titre de gouverneurs ; qualité dont ils ſe laſſerent & prirent enfin celle de Roi. Dès qu'ils ſe virent affermis chacun dans ſa Province, ils commencerent à ſe liguer les uns contre les autres, & à ſe faire la guerre juſqu'à

ce que de dix qu'ils étoient, ils se trouverent réduits au nombre de quatre, qui furent *Cassandre*, *Lysimaque*, *Ptolomée* & *Seleucus*. *Cassandre* eut la Macedoine & la Grece; *Lysimaque*, la Thrace & les Provinces d'Asie, qui étoient le long de l'Hellespont & du Bosphore : *Ptolomée*, eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Palestine, & la Celesyrie; & *Seleucus* eut tout le reste. A ce partage s'accomplirent exactement les Propheties de Daniel (1) qui avoit prédit, qu'au lieu de la grande corne de l'Empire de Macedoine rompuë, c'est-à-dire, Alexandre, il s'éleveroit quatre autres cornes, c'est-à-dire, quatre Rois de la même nation qui partageroient entr'eux cet empire.

Aridée fut donc mis sur le trône, & l'on changea son nom en celui de Philippe: c'est de-là que vient l'Ere Philippique, c'est-à-dire, la suite des années qui commence à la mort d'Alexandre. Cette Ere étoit particuliere à l'Egypte; & c'est celle que Ptolomée a suivie dans son Canon. Dans le partage qui fut fait, la Cappadoce & la Paglaphonie échurent à *Eumenès* Secretaire d'Etat sous Alexandre: mais comme ces deux Provinces n'étoient pas entierement soumises, il fallut que Perdiccas envoyât les ordres necessaires pour mettre Eumenès en possession de son gouvernement, ce qui cependant ne fut pas executé d'abord. Perdiccas, tuteur d'Aridée & du Prince que Roxane avoit eu d'Alexandre fut obligé de s'y rendre : il battit Ariaratès Roi de Cappadoce, extermina toute sa famille, & affermit Eumenès dans sa Province (2). Perdiccas qui avoit des vûës sur l'empire d'Alexandre, forma le dessein d'épouser Cléopatre sœur de ce Prince, & veuve d'Alexandre Roi d'Epire. Mais les autres generaux firent des mouvemens pour empêcher la réüssite de ce mariage. Il fallut donc que Perdiccas se mit à la tête des troupes pour aller contre Ptolomée qui se maintenoit toujours dans l'Egypte avec indépendance ; (3) mais il n'avançoit pas contre ce General avec autant de rapidité que faisoit Eumenès contre les autres. Ptolomée avoit pour lui le cœur des Egyptiens qu'il avoit gagnés par sa justice, & la douceur de son gouvernement. Ainsi le dessein de Perdiccas échoüa, & il fut tué lui-même par ses propres soldats, qui aimoient mieux servir sous Ptolomée que de lui faire la guerre. Ptolomée ne sût pas plutôt la mort de Perdiccas, qu'il passa le Nil & entra dans le camp des Macedoniens, où il se conduisit avec tant de clémence & de bonté, qu'ils se déclarerent tous en sa faveur. Craterus qui gouvernoit la Macedoine, mourut dans ce même temps, & Eumenès fut déclaré ennemi de l'état. Ce fut alors que commencerent les plus grands troubles. Euridice, femme d'Aridée vouloit gouverner, & dégoûtoit tous les autres de la Regence ; cependant elle fut donnée à Antipater qui sût s'y maintenir, & qui fit aussi-tôt un nouveau partage des Provinces de l'Empire. Dans cette nouvelle division, Seleucus eut le gouvernement de Babylone, & devint dans la suite le plus grand des successeurs d'Alexandre. Antigonus alla contre Eumenès qu'il battit, (4) & lui fit perdre huit mille hommes de ses troupes par une trahison que fit Apollonides, l'un des principaux Officiers de la cavalerie d'Eumenès. Il avoit été gagné par Antigonus, & au milieu du combat

(1) Daniel VII. 6. VIII. 8. 21. 22. XI. 4.
(2) 321. ans avant J. C.
(3) 322. ans avant J. C.
(4) 320. ans avant J. C.

il quitta le parti d'Eumenès : il en fut cependant puni par celui qu'il abandonnoit, qui l'ayant pris, le fit pendre sur le champ. Ce fut alors que Ptolomée se saisit de la Syrie, de la Phenicie, & de la Judée. Les Juifs ne laisserent pas cependant de lui resister quelque temps, à cause du serment qu'ils avoient fait à d'autres Gouverneurs. Ptolomée qui en vouloit venir à bout, assiegea Jerusalem qui auroit tenu très-longtems, s'il n'avoit eu la précaution de l'attaquer le jour du sabat, jour où les Juifs s'imaginoient qu'ils ne pouvoient ni travailler, ni même se défendre. Les Juifs furent d'abord traités assez durement, mais Ptolomée leur fit grace en faveur de leur fermeté & de leur fideltié : & dans la suite ils s'attacherent aux Ptolomées beaucoup plus qu'aux autres successeurs d'Alexandre.

Antipater mourut de vieillesse en Macedoine, (1) & laissa la Regence de ce roïaume à Polysperchon, le plus ancien des Capitaines d'Alexandre. Cassandre, fils d'Antipater, ne pût supporter l'affront que lui faisoit son pere, en confiant le gouvernement à un étranger. Il cabala donc pour se faire un parti contre le nouveau Regent, Ptolomée & Antigonus encouragerent Cassandre dans le dessein qu'il avoit; mais Antigonus qui se trouvoit à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes & de trente élephans, pensa moins à partager, qu'à envahir seul tout l'empire d'Alexandre. Il vint aisement à bout de plusieurs Gouverneurs; il n'y eut qu'Eumenès qui lui résista : la connoissance qu'il avoit des affaires, son courage & sa science dans l'art militaire, firent qu'Antigonus, au lieu de l'attaquer par les armes, voulut le gagner par quelque négociation; mais Antigonus fut la dupe d'un homme qui joignoit beaucoup de droiture à une grande connoissance des affaires. Dès que la révolte d'Antigonus & la fidelité d'Eumenès furent connuës en Macedoine, on envoya au dernier une commission qui le déclaroit Capitaine général de l'Asie mineure, & des ordres aux Commandans des troupes de le joindre & de lui obéir. Antigonus voulut le prévenir, mais Eumenès, en lui abandonnant la Cappadoce, se mit en état d'ailleurs de lever un corps de troupes considerable, avec lequel il se rendit maître de la Syrie & de la Phenicie (2) Cependant Eumenés ne tira pas de sa retraite tout l'avantage qu'il pouvoit en esperer; car Antigonus, avec une armée superieure, l'obligea (3) de se retirer jusqu'au delà de l'Euphrate, où il se tint pendant quelque temps. Python Gouverneur de la Médie, & Seleucus qui l'étoit de Babylone, refuserent de secourir Eumenès, parce qu'ils cherchoient à se rendre souverains chacun de la portion particuliere qui lui étoit échûë. Peut-être Eumenès avoit-il aussi les mêmes vûës, quoiqu'il ne le fit pas connoître : mais ce qu'il y a de sûr, est qu'il a toujours déclaré qu'il ne travailloit que pour la maison Royale d'Alexandre; & aucune de ses actions n'a démenti ses paroles. On remarque même que de tous les Capitaines de ce grand conquerant, il a été le plus fidele à ses engagemens. Il marcha donc contre Seleucus pour l'obliger à soutenir le parti des Rois; mais ce dernier pensa faire périr l'armée d'Eumenès, en coupant les digues de l'Euphrate. Cependant Seleucus ne levoit point encore le masque de la révolte; c'est ce qui donna occasion à Eumenès de se retirer à Suze, & d'y faire venir tous les autres Comman-

(1) 319. ans avant J. C. (2) 318. ans avant J. C. (3) 317. ans avant J. C.

dans des Provinces. Il aſſembla par ce moyen, une armée de vingt-cinq mille hommes, avec laquelle il prit la réſolution d'aller au-devant d'Antigonus, qui s'étoit déja avancé juſques dans la Méſopotamie.

Olympias qui avoit été obligée de ſe refugier en Epire avec Alexandre fils de Roxane ſon petit-fils, revint en Macedoine, fit mourir Aridée qui portoit depuis ſix ans & ſept mois le titre de Roi ſans en avoir l'autorité. Elle fût bien-tôt punie de cette cruauté par Caſſandre fils d'Antipater, qui l'ayant aſſiegée dans Pydna l'obligea de ſe rendre, la mit en priſon, & quelque temps après la fit mourir. Alexandre fils de Roxane, eut enſuite le titre de Roi, quoiqu'il fut toujours renfermé; mais enfin il fut égorgé par Caſſandre, qui uſurpa la couronne de Macedoine.

Antigonus ſe mit en campagne, ſe rendit à Babylone (1) & paſſa le Tygre pour attaquer Eumenès, qui n'étant pas Macedonien de naiſſance, & n'ayant que des troupes ramaſſées, avoit peine à s'en faire obéïr; mais pour en venir à bout, il eut l'adreſſe de dire qu'Alexandre lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit montré une tente royale d'une magnificence extraordinaire; que ce Prince lui avoit dit que, s'il y vouloit tenir conſeil, il s'y trouveroit avec eux, & feroit réüſſir toutes leurs déliberations & leurs entrepriſes. On vit alors ce que pouvoit l'idée ſeule d'un héros, puiſqu'ils réſolurent tous de ſe rendre dans cette tente où le conſeil ſe tint en préſence du trône d'Alexandre, comme s'il y eût été lui-même. Par cette ruſe qui ne pouvoit venir que d'un maître dans l'art de gouverner, il aſſoupit toutes les diſputes que les prétentions alloient cauſer pour le commandement. Cependant l'armée avoit tant de confiance dans la capacité d'Eumenès, que c'étoit toujours de lui qu'on recevoit les ordres; & les ſoldats ne vouloient point ſe battre autrement. Enfin dans toutes les occaſions il ſe conduiſoit avec tant de dexterité, que, ſans prétendre au commandement en chef, il lui étoit cependant déféré par tous les autres, d'autant plus que le maniment & la diſtribution des finances ne pouvoit ſe faire que ſur ſes ordres. Voilà l'état où étoient les choſes, lorſque la guerre commença. La Perſe & la Médie en furent le théâtre; on employa de part & d'autre toute l'adreſſe, la ruſe & les ſtratagêmes que peut fournir une grande experience; & Eumenès fit tant que, malgré toutes les difficultés qu'il trouva dans le commandement, il termina cette campagne à ſon avantage. Les troupes prirent d'elles-mêmes des quartiers d'hyver, ſi éloignés les unes des autres, qu'Antigonus penſa les ſurprendre toutes en particulier (2). Il n'y eut que la vigilance d'Eumenès qui l'en empêcha. Il en vint à une bataille qu'il gagna ſur Antigonus, mais il n'en tira pas tout le fruit qu'il en devoit eſperer par la trahiſon de ſes propres gens, qui le perdirent lui-même enſuite. Le combat s'étoit donné dans un terrain ſablonneux; le mouvement des hommes & des chevaux y avoit élevé tant de pouſſiere, qu'à peine voyoit-on à trois pas de ſoi. Antigonus, à la faveur de ce broüillard, détacha un parti de cavalerie qui enleva le bagage de l'armée d'Eumenès, ſans qu'on s'en apperçût. Cette priſe lui valut plus que s'il avoit remporté la victoire; car les ſoldats de ce dernier trouvant au retour de l'action leur bagage enlevé avec leurs femmes

(1) 316. ans avant J. C.

(2) 315. ans avant J. C.

&

& leurs enfans, tournerent leurs armes contre leur General, le prirent, l'enchaînerent & le vendirent à Antigonus, qui de ſon côté leur rendit tout ce qu'ils avoient perdu. Enfin, ils ſe jetterent dans le parti de l'ennemi, & terminerent ainſi la guerre à ſon avantage. Dès lors il ſe vit maître de toute l'Aſie, depuis l'Helleſpont juſqu'à l'Inde. Antigonus balança quelque temps ſur ce qu'il devoit faire d'Eumenès. Ils avoient été amis ſous Alexandre; & le ſouvenir d'une ancienne amitié réveilla des ſentimens qui combattirent quelque temps en faveur d'Eumenès; mais Antigonus ſe repreſentant la fidelité inflexible de ſon ami, crut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de s'en défaire; ce qu'il executa bien-tôt après. Telle fut la fin de l'homme de ſon ſiecle le plus brave & le plus habile, mais en même-temps le moins heureux.

Antigonus ſe regarda comme ſouverain de toute l'Aſie, & commença à la gouverner en maître, changea ou fit périr les Gouverneurs. Il n'y eut que Seleucus qui ſe retira d'aſſez bonne-heure pour n'être pas ſoumis aux cruautés de ce nouveau Tyran: comme il avoit fuï en Egypte, il ſût engager Ptolomée dans une ligue avec Lyſimachus & Caſſandre, pour s'oppoſer à Antigonus. Ce General qui s'en étoit douté, avoit envoyé des Ambaſſadeurs à ces Gouverneurs, pour renouveller la bonne intelligence qui paroiſſoit entr'eux, & leur donner de nouvelles aſſurances de ſon amitié. Les réponſes qu'il reçut furent aſſez équivoques pour l'engager à faire des levées, & à mettre ordre aux affaires de l'Aſie mineure, afin de ſe pouvoir emparer de la Phenicie & de la Syrie, Provinces maritimes dont il avoit beſoin pour ſe ſoutenir contre des Generaux, dont il devoit tout apprehender. C'eſt ce qui lui fit entreprendre les ſieges de Tyr, de Joppé & de Gaza, dont il ne vint à bout (1) qu'avec beaucoup de peine. Ce fut par ce moyen, & par les Iſles de Cypre & de Rhodes, qu'il ſe mit en état d'avoir une flotte pour ſoutenir ſon crédit auprès de ſes Alliés: mais s'il gagnoit quelque choſe du côté de la Phénicie, il perdoit beaucoup de terrain, que Caſſandre lui enlevoit dans l'Aſie mineure. (2) C'eſt ce qui l'y fit retourner avec un corps de troupes, laiſſant ſon fils Demetrius pour défendre la Syrie & la Phénicie contre Ptolomée. Antigonus eut bien-tôt arrêté les progrès de Caſſandre; il le preſſa même ſi vivement, qu'il l'obligea de s'accommoder avec lui à des conditions honteuſes. A peine le traité fut-il conclu, que Caſſandre s'en répentit. C'eſt ce qui retint Antigonus dans l'Aſie mineure, & donna occaſion à Ptolomée de remporter ſur lui des avantages conſiderables. D'abord il paſſa avec ſa flotte dans l'Iſle de Cypre, (3) & la ſoumit preſque entierement; après quoi il deſcendit dans la Syrie & dans la Phénicie, où il fit beaucoup de priſonniers qu'il emmena en Egypte. Seleucus à ſon retour lui communiqua un projet pour regagner toute la Phénicie & la Syrie. Ptolomée y alla en perſonne avec une armée conſiderable; Demetrius lui diſputa l'entrée de Gaza; & ils en vinrent à une action où le Gouverneur d'Egypte reſta victorieux. Demetrius y perdit treize mille hommes, dont cinq mille furent tués & le reſte fut fait priſonnier. Cette journée rendit Ptolomée maître de la Syrie & de la Phénicie. Ce fut après ces heureux ſuccès, que Seleucus avec

---

(1) 314. ans avant J. C. (2) 313 ans avant J. C. (3) 312. ans avant J. C.

mille hommes ſeulement d'infanterie & trois cens chevaux, rentra dans Babylone qui lui etoit affectionnée, parce qu'il l'avoit gouvernée avec beaucoup de ſageſſe & de douceur, au lieu qu'Antigonus s'y étoit comporté avec une ſéverité outrée.

C'eſt à cette entrée (1) dans Babylone que commence l'ERE fameuſe DES SELEUCIDES, dont tout l'Orient s'eſt ſervi ſans diſtinction de Payens, de Juifs, de Chrétiens, ou de Mahometans. Les Juifs l'appellent l'*Ere des Contrats*, parce que dès qu'ils tomberent ſous le gouvernement des Rois Syro-Macedoniens, ils furent obligés de s'en ſervir dans toutes les dattes de leurs contrats civils; & ils s'y accoutumerent ſi bien, que plus de mille ans après la naiſſance du Sauveur, ils n'avoient pas d'autre maniere de compter les années. Les deux livres des Maccabées l'appellent l'*Ere du Royaume des Grecs*, & tous deux l'employent avec cette difference, que le premier de ces Livres la fait commencer au Printemps, & l'autre à l'Automne de la même année, qui eſt la trois cens douziéme avant l'Ere chrétienne.

Pendant que cette révolution ſe paſſoit à Babylone, Ptolomée envoya un de ſes Generaux contre Demetrius; mais la négligence du General Egyptien le perdit. Demetrius le battit & le fit priſonnier avec ſept mille hommes de ſes troupes; & par une generoſité qui n'étoit pas connuë dans ces premiers temps, & que peu de nos Generaux ont pratiqué depuis, Demetrius renvoya à Ptolomée ſon General & tous ſes amis, ſans en exiger de rançon; politeſſe que lui avoit fait Ptolomée après la journée de Gaza. Dès qu'Antigonus apprit la victoire de ſon fils Demetrius, il partit de la Phrygie où il étoit alors, pour tâcher de reprendre la Syrie & la Phénicie. Ptolomée n'étoit pas en état de lui réſiſter. C'eſt pourquoi avant que de ſe retirer en Egypte, il fit démanteler toutes les fortereſſes des Provinces qu'il ſe voyoit obligé d'abandonner. La plûpart des habitans le ſuivirent; & c'eſt par ce moyen qu'il peupla la ville d'Alexandrie, qu'il établit alors pour capitale de ſes états.

Après la conquête d'une Province ouverte & ſans défenſe, Antigonus envoya (2) un de ſes Generaux pour ſoumettre un canton des Arabes, qui occupoient l'Arabie, que l'on appelle *Petrée*, du nom de ſa capitale nommée *Petra*. Il ſe ſaiſit bruſquement de la ville; mais la négligence qu'il eut dans le retour, fit que les Arabes le joignirent, le battirent & reprirent tout le butin qu'il avoit fait. Ce fut inutilement qu'Antigonus envoya contre eux ſon fils Demetrius: Les Arabes étoient ſur leurs gardes, ainſi hors d'état d'être inſultés. Il le fit donc marcher contre Seleucus, & il n'eut pas de peine à ſe rendre maître de Babylone, que le gouverneur de Seleucus avoit abandonnée. Mais comme Antigonus avoit beſoin des troupes de Demetrius, il le rapella; & celui-ci ne quitta la Chaldée qu'en pillant la Province, & par là il en attacha les habitans plus que jamais aux interêts de Seleucus, dont ils n'avoient reçû que du bien. Demetrius à ſon arrivée dans l'Aſie mineure, fit lever le ſiege d'Halicarnaſſe, que Ptolomée avoit formé. Cet évenement fut ſuivi d'un traité de paix entre les confederés & Antigonus. Caſſandre devoit avoir le maniement des affaires de la Macedoine, juſqu'à la majorité d'Alexandre fils de Roxane: Lyſimachus devoit joüir de la Thrace; Antigonus de toute l'Aſie; Ptolomée de l'Egypte, de l'A-

(1) 312. ans avant J. C.

(2) 311. ans avant J. C.

rabie, & des frontieres de la Lybie; & les villes Grecques devoient recouvrer leur liberté : mais ce traité ne pouvoit être de longue durée entre des puissances qui n'avoient pour guides que l'interêt & l'ambition. Cassandre fut le premier qui le rompit, en faisant mourir secretement Alexandre & sa mere Roxane dans le chateau d'Amphipolis, où il les tenoit enfermés. Cependant aucun des Generaux d'Alexandre n'avoit osé prendre la qualité de Roi. Ce crime rendit Cassandre odieux aux Macedoniens; & l'on fit venir de Pergame Hercules, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barsine, veuve de Memnon, que l'on proposa de mettre sur le trône de son pere. Cassandre en fut effrayé; mais il fit si bien qu'il obtint encore la mort de ce jeune Prince & de sa mere. Par là il ne trouva plus d'obstacle à l'usurpation qu'il vouloit faire de la Macedoine.

Ptolomée recommença la guerre contre Antigonus (1), lui enleva plusieurs villes qui furent bien-tôt reprises par Demetrius, qui ne put cependant se rendre maître de l'isle de Cypre. Ptolomée se dédommagea par la prise de quelques autres villes sur les côtes de l'Asie mineure; de là il passa la mer Egée, & vint jusques dans le Peloponese, où il se saisit de Corinthe, de Sicyon & de quelques autres places (2). Demetrius ne voyoit qu'avec peine l'élevation de Cassandre ; il vint donc dans la Grece, & sur-tout à Athenes, d'où il chassa Demetrius le Phaleréen, qui en étoit gouverneur; il fit sortir en même-temps les troupes que Cassandre y avoit mises en garnison : après quoi il retourna dans l'Asie mineure auprès de son pere Antigonus, qui l'envoya à la conquête de l'isle de Cypre, où il réussit en battant les troupes de terre de Ptolomée (3), & en remportant sur la flotte même où étoit ce Prince une victoire des plus complettes.

Cette année est remarquable par la qualité de Roi que commencerent à prendre les generaux d'Alexandre. Ce fut Antigonus qui le premier osa porter le diadême, & en envoya un à son fils Demetrius. Les Egyptiens ne l'eurent pas plutôt appris, qu'ils donnerent la même qualité à Ptolomée. Lysimachus, Cassandre & Seleucus suivirent cet exemple, & prirent chacun dans leurs états, le nom de Roi, dont il y avoit long-temps qu'ils avoient usurpé l'autorité. Nous allons donner en peu de mots le détail particulier de ce qui concerne chacun de ces Princes & leurs successeurs, pour éviter la confusion qui se trouve dans des histoires aussi embarrassées.

Rois de Macedoine après Alexandre.

CASSANDRE fut donc reconnu Roi de Macedoine; mais il se ligua avec les autres Rois contre Antigonus qui vouloit non-seulement le détrôner, mais encore se rendre maître de la portion de tous les autres. Lysimachus qui entroit dans les interêts de Cassandre, alla lui-même chercher leur ennemi commun jusques dans le fond de l'Asie mineure. Seleucus se joignit à lui; & ils attaquerent l'armée d'Antigonus près de la ville d'Ipsus en Phrygie. Antigonus y fut tué; & son armée battuë & dissipée. Demetrius se retira aussi-tôt à Ephese avec ce qu'il put ramasser, mon-

(1) 309. ans avant J. C. (2) 308. ans avant J. C. (3) 306. ans avant J. C.

ta ſur une flotte, & s'en revint en Grece, où il erra tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, ayant quelquefois du bonheur, mais beaucoup plus ſouvent des avantures facheuſes. Caſſandre ſe ſoutint dans la Macedoine, & y mourut après l'avoir gouvernée, ſoit comme tuteur, ſoit comme Roi, pendant dix-neuf ans. Philippe, l'aîné de ſes enfans ne regna pas une année entiere. Il eut pour ſucceſſeur Philippe ſon fils, dont le regne dura très-peu: Alexandre & Antipater ſes deux autres fils ſuccederent à Philippe; leur regne fut plein de meurtres & de confuſion. Alexandre s'aviſa d'appeller à ſon ſecours Pyrrhus Roi d'Epire: mais comme il s'en voyoit maîtriſé, il fit venir Demetrius fils d'Antigonus, qui s'y rendit moins pour ſecourir que pour détruire ces deux Rois; & ſur quelques ſoupçons peut-être bien fondés, il fit tuer Alexandre, & ſe mit ſur la tête la couronne de Macedoine. C'eſt le fameux Demetrius, ſurnommé Poliercetès, nom qu'il meritoit par la facilité & le bonheur qu'il avoit à prendre des villes. C'eſt le même dont *Plutarque* nous a donné une vie ſi détaillée, & qui, après bien des viciſſitudes, ſe trouve dépoüillé de ſes Etats, & ſe voit contraint de vivre & de mourir dans l'oiſiveté d'une priſon, après un regne d'environ ſix ans.

Pyrrhus par lequel il avoit été dépoüillé, fut plus grand Capitaine, parce qu'il fut peut-être plus heureux. Il ſe vit obligé de partager la couronne avec Lyſimachus: ſes guerres d'Italie lui ont fait beaucoup d'honneur par la valeur & par l'équité dont il uſa envers les Romains. Sa vie décrite par *Plutarque* montre l'eſtime qu'on en faiſoit, & qu'on le comparoit aux plus grands hommes de l'antiquité; mais enfin après s'être vû long-tems à la tête des armées, il eut le chagrin de perir dans Argos de la main d'une femme, qui l'aſſomma d'une tuile qu'elle lui jetta ſur la tête.

Il étoit né avec tous les talens d'un grand Capitaine; mais ſon bonheur qui l'aveugloit quelquefois, lui fit naître le deſſein de conquerir l'Univers; deſſein dont les ſages ſe ſont preſque toujours mocqués. C'eſt ce qui donna lieu à cette admirable converſation qui devroit ſervir d'inſtruction à tous les Princes conquerans.

Pyrrhus avoit à ſa cour un homme de vertu & de grand ſens: c'étoit Cyneas, diſciple de Demoſthene. Ce Prince qui connoiſſoit les talens de ce Miniſtre pour les affaires, l'employoit dans toutes ſes négociations. Ce ſage Conſeiller voyant donc que Pyrrhus ſe préparoit pour ſon expedition d'Italie, & le trouvant un jour d'aſſez bonne humeur, lia avec le Prince cette converſation intereſſante, l'un des endroits le plus brillant de Plutarque (1). « Seigneur, lui dit-il, les Romains paſſent » pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à pluſieurs nations » très-belliqueuſes & très-aguerries; ſi Dieu nous fait la grace de les vaincre, » quel avantage tirerons-nous de notre victoire? Pyrrhus lui répondit: Cyneas, » tu me demande là une choſe qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vain- » cus, il n'y aura dans leur pays ni ville barbare, ni ville Grecque qui oſe nous » réſiſter; nous ſerons d'abord maîtres de toute l'Italie, dont la grandeur, la force » & la puiſſance doivent être moins ignorées de toi que d'aucun autre. A ces » mots, Cyneas fut quelques momens ſans parler; enfin il continua: Mais Seigneur,

(1) Plutarch. in Pyrrho.

» quand nous ſerons maîtres de l'Italie, que ferons-nous ? Pyrrhus qui ne voyoit » pas encore où il en vouloit venir, Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous tend les » bras, Iſle abondante en toute ſorte de biens, très-peuplée & très-facile à pren- » dre, car depuis la mort d'Agathocles, la confuſion y regne, il n'y a point de chef » dans leurs villes, & tout y eſt gouverné par les orateurs, eſprits remuans & mer- » cenaires. Tout ce que vous dites, répondit Cyneas, eſt très-vrai-ſemblable; » mais la Sicile priſe, ſera-ce la fin de nos expeditions ? Non, non, répartit vive- » ment Pyrrhus, ſi Dieu nous accorde la victoire, & que nous réüſſiſſions, ce ne » ſeront là que les préludes de plus grandes entrepriſes. En effet de la Sicile, qui » pourroit nous empêcher de paſſer en Afrique & à Carthage ? Il n'y a qu'un pas. » Agathocles lui-même étant parti ſecretement de Syracuſe, & ayant traverſé ce » petit trajet de mer avec peu de vaiſſeaux, penſa bien s'en rendre maître. Or l'Afri- » que ſoumiſe, quelqu'un oſera-t-il penſer qu'aucun de tous les ennemis, qui nous » font aujourd'hui de la peine, & qui nous harcelent de toutes parts, oſe même lever » la tête ? Non certainement, répondit Cyneas en l'interrompant. Car, conti- » nua Pyrrhus, tu vois bien qu'avec une ſi grande puiſſance il nous ſera bien aiſé » de recouvrer la Macedoine, & de regner tranquillement ſur toute la Grece. Cela » eſt évident, répondit Cyneas, mais quand nous aurons tout conquis, que ferons- » nous ? Ce que nous ferons ? nous vivrons en repos, nous paſſerons les jours » entiers en banquets, en converſations, & en fêtes; nous ne penſerons qu'à nous » réjoüir. Alors Cyneas l'arrêtant, Eh ! Seigneur, lui dit-il, qu'eſt-ce qui nous » empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des banquets, de celebrer » des fêtes, de nous réjoüir ? Nous avons dès maintenant en notre puiſſance, ſans » aucunes peines, ſans aucun ſoin, ce que vous voulez acheter par tant de ſang, » par tant de travaux, par tant de périls, & par tant de maux que nous ſouffrirons, » & que nous ferons ſouffrir aux autres. » Pyrrhus avoit raiſon de regarder Cyneas comme l'homme de ſon ſiecle le plus éloquent. On remarque par cet entretien que, s'il n'avoit pas, comme Demoſthene, une éloquence impetueuſe, qui éblouït & qui frappe l'eſprit, il avoit au moins cette perſuaſion douce & inſinuante, préferable à ces torrens de paroles, qui ne font ſouvent qu'étonner l'imagination. La mort de Pyrrhus laiſſa donc Lyſimachus ſeul maître de la couronne de Macedoine qu'il poſſeda environ cinq ans, & fut tué à la journée de Corupedion que Seleucus gagna ſur lui, & ſe rendit maître de la Macedoine.

Ptolomée, fils aîné du premier Roi d'Egypte, voyant que ſon pere lui avoit preferé ſon frere ſurnommé Philadelphe, prit parti avec Seleucus, & s'empara de la Macedoine, par le meurtre même de Seleucus ſon bienfaicteur; & pour ſe maintenir ſur le trône, il épouſa ſa propre ſœur Arſinoé, veuve de Lyſimachus; mais il n'avoit ambitionné ce mariage inceſtueux, que pour ſe défaire des deux Princes qu'elle avoit eus de ſon premier époux. A peine les eut-il fait tuer, qu'il relegua Arſinoé; mais il fut puni de ce crime par les Gaulois, qui fondirent dans ſes Etats, l'attaquerent & le défirent : ils le prirent priſonnier & lui couperent la tête qui fut portée, ſelon l'uſage de ces peuples, au bout d'une pertuiſanne pour être expoſée à la vûë des troupes.

Meleagre qui lui ſucceda ne regna que ſoixante jours; Antipater que quarante

cinq. Sosthene qui vint après, ne gouverna que deux ans, & eut, aussi-bien que ses trois prédecesseurs, des guerres à soutenir contre les Gaulois. Après lui, Antigonus surnommé Gonatas, fils de Demetrius Poliercetès s'empara de la Macedoine, d'où il chassa les Gaulois. Sa tendresse pour son pere, qui étoit encore prisonnier, le porta à offrir à Seleucus le Royaume qu'il possedoit pour obtenir sa liberté, s'engageant, outre cela, d'aller tenir sa place. Son fils Demetrius second, chassa de la Macedoine Alexandre fils de Pyrrhus, & mourut après un regne de dix ans, laissant un fils nommé Philippe, qui ne monta sur le trône qu'après la mort d'Antigonus-Doson son parent, qui regna pendant la minorité de Philippe. Ce dernier étant donc parvenu à la couronne, commit toutes les cruautés, qui ne conviennent qu'à des tyrans, & eut contre les Romains des guerres continuelles, qui sont décrites par *Justin*, *Polybe* & *Tite-Live*. Il se soutint néanmoins, & mourut après un regne de quarante-deux ans.

Il s'en faut beaucoup que son fils Persée dernier Roi de Macedoine, ait eu le bonheur de son pere. Né avec plus d'amour pour la vie qu'il ne convient à un grand Prince, il n'eut pas le courage de suivre les avis que lui donnoit Paul Emile, pour l'empêcher d'être conduit en triomphe à Rome; spectacle que les anciens Rois redoutoient plus que la mort, parce qu'outre leur honneur qui s'y trouvoit interessé, ils se voyoient encore confinés pour le reste de leurs jours dans l'obscurité d'une prison. Andriscus usurpateur, qui se disoit fils de Persée, fit quelques mouvemens, mais les Romains le battirent, le prirent & le renfermerent. Après quoi la Macedoine fut réduite en Province Romaine.

Rois Seleucides, ou de Syrie après Alexandre.

NOUS avons déja vû que l'ERE DES SELEUCIDES commence quelques années avant que Seleucus ait pris la qualité de Roi de Syrie; mais les anciens ont fait retrograder les années de son regne, & les ont comptées du jour de son retour à Babylone. Cette histoire est d'autant plus interressante, qu'elle est extrémement liée avec l'Histoire Sainte & avec celle des autres Rois de l'Asie, sur lesquels ceux de Syrie ont presque toujours primé. Le premier fut *Seleucus*, surnommé *Nicator*, à cause de XXIII. batailles qu'il avoit gagnées. Dès qu'il se vit sur le trône, & qu'il eut pris la qualité de Roi, il voulut, autant qu'il put, se rendre maître de ce qu'avoit possedé Alexandre, au moins dans de l'Asie. C'est pourquoi il s'opposa si vivement à Antigonus & à son fils Demetrius, qu'il voulut même dépoüiller ce dernier de ce qu'il possedoit dans l'Asie mineure & la Phénicie. Avidité qui commença à faire tort à sa réputation, & à le rendre odieux à ses autres confreres. Enfin il dépoüilla Demetrius, le battit, le prit & le retint dans une espece de captivité jusques à sa mort. Il faut avoüer cependant qu'il s'est rendu recommandable par un grand nombre de villes qu'il a fait bâtir, à dix-sept desquelles il a fait porter le nom d'Antioche, en mémoire de son pere Antiochus; des autres qu'il fit encore édifier, neuf porterent celui de Seleucie, six celui de Laodicée, du nom de Laodice sa mere, trois celui d'Apamée, à cause d'Apamé sa premiere femme, & une autre enfin du nom de Stratonice se seconde femme, eut celui de Stratonicée.

Affectionné aux Juifs dont il avoit éprouvé la fidelité, il leur accorda dans toutes ces villes les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macedoniens. Il le fit peut-être pour attirer dans ses Etats cette nation industrieuse, dont la portion qui restoit dans la Palestine, étoit soumise à Ptolomée Roi d'Egypte. Ce fut à l'occasion de Stratonice sa seconde femme, qu'arriva ce fait si connu dans l'histoire. Antiochus fils de ce Prince devint amoureux de Stratonice sa belle-mere, quoique Seleucus en eut déja un enfant. Antiochus agité de cette passion qu'il n'osoit découvrir, tombe malade, & dans le danger où il étoit, Erasistrate, célebre medecin, qui ne connoissoit rien d'abord à sa maladie, en penetra la cause aux visites que reçut le malade. Quelque Dame, ou quelque autre personne qui entrât dans sa chambre, il ne se faisoit aucun changement dans son poux, dans son air, dans ses manieres, ni même dans toute sa personne; il n'y avoit que la vûë de Stratonice qui pût y operer des mouvemens extraordinaires. Le Médecin attentif, découvrit par-là le sujet de la maladie d'Antiochus. Enfin il fut obligé de prendre un détour adroit pour le faire connoître à Seleucus. Erasistrate lui dit donc que la maladie de son fils étoit incurable, parce qu'il aimoit une personne qu'il ne pouvoit avoir, & qu'infailliblement il en mourroit. Comment, incurable! s'écria le Roi. Vous en serez bien-tôt persuadé, dit Erasistrate, quand vous saurez qu'il aime ma femme, que je suis résolu de ne lui pas donner. A cette nouvelle, Seleucus embrasse Erasistrate, & lui dit: comment, vous ne la cederiez pas pour sauver la vie d'un fils que j'aime si tendrement? Est-ce-là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, lui dit le Médecin, mettez-vous à ma place, lui cederiez-vous Stratonice, s'il en étoit amoureux? Et si vous, qui êtes pere, ne consentez pas à faire ce sacrifice à un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? Plut aux Dieux, s'écria Seleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que delà, je lui cederois de tout mon cœur Stratonice & l'Empire. Eh bien, dit Erasistrate, il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez guérir Antiochus, car c'est de Stratonice qu'il est amoureux; c'est cette passion qui l'a jetté dans l'etat où vous le voyez, & il n'y a point d'autre moyen de lui sauver la vie que de la lui donner pour femme. Seleucus qui aimoit son fils, assembla le peuple & les Officiers, déclara son fils Antiochus Roi des Provinces de l'Asie superieure, & lui donna Stratonice en mariage. Antiochus qui n'avoit pû être soulagé par son Médecin, fut bien-tôt guéri par cet inceste, d'où sont venus tous les Rois de Syrie, qui ont tant de fois tourmenté & persecuté le peuple de Dieu.

Comme Seleucus étoit né dans les armes, il ne fut gagner sûr lui de finir ses jours qui étoient très-avancés, dans la paix & la tranquillité. Il se broüilla avec Lysimachus; mais ce dernier ayant passé l'Hellespont, & s'étant rendu en Phrygie, il fut battu à la journée de Corupedion. Seleucus ne s'empara point seulement des Etats de Lysimachus, il eut encore le plaisir de survivre seul à tous les capitaines d'Alexandre; & par cette victoire il se croyoit le vainqueur des vainqueurs, qualité dont il se vantoit souvent. Mais son triomphe fut de peu de durée: à peine il s'étoit écoulé sept mois, qu'il fut assassiné par Ptolomée Ceraunus qui s'étoit refugié dans ses Etats, & qu'il avoit comblé de toutes sortes de biens. Ptolomée s'empara de la Macedoine; & Antiochus Soter, qui regnoit déja dans les Provinces superieures de l'Asie,

monta ſur le trône de Syrie. Quoique ſon regne ſoit moins long que celui de ſon pere, il ne laiſſa pas d'être glorieux par pluſieurs évenemens, ſur-tout par la défaite entiere des Gaulois, qui s'étant détachés de leur patrie, étoient venus juſques dans l'Aſie mineure, où ils faiſoient des courſes qui incommodoient tous les peuples voiſins. Il les défit donc dans une ſanglante bataille; & cette action parut ſi grande & ſi importante, qu'il en eut le titre glorieux de *Soter*, c'eſt-à-dire, *Sauveur*. Il n'eut pas le même bonheur contre Eumenès qui venoit de ſucceder à Philetærus Seigneur de Pergame. Eumenès battit donc Antiochus près de la ville de Sardes; il conſerva & augmenta même par cette victoire les états de Pergame qu'il avoit reçû de Philetærus qui s'en étoit fait le premier ſouverain. Mais le Roi de Syrie, ſur quelques mouvemens que pouvoit avoir fait en ſon abſence un de ſes fils, le fit mourir, déclara pour ſon ſucceſſeur Antiochus ſecond, & mourut lui-même peu de temps après.

Lorſque ce nouvel Antiochus parvint à la Couronne, il avoit pour femme Laodice, ſa ſœur de pere; il prit enſuite le ſurnom de Dieu, qui lui fut donné par une baſſe flatterie des peuples de la ville de Milet, qu'il avoit délivrés de la tyrannie de Tymarchus. C'eſt par ce nom qu'il eſt encore aujourd'hui diſtingué des autres Rois de Syrie. S'étant broüillé avec le Roi d'Egypte, il lui déclara la guerre. L'on ignore cependant quels en furent les évenemens: on ſait ſeulement qu'elle ſe termina par une paix & par une alliance qui ſe fit entre les deux Rois, dont la principale condition fut qu'Antiochus répudieroit Laodice ſa premiere femme, pour épouſer Berenice, fille de Ptolomée, & qu'il desheriteroit les enfans du premier lit, pour aſſûrer la couronne à ceux qui naîtroient de ce nouveau mariage. Pendant qu'Antiochus étoit occupé à la guerre d'Egypte, il ſe fit une révolution conſiderable dans les Provinces de l'Aſie ſuperieure, occaſionnée par les violences d'Agathocle, qui en étoit gouverneur pour Antiochus. Arſacès frere d'un jeune homme qu'Agathocle vouloit violenter, ſe mit à la tête des révoltés, chaſſa les Macedoniens & gouverna depuis la Province.

Quoique le Royaume, des Parthes ſoit un démembrement des conquêtes d'Alexandre, nous ne laiſſons pas de le renvoyer au chapitre ſuivant où nous parlons des Rois d'Aſie, dont l'hiſtoire ſe trouve mêlée avec celle des Grecs ou des ſucceſſeurs d'Alexandre. Cet exemple fut fatal aux Rois de Syrie; d'autres gouverneurs & d'autres peuples ſe révolterent en même-temps, & ſe maintinrent, malgré toute la puiſſance de leur ſouverain. Comme il n'y avoit que l'autorité & la crainte de Ptolomée Philadelphe qui unit Antiochus à Berenice, il ne manqua point de la répudier dès qu'il eut appris la mort de ſon beaupere. Auſſi-tôt il rappella Laodice & ſes enfans pour leur rendre les droits qui leur avoient été injuſtement ravis. Mais Laodice qui craignoit de nouvelles adverſités de l'inconſtance d'Antiochus, l'empoiſonna; dès qu'il fut expiré, elle mit dans ſon lit un nommé Artemon qui lui reſſembloit beaucoup; & comme s'il eût été le Roi, il donna les ordres néceſſaires pour déclarer Seleucus Callinicus ſon ſucceſſeur. Après quoi on publia la mort d'Antiochus, & Callinicus monta paiſiblement ſur le trône, qu'il occupa l'eſpace de vingt ans. Laodice pouſſa ſes crimes plus avant: & pour aſſurer la ſucceſſion à ſes propres enfans, elle trouva moyen de faire périr Berenice & ſon fils.

Ptolomée

Ptolomée Evergetes vint trop tard au ſecours de la Reine ſa ſœur ; mais voyant qu'il n'avoit pû ſecourir Berenice, il fit mourir Laodice, ſe rendit maître de toute la Syrie, de la Cilicie, & d'une partie des Etats de Seleucus Callinicus : il dépoüilla même ce Prince de tous ſes tréſors, qu'il tranſporta en Egypte. Ce fut au retour de cette expedition que Ptolomée paſſa par Jeruſalem, où il offrit au vrai Dieu un grand nombre de ſacrifices pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées ſur le Roi de Syrie. Dès que Seleucus apprit que Ptolomée étoit retourné en Egypte, il fit équiper une flotte pour ſe rendre maître des villes de l'Aſie mineure qui s'étoient révoltées ; mais une tempête la fit périr, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il échapa de ce naufrage, lui & quelques gens de ſa ſuite, & par un retour des plus extraordinaires, cet évenement ſervit à rétablir ſes affaires. Les villes d'Aſie qui le crurent aſſez puni par ce malheur, rentrerent dans leur devoir, & reprirent ſon parti. Par-là il recouvra la meilleure partie de ſes Etats, & ſe mit en devoir de reprendre le reſte ; mais il échoüa dans ſon entrepriſe : Ptolomée le battit, & il fut obligé lui-même de ſe ſauver à Antioche avec peu de monde.

Dans cette extrémité, il eût recours à ſon frere Antiochus, & lui promit la ſouveraineté des Provinces de l'Aſie mineure, qui dépendoient de la Syrie, pourvû qu'il vint agir de concert avec lui, pour conſerver ou reprendre les Etats qu'ils avoient reçus de leur pere. Antiochus ſe rendit auprès de ſon frere Seleucus, moins pour lui conſerver ſes Etats, que pour l'en dépoüiller. Dans ces conjonctures fâcheuſes, ce Prince trouva encore de la reſſource dans les villes de l'Aſie mineure. Smirne & Magneſie, par affection pour Seleucus, s'obligerent d'employer toutes leurs forces pour le ſoutenir. Ce traité célébre ſubſiſte encore aujourd'hui en original dans les Marbres qui ſont dépoſés dans l'Academie d'Oxfort ; & c'eſt par cette piece ſi conſiderable que le célébre M. *Prideaux* a commencé le recueil de ces Marbres ou Inſcriptions (1) qu'il fit imprimer en 1676. Ptolomée qui vit que les deux freres ſe réuniſſoient, ne ſe crut pas en état de les ſoutenir & de les attaquer tous deux. C'eſt pourquoi il prit le parti de faire avec Seleucus une tréve de dix ans.

Antiochus continua ſes préparatifs, & Seleucus n'eut pas de peine à s'appercevoir que c'étoit à lui que ſon frere en vouloit. Il crut le devoir prévenir ; mais dans une bataille qui ſe donna près de la ville d'Ancyre, le Roi de Syrie fut défait, & eut même de la peine à ſauver ſa perſonne. Antiochus, malgré ſa victoire, ne laiſſa pas de courir un grand riſque. Les Gaulois, à la bravoure deſquels il étoit redevable de cette journée, ayant cru que Seleucus étoit péri dans cette action, formerent le deſſein de tuer Antiochus, pour ſe rendre maîtres enſuite du Royaume de Syrie, & peut-être même de toute l'Aſie. Ce Prince qui en fut averti, ne pût ſe ſauver qu'en leur ſacrifiant tout l'argent de l'armée.

Eumenès Roi de Pergame voulut profiter de ces conjonctures, & marcha contre Antiochus & les Gaulois avec toutes ſes forces, dans l'eſperance d'accabler les uns & les autres à la faveur de leurs diviſions. C'eſt ce qui obligea Antiochus de faire avec les Gaulois un autre traité, dans lequel on convint d'une ligue offenſive & défenſive.

(1) Marmora Oxonienſia edita ſtudio Humfr. Prideaux, in folio Oxonii 1676.

Elle n'empêcha pas Eumenès de l'attaquer & de le battre ; mais la joie qu'il eut de cette victoire, l'engagea dans des fêtes publiques à se livrer à des excès de boisson, qui le firent mourir après un regne de vingt ans. Les deux freres Seleucus & Antiochus ne se raccommoderent point pour cela. Le premier poursuivoit Antiochus qui se retira chez le Roi d'Armenie, mais il ne laissa pas d'être battu par les Generaux de Seleucus, & d'être blessé dans l'action, après laquelle il mit sur pied de nouvelles troupes, qui furent encore défaites par son frere. Il se refugia enfin auprès de Ptolomée Roi d'Egypte, chez lequel, quoiqu'ennemi, il crut trouver plus de sureté qu'auprès du Roi de Syrie son frere.

Seleucus se voyant débarrassé de ces troubles, tourna ses armes contre l'Orient, dans la pensée qu'il pourroit soumettre les revoltés ; mais il n'y réüssit pas : Arsacès avoit eu trop de temps pour se fortifier dans son usurpation ; peut-être y auroit-il réüssi, sans de nouveaux troubles qui le rappellerent dans ses Etats. Il crut néanmoins quelque temps après pouvoir faire une seconde tentative, qui fut plus malheureuse que la premiere. Non-seulement il fut battu par Arsacès, mais il fut même fait prisonnier. Les Parthes ont célebré long-temps le jour de cette victoire, comme le premier jour de leur liberté ; au lieu que ce fut le premier de leur esclavage, par la tyrannie avec laquelle les Arsacides traiterent leurs sujets. Cette captivité dura jusqu'à la mort de Seleucus. L'aîné de ses fils, nommé Seleucus Ceraunus lui succeda ; mais la brieveté de son regne & la foiblesse de son caractere ne lui permirent pas de rien faire de considerable : il fut tué par une conspiration de ses propres Officiers, & eut pour successeur son frere Antiochus, à qui ses actions dignes des plus grands Princes, ont fait donner le surnom de Grand.

Son regne commença par des révoltes, qu'il fut obligé de dissiper. Il n'étoit pas encore sorti de ces embarras, qu'il fit la guerre au Roi d'Egypte. D'abord il prit Seleucie, dont Ptolomée s'étoit saisi, il y avoit déja plusieurs années, & fit ensuite la conquête de la Palestine. C'est ce qui obligea Ptolomée de marcher contre lui avec une armée de soixante-dix mille hommes, & soixante-treize élephans. Antiochus avoit soixante-deux mille hommes d'infanterie, six mille chevaux & cent deux élephans. Il fit dans cette occasion une de ces actions témeraires qui ne conviennent point à un General, & moins encore à un Roi. Avec deux personnes il entra dans le camp du Roi d'Egypte, à la faveur de l'obcurité, marcha droit à la tente de Ptolomée, dans le dessein de le tuer, & de finir tout d'un coup cette guerre. Heureusement le Roi ne s'y trouva pas, il n'y avoit que son premier Médecin qui fut assassiné, & deux autres personnes blessées. Pendant le bruit que causa cette allarme, Antiochus se sauva & revint à son camp.

Il fallut donc qu'une action générale décidât de leurs differends. Antiochus, avec son aîle droite défit la gauche de Ptolomée, dans le temps que le Roi d'Egypte avoit le même avantage sur l'aîle gauche d'Antiochus. Le centre de l'armée du Roi de Syrie fut pris en flanc (1) & battu ; il fallut même qu'Antiochus se retirât du côté de Raphia, d'où ensuite il regagna Gaza, après avoir perdu dans cette bataille qua-

(1) Vide Polybium, libro V. & S. Hieron. in Danielis caput XII.

torze mille hommes, dont deux mille furent tués, & le reste fut fait prisonnier.

Se voyant hors d'état de tenir la campagne contre Ptolomée; il abandonna toutes ses conquêtes, pour se retirer à Antioche; delà il envoya une ambassade au Roi d'Egypte pour lui demander la paix, qui lui fut accordée. Par ce moyen, Antiochus se trouvoit en état de réduire les rebelles, qui s'étoient soulevés dans l'Asie mineure : il les attaqua dans la ville de Sardes, dont il se rendit maître, après un long siege, & fit prisonnier Acheus qui étoit le chef de la révolte.

Dès qu'Antiochus eut reglé les affaires de l'Asie mineure, il tourna ses armes du côté de l'Orient; il attaqua & reprit la Médie que les Parthes venoient de lui enlever; il se saisit même du pays des Parthes, dont Arsacès fut obligé de sortir pour se retirer en Hyrcanie, où Antiochus le suivit, & dont il prit la capitale. Enfin lassés tous deux de la guerre, ils firent un traité, par lequel on convint qu'Arsacès garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à soumettre les autres Provinces révoltées. Ce fut inutilement qu'il voulut attaquer le Roi des Bactres; il fallut en venir avec lui à un traité de paix, après lequel il penetra jusques dans les Indes, pour y renouveller les alliances qu'il avoit avec les Souverains de ces grandes Provinces. De là il revint dans ses Etats, après une expédition de sept ans, dont il ne retira pas de grands avantages.

Enflé néanmoins de ces succès, & enivré de sa réputation, il crut que les Romains n'étoient point capables de lui résister : il les attaqua donc, mais inutilement. Il se ligua même avec Philippe Roi de Macedoine, contre Ptolomée Epiphane Roi d'Egypte, qu'il vouloit dépoüiller des Etats que son pere Philopator venoit de lui laisser. Philippe devoit avoir pour son partage la Carie, la Lybie, la Cyrene & l'Egypte : le reste devoit appartenir à Antiochus, qui s'en saisit en moins de deux campagnes. Les Egyptiens qui virent le danger où étoit leur jeune Roi, envoyerent une ambassade à Rome pour demander la protection du Senat, & lui offrir la tutelle du Prince & la Régence de ses Etats pendant la minorité. Les Romains qui trouvoient moyen par-là d'étendre leur réputation, accepterent cet honneur; & ce fut à cette occasion qu'ils envoyerent trois Ambassadeurs à Philippe Roi de Macedoine & à Antiochus Roi de Syrie, pour les sommer de ne plus inquieter les Etats du Roi d'Egypte leur pupille : après quoi Marcus-Emilius-Lepidus, l'un des trois Ambassadeurs se rendit à Alexandrie pour y prendre, au nom du Sénat, la tutelle de Ptolomée.

Les conquêtes d'Antiochus ne laisserent pas d'augmenter; il battit les troupes du Roy d'Egypte près de Paneas à la source du Jourdain, reprit la ville de Sidon, d'où il alla à Gaza, qui fut pillée par les soldats, pour la longue résistance qu'elle avoit faite. Les Juifs quitterent alors l'affection qu'ils avoient pour le Roi d'Egypte, & embrasserent le parti d'Antiochus, qui avoit traité favorablement leurs freres dispersés dans le reste de ses états : après quoi il crut que, pour rétablir son royaume sur le pied où il avoit autrefois été, il devoit faire alliance avec le Roi d'Egypte, en proposant le mariage de sa fille Cleopatre avec le jeune Ptolomée, offrant même de lui donner pour dot les Provinces qu'il avoit conquises sur les Egyptiens. Ces derniers flattés de ces propositions, laisserent Antiochus en paix, qui tourna ses

armes du côté de l'Afie mineure, où il fe faifit d'Ephefe; mais les autres villes implorerent le fecours des Romains, qui crurent qu'il étoit de leur interêt d'empêcher les progrès d'Antiochus du côté de l'Occident. On le fomma donc de rendre au Roi d'Egypte toutes les villes de l'Afie mineure qu'il lui avoit enlevées, d'évacuer toutes celles qui avoient appartenu au Roi Philippe, & de laiffer en repos les villes libres de la Grece; enfin de ne point paffer en Europe. Ils lui déclarerent en même-temps, que, s'il ne donnoit pas fatisfaction fur tous ces articles, ils feroient obligés d'entrer en guerre avec lui.

Dans le temps qu'Antiochus balançoit pour décider fur le parti qu'il avoit à prendre avec les Romains, Annibal qui fe refugia dans fes états, n'eut pas de peine à le déterminer à la guerre. Non content des préparatifs ordinaires qui fe faifoient dans la Syrie, il voulut fe fortifier encore par des alliances avec fes voifins. Il commença par le Roi d'Egypte, auquel il mena fa fille Cleopatre qu'il lui avoit promife en mariage; il donna la feconde au Roi de Cappadoce Ariarathès, & voulut en donner une troifiéme à Eumenés, Roi de Pergame, qui la refufa. Il fe crut pour lors affez appuyé pour commencer la guerre; & au lieu de porter fes armes dans l'Italie, comme lui confeilloit Annibal, il fe contenta de les porter dans la Grece. Il y alla lui-même, & loin de s'y préparer à des expeditions militaires, il paffa l'hyver en nôces & en feftins. Tout ce qu'il fit de plus avantageux fut de fe faifir du paffage des Thermopiles; mais Caton qui commandoit dans la Grece un corps de troupes pour les Romains, fe faifit des défilés des montagnes, par lefquelles Xerxès & après lui Brennus s'étoient ouvert le chemin de la Grece. L'armée d'Antiochus qui fe crut enveloppée, n'eut que le temps de jetter fes armes, & de prendre la fuite. Les Romains les pourfuivirent & les taillerent tous en pieces, à la referve de cinq cens avec lefquels Antiochus fe fauva à Chalcis, & de là fans s'arrêter, il fe rendit fur fa flotte, & paffa à Ephefe.

Peu de temps après qu'il y fut arrivé, il eut avis que fon armée navale venoit d'être battuë par celle du Senat. Aidé des confeils d'Annibal, il ne fe découragea point, il en équipa une feconde qui fut encore défaite; & le défordre qui s'étoit mis dans fes réfolutions fe communiqua bien-tôt au refte de fes affaires. Il crut devoir demander la paix aux Romains; mais les conditions lui en parurent fi dures, qu'il aima mieux rifquer une bataille que de les accepter. L'action fe paffa auprès de Magnefie, au pied du Mont-Sypile, où de quatre-vingt deux mille hommes qu'avoit Antiochus, les Romains avec trente mille feulement lui en tuerent cinquante-quatre mille, & firent encore quatorze cens prifonniers. Antiochus eut beaucoup de peine à fe fauver à Sardes avec ce qu'il put recueillir des débris de fon armée; de là il paffa le Mont-Taurus, & fe retira dans la Syrie.

Dès qu'il fut arrivé à Antioche, il envoya pour la feconde fois demander la paix aux Romains, qui, malgré cette nouvelle perte, eurent affez de moderation pour ne lui pas propofer d'autres conditions que celles qui avoient été faites auparavant. Antiochus les accepta, & le Senat Romain les ratifia. Son fils Antiochus fut envoyé en otage à Rome; & comme il fe trouvoit lui-même fort embarraffé pour payer les fommes qu'il avoit promifes aux Romains, il alla faire un tour dans les Provinces d'O-

rient pour y recueillir les tributs ordinaires. Il apprit dans celle d'Elimais au-de-là de l'Euphrate, qu'il y avoit un grand trésor dans le temple de Jupiter Belus : il y entra de nuit, & emporta tout ce qu'il y avoit de richesses. Le peuple irrité de ce sacrilege, se souleva & l'assomma avec toute sa suite.

Il eut pour successeur Seleucus Philopator, qu'il avoit declaré son heritier : mais ce Prince vécut dans l'obscurité & le mépris, par l'état miserable où les Romains avoient réduit le Royaume de Syrie. Le tribut excessif de mille talens qu'il fut obligé de payer toutes les années, en vertu du traité de paix fait entre son pere & les Romains, l'obligea de véxer ses sujets. C'est à cette occasion qu'il envoya Heliodore (1), chef de ses finances, pour dépoüiller le temple de Jerusalem de ses trésors. Mais l'Ecriture marque la punition que Dieu tira de ce sacrilege. Heliodore en fit encore un autre en l'absence des deux heritiers de la Couronne qui étoient à Rome ; il empoisonna son maître Seleucus, dans la vûë d'usurper la Couronne de Syrie.

Antiochus qui venoit de Rome fut informé à Athenes des mouvemens de cet usurpateur, & des prétentions de Ptolomée Roi d'Egypte, qui cherchoit aussi à disputer la couronne. Il engagea Eumenès Roi de Pergame à lui donner du secours ; & par-là il trouva moyen de monter sur le trône, en l'absence de Demetrius, présomptif héritier, mais que son pere Seleucus avoit envoyé en ôtage à Rome. Il prit le nom d'Epiphane, ou d'Illustre, que jamais Prince n'a moins merité, n'ayant été recommandable que par ses crimes & ses véxations, & par une vie basse, indigne de l'auguste qualité de Roi. Il se rendit même si méprisable à ses peuples, qu'au lieu du titre d'*Epiphane*, ou d'*Illustre*, qu'il prenoit, on lui donnoit le plus souvent celui d'*Epimane* ou de *Fou*. L'épuisement où se trouverent ses finances, soit par ses débauches, soit par les tributs qu'il fut contraint de payer aux Romains, l'engagea de recevoir une somme de près de quatre cens cinquante talens, que Jason lui fit offrir, pour être mis en la place de son frere Onias souverain pontife des Juifs. Menelaüs qui vit qu'on pouvoit, à force de presens, avoir cette grande dignité, l'obtint à son tour d'Antiochus, & par-là supplanta Jason, comme celui-ci avoit supplanté Onias.

Un differend qu'il eut avec le Roi d'Egypte l'engagea dans une guerre, qui en peu de temps le rendit maître de tout ce Royaume : mais rien ne surpassa les violences qu'il fit aux Juifs, qui avoient témoigné quelque réjouissance sur de faux bruits qu'on avoit semés de sa mort. Il forma le siege de Jerusalem, la prit d'assaut, & en trois jours de temps, il fit égorger quarante mille personnes, & en mit autant dans l'esclavage. Il entra par force dans le temple, penetra jusques dans le Sanctuaire, & soüilla les autels du veritable Dieu par des sacrifices impurs, emporta tout ce qu'il y avoit de précieux dans le temple, & nomma pour gouverneur de Judée Philippe, l'homme de son siecle le plus cruel & le plus barbare. Et comme si Dieu eût voulu punir les nations voisines, il permit à ce Prince de faire éclater dans l'Egypte toute sa fureur, il obligea même les Romains de quitter ce Royaume & l'Isle de

(1) II. Maccab. c. 3.

Cypre, qu'ils ne purent reprendre qu'en y envoyant de nouvelles forces. La ruine de Jerusalem & l'abolition du culte du vrai Dieu, furent les objets de son impieté. Mais enfin Dieu qui avoit presenté au peuple ce nouveau fleau, commença peu à peu à l'humilier. D'abord il le rendit méprisable à ses propres sujets, fit battre plusieurs fois ses armées par les Juifs, qu'il haïssoit souverainement; & enfin, comme il venoit pour exterminer cette nation, Dieu le frappa d'une maladie incurable, dans laquelle, avant que de mourir, il souffrit d'horribles tourmens. Ce fut inutilement qu'il voulut reconnoître sa faute, Dieu ne voulut pas l'exaucer, & après lui avoir fait souffrir les douleurs les plus aiguës, & les remords les plus vifs, il mourut au commencement de la douziéme année de son regne.

A ce Roi le plus méchant qu'on eût vû depuis long-temps, succeda son fils Antiochus : mais comme ce Prince n'avoit que neuf ans, on fut obligé de confier le gouvernement du Royaume à quelqu'un en état de le conduire. Epiphanes avoit choisi Philippe; mais Lysias, Gouverneur du jeune Prince s'en empara. Le Roi & le Regent continuerent le dessein qu'avoit pris Epiphanes d'exterminer les Juifs; mais il trouva dans Judas Machabée, un de ces hommes vigilans qui sût profiter, à son avantage, de la confusion qui regne ordinairement dans les grandes armées. Antiochus ne laissa pas d'assieger & de prendre Bethsura : il auroit fait la même chose de Jerusalem, si Philippe, qu'Epiphanes avoit nommé Regent du Royaume, ne fût venu avec une armée pour faire valoir ses droits; & il étoit déja maître d'Antioche.

C'est ce qui fit qu'Antiochus accorda aux Juifs une paix dont les conditions leur furent assez favorables; mais Demetrius, fils de Seleucus Philopator, s'étoit sauvé de Rome, & avoit déja débarqué en Syrie. Comme il étoit l'heritier légitime de la couronne, tout le monde se jetta de son côté. Antiochus & Lysias furent arrêtés par leurs propres soldats, & livrés au nouveau Roi, qui les fit mourir, & monta sans opposition, sur un trône qui lui appartenoit.

Une de ses premieres actions fut de délivrer les Babyloniens de deux Tyrans, Timarchus & Heraclides qui les tourmentoient. Il ne laissa pas, comme les autres, de faire la guerre aux Juifs, qu'il avoit tâché d'abord de surprendre; mais Judas Machabée soutint toujours avec la même vigueur les interêts de sa nation, & gagna plusieurs batailles sur Demetrius, dans l'une desquelles de trente-cinq mille hommes, il n'en resta pas un seul qui pût porter la nouvelle à Antioche.

Les Romains n'avoient pas encore reconnu ce Roi pour souverain de Syrie; mais enfin, à force de sollicitations & de soumissions, il vint à bout d'obtenir l'agrément du Sénat, auquel il envoya par reconnoissance une couronne d'or. Dès qu'il se vit afermi sur le trône, il commença à se livrer aux plaisirs, & à passer sa vie dans l'oisiveté, s'étant retiré même pour cela dans un château qu'il avoit fait bâtir auprès d'Antioche. Un Roi faineant ne convenoit point à ces peuples; ils conspirerent contre lui, & lui susciterent un antagoniste dans la personne d'Alexandre Balas, jeune homme de basse naissance, mais fort propre à joüer le rôle d'usurpateur qu'on lui faisoit faire. Il le battit d'abord; mais enfin en étant venus à une bataille décisive où la victoire fut d'abord assez incertaine, la mort de Demetrius qui périt dans l'action même, fit qu'elle se déclara pour l'usurpateur.

Alexandre qui se voyoit par là maître du Royaume de Syrie, fit demander en mariage à Ptolomée Roi d'Egypte, Cleopatre sa fille : elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'en Syrie. Mais comme il n'étoit pas né pour le trône, il ne s'en servit que pour se livrer aux plaisirs & à la débauche. Il laissa le soin de ses affaires à son favori nommé Ammonius, qui par ses cruautés attira bien-tôt des ennemis à son maître. Demetrius II. s'appuya de Ptolomée Roi d'Egypte : on leva des troupes de part & d'autre ; on en vint à une action generale, où Alexandre fut battu. Il s'enfuit chez un Prince Arabe, auquel il avoit confié sa personne & ses enfans : mais ce perfide lui fit trancher la tête, qui fut envoyée à Ptolomée, qui goûta dans cette occasion le plaisir de la haine qu'il avoit conçûë contre l'usurpateur.

Demetrius II. monta sur un trône qui lui appartenoit, & qui avoit été usurpé par Alexandre Balas. Jamais Prince n'usa plus mal de son autorité. Son ingratitude pour les Juifs qui l'avoient maintenu sur le trône, lui attira de nouveaux ennemis. Ce fut Antiochus fils de l'usurpateur, que Tryphon, qui ne demandoit que le trouble & la confusion, avoit trouvé moyen de tirer des mains du Prince Arabe. On le mena en Syrie, où il fut couronné Roi. Les Juifs poussés par l'ingratitude de Demetrius, se jetterent dans le parti du nouveau Souverain ; mais Demetrius les gagna une seconde fois, & reconnut Simon, non seulement comme souverain prêtre, mais encore comme Prince des Juifs. Tryphon ne presentoit ce jeune Prince aux peuples, que pour avoir moyen de monter lui-même sur le trône ; ce qu'il fit quelque temps après : mais il éprouva que rarement les usurpations sont de longue durée. Ses propres troupes l'abandonnerent ; & comme il ne pouvoit plus tenir la campagne, il fut obligé de se retirer à Dora, ville de la Phénicie proche de Ptolemaïs. Antiochus Sidetes, deuxiéme fils de Demetrius I. l'y assiegea avec toutes ses forces. Tryphon trouva moyen de s'évader & de gagner Apamée, lieu de sa naissance, où on le fit mourir.

Antiochus monta donc sur le trône de ses peres ; & au lieu de s'y affermir par des alliances & par une bonne paix, il s'avisa de déclarer la guerre aux Juifs qui le battirent. Il crut que la mort de Simon, Prince des Juifs, étoit une occasion favorable de former le siege de Jerusalem : mais comme la bravoure & la résolution des assiegés faisoit traîner le siege en longueur, il accepta les conditions de paix qu'Hyrcan lui fit faire. Il se prépara pour une expedition contre les Parthes où avec quatre-vingt mille hommes bien disciplinés, il mena encore tout ce qui étoit nécessaire pour le luxe & les agrémens de la vie. Cette multitude infinie de gens inutiles fit périr son armée, parce qu'ils furent obligés pour la subsistance de se séparer les uns des autres. Etant ainsi dispersés, les Parthes s'en saisirent & les tuerent tous en une nuit. Antiochus qui se préparoit à la défense fut accablé lui-même, & périt comme les autres.

Demetrius avoit trouvé moyen de rompre la longue captivité dans laquelle il avoit gémi sous les Parthes ; il revint en Syrie, presque dans le même-temps qu'on y avoit appris la mort de son frere Antiochus. Ainsi il n'eut pas de peine à recouvrer ses Etats : la joye qu'il en témoigna vint à contre-temps, pendant que toute la Syrie pleuroit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'eût quelques

proches parens (1). Mais soit que la prison n'eût fait qu'aigrir son caractere, soit qu'il eût pris les mœurs dures & barbares des Parthes, il obligea par ses cruautés ses sujets à se révolter. Il étoit alors occupé à la guerre d'Egypte; il revint donc en Syrie, & fut battu par Alexandre Zebina nouvel usurpateur : & comme il vouloit se retirer à Ptolemaïs, Cleopatre sa femme indignée du mariage que Demetrius avoit fait chez les Parthes avec Rodogune : lui en ferma les portes, & il se vit contraint de s'enfuïr à Tyr, où il fut tué.

Après sa mort, Cleopatre conserva une partie du Royaume, & Alexandre Zebina eut tout le reste. Ce dernier, pour s'affermir dans ce qu'il possedoit, fit alliance avec Hyrcan, Prince des Juifs, qui sût en habile homme profiter de ces divisions pour maintenir son autorité & son indépendance. Quelques officiers de Zebina se révolterent contre lui; mais il les soumit, & leur pardonna même avec une grandeur, digne de la place qu'il occupoit, mais fort au-dessus de sa naissance. Ptolomée Physcon, Roi d'Egypte qui avoit soutenu Zebina dans son usurpation, voulut que l'usurpateur lui fit hommage de sa couronne; ce qu'ayant refusé, Physcon se déclara contre lui. Enfin l'usurpateur fut battu par les troupes d'Antiochus Grypus & de Ptolomée Physcon jointes ensemble. Il se retira à Antioche, d'où les habitans le chasserent pour avoir voulu piller le temple de Jupiter; mais après avoir erré de tous côtés, on le prit & on le fit mourir.

Seleucus fils aîné de Demetrius Nicator voulut monter sur le trône; mais il en fut empêché par sa mere Cleopatre, qui s'étoit emparée d'une partie du Royaume à la mort de son mari. Elle craignoit que ce Prince se trouvant en main toute l'autorité, ne vengeât sur elle la mort de son pere, dont on n'ignoroit pas qu'elle ne fût cause. Ainsi elle le tua de ses propres mains, après qu'il eut regné un an.

Antiochus Grypus, frere de Seleucus, & fils de Demetrius voulut prendre possession de la couronne, dont la mort de son frere le laissoit heritier; mais Cleopatre toujours également ambitieuse, prétendit l'empêcher, & résolut de le faire mourir, comme elle avoit fait Seleucus, pour mettre la couronne sur la tête d'un autre fils, qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidetés. Comme ce Prince étoit en bas âge, elle se flattoit de conserver le même pouvoir pendant sa minorité. Pour en venir à bout, elle presenta à Grypus une coupe empoisonnée; mais ce Prince qui en avoit été informé, obligea sa mere Cleopatre à la prendre elle-même. La Syrie fut délivrée par-là d'un monstre qui avoit été long-temps le fleau de cet Etat. Ce Prince après avoir essuyé bien des révolutions, fut assassiné par Heracleon l'un de ses vassaux, & laissa cinq fils qui furent tous Rois à leur tour, ou du moins qui prétendirent à la couronne.

Antiochus le Cyzique, frere de Grypus, s'étoit maintenu sur le trône dans une partie de la Syrie; & après la mort de son frere, il s'étoit emparé d'Antioche qui en étoit la capitale; mais il ne joüit pas long-temps de sa conquête; il fut battu & pris par Seleucus qui le fit mourir.

Seleucus se rendit maître de toute la Syrie, qu'il garda fort peu. Il fut attaqué &

---

(1) 126. ans avant J. C.

battu par Antiochus Eusebés, fils du Cyzique; après quoi il commit une double imprudence, la premiere de se renfermer dans Mopsuestie ville de Cilicie; la seconde d'y traiter cruellement les habitans & de les accabler d'impositions, qui les porterent enfin à se révolter, à investir & bruler la maison où il étoit, & dans laquelle il se trouva consommé avec tous ceux qui l'accompagnoient.

Antiochus & Philippe tous deux fils jumeaux de Grypus, pour vanger la mort de leur frere le Cyzique, assemblerent un corps de troupes, allerent investir Mopsuestie, la prirent, la raserent, & immolerent aux manes de leur frere tout ce qui s'y trouva d'habitans; mais au retour, Antiochus Eusebés les chargea & les défit. Antiochus fils de Grypus se noya en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps de troupes qui devint assez considerable pour tenir la campagne, & disputer l'Empire à Antiochus-Eusebés. Les armées qu'ils entretinrent tous deux pendant cette guerre, tourmenterent extrêmement la Syrie, & la réduisirent dans un état pauvre & miserable. Antiochus-Eusebés, pour s'affermir sur le trône, avoit épousé la veuve de Grypus. Cette Princesse nommée Selene avoit sû se maintenir dans une partie du Royaume de Syrie, qu'elle défendoit avec un corps de troupes; cette alliance augmenta considerablement l'armée d'Antiochus Eusebés; mais pour inquieter ce nouveau Roi, on fit paroître Demetrius quatriéme fils de Grypus, & on l'établit à Damas. Eusebés & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre pour empêcher cette nouvelle usurpation. Eusebés fut enfin battu, se retira chez les Parthes, & laissa le Royaume à Philippe & à Demetrius; ce dernier, quoique le plus jeune des deux freres qui se disputoient la couronne, vouloit la posseder seul. Il marcha contre Philippe, le chassa d'Antioche qu'il prit; & le poursuivit même jusqu'à Berée, aujourd'hui Alep, & l'y assiegea: mais deux Rois, l'un d'Arabie, & l'autre des Parthes, vinrent au secours de Philippe, battirent Demetrius, le prirent, & l'envoyerent prisonnier à Mithridate Roi des Parthes, chez lequel il mourut peu de temps après. Philippe ne fut pas pour cela plus tranquille: les Syriens mécontens firent revenir Antiochus Eusebés pour lui disputer la couronne; mais un autre usurpateur vint pour la leur enlever. C'étoit Tygranes, Roi d'Armenie, contre lequel Philippe se défendoit assez bien; mais enfin Antiochus Denis, cinquiéme fils de Grypus se mit sur les rangs, se saisit de la ville de Damas, s'y établit Roi de la Celesyrie, & s'y maintint pendant trois ans. Les Syriens cependant las de tant de guerres & des vexations dont les accabloient les Princes de la maison de Seleucus, résolurent de les chasser tous, & de se donner à un Prince puissant qui fût en état de les défendre. Ils jetterent les yeux sur Tygranes Roi d'Armenie, & lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui faire approuver le choix qu'ils avoient fait de lui. Il n'eut pas de peine à l'accepter. Il vint en Syrie, prit possession de ce nouveau Royaume, où il regna dix-huit ans. Antiochus Eusebés chassé de ses Etats par ses sujets & par Tygranes, se refugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint; peut-être fut-il tué dans une action en se défendant contre Tygranes. Ce nouveau Roi pour illustrer son nom, bâtit une ville toute neuve, à laquelle il donna le nom de Tigranocerta, qu'il peupla des prisonniers qu'il faisoit dans toutes

les autres Provinces où il portoit ses armes. Pour appaiser les troubles de Syrie qui se continuoient toujours sous le nom de Selene épouse d'Antiochus le Cyzique, il fut l'investir & l'assieger jusques dans Ptolemaïs, où il la fit prisonniere : il l'amena ensuite à Seleucie de Mesopotamie, où il la fit mourir.

A son retour de Ptolemaïs, Tygranes trouva un Envoyé de Lucullus qui le venoit sommer de livrer Mithridates aux Romains, faute de quoi il avoit ordre de lui déclarer la guerre. P. Clodius qui étoit cet Envoyé s'acquitta de sa commission en des termes peu convenables à la fierté de Tygranes ; & sur le refus qu'il fit, Clodius lui déclara la guerre de la part du Sénat. Lucullus qui commandoit dans l'Asie, attaqua le Roi d'Armenie qu'il défit entierement. Ce Prince frappé de sa perte, s'abandonne entierement au Conseil & à la conduite fiere & peu mesurée de Mithridate. Il leve une seconde armée qui fut encore battuë par Lucullus. Cette perte lui fut d'autant plus sensible qu'elle donna occasion à son fils de se jetter dans le parti des Romains. Pompée le reçut & le prit sous sa protection. Tygranes effrayé de cette nouvelle abandonne Mithridate, & sans autre précaution, il entre dans le camp des Romains, pour mettre sa personne & sa couronne à leur disposition. En abordant Pompée, il s'abaissa jusqu'à ôter sa thiare ou sa couronne. Cet illustre Romain fut touché de cette soumission, & se levant de dessus son siege, il donna la main au Roi d'Armenie, & le fit asseoir à sa droite & son fils à sa gauche.

Tygranes fut conservé dans son ancien Royaume par Pompée, qui croïoit avec raison, qu'il n'étoit pas moins beau de faire des Rois, que de les soumettre ; & le peuple Romain donna à son fils la Gordienne & la Sophene, Provinces limitrophes de l'Armenie ; & après sa mort il devoit encore heriter du Royaume de son pere. Tygranes, par reconnoissance, paya six mille talens aux Romains, qui furent si touchés des largesses que Tygranes avoit faites à toute l'armée, que ce fut par-là que le Roi d'Armenie obtint le titre si glorieux d'ami & d'Allié du peuple Romain. Ce grand évenement se passa soixante & six ans avant J. C. & trois ans après, les Romains incorporerent la Syrie à leur empire, qui fut regardée & traitée depuis ce temps-là comme Province Romaine.

Rois d'Egypte successeurs d'Alexandre.

QUOIQUE l'histoire des Rois d'Egypte, appellés PTOLOME'ES, du nom de Ptolomée fils de Lagus, qui le premier fonda ce nouveau Royaume d'Egypte, soit extrêmement compliquée avec celle des Rois de Macedoine & de Syrie, par les liaisons ou les guerres qu'ils eurent continuellement ensemble, j'ai cru que pour la clarté, je devois en faire un article separé, aussi-bien que des Royaumes de Macedoine & de Syrie.

Ptolomée étoit fils d'Arsinoé, qui de maîtresse de Philippe pere d'Alexandre, devint femme de Lagus Macedonien. Dès qu'il fut en état d'entrer dans le service, Alexandre le reçut au nombre de ses Gardes. Peu content de la qualité de soldat, il voulut encore goûter de la science, & c'est sur la vie qu'il avoit faite d'Alexandre, que la plûpart des auteurs ont formé l'histoire de ce conquerant. Après avoir passé par les

divers dégrés de la milice, il fut fait Gouverneur d'Egypte, dont il reçut le titre de Roi que lui donnerent ses sujets, quand ils surent que les autres Generaux d'Alexandre avoient pris cette qualité. Comme il vouloit maintenir l'autorité qu'il s'étoit donnée dans son gouvernement, il se ligua contre Perdiccas, qui, sous prétexte de conserver l'empire d'Alexandre dans la famille de ce grand Prince, ne cherchoit lui-même qu'à l'envahir.

Ptolomée dut son bonheur à la sagesse de sa conduite & à sa clémence. Dès qu'il fut une fois bien affermi dans l'Egypte, il voulut pousser plus loin ses conquêtes particulieres ; & après s'être rendu maître de la Syrie, de la Phénicie, & de la Judée, il attaqua & prit Jerusalem, dont il traita d'abord les habitans avec assez de dureté ; mais enfin soit politique, soit douceur de caractere, il donna depuis aux Juifs des marques de son estime & de sa confiance. Ces nouvelles conquêtes lui attirerent sur les bras Antigonus & son fils Demetrius Poliercetes, avec lesquels il n'eut pas tout le succès qu'il auroit pû souhaiter : car après qu'on lui eut encore enlevé l'Isle de Cypre, & qu'on eut battu sa flotte, il fut obligé de s'enfuïr en Egypte. Il ne laissa pas néanmoins, après toutes ces disgraces d'y recevoir des peuples qui lui étoient très-affectionnés, le titre de Roi, 306. ans avant l'Ere Chrétienne ; titre glorieux que ses successeurs ont toujours porté sous le nom de Ptolomées jusqu'à Cl opatre maîtresse de Jules-Cesar, & femme de M. Antoine, à la mort de laquelle l'Egypte fut réduite en Province Romaine.

Cependant il fut plus heureux à titre de Roi qu'il n'avoit été comme gouverneur. Il eut le bonheur de reprendre presque toutes les Provinces qui lui avoient été enlevées par Antigonus & Demetrius. Comme la couronne n'étoit pas encore héréditaire dans sa maison, il crut que pour l'y assûrer, il devoit y associer Ptolomée Philadelphe, le deuxiéme de ses fils, par l'exclusion qu'il donna à l'aîné, nommé Ptolomée Ceraunus, qui se vit contraint par cette injustice de se retirer auprès de Lysimachus. Il mourut âgé de 84. ans, deux ans après qu'il eut fait monter sur le trône son fils Ptolomée Philadelphe. On convient que ce Prince fut le plus habile & le plus honnête homme de sa race. Il laissa des exemples de prudence, de justice, & de clemence, que peu de ses successeurs se sont mis en peine d'imiter. Pendant quarante ans qu'il gouverna ce Royaume depuis la mort d'Alexandre, il le mit dans un état si florissant, que les Ptolomées ses successeurs porterent la dignité & le luxe plus loin que tous les Princes de leurs temps. On prétend que pour faire fleurir les sciences qu'il aimoit, non seulement il fonda une academie, mais qu'il commença même la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, qui a eu tant de réputation, & qui est encore aujourd'hui regrettée de tous les Savans : je ne sai s'ils ont raison ; car accablés, comme ils sont déja par une multitude effroyable de livres bons & mauvais, que feroient-ils de cet amas prodigieux, où le choix ne regnoit pas plus qu'il regne aujourd'hui dans nos bibliotheques ?

Quand Ptolomée Philadelphe son successeur fut bien affermi sur le trône, il envoya des Ambassadeurs à Rome pour demander l'amitié du Senat. Les Romains furent si charmés de se voir recherchés par un si grand Roi, qu'ils lui envoyerent aussi une ambassade d'honneur composée de Q. Fabius Gurges, Cn. Fabius Pictor, & de

Q. Ogulinus. La conduite de ces Ambaſſadeurs a fait, par leur déſintereſſement, l'admiration des Romains. Ptolomée dans un feſtin qu'il leur donna, leur fit preſent à chacun d'une couronne d'or. Ils ne voulurent pas la refuſer, dans la crainte de déſobliger un puiſſant Roi qui leur faiſoit tant d'honneur; mais le lendemain ils allerent mettre leurs couronnes ſur la tête des ſtatuës de ce Prince, qui étoient dans les places publiques d'Alexandrie. A leur audience de congé, le Roi leur ayant fait encore des preſens conſiderables, ils les reçurent & les dépoſerent à leur retour dans le tréſor public de Rome, avant que d'aller rendre compte au Sénat de leur ambaſſade. Actions glorieuſes, qui firent voir que les Romains de ces premiers temps ne ſe propoſoient d'autre avantage que de ſervir la patrie avec honneur; au lieu que dans la ſuite, lorſqu'ils furent parvenus au point de grandeur où ils pouvoient aſpirer, ils ſe conduiſirent, comme on fait aujourd'hui dans tous les Etats : le bien public ne ſervoit plus que pour arranger les affaires des particuliers.

Ptolomée Philadelphe ne laiſſa point d'être expoſé à quelques dangers : ſoit de la part de Magas Gouverneur de Cyrene & de Libie qui ſe révolta contre lui, ſoit de la part de quatre mille Gaulois qu'il avoit pris à ſon ſervice pour le ſecourir dans cette guerre inteſtine. Ces étrangers penſerent à chaſſer les deux competiteurs, pour s'emparer eux-mêmes de l'Egypte : mais Ptolomée fut aſſez heureux pour en venir à bout; il les renferma ſi bien dans une iſle du Nil, qu'ils y moururent tous de faim, à l'exception de ceux qui aimerent mieux s'entretuer, que de languir ainſi de miſere. Après avoir donné des marques de ſa magnificence, ſoit en augmentant la bibliotheque d'Alexandrie, ſoit en accordant ſa protection aux Savans, il mourut dans la ſoixante-troiſiéme année de ſon âge, après un regne de trente-huit ans. On prétend que ce fut ſous ce grand Prince, d'autres diſent ſous ſon pere, que fut faite cette verſion Grecque ſi celebre, & ſi connuë ſous le nom de verſion des Septante, ſur laquelle les Juifs Helleniſtes, pour lui donner plus de credit, ont inventé beaucoup de fables. Mais ſa plus grande autorité en qualité de verſion, vient d'avoir été adoptée par les écrivains ſacrés du nouveau Teſtament, & par l'ancienne Egliſe, qui s'en eſt preque toujours ſervie.

Ptolomée Evergetes qui lui ſucceda fit quelques expeditions en Syrie pour venger ſa ſœur Berenice. Il paroît par les ſacrifices qu'il fit offrir dans le temple de Jeruſalem, qu'il étoit fort affectionné aux Juifs & ſuivant le goût de ſes deux prédeceſſeurs, il ne voulut joüir d'une longue paix que pour ſe livrer aux ſciences, & augmenter la bibliotheque d'Alexandrie. Enfin, il vint comme les autres, au terme commun de l'humanité; & mourut après un regne de vingt-cinq ans, aimé de ſes ſujets par ſes vertus, ſa douceur & ſa moderation. Ils eurent lieu de le regretter bien davantage ſous ſon fils, l'un des plus méchans Rois qui ait gouverné l'Egypte.

C'étoit Ptolomée, ſurnommé Philopator, qualité qui fut une cenſure de la conduite qu'il avoit tenuë à l'égard de ſon pere, auquel on prétend qu'il avoit donné du poiſon pour avancer ſes jours. A ce premier parricide, il ajoûta bien-tôt après ceux de ſa mere & de ſon frere Magas. Il maltraita même Cleomenés Roi de Lacedemone, qui s'étoit refugié auprès d'Evergetes, qui l'avoit favorablement reçu. Cleomenés fut mis en priſon ſur des prétextes chimeriques; mais il trouva moyen

d'en ſortir, aſſembla ſes amis, & ceux qui l'avoient ſuivi de Lacedemone; & profitant de l'abſence de Ptolomée, il voulut exciter dans Alexandrie une révolution qui pût délivrer le peuple de la tyrannie de Philopator : mais ayant manqué ſon coup, il ſe tua lui-même dans la ruë, & toute ſa compagnie en fit autant. Cet évenement remarquable ſe trouve expliqué dans la vie que *Plutarque* a faite de Cleomenés, & dans le cinquiéme livre de *Polybe*. Antiochus le Grand, crut que ſous un Prince effeminé, il pouvoit regagner ce qui avoit été démembré de la Syrie; mais il fut battu auprès de Raphia, & les peuples de la Celeſyrie & de la Paleſtine, s'empreſſerent de témoigner leur ſoumiſſion à Ptolomée. Comme ils avoient été long-temps ſoumis aux Egyptiens, ils aimoient mieux retourner à leur ancien maître que de reſter ſous Antiochus, qui ne les traitoit pas auſſi favorablement. Les ſuccès de Ptolomée lui attirerent les députés de toutes les villes & des Provinces qui venoient ſe ſoumettre & lui faire des preſens. Dans la viſite de ſes conquêtes, il fit une attention particuliere à Jeruſalem, & ſur-tout au temple du Seigneur, où il offri des ſacrifices & des preſens conſiderables : il voulut même pénétrer dans le temple plus avant qu'il n'étoit permis; il prétendit entrer juſques dans le ſanctuaire, mais on aſſure qu'il en fut détourné par la terreur que lui cauſa un bruit extraordinaire qui s'y forma. Il ne laiſſa point de prendre occaſion de ce refus pour perſecuter les Juifs : heureuſement il mourut après un regne de dix-ſept ans, ſoit de poiſon, ſoit des excès auſquels il s'étoit livré par ſon intemperance.

Son fils Ptolomée Epiphanes lui ſucceda à l'âge de cinq ans. Son bas âge & les deſſeins ambitieux d'Antiochus le Grand Roi de Syrie, qui vouloit s'emparer de l'Egypte, obligerent les Egyptiens à mettre le Royaume & le Roi ſous la protection des Romains, comme on marquoit que le feu Roi l'avoit ordonné avant ſa mort. Les miniſtres de Ptolomée qui virent Antiochus le Grand occupé par une guerre qui s'étoit élevée entre le Roi de Pergame & lui, prirent cette occaſion pour ſe ſaiſir de la Paleſtine & de la Celeſyrie, qu'Antiochus le Grand leur avoit enlevée; mais ils ne poſſederent pas long-temps cette nouvelle conquête, Antiochus ayant terminé par ordre des Romains la guerre qu'il avoit avec Attalus Roi de Pergame, n'eut pas de peine à rentrer dans les Provinces qu'on lui avoit enlevées.

Tant que Ptolomée Epiphanes gouverna par les ſages miniſtres qu'on lui avoit donnés, ſes affaires furent conduites avec dignité & avec l'applaudiſſement de ſes ſujets; mais dès qu'il voulut lui-même entrer dans le détail des affaires; il tint une toute autre conduite : il fit périr d'abord Ariſtomenés le plus habile de ſes miniſtres, qui juſques-là lui avoit tenu lieu de pere. Ses autres cruautés qu'il pouſſa juſqu'à la tyrannie, obligerent ſes ſujets à ſe révolter. Il ne laiſſa pas d'en venir à bout; mais l'apprehenſion qu'ils eurent d'eſſuyer encore les ſuites du mauvais caractere de ce Prince, les détermina enfin à l'empoiſonner après un regne de vingt-quatre ans.

Ptolomée Philometor qui lui ſucceda, eut des guerres preſque continuelles avec Antiochus Epiphanes Roi de Syrie, par lequel il fut défait dans pluſieurs actions. Il fut dépoüillé d'une partie de ſes Etats, & tomba lui-même entre les mains de ſon ennemi. Cependant Antiochus en uſa bien, & le traita toujours en Roi; mais il gouverna l'Egypte comme un pays de conquête, en enleva tout ce qu'il y avoit de

précieux, & voulut bien que ses troupes s'enrichissent des dépoüilles des Egyptiens. Pendant toute cette guerre, Philometor avoit fait un triste personnage : loin de commander ses armées, à peine se montroit il à ceux qui combattoient pour lui ; mais pour résister à Antiochus, il se reconcilia avec son frere Physcon. Celui-ci plus habile ne se servit de cette réünion que pour chasser d'Egypte Philometor son frere, qui fut obligé de se refugier en Italie. Il aborda donc à Brindes, d'où il fit le reste du chemin à pied, fort mal habillé & sans suite, & vint demander au Sénat le secours dont il avoit besoin pour remonter sur le trône. Les Romains ne furent pas long-temps à le rétablir ; il ne fallut point pour cela mettre de grandes armées en campagne ; on crut que c'étoit assez de deux Sénateurs qui le remenerent à Alexandrie, & firent l'accommodement entre les deux freres. Physcon eut la Lybie & la Cyrene en toute souveraineté, & l'on rendit à Philometor l'Egypte avec l'isle de Cypre. Physcon, peu content de ce partage, éclata encore contre son frere qui le défit, le prit & lui pardonna. Enfin après s'être mêlé des troubles de la Syrie, & avoir soutenu tantôt Alexandre Balas usurpateur, tantôt Demetrius, il mourut après un regne de trente-cinq ans.

Il eut pour successeur Ptolomée Physcon, surnommé aussi Evergetes. Ce Prince ne tarda gueres à faire paroître tout ce qu'il y avoit de cruel & de perfide dans son caractere : aussi fut-il non seulement méprisé, mais même abandonné de ses sujets, qui l'obligerent de quitter l'Egypte & de se retirer dans l'isle de Cypre. Comme il appréhendoit que les Egyptiens n'élevassent sur le trône son propre fils qu'il avoit fait Gouverneur de Cyrene, il prit le parti de faire poignarder devant lui ce jeune Prince. Cette barbarie irrita tellement les esprits des Alexandrins contre lui, qu'ils abbatirent & briserent toutes les statuës que la flaterie des peuples lui avoit fait élever. Il crut que ses sujets ne s'étoient portés à cette action criminelle, qu'à la sollicitation de Cleopatre qu'il avoit répudiée ; & pour s'en vanger il avoit fait égorger devant lui le Prince son fils qu'il avoit eu de cette Princesse : après quoi il le fit couper en morceaux, les mit dans une caisse avec la tête entiere, afin qu'on la connût, & l'envoya par un de ses gardes à Alexandrie, avec ordre de ne la remettre à Cleopatre que le jour de la naissance de la Princesse, qui se devoit celebrer avec beaucoup d'éclat. Ses ordres furent executés. La caisse fut renduë au milieu de la joye, qui par-là fut changée en tristesse & en pleurs. Le peuple animé par une barbarie aussi dénaturée, courut aux armes, & ne songea qu'à empêcher ce monstre de remonter jamais sur le trône. On leva une armée, dont le commandement fut donné à Marsias, que la Reine avoit nommé General, & l'on prit toutes les précautions possibles pour la défense du Royaume.

Mais comme les mauvais Rois ne sont destiné de la providence que pour le châtiment des peuples, elle permit que les Alexandrins fussent battus : cependant Cleopatre qui ne se décourageoit point, implora le secours de son gendre Demetrius Roi de Syrie. Il vint en Egypte ; mais à peine y fut-il arrivé, que ses sujets, dont il étoit l'horreur & le fleau, se révolterent contre lui, & l'obligerent d'abandonner l'Egypte pour aller défendre ses propres Etats. Cleopatre le suivit de près : elle se croyoit hors d'état de résister au tyran ; ainsi elle mit tous ses trésors sur des vaisseaux,

& se refugia en Syrie. Dès que cette Princesse eut quitté Alexandrie, Physcon s'y rendit, s'affermit dans son gouvernement, & pour se venger de Demetrius, il lui déclara la guerre, en appuyant l'usurpation d'Alexandre Zebina, que de nouveaux interêts l'obligerent ensuite d'abandonner.

Après tant de maux soufferts sous un si méchant Roi, le plus cruel de tous ceux qui ayent gouverné l'Egypte, Physcon mourut & laissa le trône d'Egypte à Cleopatre sa niéce qu'il avoit épousée, après avoir répudié sa mere Cleopatre. Il autorisa cette Princesse à disposer de la couronne en faveur de celui de ses deux fils qu'elle voudroit choisir. Ce fut l'aîné nommé Lathure que les peuples l'obligerent de placer sur le trône; mais comme elle y avoit été contrainte par des mouvemens populaires, elle eut l'adresse & la méchanceté, malgré la soumission de Lathure, de le chasser de l'Egypte, & d'y faire venir Alexandre son cadet, à qui elle avoit fait donner le Royaume de Cypre. Il regna donc en Egypte au lieu de son frere. Mais enfin, Cleopatre elle-même, lasse de son fils Alexandre, & ne voulant plus avoir d'associé à l'autorité suprême, résolut aussi de s'en défaire. Ce Prince en fut averti, & fit retomber sur elle le malheur dont elle vouloit l'accabler. Les Alexandrins furent ravis d'être débarrassés de ce monstre; mais ils ne pardonnerent pas au fils d'avoir fait mourir sa mere, quoique criminelle: ils le chasserent, & rappellerent Ptolomée Lathure qu'ils remirent sur le trône, où il se maintint jusqu'à sa mort. La ville de Thebes qui s'étoit révoltée, & qui avoit eu le courage de soutenir un siege de trois ans, fut prise par ce Prince, & châtiée si rudement, que la plus grande & la plus riche ville d'Egypte devint la plus pauvre, la plus petite & la plus malheureuse.

Il ne vécut pas long-temps depuis cette expedition, & mourut après un regne de trente-six ans, à le prendre de la mort de son pere, dont il en avoit regné onze conjointement avec sa mere en Egypte, dix-huit en Cypre, & sept tout seul en Egypte après la mort de sa mere. Sa fille Berenice lui succeda : il n'avoit qu'elle d'enfant légitime; elle est aussi connuë sous le nom de Cleopatre. C'étoit l'usage de cette maison que tous les fils eussent le nom Ptolomée, & les filles celui de Cleopatre. On les distinguoit ensuite par des surnoms tirés ou de leur caractere, ou de quelque évenement particulier, soit de leur naissance, soit de leur regne.

Il y avoit déja six mois que cette Princesse regnoit; quand Sylla, dictateur perpetuel, c'est-à-dire, maître absolu de Rome, s'avisa d'envoyer pour Roi d'Egypte Alexandre, fils de celui qui avoit fait mourir sa mere. Le tempéramment que prirent les Alexandrins pour éviter de se broüiller avec les Romains, ou d'avoir une guerre civile, fut de faire un mariage entre la Reine & le nouveau Roi. Alexandre qui ne vouloit tenir la couronne que de lui seul, fit mourir la Reine dix-neuf jours après le mariage, & regna seul quinze ans; mais il accabla ses sujets par de nouvelles cruautés. Les Alexandrins, plus fatigués que les autres, se souleverent, le chasserent & appellerent Ptolomée *Auletes* ou le *Fluteur*. Alexandre implora le secours des Romains: ces sages Républicains persuadés du mauvais caractere de ce Prince, refuserent de le rétablir.

Ainsi Auletès resta seul maître de la couronne. Il eut encore le nom de *Dionysios*, ou de *nouveau Bacchus*; qualités qui ne font point l'honneur à sa mémoire. Il se

piquoit d'être le meilleur joüeur de flûte de ſon Royaume ; & voulut en diſputer le prix dans des jeux publics ; & comme un autre Bacchus, il ſe déguiſoit ſouvent en habit de femme pour faire dans les Bacchanales les extravagances qui ne convenoient qu'à des femmes impudiques. Voilà quelle fut l'origine de ces deux noms. Il n'eut pas le talent de gouverner mieux que les autres ; & ſes ſujets eurent le courage de le chaſſer, & de mettre en ſa place ſa fille Berenice. Cependant il eut le bonheur de remonter ſur le trône par le ſecours des troupes Romaines qui reſterent en Egypte pour l'y maintenir. Après quoi il fit mourir ſa fille Berenice, qui avoit porté la couronne en ſon abſence. Il ſe défit même de tous les gens riches qui avoient abandonné ſon parti : il trouvoit moyen par ſes cruautés & les confiſcations qu'il faiſoit, de lever les ſommes extraordinaires qu'il avoit promiſes à Gabinius General des Romains, qui avoit travaillé à ſon rétabliſſement, & mourut cinquante & un ans avant l'Ere Chrétienne, laiſſant deux fils & deux filles. Son teſtament donnoit la couronne à l'aîné des fils & à l'aînée des Princeſſes ; ce qu'il faiſoit pour les obliger à ſe marier enſemble, ſuivant la coutume obſervée juſqu'alors par les Ptolomées. Et comme ils étoient fort jeunes l'un & l'autre, leur pere les avoit laiſſés ſous la tutelle du Sénat Romain. C'eſt cette Princeſſe ſi connuë dans l'hiſtoire par ſes galanteries avec Céſar, & par ſon mariage avec Marc-Antoine. Ils ne furent pas long-temps unis. Ptolomée qui ne vouloit pas déferer au teſtament de ſon pere, priva ſa ſœur de la portion du Royaume qui lui avoit été léguée. Comme elle avoit du courage, elle étoit allée juſques en Syrie pour y lever des troupes, avec leſquelles elle prétendoit ſe ſoutenir contre ſon frere. Ils étoient tous deux armés, lorſque Pompée qui venoit d'être battu à la bataille de Pharſale, s'y retira, dans l'eſperance qu'il ſeroit favorablement reçu d'un Roi, dont il avoit rétabli le pere ſur le trône. Pompée en approchant de la côte, fit demander à Ptolomée ſon ſecours & une retraite dans ſa diſgrace. Le Roi d'Egypte étoit mineur & gouverné par Pothin Eunuque favori, & par Achillas Géneral de ſes armées. Ces deux Miniſtres conſulterent, avec Théodote Précepteur du jeune Roi, ſur la conduite qu'ils tiendroient à l'égard de Pompée. Les avis furent partagés, & ils ſuivirent le parti le plus honteux, qui dans la ſuite les perdit tous. Ils reçurent donc Pompée dans une chaloupe ; & ſous prétexte de le conduire à l'Audience de Ptolomée, ils le poignarderent dès qu'ils ſe virent près du bord, lui couperent la tête, & jetterent le corps ſur le rivage, où il n'eut pas d'autre ſépulture, que celle qui lui fut donnée par un de ſes affranchis, aſſiſté d'un vieux Romain qui ſe rencontra-là par hazard.

Ceſar qui ſuivoit Pompée entra dans Alexandrie, où on lui preſenta la tête d'un ennemi, qu'il ne pouvoit s'empêcher de reſpecter dans ſon malheur. Ce ſpectacle qui faiſoit horreur, lui tira des larmes de compaſſion, & il lui rendit les honneurs de la ſépulture. A peine fut-il arrivé qu'il demanda le payement de ce qui lui étoit dû par Auletès, & voulut prendre connoiſſance du differend qui étoit entre Ptolomée & ſa ſœur Cléopatre. Pothin premier miniſtre de Ptolomée, prit cette occaſion pour rendre Ceſar odieux à la nation : il dépoüilla les temples de tous les tréſors qui s'y trouvoient, fit manger le Roi & tous les Grands dans la vaiſſelle de terre ou de bois ; & lui-même, ce qui eſt rare dans ces tyranniques miniſtres, prit la réſolution d'y

d'y manger auſſi, & fit dire ſous main que Ceſar avoit enlevé tout l'or & l'argent, & même toute la vaiſſelle. Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre Ceſar, fut de voir qu'il ſe déclaroit Juge entre Ptolomée & Cléopatre, & qu'il les citoit à comparoître devant lui pour décider de leurs differends. Il ordonna qu'ils euſſent à licentier leurs troupes, & à venir plaider leur cauſe devant lui pour recevoir le jugement qu'il daigneroit prononcer. Cet ordre fut regardé comme un attentat fait à la Majeſté ſouveraine; au lieu que Ceſar prenoit la choſe comme arbitre, ſe croyant autoriſé par le teſtament d'Auletès, qui avoit mis ſes enfans ſous la tutelle du Sénat & du peuple Romain, qu'il repréſentoit en cette occaſion en qualité de Dictateur.

Cléopatre avoit oüi dire que Ceſar étoit galant; elle réſolut de le prendre par ſon foible, & par-là de ſe le rendre favorable dans une affaire auſſi importante que celle d'une couronne. Elle demanda donc de comparoître en perſonne, & de plaider elle-même ſa cauſe. Mais pour n'être point arrêtée par ſon frere, qui étoit toujours maître d'Alexandrie, elle ſe fit empaqueter dans un lit, & fut portée ainſi juſques dans l'appartement de Céſar. On la déchargea doucement aux pieds du Dictateur, qui fut agréablement ſurpris de voir ſortir d'un paquet une femme toute parée. Il ne fallut que cette vûë pour faire gagner le procès de Cléopatre. Ptolomée qui ſût que la Princeſſe étoit dans le palais & dans l'appartement même de Céſar, ſortit comme un furieux, & ſe mit à la tête de la populace qui fondit en tumulte ſur le Dictateur. Il auroit été accablé, ſi après s'être rendu maître de Ptolomée, il n'eût paru dans un endroit élevé du palais pour aſſurer le peuple qu'il ne feroit rien ſans ſon approbation.

En effet, le lendemain il fit comparoître Ptolomée & Cléopatre dans une aſſemblée générale, où il fit lire le teſtament du feu Roi, qui ordonnoit que les aînez de ſes fils & de ſes filles ſe marieroient enſemble, ſelon la coutume obſervée dans ſa maiſon, & regneroient conjointement ſous la tutelle du peuple Romain. Il ordonna l'execution du teſtament; il fit même quelque choſe de plus, car il donna en pur don le Royaume de Cypre, poſſedé par les Romains, au jeune Ptolomée & à Arſinoé ſa ſœur, qui étoient les deux autres enfans d'Auletès. Toute la nation fut contente de ce jugement, à l'exception de Pothin qui avoit réſolu de chaſſer Cléopatre, & qui préjugeoit bien que la réconciliation ne ſe feroit qu'aux dépens de ſa vie. Ce fut pour empêcher l'execution de ce decret, qu'il fit venir Achillas à la tête de l'armée pour ſe rendre maître de Céſar, ou le faire ſortir d'Alexandrie: & avec vingt mille hommes qu'il avoit, il croyoit accabler les Romains qui étoient en petit nombre; mais Céſar les poſta ſi bien, qu'il ſe trouva hors d'inſulte. Il prévit même que les Egyptiens ne pouvant pas ſe rendre maîtres de lui du côté de la terre, chercheroient à ſurprendre le port: mais il mit garniſon dans le Phare, & par-là il s'aſſura du port & ſe conſerva la communication avec la mer. Il brûla lui-même la flotte de Ptolomée, dont les vaiſſeaux enflammés s'approchant trop près des maiſons qui étoient ſur le port, communiquerent le feu à cette fameuſe bibliotheque qu'on avoit été pluſieurs ſiécles à former.

Ceſar ne fut pas long-temps à recevoir du ſecours par terre & par mer: juſques-là il ſe fortifia dans ſon quartier, & ſe tint ſur la défenſive. Ptolomée qui étoit entre les mains de Ceſar, animoit ſecrettement ſes miniſtres & ſes troupes: ſes lettres furent

interceptées ; & la mort que Cesar lui fit souffrir, fut la suite de sa trahison. Le frere cadet de ce jeune prince succeda aux droits de l'aîné ; & Cesar après bien des traverses & beaucoup de sang répandu : après avoir couru même plus d'une fois risque de la vie, donna la couronne d'Egypte à Cleopatre & à son jeune frere qui n'avoit qu'onze ans. Il fit conduire à Rome Arsinoé qu'il avoit prise à cette guerre, & elle marcha enchaînée à son triomphe : après quoi il la mit en liberté ; il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, mais elle se retira en Asie, où Marc-Antoine la trouva après la bataille de Philippe, & la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cleopatre. Cette princesse ne se contenta point de regner avec son frere ; elle voulut être seule sur le trône ; & pour en venir à bout, elle empoisonna le Roi son mari. Maitresse absoluë du Royaume : elle se déclara toujours pour le parti de Cesar, & refusa constamment de donner du secours à Cassius, l'un des meurtriers du Dictateur. Lorsque Marc-Antoine fut en Asie à la poursuite de Cassius, Cleopatre le vint joindre à Tarse en Cilicie, pour se justifier de l'accusation que l'on formoit contre elle d'avoir favorisé le parti des meurtriers de Cesar. Les mêmes moyens qui lui avoient servi à gagner son procès auprès du Dictateur, la justifierent auprès de Marc-Antoine. Elle lui rendit plusieurs visites dans les differentes provinces, où il conduisoit les armées Romaines ausquelles elle fit des largesses considerables. Elle engagea même Marc-Antoine à donner la bataille navale d'Actium, qui perdit Antoine, & rendit Auguste maître absolu de tout l'Empire. Cleopatre s'enfuit au milieu de la bataille, & entraîna avec elle tous les vaisseaux Egyptiens. Antoine qui la vit fuir, crut que tout étoit perdu : il abandonna la partie pour la suivre, & ceda par sa retraite la victoire à Auguste. Cléopatre s'enfuit à Alexandrie, & Marc-Antoine en Lybie. La Reine d'Egypte crut qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de faire passer la flotte de la Mediterranée dans la mer Rouge, & de chercher quelque retraite écartée pour ne pas tomber entre les mains d'Auguste. Ce dessein échoüa, parce que les Arabes mirent le feu aux vaisseaux qu'elle avoit sur la mer Rouge. Elle ne désespera pas néanmoins de se rétablir ; elle trahit sécrettement Antoine ; & le réduisit à la dure nécessité de se tuer lui-même. Auguste ménagea Cléopatre pendant quelque temps ; mais quand il se vit maître de l'un & de l'autre, il fit bien pressentir qu'il ne l'avoit flattée que pour conserver ses trésors, & pour honorer son triomphe de la présence d'une aussi grande Reine. C'est ce qui la détermina, pour éviter cette infamie, de se faire mourir par la morsure d'un de ces aspics connus en Egypte, dont la piqueure tuë en moins de trois heures, sans causer aucune douleur.

Cette Princesse qui joignoit de grands talens naturels à une grande corruption de mœurs, avoit regné 22. ans depuis la mort de son pere, & en avoit vécu 39. Outre le Grec & le Latin, elle savoit encore assez de langues pour n'avoir pas besoin d'interprete, lorsqu'elle vouloit parler à tous les peuples voisins de ses Etats. Son regne fut le dernier de la maison des Ptolomées en Egypte, où cette famille avoit regné 294. ans depuis la mort d'Alexandre.

Cet évenement arrivé trente ans (1) avant l'Ere vulgaire rendit l'Egypte Province

(1) 30. ans avant J. C.

de l'Empire. Elle fut gouvernée par un préfet tiré du corps des Chevaliers-Romains jusques à l'année 641. de l'Ere Chrétienne, que cette Province fut enlevée aux Empereurs d'Orient par les Sarrazins. Si le portrait que Plutarque a fait de Cléopatre est veritable, ce devoit être la Princesse du monde la plus accomplie. Il prétend que le son de sa voix étoit touchant & harmonieux, ce qui est le premier attrait des belles personnes, outre un teint frais, un air engageant, une humeur commode & une taille libre, elle avoit encore l'esprit vif & délicat, pensoit toujours bien, & ne parloit qu'à propos. On voyoit même en elle ces graces inimitables que la seule nature peut donner, & que la peinture ne peut jamais exprimer parfaitement.

Nous réservons pour la fin du chapitre suivant, les autres démembremens qui se sont faits de l'Empire d'Alexandre. Mais pour indiquer à présent aux personnes qui ont besoin de lectures, les auteurs qu'il faut examiner pour connoître la suite des troubles que la mort d'Alexandre à causés dans l'univers, voici à peu près ce que j'en pense.

LIVRES A LIRE SUR LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Nous avons beaucoup de livres savans où l'on peut s'instruire de ce ce qu'il y a de plus considerable dans la vie des successeurs de ce Conquerant. M. *Vaillant* a donné deux histoires excellentes, l'une des *Seleucides*, ou des Rois de Syrie, l'autre, des *Ptolomées* ou des Rois d'Egypte. Il ne s'est pas contenté de faire un tissu exact de tout ce que l'histoire ancienne rapporte de ces Rois; il a de plus appuyé sa narration sur les monumens qui sont restés de ces anciens temps. Les médailles sur-tout, lui ont servi à expliquer bien des faits & des usages que les historiens ne font qu'indiquer. Le Pere *Noris* Augustin d'Italie, qui a depuis été Cardinal, a donné un ouvrage encore plus savant que ceux de M. Vaillant. Ce sont ses *Epoques Syro-Macedoniennes*. Ce n'est pas à la verité une histoire suivie; ce sont des chapitres détachés qui regardent principalement l'origine & l'époque des villes de Syrie les plus considerables. Que de lumieres dans cet excellent & savant ouvrage! Mais c'est un malheur pour des lecteurs ordinaires que tous ces livres ne puissent pas leur servir de lecture courante & familiere, non plus que les antiquités de Macedoine de *Crophius*. Il faut donc avoir recours à d'autres auteurs: ceux-ci ne peuvent servir que pour être consultés dans le besoin, ou pour être lûs par les savans; très-peu même sont en état d'en faire usage. Le seul auteur qui a developpé ces regnes d'une maniere claire, exacte & succincte est le savant M. *Prideaux* dans son *Histoire du peuple Juif*: c'est le morceau de son livre qu'il a le mieux travaillé, & nous n'avons pas fait difficulté d'abandonner quelquefois *Usserius* pour suivre ce grand homme, dont l'ouvrage qui est traduit en François depuis quelques années, n'est pas moins estimé parmi nous qu'il l'est en Angleterre, où il a eu une réputation digne de ce Savant, l'un des plus exacts écrivains qu'il y ait dans cette nation si féconde en profonds Litterateurs.

Si l'ouvrage de M. *Prideaux* ne suffit pas, il pourra du moins servir de guide pour la lecture des originaux: car quelque bons que soient les modernes, il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient faits pour épargner la lecture des anciens; ils doivent seulement tenir lieu d'introduction. C'est par ces lectures préliminaires qu'on doit prendre du goût & des principes pour l'étude des premiers historiens de chaque nation,

& tout écrivain moderne qui prétendra nous dispenser de la lecture des anciens Auteurs, ne sauroit être qu'un mauvais copiste, qui craint que ces premiers écrivains ne servent de pieces de comparaison pour connoître ses défauts, ou pour appuyer la juste censure qu'on feroit de ses ouvrages.

Quinte-Curce dans son X. livre de l'histoire d'Alexandre donne les principes de toutes les divisions qui arriverent après la mort de ce conquerant. *Trogue Pompée*, c'est-à-dire, *Justin* son abbreviateur, est un de ceux qui a le mieux developé ces regnes si compliqués & si embarrassés des successeurs de ce prince. C'est à quoi sont employés les XIII. XIV. & les autres livres jusqu'à la fin du XIX. Il reprend cette histoire à la fin du XXIII. livre, & la conduit jusqu'à la fin du XXXVI. Il la continuë enfin dans les livres XXXIX. & XL. Il le fait avec précision, parce que son objet étoit de renfermer beaucoup de matieres en peu de paroles. Peut-être y faut-il joindre quelques correctifs; mais on les trouve aisément dans *Diodore de Sicile*, qui commence au XVIII. livre de sa Bibliotheque l'histoire des successeurs d'Alexandre. La perte que l'on a faite des derniers livres de cet habile historien, nous oblige à rechercher dans d'autres écrivains cette portion de l'histoire ancienne que Diodore assez proche de ces temps avoit traitée sans doute avec exactitude, parce que vivant sous Cesar & Auguste; ayant même extrêmement voyagé pour recouvrer les mémoires nécessaires pour la composition de son ouvrage, il avoit pû la mieux developer qu'aucun autre, comme il paroît par les commencemens qu'il en a donnés dans ce qui nous reste, soit de son histoire, soit des fragmens qui s'en sont conservés.

On peut réparer cette perte par la lecture des XII. & XIII. livres des *Antiquités Judaïques de Josephe*. Comme l'histoire des successeurs d'Alexandre est extrêmement compliquée avec celle de la nation Judaïque, soit par les bienfaits qu'elle a reçûs de ces princes, soit par les maux qu'elle en a soufferts, Josephe a été attentif à marquer la suite de leurs actions & de leurs guerres; occupé cependant de son objet, il ne dit que ce qui a rapport à sa nation. Les autres parties de cette histoire se doivent lire dans *Appian* d'Alexandrie, qui a traité avec assez de détail & d'exactitude les guerres que les Romains eurent avec les Rois de Syrie. Il seroit avantageux que nous eussions ce qu'il avoit fait sur les Rois d'Egypte. Il étoit d'Alexandrie, vivoit sous Trajan, ainsi 130. ans seulement après la chute de ce Royaume; & l'on préjuge qu'il avoit examiné cette histoire avec l'affection que l'on porte ordinairement à sa patrie. Quoique son style & sa maniere d'écrire ne soient pas dans cette correction, qu'on trouve dans les plus grands maîtres, on croit cependant que la verité historique y est assez bien conservée: souvent il a été copiste, mais il a eu devant les yeux *Polybe & Plutarque*, qu'on peut regarder comme de grands auteurs en matiere historique. *Pausanias* peut même donner quelques lumieres par differens traits dispersés dans sa description de la Grece. Mais cette lecture ne convient qu'à des lecteurs savans, & non à ceux qui ne sont pas en état de lire les originaux.

Ce sera donc aussi dans les livres IV. & V. de *Polybe*, & dans les fragmens qui nous restent de cet habile écrivain, qu'il faudra puiser une partie du détail de l'histoire des successeurs d'Alexandre. Les guerres ou les liaisons qu'ils eurent avec les Romains ont souvent confondu leur histoire. Ainsi les livres XXXI. XXXII. & XXXIII.

de *Tite-Live* fourniront de grandes lumieres pour cette portion de l'histoire Grecque, quoiqu'on soit obligé de la remanier encore, quand il sera question d'étudier l'histoire Romaine. Aussi voyons-nous que *Florus* dans ses livres II. & III. & *Eutrope* dans son IV. n'ont pas manqué de toucher ce qui regarde cette histoire, dès qu'elle a eu quelque rapport avec celle de Rome, qui étoit leur objet principal. Enfin il ne faut pas négliger l'un des plus grands maîtres en matiere de verité historique. C'est *Plutarque*, qui dans la vie d'Eumenès, de Demetrius, de Pyrrhus, de Cléomenès, & même de Quintus Flaminius & de Paul Emile, a marqué tout ce qu'il y a de grand, de beau & d'instructif dans l'histoire des successeurs d'Alexandre. Nous avons déja dit qu'il ne faut pas croire que tout soit grand dans une grande histoire. Elle est belle & nécessaire, quand elle peut nous representer un grand nombre de faits brillans & instructifs, capables de former un homme d'Etat pour les affaires publiques, un Capitaine pour la guerre, ou donner des mœurs & des principes à un bon citoyen pour se conduire sagement.

PLUTARQUE a passé de tous temps pour un tresor de l'ancienne histoire Grecque & Romaine. Quoiqu'il ait vécu sous Domitien, Nerva & Trajan, temps où la bonté des études commençoit à dégenerer, cependant il atteint l'art de la narration, qu'il sait diversifier par des faits importans, par des histoires agréables, mais instructives, par les mœurs des nations qu'il avoit étudiées, & qu'il sait rapprocher de chaque histoire particuliere. On ne peut pas, à la verité, le mettre au rang des premiers maîtres de l'histoire, tels que Thucydide, Xenophon, Polybe & Tite-Live; mais il doit au moins se trouver à la tête du second ordre. Il a rempli son objet, qui étoit d'écrire des mémoires & des vies: il l'a fait même d'une maniere si interessante, qu'il a trouvé le moyen par cette grande diversité de choses dont il étoit rempli, & qu'il applique à propos, d'attacher & d'instruire les lecteurs les plus difficiles. Il n'y a pas jusques aux célébres courtisanes de l'antiquité qui n'ayent trouvé place dans les vies qu'il a publiées des grands hommes. Il le fait sans doute pour montrer que ces personnes n'ont pas été moins célébres en leur genre, que les plus grands capitaines, ou que les plus habiles politiques.

Pour finir ce que j'ai dessein de marquer sur l'histoire Grecque, je dirai que si on veut encore tirer plus d'avantage des vies des hommes illustres de Plutarque, on les doit lire dans l'ordre suivant, qui étant celui que la chronologie nous indique, peut faire connoître les endroits les plus brillans de l'histoire Grecque. *Thésée* est le premier auquel Plutarque a donné place dans sa collection. Comme il vivoit plus de douze cens ans avant l'Ere Chrétienne, cet historien est obligé d'avoüer qu'avant le regne de ce Prince, on ne trouve rien de certain, ni de bien developé dans l'histoire Grecque. *Lycurgue*. qui est le second dont il faut étudier la vie a paru plus de 900. ans avant J. C. Les temps lumineux de l'histoire Grecque ne viennent que plusieurs siecles après. C'est à *Solon* que Plutarque les fait commencer : il vivoit environ 600. ans avant l'Ere vulgaire. *Aristide, Themistocles & Cimon* qui paroissent ensuite, vécurent en même-temps, c'est-à-dire, sous Xerxès, qui fit dans la Grece cette irruption si honteuse à la Perse. *Periclès*, *Miltiade*, *Alcibiade* & *Lysander* qui doivent suivre, parurent dans la guerre du Peloponese, c'est-à-dire, un peu plus de 400. ans

avant l'Ere Chrétienne. *Artaxerxès Mnemon*, dont nous avons déja parlé dans l'histoire des Perses, avoit pris quelque part à cette guerre : c'est pourquoi Plutarque a crû le devoir placer avec les hommes illustres de la Grece. *Agesilas*, *Pelopidas*, *Timoleon* & *Dion* qui doivent suivre, parurent peu de temps avant le regne de Philippe. *Demosthene*, qui fut le protecteur de la liberté chancelante des Atheniens, devint par-là le plus grand ennemi de Philippe. L'histoire d'*Alexandre*, qu'on doit lire ensuite, se rapproche beaucoup plus des temps les plus connus de nos histoires ; c'en est même le plus illustre phenomene, car c'est ainsi qu'on doit appeller la vie de ce conquerant, par le peu de temps qu'elle a duré. Enfin l'on voit disparoître peu à peu tout le brillant de cette histoire dans les vies de *Phocion*, d'*Eumenès*, de *Demetrius*, de *Pyrrhus*, d'*Aratus*, d'*Agis*, de *Cleomenès* & de *Philopoemen*, dont les uns ont été les perturbateurs de leur patrie, & les autres les derniers soutiens de la liberté des Grecs. Voilà l'ordre que prescrit la chronologie. Cela ne doit pas empêcher de suivre les vûës de Plutarque, & de relire alternativement la vie d'un Grec & d'un Romain pour les comparer & voir la ressemblance ou la difference de leurs caracteres : car Plutarque est de ces auteurs qu'on ne se lasse jamais de lire, & sur lequel on est obligé de repasser plus d'une fois.

CHAPITRE XIV.

Histoire des Royaumes d'Asie qui ont rapport à l'histoire Grecque.

QUOIQUE l'histoire des Royaumes d'Asie ne nous soit connuë que par les Grecs, & que tous les évenemens qu'il en faut savoir, soient compris dans l'histoire generale de la Grece, il n'est pas cependant hors de propos d'en donner ici quelque notion particuliere. Je ne parlerai point du Royaume des Scythes, des Amazones, & de ces autres nations barbares, dont les anciens ne nous ont donné que des idées confuses ou très-équivoques. L'histoire de Troye est la premiere & la plus certaine de celles qui nous sont connuës.

ROYAUME DE TROYE.

CETTE Province fut possedée d'abord par ceux qui les premiers s'emparerent de la Phrygie & de la Lydie. Celui qui paroît en avoir fait une espece d'Etat separé, est Scamandre, (1) que les anciens Troyens regardoient comme un de leurs Dieux tutelaires, c'est-à-dire, comme un des chefs de la Colonie qui s'en empara ; & selon l'usage de ces premiers temps, il donna son nom à un fleuve. Il paroît qu'il étoit originaire de l'Isle de Crete, aussi-bien que son fils Teucer : Virgile même paroît l'insinuer, en disant que la Crete étoit le berceau de Troye. Dardanus (2), qui vint d'Italie, passa dans cette Province, & y eut le premier la qualité de Roi. Scamandre & Teucer négligerent ce titre, ou ne le purent prendre, à cause du peu de mon-

(1) Diodor. lib. V. Homer. Iliad. 20.　(2) III. Æneid.

Thrace
Emathie
Mer de Thrace
Samos de Thrace
M. Athos
Lemnos I.
Royaume de Troie
M. Ida
Troie
Partie de l'Asie Mineure
Lesbos
Les Meoniens
Scyros
Pierie
Tricca
Ithome
Oechalia
Dolopes
Myrmidons
Epire
Achaie
Eubée
Chalcis
Locriens
Etholiens
Phocie
Curetes
Ionie
Beothie
Athenes
Les Cariens
Les Liciens
Sicyon
Ithaque
Helice
Corinthe
Epidaure
Argos
Mycene
Tressene
Elis
Phea
Arcadie
Peloponese
Zacynthe I
Pile
Cyparisse
Phere
Sparte
Helos
Pedasus
Messene
Mer de Pile
Crete I
Gnosse
Milet
Simé
Nysyrus
I. de Rhodes
Crapathus
Carte de la Grece pour l'Intelligence de la guerre de Troye.
Filloeul sculpsit

de qu'ils avoient ſous leur domination. Si l'on croit avec les anciens que le Royaume de Troye a ſubſiſté 296. ans, on ne peut ſe diſpenſer de dire que Dardanus eſt arrivé dans la Troade 1506. ans avant l'Ere vulgaire : il y fut reçû par Teucer qui lui donna un établiſſement conſiderable & ſa fille Baté en mariage. Dardanus regna 31. ans, & laiſſa deux enfans, Ilus & Erichton. Le premier n'eut point de poſterité ; mais le ſecond épouſa Aſtioché, dont il eut un fils nommé Tros, en l'honneur duquel la Province quitta le nom de Dardanie pour prendre celui de Troade. Il mourut après un regne de 60. ans, & laiſſa trois fils, Ilus, Aſſaracus & Ganymede.

La fable a dit que ce dernier pour ſa beauté avoit été enlevé par Jupiter, qui s'en ſervoit dans les Cieux pour lui verſer le Nectar ; mais la verité eſt que Tantale Roi de Lydie fit cet enlevement, & que ce fut pour s'en venger qu'Ilus frere aîné de Ganymede lui déclara cette guerre ſanglante qui obligea Tantale de quitter l'Aſie. C'eſt néanmoins ce qu'il eſt difficile d'accorder avec l'hiſtoire des Rois de Troye.

Aſſaracus deuxiéme fils de Tros fut pere de Capis, & ayeul d'Anchiſe, & par conſéquent biſayeul d'Enée. Ilus, comme aîné, ſucceda au Royaume de ſon pere, & bâtit la citadelle de Troye, à laquelle il donna le nom d'Ilium. On prétend qu'il reçut du Ciel le Palladium, qui étoit une ſtatuë de trois coudées de haut, repréſentant une fille armée, qui par une rareté peu connuë dans ces premiers temps, avoit les pieds ſeparés de manieres qu'elle ſembloit vouloir marcher. C'étoit l'uſage de ces ſiecles reculés & barbares, que tout ce qu'on trouvoit beau & parfait étoit plutôt attribué aux Dieux qu'aux hommes. Et pour attirer à cette image les reſpects & la veneration des peuples, on publia qu'Ilus, pour l'avoir touchée, en avoit été puni de la perte de la vûë qu'il ne recouvra qu'en appaiſant la colere des Dieux juſtement irrités de cette irreverence. On s'imagina dans la ſuite que les deſtins de cet Etat étoient attachés à cette image ; & les Romains qui ſe vanterent depuis de la poſſeder, crurent lui devoir la grandeur & l'étenduë de leur empire & la gloire de leurs conquêtes. Ilus, à la difference de ſes peres, s'allia dans la Grece & ſe maria avec Euridice fille d'Adraſte.

De ce mariage naquit Laomedon Roi de Troye après ſon pere ; ce fut lui qui bâtit les murs de cette ville, il les fit conſtruire avec tant de magnificence, que les anciens qui vouloient du merveilleux en toutes choſes, s'imaginerent que les Dieux mêmes y avoient travaillé. Quelque temps après, la Troade fut affligée de la peſte ; & l'oracle conſulté ſur les moyens de faire ceſſer cette maladie, n'en marqua point d'autre que d'expoſer Heſione, la plus belle des filles de Laomedon. Hercule qui voyageoit par mer fut obligé de prendre terre dans ce pays-là, & y arriva fort à propos pour délivrer cette victime, qu'il maria avec Telamon ſon compagnon de voyage. De ce mariage naquit le ſecond Teucer, fondateur d'une colonie Grecque dans l'Iſle de Cypre.

Laomedon eut enſuite le malheur de ſe broüiller avec Hercule, qui ne lui pardonna point, mais le dépoüilla de ſon Royaume pour le donner au plus jeune de ſes enfans, qu'on appelloit alors Podarcès, & qui eſt mieux connu ſous le nom de Priam. Quelques auteurs aſſurent que Laomedon avoit épouſé en ſecondes nôces une fille d'Atrée Roi de Micenes : ainſi Priam étoit couſin germain d'Agamemnon ; & ce fut

peut-être là le motif qui détermina Hercule à lui donner la couronne de Troye.

Priam sixiéme Roi de Troye fut marié deux fois ; la premiere avec Arisba fille de Merope ; la seconde avec Hecube fille de Dynas, ou de Cyssœus Roi de quelque partie de la Thrace. Il en eut Hector son fils aîné, & Alexandre Paris, de qui la naissance causa la ruine de sa patrie & de sa famille. Hecube eut encore huit autres garçons & quatre filles qui furent tous les victimes des Grecs dans la guerre de Troye. Le Royaume de Priam ne laissoit pas, quoique d'une médiocre étenduë, d'être assez considerable, parce qu'outre une famille nombreuse dont il étoit le chef, il possedoit une ville importante, bien peuplée, & une Province cultivée avec soin par un peuple actif & laborieux. Hector fils aîné de Priam avoit épousé Andromaque, de laquelle il n'avoit, quand il fut tué, que deux jeunes enfans, Astianax & Laodamas. Alexandre second fils de Priam s'étoit marié à Oenone qu'il méprisa dans la suite, lorsque pour son malheur particulier & pour celui de sa patrie, il résolut de voyager dans la Grece.

Il paroît que le motif de ce voyage étoit la necessité où se trouvoit Alexandre de chercher un établissement convenable à sa naissance, parce que le Royaume de son pere regardoit vraisemblablement Hector son frere aîné, lequel indépendamment de la couronne qu'il devoit posseder un jour, avoit toutes les qualités propres à former un héros. On trouve encore une cause de ce voyage dans l'alliance qui étoit entre la famille de Priam & celle d'Agamemnon & de Menelas. Ainsi Alexandre alla dans le Peloponese : il n'y fut pas plutôt abordé, qu'il se laissa séduire par les charmes d'Helene ; & ces amans criminels, dont l'un violoit les droits de l'hospitalité, & l'autre ceux du mariage, voulurent se posseder toujours. Ils ne trouverent pas de moyen plus sûr pour y parvenir, que de quitter la Grece & de reprendre le chemin de Troye. Ce fut le second enlevement d'Helene dont la datte doit tomber vingt ans avant la destruction de Troye ; ainsi 1229. ans avant l'Ere vulgaire.

L'affront que reçûrent Agamemnon & Menelas par cet enlevement, les obligea de se préparer à la vengeance. Ils assemblerent tous les Rois de la Grece dans l'Achaïe, & prirent la résolution de porter la guerre en Asie.

AGAMEMNON Roi de toute la partie septentrionale du Peloponese, c'est-à-dire, de Mycene, de Corinthe & de Sicyon, fut déclaré chef de l'entreprise & generalissime de l'armée des Grecs. Ce Prince avoit une flotte considerable, qui le mettoit au rang des plus puissans Rois : c'est pourquoi il fournit non-seulement des vaisseaux pour le transport de ses troupes particulieres, mais il en prêta même aux Arcadiens qui n'en avoient pas. *Menelas* en faveur duquel on avoit formé cette entreprise, conduisoit ses propres sujets qui étoient montés sur soixante-six vaisseaux. Les Argiens parurent sous la conduite d'*Eteocles*, à la mort duquel *Stenelus* prit sa place. Une autre partie des Argiens étoit conduite par *Eurialus*. Enfin la troisiéme partie de ces mêmes peuples étoit sous *Diomede* Roi d'Ætolie. Le vieil *Nestor*, qui avoit sans doute ajouté la Messenie au Royaume de Pile, conduisit ses sujets à cette guerre : sa vieillesse & son experience le faisoient regarder comme le chef de tous les conseils. Son fils *Calchas* fit les fonctions de sacrificateur & de prophete dans l'armée. *Agapenor* étoit à la tête des Arcadiens. Le détail seroit trop long & trop ennuyeux s'il falloit

falloit marquer la ſuite de tous les autres generaux: il faut ſe fixer aux plus conſiderables. *Meneſthée* conduiſoit les Atheniens ſes ſujets. *Ajax* fils de Telamon menoit les habitans de Megare & de Salamine. Les Ætoliens avoient deux chefs, *Diomede* fils de Tydée, & *Thoas* pere de Penelope. *Ulyſſe* étoit à la tête des habitans de la petite Iſle d'Itaque. L'on ſait combien dans toutes les occaſions de cette guerre il ſe ſignala par ſa ſubtilité, ſes précautions & ſa prudence. Homere en a fait le héros de l'Odyſſée, pour montrer peut-être que la prudence la plus induſtrieuſe des grands hommes, telle que l'avoit Ulyſſe, n'eſt pas moins expoſée à des traverſes, que l'imprudence des hommes du commun. Les Locriens avoient pour chef *Ajax* fils d'Oilée: il fut le plus renommé, mais le plus barbare de tous les generaux des Grecs. *Achamas* & *Demophoon*, fils de Theſée, apprenoient la guerre ſous *Elphenor*, qui conduiſoit les peuples de l'Iſle d'Eubée, dont une autre partie avoit pour chef *Palamede*. Le dernier dont nous parlerons eſt le celebre *Achille* fils de Pelée, qui conduiſoit une partie des Theſſaliens. La fable dit que Thetis mere de ce Prince connoiſſant qu'il devoit mourir à la guerre de Troye, l'avoit caché dès ſa plus tendre jeuneſſe. Relègué pour ainſi dire, & déguiſé ſous un habit de fille, dans l'Iſle de Sciros, il fut reconnu par l'adreſſe d'Ulyſſe. Le Roi d'Itaque y alla, & produiſit des marchandiſes de toutes les eſpeces, où parmi des bijoux il y avoit auſſi des armes. Achille s'y attacha tout d'un coup, & Ulyſſe en prit occaſion de lui parler de la guerre de Troye, & de l'y engager.

Les préparatifs furent aſſez long; les vaiſſeaux au nombre d'environ 1200. ſe rendirent dans le port d'Aulide. L'armée des Grecs qui étoit ſur la flotte ne montoit gueres au-delà de cens mille hommes, ce qui étoit peu conſiderable pour un ſi grand nombre de Rois & de nations liguées. Mais (1) apparemment que la difficulté de faire ſubſiſter en Aſie un plus grand nombre de troupes, les avoit déterminés à n'en pas mener davantage.

Les Troyens de leur côté aſſemblerent leurs forces & celles de leurs alliés, nous avons déja dit que Memnon y étoit venu avec un corps de troupes de la part du Roi d'Aſſyrie. L'armée de Priam n'étoit pas inferieure à celle des Grecs, ſi l'on en juge par leur longue réſiſtance; mais ils furent battus dans une premiere action, qui décidoit preſque de la ſuite de cette guerre. Ils ne purent empêcher les Grecs de prendre terre, ni de piller toute la Province.

Ce ſiege, beaucoup moins conſiderable qu'on (2) ne l'a publié, a donné lieu aux Poëtes d'inventer des évenemens fabuleux. Il finit enfin par la ruine de la ville. Soit qu'elle ait été priſe à force de machines, ſoit qu'Enée & ſes compagnons en ayent livré une porte aux Grecs, comme le prétendent quelques auteurs; on ne fit aucune grace à une ville ſurpriſe: elle fut ſaccagée avec toute la fureur que peut inſpirer la vengeance. Menelas y retrouva Helene ſon épouſe, à laquelle il rendit toute ſa tendreſſe. Nous avons marqué que la ville de Troye fut priſe au milieu de l'été de l'année 1209. avant l'Ere vulgaire, ſelon la ſupputation des *Marbres d'Aron-*

(1) Thucydid. lib. 1. (2) Thucydid. Ibid.

del, ou 1184. ans avant cette même Ere, ſuivant les autres Chronologiſtes. Le détail des malheurs des Troyens ſeroit trop long : il ſuffit de dire que Priam fut tué par Pyrrhus fils d'Achille, comme une victime qu'il immoloit aux mânes de ſon pere. Les Grecs ne profiterent pas de leurs victoires ; ils diſſiperent le butin qu'ils avoient fait dans le ſac de la ville, ſe détruiſirent eux-mêmes par leurs diviſions, & ſe morfondirent en attendant la ſaiſon & les vents favorables pour retourner en Europe. Depuis ce temps-là il n'eſt plus parlé de Troye, comme d'un Royaume particulier, ſoit que ſon domaine ait été uni à quelque autre Principauté, ſoit qu'elle ait été entierement détruite. Enée, contre l'ordinaire des traîtres, fut le plus heureux de tous; & ſelon la tradition commune, il ſe retira, auſſi-bien qu'Antenor, en Italie : il aborda ſur la côte Latine, & Antenor s'engagea dans le Golfe Adriatique: nous aurons encore occaſion de parler d'eux dans la ſuite.

PHENICIE ET ROYAUME DE TYR.

LA Phénicie eſt une des premieres Provinces de l'Aſie qui fut habitée. Sidon, fils aîné de Chanaan bâtit la ville, à laquelle il fit porter ſon nom : & comme les Phéniciens étoient ſur les bords de la mer, ils ont paſſé pour les premiers navigateurs & les plus habiles commerçans de l'ancien monde. C'eſt aux deſcendans de Sidon que Tyr doit ſa fondation. Il paroît par l'Ecriture (1) qu'elle étoit très-ancienne. Joſephe qui la dit bâtie deux cens quarante ans avant la fondation du temple de Salomon, c'eſt-à-dire, mille deux cens cinquante-cinq ans avant l'Ere vulgaire, ne parle vrai-ſemblablement que de la nouvelle Tyr ; au lieu qu'Herodote, qui met ſa fondation environ 2750. ans avant Jeſus-Chriſt, parle, ſans doute de l'ancienne Tyr qui étoit en terre ferme, au lieu que la nouvelle étoit bâtie dans une Iſle fort proche du continent. Elle eut peu de réputation tant que Sidon fut une ville commerçante : ſes premiers Rois ne ſont pas connus ; il n'eſt reſté que le nom de ceux qui avoient quelque rélation avec le peuple Juif. C'eſt à *Joſephe* que nous avons l'obligation de nous les avoir conſervés. Le premier de ceux que nous connoiſſons eſt *Abibal*, qui eut pour fils & pour ſucceſſeur *Hiram* ami de David, & enſuite de Salomon. Ce fut à lui que s'adreſſerent ces deux Rois d'Iſraël, lorſqu'ils voulurent bâtir un temple au Seigneur : il les ſecourut non ſeulementpar des matieres précieuſes qu'il avoit dans ſes Etats, ou que la navigation lui avoit apportées, mais auſſi par un grand nombre d'ouvriers qu'il envoya lui-même à Salomon. Après un regne de trente-quatre ans, il eut pour ſucceſſeur ſon fils *Baleazar* qui n'en regna que ſept. *Abdarſtate* qui vint après lui, périt malheureuſement la neuviéme année de ſon regne, par les mains des quatre fils de ſa nourrice, dont l'aîné nommé *Delæaſtarte* regna douze ans, & ſon fils *Aſtarte* un pareil nombre d'années. A ce dernier ſucceda ſon frere *Aſeryme* que *Philetès* ſon frere fit périr pour poſſeder la couronne, qu'il ne tint lui-même que huit mois. Il fut à ſon tour tué & détrôné par *Ithobal*, Prêtre de la Déeſſe Aſtarte qui regna trente-deux ans. Il laiſſa le trône à ſon fils *Badeſor*, qui ne le poſſeda que ſix

(1) Iſaïe. 23. 7. &c.

ans, & eut pour ſucceſſeur *Matgenus* qui en regna neuf. Enfin ce dernier eut pour fils *Pigmalion* qui regna quarante-ſept ans. Ce fut la ſeptiéme année de ſon regne que ſa ſœur *Didon* fut obligée d'abandonner la Phenicie, & de ſe retirer en Afrique, où elle bâtit la ville de Carthage.

Selon Joſephe, le bâtiment du temple fut commencé par Salomon la douziéme année du regne d'Hiram : ainſi le commencement de ce Prince doit être placé 1026. ans avant l'Ere Chrétienne, & par les ſupputations que l'on vient de voir, il doit s'être écoulé ſoixante-treize ans depuis la douziéme année de ce Prince juſqu'au regne d'Itobal, qui a commencé par conſequent neuf cens quarante-deux ans avant Jeſus-Chriſt, vingt-un ans avant le regne d'Achab, qui épouſa Jezabel, fille d'Itobal.

Après Itobal, les annales Phéniciennes placent le regne de *Baal* qui dura dix ans; à la mort duquel le gouvernement de Tyr fut changé en république ; mais les Rois reprirent bientôt le deſſus, puiſque ſous Salmanaſſar la couronne étoit poſſedée par *Elulée*, qui bâtit avec douze vaiſſeaux ſeulement, les deux flottes unies des Aſſyriens & des Phéniciens, ce qui n'empêcha point Salmanaſſar de former le ſiege de cette ville, qui fut levé à la mort du Roi d'Aſſyrie. Les Tyriens fiers d'avoir pû réſiſter ſeuls à la puiſſance des Aſſyriens, s'attirerent par leur orgueil cette prophétie ménaçante, de la part de Dieu (1), que leur ville ſeroit détruite : ce qui fut executé par Nabuchodonoſor, qui n'en vint à bout qu'après un ſiege de treize ans, ce qu'il faut entendre de l'ancienne Tyr. Cette déſolation dura ſoixante-dix ans, comme le Prophete Iſaïe l'avoit prédit. Le commerce & la force de la ville furent tranſportés enſuite dans la nouvelle Tyr. Ce fut celle que prit & détruiſit Alexandre. Elle eut encore le même malheur ſous Antigonus ; l'un des ſucceſſeurs de ce Prince ; & fut expoſée depuis à d'autres révolutions ; mais ſa ſituation avantageuſe & l'induſtrie de ſes habitans la releverent toujours. On ne voit pas que depuis Auguſte, elle ait figuré dans l'hiſtoire : peut-être Alexandrie lui enleva-t-elle ſon commerce, & anéantit par-là une ville qui ne ſe ſoutenoit que par le négoce.

Syrie et Damas.

Outre les Rois de Syrie, ſucceſſeurs d'Alexandre, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, cette Province a eu d'autres Rois, qui ſe ſont diſtingués par leur inimitié contre ceux de Juda & d'Iſraël. Tels furent *Adadeſer*, *Benadad*, *Haſaël* & quelques autres, dont les noms ne ſont connus que par l'hiſtoire ſainte. Il eſt inutile d'en dire ici davantage, parce que n'ayant pas de ſucceſſion marquée, & n'étant déſignez d'ailleurs que dans l'Ecriture, leur hiſtoire doit être étudiée en examinant celle du peuple Juif.

Rois de Lydie.

Les Rois de Lydie ſont anciens dans l'Aſie mineure. Il paroît par Herodote, qu'Argon qui fut le premier commença plus de douze cens ans avant l'Ere Chrétienne:

(1) Iſai. 23.

cependant d'autres écrivains les font remonter plus haut, jusqu'au temps même de Jupiter. Mais il est impossible de penetrer dans l'obscurité de ces premiers siecles; il n'y a de succession bien détaillée que depuis Ardisus. Ce qui en a fait principalement rechercher la suite, a été le regne de *Cresus*, aussi célébre par ses infortunes que par ses richesses. On trouve à la verité les noms de beaucoup de Rois, mais qui n'ont pas une suite assez marquée. Tout ce que l'on sait est donc qu'Ardisus a regné trente-six ans; Aliattès quatorze; Melès, nommé autrement Myrsus, douze; Candaules dix-sept; on n'ignore pas combien l'imprudence de ce dernier lui fut préjudiciable. Il avoit pour épouse une des plus belles personnes de son temps, qu'il aimoit moins en mari qu'en amant. Il ne pouvoit s'empêcher de vanter la beauté de la Princesse à l'un de ses officiers nommé Gygès; il voulut même faire connoître à ce favori toute l'excellence du trésor qu'il possedoit. Gygès y résista autant par respect pour la Reine, que pour ne pas voir trop curieusement des objets séduisans sur lesquels il n'avoit aucun droit. Il eut cependant, par une grace particuliere du Roi, le moyen, sans que la Reine s'en apperçût, de la voir dans l'état où elle ne devoit être vûë tout au plus que du Roi son époux. Comme Gygès étoit caché dans la chambre même du Roi, il ne pût s'échaper si adroitement que la Princesse ne le vît sortir. Elle apprit du Roi son mari tout ce qu'il venoit de faire en faveur de ce favori. La Princesse cacha son ressentiment & sa douleur toute la nuit; le matin elle fit appeller Gygès, à qui elle fit connoître qu'il n'avoit que deux partis à prendre, ou celui de mourir sur le champ, pour porter la peine de la vûë criminelle dont il avoit joüi, ou de faire mourir Candaules, & de monter par-là sur le trône de Lydie en épousant la Reine. Gygès obéit sans beaucoup de résistance, & après avoir tué le Roi qui étoit endormi, il épousa la Reine & s'empara de la couronne.

Le regne de *Gygès* fut assez considerable, soit par quelques expeditions militaires, soit par les présens qu'il envoya au temple de Delphes pour remercier les Dieux des grands biens qu'il en avoit reçus. Il mourut après un regne de trente-huit ans, & laissa pour successeur son fils Ardis, qui renouvella contre les Ioniens, où les Grecs de l'Asie mineure, la guerre que son pere leur avoit faite. Après avoir regné quarante-neuf ans, il laissa le trône à Sadiattès son fils qui en regna douze. A ce dernier succeda Haliattès qui fit la guerre aux Medes & à Cyaxarès, petit-fils de Dejocès. Ces guerres continuelles avec les differens peuples de l'Asie mineure ont rendu son regne assez considerable. Il mourut après avoir gouverné cinquante-sept ans, & laissa pour successeur son fils *Cresus*, par la défaite duquel ce Royaume fut entierement éteint cinq cens quarante-huit ans avant l'Ere vulgaire. Les avantures de ce Prince sont trop connuës pour les repeter ici. *Herodote* qui les rapporte fort au long dans le premier livre de son histoire, peut suffire pour en donner connoissance.

ROIS DE PONT.

Le Royaume de Pont dans l'Asie mineure est un démembrement que Darius Hystaspe Roi de Perse fit lui-même de sa monarchie en faveur d'*Artabase*, que quel-

ques historiens disent fils d'un des SeigneursPersans, qui avoient conspiré contre les Mages, usurpateurs de la couronne des Perses. On prétend que ce Roi, qui fut tué dans une action, quatre cens quatre-vingt ans avant Jesus-Christ, en avoit regné trente-quatre. Ainsi il doit avoir commencé cinq cens quatorze ans avant l'Ere vulgaire, la huitiéme année du regne de Darius. On ignore qui fut son successeur immédiat; les autres sont connus par l'histoire.

A *Rhodobates*, cinquiéme Roi de Pont, succeda *Mithridate* I. dont le regne commence quatre cens deux ans avant Jesus-Christ. Il est un de ceux qui s'est le plus distingué. Il mourut après avoir gouverné trente-huit ans, & eut pour successeur Ariobarzanès son fils, qui avoit alors le gouvernement de la Phrygie sous Artaxerxès Mnemon Roi de Perse. *Mithridate* II. qui vint trois cens trente-six ans avant l'Ere vulgaire, avoit pris le parti d'Eumenès contre Antigonus; mais quand il sut qu'Eumenès étoit tué, il se soumit au vainqueur, & lui a rendu depuis des services considerables. Cependant Antigonus soupçonneux de tout ce qui l'approchoit, s'imagina que Mithridate favorisoit le parti de Cassandre; c'est pourquoi il le fit mourir après un regne de trente-cinq ans, trois cens un an avant l'Ere vulgaire. *Mithridate* III. qui monta sur le trône après son pere, s'étoit lié étroitement d'amitié avec Demetrius Poliercetes, par lequel même il fut averti des mauvais desseins qu'Antigonus avoit contre lui. Il se retira fort à propos dans la Cappadoce, y forma une armée, par le moyen de laquelle il se saisit de diverses places qu'Antigonus y avoit, & qui furent depuis unies au roïaume de Pont. Il mourut après un regne de trente-six ans, & laissa la couronne à son fils *Ariobarzanès*.

L'histoire qui nous marque que Mithridate Eupator fut le huitiéme depuis *Mithridate* III. qu'on regarde comme le fondateur de cette monarchie, par le point d'élevation où il l'avoit mise, & par les conquêtes qu'il avoit faites, nous donne lieu de croire qu'après *Ariobarzanès* il y a deux autres Rois, qui n'ayant rien fait de considerable, n'ont pas merité d'être connus de la posterité. Les historiens ne marquent expressément que le nom de *Mithridate* IV. que Justin dit avoir été le bizaïeul de Mithridate Eupator. On ne dit rien de son regne, sinon qu'il épousa une fille de Seleucus Callinicus Roi de Syrie, dont il eut une Princesse nommée Laodice, qui fut mariée au Roi de Syrie Antiochus le Grand. *Pharnace* son fils qui lui succeda environ 183. ans avant l'Ere vulgaire, eut quelque differend avec les Rois de Pergame: ses crimes qui l'ont rendu célébre, l'ont fait passer pour le plus mauvais prince qui ait porté la couronne. *Mithridate* V. du nom, surnommé *Evergetes* qui lui succeda, fut assez bien avec les Romains, qui pour le récompenser des services qu'il leur avoit rendus, ajoûterent à son Royaume la province de la grande Phrygie.

Le plus grand Roi de cette race est *Mithridate* Eupator, qui disputa si long-temps aux Romains l'empire de l'Asie: il n'avoit que douze ans quand son pere mourut, & l'histoire qui nous assure qu'il en a vécu soixante-douze, nous marque en même-temps qu'il en a regné soixante.

Une des occasions où il parut avec le plus de grandeur contre les Romains, dont il fut de tout temps l'ennemi le plus irréconciliable, fut la guerre de Cappa-

doce. Ariarathes qui en étoit Roi vint à mourir. Mithridate fit tuer les enfans du feu Roi, & usurpa la Cappadoce; mais les Romains qui avoient rendu la liberté aux Cappadociens, leur permirent de se choisir un Roi sur la représentation qui leur fut faite de la part de ces peuples qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ils élurent donc Ariobarzanès, que Sylla mit en possession de la couronne. Mithridate ne cherchoit que l'occasion de faire connoître à la république combien il étoit outré de cette conduite. Il s'allia de Tygranes Roi d'Armenie, & de concert ils se rendirent maîtres de la Cappadoce, & même de la Bithinie. Les Rois dépoüillés vinrent à Rome, le Sénat les prit sous sa protection, & ils furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate animé par cette conduite, leva des troupes, & défit trois armées Romaines qui étoient dans l'Asie mineure : il prit même deux des Generaux; & les fit cruellement mourir dans les tourmens. Toutes les villes Grecques de l'Asie mineure embrasserent cette occasion pour se soulever contre les Romains, & pour se jetter dans le parti du vainqueur.

Mithridate qui n'avoit pû chasser entierement les Romains de l'Asie par la force, y employa la ruse. Il envoya des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces & aux Magistrats des villes, d'en faire un massacre général au jour qu'il leur désigna. Cet ordre barbare, qui n'a pas manqué d'exemples dans la posterité, s'executa; & l'on égorgea quatre-vingt mille Romains, quelques-uns même en comptent davantage.

Après s'être rendu maître de l'Asie par cette barbarie, Mithridate envoya en Grece un de ses Generaux avec une armée de six vingt mille hommes : il prit Athenes & la choisit pour sa résidence; d'où il donnoit les ordres nécessaires pour la guerre. Et pendant le séjour que le General de Mithridate fit dans cette grande ville; il mit dans les interêts de son maître la plûpart des républiques de la Grece.

C'est l'état où Sylla trouva les affaires quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Le General Romain ne tarda gueres à reprendre la superiorité, & battit avec seize mille hommes seulement, trois armées de Mithridate, l'une à Cheronnée d'environ cent vingt mille hommes, & les deux autres à Orchomenes, dont l'une étoit de cent dix mille hommes, & la troisiéme de quatre-vingt mille. Mithridate lui-même, malgré son habileté & son esprit de ressource fut battu en Asie, où il perdit ses meilleures troupes; & ce fut la faute de Lucullus, si le Roi de Pont ne fut pas pris, mais l'interêt particulier du General Romain l'emporta comme parmi nous, sur l'interêt public.

Mithridate fit demander la paix aux Romains qui la lui accorderent, mais à des conditions très-dures pour un homme tel que lui. Il fut obligé de rendre la Bithinie à Nicomede, la Cappadoce à Ariobarzanès, & aux Romains tout ce qu'il leur avoit pris depuis le commencement de la guerre. Il fut réduit à son ancien domaine, & contraint encore de payer aux Romains trois mille talens pour les frais de la guerre, & de leur livrer soixante-dix de ses vaisseaux. La triste situation des affaires de Mithridate lui fit accepter toutes ces conditions; & les troubles de Rome engagerent Sylla d'accorder la Paix à ce Prince. Les Romains ne laisserent pas de recommencer contre Mithridate une guerre qui dura trois ans; mais comme elle

avoit été entreprife fans l'ordre du Sénat, Murena Gouverneur de l'Afie mineure, en fut défaprouvé par Sylla, qui étoit devenu Dictateur, & la paix fut rétablie entre les Romains & le Roi de Pont.

La mort de Nicodeme Roi de Bithinie, qui fit le peuple Romain heritier de fes Etats (1) donna lieu à Mithridate de renouveller la guerre dans les vûës qu'il avoit toujours confervées fur ce Royaume, qui étoit à fa bien-féance. Il s'en empara donc auffi-bien que de la Paphlagonie, qui étoit une province Romaine. On envoya contre Mithridate Lucullus & Cotta (2); mais ce dernier qui n'avoit rien des talens militaires, qu'il falloit pour tenir tête à Mithridate, fut battu par le Roi de Pont: il fut même affiegé dans Cyzique ville de la Propontide. Mithridate avoit employé pour ce fiege trois cens mille hommes & quatre cens vaiffeaux. Les Romains n'étoient pas en état d'en venir à une action génerale. Lucullus vint donc fe pofter près de l'armée de Mithridate, lui enlevoit fes convois, lui battoit fes partis & fes fourageurs, & ne manquoit aucune occafion par des actions particulieres, de fe procurer le même avantage qu'il auroit pû defirer d'une action générale. Enfin Lucullus affoiblit fi fort l'armée de Mithridate, que ce Prince fe vit obligé de lever honteufement le fiege de Cyzique (3), après y avoir perdu la plus grande partie de fes troupes. Mithridate fut contraint par cette perte, de fe retirer dans le Pont. Il laiffa néanmoins fa flotte à trois de fes Generaux qui furent battus deux fois par Lucullus.

Le General Romain tourna enfuite du côté de la terre, rentra dans la Bithinie & la Paphlagonie, & marcha dans le Pont pour attaquer Mithridate jufques dans le centre de fes Etats. Il forma en même-temps le fiege des trois plus confiderables villes du Royaume. Mithridate venoit pour les fecourir; mais Lucullus alla au-devant de lui, & eut du défavantage dans deux actions; à la troifiéme le Roi de Pont fut entierement défait. Il s'enfuit en Armenie pour demander du fecours à Tigranes qui étoit fon gendre; mais Tigranes, loin de lui en accorder, ne voulut pas feulement le voir pendant plus d'un an & demi qu'il fut dans fes Etats.

Tigranes qui fut lui-même attaqué par les Romains, eut enfin une entrevûë avec Mithridate, pour concerter avec lui les operations de cette guerre. Tigranes fut battu, & s'abandonna entierement aux confeils violens du Roi de Pont. Ils chercherent du fecours jufques chez le Roi des Parthes: mais enfin ils furent encore une fois défaits; & comme fi Mithridate fentoit l'afcendant que les Romains avoient pris fur lui, il ne pût foutenir la vûë de leurs légions, & fut le premier à fuir. Il rentra néanmoins dans le Pont, où il défit les Lieutenans de Lucullus.

Pompée qui vint enfuite pour commander au lieu de Lucullus (4), offrit la paix à Mithridate. Ce Prince la refufa d'abord; mais quand il vit que Phraatès Roi des Parthes, avoit pris le parti des Romains, il voulut négocier avec Pompée. Ce Général lui demanda pour préliminaires de mettre bas les armes, & de rendre tous les deferteurs. Mithridate refufa ces conditions, & fe réduifit à harceler les troupes Romai-

(1) 76. ans avant J. C.
(2) 75. ans avant J. C.
(3) 73. ans avant J. C.
(4) 66. ans avant J. C.

nes, & à leur couper les vivres. Il en vint ſi heureuſement à bout, que Pompée fut contraint de quitter le Pont & la Cappadoce pour entrer dans l'Armenie mineure. Mithridate l'y ſuivit; mais une nuit Pompée le ſurprit dans ſa marche, lui tua la plus grande partie de ſon armée, & lui-même eut de la peine à ſe ſauver. Il remonta néanmoins vers les ſources de l'Euphrate pour ſe mettre à couvert dans les montagnes. Pour monument de ſa victoire, Pompée bâtit une ville ſur le champ de bataille, à laquelle il donna le nom de Nicopolis; il ſuivit de près Tigranes & Mithridate. Le premier fit ſa paix avec les Romains, & en fut depuis regardé comme l'ami & l'allié.

Mithridate, plein de reſſources, n'abandonna point ſes projets; il ſe retira dans le Boſphore Cimmerien (1) que nous appellons aujourd'hui la Crimée, qui appartient aux petits Tartares: il avoit donné ce Royaume à l'un de ſes fils nommé Macharès; mais ce Prince preſſé par les Romains, avoit cru devoir faire la paix avec la république, & la vouloit obſerver religieuſement. Il tâcha, mais inutilement, de le faire trouver bon à Mithridate. Comme il vit que ſon pere ne vouloit point déferer à ſes raiſons, il eſſaya de ſe ſauver par mer, & fut pris par les vaiſſeaux même de Mithridate; mais il aima mieux ſe tuer que de tomber entre les mains de ſon pere.

Pompée qui ne pouvoit ſuivre Mithridate dans des pays ſi reculés, revint en Aſie, ſoumit Darius Roi des Medes, & Antiochus Roi de Comagene, & vint dans la Syrie, dont il dépoüilla Antiochus l'Aſiatique. Il réduiſit ce Royaume, qui devint enſuite une Province Romaine; il rétourna dans la Cappadoce & dans le Pont, dont toutes les places ſe rendirent. On prit même dans la plus forte nommée Cainé, ou la Ville-Neuve, tous les treſors de ce Prince avec ſes mémoires ſecrets, où l'on découvrit ſes projets & une infinité de choſes cachées. Ce fut-là qu'on trouva les obſervations que ce Prince avoit faites ſur la Medecine, pour laquelle li avoit beaucoup de goût: entr'autres choſes on y vit la compoſition de ce contrepoiſon admirable, qui porte encore le nom de Mithridate, & dont les Médecins n'ont pas diſcontinué de ſe ſervir depuis avec beaucoup de ſuccès.

Mithridate, qui ſe vit ſans aucune reſſource, fit demander la paix à Pompée (2) aux mêmes conditions qu'on l'avoit accordée à Tigranes, c'eſt-à-dire, de lui laiſſer le Royaume héréditaire de Pont, au moyen d'un tribut qu'il payeroit aux Romains. Pompée exigea de ce Prince, que puiſqu'il vouloit obtenir les mêmes conditions que Tigranes, il le devoit imiter en le venant trouver en perſonne. Mithridate n'y voulut pas conſentir; il propoſa ſeulement d'y envoyer ſes enfans & quelques-uns de ſes principaux amis. C'étoit une foible caution pour la foi d'un Prince qui n'en avoit jamais eu: auſſi Pompée ne s'en voulut pas contenter. Les négociations ſe rompirent, & l'on ſe prépara de part & d'autre à recommencer la guerre; mais Mithridate mourut à la veille de faire réüſſir les plus vaſtes, & peut-être les plus chimeriques projets qui ſoient jamais entrés dans la tête d'un Général.

Le deſſein de ce Prince étoit de traverſer la Pannonie, & de venir attaquer les

(1) 65. ans avant J. C. (2) 64. ans avant J. C.

Romains

Romains jusques dans l'Italie, comme avoit fait Annibal. C'est pourquoi il avoit levé des troupes parmi les Scythes, & avoit envoyé des agens dans les Gaules pour solliciter ces peuples à se joindre à lui, quand il approcheroit des Alpes : mais pour executer ce projet, il falloit faire avec une grande armée environ huit ou neuf cens lieuës, traverser ce que nous appellons la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Styrie, la Carinthie, le Tyrol & la Lombardie, pays difficiles, pleins de bois & de montagnes, où la subsistance étoit presque impossible. Il falloit outre plusieurs rivieres, passer encore trois grands fleuves, le Boristhenes, le Danube & le Po. La seule idée d'une marche si dangereuse & si rude, fit si grand'peur à son armée, que pour rompre ce dessein, elle élut pour General & pour Roi Pharnace, fils de Mithridate. Alors ce prince voyant que tout le monde, jusqu'à son fils même, l'abandonnoit, se retira dans son appartement, & après avoir donné du poison à ses femmes & à ses concubines, il en prit lui-même. Mais comme il n'agissoit point assez promptement, il eut recours à son épée. Le coup ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat Gaulois qui venoit d'enfoncer sa porte, de l'achever. Sa crainte étoit de tomber entre les mains des Romains & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours sur lui du poison, pour leur échaper par cette voye, s'il ne trouvoit pas d'autre moyen : triste ressource pour un Roi qui avoit fait trembler toute l'Asie.

Jamais prince n'eut un plus vaste génie : son ame intrépide étoit accompagnée d'un grand jugement, de beaucoup d'experience, & d'un esprit fertile en expediens. Il savoit les langues de vingt-deux nations differentes qui étoient sous sa domination, & leur pouvoit aisément parler sans interpréte. Sa pénétration dans les affaires, & son assiduité au travail étoit si grande, qu'à l'exception de ce dernier complot, il avoit découvert tout ce qu'on avoit tramé contre lui. Ses desseins étoient grands ; mais la fortune des Romains l'emporta toujours sur ses projets, quelque bien concertés qu'ils fussent, & Ciceron est obligé d'avoüer qu'après Alexandre qui a été plus heureux, quoiqu'il ne fût pas plus brave, c'étoit le plus grand des Rois ; & jamais les Romains n'en eurent de pareil en tête. Mais il avoit tous les vices qui accompagnent les ames barbares, la cruauté & l'ambition.

De beaucoup d'enfans que Mithridate avoit eus de plusieurs femmes & de ses concubines, Pompée conduisit à Rome cinq fils & deux filles, qui parurent à son triomphe.

ROYAUME DU BOSPHORE.

PHARNACE qui avoit trahi son pere pour se jetter dans le parti des Romains, en obtint le Royaume du Bosphore (1), & fut déclaré ami & allié du Sénat : mais quand il vit les Romains engagés dans la guerre civile de César & de Pompée, il rentra dans le Royaume de Pont, dont il fut cependant chassé par César, après une bataille considerable que le General Romain gagna contre lui quarante-sept ans avant l'Ere Chrétienne. Pharnace se retira donc à Sinope avec un corps de troupes, mais

(1) 63. ans avant J. C.

Asandre qu'il y avoit laissé, s'étoit en son absence emparé de la souveraineté ; & ce prince ne fut pas plutôt débarqué que l'usurpateur le fit mourir, & se maintint dans son usurpation. Le Royaume du Bosphore eut encore quelques Rois marqués dans l'histoire, mais dont les actions sont rapportées assez confusément dans les anciens écrivains.

Le Pont fut partagé en plusieurs petites principautés, où les descendans de Mithridate ne laisserent pas encore de regner pendant quelques générations, mais cependant sous la protection des Romains.

LE ROYAUME DES PARTHES.

NOUS avons déja marqué l'action infame qui donna lieu aux Parthes de se révolter environ deux cens cinquante ans avant J. C. contre le Roi de Syrie Antiochus, surnommé le Dieu. Cette nation qui a toujours conservé quelques restes de la barbarie des Scythes, dont on prétend qu'elle est descenduë, s'est rendue très-illustre dans l'ancienne histoire par ses guerres continuelles avec les Romains, dont elle fut les plus redoutables ennemis. On prétend qu'outre les Scythes qui formoient le corps de la nation, il y avoit aussi une sorte de mélange de divers peuples victorieux, qui les avoient subjugués dans les anciens temps.

Leurs Rois eurent le nom d'ARSACIDES, de leur premier Roi *Arsacès*, qui forma & maintint la révolte contre les Rois de Syrie. Nous avons dit qu'elle fut occasionnée par les violences qu'Agatocles, Gouverneur de la province pour Antiochus, avoit voulu faire à Tiridate, dont la beauté & les graces avoient trop vivement touché le Gouverneur Syrien. Arsacès, qui étoit frere de ce jeune homme, indigné de la brutalité de leur Gouverneur, se ligue avec quelques amis, & se jette sur Agathocles ; qu'ils font périr sous leurs mains. Leur parti s'étant insensiblement grossi par la négligence d'Antiochus, ils eurent le temps de s'affermi, & de former un gouvernement qui a subsisté près de cinq cens ans. Seleucus Callinicus ne laissa pas de faire de nouvelles tentatives pour soumettre les Parthes révoltés ; mais cette expedition fut si malheureuse pour lui, qu'il demeura prisonnier, & qu'il est mort chez les Parthes dans la captivité. Le nom d'*Arsacès* devint si célébre par les grandes actions qu'il avoit faites, que tous ses descendans ont fait gloire de le porter, & de le joindre à celui qu'ils avoient, aussi-bien que le titre superbe de *Roi des Rois*, qu'ils se donnerent dans les monumens publics, qui restent encore de cette nation. Le premier Arsacès mourut environ deux cens cinquante-quatre ans avant l'Ere vulgaire, d'une blessure qu'il reçut dans une action. Son frere *Tiridate* qui lui succeda, soutint la dignité royale avec autant de vigueur que l'avoit fait son frere Arsacès. Son regne même qui dura trente-sept ans avec une gloire toujours égale, lui donna lieu de s'affermir sur le trône, & de faire passer la couronne à ses successeurs.

Arsacès III. surnommé Artaban, étoit fils de Tiridate, & lui succeda environ deux cens seize ans avant l'Ere chrétienne. Il s'empara de la Medie, qui étoit pour lors soumise aux Rois de Syrie. Antiochus le Grand l'y suivit avec un corps de troupes, & lui fit abandonner cette nouvelle conquête. Artaban fut même obligé

de se retirer dans l'Hyrcanie; mais enfin après une guerre douteuse & difficile de part & d'autre, le Roi de Syrie fit la paix avec le Roi des Parthes, & devint même son allié. Ainsi Artaban joüit d'une paix tranquille jusqu'à l'an cent quatre-vingt dix-sept avant l'Ere chrétienne, qu'il mourut après un regne de vingt ans.

Phriapatius son fils qui lui succeda, est à peine connu dans nos histoires, soit qu'il ait vécu en paix plongé dans le luxe des Asiatiques, soit qu'il ait porté ses armes du côté de l'Orient, comme le prétendent quelques Auteurs. Après avoir regné quinze ans, il laissa la couronne des Parthes à Phraatès son fils aîné, qui fit peu de choses dans les huit années qu'il fut sur le trône.

Comme il ne croyoit pas que ses enfans fussent en état de soutenir la couronne, il la laissa à son frere, nommé *Mithridate*, qui commença cent soixante-treize ans avant J. C. La grandeur de son regne qui fut de trente-sept ans n'est pas seulement ce qui l'a distingué; il s'est encore rendu considerable par les guerres qu'il a soutenuës avec beaucoup de vigueur, tantôt contre les Rois de Syrie, tantôt contre les Rois des Indes, & par les conquêtes qu'il fit sur les Medes & sur les Bactriens. *Rodogune*, si célébre dans l'histoire, étoit fille de Mithridate, & fut mariée à Demetrius Roi de Syrie, dans le temps qu'il fut prisonnier chez les Parthes. On peut assurer que, si cette nation doit son indépendance au Roi Arsacès I. elle doit son illustration & sa dignité à Mithridate, qui s'étoit rendu maître de la plus grande partie de l'Asie superieure.

Phraatès II. qui lui succeda eut quelques guerres à soutenir contre Antiochus Sidetès, usurpateur de la couronne de Syrie, pendant la captivité de Demetrius qui en étoit le veritable possesseur. C'est ce qui engagea le Roi des Parthes à renvoyer Demetrius dans ses Etats, afin de donner par-là un compétiteur légitime à Antiochus, l'empêcher par des troubles domestiques de continuer la guerre contre les Parthes. Phraatès mourut après un regne de neuf ans, dans une bataille qu'il avoit donnée aux Scythes ses voisins. *Artaban* son oncle qui lui succeda, ne survéquit pas trois ans au Roi son neveu. Il laissa la couronne à son fils *Mithridate* II. qui eut aussi le surnom de Grand, pour avoir appaisé, non-seulement les troubles domestiques qui s'étoient élevés dans son Royaume, mais encore pour avoir vaincu les Scythes, nation qu'on avoit crû jusques alors invincible. Il eut même la generosité de rétablir Antiochus Eusebès Roi de Syrie, qui en avoit été chassé par son frere Philippe : il mourut après un regne de trente-sept ans, sans qu'on sache s'il a laissé de posterité. *Mnaskirès*, qui lui succeda environ quatre-vingt sept ans avant l'Ere vulgaire, n'eut pas occasion, à cause des guerres intestines qu'il eut à soutenir, de porter ses armes au dehors, ce qui diminua beaucoup la force de ces peuples, nés pour le mouvement des armes. Mnaskirès avoit terminé ces guerres domestiques, lorsqu'il mourut après un regne d'onze ans ou environ. *Sinatrockès* qui lui succeda fut encore moins considerable, parce que dans le peu de temps qu'il regna, ses armées furent battuës & défaites par Tygranes Roi d'Armenie.

Il eut pour successeur son fils *Phraatès* III. que Mithridate Roi de Pont tâcha d'engager dans une guerre contre les Romains. Il ne se laissa point surprendre aux artifices de Mithridate. Comme il n'avoit rien à démêler avec la république, il fit

alliance avec elle, & porta même en faveur des Romains ses armes dans l'Armenie. Il fut plus heureux avec l'étranger que dans sa propre famille, ses enfans l'ayant fait mourir de poison après un regne de neuf ans. Ces mêmes enfans qui avoient porté leurs mains sacrileges contre leur pere, chercherent à se détruire mutuellement. *Mithridate* III. qui sans doute étoit l'aîné, fut reconnu Roi des Parthes; mais ses cruautés donnerent lieu à son frere *Orodès* de le traverser, & enfin de le faire mourir après un regne de sept ans. Orodès qui lui succeda, fut ce même Roi des Parthes, qui se rendit si rédoutable aux Romains par la défaite de Crassus. Cette perte fut si sensible à la république, que les Romains mirent tout en œuvre pour en effacer la honte; & jamais les Parthes ne firent plus de plaisir à Auguste, que de lui rendre les aigles Romaines qui avoient été prises dans cette bataille. L'histoire assure que *Crassus* avoit tort d'entreprendre une guerre incertaine contre un peuple belliqueux qui n'avoit jamais donné de mécontentement; mais il fut puni de sa témerité & de son injustice, les Parthes qu'il avoit pris d'abord au dépourvû, eurent le temps de se préparer : cependant Orodès, avant que de commettre aucune hostilité, envoya des Ambassadeurs à Crassus, pour savoir de lui le motif qui lui avoit fait entreprendre cette guerre. La réponse de Crassus qui fut moins fiere qu'insolente, fit connoître à Orodès qu'il devoit se disposer pour l'attaque : il partagea ses troupes en deux armées; il se mit à la tête de l'une, & confia l'autre à *Surena*. Ce General reprit, en entrant dans la Mésopotamie, toutes les places dont Crassus s'étoit emparé. Les Romains qui étoient sortis de ces garnisons vinrent porter l'épouvante dans le camp; mais Crassus qui étoit un riche Bourgeois & un médiocre General, ne défera point aux sages conseils qui lui furent donnés. Il tomba dans le piége que Surena lui tendit, & fut défait par ce General, qui fondit brusquement sur lui. L'armée Romaine y périt presque toute, & Crassus fut tué par Surena qui lui coupa la tête & la main. Elles furent portées à Orodès qui étoit pour lors dans un festin de noces, dont la joie fut augmentée par l'agréable nouvelle de la victoire complette remportée sur l'armée Romaine.

Surena ne joüit pas long-tems de sa victoire. Orodès son maître, jaloux de sa gloire & du crédit qu'une si grande action lui donnoit parmi les Parthes, le fit mourir peu de temps après. Plutarque, qui nous parle de ce General, nous le peint comme un homme d'une habileté consommée par sa prudence & par sa valeur, quoiqu'il n'eut alors que trente ans. C'étoit, outre cela, l'homme de son temps le mieux fait, & à qui de grandes richesses ne donnoient pas moins de crédit & d'autorité que la grandeur de son caractere & de sa naissance. Il étoit le premier sujet du Roi des Parthes & par un droit héréditaire à sa maison, il avoit le privilege de mettre la couronne sur la tête du Roi, lorsqu'on l'élevoit sur le trône. Quand il voyageoit, mille chameaux portoient ses bagages, & deux cens chariots étoient destinés pour conduire ses femmes & ses concubines. Outre une garde de plus de 1500. cavaliers, il avoit encore un cortege de domestiques qui montoit à plus de dix mille hommes. Ce furent toutes ces qualités jointes à de grands services qui le rendirent suspect, & qui lui firent perdre la vie, par l'ingratitude & la jaloufie de son maître.

Après la défaite de l'armée Romaine, les Parthes se jetterent sur la Syrie, qu'ils

crurent trouver ſans défenſe ; mais Caſſius, plus brave & plus prudent que Craſſus, avoit raſſemblé les débris de ſon armée, & obligea les parthes à repaſſer l'Euphrate avec aſſez de confuſion. Cette action célébre ſe paſſa au commencement du regne d'Orodès, 53. ans avant l'Ere Chrétienne. Depuis ce temps-là, les Parthes ſe ſont faits conſiderer des Romains, qui ſouvent en ont reçu les ſecours qu'ils leur ont demandés, ou qui les ont attaqués, ſelon que l'exigeoient les interêts de la république. La guerre civile qui s'éleva entre Pompée & Jules-Ceſar, rendit les Parthes plus redoutables qu'ils n'auroient été ſi la république fût reſtée tranquille au-dedans. Labienus qui ſe retira chez eux les engagea dans une guerre contre les Romains ; mais Ventidius, General des troupes de la république les battit, & eut les honneurs du triomphe.

Phraatès IV. que ſon pere Orodès avoit élevé ſur le trône pour lui aſſurer la couronne, pouſſa l'inhumanité juſques à faire aſſaſſiner trente freres qu'il avoit, & porta le ſacrilege juſques ſur ſon pere même, à qui il donna du poiſon pour avancer ſes jours. Au milieu des crimes auſquels il étoit accoutumé, il profita des diviſions d'Antoine & d'Auguſte, pour ſe rendre maître de l'Armenie & de la Medie, qui étoient à ſa bienſéance. Il perdit à la verité cette derniere Province ; mais il défit Tiridate qui s'étoit révolté contre lui. Et quoique Phraatès ſe trouvât, pour ſes cruautés, dépoſſedé par ſes propres ſujets, il ne laiſſa pas, avec les ſecours des Scythes, de remonter ſur le trône. Tiridate implora la protection d'Auguſte ; mais Phraatès, pour ſe le rendre favorable, lui renvoya les Aigles Romaines, qui avoient été priſes par Orodès. Action célebre qui fit tant d'honneur à Auguſte, qu'il fit frapper des médailles, pour en conſerver la mémoire. Cependant ſur quelques démêlés qu'il y eut entre Auguſte & le Roi des Parthes, on en vint à une guerre qui commença l'année avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & dans laquelle les Parthes vaincus furent obligés de demander la paix à l'Empereur, qui la leur accorda l'année même de la naiſſance du Sauveur. Enfin Phraatès, après un regne de quarante ans fut aſſaſſiné par ſon fils *Phraatacès*, qu'il avoit de ſon vivant élevé ſur le trône ; mais ce parricide ne fut pas long-temps ſans être puni par *Orodès* II. qui étoit du ſang des Arſacides ; on ignore cependant à quel degré il tenoit à Phraatès.

Vononès, fils de Phraatès IV. qui étoit en ôtage auprès d'Auguſte ; fut demandé par les Parthes. Il vint, & fit mourir Orodès II. ſept mois après qu'il ſe fut emparé de la couronne : mais comme dans ſon ſéjour à Rome il avoit pris les mœurs des Romains, il ne fut point agréable à ſes ſujets qui le mépriſerent & le chaſſerent pour faire monter ſur le trône *Artaban* Roi des Scythes, qui étoit du ſang des Arſacides. La guerre que les deux compétiteurs eurent enſemble, ne finit que par l'entiere expulſion de Vononès, qui laiſſa, par ſa retraite, Artaban ſur le trône des Parthes. Le nouveau Roi eut quelque démêlé avec Tibere au ſujet du royaume d'Armenie qu'Artaban avoit donné à ſon fils Orodès. Germanicus reprit ce royaume ſur les Parthes, & Artaban fit ſa paix avec Tibere, dans la crainte que les Romains ne favoriſaſſent Vononès qui vivoit ſur les terres de l'Empire. Ce prince détrôné qui étoit dans la Cilicie ſous la garde des ſoldats Romains, en corrompit quelques-uns, par le moyen deſquels il s'évada ; mais il fut arrêté, & reconduit dans ſa priſon, où on le fit mourir par ordre de Tibere.

Artaban n'en fut pas plus tranquille par le mécontentement de ses sujets qui se révolterent, mais qui furent enfin soumis. Ce prince pour occuper une nation inquiete, l'employa dans des guerres étrangeres. Les mécontentemens se renouvellerent, & les Parthes députerent à Rome des Ambassadeurs secrets pour supplier Tibere de leur envoyer *Phraatès*, fils de Phraatès IV. qui étoit resté auprès de l'Empereur. Le prince des Parthes mourut en chemin, & Tibere ne laissa pas de leur accorder encore *Tiridate*. Une partie des Parthes reçut ce prince lâche & sans courage; l'autre partie demeura dans les interêts d'Artaban; & la mort de Tibere arrivée l'an 38. de l'Ere vulgaire, fit changer la situation des affaires. Artaban rechercha l'amitié de Caligula, qu'il n'obtint cependant qu'en donnant pour ôtage son fils Darius, qui vint trouver le nouveau César à Rome avec beaucoup de présens de la part de son pere. La mort de Caligula ne changea rien à la situation des affaires des Parthes. Artaban mourut sur le trône après un regne de plus de vingt-huit ans.

Ce prince qui laissoit plusieurs enfans, voulut que *Bardanès*, qui étoit le second, montât sur le trône; mais *Gotarzès* trouva moyen de s'en emparer, malgré le testament du feu Roi. Ses cruautés l'en firent chasser bien-tôt après, & Bardanès fut mis en sa place. Ce prince qui mourut au bout de cinq ans, donna lieu à *Gotarzès* de remonter sur le trône. Il s'y conduisit en commettant ces cruautés qui ne conviennent qu'à des tyrans, & qui engagerent enfin les Parthes à faire venir de Rome *Meherdatès*, qui étoit aussi du sang des Arsacides. Ce prince qui étoit en ôtage à Rome se rendit aux voeux de la nation; mais il fut battu & fait prisonnier par Gotarzès; & la mort de ce tyran qui arriva peu de temps après, laissa le royaume à *Vononès* II. qui étoit aussi-bien que Gotarzès, du sang Royal. A peine fut-il sur le trône, qu'il mourut, & eut pour successeur son fils *Vologesès* I. qui établit son frere Pacorus Roi de Médie, & Tiridate son autre frere Roi d'Armenie. Il ne pût cependant les mettre en possession de ces royaumes, par la résistance qu'y apporterent les Romains, qui chasserent enfin les Parthes de l'Armenie, & en donnerent le royaume à Tygranes. D'un autre côté Vologesès déclara son frere Tiridate Roi d'Armenie; mais ce prince quitta lui-même la couronne, & demanda pour toute grace à l'Empereur d'avoir le rang de consul. Cependant Neron lui accorda le royaume d'Armenie. Il en vint faire hommage à Rome avec une suite plus convenable à un Empereur Romain, qu'à un prince feudataire. Neron manda Vologesès Roi des Parthes, qui refusa sagement de se rendre auprès de ce Prince. Neron mourut quelque temps après; & Vologesès envoya des Ambassadeurs à Vespasien qui étoit à Alexandrie; ils lui offrirent quarante mille chevaux pour se maintenir dans l'Empire. Il en vint même jusques à Rome pour renouveller l'ancienne alliance qui étoit entre le Senat & les Parthes. Les Alains nation particuliere de Scythes, à la faveur des Hyrcaniens, qui avoient rompu avec les Parthes, tomberent sur la Medie, d'où ils chasserent Pacorus frere de Vologesès qui en étoit Roi; mais ces peuples qui n'étoient venus que pour piller & non pour faire des conquêtes, se retirerent dans leur pays. Les affaires de l'Empire Romain qui furent sujettes alors à plusieurs révolutions donnerent lieu au Roi des Parthes de vivre & de mourir en paix.

Vologesès, après un regne de 40. ans eut pour successeur *Pacorus* l'aîné de ses fils, dont on ne sait que très-peu de chose : on soupçonne seulement sur ce que *Dion* en fait connoître, qu'il eut à soutenir des guerres civiles, qui diminuerent la crainte que l'on avoit de ces peuples. Elles finirent sans doute par la mort de ce prince, que l'on croit avoir regné 17. ans. Il eut pour successeur *Cosroès* son frere, qui pour donner quelque marque d'équité, crut beaucoup faire d'accorder à Partamasiris fils de Pacorus, le royaume d'Armenie : mais ce trône étoit occupé par Exedarès fils de Tiridate Roi d'Armenie. Trajan s'en plaignit, & regarda cette démarche comme un affront qui étoit fait à l'Empire, dont l'Armenie relevoit. Trajan se crut donc obligé de déclarer la guerre à Cosroès. Ce prince qui en fut informé envoya des Ambassadeurs à Trajan ; mais l'Empereur, sans lui faire de réponse positive, marcha droit en Armenie, & la réduisit en province Romaine : après quoi il passa le Tygre, & alla contre les Parthes, sans qu'il parût aucunes troupes en campagne. Dès que Trajan eut quitté la province, les peuples commencerent à se révolter ; ce qui l'obligea de leur donner pour Roi Partamaspathes, prince du sang des Arsacides, mais ennemi de Cosroès. Cependant les Parthes resterent fideles à ce dernier ; & l'élevation d'Adrien, qui parvint à l'Empire après Trajan, occasionna la paix qui se fit entre le nouvel Empereur & Cosroés, qui mourut sur le trône aprés un regne de 26. ans.

Vologesès II. qui lui succeda fut d'abord en paix avec les Romains ; mais l'envie qu'il eut de recouvrer l'Armenie, l'engagea dans quelque differend avec l'Empereur Antonin. Il se désista néanmoins de son entreprise, sur une seule lettre de menace que lui en écrivit l'empereur. A la mort d'Antonin, il renouvella ses prétensions ; mais il fut battu par Lucius Verus, & les Parthes irrités contre Vologesés à cause de leur déroute, élurent pour Roi Monnesés. La guerre se ralluma encore avec les Romains. La paix ne fut pas long-temps à se faire, au moyen de la Mesopotamie que le nouveau Roi des Parthes abandonna à l'Empereur Romain. Ces peuples furent si indignés de cette cession qui ne tournoit qu'à leur deshonneur, qu'ils rappellerent Vologesés II. l'année d'aprés qu'il avoit été chassé de son royaume ; & il mourut sur le trône aprés un regne de 54. ans.

A peine *Vologesès* III. son fils & son successeur est-il connû dans l'histoire. On sait seulement qu'il favorisoit le parti de Pescennius Niger qui fut quelque temps maître de l'Empire dans l'Orient. L'Empereur Severe l'attaqua & le vainquit ; & Vologesés III. qui ne lui survéquit que trois années, mourut aprés un regne de 25. ans. *Artaban IV.* qui lui succeda eut des guerres intestines à soutenir contre ses propres freres, qui lui disputoient la couronne. Cependant il se maintint sur le trône, quoiqu'avec assez de peine. La mort empêcha Caracalla de poursuivre le dessein qu'il avoit de déclarer la guerre aux Parthes. Il y fit cependant quelque légere expedition. Macrin qui vint aprés, se vit attaqué par Artaban, & fut obligé de condescendre à des conditions honteuses ; mais un nouvel ennemi s'éleva contre le Roi des Parthes. Ce fut *Artaxerxès* qui prit la qualité de grand Roi, & de Roi des Perses. Il battit plusieurs fois celui des Parthes, & se fit déclarer Roi l'an 225. aprés J. C. La mort d'Artaban qui fut tué dans une bataille l'année suivante, donna lieu

à l'extinction de ce Royaume : les nouveaux Rois des Perses parurent alors, & nous aurons lieu d'en parler dans la suite de cet ouvrage.

ROYAUME DE BITHYNIE.

La Bithynie étoit une des plus petites Provinces de l'Asie mineure : elle regardoit l'Hellespont, nommé aujourd'hui la mer de Marmara, & s'est soutenuë long-temps dans l'indépendance, malgré les puissances qui l'environnoient. Le premier Roi de cette Province qui soit connu dans l'histoire, est *Dydalsus* qui regnoit 383. ans avant l'Ere vulgaire : c'est presque tout ce qu'on sait de lui ; il fut suivi de *Botyras*, *Bias*, *Zipoëtes*, *Nicomede*, *Zelas* & *Prusias I.* Ce dernier se distingua beaucoup sous les successeurs d'Alexandre, environ 220. ans avant l'Ere Chrétienne, & eut pour successeur son fils Prusias II. qui marqua d'abord quelque fermeté, mais qui enfin se rendit indigne du nom & de la majesté de Roi, dont il étoit revêtu. Il avoit l'ame si basse, qu'il se disoit l'affranchi du peuple Romain ; & rampant indignement devant le Sénat, il lui rendit ces basses servitudes qui le firent mépriser des plus honnêtes gens de Rome. Ce fut chez lui que se retira & que mourut Annibal ce redoutable ennemi de la République, qui méritoit une fortune digne de la grandeur de son courage. Prusias, après avoir deshonoré le trône pendant 40. ans, laissa la couronne à son fils Nicomede II. qui la posseda en paix pendant 57. ans, & fut tué par son fils Socrates, qui crut par-là monter sur le trône de Bithynie; mais les peuples l'en empêcherent, & mirent en sa place Nicomede III. qui dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Socrates, fut obligé de venir à Rome demander du secours contre ce paricide. Le Sénat lui accorda sa protection, & le maintint sur le trône de son pere. Il fut encore secouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate; & par reconnoissance pour le Sénat, il lui laissa en mourant le Royaume de Bithynie, qui depuis est devenu une Province Romaine.

ROYAUME DE PERGAME.

Le Royaume de Pergame dans l'Asie mineure fut un démembrement de la couronne de Macedoine arrivé sous Lysimachus environ 40. ans après la mort d'Alexandre. Sans la richesse de ses Rois, on n'auroit fait aucune attention à la médiocrité de ce Royaume, qui ne comprenoit qu'une des plus petites Provinces de la Mysie, sur les côtes de la mer Egée, vis-à-vis l'Isle de Lesbos. Elle peut avoir eu des Rois dès les premiers temps, mais ils sont inconnus par le peu de figure qu'ils ont fait dans l'antiquité. Ceux dont nous parlons ici ne parurent qu'environ trois siecles avant l'Ere Chrétienne. *Phileterus* qui fut le fondateur de ce nouveau Royaume, étoit un Eunuque qui avoit servi Docime, officier des troupes d'Antigonus. Il suivit son maître, lorsqu'il quitta le parti de ce général, pour embrasser celui de Lysimachus, qui s'étoit emparé de la couronne de Macedoine. Ce Prince qui trouva de la capacité, des mœurs & de l'éducation dans l'Eunuque Phileterus, lui confia ses trésors qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lysimachus, on chercha les moyens de le faire périr, parce qu'on le croyoit trop attaché aux interêts d'Agathocles, fils aîné du Roi de Macedoine son maître. Phileterus qui en eut avis prit le parti

parti de la révolte : il réussit dans ce dessein, & s'y maintint par la protection des Rois de Syrie, & à la faveur des trésors dont il étoit le dépositaire. Malgré toutes les broüilleries qui arriverent depuis entre les successeurs d'Alexandre, il eut le talent de se soutenir au milieu d'un nombre infini d'ennemis puissans, qui ne cherchoient pas seulement à se détruire, mais encore à envahir tout ce qui pouvoit être à leur bienseance. Il avoit eu la sagesse, en se formant une souveraineté, de ne pas ambitionner la qualité de Roi, toujours suspecte à des voisins jaloux, & souvent odieuse dans des hommes qui ne sont pas nés pour le trône. Mais après avoir gouverné vingt ans cette petite souveraineté, il la laissa à *Eumenès* son neveu ; qui augmenta sa Principauté de quelques villes qu'il prit sur les Rois de Syrie qu'il défit dans plusieurs occasions, aussi-bien que les Gaulois Asiatiques. Et comme s'il n'y avoit plus rien à faire pour lui après ces premiers avantages, il se livra aux plaisirs, sur tout à ceux de la table ; & n'ayant pas de fils, il choisit pour lui succeder *Attalus* son cousin-germain. C'étoit un Prince sage & vaillant, & qui sût conserver les conquêtes qu'on lui avoit laissées. Il se crut assez affermi dans ses Etats pour prendre le titre de Roi, que la modestie de ses prédécesseurs leur avoit sans doute fait refuser ; & il le transmit à sa posterité, qui en a joüi jusques à la troisiéme génération. Il n'eut pas plutôt défait les Gaulois, qu'il se crut assez puissant pour se saisir de toute l'Asie mineure, dont cependant il fut chassé par Acheus, gouverneur de cette grande Province pour les Rois de Syrie. Il vit bien qu'il n'étoit pas assez fort pour résister à Antiochus le grand : ainsi il s'appuya des Romains, qui lui firent accorder la paix à des conditions avantageuses. Son zele pour la République alla si loin, qu'il tomba malade pour s'être échauffé en prononçant en leur faveur une harangue devant les Beotiens assemblés à Thebes, par laquelle il les vouloit porter à prendre le parti des Romains contre Philippe Roi de Macedoine. Epuisé par une longue maladie, il mourut après un regne de 44. ans, & laissa quatre fils, dont *Eumenès II.* qui étoit l'aîné lui succeda. Ce fut lui qui fonda la fameuse Bibliotheque de Pergame : son union avec ses freres ne l'a pas moins illustré que ses richesses. Comme il traitoit ses freres avec une cordialité qu'on trouve rarement sur le trône, il en recevoit reciproquement tous les services qu'il en pouvoit attendre. Il fut toujours très-attaché aux Romains, dont il préfera l'alliance à celle des Rois de Syrie. Il en fut récompensé par les Provinces conquises que le Sénat lui donna dans lAsie mineure : il mourut après un regne de 38. ans, & laissa la couronne à son frere *Attalus II.* au préjudice d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice, sœur d'Ariarathès Roi de Cappadoce. Attalus répondit parfaitement à la confiance du Roi son frere. Il épousa Stratonice sa veuve, & eut grand soin de son neveu, à qui en mourant il laissa la couronne, après l'avoir portée lui-même un peu plus de vingt ans. Ce jeune Prince eut le nom d'*Attalus III.* C'est le même que l'histoire regarde comme un monstre de cruauté & d'extravagance. A peine fut-il sur le trône, qu'il le soüilla du sang de ses plus proches parens & de ses meilleurs amis. Il fit même mourir sur des soupçons chimeriques ceux qui avoient fidelement servi son pere & son oncle. Après avoir sacrifié à sa fureur les plus honnêtes gens de son Royaume, il cessa de se montrer ; prit un habit usé, se laissa croître la barbe, abandonna le soin des affaires pour se retirer dans un jardin, où il cultivoit toutes sortes de plantes utiles ou venimeuses. Ce fut après un sem-

blable regne, qui heureusement ne dura que cinq ans, que ce Prince mourut, en laissant les Romains les héritiers de ses richesses & de son Royaume. *Aristonique* qui devoit y succeder, voulut défendre ses droits contre le Sénat; il fallut que les Romains envoyassent une armée & soutinssent une guerre qui dura quatre ans, aprés laquelle le Royaume de Pergame fut réduit en Province Romaine, environ 126. ans avant l'Ere Chrétienne.

J'OMETS beaucoup d'autres Rois qui ont regné dans l'Asie, comme ceux de *Carie*, d'*Armenie*, de *Cappadoce*, & de plusieurs autres Provinces où l'on trouve des Royaumes établis, mais dont les Rois ne sont connus par aucun détail : à peine les noms de quelques-uns sont-ils venus jusques à nous.

LIVRES A CONSULTER SUR L'HISTOIRE DES ROYAUMES D'ASIE.

L'histoire de tous les Royaumes dont nous venons de parler, ne sauroit se faire exactement par les anciens Auteurs, dont il est difficile de rapprocher les fragmens pour faire une suite historique de ces principautés. Je dirai cependant que trois Auteurs celebres en ont rassemblé tout ce qu'on en peut trouver dans les anciens. Le premier est le fameux *Reinerus Reineccius* qui publia en 1574. une collection de toutes les histoires particulieres des Royaumes de l'ancien monde, sous le titre de *Syntagma de familiis quæ in monarchiis tribus rerum potitæ sunt.* Cet ouvrage dont le travail est immense, fut réimprimé par le même Auteur à Helmstad l'an 1594. avec des augmentations considerables sous le titre d'*Historia Julia, seu syntagma heroïcum trium priorum Monarchiarum.* Il est étonnant que l'importance de cet ouvrage, où l'on trouve en particulier sur chaque Monarchie ancienne, tout ce qui en est dispersé dans les Historiens originaux, ne lui ait pas fait trouver en Allemagne un nouvel éditeur pour lui donner un air de nouveauté qui lui manque. La premiere édition de cet ouvrage est commune; mais la seconde qui est très-rare, mériteroit sans doute qu'une main savante & critique voulût bien donner ses soins pour le perfectionner, en y établissant une chronologie exacte & uniforme, en écartant les citations du faux Berose, que Reineccius, suivant le goût de son temps, rapporte avec trop de confiance, & en y ajoûtant ce que des monumens nouvellement découverts nous ont fait connoître de l'ancienne histoire.

Le deuxiéme Auteur est Jean-Baptiste *Gramaye*, qui publia en 1604. à Anvers une histoire de l'ancienne Asie, *Asia sive historia universalis Asiaticarum Gentium*, où il rapproche sous les titres des principautés particulieres qui ont divisé cette partie de l'ancien monde, tout ce qui s'en trouve dans les Auteurs originaux. Quoiqu'il ne s'attache pas au détail du regne de chaque Prince, comme a fait Reineccius, il ne laisse pas de donner une histoire suivie de chaque Principauté : plus scrupuleux sur la nature de ses preuves, que ceux qui l'avoient devancé, il en écarte le faux Berose & ses confreres, sous le nom desquels on avoit imposé à la plûpart des savans. Il a même un avantage particulier : outre des citations exactes qui peuvent servir à ceux qui veulent travailler, il a soin de ramasser encore à la fin de chaque chapitre tout ce qui se trouve sur les mœurs & le caractere de ces anciens peuples.

Carte d'Italie
Pour l'Histoire Romaine
Gaule
Lion
Rhone
Allobroges
Valence
Ambrun
Arles
Marseille
Toulon
Frejus
Montagnes des Alpes
Turin
Ligurie
Gaule Cisalpine
Po
Genes
Monts Apennins
Mer de Ligurie
Pise
Florence
Etrurie ou Toscane
Clusium
Veies
Rome
Albe
Latium
Ardée
Sabins
Eques
Marses
Samnium
Monts Apennins
Aposuille
Campanie
Capoue
Naples
Calabre
Brundusium
Messapie
Heraclée
Grande Grece
Petilia
Crotone
Regio
Locres
Messine
Sicile
Mer de Sicile
Mer d'Etrurie
Corse
Aleria
Sardaigne
Tour de Cibisso
Olbia
Bosa
Usellis
Sulci
Caralis
Ravene
Padoue
Aquilée
Istrie
Illyrie
Mer Adriatique
Senonois
le Picenum
Dalmatie
la Drave R
Danube R
la Save
Pannonie
Taurunum ou Belgrade
Dyrrachium
Epire
Macedoine
Corfou
Cephalonie
Grece
Eubée
Peloponese
22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44
24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42
44 43 42 41 40 39 38

Enfin le troisiéme Auteur est le celebre M. *Vaillant*, l'un des plus habiles antiquaires de ces derniers temps. Outre les histoires si exactes des Rois de Syrie & des Rois d'Egypte, dont nous avons parlé, on a encore publié en 1725. une histoire suivie des Rois de Parthes, de Pont, du Bosphore & de Bithynie, appuyée non-seulement sur les anciens Auteurs, mais encore sur les monumens qui nous restent de ces Rois. Je dirai que comme c'est un ouvrage posthume, il ne paroît pas que ce savant homme y ait mis la derniere main, & l'on est obligé de le rectifier en quelques endroits pas les anciens Auteurs.

Il ne faut pas croire que tous ces ouvrages soient des livres d'une lecture courante & agreable : une pesanteur dogmatique & litteraire fait qu'ils ne sont propres que pour les savans du premier ordre, ou du moins pour ceux qui le veulent devenir. Ce ne sont pour les autres que des livres à consulter dans un extrême besoin, tant la lecture en est fatiguante, & quelquefois même ennuyeuse. Mais c'est le caractere du profond savoir, qui est hérissé d'épines de toutes parts, & qui ne produit des fruits agreables que pour ceux qui n'ont pas la peine de les cultiver. Je ne sçaurois trop souvent répeter ce que j'ai déja marqué; que si l'on veut lire toutes ces histoires avec utilité, & d'une maniere claire & instructive, il faut toujours avoir devant les yeux des *Cartes Géographiques* relatives à ces anciens temps, & des *Tables Chronologiques* qui fassent voir le rapport de tous ces Rois les uns avec les autres. L'esprit se fixe par ces secours, & par-là on réduit la science historique à une mémoire locale qui en facilite la lecture, & en fait retenir plus aisement les faits.

CHAPITRE XV.

Histoire de la République Romaine.

APRE'S l'Histoire Sainte, l'Histoire Romaine doit passer pour la plus nécessaire de toutes les histoires anciennes. Elle est aussi la plus étenduë, & en même-temps la plus facile à étudier. Quoique l'histoire de la République soit seulement utile, celle de l'Empire devient indispensable par sa liaison avec l'Histoire Ecclesiastique, qui étant celle de notre croyance & de nos esperances, doit être regardée comme le centre où aboutissent toutes nos études historiques. L'histoire de l'Empire a un autre avantage; c'est proprement là que l'on peut connoître la source de toutes les Monarchies nouvelles, qui se sont formées des débris de ce vaste Empire. Ce n'est donc pas l'histoire d'une seule nation ; c'est encore celle de tout le monde entier, qui dans la suite des temps fut soumis aux Romains. Le caractere des hommes illustres qu'on y remarque est si varié en tout genre, que, comme on y voit des exemples de tous les vices, on y trouve aussi des modeles ds toutes (1) les vertus morales. Rome n'est pas la plus ancienne ville d'Italie ; c'est même un des derniers

---

(1) *Quantùm Græci præceptis valent, tantùm Romani (quod est majus) exemplis.* Laur. Valla in prœmio suæ historiæ.

peuples qui s'y ſoit formé en corps d'Etat. Ainſi, avant que d'en examiner l'hiſtoire, il faut en rechercher les principes dans les temps qui ont précédé ſa fondation.

La partie de l'Europe nommée aujourd'hui l'Italie, avoit anciennement, comme elle a encore eu depuis divers noms; mais les révolutions des temps les ont changés plus d'une fois. D'abord elle fut habitée par les Auſoniens (*Auſones*) c'eſt de-là que l'on a quelquefois appellé cette partie Auſonie (*Auſonia.*) Les Grecs & les Latins qui ne connoiſſent rien de ce que nous appellons diſperſion des peuples, qui n'eſt développée que par l'Ecriture Sainte, prétendirent que les Auſoniens furent les premiers habitans de ces Provinces, & qu'ils étoient originaires (1) du pays même qu'ils occupoient.

Ces premiers peuples ne reſterent pas toujours tranquilles dans leur demeure; ils furent vexés par des peuples qui vinrent faire la conquête de cette partie, & qui prirent le nom d'Umbriens. Le P. *Pezron* a crû que cette colonie étoit un détachement fait par les Titans dès le regne même d'Urane, ou tout au plus tard ſous celui de Saturne. Que les Umbriens ſoient un peuple très-ancien (2) dans cette partie de notre continent, c'eſt ce qu'il eſt difficile de révoquer en doute, après ce qui en eſt marqué par les anciens Ecrivains. On veut même aller plus avant, & l'on ſoutient que les Umbriens ſont Gaulois ou (3) Celtes d'origine; & comme tous ces pays étoient preſque inhabités ſous le regne des Princes Titans, il eſt à croire que la peuplade s'en eſt faite de proche en proche, ſoit par la Grece, ſoit par l'Illyrie, compriſe aujourd'hui dans la plûpart des terres héréditaires de la Maiſon d'Autriche. Mais les Umbriens qui avoient inquieté les Auſoniens d'Italie, furent eux-mêmes repouſſés par une autre colonie venuë du Peloponneſe; & ces derniers obligerent les premiers de pénétrer plus avant dans les terres, & de quitter les parties orientales de l'Italie, pour ſe jetter vers le couchant. En changeant de demeure, ils changerent auſſi de nom; & d'Umbriens qu'ils étoient appellés, ils ſe nommerent Sabins: ils habitoient entre le Nar & le Teveron, ſur tout vers le canton de Rieti, & le lac Velino.

Une autre colonie d'Arcadiens, peuples du Peloponneſe, fut conduite en Italie par Oenotrus, fils de Lycaon Roi d'Arcadie. Secourus par les Pelaſgiens, ils chaſſerent les Sicules, qui ſe retirerent dans l'Iſle que nous appellons la Sicile. Cette nouvelle colonie arriva dans l'Italie environ 1500. ans avant l'Ere Chrétienne, mais 60. ans ou environ avant la guerre de Troye, peut-être 1270. ans avant J. C. une autre colonie d'Arcadiens conduits par Evander, vint débarquer en Italie. Faunus y regnoit alors; il accorda quelques terres aux environs du Tibre à ces nouveaux habitans, qui bâtirent une bourgade, nommée Pallantium, ſur une montagne qui fut depuis appellée le Mont-Palatin, & qui dans la ſuite des temps eſt devenuë cette ville ſuperbe, Rome, la maîtreſſe de tout l'Univers. Par un retour de gratitude, Evander communiqua aux Latins le culte & la religion de ſon pays.

---

(1) Italiam omnium primi habitarunt Auſones indigenæ. *Ælianus varia hiſtoria, lib 9. cap. 16.*

(2) Umbri antiquiſſimus Italiæ populus. *Florus lib. 1. c. 17.* Umbrorum gens antiquiſſima Italiæ exiſtimatur. *Plinius lib. 3. c. 14* Habitabant tunc Umbri & alios multos Italiæ agros; eratque ea gens multum antiqua & ampla. *Dionyſ. Halicarn. lib. 1. hiſt. Rom.*

(3) Bocchus abſolvit, Gallorum Veterum propaginem Umbros eſſe. *Solini Polyhiſtor. c. 8.* Sanè Umbros Gallorum veterum propaginem eſſe Marcus-Antonius refert. *Servius comment. in lib. XII. Æneid.* Umbri Italiæ gens eſt, ſed Gallorum veterum propago. *Iſidor. origin. lib. 9. cap. 2.*

Oenotrus avoit fondé une ville au lieu de son débarquement (1), & la nomma Spina ; elle est devenuë dans la suite fort considerable, & conserva une liaison si étroite avec les Grecs du continent, que les Amphictions de Delphes lui donnerent le droit d'avoir une chapelle dans leur temple, faveur qui n'étoit accordée qu'aux illustres Colonies. Ce fut vrai-semblablement peu de temps après Oenotrus, qu'arriverent dans l'Italie ces révolutions, qui ont produit dans cette partie des changemens très-considerables, qui subsistent encore à present. Outre la separation de la Sicile, qui se fit par un tremblement extraordinaire qui engloutit plusieurs terres, & donna un nouveau passage à la mer, il se trouve encore des villes entieres qui ont été abîmées & totalement détruites.

Ceux qui ont trouvé le secret de tirer des entrailles de la terre des fontaines jaillissantes & perpetuelles (2) comme on le pratique dans le territoire de Modene, rapportent qu'à la profondeur de 65. pieds, qui est le terme où l'on rencontre de l'eau, on trouve successivement divers lits de terrain, qui ont autrefois été exposé à l'air, & qui ont produit de l'herbe & des arbres, dont on apperçoit encore les tiges, les feüilles & les noyaux sains & entiers. Sur chacun de ces lits s'étend une terre marleuse mêlée de coquillages, ce qui pourroit faire croire que par les secousses arrivées dans les divers tremblemens, l'eau à couvert ce pays-là à differentes reprises. Mais ce qui surprend davantage, c'est que par-dessus tous ces lits, à la profondeur de 15. ou 18. pieds, on a trouvé sous l'endroit où Modene est bâtie, une grande quantité de ruines que l'on peut juger être celles de quelque grande ville si ancienne, que la superficie de la terre n'en a conservé aucun vestige. On est obligé de dire que ces ruines n'ont pas une antiquité plus éloignée que la mémoire commune des hommes, puisque l'on y trouve du fer mis en œuvre pour former divers instrumens.

Pendant que les parties d'Italie, voisines de la Grece se peuploient, celles qui sont proche des Alpes tiroient leurs habitans de la Gaule. On convient qu'anciennement les côtes de Provence & de Languedoc étoient comprises sous le nom de Ligurie, qui s'est dans la suite communiqué à ce que l'on nomme à present la riviere de Gennes, & à toutes les basses Alpes du Piémont, des Etats de Milan & de Venise, parce que les Gaulois Liguriens s'étendirent dans ces quartiers-là. On sait qu'Hercules, à son retour d'Espagne, revint par terre le long des côtes de la Gaule meridionale, & qu'il y fit la guerre contre les Liguriens. Il s'en fallut peu qu'avec la vie, il ne perdît encore sa reputation. C'est-là qu'il défit & tua Cacus, qui n'est connu que par sa férocité & ses brigandages.

Depuis Hercules jusqu'à la colonie des Troyens, qui fut conduite au pays Latin par Enée, l'histoire ne rapporte aucun évenement considerable qui soit propre à l'histoire d'Italie. On trouve alors que la guerre de Troye occasionna trois peuplades dans cette partie de l'ancien continent.

La premiere fut celle de Diomede, qui revenant de l'expedition de Troye, où il s'étoit signalé par des actions de valeur & de prudence, fut si honteux de retrouver

---

(1) *Eustathius in Dionysium Periergetem versu.* 475. (2) *Boullainvilliers. Histoire universelle manuscrite.*

chez lui une épouſe infidele, qu'il prit le parti d'abandonner la Grece, & de ſe retirer en Italie, où il fut reçu chez les Dauniens, peuple de la Poüille; parmi leſquels il s'établit. Il épouſa la fille du Roi du pays; & en conſideration de cette alliance, il obtint des terres à cultiver pour lui & pour ſes compagnons de fortune : il réüſſit même ſi heureuſement dans cette nouvelle habitation, qu'il fut choiſi pour ſucceder au Roi ſon beau-pere. Il mourut, & fut inhumé dans les Iſles qui ſont au-deſſous du Mont-Gargan, leſquelles par cette raiſon prirent le nom de ce Prince. On les a depuis beaucoup mieux connuës par le ſejour que Julie, petite fille d'Auguſte, y a fait durant ſon exil. La campagne dans laquelle coule le fleuve Aufidus, prit auſſi le nom de ce heros. C'eſt-là que les Romains perdirent depuis la célebre bataille de Cannes contre Annibal.

Quelque réputation qu'ait eu cet établiſſement, il s'en faut bien qu'il égale celui d'Antenor, qui eſt la ſeconde colonie des Troyens qui paſſa dans l'Italie. Ce fut lui qui hazarda de ſe mettre ſur la mer Ionienne avec une troupe de ſes compagnons auſſi infideles que lui, & il pénétra juſques dans le Golfe Adriatique. Il fut joint ſur ſa route par un peuple nommé les Henetes qui avoient été chaſſés de la baſſe Aſie, d'autres diſent de la Paphlagonie; & tous enſemble prirent terre dans le fond du Golfe, d'où ils chaſſerent une nation de Liguriens, qui habitoient le pays où ils aborderent. On pretend qu'Antenor fonda la ville de Padouë : il eſt certain du moins que les Henetes, ou Venetes, que nous nommons aujourd'hui Venitiens, ont habité cette contrée. Depuis ce temps-là ils prirent ſoin de la deſſecher, en facilitant l'entrée du Pô dans la mer, & creuſant divers canaux pour l'écoulement des autres rivieres & des eaux dormantes, qui étoient en ſi grand nombre, que Strabon n'a pas fait difficulté de la comparer à la baſſe Egypte.

La troiſiéme Colonie qui vint habiter l'Italie, fut compoſée du reſte des Troyens qui ſe joignirent à Enée après la ruine de leur ville, & fut conduite par ce heros juſqu'aux bords du Tibre où elle s'établit. Je ſai que divers auteurs ont combattu cette tradition. On a dit que les Grecs avoient mis Enée en poſſeſſion du Royaume de Troye, & que c'étoit le prix de ſa trahiſon. On prétend même qu'après ſa mort il a laiſſé la couronne à ſes enfans, ſans ſe mettre en peine de chercher une retraite auſſi éloignée que celle du pays Latin : mais l'on ne voit rien dans les auteurs anciens qui autoriſe cette conjecture. Si Troye a été rétablie, on l'a unie ſans doute à quelqu'autre ſouveraineté; mais il ne paroît pas qu'elle en ait fait une particuliere. D'autres ont crû qu'Enée avoit fixé ſa demeure dans la Thrace, & qu'il y avoit même bâti une ville de ſon nom : quelques-uns veulent qu'il ſe ſoit retiré en Arcadie. Toutes ces opinions ne ſont point auſſi vrai-ſemblables que celle qui nous apprend qu'Enée ſous la protection des Grecs conſtruiſit des vaiſſeaux au pied du Mont Ida, & que s'étant embarqué avec ſon pere Anchiſes & le reſte de ſa famille, il fut d'abord porté dans la Thrace, où il ne s'arrêta que peu de temps : de là il paſſa dans la Samo-Thrace, où il reçût l'expiation de ſes crimes. Apparemment que les malheurs de ſa patrie l'avoient attendri, & lui avoient rendu l'ame plus fidelle. Depuis ce temps il fut ſi religieux, que le caractere particulier que lui donne Virgile, eſt tiré de ſa pieté. En effet, il bâtit des temples dans tous les lieux où il s'arrêta, à

Pallene dans la Thrace, à Cithere aujourd'hui Cerigo, à la pointe du Peloponefe, à Zacinthe, nommé à preſent l'Iſle de Zanthe, à Actium & à Ambracie.

Ce fut de-là qu'Enée fit le voyage de Dodone, tant pour honorer la divinité de ce lieu, que pour ſatisfaire ſa curioſité, en conſultant l'oracle ſur ſa deſtinée. Il y fit alliance avec quelques Grecs qui ſe joignirent à lui, & qui lui ſervirent de pilotes, pour ſe rendre en Italie. Aprés avoir touché à la pointe meridionale de cette Iſle, il aborda en Sicile, où une partie de ſa troupe déſerta; il remonta néanmoins ſur la mer, & ſerra toujours le long de la côte pour trouver un port favorable. On prétend néanmoins que Latinus Roi de cette partie ſe diſpoſoit avec tout ſon peuple à repouſſer ces nouveaux habitans, qui de leur part ſe préparoient auſſi à conſerver leur vie par les armes: cependant tout-à-coup ils en vinrent à des ſentimens de paix, qui finirent par le mariage d'Enée avec Lavinia fille de Latinus.

Ce fut de ce prince que les Aborigines dont il étoit Roi prirent le nom de Latins Il avoit été précedé par pluſieurs autres ſouverains, dont les noms ſont venus juſques à nous; mais dont les regnes ſont auſſi incertains, que leurs actions ſont inconnuës. Ces Rois ſont *Janus*, *Saturne*, *Picus*, ou *Jupiter* & *Faunus*, nommé autrement le *Mercure* des Latins. Mais comme le regne de Janus, qui eſt le premier de ceux dont la ſuite & les années ſont marquées, ne remonte tout au plus qu'à 1389. ans avant l'Ere Chrétienne, le Saturne qui le ſuit ne ſauroit être le Saturne, ni aucun autre des princes Titans que l'on prétend avoir abordé en Italie. Auſſi les monumens anciens font-ils mention de pluſieurs autres princes qui ſont venus dans cette province: mais comme leurs regnes ne ſont pas détaillés, il y auroit de la temerité à vouloir aſſurer quelque choſe de poſitif ſur leur hiſtoire. Tout ce qu'on en peut conclure eſt que, ſi Saturne pere de Jupiter eſt venu en Italie, ce doit être un autre Saturne beaucoup plus ancien que celui dont le regne eſt marqué dans nos *Tables Chronologiques* à l'année 1353. avant l'Ere Chrétienne; mais la reſſemblance de nom a fait que ſans avoir égard à la ſuite des temps, l'on a confondu ces deux Princes.

Je ne ſaurois cependant diſconvenir que le voïage d'Enée en Italie, (1) paroît à quelques auteurs une queſtion très-problematique, depuis que Juſte Lipſe, & après lui Philippe *Cluvier* l'un des plus habiles Géographes du XVII. ſiecle, commencerent à le revoquer en doute. Ils ont été ſuivis par le ſavant M. *Bochart*, & par quelques autres écrivains de réputation qui prétendent même s'appuyer de l'autorité (2) de Denis d'Halicarnaſſe. Cet ancien auteur, après avoir rapporté les divers ſentimens, laiſſe la liberté de croire ce qu'on en voudra.

Je dirai cependant que la plûpart des traditions qui ſe perpetuent dans les nations au ſujet de leur premiere origine, ont ordinairement un fondement réel. Nous voyons même dans celle-ci un détail qui ne s'eſt pas démenti: & l'on remarque d'anciennes familles Romaines, qui dans les temps les plus éclairés de la République, font remonter leur filiation juſques aux Troyens, ſans qu'alors cette origine ait

(1) *Juſtus Lipſius ad lib. XII. annal. Corn. Taciti.*

(2) Nec deſunt qui fabulis propriora narrent de ejus (Æneæ) ab Ilio exitu. Integrum ſit cuique quodlibet credere. *Dionyſius Halicarnaſſenſis*, *lib.* I.

été conteſtée. Or dans ces circonſtances, les traditions nationales doivent l'emporter ſur les ſimples conjectures, juſqu'à ce qu'on ait trouvé des preuves ſuffiſantes pour détruire les anciennes traditions.

Je reprendrai donc le fil de l'hiſtoire à l'alliance que fit Enée avec Latinus. Vraiſemblablement elle ſe conclut aux conditions, qu'après la mort du Roi, Enée & ſes enfans ſortis de Lavinia lui ſuccederoient. D'abord les Troyens obtinrent un terrain, où ils bâtirent une petite ville du nom de Lavinium, en l'honneur de la nouvelle épouſe d'Enée; & les deux peuples ſe lierent ſi étroitement, qu'ils ſe confondirent dans la ſuite des ſiecles, & ne formerent qu'une ſeule nation. Il paroît que le motif le plus puiſſant qui engagea Latinus à favoriſer Enée & ſa troupe, vint de la paſſion qu'avoit le Roi des Latins de ſe vanger de quelque voiſin. Comme les Orientaux avoient plus de connoiſſance de l'art militaire que les Italiens, Latinus trouva un grand avantage dans cette alliance: mais auſſi par la même raiſon, comme le commandement paſſoit entre les mains des Troyens, ce fut une occaſion favorable pour faire entrer la Royauté dans la famille d'Enée.

En effet, Latinus étant mort dans une guerre contre les Rutules, peuple particulier des Latins, Enée la ſoutint après lui, ſans néanmoins qu'il ait pû la finir, à cauſe que la mort l'en empêcha. Quelques-uns diſent qu'étant tombé tout armé dans un ruiſſeau voiſin de Laurentum, il s'y noya; & par une ſuperſtition, ou une ſimplicité ordinaire à ces premiers temps, les Troyens & les Latins de concert en firent une divinité, à laquelle ils donnerent le nom d'*Indigetès*. On défera le commandement de la guerre à ſon fils Aſcanius, qui défit Mezence Roi d'une partie de l'Etrurie, qui étoit venu au ſecours des Rutules; mais auſſi d'un autre côté, il devint ſuſpect aux Latins, parce que Lavinie, veuve de ſon pere, s'imaginant qu'il en vouloit à la vie d'un enfant poſthume qu'elle avoit eu d'Enée, s'étoit rétirée avec ſon fils, ce qui donna lieu de croire qu'Aſcanius les avoit fait mourir. Il n'en fallut pas davantage à des peuples ſoupçonneux pour les engager dans une ſédition, qui ne fut appaiſée que par le retour de la mere & de l'enfant. Aſcanius s'engagea même à ne point attenter à la vie de ſon frere, & le trouble s'appaiſa.

Les Troyens s'etoient alors augmentés ſi conſiderablement, que Lavinium ne pouvoit plus les contenir. C'eſt ce qui occaſionna la fondation de la ville d'Albe ſituée plus avant dans les terres entre une montagne & un lac, qui contraignirent beaucoup la diſpoſition des bâtimens, & lui donnerent cette longueur, dont elle a tiré ſon nom d'*Alba-longa*. On en rapporte la fondation à la 34. année d'après la priſe de Troye. Aſcanius mourut après un regne de 38. ans, & ſa ſucceſſion fut diſputée entre ſon fils Julus & ſon frere Sylvius Poſthumus. Ce dernier l'emporta, comme héritier des anciens Rois Latins, dont il deſcendoit par ſa mere Lavinia. Par-là il ſe forma deux branches de la maiſon d'Enée, les Jules & les Sylviens. Ceux-ci ont regnés les premiers; mais les autres furent bien récompenſés de la longue patience avec laquelle ils avoient attendu le retour de la ſouveraineté. Jules-Ceſar, le dernier de cette race, fut maître non-ſeulement des Latins, mais encore d'une grande partie du monde. Juſques-là ils avoient eu le ſacerdoce en partage, qui les faiſoit aller de pair avec les ſouverains, parce qu'il les rendoit les chefs de la religion, à laquelle

quelle

quelle les peuples ont toujours été fort attachés. Sylvius Posthumus regna donc 30. ans, sans qu'on sache qu'il ait rien fait de considerable. Æneas Sylvius qui vint après lui en regna 31. Denis d'Halicarnasse, plus exact que les autres sur ces anciens regnes, ne rapporte aucune action de ce Prince. Les autres Rois qui viennent ensuite n'ont rien de remarquable, & sont marqués seulement par les années de leur regne dans les *Tables Chronologiques*. On dit que Tiberinus : l'un d'eux, pour s'être noyé dans la riviere qui arrosoit ses Etats, lui a donné le nom de Tibre. *Aventinus* qui vint quelque temps après, communiqua son nom au Mont-Aventin, l'une des sept colines où Rome a été bâtie. Il fut pere de Procas; & celui-ci de Numitor & d'Amulius, dont l'histoire est si connuë, qu'il suffit de dire que le premier eut une fille nommée Rhea Sylvia, qui fut mere des deux jumeaux Remus & Romulus fondateurs de la ville de Rome. L'histoire de tous ces regnes est si peu certaine, que les écrivains Romains ont eu beaucoup de peine à nous en donner quelque legere connoissance. C'est par le premier livre de *Denis d'Halicarnasse*, qu'il faut commencer, parce qu'il a eu plus d'attention que *Tite-Live* à ramasser ce que la tradition pouvoit avoir conservé de ces premiers temps.

L'histoire même de Romulus n'est pas sans beaucoup de difficultés. On prétend que dans une assez grande jeunesse il attaqua son oncle Amulius qui avoit usurpé la couronne sur Numitor son aîné, l'ayeul de Romulus. Ce dernier chassa donc l'usurpateur de la forteresse où il étoit, & rétablit Numitor, à qui le Royaume des Latins appartenoit, comme à l'aîné des enfans de Procas. Ce Prince, pour éviter la fureur de son frere, s'étoit retiré à la campagne, où, selon l'usage de ces premiers temps, il vivoit du labourage & du produit de ses troupeaux. Sa fille Rhea Sylvia fut consacrée parmi les Vestales; mais son devoir & les loix du Sacerdoce ne l'empêcherent pas d'écouter ses passions. Elle eut deux enfans, dont elle assura que le Dieu Mars étoit le pere. C'étoit, comme nous l'avons déja dit, la ressource des filles & des femmes qui commettoient une faute. *Deus auctor culpæ honestior*, dit Tite-Live. Si on ne les croyoit pas tout-à-fait innocentes, on ne les traitoit pas au moins comme criminelles, dès qu'elles avoient le talent de mettre en jeu quelque divinité. La fable prétend que les deux enfans furent exposés sur le Tibre, & que jettés sur la rive, ils y furent nourris par une louve. L'on diroit peut-être la verité, si l'on donnoit ce nom à leur nourrice, à cause de la vie peu reglée qu'elle menoit.

Numitor avoit soin de faire élever secrettement les enfans de sa fille Rhea Sylvia. Dès qu'ils furent en âge de se connoître, ils surent de quel sang ils étoient nés, & vinrent à bout, après avoir détrôné l'usurpateur, & rétabli Numitor leur ayeul, de rendre la liberté à Rhea Sylvia leur mere, qui depuis leur naissance gémissoit dans la captivité.

FONDATION DE ROME.

REMUS & Romulus, autant par necessité que par le conseil de Numitor, s'engagerent à former un nouvel établissement. Par-là ils purgerent la ville d'Albe de ce qu'elle pouvoit avoir de gens inquiets & de mauvais sujets. Le Mont-Palatin accompagné d'un terrain proche du Tibre fut le lieu où ils formerent leur habitation. Palan-

tium, petite bourgade fondée au même endroit par Evander, leur fut d'un grand secours. L'ouvrage fut commencé 753. années pleines avant l'Ere chrétienne, & vrai-semblablement ils ne furent pas moins de deux ans à le mettre en état de défense. Le tout fut composé de mille chaumieres : celle de Romulus ne valoit guere mieux que les autres. Cette ville qui ne devoit s'aggrandir que par les armes, commença par les dissentions & par le meurtre de Remus, soit que Romulus, ou quelque autre, en fut l'auteur. Pour perpetuer cette colonie, il falloit des femmes : personne n'en vouloit donner à des gens qu'on regardoit plûtôt comme des brigands, que comme des Citoyens d'une nouvelle ville. Ils userent donc de stratagême. L'occasion d'un grand spectacle publié dans tous les environs, en fit venir beaucoup plus qu'il ne leur en falloit ; & ils ne manquerent pas l'occasion de s'en pourvoir. Cet enlevement irrita leurs voisins ; quelques-uns en souffrirent, mais les Sabins plus sensés, se reconcilierent avec les ravisseurs par le moyen de ces nouvelles épouses, qui empêcherent la fureur des deux partis. Elles y auroient perdu, ou des peres, ou des maris. Les Sabins firent plus : ils vinrent habiter la nouvelle ville, où leur Roi nommé Tatius ne fit pas difficulté de se retirer, & convint du gouvernement avec Romulus ; mais il fut tué au bout de six ans par les habitans de Lavinie.

Voilà, selon l'opinion la plus reçûë, quel fut le commencement de cette grande ville. Cependant les Historiens les plus anciens, & peut-être les plus véridiques, ne conviennent pas de tout ce que nous venons de rapporter. *Denis d'Halicarnasse*(1) se trouve obligé d'avoüer que le temps de la fondation de Rome, aussi-bien que le nom de ses fondateurs, n'est pas également avoüé par tous les Ecrivains ; & *Plutarque* (2) qui avoit fait des recherches si exactes sur cette origine, est obligé de faire le même aveu. *Tite-Live* lui-même (3) ne fait pas difficulté de dire, qu'on ne trouve point d'histoire certaine de ces premiers temps. *Cluvier* tranche (4) la difficulté, en disant que tout ce qui est rapporté de l'origine de Rome est une pure fable. (5) Cependant comme les

---

(1) Auctores multum variant tam de tempore, quo urbs sit condita, quàm de ipsis conditoribus. *Dionys. Halicarnass. lib.* I.

(2) Ingens Romæ nomen, quod gloria est apud omnes gentes decantatum, haud convenit inter Scriptores, à quo urbs & qua de causa invenerit *Plutarchus in Romulo*.

(3) Testatur L I V I U S nullos sibi plerumque fuisse annales certos, atque probatos ne linteos quidem, qui nihil fere præter consulum ac magistratuum nomina continebant ; quos si qui citassent, aiebat esse negligendos, quales M. Licinius & Thurbo alter adversus alterum defendebat. *Hæc ex Livio, lib.* 5. 9. *&* 10.

(4) Quicquid de Romulo ac Remo, (quem Græci, primi hujus vocabuli fictores, omnes pariter appellant Romum) sive Romani seu Græci prodiderunt, mera est fabula, per se satis absurda & inepta ; in qua neque de patre puerorum, neque de matris nomine, neque de expositore, nec de sublatore, nec de nutrice quidquam certi constat. *Philipp. Cluverius Italiæ antiquæ, lib.* III. *cap.* 2.

(5) Comme il y a de la difference dans la maniere de compter les années de Rome, voici les principaux sentimens. Selon la supputation de Varron, Rome a été bâtie au printems, vers la fin de la troisiéme année de la sixiéme Olympiade, c'est-à-dire, 753. ans avant l'Ere Chrétienne. Les fastes Capitolins, & Verrius-Flaccus la disent bâtie à la fin de la quatriéme année de la même Olympiade, ainsi 752. ans avant l'Ere Chrétienne Nous apportons encore dans le canon chronologique, qui est dans le troisiéme volume de cet Ouvrage, d'autres supputations. Voici les Auteurs qui adoptent ces diverses supputations. *Auguste* & tous les Empereurs ont suivi la supputation de Varron dans la célébration des Jeux Seculaires ; aussi-bien que *Plutarque*, *Tacite*, *Dion*, *Aule-Gelle*, *Censorin*, *Onuphrius Panvinius* le Cardinal *Baronius*, le P. *Petau* & le P. *Tournemine* Jesuites, & avec eux presque tous les critiques modernes. Les Auteurs qui suivent la supputation de *Verrius-Flaccus* ou des *Marbres du Capitole*, sont *Solin*, *Eusebe*, *Denys* d'*Halicarnasse*. Les Auteurs suivans varient, & suivent tantôt l'une & tantôt l'autre supputation ; savoir, *Ciceron*, *Tite-Live*, *Pline & Paterculus*. La supputation de Caton ne met que 751. ans entre la fondation de Rome & la premiere année de l'Ere vulgaire. *Polybe* ne met que 750. entre les deux époques, & *Fabius Pictor* ne met la fondation qu'à la fin de la premiere année de la huitiéme Olympiade, c'est-à-dire, 748. ans avant l'Ere vulgaire, & je m'étonne qu'*Usserius*, homme d'ailleurs très-exact, ait suivi ce sentiment, qui est abandonné de presque tous les savans. Tout roule aujourd'hui parmi les savans, entre la supputation de Varron & celle des Marbres du Capitole, qui ne sont qu'à un an de difference, on trouvera toutes ces supputations dans le troisiéme volume de cet Ouvrage.

incertitudes, en matiere d'hiſtoire, ſont plus fâcheuſes qu'une fable bien colorée, il vaut mieux, dans ce cas, s'en tenir aux ſentimens ordinaires, & ſuivre le torrent, dès qu'on peut en tirer d'ailleurs quelques inſtructions pour les mœurs, ou pour l'uſage de la vie civile.

Le plan que nous prenons pour cette hiſtoire ſi connuë & ſi néceſſaire, n'eſt pas d'en donner un détail, comme nous avons fait de celles dont nous n'avons pas de narration ſuivie, mais ſeulement de marquer le caractere de chaque ſiecle, & des Hiſtoriens qu'il faut lire pour en être inſtruit. Je commencerai par les modernes, qui doivent ſervir d'introduction pour la lecture des originaux; je diſtinguerai principalement les livres ſavans propres pour former des gens profonds, qui ne ſont ſouvent d'uſage que dans le cabinet, & qui hors de-là ſeroient fort embarraſſés de donner de legeres notions des choſes qu'ils ont appriſes avec beaucoup de peine & de détail. Je ne ſaurois aſſez répeter qu'une carte géographique de l'ancienne Italie, qui doit toujours être devant les yeux, doit ſervir de principe pour l'étude de cette hiſtoire. Ce n'eſt point aſſez de l'examiner dans ſa généralité; il faut encore ſcrupuleuſement diſcuter le progrès géographique de la Royauté, de la République, & de l'Empire Romain qui s'eſt fait de ſiecle en ſiecle par leurs conquêtes. M. *de Liſle* en a fait une qui regarde les premiers temps de cette hiſtoire, lorſque renfermés encore au centre de l'Italie, elle étoit environnée d'une infinité de petits peuples, que la jalouſie du gouvernement portoit à s'élever contre ce nouvel établiſſement. Les Romains furent renfermés dans ce centre de l'Italie pendant plus de trois cens ans. La carte generale de cette partie de l'ancien continent dreſſée par M. *Sanſon* ou par M. *de Liſle*, ſervira juſques au temps où les Romains ſortans de leur pays, firent en peu de temps la conquête de la plus grande partie du monde habité. Outre la carte géographique, Meſſieurs *Sanſon* ont encore donné des diviſions générales excellentes, pour faire connoître le progrès qu'à fait cette ſage République dans ſes conquêtes. Après quoi, avant que d'aller plus loin, il faut parcourir, au moins des yeux, les deux cartes de l'Empire Romain dans toute ſon étenduë, telles que les ont données Meſſieurs *Sanſon*, que je préfere dans cette occaſion aux deux cartes de M. de Liſle, quoiqu'elles ſoient exactes, parce que celles de Meſſieurs Sanſon ſont accompagnées de diviſions très-ſavantes & très-inſtructives, qui ont rapport à leur travail, au lieu que les cartes de M. de Liſle ſont très-ſéches, & demanderoient des inſtructions particulieres qu'il n'a pas données, & qu'on trouveroit difficilement ailleurs. Je mets ici la carte de l'ancienne Italie, & dans le chapitre ſuivant celle de l'Empire Romain.

Cette premiere étude qui ne regarde que les yeux, doit être accompagnée d'une autre inſtruction qui n'eſt pas moins ſenſible : c'eſt d'avoir toujours devant ſoi des *Tables Chronologiques*, qui faſſent connoître d'un coup d'œil toute la ſuite de cette hiſtoire, & qui en dévelopent en un moment toutes les révolutions ſucceſſives ſous les Rois, les conſuls, les decemvirs, les tribuns du peuple, les Dictateurs & les Empereurs. Cette méthode en réüniſſant tous ces objets ſaura les diſtinguer, & les faire mieux entrer dans l'eſprit, après les avoir fait paſſer par les ſens & par l'imagination.

Ces préparatifs doivent être ſuivis d'une connoiſſance ſuccincte des mœurs de cette

nation, méprisable dans ses commencemens, respectable dans ses premiers progrès, & redoutable enfin par ses dernieres conquêtes. Je ne connois rien de plus exact & de plus succinct que le traité latin du Pere *Cantel* Jesuite, sous le titre de *Respublica Romana*, qui a été aussi traduit en François. Cet abregé des mœurs des Romains & de leurs antiquités, est débarrassé de cette vaste & fastueuse érudition, qui fait plus d'honneur aux écrivains qui la débitent, que de profit à ceux qui les examinent. Il suffit dans ces matieres d'avoir des principes qui fassent faire attention aux usages & aux cultes qui se trouvent presque toujours incidemment rappellés dans les historiens originaux. Antoine *Thysius* a fait un recueil succinct & instructif des antiquités Romaines, qu'il a tiré des œuvres de Juste-Lipse, l'un des plus grands litterateurs qu'il y ait eu dans ce genre de sciences. Ceux qui n'auroient pas le Pere Cantel, pourroient se contenter de cette collection: ceux qui les auroient tous deux ont de quoi choisir, & suivre leur goût. Je ne veux pas conseiller ici *Rozin* ni d'autres traités plus détaillés, non plus que les recueils immenses dans lesquels on discute, avec un détail plus ennuyeux, qu'il n'est exact, toutes les parties des antiquités Romaines, sans en excepter même les minuties les moins interressantes. Je sai que ces études sont quelquefois nécessaires; mais on trouve dans les livres & dans les bibliotheques de quoi examiner dans le besoin les parties, qui tombent ou dans le discours, ou dans la dispute. J'en indique beaucoup plus qu'on n'en doit lire dans les articles XXXVI. & XXXVIII. du catalogue général, qui est à la fin de cette Méthode.

Grand nombre d'auteurs modernes ont donnés des abregés ou des histoires générales de la République & de l'Empire Romain. Celle de M. *Coëffeteau* a eu dans le XVII. siecle une grande réputation, dont elle étoit redevable moins à l'exactitude des faits, qu'à l'élégance & à la dignité du style, dans lequel nous trouvons encore la grandeur & le tour de notre langue, quoique les manieres en ayent beaucoup vieilli depuis plus d'un siecle que cet ouvrage a paru. Comme notre style a changé, le goût qu'on avoit pour ce livre s'est extrêmement ralenti, avec d'autant plus de raison qu'il ne donne, pour l'histoire de la République Romaine, qu'une version pure & simple des quatre livres de *Florus*, qui ne suffisent pas pour avoir une exacte connoissance de cette partie de l'histoire. C'est à bon compte une lecture epargnée pour ceux qui veulent de la précision & de l'exactitude. Claude *Malingre*, qui a prétendu continuer l'histoire de M. Coëffeteau, depuis le regne de Constantin jusqu'à celui de l'Empereur Ferdinand II. au XVII. siecle, a joint une mauvaise compilation mal écrite & mal digerée à un ouvrage qui avoit de la grace & de l'agrément: aussi le public lui a-t-il rendu la justice qu'il méritoit, en ne recherchant & en ne lisant pas son ouvrage, qui est à peine connu de ceux qui s'appliquent à l'histoire.

Scipion *Dupleix* donna une histoire Romaine quelque temps après M. Coëffeteau: mais comme il etoit mauvais écrivain, quoiqu'il fût compilateur exact, elle n'a pas eu le succès qu'il en pouvoit esperer, par un détail trop circonstancié & trop étendu, qui pourroit dégoûter de la lecture des originaux, dont il n'étoit pas capable de rendre en notre langue les graces & la perfection.

Du Verdier qui vint après, méritoit bien de mourir à l'hôpital, comme on dit qu'il

y est mort, après nous avoir donné un ouvrage aussi mauvais que son histoire Romaine, & nous avoir accablé de beaucoup de compilations indigestes & mal écrites. Ce que M. de *Marolles* a publié sous le titre de suite de l'histoire Romaine de Coëffeteau, ne comprend gueres que des traductions de quelques auteurs de l'histoire du bas empire, qu'il vaut mieux lire dans les originaux, que dans des versions aussi médiocres.

Trois auteurs considerables ont donné dans ces derniers temps des histoires Romaines dans des genres très-differens, il s'agit de savoir à laquelle on doit se déterminer pour servir d'introduction à la lecture des historiens originaux. Les vûës qu'il faut avoir quand on lit quelqu'un des écrivains modernes de cette histoire, est de les faire servir de préparatif aux anciens historiens. Le premier est un Anglois nommé *Laurent Echards*, qui a fait dans sa langue une histoire suivie de la République & de l'Empire, continuée non-seulement jusques à la fin de cette monarchie en Occident sous Augustule; mais qu'il a poursuivie par un détail des affaires de l'empire d'Orient, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs au milieu du XV. siecle. Son ouvrage est écrit avec la simplicité que demande la narration des histoires anciennes. Sans accabler le lecteur par des circonstances trop détaillées, il a soin de se fixer aux évenemens les plus considerables. Il donne du goût pour en savoir le détail; & par un arrangement sage des faits historiques, il peut servir d'introduction à la lecture des anciens auteurs.

Ce n'est que depuis peu de temps, que cette histoire peu connuë hors de l'Angleterre, a été traduite en notre langue par un écrivain, qui, outre la qualité d'auteur, possede encore d'autres talens peu communs, qui l'ont extrêmement distingué dans le monde. Il a plus que de la correction dans le style, il a même de l'agrément & de la politesse; mais quelquefois il manque de cette scrupuleuse exactitude nécessaire à un traducteur qui veut gloser sur son auteur original. Aussi M. l'Abbé *des Fontaines* avouë qu'avec les secours étrangers dont il s'est aidé, il n'a pû néanmoins s'empêcher de faire une version libre de cette histoire. Que ne la faisoit-il literale?

M. l'Abbé *de Vertot* publia en 1719. une histoire particuliere sous le titre de *Révolutions de la République Romaine*: ouvrage écrit avec beaucoup de dignité, de réflexion, & de grandeur. On y trouve le caractere historique mieux exprimé que dans la plûpart des autres écrivains modernes. Il a soin, sans accabler le Lecteur par des réflexions, de lui donner lieu d'en faire de très-instructives; chose plus satisfaisante, que si on les lisoit dans un historien, parceque chaque Lecteur croit alors qu'elles viennent de son propre fond. Cet ouvrage n'est pas seulement un livre historique, il peut encore au besoin tenir lieu d'un livre de politique. On y dévelope d'une maniere si sensible le caractere inconstant & tumultueux du gouvernement populaire, qu'il n'y a point d'homme sage après cette lecture, qui ne préferât le plus mauvais gouvernement monarchique à celui de la République la mieux reglée, puisque, malgré la sagesse de celle des Romains, les hommes les plus zelés pour le bien public, & les Ministres les plus prudens & les plus habiles, se voyoient tous les jours exposés aux plus étranges révolutions. M. l'Abbé de Vertot, né sous un gouvernement monarchique, a

fait sentir indirectement l'avantage de celui-ci au-dessus du gouvernement populaire que l'on a vû dans les Républiques de la Grece & de Rome sujet à tant de vicissitudes, qu'à la fin on a été contraint de revenir au gouvernement d'un seul. C'est un des principaux avantages que l'on trouve dans la lecture de cet excellent Ouvrage de M. l'Abbé de Vertot, l'un des mieux écrits de ceux qui sont sortis de sa plume. Les Auteurs originaux ne font pas souvent la même impression, parce que ces Ecrivains, nez avec un goût républiquain, cachoient, autant qu'ils pouvoient, les défauts de ce gouvernement, sous lequel la grandeur de Rome, ou plutôt la foiblesse des peuples qu'ils soumirent, avoit le plus éclatté.

Enfin les derniers qui ont paru sur le théatre de la litterature, sont deux célébres Jesuites, dont l'un (c'est le Pere *Catrou*) étoit connu déja par des ouvrages historiques, assez estimés, & par une traduction & un commentaire sur Virgile. Le Pere *Roüillé* ne s'étoit pas encore déclaré auteur; au moins j'ignore qu'il ait rien publié avant son histoire Romaine. Elle est d'une si grande & si vaste étenduë, qu'elle pourroit presque tenir lieu des originaux à ceux qui ne sont point appellez à cette lecture. Les sentimens des Savans sur le caractere de cette histoire, sont assez uniformes, & reviennent tous au même. Ces deux illustres écrivains n'ont rien laissé échapper d'historique. Les Harangues directes y ont aussi trouvé leur place. Ce sont des discours oratoires que les anciens avoient introduits, par une espece de necessité où ils se trouvoient de donner à leurs concitoyens des modeles de ces harangues, qu'ils étoient tous les jours obligés de faire dans le gouvernement de la République. Les notes dont ils ont accompagné leur histoire, sont aussi très-remarquables en toutes manieres. *Scipion Dupleix*, qui avoit traité l'histoire Romaine avec beaucoup plus de soin qu'il n'avoit fait celle de France, lui donna une très-grande étenduë. Il faut avoüer cependant que si Dupleix a été exact à rapporter ce qu'il a trouvé dans les anciens, il ne l'a pas fait avec cette précision & cette élegance qu'on trouve dans les bons auteurs. On auroit pû corriger, châtier & augmenter cet ouvrage, ou même y retrancher les choses trop languissantes, & par-là son travail, qui n'est point méprisable, se seroit beaucoup perfectionné. On auroit pû même orner le travail de Dupleix de notes & d'observations curieuses, mais exactes & précises.

Comme ces histoires sont très-étenduës; je n'ose en conseiller la lecture. Il faut donc, si l'on veut étudier exactement l'histoire Romaine, commencer par celle de M. l'Abbé *de Vertot*, qui doit être lûë plus d'une fois : mais comme elle ne passe pas les temps de la Republique, on y pourroit suppléer par la lecture des originaux que nous indiquons ci-après, où l'on doit, après avoir relû la même partie dans celle de *Laurent Echards*, la continuer pour connoître l'histoire de l'Empire, quoique dans la version Françoise, elle ne passe pas le regne de Constantin, qui n'y est pas même fini. On auroit pû cependant aller jusqu'à la destruction de l'Empire en Occident sur la fin du V. siecle, parce que c'est dans cette partie que l'on trouve la source de toutes les monarchies nouvelles. Mais il y a lieu d'esperer que le traducteur reprendra son travail, & le poussera aussi loin que l'a porté l'auteur Anglois, en y corrigeant néanmoins quelques fautes qu'on lui a fait remarquer, & qui ne viennent pas de l'original.

Reprenons maintenant le fil de l'hiſtoire. Dès que Romulus eut de quoi perpetuer le nouvel état qu'il venoit d'établir, il réſolut de donner une forme à ſon nouveau gouvernement, dont les membres ne montoient qu'à trois mille trois cens hommes. Il diviſa le peuple en trois tribus de mille citoyens, & chaque tribu en dix curies de cent hommes chacune : il y ajouta trois compagnies de cavalerie, d'où ſortit la nobleſſe connuë depuis ſous le nom de Chevaliers Romains. Le Sénat vint enſuite : Romulus le compoſa de cent des principaux citoyens, qui étoient des perſonnes mûres, capables de donner des conſeils ſalutaires. Par-là ils furent regardés comme les peres de la patrie Le nombre en augmenta conſiderablement depuis. Romulus établit lui-même l'uſage des légions pour avoir toujours un corps de milice diſciplinée. Il introduiſit les triomphes pour exciter la valeur des chefs par l'amour de la gloire. Les colonies qu'il envoya, affermiſſoient ſes conquêtes par l'attention qu'avoient les citoyens Romains ſur les peuples vaincus, parmi leſquels ils étoient logés moins en qualité de concitoyens, que comme une eſpece de garniſon, qui n'étoit point à charge au public. Il mourut donc, ou plutôt il diſparut (1) après un regne de trente-ſept ans, lorſqu'il faiſoit la revûë des troupes auprès des marais de Caprée. Il avoit ſans doute déplu à quelques Sénateurs, par des hauteurs propres à un homme élevé dans une eſpece de ruſticité, & qui vouloit commander en maître un peuple qu'il avoit formé. Mais pour couvrir cet aſſaſſinat, on fit courir le bruit que les Dieux l'avoient enlevé, & lui avoient accordé l'immortalité ſous le nom de *Quirinus* ; que déja il avoit prédit que Rome ſeroit un jour maîtreſſe de l'univers : mais on ſent bien que cette eſpece de prophetie ne vint qu'après-coup, & depuis que Rome eut étendu ſa domination hors de l'Italie : elle ne paroît même avoir été inventée que pour colorer leurs conquêtes, qui étoient plutôt d'honnêtes brigandages que des acquiſitions juſtes & légitimes.

Après un interregne, (2) que le peuple Romain naturellement inquiet, ne put ſoutenir plus d'un an, *Numa Pompilius* fut appellé d'un commun conſentement à la couronne (3). Il réſidoit à Cures, ville des Sabins, où on l'alla chercher pour le mettre ſur le trône. Il étoit naturellement doux & modeſte, & il feignit une grande réſiſtance avant que de ſe laiſſer perſuader : moins brave & moins féroce que Romulus, il tourna du côté de la Religion un peuple que ſon prédeceſſeur avoit porté aux armes, il donna des loix ſages, établit un culte reglé, ordonna des fêtes & des ſacrifices. Mais pour perſuader toutes ces choſes, il falloit ſe revêtir d'une autorité qu'il ne croyoit pas avoir de lui-même ; il ſe retira ſouvent dans les bois, où il aſſuroit qu'il avoit des conferences ſecrettes avec la Divinité qui l'inſtruiſoit de tout ce qu'il avoit à faire. Ce fut l'induſtrie, dont en habile politique, il ſe ſervit pour former les mœurs d'un peuple groſſier. Il mourut à l'âge de quatre-vingt ans, après un regne de quarante-quatre ſans avoir jamais été malade ; ce qu'il devoit à l'égalité de ſon tempérament.

Tullus Hoſtilius, qui lui ſucceda depuis, (4) abandonna aux citoyens pauvres & miſe-

(1) 717. ans avant J.C.
(2) 716. ans avant J. C.
(3) 715. ans avant J. C
(4) 672. ans avant J. C.

rables tout le domaine que les Rois s'étoient reservés. Il jugea ensuite que les Romains n'ayant point autour de leur ville une assez grande étenduë de terrain, dont ils pûssent subsister, il falloit en acquerir par les armes, puisqu'ils n'avoient que ce moyen. Il fit donc la guerre à la ville d'Albe; mais les deux partis qui n'avoient pas trop de tous leurs citoyens, jugerent à propos d'épargner des pertes continuelles, & de terminer une guerre que la valeur des deux peuples traîneroit trop en longueur. Ils convinrent d'un combat de trois de leurs plus braves gens contre trois du parti contraire. On sait que la fortune & l'adresse n'eurent pas moins de part que la valeur Romaine dans la victoire que le dernier des Horaces remporta sur les trois Curiaces (1) mais le victorieux qui ne pouvoit oublier la ferocité de la nation, soüilla sa gloire par le meurtre de sa sœur. Les juges ne purent s'empêcher de le condamner; mais le peuple, auquel il en appella, n'eut pas le courage d'ôter la vie à un homme, qui venoit par une victoire inesperée de faire la conquête d'une ville puissante, qui seule pouvoit s'opposer aux progrès des Romains, qu'on commençoit dès-lors à regarder avec jalousie. Albe la mere de Rome fut démolie; & Tullus Hostilius ramenant les Romains à leurs premieres inclinations, déclara la guerre à quelques autres peuples, contre lesquels ils firent des essais de leurs forces, & donnerent des preuves de cette valeur, qui les a depuis si fort distingués. Rome lui a l'obligation d'avoir le premier discipliné sa milice. Il finit d'une mort tragique, après un régne de 32. ans. On fit courir le bruit qu'il avoit été écrasé du tonnerre; mais il seroit plus vrai-semblable de dire, comme l'ont fait quelques auteurs, qu'Ancus Martius, petit-fils par sa mere de Numa Pompilius, ne put souffrir la gloire que ce Roi s'étoit acquise. Il assembla quelques scelerats, marcha droit à la maison du souverain, fit égorger tout ce qu'il rencontra, & le tua lui-même. Il mit le feu à son palais: Et comme le bruit du tonnerre effrayoit alors le peuple Romain, il fit dire que ce prince avoit été consumé par le feu du Ciel.

Ancus Martius eut l'adresse, après ce crime, de se faire élire Roi des Romains. (2) Il voulut imiter le Roi son ayeul par une pieté affectée, & ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la paix, à la police, & à l'augmentation de Rome: cependant il ne laissa pas de faire vigoureusement la guerre quand il se vit contraint de la soutenir.

Après un regne de 24. ans, il eut pour successeur *Lucius Tarquinus*, surnommé l'Ancien (3). On ne l'avoit d'abord choisi que pour être le tuteur des enfans d'Ancus Martius; mais il alla plus loin, & voulut gouverner en son nom: il fit si bien par ses discours & les mouvemens qu'il se donna, qu'il monta sur le trône. Il étoit originaire de Corinthe, & comme l'on croit, de la race même des Bacchiades, qui ont gouverné cette République de la Grece. Pour faire plaisir à ceux qui l'avoient élû, il augmenta le nombre des dignités, en faisant 300. Senateurs au lieu de 100. qu'il y avoit auparavant: il multiplia également le nombre des Chevaliers Romains: il introduisit dans Rome une sorte de luxe & de magnificence inconnuë jusqu'alors à un peuple qui s'étoit borné aux seules nécessités de la vie. Du butin dont il s'étoit

(1) 669. ans avant J. C. (2) 640. ans avant J. C. (3) 616. ans avant J. C.

enrichi

enrichi dans plusieurs guerres, il en fit élever trois ouvrages considerables, savoir, le grand Cirque, les fortifications de Rome, & les Cloaques, ou conduits soûterrains dont les voûtes soutenoient tous les bâtimens de la ville : ouvrage qui doit l'immortaliser, puisque depuis plus de 2000. ans qu'il est fait, il se maintient beaucoup mieux que les nouveaux édifices que l'on a construit depuis. Les deux enfans d'Ancus Martius étant parvenus dans un âge à se connoître & à pouvoir agir, firent assassiner ce Prince après un regne de 38. ans.

Les meurtriers ne profitérent point de leur crime : ils en furent punis par l'exil ; & *Servius Tullius*, quoique fils d'une esclave, fut élevé sur le trône. (1) Quelques guerres qu'il eut avec des peuples de la Toscane furent bientôt terminées ; mais pour ne pas rester oisif, & rendre même une sorte de justice à ceux qui avoient bien voulu souffrir qu'il s'emparât de la couronne, il fit un nouveau dénombrement des citoyens, leur partagea les terres de l'Etat, & augmenta le nombre des Tribus. Des deux filles qu'il avoit, Tullia voulut monter sur le trône : elle y excita son mari, qui sans doute refusa de commettre un si grand crime. Elle trouva le moyen de s'en défaire, & d'épouser Tarquin le superbe, qui pour se marier à cette femme ambitieuse, avoit commis un autre crime, en faisant mourir sa femme, qui étoit sœur de Tullia. Cette alliance si bien assortie les conduisit au parricide si long-temps médité par Tullia. Tarquin non content d'avoir détrôné son beaupere dans le Senat, le fit tuer par le conseil de sa femme : & cette fille aussi cruelle qu'ambitieuse, impatiente de feliciter son mari de l'usurpation qu'il venoit de faire, aima mieux fouler aux pieds de ses chevaux le corps tout sanglant de son pere, que de se détourner tant soit peu du chemin.

Tarquin, fils ou petit-fils du premier Roi de ce nom, qui venoit de monter sur le trône par un parricide (2), continua de s'y maintenir par des violences & de nouvelles tyrannies. Il fit périr entre autres Marcus Junius, mari de Tarquinie, fille de Tarquin l'ancien. Le fils aîné de Junius subit le même sort ; & le second nommé Lucius ne l'échappa qu'à la faveur d'une espece de folie qu'il affecta ; ainsi Tarquin épargna par mépris celui que les Dieux reservoient pour détruire sa tyrannie. Ce regne qui étoit devenu insupportable aux Romains par l'orgueil & la cruauté du pere, finit par la violence & la brutalité du fils, nommé Sextus Tarquinius. Ce jeune homme audacieux & témeraire, aussi touché de la beauté, que de la vertu & de la chasteté connuë de Lucrece femme de Tarquinius Collatinus, se livra entierement à sa passion ; & pour gagner une personne que la douceur feinte de ses paroles n'avoit pû surprendre, il voulut la déterminer par la crainte de la mort & de l'infamie dont il la menaçoit. Quoiqu'elle pût résister à l'une, elle ne fut point à l'abri de l'autre, & voulut que son nom passât, sans aucune tache, à la posterité ; honteuse cependant, mais après coup, de n'avoir pû resister aux menaces de Sextus Tarquinius, elle fait assembler dès le lendemain toute sa famille, leur déclare la violence qu'on lui avoit faite, & se tuë en leur presence. Cette mort fut le signal d'un soulevement géneral. Lucius Junius, surnommé Brutus, pour avoir garanti sa vie, comme nous ve-

(1) 578. ans avant J. C. (2) 534. ans avant J. C.

nons de le dire, par une ſtupidité affectée, fut le premier qui par une ſageſſe profonde & active, porta le peuple à ſecouer nonſeulement le joug du Roi, mais encore celui de la royauté dont on avoit ſi fort abuſé ; & par un décret public les Tarquins furent bannis de Rome, avec ſerment de jamais ſouffrir que qui que ce ſoit regnât dans la ville. Le bien des Tarquins fut confiſqué au profit du peuple ; & au lieu d'un Prince perpetuel, on choiſit pour gouverner l'Etat, deux Magiſtrats annuels qu'on appella Conſuls, pour marquer qu'ils devoient par leurs conſeils & par leurs ſoins travailler à l'avantage du bien public. Ce grand événement arriva l'an 245. de la fondation de Rome, 509. ans avant l'Ere vulgaire.

Je ne ſaurois diſconvenir que quelques auteurs anciens ne ſont pas tout-à-fait favorables à Lucrece. On prétend que ce fut moins ſa chaſteté violée, que l'imprudence & l'indiſcretion du violateur, qui la porterent à ſe donner la mort : auſſi S. Auguſtin a-t-il dit: *Pourquoi eſt-elle louée ſi elle étoit adultere, & pourquoi s'eſt-elle tuée, ſi elle étoit chaſte ?* Quoiqu'il en ſoit, la mort de cette vertueuſe perſonne fut un pretexte très- raiſonnable pour chaſſer de Rome tous les Tarquins, dont l'autorité au lieu d'être legitime & guidée par la ſageſſe des loix, étoit devenuë un deſpotiſme affreux, & la plus cruelle de toutes les tyrannies.

Après avoir examiné les regnes des Rois de Rome dans les deux ſeuls auteurs modernes que je conſeillerois, ſavoir les Révolutions de M. l'Abbé de *Vertot*, & l'Hiſtoire Romaine de *Laurent Echards*, il faut recourir aux auteurs originaux. Je commencerois par les deux premiers livres de *Tite-Live*, & par ceux de *Denis d'Halicarnaſſe* depuis le premier juſques au cinquiéme : après quoi on ne ſauroit ſe diſpenſer de lire exactement les vies de Romulus & de Numa dans *Plutarque*. On y trouvera toujours, ſuivant le plan que s'étoit formé cet habile hiſtorien, ces particularités curieuſes qui flattent & qui inſtruiſent. On peut encore, mais ſeulement pour y découvrir des circonſtances omiſes ou negligées par la plûpart de ces grands hiſtoriens, parcourir le premier livre de *Florus*, le commencement d'*Eutropius*, & les premiers chapitres du livre des hommes illuſtres attribué autrefois au jeune *Pline*, mais que l'on croit aujourd'hui être d'un *Aurelius Victor*. Je ne parle point de *Zonare*, parce qu'il eſt trop moderne pour donner des connoiſſances certaines d'un temps ſi reculé. On peut néanmoins s'en ſervir, dès qu'on trouve ſa narration appuyée par des monumens hiſtoriques, ou lorſqu'elle n'eſt pas contraire à ce qui ſe trouve dans les premiers hiſtoriens de Rome.

ROME SOUS LES CONSULS.

Le gouvernement conſulaire donna une tout autre face aux affaires des Romains. Comme Tarquin employoit toutes ſes forces & celles de ſes voiſins pour remonter ſur le trône, dont il avoit été ſi juſtement chaſſé, les Romains de leur côté ranimerent leur courage pour ſe débarraſſer entiement d'un maître imperieux qui ne les avoit que trop tyranniſés, & dont ils avoient lieu d'apprehender encore de plus grands excès, s'ils étoient aſſez lâches pour le recevoir. Tarquin employa d'abord la negociation pour gagner les Romains, & ſur tout la jeune nobleſſe de la ville. Les fils de

Brutus, l'ame & le moteur de toute la révolution, ſe laiſſerent ſeduire, auſſi bien que les neveux de Collatinus. Brutus le découvrit, & réſolut par une ferocité de républicain, de maintenir la liberté publique dont il étoit le fondateur, en ſe dépouillant de l'amour paternel. Il fit trancher la tête à ſes enfans, après que, ſuivant la coutume, on les eut fuſtigés. Collatinus n'ayant pas montré la même fermeté à l'égard de ſes neveux, fut dépoſé du Conſulat, & ſe vit contraint de ſortir de la ville, qui ne voulut plus ſouffrir perſonne du nom ni de la race des Tarquins, dont il étoit. L'eſclave Vindicius qui avoit découvert la conjuration, fut affranchi par autorité publique. Le Roi détroné ne laiſſa pas d'employer les armes; & dans la bataille qui fut donnée auprès de la ville contre Tarquin, Brutus & Aronte fils aîné de ce Roi s'entretuerent à coups de lance. Ainſi les deux premiers Conſuls n'acheverent pas leur année, & les Dames Romaines porterent le deuil de la mort de Brutus, comme du vangeur de l'injure faite à leur ſexe en la perſonne de Lucrece.

Tarquin qui ſe trouvoit trop foible, implora le ſecours de Porſenna, qui vint aſſieger Rome, & ſe ſaiſit d'abord du Janicule qui en étoit comme la Citadelle (1) mais le courage des Romains parut non-ſeulement dans Horatius Cocles, & Caïus Mutius, ſurnommé depuis Scevola, mais encore dans la perſonne de *Clelie*, fille pleine de valeur, qui s'échapa des mains de Porſenna, en traverſant le Tibre à cheval. Tant d'actes heroïques obligerent ce prince à lever le ſiege, plein d'admiration de voir ce que l'amour de la liberté inſpiroit au peuple, qui commençoit à peine de la gouter. Ce fut dans ce même temps que les Romains foibles de leur côté voulurent s'appuyer d'une puiſſance étrangere: ils choiſirent les Carthaginois, qui par l'étendue de leur navigation & de leur commerce, étoient en état de les ſecourir, & peut-être même de faire la conquête de la plus grande partie de l'ancien continent, ſi la jalouſie & le courage des Romains ne s'y fût oppoſé dans la ſuite.

Tarquin, quoique abandonné par Porſenna, ne ſe découragea point; il rechercha l'amitié des Latins, qui declarerent la guerre aux Romains; mais ils furent entierement vaincus, & Tarquin mourut peu de temps après ſa défaite, âgé de 90. ans. Rome auroit joui tranquillement de ſa liberté & de la douceur de la paix qu'elle avoit ſû ſe procurer; mais la dureté des creanciers qui tenoient leurs débiteurs en priſon, & les maltraitoient même par des punitions corporelles, diviſa le peuple & le Senat. Le peuple outragé ſe retira ſur le Mont Sacré, ſe choiſit lui-même des Magiſtrats, & c'étoit fait de la République ſans l'éloquence populaire & inſinuante de *Menenius Agrippa*, il fut député vers les ſeditieux (2), & trouva moyen de ramener, par une fable, une populace qui n'auroit peut-être pas deferé à toutes ſes raiſons. Ils furent frappés de cet emblême de la prétenduë conſpiration de toutes les parties du corps humain contre l'eſtomac, qui reſtoit dans l'inaction, & profitoit cependant du travail des autres membres. Ils ſe revolterent, & ne voulurent plus contribuer à ſa ſubſiſtance. Ils alloient perir, ſi revenant à des ſentimens plus raiſonnables, ils n'euſſent connu que toute leur force dépendoit de leur union & de leur intelligence avec le centre du corps humain. C'eſt par cette ingenieuſe comparaiſon des grands & des

(1) 507. ans avant J. C. (2) 493. ans avant J. C.

petits, avec l'eſtomac & les membres, que les révoltés furent perſuadés de rentrer dans le devoir; mais ils obtinrent deux tribuns, c'eſt-à-dire, des Magiſtrats inviolables, établis pour prendre leur défenſe dans les occaſions où ils croyoient en avoir beſoin; & ces Magiſtrats moins par neceſſité que par ambition ſe multiplierent juſqu'au nombre de dix.

La faineantiſe du peuple produiſit la famine; il fallut implorer des ſecours étrangers. Gelon tyran de Sicile ſe prêta genereuſement; il fit preſent d'une grande partie de bled, & donna l'autre à grand marché. Caïus Martius, ſurnommé *Coriolan* à cauſe de la conquête qu'il avoit faite de la ville de Coriole, étoit animé contre le peuple qui lui avoit refuſé le triomphe. Il voulut l'en punir, en conſeillant de vendre cherement les bleds qui n'avoient preſque rien coûté. Il fut puni lui-même de cette eſpece de vexation qu'il vouloit faire, ſous prétexte de l'amour du bien public. Se voyant condamné & banni de ſa patrie, il ſe retira chez les Volſques ennemis des Romains. Ces peuples voulurent profiter de l'animoſité de ce citoyen diſgracié; ils lui confierent une armée, moins pour ſe vanger de Rome & punir ſon ingratitude à l'égard de leur citoyen, que pour détruire une ville, qui devenoit par ſa grandeur l'objet de leur jalouſie. En vain le Senat voulut détourner Coriolan d'une entrepriſe toujours fatale à ceux qui ſe revoltent contre leur patrie: il n'y eut que ſa mere qui put obtenir cette grace (1). Il s'étoit trop avancé pour réculer; & la démarche qu'il fit en arriere fut regardée de la part des Volſques comme une trahiſon dont ils le punirent en le faiſant lapider.

Ces peuples à leur tour furent punis & ſubjugués par les Romains (2); & *Spurius Caſſius* qui les avoit vaincus, voulut par une generoſité qui convient rarement à de ſimples particuliers, diſtribuer leurs terres entre les ſoldats de ſon armée, & leur faire même des largeſſes de bleds. C'étoit une vanité hors de ſaiſon dans une république ſage & moderée; mais ſoupçonneuſe dans ſon premier établiſſement. Il fut donc condamné & précipité du Mont Tarpeïen comme criminel d'Etat, pour avoir témoigné trop de zele pour le bien public; choſe difficile à bien ménager dans toute ſorte de gouvernement, où l'amour de la patrie eſt rarement recompenſé, & où ſouvent il eſt regardé comme un crime, parce qu'il reproche aux Miniſtres ou aux autres membres leur indolence pour tout ce qui regarde l'avantage de l'Etat & le bien general du ſervice.

Quelque temps après, les Romains qu'il falloit occuper au dehors, ſi l'on vouloit qu'ils fuſſent tranquilles au dedans, attaquerent les Veïens, qui les défirent & tuerent, dit-on, dans une action plus de trois cens *Fabiens*, qui donnerent dans une embuſcade que les ennemis leur avoient dreſſée (3). Voleron qui fut élu tribun du peuple ſix ans après, propoſa une loi qui donnoit l'entrée aux Magiſtratures à tous les citoyens ſans diſtinction de nobles ou de roturiers, ce qui n'avoit pas été pratiqué juſqu'alors. *Appius Claudius* qui s'y oppoſa, fut abandonné de toutes les troupes dans une action contre les Volſques, où les Romains expoſerent lâchement leur general. Et quoique par une ſeverité convenable & neceſſaire même dans ces ſortes

(1) 488. ans avant J. C. (2) 486. ans avant J. C. (3) 477. ans avant J. C.

de revoltes il eût fait décimer ſon armée, il ne put éviter de tomber lui-même entre les mains du peuple qui le jugea auſſitôt après ſon Conſulat; mais Appius prévint ſa condamnation par une mort volontaire, unique refuge que l'on avoit dans ces anciens temps, pour éviter les injuſtices d'une populace aveugle & mutinée.

Le tribun du peuple *Icilius* excita de nouveaux troubles par ſa témerité, en voulant faire aſſembler le Senat, qui juſques-là n'avoit été ſoumis qu'aux Conſuls, comme dépoſitaires de l'autorité ſouveraine. Ce ſont encore juſques ici les temps orageux de la république. On y voit beaucoup de vices trop ordinaires aux gouvernemens populaires; & les vertus qu'on y remarque ſont des vertus qui ne partent que de la nature, mais d'une nature même feroce, & qui n'eſt point encore perfectionnée par les réflexions ou par l'éducation.

Les progrès que l'on voyoit faire aux Grecs, ſur tout aux Atheniens; leur bonheur qui éclatoit de toutes parts, fit croire qu'ils en étoient redevables aux loix de *Solon*. Les Romains les voulurent donc avoir: c'eſt pourquoi ils envoyerent des Ambaſſadeurs juſques à Athenes (1) pour les obtenir de cette république. Dés qu'on les eut apportées à Rome, il fallut les rédiger & les accommoder à l'ordre & à l'œconomie de la république. On choiſit donc pour ce travail des Magiſtrats, auſquels on donna le nom de *Decemvirs*, qui eurent une autorité pareille à celle des Rois ou des Conſuls, avec interdiction de toute autre Magiſtrature, juſques à ce que les loix une fois établies euſſent permis de créer d'autres Magiſtrats. Il n'en fallut pas davantage à des hommes ambitieux pour trouver moyen de perpetuer leur autorité, & de faire ſous ce titre des vexations inconnues juſqu'alors dans un Etat policé. *Appius Claudius* le principal d'entre eux dégoûta le peuple de ces nouveaux tyrans par ſa brutalité & ſes violences.

Il avoit inutilement cherché par tous les moyens poſſibles de ſurprendre la pudeur de *Virginie*, qui avoit de l'éducation & des mœurs, quoiqu'elle fût d'une famille ordinaire du peuple. Il n'en put venir à bout par les voyes ordinaires. Il s'aviſa donc de faire reclamer cette jeune perſonne par un de ſes clients, qui la diſoit fille d'une de ſes eſclaves, & qui par conſequent devoit lui appartenir. Elle fut citée devant le juge; & ce juge étoit ce même Appius Claudius. Le pere de Virginie qui étoit capitaine dans les troupes Romaines, indigné de cet injuſte procedé, revient du camp pour défendre l'honneur & la liberté de ſa fille; mais comme il vit que le juge lui alloit faire perdre & l'honneur & une fille qu'il aimoit tendrement, il prit le parti de l'immoler lui-même de ſa main, & chargeant ſur ſes épaules le corps mort de cette victime, il retourna au camp, qu'il remplit d'indignation par ce triſte ſpectacle. Les legions reviennent d'elles-mêmes à Rome pour y cauſer une révolution, ſi on ne leur accorde pas une ſevere juſtice de cet attentat. Appius fut conduit en priſon, où il ſouffrit une mort honteuſe. Les Decemvirs furent ou tués ou bannis, & cette Magiſtrature trop abſolue fut abolie pour jamais 449. ans avant l'Ere vulgaire. Le Conſulat fut rétabli, & les affaires reprirent leurs cours ordinaire.

L'eſprit de révolte étoit cependant reſté dans le peuple, & il fallut pour l'appaiſer,

---

(1) 454. ans avant J. C.

abolir le Consulat, & créer des tribuns militaires, dont l'usage dura près de 80. ans à diverses reprises. Pendant ces temps de troubles on s'appliqua, pour maintenir la paix au dedans, à porter la guerre au dehors. Les conquêtes & le butin encouragerent les troupes Romaines. C'est dans ce tems que parut le celebre *Fabius Camillus*, qui fut successivement censeur, tribun du peuple & dictateur, & qui décora autant par sa probité que par sa valeur ces temps tenebreux de la république. C'est même par ces grands hommes que l'on prétend quelquefois juger du caractere de tout un peuple, parce que la plûpart des historiens se sont beaucoup plus appliqués à transmettre à la posterité les vertus des grands hommes que les vices de la populace. Il fut le fleau des Gaulois, & le restaurateur de sa patrie, dans ce sac terrible auquel Rome alloit (1) être exposée sans ce genereux Romain, qui se trouvoit alors exilé par l'ingratitude de ses compatriotes. Il revient donc, sauve sa patrie; & meurt enfin plein de gloire & d'honneur, après avoir été six fois tribun du peuple & quatre fois dictateur.

Auteurs a lire sur l'Histoire Romaine.

C'est proprement ici que devroient commencer les temps lumineux de la république: mais avant que d'en dire quelque chose, nous marquerons les auteurs qu'il faut lire, & ceux qu'il faut seulement parcourir pour être instruits des 140. années ou environ qui se sont écoulées depuis l'établissement des Consuls jusques à la mort de Fabius Camillus. Les six livres de la I. Décade de *Tite-Live*, depuis le second jusques au septiéme expliquent tout ce qui s'est passé dans cet intervale, avec une grandeur & une dignité qu'on n'a point encore surpassée jusques ici. C'est à tort qu'on a voulu dire que son style est un peu trop poëtique. De quelle maniere veut-on que l'on écrive l'histoire, si ce n'est avec cette éloquence mâle & cette élevation qui ne doit point trouver sa place dans des memoires particuliers, mais seulement lorsqu'il faut décrire les actions d'un peuple qui a brillé par la grandeur & par la dignité. Cependant la plûpart des auteurs, qui veulent que les historiens conservent une exacte neutralité, lui reprochent d'avoir parlé des Gaulois avec un peu trop d'aigreur. Il y avoit si long-temps que leur entreprise sur Rome s'étoit faite, que l'historien Romain ne devoit pas en conserver la plus légere aigreur. Il paroît même qu'à la prendre du bon côté, elle devoit servir à illustrer le courage & la prudence des Romains, qui ne laissent point, malgré le précipice dans lequel ils se trouvoient presque abîmés, d'en sortir, & de se distinguer beaucoup plus qu'ils n'avoient fait auparavant. Tite-Live a cet avantage, qu'il conserve une égale fluidité dans la varieté des matieres qu'il embrasse; & sans être sec dans les détails ordinaires, ni enflé dans le récit des grands évenemens, il sait se moderer & se soutenir dans une même égalité. C'est ce qui lui a fait donner le premier rang parmi les historiens Latins. Les anciens plus en état d'en juger que nous, l'ont comparé au premier Ecrivain de la Grece, & l'ont proposé comme le plus parfait modele de l'éloquence historique.

(1) 390. ans avant J. C.

Cette lecture doit être suivie de ce qui nous reste de *Denis d'Halicarnasse*, depuis le livre V. jusques au XI. Quoique cet Auteur n'ait pas autant de dignité que Tite-Live, il a cependant un grand sens, de la pureté dans la diction, & une agréable simplicité dans le récit historique. Comme il étoit étranger à la Cour d'Auguste où il vivoit, il a eu soin de remarquer tous les usages des Romains avec cette attention scrupuleuse qui touche & qui frappe moins le regnicole que l'étranger. Les vies de Publicola, de Coriolan & de Camille dans *Plutarque*, représentent les temps les plus remarquables de la République, & doivent être accompagnés de ce qui se trouve dans *Florus*, dans *Eutropius*, dans le XII. livre de *Diodore de Sicile*. *Pline* même au chapitre V. du XXXIV. livre de son histoire naturelle, *Aule Gelle* & *Valere Maxime*, fourniront encore quelques traits brillans & remarquables : mais je crains que ces derniers Auteurs ne soient pas regardés comme des livres d'une lecture ordinaire, & qu'on ne les prenne comme des ouvrages qui ne conviennent qu'à des Savans de profession. Ainsi on aura de quoi satisfaire pour ces premiers temps dans les Auteurs que nous venons d'indiquer.

Une des plus longues & des plus dangereuses guerres qu'ayent eu les Romains, a été celles des Samnites. Elle commença 342. ans avant l'Ere Chrétienne; & quoique plusieurs fois interrompuë, elle ne laissa pas de durer plus de 60. ans. Les difficultés que les Romains trouverent dans cette guerre, r'animerent leur courage; & la défaite si honteuse qui leur arriva (1) dans l'endroit nommé alors les Fourches-Caudines, leur donna lieu dans leurs désastres de se former à une vertu moins féroce; leur courage qui devint superieur aux forces & à la valeur de leurs ennemis, leur fit penser qu'après avoir vaincu de si braves gens, ils pouvoient encore aller plus loin : quoiqu'ils se trouvassent attaqués de rechef par tous les Gaulois de deça & de delà les montagnes des Alpes, ils ne laisserent pas de les battre & de se frayer même le chemin à la conquête de cette grande nation. Ces guerres des Samnites & des Gaulois, furent suivies de près par celle de Pyrrhus Roi d'Epire, l'un des Princes les plus inquiets & l'un des plus grands Capitaines de son temps, qui ne put s'empêcher, à la vûë de l'armée Romaine, d'admirer leur ordre & leur discipline militaire. Enfin ce redoutable ennemi, après avoir fait connoître aux Romains qu'ils étoient invincibles chez eux, fut obligé de se retirer en Grece, (2) où il mourut d'une maniere triste pour un General, qui ayant resisté à tant d'ennemis, se trouve écrasé par une femme.

Jusques ici les Romains n'avoient déclaré & soutenu la guerre que dans l'Italie : les Carthaginois sembloient les avoir bornés par les Isles de Sicile, de Sardaigne & de Corse qu'ils occupoient; mais l'une & l'autre République étoient devenuë trop puissante, & leurs conquêtes se trouvoient trop proches les unes des autres, pour ne pas exciter entr'eux une jalousie mutuelle. L'occasion de cette guerre connuë sous le nom de *premiere guerre Punique*, vint de la division des Mamertins, c'est-à-dire, des habitans de Messine en Sicile. (3) Hieron qui vouloit s'en rendre maître, fut cause que les uns appellerent à leurs secours les Carthaginois, & d'au-

(1) 321. ans avant J. C. (2) 280. ans avant J. C. (3) 264. ans avant J. C.

tres les Romains. Le Sénat faisoit difficulté de secourir des esclaves soulevés, qui étoient regardés comme des vôleurs publics; mais le peuple qui ordinairement incline moins vers la justice que vers l'interêt, voulut se prévaloir de cette occasion, pour se rendre maître d'une Isle, qui avoit, disoient-ils, été autrefois attachée à l'Italie. C'est ainsi que fut entreprise la premiere guerre Punique ou Carthaginoise, 264. ans avant l'Ere vulgaire. Hieron, pour se soutenir dans son usurpation, embrassa le parti des Romains. Cette guerre fut assez difficile; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la Republique au bout de 24. ans obligea les Carthaginois de demander la paix, mais ce fut à condition qu'ils abandonneroient entierement la Sicile, qu'ils rendroient les prisonniers sans rançon, & qu'ils payeroient aux Romains 3200. talens pour les indemniser des frais de la guerre.

Une nouvelle guerre s'éleva entre les Romains & les Gaulois, que les premiers vouloient dépoüiller de leurs terres pour les distribuer aux citoyens de la république. Elle pensa être ruineuse aux Romains; mais leur fortune l'emporta sur la valeur des Gaulois. A peine cette guerre fut terminée, que celle d'Illyrie s'éleva : elle fut suivie quelque temps après, c'est-à-dire, 218. ans avant l'Ere vulgaire, de la *seconde guerre Punique*, qui fut de moindre durée, mais beaucoup plus sanglante & plus périlleuse que la précedente. C'est dans cette seconde guerre Punique que les deux plus puissantes Républiques du monde se choquerent si rudement, que la plus heureuse fut très-proche de sa ruine. Amilcar qui étoit chef des Carthaginois, fâché de la paix honteuse qu'on s'étoit hâté de faire, avoit médité la vengeance durant qu'il commandoit les troupes de Carthage en Afrique & en Espagne. On dit même qu'il avoit obligé Annibal son fils, qui n'étoit pour lors âgé que de neuf ans, à lui promettre par serment, qu'il seroit toute sa vie le plus irréconciliable ennemi des Romains; & l'on peut dire que jamais serment ne fut observé avec plus de régularité. Après la mort d'Amilcar, Annibal son fils, âgé pour lors de 18. ans, fut envoyé en Espagne pour apprendre le métier de la guerre sous Asdrubal. Hardi à chercher le péril, il faisoit ses délices des seules fonctions militaires; le corps & l'esprit également infatigables, l'empêcherent souvent de sentir les besoins de la vie, qu'il bornoit au simple nécessaire. Vétu & couché comme le dernier soldat de l'armée, il ne se distinguoit que par ses armes & ses chevaux. Toutes les vertus militaires de ce General étoient accompagnées des plus grands vices. Une profonde dissimulation, la cruauté la plus barbare & l'irréligion envers les Dieux & les hommes, faisoient le fond de son caractere. Rome étoit anéantie, si ce grand capitaine n'eût trouvé dans Scipion un homme qui joignoit aux talens de la guerre, qu'il avoit dans un degré fort éminent, des vertus & des mœurs plus épurées.

Les Romains, avant que de prendre les armes, envoyerent une ambassade à Carthage, pour se plaindre des entreprises qu'Annibal faisoit en Espagne; mais ce General n'attendit pas de nouveaux ordres, & de l'Espagne où il étoit, il marche avec quatre-vingt dix mille hommes de pied & douze mille chevaux, dont il perdit environ la troisiéme partie avant que d'arriver en Italie. Cette perte fut réparée par quantité de Gaulois qui se joignirent à lui. La premiere bataille qui se donna après l'arrivée d'Annibal, fut fatale aux Romains; leur armée fut entierement défaite

sur

ſur le Teſin. La ſeconde ne fut pas plus favorable. Enfin il y en eut une troiſiéme près du Lac de Traſymene, entre Cortone & Perouſe, qui penſa faire périr la République; mais la plus honteuſe fut la défaite de Cannes dans l'Apoüille, où Annibal battit pour la quatriéme fois l'armée Romaine (1). Rome même alloit être ſubjuguée, ſi Annibal, plein de confiance, ne ſe fût amuſé à goûter dans la Campanie les douceurs & les délices de la plus agréable contrée de l'Italie. Rome ſe remit de ſa terreur; les affaires commencerent à prendre une meilleure face par la ſage conduite de Q. Fabius Maximus, qui trouva moïen de vaincre Annibal, en l'empêchant de combattre. Claudius Marcellus fit voir que les Romains pouvoient encore reprendre la ſupériorité ſur les Carthaginois, en faiſant lever honteuſement à leurs ennemis le ſiége de Nole, & en faiſant la conquête entiere de toute la Sicile. Quoiqu'Annibal fut aux portes de Rome; il ne put cependant la prendre, malgré le grand ſecours qui lui fut amené d'Eſpagne. L'on trouva moyen, en portant la guerre en Afrique (2) de le faire ſortir de l'Italie pour aller défendre ſa patrie, qui ſe trouvoit en danger par ſon éloignement. Enfin 201. ans avant l'Ere vulgaire, cette guerre funeſte fut terminée par une paix avantageuſe aux Romains, à qui les Carthaginois rendirent, les captifs, les déſerteurs, & tout ce qu'ils leur avoient pris juſqu'alors. Ils remirent même preſque tous leurs vaiſſeaux & leurs élephans,& s'engagerent de ne plus entreprendre aucune guerre que du conſentement de la République, à laquelle ils payerent, outre cela, un tribut conſiderable.

Peu après éclata la ſeconde guerre de Macedoine contre Philippe, l'un des derniers ſucceſſeurs d'Alexandre: elle ne dura pas long-temps cette fois; mais elle ſe renouvella de temps en temps: & ce fut alors que la liberté chancelante des Grecs fut entierement abolie. Enfin la troiſiéme guerre Punique, commencée 149. ans avant l'Ere chrétienne, ne finit que par la deſtruction de Carthage, qui fut entierement détruite au bout de trois ans.

Par cette deſtruction, Rome perdit tout ce qui pouvoit ſoutenir cette noble émulation, qui la tenoit en garde contre elle même, dans la crainte d'un ennemi puiſſant, toujours attentif à profiter de ſes diviſions. Tous les temps qui ſe ſont écoulés depuis la guerre des Samnites juſques à la deſtruction de Carthage, ſont les beaux jours de la République Romaine: alors les malheurs où ils ſe trouvoient plongés, les engageoient à ne rechercher que le bien general de l'Etat; la vertu s'épura par les épreuves & les diſgraces: le courage qui devint néceſſaire, ne s'employoit que contre les ennemis de la République. Tous ces temps illuſtres qui contiennent une eſpace de près de 200. ans, ſe trouvent expliqués dans les abregés de la deuxiéme Decade de Tite-Live, à laquelle on doit joindre la vie de Pyrrhus dans *Plutarque*. *Polybe* fournira ce qui s'eſt paſſé de plus conſiderable dans la premiere guerre Punique: on connoît le caractere de cet habile hiſtorien, comparable à tout ce que la Grece a produit d'excellent dans ce genre d'écrire. Il joignit aux connoiſſances qu'il avoit de l'art militaire, les voyages néceſſaires à ceux qui veulent faire un détail exact des plus grandes operations. Un jugement admirable, ſoutenu d'une grande experience, le font

(1) 216. ans avant J. C. (2) 203. ans avant J. C.

encore aujourd'hui regarder comme le modele le plus parfait que les Generaux & les Ministres puissent prendre ; les uns pour la conduite des armées, & les autres pour le maniement des affaires. C'est avec raison qu'on a renouvellé depuis quelque temps le goût qu'on a toujours eu pour cet historien célebre. La traduction qui en avoit été faite autrefois, n'étoit point capable de contenter ceux qui ne sont pas en état de lire les originaux. Une version nouvelle, plus élegante & plus correcte, n'en fait pas le seul mérite : il est dû principalement aux savantes observations d'un Officier qui s'est distingué plus d'une fois dans nos troupes par sa valeur & par sa conduite. Tout ce qu'il dit de l'art militaire, est estimé des plus grands maîtres dans le métier de la guerre. Il fait connoître quel a toujours été son goût & son attention dans la profession des armes qu'il a embrassée : & pour le dire en un mot, M. le Chevalier *Follard* écrit en habile Officier, mais en très-mauvais politique ; c'est son unique défaut. Il iroit même bien plus loin, à ce qu'il avouë, si de rigides censeurs n'avoient soin de moderer ses saillies un peu trop vives pour le cabinet, & qui ne conviendroient tout au plus qu'à la tête d'une troupe, & dans le fort d'une action.

Le commencement du second livre de Polybe doit être suivi de la vie d'Hamilcar, & de celle d'Annibal dans *Cornelius Nepos :* mais avant que de quitter Polybe ; il est bon de savoir qu'outre les cinq livres qui nous restent de cet habile historien, nous avons encore des fragmens considerables qu'il faut ranger dans leur ordre, en lisant Tite-Live & Appian d'Alexandrie. Il faut joindre à cette lecture celle des vies de Marcellus & de Fabius Maximus dans *Plutarque* : après quoi on peut aller à la troisiéme Decade de *Tite-Live*, & à ce qui nous reste jusqu'au livre XXXIX. que doit accompagner la vie de Titus Flaminius, de Paul Emile & de Caton l'ancien dans *Plutarque*, & continuer le XL. livre de *Tite-Live.* Les abregés de *Florus* & d'*Eutrope*, avec les XXXI. XXXII. & XXXIII. livres de *Justin*, & l'histoire de *Paterculus*, donneront quelques éclaircissemens ou des circonstances qui sont échapées aux plus grands historiens. C'est ici qu'il faut lire les guerres de Syrie & de Lybie d'*Appian d'Alexandrie* : on y trouve tout ce qui s'est passé de considerable dans les premieres guerres que les Romains eurent avec les Asiatiques, ce qu'il y a de remarquable dans les trois guerres Puniques. Quoique *Zonare* soit un Ecrivain moderne & peu fidele, on peut cependant le consulter sur toutes ces guerres. Il avoit lû & copié d'excellens ouvrages, que la barbarie des siecles qui l'ont suivi, ou que le tumulte des guerres nous a fait perdre. Comme c'est un Ecrivain naturellement crédule, il faut en écarter le merveilleux, & ne s'en tenir qu'aux évenemens qui s'accordent avec les autres monumens de l'histoire ancienne : mais cette lecture ne convient qu'à des gens de cabinet, qui font un capital de l'étude de l'histoire Romaine. Les autres qui ne lisent que pour avoir des instructions sages & moderées, auront un guide assuré dans la suite de l'histoire Romaine de *Laurent Echards*, plus fertile & plus nourrie dans cette partie, que l'Abbé de *Vertot*, moins occupé à déveloper les progrès de la République, qu'à faire connoître les mouvemens & les vicissitudes inévitables au gouvernement populaire

C'est au tribunat de Tiberius Gracchus (1) que commencent les grandes révolu-

(1) 133. ans avant J. C.

tions de la République Romaine qui furent cause de sa perte, & qui l'obligerent enfin de se laisser gouverner par un maître imperieux, n'ayant pû souffrir des chefs sages & moderés. Tiberius Gracchus étoit un de ces hommes qui pouvoit aspirer à tout par sa naissance, son esprit & ses mœurs irréprochables; mais avec les plus éminentes perfections, il avoit une dureté & une austerité dans le caractere, incompatible avec les temperamens nécessaires dans le gouvernement d'un Etat & dans la conduite d'un peuple capricieux. Il fit esperer à toute l'Italie le droit de bourgeoisie Romaine, & publia des loix *agraires*, par lesquelles il étoit ordonné que les terres qui avoient appartenu autrefois au public, & qui étoient alors possedées par les plus riches citoyens de Rome, seroient distribuées au peuple. Par ce moyen, il mit la dissension entre les grands & les petits, en voulant établir une égalité toujours dangereuse dans un peuple qui ne sait pas en faire usage. Tous les citoyens oberés ou endettés crurent trouver dans ces nouveautés proposées par Tiberius Gracchus de quoi rétablir leur fortune chancelante. Il démit de la charge de tribun Octave son collegue, qui s'étoit opposé à l'innovation. Il créa trois intendans pour faire la distribution des terres, & pour établir des colonies. Il se mit lui-même à la tête de cette direction : les deux autres qu'il nomma furent son beau-pere Appius Claudius, & son frere Caïus Gracchus qui étoit encore fort jeune. Quoique Scipion surnommé Nasica fût cousin de Gracchus, il se mit à la tête du parti contraire, & n'eut en vûë que la tranquillité publique. Il fut suivi de la noblesse & de la plus grande partie du Senat. Ceux qui paroissoient neutres ne purent s'empêcher de se declarer eux-mêmes contre Tiberius Gracchus, & de le poursuivre à main armée. Gracchus étoit environné d'un grand nombre de seditieux que la nouveauté de ses entreprises avoit attiré auprès de lui; & pour augmenter l'animosité du peuple, & faire comprendre en même-temps qu'on le vouloit assassiner, il fit appercevoir qu'il étoit armé sous sa robe; il prit des habits de deüil, comme on le pratiquoit dans les plus grandes calamités. Il augmenta par ce moyen, & par les autres qu'il mit en œuvre, la haine du peuple contre le Senat: La mort d'Attalus Roi de Pergame lui fournit une autre occasion de se faire beaucoup plus aimer de la populace. Ce Prince, par son testament, avoit declaré le peuple Romain son heritier. Tiberius proposa un nouvel édit, qui ordonnoit que tout l'argent de ce Roi seroit distribué aux pauvres citoyens, qui devoient avoir quelque portion dans le partage des terres, afin qu'ils pussent acheter les bestiaux & les autres choses necessaires pour la culture des domaines qu'on leur devoit distribuer.

Quoique l'esprit républicain de Tiberius Gracchus ne pût jamais être soupçonné d'autre ambition, que celle de vouloir se rendre agréable au peuple, on l'accusa néanmoins de penser à se mettre la couronne d'Attalus sur la tête, ou même à se rendre tyran de sa propre patrie. Accusation qui ne vint que parce qu'il avoit poussé trop loin le principe de l'égalité qu'il vouloit établir entre les pauvres & les riches. Et pour s'assurer dans le peuple un azile contre le Senat, il proposoit tous les jours de nouvelles loix; mais de tous les coups qu'il prétendit porter à l'autorité du Senat, il n'y en eut pas qui fut plus sensible que la proposition qu'il fit, de mettre autant de Chevaliers que de Senateurs dans les differens tribunaux de Rome. Dès-lors sa perte fut résoluë; il ne s'agissoit plus que de trouver des conjonctures favorables pour

en venir à bout. L'élection des nouveaux Tribuns fut le temps qu'on choisit. Tiberius s'apperçût qu'il s'étoit formé contre lui un parti puissant; il differa l'élection, & s'assura de tous les chefs du peuple. Malgré les pressentimens qu'il avoit de sa perte, il ne laissa pas de monter au Capitole; il y fut averti par quelques Senateurs de ses amis, qu'il y avoit une conjuration contre sa vie. Il voulut en instruire le peuple; mais ses ennemis pour l'empêcher de se faire entendre, exciterent du bruit & du tumulte, & publierent que Tiberius prétendoit qu'on lui mît le diadême sur la tête. C'étoit un artifice pour le rendre non seulement odieux à ses concitoïens, mais encore pour obliger le Senat à le proscrire sans garder aucune forme. Personne ne fit paroître plus d'animosité que Scipion Nasica, son parent, qui ne put cependant venir à bout de le faire déclarer ennemi de l'Etat. Alors il se leva brusquement de sa place, & sortit du Senat à la tête des Senateurs de son parti. Ils allerent au capitole, accompagnés de leurs cliens, & de leurs esclaves. Cette troupe mit l'épouvante parmi le peuple. Tiberius abandonné de ses amis, fut enfin obligé de se sauver comme les autres: une chute qu'il fit en s'enfuïant fut cause de sa perte. Publius Satureïus, un de ses collegues, jaloux de sa gloire, & de la trop grande autorité de Tiberius Gracchus, le frapa à la tête avec le pied d'un banc. Tiberius à moitié relevé fut terrassé par ce coup, & une foule d'ennemis qui survint à l'instant lui ôta la vie, qu'il auroit pû continuer avec beaucoup de gloire, s'il eût suivi des sentimens plus moderés; mais le malheur des grands (1) hommes est de vouloir dominer: on aime mieux être à la tête d'un mauvais parti que de n'être rien. Sa mort ne finit pas le desordre. L'animosité étoit égale dans tous les quartiers de la ville, où l'on fit périr plus de trois cens de ses amis ou de ses partisans; on en bannit un grand nombre, & l'on n'oublia rien pour inspirer de la terreur à ceux qui voudroient suivre la même route.

Rome, quoique divisée au dedans: ne laissa pas de prosperer au dehors, & de poursuivre ses conquêtes en Asie. Aristonicus fils naturel d'Eumenès, s'étoit emparé du royaume de Pergame. On fut obligé d'envoyer une armée contre lui; il fut battu & conduit en triomphe à Rome. Numance en Espagne fut prise & rasée par Scipion Emilian, le même qui avoit démoli Carthage.

Les malheurs arrivés à Tiberius Gracchus n'empêcherent pas son frere de postuler & d'obtenir dix ans après le tribunat, pendant lequel il proposa plusieurs loix nouvelles & divers changemens dans le gouvernement; mais après plusieurs violences qu'il avoit faites, sous pretexte du bien de l'Etat, & après quelques crimes, dont il fut soupçonné, peut-être à tort, il eut un sort aussi triste que son frere Tiberius. Sa mort suivit de près sa proscription; & comme sa tête avoit été mise à prix, on la remplit de plomb, & le Consul la paya dix-sept livres & demie d'or. Ce fut là le commencement de plus grands troubles, où Rome fut en proye aux assassins & aux meurtriers, qui firent périr tous ceux qui étoient soupçonnés d'être du parti des Gracques. Ce qui n'empêcha point les Romains de pousser en Afrique avec un succès admirable la guerre contre Jugurtha, qui fut enfin pris & mené à Rome, où il parut comme un esclave au triomphe de Marius; delà il fut conduit par un bourreau dans un cachot, où il mourut de faim au bout de six jours.

---

(1) Malæ rei se quam nullius turbarum ac seditionum duces esse volunt. *Titus-Liv. lib. 3.*

Marius & Sylla, les deux tyrans de Rome, parurent pour la premiere fois dans la guerre de Jugurtha. Leur habileté dans le métier de la guerre, & leurs grandes actions les rendirent bien-tôt ennemis. Rome se divisoit déja en faveur de ces Generaux; mais elle se réünit pour s'oppofer aux desseins de quelques peuples du *Latium*, qui vouloient à main armée se faire accorder la qualité & les privileges de citoïens Romains. La guerre de Mithridate qui éclata pour lors, fit donner la préference à Sylla. Ce fut le signal de la guerre civile, pendant laquelle Marius mourut, après avoir essuyé bien des traverses, & fait souffrir bien des maux à sa patrie. Sylla qui revint à Rome y trouva de nouveaux ennemis, soit dans les Consuls, soit dans le jeune Marius qui n'étoit pas moins cruel que son pere. Sylla vint à bout, par les sommes qu'il distribua, de ruiner le parti contraire, tant Rome autrefois si modeste & si desinteressée, étoit devenuë mercenaire. Sylla fut par les mêmes voies se faire Dictateur perpetuel, c'est-à dire, le maître absolu de la République. Il en usa moins en chef qu'en maître imperieux & tyrannique: cependant après avoir exercé toutes les cruautés dont la brutalité est capable, il abdique le pouvoir souverain, & meurt tranquillement, comme auroit pû faire le meilleur citoyen de Rome.

Lepidus qui parut dans le même temps, se met à la tête du peuple, après avoir été le chef de la noblesse pendant la vie de Sylla. Pompée qui vint ensuite effaça la gloire de tous ces Generaux par un caractere plus doux, & des actions plus grandes & plus utiles à l'Etat. Il a le bonheur de terminer en Espagne la guerre de Sertorius, de finir celle des Pyrates, qui infectoient toutes les mers; passant de-là en Asie, il oblige enfin Mithridate à sortir de son royaume & à se procurer la mort; & pour se rendre maître de toute l'Asie, il soumet l'Armenie, unit la Syrie à l'empire Romain, & réduit la Judée en province de la République. La conjuration de Catilina, qui parut presque dans le même temps, fut peut-être moins dangereuse que ne l'a publié Ciceron: mais il en vint heureusement à bout.

Le premier *Triumvirat de Cesar, de Pompée & de Crassus*, devint la perte entiere de la République. Cesar qui avoit plus d'ambition que Pompée, parvient à le faire périr; & au milieu de toute sa gloire, il périt lui-même par les mains de Brutus & de Cassius, qu'il devoit selon les apparences, le moins apprehender. Deux partis qui se forment dans l'Etat après la mort tragique de Cesar, font évanoüir le reste de la liberté Romaine. Ceux qui vouloient soutenir les conjurés n'étoient pas réellement moins ennemis de la République, que les autres qui vouloient que l'on vengeât la mort du dictateur. *Marc-Antoine* qui se déclare alternativement pour l'un & pour l'autre parti, selon ses interêts propres, ne cherchoit qu'à se rendre maître absolu. *Octavius*, petit-neveu & fils adoptif de Cesar, quoique jeune & presque sans experience, renverse les desseins d'Antoine, & se sert de Ciceron pour se rendre ami du Senat. Ciceron tout habile qu'il étoit, ne voyoit pas où ce jeune ambitieux vouloit arriver, il fut la victime de son peu de lumieres. Un *second Triumvirat de Marc-Antoine, de Lepidus & d'Octavius Cesar*, leur fait commettre dans Rome ces inhumanités, dont on a peine à trouver des exemples chez les peuples les plus barbares. Octave Cesar industrieux, & bien conseillé se sert des forces de Lepidus & d'Antoine pour faire périr les conjurés. Lepidus à la tête d'une grande armée se deshonore lui-même par

ſa lâcheté. Octave & Antoine reſtés ſeuls ſe diſputent l'Empire ; mais l'union trop étroite de ce dernier avec une Reine étrangere, (c'étoit Cleopatre) le fait dégrader honteuſement à Rome. Dès qu'il eſt déclaré ennemi de l'Etat, Octave ne riſque rien à l'attaquer ; il le fait donc, & le bat à la journée d'*Actium*, donnée trente-un ans avant Jeſus-Chriſt. Par là Octave devient maître de l'Empire. Antoine fuit en Lybie, & de-là en Egypte, où Cleopatre s'étoit retirée, & il ne ſurvêquit qu'onze mois à ſa défaite. Cleopatre le ſuivit de près ; & l'Egypte fut par le même moyen unie à l'Empire Romain, dont elle devint une des provinces les plus eſſentielles.

AUTEURS A LIRE POUR FINIR L'HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE Romaine.

Je conſeille toûjours les mêmes guides pour cette portion de l'hiſtoire, ſur laquelle je viens de paſſer avec rapidité, afin de ne pas repeter inutilement ce qui ſe trouve expliqué dans des Auteurs ſages & judicieux. On peut donc pour cet eſpace qui contient un peu plus de cent ans, continuer les *Révolutions de la République Romaine* de M. l'*Abbé de Vertot*, depuis le VIII. livre juſqu'au XIV. Ce ſont même les endroits les mieux touchés par cet illuſtre écrivain; après quoi on peut lire la ſeconde partie du deuxiéme livre de l'hiſtoire de *Laurent Echards*, c'eſt-à-dire, depuis le chapitre XII. juſqu'à la fin du troiſiéme livre. Quoique cet ouvrage ſoit écrit avec moins d'élevation que celui de M. l'Abbé Vertot, il renferme néanmoins un plus grand détail hiſtorique. Tous deux ſerviront d'introduction aux auteurs originaux, qu'il faut commencer par la lecture des abregés des Décades perduës de *Tite-Live* depuis le livre LI. juſqu'au CXL. *Florus*, *Eutropius* & *Paterculus* ſuivront & doivent être accompagnés des guerres de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Illyrie, & des Gaules par *Appian d'Alexandrie*, avec ce qu'il a écrit des guerres civiles dans un aſſez grand détail. Les guerres de Jugurtha & de Catilina dans *Saluſte*, dont la lecture doit venir après celle d'Appian, feront ſentir la difference qui ſe trouve entre un copiſte, tel qu'a été Appian, & un auteur original, tel que l'étoit Saluſte. Quoique ce dernier hiſtorien ait vécu dans les ſiécles brillans de la République, il ne faut pas croire qu'il a été ſans défauts. Il eſt vrai qu'il eſt énergique & concis dans ſes paroles; mais il ne l'eſt pas toujours dans ſa narration, qui s'étend quelquefois un peu plus loin qu'il ne convient à ſa maniere ſerrée de s'exprimer. Il peint & caracteriſe admirablement bien les hommes; il ſait en marquer exactement les vertus & les vices, auſſi bien que la reſſemblance & la contrarieté de leurs génies; il penetre & va chercher l'homme juſques au fond des cœurs. Il eſt à la vérité un peu trop ſententieux. Ses mœurs peu regulieres, ne l'autoriſoient pas à prêcher le genre humain : ce qu'il dit ordinairement eſt ſage & lumineux, mais hors d'œuvre ; & ſa morale auroit beaucoup mieux convenu dans un livre de philoſophie, que dans un ouvrage hiſtorique. C'eſt neanmoins un des grands écrivans de l'antiquité, d'une lecture inſtructive & agréable, mais un dangereux modele à propoſer dans la maniere d'écrire.

On doit faire ſuivre *Dion Caſſius*. On ſentira par ſa lecture la difference d'un politique de ſpeculation, tel qu'ont été Tite-Live & Appian d'Alexandrie, d'avec

un homme de pratique & un miniſtre qui a vieilli dans le maniement des affaires publiques. On y remarque une ſage dexterité qui coule de ſource, une étenduë de connoiſſance qui ſait joindre toutes les parties de ſon hiſtoire, pour en faire le corps le plus accompli qu'on ait vû juſqu'alors; au lieu que la politique de la plûpart des autres hiſtoriens, eſt comme empruntée. On voit par leur oppoſition & leur contrarieté qu'ils ne peignoient point les hommes au naturel; ils ſe contentoient ſeulement de deviner leurs caracteres. Il n'eſt reſté que vingt-cinq livres de l'hiſtoire génerale de cet habile écrivain: ils commencent au XXXV. & finiſſent au LX. Ils contiennent l'hiſtoire d'environ ſix-vingts ans, depuis la ſoixante-ſeptiéme année avant l'Ere vulgaire, temps de la guerre des Romains contre Mithridate, juſqu'à la mort de l'Empereur Claude, 54. ans après Jeſus-Chriſt. On y trouve les ſecrets de l'Etat & les intrigues du miniſtere mieux développées que dans aucun autre écrivain. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été vingt-deux ans à mettre cet ouvrage en ſa perfection, c'eſt-à-dire, dix ans à ramaſſer tous ſes memoires, & douze autres années à les mettre en œuvre: ce n'eſt point trop quand il faut travailler pour la poſterité.

Les *Commentaires de Ceſar* conſervent cette noble ſimplicité qu'on ne trouve que dans les plus grands maîtres, qui ſavent, en parlant avec une ſorte d'indifference des plus illuſtres évenemens, auſquels ils ont eu part, ne point étouffer le brillant des actions par le faſte des paroles, qui eſt ſuſpect, dès qu'il s'agit de donner des vies particulieres, ou des memoires, comme Ceſar a fait dans ſes Commentaires.

Le XIV. Livre des Antiquités Judaïques de *Joſephe*, & le moine *Zonare* fourniront encore des particularités eſſentielles à l'hiſtoire de cet intervale, auſſi bien que les fragmens des anciens hiſtoriens Grecs, publiés par *Hoeſchelius*, *Fulvius Urſinus* & M. *de Valois*. Mais pour ne pas ſortir de l'antiquité, parlons encore de trois auteurs eſſentiels pour connoître exactement l'hiſtoire de ce ſiecle; *Ciceron*, *Cornelius Nepos*, & *Plutarque*.

On trouve dans les ouvrages du premier, ſur-tout dans ſes lettres, toute l'hiſtoire ſecrette de ſon temps; on l'y trouve même avec cet air naturel, qui découvre juſqu'aux plus ſecretes penſées de tous les acteurs, qui avoient part aux ſanglantes tragédies qui déchiroient la république, qui faiſoient le ſupplice de ſes membres. Quel tréſor de particularités curieuſes & intéreſſantes, quand on ſait les développer! Heureuſement nous avons en notre langue de quoi penetrer ſans un long travail tous ces myſteres ſecrets. M. *l'Abbé de Saint-Real* avoit commencé à dévoiler l'obſcurité qui couvre les *lettres à Atticus*; mais Ciceron a trouvé dans M. *l'Abbé Mongault* un interpréte encore plus clairvoyant & plus délicat; qui ſait rendre palpables les ſens les plus cachés de ſes lettres. Je ne puis m'empêcher de comparer cet illuſtre traducteur au plus grand homme qu'ait produit la belle litterature; je le regarde comme un autre *Eraſme*, pour le goût, la connoiſſance de l'antiquité, la ſolidité du jugement, la délicateſſe des penſées. Dirai-je tout? Je les compare même pour la fragilité de la ſanté, & pour ſes autres qualités peu communes, qui ont caracteriſé le reſtaurateur de la litterature.

Cornelius Nepos ne parle dans ſes vies des hommes illuſtres que de deux Romains, Caton l'ancien & Atticus, dont l'hiſtoire ſe rapporte à cet intervale. Ce qu'il a mar-

qué du premier est si imparfait, qu'il donne lieu seulement d'en regretter la perte ; mais ce qu'il dit d'Atticus, le plus honnête homme que Rome ait produit dans sa décadence, est écrit avec tant d'élegance, d'esprit, de goût & de sentiment, qu'il fait naître le desir de ressembler à un si aimable caractere, qui avoit sû conserver une exacte neutralité dans les temps les plus fâcheux de la république, c'est-à-dire, depuis les troubles de Marius & de Sylla, jusqu'au second Triumvirat. Ami des plus honnêtes gens, & même des chefs des deux partis, il les traitoit tous comme citoyens Romains, ausquels les liens d'une ancienne societé l'obligeoient de rendre tous les services essentiels qui dépendoient de lui, sans neanmoins entrer dans leurs differends.

Plutarque dans ses vies des illustres Romains est le même qu'il a été dans celle des grands hommes de la Grece. Toûjours rempli de ces particularités intéressantes, dont il accompagne le gros de leurs actions, il conserve cet esprit d'une exacte verité qui le distingue de tout ce que l'antiquité a produit d'habiles historiens. S'il peint la plûpart des Romains comme de grands hommes, il a soin de nous apprendre aussi que c'étoient presque tous d'illustres scelerats, ausquels on ne voudroit pas ressembler par le cœur, quoiqu'on fût ravi d'avoir leur esprit, leur courage, & leur ressource.

Voici l'ordre qu'on peut établir pour la lecture des vies qu'il a faite des grands hommes qui ont rapport à l'histoire Romaine. On y verra tout ce qui s'est passé de plus intéressant dans le mouvement des affaires depuis les troubles causés par les Gracques, jusqu'à l'entiere extinction de la liberté Romaine à la bataille navale d'Actium, donnée trente-un ans avant l'Ere vulgaire. Les vies de *Tiberius* & *Caïus Gracchus* seront suivies de celle de *Marius*. *Sylla* qui avoit été formé au métier de la guerre sous ce dernier, fera voir successivement ce que peut une ambition démesurée & une sage retraite, dès qu'on sait la faire à propos. On voit dans *Sertorius* les mouvemens d'un homme de main, intriguant & intrépide, qui ne peut être abbatu & renversé que par la trahison des siens. *Crassus* & *Pompée* representent deux hommes bien differens. L'un grand dans la paix & malheureux dans la guerre, meurt d'une maniere funeste, pour n'avoir voulu écouter aucun conseil : Pompée ne périt, peut-être que pour en avoir trop écouté. *Caton* d'Utique & *Ciceron* montrent deux hommes vertueux, mais de caracteres bien differens. On ne voit dans le premier qu'une probité austere, fiere & intraitable ; & l'on trouve dans le second un caractere liant, qui sait s'accommoder à toutes les vicissitudes de la vie civile. Tous deux néanmoins avec des caracteres si differens périssent d'une maniere triste & malheureuse. *Lucullus* fut grand dans la guerre, & voluptueux dans la paix ; c'est assez le caractere des heros. *Cesar* qui vient ensuite doit servir de modéle à tous les conquerans ; mais il n'en servira jamais à tous les bons citoyens, dont l'attention doit être de conserver l'ordre établi dans les états où Dieu les a fait naître. *Brutus* & *Marc-Antoine* ne representent que trop ce que peut l'inquietude des mauvais sujets, qui n'étant jamais contens du gouvernement sous lequel ils sont nés, cherchent moins par le renversement des loix à maintenir la fortune de la République, qu'à élever la leur. *Galba* & *Othon*, par lesquels Plutarque finit l'histoire des illustres Romains, ne paroîtront que dans le chapitre suivant, lorsqu'il sera question de l'histoire de l'Empire.

Je ne puis m'empêcher de parler de trois Auteurs modernes, dont la lecture devient nécessaire pour pénétrer toute la suite de l'histoire Romaine par des réflexions sages, qui font connoître le caractere de l'humanité, & les excès auquels elle se livre trop inconsiderement. On connoît le génie de M. de *Saint-Evremont*, né pour penetrer le fond des sujets qu'il examine. Ses *Réflexions sur les divers génies du peuple Romain*, feront connoître l'usage que l'on peut faire de l'histoire de cette auguste nation, & les observations qui sont nécessaires dans sa lecture. Quelques chapitres qui se sont perdus de cet ouvrage, ont été rétablis par d'autres réflexions de M. l'Abbé de *Saint-Réal*. Son histoire de la *Conjuration des Gracques*, celle des troubles excités par *Marius* & *Sylla*; ses considerations sur *Luculle*; enfin ses réflexions sur le meurtre de *Cesar*, sur *Lepide*, *Marc-Antoine* & *Auguste*, feront entrer dans les divers caracteres de l'esprit & du cœur humain. Peut-être le fait-il avec trop de finesse; mais il est aisé à ceux qui pensent naturellement de le rapprocher d'une maniere plus simple de penser; & ceux qui se livrent à cette délicatesse trop recherchée, trouveront en lui un modele qui leur donnera lieu d'aller encore plus loin. Car il se rencontre toujours des esprits qui se persuadent que les hommes conduisent les grandes affaires par de grandes vûës & par des réflexions concertées; au lieu qu'ils ne sont quelquefois redevables du succès qu'à des conjonctures inopinées, que le reste des hommes ne saisit pas aussi vivement que sont les grands génies.

Un troisiéme Auteur est l'excellent historien qui a décrit les deux *Triumvirats*, ouvrage, où l'exactitude de la verité historique se trouve accompagnée de cette éloquence vive, sage & lumineuse, qui attache si fort dans la lecture de son ouvrage. Quoique l'Auteur ne se soit pas nommé, cependant personne n'ignore qu'on en est redevable à Monsieur *Citry de la Guette*, que d'autres ouvrages, en un genre à la verité très-different, ont fait connoître dans le monde. C'est par ce livre si instructif qu'on doit finir l'histoire de la République Romaine.

RECAPITULATION.

Mais pour reprendre en peu de mots ce que nous venons de dire sur la lecture de cette histoire, si agréable à tous ceux qui ont le goût des livres, & si nécessaire aux jeunes gens qui entrent dans le monde, je la réduirai encore à une plus grande simplicité en faveur des personnes qui sont quelquefois étonnées d'une varieté de lecture, qui leur paroît trop compliquée. On ne sauroit se dispenser d'avoir deux *Cartes géographiques* devant les yeux, l'une de *l'ancienne Italie*, qui sert pour les quatre premiers siecles de la République; l'autre de *l'Empire*, nécessaire pour connoître le progrès des conquêtes que les Romains firent dans l'ancien monde. On peut se contenter de celles qui accompagnent ce chapitre & le suivant. Quand on s'est instruit par les yeux des progrès & de l'étenduë de la République Romaine, il faut fixer sa vûë sur une *Table Chronologique*, qui montrera les regnes paralelles à ceux des Romains, & qui marquera les Princes ou les Républiques ausquelles ces fiers conquerans eurent à faire. Il n'y a jusques ici que les yeux qui agissent. Le traité de la République Romaine du Pere Cantel relû & bien médité, sera suivi des *Révolu-*

tions de M. l'Abbé de *Vertot*, & de l'hiſtoire de *Laurent Echards*. Après ces préliminaires, on doit entrer dans la lecture des Auteurs originaux, toujours plus ſatisfaiſans & plus inſtructifs que les copies. Le premier ſera *Denis d'Halicarnaſſe*, & le deuxiéme, *Tite-Live*. On doit accompagner cette lecture de celle de *Florus* & d'*Eutrope*, où l'on découvre des circonſtances obmiſes par les grands hiſtoriens. *Dion Caſſius* eſt le troiſiéme des grands Auteurs qu'il faut lire, & le quatriéme eſt *Appian d'Alexandrie*. *Polybe* qui vient enſuite ſera ſuivi des vies d'Hamilcar, d'Annibal & de Pomponius Atticus dans *Cornelius Nepos*. *Saluſte* & les Commentaires de *Ceſar* viendront après. Un des derniers Auteurs anciens eſt *Plutarque*, dont les vies de Romulus, de Numa, de Publicola, de Coriolian, de Camillus, de Flaminius, de Caton le cenſeur, & de Paul Emile, ſeront ſuivies de celles des Gracques, & des autres grands hommes que nous venons de marquer.

Après les lettres de *Ciceron*, on doit finir par les trois Auteurs Modernes que nous venons d'indiquer, ceſt-à-dire, Meſſieurs de *Saint-Evremont*, de *Saint-Réal* & *Citry de la Guette*. Ils donneront par leurs réflexions, les moyens de faire uſage de toutes les parties de cette hiſtoire ſi variée par ſes évenemens. Qu'on ne s'épouvante pas du nombre d'Auteurs anciens & modernes que nous venons de citer. Toute cette étude, dès qu'on ne veut avoir que les connoiſſances néceſſaires pour l'uſage du monde, & pour l'intelligence des bons Auteurs, ſe doit faire exactement en moins d'un an, ſans une trop grande contention, ni ſans un travail extraordinaire.

L'on trouvera deux omiſſions conſiderables dans le détail que je viens de faire des Auteurs néceſſaires pour l'étude de l'hiſtoire Romaine. La premiere, de n'avoir point parlé des ſupplémens que *Freinshemius*, l'un des plus ſavans & des plus exacts écrivains d'Allemagne, a publiés ſur Tite-Live. Tout le monde convient que par ſes ſoins & ſon induſtrie, il a reparé en quelque ſorte ce qu'on a perdu de l'Hiſtorien de Rome. Je crois donc que la lecture en ſera toujours utile à ceux qui veulent avoir une ſuite de l'hiſtoire. Ces ſupplémens qui avoient été imprimés ſéparément, ont été donnés aſſez correctement dans l'édition de Tite-Live faite pour feu M. le Dauphin, ou dans le Tite-Live de M. le Clerc, imprimé en dix volumes par M. *Weſtein* le pere, le plus habile Libraire & le plus honnête homme qu'il y ait eu depuis long-temps en Europe, choſe rare dans cette profeſſion. Il reſte encore quelques-uns des ſupplémens de Freinshemius, qui n'ont pas été imprimés: peut-être le ſeront-ils un jour; ils peuvent épargner aux gens de lettres la lecture des originaux; mais on a beau faire, il faut toujours dans ces matieres retourner aux anciens.

Une ſeconde omiſſion, eſt de n'avoir point parlé d'une infinité d'Auteurs qui ont donné des parties de l'hiſtoire Romaine, ou qui en ont examiné les Antiquités avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, ou qui ont diſcuté dans un grand détail les mœurs, la Religion & les uſages des Romains: mais ces ouvrages, dont la liſte ſeule auroit épouvanté des lecteurs ordinaires, ne ſont utiles qu'aux Savans de profeſſion; je n'ai point aſſez de témerité pour prétendre les former; c'eſt plutôt à moi à les écouter & à les ſuivre. Cependant pour ſatisfaire ceux qui ſe livrent à des lectures

ſavantes, j'ai raſſemblé dans le Catalogue qui accompagne cet ouvrage, tout ce que j'ai connu de conſiderable de ces ouvrages, ou ceux qui méritent plus d'attention que les autres.

Ceux qui n'ont point étudié les langues ne doivent pas ſe croire exclus de l'étude de ces hiſtoires anciennes. Tout ce qu'il y a d'Auteurs originaux ou de livres eſſentiels, ſe trouvent traduit en François ou en Italien, qui ſont aujourd'hui les deux langues les plus uſitées dans l'Europe.

CARTHAGE.

CARTHAGE n'a pas été heureuſe, parce qu'elle eſt ſortie de ſon ſyſtême, qui étant celui du négoce, devoit l'éloigner des conquêtes, toujours ruineuſes aux nations commerçantes. Elles s'attirent la jalouſie des peuples voiſins, dès qu'elles cherchent à joindre l'étenduë des domaines à l'étenduë de leur commerce. Elle avoit été fondée par les Tyriens. L'on a été, & l'on eſt peut-être encore en diſpute ſur le temps de ſa fondation : cependant la ſuite des Rois de Tyr doit en avoir fixé l'époque, puiſque ce fut ſous Pygmalion, ainſi près de neuf ſiecles avant l'Ere Chrétienne, lorſqu'Eliza, autrement Didon, fuyant la perſecution de ce Prince, dont elle étoit ſœur, monta ſur des vaiſſeaux, & ſe retira ſur les côtes d'Afrique, où elle bâtit un château dans un terrain qui lui fut cedé. Comme elle n'avoit qu'une etenduë fort modique, & qu'elle trouvoit devant elle une plage de mer, qui n'appartenoit à aucune puiſſance, elle engagea ſes ſujets à devenir, comme les Tyriens, les habitans de cet élement, plus utile aux nations commerçantes que la terre ferme, où le péril eſt à la verité moins grand, mais qui par l'avidité des hommes, renferme auſſi beaucoup moins d'avantage. Virgile a eu tort de deshonorer cette Reine, qui ne parut que plus de 300. ans après Enée, & qui fut en ſon temps le plus parfait modele de la viduité & du célibat; juſques-là qu'une chaſteté heroïque la fit regarder après ſa mort comme une divinité, tant il étoit rare dans ces premiers temps d'être chaſte ſur le trône.

A peine Rome a chaſſé ſes Rois, qu'elle trouve un appui dans ſon alliance avec Carthage qui tenoit dans le voiſinage de l'Italie, la Sicile & la Sardaigne, alliance qui s'eſt renouvellée plus d'une fois juſques au temps où la jalouſie ſe mit entre deux puiſſances trop inquiétes & trop voiſines l'une de l'autre pour être long-temps en paix. On ne ſauroit examiner l'hiſtoire Romaine ſans connoître les guerres que ces deux puiſſantes Républiques eurent à ſoutenir l'une contre l'autre. Polybe, Tite-Live, Diodore de Sicile, Juſtin & Appian d'Alexandrie, ſont ceux d'entre les anciens qui ont le plus détaillé tout ce qu'on peut ſavoir de l'hiſtoire de Carthage. Ubbo Emmius, Chriſtophe Hendreich & Aldrette, ſont ceux d'entre les modernes qui en ont écrit le plus amplement; le premier d'une maniere claire, ſuccincte & ſavante; le ſecond avec autant d'obſcurité que d'érudition, & le troiſiéme avec bien du diſcernement. Ce que Grammaye en a dit dans ſon hiſtoire de l'ancienne Afrique eſt exact & aſſez détaillé pour connoître toute la grandeur de la République de Carthage, qui s'étant, pour ainſi dire, relevée plus d'une fois de ſon tombeau, y fut replongée pour jamais par les Sarazins l'an 685. de l'Ere vulgaire, après avoir tenu le premier rang dans les affaires de l'Egliſe d'Afrique.

CHAPITRE XVI.

Histoire de l'Empire Romain jusqu'à sa décadence.

L'HISTOIRE de l'Empire a été écrite par tant d'Auteurs, qu'il est plus facile de la bien détailler, que de faire un juste choix des Historiens qu'il faut prendre pour s'en instruire. Mon dessein n'est pas de repeter ici ce qui se trouve expliqué dans une infinité d'Ecrivains ; il suffit de donner des principes pour se conduire sagement dans cette lecture, & faire connoître le caractere de chaque gouvernement, chose à laquelle manquent la plûpart des historiens. Occupés souvent du détail & des circonstances des faits, à peine ont-ils soin de déveloper l'esprit & le caractere de chaque Prince. C'est néanmoins la partie la plus essentielle de l'histoire. Car c'est souvent du génie & des mœurs du chef, que dépend le malheur ou la félicité des peuples.

Si Auguste avoit continué, comme il a commencé, son administration n'auroit eu rien de semblable pour la cruauté dans les regnes les plus tyranniques : mais dès qu'il se vit maître absolu de l'Empire, il changea tout à coup de conduite ; & malgré la douceur dont il se revêtit alors, il avoit une sorte de fermeté, par laquelle il obligeoit tous les membres de l'Etat à faire leur devoir. Comme il avoit changé de caractere, au moins à l'exterieur, Rome changea réciproquement. La liberté qu'il vouloit rendre au peuple Romain n'étoit plus du goût des gens sages, qui voyoient l'abus qu'on en avoit fait. Il y avoit long-temps qu'on s'appercevoit qu'il falloit un maître ; & comme il le falloit ferme & temperé, on ne pouvoit pas se fixer à un plus honnête homme, moins capable de violenter les droits des divers membres de la République. Il vouloit être le premier d'un Etat libre, mais il ne souffroit pas que son autorité fût bornée, dès qu'il s'agissoit de faire le bien, & il supportoit sans aigreur les oppositions que l'on formoit à ses volontés, dès qu'il y avoit quelque raison de le faire. On trouvoit en lui de la grandeur ; mais ce n'étoit point dans l'esprit : toute la dignité résidoit dans le cœur qu'il eut excellent. S'il n'avoit pas les qualités d'un grand Capitaine, il avoit du moins celles d'un grand Prince ; car il y a une extrême difference entre le heros à la tête d'une armée, & le heros à la tête du gouvernement. Il aimoit ses amis, faisoit du bien à ses inferieurs : & comme il savoit que tout ennemi est à redouter dans quelque élevation où l'on se trouve, il n'eut pas de plus forte application que celle de gagner ceux dont il pouvoit craindre quelque chose. Son regne fut long & heureux ; & jamais Prince ne fut tant regretté de ses amis & de ses ennemis. C'est à peu près ce qu'on peut recueillir des anciens Historiens qui ont parlé de lui. *Suetone* a peint admirablement bien sa vie privée ; *Dion Cassius*, sa vie politique. *Appian d'Alexandrie* ne l'a montré dans ses guerres civiles que du mauvais côté. *Tacite* n'en a pas dit assez pour le bien peindre. Celui de tous les modernes qui a le mieux dévelopé ce Prince, est M. de *Larrey*, qui en a fait une histoire particuliere. Comme c'est l'un des premiers ouvrages de cet ha-

Carte Generale de l'Empire Romain
Mer Atlantique
Pont Euxin
Mer Caspienne
Mer Mediterranée
Mer
Asie Mineure
Sarmatie Europeenne
Sarmatie Asiatique
Scythie Interieure
Massagetes
Jaxartes fl.
Oxus fl.
Sogdiane
Bactriane
Cyropolis
Alexandrie
Margiane
Hyrcanie
Parthie
Medie
Armenie
Colchide
Mesopotamie
Syrie
Comagene
Cipre
Arabie deserte
Arabie Heureuse
Arabie Petrée
Mer Rouge
Egypte
Alexandrie
Thebes
Temple de Jupiter Ammon
Lybie
la Marmarique
Cyrenaique
Deserts de Lybie
la Tripolitaine
Tripolis
Malte
Sicile
Siracuse
Bizacene
Adrumete
Carthage
Utique
Numidie
Mauritanie Tingitane
Monts Atlas
Getulie
Detroit
Tingis
Hercule
Cadis
Betique
Lisbone
Espagne
Gallice
Tarraconoise
Carthaginoise
Cartagene
Taragone
Rome
Sardaigne
Paris
Loire
Lion
Sequaniens
Bourguignons
Sicambres
Bretagne
Hibernie
Cimbres
Vandales
Venedi
Goths et depuis les Huns
Bastarnes
Pannonie
Daces
Thrace
Tome
Paphlagonie
Abidos
Macedoine
Tanais
Rha fl.
Drangiane
Arachosie
Caramanie
Gedrosie
Icthyophages
Golfe Persique
Golfe de Caramanie
Inde
Indus
Scythes
Perse
Filloeul Sculpsit

bile homme, on y trouve du feu & de la vivacité. Mais son caractere a été sagement developé dans le portrait qu'en a fait M. de *Saint-Evremont* : c'est même par où l'on devroit commencer, si l'on vouloit lire utilement les divers Ecrivains qui nous ont donné la vie de ce Prince.

Le caractere de *Tibere*, qui fut le successeur d'Auguste, fit encore plus regretter ce Prince. *Tacite* qui s'est appliqué à en faire le plus grand politique qu'il y ait eu dans le gouvernement, n'a pas fait assez d'attention qu'il y avoit dans ce Prince plus de temperament que de conduite. Sa bizarrerie, sa cruauté, sa défiance & sa dissimulation partoient moins de ses réflexions, que du fond de ses mœurs & de l'austerité de son caractere. On l'a regardé comme un grand politique, parce qu'on s'est imaginé qu'on ne peut réüssir sur le trône qu'avec une vie étudiée & composée. Il avoit des vices, & cherchoit à les couvrir ; rien n'est plus naturel à tous les hommes, aussi-bien que d'affecter les vertus que l'on n'a pas. Il ne trompa jamais les Romains de son temps ; ce qui néanmoins est le plus grand talent des politiques, puisqu'on n'ignoroit pas son avarice & sa brutalité pour les plaisirs les plus infâmes. Son regne ne laissa pas d'être glorieux, si l'on a seulement égard à la dignité de l'Empire, & non à la dignité de l'Empereur. On ne sauroit disconvenir cependant que les Romains n'étoient plus sous lui ce qu'ils avoient été auparavant, soit que la douceur d'Auguste eût amolli leurs caracteres, soit que la dureté, &, pour ainsi dire, les persecutions de Tibere eussent entierement abattu cette noble fierté, qui fait le caractere du veritable Républicain.

Les peuples du Nord commencerent sous ce regne à faire quelques mouvemens ; mais ils furent plus tranquiles sous *Caligula*, successeur de Tibere. Son véritable nom étoit CAIUS-CESAR-AUGUSTE LE GERMANIQUE : il n'eut celui de *Caligula*, que par une sorte de raillerie, à cause de la chaussure militaire à laquelle il s'étoit accoutumé dès sa jeunesse. Les vertus qu'il affecta dès le commencement de son regne, ne durerent pas long-temps : elles furent bien-tôt converties dans les vices les plus infâmes, qui porterent les Romains à lui témoigner plus d'aversion qu'ils ne lui avoient montré d'amour dans les premiers temps de son administration. On en vint jusques à dire qu'il falloit ôter son nom du nombre des Cesars, pour ne pas laisser subsister au rang des Princes un homme qui n'étoit né que pour être l'opprobre de l'humanité. (1) Mais heureusement ce monstre fut poignardé par une conjuration des plus nobles & des plus genereux Officiers de sa garde, après un regne qui n'avoit duré gueres plus de trois ans & dix mois.

Il sembloit que Rome dût être en proye aux plus méchans & aux plus scélerats de tous les hommes. *Claude* par sa stupidité & sa cruauté, fut le fleau des Romains. *Neron* qui avoit commencé comme un Prince sage & vertueux, finit comme un tyran. Peut-être Rome auroit-elle respiré sous *Galba*, qui étant d'un naturel timide, paresseux, grave & credule, auroit rendu au Sénat l'autorité qui étoit nécessaire pour gouverner selon les loix. Les vices qu'il eut ne deshonoroient que sa

(1) Extirpandus hic è Cæsarum numero, ut qui in exitium opprobriumque humani generis editus sit. *Seneca in Consolat. ad Polybium, cap.* 36.

perſonne ſans influer ſur le gouvernement. Ce n'étoit pas un mal après tant de diſſipations qui avoient été faites par ſes prédeceſſeurs, de voir un Prince avare du bien public, & aſſez économe du ſien propre. Avec un génie médiocre, il ne laiſſoit pas d'avoir de la grandeur d'ame, de la fermeté & du courage. *Othon*, qui lui ôta l'Empire au bout de ſept mois, ne joüit que trois mois de ſon uſurpation. C'en étoit encore trop pour un Prince qui avoit été ami de Neron. Il prévit bien qu'il alloit être détrôné par *Vitellius*, qui approchoit de Rome avec les troupes qu'il amenoit d'Allemagne; il ne trouva pas de meilleur moyen de mourir ſur le trône, que de s'y faire périr lui-même.

Vitellius étoit un vieil officier, connu des troupes, mais ſi peu connu à Rome, que l'on ignore de quelle maiſon il étoit. Il avoit les vices des ames baſſes, ſans avoir aucune vertu propre aux vieux ſoldats. Heureuſement pour Rome, il ne fut gueres que huit mois ſur le trône imperial, & périt d'une maniere convenable à un ſi mauvais chef, par l'inſolence du peuple & par les mains d'un bourreau, qui déchira ſon corps avant que de le jetter dans le Tibre. *Veſpaſien* qui vint après lui, n'étoit pas de meilleure maiſon, mais il faiſoit connoître qu'il n'ignoroit pas ſon origine. Avec une mine guerriere, il avoit l'abord civil & l'eſprit docile. C'étoit le prince, depuis Auguſte, qui meritoit le mieux de gouverner un grand Empire. Outre les vertus militaires, c'eſt-à-dire, la ſobrieté, l'activité, la bravoure & la hardieſſe, il avoit encore l'affabilité, la ſincerité & la prudence, vertus qui doivent être les qualités d'un chef, & qui ſont quelquefois celles qui leur manquent le plus. Rome reſpira ſous un ſi grand maître, qui gouverna l'Empire près de douze ans. Il eut pour ſucceſſeur ce prince, nommé les délices de l'univers: c'étoit *Tite*, qui ne regna que deux ans, deux mois & vingt jours. Son gouvernement fut d'autant plus regretté qu'il eut pour ſucceſſeur *Domitien* ſon frere, dont le caractere lâche, traître, défiant, ambitieux, ingrat, avare & diſſimulé, faiſoit encore paroître davantage les vertus de Tite; & par malheur pour Rome & pour l'Empire, ce monſtre gouverna plus de quinze ans.

C'eſt à lui que finiſſent les douze Ceſars, dont *Suetone* a donné une hiſtoire ſi détaillée. La plûpart des faits qui y ſont rapportés avec beaucoup de fidelité, ſont la honte de l'humanité. C'eſt par cet auteur qu'il faut commencer la lecture de l'hiſtoire de tous ces princes. Il eſt juſte, avant que de connoître leur vie publique, de voir au moins la conduite qu'ils tenoient dans le particulier; c'eſt même ſouvent ce qui décide du caractere des ſouverains, dont le génie & les mœurs n'influënt que trop dans le gouvernement. On doit continuer par la lecture du LVII. livre de *Dion Caſſius*, dont le LX. finit à la mort de l'Empereur Claude; mais la perte du reſte de cet ouvrage peut être en quelque ſorte réparée par *Xiphilin* ſon abreviateur, qui l'a continué juſques à la mort de l'Empereur Domitien. *Tacite* qui paſſe pour le plus grand écrivain de l'hiſtoire Romaine, a fait les princes plus politiques qu'ils ne l'ont été effectivement. C'étoit un homme de cabinet, qui rarement tournoit les choſes du bon côté, & qui ne croïoit pas qu'on pût agir par des vûës droites & ſinceres. Il a fait les hommes ſcelerats; peut-être l'étoit-il lui-même, ou s'imaginoit-il que la probité étoit incompatible avec les premieres places. Comme cet écrivain a eu de grands principes de politique, il a ſervi de texte à une infinité de Commentateurs,

qui n'avoient, non plus que lui, que la politique ſpeculative. D'ailleurs c'eſt un auteur à lire plus d'une fois pour les caracteres & les mœurs des princes qu'il a ſu repreſenter mieux qu'aucun autre hiſtorien. Son obſcurité doit faire redoubler d'attention, à cauſe des grands avantages qu'on en peut tirer pour l'uſage du monde.

La gloire de l'Empire ſe rétablit ſous les princes ſuivans. Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, & Marc-Aurele ont été après Tite & Veſpaſien les plus grands & les plus illuſtres chefs, qui ayent gouverné Rome. Leur hiſtoire ſe trouve aſſez détaillée dans *Xiphilin*, abreviateur de Dion. *Spartian* a traité ce qui regarde l'Empereur Adrien; & *Jule Capitolin* ce qui concerne Antonin & Marc-Aurele. Ce ne ſont point à la verité des écrivains du premier ordre; mais c'eſt beaucoup dans la décadence des lettres, d'avoir des auteurs ſûrs & ſinceres.

Les regnes ſuivans depuis l'Empereur Commode juſques à Conſtantin; ont été expliqués par *Eutrope*, *Herodien*, *Xiphilin*, *Spartian*, *Lampridius*, *Zozime*, *Trebellius Pollio*, *Flavius Vopiſcus*, & *Ammian Marcellin*. Tous ces temps ont été remplis de troubles, & l'ambition faiſoit alors autant de Ceſars & d'Empereurs, qu'il y avoit d'hommes aſſez hardis & aſſez entreprenans pour aſpirer à la premiere dignité.

Conſtantin fait paroître un regne tout nouveau, non ſeulement par la Religion Chrétienne qu'il protégea, & qu'il embraſſa depuis, mais encore par la grandeur de ſes actions. Il ne faut pas croire neanmoins, comme l'a prétendu *Euſebe*, qu'il ait été entierement exempt de défauts: il avoit conſervé quelque choſe de dur & d'auſtere, que la Religion ne put pas entiément détruire. Il faut donc, pour le bien connoître, joindre les ſatires de *Zozime* au panegyrique perpetuel qu'en a fait *Euſebe*. Il eut la gloire de bâtir, ou plûtôt de réédifier une grande ville, qui a depuis été, & qui eſt encore aujourd'hui la capitale d'un Empire. Cette ſéparation, ou ce changement de demeure perdit Rome, & donna lieu à la plûpart des peuples du Nord de ſe jetter ſur les parties Occidentales de l'Empire, parce qu'il étoit difficile au chef qui ſe trouvoit éloigné, de porter facilement du ſecours aux endroits attaqués par la plûpart des nations barbares, qui ont formé tous les grands royaumes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui.

La diviſion de l'Empire qui ſe fit ſous les enfans & les ſucceſſeurs de Conſtantin, occaſionna la perte de cette vaſte Monarchie, par la difference & l'oppoſition des interêts des differens chefs. Les princes même qui furent ſur l'un & l'autre trône regnerent ſi peu de temps, où étoient ſi foibles, qu'ils purent à peine écarter les nations barbares, loin de les détruire, ou de les empêcher de ſe ſaiſir de quelque portion de l'Empire. Ce fut ſous Valentinien I. & Valens que ſe fit, l'an 364. de l'Ere chrétienne, cette grande ſéparation, en Empire d'Occident, & en Empire d'Orient.

Trois auteurs modernes ont expliqué toute l'hiſtoire de l'Empire, depuis Auguſte juſques à l'Empereur Honorius, dont le regne commence l'an 375. de l'Ere chrétienne. C'eſt proprement ce qu'on doit appeller l'hiſtoire de l'Empire: ce qui ſuit ſont des temps de barbarie & de troubles, dans leſquels les Empereurs avoient très-peu de part aux affaires. Tout ſe faiſoit ou par des Miniſtres imperieux, ou par les Princes qui avoient envahi quelque portion de l'Italie. Le premier de ces auteurs eſt M. *Chevreau*.

qui dans ſon hiſtoire du monde a donné un abregé ſuccinct, mais très-clair de l'hiſtoire des Empereurs. C'eſt par lui qu'il faut commencer pour avoir quelque notion de ces Princes. Ce qu'il en dit eſt ſavant & très-inſtructif.

Le deuxiéme auteur eſt *Laurent Echards* qui eſt entré dans un plus grand détail, & qui peut tenir lieu d'introduction pour la lecture des anciens auteurs. Il eſt d'autant plus conſiderable dans cette partie, qu'après les douze Ceſars, qui finiſſent à Domitien, à peine avons-nous des auteurs raiſonnables qui nous ayent donné l'hiſtoire des Empereurs ſuivans. Il pourroit au beſoin ſuffire à ceux qui n'ayant pas le temps de lire les originaux, veulent avoir du moins un abregé ſuccinct & méthodique de cette hiſtoire, qui ne laiſſe pas d'être néceſſaire pour connoître l'origine des Monarchies qui ſe ſont établies par la deſtruction de l'Empire Romain.

Le troiſiéme auteur eſt M. de *Tillemont* qui ne s'eſt pas contenté, dans l'ouvrage ſi vaſte qu'il a donné ſur les Empereurs Romains, de faire non-ſeulement l'hiſtoire de ces Princes par les auteurs originaux qu'il avoit exactement lûs & diſcutés; mais qui a ramaſſé encore toutes les difficultés que l'on pouvoit former ſur leurs regnes, & qui les a expliquées par des diſſertations très-ſavantes qu'il a jointes à la narration hiſtorique. Il faut avoüer néanmoins que, comme il a voulu ſuivre ſcrupuleuſement les paroles-mêmes des premiers hiſtoriens, il eſt un peu ſec dans ce qui regarde l'hiſtoire; mais on ne peut pas lui ôter le privilege de l'exactitude, qu'il a pouſſée plus loin que perſonne.

Nous regardons l'Empire d'Orient moins comme une ancienne Monarchie, que comme un nouvel état qui ſe perpetuë encore aujourd'hui dans l'Empire Ottoman, auſſi renvoyons-nous au chapitre XXI. tout ce qui concerne cette hiſtoire; & le chapitre XVIII. expliquera toute la décadence de l'Empire d'Occident, dont la ruine occaſionna l'établiſſement de toutes les nouvelles Monarchies.

CHAPITRE XVII.

Hiſtoire de l'Egliſe.

L'HISTOIRE de l'Egliſe a ſes difficultés, autant par ſon étenduë, que par les differentes manieres de l'enſeigner & de l'écrire. Les difficultés augmentent tous les jours par le grand nombre d'écrivains, qui ſe ſont appliqués à nous en donner le détail. Il faut ſe fixer, & par rapport à ſes vûës & par rapport à ſon état & à la diſpoſition de ſes études. Nous repetons ici ce que nous avons déja dit en parlant de l'Hiſtoire Sainte, que ceux qui la veulent étudier le font ou pour inſtruire les autres, ou pour s'inſtruire ſeulement eux-mêmes. Il y a peu de perſonnes qui ſoient appellées à inſtruire les autres. Le grand nombre eſt donc de ceux, qui ne cherchent qu'à s'inſtruire & à s'édifier.

Rien n'eſt plus ſimple, rien n'eſt plus naturel que cette étude, dès qu'on veut ſuivre ce dernier plan. Il faut, avant que d'en commencer la lecture, avoir une connoiſſance ſuffiſante des dogmes de la religion chrétienne; autrement tout paroîtra nou-

veau

veau à chaque pas que l'on fera. Je ne connois pas d'abregé plus instructif, ni plus solide de nos dogmes, que le *Catechisme du Concile de Trente.* Tous les grands livres de Theologie, toutes les disputes les plus vastes ne peuvent rien dire de plus clair, de plus énergique, ni de plus précis que cet abregé tant sur les dogmes que sur la morale, qui est tirée des sources les plus pures de la religion; & qui auroit bien medité cet excellent ouvrage, en sauroit beaucoup plus que tous les docteurs qui se consument dans un abîme de difficultés & de livres. C'est une lecture de huit ou dix jours tout au plus, & qui doit être repetée de temps en temps pour s'affermir dans une connoissance, qui est essentielle à tous les états de la vie. Cette premiere lecture doit être suivie du petit traité des *Mœurs des Chrétiens* de M. *l'Abbé Fleury.* Il est écrit avec cette noble simplicité & cet amour de la religion qui étoit le caractere propre de cet excellent écrivain. La lecture des caracteres & des sentimens rappellés dans ce petit ouvrage renouvellera, l'admiration que l'on doit avoir pour les premiers heros du Christianisme; on se sentira même du goût pour les suivre dans leur carriere, qui doit être celle de tous les fidéles.]

Il faut, après cette étude simple, mais nécessaire, se livrer à un seul écrivain, pour n'être point embarrassé par des méthodes, qui n'etant pas les mêmes, ne laissent pas de jetter de la confusion dans l'esprit. Parmi ceux qui ont écrit dans ces derniers tems, je n'en connois que trois, qui puissent tenir lieu d'une lecture ordinaire. M. *Godeau*, l'un des plus savans Prélats de l'Eglise de France, commença son Histoire de l'Eglise vers le milieu du XVII. siecle. Et comme c'étoit un ouvrage d'une longue discussion & d'une immense recherche, il ne put le finir avant que de mourir; il en donna seulement les neuf premiers siécles. Jamais ouvrage n'eut un si grand succès, par la maniere noble dont il est écrit; il a soin d'épurer l'histoire, des fables qui avoient été autrefois du goût des historiens des bas siecles de l'Eglise. Ils s'imaginoient qu'on ne pouvoit raconter l'histoire des premiers Chrétiens, & les premiers combats des fidéles, sans l'embarrasser d'une infinité de miracles, la plûpart supposés, ou du moins fort douteux. C'en étoit un assez grand de voir avec quel courage & quelle dignité les premiers Chrétiens avoient maintenu la verité de nos dogmes contre toutes les puissances humaines. C'est ce qui engagea ce grand Evêque à être severe dans la discussion des faits, parce que la seule verité suffit pour persuader les hommes, sans emprunter le secours des fables & du mensonge.

Cependant comme l'histoire de M. Godeau n'étoit pas finie, elle a perdu beaucoup de son credit & de sa réputation par la publication de celle de M. l'*Abbé Fleury*, qui est écrite à la verité avec moins d'élevation, mais avec plus de précision, & avec cette belle simplicité que la verité exige de ceuxqui la veulent faire connoître aux hommes. Cependant l'auteur, après un travail de plus de trente années, n'a pu venir à bout de conduire son ouvrage au-delà du Concile de Constance, c'est-à-dire, seulement jusques au commencement du XV. siecle; & quoiqu'il ait été continué par un autre écrivain intelligent & habile, ce n'est plus cependant le même esprit, ni le même caractere. Il faut esperer qu'une main formée sur les vûës du premier auteur, donnera quelque jour une suite de cet ouvrage faite avec le discernement, la simplicité & l'onction qui regne dans tout l'ouvrage de M. l'Abbé Fleury.

Enfin le troisiéme auteur qui s'est mêlé d'écrire sur ces matieres si difficiles, est M. l'Abbé de *Choisy* qui, sans avoir lû les originaux, s'est avisé de donner une histoire de l'Eglise, moins par goût, que par envie de s'occuper & de faire un livre. Aussi remarque-t-on dans la lecture de son ouvrage que, malgré la facilité du style, il étoit moins propre que personne pour manier un sujet qu'il faut avoir médité long-temps pour le mettre dans tout son jour. Une sorte de badinage qu'il a voulu quelquefois introduire dans sa maniere d'écrire, étoit supportable dans des morceaux d'histoire profane, ou dans des memoires particuliers; mais rien ne convenoit moins à une matiere aussi grave que l'histoire de l'Eglise. Aussi le public lui rend-il la justice qu'il merite, en negligeant, ou plûtôt en méprisant un ouvrage qui a été fait avec plus de facilité que de dignité & de réflexions.

On préjuge aisément sur ce que je viens de dire, que si j'avois une histoire de l'Eglise à conseiller, je n'en choisirois pas d'autre que celle de M. l'*Abbé Fleury*, qu'il faut lire d'abord avec cette attention que demande l'importance du sujet qu'il avoit à traiter; mais je ne saurois disconvenir qu'il ne suffit pas encore pour examiner à fond les beaux siecles de l'Eglise. Nous allons marquer par un détail suivi ce qu'on doit y ajoûter pour suppléer à ce qui peut manquer à son histoire.

Je ne parle point ici de ce qui concerne la vie de Jesus-Christ: nous nous en rapportons à ce que nous en avons marqué à la fin du chapitre IX. de cet ouvrage. L'histoire Apostolique est donc le premier objet, auquel il se faut fixer pour entamer le détail des matieres Ecclesiastiques. *Eusebe* en rapporte quelque chose dans son histoire: mais personne n'a plus approfondi, ni mieux discuté ces premiers temps que M. de *Tillemont*, dans les deux premiers volumes, qu'il a donnés sur l'histoire de l'Eglise. Nous ne l'avons point marqué d'abord comme un livre d'une lecture courante & ordinaire, parce qu'il s'est moins appliqué à faire une histoire suivie, qu'à expliquer les difficultés qui se rencontrent dans les cinq premiers siecles de l'Eglise. Jamais ouvrage n'a été fait avec plus d'attention, de soin & de scrupule; c'est le fruit de plus de quarante années d'un travail assidu & d'une lecture continuelle & reflechie de tous les auteurs originaux, & même de ce qu'il y a de précieux parmi les modernes. Il n'est bon cependant que pour consulter dans le besoin, lors qu'une difficulté historique ou critique peut arrêter dans la lecture de l'histoire de M. Fleury.

On s'est appliqué depuis long-tems à revêtir toutes les histoires profanes, soit generales, soit particulieres, de preuves, de documens & de titres, qui font connoître la verité des faits essentiels. Il n'y a que l'Histoire Ecclesiastique, sur laquelle on n'a pas observé cet usage, qui est plus nécessaire dans cette partie que dans aucune autre, soit pour appuyer la verité des faits, soit pour instruire des dogmes & des usages de chaque siecle; soit même pour faire connoître les mœurs des premiers fidéles. Nous allons marquer l'ordre qu'il faut observer pour accompagner les lectures ordinaires des titres nécessaires pour mieux penetrer la suite de toute cette histoire.

A peine les temps apostoliques furent passés qu'on vit paroître dans l'Eglise ces grandes lumieres, qui ont illustré ou soutenu les Eglises particulieres de chaque nation. Ainsi après la lecture des trois pre- miers siecles, dont on ne sauroit s'empêcher d'admirer la simplicité soit dans le dogme, soit dans le culte; soit dans la mora-

le, il faut, pour en être plus convaincus, lire attentivement les actes des martyrs de ces premiers temps, qui ont été recüeillis avec beaucoup de fidelité & de discernement par les PP. Benedictins. Quoiqu'on en trouve des extraits dans l'histoire de l'Eglise, il faut toûjours recourir aux originaux, qui inspirent de plus grands sentimens, par la maniere simple & naïve avec laquelle les souffrances des premiers Chrétiens y sont expliquées.

Cette lecture est devenuë facile depuis que ces actes ont été traduits en François par un écrivain, qui a sçu leur conserver leur dignité & leur onction. Les lettres de Saint Ignace, les Apologies de St. Justin, la Lettre de Saint Clement Pape, l'Apologetique & les prescriptions de Tertullien, quelques traités d'Origene, le Dialogue de Minutius Felix, les Lettres de Saint Cyprien, & le traité qu'on attribuë à Lactance sur la mort des persecuteurs, doivent accompagner la lecture de ces premiers actes. Il ne faut pas les regarder comme des livres de disputes qui ne conviennent qu'à des Theologiens; ce sont des actes authentiques, qui autorisent par des témoignages indubitables la verité des faits & des dogmes, sans entrer dans ces discussions, qui n'ont été suggerées dans la suite que par l'esprit de contention, que les philosophes introduisirent dans l'Eglise, en y portant leurs manieres de penser & dedisputer.

C'est à peu près l'état où l'on se trouva dans le IV. siecle, lorsque sans s'arrêter à la simplicité des dogmes reçûs & avoüés, on s'avisa de discuter philosophiquement les verités de la religion, sans faire attention à l'extrême difference qui se trouve entre la maniere de croire les mysteres, & la maniere d'approfondir les sciences. Ce furent ces reflexions trop recherchées, qui firent souffrir à l'Eglise un nouveau martyre aussi dangereux pour les fidéles, que les premieres persecutions leur avoient été avantageuses. C'est ce qui produisit les heresies d'Arius & de Pelage, fondées l'une & l'autre sur des discussions & des reflexions philosophiques. Arius ne pouvoit se persuader qu'un être, qu'on devoit regarder dans un sens comme creature, pût être d'un autre côté le fils de Dieu même. Comme il avoit une grande connoissance des subtilités de la philosophie, il gagna de grands Evêques, qui vouloient joindre trop intimement l'étude de la religion avec des connoissances purement humaines, sans distinguer assez les droits & les limites de l'une & de l'autre. Les Evêques une fois gagnés ou séduits gagnerent & séduisirent à leur tour les puissances : c'est de là que sont venus ces troubles fâcheux, qui auroient renversé & fait périr l'Eglise, si elle n'avoit été soutenuë par une autorité invisible, plus forte que celle de toutes les puissances humaines. Personne n'a mieux dévelopé ces mouvemens que M. *Hermant* dans son histoire de Saint Athanase, ou même si l'on veut, le P. *Maimbourg* dans ce qu'il a publié sur l'Arianisme.

Le V. siécle vit naître dans Nestorius & dans Eutichès d'autres nouveautés dogmatiques, qui partoient encore de la philosophie. Le premier ne pouvoit concevoir qu'une même personne pût renfermer deux choses aussi différentes que la divinité & l'humanité; & il tomba dans l'erreur des deux personnes, en voulant trop pénétrer dans le mystere de deux natures unies dans un même sujet. Eutichès, par les mêmes réflexions, ne voulut plus faire qu'une nature de deux, que l'on avoit toujours reconnuës dans la même personne. Ainsi l'histoire de ce siecle étant examinée dans M.

l'Abbé Fleury, doit être suivie de l'*histoire du Nestorianisme* du P. *Doucin*; livre médiocre à la verité, mais dont on peut toujours tirer quelque avantage, pourvû qu'on sache se borner aux faits historiques rapportés par cet Ecrivain. Le plus sûr, si l'on cragnoit d'aller trop loin dans cette lecture, seroit d'omettre cet Historien, & d'accompagner la lecture de M. l'Abbé Fleury, de la vie de S. Basile, de S. Gregoire de Nazianze, de S. Ambroise, de S. Jean Chrysostome par M. *Hermant*, qui dévelope avec un grand détail toute l'histoire du IV. & d'une partie du V. siecle.

Il faut ensuite recourir aux titres originaux de ces deux siecles. Ce sont les premiers Historiens de l'Eglise, *Eusebe*, *Socrate*, *Sozomene* & *Theodoret*, qu'il ne faut lire cependant qu'avec quelque reserve: ils doivent être suivis des discours dogmatiques de saint *Cyrille de Jerusalem*, & de quelques traités de saint *Basile*, de saint *Gregoire de Nazianze*, de saint *Gregoire de Nysse*. Les lettres de saint *Jerôme*, de saint *Augustin* & de saint *Leon* éclairciront les faits, la doctrine & les mœurs de ce siecle; mais il ne faut pas oublier le petit ouvrage de *Vincent de Lerins*, qui renferme les principes generaux qu'on opposoit aux hérétiques de ces premiers temps, comme on les oppose à tous les novateurs de ces derniers siecles.

Ce sont-là les beaux jours de l'Eglise; non que dans la suite il y ait eu rien de changé dans le fond de ses dogmes, de son culte & de ses mœurs. Elle étendit extrêmement la Religion, qui fut reçûë & pratiquée par des hommes de genre & de caracteres très-differens, qui s'imaginoient pouvoir allier leurs passions avec les verités que la Religion Chrétienne leur enseignoit. Les actes qui peuvent accompagner l'histoire de ces siécles, depuis le VI. jusqu'au XII. étant presque tous en des langues savantes, & ne se trouvant point en François, il faut se contenter de la lecture ordinaire des Historiens de l'Eglise, à moins qu'on ne veüille jetter les yeux sur quelques morceaux détachés qui expliquent les hérésies ou les schismes qui se sont introduits dans cet intervalle. Celle des Inococlastes a été dévelopée par le Pere Maimbourg, aussi-bien que l'histoire du Schisme des Grecs, qui commença dans le IX. siecle. Quoique cet Auteur soit un peu décrié parmi les Savans, ce n'est point tant pour le fond de son histoire, que pour des caracteres particuliers, qu'il y a insérés, pour peindre des personnes de son temps, amis ou ennemis.

Le XII. siecle voit renaître ses mœurs & sa discipline par les grands hommes qui parurent alors: les lettres de saint *Bernard* sont des titres que l'on peut appliquer à l'histoire de ce siecle. Le grand differend qui s'éleva entre le Pape Boniface VIII. & Philippe le Bel Roi de France, parut dans le XIII. siecle. Quoique je ne voulusse pas conseiller le recueïl que M. *Dupuis* a fait sur cette matiere, on ne peut se dispenser au moins de lire exactement l'histoire de M. *Baillet*, qui n'a paru qu'après la mort de ce Savant. La condamnation des Templiers est un des principaux évenemens du XIV. siecle. Il a été discuté par M. *Dupuis*; mais la plûpart des Savans ne sont pas d'accord avec lui. On n'a pas de peine à croire que cet ordre, dont les membres étoient extrêmement répandus dans le monde, n'y ait contracté les vices ordinaires de l'humanité; mais ce n'étoient point pour cela des vices de l'ordre. Le XV. siecle presente de nouveaux évenemens dans l'histoire des Conciles de Constance, de Pise & de Basle. Les deux premiers ont été expliqués par M. *Lenfant*, avec une candeur & une

ſincerité qui n'eſt pas ordinaire dans un Proteſtant. Le grand Schiſme d'Occident, auquel ces Conciles avoient tâché de remedier, ſe trouve dévelopé par le Pere *Maimbourg* & par M. *Dupuis*. Quoique ce dernier n'écrive point avec l'élevation du premier, il travaille néanmoins avec plus de ſureté, & s'appuye ſur des preuves plus directes & plus déciſives. Le XVI. ſiecle vit naître par le Lutheraniſme de nouveaux troubles qui ſont détaillés avec beaucoup de verité & de lumieres dans l'*Hiſtoire des Variations* de M. *Boſſuet*; & l'hiſtoire du Calviniſme, ſe trouve expliquée par M. *Souliers*, dont l'ouvrage eſt plus exact que celui du Pere *Maimbourg*, qui s'eſt attiré, par des choſes hazardées, des critiques très-vives & très-ingénieuſes de la part des Proteſtans. Ainſi je ne conſeille ni ſon hiſtoire du Lutheraniſme, ni celle du Calviniſme, qu'il auroit pû cependant déveloper mieux que perſonne, puiſque nous avons en France plus d'actes & de titres qu'il n'en faut pour expliquer parfaitement les troubles qui s'y ſont élevés à ce ſujet. L'hiſtoire du Concile de Trente, ſoit celle de *Fra-Paolo*, ſoit celle du Cardinal *Pallavicin*, reprennent toutes ces diſputes dans leurs principes, & les ont fait connoître mieux qu'aucun autre Hiſtorien.

Les troubles du XVII. ſiecle ont été expliqués par tant d'Auteurs, qu'il ſeroit preſque impoſſible de les rapporter ici, & de faire les obſervations qu'ils méritent. Nous avons mieux aimé les renvoyer à l'article XXI. du Catalogue qui accompagne cet ouvrage.

Outre cette méthode, la plus ſimple qu'il y ait pour connoître l'état des affaires de l'Egliſe dans tous les ſiecles, il y en a encore deux autres qui peuvent être utiles, parce qu'elles peuvent tenir lieu d'une lecture journaliere. La premiere eſt celle des Conciles, dont on a fait des hiſtoires aſſez détaillées, ſoit en Italien, ſoit en Latin, ſoit en François. Ceux qui ne connoiſſent que cette derniere langue, auront dequoi s'inſtruire dans un petit ouvrage qui fut imprimé en 1699. ſous le titre d'*Hiſtoire des Conciles Generaux*. La matiere y eſt traitée avec beaucoup de préciſion & d'exactitude; & ſans entrer dans un trop long détail, on y trouve des ſecours ſuffiſans pour connoître ces aſſemblées ſi reſpectables de l'Egliſe.

La deuxiéme lecture eſt celle des actes & de l'hiſtoire journaliere des Saints. L'étude en devient imperceptible par le peu de temps qu'on y met chaque jour, & cependant très-inſtructive, parce qu'étant repetée chaque année, elle s'inſinuë plus aiſément dans l'eſprit, & peut ſervir à former les mœurs, par l'application qui ſe fait des actions des Saints au cours ordinaire de la vie. Cette méthode a été de tout temps d'un ſi grand uſage, qu'on s'eſt toujours appliqué à fournir cette lecture aux fideles.

Je ne parlerai point des anciens ouvrages qui ont été faits ſur ce plan, il ſuffit de ſe fixer à ceux, qui étant plus modernes, ſont écrits avec plus d'exactitude pour la verité hiſtorique, & plus d'inſtruction pour les mœurs. J'en remarque trois principaux, auſquels on peut ſe déterminer. Les vies des Saints, publiées par le P. *Giry* Minime, ſont écrites avec onction & avec diſcernement : elles peuvent même ſatisfaire les perſonnes les plus difficiles, par l'attention qu'a eu ce ſage Religieux à n'y rien mettre qui ne fût édifiant & conforme à la verité de l'hiſtoire. M. *Fontaine*

avoit fait paroître un ſemblable Recuëil quelques années auparavant ; mais comme il étoit aſſez imparfait, il le remania depuis, & l'augmenta conſiderablement. Quoiqu'il ne ſurpaſſe point celui du P. Giry pour la verite hiſtorique, il paroît cependant qu'il l'emporte par les ſentimens & par l'onction que l'Auteur y a répanduë. Enfin le dernier Ecrivain qui a ſuivi cette méthode eſt M. *Baillet*, qui après avoir abandonné les ſciences profanes, avoit fait une étude eſſentielle des matieres Eccleſiaſtiques, & ſur-tout de l'hiſtoire de l'Egliſe. Son ouvrage qui l'emporte ſur tous les autres pour l'étenduë & la verité des faits, leur eſt inférieur pour les mœurs & pour les ſentimens. Et comme cette lecture ſe fait principalement pour l'édification, il paroît qu'il ne ſera pas le ſeul auquel on ſe fixera pour la connoiſſance & pour l'hiſtoire journaliere des Saints.

REFLEXIONS GENERALES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE.

Quelque ſimplicité que l'on apporte dans l'étude de l'hiſtoire de l'Egliſe, il faut toujours s'y livrer à des réflexions particulieres, tirées du caractere de chaque ſiécle. La droiture des mœurs & la candeur fait le fond des premiers ſiecles du Chriſtianiſme. Les fideles toujours occupés de la vie active, qu'ils avoient vû pratiquer aux Apôtres & aux Diſciples de Jeſus-Chriſt, écartoient toutes les difficultés qui regardoient la ſpéculation ou la croyance : auſſi voit-on que les Conciles de ces premiers temps ne ſont occupés qu'à donner des regles des mœurs, à faire pratiquer la pénitence, ou à chercher les moyens, qui pouvoient relever les fideles des chûtes qu'ils avoient faites dans la perſecution. Les écrits-mêmes des Peres Apoſtoliques, ne ſont remplis que de maximes ou de regles, ou ſont employés à les expliquer d'une maniere ſimple & préciſe, parce qu'ils avoient affaire à des hommes, qui cherchoient moins à diſputer contre l'Evangile, qu'à le pratiquer ; & ſi l'on trouve quelques difficultés dans ces premiers ſiecles, elles viennent moins du fond de l'hiſtoire, que de la malignité naturelle des hommes, qui veulent trouver de l'obſcurité juſques dans les choſes les plus ſimples & les plus claires de la Religion.

Le IV. ſiecle commence à produire des embarras, parce que l'eſprit philoſophique, & par conſequent l'eſprit de diſpute & de ſubtilité s'étoit introduit dans l'Egliſe. Les chefs & les miniſtres qui commencerent ſous Conſtantin à joüir de la protection des puiſſances, commencerent auſſi à en abuſer ; il fallut regler les droits des Superieurs Eccleſiaſtiques, établir entr'eux un ordre de diſcipline, que la ſeule charité des fideles y entretenoit auparavant. De-là ſont venuës ces queſtions de primauté, que certains ſieges ſe ſont attribuées, ces appels & ces jugemens perpetuels d'Evêques, qui, loin de ſe tenir dans leurs Egliſes pour y gouverner les fideles confiés à leurs ſoins, étoient toujours occupés à voyager pour diſcuter & juger les inquietudes de leurs confreres ; ce qui donnoit lieu aux Payens de ſe railler de la vie ambulante des Evêques, qui n'étoit pas celle de leur premier inſtitut.

Le V. ſiecle continua par les dérangemens que la Philoſophie apporta dans l'examen des dogmes. On s'embarraſſa moins de pratiquer & d'agir, que de ſavoir de quelle maniere la volonté agiſſoit & pratiquoit. Ce fut le ſujet des héréſies des Pe-

lagiens & des demi-Pelagiens. Les loix se multiplierent, parce que les vices devinrent plus grands & plus fréquens, & la Religion plus étenduë. Comme elle devenoit, par la protection des Princes, la Religion dominante des Etats, quelques particuliers ne furent pas long-temps sans abuser de la protection qu'ils recevoient des puissances. Peut-être même auroit-il été plus avantageux aux mauvais Chrétiens de se voir persecutés par les Princes, que d'en être protegés, parce que depuis cette protection, quelques-uns des fideles n'ayant plus rien à craindre de la part des Superieurs temporels, étoient moins attentifs sur leur conduite. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui dans les Etats où la veritable Religion n'est pas autorisée par les souverains : les Chrétiens y sont plus mesurés & plus circonspect ; il semble alors que la persecution soit un aiguillon qui anime les moins scrupuleux à s'observer exactement eux-mêmes.

Le VI. siecle vit continuer les mêmes disputes sur les primautés & sur le Philosophisme qu'on avoit introduit dans la Religion ; cependant l'Occident étoit bien moins susceptible que l'Orient de ces sortes de subtilités. Nous avons toujours été moins philosophes & plus simples dans la maniere de croire & d'agir. La vie religieuse ou monastique qui s'introduisit pour lors dans l'Eglise Latine, y renouvella l'esprit de religion ; mais les hommes avoient trop de penchant au vice, pour que le relâchement ne s'introduisît pas dans ces premieres institutions. Il suffit que ce soient des hommes qui en ont été les fondateurs, pour croire que le relâchement devoit bien-tôt s'y glisser, puisque la pureté & la simplicité n'ont pû se maintenir dans la pratique de la Religion établie par une autorité toute Divine.

Le VII. siecle vit naître la dispute des deux volontés, qui fut une suite de l'abus qui se fit de la Philosophie. Il semble aussi que Dieu ait pris ce temps pour punir les fideles, en suscitant contr'eux Mahomet, ce redoutable ennemi de toutes les Religions, dont la secte qui subsiste encore aujourd'hui, & qui étend sa domination plus loin qu'elle n'a jamais fait, détruira, ou du moins vexera les fideles, si elle ne peut pas détruire la Religion, comme il est certain qu'elle ne sauroit y donner atteinte.

Les déreglemens qui s'étoient introduits dans le VIII. siecle, donnerent lieu dans les suivans aux puissances temporelles les plus zelées, de se mêler du gouvernement Ecclesiastique. Les chefs de l'Eglise s'opposerent à ces innovations, mais il en resulta d'autres inconveniens par les dissentions qui se mirent entre les deux puissances. Les Orientaux ne furent pas moins sujets que nous à ces révolutions ; ils y ajouterent encore celles des disputes particulieres que l'oisiveté du cabinet & de la solitude, inspiroit à la plûpart de leurs Savans & de leurs Religieux. Leurs Princes-mêmes, loin de soutenir la Religion, ne cherchoient qu'à l'énerver dans la plûpart de ses dogmes essentiels. Pepin & Charlemagne, firent ce qu'ils purent en Occident pour concilier les esprits, en protegeant l'Eglise & le saint Siege ; mais ces Princes si religieux, ne pouvoient pas vivre toujours, & leur esprit de temperament ne subsista point parmi leurs successeurs, dont quelques-uns devinrent ennemis de l'Eglise, parce qu'elle leur paroissoit trop puissante & trop bien établie. Ils regarderent le droit de nommer les Chefs & les Pasteurs de l'Eglise, comme ils faisoient celui de nommer les Generaux de leurs armées, & les grands Officiers de leur Cour. La fermeté

des souverains Pontifes, & la pieté des Princes, mit fin à toutes ces disputes. Les révolutions qui arriverent en Italie, où plusieurs souverains chercherent à s'élever au préjudice de l'Empire, causerent presque les mêmes troubles dans l'Eglise Romaine & dans la Religion. Tout étoit en proye à l'avidité des plus forts; & si la Religion n'eût pas été aussi pure qu'elle étoit, on auroit eu honte de se déclarer Chrétien. De nouveaux fleaux accablerent le Christianisme; c'étoient les courses & les brigandages de quelques avanturiers sortis du Nord, qui depuis ce temps-là, retinrent le nom de Normand qui leur fut donné d'abord : ils étoient idolâtres, & persecutoient presque tous les Chrétiens, soit dans la Grece, soit en France, soit même dans les autres endroits où ils purent aborder. Le schisme des Grecs commencé par les dereglemens des Princes, & soutenu par Photius, qui de Laïc, se vit tout à coup élevé à la dignité de Patriarche, est une preuve que rien n'est plus fatal à l'Eglise que de trop grandes richesses. On n'ambitionnoit pas les premieres dignités, lorsqu'elles n'avoient pour tout patrimoine que l'espoir du martyre ou de la persecution.

Mais la Religion commença depuis à reprendre de nouvelles forces par l'établissement de nouveaux Ordres Religieux qui renouvellerent chacun à leur maniere le premier esprit du Christianisme. Il est vrai qu'il n'y dura pas long-temps; mais c'étoit beaucoup à des hommes de chercher à réformer d'autres hommes, & à rappeller à une vie plus circonspecte & plus exacte, des gens, qui depuis long-temps étoient accoutumés aux vices. C'est l'état à peu près où l'on se trouva dans les X. & XI. siecles, lorsque de nouvelles réformes parurent dans la vie religieuse.

Cette réforme de l'Eglise avoit été précedée de celle de plusieurs Etats. La France commença dès-lors à être gouvernée par cette race de benediction qui la possede encore aujourd'hui, & qui seule a produit plus de grands Rois, que dix des plus grandes Monarchies de l'Europe. L'Allemagne vit renaître aussi des regnes pieux & florissans. L'Orient même fut moins agité, & la Religion s'en ressentit. Mais ce qui fit paroître la pieté des Chrétiens Occidentaux, furent ces croisades entreprises avec tant de peines & de dépenses, dont l'unique objet étoit de délivrer l'Orient du fleau du Mahometisme qui les accabloit. L'élevation de la maison d'Autriche sur le trône Imperial au XIII. siecle, renouvella dans l'Allemagne cet esprit de religion, qui n'y est déchû que parce que cette auguste Maison n'y a pas toujours été aussi puissante, que le bien general de l'Eglise le demanderoit.

M. l'Abbé *Fleury* a donné dans ses *Discours* préliminaires *sur l'Histoire Ecclesiastique*, tous les principes necessaires pour juger sainement de toutes les révolutions arrivées dans la Religion. Rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit sur ces matieres: il cherche à rapprocher toutes choses du premier esprit du Christianisme, c'est-à-dire, de cette simplicité de doctrine, & de cette droiture de cœur, qui fait le caractere des premiers siecles. Il sent bien qu'il ne peut pas y ramener tous les chefs; mais ce seroit toujours un grand bien s'il pouvoit y ramener les simples fideles. En tout cas il donne des lumieres pour juger sainement de tous les changemens qui peuvent arriver dans la pratique de la Religion.

TABLE
DES MATIERES CONTENUES
DANS LE PREMIER TOME
DE LA METHODE POUR ETUDIER L'HISTOIRE.

A

AA (Vander) ſes Cartes, 25
Abdias, ſon hiſtoire, 163
Abradate, ſa mort, 292. ſa ſepulture, 294
Abraham, ſa vocation & ſon hiſtoire, 114
Actium, bataille qui s'y donne, 478
Adam, ſa vie, 107
Afrique de Dappers, 19. & autres, &c.
Agamemnon, 432
Age des premiers hommes, 108
Age, IV^e^. âge, ſa chronologie, 124. 125. &c.
Aldrete, ſes antiquités d'Afrique, 483
Alexandre, ſon Empire & ſon hiſtoire, 339. 340. 385. paſſe la Granique, 387. bat les Perſes près d'Iſſus, 388. aſſiege Tyr, *ibid.* bat Darius près d'Arbelle, 389. brûle le Palais de Perſepolis, 391. conſpirations contre lui, 392. fait mourir Calliſtene, *ibid.* va aux Indes, 393. navige ſur le Golfe Perſique, 394. ſédition contre lui, *ibid.* ſa mort, 395. Auteurs à lire ſur ſon hiſtoire, 396. &c. ſes ſuceſſeurs, 397. &c.
Alexandre Aigus, 400
Alexandre Balas, 414
Alexandre Zebina, 416
Amalecites, 165
Amaſis Roi d'Egypte, 216
Amelote, ſa concorde évangelique, 161
Amenophis, Roi d'Egypte, perſecute les Juifs, 205. s'il a été noyé dans la mer Rouge, 206.
Amerique de Benzonius, 19. de Herrera, *ibid.* de Laët & autres,
Ammonites, 165
Amphiction Roi d'Athenes, 364
Amraphel Roi de Sennaar, 255
Amulius & Numitor, 457
Ancus Martius Roi de Rome, 464
Androgée, ſa mort, 367
Année, comment compoſée autrefois, 169
Annibal, ſon hiſtoire, 472. en Italie, *ibid.* bat les Romains, 473. en Syrie, 411
Antenor en Italie, 454
Antigonus Roi de Macedoine, 400
Antiochus Soter, 407
Antiochus, ſa guerre contre les Romains, 410. fait la paix, 411
Antiochus-Epiphane, 413
Antiochus Eupator, 414
Antiochus Sidetés, 415
Antiochus Grypus, 416
Antipater, ſon hiſtoire, 398
Anubis, 189
Aod aſſaſſine un Roi, 129
Apappus, Roi d'Egypte, regne 100. ans, 192
Apis des Egyptiens, 191
Appius Claudius, ſon hiſtoire, 468
Appollodore, ſa Bibliotheque, 348
Apriés Roi d'Egypte, 216
Arbacés ſe révolte contre Sardanapale, 262
Arbelle, cette bataille, 389
Arcadiens en Italie, 452
Architecte Egyptien, ſon induſtrie, 210
Areopage, 363
Argonautes, 367. 368. 373
Argos, ſon hiſtoire, 358
Arian, ſon hiſtoire, 397
Arias Montanus de la migration des peuples, 5
Aridée, 398. &c.
Arius, ſon hereſie, 491
Arnauld, ſa concorde des Evangiles, 161
Arondel, marbres qu'il fait venir de Grece, 344.
Arsès ou Arſamès, Roi de Perſe, 326
Arſacides, leur hiſtoire, 442
Artaxerxès Roi de Perſe, 318
Artaxerxès Mnemon Roi de Perſe, 319
Artaxerxès Ochus Roi de Perſe, 326
Aſie de Fournier, 19. livre qu'il faut lire ſur l'ancienne Aſie, 350. &c. Hiſtoire de ſes anciens Royaumes par rapport à la Grece, 430

Affur, Fondateur de l'Empire d'Affyrie, 247. 255
Affyrie, fon hiftoire, 238. fyftêmes à ce fujet, 240. 242. 245. &c. Auteurs qui en ont écrit, 239. &c. ancienneté de ce Royaume, 255. fon nouveau Royaume, 267
Aftrologie inventée en Egypte, 179
Aftyagès Roi des Medes, 381. fon hiftoire fabuleufe, 302. &c. fa mort, 307
Athenes, fon hiftoire, 359
Athotis Roi d'Egypte, 186
Atlas celefte, 18. Contractus, *ibid.* de Janffon, *ibid.* de Blaeu, *ibid.*
Atoffa ou Semiramis, 259
Attalus Roi de Pergame, 449
Attalus legue fon Royaume aux Romains, 475
Audiffret (M. d') 10
Augufte commence mal, 484
Autriche, fa Maifon foutient la Religion, 496

B

Babel, fa Tour, 112
Babylone, fon hiftoire, 338. divers fyftêmes à ce fujet, 239
Babylone, Auteurs qui en ont écrit *ibid.* &c. fon ancienneté, 254. fes Rois depuis fa révolte, 270. prife par Cyrus, 298
Bacchus, 184
Bagoas Eunuque, 326
Baillet, fa Topographie, 22. hiftoire de Boniface VIII. 492. Vie des Saints, 494
Balthaffar Roi de Babylone, 299
Banier, explication des Fables, 31. 348. & 368. ce qu'il dit fur l'origine de l'Idolâtrie, 33
Bafnage, fon hiftoire des Juifs, 60
Baudran, Dictionnaire, 21
Belefis, fa révolte contre Sardanapale, 263
Belleforêt Cofmographe, 16
Belus Roi d'Affyrie, 256
Benzonius, fon Amerique, 19
Bertius Geographe, 7. 8. fes Cartes, 24
Beffus, affaffin de Darius, eft mis à mort, 392
Bianchini, fon hiftoire, 62
Biophis Roi d'Egypte, 192
Bithynie, fon hiftoire, 448
Blaeu, fes Cartes & fon Atlas, 18
Bochart fur le Paradis terreftre, 5. fon phaleg, *ibid.* fur l'origine de l'Idolâtrie, 33. note, 2. fa Geographie facrée, 166
Boëcler, ce qu'il dit de l'Egypte, 168
Boëtilia, leur origine, 33. & la note 2.
Bohemus *de Ritib. Gentium.* 30
Bollandiftes, leur notice des Eglifes, 22
Boniface VIII. hiftoire de fon differend, 492
Bofphore, hiftoire de ce Royaume, 441
Boffuet, fon hiftoire univerfelle, 60. &c. 67. ce qu'il dit des Ethiopiens, 168. des Egyptiens, 169. & 227. de l'Empire des, Affyriens & des Perfes, 329. &c. fes variations, 493
Bourgon Geographe, 11
Briet, fa Geographie, 7. 10. remarques fur fa Chronologie, 59. &c.
Brutus premier Conful, 467
Bucephale, Ville de ce nom, 393

C

Cadmus arrive en Beotie, 364. 372
Caïnan, s'il y en a eu deux, 111
Calcul Samaritain, 39. & 40. des Hebreux, 41. des Septante & de Jofeph, 42
Caligula, 485
Callifthenes, fa mort, 392
Calmet fur le Paradis terreftre, 5. fon hiftoire de l'ancien Teftament, 103
Calvin, fon herefie, 493
Cambyfe, Roi de Perfe, 309. &c. fa fureur, 310. fa mort, *ibid.* prend l'Egypte, 218
Cananéens, 164
Cantel, *Refpublica Romana*, 460
Cartes, leur choix, 23. peuvent être faites fur une même échelle, 28
Cartes, recueil de M. Baudran, 28. de M. du Tralage, *ibid.*
Carthage, fon hiftoire, 483. en paix, 473. détruite, *ibid.* prife par les Sarrazins, 483
Carthaginois, en guerre avec Rome, 471
Caffandre Roi de Macedoine, 400
Catrou, hiftoire Romaine, 462
Cecrops Roi d'Athenes, 359. & 362
Cecrops II. Roi d'Athenes, 366
Cellarius, fa Geographie, 6
Cenchenés Roi d'Egypte, 190
Cerés arrive en Attique, 365
Cefar, fon hiftoire, fes avantures avec Cleopâtre, 424. fes Commentaires, 479
Charles V. François I. 71
Cheops, Roi d'Egypte, bâtit une Pyramide, 212
Chevreau, fon hiftoire, 65. & 487
Chinaladan fe brûle dans Ninive, 276
Chinoifes, pourquoi ont les pieds petits, 30
Choify, hiftoire de l'Eglife, 490
Chroniques, leur ufage, 54. &c. leurs differentes claffes, *ibid.* &c.
Chroniqueurs anciens, leurs genies, 56
Chronologie, fa néceffité, 35. fes principes, 36. Auteurs qui l'ont traitée, 37. livres à lire fur fes differens fyftêmes, *ibid.* Ordre qu'il faut fuivre pour l'étudier, 50. &c. Ses principes fur quoi fondés, 51. &c. De l'Hebreu & des Septante, leur difference, 42. & 43. La difference de l'Hebreu, du Samaritain & des Septante, ne regarde que l'hiftoire fainte, 95. Du quatriéme âge, 124. & 125. Des Rois de Juda & d'Ifraël, 138
Ciceron, Lettres à Atticus, 479

Circoncision chez les Egyptiens, 187
Citri de la Guette, ses Triumvirats, 481
Cleopatre Reine d'Egypte, 423
Cleopatre II. 224. son caractere, 426
Clerc (Le) attaque Quinte-Curce, 4. cité, 8
Cluvier, Geographe, 11
Codrus, dernier R. d'Athenes, 371
Coeffetau, son histoire, 460
Conciles, leur histoire, 493. de Constance, de Pise, de Trente, 492
Conditions, leur distinction en Egypte, 168. &c.
Conjuration des Gracques, 476. &c.
Constantin, Empereur, 487
Consuls établis à Rome, 466
Corinthe, son histoire, 375
Coriolan, 468
Corneille, son Dictionnaire, 10. 21
Cornelius Nepos, 479
Coromandel, coutume de ses peuples, 29
Courtisanes de Grece, citées par Plutarque, 384
Coutumes des peuples, 29. &c. à quel point doivent être étudiés, 31
Cranaus R. d'Athenes, 363
Crassus, battu par les Parthes, 444
Crœsus, défait & pris par Cyrus, 291. 293
Croix (le Sr. de la) Geographe, 15
Ctesias, son caractere, 242. &c.
Curudés, R. d'Egypte, 160
Cyaxarés, R. des Medes, 275
Cycle, 37
Cyneas, ses conseils à Pyrrhus, 404
Cyrus, son hist. 283. &c. son histoire fabuleuse, 302. &c. son origine, 383. son éducation, 286. réponse qu'il a fait à Astyages, 287. son talent pour la guerre, *ibid.* est associé au Royaume des Medes, 288. &c. bat les Assyriens, 289. défait Crœsus, 291. prend Babylone, 297. &c. renvoye les Juifs, 153. épouse la fille d'Astyages, 306. maître de l'Empire d'Asie, 307. commencemens de son regne, *ibid.* sa mort fabuleuse, 306. sa mort veritable, 308. son tombeau, *ibid.* ce que M. Bossuet dit de Cyrus, 329. &c.
Cyrus le jeune, son expedition, 320. sa mort, son caractere, 322. &c.
Cyropedie, caractere de cet ouvrage, 301
Cyropolis, bâtie par Cyrus, 307

D

Damas, son histoire, 435
Danaus arrive en Grece, 360
Daniel, sa Prophetie sur les semaines, 154
Dappers, son Afrique, 19
Darius Hystaspis de Perse, 311. comment parvient à l'Empire, *ibid.* talent qu'il a pour le gouvernement, 312. assiege Babylone, *ibid.* sa guerre contre les Scythes, 314. &c. contre les Grecs, *ibid.* sa mort, 316
Darius le Bâtard, R. de Perse, 319
Darius Codoman, R. de Perse, 326. sa femme & sa mere prisonnieres, 388. assassiné, 391
David, son histoire, 131. 132. &c.
Davity, 17
Decemvirs créés, 469
Dechalles, Jesuite, 9
Dejocés R. des Medes, 271
Déluge universel, 109. &c. comment s'est pû faire selon les Auteurs, 110
Demophoon R. d'Athenes, 371
Demetrius Soter, 414
Demetrius Nicator, 415. rétabli, *ibid.*
Demosthene, ses Harangues, 383
Denis d'Alexandrie, 7
Deucalion, 363. son déluge, 364
Dictionnaires Geographiques, leur usage, 20
Difficultés de l'histoire, 69. &c.
Diodore de Sicile, son histoire, 348
Diomede, en Italie, 454
Dion Cassius, son histoire, 478
Dion Chrysostome sur la guerre de Troye, 369
Discipline usitée en Egypte, 188
Dispersion des peuples, 72. 73. &c. Auteurs qui l'ont traitée, 81. &c. 11
Domitien Empereur, 486
Doucin, hist. du Nistorianisme, 492
Dupin, son abregé d'histoire, 60
Dupleix, histoire Romaine, 460
Dupuy, differends de Boniface VIII. 492
Duval, son monde, 9
Dynasties d'Egypte, quand commencées, 176

E

Ecbatane, sa description, 272. & 273
Echards, hist. Romaine, 488
Egée, R. d'Athenes, 367
Eglise, son hist. 488. comment devroit être faite, 490. ses tems lumineux, *ibid.* & 491. reflexions sur son hist. 494. sa division, *ibid.* & 495
Egypte, son histoire, 166. &c. sa description, 167. comment divisée, 181. quel endroit fut habité d'abord, 178. nombre de ses habitans, 179. abregé de son histoire, 178. systêmes de son histoire, 173. &c. difficultés de son histoire, 171. sa chronologie, 169. Auteurs qui ont traité de son histoire, 170. 220. en combien de Royaumes partagée, 186. devoirs de ses Rois, 179. & 180. ses Rois depuis Alexandre, 418. livre sur son histoire depuis Alexandre, 427. &c. conquise par les Sarrasins, 220. par les Turcs, 221. son état present, 224
Egyptiens, leur caractere, 168. leur religion, *ibid.* inventeurs de l'Astrologie & Geometrie

& loix du gouvernement, 179. leurs loix & mœurs, 181. se revoltent contre les Perses, 219. soumis aux Perses, *ibid.* ce qu'en dit M. Bossuet, 227
Eleusis, ses Misteres, 366
Empires anciens, leur formation, 72. &c.
Empire Romain, son hist. & division, 484. 487
Enée, ses voyages, 454. 455. on doute s'il a été en Italie, *ibid.*
Ephestion, sa mort, 395
Epoques differentes, 49
Eratostene, sur l'histoire d'Egypte, 170
Ere des Juifs, 152. des Seleucides, 402
Erecthée, 365
Esculape Egyptien, 190
Estienne de Byzance, 7
Ethiopiens, leur origine & histoire, 224. &c. passent en Egypte, 198. Ethiopiens Arabes se rendent maitres de l'Egypte, *ibid.*
Evilmerodac R. de Babylone, 280
Europe de Franckenberg, 18
Eusebe, histoire de Constantin, 487. de l'Eglise, 492

F

FAbiens tué par les Veïens, 468
Faux Evangiles, leur usage, 162
Femmes succedent en Egypte, 192. leur pouvoir dans tous les gouvernemens, 429
Fer, son invention, 365
Fer, son introduction, 9
Ferrary, Dictionnaire, 22
Fleury, mœurs des Israëlites, 107. des Chrétiens, 488. hist. de l'Eglise, 489. 496
Follard, son Polybe, 474
Fondeur, son Dictionnaire, 22
Fontaine, son histoire des Patriarches & des Prophetes, 151. vie des Saints, 493
Fontaine jaillissante naturelle en Italie, 453
Foresti, son histoire, 65
Fourches Caudines, Romains y sont battus, 471
Fournier, son Asie, 18
Franckenberg, son Europe, *ibid.*
François I. & Charles V. 71
Frapaolo, hist. du Concile de Trente, 493
Freinshemius, ses supplemens de Tite-Live, 482

G

GAugameles, bataille qui s'y donne, 389
Gazettes, leur usage, 63
Gemiste, son histoire, 383
Geographe de Nubie, 8
Geographe de Ravenne, *ibid.*
Geographie, sa necessité, 4. diverses methodes pour l'étudier, 11. des Auteurs qui l'ont examinée, 16. ancienne, son étude, 4. livres pour l'étudier, 101. du moyen âge, son étude, 8. nouvelle, 9. moderne, methode pour l'étudier, 10
Geometrie inventée par les Egyptiens, 179
Giraldi (Lilio) 31
Giry, vie des Saints, 493
Godeau, hist. de l'Eglise, 491
Gracchus, *Caïus*, sa mort, 476
Gracchus, *Tiberius*, 474. &c.
Grammaye, histoire d'Asie, 157. 450
Grece, tems fabuleux de son histoire, 349. difficultés sur sa chronologie, 344. son histoire, 342. 377. Auteurs à lire sur sa description & son histoire, 342. & 343. 377. 378. maniere abregée de la lire, 384.
Grecs, leur caractere, 335. & 337. difficultés sur leur origine, 345. &c.
Gronovius (Jacques) 8
Guerre Punique, 471. & 472
Guillaume III. & Louis XIV. 71
Gyges, son histoire, 436

H

HArdouin, sa chronologie, 62
Hebreux, leur calcul, 41
Helene va en Egypte, 209
Hellen fils de Deucalion, 364
Hendreik, Republique & Carthage, 483
Heresies, d'où naissent dans l'Eglise, 491
Herbert, *de Religione*, 31
Hermant, vie de S. Athanase, 491. & autres, 492
Herodote, son sentiment sur l'histoire d'Assyrie, 250. son histoire, 378
Herrera, son Amerique, 19
Histoire, fin qu'on doit avoir en l'étudiant, 1. sciences qui doivent preceder son étude, 3. histoires universelles, leur usage, 54. &c. ses difficultés, 67. &c. ordre à suivre pour l'étudier, *ibid.* &c. histoire universelle, son plan, 72. &c. histoire Sainte de l'ancien & nouveau Testament, diverses methodes de l'étudier, 101. livre necessaire pour s'y conduire, 102. &c.
Holoferne vient en Judée, 274. y est tué, 275
Hondius, 17
Huet, sur le Paradis Terrestre, 5. sur les navigations de Salomon, 136
Hugo Premontré, sa vie de Moyse, 124
Hyde, 8

I

JAnsson, leur Atlas, 17. leurs cartes, 23
Icilius excite des troubles à Rome, 469
Idolâtrie, son origine, 33. &c.
Iduméens, 165
Inchoffer, apologie d'une lettre de la S. Vierge, 53
Indostan, coutumes de ses peuples, 30. &c.
Joseph vendu en Egypte, 120. &c.
Joseph, son calcul, 42. son caractere, 102. sur l'histoire d'Egypte, 167

Isis, Reine d'Egypte, 183
Isis, sa pieté pour Osiris, 185
Israël & Juda, leur chronologie, 138
Italie, son ancienne histoire, 451
Itineraires, 7
Judith, son histoire, 151
Juda & Israël, leur chronologie, 138
Juges des Hebreux, leur chronologie, 125
Juifs, leurs usages & cerèmonies, 105. & 106. en captivité, 151. retour de la captivité, 152. leur hist. depuis J. C. 160. vie qu'ils ont faite de J. C. 163
Jupiter en Grece, 153. son empire, 355

K

Kircher, sa Tour de Babel, 5
Krank, son abregé d'histoire, 60

L

Lacedemone, son histoire, 375
Lacedemoniens tués aux Thermopyles, 316
Laët, son Amerique, 19
Laïus R. de Thebes, 372
Lambert de Schaffnabourg, sa chronique, 56
Lamy, sa Concorde des Evangiles, 161
Langues, leur division, 112
Latins, leur Roi, 456
Lavinium est bâtie, *ibid.*
Lenfant, Concile de Constance & de Pise, 492
Leon Afriquain, son Afrique, 19. 167
Lepidus & Pompée, 477
Lille (M. de) 8
Loix & mœurs des Egyptiens, 181. celles de Solon portée à Rome, 469
Loredano, sa vie d'Adam, 107
Loth, sa femme en statuë de sel, 117
Louis XIV. & Guillaume III. 72
Lubin, Dictionnaire, 22
Lucrece violée, 466
Lucullus, sa guerre avec Mitridate, 439
Luitz Geographe, 11
Luther, son heresie, 493
Lycurgue reforme Lacedemone, 375
Lydie, son histoire, 435

M

Macedoine, son histoire, 376. ses Rois, 403
Macedoine, sa guerre avec Rome, 473
Macedoniens, leur Empire, 385
Madianites, 165
Maimbourg, ses histoires, 491
Malingre, hist. Romaine, 460
Mamelus d'Egypte, leur histoire, 221. &c.
Manesson, Mallet, 10
Manethon, son histoire d'Egypte, 170
Marbres d'Arondel, leur usage, 344. 359
Marcassus, hist. de Grece, 377
Mardonius battu par les Grecs, 317
Maris, ou Meris Roi d'Egypte, 193
Maris, Lac d'Egypte, *ibid.*
Marius & Sylla, 477
Marmol, son Afrique, 19
Maroles, hist. Romaine, 461
Marsham, sa Chronique, 62. sur l'Egypte, 173
Martineau du Plessis Geographe, 10. 20
Martiniere, Dictionnaire, 22
Martyrs, leur histoire, 491
Maty, Dictionnaire, 21
Medes, leur Royaume, 267. & 270. leur histoire fabuleuse, *ibid.* leurs veritables Rois, 271. & 272. suite de leurs Rois, 281
Mela, (Pomponius) 7
Melanthus, Roi d'Athenes, 371
Memnon, son histoire, 260
Menenius Agrippa, 467
Menés, Roi d'Egypte, 183
Menesthée, Roi d'Athenes, 369
Mer Rouge, son passage, 122
Mercator Geographe, 17. ses cartes, 23
Mercures, leur usage, 63
Merula (Paul) Cosmographe, 17
Methode Geographique, 7. 20
Mezraim Roi d'Egypte, 183
Micrelius, son histoire, 65
Migration des peuples, 5. 72. &c. 81
Minos, Roi de Crete, 365
Minos II. Roi de Crete, 367
Mitridate, son histoire, 437. & sa mort, 441
Moabites, 164
Mœurs des peuples, 29. &c.
Monarchie, son gouvernement, 378
Mongault, lettres à Atticus, 479
Montanus, son Amerique, 19
Monfaucon, son antiquité, 32. son histoire de Judith, 151
Montreuil, son histoire de J. C. 161
Moulart-Sanson, 9
Moyse, son habileté, 122. sa vie, 123
Multiplication des hommes, 108
Munster Cosmographe, 16
Murtady, son Egypte, 167
Mycale, sa bataille, 317

N

Nabonadius, dernier R. de Babylone, 298
Nabopolassar, R. de Babylone, 277. &c. prend Ninive, 276
Nabuchodonosor défait les Medes, 273. 274. le grand Roi de Babylone, 277. &c.
Nechao, Roi d'Egypte, 215
Nechepsus Roi d'Egypte, son amour pour l'astrologie, 209
Nectanebe, R. d'Egypte, 219
Nembrod, premier Souverain de Babylone, 239

Nepherecherés R. d'Egypte, honneurs funeraires qu'il rend à sa fille, 213
Neriglissor, Regent de Babylone, 280
Neron, 485
Nicomede, Roi de Bitinie, 438
Ninive, prise & brulée, 276. sa grandeur, *ibid.*
Ninus, Roi d'Assyrie, 251. &c.
Ninyas, son histoire, 258
Nitocris, femme regne en Egypte, 192
Nouveau Testament, son histoire, 161. &c.
Numa, Roi de Rome, 463
Numitor & Amulius, 457

O

Ochus Roi de Perse, 319
Ochus Roi de Perse, 326
Oedipe, son histoire, 372
Oenotrus vient en Italie, 452. 453
Ogilby, son Amerique, 19
Olympias, 400
Ordres Religieux, leur établissement, 495. 496
Orodés Roi des Parthes, 444
Ortelius, 8. 17. son Diction. 21. ses cartes, 23
Orus, 190
Osiris, 183
Othon, 48

P

Palavicin, hist. du Concile de Trente, 493
Palmyre, 165
Pandion I. Roi d'Athenes, 365
Pandion II. Roi d'Athenes, 366
Paradis Terreste, sa situation, 5
Pâris va en Egypte, 209
Parthes, se separent des Rois de Syrie, 408. histoire de ce Royaume, 442. &c. rendent les Aigles Romaines, 445. fin de cette Monarchie, 447
Passage de la Mer Rouge, 122
Pasteurs, leur regne en Egypte, 196. &c.
Patriarches, leur Chronologie, 114. &c.
Paul-Lucas, son voyage, 166
Pelage, son heresie, 491
Pelops arrive en Grece, 361
Pentapole, 165
Penthée, sa mort, 294. &c.
Pergame, histoire de ce Royaume, 448
Periandre, son histoire, 375. & 376
Periode de Constantinople, 38. Julienne, 37. de Louis le Grand, 38. Victorine, 37
Peritsol, 8
Perizonius justifie Quinte-Curse, 4
Perse, revolution de cet Empire, 313
Persée, dernier Roi de Macedoine, 406
Perses, leur discipline, 284. &c. leur education, 285. &c. leur politique, 339. leur Empire, 387. disputé entre Xerxés Artabazanes, 315. recapitulation de leur histoire, 327. Auteurs à lire sur leur histoire, 328. ce qu'en dit M. Bossuet, 329. &c.
Petau, son *Rationarium temporum*, 59. &c. 67
Peuples, leur dispersion, 72. 73
Pezron, son histoire des Prophetes, 151. son histoire Evangelique, 161. sur l'histoire d'Egypte, 172. ce qu'il dit des Grecs, 347. 349. ce qu'il dit de l'ancienne Italie, 452
Phaleg, 113
Pharnace, Roi du Bosphore, 441
Phenicie, son histoire, 434
Philistins, leur histoire, 163
Philosophie, ce qu'elle change dans l'Eglise, 494
Phraates, 443
Phraortes, Roi des Medes, 273. fait bâtir Ecbatane, *ibid.*
Phul, Roi d'Assyrie, 267
Pierre Martyr, son Amerique, 19
Placide (le P.) Augustin, 9
Platée, sa victoire, 317
Pline, 7
Plutarque, caractere de son histoire, 396. ses traducteurs, *ibid.* remarque sur son histoire, 429. &c. ordre pour lire ses hommes illustres, *ibid.* & 480
Polybe de Follard, 474
Polysperchon, Regent de Macedoine, 399
Pomey, son Pantheon, 31
Pompée, sa guerre avec Mitridate, 439. &c. Pompée & Lepidus, 477
Pomponius Mela, 8
Pont, histoire de ce Royaume, 436
Porsenna en guerre avec Rome, 467
Porcheron, Benedictin, 8
Portraits des grands hommes dans l'histoire, 2
Porus, battu, 393
Priam, Roi de Troye, 432
Prideaux, son histoire des Juifs, 151. son commentaire sur les marbres d'Arondel, 409
Proserpine, enlevée, 366
Psammenite, Roi d'Egypte battu par Cambyse, 217
Psammetichus, se rend maître de l'Egypte, 215
Ptolomée, sa Geographie, 7
Ptolomées d'Egypte, leur histoire, 418. Ptolomée Lagus, *ibid.* &c. Ptolomée Philadelphe, 419. Ptolomée Evergetes, 420. Ptolomée Philopator, *ibid.* Ptolomée Epiphane, 421. Ptolomée & Philometor, *ibid.* Ptolomée Physcon, 422. Ptolomée Lature, 423. Ptolomée Alexandre, *ibid.* Ptolomée Alexandre, *ibid.* Ptolomée Auletes, *ibid.* Ptolomée dernier Roi d'Egypte, 425. &c.
Puffendorf, son introduction, 66
Pyramydes, par qui bâties, 190. &c. la plus grande, par qui bâtie, 212

Pyrrhus Roi de Macedoine, 404. conseils que lui donne Cyneas *ibid.* & 405. est en guerre avec Rome, 471

Q

Quinte-Curce, s'il a manqué sur la Geographie, 4. son histoire, 397

R

Ranchin, 17
Ravenne (Geographe de) 8
Reineccius, son histoire des Monarchies, 450
Religion des peuples, son étude, 31. des peuples anciens, comment s'est formée, 32. & 33. affoiblie par la Philosophie, 495. reprend de nouvelles forces, 496
Retraite des dix mille, 320. se fait, 325
Rhamsès Roi d'Egypte, 204. persecute les Hebreux, *ibid.*
Rhamsinet Roi d'Egypte, ses richesses, 210. histoire singuliere qui lui arrive à ce sujet, 211
Riccioli, sa Geographie, 9
Robbe, sa Geographie, 10
Rocoles, 17
Romains, envoyent une Ambassade à Athenes, 469. vaincus aux Fourches Caudines, 471
Rome, son histoire nécessaire, 451. ses antiquités, 452. est bâtie, 457. Auteurs à lire sur son histoire, 458. 459. *& suiv.* Diverses manieres de compter son établissement, 458. sous les Consuls, 466. Methode abregée pour lire son histoire, 48. &c. histoire de son Empire, 484. &c.
Romulus, son histoire, 457. 463. &c. commence à bâtir Rome, 457
Rois mauvais, leur usage, 422
Rois de Juda, leur chronologie, 138
Rois d'Egypte, leurs devoirs, 179. 180
Rouillé, histoire Romaine, 462
Roux, ses tables supprimées, 50

S

Saints, leur histoire, 493. 494
S. Evremont sur l'histoire Romaine, 481
S. Real, Lettres à Atticus, 479. sur l'histoire Romaine, 481
Salamine, sa bataille navalle, 317
Salmanassar Roi d'Assyrie, 268
Salomon, son histoire & son âge, 134. &c. ses navigations, 136
Salluste, son attention sur la Geographie, 4. son caractere, 478
Samarie, 165
Samaritains, leur calcul, 39. leur chronologie expliquée & prouvée, 44. leur histoire examinée, 148. leur histoire par Bânage, 66
Sanchoniaton, 33
Sanson, sur le Paradis terrestre, 5. leurs Cartes, 9. introduction à la Geographie, 10. leur Geographie 11. sur Baudran, 21
Sanuto, son Afrique, 19
Saosduchin Roi d'Assyrie, 273
Sarac se brûle dans Ninive, 276
Sardanapale, son histoire, 261. &c. son tombeau, 262. réflexion sur son histoire, 264
Sardes prise par Cyrus, 293
Sardo, *de ritibus gentium*, 31
Saturne en Grece, 351
Scaliger sur l'histoire d'Egypte, 171
Schelstrate, 8
Schisme des Grecs, 495
Schottus (André) 31
Scylax, 7
Scythes en Asie, 275
Seleucides, leur Ere, 402. leur histoire, 406. &c.
Seleucus Nicator, 406. Seleucus Callinicus, 408. Seleucus Ceraunus, 410. Seleucus Philopator, 413. Seleucus V. 416
Semaines de Daniel, 154
Semiramis Reine d'Assyrie, son histoire, 248. & 252. son histoire, 257. & 258. aime un cheval, 258
Semiramis II. Reine d'Assyrie, 259
Sennacherib battu en Egypte, 214. Roi d'Assyrie, 269. Son armée exterminée, *ibid.*
Septante, leur calcul, 42
Servius Tullius Roi de Rome, 465
Sesac, Roi d'Egypte, son histoire, 213
Sesostris, en quel tems a vêcu, 172. son histoire, 198. persecute le peuple Hebreu, 199. ses conquêtes, 200. ses travaux, 202. & 203.
Sethon Roi d'Egypte, 214
Sicyon, son histoire, 358
Sigonius sur Lacedemone, 375
Silla & Marius, 477
Siphoas Roi d'Egypte, Auteur de beaucoup de livres, 194. 195
Smerdis Roi de Perse, 310. est tué, 311
Sogdien Roi de Perse, 319
Statuë de sel, en quoi est convertie la femme de Loth, 118
Strabon Geographe, 7
Stratonice épouse Antiochus, 407
Suetone, son caractere, 486
Surena, 444
Syncelle sur l'histoire d'Egypte, 170
Syrie, histoire de ses Rois, 406. &c. son histoire, 435. réduite en Province Romaine, 418

T

Tables chronologiques des differens Auteurs, 49. Tables chronologiques, leur explication, ordre & méthode, 94. leur nécessité, 451

Tacite, son histoire, 486
Tarquin l'ancien Roi de Rome, 464
Tarquin le superbe, 465. chassé, *ibid.*
Templiers, leur condamnation, 492
Teutamus Roi d'Assyrie, 260
Theâtre historique, son usage, 62
Thebes, son histoire, 371. &c.
Theglatphalassar Roi d'Assyrie, 268
Themistocle bat les Perses, 317. se retire chez les Perses, 318
Thermopiles, bataille qui s'y donne, 316
Thesaurus Rerum publicarum, 66
Thesée défait le Minotaure, 367. Roi d'Athenes, 368
Thevet Cosmographe, 17
Thilgam Roi d'Assyrie, 268
Thot Roi d'Egypte, 186. invente les Sciences, *ibid.*
Thou (de) défaut de son histoire, 71
Thucidides, son histoire, 380
Tibere, 485
Tigranes Roi de Syrie, 417. se soumet aux Romains, 418
Tillemont, histoire des Empereurs, 488. son histoire de l'Eglise, 163. & 490
Timoclea, son courage, 386
Titans viennent en Grece, 350
Tite Empereur, 486
Tite-Live de le Clerc, 482
Tobie relegué chez les Medes, 268
Toile trouvée, 183
Toldos Jesu, ou l'histoire de J. C. par les Juifs, 162
Tosothrus, 190
Tournemine (le P.) Jesuite, son sentiment sur la chronologie des Samaritains, 44. 95. son édition Menochius, 50. sur l'histoire de l'Egypte, 174. sur l'histoire des Médes, 282
Tour de Babel, 112
Tourneux (le) son histoire de J. C. 161
Toynard, son harmonie Evangelique, 162
Triptoleme, 366
Triumvirat, 481
Troye, histoire de ce Royaume, 430. Guerre des Grecs contre elle, 432. &c. tems de sa prise, 369. & 433. préparatifs de cette guerre, 369
Troyens en Italie, 454
Tullus Hostilius Roi de Rome, 463
Turler (Jerôme) 8
Typhon, Tyran d'Egypte, 185
Tyr, son histoire, 434. est assiegée, 388

V

Vaillant, ses differentes histoires, 45
Vallemont, ses élemens, 66
Vansleb, ses voyages d'Egypte, 167
Vaphrès Roi d'Egypte, 216
Varenius, sa Géographie, 9
Ubbo Emmius sur Lacedemone, 375
Vennephès Roi d'Egypte, 190
Verdier, histoire Romaine, 460. &c.
Vertot, histoire Romaine, 461
Vespasien Empereur, 486
Vie des Saints, 493. & 494
Vincent de Lerins, 492
Virginie, son avanture, 469
Vischers, ses cartes, 24
Vitellius Empereur, 486
Unbriens en Italie, 452
Vocation d'Abraham, 114. &c.
Vossius de l'Idolâtrie, 31
Voyages, leur utilité, 22
Urane vient en Grece, 350
Usages des Juifs, 105. & 106
Userius, ses annales, 2
Westein le pere, Libraire, honnête homme, ses fils ne lui ressemblent pas, 482
Wit, ses cartes, 24

X

Xenophon, sa Cyropedie, 301. retraite des dix mille, 325. commande les Grecs, *ibid.* son histoire, 381. &c.
Xerxès désigné Roi de Perse, 315. &c. entre dans la Grece, 316. sa mort, 318
Xerxès II. Roi de Perse, 319

Z

Zameis Roi d'Assyrie, son histoire, 258
Zeiller Geographe, 27
Zopyre, action insensée qu'il fait pour Darius, 313
Zozime, son histoire, 487

Fin de la Table des Matieres du Tome premier.

B.R.

E735
L566m
v. I